

LE

LIVRE D'OR

DES PEUPLES

PLUTARQUE UNIVERSEL

OEUVRE D'ART — OEUVRE DE LITTÉRATURE



ADMINISTRATION DU LIVRE D'OR
HENRI WILLEMS & C^{IE}, ÉDITEURS

2, RUE DES ENFANTS-ROUGES, 2

—
PARIS

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

PARIS
TYPOGRAPHIE L. POUPART-DAVYL
30, RUE DU BAC

TABLE DES MATIÈRES

Gutenberg.....	1
Michel de l'Hôpital.....	33
Annibal.....	49
Camoëns.....	73
Madame Roland.....	89
Guillaume Tell.....	105
La Tour d'Auvergne.....	121
Pierre Puget.....	137
Kléber.....	153
Les Gracques.....	169
Lavoisier.....	193
Bayard.....	209
Lincoln.....	225
Daubenton.....	249
Galilée.....	265
Voltaire.....	281
Archimède.....	297
Benvenuto Cellini.....	321
Horace Vernet.....	359
L'abbé de l'Épée.....	373

LE LIVRE D'OR

DES PEUPLES

PLUTARQUE UNIVERSEL

GUTENBERG

1400-1460

PAR GUSTAVE PRADELLE

I

Parmi les hommes au cerveau puissant, au cœur haut et fier qui, dans le passé, ont marqué les étapes des peuples, donné le pas au monde, il en est qui ont précipité l'humanité dans le progrès à des distances infinies, lui ont ouvert des horizons sans limites, des trouées à perte de vue; qui l'ont faite ce qu'elle est aujourd'hui; qui, enfin, ont rempli de leur souffle toute l'histoire même après eux, et qui, pourtant, n'occupent dans l'histoire écrite qu'un coin obscur où leur nom est plutôt relégué qu'il n'est inscrit.

On les mentionne pour « être complet, » pour « ne pas donner prise à la critique »; on les enfouit au hasard, à telle place ou à telle autre, pêle-mêle, dans la fosse commune; ne sachant trop à quelle époque ils ont vécu, on ne sait trop à quelle page les enterrer.

Qu'ils aient tout changé, tout modifié, tout bouleversé, la marche des esprits et la marche des faits, les institutions et les hommes, qu'ils aient laissé partout l'empreinte de leur pouce, n'importe! Si l'on est contraint par l'évidence, obligé par la force des choses de dater de leur venue au monde une phase nouvelle, on cherche dans leur entourage, à droite ou à gauche, en deçà ou au delà,



un fait bruyant, un nom sonore, c'est de ce fait que l'on part, c'est ce nom que l'on plaque sur le leur, et au lieu de donner pour point final au moyen âge la découverte de l'imprimerie, on le termine à la prise de Constantinople; à la place de Gutenberg, on met Mahomet II.

Mahomet II finit le moyen âge!

Non-seulement il ne le finit pas, mais il ne le continue même pas, il le recommence! Il ne le reprend pas au xv^e siècle, au x^e, au v^e, mais au iv^e; il ne succède pas à Attila, il le contrefait! Quelle différence voyez-vous entre les hordes de celui-ci et les hordes de celui-là; entre les Turcs de l'un et les Huns de l'autre, venant des mêmes régions, pénétrant en Europe par la même porte, prenant la même route, poursuivant le même but?

On dira peut-être que Mahomet II n'est là ni comme barrière du moyen âge ni comme prémisses de l'âge moderne; qu'on ne fait rien découler de lui, ni principes ni actes; qu'il est le dernier mot d'une phrase, un tiret à la fin d'un chapitre, rien de plus.

Et de quel droit cette façon d'agir? De quel droit dédaigner la logique de la sorte, la mettre à la porte, s'en moquer, s'en rire? Qu'est-ce donc que l'histoire? Une série de faits qu'il est permis d'auner comme une pièce de drap et de couper aux ciseaux quand on a la matière d'un volume; un terrain vague que l'on mesure au mètre et où l'on plante des dates en guise de

bornes, par lots égaux ! Tant de siècles additionnés ensemble donnent un total suffisant, tirez un trait et faites la somme !

Étrange théorie qui permet de dater 89, les lois, les codes, les principes qui en sont le corollaire, de la formation de l'armée des Princes aussi bien que du serment du Jeu de Paume ! On s'étonne après cela des rires qu'excite Lorient. Son système n'était pas autre, et la conquête de l'Europe par le marquis de Bonaparte, généralissime de Louis XVIII, sort de la même école, procède de la même philosophie que la substitution de la prise de Constantinople à l'invention de l'imprimerie.

Mais cette manière de comprendre l'histoire, de l'écrire et de l'enseigner, si elle a cours encore, n'a plus de longues années devant elle. Notre siècle a produit de puissants travaux qui lui ont donné un coup mortel, et le temps est proche, croyons-nous, où, dans les moindres précis historiques aussi bien que dans les ouvrages volumineux, on fera une large place, une place d'honneur à l'homme dont nous allons raconter la vie.

II

Jean Gutenberg naquit à Mayence vers l'an 1400. Mayence, ville libre des bords du Rhin, était une de ces petites républiques fédératives comme l'Allemagne et l'Italie en comptaient beaucoup à cette époque. Image minuscule de l'ancienne Rome, elle avait ainsi qu'elle des patriciens et des plébéiens. Gutenberg était de race patricienne. Son père s'appelait Friele Gensfleisch de Sorgenloch, et sa mère Elisabeth Wyrichin de Gutenberg.

La famille Gensfleisch occupait depuis de longues années un rang élevé. Parmi les conseillers de la République avait figuré, bien avant le quinzième siècle, un aïeul paternel de Jean.

Friele et Elisabeth eurent deux fils. Jean était le cadet ; il dut au fief de sa mère, dont il hérita, le surnom de Gutenberg.

Quand Gutenberg eut atteint l'âge d'homme, quand, son adolescence terminée, il lui fallut choisir une carrière, sa famille lui proposa d'être, comme ses aïeux, soldat, magistrat ou prêtre ; il refusa : son ambition était autre, ses vœux différents.

L'Europe occidentale, lassée du sommeil de plomb qui depuis mille ans pesait sur elle, semblait, à cette époque, vouloir secouer sa torpeur. Cette tentative de réveil pouvait aboutir, mais elle pouvait mieux encore avorter et ne rien produire. Ce n'était pas la première fois qu'elle s'essayait ; sous Charlemagne, elle avait duré près d'un siècle, et faute d'un homme assez puissant pour la mener à bien, pour en faire sa cause personnelle, le but de sa vie et de sa gloire, elle était demeurée stérile.

Les professions semi-artistiques, la bijouterie, l'orfèvrerie, la taille et l'enchâssement des pierres précieuses, la miroiterie, disparues, oubliées, dédaignées, perdues depuis de longs siècles, participaient surtout à cette renaissance et excitaient entre toutes choses la curiosité publique.

Gutenberg, organisation fiévreuse, avide d'inconnu,

en quête d'horizons inexplorés, comprit l'immense portée de la tendance nouvelle et rêva de se mettre à la tête du mouvement. Dans ce but, il conçut le projet d'étudier dans tous leurs détails et toutes leurs difficultés les métiers naissants, pour fonder plus tard un vaste établissement où, sous sa direction, à ses risques et périls, chacun d'eux serait exploité par d'habiles ouvriers.

Ainsi, avant que la pensée de l'imprimerie fût née dans son cerveau, il songeait à mettre au jour cette chose inconnue de Rome, d'Athènes, de Sparte, de Carthage, de toute l'antiquité, et qui aujourd'hui, mot d'ordre du dix-neuvième siècle, préoccupe tous les esprits, marche de conquête en conquête, envahit tout, peut tout et veut tout, l'Industrie.

Sa famille s'opposa violemment à un projet qui la blessait dans tous ses préjugés ; elle s'éleva contre cette dérogation, et Gutenberg, par déférence pour les siens, et aussi pour être libre, indépendant, maître de ses pensées et de ses actes, quitta Mayence et alla se fixer à Strasbourg.

Ce jour-là se leva l'aurore de sa gloire.

Par cette détermination courageuse, par ce fier dédain des mesquines entraves, il se mettait en avance de quatre siècles sur les idées de son temps ; d'un seul coup, hardiment, du fond du moyen âge, il s'élançait en plein dans l'ère moderne.

III

Quand on étudie cette grande figure, on est surpris de voir qu'elle soit si peu de son époque. Elle n'a rien de commun avec celles qui l'entourent. Non-seulement Gutenberg a fait notre civilisation, mais encore, comme Dieu lorsqu'il créa le monde, il semble l'avoir faite à son image. On dirait qu'il a résumé en son vaste esprit nos aspirations et nos croyances, nos sentiments et nos désirs ; qu'il a deviné la marche des événements, prévu l'avenir. Qu'on se rappelle ce qu'aux siècles féodaux était la noblesse ; qu'on songe au mépris profond, injurieux des classes privilégiées pour les classes roturières, et l'on sera stupéfait qu'à vingt ans, à cet âge où l'homme n'est pas encore en possession de sa pensée, où il n'a d'autres idées que les traditions de famille, cet adolescent à ancêtres ait eu cette audace de se faire artisan. Notez qu'il n'agit point par réaction outrée, par républicanisme farouche, pour être à la noblesse allemande ce que Brutus fut à la royauté romaine ; il n'a ni haine ni mépris, il n'a que de l'indifférence. Il ne cherche pas à combattre les institutions dont on voudrait qu'il relevât, il fait plus et moins, il les traite comme si elles n'existaient pas. Pour lui, l'aristocratie du nom importe peu, c'est celle de l'intelligence qui est la sienne. Mis en demeure de donner sa démission de gentilhomme ou sa démission de génie, il signe la première des deux mains et s'éloigne en haussant les épaules. Dieu lui a placé une flamme au front, il lui importe peu d'avoir des armes à sa porte. Ayant droit à l'orgueil il rompt sans peine avec la vanité. Il estime qu'il vaut mieux faire partie d'un de ces groupes d'hommes, chercheurs enthousiastes, pionniers courageux, qui se jettent dans l'inconnu à la poursuite du

mieux, et donnent plus tard dans l'histoire un rang à leur siècle, être de la caste dont sont Homère, Platon, Archimède, Pythagore, qu'être de la caste dont sont les gonfaloniers, les conseillers municipaux, les juges séculiers et les chanoines de Mayence. C'est un de ces gentilshommes, comme il n'en existait pas alors, comme il en est quelques-uns aujourd'hui, qui, loin de renier leurs ancêtres, s'en honorent et les honorent, mais qui croient que le vrai moyen de les égaler, s'ils marchèrent en tête du passé, c'est d'essayer à leur tour de marcher en tête du présent.

IV

Dès son arrivée à Strasbourg, Gutenberg se mit à l'œuvre. Sans honte, hardiment, il retroussa les manches de son pourpoint patricien et prit à cœur la besogne comme un prolétaire. Tous les arts de « neuve et merveilleuse industrie, » il les apprit, s'y adonnant avec passion, voulant exceller en chacun d'eux, et ne reculant pour y arriver devant aucune répugnance.

Cette existence calme et recueillie, laborieuse et grave, dura de longues années. Du reste, quelque active qu'elle fût, ce n'était pas celle d'un homme nécessaire qui travaille pour gagner sa vie, c'était celle d'un jeune homme riche qui travaille par vocation et par goût, l'apprentissage d'un ingénieur et non celui d'un ouvrier. Elle attira sur lui l'attention de ses nouveaux compatriotes. On en a la preuve dans un procès qu'il eut en 1434. Il réclamait à la municipalité de Mayence 310 florins qui lui étaient dus pour arrérages d'une portion de rente. Un scribe de cette république, nommé Nicolas, vint à passer par Strasbourg. Gutenberg le fit arrêter et garder en prison jusqu'à ce que justice eût été rendue à sa demande. L'acte relatif à cette affaire est daté du dimanche après la fête de saint Grégoire, 1434. Cette somme de 310 florins figurant là comme simple portion de rente, cette arrestation capable d'entraîner un conflit entre deux États, témoignent hautement d'une grande fortune et d'une grande popularité.

Cette popularité, d'ailleurs, s'accrut encore, et Gutenberg, par son honorabilité, par ses biens considérables, par son intelligence élevée, par sa naissance, fut, lui étranger, jugé digne d'occuper une des magistratures de la ville. On le nomma constable. Il figure avec ce titre à la date de 1436, sur le livre d'impositions de Strasbourg.

Ce fut à cette époque que, fort de ses patientes études, des connaissances pratiques qu'il avait acquises, passé maître, il crut le moment venu de réaliser son vaste projet. Si ce projet étonne par lui-même d'un homme de ce temps et de cette caste, la manière dont il fut exécuté ne surprend pas moins. Au lieu de risquer avec ses propres ressources une tentative isolée, un essai individuel, Gutenberg, devançant là comme en tout son siècle, devina, conçut la force de l'association, ce levier des grandes entreprises modernes, et organisa avec trois bourgeois de Strasbourg, André Dryzehn, Antoine Heilmann et Jean Riffe, une compagnie industrielle, la première dont l'histoire fasse mention.

V

La compagnie se constituait pour exploiter les métiers nouveaux. Chacun des sociétaires, artisan de profession, connaissait spécialement un de ces métiers et devait en conduire les travaux. Gutenberg, âme de l'entreprise, en avait la haute direction. Les attributions respectives des associés furent nettement stipulées et définies dans l'acte social; toutes les éventualités possibles furent prévues, réglées; toutes les difficultés résolues d'avance, et une clause particulière du traité fixa, pour éviter toutes chances de procès, la somme qui devrait, en cas de mort de l'un des actionnaires, être comptée aux héritiers. On loua aux portes de la ville un immense bâtiment, vieux monastère abandonné, le couvent de Saint-Arbogaste, on s'adjoignit de nombreux ouvriers, et les travaux commencèrent aussitôt.

On le voit, l'entente de l'industrie, même de nos jours, n'a jamais été poussée plus loin. Tous les moyens de faire progresser les arts divers, abaisser les prix de vente, faire mieux, céder à meilleur compte, défier la concurrence, Gutenberg les trouve sans tâtonnements et sans hésitations, du premier coup. Un vaste local, un personnel considérable, des spécialistes habiles et un ingénieur donnant à l'entreprise une impulsion active et savante.

La société de Saint-Arbogaste existait depuis un an lorsque Gutenberg fut contraint de se marier. Une jeune fille noble, Anne zu der Iseling Thüre, à qui il avait fait une promesse de mariage que, pour des motifs ignorés de nous, il refusait de tenir, l'appela devant le juge ecclésiastique. L'acte d'assignation, daté de 1437, existe, et si la condamnation n'est relatée nulle part, elle n'en est pas moins certaine; le registre des octrois de Strasbourg en fait foi, car on y retrouva plus tard Anne Iseling sous le nom d'Anne Gutenberg. Cette femme n'a joué aucun rôle dans la vie de l'inventeur.

VI

C'est dans le vieux couvent que naquit la grande idée de l'Imprimerie; c'est là que, pour la première fois, Gutenberg songea, rêva à la découverte qui fait sa gloire. Le rôle qui lui était échu dans l'entreprise l'amena à la pensée féconde.

Dryzehn, Heilmann et Riffe, simples chefs d'ateliers, ne s'occupaient, nous l'avons dit, que de travaux manuels; toute leur tâche se bornait là. Pour lui, chef suprême de l'établissement, il donnait les projets, les plans, traçait les modèles. L'obligation où il était de varier chaque jour ses dessins, de trouver des motifs d'ornementation nouveaux, le mit dans la nécessité de se procurer une collection de gravures.

En 1436, la xylographie répandait depuis plus de quarante ans dans toute l'Europe des cartes à jouer et des images de saints. Perfectionnées ou inventées — on n'est pas d'accord à ce sujet — par Jacquemin Gringonneur, pour amuser la royale folie de Charles VI de France, les cartes étaient venues les premières. Les gravures

pieuses, nées peu après, avaient rencontré comme leurs d'ancêtres un succès rapide, bruyant, presque enthousiaste. L'Allemagne surtout s'était adonnée avec ardeur à la nouvelle industrie; dès l'abord, elle avait publié non-seulement des images séparées, mais encore de vrais livres d'images. La *Biblia Pauperum*, un des premiers sinon le premier de ces recueils, fut fait en Souabe. C'étaient quarante planches reproduisant les vitraux du couvent d'Hirschau, dans la Forêt Noire. Un texte d'un ou de plusieurs mots accompagnait générale-

fut conduit à réfléchir à leur mode de fabrication. Jusquelà, comme il arrive toujours des choses à la vue desquelles on est habitué, s'il avait touché des cartes, regardé des images, il n'avait accordé aucune attention ni aux unes ni aux autres.

Le texte l'arrêta peu d'abord; ce n'était que la partie accessoire des planches, celle dont il usait, sans doute, le moins. Mais bientôt, frappé d'une idée lumineuse, d'une idée qui lui parut un coup de fortune et de gloire, où les xylographes n'avaient vu que quelques syllabes, un pré-



Gutenberg quitte Mayence. (Page 2, col. 2.)

ment ces dessins. Sur les cartes on gravait toujours le nom du fabricant, et, en outre, quand elles représentaient un roi, une reine ou un valet, celui du personnage. Dans les images religieuses, le Christ, les saints, les anges, les fantômes tenaient à la main, laissaient tomber de leurs lèvres, portaient en guise de couronnes des banderoles où étaient imprimées de courtes légendes.

Gutenberg passait sa vie au milieu de ces dessins, les analysant, les copiant, les étudiant. Il s'inspirait d'eux pour ses compositions; il leur empruntait des arabesques, des figurines pour les cadres des glaces, des lettres ornées pour les chiffres des bracelets et des bagues. Malgré lui, fatalement, sans le chercher et sans le vouloir, par le seul fait d'une contention d'esprit permanente, d'une application soutenue de sa pensée au même travail, il

texte à ornements gothiques, un rien, il vit, lui, tout un monde.

Au lieu de se borner à reproduire des dessins, à fabriquer des images et des cartes, ne pouvait-on tracer sur des planches de bois des manuscrits tout entiers, sculpter ces planches en relief et obtenir ainsi par centaines, par milliers, par millions des exemplaires de ces manuscrits? Le procédé était semblable, un dessin remplaçait l'autre; aux figures, aux personnages, aux fleurs, aux arabesques on substituait des lettres; rien de plus!

VII

Tel fut le premier pas de Gutenberg dans la carrière. Et l'on se tromperait étrangement si l'on ne faisait à

l'inventeur qu'un faible mérite d'avoir songé à appliquer à la reproduction des manuscrits un procédé connu. Son génie devait aller plus loin, s'affirmer avec plus de fierté, mais ce début n'en fut pas moins une puissante conception. Il faut avoir quelque chose de plus que les autres pour s'arrêter où chacun est passé indifférent. C'est, d'ailleurs, l'histoire de toutes les découvertes. Archimède se plonge dans un bain et trouve le principe d'hydrostatique qui porte son nom; un poids se balance au bout d'une corde, Galilée trouve les lois pendulaires; une pomme tombe à terre, Newton trouve la loi de la gravitation; un peu d'eau bout dans une marmite, Papin trouve la force de la vapeur; un peu de fumée s'élève dans l'air,

VIII

Ce qui grandit la conception de Gutenberg, ce qui la glorifie et l'élève, ce sont précisément les nombreux germes d'imprimerie qui lui sont préexistants. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à se reporter aux débuts de l'écriture. Le premier homme qui traça avec un enduit quelconque des lettres sur du parchemin ou du papyrus vit, lorsqu'il plia sa page encore humide, les lettres se reproduire à l'envers sur la partie touchée. De là à la planche fixe la distance est moins grande, peut-être, que du point dont est parti Gutenberg. Il n'y avait, semble-t-il, pour passer d'une idée à l'autre, rien à créer, rien à généraliser; il



Gutenberg fait arrêter le scribe. (Page 3, col. 1.)

les frères Mongolier trouvent les aérostats. Les hommes se baignent, les poids suspendus se balancent, les pommes tombent, l'eau placée sur le feu bout, la fumée s'élève depuis le commencement du monde, faudrait-il, pour que Archimède, Galilée, Newton, Papin, les Mongolier eussent trouvé quelque chose, que ces événements ne se fussent pas produits avant la naissance de ces inventeurs?

Ce sont, au contraire, ces événements antérieurs qui font leur gloire, à ces inventeurs. Chaque découverte est précédée d'un fait minuscule de même ordre que la chose à trouver. Ce fait, sorte de symbole d'un fait grandiose, le monde entier le voit depuis la création, il le voit chaque jour, il le voit même tant et depuis si longtemps qu'à présent il ne le regarde plus; un homme de génie apparaît; homme grand et par suite ne dédaignant rien, il rencontre cette trivialité sur sa route, il s'y arrête, il y plonge son œil, et de l'atome il dégage un univers.

suffisait d'accroître d'une petite quantité le relief que formait l'encre déposée. Cependant de longs siècles s'écoulèrent, de grands génies méditèrent, courbés sur les livres, repliés en eux-mêmes, et l'imprimerie ne naquit point. A Athènes, à Rome, en Égypte, — dans l'antiquité; en France, en Allemagne, en Italie, en Espagne, en Angleterre, en Orient, — au moyen âge, on grava en creux et en relief sur la pierre, sur le marbre, sur le bronze des lettres et des figures; on reproduisit à l'infini par l'impression ces dessins et ces caractères; Guillaume le Conquérant alla jusqu'à se servir de sceaux trempés dans l'encre, et personne ne songea à agrandir ces sceaux, à multiplier ces lettres en nombre suffisant pour en faire un livre. Enfin, on en arrive à la gravure sur bois; tous les xylographes de l'Europe sculptent pendant un demi-siècle leurs signatures, des légendes, des phrases entières; ils les appliquent sur le parchemin, et l'idée ne vient à aucun d'eux de faire une planche à manuscrit.

IX

Des érudits se sont pourtant rencontrés (braves gens !) qui, frappés de la « facilité extrême qu'il y avait à trouver l'imprimerie » ont fureté les vieux livres, remué de fond en comble les bibliothèques, déchiffré les inscriptions pour se convaincre que l'art fut ignoré de l'antiquité. Bernard de Malinckrot se demande si Saturne n'en est pas l'inventeur. Plutarque ayant écrit dans la vie d'Agésilas que ce roi de Sparte, pour exciter l'ardeur de ses soldats, avait tracé à rebours sur sa main gauche le mot *νικη* (victoire) et l'avait ensuite imprimé avec adresse sur le foie d'une victime, Robert Mentel le proclame le premier typographe par ordre chronologique. D'Israëli n'ose pas faire si peu d'honneur aux Romains que de les croire capables d'avoir ignoré l'imprimerie. Ils la connurent, dit-il dans ses *Curiosités littéraires*, mais en devinant tous les dangers, ils étouffèrent la découverte aussitôt née. Étrange avocat de l'intelligence antique, en vérité ! Pour la glorifier, il affirme qu'elle a certainement connu l'art, sans s'apercevoir que le lui faire rejeter après le lui avoir fait trouver, ce n'est pas la ravalier seulement cette intelligence qu'il veut exalter, mais que c'est la renverser, l'annihiler, la détruire complètement.

Fier de la pensée qui s'est présentée à lui, en devinant peut-être déjà l'immense portée, Gutemberg la communique à ses associés. Elle est accueillie de tous avec enthousiasme, et l'on décide de l'exploiter concurremment avec les autres métiers. Pour subvenir aux premiers frais, chacun, à l'exception de l'inventeur, augmenta son apport social de 250 florins. Cette convention fut faite en 1438.

Ici se place une accusation que tous les biographes de Gutemberg ont répétée, c'est celle d'avoir voulu tromper le public en se proposant de lui vendre pour manuscrits des livres imprimés. Dans ce projet on a vu la pensée d'un vol qualifié, d'une escroquerie. Pour nous l'accusation n'a pas de sens. Si le parchemin était aussi pur, l'encre aussi noire, les lettres aussi parfaites, les fautes de copie aussi rares dans l'ouvrage imprimé que dans le même ouvrage manuscrit — et c'était à l'acheteur à le vérifier — l'acheteur n'était pas trompé sur la valeur intrinsèque de l'ouvrage. Sur quoi donc portait la tromperie ? Sur le procédé de fabrication. Or, que de nos jours un typographe trouve une machine fournissant dans le même temps cent fois plus de travail que la presse ordinaire, sera-t-il blâmé de vouloir vendre ses livres au même prix que ceux des autres imprimeurs ? En aucune façon, et la loi, qui est la conscience de la société, croyant lui devoir une récompense lui donnera un brevet pour qu'il puisse maintenir cette égalité dans les prix. Le cas est celui de Gutemberg, et il est vraiment étrange que l'on trouve coupable pour s'être produit au quinzième siècle un projet que l'on approuverait des deux mains s'il se produisait au dix-neuvième.

X

Les fonds versés, on songea à s'adjoindre un graveur, à se munir du matériel nécessaire. Il était indispensable

que l'on pût compter de la part de l'ouvrier sur une discrétion entière, absolue, aveugle. Dryzehn avait eu pour locataire une femme qui depuis s'était mariée à un graveur nommé Jean Schulteiss. Ces relations antérieures, sans doute aussi une estime particulière pour Schulteiss, guidèrent le choix de la compagnie. On passa marché avec cet homme ; une presse en tout semblable à celle des xylographes fut commandée à un tourneur appelé Conrad Saspach ; enfin, pour plus de sûreté, pour éviter les regards curieux des ouvriers de Saint-Arbogaste, l'imprimerie fut installée dans la maison de Dryzehn.

On discuta ensuite quel était le livre le plus propre à une première tentative. La décision à prendre n'aurait su être douteuse. Il tardait vivement à chacun de connaître les résultats de l'expérience, d'être fixé sur les gains présumables de l'opération, sur ses chances de réussite. D'autre part, la prudence ordonnait de ne dépenser dans cet essai que l'argent indispensable ; il était d'ailleurs probable, il était même certain que l'exécution de ce premier livre serait mauvaise, défectueuse, inégale. On devait donc choisir l'ouvrage le moins volumineux qu'on pourrait trouver, le plus facile à vendre, le plus facile à graver et enfin le moins susceptible de perdre de sa valeur par l'imperfection du travail. Un abécédaire et un abécédaire seul réunissait toutes ces conditions. C'était le plus mince des livres ; c'était aussi celui dont la vente était le moins douteuse ; ses lettres, grosses et larges diminueraient de beaucoup les difficultés inhérentes à la tâche du xylographe ; enfin, livre d'écolier, d'enfant, il ne devait subir aucune dépréciation, quelque mal reproduit qu'il pût être. Celui de ces petits ouvrages pour lequel on opta fut un abécédaire, qu'un moine allemand avait composé. Schulteiss se mit à la besogne. Bientôt la gravure du livre toucha à sa fin. Personne ne doutait du succès. Dryzehn surtout parlait sans cesse de ses espérances, il en faisait part à ses amis, à ses frères, à tout le monde, causant à demi-mot d'un grand secret, d'un secret merveilleux qui devait lui donner fortune et renommée. L'impatience maintenant croissait à chaque minute. On n'attendait plus que l'heureuse nouvelle. Enfin un jour où tous les associés, à l'exception de Dryzehn, se trouvaient à Saint-Arbogaste un messenger arriva de l'imprimerie ; on se précipita au-devant de lui, on crut qu'il venait annoncer l'achèvement de la dernière planche, il venait dire que frappé subitement, tout à coup, Dryzehn était tombé mort.

XI

Cet événement imprévu bouleversa Gutemberg. L'inventeur savait que quatre des planches gravées se trouvaient sous la presse. Les héritiers allaient envahir la maison du mort, courir à l'imprimerie, ils verraient ces planches. Les propos d'André avaient donné à Georges et à Nicolas Dryzehn, ses frères, un grand désir, souvent exprimé, de connaître le précieux secret ; l'occasion qui s'offrait à eux était excellente, ils ne la laisseraient point échapper.

Gutemberg envoya en toute hâte Laurent Beildeck, son domestique, chez André Dryzehn. Si Laurent arrivait

trop tard pour enlever les planches, il devait, afin d'en dérober le texte, les mettre en pièces. Le bruit pourrait courir par la suite, lors de la vente, que l'*Abécédaire* était xylographié, mais la certitude n'en existerait pas, le dommage ne serait jamais aussi grand.

Laurent rencontra à l'imprimerie Georges et Nicolas, et leur dit que Gutenberg, trouvant les planches mauvaises, lui avait ordonné de les venir rompre. Les héritiers, après les avoir vaguement examinées, les lui laissèrent briser. Ils avaient entendu parler de l'entreprise en termes trop enthousiastes pour se persuader qu'elle s'appuyait sur une si petite chose.

Plus tard, désespérant de surprendre ce qu'ils croyaient être le véritable mystère, ils demandèrent à remplacer en qualité d'héritiers leur frère André dans l'association.

Gutenberg, Heilmann et Riffe repoussèrent d'un commun accord cette requête; l'acte social, par la clause relative à la mort d'un des membres de la compagnie, réglait la position des deux frères à l'égard des survivants, on s'en tenait à cette clause.

Les héritiers persistèrent, réclamant leur admission ou la somme de 100 florins; d'après le traité il leur en était dû 15, on les leur offrit, ils les refusèrent et menacèrent les associés d'un procès. La compagnie, confiante dans son droit, ne s'effraya point de ces menaces. La cause ne comportait aucun développement, aucune plaidoirie; les parties n'avaient qu'à se présenter devant les juges, les défenseurs exhiberaient l'acte social et les demandeurs verraient sur-le-champ déclarer inadmissibles les prétentions qu'ils élevaient.

XII

Malheureusement le procès passionna la population entière de Strasbourg. Les juges, persuadés, comme le vulgaire, de tentatives miraculeuses, profitèrent de leur position pour essayer de pénétrer ces mystères. Ils déplacèrent la cause, et au lieu de se borner à lire le traité, ils interrogèrent avec une minutie outrée, presque hostile, tous ceux qui à un titre quelconque se trouvaient mêlés à l'opération. Ils n'apprirent que ce que les frères d'André savaient déjà. Mais cela ne suffisait-il point? Georges et Nicolas; n'étant ni graveurs ni vendeurs d'images, n'avaient pas compris la spéculation et deviné sa valeur; il en fut autrement des xylographes présents aux débats et de ceux qui eurent connaissance du procès. La description des quatre planches trouvées sous la presse fut pour eux une révélation. Peu de temps après, l'Allemagne, la Hollande, toutes les villes des bords du Rhin, furent inondées de petits ouvrages xylographiés: *Ars memorandi*, *Grammaire latine* de Donat, *Speculum Salutis*, etc. Quant aux prétentions des héritiers, elles furent repoussées; le tribunal, contraint de porter son jugement d'après le traité d'association, ne put accorder à Georges et à Nicolas que les 15 florins que Gutenberg leur avait offerts. Mais ce résultat n'était maintenant que secondaire. Tombée dans le domaine public, connue de tous désormais, la spéculation ne pourrait plus donner, au lieu des bénéfices rêvés, qu'un gain médiocre, un gain ridicule et dérisoire. Heilmann et Riffe, épuisés par leur

dernier apport, par les frais d'avocats et d'hommes d'affaires que le procès avait occasionnés, ne possédaient à présent rien ou presque rien. Si on voulait terminer l'ouvrage, il fallait que Gutenberg supportât tout le poids de l'entreprise. L'inventeur n'hésita pas. Schulteiss rofit les planches brisées, et en 1440, quelques mois après le procès, l'*Abécédaire* parut, xylographié en caractères gothiques de même grosseur que ceux dont on se servait pour les missels.

XIII

Telle fut la première tentative d'imprimerie. Quant au résultat pécuniaire de l'opération, il fut ce qu'on avait prévu, pire encore, les sommes énormes qu'elle avait exigées furent englouties, perdues sans ressource.

Ici commence la deuxième phase de la vie de Gutenberg et aussi la deuxième de la découverte. L'inventeur, déjà si grand dès le début de sa carrière par son refus d'imiter le passé, préférant créer l'avenir, de regarder en arrière pour regarder en avant, s'élève plus haut encore, et en montant pousse devant lui l'invention. Le mépris souverain qu'il avait eu pour la vanité il l'a maintenant pour la richesse. Ses amis lui parlèrent comme lui avait parlé sa famille. On lui disait de garder sa fortune comme on lui avait dit de garder son nom et son rang; on lui montrait le vaste projet industriel qui l'avait enrichi comme on lui avait montré cette série d'aïeux qui l'avait anobli. Il fallait reprendre ses opérations premières, ses spéculations heureuses, renoncer à l'imprimerie, idée mauvaise, inféconde, qui dès sa naissance perdait toute valeur financière, avortait misérablement. Il s'appauvrirait à la poursuivre, il se ruinerait à la sonder.

Mais comme autrefois Gutenberg refusa de faire faillite à sa gloire. Il voulut quitter la possession pour l'espérance, ce qu'il tenait pour ce qu'il aurait. C'est la loi inverse du bon sens vulgaire, le contraire d'un proverbe illustre, mais c'est la loi du génie, sa loi et aussi sa sagesse. A vingt ans, gentilhomme, né pour être évêque, capitaine, magistrat, il avait fait fi des honneurs nobiliaires, troqué l'épée contre l'établi de l'ouvrier. Le hasard l'avait placé haut, mais pas assez haut pour son orgueil: son ambition dépassait sa naissance. Il avait trouvé devant lui de l'air et de l'espace, mais trop peu pour son regard profond. Il parut diminuer, s'amoindrir, s'abaisser, descendre; il descendait, en effet, mais il descendait d'une colline pour gravir une montagne. Homme mûr, il voulut faire plus encore. Il n'avait renoncé jadis qu'à un étroit amour-propre, maintenant, s'il le fallait, si la destinée l'exigeait, si Dieu le lui imposait pour condition, il renoncerait au pain quotidien. L'essor à donner à la pensée était digne de sacrifices plus grands que l'essor à donner à la matière. Aussi son cœur se haussait-il avec son rêve. Au-dessus de la montagne il voyait aujourd'hui le soleil; le ciel bleu tentait ses ailes et l'astre éclatant son œil d'aigle.

XIV

La dissolution de la compagnie fut prononcée. Gutenberg abandonna l'orfèvrerie, la bijouterie et la miroiterie,

quitta Saint-Arbogaste et rentra dans Strasbourg pour se jeter dans des hasards nouveaux.

L'imprimerie à planches fixes ne pouvait servir à rien, à presque rien, du moins. Borné à ce procédé, l'art aurait, comme en Chine, végété dix siècles, sans puissance et sans valeur, il serait resté éternellement stérile. De petits livres seuls étaient susceptibles d'être xylographiés; on ne pouvait graver six cents planches, mille planches, mettre au jour un *Psautier*, une *Bible*, un *Missel*, un *Dictionnaire*. L'impression de quelques volumes eût exigé le bois de toute une forêt; pour fonder un atelier et publier quelques ouvrages, il aurait fallu une armée de graveurs.

fectible. Sur quoi se fût-il appuyé pour le voir? Se proposer d'imprimer tous les livres avec les mêmes planches, lui eût semblé aussi déraisonnable que se proposer de faire tous les voyages possibles avec une seule route qu'on déplacerait à chaque fois. Pour lui l'imprimerie n'était encore que la gravure sur bois. Il n'aspirait qu'à une chose, faire pour l'idée nouvelle ce qu'il avait fait pour les métiers nouveaux, l'étudier, la scruter, apprendre l'art qui en était l'application, et quand il connaîtrait cet art dans toutes ses nuances, quand la pratique lui en aurait révélé tous les arcanes, fonder un vaste établissement xylographique où les diverses branches de la gravure: carterie, imagerie religieuse, reproduction des manuscrits, seraient



Le couvent de Saint-Arbogaste. (Page 3, col. 2.)

Mais la pensée n'en était pas moins lumineuse. Son importance n'était pas dans le procédé qu'elle fournissait, dans le moyen naïf, presque impraticable qu'elle donnait, elle était dans la possibilité démontrée par elle de reproduire les manuscrits autrement que par l'écriture. Le problème était posé, il apparaissait soluble, on pouvait chercher les racines de ses équations avec la certitude de ne pas les trouver imaginaires, il y avait au bout une découverte. La planche fixe était à la typographie ce que la mongolfière est à la future navigation aérienne. Un ballon en se soutenant dans l'atmosphère établit la possibilité d'un nouveau mode de locomotion, il s'agit de trouver ce mode, mais il existe, on le sait aujourd'hui, et avant l'ascension du premier aérostat, on l'ignorait.

XV

A ce moment-là, Gutemberg ne soupçonnait pas, ne pouvait pas soupçonner en quel point son idée était per-

exploitées comme la bijouterie, l'orfèvrerie, la miroiterie l'avaient été dans son établissement industriel. La première marche suivie avait été bonne, apprendre d'abord, pratiquer ensuite, il voulut la suivre de nouveau. Ce fut donc le burin à la main qu'il chercha, certain de les trouver, avec la pénétration profonde et puissante qu'il se sentait en l'esprit, les perfectionnements du métier.

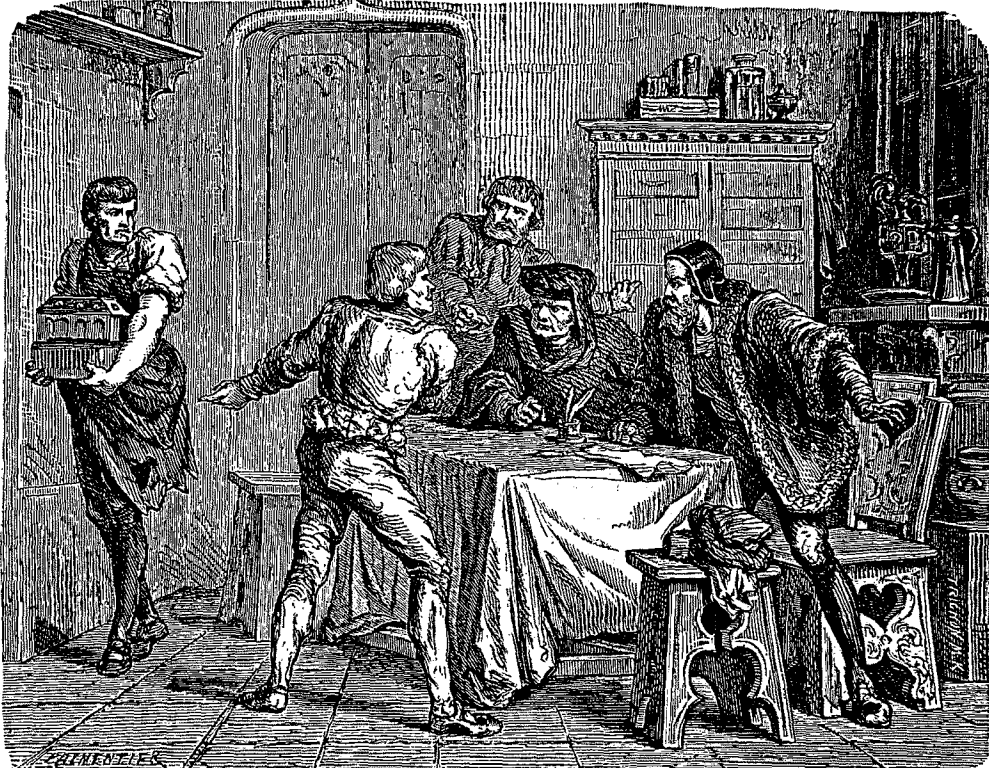
Les considérations qui le guidèrent dans le choix du livre à graver furent de même nature que celles qui l'avaient la première fois déterminé à opter pour un abécédaire. Il voulut xylographier l'opuscule qui dans les mains de tous les enfants succédait à celui-ci. C'était une petite grammaire latine, un abrégé succinct ne contenant que les premiers principes, les éléments les plus simples, sans explications, sans commentaires. Il était si absolument fait pour le premier âge qu'il s'adressait beaucoup moins à l'intelligence qu'à la mémoire: l'auteur l'avait écrit en vers léonins. Toutes les écoles d'Allemagne, de Hollande, de France et d'Italie se servaient

de cet ouvrage : sa vogue était si grande que, du temps d'Erasmus, longtemps après la découverte de l'imprimerie, les pédagogues hollandais ne l'avaient pas encore abandonné. C'était le *Doctrinale* d'Alexandre de Villa-Dei.

XVI

Mais Gutenberg, appauvri par les opérations désastreuses qui avaient suivi le procès, fut obligé, pour acheter le manuscrit, les outils, les planches, monter un atelier de graveur, non-seulement de dépenser ce qu'il pouvait avoir gardé de ses bénéfices, mais encore d'hypothéquer son patrimoine. En 1441, au mois de janvier,

mots, en d'autres termes, que les grammairiens appellent invariables. Il réfléchit à ces répétitions, y soupçonnant un moyen d'abrégé, un moyen d'approcher plus rapidement du but. Ce moyen, il le trouva presque aussitôt : il fallait sculpter à part, sur une petite planchette, chacun des mots de ces quatre séries, et désormais, toutes les fois que l'un d'eux se présenterait, creuser, à la place qu'il devrait occuper, une alvéole de la dimension de la planchette. Une vis et un écrou suffiraient ensuite pour immobiliser parfaitement la planchette dans l'alvéole et lui donner la fixité nécessaire. Un pas de géant était fait. Encore quelques semaines, quelques jours peut-être, et la « lettre mobile » suivrait le « mot mobile », viendrait



Un messenger annonce la mort de Dryzelm. (Page 6, col. 2.)

il emprunta cent livres au chapitre de Saint-Thomas de Strasbourg.

Son atelier organisé, il dessina la première page, prit en main le poinçon et commença la besogne. A force de persistance, d'opiniâtreté courageuse, malgré son ignorance complète de l'art du graveur, il vint à bout de sa tâche. Mais sans apprentissage préalable, à son âge, il trouvait énormes les difficultés à vaincre. Il ne savait quand l'œuvre entreprise serait terminée ; il lui fallait dix fois plus de peine, dix fois plus de temps, d'application, de précautions qu'à un xylographe. Lorsqu'il prenait le poinçon, qu'il se penchait sur l'établi, le jour dans son labeur, la nuit dans ses songes, il ne pensait qu'à cela. Il entreprit la deuxième page. Mais bientôt, par le fait de cette difficulté presque insurmontable qu'il éprouvait à graver, il remarqua que certains mots déjà sculptés sur la première planche se rencontraient de nouveau sous ses doigts. C'étaient les prépositions, les conjonctions, les adverbess et les interjections, tous les

au monde à son tour. Le principe était fécond, il devait conduire fatalement, par la force même des choses, à ce grand résultat.

XVII

Ce qu'il venait de faire pour les mots invariables, Gutenberg le fit aussi pour tous les autres mots à mesure qu'ils se répétèrent. Chaque fois qu'un substantif, un adjectif, un verbe déjà gravé revenait sous le burin, l'inventeur le sculptait sur une planchette et creusait une alvéole. L'ennui de refaire constamment un même ouvrage de patience, la contention d'esprit toujours croissante en lui, toujours plus vive, plus aiguë, l'emmenèrent, lorsqu'une syllabe de plusieurs lettres qui s'était présentée une fois, deux fois, trois fois, dix fois, se présentait encore, à remarquer qu'elle avait déjà passé par ses mains. Il la sculpta à part. A mesure qu'il avançait dans son travail, que la quantité des pages faites aug-

mentait, les syllabes revinrent, presque toujours les mêmes, le nombre des syllabes nouvelles à graver alla en diminuant, celui des alvéoles à creuser alla en grandissant; bientôt, enfin, il n'eut plus à sculpter que des syllabes d'une seule lettre. Chacune de ces syllabes était nécessairement une des cinq voyelles. A la planche suivante, peut-être même à celle où il en était alors, voyant qu'elles se reproduisaient sans cesse, Gutenberg les grava aussi séparément, chacune sur une planchette. Ce fut pour lui la lumière, la lumière éclatante. Comme les voyelles, les consonnes elles aussi revenaient constamment dans chaque ligne, dans chaque mot; avec vingt-quatre planchettes immobilisées dans une vaste alvéole, dans un casier, il pouvait *composer*, imprimer toutes les syllabes, toutes les phrases, tous les livres.

La typographie était trouvée.

La découverte de la mobilité des types a eu le même sort que la découverte de la planche fixe : les érudits l'ont traitée avec le même dédain, lui ont dressé son « Doit et Avoir » avec le même regard de supériorité « écrasante ». On est encore remonté aux Grecs et aux Romains, et on s'est jeté en des étonnements sans fin, parce que ces peuples « avaient approché de très-près de la typographie » et que pourtant ils ne l'avaient pas trouvée. Schœpflin, dans ses *Vindiciæ typographicae*, écrit : « Si quelque artiste romain s'était avisé de fabriquer divers alphabets de lettres isolées, ce qui n'était pas fort difficile, l'ancienne Rome eût inventé cet art dont elle possédait déjà certaines parties, savoir, la prééminence de l'œil de la lettre et le renversement des types. » La stupéfaction du critique ne connaîtrait, sans doute, pas de bornes, s'il savait — ce qu'il ignore complètement, son livre le prouve — que ces « lettres isolées » l'antiquité et le moyen âge les ont connues, mais en vain.

XVIII

A Rome, en effet, pour rendre aux enfants la lecture attrayante, on leur donnait en guise de jouets des lettres isolées, taillées dans le buis ou dans l'ivoire. Saint Jérôme recommande ce procédé à Læta, matrone romaine qui l'avait consulté au sujet de l'éducation de sa fille Paula. Cicéron parle aussi des lettres mobilés. Dans son ouvrage *De naturâ Deorum*, livre II, chap. III, à propos du système d'Épicure sur le concours fortuit des atomes, on trouve la phrase ironique suivante : « Pourquoi ne prétend-il (le philosophe) pas de même que, si l'on fabriquait un nombre considérable de chacune des lettres de l'alphabet, soit en or, soit de toute autre matière, et qu'ensuite on les jetât en l'air, ces mêmes lettres, en retombant à terre, pourraient offrir aussitôt à la lecture les *Annales d'Ennius*? »

Il y a plus. Les briquetiers, les boulangers, les potiers appliquaient sur les briques, sur les pains, sur les vases des marques de fabrique formées par la réunion de plusieurs poinçons à une seule lettre. Des caractères *retournés* se rencontrent dans quelques-unes de ces marques, preuve irréfutable qu'elles étaient faites de la sorte. Le procédé employé était analogue évidemment à celui dont aujourd'hui se servent les relieurs pour les titres des livres.

Enfin, le moyen âge a fait mieux encore. Au quatrième siècle, Ulphilas, évêque des Goths, a imprimé, lettre à lettre, avec des types de métal, un livre tout entier, un évangile. Cet ouvrage, en vélin de couleur pourpre, est parvenu jusqu'à nous. Les caractères en sont d'or et d'argent; ils paraissent avoir été obtenus par l'action d'une chaleur modérée. On peut lire la savante dissertation *Ulphilas illustratus* (Holmiæ, 1752) que Ihre a faite sur ce livre. L'évangile de l'évêque de Mésie n'est, d'ailleurs, pas le seul exemple qui nous reste de cette façon de reproduire les manuscrits. Au siècle dernier, les empereurs d'Allemagne, en montant sur le trône, prêtaient serment sur un ouvrage semblable. Meermann, dans ses *Origines typographiques*, t. I^{er}, p. 4 et 5, parle d'un troisième; Breitinguer, de Zurich, dans un livre dont le titre est trop long (trois lignes) pour être rapporté ici, en cite un quatrième; Fournier le jeune, dans son *Traité de l'origine de l'Imprimerie en taille de bois*, p. 103 et suiv., en décrit plusieurs autres.

XIX

Que prouvent ces tentatives, ces essais, ces ébauches, ces germes de typographie inconsciente? Rien, si ce n'est le grand esprit de Gutenberg. Nous ne répéterons pas ce que nous avons dit à propos de la planche fixe; mais s'appuyer sur ce qu'un homme a été clairvoyant où chacun a été aveugle est une façon bizarre de prouver qu'il n'avait pas d'yeux.

On croira peut-être que pour qu'ils pussent arriver à la typographie pratique, à l'idée de composer des pages avec les lettres isolées qu'ils fabriquaient, il aurait fallu que les Romains partissent de la planche fixe. Gutenberg, par la façon dont il a procédé, a trouvé, outre la mobilité des types, le casier, les écrous, les vis, tout ce dont il avait besoin. Oui, mais pour partir de la planche fixe, il fallait d'abord arriver à elle, et la difficulté n'est ainsi que déplacée. Au surplus, quelle est la pensée qui a présidé à ce premier pas? C'est celle de sculpter sur une surface plane un nombre de lettrés suffisant pour reproduire un manuscrit. Donc l'idée de composer la page n'est pas née de la planche, mais la planche, au contraire, de l'idée de composer la page. Donc, si l'on avait eu cette idée, possédant la lettre mobile, il n'eût servi à rien, il eût été naïf, inutile de rétrograder, inutile de prendre la xylographie pour point de départ.

Il n'est pas vrai non plus, il n'est pas soutenable de dire que la gravure menait forcément à la véritable imprimerie; que la planche trouvée, la lettre mobile devait naître. « Toute la typographie, a-t-on écrit pourtant, était là en germe, ne demandant qu'à éclore. » Oui, elle était là en germe, comme elle était en germe dans la première page d'écriture; en germe dans le premier sceau; en germe dans les marques de fabrique des briquetiers, des potiers et des boulangers; en germe dans l'évangile d'Ulphilas.

Les acrostats, eux aussi, étaient en germe dans l'acte d'Archimède se plongeant dans le bain. Est-ce à dire pour cela qu'une « progression naturelle et rapide dût conduire forcément » de la natation à l'aviation? Mais les

temps sont là, les faits accumulés, les siècles écoulés qui séparent Louis XVI de Hiéron, les papetiers d'Annonay du géomètre syracusain et qui vous donnent un démenti formel !

XX

Il n'est pas même besoin d'invoquer les autres découvertes pour démontrer le vide de telles paroles : on n'a qu'à étudier celle dont on parle. Pourquoi, si cette progression devait forcément être si naturelle, forcément être si rapide, pourquoi aucun des graveurs sur planches fixes, aucun des faiseurs de *Donats*, de *Specula*, d'*Ars moriendi* ne l'a-t-il suivie en même temps que Gutenberg ? ils travaillaient comme lui, à la même époque que lui ; ils usaient du même procédé que lui ; la nature était donc bien marâtre à leur égard qu'elle leur cachait jusqu'aux choses les plus instinctives ? Pourquoi donc, pourquoi surtout les Chinois ne l'ont-ils pas suivie cette progression ? Elle n'a guère été naturelle, elle n'a guère été rapide pour ce peuple, puisque vingt siècles de planche fixe n'ont pu le conduire à la véritable typographie et qu'il a fallu pour qu'il la connût qu'en 1662 des missionnaires européens la lui révélassent !

Qu'on nous pardonne tous ces détails, ils ont droit à l'histoire et non-seulement à l'histoire de l'imprimerie, mais à l'histoire de l'esprit humain.

Ce jour-là la destinée de l'univers changeait de face. Le monde n'était plus le globe d'or qui tenait dans la main féodale de l'empereur d'Occident, c'était à l'avenir ce morceau de bois sculpté, cette lettre si petite, si grêle que Gutenberg faisait sauter entre ses doigts. La force motrice de la terre était déplacée ; elle passait des mains de la matière aux mains de l'esprit, et elle y passait décuplée, centuplée ; elle y passait pour toujours, invincible désormais.

Gutenberg, transporté de joie, ne se possédant plus, fit vendre aussitôt tous ses biens de Mayence, afin de pouvoir transformer son atelier de graveur en atelier de typographe. Rudiger de Landeck, son parent, lui envoya le produit de la vente ; l'acte relatif à ces paiements est daté de 1441 ; il a été conservé.

Le *Doctrinale*, imprimé en caractères mobiles de bois, parut peu de temps après, en 1442. Ce premier produit de la typographie est un petit in-quarto en lettres de missel.

XXI

Telle fut l'existence de Gutenberg jusqu'en 1441. Ce n'est pas ainsi, nous le savons, qu'on raconte habituellement cette existence. Dans cette première partie de l'histoire de l'inventeur, ce qu'il fallait dire, selon nous, c'est la manière dont il a été conduit à l'idée d'imprimer, la manière dont il a réalisé cette idée, la date, le titre, la description du premier livre xylographié ; comment de la planche fixe il est passé à la lettre mobile, la date, le titre, la description du premier livre typographié ; tout était là. Or personne, que nous sachions, n'a expliqué de façon plausible ni la naissance de l'idée génératrice,

ni la naissance de l'idée vraiment féconde ; personne n'a donné ni les deux dates, ni les deux titres, ni les deux descriptions qui ont droit à la gloire, lorsque papiers du temps, faits incontestables, registres municipaux, actes de procès, tout, tout existe pour éclairer cette grande découverte et la mettre en pleine lumière.

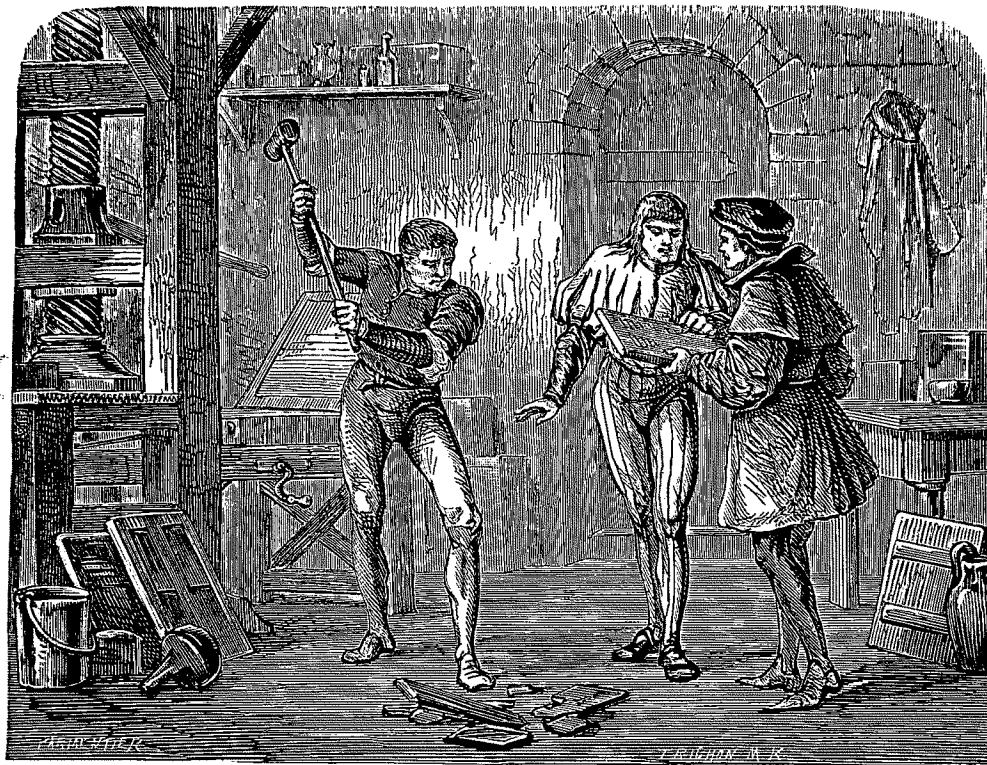
L'espace nous manquant pour réfuter une à une les diverses opinions qu'on a émises, nous ne nous attaquons qu'aux plus inadmissibles. Plusieurs écrivains font partir Gutenberg de Mayence non en émigré mais en exilé. Il fut, pensent-ils, proscrit avec toute la noblesse de la ville. Peu après le parti vaincu eut à son tour la victoire, les gentilshommes rentrèrent dans leur patrie ; seul parmi les siens, Gutenberg resta en exil. Il serait difficile de faire des conjectures plus contraires à toute logique. Alors même que tous les faits connus de la vie de l'inventeur ne donneraient pas — et ils le font — un démenti formel à cette hypothèse, nous répondrions que, sans motif, sans raison, on ne préfère pas à son pays la proscription et le dénuement, surtout lorsque la cause pour laquelle on a combattu vient à triompher. De l'existence que, d'après tous les témoignages, Gutenberg mena à Strasbourg, un jour lumineux rejaillit sur les idées qui le portèrent à quitter Mayence, et il nous a paru inutile d'inventer des explications dérisoires quand les faits en fournissaient d'incontestables.

XXII

Nous avons dit que Gutenberg, lorsqu'il s'associa avec Dryzehn, Heilmann et Riffe, ne songeait pas encore à l'Imprimerie. Jusqu'ici tout le monde a écrit le contraire. Tout le monde a prétendu que la société de Saint-Arhogaste, en se fondant, avait eu pour but principal la reproduction des livres par l'impression, et que si elle exploitait aussi la bijouterie, l'orfèvrerie, la miroiterie, ce n'était qu'à titre secondaire. Ici encore quelques minutes d'examen suffisent pour démontrer la fausseté de cette croyance. La plupart de ceux qui la partagent ont voulu enlever à l'inventeur une partie de sa gloire, quelques-uns même sa gloire tout entière, pour en faire honneur à un certain Laurent Coster, sacristain de l'église de Harlem. Adrien Junius, mû par ce sentiment de patriotisme ridicule qui est une des formes les plus complètes de la niaiserie humaine, a le premier poursuivi ce but. Il fait trouver à Coster non-seulement la planche fixe, mais encore la lettre mobile. L'opinion de Junius, à l'heure qu'il est, n'a plus cours qu'en Hollande ; les autres partisans du sacristain se bornent à dire que cet homme fut le premier qui appliqua la gravure à la reproduction des manuscrits. Leur affirmation s'étaye de la phrase suivante écrite en 1499 : « Bien que l'art de l'Imprimerie tel que nous le pratiquons aujourd'hui ait été inventé à Mayence, cependant la première idée en a été trouvée en Hollande ; car c'est par les *Donats* et d'après les *Donats*, qui avant cette époque ont été gravés dans ce dernier pays, que commença l'Imprimerie. » On le voit, cette phrase, alors même qu'on la tiendrait pour indiscutable, prouverait simplement que la xylographie est née en Hollande, voilà tout. Ni la ville de Harlem ni Coster n'y sont nommés ; toutes

les villes et tous les citoyens hollandais existant au quinzième siècle pouvaient en revendiquer le bénéfice. Mais il est aisé de se convaincre qu'elle n'établit rien en faveur de la Hollande, pas plus qu'en faveur du sacristain. D'abord, elle se contente d'affirmer sans baser son affirmation sur aucune pièce à l'appui : or entre 1439 et 1499 il existe soixante ans d'intervalle. En outre, elle est d'un écrivain anonyme, c'est-à-dire d'un homme qui n'endossait pas la responsabilité de son dire. D'autre part, la vérité ne parle pas ainsi. L'insistance de l'auteur démontre que l'opinion générale était que les *Donats* n'avaient pas été les premiers livres gravés; et puisque cet auteur tenait si vivement à être cru, nul doute que s'il avait pu com-

que ni les *Donats* ni les *Bréviaires* n'ont pu être les essais de l'art. Le premier homme — quel qu'il soit — qui grava un livre opta nécessairement pour le livre le plus facile à xylographier et le plus facile à vendre. Un *Abécédaire* seul réunissait ces conditions, nous l'avons dit plus haut. Or, un *Abécédaire* a été imprimé en planches fixes, par Gutenberg, antérieurement à tous les *Donats* et à tous les *Bréviaires* qui nous restent. Trithème, dans ses *Annales d'Hirsauges*, donne cet opuscule pour la première tentative d'imprimerie. Il est vrai qu'il le nomme « *Catholicon* ou *Vocabulaire* » et en place l'impression vers 1450. Mais Mauroboni (*Bibliotheca portatilis*) a victorieusement prouvé que ce « *Catholicon* » n'est autre



Laurent brise les planches. (Page 7, col. 1.)

battre par des arguments la version contraire, il ne l'eût au moins essayé. Enfin, à cette phrase anonyme nous en opposerons une que les défenseurs du sacristain semblent ne pas connaître. Elle émane de Scaliger, la voici : « A Dordrec, l'Imprimerie s'inventa : on gravait sur des tables, et les lettres étaient liées ensemble. » Et plus loin : « Le premier livre qui fut imprimé fut un *Bréviaire* ou *Manuale*. » Les deux récits, on le voit, se combattent l'un l'autre, et le *Manuale* prétend au rang attribué au *Donat*. Au surplus, nous ne citons le second que pour montrer le peu de consistance du premier; bien que la notoriété de son auteur lui donne de tout autres titres à la confiance publique, il est encore complètement erroné. Il existe, en effet, plusieurs éditions différentes soit du *Donat* soit du *Bréviaire*. Celles qui portent une date sont toutes postérieures à l'invention de l'Imprimerie, et parmi celles qui n'en portent pas, il n'en est pas une seule qu'on ose dater d'une époque antérieure à la découverte de la lettre mobile. D'un autre côté, tout démontre clairement

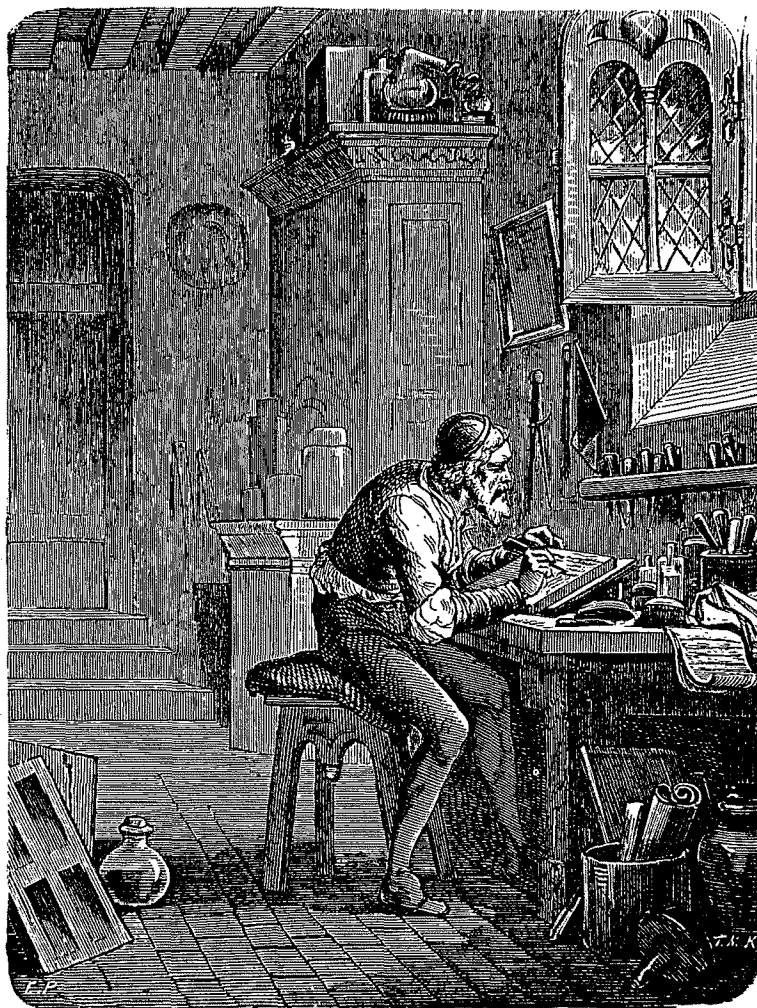
chose qu'un abécédaire et que la publication en a eu lieu en 1440. Notre cadre ne nous permet pas de rapporter ici toutes les raisons alléguées par Mauroboni, disons seulement que l'erreur de Trithème est évidente quant au titre du livre puisque le mot *Catholicon* veut dire *Ouvrage Universel* et non *Vocabulaire*, et que l'erreur de date n'est pas contestée. Salmuth et plusieurs autres érudits nommés par Prosper Marchand (*Histoire de l'Imprimerie*) citent comme ayant été imprimé en 1440 un abécédaire qu'ils attribuent sinon à Gutenberg du moins à Fust, un de ses associés. Mais cet associé, tout le monde aujourd'hui est d'accord à ce sujet, ne connut Gutenberg que vers 1450 et fut seulement bailleur de fonds de l'inventeur. Ici les affirmations ne sont ni anonymes ni isolées, ce sont dix écrivains connus qui les produisent; elles sont basées sur des preuves; enfin, loin d'aller à l'encontre du bon sens, elles découlent du bon sens lui-même. Personne avant Gutenberg n'avait donc eu la pensée de xylographier un manuscrit; quant à

Coster, des doutes qui planent sur lui, car les uns lui donnent pour domestiques des gentilshommes et les autres le font très-pauvre, de ce fait à noter que pas un livre, pas un seul, ne porte son nom, il n'est guère possible de conclure qu'une chose, c'est que le sacristain de Harlem a été inventé par Adrien Junius et n'a jamais existé que dans le *Batavia* de cet écrivain.

XXIII

En fondant la société de Saint-Arbogaste, Gutenberg

plus sûr? Comment, d'autre part, les xylographes, qui, après le procès se mirent tous à graver des livres, auraient-ils adopté la planche fixe si la lettre mobile eût figuré aux débats? Comment aussi le plus ancien livre xylographié connu, l'*Abécédaire*, l'*Abécédaire* gravé sous la direction de Gutenberg, daterait-il de 1440 si en 1438 la gravure sur bois eût été remplacée par la typographie? Au surplus, ce qui démontre irréfutablement que l'établissement de Saint-Arbogaste n'avait pas été fondé pour exploiter l'imprimerie, c'est qu'il n'exista jamais de presse dans le vieux couvent. La maison de Dryzehn fut celle où on ins-



Gutenberg dans son atelier. (Page 9, col. 1.)

ignorait donc des tentatives que personne n'avait faites. Nous disons de plus qu'il ne songeait pas encore à en faire lui-même. Pourquoi, en effet, un deuxième acte conventionnel en 1438 si le premier eût parlé de la xylographie? On a dit, pour expliquer le fait, que ce second traité était relatif à la révélation de la lettre mobile. C'est vouloir corriger une absurdité par une autre plus grande. La lettre mobile n'était pas trouvée à cette époque, tout le démontre. Gutenberg n'aurait pas, pour dérober son secret à Georges et à Nicolas, fait briser devant eux les quatre pages qui étaient sous la presse. Décomposer les planches en présence des héritiers, les défaire lettre à lettre, n'eût-ce pas été de tous les moyens de dévoiler ce qu'il voulait cacher le plus infailible et le

talla l'atelier de Schulteiss. C'est donc en 1438 que l'inventeur songea pour la première fois à reproduire les manuscrits autrement que par l'écriture. Quant à la manière dont naquit en lui cette idée, elle ne saurait être douteuse. Puisqu'il n'avait jamais pu voir de livres gravés, c'est de la xylographie des images qu'il est parti. Ici encore nous avons cru préférable d'accepter les déductions logiques que nous fournissaient les faits connus, que d'en imaginer de fausses.

XXIV

Pour ce qui est de la manière dont Gutenberg est passé de la planche fixe à la lettre mobile, nous ne con-

naïssons qu'un seul écrivain qui ait tenté de l'expliquer. La plupart des biographes ont regretté le silence que l'inventeur a gardé à cet égard, mais ils s'en sont tenus là. L'auteur auquel nous faisons allusion croit que, après de longues années de réflexion, Gutenberg s'est dit que des mots isolés lui faciliteraient sa tâche; des mots il serait — toujours par le raisonnement — passé aux syllabes mobiles, puis enfin aux caractères isolés. L'explication est inacceptable. Ce n'est pas ainsi que procède l'esprit humain : il va de la pratique à la théorie et non de la théorie à la pratique. Sans doute, l'opération inverse n'est pas impossible, mais elle ne se produit jamais. Il n'est pas impossible de faire une langue d'après une grammaire, mais aucune langue n'a jamais été faite et ne se fera jamais de la sorte. De même de tout. L'enfant parle, plus tard il apprend la théorie du langage; il marche, plus tard il apprend la théorie de la marche, et dans toutes les découvertes dont on sait l'histoire, l'inventeur est parti du fait pour remonter au principe. Aussi avons-nous cette certitude que si notre solution n'est pas la vraie, elle est du moins la plus probable et aussi la seule inattaquable.

Nous avons déduit la date et le titre du premier livre typographié d'une phrase d'Adrien Junius lui-même. Junius affirme que, en 1442, Gutenberg a imprimé à Mayence, avec des caractères semblables à ceux dont se servait Coster, un *Alexandri Galli Doctrinale*. Cet écrivain faisant de Coster l'inventeur de la lettre mobile, son assertion a trait à la typographie et non à la xylographie. Mayence est ici pour Strasbourg, tous les historiens le reconnaissent, mais Junius ne comptait pas avec les erreurs. Nous ne saurions douter de l'existence du *Doctrinale*, car Mauroboni a possédé un exemplaire de ce petit livre, dont il a donné une description. Remarquons en passant que non-seulement cette grammaire n'a pas été imprimée sur le modèle de la grammaire de Donat, mais que, selon toute probabilité, les *Donats* hollandais n'ont été mis au jour qu'après le *Doctrinale*, car cet ouvrage est plus élémentaire que celui de Donat. On comprend, du reste, que si, aussitôt après le procès, Strasbourg a connu la xylographie des livres, la Hollande n'a guère pu être initiée à cette industrie que deux ou trois ans plus tard.

XXV

Le *Doctrinale* n'eut pas plus de succès que l'*Abécédaire*. Les lettres, mal ciselées, inégales, début de Gutenberg dans le métier de sculpteur, ne reproduisaient pas assez bien l'écriture pour assurer la réussite. Aussi, loin d'enrichir l'inventeur, l'ouvrage acheva-t-il de le ruiner. De toute sa fortune, il ne lui resta plus qu'un petit héritage provenant de la succession de Jean Rither de Leheymer, son oncle. C'était une rente sur la municipalité de Mayence. Elle fut vendue au chapitre de Saint-Thomas le 13 novembre 1442. Il paya de la sorte la dette contractée envers ce chapitre l'année précédente, et réalisa quelque argent qui lui permit de se nourrir et de nourrir sa famille jusqu'à la publication d'un nouveau livre.

Ainsi, arrivé au but suprême, maître absolu des secrets de l'art, Gutenberg se trouva complètement dépouillé. A chaque pas qu'il avait fait vers la gloire, il avait derrière lui laissé quelque chose, ses titres de noblesse d'abord, sa fortune ensuite, et enfin son pain de chaque jour. Mais il avait sa découverte, et avec elle, pensait-il, l'avenir lui appartenait.

Il chercha, pour imprimer un grand ouvrage, des associés parmi ses amis de Strasbourg, leur annonçant qu'il possédait maintenant un moyen rapide et peu coûteux, un moyen infaillible d'imprimer les livres. Il ne réussit pas. Ses revers, la chute de la maison de Saint-Arbogaste parlaient contre lui et paralysaient la confiance; personne ne voulut le croire sur parole.

Il passa ainsi une année, demandant, suppliant avec cette persistance âpre que, seuls, les hommes de foi, les passionnés d'une illusion portent dans leur cerveau fiévreux. Repoussé de partout, ridiculisé, honni, traité de fou peut-être, il tourna les yeux vers son pays natal. Il avait à Mayence des parents, des compagnons d'enfance et de jeunesse, leurs cœurs ne pouvaient lui rester fermés.

Il partit pour aller louer une maison et revenir ensuite chercher sa femme. Un de ses cousins, Ort Zum-Jungen, fut la première personne à qui il s'adressa. Son intention était de demeurer chez cet homme, espérant en obtenir des conditions moins dures que d'un étranger. Mais Ort, le voyant pauvre, exigea pour consentir à la location le versement préalable de cinq écus d'or, moitié du prix annuel. Gutenberg accepta. N'eût-ce pas été de même ailleurs, pis encore? Le 28 octobre 1443 il donna cette somme, puis il retourna à Strasbourg. Malheureusement ce déboursé avait épuisé toutes ses ressources; il ne lui restait pas même de quoi faire avec sa femme le voyage de Mayence. Aussi ne prit-il possession de la maison de Zum-Jungen que l'année suivante, ou peut-être seulement deux ans après. Son nom se lit encore, le 12 mars 1444, sur le registre municipal de Strasbourg, et sa rentrée dans sa patrie n'est certaine qu'à partir de 1445. Mais cette dernière date est incontestable, un procès où il figure comme témoin nous la fournit.

XXVI

A Mayence, Gutenberg ne rencontra, comme à Strasbourg, que déceptions et refus. Nul ne voulut lui venir en aide, nul ne le secourut dans sa détresse.

Sa femme, Anne Iseling, succombant sans doute de misère, mourut. L'inventeur, croyant peut-être rencontrer dans un second mariage des ressources pécuniaires pour continuer ses travaux, se maria. Peut-être aussi, se voyant isolé, sans appui, sans personne pour le consoler et le soutenir, trouva-t-il trop lourde pour ses seules épaules la croix de son calvaire.

La date de cette deuxième union n'a jamais été fixée. Elle nous semble cependant facile à préciser. D'abord elle est antérieure à 1450. Cette année-là, en effet, le 12 janvier, Catherine Ketjins, nouvelle femme de Gutenberg, est nommée dans une transaction. D'autre part, en 1448, Gutenberg avait acheté un petit domaine

appelé Lauffenberg. Cette acquisition ne peut s'expliquer que comme conséquence immédiate du second mariage. A cette époque l'inventeur ne possédait plus rien ; toute sa fortune avait été absorbée par la découverte, dévorée jusqu'au dernier florin. Si, par suite d'héritage ou de la vente de ses modestes impressions, il eût recouvré quelque argent, c'est d'autre façon qu'il s'en fût servi ; c'est à la fondation de l'atelier, désormais son seul rêve, qu'il l'eût employé tout entier. Riche, il n'eût pas mendié comme il le faisait depuis six ans. Mais ruiné, sans patrimoine pour hypothéquer la dot de sa femme, il fut contraint par sa nouvelle famille à acheter une terre qui sauvegardât l'avoir de Catherine.

C'est de la sorte qu'il continua à vivre dans le dénûment, chassant à peu près la faim, grâce à ses petits livres, mais dépensant tout ce qu'il gagnait, plus encore peut-être, à chercher sans relâche le perfectionnement de son art.

Les caractères de bois lui parurent bientôt defectueux ; il en construisit de métal. A l'aide de scies et de limes, il fit des parallépipèdes de plomb et sculpta ensuite le caractère à l'une des extrémités. Plus tard, il abandonna ce mode de fabrication, fonda le parallépipède au lieu de le ciseler, ne se réservant à sculpter que l'œil de la lettre.

Ainsi chaque jour il approchait du couronnement de l'œuvre ; chaque jour croissait en lui la conscience de sa force, et, avec elle, le supplice de ses tortures, le désespoir de ses souffrances. Alors il recommençait les démarches. Il allait, s'adressant aux usuriers, aux prêteurs sur gages, à tous les marchands d'or. Rien ne le rebutait, ni les huées, ni les sarcasmes, ni les quolibets, ni les rires.

XXVII

Enfin, las de supplications et de prières, d'affronts essayés, de hontes bues, las de cette lutte poignante et vaine, voyant bien qu'il ne trouverait pas d'argent sans livrer son secret, il se décida à le livrer. Aussi bien n'avait-il plus de courage pour le combat ; son cœur se refroidissait sous cette misère ; sa vaillance s'échappait avec le sang des blessures. Il ne pouvait plus aller. Puis la vieillesse venait, précoce, blanchissant les cheveux sous la fièvre, glaçant le front, tuant la volonté, brisant les forces. Il ne voulait pas laisser la mort souffler sur sa flamme, être né rédempteur et tomber stérile, s'être élancé vers l'aurore et sombrer dans la nuit.

Il se rendit chez un riche orfèvre appelé Fust, le prit par la main et le conduisit dans son petit atelier. Là, il lui dit avec ivresse son invention. Il étala devant lui sa presse, ses caractères, ses châssis, ses écrous, ses vis ; il lui expliqua sa manière de fabriquer les types, ses procédés d'impression, tout, tout. Fust était le premier témoin de son génie. Gutenberg se grisait de gloire devant lui. Il déchargeait son âme de tout ce que dix ans d'orgueil silencieux, comprimé, bafoué, meurtri y avaient amassé de fierté juste. Voilà dix ans qu'il savait ce qu'il était et ce qu'il valait ; dix ans qu'il touchait du doigt son immortalité, qu'il pesait son nom dans la balance de ceux

qui ne périssent point, et que, se sentant l'égal des plus grands, il marchait en haillons, les pieds dans la boue, baissant sous les portes basses ce front qui les dépassait tous, pliant l'échine, fléchissant le genou devant chaque sot, chaque envieux, chaque lâche, chaque pygmée qui tenait dans sa main un peu d'or, lorsque dans la sienne il portait la fortune de l'univers.

Il se redressait à la fin !

XXVIII

Fust, devinant une spéculation des plus lucratives, ne demanda qu'à s'y associer. La xylographie répandait à bas prix les livres d'enfants. Tenter de les vendre comme manuscrits était désormais impossible. Mais il en était autrement des bibles, des psautiers, des catholicones, des dictionnaires. Aucun graveur n'avait jamais eu ni l'argent ni les loisirs qu'auraient nécessités la sculpture de mille planches. Le public, si on lui présentait jamais un de ces énormes volumes, ne pouvant le soupçonner d'être xylographié, ne connaissant pas, d'autre part, l'impression par caractères mobiles, le croirait forcément écrit à la main. L'orfèvre proposa aussitôt d'entreprendre un grand ouvrage. Gutenberg ne souhaitait pas autre chose. Il en avait assez des tentatives, des ébauches, des abécédaires, assez des bégayements du métier. Son esprit, à l'étroit dans ces petits travaux, voulait à tout prix en sortir. C'était un cyclope condamné à forger des aiguilles, parce que le fer lui manque pour forger des foudres. L'ambition de son art le tourmentait, l'obsédait, réclamant le chef-d'œuvre.

Mais, dira-t-on, peut-être, ne prêtez-vous pas à l'inventeur un mobile qui n'était qu'en partie le sien ? Était-ce bien l'orgueil seul de sa découverte qui lui faisait battre le pouls ? N'y avait-il pas dans ce frisson un peu de la fièvre de Fust ? Dans cette entreprise, ne voyait-il que la gloire, l'espoir de l'or était-il compté pour rien ?

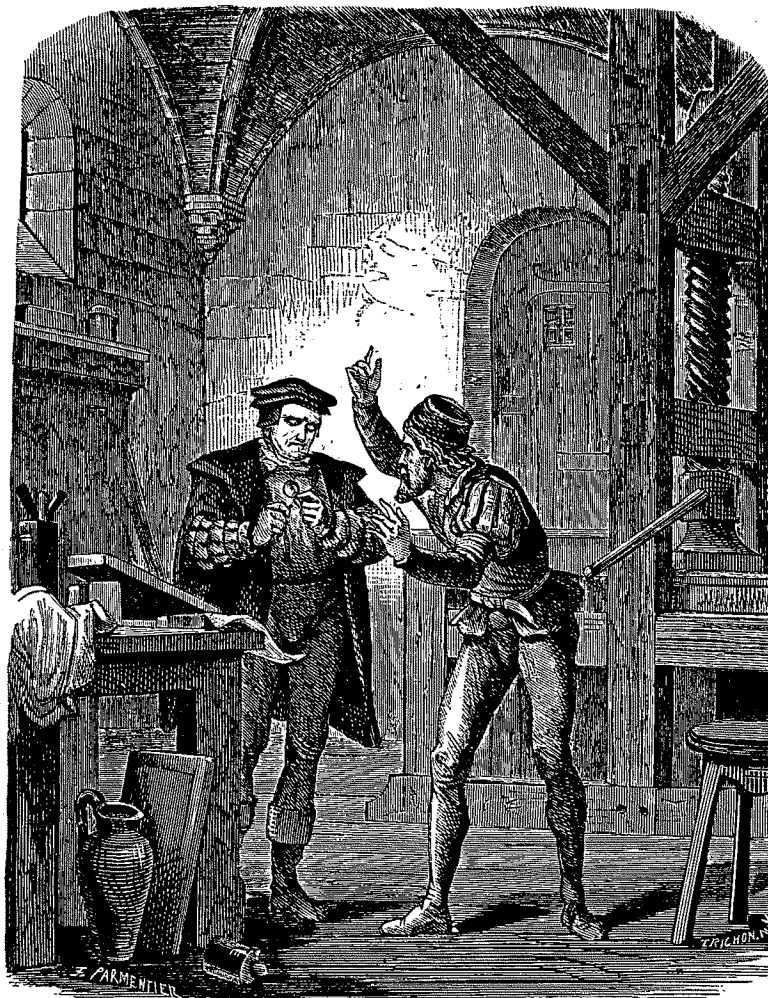
Et après ?

Après ! Quand même il aurait été fatigué, cet homme, de la tristesse et des déboires, de l'amertume et des avanies ; quand même il aurait eu le dégoût de ses guenilles, la lassitude des jours sans pain, des nuits sans sommeil, des étés sans ombre, des hivers sans feu ; l'ennui du ventre vide et des yeux rouges, du front ruisselant et des pieds gelés ! quand il aurait été fatigué de la pauvreté qui enchaîne, qui paralyse, qui avilit, qui arrive tôt ou tard à plier en deux, devant la bêtise couronnée, même les hommes de fer ; qui des poitrines viriles fait des poitrines de laquais ; de la pauvreté qui le mettait, lui Gutenberg, lui grand, noble, généreux, à la merci d'un usurier, d'un grippe-sou, d'un Fust ; serait-il bien coupable ? mériterait-il un sourire dédaigneux ? Comment ! il avait donné sans mesure son patrimoine, sacrifié ses jours, son repos, son bonheur ; il n'avait regardé à rien, ni aux préjugés ni aux persécutions ; il avait fait du bois avec tout pour chauffer le creuset où s'élaborait votre héritage, et vous jugeriez trop ambitieux qu'il eût eu cette audace de trouver que c'était assez d'avoir souffert dix ans de la faim et de n'en vouloir pas mourir ! Lorsqu'il passait, les vêtements fripés,

souillés de fange, devant la maison où il était né, où son enfance s'était écoulée dans la fortune et le bonheur, s'il venait à jeter sur le passé un regard de regret, sur l'avenir un regard d'espoir, vous ne le comprenez pas ! S'il faisait le rêve de la racheter, cette maison qui avait vu mourir son père, sa mère, vous en rougisseriez pour lui !

Ah ! ne demandons pas tant, n'exigeons pas que le génie soit le frère fatal de la misère. S'il eut cette faiblesse, passons-la-lui : bien d'autres l'auraient eue plus tôt.

étroit, qui l'humiliait, qui l'indignait contre lui-même ; il se résolut à faire encore des petits livres. Mais tous ses caractères mobiles de bois, de plomb, de fonte, rognés, écrasés, brisés par dix ans d'usage, surmenés par des tirages journaliers, ne marquaient plus, donnaient des lettres informes, des taches d'encre. Mettant de côté, comme jadis ses préjugés de gentilhomme, toute sa fierté d'artiste, tout son orgueil d'inventeur et toute sa science, il alla chercher dans un coin de l'atelier, où elles étaient reléguées depuis 1440, les planches de



Gutenberg montre ses types à Fust. (Page 15, col. 1.)

XXIX

Fust fit une convention avec Gutenberg. Il prêtait 800 florins destinés à l'achat du matériel nécessaire pour typographier le livre sur lequel le choix des deux associés était tombé. Il s'engageait en outre à donner 300 florins par an pour les frais généraux : salaires d'ouvriers, loyer, achat de parchemin et d'encre. Les bénéfices devaient être partagés par moitié.

Mais cela ne fournissait pas le pain du jour. L'orfèvre livra dès l'abord une partie de la somme promise ; Gutenberg aurait pu toucher à cet argent, en distraire quelques florins qu'il aurait remboursés plus tard, il ne le fit pas. Il préféra se remettre au travail mesquin,

l'*Abécédaire*, et à ces planches, cause première de sa ruine, il demanda maintenant de quoi ne pas mourir. Il réédita le modeste ouvrage. Trithème, dans ses *Annales d'Hirsauges*, dit que, en 1450, au début de ses relations avec Fust, Gutenberg imprima avec des planches fixes de bois un *Vocabulaire* que Mauroboni (*Bibliotheca portatilis*) a prouvé n'être autre chose que l'*Abécédaire* de 1440. Seulement, ne pouvant s'expliquer que, possesseur de la lettre mobile, l'inventeur soit revenu à l'impression tabellaire, Mauroboni n'admet pas cette deuxième édition. La plupart des critiques, trouvant trop formelle l'affirmation de Trithème, l'acceptent comme irrécusable, mais ils font presque un crime à Gutenberg d'un recul dont ils ne se rendent pas compte ; ils trouvent que l'inventeur s'est rabaissé, amoindri par un tel

acte; ils se demandent comment cette gloire put être de la sorte apostate à elle-même. Il fallait aller au fond des choses, et l'on eût vu, les uns, que ce pas en arrière ne pouvait pas se nier; les autres, que loin d'être honteux il était sublime. Pour nous, nous ne savons rien de plus grand, nous ne savons pas d'abnégation plus héroïque que celle de cet homme oubliant ce qu'il vaut pour ne pas compromettre le succès de son chef-d'œuvre.

XXX

Cependant Fust, désireux de gagner beaucoup sans rien dépenser, ne donnait que par petites parties, qu'à

seul, quand le dessin d'un type venait incorrect sous ses doigts, il lui arrivait de craindre pour l'œuvre, de se désespérer en voyant la perfection et en ne pouvant l'atteindre. Toutefois, il ne dévoila pas au calligraphe le grand secret. Quand une certaine intimité se fut établie entre le maître et le disciple, Schoyffer pressa de questions l'inventeur, recueillant avec avidité ses moindres paroles, épiait ses regards, ses gestes, cherchant à saisir un signe trahisseur. Mais ce fut en vain. Tout ce qu'il obtint, ce fut de connaître comment Gutenberg avait procédé. Une fois, où il insistait plus que jamais, demandant au moins que le point de départ lui fût dévoilé, le maître lui dit de graver des planches fixes.



Fust présente Schoyffer à Gutenberg. (Page 17, col. 1.)

force de demandes, d'importunités, d'obsessions continues, l'argent promis. Quant aux ouvriers, à l'achat du parchemin et de l'encre, au loyer de la maison, il n'en parlait plus; il oubliait les 300 florins qu'il devait fournir pour cet usage. Lorsque Gutenberg y faisait allusion, tâchant de glisser un mot qui eût trait à cette obligation, l'usurier, distrait, faisait la sourde oreille et n'entendait pas. A la fin, néanmoins, il parut se rappeler son engagement. Un jour il vint à l'atelier avec un jeune homme qu'il présenta à l'inventeur comme devant être un auxiliaire précieux. Ce jeune homme, clerc de l'évêché de Mayence, arrivait de Paris, où il avait exercé le métier de copiste. Il s'appelait Pierre Schoyffer. C'était un calligraphe des plus habiles; excellent dessinateur, il ferait des modèles parfaits et nouveaux pour les majuscules fleuronées et les capitales à colorier.

Gutenberg accueillit le clerc avec joie. Sa main, alourdie par l'âge, rendue tremblante par la fièvre, tenait mal la plume maintenant, et parfois, en silence, tout

XXXI

Schoyffer, intelligence vive et sûre, esprit sagace, curieux, chercheur, crut être parvenu à son but. Il pensa qu'en s'y prenant comme Gutenberg, il arriverait, lui aussi, à la découverte. Il acheta une petite *Grammaire* de Donat, des planches à graver, dessina ses types, les sculpta, travaillant nuit et jour, songeant, réfléchissant, arrêtant son esprit sur chaque phrase, sur chaque mot, sur chaque lettre, déclarant sans cesse à Gutenberg qu'il ne devinait pas, qu'il ne voyait pas, se remettant à l'œuvre sur un mot de l'inventeur, et finit par terminer le livre, ayant tout gravé, n'ayant rien trouvé. L'inventeur sourit. S'il avait eu besoin d'une preuve qui lui démontrât son génie, il l'aurait eue ce jour-là. Le *Donat* du calligraphe existe encore. Jean Schoyffer (qui signait Schœffer), fils et successeur de Pierre, hérita des planches et s'en servit pour un deuxième tirage du livre. C'est un in-4° sans

date, dont Freytag, dans ses *Analecta litteraria*, a donné la description. Il a vingt-sept feuillets et commence par les mots : « *Partes orationis quot sunt?* » Il serait possible qu'une des deux planches de bois qui ont appartenu autrefois au duc de la Vallière, et dont la Bibliothèque Impériale est aujourd'hui propriétaire, fût de celles que sculpta Schoyffer. Nous disons une de ces planches et non pas toutes les deux, car ce n'est pas le même artiste qui les a gravées l'une et l'autre. Il suffit d'un examen, même très-superficiel, pour s'en convaincre.

Quoi qu'il en soit, touché de cette volonté ferme que rien ne rebutait, qui dans l'insuccès même puisait des forces nouvelles, Gutenberg dévoila par générosité à Schoyffer ce que par besoin il avait dévoilé à Fust. Il lui apprit tout ce qu'il savait, il lui fit connaître l'imprimerie dans ses détails les plus minutieux; il lui dit ce qu'il estimait le plus dans ses appareils et ses procédés; il lui montra les côtés faibles; il lui mit le doigt sur les choses à réformer, sur les améliorations à poursuivre. De ce jour le clerc devint le fils adoptif de l'inventeur, le collaborateur de ses pensées et de ses travaux. Gutenberg, heureux et fier de songer qu'après lui l'art ne déchoirait pas, faisait par avance son héritier de ce jeune homme. A Schoyffer serait dévolue la mission de garder la découverte de la décadence et de la chute, la mission de l'agrandir en la continuant. Le clerc comprit sur-le-champ l'importance de la lettre mobile. Il vit que c'en était fait des enlumineurs, des rubriqueurs, des copistes, des calligraphes; les métiers de tous ces gens-là se mouraient, ils rendaient le souffle : l'avenir était aux imprimeurs. Ce fut avec ardeur, avec amour qu'il étudia l'art. Il se passionna pour la typographie, pensant, cherchant, rêvant sans cesse avec le maître, en faisant comme lui son existence et sa gloire.

XXXII

Gutenberg trouva dans l'enthousiasme du disciple du courage pour continuer la lutte, des forces contre les défaillances; mais la faim était toujours là, aiguë, dévorante; il fallait vivre. Pour cela il n'avait encore qu'une ressource, une seule, la même, faire des petits livres. Editer pour la troisième fois l'*Abécédaire* eût été peine perdue. Ce n'est point que les planches en fussent usées, mais depuis 1440, la xylographie des manuscrits avait grandement progressé; la première ébauche ne pouvait lutter avec les produits récents de la gravure sur bois. Il fallait chercher ailleurs du pain! Mais où? où et comment?

L'inventeur poussa le sacrifice plus loin encore qu'il ne l'avait fait. Il avait un moment laissé de côté la lettre mobile, ce n'était là qu'un abandon; il avait renoncé à son art, il ne l'avait pas compromis; il n'avait pas fourni des preuves contre sa découverte et contre lui-même; s'il ne voulait pas mourir maintenant, il fallait qu'il se résolût à cette dénégation, qu'il s'y résolût ou qu'il détournât enfin une partie de l'argent de Fust. L'hésitation entre les deux alternatives ne lui sembla pas même permise. Il prit tous ses types, vieux, cassés, fendus,

rouillés, types de bois, de plomb, d'étain, de fonte, grands et petits, longs et courts, ceux du commencement et ceux de la fin; là-dedans il fit un choix comme il put, appareillant à peu près les caractères pour la même page; quand c'était impossible, pour la même ligne, pour le même mot, et il composa un de ces opuscules qui devaient se vendre à tout prix, au moyen âge, dans une ville épiscopale, un *Examen de conscience*. Ce petit ouvrage est intitulé : *Confessio generalis brevis et utilis tam confessori quam confitenti*. C'est un in-4°. Pour lui comme pour l'*Abécédaire*, il existe un témoignage irrécusable qui en place l'impression en 1450. Ce témoignage est de Marie-Ange Accurse. Il nous a été conservé par Angelo Rocca (*Appendix ad Bibliothecam Vaticanam editionis romanæ 1591*, p. 410). Mais, comme celle de Trithème, l'affirmation d'Accurse plonge les critiques dans ces rêveries sans fin, dans ces recherches de problème au bout desquelles, faute d'une solution, ils mettent une négation. « Gutenberg, en 1450, dit l'un d'eux, connaissait parfaitement l'usage des caractères mobiles et leur régularisation : il est donc à croire que le *Confessio* n'est pas de lui; cependant le texte de Marie-Ange est formel sur la date. »

XXXIII

Sans doute Gutenberg connaissait tout cela, mais il aimait son art plus que tout, mais il se cramponnait à son rêve de chef-d'œuvre, mais il ne voulait pas toucher à l'argent de l'orfèvre, et il lui fallait étouffer les cris de l'estomac. Voulez-vous donc qu'il n'eût pas faim! Loin d'être inexplicables, ces livres, ils sont nécessaires, ils sont incontestables, et si leur existence n'était prouvée, on serait forcé de la supposer.

Cette impression faite, le grand travail fut repris. Cependant les types étaient longs à sculpter, difficiles à appareiller; ce n'était qu'à force d'adresse et de patience, d'attention soutenue et de légèreté de main qu'on parvenait à les réussir. Le maître et le disciple travaillant ensemble, toujours seuls, se plaignaient entre eux, en limant leurs lettres, de cette difficulté et cherchaient un procédé qui abrégât la besogne. Un jour Schoyffer proposa une solution qui lui semblait heureuse, c'était de fondre en même temps que le corps, d'un seul jet, l'œil du caractère. Gutenberg sourit. Il ne croyait pas que le type ainsi obtenu pût servir. Le métal pénétrerait-il bien dans les arêtes, remplirait-il exactement les angles, n'aurait-on pas tantôt des concavités tantôt des convexités? Mais Schoyffer tenait à son idée, il en voulut essayer; l'expérience n'était pas coûteuse, et si elle réussissait, quel triomphe! Au fond d'un moule à parallépipède il grava une lettre en creux et lança vivement la fonte. Le type sortit parfait. On recommença l'opération, on la répéta dix fois, vingt fois, elle donna toujours un résultat semblable : la *Matrice* était trouvée.

Ce fut la dernière étape de l'art. Désormais la Typographie n'avait plus rien à gagner, elle possédait tout son bagage et toutes ses armes, elle pouvait entrer en guerre, aller de l'avant, sûre qu'elle était de vaincre et même de vaincre sans combattre.

XXXIV

L'invention des matrices eut lieu en 1452. Trithème, toutefois, ne fixe aucune date, il se borne à raconter le fait. « Ils (Gutenberg et Fust) découvrirent, dit-il, la manière de fondre la figure de toutes les lettres. L'instrument dont ils firent usage pour cela fut appelé *Matrice*; ils y jetaient en moule des caractères de fonte ou d'étain, tandis qu'ils *sculptaient les lettres à la main avant cette découverte*... Pierre Opilio (P. Schoeyffer), alors employé au service de Jean Fust, inventa une manière *plus aisée* de fondre les caractères et *compléta* l'art comme il est aujourd'hui. » Jean Schœffer est plus explicite. Dans la souscription très-détaillée qu'il a placée à la fin de l'ouvrage *J. Trithemii Breviarium historiae Francorum* (Moguntiae, 1515, in-fol.) et qu'il a répétée à la fin du *Breviarium Ecclesiae Mendensis* de 1516, il dit que « l'art d'imprimer fut conduit à sa perfection en 1452. »

La découverte de Schoeyffer était d'autant plus heureuse que les 800 florins prêtés avaient été dépensés et que Gutenberg ne savait comment s'y prendre pour demander une nouvelle somme à Fust. Les matrices fournissaient un excellent prétexte; on pouvait, sans crainte, mettre en avant la nécessité d'acheter des poinçons et de nouveaux moules. L'inventeur, en effet, se trouvait réduit à employer les expédients pour arriver à mettre au monde le livre rêvé. Ce n'était pas assez des tortures physiques, il fallait encore que son âme fût clouée au chevalet des tortures morales, qu'elle passât par toutes les angoisses. Les 300 florins annuels, promis pour les frais généraux et le loyer, étaient restés à l'état de promesse. Si l'on n'avait pas eu d'ouvriers, si on n'avait acheté ni encre, ni parchemin, ni papier, si on s'était chauffé pendant deux hivers comme on avait pu, en soufflant dans ses doigts transis et rouges, il n'en avait pas moins fallu payer à Zum-Jungen la location de la maison, c'est-à-dire vingt-quatre écus d'or.

On alla chercher l'usurier. Il parut ravi de la bonne nouvelle, il loua Schoeyffer outre mesure, le remercia chaudement, mais au mot argent, il prit la fuite.

XXXV

Le clerc, pourtant, ne se découragea pas. C'était un de ces hommes opiniâtres qui, une fois le but fixé, y marchent quand même, tournant les obstacles lorsqu'ils ne peuvent les renverser mais ne reculant jamais. Maintenant, d'ailleurs, il n'était plus un simple disciple, l'Imprimerie lui devait quelque chose, beaucoup même, et comme Gutenberg il s'incarnait en elle, il avait charge de son triomphe. Il finit par réussir. Un jour, il accourut vers l'inventeur, joyeux, heureux; Fust, cédant à ses persécutions journalières, consentait à prêter à Gutenberg une somme énorme, fabuleuse même, vu l'avarice de l'orfèvre: il allait venir à l'atelier, apportant 800 florins! L'inventeur ne pouvait croire à la nouvelle. 800 florins! et d'un seul coup! de Fust l'usurier! de Fust qui avait mis deux ans à lui payer une somme égale alors que des

conventions formelles l'y obligeaient! C'était impossible!

Ce fut pourtant ce qui arriva. Le prêt était insuffisant pour terminer l'entreprise, mais il était considérable, mille fois plus qu'on ne pouvait s'y attendre; d'ailleurs, s'il ne menait pas le livre jusqu'au bout, il s'en faudrait de bien peu, de cent florins, de cinquante, de moins peut-être.

Le travail recommença plus ardent. Mais il y eut encore des journées amères à passer, des mois, des saisons, des années. L'inventeur, il est vrai, possédait à présent tout ce qu'il lui fallait, il avait du plomb, de la fonte, l'ouvrage marchait; que lui faisait un peu plus ou un peu moins de faim, quelque chose ou rien dans le ventre? la fièvre nourrissait ses forces, fouettait son sang, grisait son cerveau. Malheureusement il arrive une heure où la fièvre elle-même tombe d'inanition et, faute d'être nourrie, ne nourrit plus. L'hiver de 1454 à 1455 surtout fut douloureux. Il n'y avait rien à la maison, rien, ni pain ni feu, et les vieux types, entièrement écrasés maintenant, ne pouvaient plus être d'aucun secours. La pensée vint alors à Gutenberg de prendre quelques-uns des caractères neufs pour en imprimer un nouvel opuscule. Mais il n'osait le faire, il craignait de les gauchir, de les abîmer et de nuire ainsi au chef-d'œuvre à venir. Il se disait aussi, pourtant, que l'on ne pouvait sans essai préalable tenter la mise sous presse du grand ouvrage. La prudence le défendait. Il était indispensable, avant de se risquer sur le vélin précieux, de faire une tentative sur quelques pages sans valeur. Mais quel livre imprimer? *Abécédaire, Doctrinale, Confessio*, tout cela maintenant reproduit par les xylographes-imitateurs, se trouvait partout, baissant de prix par la force de la concurrence, se donnant pour rien. Une occasion s'offrit. Le pape Nicolas V venait de publier une lettre prêchant la croisade contre les Turcs et promettant des indulgences aux fidèles qui iraient combattre, aux femmes qui prieraient. Par peur de l'ennemi, qui était aux portes de l'Allemagne, et par dévotion, on s'arrachait des copies de cette lettre. Tous ceux qui savaient lire voulaient en acheter. C'était à la fois un bulletin politique et un manifeste religieux, un appel aux armes et un appel au ciel. Gutenberg l'imprima. Ce petit ouvrage, in-folio, commence par les mots suivants: *Litteræ indulgentiarum Nicolai V Pontificis Maximi, pro regno Cypri*.... Il a été typographié avec des caractères « mobiles fondus par le procédé des matrices. » Daunou, dans son *Essai sur les Monuments typographiques de Gutenberg*, dit qu'il en existe encore quatre exemplaires. Méermann en possédait un que Schelhorn avait découvert et dont Heineken fait mention. Gebhardi, professeur à Lunebourg, en a possédé un autre qui a été décrit par Heberlin (*Analecta medii ævi*, Nuremb. et Lipsie, 1764). Celui-ci est plus complet que le précédent. Ils ont paru l'un et l'autre à la fin de 1454 ou au commencement de 1455. La lettre papale est en effet datée du 15 novembre 1454.

XXXVI

Cette brochure donna quelques bénéfices. Mais Gutenberg, brisé de fatigue, accablé par un labeur incessant, se

voyait obligé d'interrompre ses travaux et de retarder l'apparition du chef-d'œuvre. Alors, au lieu de s'acheter des vêtements et du pain, au lieu de songer à lui, il songea à son livre, et puisque Fust refusait toujours de louer des ouvriers, il loua, lui, avec le modeste gain qu'il venait de faire, un domestique pour venir en aide à Schoyffer. Cet homme s'appelait Beechold de Hanau.

L'ouvrage pourtant approchait du terme final. Schoyffer, infatigable, poussait courageusement l'entreprise. Les 800 florins n'avaient pas suffi, mais il ne fallait plus que très-peu de chose pour arriver au but. Fust ne parut point surpris de la nouvelle demande que Gutenberg lui adressa. Le clerc l'avait sans doute prévenu, il lui avait expliqué

l'ouvrage, l'ouvrage achevé. Son orgueil était plus grand encore que ce premier jour, car à la fierté de son génie s'ajoutait la fierté de son honneur. Il était heureux de prouver à l'usurier qu'il avait tenu sa parole, qu'en lui promettant la fortune il la lui avait donnée; heureux de lui faire voir que les florins de l'orfèvre, pour avoir été prêtés à un mendiant, n'avaient pas été perdus. Ce n'est pas qu'il n'eût pour Fust aucune gratitude, il lui était reconnaissant de ce qu'il avait fait, il le remerciait de son or, il n'oublierait jamais qu'il lui devait la réalisation de tous ses vœux. Il n'oublierait pas surtout qu'il lui devait Schoyffer, son ami et son disciple, son compagnon de misère et de travaux, Schoyffer l'inventeur des matrices.



Mais au mot argent, Fust prit la fuite. (Page 19, col. 1.)

les embarras dont on ne pouvait sortir sans son aide; aussi, loin de recevoir brutalement l'inventeur, il l'accueillit avec un sourire. Malheureusement, il n'avait pas tout ce que Gutenberg désirait, il était moins riche qu'on ne le croyait, les avances déjà faites l'avaient ruiné; il offrait 36 florins, tout ce qu'il possédait.

L'inventeur accepta ce troisième prêt avec reconnaissance; si faible que fût la somme, elle permettait toujours d'aller quelque temps. Fust lui était connu, et il n'aurait jamais cru le trouver aussi traitable. Il avait eu avec lui, même dès le début, des scènes plus pénibles et plus amères: sa façon d'agir présente était pour l'avenir d'un excellent augure.

Oubliant sa lassitude et ses souffrances, encouragé par Schoyffer, il reprit la besogne. Le jour arriva enfin où il ne manqua plus que quelques pages, et pour terminer ces pages, que quelques florins. Gutenberg conduisit Fust à l'atelier, et là, comme le jour où ils s'étaient livré à lui, il lui montra

l'ouvrage, l'ouvrage achevé. Quand il eut fini, il fit en souriant sa demande; Fust répliqua en réclamant le paiement immédiat des diverses sommes qu'il avait prêtées.

La première impression de Gutenberg fut un sentiment de stupeur profonde. Il ne trouva rien à répondre, ni une parole, ni un cri, ni une larme.

XXXVII

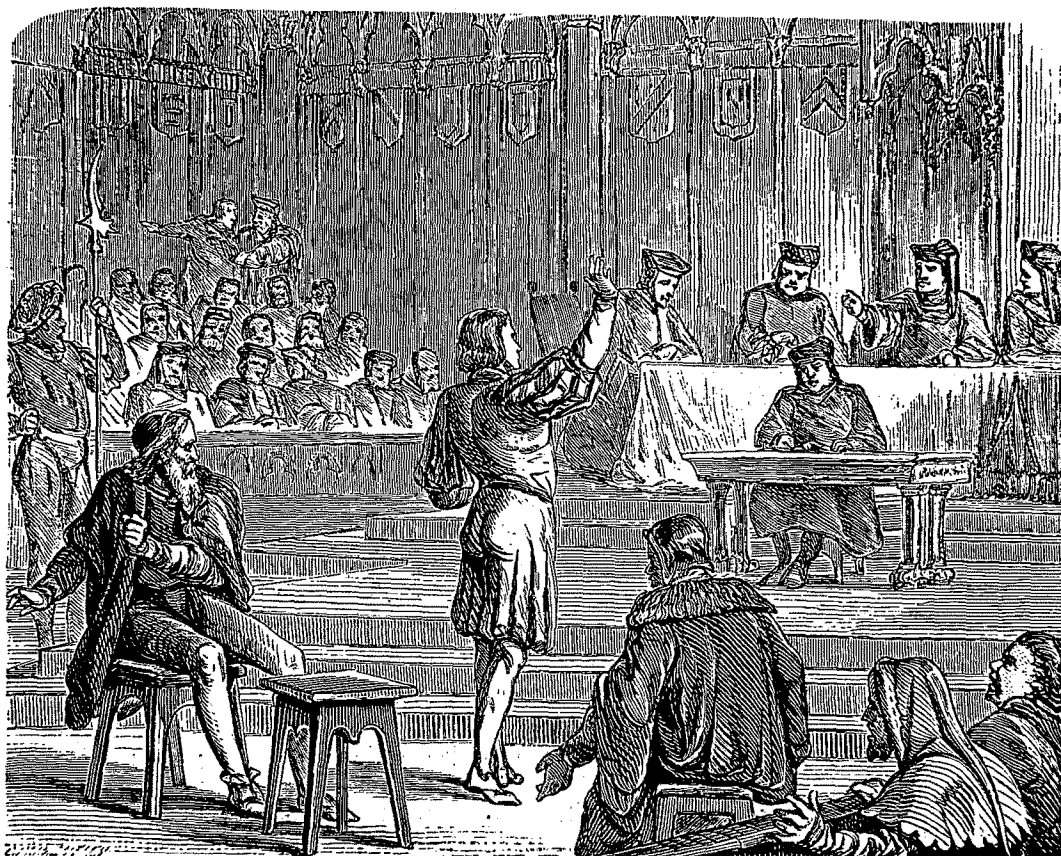
Le lendemain on l'appela devant le tribunal. Il y alla fort de son bon droit et de sa conscience. Fust réclamait 2,020 florins; 800 florins formant le premier prêt, 800 florins formant le deuxième, les intérêts de ces deux sommes jusqu'au moment présent, et enfin 36 florins avancés il y avait de cela quelques mois. En présence des juges, le rouge de l'indignation monta au visage de l'inventeur. Il n'était pas le débiteur de l'usurier, il allait le prouver. Fust lui avait fait souscrire en 1450 un billet de 800 flo-

rins aux taux de six pour cent. Cette somme devait être payée sur-le-champ. Au lieu de cela, comment l'avait-elle été? Elle l'avait été par lambeaux, par petites parties arrachées à force de supplications et de bassesses; l'intérêt n'était donc pas exigible depuis l'époque mentionnée sur le billet. Et maintenant, l'orfèvre n'avait-il pas promis dix fois, vingt fois, cent fois, mille fois, promis à chaque à-compte, de ne l'exiger jamais cet intérêt? Quant au deuxième prêt, où, quand avait-il été question d'intérêts! Sur quoi s'appuyer pour en demander? sur quelque convention écrite ou verbale? il n'en existait pas, et ni l'em-

n'étaient qu'un prêt? Cet argent et les intérêts de cet argent, l'usurier n'en était-il pas toujours le débiteur! On voulait un règlement de comptes, il y souscrivait volontiers. Il avait emprunté sans intérêt 1,636 florins, Fust lui en devait 1,680, c'étaient donc 44 florins que Gutenberg avait encore à recevoir.

XXXVIII

Il était patent pour le tribunal que Fust n'avait point fait d'apport dans l'entreprise. Mais une difficulté existait



Schoyffer s'avança et prêta serment. (Page 22, col. 1.)

prunteur ni le prêteur n'avaient pu songer un seul instant à en fixer. Gutenberg reconnaissait la dette, mais il la reconnaissait par honnêteté seulement, car il aurait pu la nier. Dans l'ouvrage entrepris à profit commun, qu'avait-il apporté, lui? tout; qu'avait apporté Fust? rien. L'inventeur avait promis son secret, Fust 300 florins par an. L'inventeur avait été loyal dans l'association, il avait donné sa découverte, son temps, sa peine, ses veilles; il n'avait eu souci ni de la maladie, ni de la faim, ni de la fièvre; il avait travaillé nuit et jour; il s'était rabaisé à de petites impressions pour ne pas toucher à l'argent de l'entreprise, pour ne pas même un instant le détourner de sa destination! Il offrait, livres en main, de prouver florin par florin, sou par sou, que rien, que pas un kreutzer n'avait été employé pour son usage personnel. Et Fust, au contraire, où étaient les 300 florins qu'il devait donner chaque année, les 300 florins qui dans l'association représentaient l'apport de l'orfèvre, puisque les autres

relativement aux faits allégués par l'inventeur, c'est qu'aucun acte ne témoignait de leur véracité. Lors de leur liaison, les deux associés s'étaient conduits de façons diverses. Fust avait exigé un billet le reconnaissant créancier, tandis que Gutenberg s'était contenté de promesses verbales. C'est dans un moment d'angoisse horrible, dans un de ces moments où la tête se perd et ne raisonne plus, qu'il avait livré son secret. La découverte dévoilée, Fust s'était trouvé le maître et il avait fallu subir sa volonté. Mais d'autre part, les juges ne pouvaient croire qu'aucun engagement n'eût été pris par l'usurier, et celui que Gutenberg mettait en avant, loin de sembler improbable, devait au contraire paraître fort modeste, vu l'importance de l'entreprise. Ce fut de là qu'ils partirent. L'orfèvre était riche, on savait que ses coffres regorgeaient d'or, qu'il faisait de l'usure son métier: le supposer à Mayence le débiteur de quelqu'un eût été dérisoire. Ils déclarèrent que, si Fust prouvait avoir lui-

même emprunté à intérêt les sommes prêtées à l'inventeur, l'inventeur payerait cet intérêt; d'autre part, ils admirent Gutenberg à établir par témoins, puisque les actes écrits manquaient, que l'orfèvre lui avait fait des promesses dont il n'avait pas été tenu compte.

Gutenberg partit radieux : sa cause était gagnée. L'usurier n'avait aucun moyen de fournir les preuves exigées, et à défaut de tout autre témoignage il avait, lui, celui de Schoeyffer : si le clerc, en effet, n'avait pas assisté aux premières conventions, il ne les connaissait pas moins, car lorsque devant lui l'inventeur les avait à maintes reprises rappelées à Fust, Fust ne les avait jamais niées.

XXXIX

Le jour de la deuxième audience venu, l'orfèvre interrogé répondit qu'il jurait avoir prêté à intérêt les sommes avancées et qu'il jurait aussi n'avoir fait aucune promesse. Gutenberg interrogé à son tour offrit de prouver que Fust mentait indignement. C'était Schoeyffer qui avait déterminé l'usurier à prêter les 800 derniers florins; le clerc savait que cet argent avait été tiré du coffre de Fust et porté sur-le-champ à l'atelier; il savait aussi que les engagements, objet du litige, avaient été pris et n'avaient pas été tenus. L'inventeur s'excusait d'en appeler à Schoeyffer. Le calligraphe était son élève, le fils de ses affections, mais le témoignage d'un tel homme ne pouvait être suspecté. Schoeyffer ne se recusa point. Il s'avança et prêta serment que Gutenberg devait les intérêts réclamés et que Fust disait vrai sur tous les points.

L'inventeur s'arrêta stupéfait, la face pourpre et les yeux fixes. Il regardait ce jeune homme qu'il avait aimé, ce jeune homme dont il avait fait son enfant et son frère! Ainsi, Schoeyffer avait été son faux disciple, son Iscariote, et cela pendant trois ans! Quand il avait obtenu 800 florins, d'un seul coup, c'est parce qu'il s'était concerté avec l'orfèvre. Le plan avait été bien conçu et bien conduit. Fust s'était dit qu'avec Gutenberg il faudrait toujours donner la moitié des bénéfices, toujours partager; le clerc, au contraire, simple ouvrier, homme à ses gages, se contenterait à moins. Mais si on eût chassé l'inventeur trop tôt, l'opinion publique aurait protesté, elle se serait indignée, des amis auraient pu aider Gutenberg à se relever et lui rendre sa découverte; le garder encore était plus sage, il fallait lui prêter assez d'argent pour approcher du but, pas assez pour y atteindre; ce serait, du reste, un bon ouvrier pour Fust, un excellent maître pour le calligraphe. Et Schoeyffer avait trempé dans cette honte, il en avait été l'instigateur peut-être!

Le clerc signa l'acte du serment, et Gutenberg fut condamné, ce dont Fust obtint acte du notaire Helmasperger, le 6 novembre 1455.

Le procès était perdu, mais il restait encore une ressource à l'inventeur, sa part dans les bénéfices de l'entreprise. Fust rentré dans ses fonds, payé de ses 2,020 florins, devait partager la moitié du profit subséquent, et ce profit promettait d'être considérable. Gutenberg comptait là-dessus pour racheter le matériel dont on l'avait dépossédé. Il allait rôder le soir autour de son im-

primerie demandant où en était l'ouvrage, s'il était fini, si on le vendait. Il allait là poussé par l'ambition, poussé surtout par l'amour de son œuvre. Il était impatient de savoir comment on l'accueillerait cette œuvre fruit de tant de misère et tant de veilles. On lui répondit d'abord que le livre n'était pas terminé, mais on y travaillait, on l'achevait; plus tard on lui dit qu'on peignait les majuscules, l'heure de la publication était prochaine, elle était imminente. Pendant ce temps-là, en cachette, dans l'ombre, Fust et Schoeyffer vendaient l'ouvrage par la ville et le faisaient vendre aux environs, à Francfort, à Wiesbaden, à Darmstadt, à Coblenz.

XL

Ce grand ouvrage, les deux parties avaient évité soigneusement de le nommer dans le procès, puisque l'une et l'autre voulait le faire passer pour manuscrit. Les érudits regrettent cette lacune. Quant à nous, il ne nous semble pas concevable qu'un doute puisse exister sur le titre de ce livre. Trithème, dans son récit, parle d'une *Bible latine* comme ayant été le début de la Typographie. Le chroniqueur anonyme de Cologne, d'autre part, dit que « en 1450 on commença d'imprimer et que le premier livre entrepris fut une *Bible latine*. » En outre, il est évident, il est palpable, il est incontestable qu'au moyen âge, lorsque les gens d'Église seuls achetaient des manuscrits, la Bible se trouvant parmi tous les ouvrages de grand format celui dont la vente était le moins douteuse, les associés durent forcément se prononcer pour elle. Ainsi donc les témoignages historiques et le bon sens s'accordent ici pour dissiper toute incertitude. Aussi, aucune objection, croyons-nous, ne se serait élevée contre cette opinion, si l'on n'avait cru voir dans la phrase de Trithème une affirmation contradictoire avec les faits révélés par le procès. A notre avis, la contradiction est illusoire, et il n'est pas admissible de partir d'elle pour élever une suspicion. Voici le texte des *Annales d'Hirsanges* : « Il y eut de grandes difficultés dans l'origine pour inventer et établir l'art typographique, car en voulant imprimer la *Bible*, la dépense montait déjà à plus de quatre mille florins avant que d'avoir achevé le troisième cahier. » La somme citée ici n'est pas identique, on le voit, avec celle mentionnée dans la réclamation de Fust. Mais les faits que racontait Trithème étaient, c'est lui qui le dit, le résumé d'une conversation qu'il avait eue avec Pierre Schoeyffer, trente ans avant d'écrire son livre. Ce laps de temps est plus que suffisant pour amener chez le narrateur une erreur de mémoire, et cette erreur, en l'admettant, a dû porter non sur le titre de l'ouvrage, qu'il était impossible d'oublier, mais sur la somme employée à l'impression. Des deux particularités, surtout pour un bibliophile en quête seulement des premiers produits de la typographie, celle-ci était, sans contredit, la moins importante. Au surplus, si l'on se refuse à croire que Trithème cite un chiffre plus élevé que celui dont on lui a parlé, qu'on veuille bien remarquer de quel homme il tient les détails qu'il donne. Il les tient de Schoeyffer, et Schoeyffer avait, pour exagérer les dépenses faites, les plus graves raisons. D'abord, il palliait de la sorte

Podieux de sa conduite, en insinuant que la rupture avec Gutenberg, arrivée lorsqu'il n'y avait encore que 4,600 florins d'employés, comme le procès le constate, s'était produite au début et non au terme de l'entreprise. En outre, par cette exagération du prix de revient de son livre, il allait à l'encontre de l'accusation portée contre lui d'avoir voulu vendre ce livre (vendu pour manuscrit) à un prix plus élevé qu'il ne l'aurait dû. Quel est le marchand qui ne grossit pas aux yeux de son client le chiffre auquel il a lui-même payé les objets dont il fait négoce? L'objection qu'on tire de cette phrase est donc sans valeur.

XLI

Le nombre des *Bibles latines non datées* est très-considérable; Mauroboni le porte à douze, Daunou à quinze, plusieurs écrivains modernes l'élèvent plus haut encore. Le fait est facile à comprendre. L'Imprimerie, dans un temps où les moyens de communication étaient nuls, fut plusieurs années à se répandre après même que le secret en eut été divulgué. C'est ainsi que Paris entendit parler seulement en 1466 et ne la pratiqua que en 1469. Il en résulta que lorsque un typographe s'établissait dans une ville où l'art était encore ignoré — et c'était naturellement les villes semblables qu'on choisissait de préférence — il se hâtait d'imprimer une Bible qu'il ne signait ni ne datait, afin de la faire passer pour manuscrite. Mais entre ces diverses bibles les opinions ne sauraient s'égarer. Celle que composèrent Gutenberg et Schoyffer est incontestablement la bible dite des Bénédictins de Mayence. Une particularité probante en fait foi. Les neuf premières pages ont quarante lignes, la dixième en a quarante et une et les suivantes quarante-deux. Cette incertitude dans la pagination, incertitude qui démontre une entreprise mal définie, mal réglée, n'a pu se produire que dans la première bible. Les imprimeurs qui ont composé les suivantes ayant, en effet, l'habitude de typographe de grands ouvrages ou tout au moins en ayant vu, s'étant même servi pour faire leur édition d'une bible imprimée et non d'une bible manuscrite, qui leur eût coûté plus cher, n'ont pu commettre une telle faute. Cette *Bible sans date* est en caractère de missel. La Bibliothèque Impériale et la Bibliothèque Mazarine en possèdent chacune un exemplaire. On la trouve aussi à Berlin dans la Bibliothèque du roi de Prusse et dans celle des héritiers de M. Rebdorf.

XLII

Il nous reste, pour justifier complètement notre récit, à établir que le deuxième emprunt de 800 florins a coïncidé, contrairement aux opinions émises jusqu'ici, avec la découverte des matrices. La date de cet emprunt n'est pas mentionnée dans l'acte du procès, mais un calcul bien simple la fournit. Fust réclamait 2,020 florins : 800 florins prêtés en 1450, 800 florins prêtés à une époque indéterminée, 36 florins prêtés quelques semaines avant l'assignation, et enfin 384 florins intérêts des deux premiers prêts; les intérêts du troisième prêt n'étaient pas

en cause vu sa date récente et sa faible importance. Les intérêts des 800 premiers florins à 6 pour 100 pendant cinq ans sont 240 florins; les intérêts des 800 autres florins pendant le temps non fixé sont donc 144 florins. Le nombre de fois que 48 florins, intérêt pendant un an de 800 florins prêtés à 6 pour 100, est contenu dans 144 florins donne le nombre d'années qu'a duré le prêt. Ce nombre est 3, le prêt en 1455 datait donc de trois ans, c'est-à-dire qu'il remontait à 1452.

Enfin, quant à l'objection qu'on pourrait tirer de la conversation de Schoyffer avec Trithème et que nous avons indiquée, elle tombe d'elle-même. Lorsque Gutenberg fut dépossédé de son atelier, la Bible n'en était pas aux premières pages, elle touchait à sa fin. Schoyffer, en effet, devint le gendre de Fust. Mais, ouvrier sans fortune, il ne pouvait aspirer à la fille de l'orfèvre riche, avare, usurier; s'il l'obtint en mariage, c'est parce qu'il démontra que les opérations typographiques devaient être des plus lucratives, et que, seul possesseur des secrets de l'art, — Gutenberg étant réduit à l'impuissance, — il tenait en mains la richesse. Or, pour qu'il pût produire un semblable argument, il fallut à la fois que la vente de la Bible fût des plus fructueuses et que la découverte fût encore un mystère. Mais en 1457, nous l'établirons plus loin, l'Imprimerie était tombée dans le domaine public, le mariage était consommé. Donc, un an après le procès, puisque la sentence est du mois de novembre 1455, l'ouvrage avait été vendu, vendu avec un grand succès; et il est impossible d'admettre que, pendant l'année 1456, Schoyffer ait à lui seul fait plus de besogne qu'il n'en avait fait en cinq ans avec l'aide de Gutenberg.

XLIII

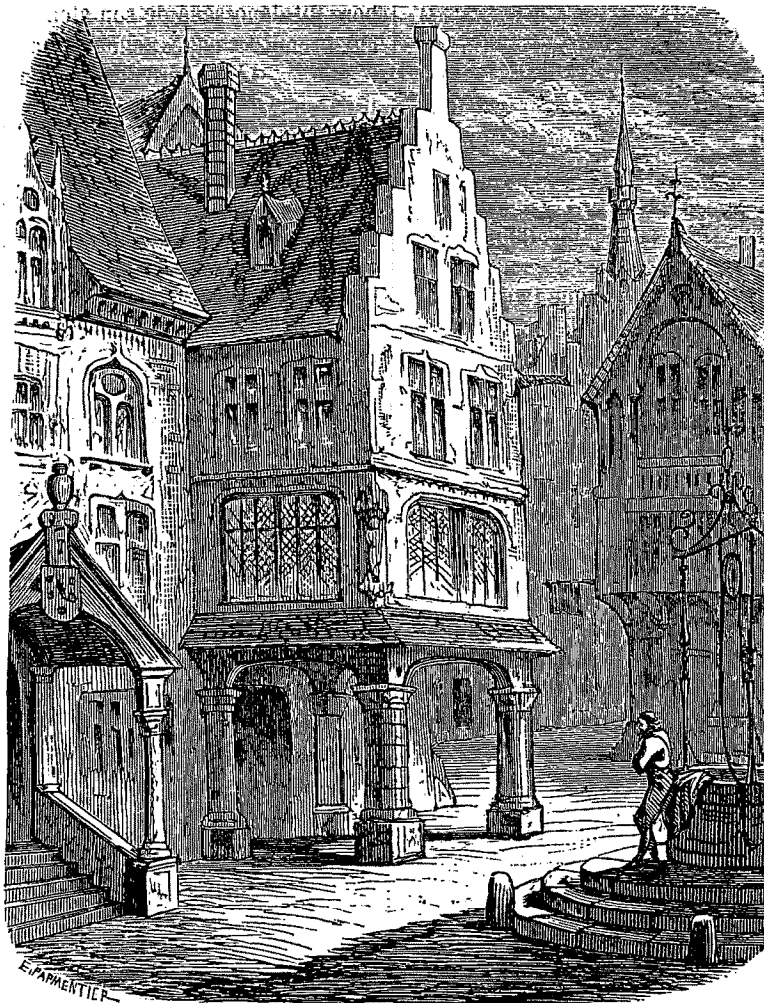
Ce fut ce mariage disproportionné, complètement en désaccord avec le caractère de Fust, avec son avarice et sa sordidité, qui dessilla les yeux de l'inventeur. Il vit qu'on le trompait plus indignement, plus lâchement que jamais; que sans pitié, sans vergogne, sans pudeur aucune, on le dépouillait après l'avoir ruiné, et indigné de cette ignominie, il proclama partout que la Bible vendue n'était pas manuscrite, mais imprimée, imprimée en caractères mobiles.

C'est ainsi que la grande invention fut dévoilée au monde. La date de cette révélation doit être placée, comme on voit, entre les derniers mois de l'année 1455 et les premiers de l'année 1456. Il n'en est pas de plus importante dans l'histoire des nations. C'est une de celles qui se comptent par deux ou trois dans le passé de l'univers. En 1456, l'imprimerie existait depuis quinze ans, mais elle existait inutile pour ainsi dire, enchaînée dans le cerveau d'un homme, sans force pour rien détruire, sans force pour rien créer; libre désormais, accessible à tous, elle entra dans sa phase grandiose. Sa naissance pour Gutenberg datait de 1451, sa naissance pour le monde date de 1456. Nous ne sachons pas qu'on l'ait jusqu'ici précisée jamais, cette date; on aura cru qu'elle n'en valait pas la peine; ces choses se pensaient encore il y a à peine quelque temps; aujourd'hui les idées se sont modifiées à l'endroit des dédains classiques,

et les faits qui naguère faisaient sourire les historiens graves sont à peu près les seuls dont l'histoire actuelle ait souci.

Ainsi donc, voilà où le génie avait mené cet homme. De chute en chute, de souffrances en souffrances, à travers la faim et le froid, la honte et les avanies, il l'avait conduit à la détresse des vagabonds, aux nuits d'hiver sans abri, passées dans la neige, les pieds au milieu du ruisseau, le corps demi-nu fouetté par le vent et la pluie. Car maintenant, expulsé de sa maison, c'est là qu'il en était, sollicitant la charité publique.

Gutenberg, à ce secours inespéré, reprit courage; il était affaibli, non pas abattu. Mais le mobile qui le guidait maintenant était noble entre tous; aucun désir de fortune n'entraînait plus dans son impatience. S'il eût aspiré à la richesse, il serait allé se fixer dans une autre ville. Son protecteur ne s'y fût point opposé, lui qui, généreusement, sans exiger ni traité ni billet, le mit à l'abri du besoin et lui donna à titre de don gratuit — un acte qui nous reste le prouve — tout l'argent qui lui fut nécessaire. Il savait bien que, obligé de tout acheter, de tout fabriquer lui-même, il n'arriverait pas avant plu-



Il allait rôder le soir autour de son imprimerie. (Page 22, col. 1.)

XLIV

Quelqu'un pourtant eut compassion de cette infortune; il se trouva un homme qui, ému de tant de génie et de misère, ne put voir sans pitié ce vieillard, riche autrefois, mendiant aujourd'hui, rôder par les rues de sa ville natale, le matin à la poursuite d'un morceau de pain, le soir à la recherche d'un asile. Conrad Humery, syndic de Mayence, recueillit Gutenberg; indigné de la spoliation inique que Fust et Schoeyffer avaient consommée, désireux de sauver au moins à l'inventeur sa gloire, il lui fournit de l'argent, il l'aida de sa bourse pour qu'il pût fonder un nouvel atelier et s'affirmer créateur de l'art.

sieurs années, quelle que fût sa diligence, à établir à Mayence une imprimerie comparable à celle de l'usurier. En supposant qu'il y parvint jamais, il n'ignorait pas que, le jour où il lui serait possible d'entrer en lutte, Schoeyffer, connu de tous, en possession de la faveur publique, en relation avec les divers bibliophiles, n'aurait à redouter aucun rival. D'ailleurs, le clerc, plein de force, plein aussi d'adresse manuelle, excellent calligraphe et excellent fondeur, ne pouvait produire que des chefs-d'œuvre. Lui, au contraire, vieux et infirme, brisé par l'âge et par la lutte, ne mettrait au jour que des livres presque vulgaires de forme. S'il voulait travailler encore, c'était poussé par son ambition de renommée, pour imprimer un ouvrage et le signer; c'était pour léguer au monde

avec l'héritage le nom du testateur. Ce qui en fait foi, ce qui le lave de tout soupçon de cupidité, c'est qu'il lui eût été facile, puisque sa main tremblante le servait mal, de s'adjoindre un dessinateur et un fondeur de mérite, et qu'il dédaigna de le faire. Et ce n'était pas chez lui présomption dans son habileté, on ne saurait le soutenir un instant, car la *Bible* serait là pour démontrer le contraire, elle dont il avait fait exécuter les types par Schoeyffer pour qu'ils fussent plus beaux. Il tenait uniquement, il tenait par-dessus tout à dessiner, fondre, composer et imprimer de ses propres mains, afin de pouvoir le signer sans mensonge, le premier ouvrage vendu comme typographié.

n'en est pas de plus méprisable et de plus vile. Cette lâcheté n'eut qu'un mobile, un seul, le vol d'une renommée qui était à un autre. Si Gutenberg eût observé le silence, ses spoliateurs se fussent bien gardés de le rompre, ils auraient continué comme ils l'avaient commencée l'exploitation de la découverte. A ceux-là qui seraient tentés d'en douter, qui auraient quelque velléité de croire que cette révélation écrite n'avait pas été précédée d'une révélation verbale faite par l'inventeur, il suffira de citer les termes mêmes de cette révélation, et la conduite que par la suite tinrent Fust et Schoeyffer. Voici la partie de la souscription du *Psautier* qui a trait à cette particularité : « *Adinventione artificiosa im-*



Rôder par les rues de sa ville natale. (Page 24, col. 1.)

XLV

Soutenu par cette espérance, il travaillait sans relâche, heureux de penser que si on lui avait pris les bénéfices de la découverte, le meilleur d'elle, la gloire, lui restait encore. Mais il était dit que cette récompense lui serait, elle aussi, refusée. Il s'était remis au travail depuis quelques mois, lorsque, en 1457, un *Psautier*, merveille d'imprimerie, livre incomparable entre tous, aussi parfait que les plus parfaits manuscrits, fut publié, portant, avec les armes de Fust et celles de Schoeyffer, mention du procédé qui avait servi à le mettre au jour. L'usurier et le clerc avaient deviné son but, et croyant, à présent que le secret était divulgué, ne pouvoir plus faire passer leurs produits pour écrits à la main, non contents de l'avoir chassé, ruiné, ils avaient voulu lui prendre sa gloire. Entre toutes les actions de ces deux hommes, il

primendi et characterisandi, absque calami exaratione, sic effigatus. » — « Ce livre a été reproduit de la sorte, sans le secours de la plume, par une ingénieuse méthode d'imprimer et de faire les lettres. » Les deux typographes, on le voit, n'avoient que ce qui est strictement nécessaire pour leur assurer la priorité chronologique dans l'art; ils prennent grand soin de ne pas révéler les secrets du métier, ils se taisent sur les matrices, ils ne dévoilent même pas la mobilité des caractères. Est-ce là le langage de gens qui parlent librement, sans contrainte, qui parlent pour enseigner? N'y devine-t-on pas, au contraire, que, ne pouvant plus se faire passer pour calligraphes, Fust et Schoeyffer veulent à la fois s'assurer le mérite de l'invention et garder le monopole de l'art? Et quant à leur conduite, elle est la démonstration sans réplique des hypothèses que fait naître leur souscription. Après la publication du *Psautier*, en effet, lorsqu'ils virent que la découverte ne se propa-

geait quo lentement, ils allèrent dans les villes où la pratique n'en était pas connue, essayant de faire ce qu'à Mayence ils avaient fait avec la *Bible*. C'est ainsi que, en 1466, Fust fut arrêté à Paris pour avoir vendu au prix énorme de 15 écus d'or une *Bible* imprimée qu'il affirmait manuscrite.

XLVI

Sur le *Psautier*, nous l'avons dit, figuraient à côté l'une de l'autre les armes de l'usurier et du clerc, ce qui prouverait, alors même que la logique ne le démontrerait pas victorieusement, qu'à cette époque Schoeyffer était déjà le gendre de Fust.

Ce vol d'une récompense si péniblement méritée était fait pour briser les forces les plus viriles, pour anéantir le courage le plus vaillant. Gutenberg n'y puisa qu'une ardeur nouvelle. C'est ici que l'inventeur devient sublime. Laissant là tout rêve d'orgueil comme naguère tout désir de richesse, il n'a plus qu'un désir, le bien, et le bien pour le bien, le bien sans aucune des idées accessoires qui chez l'homme accompagnent comme des scories les pensées même les plus généreuses. Qu'on ne s'y trompe pas; on peut fouiller cette existence, chercher les motifs des travaux de sa vieillesse, on n'en trouvera pas d'autres. Son but, son unique but désormais, c'était de doter le monde, de déverser sur l'univers la lumière à pleins bords; c'était de commencer cet avenir que son œil perçant entrevoyait. A force d'opiniâtreté sublime, à force de bravoure contre les infirmités de l'âge, contre la lassitude de la vieillesse, il y parvint. En 1460 il mit au jour le livre célèbre connu sous le nom de *Catholicon de Janua*. Cet ouvrage montre dans toute sa splendeur et sa force la hauteur de cœur de Gutenberg. L'inventeur y fait éclater son mépris pour la fortune, car il révèle le secret lucratif des matrices que Fust et son gendre tenaient obstinément caché; il témoigne de sa fierté dédaigneuse pour la célébrité en ne signant pas son livre, en n'y inscrivant pas même une protestation contre ceux qui l'avaient victimé.

Voici la souscription qui accompagnait l'œuvre :

« *Altissimi præsidio, cujus nutu infantum linguæ sunt disertæ, quique numero sæpè parvulis revelat quod sapientibus celat, hic liber egregius Catholicon, Dominicæ incarnationis anno M. CCCC. LX. alma in urbe Maguntina nationis inclitæ Germanicæ (quam Dei clementia tam alto ingenii lumine, donoque gratuito cæteris terrarum nationibus præferre illustrare dignatus est) non calami, styli aut pennæ suffragio, sed mira patronarum formarumque concordia proportionè ac modulo, impræssus atque confectus est.* »

« Avec le secours du Très-Haut, par la volonté duquel les langues des enfants deviennent disertes, et qui souvent révèle aux petits ce qu'il cache aux sages, l'an 1460 de l'incarnation de Notre-Seigneur, sans le secours du roseau, du style ou de la plume, mais à l'aide de modèles et de moules d'une concordance de proportion et de forme admirable, à Mayence, ville féconde de la célèbre nation germanique (que la clémence de Dieu a daigné

illustrer de préférence à toutes les nations terrestres par le don gratuit d'un si puissant éclair de génie), cet excellent Livre Universel a été composé et imprimé. »

XLVII

Nous ne connaissons pas dans l'histoire tout entière de page plus élevée que celle-là, nous n'en savons pas de plus généreuse. Rien de terrestre n'y palpète. Cet homme qui avait essuyé toutes les avanies, subi toutes les misères, toutes les lâchetés, qui avait été trahi par son associé, vendu par son disciple, à qui l'on avait volé tout, même sa gloire, il ne trouve en son cœur ni récrimination, ni haine, ni colère, ni orgueil, rien, rien que le mépris de l'argent, que le dédain de la renommée, que des remerciements à Dieu! Il déclare bénie entre toutes, illustre au delà des plus hautes, la ville sur laquelle est tombé « ce sublime éclair de génie, » et il n'a pas un mot, pas un seul pour dire que c'est de son œil à lui qu'est partie la lueur! En vérité, quand un homme en arrive là, qu'il dépouille tous les sentiments d'ici-bas, qu'il fait si même des choses qui nous semblent les plus nobles, c'est que sa pensée, trop grande pour l'âme humaine, s'échappe hors de l'humanité.

Le *CATHOLICON JOHANNIS (Balbi) JANUENSIS* est un gros in-folio en deux volumes. Les caractères en sont très-inférieurs à ceux du *Psautier* de Schoeyffer. Ils reproduisent l'écriture ordinaire du temps et ne sont pas toujours nets. La Bibliothèque Sainte-Geneviève, à Paris, possède un exemplaire de cet ouvrage. C'est un cours d'études complet comprenant une *Grammaire* divisée en orthographe, étymologie, syntaxe et prosodie, une *Rhétorique* et un *Vocabulaire* trois fois plus volumineux que le reste du livre.

De toutes les publications sorties des ateliers de Gutenberg, le *Catholicon* est celle dont l'origine a été le moins contestée. Aujourd'hui il n'est personne qui élève un doute à son égard. Les preuves, en effet, ne sauraient ici prêter à la controverse. Les caractères et la souscription démontrent sans conteste que l'ouvrage n'est pas de Schoeyffer. En outre, Gutenberg seul a pu dévoiler le secret des matrices, puisque, si l'on excepte le calligraphe, il était le seul homme qui le connût.

XLVIII

Cependant l'Imprimerie prenait de l'essor. Fust et son gendre avaient donné en 1459 une deuxième édition du *Psautier* et publié le *Durandi Rationale divinorum officiorum*; l'inventeur, d'autre part, venait de publier le *Catholicon*, lorsque tout à coup la guerre interrompit ces travaux. Thierry d'Erpach, l'archevêque-électeur de Mayence, mourut. Thierry d'Isembourg, désigné d'abord pour lui succéder, fut excommunié par le pape Pie II, qui nomma à sa place Adolphe de Nassau. Ce prince rassembla une armée, courut mettre le siège devant Mayence, et en 1462 prit en vainqueur possession de son archevêché.

La guerre achevée, les ateliers typographiques se rouvrirent. Le nouvel électeur, ému, comme l'avait été

Conrad Humery, par les infortunes de l'inventeur, par son génie et par sa fierté, voulut être le protecteur de Gutenberg. Il lui fit imprimer divers opuscules à l'usage des ecclésiastiques.

Deux de ces livres nous restent. Ils ne portent ni signature ni date, mais les caractères en sont les mêmes que ceux du *Catholicon*, ce qui nous fixe d'une manière presque certaine sur leur provenance. Ce sont les suivants :

Sancti Thomæ de Aquino Summa de articulis fidei et Ecclesiæ sacramentis. Cet ouvrage est un in-quarto contenant treize feuillets de trente-quatre lignes à la page. Il existe de cette *Somme* une autre édition en caractères différents; elle a quatorze feuillets de vingt-sept lignes à la page. On l'attribue à Pierre Schoyffer.

Magistri Mathæi de Cracovia Tractatus, seu Dialogus rationis et conscientie de sumpcione pabuli salutiferi corporis Domini Nostri Ihesu-Christi. C'est encore un in-quarto. Il a vingt-deux feuillets de trente lignes à la page. Le titre est à la fin du volume. L'ouvrage commence ainsi : « *(M) ultorum tam clericorum, etc.* »

Adolphe de Nassau fut autant qu'il était en son pouvoir à la hauteur de son protégé. Il comprit que les hommes comme Gutenberg sont l'honneur des rois qui en font leurs amis. Il nomma l'inventeur gentilhomme de la cour électorale, il l'exempta de « toutes contributions, de toutes corvées publiques » et lui concéda plusieurs privilèges nobiliaires. Le rescript archiepiscopal où ces faits sont relatés fut signé à Etwil (Alta-villa) le jeudi jour de Saint-Antoine 1465.

XLIX

Etwil, petit bourg du territoire de Mayence, était la résidence favorite de l'Électeur. Gutenberg y transféra son atelier, qui y resta jusqu'en 1477. Là, continuant sa grande œuvre, poursuivant la mission sublime qu'il s'était donnée, il s'occupa surtout à former des élèves. Henri et Nicolas Bechtermuntzé, et Wigandum Spyes de Ortherberg se livrèrent sous sa direction à d'importants travaux. Henri entreprit un *Vocabulaire latin-allemand* que Nicolas son frère, et Wigandum terminèrent le 4 novembre 1467. La Bibliothèque Impériale possède un exemplaire de cet ouvrage et un autre de la réimpression qui en fut faite en 1469.

Fust, après avoir, en 1466, publié avec son gendre les œuvres de Cicéron (*Ciceronis Officia et paradoxa*), partit pour Paris. Il allait en France afin d'essayer d'y vendre comme manuscrites des bibles typographiées. La découverte de son mensonge amena, nous l'avons déjà dit, son arrestation. On croit qu'il mourut de la peste avant d'être rentré en Allemagne.

Vers la même époque, Ulrich Zell, disciple de Gutenberg, alla se fixer à Cologne.

Cependant, affaibli sous le poids d'un passé douloureux, d'une existence qui n'avait été qu'un long martyre intellectuel et physique, Gutenberg mourut à la fin de 1467.

Son protecteur, homme vraiment grand et noble,

traita comme une relique sainte l'atelier de l'inventeur. Il le rendit à Conrad Humery « à qui il avait appartenu et à qui il appartenait encore, » mais il exigea en le rendant des engagements qui l'honorent hautement. Il voulut une promesse écrite que cet atelier serait « utilisé à Mayence et non ailleurs. » Conrad signa cette obligation le vendredi après la Saint-Mathieu (21 septembre) de l'an 1468.

Le prince fit plus encore. Il veilla sur la mémoire de Gutenberg, il eut souci de ce nom. En 1468 Schoyffer publia les *Institutes de Justinien* en les faisant suivre d'une pièce de vers où Gutenberg avait sa part d'éloges. S'il n'y eût pas été contraint, ce n'est pas après la mort de celui qu'il avait trahi et volé, lorsqu'il n'avait rien à redouter de lui, que le gendre de Fust se serait reconnu imposteur et faussaire.

L

Cette protection posthume dura jusqu'à la mort de l'archevêque. Personne, Adolphe vivant, n'osa contester à Gutenberg sa découverte, personne, pas même les héritiers de Fust et de Schoyffer. Tout le monde, au contraire s'inclina devant ce nom, et en 1505, dans une traduction allemande de Tite-Live dédiée à l'empereur Maximilien I^{er}, Jean Schœffer déclara que l'art d'imprimer fut *inventé* par Gutenberg et *corrigé* seulement par la réflexion, le travail et la dépense de Fust, son aïeul, et de P. Schoyffer, son père.

Mais ce n'eût pas été assez pour le grand inventeur d'avoir été persécuté toute sa vie, il eût manqué quelque chose à la couronne, si la tombe de cet homme eût été respectée. Quand Adolphe II ne fut plus là, J. Schœffer, sans souci de ce qu'il avait dit d'abord, sans pudeur pour sa propre déclaration, effaça, à partir de 1507, le nom de Gutenberg de toutes ses souscriptions et écrivit que Fust et P. Schoyffer étaient les seuls inventeurs de l'art. La cause déterminante de cette petite ignominie était le désir qu'il avait d'obtenir des lettres d'anoblissement. Au surplus, le moyen avait du bon, l'imposture eut son résultat, et en 1518, Maximilien gratifia Jean d'armoiries timbrées.

Cette générosité impériale suscita parmi les imprimeurs une louable émulation. Elle ne fut pas plutôt connue, qu'un typographe de Strasbourg, Jean Schott, petit-fils par sa mère de Jean Mentel, autre typographe alsacien, revendiqua pour son grand-père, comme Schœffer l'avait fait pour le sien, le titre de premier inventeur. Ses démarches, moins heureuses que celles de Jean, ne lui valurent aucune rémunération; il s'en consola en prétendant que l'empereur Frédéric III, plus juste que Maximilien, avait, en 1466, anobli Mentel. Il est sans doute inutile d'ajouter qu'on ne trouve nulle part trace de cet anoblissement mérité. Jean Mentel n'avait pas même été le plus ancien imprimeur de Strasbourg. Le premier livre sorti de ses presses avec une date est de 1473, tandis que Henri Eggstein, maître ès-arts, attaché en qualité de Scelleur (*Sigillator*) au tribunal épiscopal de cette ville, a publié une *Bible latine* datée de 1468, et deux volumes in-folio intitulés *Gratian Decretum*, datés de 1471.

L'imprimerie ne se répandit pas très-rapidement en Europe; elle ne fut généralement connue que quelques

années après la révélation solennelle qu'en avait faite Guttemberg.

En 1465, Ulrich Zell, nous l'avons dit, établit à Cologne un atelier typographique. Vers le même temps Eggestein, préluait à Strasbourg à d'importantes publications. Paris eut des imprimeurs en 1469. Trois ouvriers de Mayence, Ulrich Gering, Michel Friburger, et Martin Crantz, appelés en France par Guillaume Fichet, recteur de l'Université, ouvrirent, à la Sorbonne, un atelier que, quatre ans plus tard, ils transportèrent rue Saint-Jacques. Le premier livre qui sortit des presses parisiennes fut une *Rhétorique en latin* du recteur Fichet.

L'impression du premier livre français est due à Césaris, fondateur du deuxième atelier typographique de Paris.

En 1528, les censeurs-docteurs jetèrent aux flammes les *Colloques* d'Erasmus et les livres de Louis Berquin, son ami. Berquin, condamné à l'abjuration, au percement de la langue par le fer rouge et à la prison perpétuelle, abjura, subit le supplice, puis demanda grâce pour le cachot.

En 1529, François I^{er} lui répondit. Dans sa clémence, il commua sa peine en celle du bûcher. L'écrivain fut brûlé, comme ses livres, en place de Grève.

En 1534, le roi alla lui-même mettre le feu à six autres bûchers, élevés ceux-là sur la place Maubert.

En 1535, il établit la censure pour les livres de science.



Conrad Humery recueille Gutemberg. (Page 24, col. 1.)

Cet ouvrage fut mis au jour en 1473. Son titre est *l'Amant rendu Cordelier en l'observance d'Amour*.

Mais si l'initiation à la découverte de Gutemberg fut un peu lente, si l'imprimerie ne réussit pas à s'imposer tout d'un coup, victorieusement, sans conteste, ne nous en plaignons pas. Cette marche paresseuse, ce travail de termites creusant silencieusement sa route, cet atelier établi ici, cet autre là, dans l'ombre, furent son salut. Quand la persécution se leva contre l'invention qui fondait la communion de l'esprit, elle eut beau frapper de toutes parts, frapper en aveugle, elle put être cruelle, elle ne put être destructive.

Louis XI, Charles VIII, Louis XII, protégèrent noblement le nouvel art. Il n'en fut pas de même de François I^{er}.

En 1525, ce prince établit la censure pour les livres de religion, en faveur de la Sorbonne.

En 1537, il étendit la censure à tous les livres, quels qu'ils fussent.

En 1543, un jeune homme, — il avait trente-quatre ans, — poète et érudit, esprit libre, élevé, lumineux, profond, intelligence merveilleuse, Etienne Dolet, imprimeur à Lyon, gravissait à son tour les marches de l'échafaud. Son crime était d'avoir commenté Cicéron au déplaisir d'un docteur de Sorbonne. Il allait mourir, lorsque l'évêque de Tulle, Pierre Châtel, qui l'accompagnait au supplice, demanda pour lui grâce et le sauva. Mais si Pierre Châtel était de ces hommes comme Adolphe de Nassau, qui naissent sauveurs, Dolet était de ces hommes comme Gutemberg, qui naissent martyrs. Rien n'a prise sur les hommes d'une telle trempe. Ils marchent dans leur conscience et dans leur force, à travers tout, sans se soucier de rien, et tant qu'il leur reste un souffle de vie, une étincelle de flamme, ils vont où ils

croient voir le vrai, sublimes! En 1546 le bûcher se ralluma pour lui. Le livre qui l'y conduisait cette fois commençait ainsi : *C'est assez vécu en ténèbres*. Ne fallait-il pas tuer son auteur?

Disons, du reste, que François I^{er} ne se contenta pas de persécuter les imprimeurs, son ambition allait plus loin, et un instant il rêva de briser à jamais la presse, de rendre au monde la nuit, — ce grand bienfait que Dolet n'appréciait pas. En 1534, le 13 janvier, il ordonna que tout Français coupable d'avoir imprimé un écrit, quel qu'il fût, serait condamné au supplice de la hart. Mais un tel ordre n'était plus possible, l'heure était sonnée de la délivrance, et que le roi le voulût ou non,

noz amez et féaulx les gens de nostre cour de parlement à Paris, prevost dudict lieu et aultres, noz justiciers et officiers ou à leurs lieutenans, qu'il appartiendra, salut et dilection. Combien dès le xxiii^e jour de janvier mil cinq cens trente-quatre, par aultres noz lectres patentes et pour les causes et raisons contenues en icelles, nous eussions prohibé et défendu que nulle n'eut dès lors eu avant à imprimer ou faire imprimer aucuns livres en nostre royaume, sur peine de la hart, toutesfois, pour aucunes causes, raisons et occasions qui à ce nous ont depeuz muz et meuvent, nous avons voulu et ordonné, voulons et ordonnons, et nous plaict que l'exécution et accomplissement d'icelles nosdictes lectres, prohibitions



Adolphe de Nassau prit possession en vainqueur de son évêché. (Page 26, col. 2.)

le peuple disait : En avant! A la requête du parlement, il fallut, le 23 février, rapporter l'ordonnance, et se contenter de réduire à douze le nombre des imprimeurs autorisés. Pour les lecteurs curieux des documents de cette sorte, nous rapportons ici les lettres d'abrogation de ce premier décret, telles que M. Taillandier les a publiées :

« Du vendredy xxvi^e février MV^oXXXIII mand. Ce jour, maistre Jacques Cappel, advocat du roy, en la cour de céans, après avoir fait son rapport au long de ce qu'il a fait et trouvé en la charge que ladiete cour lui avait ordonnée d'aller devers le roy luy faire remonstrances touchant l'édit prohibitif des impressions, a présenté à ladiete cour unes lettres patentes dudict seigneur, desquelles la teneur ensuyt :

« François, par la grâce de Dieu, roy de France, à

et défenses soit et demeure en suspens et surcéance jusques ad ce que par nous aultrement y ait été pourveu ; et cependant nous mandons et ordonnons à vous, gens de nostrediete cour de parlement de Paris, que incontinent vous ayez à eslire vingt-quatre personnages bien callifiez et cautionnez, desquelz nous en choisirons et prandrons douze qui seulz, et non aultres, imprimeront dedans nostre ville de Paris, et non ailleurs, livres aprouvez et nécessaires pour le bien de la chose publique, sans imprimer aulcune composition nouvelle, sur peine d'être pugniz, comme transgresseurs de noz ordonnances, par peine arbitraire. Les noms desquelz vingt-quatre personnages nous seront par vous, gens de nostrediete cour, envoyez par escript, ensemble vostre advis sur la forme et manière qu'il vous semblera que lesditz douze personnages, ainsi choisiz et esleuz desditz vingt-quatre,

auront à tenir au fait desdictes impressions, pour en ordonner ainsi que verrons, cognoistrons estre à faire. Et jusques ad ce qu'il nous ait été satisfait à ce que dessus, et que lesditz noms et advis nous ayent esté envoyez pour faire déclaration de nostre vouloir et plaisir, nous avons derechef prohibé et défendu, prohibons et défendons à tous imprimeurs généralement, de quelque qualité ou condition qu'ilz soient, qu'ilz n'ayent à imprimer aulcune chose, sur peine de la hart, le tout par manière de provision et jusques à ce que nous ayons plus amplement esté informé sur les remonstrances qui nous ont esté faictes quant au fait desdictes impressions, et que nous aions arresté si nous vouldrions faire recorriger lesdictes lectres d'ordonnances, prohibitions et défenses par nous, comme dict est, sur ce décernées ou non.

« Si nous mandons, commandons et très expressément enjoignons, et à chacun de vous en droit soy et si comme à luy appartiendra, que tout le contenu cy-dessus vous entretenez, gardez et observez, faictes entretenir, garder et observer de point en point sans enfreindre, car tel est nostre plaisir. Donné à Saint-Germain en Laye, le xxiii^e jour de février, l'an de grâce mil cinq cens trente-quatre et de nostre règne le vingt ung^{me}. Signé, par le roy, Breton, et scellées du grand sceau sur simple queue.

« Lesquelles leurs a esté advisé par ladicte cour que maistre Pierre Lizet, premier président céans, Jacques de la Borde, Jehan Ruzé et Loys Roillard, conseillers, parleront et s'enquerront cejourd'huy avecques quelques maistres imprimeurs de ceste ville pour, suivant le commandement dudict seigneur, nommer par ladicte cour les vingt-quatre maistres imprimeurs à iceluy seigneur. »

François I^{er} mourut en 1547, un an après Etienne Dolet. Il pouvait mourir en paix, le titre de Restaurateur des Lettres lui était justement acquis.

LI

Telle fut la vie de Gutemberg. Il n'en est pas de plus sublime, il n'en est pas non plus de plus douloureuse, de plus navrante; l'angoisse la remplit tout entière de pair avec le génie. Étrange existence que celle de ces élus de Dieu! Toujours la même! Toujours traqués, poursuivis, harcelés, humiliés, ils vont, le sourire aux lèvres, les pieds en sang, du berceau à la tombe. Encore si avec la mort venait la gloire! mais non, ni renommée ni gloire; pour leurs bienfaits l'ingratitude, autour de leurs noms le silence. De tout temps les Prométhées ont mal fini: quand le vautour n'en veut plus, l'oubli, araignée silencieuse, leur file un suaire.

Mais au fond que leur importe! que leur importe à eux dont l'orgueil égale la pensée et la fierté le cœur? La reconnaissance ou l'injure, les fleurs ou la boue, le Capitole ou les Gémonies, en quoi cela diffère-t-il pour eux? savent-ils ce que c'est seulement? Les récompenses n'arrivent pas où est placée leur âme. Qui dit salarié dit inférieur, quel que puisse être le salaire, et fortune ou couronne, alors même que vous ne les avez pas demandées, alors même qu'on vous les offre, ne se reçoivent l'une que tête basse, l'autre que main tendue. Celui-là reste à ras

de terre que l'admiration peut payer. L'encens d'où vient-il? les clameurs d'où montent-elles? D'en bas. Vous y regardez donc!

Comme l'amour, le génie est lui-même sa récompense. Ce qui est hors de lui ne peut rien pour lui, car, portion de Dieu, il dépasse l'humanité et n'est pas justiciable d'elle. Ce qui n'est pas lui ne l'inquiète pas, il ne l'estime ni ne le méprise, il l'ignore. Aux lucurs naissantes du jour la statue de Memnon chantait, pour l'aube elle était âme; mais pour le peuple qui applaudissait au prodige elle était bronze, elle avait des oreilles qui n'entendaient pas, des yeux qui ne voyaient pas. Devant ceux qui soulèvent les voiles, les ténèbres fuient; le soleil sort des eaux et sous les feux du jour, ils frissonnent; la lumière en leur jaillissant à la face ruisselle en joie dans tout leur être, mais les battements de main ne pouvant augmenter les rayonnements de l'astre ne peuvent augmenter leur ivresse.

LII

La gloire, la postérité, qu'est-ce que c'est que ça? Vous espérez l'une, vous luttez pour l'autre; tout votre soin est de ne pas vous aliéner celle-ci, de ne pas compromettre celle-là; vous n'aspirez plus à être mais à paraître, vous laissez là votre conscience, votre moi, pour prendre une attitude, vous faire un masque, étudier un rôle; plus de visage, une grimace; plus de pensée, la mémoire; et vous vous croyez un homme grand! Allons donc! vous n'êtes pas même un homme libre!

Non, vous n'êtes pas même un homme libre, vous qui vous parquez dans un programme, dans un ordre du jour, recevez des mots de passe, travaillez sous un autre œil que celui de votre esprit! vous qui lâchez pied devant votre foi, trahissez vos forces, vos bras! Il faut ne pas faire ceci, faire cela. — Mais ceci est beau, cela est laid? — Qu'importe! ceci plaît, cela déplaît: *ultima ratio*. Il faut mentir ici. — Mais... Pas de mais! Il faut blâmer là, louer ailleurs. — Mais... Pas de mais! encore, pas de mais! toujours, obéissez! Non, celui qui n'aime pas l'honneur pour l'honneur, celui qui l'aime pour un grade, une croix, le bruit, le renom, celui-là n'est pas un honnête homme, c'est un marchand d'actions honnêtes; non, aimer le génie pour autre chose que le génie, voir le laurier traverser vos songes, enfiévrer vos rêves, allumer votre désir, ce n'est pas noblesse mais bassesse, ce n'est pas dorure au front mais léprosités aux flancs. Car enfin, ceci n'est qu'une affaire de plus ou de moins, une question d'arithmétique, la philosophie du fait est la même; quelle différence voyez-vous entre un concours où vos juges seront cent et un concours où ils seront un million, entre une médaille à votre nom donnée sur une estrade et une statue à vos traits érigée sur une place publique? Aucune! sinon que là où les juges seront plus nombreux vous aurez plus de maîtres, partant plus de croyances à renier, plus de mensonges à accepter, plus de genuflexions à faire. Si vous ne trouvez pas la grimace qui plaît à celui-ci, la pasquinade qui chatouille celui-là, vous êtes perdu: pas de médaille, pas de statue, pas d'écriteau bleu au coin d'une rue. Quelquefois, il vous manque une voix, une seule, vous savez la recette pour l'obtenir: mais celle de tes deux

bosses qui désopile tel spectateur, Polichinelle, est précisément celle qui fait bâiller tel autre ; vous gagnez un suffrage, vous en perdez un. O terrible dilemme ! que faire ? Que faire ! Mais si tu as encore un reste d'orgueil, si tu n'as pas tout laissé dans ces mesquines platitudes, va-t'en, va-t'en de ce lieu où tu n'aurais jamais dû entrer !

LIII

Vanité là, c'est-à-dire chaîne au cou ; orgueil ici, c'est-à-dire flamme au front. Qui a une chaîne au cou baisse la tête sous le poids, il n'est plus un homme : *os homini sublime dedit*. Le premier venu la ramasse cette chaîne, il se fait votre maître, vous tire après lui, vous mène en laisse où il veut ; il vous fait sauter, aboyer, faire le mort, le beau, pour un os à ronger, argent ou éloge, pièce d'or ou flatterie, et quand vous ne l'amusez plus, quand vos jambes enkylosées ne se prêtent plus à la cabriole, quand vous êtes vieux, cassé, brisé, il vous abandonne, dehors, au coin de la borne, et lorsque passe la mort c'est dans le ruisseau qu'elle ramasse votre âme. O honte !

Qui a la flamme porte le front haut comme une torche.. Étoile, son cœur va aux étoiles, il s'éprend d'amour pour un rayon, de folie pour un astre ; il est en haut une lueur qui l'enivre, qui le brûle de fièvre ; il la voit qui semble l'appeler sur la montagne où finit l'azur ; il vole à elle, cet amant ; mais la lueur a fui, elle est sur l'autre mont là-bas plus haut, il reprend sa course avec cet espoir sublime de l'amour qui dans l'impossibilité même puise des forces : et toujours ainsi de sommets en sommets plus élevés, il monte, il monte, et quand passe la mort c'est sur les cimes blanches de neige qu'elle ramasse son âme. O splendeur !

Ah ! combien peu en sont là même parmi les plus grands, je le sais ! combien peu ont cette vaillance suprême, cet oubli de la terre, ce fier dédain de la gloire ! L'homme est si fait de boue de toutes pièces, ses misères le sollicitent par tant de liens, par tant de chaînes, elles le tiraillent en tant de directions viles que celui-là qui arrive à ne pas s'amoindrir est déjà noble. Mais Gutenberg, mais Shakespeare, Shakespeare qui semble ne s'être pas même douté de son génie, dont l'âme n'a vu dans l'art qu'un amant, Gutenberg qui a su ce qu'il était et qui n'a pas seulement songé à le dire, ils personnifient, ces géants, la face humaine dans cette expression qui touche à Dieu.

LIV

Aussi, en réalité, n'est-ce pas la victime que je plains, je n'ai pas de larmes pour elle, mon œil reste sec à ses avanies et mon cœur froid à ses souffrances ; si je réclame l'admiration, ce n'est point à ses pieds, c'est au cœur du bourreau. Un homme insulte le soleil, il lui jette de la fange : qui des deux a votre pitié de l'homme ou de l'astre ? Cette fange n'atteint pas l'astre, elle retombe sur la terre, et en retombant elle éclabousse, outre celui qui l'a jetée, tous ceux qui sont auprès de lui.

Qu'on y songe bien, en effet, ce sont les voleurs de flamme, ce sont eux seulement, qui pèsent dans les destinées du monde. Voyez Gutenberg. Reculez-le

dans les siècles, portez sa découverte sous Périclès ou sous César, à Athènes ou à Rome, et vous rayez de l'histoire le moyen âge, nuit sans fin, assassinat de l'intelligence, négation de la pensée, ramollissement du cerveau humain.

Si l'Imprimerie était née sous César, elle aurait eu quatre cent cinquante ans sous Valens ; Alarie, Radagaise, Genséric, Attila n'étaient plus possibles ; elle n'a aujourd'hui que quatre siècles, qu'on essaye d'une invasion de barbares !

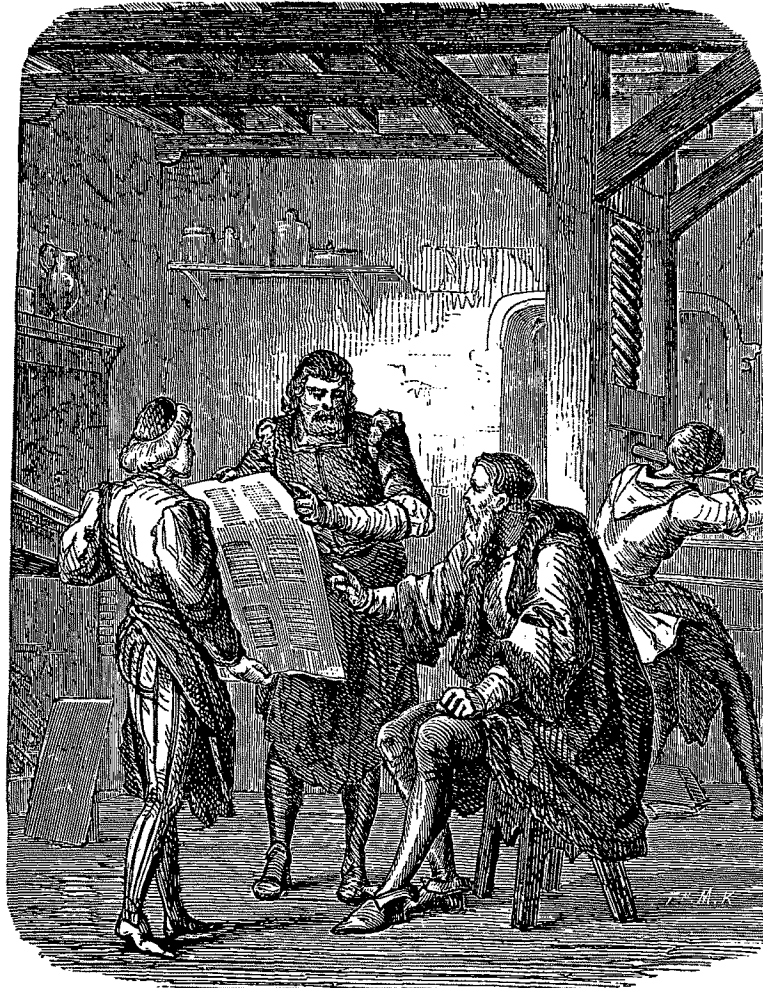
Je n'ignore pas ce qu'on a dit : les barbares étaient utiles, ils étaient nécessaires, indispensables, il les fallait pour retirer Antinoüs du lit d'Adrien, pour désagréger le Priape d'avec le César ; Attila, du vent de son glaive, déplaçait l'atmosphère, purifiait le miasme ; l'ouragan de la grande invasion fut un courant d'air frais dans un air putride. Je sais cela, je sais que Rome était malade ; mais je sais aussi que le reste de l'Italie se portait bien, que la Gaule n'était pas affaissée, que la Germanie avait un pouls normal ; je sais que l'Europe n'était pas à enchaîner, à supprimer, à détruire tout entière, que deux millions d'hommes seulement étaient à remplacer, et que ce remplacement, la lettre moulée l'eût effectué. Ce qu'il fallait à Rome, ce n'était ni Huns, ni Vandales, ni Ostrogoths, ni Visigoths, c'était des hommes nouveaux, d'où qu'ils vissent, et la populace romaine en pouvait fournir, elle qui avait donné à son pays Cicéron, Caton, Marius et quelques autres qui, à défaut d'ancêtres au Tablinum, avaient de la flamme au cœur.

LV

Au surplus, le monstrueux paradoxe de l'utilité de l'invasion vous laisse-t-il un doute, rapprochez l'invention, placez-la dans la société chrétienne, faites-la naître sous Charlemagne, changez l'an 1460 en l'an 800. On ne dira pas, sans doute, que les six cents ans que vous supprimez aient servi à la civilisation moderne, que ces longs siècles aient donné des forces au monde, préparé la grande éclosion ; un cauchemar n'est pas un sommeil, il ne répare point le corps, il le brise ; d'un mauvais rêve on sort affaissé et non prêt à la lutte. Quant aux deux époques, qu'on les compare, qu'on examine laquelle des deux était la mieux préparée, laquelle des deux eût été la plus féconde. Au huitième siècle, le monde germanique et le monde latin reliés, organisés, étroitement unis sous le sceptre du grand Charles ; tout est calme, paix, silence. L'Europe a assez de guerriers, elle veut des poètes ; elle a fatigue de sang, soif de pensée. Au quinzième siècle, au contraire, tous les peuples s'entre-tuent ; guerres civiles, guerres étrangères. En France, Charles VII roi de Bourges ; en Angleterre, Henri V roi de France ; entre les deux nations rivales la grande Guerre de cent ans ; en Allemagne, l'anarchie universelle ; en Suisse, l'héroïque soulèvement de tous les cantons ; en Espagne, la croisade perpétuelle contre les Maures ; en Italie, le royaume français des Deux-Siciles ; à Constantinople, les Turcs chassant les Grecs, courant sur la Hongrie, menaçant le christianisme entier de destruction. Où croit-on que la semence eût le mieux germé, que la récolte eût

été le plus tôt mûre et le plus riche? Eh bien, nous demandons simplement identité entre les deux siècles, égalité de part et d'autre, qu'arrive-t-il? rien, sinon que l'humanité est en avance de six cent soixante ans, que l'insurrection des communes, sous Louis le Gros, n'aboutissant qu'à accroître le pouvoir royal, devient la grande révolution de France, que 1129 se change en 1789!

a créé la viabilité du monde. Il est une échelle des êtres, et cette échelle, nul n'a ni pouvoir ni qualité pour la changer; quoi qu'on fasse, quoi qu'on dise, elle est immuable. Le dernier des hommes est au-dessus du premier des singes, et que celui-ci le veuille ou non, il a en celui-là un maître. Cette loi est, en 1460, passée de la phase théorique dans la phase pratique; l'imprimerie donne à chacun sa place; elle a commencé, elle continue,



Gutenberg entouré de ses élèves. (Page 27, col. 1.)

Et maintenant, au lieu de mettre Gutenberg dans le passé plus loin qu'il ne s'y trouve, supprimez-le, passez l'éponge sur l'Imprimerie, et, si vous l'osez, si vous n'avez pas le vertige à regarder dans ces ténèbres, tirez de cette hypothèse toutes les conséquences qui en découlent.

Nous nous arrêterons là. Le cadre où nous sommes forcé de nous renfermer l'exige. Disons pourtant encore, regardant l'avenir, que grâce à l'Imprimerie l'arrêt de l'humanité dans sa marche progressive n'est plus possible. La grande découverte, en donnant à l'univers son chef véritable, l'intelligence, l'a sauvé de la ruine, elle

fatalement et par la force même des choses. Voilà pourquoi le mot décadence est désormais un non-sens. L'Humanité est un grand corps avec des poumons, un cœur, du sang. Avant Gutenberg une communication insuffisante, non-seulement pour la vie, mais pour la santé; existait entre le cœur et le poumon, entre les classes hautes et les classes basses. Aujourd'hui le sang, quand il s'est vicié au cœur, va au poumon, où il se revivifie; quand le haut est corrompu il devient le bas, là il se refait pour redevenir le haut à son tour; et cette circulation normale fait la vie des peuples, comme la circulation du sang fait la vie des corps organisés.

GUSTAVE PRADELLE.

MICHEL DE L'HOPITAL

1505 — 1573

PAR ADRIEN DESPREZ

I

La France n'est pas seulement un pays monarchique, c'est avant tout une nation judiciaire et parlementaire. Si elle n'est pas restée féodale comme l'Allemagne, ou aristocratique comme l'Angleterre, elle le doit surtout à ses légistes et à ses jurisconsultes, qui d'un bras vigoureux ont soutenu la royauté dans sa lutte contre la féodalité et lui ont fait franchir victorieusement tous les obstacles qui voulaient s'opposer à sa marche. Parmi tous les hommes qui ont présidé à la destinée de la France moderne, il en est un plus grand, plus majestueux que les autres, homme que l'imagination populaire entourera toujours de vénération et de respect : c'est le chancelier de L'Hôpital, la plus noble figure du seizième siècle, que Brantôme comparait à Caton et à saint Jérôme, et à qui ses ennemis eux-mêmes n'ont pu s'empêcher de payer un tribut d'admiration.

Michel de L'Hôpital naquit en Auvergne l'an 1505, près de la ville d'Aigueperse, où l'on peut voir encore les débris du petit manoir habité par sa famille. Son père, Jean de L'Hôpital, homme savant et distingué, était conseiller et médecin du connétable de Bourbon. Jean de L'Hôpital eut trois fils et une fille, dont Michel était l'aîné. Dès que ce dernier fut en âge, il l'envoya étudier le droit à Toulouse, l'école la plus renommée de la France. L'étude du droit était à cette époque la source de fortune la plus certaine, la plus assurée; c'était même le seul moyen de parvenir et de s'élever au-dessus de la condition où le hasard de la naissance vous avait placé. La royauté, reconnaissante du secours qu'elle avait reçu



des légistes, avait entouré l'étude des lois de faveurs et de privilèges sans nombre. Mais ces études, il faut bien le dire, n'offraient pas cette facilité qui les met aujourd'hui à la portée de tous. Les livres étaient rares, les méthodes peu perfectionnées, et il fallait de longues années pour conquérir la science, qui maintenant s'acquiert sans peine en quelques mois. De plus, les études littéraires accompagnaient les études juridiques; on ne feuilletait pas moins Aristophane ou Platon que Justinien, et plus d'une fois le jurisconsulte, en sortant d'expliquer les *Institutes*, commentait les tragiques grecs ou la *Rhétorique* de Cicéron.

II

Michel de L'Hôpital poursuivait le cours laborieux de ses études, quand il en fut arraché par une disgrâce qui vint envelopper toute sa famille. Le connétable de Bourbon, le dernier grand seigneur féodal, poussé à bout par la haine de la duchesse d'Angoulême et les injustices de François I^{er}, venait de quitter la France et d'offrir son épée à Charles Quint. Le sentiment national et patriotique, qui ne faisait que de naître, n'avait pas encore étouffé le sentiment féodal, et bien des feudataires croyaient dépendre de leur seigneur plutôt que du roi. Il n'est donc pas étonnant que de nombreux vassaux du connétable lui soient restés fidèles dans son malheur et l'aient accompagné dans sa fuite. Parmi eux se trouvait le père de Michel de L'Hôpital, à qui sa double qualité de conseiller et de médecin défendait de refuser cet honneur périlleux. Une commission fut aussitôt nom-

mée pour instruire contre le connétable et ses partisans, et le jeune Michel lui-même, rendu suspect à cause de son nom, fut jeté en prison. On reconnut, il est vrai, son innocence, mais ce ne fut qu'après deux ans qu'il put aller rejoindre son père, qui se trouvait à Milan auprès du connétable.

Cette faute de son père devait avoir une funeste influence sur sa destinée; à chaque effort qu'il allait faire pour s'élever, ce mot de rebelle devait être une arme entre les mains de ses ennemis ou de ses rivaux, et refroidir jusqu'au zèle de ses protecteurs eux-mêmes. Il ne resta pas longtemps à Milan, où son temps se consumait sans utilité aucune pour son instruction, qui était loin d'être complète, surtout à une époque où on devait tout apprendre pour savoir quelque chose. Comme les routes n'étaient pas sûres, que des bandes de lansquenets les parcouraient en tous sens, pillant et volant à loisir, il lui fallut se déguiser en muletier afin de pouvoir gagner Padoue. Padoue tenait une des premières places parmi les universités d'Italie, qui étaient les plus renommées de l'Europe. A l'étude du droit, de la philosophie, des belles-lettres se joignaient une politesse, un goût des beaux-arts encore ignorés du reste du monde. Michel de L'Hôpital y passa six années, que souvent, dans le cours de sa vie si agitée, il se rappela avec bonheur, et qu'il appelait, dans ses vers, l'époque la plus heureuse de son existence.

Pendant ce temps les événements avaient marché, le connétable de Bourbon s'était emparé de Rome, mais il avait trouvé la mort au milieu de sa victoire, abandonnant au hasard les compagnons qui avaient suivi sa fortune. Michel, appelé à Rome par son père, y trouva vite des protecteurs; instruit et capable il obtint facilement une charge d'auditeur de rote. Cette bonne chance ne fut pas la seule; le cardinal de Grammont, séduit par le mérite du jeune jurisconsulte, dont il appréciait le noble caractère et l'immense savoir, se déclara son protecteur. Il le décida à donner sa démission et à revenir en France, lui promettant de lui faire obtenir le rappel de son père et une place à la cour. L'Hôpital quitta donc Rome et se mit en route pour Paris, le cœur rempli d'espoir. Mais le mauvais sort n'avait cessé de le poursuivre: la première chose qu'il apprit en arrivant fut la mort du cardinal de Grammont. Il se trouvait là sans protecteur, au milieu d'une cour où son nom était suspect, et, sans ressource aucune, chargé du soin de sa jeune famille. Loin de se décourager, il se mit à l'œuvre bravement et se fit inscrire au barreau du parlement de Paris, persuadé que la science valait mieux que tous les protecteurs du monde.

III

Au seizième siècle la profession d'avocat était aussi aride, aussi ingrate qu'elle est facile et brillante aujourd'hui. Dès cinq heures du matin au palais, l'avocat passait sa journée dans le chaos d'une inextricable procédure, bien plus en praticien, qu'en parleuse brillant, comme le font nos Cicérons modernes. A une science profonde et variée, il fallait joindre une capacité et une persévérance très-grandes. Aucune de ces qualités ne manquait à Michel de L'Hôpital, qui se fut bientôt fait un nom parmi

les premiers. Son mérite, son intégrité le firent bien venir du lieutenant criminel Morin, qui lui proposa sa fille, avec une charge de conseiller au parlement pour dot. Toutefois, malgré tout le mérite qu'il reconnaissait à son futur gendre, le lieutenant criminel voulut agir avec toute la prudence d'un homme en place; il voulut savoir s'il ne serait pas compromis pour donner sa fille à un honnête homme dont le nom n'était pas bien vu à la cour. A cet effet, il écrivit une longue lettre au chancelier du Bourg, qui le rassura et lui conseilla même un mariage si honorable pour sa fille. On a conservé la lettre de ce père, modèle d'une prudence bien souvent imitée. La réputation de L'Hôpital était si bien établie, que le parlement lui-même fit une exception en sa faveur. La charge qui lui avait été accordée, étant celle d'un conseiller clerc, ne pouvait être occupée par un conseiller marié; néanmoins le parlement passa outre et consentit à l'admettre « sans tirer à conséquence, et à cause de l'heureuse expectation qu'on avait de ses talents. »

Alors commença pour L'Hôpital cette vie austère et laborieuse qui a fait la gloire de la magistrature française, à l'époque où les charges étaient données au mérite et non adjugées au plus offrant. « La vie du magistrat, dit un auteur de nos jours, était alors une existence si grave, si sévère, qu'à peine aujourd'hui comprenons-nous qu'on pût s'y consacrer. Les devoirs religieux qui entraient dans les habitudes de tous les jours, des audiences répétées et qui ramenaient le magistrat plusieurs fois par jour au palais, les conférences chez les présidents de chambre, les réunions en bureaux de grands et de petits commissaires, l'examen des pièces, la préparation des rapports, l'étude approfondie du droit romain, celle des grandes ordonnances et des recueils qui les avaient rassemblées et conférées, les recherches sur les décisions qui faisaient précédent en jurisprudence, la rédaction des arrêts, la lecture des livres saints, celle des grands auteurs classiques anciens et modernes remplissaient les heures de la journée. Il y eut longtemps peu de différence entre la vie d'un conseiller laïque et celle d'un conseiller clerc. » L'Hôpital s'assujettissait à ces obligations si diverses et si variées. Avant le point du jour, comme il le dit lui-même, il arrivait au palais, précédé de son serviteur, qui portait un flambeau pour l'éclairer. Ce devait être un spectacle curieux que de voir, à travers les rues étroites et obscures de la ville endormie, passer les graves conseillers, les uns à pied, les autres sur ces mules qui ont été si longtemps leurs montures de tradition. L'Hôpital ne sortait du palais que le dernier, quand l'huissier annonçait la dixième heure. Non pas que son travail de juge eût rien d'agréable ni d'attrayant, mais il se souvenait de cette parole de Pline, « que la patience du juge est une grande partie de la justice, » et il prêtait une oreille complaisante et attentive à ces discussions futiles et interminables; il se lançait à la recherche de la vérité à travers le labyrinthe sans issue de l'ancienne procédure.

IV

C'est ainsi que, renfermé dans l'exercice de ses devoirs, il vivait étranger, mais non indifférent, aux événements

qui se passaient autour de lui, souriant avec mépris des intrigues de cour, et gémissant du fond de son cœur sur les persécutions qui avaient ensanglanté la fin du règne de François I^{er}. Dans les vers qu'il adressa plus tard à François II, à l'occasion de son mariage, on remarque le passage suivant : « Pourquoi, dit le poète, nous appelons-nous disciples du Christ, si rien dans nos mœurs ne retrace son image ? Que le roi soit pieux envers la patrie, qu'il veille au salut des citoyens et leur porte un amour de père ; qu'il soit lent à punir, et cependant, ferme vengeur des crimes manifestes, qu'il n'abolisse pas les sentences des tribunaux ; qu'il ne brise pas les liens sacrés de la loi. Soit qu'il ait à choisir un magistrat ou un pontife, qu'il cherche longtemps en lui-même quel citoyen est digne d'un tel honneur : qu'il ne cède pas à la prière, à la séduction, aux courses empressées, mais que, suivant l'usage antique, il affiche publiquement le nom du pontife, du juge et qu'il écoute les discours de tout le monde. » Cet idéal du roi bon et juste n'est-il pas le contraire de François I^{er}, qui avait institué la vénalité des charges, perdu l'Italie pour avoir confié le commandement de ses armées aux frères de ses maîtresses, et brûlé des hommes dont le seul crime était de prier Dieu autrement que lui, lorsque l'adultère et tant d'autres vices immondes levaient fièrement la tête à sa cour ?

V

Pendant treize ans L'Hôpital exerça ces pénibles fonctions, se débattant contre les procès, comme il le disait, et roulant, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, ce rocher de Sisyphus, qui retombait toujours, quand un nouvel horizon s'ouvrait à lui. Le président Olivier, devenu chancelier, le fit nommer ambassadeur du roi auprès du concile de Trente. Ce concile avait été réuni pour sauver la foi menacée par l'hérésie de Luther. Depuis quelques mois le pape venait de le transporter à Bologne, pour le soustraire à l'influence de Charles Quint, cet ambitieux dont l'astuce et la tartufferie ont été décorées du nom de profonde politique, et qui faisait faire des processions pour la délivrance du pape que ses soldats tenaient assiégé au château Saint-Ange. Une partie seulement des évêques avait obéi à cet ordre du souverain pontife, les autres étaient restés à Trente, et un moment on put croire qu'on allait avoir deux conciles, comme jadis on avait eu deux papes. L'Hôpital resta dix-huit mois à Bologne, sans voir autre chose que des querelles, des intrigues, des divisions scandaleuses, parmi ceux qui s'étaient assemblés pour ramener la paix dans le monde. Ce spectacle ne contribua pas peu à lui donner ces idées de tolérance, de modération qui étaient naturellement dans son caractère, et qui le firent si souvent accuser d'hérésie ou d'athéisme, car c'était être coupable que de n'être pas fanatique. Les torts, les violences, les excès des deux partis l'éloignaient également, et s'il essaya de défendre les huguenots, c'est qu'un grand cœur est toujours du côté des malheureux et des persécutés.

VI

La scission du concile se prolongeant toujours et rendant tout résultat inutile, l'ambassadeur de Henri II revint

à Paris, où l'attendait une nouvelle déception. Son protecteur et son ami, le chancelier Olivier, était en disgrâce, et lui se trouvait de nouveau étranger et isolé dans une cour où il n'avait ni office ni emploi. La fortune lui vint du côté où il aurait le moins dû l'attendre ; le grave magistrat, le conseiller intègre, le savant jurisconsulte était dédaigné, l'érudite, le poète fut accueilli et protégé. La duchesse de Berry, fille de François I^{er} et sœur de Henri II, était de cette brillante pléiade de princesses amies des lettres, si célèbres au seizième siècle. Parmi elles on avait compté Marguerite de Navarre, qui avait écrit de jolis contes, Marguerite de Valois, qui faisait en latin de si beaux discours aux ambassadeurs polonais. Toutes ces lèvres, pour être fraîches et roses, n'en étaient ni moins spirituelles ni moins bien disantes. La duchesse de Berry avait puisé cet amour des lettres à la cour de son père et dans l'intimité de la belle Marguerite sa tante ; les poètes, les savants, les philosophes étaient bien accueillis à sa cour, et, chose qui étonnera nos contemporaines, les dames ne prenaient pas moins d'intérêt aux discussions philosophiques ou historiques, que ne pourrait le faire aujourd'hui un membre de l'Académie. Voici en quels termes L'Hôpital fait la peinture de ces réunions littéraires. « Une liberté décente, dit-il à la princesse, vous plaît mieux que toutes les flatteries. A votre table vient s'asseoir une réunion vantée d'hommes savants qui charment la longueur du repas par la variété de leurs discours ; vous paraissez au milieu d'eux comme une reine, arbitre éclairé des paroles et juge du théâtre. Vous écoutez leurs entretiens, vous écoutez les bons et quelquefois les mauvais vers que viennent vous lire les poètes. Vous accordez à tous de justes récompenses. » Depuis le mouvement imprimé aux lettres par la Renaissance, tous les souverains s'étaient fait gloire de les protéger ; les plus ignorants mêmes avaient à leur cour des poètes, comme ils avaient des fous. Cette protection n'était pas toujours à envier, et si Léon X récompensait un sonnet par le chapeau de cardinal, d'autres fois il faisait fouetter les poètes qui lui avaient déplu.

VII

La duchesse de Berry ne se contenta pas d'attirer L'Hôpital chez elle, elle le recommanda vivement à son frère Henri II, qui le nomma d'abord maître des requêtes, puis bientôt surintendant des finances. Dans cette nouvelle position, où il était si facile de se faire des amis et des créatures, L'Hôpital ne se fit que des ennemis, par son austère probité et son sévère contrôle. Les finances étaient dans un état désastreux, par l'avidité des traitants et les dilapidations de la cour. Les traitants, qui pressuraient le peuple, ne rendaient au roi qu'une faible partie des sommes extorquées par toutes sortes de vexations ; et ce peu d'argent qui rentrait devenait le plus souvent la proie de favoris avides et mendiants. Plus d'une fois on le vit s'opposer à ces aveugles libéralités du roi, et un jour il répondit courageusement à Henri II : « Sire, cet argent que Votre Majesté veut donner est la subsistance du peuple ; c'est la récolte et la nourriture de vingt villages sacrifiés à l'avidité d'un seul homme. » Peu lui importait

de se sentir entouré de haines et de ressentiments : il avait pris l'intérêt du peuple et celui de l'État ; sa conscience était satisfaite et il n'avait pas besoin d'autre récompense. Les illustres amitiés, les nobles encouragements ne lui manquaient pas. Tout ce qu'il y avait de grand dans les lettres ou la magistrature s'honorait de son commerce. C'était le chancelier Olivier, qui du fond de son exil le rassurait contre la crainte de la calomnie ; c'étaient de Thou, Montaigne, Joachim du Bellay, Paul de Foix, Jacques du Faur, qui l'honoraient de leur estime et de leur amitié.

sur toute autre considération, et il partit pour Paris « comme un autre censeur Caton, qui sçavait très-bien censurer et corriger le monde corrompu, » pour parler l'énergique langage de Brantome.

VIII

La situation était difficile quand L'Hôpital arriva au pouvoir ; les difficultés se dressaient de tous côtés, et mille obstacles étaient à surmonter. Le faible et incapable Henri II laissait le royaume ruiné par des guerres qu'a-



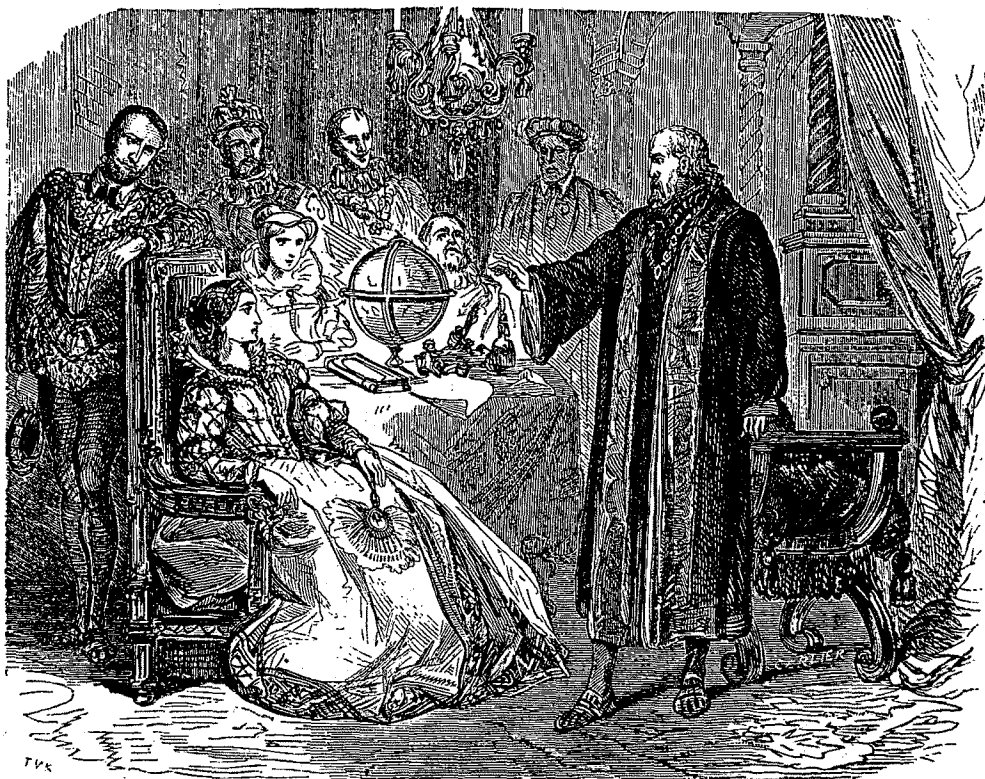
L'Hôpital allant au palais. (Page 34, col. 2.)

Sur ces entrefaites, la duchesse de Berry épousa le duc de Savoie, et en qualité de son chancelier, L'Hôpital fut chargé de l'accompagner. Il quitta sans regret cette cour où son inflexible probité n'avait trouvé que des détracteurs et des ennemis, et où il se voyait seul à soutenir les intérêts du roi et ceux de l'État. Il était à Nice auprès de sa nouvelle souveraine, quand une dépêche lui arriva, qui lui annonçait la mort du chancelier Olivier et le choix qu'on avait fait de lui pour le remplacer. L'Hôpital hésita un moment à quitter un poste tranquille et heureux pour une cour dont il connaissait la vie orageuse et agitée ; mais l'espoir d'être utile à son pays et d'apporter remède aux maux qui l'accablaient l'emporta

et avait terminées l'équivoque paix de Cateau-Cambrésis, paix qui imposait à la France des conditions désastreuses et laissait la porte ouverte à toutes les prétentions de l'Espagne, de l'Italie, de l'Angleterre et même de l'Allemagne. Les Guise, oncles de la jeune reine Marie Stuart, régnaient sans partage sur l'esprit de François II ; toutes les grandes charges du royaume, concentrées entre leurs mains, leur donnaient une puissance sans bornes sous un régime où la faveur était tout. Les princes du sang, le roi de Navarre et le prince de Condé, qui seuls eussent pu contre-balancer leur influence, étaient absents à la mort du roi, et quand ils arrivèrent à la cour, ils trouvèrent toutes les places déjà prises. Force avait bien été

à la reine mère, Catherine de Médicis, de se jeter dans leurs bras et d'épouser leur parti. Cette reine, dont la légende a voulu faire un monstre inexplicable, est un personnage d'une réalité historique très-vivante, et qui résume en elle seule les vices et les instincts violents de son époque. Fille de cette Italie renommée pour sa finesse, de cette Florence où Machiavel venait d'enseigner qu'il n'y avait d'autre politique que celle de la réussite et du succès, de ces Médicis qui de simples marchands étaient devenus princes souverains, elle avait gardé de son éducation première une grande habileté, l'absence complète de scrupules et une ambition sans bornes. L'ambition était chez elle la plus grande, pour ne pas dire la seule passion : au dix-huitième siècle elle eût

Henri II avait vivement poursuivi les hérétiques. A cette persécution l'exaltaient non-seulement ses courtisans et sa maîtresse Diane de Poitiers, qui se faisaient adjudger les dépouilles des victimes, mais le parlement lui-même, que le fanatisme faisait sortir de toute mesure. « D'autres conseillers, dit l'historien de Thou, Mynard et surtout le premier président Le Maistre, invoquaient contre les sectaires les peines les plus rigoureuses et, dans une séance royale, rappelèrent avec éloge l'exemple de Philippe Auguste qui, disaient-ils, avait fait brûler six cents Albigeois en un jour. » Aussi l'édit d'Ecouen décréait la peine de mort contre tous les luthériens du royaume, « lequel fut vérifié par tous les parlements, sans limitation, avec défense aux juges de diminuer la



L'Hôpital chez la duchesse de Berry. (Page 35, col. 2.)

agi par ruse et par diplomatie; au seizième, trouvant le règne de la violence établi, elle s'en servit comme d'un instrument tout naturel. Pendant toute la vie de Henri II, mise à l'écart par Diane de Poitiers, elle avait supporté cette humiliation avec un sourd frémissement, regrettant moins les droits de l'épouse que l'influence de la reine. Abandonnée, négligée de tous, sans aucun parti autour d'elle, elle avait attendu avec impatience le moment de ressaisir une autorité pour laquelle elle se sentait faite. Et quand ce jour était venu, elle s'était résolument alliée aux Guise, guettant l'heure de les supplanter et de régner seule et sans partage.

IX

Malgré les recommandations de François I^{er}, visité sur son lit de mort par le fantôme sanglant des Vaudois,

peine comme ils avaient fait. » Comme toujours, les persécutions, loin de diminuer le nombre des hérétiques, avaient contribué à son accroissement. Chaque jour des populations entières se déclaraient pour la foi en faveur de laquelle elles voyaient mourir tant de martyrs, et bientôt le camp des réformés s'appela Légion. Calvin avait recommandé une obéissance passive à ses sectateurs, il leur avait prescrit la soumission absolue aux autorités établies; mais tout dans les mœurs de l'époque les dissuadait d'une patience aveugle. Les luthériens n'étaient pas moins fanatiques que leurs adversaires, et croyaient comme eux posséder la vérité à l'exclusion de tous autres. D'un autre côté, la noblesse, nombreuse dans leurs rangs, se disait qu'elle ne portait pas une épée pour souffrir ainsi l'opprobre et l'oppression; enfin l'ambition se mettait de la partie, et, comme disait un auteur contemporain, « il y avait autant de malcontentement que de huguenoterie. »

X

Le commencement de ce règne n'était pas fait pour donner l'espoir de la paix et de la conciliation. Les Guise étaient catholiques autant par esprit de parti que par conviction, et le cardinal de Lorraine se distinguait entre tous par sa violence dans la persécution. Pour lui, comme pour bien d'autres (Brantôme entre autres), l'extermination par l'épée était le seul moyen de purger le royaume de la présence des huguenots. L'idée de la Saint-Barthélemy n'était pas neuve quand elle éclata, et plus d'une tentative du même genre l'avait précédée. Tout en ce moment poussait à la persécution : les encouragements des papes, les conseils et les exemples de Philippe II, et les instincts violents qui étaient dans les habitudes de tous. Dès le commencement du règne, Anne du Bourg, conseiller au parlement, avait été brûlé pour crime d'hérésie, sans être défendu par ses collègues, chez qui l'intolérance avait fait taire l'esprit de corps. De tous les côtés de la France les échafauds se dressaient, les bûchers s'allumaient, et des victimes mouraient au milieu des imprécations et des insultes. Mille pièges étaient tendus sous les pas des protestants pour les forcer à se dénoncer eux-mêmes ; à chaque coin de rue étaient des chapelles, des images de la Vierge, devant lesquelles il leur fallait se prosterner sous peine d'être outragés, insultés, trainés devant les juges, quand ils n'étaient auparavant mis en pièces par une populace furieuse et fanatique. Le hasard ou l'apostasie pouvaient seuls les dérober à ces iniques traitements. Quelquefois un trait d'esprit les tirait d'affaire, comme dans l'aventure suivante, racontée par Tallemant des Réaux. Un jour un huguenot, sortant de chez lui, aperçoit un prêtre portant le viatique à un malade ; il se retourne, mais à l'autre bout de la rue est un autre prêtre, ayant également en main une hostie consacrée. Impossible de rentrer chez lui, car la foule est là qui crie d'une voix menaçante : « A genoux, l'impie ! à genoux, l'hérétique ! à genoux devant Dieu ! » Le huguenot reste un moment hésitant, puis, se tournant vers ceux qui l'interpellaient ainsi : « De quel côté faut-il me mettre à genoux, leur demande-t-il, et lequel des deux est votre Dieu ? » La foule ne répondit rien, et le huguenot put s'en aller en paix.

XI

Ces scènes renouvelées tous les jours, ces craintes sans cesse renaissantes, cette continuelle incertitude du lendemain, et enfin l'établissement de la *chambre ardente* au sein du parlement pour connaître des crimes d'hérésie, devaient forcément amener la révolte et la guerre civile. Aussi ne doit-on pas s'étonner si tous les protestants de France prêtèrent l'oreille aux propositions de La Renaudie et entrèrent dans la conjuration d'Amboise. Il s'agissait de s'emparer du roi à Blois, pour le soustraire à l'influence des Guise, dont on devait faire le procès. Chez les grands l'ambition se mêlait à la question religieuse ; exclus de la cour, et voyant révoquées toutes les grâces accordées sous le dernier règne, ils étaient

venus en masse protester contre une mesure aussi arbitraire. Mais le duc de Guise avait fait dresser une potence aux portes mêmes du palais, menaçant d'y faire suspendre quiconque oserait solliciter le roi. Cette fois le mécontentement ne connut plus de bornes et la révolte fut résolue. Comme il arrive dans toutes les conspirations, le secret fut découvert : un avocat huguenot, nommé Avenelles, joua le rôle de traître, et alla tout raconter au duc de Guise. Celui-ci se retira à Amboise avec le roi. Les troupes protestantes, qui n'étaient pas averties, arrivèrent les unes après les autres et tombèrent dans les embuscades qu'on leur avait préparées ; tous ceux que la mort avait épargnés sur le champ de bataille furent fait prisonniers et réservés au supplice. Alors on vit un spectacle horrible, que l'histoire ne doit pas manquer d'enregistrer : chaque jour, après diner, les seigneurs et les dames de la cour se mettaient aux fenêtres du château, et voyaient par manière de distraction pendre, rouer et décapiter les plus nobles gentilshommes de France. Guise familiarisait ainsi le jeune roi avec la vue du sang, appelant inimitié et endurcissement le courage que la plupart montraient dans les supplices ; il traînait même à ce spectacle odieux sa femme, qui allait en sortant de là cacher ses larmes et ses sanglots dans la chambre de Catherine de Médicis. Un incident de cette lamentable histoire montrera, mieux que tout ce que nous pourrions dire, les habitudes et les mœurs de cette époque sans foi. Castelnau, avec treize gentilshommes, s'était rendu au duc Jacques de Nemours, qui leur avait signé la promesse qu'ils auraient la vie sauve ; mais Guise ne voulut pas reconnaître cet engagement et les gentilshommes furent pendus. Le chancelier Olivier soutint qu'un roi n'était pas engagé par sa parole donnée à des sujets rebelles. Il était triste de voir ceux mêmes chargés de faire respecter au souverain l'équité et la justice être les premiers à la lui faire oublier. Cette faiblesse fut le dernier acte du chancelier, qui mourut en reprochant au duc de Guise de l'y avoir poussé, et en lui disant qu'il serait cause de sa damnation.

XII

On comprend, dans de semblables circonstances, de quelle importance était le choix du chancelier, qui à cette époque remplissait la place de premier ministre. On proposa les sceaux à Jean de Morvilliers, évêque d'Orléans, qui refusa, épouvanté par les difficultés de la situation. Catherine de Médicis songea alors à Michel de L'Hôpital, dont la sagesse, l'intégrité, l'indépendance étaient restées dans le souvenir de tous, aussi bien au parlement qu'à la cour des comptes. Elle ne rechercha pas tant l'honnête homme et le grand citoyen que le ministre capable de résister aux Guise. A eux aussi ce choix parut convenir. Le père de L'Hôpital s'était retiré à leur cour après la mort du connétable de Bourbon, et le cardinal de Lorraine s'était déclaré le protecteur de Michel. Ils espéraient donc trouver en lui un instrument docile à leurs volontés. C'était connaître bien peu celui auquel ils s'adressaient. Son premier soin fut, il est vrai, d'écrire une lettre à son protecteur, où il le remerciait,

et ajoutait, après un grand éloge du défunt chancelier. « Je mettrai peine de approcher et imiter ses faits... ce que j'espère faire plus aisément, vous proposant en toutes mes actions comme mon chef, patron et conducteur. » Mais, malgré ces protestations, il garda son indépendance entière; et quand, plus tard, le cardinal lui reprocha son ingratitude, un jour qu'il s'opposait à ses volontés, le chancelier lui répondit qu'il n'acquittait pas ses dettes au détriment du roi et de l'Etat.

La première action de L'Hôpital comme chancelier fut un grand service rendu à la France : il empêcha l'établissement de l'inquisition. Le cardinal de Lorraine poursuivait de toutes ses forces l'érection de ce tribunal de sang, qui fonctionnait si bien en Espagne et dans les Pays-Bas. Quand L'Hôpital vint prendre place au conseil, l'édit était préparé, et il eût indubitablement passé sans la mort du chancelier Olivier. Ne pouvant ramener les esprits à des idées de tolérance, ni empêcher complètement la poursuite des hérétiques, L'Hôpital tourna la difficulté et ôta la connaissance du crime d'hérésie aux bénédictins pour la donner aux évêques de chaque diocèse. Il espérait avec raison que des pasteurs seraient plus doux pour les peuples confiés à leurs soins; que des moines sans pitié, qui ne connaissaient d'autre patrie que Rome, d'autre sentiment que le fanatisme. Un autre but était atteint : de cette façon on ne nommait pas grand inquisiteur le cardinal de Lorraine, qui se fût servi de cette arme terrible pour atteindre tous ses ennemis. Catherine, jalouse de la puissance toujours croissante des Guise, appuya l'avis de L'Hôpital, et l'édit de Romorantin fut signé. Les protestants l'accueillirent avec reconnaissance; ils virent bien qu'il leur était favorable, et qu'entre deux maux L'Hôpital avait dû choisir le moindre. Le chancelier alla ensuite porter cet édit au parlement, où il paraissait pour la première fois depuis sa nouvelle dignité. Il prononça un discours plein de sagesse, où il exposait la nécessité de corriger l'administration, de soulager les misères du peuple, de restaurer les finances et de rendre à la justice et à la religion l'éclat et la dignité que les passions leur avaient enlevés. Il fit une peinture très-vive de tous les maux que souffrait la France. « Tous les ordres sont corrompus, le peuple est mal instruit, on ne lui parle que de dîmes et d'offrandes, et jamais des bonnes mœurs. Chacun veut voir sa religion approuvée, celle des autres persécutée : voilà la piété. » Les esprits n'étaient pas disposés à écouter les sages paroles et les conseils de modération; il fallut des lettres de jussion pour forcer le parlement à enregistrer l'édit de Romorantin. Singulière destinée que celle de cet illustre corps : ce droit de remontrance dont jadis il avait usé pour le bien du royaume, il s'en servait maintenant pour soutenir ses passions et ses préjugés; et par une triste coïncidence, quand un chancelier ferme et sévère lui fermait la bouche, ce silence ne faisait que favoriser le despotisme et les envahissements de la couronne.

XIII

Les mécontents s'agitaient toujours et continuaient à réclamer la convocation des états généraux. La cour

reculait depuis longtemps devant ce moyen suprême; elle redoutait les plaintes des trois états, les comptes qu'ils demanderaient des finances, les réclamations qu'ils ne manqueraient pas de faire entendre contre les Guise. Aussi ceux-ci avaient donné à entendre au roi que qui-conque parlait de cette convocation était son ennemi mortel et coupable de lèse-majesté. Catherine de Médicis écrivait au roi d'Espagne, son gendre, que par le moyen desdits états on la voulait réduire à la condition d'une chambrière. Mais la situation demandant une solution, on prit un moyen terme, on convoqua à Fontainebleau l'assemblée des notables, où devaient se trouver tous les officiers de la couronne, la noblesse et le clergé. Le discours prononcé par le chancelier à l'ouverture de cette assemblée fut un appel à la modération de tous les partis; il les conjura de s'unir et de se réconcilier, au lieu de déchirer ainsi la France par leurs sanglantes dissensions. Les Guise firent retomber la faute sur les huguenots, disant que leur destruction était la seule manière de préserver le royaume. Alors Coligny s'avança; il était venu à Fontainebleau accompagné de huit cents gentilshommes. Il présenta une pétition signée par des milliers de protestants qui demandaient le droit de prier Dieu comme ils l'entendraient. Deux évêques, celui de Vienne et celui de Valence, firent aussi appel à des sentiments de tolérance; ils montrèrent que l'esprit du christianisme était la persuasion et non la persécution. Mais le fougueux cardinal de Lorraine prétendit que les saints conciles avaient prononcé, et qu'il fallait poursuivre les hérétiques conformément à leurs canons. Néanmoins, la convocation des états généraux fut résolue, et l'assemblée se sépara après avoir fixé leur ouverture au 10 décembre suivant.

Si les Guise avaient consenti si facilement à la convocation des États généraux, c'est qu'ils sentaient leur pouvoir décliner avec la santé du jeune François II, et qu'ils voulaient faire servir cette assemblée elle-même à l'exécution de leurs desseins. Pour cela il leur fallut travailler à faire nommer ceux dont ils étaient sûrs; ils avaient averti tous leurs amis de se trouver aux états provinciaux où devaient se faire les élections; « ils avaient ordonné aux juges d'empêcher que rien n'y fût proposé contre l'Église et contre leur autorité, et surtout que nul ne fût député pour aller aux états généraux duquel ils n'eussent bon et assuré témoignage de sa religion catholique romaine, afin que cette assemblée ne fût aucunement bigarrée, et que le roi les pût voir de meilleur œil. » Quand ils se crurent assurés de la majorité, ils firent un pas de plus. « Il fut lors délibéré et conclu, dit le même historien, que chacun serait contraint de faire confession de foi selon les articles dressés par la Sorbonne en l'an 1542 et vérifiés en la cour du parlement, sous peine de confiscation de corps et de biens. » Le roi devait exiger la même confession de tous les chevaliers de son ordre et dégrader à l'instant tous ceux qui s'y refuseraient, pour les livrer ensuite au bras séculier. C'était frapper Coligny, Dandelot et tous les nobles protestants; après quoi on aurait facilement raison des autres.

XIV

Mais avant tout il fallait perdre le roi de Navarre et le prince de Condé, ennemis de la religion aussi bien que des Guise. Sous prétexte qu'ils étaient les auteurs de la conjuration d'Amboise et des troubles qui avaient eu lieu dernièrement dans le Midi, leur arrestation fut décidée au conseil; l'ordre en fut signé par le roi et par le chancelier lui-même. En vain des avis arrivaient aux princes de tous côtés, leur disant qu'on en voulait à leur liberté et peut-être à leur vie, et qu'ils feraient mieux de s'assurer de quelque place forte que d'aller voter avec leurs ennemis, ils pensèrent qu'on n'oserait porter la main sur eux, et se

contre sa propre vie et celle de ses frères. Le prince, sans se troubler le moins du monde, ayant répondu que tout cela n'était que calomnies inventées par ses ennemis, et qu'il ferait clairement éclater son innocence : « Eh bien, reprit le roi, pour découvrir la vérité il faut y procéder par les voies ordinaires de la justice. » Et sortant aussitôt de la chambre, il ordonna au capitaine de ses gardes d'y retenir Condé prisonnier. » Une commission fut aussitôt formée, où de graves magistrats eurent le tort de prendre place. En vain le prince de Condé protesta qu'il ne lui reconnaissait aucun pouvoir pour le juger, et qu'il en appelait au roi, aux pairs et au parlement assemblé, la commission passa outre, et déclaré coupable de lèse-majesté, il fut condamné à mort. L'exécution de cette sen-



Mais L'Hôpital est là, qui lui parle. (Page 40, col. 2.)

dirigèrent pleins de confiance vers Orléans, où le roi les avait invités à se rendre. Ils furent étonnés de ne pas être reçus avec les honneurs accoutumés et de voir les nombreux hommes d'armes qui remplissaient la ville et gardaient le logis du roi. Celui-ci les reçut froidement et les conduisit dans la chambre de la reine sa mère, où les Guise ne les suivirent pas. « Catherine, fidèle à son plan de se montrer indépendante et de rester étrangère aux partis, les reçut avec les marques d'honneur ordinaires, et tant d'apparence de tristesse qu'on lui vit tomber les larmes des yeux. Mais le roi, poursuivant comme il avait commencé, se tourna vers le prince de Condé, et se plaignit avec des paroles amères que, sans lui avoir jamais fait aucune injure ou mauvais traitement, le prince, au mépris de toute loi divine et humaine, eût soulevé plusieurs fois ses soldats contre lui, eût commencé la guerre civile dans plusieurs parties de son royaume, et enfin eût machiné

tence ne fut suspendue que par le refus que fit L'Hôpital de signer un jugement aussi inique. « Je sais mourir, mais non me déshonorer », répondit-il à toutes les instances des Guise. Un autre événement contribua à sauver le prince de Condé; François II se mourait, et à la cour on s'occupait de l'avenir bien plus que du présent. Catherine, pressée par les Guise de faire mourir les princes de Bourbon, hésite incertaine; mais L'Hôpital est là, qui lui parle non le langage de la justice dont elle se soucie peu, mais celui de l'intérêt qu'elle comprend bien mieux. Il lui représente l'ambition sans borne du prince lorrain, contre lequel la présence du roi de Navarre lui sera d'un grand secours. Médicis s'abandonne à ses sages conseils, et tandis que son fils expire dans la chambre voisine, elle fait venir en secret le roi de Navarre et conclut avec lui une alliance qui met les jours de Condé hors de tout danger. Mais l'intrigue était chez elle un

besoin si impérieux que dès le lendemain même elle faisait de nouveaux plans avec le cardinal de Lorraine, incapable de comprendre la grande politique du chancelier, qui voulait la faire régner pour elle-même et pour l'État.

XV

Huit jours après la mort de François II, Charles IX vint en grande pompe faire selon l'usage l'ouverture des états généraux. Dans son discours, le chancelier de L'Hôpital recommanda à tous les ordres de l'État la prudence, la sagesse et la modération. Il ajouta en parlant du jeune roi Charles IX : « Jamais orphelin, sans en excepter aucun,

poursuivis par le glaive de la loi. L'Hôpital, voyant qu'il ne pouvait rien faire sortir de cette assemblée pour la pacification religieuse, tâcha d'en tirer parti pour le bien de l'État et la réforme de la justice. Il fit reconnaître la régence de Catherine de Médicis et publia la fameuse ordonnance d'Orléans, qui est restée un de ses titres de gloire, et que lui-même avait rédigée. C'était un véritable code en cent cinquante articles, qui apportait dans l'administration, dans les finances et dans la justice un ordre qui y manquait jusqu'à ce jour.

XVI

De quelque côté que se tournât L'Hôpital, il trouvait la



L'Hôpital aux états généraux. (Page 41, col. 1.)

ne s'est trouvé plus obéré que lui et plus dénué de toutes ressources. Il s'adresse donc à vous, comme aux représentants d'une nation généreuse qui n'a jamais abandonné ses rois dans leur détresse, et vous demande tout à la fois aide et conseil. On vous remettra un état détaillé des recettes et des dépenses, des revenus et des charges. Ce que vous arbitrerez deviendra un règlement perpétuel pour la cour de France. Le roi et la reine sont fermement résolus de s'y conformer. » Ensuite les orateurs des trois ordres, parlant à genoux, présentèrent les vœux exprimés dans les cahiers de leurs commettants, qui songeaient bien plus à leur intérêt particulier, qu'à celui de l'État. Le tiers état ceasura vivement la conduite scandaleuse et la négligence du clergé; la noblesse blâma le luxe de l'Église et demanda pour les protestants le droit d'avoir des temples et un culte séparés; quant au clergé, il soutint que les biens de l'Église devaient être exempts de toutes charges publiques, et que les hérétiques devaient être

même opposition à ses idées sages et conciliantes. Les parlements montraient une résistance aveugle à enregistrer les édits où perçait un peu de tolérance. En vain le chancelier leur adressait de vertes sermons, en vain il leur disait avec sa rude franchise : « Vous êtes juges du pré ou du champ, non de la vie, non des mœurs, non de la religion. Vous pensez bien faire d'adjudger la cause à celui que vous estimez plus homme de bien ou meilleur chrétien; comme s'il était question entre les parties lequel d'entre eux est le meilleur poète, orateur, peintre, artisan, et enfin de l'art, doctrine, force, vaillance, ou autre quelconque suffisance et non de la chose qui est amenée en jugement. Si vous ne vous sentez assez forts et justes pour commander vos passions et aimer vos ennemis, selon que Dieu commande, abstenez-vous de l'office de juges. » La voix du fanatisme était plus forte que celle de la raison, et les édits étaient enregistrés avec des réticences secrètes, qui permettaient d'en éluder l'observation. A la cour les-

sages conseils n'avaient pas plus de chance d'être écoutés, et la réconciliation des Guise, du connétable de Montmorency et du maréchal Saint-André venait de donner naissance à un triumvirat qui ne devait pas être moins fatal à la France que celui de Rome ne l'avait été à la république. Quant à Catherine de Médicis, croire à ses promesses était chose impossible. Pendant le règne de Charles IX, tantôt elle flatta les protestants, tantôt elle les combattit, jusqu'au jour où elle les accabla par la Saint-Barthélemy. Un moment on avait pu croire que les huguenots allaient l'emporter et que le royaume de France sortirait de la communion catholique, mais bientôt la reine mère avait changé d'avis avec cette mobilité et cette indifférence qui étaient le fond de son caractère. Peu lui importait d'ailleurs la question religieuse, et un jour elle accueillit la nouvelle d'une victoire remportée par les protestants, par ces paroles naïves : « Eh bien, nous prions Dieu en français au lieu de le prier en latin ». Elle n'était pas la seule souveraine à voir dans la religion une question avant tout politique : François I^{er}, dans ses démêlés avec le pape, l'avait menacé de suivre l'exemple de Henri VIII ; et un siècle plus tard, au moment même de la révocation de l'édit de Nantes, Louis XIV devait faire sentir au souverain pontife qu'il ne tenait qu'à lui d'arracher la France à l'obéissance de Rome. Le chancelier se trouvait donc seul, privé de tout point d'appui, obligé de puiser sa force en lui-même et dans le sentiment du devoir qui est la force et la récompense des grandes âmes. Loin d'être découragé par tant d'efforts infructueux, il accueillait avec joie toute nouvelle tentative, et c'est le cœur plein d'espérance qu'il alla au colloque de Poissy, où les docteurs des deux religions devaient discuter et tâcher de s'entendre pour rédiger une profession de foi commune aux protestants et aux catholiques. Mais cette réunion ne fit qu'apporter le germe de nouvelles dissensions ; les invectives succédèrent à la discussion ; des cris d'anathème s'élevèrent de toute part quand on entendit Théodore de Bèze nier la présence réelle dans l'eucharistie, et le jésuite Lainé traita les docteurs calvinistes de singes, de renards et de monstres. Battu de ce côté, le chancelier se tourna d'un autre, et il obtint de la reine de réunir en assemblée solennelle les membres choisis des huit parlements du royaume. Il leur fit adopter l'édit de janvier, qui devait plus tard servir de base à l'édit de Nantes, édit par lequel la liberté de conscience était enfin établie. Mais le parlement de Paris refusa jusqu'à trois fois de l'enregistrer, en dépit des remontrances du chancelier, qui leur représentait que si l'on ne voulait pas accorder un culte public aux protestants, il fallait ou les bannir ou les exterminer.

XVII

Le parlement céda, mais à quoi servait d'enregistrer un édit que personne n'était disposé à respecter ? De tous côtés arrivaient de funestes conseils qui achevaient d'exciter les esprits dont l'irritation était portée au comble. Le pape Pie IV proposait au roi de lui prêter de l'argent pour faire la guerre aux huguenots, et consentait à l'aliénation des biens de l'Église pour une somme de cent mille écus, à la

condition qu'on destituerait et emprisonnerait le chancelier, regardé comme le plus grand ennemi du catholicisme. Philippe II menaçait Catherine de son ressentiment si elle ne continuait les persécutions. Dans les villes les luttes entre catholiques et huguenots éclataient tous les jours. Les provinces étaient en proie aux troubles et aux séditions. Le prince de Condé armait dans Paris pour soutenir la cause de ses coreligionnaires, tandis que le roi de Navarre, indigne père de Henri IV, abandonnait lâchement son parti en échange de la cession de l'île de Sardaigne. En vain, sous l'inspiration du chancelier, Catherine avait écrit au souverain pontife une longue lettre où elle exposait que « le nombre des protestants était devenu si considérable qu'on ne pouvait plus les contenir ni par les lois, ni par le fer ; que l'exemple d'une partie de la noblesse et de beaucoup de magistrats entraînait la multitude ; que leur croyance étant sur plusieurs points conforme à la foi orthodoxe, il paraissait d'une sage politique, à beaucoup de catholiques zélés, de les admettre à la communion de l'Église, malgré certaines opinions qui sur quelques points les en éloignaient ; que ce serait d'ailleurs un moyen de parvenir à la réunion de l'Église grecque avec l'Église latine. » Le pape répondait que l'extermination était le seul moyen de traiter avec les hérétiques. Tout était prêt pour la guerre civile, et il suffisait du plus léger incident pour la faire éclater. Cet incident fut le massacre de Vassy, qui selon l'expression de De Thou, « fut le premier son de la trompette guerrière qui dans toute la France appelait les séditions à prendre les armes. »

XVIII

Le duc de Guise et le cardinal de Lorraine revenaient à Paris ; en passant au bourg de Vassy, presque entièrement composé de protestants, ils entendent le son d'une cloche et demandent ce que c'est. On leur répond que c'est la cloche qui sonne le prêche des hérétiques. Aussitôt le duc se dirige vers la grange où se tenait l'assemblée. Mais son escorte l'avait devancé, elle avait troublé le prêche, fait sortir les protestants, qu'elle poursuivait à coups de pierres, outragé et blessé les femmes, les enfants, les vieillards. Sa femme, la duchesse de Guise, l'envoie supplier d'épargner au moins les femmes enceintes, mais lui-même au milieu de la mêlée a été blessé à la figure : la vue de son sang redouble la fureur de ses gens, qui massacrent indistinctement tout ce qui tombe sous leurs coups. Un long cri d'indignation s'éleva de toute la France protestante en apprenant cette lâche tuerie. Les protestants veulent aller trouver la reine pour lui demander justice des édits violés. Mais Guise les a déjà prévenus, il s'est imposé de force la reine, l'entraîne dans son parti et la décide à déclarer la guerre à Condé. En vain L'Hôpital veut résister, prévoyant tous les maux qui vont résulter de la guerre civile. Le connétable de Montmorency lui dit qu'un homme de robe ne doit pas entrer dans un conseil où l'on discute sur la guerre : « Sans doute je ne sais pas faire la guerre, répond L'Hôpital, mais je sais très-bien s'il est utile de la faire. » Et voyant que ses conseils sont devenus inutiles, que sa présence est odieuse, il se retire dans sa

propriété du Vignay, près d'Etampes, seule manière qui lui restât de protester contre les malheurs qui allaient accabler la France.

XIX

Nous ne voulons pas faire ici le récit de cette lutte fratricide qui pendant près d'un an ensanglanta la France, et durant laquelle les deux partis se signalèrent par les atrocités les plus barbares. Entre tous, Montluc et le baron des Adrets se signalèrent par des exploits qui rappellent les époques les plus funestes de l'histoire. Les massacres, les incendies, les trahisons étaient les actes les plus doux; et comme si ce n'était pas assez de semblables horreurs, les étrangers vinrent apporter aux deux partis le secours de leur fureur. Les Espagnols accoururent aider Montluc dans son œuvre d'extermination, tandis que les Anglais appelés au secours de Rouen s'emparaient du port du Havre. Plusieurs tentatives avaient déjà été faites pour rendre la paix à la France épuisée, mais le fanatisme, une-intolérance égale des deux côtés les avait toujours fait échouer. L'assassinat du duc de Guise par Poltrot parut apaiser un moment la rage des partis, et la paix d'Amboise fut conclue. L'Hôpital résolut d'en profiter, autant qu'il était en lui, pour réparer les maux causés par la dernière guerre; l'intérêt le plus pressant était de chasser les étrangers du sol de la France et de reprendre aux Anglais le Havre dont ils s'étaient emparés et dont ils refusaient de se dessaisir. Comme l'argent manquait pour assiéger cette ville, il proposa de recourir à cette aliénation des biens du clergé que le pape avait autorisée pour faire la guerre aux hérétiques. Et à ceux qui voulaient s'opposer à cette mesure, il répondait: « Le bien de l'Église est aux estats. » Catholiques et protestants s'unirent pour cette œuvre commune, et en quelques jours la place fut reprise. Comme le roi avait atteint sa quatorzième année, le chancelier le fit déclarer majeur au parlement de la ville de Rouen; cette cérémonie auguste, qui attira un grand concours de populations, consola la ville des horreurs qu'elle avait eues à subir. C'est à l'occasion de cette majorité que Catherine écrivit au roi son fils, sous les inspirations du chancelier, la lettre suivante, peinture fidèle de la vie de la cour à cette époque:

« Et afin qu'en effet cela soit connu d'un chacun, je désirerois que prissiez une heure certaine de vous lever, et pour contenter votre noblesse, faire comme faisoit le feu roy vostre père; car quand il prenoit sa chemise et ses habillements, entroient tous les princes, seigneurs, chevaliers de l'ordre, gentilshommes de la chambre, maîtres d'hôtel et gentilshommes servants entroient lors, et il parloit à eux et le voyoient, qui les contentoit beaucoup. Cela fait, il s'en alloit à ses affaires, et tous sortoient, hormi ceux qui en estoient et les quatre secrétaires. Si faisiez de même cela les contenteroit fort, pour estre chose accoustumée de tout temps aux roys vos père et grand-père. Et après cela que donassiez une heure ou deux à ouïr les depesches et affaires, qui sans vostre présence ne se peuvent depescher; et ne passer les dix heures pour aller à la messé, comme on avoit accoustumé au roy vostre père et grand-père, que tous les princes et

seigneurs vous accompagnassent, et non comme je vous vois aller, que vous n'avez que vos archers; et au sortir de la messe disnez si il est tard, ou sinon vous promener pour vostre santé, et ne passez onze heures que ne disniez.

XX

« Et après disner, pour le moins deux fois la semaine, donnez audience, qui est chose qui contente infiniment vos sujets, et après vous retirer et venir chez moy ou chez la royne, afin que l'on connoisse une façon de cour, qui est chose qui plaist infiniment aux François pour l'avoir accoustumé. Et ayant demeuré demi-heure ou une heure en public, vous retirer en vostre estude, ou en privé, où bon vous semblera. Et sur les trois heures après midi vous alliez promener à pied ou à cheval, afin de vous montrer, contenter la noblesse et passer vostre temps avec cette jeunesse à quelque exercice honneste, sinon tous les jours, au moins deux ou trois fois la semaine; cela les contentera beaucoup, l'ayant ainsi accoustumé du temps du roy vostre père, qu'ils aimoient infiniment.

« Et après cela souper avec vostre famille, et l'après souper, deux fois la semaine, tenir salle du bal; car j'ay ouï dire au roy vostre grand-père, qu'il falloit deux choses pour vivre en repos avec les François et qu'ils aimassent leur roy, les tenir joyeux et occuper à quelque exercice. Pour cet effect, souvent il falloit combattre à cheval et à pied, courre la lance, et le roy vostre père aussi, avec les autres exercices honnestes aux quels il s'employoit et les faisoit employer. Car les François ont tant accoustumé, s'il n'est guerre, de s'exercer, que qui ne leur fait faire, ils s'emploient à d'autres choses plus dangereuses. Et pour cet effect, au temps passé les garnisons des gens d'armes estoient par les provinces où la noblesse d'alentour s'exerçoit à courre la bague ou tout autre exercice honneste; et outre qu'ils servoient pour la sûreté du pays, ils gardoient leurs esprits de pis faire. Or, pour retourner à la police de la cour, du temps de vostre grand-père, il n'y eut homme si hardy d'oser dire dans sa cour injure à un autre, car s'il eût esté ouï, il eût esté mené au prévost de l'hôtel.

XXI

« Les capitaines des gardes se promenoient ordinairement par les salles et dans la cour. Quand l'après diner le roy estoit retiré en sa chambre, ou chez la royne, ou chez les dames, les archers se tenoient ordinairement aux salles parmi les degrés et dans la cour, pour empescher que les pages et laquais ne jouassent et tinsent les berlans qu'ils tienent ordinairement dans le château où vous êtes logé, avec blasphèmes et jurements, chose exécrationnelle; et renouveler les anciennes ordonnances et les vôtres même en faisoient faire punition bien exemplaire, afin que chacun s'en abstint. Aussi les suisses se promenoient ordinairement à la cour, et le prévost de l'hôtel avec ses archers dans la basse-cour et parmi les cabarets et lieux publics; pour voir ce qui s'y fait et

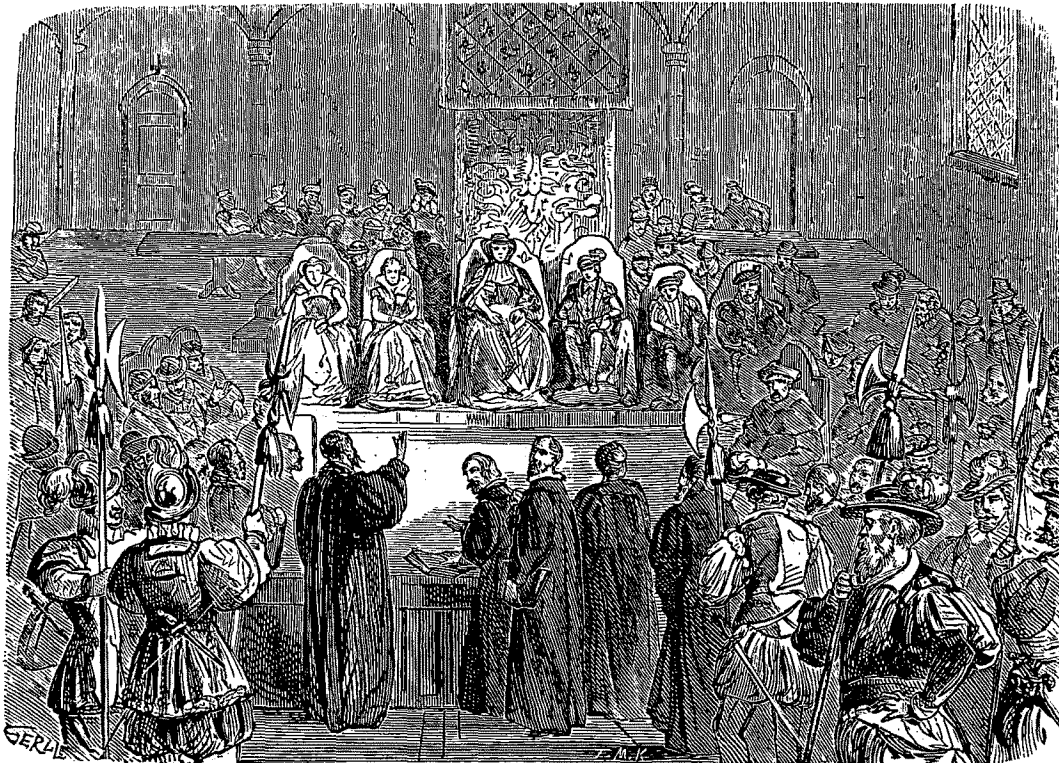
empescher les choses mauvaises, et pour punir ceux qui avoient délinqué.

« Aussi les portiers ne laissoient entrer personne par la porte du chasteau, si ce n'estoit les enfants du roy, les frères et sœurs, en coche, à cheval et en litière. Les princes et princesses descendoient dessous la porte, les autres hors la porte. Tous les soirs, depuis que la nuit venoit, le grand-maistre avoit commandé au maistre d'hôtel de faire allumer des flambeaux par toutes les salles et passages, et aux quatre coins de la cour et de grez des falots. Et jamais la porte du chasteau n'estoit ouverte que le roy ne fût éveillé, et il n'y entroit et sortoit personne, quel qu'il fust. Comme aussi au soir dès que le roy estoit couché, on fermoit les portes et on met-

assistoit un des principaux gentilshommes de ladite chambre, et au soir le roy se déshabillait en la présence de ceux qui estoient entrez au matin, lorsqu'on portoit les habillements. »

XXII

Il ne faut pas se le dissimuler, malgré la misère des temps, l'épuisement des finances, la cour n'avait jamais été si brillante; les bals, les fêtes se succédaient, les intrigues galantes se mélaient aux menées ambitieuses et aux projets d'assassinat. Catherine de Médicis se montrait toujours environnée d'un nombreux essaim de filles d'honneur (appelées ainsi par ironie). Toutes jeunes, belles,



L'Hôpital au Colloque de Poissy. (Page 42, col. 1.)

toit les clefs au chevet de son lit. Et au matin, quand on alloit convier pour son disner et souper, le gentilhomme qui tranchoit devant lui alloit quérir le couvert, et portoit en sa main la nef et les couteaux avec lesquels il devoit trancher devant lui. L'huissier de salle, et après les officiers pour couvrir. Comme aussi quand on alloit à la viande, le maistre d'hôtel y alloit en personne, et le pannetier, et après eux c'estoient enfants d'honneur et pages, sans valetaille ny autres que l'escuyer de cuisine, et cela estoit plus seur et plus honorable.

« Aussi l'après diner et l'après souper, quand le roy demandoit sa collation, un gentilhomme de la chambre l'alloit quérir, et s'il n'y en avoit point, un gentilhomme servant qui portoit en sa main la coupe, et après lui venoient les officiers de la pannetterie et échançonnerie. Aussi en la chambre n'entroit jamais personne quand on faisoit son lict. Et si le grand chambellan ou premier gentilhomme de la chambre n'estoit à le voir faire, y

faciles, d'une grande naissance, elles étaient en se mains un instrument de gouvernement, pour découvrir le secret des ennemis et attirer des partisans à la cour : les maladroites seules avoient tort et se voyaient ignominieusement chasser de la cour. C'est au milieu de ces fêtes toutes païennes, par la licence qui y régnait, que furent accueillis les ambassadeurs des puissances étrangères qui venaient proposer à Charles IX de signer un traité pour garantir l'exécution du concile de Trente. Ce fameux concile, après diverses vicissitudes, avait enfin terminé sa longue et orageuse session. La politique des papes y avait fait consacrer leur domination spirituelle et temporelle sur tous les princes de la terre. Leurs actes, dans ces dernières années, n'avaient que trop manifesté leur tendance à revenir vers un passé pour jamais évanoui. On avait vu la cour de Rome proposer au roi de Navarre, qu'elle voulait détacher du parti des protestants, la main de la jeune Marie Stuart et l'investiture du

royaume d'Angleterre, où régnait l'hérétique Élisabeth. Pie IV avait même préparé une bulle où il excommuniait Jeanne d'Albret, et offrait son royaume à qui voudrait s'en emparer. Le légat avait dissuadé le pape de la publier, en lui représentant quel mauvais effet elle ferait en France. On peut juger si les nouvelles prétentions de la cour de Rome, ainsi formulées par le concile de Trente, furent vues d'un bon œil dans cette France qui avait la passion des libertés gallicanes. Le chancelier, non-seulement s'opposa à la réception officielle des décrets de ce concile, comme il s'était opposé à l'arrivée du cardinal de Ferrare en qualité de légat, et dont il n'avait signé les lettres qu'avec cette mention « qu'il y était forcé et qu'il n'y consentait pas, » mais il fit écrire contre eux un

d'abord il conseilla au roi un voyage dans les provinces de France, voulant lui montrer les désastreux effets produits par la guerre civile, et étudier de près les diverses imperfections, pour y remédier plus sûrement. La Bourgogne, la Provence, la Guyenne furent tour à tour visitées; l'esprit de fanatisme sévissait dans ces provinces méridionales plus que partout ailleurs, et le chancelier fut obligé de demander une garde pour sa sûreté personnelle, si grande était l'animosité que son esprit de tolérance avait excitée contre lui. A Bordeaux il décida le roi à tenir un lit de justice, et lui-même reprocha au parlement les désordres de tous genres auxquels se livraient les conseillers. « Messieurs, dit-il, je crains qu'il n'y ait ceans de l'avarice, car on m'a dit qu'il y en



Montaigne visite L'Hôpital. (Page 46, col. 2.)

mémoire par Dumoulin. Ce célèbre juriconsulte était, comme tous ceux de son époque, aussi versé dans le droit canon que dans le droit civil. Le premier il avait prouvé la fausseté des prétendues *Décrétales* dont la papauté s'était servie si longtemps; son mémoire contre la décision du concile de Trente, dont il prouva la nullité au point de vue juridique, et qu'il montra contraire à la constitution de la France et de ses libertés, lui valut de longues persécutions, auxquelles L'Hôpital ne put le soustraire qu'un moment.

XXIII

Voyant la plupart de ses efforts pour la pacification religieuse rester sans résultats, le chancelier se tourna du côté de la justice, dont plus que tout autre il connaissait les imperfections, et dont la réforme lui était à cœur. Et

avait qui prenaient pour faire bailler des audiences; et quand on le leur reprochait, ils répondaient : C'est bien pis à la cour, et c'est là que sont les gros larrons; mais ce n'est bien ni ici, ni là. » Montaigne, qui avait été conseiller à ce parlement, ne parlait pas autrement de l'intégrité de ceux qui le composaient.

XXIV

Mais ce voyage, dont L'Hôpital espérait tant pour la pacification des esprits et le bien de la France, eut une issue toute contraire. A Bayonne, où la cour s'était arrêtée, Catherine de Médicis eut des entrevues avec le duc d'Albè, émissaire de la cour d'Espagne. Le sanglant conseiller de Philippe II n'eut pas de peine à faire revenir la reine mère aux idées de violence et à lui présenter le système de l'extermination comme la meilleure ligne

ce qu'il plaira à Dieu quand mon heure sera venue. » Le politique à suivre. Quand la cour revint, la Saint-Barthélemy était déjà résolue en principe, et l'influence de L'Hôpital pour jamais détruite. Le dernier acte important auquel il concourut fut la publication des belles ordonnances de Moulins, qui faisaient faire un si grand pas à notre système judiciaire, et qui devaient compléter plus tard les ordonnances de Louis XIV. Malgré l'élévation de son esprit, la largeur de ses idées, il paya un tribut aux erreurs de son siècle par ses édits pour réprimer le luxe et par ses lois somptuaires, lois qui ont toujours été fatales à l'industrie et au commerce, sans être profitables aux mœurs. On y remarque cette minutie de détails pratiques qui de tout temps a été le caractère saillant de l'administration française. Telle est la défense faite aux pâtisseries de crier les petits pâtés dans les rues, pour ne pas exposer le public aux indigestions; mais à côté de cela étaient les ordonnances pour diminuer le nombre des tribunaux inférieurs, bannir les concussionnaires de la justice, abrégier les longueurs de la procédure, limiter la juridiction des parlements et protéger les droits des créanciers, des mineurs et des veuves. Ce résultat fut le seul de l'assemblée de Moulins, qui se termina par une réconciliation peu sincère entre Coligny et les Guise. Cependant les édits étaient peu observés, les parlements continuaient à condamner les hérétiques; sur l'annonce que les protestants étaient en armes sous la conduite de Condé, la cour s'enfuit précipitamment à Meaux, contre l'avis du chancelier, qui voulait tout faire pour conserver la paix. Lui-même avec Jean Morvilliers, évêque d'Orléans, alla trouver Condé et Coligny dans leur camp, leur reprocha de violer leurs serments et de troubler la paix publique. Ceux-ci en rejetèrent la faute sur les Guise, alléguant l'oppression qui pesait sur eux, les desseins sans cesse renaissants des catholiques pour détruire leur religion, secondés par les avis et l'alliance du duc d'Albe. Le chancelier fit comme toujours de vains efforts pour arrêter l'effusion du sang. « Je puis assurer, dit-il dans son testament, que, j'avois que les armes ayent été prises par quatre ou cinq fois, j'ay tousjours conseillé et persuadé la paix, estimant qu'il n'y avoit rien si dangereux en un pays qu'une guerre civile, ni plus profitable qu'une paix, à quelque condition que ce fust. De là tous se prindrent presque à se moquer de moy, qui ne demandoient que nouveaux changements d'affaires, et qui disoient haut et clair que cette guerre se pouvoit mettre à fin sans difficulté. » On courut donc aux armes, et le combat sans résultat fut suivi d'une paix aussi peu décisive.

XXV

Pendant cette trêve les partis continuèrent à s'agiter, plus actifs, plus animés que jamais les uns contre les autres. Une bulle, qui arriva de Rome, précipita les événements et la chute de L'Hôpital. Elle permettait l'aliénation de cent mille écus des biens du clergé pour continuer la guerre contre les hérétiques. En vain L'Hôpital se jeta aux pieds de la reine, la conjurant de ne pas ensanglanter de nouveau le royaume, sa voix n'était plus écoutée comme autrefois. Le roi lui-même, qui

avait pour lui tant de déférence et l'appelait son père, refusait de l'écouter. Malgré cette inimitié sourde qu'il trouvait dans tous, L'Hôpital restait fidèle à son poste, espérant encore faire quelque bien, mais une dernière circonstance le décida à la retraite. Le conseil ayant pris la résolution d'interdire aux huguenots toute fonction de judicature et toute charge dans l'Université, il refusa de signer l'édit et se retira de nouveau dans sa campagne du Vignay, en gémissant sur les maux qui allaient accabler la France. C'était le bon ange de Catherine de Médicis qui s'en allait : la dynastie des Valois allait consommer l'acte qui devait mettre le sceau à ses crimes et à ses violences.

Réfugié dans sa paisible demeure, l'ancien chancelier occupait ses loisirs en composant des vers latins et en recevant la visite des penseurs et des philosophes ses contemporains, entre autres celle de Montaigne, le philosophe sceptique, qui ne prenait pas moins de plaisir à causer avec les vivants qu'à « fréquenter les âmes des morts. » De temps à autre il ne pouvait s'empêcher de jeter un regard de tristesse sur les dissensions qui continuaient à déchirer la France, et de gémir en pensant qu'il ne pouvait être d'aucune utilité à son pays. « Non, je ne demeure pas vaincu, écrivait-il au président de Thou, quoique la violence des hommes pervers ait arraché l'État de mes mains. Je n'ai pas reculé comme les lâches avant le premier péril, ni pris la fuite quand le combat était douteux encore. J'ai souffert tous les travaux que j'avais la force de porter. Je n'ai ménagé ni mon ardeur, ni ma vie, tant qu'il me restait l'espérance de servir la patrie, de servir le roi. Enfin, abandonné de tous mes appuis, le roi et la reine n'osant plus me défendre, je me suis éloigné en plaignant le sort cruel de mon pays. Maintenant j'ai d'autres soins : mes études longtemps interrompues et soutien de ma vieillesse, mes petits enfants, gage précieux pour moi. Je soigne aussi les richesses de mon champ, que la vie laborieuse de la cour me faisait négliger, et qui me semble un royaume, si toutefois il y a maintenant pour les citoyens quelque possession durable et sûre. J'espère aussi, puisque la sagesse ne peut plus rien, qu'il descendra quelqu'un du ciel pour comprimer tant de maux d'une main forte, pour sauver nos débris par les armes et rétablir le roi sur son trône. Oh ! combien la mort serait adoucie pour moi dans la vieillesse, si je voyais mes anciens rois rétablis dans leur pouvoir, et mes concitoyens affermis dans la liberté ! »

XXVI

Ce grand patriote était, une nuit, à méditer au fond de sa retraite, quand tout à coup des bruits d'armes, des cris lamentables viennent frapper ses oreilles. C'était la Saint-Barthélemy qui promenait sa fureur par toute la France. Le chancelier avait trop d'ennemis, sa tolérance avait trop souvent été traitée d'hérésie, pour qu'il ne fût pas menacé dans cette nuit fatale. « Il étoit chez luy, dit Brantome, lorsque le massacre de Paris fut fait. Quand il l'entendit : « Voilà un très-mauvais conseil, dit-il ; je ne scay qui l'a donné, mais j'ay belle peur que le royaume de France en pâtisse. » Et ainsy que ses amis luy dirent qu'il se gardast : « Rien, rien, dit-il, ce sera

lendemain on luy vint dire qu'on voyoit force chevaux sur le chemin qui tiroient droict vers luy, et s'il ne vouloit pas qu'on leur tirast et qu'on fermast la porte sur eux. « Non, non, dict-il, mais si la petite porte n'est bastante pour les faire entrer, ouvrez la grande. » Il ne faut point doubter que c'estoit gens apostés pour lui faire mauvais tour. Mais ses serviteurs, contre son dire, tindrent très-bien la porte fermée; et, quelques heures après, vindrent encore quelques chevaux, dont on advertit M. le chancelier, qui, ne changeant ny de visage ny de propos à ces premiers, mais montrant toujours une grande constance à recevoir la mort, on trouva qu'on lui donnoit advis que sa mort n'étoit conjurée, mais pardonnée. Il répondit qu'il ne pensoit jamais avoir mérité ny pardon ny mort avancée. » Sa fille, qui étoit à Paris, n'avait échappé à la mort que grâce à la duchesse de Guise, qui l'avait cachée chez elle, et fait reconduire au Vignay sous le costume d'une de ses femmes.

Il n'avait fallu rien moins que la protection de la veuve du duc de Guise pour soustraire la fille de L'Hôpital à la rage des meurtriers. Et c'est à peine si la malheureuse jeune femme se trouva plus en sûreté dans le château de son père, occupé par une garnison envoyée contre les assassins, mais bien plus disposée à faire cause commune avec eux et à opprimer ceux qu'elle aurait dû protéger. Malgré sa religion, elle fut forcée ainsi que sa mère d'assister chaque jour à la messe, tant que ces redoutables protecteurs occupèrent le château du Vignay.

XXVII

Grande fut la douleur de L'Hôpital quand il connut les détails de cette nuit funèbre et sanglante, et quand il apprit qu'il ne devait la vie qu'aux prières réitérées de la duchesse de Savoie, son ancienne bienfaitrice. C'est sous l'impression de ces sentiments qu'il écrivait à ses amis : « J'ai vécu, et je regrette une vie si longue, puisque j'ai vu un généreux caractère tout d'un coup dénaturé, un roi devenu tyran. Personne ne me l'aurait fait croire, à moi témoin de ses premières années. Telles n'étaient pas les habitudes de nos anciens rois de France. Leurs âmes n'étaient pas faites à la trahison et à la ruse; ils ne dérobaient pas d'odieuses victoires dans l'ombre de la nuit. Dans mon enfance, personne n'aurait percé le cœur de son ennemi avant de lui annoncer à haute voix l'approche du péril. On combattait à armes égales, en champ clos, sous les murs de la ville, devant le peuple tout entier. » Toutefois, l'indignation fit place à la douleur, quand il vit que les assassins, loin de se repentir de leur crime, non-seulement parvenaient à s'en justifier, mais encore trouvaient des apologistes pour y applaudir. Charles IX, dans une séance royale, annonça au parlement « que tout ce qui s'était fait dans la nuit du 24 août avait été fait par ses ordres » et qu'il n'avait fait que prévenir les protestants qui avaient comploté de le massacrer, lui et toute la famille royale. Des hommes graves, des magistrats vertueux comme Christophe de Thou, grand historien et ami de L'Hôpital, eurent le tort de se saisir de cette accusation absurde, comme d'un moyen de laver la royauté du sang dont elle s'était souillée. Aux

victimes qui venaient de succomber on en joignit d'autres : Briquemant et Cavagnes furent condamnés, quoique innocents, à un supplice atroce, en qualité de complices de Coligny, et l'avocat général Faure de Pibrac publia une apologie de la Saint-Barthélemy, qu'il représenta comme un acte de légitime défense. En France, du moins, un certain embarras régna au milieu de ce triomphe, et ceux qui avaient vaincu éprouvèrent le besoin de se justifier; mais à Rome éclata une joie scandaleuse que la violence et le fanatisme de l'époque ne sauraient faire excuser.

Le pape se rendit solennellement à Saint-Marc, avec tout le sacré collège, pour remercier Dieu de la faveur qu'il venait de faire à la chrétienté; on tira le canon au château Saint-Ange; on alluma des feux de joie par la ville, et une médaille fut frappée en commémoration de cet heureux événement. Le cardinal de Lorraine fit faire dans l'église Saint-Louis une procession où parurent tous les ambassadeurs des têtes couronnées. Au milieu de cet oubli général de tout sentiment de justice et d'humanité, le silence étoit la seule protestation possible. Pourtant L'Hôpital voulut le rompre une dernière fois; sentant la mort approcher, il écrivit à ce jeune roi qu'il avait aimé comme un père, et qu'il trouvait peut-être plus à plaindre qu'à blâmer : « Sire, lui disoit-il, je supplie Dieu vous donner sa grâce, et vous conduire de sa main au gouvernement de ce beau et grand royaume, avec toute douceur et clémence envers vos sujets, à l'imitation de lui qui est bon et patient à porter nos offenses, et prompt à nous remettre et pardonner nos fautes. » Ces conseils paternels, qui avaient presque l'air d'un pardon, ne ramenèrent pas la paix dans le cœur de Charles IX, qu'on ne vit plus sourire depuis le jour où il avait regardé sous sa fenêtre la Seine charrier trois ou quatre mille de ses sujets égorgés par son ordre. L'Hôpital ne survécut que six mois à la Saint-Barthélemy, et le 15 mars 1573 il s'éteignit dans les bras de sa famille.

XXVIII

Celui pour qui le succès est tout, aux yeux duquel la réussite est la première condition de la grandeur, s'étonnera peut-être de l'immense popularité acquise au nom de L'Hôpital. Arrivé au pouvoir dans des circonstances difficiles, au milieu d'hommes dont l'ambition étoit sans bornes, les passions sans frein, il avait été impuissant à en réprimer l'essor. Aussi n'est-ce pas le politique heureux que la postérité a adopté, tout en lui tenant compte des efforts surhumains faits par lui, et en lui rendant cette justice que si ces calamités eussent pu être épargnées à la France, sa main les eût éloignées. Ce qu'elle admire en lui, c'est le ministre intègre, l'éminent magistrat, le grand patriote. Il étoit sorti pauvre de cette place où le chancelier Duprat avait fait une fortune si scandaleuse, et où le cardinal de Richelieu lui-même devait puiser à pleines mains. Aussi, du fond de sa retraite, étoit-il obligé d'écrire à la reine : « J'ai soixante-cinq ans passés, une femme, une fille, un gendre, et déjà neuf petits-enfants; j'ai un train de vieux serviteurs que je ne puis sans déloyauté laisser mourir de faim. Une tour de mon bâtiment tombe en ruines; avec cela, si

Votre Majesté, empêchée par le besoin de l'État, ne croit pouvoir m'aider, j'endurerai avec patience : cela n'est ni long, ni difficile à mon âge. » Le magistrat n'avait pas été inférieur à l'homme public. La justice avait été en partie réformée par ses soins. C'est lui qui avait institué les tribunaux de commerce, malgré l'opposition jalouse du parlement; proclamé l'inaliénabilité du domaine de la couronne; réformé le calendrier et fixé le commencement de l'année au 1^{er} janvier, qui variait chaque année avec la fête de Pâques. Son édit de 1562 devait servir de base à celui de Nantes pour la pacification du royaume. Enfin, devançant son temps, et poussé par un sentiment de justice et d'égalité encore inconnu, il avait voulu adju-ger toutes les chaires au concours, et fait le projet

on a pu voir que le courage ni l'énergie ne lui avaient manqué un seul moment. Il était de cette race de jurisc-consultes qui voulaient la royauté grande et forte, parce qu'ils y voyaient le salut de la France. Il avait maintenu ses droits contre la noblesse et contre le parlement; mais il s'était opposé avec autant de force à ses injustices et à ses oppressions. Et celui qui gourmandait si vertement les parlements refusant d'enregistrer un édit sage et juste, disait au roi qui voulait en faire passer un inique et oppressif : « Ah! Sire, que c'est une sale et veni-meuse queue en un édit, quand la vérification en est arrêtée par ces mots : Du très-exprez commandement du roy plusieurs fois réitéré. »

Voilà pourquoi le nom de L'Hôpital est grand, voilà



L'Hôpital dans son chateau pendant la Saint-Barthélemy. (Page 47, col. 1.)

d'un code unique pour toute l'étendue de la France, réforme qui ne devait être réalisée que deux siècles plus tard. Mais là où sa sollicitude s'était le plus étendue et où elle avait malheureusement porté le moins de fruits, c'était sur la dignité, le désintéressement qui devaient accompagner l'administration de la justice. En vain répétait-il chaque jour aux magistrats : « La justice est une vierge pure et chaste, non-seulement de corps, mais de mains et toutes autres parties. La marchandise est chère que l'on achète avec perte de loz et gloire! J'aimerois mieux la pauvreté du président La Vacquerie que la richesse du chancelier à qui son maître fut contraint de dire : C'est trop, Rolin! » L'habitude était plus forte que tous ces sages avis. La cour, la noblesse, l'Église étaient les premières à donner l'exemple de cette avidité, et les magistrats ne faisaient que céder au courant qui les entraînait. Quant au patriote et au citoyen,

pourquoi il vivra dans l'avenir parmi les hommes dont l'humanité se glorifie et dont elle garde à jamais la mémoire. Ces hommes, eussent-ils échoué dans tout ce qu'ils ont entrepris, elle les proclamerait les plus heureux et les meilleurs. D'ailleurs leur échec n'est qu'apparent : il y a dans la sagesse et la vertu une influence mystérieuse qui se fait sentir à tous. Pour les contemporains c'est la protestation contre tout ce qui est vil et mauvais; pour la postérité, c'est un exemple à suivre, un souvenir qu'on n'invoque jamais en vain. Au siècle suivant, Marie de Médicis, voulant persuader Louis XIII, ne trouvait pas de meilleure raison à lui donner que de lui dire : « C'est ainsi que cela se faisait sous le chancelier de L'Hôpital; » et aujourd'hui encore, le plus bel éloge à faire d'un magistrat, c'est de le comparer à l'homme dont nous venons d'écrire la vie.

ADRIEN DESPREZ.

ANNIBAL

247 — 183 avant J.-C.

PAR THOMAS PUECH

I

Il est des personnages historiques qui se sont trouvés tellement mêlés aux événements de leur temps et qui ont eu une telle influence sur les destinées de leur pays, qu'on ne peut évoquer leur mémoire sans que l'époque dans laquelle ils vécurent apparaisse avec eux.

Périclès, Alexandre, César, Charlemagne sont de ce nombre; Annibal ne leur cède en rien à ce point de vue. Périclès a marqué l'apogée de la puissance athénienne, Alexandre celle de la puissance macédonienne; avec César, l'empire romain atteignit un degré de force inconnu jusqu'alors, et Charlemagne personnifia le triomphe définitif de l'élément germanique sur les vieilles races grecques et latines. Quant à Annibal, il signala la chute de la rivale de Rome, il fut la dernière étoile qui brilla dans le ciel carthaginois; avec lui s'éteignirent la gloire d'un peuple et la puissance d'une nation.

Annibal naquit à Carthage 247 ans avant J.-C. Il était fils d'Amilcar Barca, célèbre général carthaginois et ennemi implacable des Romains.

Comme il dut au seul antagonisme qui existait entre Rome et Carthage de pouvoir entreprendre contre les Romains la sanglante et dangereuse guerre qu'il leur fit, il est bon, ce nous semble, de jeter un rapide coup d'œil sur l'état politique et social de ces deux grandes républiques à l'époque dont nous parlons, afin que le lecteur puisse saisir plus facilement la valeur des actes accomplis par le grand homme dont nous allons nous occuper.

Carthage était une colonie phénicienne fondée par les



Tyriens 900 ans environ avant J. - C. Grâce à sa position géographique et au génie essentiellement mercantile de ses fondateurs, qui faisaient partie du peuple le plus commerçant d'alors, elle prit bientôt une extension considérable. Elle devint le lieu de transit de tous les produits qui s'échangeaient entre l'Europe, l'Afrique et une partie de l'extrême Orient. Elle vit une foule d'étrangers affluer dans ses murs, et par suite d'un système d'impôt sur les marchandises parfaitement organisé, ayant beaucoup de ressemblance avec ce que nous désignons aujourd'hui sous le nom de droits d'entrée, elle acquit un trésor considérable qui lui permit de faire des travaux de défense et d'embellissement importants. Elle eut bientôt une supériorité marquée sur les villes voisines, et peu à peu elle finit par les soumettre à son autorité.

Plus tard, et à mesure que ses richesses et sa population se développèrent, elle ne se borna pas à subjuguier quelques cités isolées incapables de lui résister, elle soumit des peuplades et rendit tributaires des princes qui commandaient à des populations nombreuses et aguerries.

Mais pendant qu'elle assurait sa domination sur le continent africain, Carthage voyait aussi sa puissance maritime prendre des proportions très-étendues. Grâce à son commerce de transit, elle possédait une marine marchande aussi nombreuse que matériellement bien organisée, et ses marins étaient les plus habiles, non-seulement des côtes africaines, mais aussi de toute la Méditerranée.

II

Audacieux et entreprenants comme tous les peuples qui, par tempérament ou par suite d'une position géographique, s'adonnent au négoce, les Carthaginois se répandirent bientôt au dehors et à leur tour fondèrent plusieurs colonies, dont la plus importante fut Carthagène, sur les côtes d'Espagne. A peine avaient-ils fait un premier essai de colonisation dans la péninsule Ibérique, que, séduits par le climat et les ressources du sol, ils pénétrèrent plus avant dans l'intérieur où ils découvrirent et mirent en exploitation des mines d'argent et de cuivre très-importantes. Ces nouvelles richesses, unies à ses propres ressources, firent de Carthage une ville extrêmement opulente, qui ne négligea rien pour augmenter sa force et sa splendeur.

Elle s'empara successivement, dans la Méditerranée, d'un certain nombre d'îles où elle fonda des comptoirs et où ses vaisseaux pouvaient faire relâche, soit qu'ils fussent battus par la tempête, soit qu'ils eussent subi des avaries. Bientôt ses vues se portèrent sur la Sardaigne et sur la Sicile. Elle fit des efforts inouïs pour s'en rendre définitivement maîtresse; mais comme ces deux îles étaient riches et populeuses, comme elles contenaient des cités florissantes telles que Syracuse, comme leur sol se prêtait merveilleusement à une guerre défensive, il n'était point facile de les conquérir, et Carthage vit plus d'une fois ses armées et ses flottes venir se briser contre la résistance de ces courageux insulaires. Cependant elle dominait dans presque toute leur étendue, et il n'est pas douteux qu'elle eût fini par les soumettre entièrement, si elles n'eussent appelé les Romains à leur secours. C'est là même ce qui donna lieu à la première guerre Punique, où, après des chances diverses, la victoire resta définitivement aux Romains. Amilcar, père d'Annibal, se signala dans cette guerre, non-seulement par les talents militaires qu'il déploya, mais en tenant seul contre les efforts des Romains, alors que toutes les troupes carthaginoises avaient mis bas les armes. Ce fut lui qui négocia la paix en vertu de laquelle Carthage dut se retirer et renoncer à ses droits sur les villes et territoires qu'elle possédait en Sicile.

Au point de vue de son organisation politique, Carthage était régie par des institutions républicaines. Au moment de sa fondation, les quelques colons qui habitaient ses murs, semblables en cela aux colons de tous les temps, représentaient une population composée d'individus de toutes les classes, les uns appartenant à la riche bourgeoisie tyrienne, les autres à la classe infime de la société. Mais, quelle qu'eût été leur condition dans la métropole, un même esprit les avait poussés vers la colonie, le besoin de s'enrichir, ceux-ci pour relever leur fortune naufragée, ceux-là pour sortir d'une misère que de temps immémorial on s'était léguée dans leurs familles. La distinction des classes avait donc disparu en présence de cette communauté d'idées, de besoins et de but; la nécessité avait réuni ces aventuriers dépayés, il y eut entre eux fusion absolue, et il est vrai de dire que, pendant la première période de l'existence de Carthage, son gou-

vernement fut un gouvernement exactement républicain.

Mais au fur et à mesure qu'autour de ce noyau d'individus vinrent se grouper de nouveaux colons, en même temps qu'arrivèrent de tous les côtés des étrangers que la certitude du gain amenait à Carthage, les institutions se modifièrent, sinon dans leur essence, du moins dans leur forme, et des catégories s'établirent. Tout nouveau colon, quelle que fût d'ailleurs sa nationalité, eut droit de cité dans la ville, mais le groupe des premiers venus jouit de certaines immunités, qui devaient plus tard faire de cette partie privilégiée de la population l'aristocratie carthaginoise. A mesure que la cité s'agrandit et que la prospérité augmenta, ces privilèges s'accusèrent plus nettement; ceux qui les possédaient en devinrent extrêmement fiers et jaloux, ils ne manquèrent aucune occasion de leur donner toute la vigueur possible, de les étendre même, et c'est ainsi qu'en restant républicain pour la classe riche, le gouvernement devint tyrannique pour les classes moyennes; voilà comment se forment les oligarchies.

D'ailleurs, rien ne peut mieux donner l'idée de ce que fut Carthage, que le souvenir de ce que fut Venise. D'après ce qui reste de documents sur la ville punique, on est fondé à croire qu'elle vécut de la même vie et des mêmes institutions que la ville italienne, qu'il y eut entre elles identité de mœurs et d'existence.

III

A Carthage comme à Venise, les familles les plus riches et les plus aristocratiques ne cessaient point pour cela de s'occuper de négoce. Comme on vit à Venise les sénateurs et les doges mener de front le gouvernement et les affaires, être les chefs politiques de la république sans cesser d'en être les premiers commerçants, de même firent les sénateurs carthaginois et les *Suffètes*, qui représentaient la dignité correspondante à celle de doge. Enfin, la similitude est telle, qu'on serait tenté de croire que les législateurs vénitiens s'inspirèrent simplement, en les rendant toutefois plus restrictives encore, des lois prudentes et soupçonneuses qui furent en vigueur à Carthage. Ainsi, cette dernière ville avait un conseil suprême composé de cent membres; mais au-dessus de ce conseil il y en avait un autre qui résumait tous les pouvoirs, dont les décisions, prises en secret, étaient irrésistibles, et qui se composait de cinq membres. N'y a-t-il pas là une grande analogie avec le rôle que jouait le conseil des *Dix* dans le sénat de Venise, et plus encore avec le mystérieux conseil des *Trois*? D'ailleurs mêmes inclinations, mêmes éléments de fortune, mêmes éléments de puissance. A Venise comme à Carthage, le but fut de monopoliser le commerce du monde; c'est dans le négoce que ces deux villes puisèrent leurs richesses, c'est par la mer qu'elles dominèrent, ce fut enfin par des rivalités de familles, par des haines de factions qu'elles s'affaiblirent et finirent par succomber. Nous ne pousserons pas plus loin cet aperçu comparatif, auquel nous n'avons eu recours qu'afin de faire mieux comprendre dans quel milieu naquit et se développa Annibal.

IV

Quand ce dernier vint au monde, la puissance carthaginoise était dans toute son expansion. Malgré plusieurs défaites, ses flottes commandaient la Méditerranée, ses armées s'avançaient sur le continent européen par l'Espagne; en un mot, Rome avait une rivale. Celle-ci, qui rêvait l'empire du monde, observait attentivement les progrès de la cité africaine, bien résolue à saisir la première occasion de l'anéantir ou de la frapper. De son côté, Carthage, dont les armes avaient été plusieurs fois humiliées par les armes romaines, et qui, malgré la supériorité de ses navires et de ses marins, avait vu à diverses reprises ses flottes vaincues par les marins improvisés de Rome, avait à cœur de laver ses affronts et ne tendait à rien moins qu'à détruire son ennemie ou à la réduire à l'impuissance. Il y avait entre les deux peuples antipathie de race, opposition d'intérêts : l'un ou l'autre devait s'effacer; c'était à qui des deux dicterait la loi à l'univers. Nous croyons cependant que du côté de Carthage l'ambition n'était pas aussi étendue : ses vues se bornaient à dominer sur toutes les côtes méditerranéennes, sans songer à s'enfoncer ni à s'établir dans le continent européen.

Quoi qu'il en soit, l'antagonisme n'en existait pas moins, et le dénoûment qui eut lieu soixante-cinq ans plus tard était fatal. Il l'était d'autant plus, qu'on dirait que là où se trouvent deux peuples possédant, l'un la puissance maritime, l'autre la puissance continentale, la lutte est inévitable.

Avant les guerres Puniqûes, qui se terminèrent par l'entière destruction de Carthage, la Grèce avait été le théâtre d'une guerre non moins acharnée entre Sparte et Athènes, qui s'était terminée également par la défaite de la cité maritime, et dans l'un comme dans l'autre cas, le vainqueur sévit avec une impitoyable rigueur. Pour ne pas remonter à des temps si éloignés, n'a-t-on pas vu un semblable conflit se produire entre la France et l'Angleterre ?

V

Cependant, loin de s'exclure, les puissances continentales et maritimes sembleraient au contraire devoir se donner la main pour s'entr'aider en se complétant; mais ainsi va l'humanité, que les choses le mieux faites pour marcher à l'unisson se trouvent divisées, tandis que celles qui sont le plus antipathiques par leur nature se trouvent réunies.

Annibal était l'homme prédestiné à défendre l'enjeu du peuple carthaginois dans cette partie suprême qui allait se jouer entre les deux puissances rivales; mais il devait succomber, car, tandis qu'à Rome tous les citoyens réunis dans un même but sacrifiaient leurs intérêts particuliers au triomphe de l'intérêt général, à Carthage les haines de partis tenaient la première place dans les préoccupations politiques, et le jour où Rome accueillait en le félicitant Terrentius Varron, qui venait d'essayer le désastre de Cannes, Carthage marchandait à son général

victorieux les secours qui lui étaient nécessaires pour achever son œuvre.

C'est en Espagne que pour la première fois Annibal fut mis en évidence. Son père avait été chargé par le sénat de compléter la conquête de ce pays et se disposait à partir pour remplir sa mission, lorsque son fils, à peine âgé de neuf ans, demanda à le suivre. Après de longues hésitations Amilcar consentit à l'emmenner avec lui.

Annibal devint bientôt l'idole des soldats, qui admiraient en lui sa vivacité d'esprit et de manières, sa force précoce, son habileté à se tenir déjà à cheval et à exécuter certains exercices. Il parcourait le camp, partout accueilli avec amour et respect, et les plus graves vétérans trouvaient encore un sourire pour saluer le fils de leur valeureux général. Il devint l'enfant d'adoption de l'armée carthaginoise, qui aimait à retrouver en lui les précieuses qualités d'Amilcar. Ainsi élevé sous l'œil paternel, soumis à la discipline militaire, l'enfant eut non-seulement l'exemple de grandes vertus, mais il se façonna à la vie des camps, et comme d'autres deviennent artistes au contact de grands artistes, il devint soldat au contact de grands capitaines. Les leçons qu'il recevait ne devaient pas être perdues; c'était un autre Brennus que Carthage préparait à Rome, et à le voir si jeune et si gracieux, on n'eût jamais imaginé qu'il dût un jour servir d'épouvantail aux enfants romains. La terreur qu'Annibal inspira fut telle, qu'après son départ de l'Italie, les matrones romaines, pour faire taire leurs jeunes familles indociles ou trop bruyantes, n'avaient qu'à leur dire : *Annibal antè portas : Prenez garde, Annibal est à nos portes!* Aussitôt pleurs et cris cessaient, tout rentrait dans l'ordre. Le guerrier était passé Croquemitaine; quoi d'étonnant, lorsque tant de Croquemitaines passent pour des guerriers!

VI

Amilcar, qui suivait avec sollicitude les développements tant physiques qu'intellectuels de son fils, et qui avait pu dans maintes circonstances juger ce qu'il y avait d'avenir en lui, imagina de donner encore plus de force à ces tendances naturelles, en frappant la jeune imagination d'Annibal par l'accomplissement d'un acte solennel. Il traita cet enfant comme un homme, et lui fit jurer, sur les autels de la patrie, de demeurer toujours l'ennemi des Romains. L'enfant, en présence de son père et de toute l'armée, prêta, avec une fermeté et une assurance bien au-dessus de son âge, le serment qu'on exigeait de lui, et de ce jour il se trouva irrévocablement voué au triomphe du but que poursuivait son père, l'élévation de Carthage par l'abaissement de Rome; nous verrons comment, plus tard, ce vœu faillit être complètement rempli.

Pendant quatre ans il assista aux opérations militaires d'Amilcar, supportant avec une patience et une énergie remarquables les intempéries des saisons, la fatigue des marches, les privations inhérentes à la guerre, gagnant chaque jour dans l'estime et l'affection des soldats. Mais après la mort de son père, il revint à Carthage, où il séjourna jusqu'à l'âge de vingt-deux ans.

Pendant les neuf années qu'il passa dans sa patrie, il ne se signala par aucun fait particulier. Cependant, à mesure qu'il avançait en âge, son caractère se dessinait exactement. La famille Hannon, qui était une des plus puissantes de Carthage, et qui voyait avec peine l'influence que la faction Barcine exerçait dans la cité, cherchait par tous les moyens à neutraliser cette influence et à nuire à la famille des Barca, dont le père d'Annibal avait été le chef. Fier et vif par tempérament, Annibal avait à plusieurs reprises manifesté son impatience touchant les manœuvres d'Hannon, et affiché pour lui et sa famille un profond mépris. D'autre part, contrairement à ce qui se passait alors parmi la jeunesse carthaginoise,

aussi l'heure où les jeunes patriciens, abandonnant la ville, allaient dans les environs s'asseoir à de somptueux festins qu'on servait dans de splendides salles où brûlaient les parfums d'Arabie, où ruisselaient les vins de Syracuse, où la noire Éthiopienne et la Grecque aux blonds cheveux mêlaient leurs danses et leurs chants. Mais jamais on ne vit Annibal couché sur ces lits que Scipion importa à Rome après sa victoire, et sur lesquels, plusieurs siècles après, les Tibère et les Vitellius devaient étaler leurs impériales débauches (1). Il ne se laissa point amollir, il n'eut qu'une idée fixe, le triomphe des siens à Carthage et le triomphe de Carthage au dehors. Ce caractère entier, cette nature sobre qui dénotaient chez



Annibal enfant jure haine aux Romains. (Page 51, col. 2.)

qui s'adonnait avec passion aux plaisirs de toute sorte, il demeurait insensible aux attraits de la volupté.

VII

Certes, le séjour de Carthage était alors un séjour délicieux. L'art de bien vivre y avait été poussé à d'extrêmes limites. L'opulente cité renfermait tout ce que la civilisation la plus raffinée peut offrir de divertissements variés, de stimulantes sensations. Tout semblait y disposer au plaisir. Son climat brûlant, attiédi par la brise marine, conviait à une douce nonchalance et provoquait à la sensualité. Quand l'heure des affaires était passée, la ville prenait un air de fête; ses palais s'éclairaient, le ciel resplendissait d'étoiles, l'air se remplissait d'harmonie. Tous les peuples du monde alors connu se heurtaient et circulaient dans ses rues, sur ses quais spacieux, dans ses promenades ombreuses et embaumées. C'était

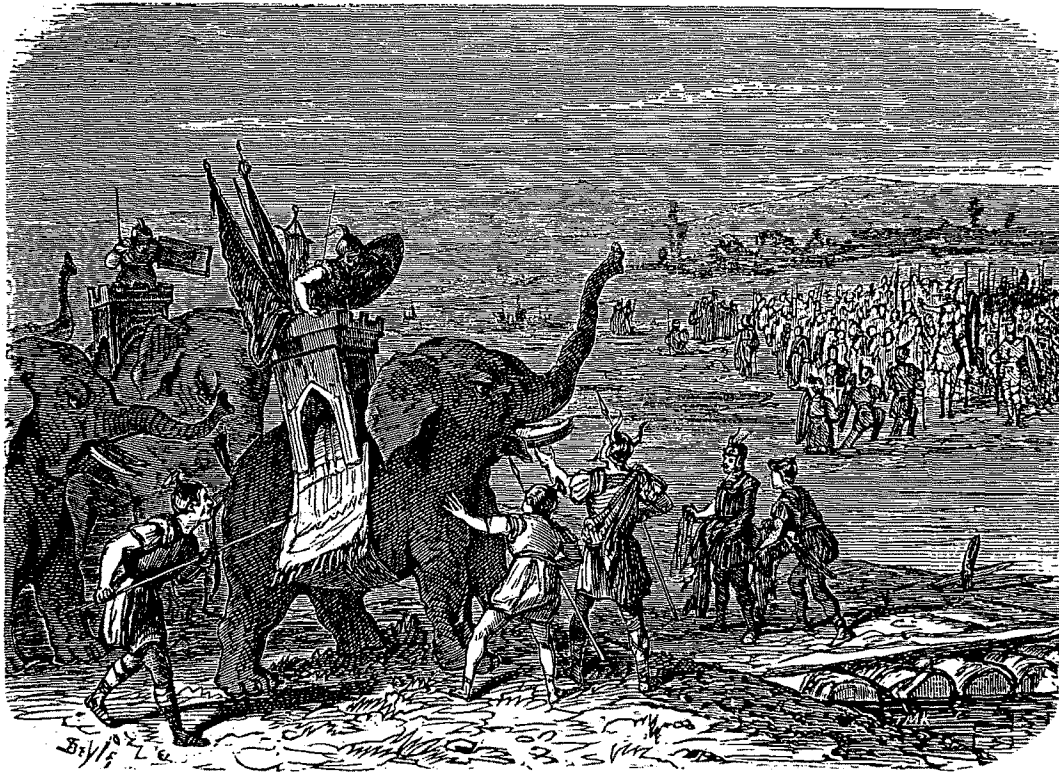
Annibal une énergie peu commune, n'avaient point échappé à Hannon, qui sentait qu'Amilcar Barcas avait dans son fils un digne et redoutable héritier.

Aussi, lorsque Asdrubal, qui commandait toujours en Espagne, eut demandé au sénat de lui envoyer son beau-frère, Hannon s'opposa tant qu'il put à son départ. Mais l'enfant était devenu homme, il résista et parvint à partir malgré ses adversaires. Il fut accueilli avec enthousiasme à son arrivée au camp d'Asdrubal. Les vieux soldats qui avaient combattu sous son père et qui l'avaient vu grandir le recherchaient pour le contempler avec attendrissement. Ils retrouvaient en lui le regard, la tournure de leur ancien et bien-aimé général. Ils étaient surtout séduits par l'attitude décidée et l'air martial de ce jeune homme, dont les premières années s'étaient écoulées parmi eux. Mais ce fut bien autre chose quand Annibal

(1) *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. I, p. 336.

eut pu donner la mesure de sa valeur et de ses capacités. Toujours au premier rang, il ne se laissait devancer par aucun dans l'attaque, et cependant il savait conserver un sang-froid qui souvent eut les plus heureuses conséquences. Chargé à diverses reprises d'opérations indépendantes de celles du corps d'armée principal, il revint toujours vainqueur et après avoir exactement rempli sa mission. Son ingéniosité n'était jamais en défaut et n'avait d'égale que sa bravoure. Ces qualités, jointes à une affabilité constante, lui acquirent la faveur de l'armée et la confiance de ceux mêmes qui lui étaient supérieurs en grade. Aussi, lorsque Asdrubal fut mort, les soldats le nommèrent-ils généralissime, bien qu'il n'eût que vingt-six ans.

et Carthage. Ils n'étaient donc pas fâchés d'avoir un pied dans les possessions carthagoises et un centre d'opérations sur le territoire ennemi. Mais les mêmes raisons qui poussaient les Romains à soutenir les intérêts de Sagonte engageaient Annibal à s'en rendre maître. Comme il ne pouvait toutefois entamer brusquement les hostilités contre Rome, tant pour ne point paraître violer brutalement les traités que pour ne point donner à ses ennemis de Carthage l'occasion d'agir contre lui, il n'était pas fâché de trouver dans la conquête de Sagonte une occasion d'exciter la susceptibilité des Romains, et par conséquent un prétexte à la guerre. Dans cet état de choses, il n'eut plus qu'un but, ce fut de faire naître un motif d'agression; il le prit dans la pre-



Passage du Rhône. (Page 54, col. 2.)

VIII

Au moment où Annibal prit le commandement de l'armée, Rome et Carthage vivaient en paix, et comme les Romains avaient aussi des intérêts dans la péninsule Ibérique, il avait été convenu qu'on indiquerait les limites où devraient réciproquement s'arrêter les opérations militaires. D'un commun accord on avait choisi la ligne de l'Ebre. D'un autre côté, et bien que la ville de Sagonte se trouvât sur le territoire laissé à la disposition des Carthagoises, il avait été stipulé par conventions spéciales que cette ville serait respectée comme si elle était située sur le territoire romain.

Cette restriction avait été apportée au traité parce que Sagonte était alliée des Romains, et que ceux-ci pensaient voir la guerre se rallumer tôt ou tard entre Rome

mière circonstance qui s'offrit à lui. Mais s'emparer de Sagonte n'était pas chose facile. La ville était peuplée, riche, bien approvisionnée et fortifiée avec le plus grand soin. Les troupes qui la défendaient étaient pleines de courage, nombreuses et aguerries, sans compter que les citoyens eux-mêmes étaient résolus à résister jusqu'à la dernière extrémité; il fallut donc faire un siège en règle et donner l'assaut.

IX

C'était la première fois qu'Annibal commandait dans une grande entreprise; il débutait par une des difficultés de la guerre. On conçoit en effet que dans une mêlée, grâce à une inspiration soudaine, à un effort de courage, quelquefois même à une circonstance imprévue dont il tire instinctivement parti, un homme, ignorant l'art de

la guerre, puisse décider le gain de la bataille ; Condé à Rocroy et tant d'autres, avant ou après lui, ne firent pas différemment ; mais la conduite d'un siège exige des connaissances spéciales, une science qui ne s'improvise pas. Or, c'était par là qu'Annibal inaugurerait son commandement ; mais il se montra à la hauteur de la tâche qu'il s'était imposée. Sagonte, serrée de près, battue en brèche, affamée, ne put résister à l'effort des Carthaginois qu'excitait Annibal. Toujours bouillant et plein de mépris pour le danger, celui-ci s'exposa, tout le temps que dura le siège, aux coups des ennemis. Cette témérité faillit lui coûter cher. Atteint par un javelot, il reçut à la cuisse une profonde blessure. Cependant, malgré son héroïque résistance, qui se prolongea pendant huit mois, Sagonte, prise d'assaut, fut livrée au pillage et rasée. En apprenant la destruction de cette ville, les Romains, qui la croyaient inexpugnable, se montrèrent profondément courroucés ; ils ne s'attendaient pas d'ailleurs à voir les Carthaginois user d'une pareille sévérité à l'égard de la cité vaincue ; son entière ruine les atteignait pleinement, et leurs plaintes prouvèrent à Annibal qu'il avait frappé juste.

Rome, en effet, envoya à Carthage des ambassadeurs qui, après avoir amèrement reproché au gouvernement la violation des traités, exigèrent l'abandon immédiat de la ville conquise, la restauration de ses murailles, une indemnité pour ses habitants et la remise d'Annibal entre leurs mains. Dans cette occurrence, la faction d'Hannon faillit voir se réaliser l'objet de ses vœux. Le hasard semblait vouloir la débarrasser de celui que les circonstances avaient fait son plus redoutable adversaire. Elle n'eut garde de laisser échapper cette occasion, et elle fit les plus grands efforts pour démontrer que l'entreprise d'Annibal était une folie, que son succès ne devait point enorgueillir le peuple, que derrière Sagonte il y avait Rome, et qu'on ne vaincrait pas cette dernière comme on avait fait de la cité espagnole.

X

Mais si les Hannon s'agitaient, les amis d'Annibal ne restaient point inactifs. Ils démontrèrent à leur tour qu'en intervenant avec tant de passion, les Romains laissaient apercevoir tout l'intérêt qu'ils avaient à conserver Sagonte indépendante, et qu'en détruisant cette ville, Annibal avait enlevé un point d'appui à l'ennemi en cas d'attaque de sa part, un lieu de refuge en cas de défaite. Ils faisaient ressortir, d'un autre côté, l'insolence des prétentions de Rome, disant que, par l'attitude de ses ambassadeurs, elle paraissait considérer Carthage comme sa vassale, et que c'était faire injure à la patrie que de laisser des étrangers tenir un langage aussi impérieux jusque dans ses murs. Ces raisons prévalurent. Il fut donc répondu aux ambassadeurs romains que la querelle entre Carthage et Sagonte ne concernait pas Rome, et que celle-ci, n'ayant été ni personnellement outragée ni personnellement atteinte, n'était nullement fondée à lui demander une satisfaction personnelle. Quant à Annibal, on refusa non-seulement de le livrer, mais encore il fut confirmé dans son commandement en chef de l'armée

d'Espagne. Pour lors la rupture eut lieu, et la seconde guerre Punique commença ; ce fut l'an 218 avant J.-C.

Les vœux d'Annibal étaient comblés. Ce qui prouve qu'il rêvait depuis longtemps l'expédition d'Italie, c'est qu'à peine les négociations rompues il se trouva prêt à faire irruption dans ce pays. C'est que, dès avant la déclaration de guerre, il avait étudié tous les moyens d'attaquer les Romains chez eux, calculé les difficultés matérielles à vaincre, examiné les ressources des pays à traverser, supputé toutes les conséquences d'une marche de plus de quatre cents lieues, combiné en un mot tous les moyens propres à faire aboutir un projet si hardi. Son matériel de transport, ses approvisionnements, ses bagages, tout était prêt, et ses étapes marquées à l'avance. Aussi, pendant que les Romains le croyaient encore en Espagne, il franchissait les Pyrénées et s'avancait dans le sud de la Gaule, où il avait eu le soin de se ménager des intelligences. De cette manière il put arriver jusqu'au Rhône sans être inquiété dans sa marche, mais en cet endroit commencèrent les difficultés sérieuses de l'expédition.

XI

Indépendamment qu'il lui était très-difficile de franchir le fleuve, tant à cause de sa largeur que de la rapidité du courant, des ennemis l'attendaient sur l'autre rive. Se voyant ainsi arrêté par un double obstacle, en homme de sens et de résolution, il ne s'obstina pas à le vaincre, mais il se prépara à le tourner. En conséquence, il détache une partie de son armée à laquelle il ordonne de passer le Rhône un peu au-dessous de lui, et dont la mission, après l'avoir traversé, est de venir attaquer les Gaulois qui se trouvent sur la rive opposée ; il doit au même moment effectuer le passage avec le gros de ses troupes.

Son plan reçut une heureuse exécution, et bientôt il se trouva en deçà du Rhône, avec ses éléphants et ses bagages. Ce qui surtout avait rendu la traversée laborieuse, c'étaient les éléphants, pour lesquels il avait fallu construire des radeaux d'un modèle particulier. Ils rendaient l'opération presque impossible, non-seulement à cause de leurs dimensions colossales, mais aussi à cause de la peur qu'ils avaient de l'eau. On ne peut imaginer ce qu'il fallut de précautions pour tromper ces intelligentes bêtes. On dut recouvrir les radeaux de sable, afin qu'elles crussent ne point avoir abandonné le sol ; quelques-unes, cependant, ayant deviné d'instinct ce qui se passait, entrèrent en fureur et se noyèrent ; néanmoins la plus grande partie atteignit le rivage.

Le passage effectué, Annibal se mit aussitôt en route pour l'Italie, dont les Alpes le séparaient.

On a encore présent à la mémoire le passage du Saint-Bernard par Bonaparte. Chacun sait les émouvantes péripéties de cette magnifique marche par laquelle le jeune général déconcerta les plus habiles stratégestes autrichiens et s'empara de l'Italie avec une rapidité qui tint du prodige. Certes, notre but n'est point de diminuer la beauté de cette pointe audacieuse, ni d'atténuer la gloire du vaillant soldat qui conduisait les armées répu-

blicaines à la victoire ; mais, tout en nous inclinant devant ce puissant génie, qui semblable à un *boulet*, pour nous servir de l'expression du poète, *fracassa vingt trônes à la fois* (1), nous sommes obligé de dire que son œuvre fut moins difficile que celle du héros qui lui servit de modèle.

Et d'abord, il n'avait point eu à franchir, comme lui, une distance de plus de quatre cents lieues ; sans être fraîches, ses troupes n'étaient point harassées, ses bagages étaient moins encombrants, ses moyens de transport plus perfectionnés, la science mettait à sa disposition des agents plus efficaces, enfin son point d'ascension était plus facile, mais surtout il avait devant lui l'exemple d'une semblable entreprise ; et cependant cet épisode de sa vie restera comme un de ses plus beaux titres de gloire, car les difficultés qu'il eut à surmonter, quoique moindres que celles qu'eut à surmonter Annibal, furent encore prodigieuses.

XII

Qu'on se figure d'après cela ce qu'il fallut au guerrier dont nous retraçons la vie d'énergie, de patience, d'habileté pour sauter sur l'Italie par-dessus ce formidable obstacle. Les récits des historiens sont palpitants d'intérêt. Polybe, Tite-Live, Plutarque sont unanimes à exalter ce grand fait. Ils nous montrent Annibal se frayant un chemin, tantôt au milieu des neiges et des glaces où disparaissaient et s'engloutissaient ses soldats. « *Comme il leur était impossible, dit Plutarque, d'assurer leurs pas sur la neige, ils tombaient, et comme pour se relever ils voulaient s'appuyer sur les mains et sur les genoux, ils se noyèrent en d'immenses flaques d'eau, après avoir glissé sur une pente rapide.* » Tantôt ils le représentent faisant déblayer le terrain afin de pouvoir faire camper ses troupes, perdant aujourd'hui ses bêtes de somme, abandonnant demain une partie de ses bagages, puis enfin, et lorsque, étant parvenu au sommet, il a trouvé un sentier naturel par où il espère opérer sa descente, une difficulté imprévue se présentant. Ses éléphants ne peuvent se mouvoir dans cet étroit défilé, et alors il creuse dans le roc pour s'ouvrir un passage, employant le pic et les acides, le vinaigre, au dire de Tite-Live, grâce à l'action duquel on fendait et l'on détachait les rochers.

Et pendant que s'exécutaient ces travaux dignes des Titans, le froid sévissait contre les hommes et contre les bêtes. Habités aux chauds climats de l'Espagne et de l'Afrique, ces braves soldats, qui étaient venus chercher des ennemis, succombaient misérablement sous l'action du froid et par suite des privations. Pour étancher la soif que l'abaissement de la température rendait plus intense, on avait de la neige fondue, et comme chaque jour les approvisionnements diminuaient avec les bagages, on était obligé de diminuer les rations. Mais si tout manquait à ces braves, leur général ne leur faisait pas défaut. La figure seréine au milieu de la désolation générale, confiant alors que tous les esprits étaient affaiblis,

(1) Béranger.

plein de sang-froid, mesurant le danger avec une audace indomptable, il voyait tout, il était partout. Il secondait les efforts, encourageait les résultats obtenus, et quand un malheureux, découragé, abattu, roulait dans son œil rougi une larme de regret en pensant au pays, en songeant aux palmiers de ses campagnes, il lui montrait les fertiles plaines, les riantes vallées où l'on devait trouver gloire, abondance, repos, et le courage renaissait dans l'âme des plus désespérés.

XIII

Tant d'efforts, tant d'énergie devaient être couronnés de succès. Un chemin fut ouvert, et l'avalanche se précipita. Sa chute fut effrayante ; sur sa route elle rencontre et brise une première armée romaine qui l'attendait sur le Tessin ; Scipion vaincu s'enfuit. Une seconde armée reçoit le choc et est broyée à la Trébia. Le consul Flaminius, que ces désastres n'épouvantent pas, et qui s'est flatté d'arrêter le torrent, part, plein de confiance dans la valeur de ses soldats, et ose affronter Annibal sur les bords du lac Trasimène ; il laisse aux mains de son redoutable adversaire quinze mille prisonniers, tandis que quinze mille morts jonchent le champ de bataille. Lui-même, après des prodiges de valeur, après avoir combattu comme le dernier de ses légionnaires, tombe pour ne plus se relever, et son cadavre, qu'Annibal fit rechercher après la bataille afin de lui rendre les honneurs funèbres, ne put pas même être retrouvé.

Or, pour obtenir d'aussi magnifiques résultats, le général carthaginois n'avait, au dire des historiens les moins suspects, que vingt mille fantassins dont huit mille Espagnols, et six mille cavaliers. Quant à ses éléphants, il ne lui en restait plus. Il était en outre dans un état de santé déplorable, car il venait de perdre un œil et le jour de la bataille de Trasimène il dut se faire porter dans une litière tout le temps que dura l'action ; cependant trois armées étaient déjà détruites ! L'épouvante régna dans Rome. « *La nouvelle de la défaite du lac Trasimène, dit Plutarque, répandue au milieu d'une foule immense, comme un vent impétueux sur une vaste mer, jeta l'effroi dans la ville ; la consternation fut si générale, qu'on ne savait à quoi il fallait s'arrêter, ni quelle résolution il fallait prendre.* »

Dans cette terrible conjoncture, le peuple romain porta les yeux sur un homme de mœurs simples et pures, inaccessible aux frayeurs vulgaires, incapable de rien compromettre par orgueil ou par sottise vanité ; cet homme était Fabius Maximus. Il fut investi de la dictature, c'est-à-dire d'un pouvoir absolu. Contrairement à ce qu'avaient fait ses prédécesseurs, il évita d'en venir aux mains avec Annibal, espérant que celui-ci finirait par s'user en efforts inutiles. Sa tactique se borna à suivre le général ennemi dans ses marches et contre-marches et à l'observer. Cependant chacun accusait le dictateur de temporiser outre mesure ; seul, Annibal, qui avait pénétré son dessein, ne cessait de répéter à ses officiers, moins clairvoyants que lui : « *Vous verrez que le nuage qui se tient sur la montagne crèvera quelque jour, et nous apportera de l'orage.* » En attendant, il imagina ruses

sur ruses pour amener Fabius à une action générale, mais celui-ci ne donna pas dans le piège et faillit réaliser la prédiction de son ennemi ; voici dans quelle circonstance.

XIV

Annibal, trompé par ses guides, se trouva tout à coup engagé dans un défilé dont Fabius, qui le suivait de près, fit immédiatement occuper les issues par ses meilleures

effrénée, remplissent l'air de leurs beuglements et font trembler la terre sous le choc de leurs sabots, se replient sur le gros des forces romaines, abandonnant les défilés. Annibal, qui se tenait prêt, s'en empare aussitôt et peut ainsi échapper au danger qui le menaçait.

A la nouvelle qu'Annibal s'était sauvé, la déception fut grande à Rome, et on fit retomber sur le dictateur tout l'insuccès de la campagne. C'est dans ces circonstances que Paul-Émile et Terrentius Varron prirent le



Annibal aux Alpes. (Page 55, col. 2.)

troupes, tandis qu'il couronnait les hauteurs avec le reste de son armée. Ainsi placé comme au fond d'un entonnoir, Annibal jugea que sa position était désespérée, et qu'il ne pouvait sortir d'un aussi mauvais pas qu'au moyen d'un stratagème habile. Il fait donc amener deux mille bœufs, sur les cornes desquels on attache des fagots de bois sec. A la nuit noire, il fait diriger cet immense troupeau vers le corps d'armée qui garde les défilés, et ordonne qu'on allume les fagots. Aux premières atteintes du feu, les bœufs, fous de douleur, se précipitent vers les troupes ennemies. Celles-ci, ne comprenant rien à cet étrange incendie qui s'avance vers elles, effrayées par les mugissements des taureaux qui, dans leur course

commandement de l'armée. Paul-Émile penchait pour la tactique de Fabius, mais Terrentius Varron était résolu à attaquer Annibal dès qu'il le pourrait ; le Carthaginois avait enfin trouvé son homme, la bataille de Cannes allait en être la sanglante preuve. Les forces des consuls romains étaient numériquement supérieures à celles des Carthaginois, Rome avait fait un suprême effort, et ses généraux étaient à la tête de soixante-dix à quatre-vingt mille combattants. Annibal en avait à peine la moitié ; mais dans cette mémorable journée, son génie militaire devait suppléer au nombre. Nous empruntons à Plutarque le récit de ce combat, qui faillit mettre Rome au pouvoir de Carthage.

« Annibal, rapporte Plutarque, employa dans cette bataille deux stratagèmes. Le premier fut de placer son armée de manière qu'elle eût à dos un vent impétueux et brûlant, qui faisait élever de cette plaine brûlante et sablonneuse une poussière échauffée, la portait par dessus les phalanges carthagoises dans les bataillons des Romains, et la poussait dans les yeux de ceux-ci avec tant de violence, qu'ils ne pouvaient s'empêcher de tourner la tête et de rompre leurs rangs. Le second stratagème fut dans son ordre de bataille : il mit sur les deux ailes les plus forts et les plus vaillants de ses soldats, et se plaçant lui-même au milieu avec les moins aguerris, il les disposa de manière que le centre de son armée s'avancât en pointe et débordait ses ailes. Il avait

était blessé, les cavaliers qui étaient près de lui mirent pied à terre pour le secourir. Le reste de la cavalerie, qui vit ce mouvement, crut que c'était un ordre de faire de même, et quittant ses chevaux, elle combattit à pied. Annibal l'ayant vu : Je les aime mieux, dit-il, comme cela, que si on me les livrait pieds et poings liés. »

Les Romains laissèrent cinquante mille hommes sur le champ de bataille, indépendamment de quatorze mille prisonniers qui restèrent aux mains d'Annibal. Les résultats furent immenses; toutes les villes de l'Italie qui jusqu'à ce jour étaient restées fidèles aux Romains ouvrirent leurs portes au vainqueur, et Capoue elle-même, qui était après Rome la plus forte place de guerre, se rendit.



Annibal à Trasimène. (Page 55, col. 2.)

ordonné à celles-ci que, lorsque les Romains auraient enfoncé le front de bataille, et qu'en s'attachant à la poursuite des fuyards ils auraient pénétré jusqu'au centre, alors elles tombassent brusquement sur eux, les prenant en flanc et par derrière et les enveloppant de tous côtés. Ce fut surtout ce qui causa le carnage horrible des Romains; car aussitôt que le front eut plié et que les Romains, en le poussant vivement, l'eurent entièrement enfoncé, en sorte que le corps d'armée qui formait alors une pointe prit la figure d'un croissant, les officiers des troupes d'élite, qui occupaient les ailes, les ayant fait se rapprocher de droite et de gauche, elles chargèrent les ennemis en queue et firent main basse sur tous ceux qui se trouvèrent enveloppés avant d'avoir pu prendre la fuite. On dit aussi que la cavalerie romaine tomba dans une méprise aussi extraordinaire que funeste. Paul-Émile ayant été renversé par son cheval, qui vraisemblablement

Annibal envoya son frère à Carthage pour annoncer sa victoire et réclamer des secours dont il avait un pressant besoin. Pour convaincre ses concitoyens, Asdrubal fit répandre aux yeux des sénateurs un boisseau d'anneaux d'or enlevés aux chevaliers romains trouvés sur le champ de bataille; mais Hannon, prenant la parole, s'écria :

« Tu nous parles de victoires et tu nous dis qu'Annibal est maître de l'Italie; cependant tu réclames de nombreux et prompts secours. Si ton frère était vaincu et que les Romains fussent à sa poursuite, tiendrais-tu un autre langage et demanderais-tu autre chose que ce que tu demandes? Mais la position d'Annibal n'est pas celle que tu dis. S'il a vaincu, ses victoires sont restées stériles, et Carthage ne doit donner ni ses trésors ni ses soldats pour seconder une folle entreprise, dont les fruits ont été jusqu'aujourd'hui si amers. »

XV

Le raisonnement d'Hannon parut émuvoir les sénateurs. Mais Asdrubal reprenant la parole, invoquant le témoignage des personnes qui l'accompagnaient, et qui, pour la plupart, étaient des plus considérables de Carthage, prouva que rien de ce qu'il disait n'était exagéré. Il s'emporta contre Hannon, qui sacrifiait l'intérêt et la gloire de la patrie à la haine qui l'animait. Il démontra que si Annibal, n'étant pas secouru, venait à être défait, la responsabilité des désastres qui pourraient suivre cette défaite incomberait entièrement au sénat, qui aurait prêté une oreille trop complaisante aux discours du plus cruel ennemi d'Annibal, et il finit par obtenir un subside de douze mille fantassins et de deux mille cinq cents cavaliers.

Dans le moment même où Carthage refusait à son glorieux général les secours qui lui étaient nécessaires, Rome, montrant au milieu de ses défaites un courage toujours égal, envoyait ses principaux habitants au-devant du vaincu de Cannes et faisait de prodigieux efforts pour reconstituer son armée.

C'est le moment de nous occuper du reproche que depuis des siècles on fait à Annibal touchant son inaction. Tout le monde connaît ce propos que l'on prête à l'un de ses lieutenants, qui dans un moment de dépit se serait écrié : *Tu sais vaincre, Annibal, mais tu ne sais pas profiter de la victoire*, et l'on croit assez généralement qu'Annibal, en effet, commit une faute en ne marchant pas sur Rome. S'il nous est permis de donner notre avis à cet égard, nous dirons que, suivant nous, l'inaction du général carthaginois fut forcée. Nous nous bornerons, pour tout argument, à faire un simple dénombrement des troupes auxquelles il commandait.

XVI

Quand Annibal eut franchi les Alpes, il ne lui restait plus, on le sait, que vingt mille fantassins et six mille cavaliers, en tout vingt-six mille hommes. Avant la bataille de Cannes il avait livré trois combats, ceux du Tessin, de la Trébie et de Trasimène; il est évident que ce ne fut point sans perte d'hommes de sa part. Aucun secours ne lui arrivant et sa caisse étant mal garnie, ce ne fut donc qu'avec la plus grande peine qu'il put combler les vides produits dans ses rangs ou augmenter son effectif par l'enrôlement d'un certain nombre de Gaulois. Il est d'ailleurs certain que, le jour de la bataille de Cannes, il ne put mettre en ligne que quarante mille hommes au plus. Lui restèrent-ils après la bataille? assurément non; et si les chiffres donnés par les historiens sont exacts, on peut affirmer sans hésitation qu'après cette sanglante journée il n'avait pas sous ses ordres plus de vingt-cinq mille hommes valides et capables d'entreprendre sur-le-champ de nouvelles opérations. Or, ces forces suffisaient-elles pour essayer d'enlever Rome par un coup de main? Tite-Live, Plutarque, Polybe assurent qu'il y avait encore dans cette ville deux légions composant un ensemble de seize mille combattants, les légions étant de huit mille

hommes. Il faut ajouter à ce chiffre celui des troupes auxiliaires, tenir compte des fuyards, et enfin de la population qui pouvait fournir un contingent considérable d'hommes parfaitement aptes à soutenir une attaque derrière des remparts. Ainsi donc, le nombre des troupes régulières renfermées dans Rome était au moins égal à celui dont Annibal pouvait disposer, de plus elles étaient fraîches, tandis que les siennes étaient harassées. Conséquemment, s'il se fût résolu à attaquer Rome, Annibal l'eût tenté dans les conditions les plus désavantageuses; c'est ainsi qu'à notre sens, le reproche qu'on s'est plu à lui faire ne nous paraît nullement fondé. En se retranchant dans Capoue pour y attendre les renforts que lui amenait son frère, il se montra beaucoup plus sage. Son armée se refaisait de ses fatigues, il la réorganisait, il complétait ses rangs, il préparait les moyens d'opérer sa jonction avec Asdrubal, de manière à pouvoir présenter une masse irrésistible et vaincre sûrement. Comme on le voit, le désavantage que présentait la faculté laissée aux Romains de se préparer à la défense, était largement compensé; loin de diminuer ses chances, le grand capitaine ne faisait que les augmenter au contraire.

XVII

Cependant, les Romains ne perdaient pas de temps; ils réunirent toutes leurs ressources et bientôt ils purent mettre deux nouvelles armées en campagne; l'une vint assiéger Capoue, l'autre se rendit au pied des Alpes afin d'intercepter, s'il était possible, les secours qu'attendait Annibal. Quant à ce dernier, il se trouvait de plus en plus resserré dans sa conquête; il sentait qu'il lui serait difficile de résister bien longtemps, et il vit que, s'il ne frappait un grand coup, les Romains finiraient par l'enfermer. C'est alors qu'il imagina d'aller mettre le siège devant Rome, non pas dans le but de s'en emparer, mais uniquement dans l'espoir d'opérer une diversion favorable à Capoue. Mais cette tentative resta sans effet, le siège de Capoue continua, et bientôt Annibal, pour ne pas être pris entre Rome et une armée qui venait à son secours, dut lever le siège, pendant que de son côté Capoue se rendait.

Pendant que ces événements se passaient, Asdrubal, qui pressentait la détresse de son frère, s'avancait à marches forcées. Il franchit les Alpes en suivant la même route qu'Annibal avait prise; mais les Romains l'attendaient. En voyant d'aussi nombreuses troupes lui barrer le passage, il crut à un désastre subi par son frère, dont il ignorait la position. Néanmoins, en habile capitaine, il prit des positions avantageuses; et quoique le temps lui manquât, il prépara tout pour vaincre. Malgré ses efforts il fut battu, il avait trop de désavantages contre lui. Quand il vit le sort tourner contre ses armes, il ne songea plus qu'à mourir en digne fils d'Annibal et en frère d'Annibal. Il se précipita dans la mêlée, fondant sur les légions romaines avec une furie extraordinaire; enfin il trouva la mort qu'il cherchait. Après la bataille, le consul Claudius Nero, ayant fait rechercher son cadavre, lui fit trancher la tête, qu'il jeta en passant dans le camp d'Annibal. En apprenant la mort de son frère et la des-

truction de son armée, tandis qu'il voyait Rome recruter sans cesse de nouveaux soldats et les envoyer contre lui, le grand capitaine sentit que la fortune lui échappait. Il fit encore demander des secours à Carthage, mais le désastre d'Asdrubal semblait avoir justifié les funestes prédictions de ses ennemis, et Carthage refusa à son général de le soutenir plus longtemps. En se voyant ainsi abandonné, un autre que le vainqueur de Cannes eût perdu confiance, mais lui, cessant de compter sur son ingrate patrie qui semblait le répudier, ne songea plus qu'à trouver chez les ennemis eux-mêmes les moyens de faire triompher son pays.

XVIII

C'est alors qu'il commence une campagne de quatre ans, merveille de combinaisons et d'audace militaires. Comme nous le disions plus haut, Rome, revenue de sa stupeur, voyant que son redoutable ennemi manquait des ressources les plus essentielles, redoubla d'activité et lança contre lui ses meilleurs généraux avec ses plus valeureux soldats. Mais le héros de Trasimène n'était point homme à s'effrayer de la quantité de ses ennemis, il savait suppléer au nombre par la rapidité de ses coups et la fécondité de ses moyens. Presque toutes les villes d'Italie qui, lors de la bataille de Cannes, lui avaient ouvert leurs portes, suivirent, après la défaite d'Asdrubal, la fortune des Romains, et les accueillirent avec empressement, de telle façon que le général carthaginois se trouva, comme au début de sa campagne, sans point d'appui pour ses opérations et sans ressources pour entretenir ou ravitailler son armée. Cependant, c'est sans perdre ni un homme ni un chariot qu'il abandonne le siège de Rome. Inutilement les Romains essayent de l'entamer, il présente partout un front inabordable, et ses héroïques phalanges infligent chaque jour un nouvel échec aux légions.

C'est ainsi que pas à pas et à petites journées il gagne le Bruttium, où quelques villes restent en son pouvoir, et d'où il lui est plus facile d'effectuer sa retraite, si besoin est. Une fois sur ce terrain, il change d'attitude. Ce ne sont plus les Romains qui l'attaquent, c'est lui qui les harcèle. Il imprime à ses mouvements une rapidité inouïe, il glisse entre les armées romaines, fond subitement sur les territoires qu'elles occupent, exécute d'immenses razzias, puis chargé de butin, revient dans ses cantonnements. Et dans ce long intervalle de temps, jamais il ne se laisse surprendre, jamais il ne commet une faute. Les consuls romains s'épuisent contre lui, leurs soldats se fatiguent à lutter contre un ennemi aux coups duquel ils sont sans cesse exposés sans jamais pouvoir l'atteindre; à Rome on murmure contre les lenteurs des généraux qui, semblables à une meute en arrêt, n'osent pas s'élaner sur le fauve; les peuples environnants gémissent, et Annibal, que la faiblesse de son armée empêché seule de tenter une grande opération, prépare les moyens de reprendre l'offensive en appelant à lui des Gaulois qu'il organise et qu'il solde avec les dépouilles enlevées à ses ennemis ou à leurs alliés. Voilà comment il se maintient de 207 à 203 avant J.-C., malgré les

efforts de Rome, malgré ses compatriotes eux-mêmes. On ne se figure pas ce qu'il fallut de génie à cet homme pour résister de la sorte, enfant perdu, au milieu d'une nation qui s'était levée en masse pour le chasser.

XIX

Les historiens ont relaté les faits les plus saillants qui se produisirent dans cette mémorable lutte, et ont légèrement passé sur la dernière période, qui pour être la moins éclatante, n'en fut pas la moins remarquable. Rien ne ressemble plus, à notre avis, aux opérations que conduisit Annibal pendant ses quatre années de séjour dans le Bruttium, que la première campagne de Bonaparte en Italie. La situation de ces deux immortels généraux fut la même. Abandonnés l'un et l'autre, ne recevant que des renforts insignifiants, manquant d'argent, de vivres, de munitions, entourés d'ennemis dix fois supérieurs en nombre, n'ayant aucune base d'opérations sérieuse, ils durent puiser dans leur génie tous les moyens de faire subsister et triompher leur armée. Soldats et administrateurs, ils durent organiser la victoire et se faire les pourvoyeurs de leurs héroïques bandes. Seulement, la France tint compte à Bonaparte de la gloire, des richesses artistiques, des secours pécuniaires qu'elle en avait reçus. La France épuisée l'avait laissé seul parce qu'elle ne pouvait le soutenir; Carthage, au contraire, avait abandonné son plus illustre enfant par un sentiment de basse défiance. Plus tard, la République française, puissante et belle, éprise de son héros, se livra à lui dans une heure d'entraînement et d'amour; Carthage, vaincue et désespérée, se réfugia aussi dans le sein d'Annibal, mais ce fut la peur qui l'y conduisit. Et cependant ces deux hommes, si ressemblants par le génie militaire, étaient animés de sentiments bien opposés. Enivré de ses triomphes, agitant dans son cerveau les plus vastes pensées, Bonaparte, tout en rêvant pour sa patrie de grandes destinées, pensait à en devenir le maître. En rêvant aussi pour Carthage la première place dans le monde, Annibal ne pensa jamais qu'à en être le serviteur; c'est en cela qu'il fut supérieur au héros français.

XX

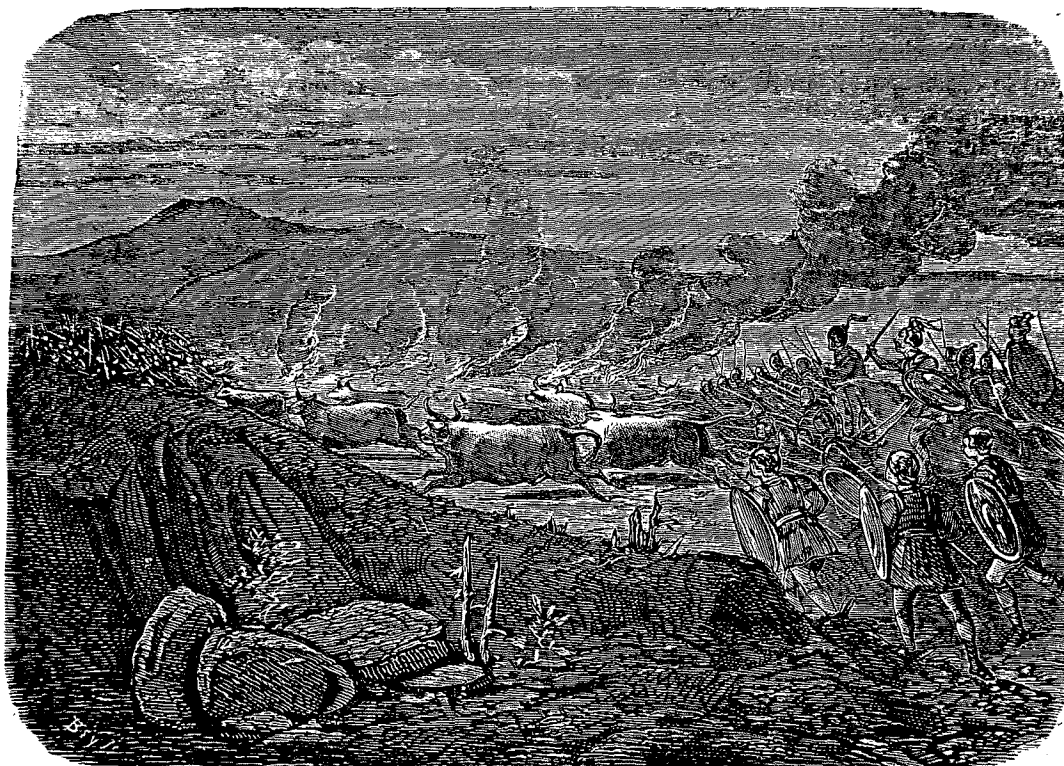
Les grandes intelligences se révèlent d'ordinaire avec les grandes crises, et c'est aux heures les plus tourmentées de la vie d'une nation qu'apparaissent les hommes de génie qui la sauvent ou la régèrent. C'est ainsi que Rome vit se lever Scipion au moment où elle était de nouveau et plus que jamais menacée. Les circonstances voulurent que, par une singulière coïncidence, le vainqueur d'Annibal débutât à peu près dans les mêmes conditions que lui. Comme lui, il eut l'Espagne pour champ de ses premiers exploits, et ce fut l'exemple de son adversaire qui lui fit entreprendre l'expédition d'Afrique. De même que l'adversaire de Rome avait pensé qu'on ne pourrait vaincre les Romains que chez eux, de même il pensa que le meilleur moyen de vaincre Carthage était d'aller l'attaquer chez elle. Enfin, comme on avait été hostile aux projets d'Annibal on fut hostile aux siens, et

Fabius Maximus, l'ancien dictateur, s'opposa tellement à leur exécution, qu'il faillit les faire avorter. Mais Scipion ne se découragea pas et put, malgré cette résistance, passer en Afrique.

Carthage, que la position dominante d'Annibal en Italie tranquillisait, et qui par suite se reposait dans une douce quiétude, fut épouvantée en apprenant en même temps la descente de Scipion sur ses côtes, la défaite de plusieurs de ses alliés, et la prise d'un grand nombre de villes du littoral. Nullement préparée à une aussi brusque agression, elle se trouva pour ainsi dire prise au dépourvu. Les sénateurs s'effrayèrent, les conseils ne prirent que des mesures hâtives et insuffisantes. Les forces que

ses soldats et de son propre sang, un sentiment de tristesse immense envahit son âme; il versa, dit-on, des pleurs, et tout en se préparant à exécuter les ordres de Carthage, il s'écria avec une profonde amertume : *« Voilà donc Annibal vaincu, non par le peuple romain dont j'ai tant de fois battu les armées, mais par la basse malignité du sénat de Carthage, trop jaloux de ma gloire! »* Et il partit, non sans regarder tant qu'ils furent en vue ces rivages de l'Italie, où pendant seize ans il avait comprimé sous sa puissante étreinte l'essor du peuple-roi.

Quand Annibal arriva à Carthage, il y trouva tout dans le plus complet désordre : Syphax vaincu, les armées



Les bœufs forcent le défilé. (Page 56, col. 2.)

l'on essaya d'opposer à Scipion, mal organisées, composées de troupes frappées de crainte, ne purent soutenir le choc d'une armée victorieuse et que le sentiment de la vengeance animait. Carthage fut bientôt aux abois. Dans une telle conjoncture, elle jeta tardivement les yeux sur le général qu'elle avait abandonné naguère et l'appela à son secours. Annibal ne se fit pas attendre. Quel que fût son dépit, quels que fussent ses regrets, bien que la conquête de l'Italie lui apparût alors comme prochaine, il sacrifia sa gloire, ses projets, le but de toute sa vie pour répondre à l'appel de ses concitoyens.

XXI

Au moment de quitter cette terre où à chaque pas il trouvait un souvenir de gloire, cette terre qu'il avait en quelque sorte fait sienne par ses succès, à laquelle il s'était pour ainsi dire incorporé en l'arrosant du sang de

désorganisées, les alliés passés à l'ennemi, le trésor dans le dénûment, Scipion irrité et aux portes de la ville. Réunir autour de lui tous les éléments épars, reconstituer une armée nombreuse, ranimer les courages, garnir le trésor, fut pour lui l'affaire de quelques jours. En voyant la sécurité renaître sous l'impulsion de cette volonté énergique, en sentant cette épée, jusqu'alors invincible, servir d'égide à la cité, les plus timorés reprirent courage, et bientôt on ne parla plus que d'aller au-devant de Scipion et de le jeter à la mer. Mais le grand homme ne partageait pas la confiance que sa seule présence avait fait naître. Il avait mis, il était vrai, Carthage en état de se défendre; son génie militaire était aussi puissant qu'autrefois, mais l'armée qu'il venait d'improviser ne ressemblait en rien à ces admirables vétérans qui ne comptaient jamais les ennemis et qui culbutaient les légions; ces soldats étaient pleins d'ardeur, mais ils manquaient de solidité. Dans ces conditions, risquer une

bataille décisive contre un adversaire heureux et entreprenant, jouer d'un seul coup l'avenir de Carthage qui venait de faire un suprême effort, et dont les ressources étaient pour le moment entièrement épuisées, lui semblait plus que téméraire.

Aussi n'écoutant que l'intérêt de son pays, mettant de côté tout sentiment d'amour-propre, blâmant l'enthousiasme excessif de ses concitoyens, risquant enfin sa popularité, il résolut de demander la paix, alors que tout le monde autour de lui demandait la guerre. Il sollicita une entrevue de Scipion qui la lui accorda. On vit alors ce guerrier devant qui tout cédait, cet homme fier par nature, fier par l'habitude du commandement et par celle

sif, insinuant, chaleureux; il eut recours à tous les moyens; il allia la flatterie la plus fine aux raisonnements les plus vigoureux, aux conseils les plus sages; il fit vibrer, à la fois, la corde du sentiment et celle de l'intérêt, mais Scipion fut inébranlable. Tout en conservant à l'égard de son glorieux interlocuteur une attitude réservée, il lui fit sentir qu'il avait dans ce moment l'avantage de la situation; il blâma sévèrement ensuite la conduite de Carthage qui avait violé l'armistice et s'était traitreusement emparée de la flotte romaine battue par la tempête; enfin, il imposa de telles conditions, que, malgré la répugnance d'Annibal à tenter le sort des armes, il crut pourtant devoir y recourir.



Asdrubal fait jeter devant le sénat de Carthage un boisseau d'anneaux romains. (Page 57, col. 2.)

de la victoire, aller, lui qui ne comptait plus ses triomphes, qui avait mûri sous les armes, tendre la main à un adversaire d'une réputation naissante et d'ailleurs beaucoup plus jeune que lui. Ce fut, d'après nous, la plus belle victoire que remporta Annibal. Jusqu'à ce jour il avait vaincu les autres, ce jour-là il se vainquit lui-même en poussant l'amour de la patrie jusqu'à l'abnégation la plus absolue. Une grande âme seule était capable d'une telle action; il lui fut réservé de l'accomplir.

XXII

L'entrevue eut lieu sous la tente de Scipion. L'historien raconte que, lorsque ces deux grands hommes s'abordèrent, ils restèrent un instant muets, s'observant l'un l'autre. Annibal prit enfin la parole. Il employa, en cette circonstance, tout ce qu'un sincère désir de ne point en venir aux mains lui suggéra d'arguments. Il fut persua-

On se battit à Zama, village situé à quelques lieues de Carthage. De l'aveu de Scipion lui-même, Annibal fit des efforts surhumains, déploya une habileté extraordinaire: mais que peut le mérite quand il n'est pas secondé! Ce que ce grand homme avait prévu arriva. Les troupes auxiliaires, quoique fortement soutenues par les vieilles phalanges, cédèrent bientôt au choc des Romains et prirent la fuite. Néanmoins et malgré la défection des Numides, Annibal put rétablir le combat, mais il se multiplia vainement, vainement il chercha à compenser la différence du nombre par la rapidité et la science de ses mouvements; il avait en face de lui un adversaire qui savait aussi mettre à profit les chances diverses d'une bataille et il fut enfin obligé de reculer. La déroute devint alors générale et le massacre épouvantable. Quarante mille hommes furent tués ou pris dans cette sanglante journée, qui fit de Rome la maîtresse incontestée du monde. Désormais l'aigle romain allait planer dans les

nuages, et les destinées de la ville éternelle commençaient à s'accomplir.

XXIII

Vaincu, mais maître de lui, Annibal essaye de réunir les fugitifs, et avec une calme énergie qui semble défier la tempête, il reconstitue une nouvelle armée. Mais ce n'est point pour combattre; la prévoyance seule le guide. Il veut que sa patrie puisse traiter les armes à la main, non en suppliante, mais en adversaire respectable encore. Puis il court à Carthage. A son arrivée, chacun s'empresse autour de lui; on l'interroge, on s'attache à ses pas; il semble tenir dans ses mains le sort de toute la population. Alors, avec une simplicité que peut seule donner la conscience du devoir accompli, il annonce lui-même sa défaite et dit qu'il n'y a plus de ressources que dans la paix. Cette paix fut désastreuse. Carthage, autrefois si fière de ses vaisseaux, fut obligée de les livrer au vainqueur qui les brûla sous les yeux de ses habitants, et une contribution de guerre lui fut imposée. Elle perdit en outre toutes ses possessions dans la Méditerranée et en Espagne. C'est pendant que se débattaient les conditions de la paix qu'eut lieu entre Scipion et Annibal cette entrevue dans laquelle on rapporte que le général romain ayant demandé à son ancien adversaire quel était, à son avis, le premier des généraux jusqu'alors connus, Annibal lui répondit : *En première ligne je place Alexandre, en seconde ligne Pyrrhus, en troisième moi.* Scipion, se voyant oublié dans cette énumération, se mit à sourire, et, s'adressant à son interlocuteur, il ajouta : *Et si vous m'avez vaincu? — Si je vous avais vaincu,* lui répondit le grand homme, *je me mettrais au-dessus de tous les autres.* L'éloge était à la hauteur du succès que venait d'obtenir le soldat, mais la postérité a réformé ce jugement. Nul ne pense aujourd'hui qu'Annibal soit au-dessous de Scipion.

La plupart des historiens qui ont étudié les faits que nous venons de rapporter nous semblent ne pas en avoir apprécié la portée exacte. Ils ont glissé sur cette circonstance de la vie d'Annibal sans deviner le but qu'il se proposait. Nous l'avons vu, avant comme après la bataille de Zama, rechercher la paix avec empressement. Ce ne fut pas sans un motif sérieux qu'il mit tant d'insistance dans son entrevue avec Scipion. En demandant la paix et en l'obtenant même à un prix onéreux, Annibal ne voulait que gagner du temps. Il avait vu de près l'organisation romaine, il connaissait ses côtés faibles et ses côtés forts. Par la comparaison pratique qu'il avait pu faire de ses institutions avec celles de Carthage, il voyait ce que ces dernières contenaient de défectueux, et il se proposait de l'améliorer.

XXIV

Qu'était-ce qu'une contribution de guerre, quelque considérable qu'elle fût, dès le moment qu'elle était payable par annuités? Qu'était-ce que l'abandon de possessions que la métropole ne pouvait désormais conserver sans embarras, vu l'état actuel du trésor? Quant à la con-

tribution imposée, on pouvait la rendre illusoire le jour où Carthage aurait repris ses forces. La guerre, qui avait eu pour origine la prise de Sagonte, pouvait recommencer sous un autre prétexte, et ce jour-là, naturellement, Carthage était affranchie de tout tribut. La paix telle que l'entendait Annibal présentait donc tous les avantages, quoiqu'en apparence les conditions auxquelles on devait l'obtenir parussent très-dures. Il espérait, au moyen de sacrifices qui n'auraient eu qu'une durée passagère, permettre à sa patrie de reconquérir la prééminence qu'elle avait conservée pendant dix-huit ans.

Que de ressources ne restaient point encore à Carthage! Quoique vaincue, rien ne pouvait lui enlever sa position commerciale. La source qui lui avait pendant de longues années donné la première place dans les affaires du monde n'était point tarie. C'était par le négoce autant que par ses immenses revenus qu'elle avait pu équiper ses flottes, coloniser, fonder des villes, entretenir de nombreuses armées d'auxiliaires, réparer les désastres subis et se relever, le lendemain d'une défaite, aussi puissante que la veille. Ne restait-elle pas la reine des cités maritimes, et loin d'avoir diminué, ses revenus ne s'étaient-ils pas augmentés? Or, en administrant avec soin la fortune publique, en apportant l'ordre et l'économie dans les finances, il était facile de réunir dans quelques années des moyens d'action plus considérables que jamais. Pendant que le trésor s'enrichissait ainsi peu à peu, on constituerait une autre armée à laquelle les vieilles phalanges d'Italie serviraient d'assiette et dont l'éducation se ferait dans les guerres à entreprendre contre les rois voisins ou contre les peuplades insoumises de l'intérieur de l'Afrique.

XXV

Malheureusement Annibal ne fut pas compris par ses concitoyens, et il dut en outre subir la dure loi du vainqueur; mais rien ne put le faire dévier de son plan général. Une des clauses essentielles du traité de paix, celle qui imposait à Carthage le paiement d'une indemnité de 440 millions de sesterces (environ cinquante-cinq millions de francs), somme énorme pour l'époque, fut conçue dans un sens favorable à son but. Il fut convenu que Carthage se libérerait par annuités de 8,800,000 sesterces (environ onze cent mille francs). De telle sorte que, perçue par fractions, par les Romains, cette indemnité ne pouvait leur être très-sensiblement utile, comme aussi elle ne pouvait entamer sérieusement les inépuisables revenus de la cité vaincue. D'un autre côté, si une nouvelle rupture avait lieu dans un court espace de temps, les sommes versées aux Romains devenaient insignifiantes. Si l'on envisage maintenant les conséquences que devait avoir la paix, au point de vue des intérêts carthaginois, on verra qu'en la recherchant et en la recommandant, Annibal ne se montra pas moins habile politique qu'il avait été grand général. Il fit, pour sauver sa patrie, tout ce qu'il était humainement possible de faire et à tous les points de vue.

La défaite de Carthage nous amène tout naturellement à traiter une question sur laquelle les historiens semblent être d'un avis presque unanime et qui nous paraît avoir

été mal résolue, c'est la cause de cette défaite et du triomphe de Rome. Parmi ces jugements, l'un d'eux nous a paru formulé avec une légèreté que ne comportait pas l'œuvre à laquelle il se rattache : « Au commencement de la seconde guerre punique et du temps d'Annibal, dit M. Rollin, on peut dire en quelque sorte que Carthage était sur le retour. Sa jeunesse, sa fleur, sa vigueur étaient déjà flétries ; elle avait commencé à déchoir de sa première élévation et elle penchait vers sa ruine ; au lieu que Rome était alors dans la vigueur de l'âge et s'avancait à grands pas vers la conquête de l'univers. » Nous ne saurions admettre une telle hypothèse qui est purement et simplement fantaisiste. Si l'assimilation que fait Rollin de l'existence d'une ville à celle d'un homme a quelque chose de séduisant pour l'esprit, si même il n'est pas possible de dire qu'elle est absolument fautive, il est évident toutefois qu'elle est très-exagérée et que l'auteur en la faisant a cédé plutôt à son imaginative qu'à sa raison. Carthage au moment de ses guerres contre Rome avait à peine huit cents ans d'existence ; or, qu'est-ce que huit cents ans dans la vie d'un peuple, d'une ville même ? Marseille est autrement âgée que ne l'était alors Carthage, et rien ne fait supposer qu'elle soit sur le point de perdre sa jeunesse et sa fleur. Il est regrettable, quand il s'agit de rechercher les causes de la prospérité ou de la chute d'un peuple, de voir les hommes les plus sérieux effleurer de tels sujets et faire de la poésie là où la froide logique devrait seule jouer un rôle.

XXVI

Loin d'être sur son déclin, Carthage était dans la plénitude de sa force et marchait hardiment vers son apogée ; elle fut arrêtée en route ; voilà tout. Il est si peu vrai qu'elle fût sur son déclin, qu'elle songeait à étendre son empire, chose qu'elle n'eût pas essayé si elle se fut sentie défaillir. Et non-seulement nous n'admettons pas la manière de voir de Rollin, mais nous soutenons que jamais peuple n'eut plus de vitalité que Carthage à cette époque. Elle était évidemment supérieure à Rome à tous les points de vue, sauf en un seul qui devait causer sa perte et sur lequel nous reviendrons tout à l'heure. Qu'était-ce que la civilisation romaine au moment où éclatèrent les guerres Puniques ? Lors de la première de ces guerres, le peuple romain était encore essentiellement laboureur et guerrier, peu adonné à tout ce qui touchait aux arts, absolument étranger au commerce et à l'industrie ; il n'avait qu'un but : dominer. D'autre part, les Romains étaient pauvres ; ce n'était pas encore l'époque où, vainqueurs du monde, on devait voir les citoyens dépenser les trésors des nations et les dépouilles des peuples en festins et en jeux ; le luxe était banni des mœurs, la frugalité présidait aux repas, et la simplicité régnait dans l'intérieur des maisons. Aussi, faisant allusion à cette époque, Ovide écrivait-il : « Qui poterat pelles addere dives erat. » Celui qui pouvait recouvrir son lit de peaux de bêtes passait pour riche. Et encore plus affirmatif et plus précis que le poète, l'historien Salluste prétend « qu'avant la destruction de Carthage, le peuple et le sénat romains,

simples et modestes, conduisaient entre eux les affaires de la république.... La crainte de l'ennemi retenait les citoyens dans la pratique des bonnes coutumes. Mais dès que les esprits furent affranchis de cette peur, aussitôt la recherche et la mollesse firent invasion dans les mœurs (1). » Ces deux extraits, le dernier surtout, prouvent surabondamment la vérité de notre assertion, et il reste avéré que la civilisation romaine, au moment de la lutte contre Carthage, avait beaucoup à faire dans la voie du progrès.

XXVII

A Carthage, au contraire, la civilisation avait atteint un degré très-élevé. Le commerce y avait développé la richesse, l'habitude des affaires façonné l'esprit et élargi les intelligences ; le goût pour les arts et le confortable avait suivi de près la diffusion de la fortune, et il n'est pas douteux que les habitants de la cité africaine fussent beaucoup plus polés que les descendants de Romulus : de là leur supériorité, supériorité non-seulement intellectuelle, mais aussi au point de vue des moyens matériels propres à se faire respecter et à se faire craindre au besoin. Carthage n'était donc pas sur son déclin, elle n'était donc pas appauvrie dans ses éléments constitutifs ! Ceci est tellement vrai que, même après la bataille de Zama, les Romains eurent toujours l'œil sur leur rivale et que des ambassadeurs étant allés en Afrique furent étonnés de trouver la cité vaincue jouissant d'une splendeur sans pareille, riche, admirablement approvisionnée et tellement puissante, à leur avis, que Caton, l'un d'entre eux, ne cessait de terminer ses discours par ces mots : *Delenda est Carthago ! il faut détruire Carthage !* La troisième guerre Punique n'eut d'autre mobile que l'extrême inquiétude des Romains et l'extrême opulence de la patrie d'Annibal.

Or, un peuple qui se relève si facilement d'une catastrophe pareille à celle qui avait frappé les Carthaginois, loin de pouvoir être accusé de débilité, fait preuve au contraire d'une extraordinaire vigueur. Il n'est donc pas vrai de dire que Carthage succomba parce qu'elle était atteinte de sénilité ; sa fin servirait d'ailleurs de démenti à une semblable affirmation. Que de puissance dans ses derniers élans vers la vie qui lui échappait ! Pendant cette lutte de trois années, où ce peuple que l'on avait désarmé, pour l'égorger plus facilement, demeura enfermé dans ses murs, opposant aux armées romaines, accourues comme à un hallali, une résistance désespérée, créant des ressources, construisant des flottes, luttant contre la peste et la famine, on put voir ce qu'il y avait de sève dans ce corps meurtri qui s'obstinait à vivre, et quand Rome connut son triomphe définitif, elle se sentit soulagée comme d'une lourde oppression. Elle ne retira les soldats des lieux d'où lui était venue si souvent la tempête, que lorsqu'ils eurent accompli leur œuvre de

(1) « Antè Carthaginem delotam, populus et senatus românis placidè modestèque, inter se rempublicam tractabant. Metus hostilis civitatem in bonis artibus retinebat ; sed ubi formido illa mentibus decessit, illicita, quæ secundæ res amant, lascivia atque superbia incessere. » (SALLUSTE.)

destruction, et fait le désert là où vivait naguère un grand peuple. Seulement le tempérament de ce peuple n'inclinait pas vers les conquêtes dues aux armes, ses tendances l'avaient porté plutôt vers les conquêtes pacifiques et lui avaient fait négliger son organisation militaire. C'est en cela que réside tout le secret du triomphe des Romains et de la défaite des Carthaginois.

XXVIII

Dès son origine, Rome, ayant eu à se défendre contre les ennemis qui l'environnaient de toutes parts, donna à ses citoyens une éducation toute militaire; on quittait la

ses citoyens, peu aptes à combattre, eussent fait acte de folie en essayant de lutter contre des hommes dont la guerre était l'élément. En conséquence, ce n'est point de vieillesse que mourut Carthage, elle succomba comme succombent toutes les sociétés civilisées quand elles entrent en lutte contre des peuples qui érigent en science la force brutale; elle se brisa au contact des Romains, comme le fin cristal se brise au choc du verre brut.

XXIX

Jusqu'à maintenant nous n'avons vu dans Annibal que le général d'armée; à partir du moment où la paix fut



Claudius Nero jette dans le camp d'Annibal la tête d'Asdrubal. (Page 58, col. 2.)

charrue pour prendre le javelot; Cincinnatus est la plus remarquable personification de ce singulier régime. Plus tard, et à mesure que la cité grandit, l'habitude des armes entra dans les mœurs; et comme elle n'était point assez riche pour payer des défenseurs, la population fut obligée de se défendre elle-même; par suite tout Romain devint soldat. A Carthage, les choses étaient bien différentes; la masse des citoyens dédaignait le métier des armes et abandonnait à des mercenaires le soin de la défense. Qu'advint-il au jour de la lutte? ce qui devait fatalement arriver. Annibal vainquit les Romains, mais à une armée en succéda une autre, à la lutte de la veille succéda celle du lendemain; c'est ainsi que pendant seize ans il eut à soutenir tout l'effort d'un peuple qui finit par le refouler, parce que, s'il est vrai qu'on puisse battre une armée, il est faux qu'on puisse battre une nation qui se lève en masse. A Carthage ce fut le contraire qui eut lieu. Son armée détruite, tout espoir disparut, parce que

conclue, il va nous apparaître sous un autre aspect. Un fait très-significatif, et qui prouve combien ce grand homme avait été apprécié par la majorité de ses concitoyens, c'est qu'après sa défaite, loin de tourner contre lui leur colère, les Carthaginois se jetèrent pour ainsi dire dans ses bras. On a beaucoup fait ressortir la conduite de Rome, qui accueillit avec honneur Terrentius Varron après la défaite de Cannes, mais personne n'a songé à mettre en relief la conduite de Carthage vis-à-vis d'Annibal après la bataille de Zama. Son attitude cependant fut plus belle encore. A Rome, en effet, tout n'était pas désespéré; Varron vaincu n'apportait pas une paix honteuse, tandis qu'à Carthage tout était perdu, et lorsque Annibal y arriva, c'est la honte et les misères de la défaite qui y arrivèrent avec lui. Néanmoins, on l'accueillit avec faveur, c'est encore à lui qu'on se confiait, c'est entre ses mains que la patrie remet le soin de ses destinées en le nommant Suffète. Certes, en cette occa-

sion, les Carthaginois ne le cédèrent en rien aux Romains, et il fallait que le prestige d'Annibal fût bien grand pour qu'ils le traitassent ainsi, eux qui punissaient de mort tout général qui se laissait vaincre.

Un autre trait que les historiens ont négligé de mettre en lumière, et qui cependant mérite d'être signalé entre tous, c'est le désintéressement d'Annibal dans cette circonstance. On prétendait à Carthage que si la campagne d'Italie ne s'était point achevée par la prise de Rome, c'était au mauvais vouloir d'une partie du sénat qu'on le devait. Annibal n'avait pas manqué de le dire, et le peuple était convaincu que ses malheurs étaient dus uniquement aux ennemis du grand capitaine. Aussi avait-il

en fort bons termes, disant : qu'absent depuis trente-six ans, et soldat, il ignorait les règles auxquelles on était astreint dans le sénat, mais que, loin de vouloir s'y soustraire, c'était des sénateurs eux-mêmes qu'il voulait les apprendre. Cette conduite acheva de lui concilier les esprits, et lui qui ne voulait être que le premier magistrat de la cité de fait en fut le maître. Nous allons voir comment il disposa du pouvoir sans limites dont le peuple l'avait investi.

XXX

La bienveillance et l'équité furent le fondement de son



Entrevue de Scipion et d'Annibal avant la bataille de Zama. (Page 61, col. 1.)

pour ce dernier une espèce de culte, tandis qu'il était profondément irrité contre la plus grande partie des patriciens. D'un autre côté, Annibal était l'idole des soldats qu'il avait ramenés d'Italie ; rien, en un mot, ne lui était plus facile que de s'emparer du pouvoir et de gouverner en maître absolu. Or jamais il ne fit la moindre tentative dans ce sens, il se soumit toujours aux ordres du premier pouvoir de l'État, et lui montra en toute occasion une profonde déférence. Un exemple suffira pour prouver la vérité de notre dire. Un jour un sénateur discourait longuement à propos d'une motion due à l'initiative d'Annibal ; parmi les arguments qu'il employa pour faire rejeter la demande de celui-ci, quelques-uns furent présentés avec si peu de ménagements et avec si peu de sincérité, qu'Annibal, perdant patience, saisit brusquement son collègue et le força à se rasseoir. Un murmure général accueillit cet acte de violence. Honteux de son emportement, Annibal se lève aussitôt et s'excuse

administration. Il se montra aussi magnanime quand il fut à la tête du pouvoir qu'il s'était montré vaillant et généreux quand il était à la tête des armées. On ne lui reproche aucun fait de vengeance contre ses plus implacables ennemis. Rien ne lui eût été plus facile que de revêtir ses rancunes de toutes les formes légales. L'heureux du moment trouve toujours, et en tous pays, des juges prêts à légitimer ses actions, à marier l'arbitraire avec la justice, et les flatteurs ne manquent pas qui donnent à des actes de pur intérêt personnel la physionomie que comportent les actes d'intérêt public. Il laissa tout le monde vivre en paix autour de lui, et bien qu'il sût qu'on s'agitait dans l'ombre, il n'opposa que du dédain à ces sourdes menées, et, pour toute réponse, il administra avec une sagesse et une loyauté au-dessus de tout éloge. Bien peu d'hommes ont donné un tel exemple de force et de grandeur. Arrivés au point où il en était, ils se trouvent tellement haut, qu'ils ont comme le vertige du

pouvoir, et l'autorité devient entre leurs mains un hochet dangereux dont ils aiment à jouer à tout propos.

XXXI

Pendant les huit années qui s'écoulèrent depuis la bataille de Zama jusqu'à son départ de Carthage, Annibal n'eut qu'un souci, ce fut de cicatrifier les plaies dont sa patrie saignait encore. Quand il n'était pas en campagne, il s'occupait avec ardeur d'organisation intérieure. Les impôts étaient mal perçus et l'argent qui en provenait mal dépensé. Il régularisa la perception des revenus, déploya la plus grande rigueur dans le paiement des taxes et se montra d'une parcimonie extrême dans l'emploi des fonds publics. L'administration était envahie par les patriciens qui s'étaient partagé les fonctions administratives et les avaient multipliées outre mesure, de telle façon que les revenus de Carthage servaient non pas aux besoins de la ville, mais à ceux des fonctionnaires qui étaient princièrement rétribués. Il abolit toutes les sinécures et diminua les traitements. L'édilité absorbait aussi des sommes considérables, beaucoup de travaux s'accomplissaient inutilement, au plus grand avantage des entrepreneurs et des édiles; désormais il voulut que les travaux exécutés eussent un but d'utilité évident, et par ce moyen il fit rentrer dans les caisses du trésor des sommes importantes qui jusqu'alors n'avaient servi qu'à enrichir des administrateurs infidèles et des fournisseurs avides. Pendant qu'il opérait ces réformes intérieures, il s'occupait de pourvoir les arsenaux ainsi que d'améliorer et d'augmenter le matériel naval. Bientôt Carthage eut non-seulement des armes en quantité suffisante pour mettre sur pied une nombreuse armée, mais elle eut dans ses coffres des sommes plus que suffisantes pour les entretenir. Et toutes ces mesures étaient prises sans bruit, toutes ces améliorations étaient faites de telle manière que la défiance des Romains ne pût être éveillée. Annibal déploya une habileté singulière à éviter toute espèce de conflit entre Rome et Carthage, il employa tous ses soins à dissimuler la situation exacte, et il y parvint; mais les siens devaient encore le trahir.

XXXII

Après avoir redressé et organisé tout ce qui était de pure administration, Annibal songea à réformer la justice, qui se rendait de la façon la plus déplorable. La magistrature appartenait à une certaine classe de patriciens qui se conduisaient d'une manière inique, et qui, forts de ce que leurs charges étaient inamovibles, jugeaient avec une audacieuse partialité. Annibal résolut de faire cesser un pareil abus et sévit contre quelques magistrats. En se voyant attaqués dans ce qu'ils considéraient comme le plus précieux de tous leurs privilèges, les patriciens s'émurent; ils crièrent au scandale, à la tyrannie, et, pendant que le peuple, victime de leurs exactions, applaudissait à la fermeté et à l'équité d'Annibal, une partie de l'aristocratie carthaginoise projeta sa ruine. N'osant attaquer en face ce grand homme, on imagina de le renverser au moyen de l'influence romaine. A cet effet, quel-

ques mécontents écrivirent à Rome pour dénoncer la conduite d'Annibal comme contraire aux traités intervenus et comme n'ayant qu'un but, celui de préparer et de recommencer la lutte. Ils firent le dénombrement de toutes les mesures par lui prises, ils donnèrent un état de situation des ressources de toute nature que ce vertueux citoyen avait accumulées; ils firent tant enfin, que les Romains jugèrent à propos d'envoyer une ambassade à Carthage afin de demander son extradition. Annibal, qui avait été mis au courant de ce qui se tramait, ne vit de salut que dans la fuite. En conséquence, il réunit ses trésors et tout ce qu'il avait de plus précieux, puis il s'embarqua sur une galère qu'il avait fait secrètement équiper.

XXXIII

L'histoire nous fournit d'assez nombreux exemples de citoyens qui, injustement chassés de leur patrie, tournèrent contre elle leurs armes et en devinrent les plus ardents ennemis, après en avoir été les plus dévoués défenseurs. Dans l'antiquité, nous trouvons Coriolan qui, après avoir sauvé Rome, se montra animé contre elle d'une haine mortelle. Dans l'histoire de notre pays, l'émigration n'eut que trop de Coriolans, mais heureusement que leurs coups ne furent pas à la hauteur de leurs rancunes. Sans approuver une pareille conduite, on conçoit, jusqu'à un certain point, que sous l'impression d'une colère provoquée par une mesure injuste, un homme oublie ses devoirs jusqu'à prendre les armes contre son pays. C'est un accès de folie qui, sans pouvoir être justifié, trouve une espèce d'atténuation dans les malheurs dont est atteint celui chez lequel il se manifeste, mais ce n'en est pas moins la plus grave des fautes, qui fait perdre à son auteur le bénéfice d'une belle vie et de grandes actions.

Jamais Annibal n'eut de semblables défaillances. En mettant le pied sur la galère qui l'emportait loin de ces rivages aimés, il ne montra aucune amertume contre son ingrate patrie, mais sa haine pour Rome s'accrut encore, s'il est possible qu'une telle haine puisse grandir. Carthage le chassait; pour toute vengeance, il allait chercher à l'affranchir du joug odieux des Romains en leur suscitant partout des ennemis. Ses efforts devaient être inutiles: les Romains le redoutaient autant qu'il les haïssait, il était nécessaire à leur destinée qu'il disparût; sa perte était certaine.

Le premier point où il aborda fut Tyr. L'accueil que lui fit cette antique cité le dédommagea un peu de l'ingratitude des siens. Il fut reçu comme un des leurs par les Tyriens enthousiasmés. Pendant son séjour, on lui prodigua les fêtes et les honneurs, il fut environné des plus touchants égards, et il put croire un moment que l'exil n'avait pas commencé pour lui, mais qu'il n'avait fait que changer de patrie. Cependant sa pensée revenait toujours à Carthage, c'était elle qu'il aimait, c'était pour elle qu'il voulait encore tenter la fortune et qu'il s'attachait avec une opiniâtre volonté à l'idée de porter encore la guerre en Italie et d'y renouveler ses plus glorieux exploits. L'amour de la patrie et le désir de la

vengeance transformaient le fugitif et lui donnaient une seconde jeunesse.

XXXIV

Au moment où se passaient les faits que nous allons relater, la puissance de Rome commençait à s'étendre. D'ailleurs, elle devait nécessairement triompher en suivant le système politique qu'elle avait mis en pratique. A cette époque de l'histoire de l'humanité, la guerre était pour ainsi dire passée dans les mœurs, elle existait à l'état permanent chez presque toutes les nations. Les Romains surveillaient les événements avec un œil attentif, et parmi les princes avec lesquels ils étaient en rapport, ils en choisissaient toujours quelqu'un auquel ils accordaient leur préférence. C'était d'ordinaire au plus faible, surtout lorsque celui-ci offrait une alliance avantageuse, soit à cause de l'étendue de son royaume, soit à cause des richesses qu'il possédait. De cette manière, l'ambitieuse cité était forcément mêlée aux affaires du monde. On va voir quels avantages elle retirait de cet état de choses.

Un prince se trouvait-il pressé par un adversaire habile ou heureux, Rome lui offrait son appui et intimait l'ordre au vainqueur de ne pas aller plus loin. Qu'arrivait-il? c'est que d'ordinaire cet ordre était respecté, car celui à qui il s'adressait, sachant de quel poids pouvait être dans la balance l'intervention de la puissante République, ne voulait pas risquer une lutte dans laquelle il aurait à la combattre à côté de son ancien ennemi. On voit les conséquences de cette situation. Le prince dont Rome aurait pu craindre l'agrandissement se trouvait ainsi arrêté sans qu'il en coûtât rien, et quant à celui qui n'avait été sauvé que par son concours, il devenait inévitablement son vassal. Elle employait dans ses relations avec ce dernier une adresse consommée. Sous le couvert de l'alliance, elle lui imposait des traités onéreux, se faisait livrer des points stratégiques, obtenait des avantages considérables pour ses nationaux, attirait chez elle et sous prétexte d'éducation les enfants des premières familles, dont elle se faisait au besoin des otages, enfin elle l'enlaçait dans un tel réseau de précautions qu'il n'avait échappé à son ennemi que pour tomber sous le joug de son allié. Et si par aventure cette amitié devenait trop pesante, si le prince qui en était l'objet venait à s'apercevoir qu'il s'était donné des maîtres et qu'il voulait se débarrasser d'une tutelle insupportable, le masque tombait aussitôt.

Rome rappelait ses services, la reconnaissance due, criait à l'ingratitude, menaçait de l'abandon, du ressentiment du voisin toujours hostile et profitait de l'occasion pour fortifier les positions qu'on avait eu l'imprudencé de lui confier. Malheur alors au peuple assez audacieux pour vouloir reconquérir son indépendance les armes à la main; vaincu il n'avait plus de pitié à attendre, il était traité en rebelle et soumis au tribut. On conçoit maintenant comment les Romains purent devenir les maîtres du monde. Ils opposèrent d'abord les peuples les uns aux autres, et pendant qu'ils arrêtaient l'élan de ceux qui leur portaient ombrage, pendant qu'ils préparaient à leur profit l'absorption de ceux qui recherchaient leur appui,

ils empiétaient chaque jour en Italie sur leurs voisins immédiats. Ils s'agrégeaient incessamment des populations et des territoires; enfin, le jour où toutes ces peuplades, déjà unies par la communauté d'origine, furent refondues dans le même creuset civilisateur, il n'y eut aucune puissance capable de résister au choc de cette masse compacte. Elle attira tout à elle, comme on voit dans un vase rempli de liquide les plus larges globules d'air attirer à eux les plus petits, jusqu'à ce qu'enfin il n'en reste plus qu'un, qui éclate quand sa surface s'est assez étendue. C'est ainsi que les empires semblent se former et se dissoudre, c'est ainsi que commença et finit l'Empire romain.

XXXV

Au moment où Annibal partit de Carthage, Rome essayait sa politique en Orient. Pendant qu'elle protégeait Attale, prince faible et sans valeur, elle cherchait à intimider les rois de Syrie et de Bithynie, par une audacieuse intervention. Prusias feignit l'obéissance, mais Antiochus, à qui Rome avait fait des observations touchant ses conquêtes en Égypte, répondit fièrement que, ne s'occupant pas des Romains, les Romains n'avaient pas à s'occuper de lui, et il alla même jusqu'à fournir des secours à Philippe de Macédoine, qui luttait contre eux. Les Romains, pour lors occupés dans la haute Italie et qui complétaient le travail d'agrégation dont nous parlions plus haut, furent contraints de dévorer leur affront et de remettre leur vengeance à un moment plus opportun. Frappé de cette situation, Annibal voyant Antiochus irrité, Prusias impatient, les Macédoniens en lutte ouverte, conçut le vaste projet de réunir la Macédoine, la Bithynie et la Syrie dans une commune alliance et de diriger leurs efforts contre Rome. Aussitôt il va trouver Antiochus, afin d'attiser son ressentiment. Il l'engage à soutenir les Macédoniens en lui représentant que c'est la cause de l'indépendance des nations qu'ils défendent, et en effet, Antiochus leur envoie des renforts. Charmé d'avoir auprès de lui un homme dont le nom avait rempli l'univers et qui avait été l'épouvante de Rome, le monarque syrien le prend en amitié et lui accorde sa confiance. Mais la haine de ses compatriotes poursuivait le grand homme jusque dans l'exil, et ceux qui avaient voulu le livrer aux Romains se hâtèrent de les avertir de sa présence à la cour d'Antiochus.

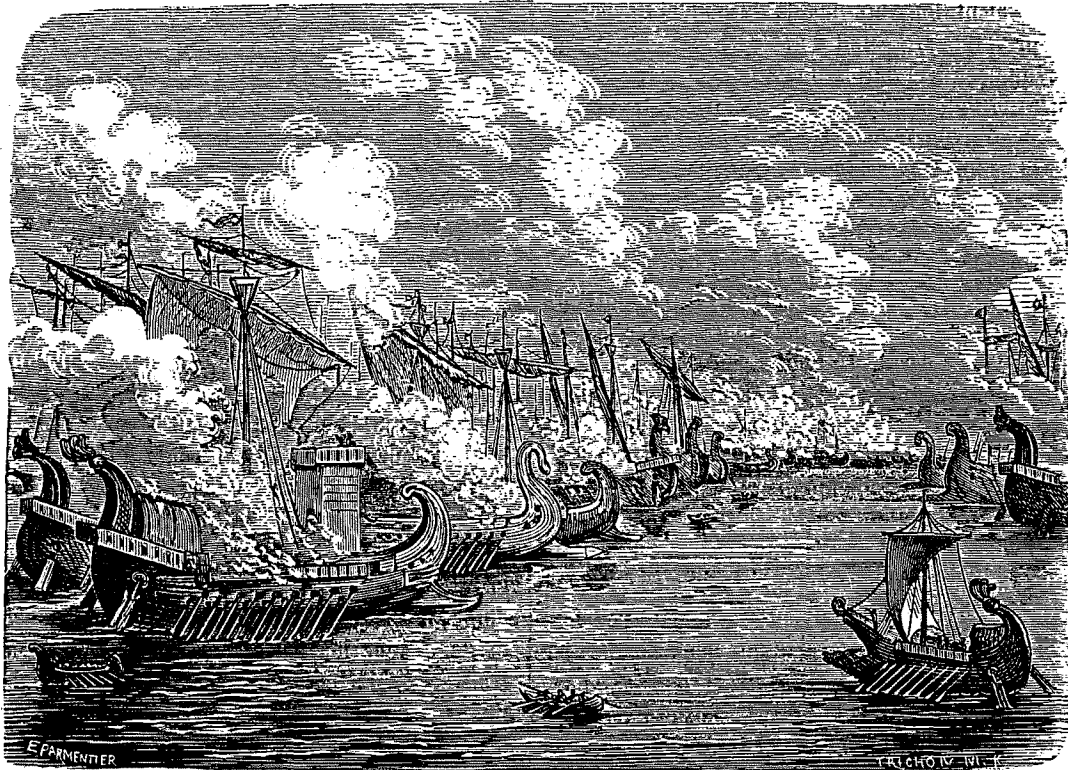
XXXVI

Rome se hâte de prendre des précautions; elle invente un prétexte pour envoyer des ambassadeurs au roi de Bithynie. Leur véritable mission était de surveiller ce qui se passait à la cour de ce roi et d'en éloigner Annibal. Antiochus fut circonvenu; Annibal lui fut représenté comme un intrigant sur lequel il ne fallait pas compter malgré ses incontestables mérites; ses moindres actions furent surveillées, dénaturées. On fit tant, enfin, que le roi ne sut bientôt plus à quel parti s'arrêter. Il manifesta quelque éloignement pour son hôte; il devint froid avec lui, circonspect, à tel point que le présenta,

à la perspicacité duquel ce changement subit ne pouvait échapper, en chercha et en aperçut bientôt les causes. N'ayant rien à redouter, il alla hardiment au but, et par sa franchise il déjoua les plans de ceux qui méditaient sa ruine.

Un jour donc qu'Antiochus le reçut avec la froideur affectée qu'il lui marquait depuis quelque temps, Annibal s'en montra vivement touché, disant au roi qu'il avait perdu sa confiance et qu'il le voyait bien. Antiochus ayant répondu évasivement, il insista, et comme le prince lui reprochait les fréquentes visites que lui faisait l'ambassadeur romain, Annibal, indigné qu'on eût pu croire à un rapprochement entre lui et Rome, s'écria :

le sien, émurent vivement le roi, dont la réponse fut ce qu'elle devait être : il tendit la main au proscrit et lui rendit son amitié. Profitant de cette circonstance, le héros carthaginois exposa ses plans, démontra les avantages d'aller attaquer les Romains chez eux, la nécessité où l'on était de ne pas laisser s'augmenter leur puissance ; sa parole chaleureuse, ses démonstrations lucides, ses conceptions hardies, ses intonations de voix, tout contribuait à faire naître la conviction dans l'esprit d'Antiochus, qui se retira avec la résolution d'attaquer Rome au plus tôt. Mais la joie du fugitif ne devait pas être de longue durée ; s'il était le souffle qui avivait la colère et l'ambition d'Antiochus, les courtisans dont celui-ci était en-



Les Romains font brûler les vaisseaux carthaginois. (Page 62, col. 1.)

« Ma haine contre les Romains est connue de tout le monde. Je m'y suis engagé par serment dès ma plus tendre enfance. C'est cette haine qui a armé mes mains contre eux pendant trente-six ans ; c'est celle qui pendant la paix m'a fait chasser de ma patrie et qui m'a obligé à venir chercher un asile dans vos États. Toujours conduit et animé par cette haine, j'irai par toute la terre chercher et susciter des ennemis aux Romains. Je les hais, je les hairai toujours mortellement : ils me haïssent de même. Tant que vous serez déterminé à leur faire la guerre, vous pouvez mettre Annibal au nombre de vos meilleurs amis. Si d'autres raisons vous font penser à la paix, je vous le déclare une fois pour toutes, cherchez d'autres conseils que les miens. »

XXXVII

Cet énergique langage, ces paroles prononcées d'un ton inspiré, le regard étincelant d'Annibal qui cherchait

viromné savaient comment prendre le maître pour éteindre le brasier qu'une main étrangère avait allumé dans son cœur. Au lieu de suivre les conseils d'Annibal, on fit une guerre sans ensemble, sans énergie ; les Romains, après avoir battu les armées syriennes en détail, leur infligèrent un dernier échec qui mit ce fier ennemi à leur discrétion. Antiochus conserva une partie de son royaume au prix des plus grands sacrifices, mais surtout à la condition de livrer Annibal, ce qu'il se disposait à faire, lorsque ce dernier, averti à temps, put s'enfuir dans l'île de Crète.

A partir du jour où il se vit entouré d'ennemis, même à la cour d'un prince auquel il était venu demander asile, la vie de ce grand homme se passa dans une continuelle perplexité. Il ne voyait que pièges, qu'embûches autour de lui ; il se défiait autant de ceux qui lui serraient la main que de ceux qui semblaient le fuir. Il ne se méprenait pas sur les moyens employés contre lui par les Romains, et bien qu'ils affichassent les dehors de la franchise la plus absolue, il savait qu'au besoin ils n'hésiteraient pas à le

prendre par la trahison. C'est ainsi qu'il vécut à Crète pendant quelque temps. Nous ne pouvons passer sous silence une aventure qui lui arriva dans cette île et qui prouvera combien cet homme avait l'esprit fécond et solide.

XXXVIII

Annibal passait pour avare. Il devait cette réputation à l'âpreté qu'il avait mise dans la perception des impôts et à la parcimonie avec laquelle il avait administré les deniers publics. De plus, comme il était très-sobre et très-modeste, il ne se livrait jamais à aucune de ces dépenses par lesquelles les hommes opulents aiment à se

il fait emporter sous les yeux d'une multitude avide une grande quantité de vases en terre contenant, disait-il, tout l'or et tout l'argent qu'il avait, et les fait déposer dans le temple d'Apollon, où aussitôt on place des gardes. Cependant il part sans être inquiété. A peine a-t-il mis à la voile, que les Crétois brisent les vases ; mais, au lieu d'or et d'argent, ces vases contenaient du plomb fondu que le rusé Carthaginois avait fait recouvrir d'une légère couche de métal précieux ; et les bons insulaires s'aperçurent, un peu tard, qu'ils étaient les voleurs volés.

XXXIX

En quittant l'île de Crète, Annibal se rendit à la cour



Annibal s'éloigne de Carthage. (Page 66, col. 2.)

signaler quelquefois, de telle sorte qu'on attribuait à un sentiment vil ce qui n'était chez lui que l'effet d'un naturel enclin à la simplicité. Quoi qu'il en soit, on le savait riche, et comme il dépensait peu, l'opinion publique lui prêtait une fortune immense.

A Crète, pays pauvre et malheureux, on parlait autant de ses trésors que de ses vertus, et ce que l'on estimait encore le plus en lui, c'étaient les richesses qu'on lui supposait. Les imaginations travaillèrent tant et si bien, que les Crétois résolurent de le dépouiller et que pour arriver à leurs fins, ils n'auraient pas hésité à le massacrer lui-même. Averti de ce qui se tramait contre lui, Annibal, ne s'épouvante pas et trouve un singulier moyen de se tirer d'affaire. Il fait courir le bruit qu'au moment de s'embarquer il ne veut point s'embarasser des trésors qu'il possède ; que, sa confiance dans les Crétois étant absolue, il se propose de les laisser à leur garde pendant son absence et qu'il viendra les reprendre plus tard. Puis

de Prusias, qui avait des démêlés avec les Romains au sujet d'Attale leur allié, et fut parfaitement accueilli par ce prince, qui, s'étant entendu avec Rome, tourna ses armes contre Eumène. Annibal exerça divers commandements dans l'armée du roi de Bithynie, auquel son concours fut des plus utiles. Il lui fit remporter des avantages signalés contre ses ennemis et vainquit Eumène dans un combat naval. Cette victoire valut à Prusias une prépondérance définitive. La manière dont Annibal défit son adversaire est tellement originale que nous ne pouvons nous empêcher de la rapporter. La flotte qu'il commandait était en tous points inférieure à celle des ennemis : il n'avait eu besoin que d'un coup d'œil pour s'en convaincre ; elle était également moins nombreuse, et rien du côté des Bithyniens ne rachetait ces désavantages marqués.

Mais le même génie inventif qui l'avait autrefois tiré des mains de Fabius et qui, tout récemment encore, ve-

nait de le tirer de celles des Crétois, devait lui assurer le gain de la journée. Bientôt le combat s'engage, la lutte devient générale et la flotte ennemie semblait l'emporter, lorsque tout à coup les soldats de Prusias jettent sur les assaillants une grande quantité de pots de terre. En voyant les singuliers engins dont leurs adversaires se servaient, les soldats d'Eumène restèrent étonnés; mais leur surprise se changea en terreur, lorsque de chacun de ces vases brisés, ils virent sortir tout à coup une multitude de serpents de la plus dangereuse espèce, qui s'élançaient contre eux et leur faisaient de mortelles blessures. La confusion devint extrême. La flotte d'Eumène ne songea plus à combattre, elle ne pensa plus qu'à se débarrasser du terrible auxiliaire de Prusias. Dans le même temps, Annibal, poussant avec vigueur sa ligne de bataille, se jeta sur les ennemis, dont il fit un grand carnage; Eumène faillit être pris et ne dut qu'à la vitesse de sa galère d'échapper au désastre de sa flotte.

XL

On conçoit qu'après de semblables services, l'illustre guerrier dut voir sa faveur monter de jour en jour. Une fois encore il savoura l'espérance d'atteindre son ennemi. Quoique éloigné de Carthage, il y conservait de nombreuses intelligences. Les sympathies de la population lui étaient d'ailleurs restées. C'était avec empressement qu'on s'enquêrait de ses moindres actions, et chaque fois que le bruit d'une victoire due à son génie arrivait jusqu'à ses concitoyens, le peuple, mû par un légitime sentiment d'orgueil, exaltait le valeureux soldat que la patrie avait perdu, et qui semblait avoir emporté avec lui l'honneur de la nation. Seuls les patriciens étaient inquiets de voir cet homme, dont la dévorante activité tenait la renommée toujours en éveil, grandir encore dans son exil.

Nous disions donc qu'après sa dernière victoire sur Eumène, Annibal eut encore une lueur d'espérance. Croyant pouvoir compter sur Prusias qui lui devait tant et qui, d'ailleurs, lui donnait les plus complètes assurances, il fit un nouveau plan d'invasion en Italie; il se mit en correspondance avec Philippe de Macédoine, avec Antiochus lui-même, qui, cependant, avait voulu le trahir; il envoya des émissaires chargés de réchauffer les vieilles haines de ses compatriotes, et tout semblait marcher au gré de ses vœux, mais les dieux n'étaient pas pour lui.

Le sénat carthaginois apprend ce qui se passe et ordonne d'arrêter les émissaires du banni. Ceux-ci parviennent à s'échapper, mais avant de fuir, ils apposent sur les murs de la ville des placards dans lesquels ils exposent le but de leur voyage, et où ils invitent les citoyens à prendre les armes à l'appel de celui qui voulait toujours le triomphe et la grandeur de Carthage. Les patriciens furent stupéfiés par tant d'audace, et dans leur crainte de déplaire à Rome ou de lui donner un motif de querelle, ils dénoncèrent aussitôt le projet d'Annibal. Immense fut l'émoi dans le sénat romain; la mort du grand homme y fut définitivement résolue, et des ambassadeurs partirent pour la Bithynie avec ordre de ne pas revenir sans le ramener ou sans l'avoir fait périr.

XLI

Lorsqu'une première fois il s'était agi d'enlever Annibal de la cour d'Antiochus, on avait mis certains ménagements dans cette tentative. Le but des ambassadeurs avait été coloré, et aucune pression ne fut directement exercée sur le roi de Syrie. Il n'en fut pas de même cette fois; les ambassadeurs déclarèrent péremptoirement à Prusias le motif de leur ambassade, et qu'il fallait leur livrer son hôte ou s'attendre à la guerre. Prusias, qui, dans cette circonstance, se montra encore plus lâche et plus vil qu'il ne l'avait été lorsqu'il alla spontanément à Rome se justifier d'avoir attaqué Attale, Prusias, disons-nous, oubliant les services rendus, la foi jurée, les lois de l'hospitalité, celles de l'honneur, n'hésita pas entre une trahison et la bienveillance des Romains; il promit ce qu'on lui demandait et se disposa à le faire. Annibal s'était flatté que le roi de Bithynie, qui, d'ailleurs, était un homme intelligent, parfois très-énergique, et dont la puissance était en outre parfaitement assise, saurait résister à la pression romaine. Il ne pouvait s'imaginer que ce prince qui lui devait tant, qui se plaisait à l'appeler son ami, qui mille fois lui avait promis de s'ensevelir plutôt sous les ruines du trône, à la gloire et à l'affermissement duquel il avait tant contribué, que de condescendre aux exigences de Rome, mentirait à ses serments et livrerait lâchement un ami à ses assassins. Aussi, en apprenant la décision de Prusias, sa fureur fut sans égale. Cependant les moments pressaient, les ambassadeurs, dans la crainte que leur ennemi ne leur échappât encore une fois, avaient exigé qu'il leur fût livré sur l'heure, et ils avaient suivi les soldats chargés de l'arrêter. Ils le tenaient donc enfin, cet homme qui pendant un demi-siècle avait été la terreur de leur patrie. Désormais, Rome affranchie de toute crainte, débarrassée du seul ennemi digne d'elle, allait pouvoir dominer sans entrave et triompher insolemment de cet adversaire qui avait tant de fois triomphé d'elle! Mais les ambassadeurs se trompaient, la mort d'Annibal devait être sa dernière victoire sur ses ennemis, car pendant que ces derniers, poussés par une aveugle haine, agissaient en Carthaginois, toujours égal à lui-même, le grand homme allait mourir en Romain.

XLII

Au moment où les sbires de Prusias se dirigeaient vers la demeure d'Annibal, celle-ci était le théâtre du plus émouvant des drames. Annibal, l'œil en feu, entouré de quelques vieux amis, s'emportait en imprécations contre le royal parjure. Il redemandait à chaque instant s'il était bien vrai que le roi l'eût abandonné, et comme on le lui confirmait, il rappelait tout ce qu'il avait fait pour lui, et s'efforçait de démontrer l'indignité de sa conduite. Ensuite il gardait le silence et restait immobile dans une morne attitude, puis, relevant subitement la tête, se redressant avec énergie, il marchait à grands pas, le poing crispé; le vieux lion semblait avoir retrouvé son ancienne souplesse. Mais cette explosion de vie était le

précurseur de la mort, qui s'avauçait inévitable. Tout à coup des pas précipités se font entendre, et aussitôt apparaît sur le seuil de l'appartement un serviteur qui annonce que les soldats cernent la maison. Un moment le héros, que l'on traquait comme une bête fauve, eut l'idée de faire tête à ses adversaires et de mourir les armes à la main; mais on le détermina à fuir, ce qu'il se résolut à faire, non sans peine. Il faut dire que, malgré l'amitié dont Prusias semblait l'entourer, Annibal, que l'habitude du danger avait rendu déflant, et qui ne croyait plus à aucun lien solide d'affection, avait songé à se mettre en garde contre toute surprise, et dans ce but, avait fait construire son palais dans des conditions toutes particulières. Indépendamment de certaines cachettes dans lesquelles il enfermait une partie de ses trésors, et où il pouvait s'enfermer au besoin, il avait fait pratiquer autour de sa demeure sept issues secrètes qui pouvaient lui permettre de s'échapper. Ces issues étaient parfaitement dissimulées et n'avaient entre elles aucune ressemblance; il y avait par conséquent chance de pouvoir fuir sans être assailli. Accompagné de quelques amis, il descend donc dans les souterrains qui conduisent aux portes extérieures, et un moment il put se croire hors de danger, mais tout était gardé, la trahison était complète.

XLIII

Revenu dans ses appartements, Annibal se prépare à mourir. Dès lors plus d'emportement, plus de colère, celle-ci ne se manifeste que par l'amertume de ses paroles. Il parle longuement de Carthage; des siens, pas un mot de reproche ne sort de ses lèvres pour son ingrate patrie, sur le sort de laquelle il se lamente et pleure quelques instants. Mais quand il parle de Prusias, sa prunelle s'allume, une fois encore il le maudit; cependant sa malédiction est prononcée avec calme, sa vengeance lui semble inévitable, et cette idée le console. Puis il s'entretient de Rome, dont il prévoit les grandes destinées; enfin, après avoir dit un mot à chacun d'eux, il embrasse ses amis, et ôtant de son doigt une bague qui contient du poison, il la porte à ses lèvres.

« *Délivrons, dit-il, le peuple romain d'une inquiétude qui le tourmente depuis longtemps, puisqu'il n'a pas la patience d'attendre la mort d'un vieillard. La victoire que remporte Flaminius sur un homme désarmé et trahi ne lui fera pas beaucoup d'honneur. Ce jour seul fait voir combien les Romains ont dégénéré. Leurs pères dénoncèrent à Pyrrhus un traître qui voulait l'empoisonner, dans le temps que ce prince leur faisait la guerre au cœur de l'Italie, et ceux-ci ont envoyé un homme consulaire pour engager Prusias à faire mourir par un crime abominable son ami et son hôte.* »

Aussitôt après avoir prononcé ces mémorables paroles, qui contenaient le blâme le plus sanglant que l'on pût infliger à la politique romaine et à la loyauté des descendants de Romulus, Annibal avala le poison. Il n'était

d'ailleurs que temps. Déjà les sbires de Prusias, suivis de Flaminius, avaient fait irruption dans le palais; l'agent romain put assister à l'agonie du grand homme, et en rapporter fidèlement les détails au sénat.

Il est singulier de voir combien certaines existences ont des points d'affinité. Nous avons déjà eu dans ce travail l'occasion de faire plusieurs rapprochements entre Napoléon et Annibal. Nous avons vu qu'en maintes circonstances ces deux hommes, que séparent deux mille ans, semblèrent, par un jeu du hasard, être appelés à se mouvoir dans un même cercle. Ils se distinguèrent tous les deux par la précocité de leur génie, par l'étrangeté de leurs conceptions, par la rapidité de leurs coups, par la fécondité de leurs moyens; ils accomplirent presque les mêmes exploits, et ce qui fit la gloire de l'un fit aussi la gloire de l'autre. Il n'y eut qu'un instant dans leur vie où leur existence ne saurait être confondue. Mais au moment de disparaître de la scène du monde, l'analogie se reproduit. Proscrit, le héros carthaginois voit la haine des Romains, haine inexorable, le poursuivre de cour en cour, de pays en pays, et Rome assiste à son agonie dans la personne de Flaminius. Bonaparte eut aussi son ennemie inexorable, ce fut l'Angleterre, qui ne cessa pendant quinze ans de lui faire une guerre acharnée, qui le poursuivit en tous lieux, ne lui accordant ni trêve ni repos; qui laissa les assassins comploter contre lui et qui peut-être les soudoya, qui enfin transforma en prison l'hospitalité qu'elle avait promise, et qui empoisonna les derniers moments du grand-homme par la présence d'Hudson Lowe, cet autre Flaminius.

XLIV

Aussi avec quelle admiration le captif de Sainte-Hélène parlait-il du général carthaginois! Il se sentait invinciblement attiré vers cette personnalité puissante par une espèce de lien naturel qu'on pourrait appeler la parenté du génie et du malheur. Pour lui, nulle gloire n'atteignait celle d'Annibal, et il le proclamait hautement. Il en a tracé dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*, avec ce style nerveux et précis qui distingue la forme dont il savait revêtir sa pensée, un portrait que nous allons reproduire; un homme comme Annibal était digne d'un peintre comme Napoléon.

« *Cet homme, dit-il en parlant de son héros de prédilection, le plus audacieux de tous, le plus étonnant peut-être, si hardi, si sûr, si large en toutes choses, qui à vingt-six ans conçoit ce qui est à peine concevable, exécute ce qu'on devait tenir pour impossible; qui, renonçant à toute communication avec son pays, traverse des peuples ennemis ou inconnus qu'il faut attaquer et vaincre, escalade les Pyrénées et les Alpes qu'on croyait insurmontables, et ne descend en Italie qu'en payant de la moitié de son armée la seule acquisition de son champ de bataille, le seul droit de combattre; qui occupe, parcourt, gouverne cette Italie même pendant seize ans, met plusieurs fois à deux*

doigts de sa perte la terrible et redoutable Rome, et ne lâche sa proie que quand on met à profit la leçon qu'il a donnée d'aller le combattre chez lui. »

plus grand peut-être que le guerrier : celui-ci avait été vaincu à Zama; après cette épouvantable défaite, le citoyen trouva dans son patriotique désintéressement les



Mort d'Annibal. (Page 71, col. 2.)

On sent l'admiration percer à chaque mot de ces quelques lignes, qui n'ont qu'un tort, à notre avis, c'est de parler du général et de ne rien dire du citoyen. Cependant, nous l'avons vu, chez Annibal, le citoyen fut

moyens de cicatriser les plaies de sa patrie et de la rendre redoutable à ceux qui venaient de la vaincre. Ce fut là son plus beau triomphe.

THOMAS PUECH.

CAMOENS

1524 — 1579

PAR ALPHONSE IZARD

I

Camoëns! ce nom apparaît dans l'histoire du Portugal comme une étoile scintillante au milieu d'un ciel sombre et nébuleux. Tout le feu qu'avait jeté au seizième siècle ce hardi royaume est aujourd'hui éteint. Tout le bruit qui avait retenti aux oreilles du poëte, la gloire qui avait un instant ébloui ses yeux, sa patrie enfin, comme il le dit lui-même, tout descendit avec son roi et lui dans la tombe. Son nom seul et celui de son héros flotteront au milieu des siècles, comme les vergues détachées d'un navire surnagent au sein de l'Océan après un terrible naufrage.

Bien des gens connaissent le nom de Camoëns; quelques-uns ont lu ses ouvrages, mais le plus grand nombre ignorent les preuves qu'il a données de son courage et l'histoire de ses malheurs. Presque tous les grands hommes ont eu à souffrir des caprices de la fortune, de la jalousie de leurs concitoyens et de leurs rivaux; mais on peut affirmer qu'il n'en est pas un seul que le malheur ait poursuivi, toute sa vie, comme Camoëns et qui, au milieu de l'abandon général, de la plus affreuse misère, ait eu, comme lui, le courage de chanter sans se plaindre, jusqu'à son dernier moment.

Louis de Camoëns, surnommé le Camoëns, était le dernier descendant de la branche cadette d'une ancienne famille de Galice. Il tirait son nom patronymique d'un antique château fortifié, assis sur les hauteurs du promontoire de Nérée, aujourd'hui cap Finistère. Saint Maxime, évêque de Turin au cinquième siècle, parla, dans ses œuvres, de ce château appelé *Caamanos* ou *Cadmon*. On raconte qu'une dame de la famille de Cad-



mon, accusée d'avoir violé les lois de la fidélité, se procura, avec beaucoup de peine, un oiseau très-rare à cette époque, le *camão* (porphyron), qui mourait dès qu'il se commettait dans le logis de ses maîtres une infidélité conjugale. L'oiseau réhabilita sa maîtresse, et le mari convaincu voulut, en reconnaissance, conserver le nom de *Camão*, d'où l'on tira plus tard celui de Camoëns.

En 1370, il s'éleva entre la famille des *Caamanos*, qui possédait alors sept paroisses, et la famille non moins puissante des *Castera*, une terrible querelle qui coûta la vie à l'un de ces derniers. A la suite de cet accident, Vasco Pires de *Caamanos*, déjà connu par ses poésies, se voyant forcé de quitter sa patrie, se retira en Portugal. Le trône de ce pays était alors occupé par dom Fernando, fils de Pierre le Justicier, qui avait si cruellement vengé la mort d'Inès, son amante et son épouse secrète. Ce prince accueillit favorablement le proscrit de Galice; il le reçut à la cour, le combla d'honneurs, de titres et de biens. Il s'en fit même un appui contre la noblesse, dont il s'était aliéné l'esprit en épousant Éléonore de Ménézès, qu'il avait enlevée à dom Laurent

d'Acunha. Ferdinand mourut sans enfants en 1383. La couronne de Portugal aurait dû tomber sur la tête de dona Béatrix, sa sœur, qui avait épousé Jean de Castille; mais Pierre le Justicier avait laissé un fils naturel, nommé Jean, qui éleva des prétentions au trône et les soutint, les armes à la main, contre Jean 1^{er} de Castille, époux de Béatrix. Pires de Caamanos, en reconnaissance des bienfaits que lui avait prodigués Ferdinand, ne voulut point abandonner le parti de sa veuve Léonore et de

sa sœur Béatrix. Il combattit donc sous le drapeau de Castille; mais, vaincu à la fameuse journée d'Aljubarotta, il perdit sa fortune avec sa liberté. Le vainqueur monta sur le trône de Portugal sous le nom de Jean I^{er}, et commença la dynastie d'Avis. Les enfants de Vasco Pires de Caamanos, dépossédés de la majeure partie de leurs biens, se retirèrent au fond de la province d'Alentéjo, où il leur restait encore quelques terres.

II

C'est du second fils de Vasco Pires, don João Vas, que descend le poète Camoëns. Son père, Simon Vas de Camoëns, qui avait épousé Anne de Macédo, habitait Lisbonne. Il logeait dans le quartier de Mouraria (des Maures), paroisse de Saint-Sébastien, lorsque l'enfant vint au monde en 1524. Ce fut pour la famille une bien grande joie, mais elle ne devait pas être de longue durée; un grand malheur domestique allait suivre de près. Coïmbre et Santarem ont vainement disputé à Lisbonne la gloire d'avoir donné naissance au plus grand des poètes portugais; mais, si elles ne l'ont pas vu naître, elles ont néanmoins une grande part dans l'histoire de sa vie. La première lui donna les brillantes leçons qui développèrent bientôt son génie poétique; dans la seconde, sur les rives du Tage, il conçut le plan de l'œuvre qui a immortalisé son nom.

L'histoire se tait sur l'enfance de Camoëns. Aucun de ses biographes ne nous a donné des détails sur ses premières années. Lui-même, dans ses écrits, semble ne s'être jamais souvenu de son enfance. Le seul passage où il en parle est une *cancôa*, composée à Macao, sur la terre d'exil, et dans laquelle il raconte aux vents et aux flots les malheurs que lui a occasionnés l'amour. C'est plutôt une malédiction qui rappelle celle de Job, qu'un tendre souvenir de son jeune âge. L'amour, qui devait le torturer toute sa vie, il l'avait connu, dit-il, dès le sein de sa mère; il l'avait sucé avec le lait de sa nourrice, qui ne pouvait l'endormir que par des chants d'amour. Ce qui, jusqu'à un certain point, nous explique ce silence, c'est qu'il perdit sa mère peu de temps après sa naissance. Son père, capitaine de navire et privé de fortune, ne pouvant le garder avec lui, dut le confier aux soins de quelques personnes qui firent son éducation première. Camoëns ne connut donc jamais les caresses d'une mère ni les joies de famille. Ses infortunes commencèrent, pour ainsi dire, en même temps que sa vie. Il n'est pas étonnant, par conséquent, que ce premier temps de son existence n'ait point laissé de traces dans son esprit ni dans son cœur. Sa vie ne commence réellement que le jour où il arrive à la faculté de Coïmbre; mais, avant d'en parler, le lecteur nous permettra de jeter un coup d'œil rapide sur la littérature du Portugal à cette époque, autant pour l'intérêt du sujet que pour donner une idée de ce qu'était la langue portugaise au seizième siècle.

III

Après l'expulsion des Maures par Henri de Bourgogne et l'établissement de la monarchie par son fils Alphonse I^{er},

vainqueur à la bataille d'Ourique, le Portugal ne fit plus que grandir. Les successeurs d'Alphonse Henriquez s'appliquèrent autant à donner de sages lois à leur royaume qu'à en étendre les frontières. Bientôt, grâce à la prospérité intérieure, les sciences et les arts furent cultivés avec succès, et les troubadours, qui brillaient déjà dans le midi de la France, trouvèrent un écho sur les rives du Tage. Ces nouveaux propagateurs de la *gaie science*, dans leurs vers amoureux et chevaleresques, commencèrent à assouplir la langue, à lui donner la cadence et l'harmonie. On trouve dans le *Cancioneiro* et le *Vergel de Pensamientos* une foule de morceaux pleins de charme, de grâce et de poésie; mais le recueil le plus remarquable est le *Cancioneiro de Garcia de Resende*, imprimé huit ans avant la naissance de Camoëns, et que l'on peut considérer comme le plus vaste répertoire de la poésie portugaise au quinzième siècle.

En 1288, Denis, surnommé le Sage, donna le premier élan aux sciences et à la littérature en fondant l'Université de Lisbonne; mais, occupé à soutenir les droits des *infants* de Lara en Castille, et, en Portugal, la cause des Templiers, que le pape Clément V voulait détruire, ce prince laissa languir l'Université naissante jusqu'en 1309. A cette époque, il lui donna une nouvelle impulsion avec de nouveaux statuts. Après sa mort, les guerres sanglantes qui amenèrent le changement de dynastie ne permirent point à ses successeurs de s'en occuper. Aussi, transportée alternativement de Lisbonne à Coïmbre et de Coïmbre à Lisbonne, elle semble s'éclipser jusque sous les fils de Jean I^{er}. Enfin Emmanuel le Fortuné la releva en 1495 et la mit directement en rapport avec l'Université de Paris. Jean III la fixa définitivement à Coïmbre, et c'est maintenant que nous l'allons voir arriver à son plus haut degré de splendeur. L'illustre Clénart, un des plus célèbres professeurs de Salamanque, ne craignait pas de dire qu'on expliquait Homère à Coïmbre comme on l'expliquait à Athènes. A cette époque parurent le fameux recteur Alfonso de Prado, Francisco de Monzon, l'habile docteur d'Alcala; Frey João Pedraza, de l'ordre des Frères prêcheurs, qui fit l'admiration de tous ses contemporains; Francisco Coelho qui, par son talent et ses vastes connaissances, mérita d'être élevé au rang de grand chancelier du royaume.

IV

Jean III, poursuivant l'œuvre de ses prédécesseurs, fit venir de Paris André Gouvea et Diégo de Teive, l'un professeur à Sainte-Barbe, l'autre recteur de la Faculté. Il appela de l'Écosse le célèbre Buchanan, que la hardiesse de ses opinions força bientôt à revenir dans sa patrie. Coïmbre retentissait déjà de l'éloquence de Vincent Fabricius, qui avait brillé longtemps en Allemagne et à Lisbonne. Le fameux Pedro Nunez, dont la réputation était européenne, y enseignait la cosmographie et les mathématiques. Enfin l'homme le plus remarquable qui parut à cette époque, celui qui fit faire le plus grand pas à la langue et à la littérature portugaises, ce fut Sà de Miranda, né en 1495 et mort en 1558. Destiné par ses parents à la magistrature, il ne tarda pas à se

dégouter de l'étude sèche et aride de la législation. Devenu libre par la mort de son père, il se livra exclusivement à son goût pour les lettres. Après avoir longtemps étudié les poètes et les écrivains de l'antiquité, il partit pour l'Italie, où il développa le cercle de ses connaissances. Il visita successivement Venise, Milan, Florence, Rome, Naples, et, de retour dans sa patrie, il fut pour la langue portugaise ce que le Dante avait été pour l'italien. Il publia des pastorales, des sonnets, des épîtres, des pièces de théâtre d'une pureté et d'une délicatesse de style jusque-là inconnues. Le cardinal dom Henrique fit représenter à Lisbonne *les Étrangers et les Villalpandios*, comédies imitées des anciens, mais qui produisirent un grand effet sur l'esprit des contemporains. Enfin Sà de Miranda donna à la poésie un caractère d'élévation qu'elle n'avait pas eu encore; en mettant en usage l'hendécasyllabe, qui devait bientôt servir les inspirations de Ferreira et de Camoëns. Le sonnet, introduit par dom Pedro dans la littérature portugaise, ne fut définitivement adopté que lorsqu'il l'eut soumis à une forme tout à fait déterminée. Reçu à la cour de Jean III, Sà de Miranda ne put jamais se plier aux flatteries et à l'hypocrisie qu'exigeait sa condition; aussi se retira-t-il bientôt dans sa solitude de Tapada pour y terminer ses jours; mais il avait donné l'élan, et il laissait dans l'arène deux poètes déjà connus, Gil Vicente et António Ferreira, le Plaute et l'Horace du Portugal. Camoëns, jeune encore et ignoré, se préparait à éclipser tous ses prédécesseurs.

V

Ce fut en 1539, à l'âge de quinze ans, que Camoëns entra à l'Université de Coïmbre. Il écouta les savantes leçons de Gouvea, de Diégo de Teive, de Fabricius, de Buchanan et de Nunez. Mais le peu de ressources qu'il avait de son père, l'obscurité dans laquelle était tombé le nom de ses ancêtres, l'indifférence et souvent le mépris attachés aux titres de noblesse quand ils ne sont pas accompagnés de la fortune, tout semblait contribuer à le tenir éloigné de la société des jeunes gens de son âge; aussi reste-t-il toujours dans la solitude. Étranger à la révolution littéraire qui se fait autour de lui, il cherche dans l'étude des anciens la poésie, qui lui fait oublier l'abandon où il se trouve, et le courage qui le soutiendra jusqu'à son dernier jour. Une multitude de jeunes gens se pressent à ses côtés, mais aucun ne le connaît, aucun ne le fréquente. Quelques-uns, tel qu'Antonio Ferreira, commencent déjà à couronner leur tête de lauriers, à recevoir les encouragements de leurs maîtres et les applaudissements de la foule, toujours si doux au poète naissant! Pour Camoëns, toutes les bouches sont closes, tous les cœurs sont de marbre; pas une parole, un mot pour relever son moral et stimuler son esprit. Seul, triste, rêveur, après avoir entendu les graves leçons de ses maîtres, il se dirige lentement sur les rives du Mondego. Là, entre les flots limpides du fleuve et l'azur éclatant des cieux, son imagination s'exalte, sa mélancolie se dissipe, son âme s'épanouit, et il puise, au sein de la nature, le germe fécond de ses inspirations. S'éle-

vant au-dessus de ceux qui l'entourent, et entrevoyant déjà les ressources de son génie, un avenir brillant lui apparaît comme dans un songe, mais une sombre pensée le poursuit partout comme un poids qui l'accable. Il ne peut arracher de son esprit l'impression terrible produite sur lui par une fatale inscription. Il a lu, dans une des salles de l'Université, sur le piédestal d'une statue de la *Sapience*, ces mots redoutables :

*Amice, sequere me, et non dimittam te.
Discce vivere in servitute et mori in paupertate.*

« Ami, suivez-moi, je ne vous abandonnerai jamais; mais apprenez à vivre esclave et à mourir dans la pauvreté. »

La pauvreté! c'est ce que Camoëns, comme toutes les imaginations de son âge, ne pouvait se figurer. Il ambitionnait la gloire sans doute, car il savait que la fortune la suit de près. Funeste erreur! qui aurait dit, en voyant ce jeune homme plein de talent et de courage, qu'après avoir sillonné les mers, versé son sang pour sa patrie, immortalisé son nom et son pays, il succomberait un jour, abandonné de tous, sur le misérable grabat d'un hôpital!

VI

Après avoir terminé ses études, à l'âge de vingt ans, Camoëns revint à Lisbonne. C'est alors que commencèrent ses tourments et sa vie orageuse. Il se lia bientôt avec quelques jeunes seigneurs, tels que Constantin de Bragança, qu'il retrouva plus tard dans les Indes, dom Emmanuel de Portugal, qu'il célébra dans ses vers, et dom João de Castro. Grâce au rang élevé qu'occupaient ses amis, Camoëns ne tarda pas à être reçu à la cour de Jean III, où les charmes de son esprit et de sa personne attirèrent sur lui bien des regards. Si nous en croyons Duperron de Castera, « il avait de grands yeux vifs et un regard qui ne respirait qu'amour et volupté; il avait les cheveux blonds, le front noble, le nez aquilin, la bouche bien meublée, les lèvres d'un rouge plus vif que le corail, le visage plein, le teint blanc et relevé d'un vermillon qui répandait sur sa physionomie une fleur de santé charmante. Sa taille était moyenne, mais prise avec justesse. Il avait autant d'embonpoint qu'il en faut pour ne point paraître maigre. Sa démarche était aisée, son abord riant et gracieux. Tout cela faisait un homme qui pouvait se présenter sans autres lettres de recommandation que sa bonne mine. »

Ajoutons à ce portrait tous les avantages de la jeunesse et d'un talent supérieur, et nous comprendrons facilement que la jalousie d'un puissant rival lui ait procuré l'exil. Son cœur n'avait trouvé jusqu'ici qu'indifférence et froideur; aussi les premières atteintes de l'amour vont-elles lui faire une blessure mortelle. Son souffle poétique semble se développer au moment où, pour la première fois, le regard d'une femme rencontre son regard. Il débute par un *volta* en réponse à trois dames qui aspiraient à son amour. Bientôt se succèdent une série de sonnets respirant tous les mêmes sentiments.

d'un cœur novice. Tantôt c'est une épître ou une églogue, tantôt des *redondilhas* adressés à de jolis yeux qui ne voulaient pas le regarder. Il n'oublie point, dans ses premiers vers, ses amis et ses bienfaiteurs, mais ce sont toujours les rêves amoureux qui l'inspirent.

VII

Il voltigea quelque temps sans se fixer dans ses

de la lumière, qu'il étale au grand jour l'éclat de ses ailes naissantes, et, ravi, étonné de lui-même, contemplant avec orgueil toutes les beautés qu'il possède, il s'éclance, voltige, dédaigne les plus belles fleurs, jusqu'à ce qu'enfin il rencontre un tendre bouton qui, comme lui, vient d'éclorre. Il s'y repose, s'y établit, s'y étale avec bonheur et s'enivre des parfums et des douceurs qu'il y puise. Tel le jeune poète, après s'être connu, méprisa les beautés trop communes et flétrées qui s'offraient si



Un ange lui apparaît sous la forme humano. (Page 77, col. 2)

amours. Bien des dames à la cour convoitèrent les prémices de son cœur; mais son âme était trop pure et trop candide, son imagination trop ardente et trop rêveuse pour s'arrêter à des amours vulgaires et usées. Il lui fallait un cœur jeune et vierge comme le sien. Le papillon, à l'état de chrysalide, ignore encore de quel nectar seront abreuvés les premiers instants de son existence. Il est forcé de se nourrir d'abord sur la fleur qui le voit naître; mais à peine s'est-il débarrassé de l'enveloppe qui lui servait de prison, à peine a-t-il commencé à jouir

souvent à sa vue. Il cherchait, lui aussi, ce bouton de rose que cherche le papillon. Il ne tarda pas à le trouver, mais ce fut pour son malheur. Dès ce moment, le reste de sa vie n'est plus qu'une longue torture. Car le poète n'aime pas comme le reste des hommes; son amour est plus qu'humain. Il aime par l'esprit et l'imagination plus que par le cœur. Il aime en rêve, il aime en songe plus qu'en réalité, et son amour exalté lui fait voir quelque chose, en quelque sorte, de divin dans la personne qui en est l'objet et qui remplit tout son être. Le Dante

aurait eu moins d'inspirations s'il n'avait pas connu Béatrix. Laure fut la muse de Pétrarque, et Léonore n'a peut-être pas été étrangère à la conception des plus beaux épisodes de la *Jérusalem délivrée*. Camoëns, sans être plus heureux que les autres, allait avoir Catherine d'Ataïde.

VIII

C'était un Vendredi Saint. L'horizon était sombre comme le cœur du poète. La foule se dirigeait silencieuse

flambeaux qui, comme autant de lampes funéraires, au milieu de la clarté d'un jour pâle et douteux, semblent se consumer autour du cercueil de l'Homme Dieu; les flots d'encens qui s'élèvent comme un nuage blanc dans l'espace; les chants lugubres et sublimes que répètent les voûtes sonores et qui, par moments, semblent sortir du sol, tout frappe et accable à la fois l'âme du poète. Son imagination s'échauffe, son esprit se trouble et sa raison paraît un instant s'égarer. Il se croit dans un songe ou dans un monde nouveau; mais tout à coup, au milieu de son rêve, du sein de cette foule muette, une vision, un



Le Camoëns sur les bords du Tage. (Page 78, col. 2.)

vers l'église *das Chagas* (église des plaies du Christ), et le jeune Camoëns, appuyé contre une colonne, rêveur, immobile comme une statue, la considérait, d'un air distrait, se presser pieusement sous les portiques. A peine le flot est-il passé, que la pensée lui vient d'entrer aussi dans l'enceinte sacrée. Un grand événement se préparait pour lui. Une force mystérieuse, irrésistible l'entraîne dans le saint lieu. Il sent comme l'approche d'une révolution qui va s'opérer en lui, et, sous l'impulsion secrète qui l'anime, il entre plutôt malgré lui que par un effet de sa volonté. L'aspect imposant de la multitude prosternée dans le recueillement; les tentures de deuil qui couvrent les murs de la cathédrale; les milliers de

ange lui apparaît sous la forme humaine. C'est une jeune vierge dont les traits séraphiques se gravent pour toujours dans le cœur de Camoëns. Son extase dure encore quelques instants; mais le coup mortel est frappé. Il ne s'appartient plus. Les fers qu'il doit traîner toute sa vie sont déjà rivés. Ses malheurs et ses chagrins vont commencer à partir de ce jour.

IX

Catherine d'Ataïde, fille de dom Antonio d'Ataïde, est la femme que Camoëns a rêvée, qu'il a chantée dans ses vers, et qu'il a aimée jusqu'à la mort, sans l'avoir jamais

possédée. On ne sait pas d'une manière certaine jusqu'à quel point elle partagea l'amour du poète, mais tout porte à croire qu'il fut profond chez elle. D'abord parce qu'on ne la voit pas contracter d'autre union, et que cet amour causa l'exil de Camoëns, regardé sans doute comme un amant dangereux. Quoi qu'il en soit, son cœur de poète débordait et son imagination allait jusqu'au délire, comme il le dit lui-même dans le sonnet suivant :

« Je suis dans un état si incertain que je frissonne en éprouvant un feu qui me dévore. Je pleure et je ris dans le même moment, sans aucun sujet apparent. J'embrasse dans ma pensée le monde entier, et je ne puis rien saisir. Tantôt je délire, tantôt la raison me revient.

« Tout ce que j'éprouve semble être l'effet de la folie. Mon âme exhale un feu terrible ; des ruisseaux de larmes coulent de mes yeux. Je suis sur la terre et ma pensée s'élanche dans l'espace.

« Tantôt j'espère, tantôt je me décourage. Dans une heure je trouve mille années, dans mille années je ne pourrais pas trouver un instant pour me satisfaire.

« Si quelqu'un me demande pourquoi je suis ainsi, je répondrai que je l'ignore ; mais je soupçonne cependant, madame, que c'est pour vous avoir vue. »

A l'âge de quinze ans, et peu de temps après que Camoëns l'eut vue pour la première fois, Catherine fit son entrée à la cour de Portugal ; mais elle perdit bientôt son père, qui, sur son lit de mort, lui fit jurer de suivre les conseils de dom Pedro, son frère. Une telle beauté était bien exposée au milieu des courtisans, et, si l'on en croit la légende, son frère n'aurait pas rougi d'en profiter pour obtenir les faveurs du roi. Les deux jeunes amants parvinrent à cacher quelque temps leurs sentiments. Ils se rencontraient aux réunions de la cour et quelquefois aussi dans les jardins ou dans les parcs royaux. Le passage suivant ne nous laisse aucun doute à ce sujet :

« La première saison de l'année reparaisait, dit-il, et la terre parée se réjouissait, quand l'amour me montra des tresses dorées abandonnées au souffle du zéphyr ; des yeux brillants du feu le plus vif, des roses mêlées à l'éclat de la neige, une contenance noble et gracieuse ; tout cela réuni me pénétra. Ah ! il eût fallu avoir un cœur de diamant !

« Je ne sais quel souffle suave, qui animait jusqu'aux choses insensibles, me causait une nouvelle et étrange émotion ; dans ce moment, les oiseaux babillards, élevant dans les airs leurs voix confuses, s'enflammaient d'un feu nouveau, comme je fus enflammé de mes désirs à son brillant aspect.

« Les fontaines limpides ne coulaient plus ; la verdure qu'elle touchait de ses pieds charmants fleurissait ; les arbres inclinaient leurs rameaux, ou parce qu'ils enviaient le sort du gazon, ou parce que tout s'abaissait devant elle. Elle influait sur l'air, sur le vent, sur le jour. »

Peut-on sentir avec plus de force ? peut-on répandre avec plus de grâce le miel de la poésie ? Ce n'est point avec une inspiration factice qu'on peut écrire de tels vers. On sent, en les lisant, que le cœur animait l'imagi-

nation du poète, et l'on est forcé d'aimer avec lui celle devant qui les rameaux des arbres s'inclinaient. Il faudrait, comme il le dit lui-même, avoir un cœur de diamant pour ne pas se laisser attendrir. Laharpe cependant n'y a pas été sensible. « Le Camoëns, dit-il, a laissé des poésies diverses qui ne sont pas dignes de lui et qui ne méritent pas d'être traduites. » Heureusement pour le poète portugais qu'on est revenu de ce jugement et qu'on lui accorde aujourd'hui la gloire qu'il mérite.

Le bonheur de Camoëns ne fut pas de longue durée. Il aimait beaucoup, mais il était pauvre, et ce fut son malheur. Dom Pedro découvrit son amour, et un arrêt, signé de Jean III, le força de s'exiler à Santarem. Ses adieux ne sont pas moins touchants que ses déclarations :

Adieu, palais dorés ; adieu, verte prairie,
Échos qui répétiez le nom de Natercio (1),
Lieux qu'elle embellissait, signaux mystérieux
De deux cœurs séparés langage ingénieux !
Adieu, grâces, talents ; adieu, tendre folie,
Amitié dont la flamme épurait mon amour !
Charmes divins, ô vous qui consoliez ma vie,
Faut-il, hélas ! faut-il vous quitter sans retour !

X

Déchue de son ancienne splendeur, Santarem conservait encore quelques souvenirs du temps où les rois y faisaient leur résidence. Située dans une position admirable, entre la rive droite du Tage et la longue chaîne de l'Estramadure, cette ville aurait pu servir les inspirations du poète ; mais la pensée de l'exil et la privation de la vue de Catherine étaient des motifs plus que suffisants pour lui rendre ce séjour triste et insupportable. Durant ses longues journées d'ennui, il se rendait, pour rêver, au vieux château d'Alcazaba. Il visitait souvent les monastères voisins, où il obtenait, non sans difficulté, de consulter et d'étudier les nombreux manuscrits que les moines gardaient en leur pouvoir. Inspiré sans cesse par son amour secret, il écrivait des sonnets, des épîtres, des élégies où l'on trouve à chaque instant l'expression animée de sa tristesse et de sa douleur. Il se compare à Ovide exilé à Tomes, sur les bords du Pont-Euxin ; mais il se garde d'imiter le poète latin, soit dans la licence des poésies et des mœurs, soit dans les bassesses qu'il employa pour obtenir son rappel. Tout concentré en lui-même, rien au dehors ne peut le distraire de son amour. L'image de Catherine le suit partout. Ni les rives fleuries, ni les eaux limpides du Tage ne peuvent dissiper sa mélancolie. Après les songes les plus agréables, il se réveille plein de tristesse, se dirige lentement vers les montagnes rocailleuses qui s'offrent à sa vue et va se perdre dans la solitude. S'il longe quelquefois les bords du fleuve, c'est pour confier aux flots ses douleurs, ses regrets et le souvenir de son bonheur passé. Il se représente, à Lisbonne, les barques qui sillonnent les eaux. Il voit, dans son imagination ardente, et comme s'il y était encore, les lieux où il a vu, où il a connu, où il a aimé celle qui fait l'objet de tous ses désirs.

« Quand le soleil couvert, dit-il, répand dans le monde,

(1) Anagramme inexact de Catherine. J.-B. Millié.

une lumière paisible et douteuse, le long d'un rivage charmant, je songe à mon ennemie.

« Là je lui vis arranger ses cheveux, là elle posa la main sur son riant visage, là elle eut un parler joyeux; ici elle fut pensive; tantôt elle s'arrêtait, tantôt je la voyais marcher.

« Là elle s'assit, là elle m'aperçut en levant ses vagues regards; ici elle fut un moment émue; ici elle redevint tranquille.

« Là elle s'attrista, là je la vis sourire; enfin, dans ces pensées qui reviennent sans cesse, je passe une vaine existence, et qui ne peut cesser. »

Les premiers mois de son exil se passèrent ainsi dans des rêves inutiles; mais bientôt il songea à profiter de ses loisirs et se mit au travail. Les œuvres de Gil Vicente, qu'il lisait souvent dans ses promenades, lui inspirèrent le goût du théâtre. Il composa successivement *El Rey Seleuco* et *Filodemo*, pièces d'un mérite secondaire, entremêlées de prose et de vers. Bientôt après, il écrivit *les Amphitriotes*, tout en vers. C'est encore pendant son séjour à Santarem qu'il conçut le plan de la *Lusiade*. Il est probable qu'il en commença les premiers chants; mais le terme de son exil était expiré et son plus grand empressement fut de rentrer à Lisbonne.

XI

Deux ans s'étaient à peine écoulés depuis le jour de son départ; mais bien des changements avaient eu lieu. Le souvenir de Catherine n'avait fait que grandir dans son esprit et dans son cœur. Privé de toute communication avec elle pendant sa longue absence, il espérait, à son retour, la retrouver ce qu'il l'avait laissée; mais les intrigues de la cour et une première déception peut-être l'avaient rendue froide ou plus indifférente. Camoëns, malgré tous ses efforts, ne put parvenir jusqu'à elle, et, soit par dépit, soit dans l'espoir d'acquérir un rang ou des richesses qui lui permissent d'obtenir plus facilement sa main, il résolut de partir pour Goa. On lit encore dans les archives de la marine portugaise son engagement dans lequel il donne pour caution son père, capitaine de navire. Tous ses anciens amis avaient préféré l'abandonner que s'exposer à partager sa disgrâce. Un seul lui était resté fidèle: c'était le jeune dom Antonio de Noronha, dont l'oncle, dom Pedro de Ménézès, commandait en Afrique une expédition contre les Maures. Comptant, sans doute, sur la protection de son ami, ou plutôt espérant peut-être rencontrer son père qui mouillait le long des côtes du Maroc, il changea tout à coup de résolution et partit pour Ceuta. Les larmes coulèrent encore une fois de ses yeux. Il quittait cette terre chérie où il laissait avec douleur celle qui faisait tout son espoir.

« Paisibles eaux du Tage, s'écrie-t-il, qui fécondiez dans votre cours ces riantes campagnes, qui donnez toute allégresse aux bergères et aux nymphes, aux fleurs et aux troupeaux!

« Ah! doux rivages! je ne sais, non je ne sais quand je pourrai vous revoir. Et considérant comme je vous abandonne, ma tristesse redouble, et je perds tout espoir de vous fouler encore.

« Le destin, qui a voulu convertir pour moi toute joie en douleur, a ordonné ce départ qui me coûte tant de regrets.

« Plein de malédictions pour lui, plein d'amour pour vous, j'exhalerai d'autres soupirs sous d'autres cieus; je troublerai d'autres eaux de mes larmes. »

XII

Depuis la conquête de Ceuta par les Portugais, en 1415, l'Afrique n'avait cessé d'être le théâtre d'une rivalité acharnée entre les chrétiens et les Maures. Édouard, espérant continuer les succès de Jean I^{er}, son père, envoya ses armées faire le siège de Tanger, mais il fut complètement battu, et son frère Ferdinand, fait prisonnier par les Maures, succomba dans les fers, après une longue et dure captivité. Ces revers furent vengés par les victoires d'Alphonse V, surnommé l'Africain; mais, pour conserver ses conquêtes, le Portugal avait besoin d'être toujours en armes, et Ceuta était le centre des opérations. Cette ville, regardée comme une école militaire, était le rendez-vous de tous les jeunes gens qui se destinaient à la carrière des armes. Aussi, le Camoëns, en quittant Lisbonne, préféra tenter la fortune en Afrique avant de partir pour les Indes.

Les hostilités continuaient entre le Maroc et le Portugal. Une escadre du chérif s'avança jusque sous les murs de Ceuta. Dom Pedro de Ménézès, gouverneur d'Afrique, envoya à sa rencontre la flotte portugaise, dont l'un des vaisseaux était commandé par le père de Camoëns. Le poète voulut combattre sous les yeux de son père. La bataille s'engage. Les Maures font des prodiges de valeur, mais ils sont forcés de céder à l'intrépidité des chrétiens. Leur flotte est dispersée et les vainqueurs rentrent paisiblement dans leurs ports. Les Camoëns avaient puissamment contribué au succès de la bataille, mais le père y reçut la mort et le fils y perdit l'œil droit; ce qui ne l'empêchait pas plus tard de dire que sa peau avait le privilège de celle d'Achille, qui n'était vulnérable que par le talon: « J'ai vu ceux de bien des gens, ajouta-t-il; mais personne n'a vu les miens. » Cette phrase nous donne une idée de son courage. On serait même porté à croire qu'il exagère sa valeur, si ses contemporains ne s'accordaient à lui rendre ce même témoignage.

L'expédition terminée, le poète soldat avait tout lieu d'espérer le prix dû à son mérite, et il l'attendait dans les lieux mêmes qui avaient été témoins de ses exploits; mais le malheur devait le poursuivre toute sa vie. La fortune ne lui accorda jamais la moindre faveur. Il vit récompenser la plupart de ceux qui avaient combattu à ses côtés; lui seul demeura ignoré.

XIII

Cependant, à peine guéri de sa blessure, il chercha dans la poésie l'oubli de tous ses maux. Il retoucha les deux premiers chants des *Lusiades*, commencés à Santarem, composa le troisième, le quatrième et le cinquième, qu'il reprit plus tard à Macae et écrivit encore

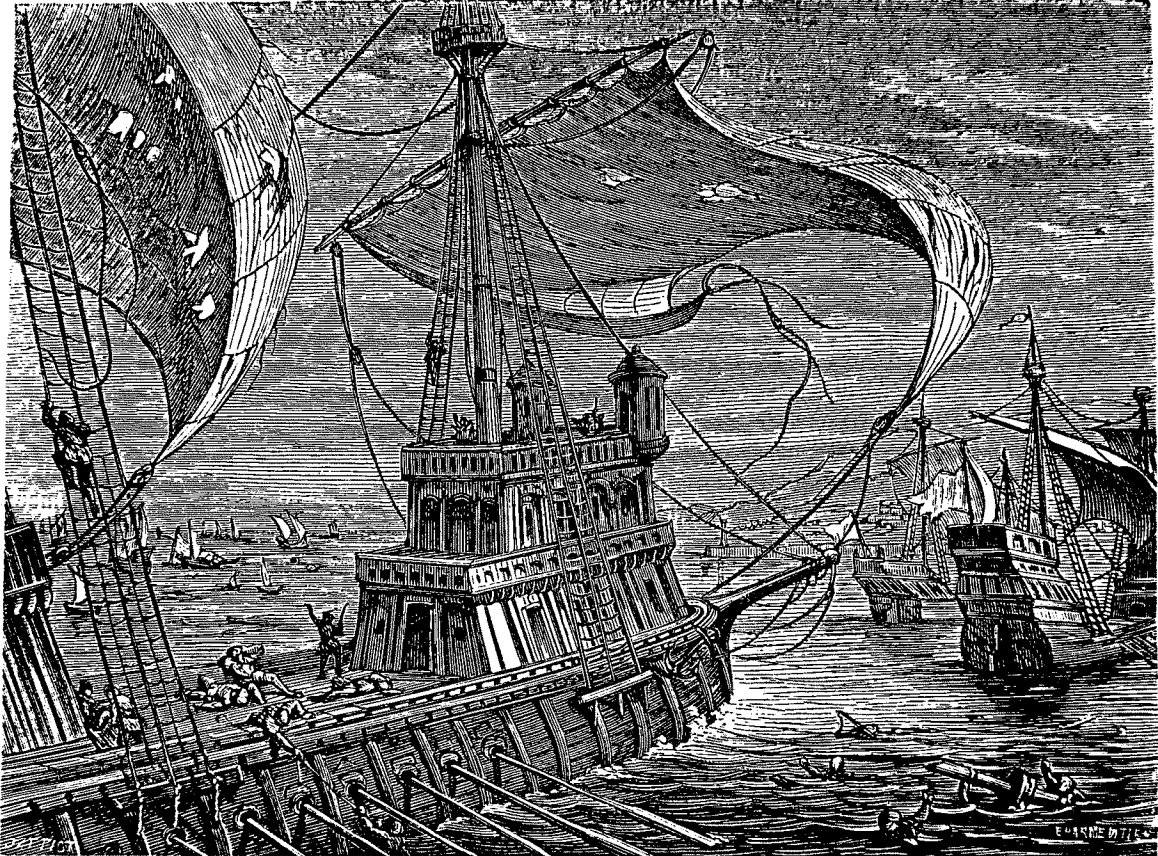
plusieurs sonnets, églogues et élégies. C'est aussi à cette époque que l'on rapporte les *Amours des Faunes*, poésie légère et gracieuse qu'il envoya à son jeune ami dom Antonio de Noronha, quelques mois avant son retour.

Après avoir passé deux ans en Afrique, Camoëns revint à Lisbonne, où de nouvelles déceptions l'attendaient encore. Il croyait y recueillir, plus facilement qu'à Ceuta, les fruits de la bravoure qu'il avait déployée contre les ennemis de sa patrie, mais sa patrie méconnut ses services et il demeura dans l'oubli. Tout son courage et toute son énergie, soutenus peut-être par son amour secret, n'avaient pu triompher de la condition malheureuse où il

complet, et à cet abandon venait se joindre le désespoir de ses amours déçues, comme il le dit lui-même dans le sonnet suivant :

« Le cygne, quand il sent approcher l'heure qui doit finir ses jours, élève, sur la rive solitaire, une voix plus mélancolique et des accents plus mélodieux. Il voudrait voir se prolonger son existence; il pleure son pénible départ; il célèbre douloureusement la fin de son triste voyage. Ainsi, madame, quand je vois approcher la fin de mes tristes amours et me sens arrivé à la dernière crise, je déplore avec une plus suave harmonie vos rigueurs, votre manque de foi et mon amour. »

Une telle situation n'était pas soutenable pour Ca-



Le Camoëns blessé devant Ceuta. (Page 79, col. 2.)

se trouvait. La main et le cœur de Catherine semblaient ainsi fuir devant lui, comme une ombre que l'on poursuit dans un rêve et qui se dissipe au moment du réveil. Pour comble d'infortune, au moment où il revoit les rives du Tage, il apprend que son unique ami, Antonio de Noronha, vient de partir pour aller rejoindre son oncle à Ceuta. Fatale imprudence d'un père qui lui coûtera bien des larmes! pour le ravir à l'amour de dona Margarida, fille du comte d'Abrantès, il l'envoie se faire tuer par l'épée des Maures. Un sonnet de Camoëns sur la mort de ce jeune homme nous montre quel était son courage et l'affection du poète pour lui; mais le départ d'Antonio de Noronha avait été précédé de bien d'autres. Toutes ses anciennes connaissances, tous les grands personnages qu'il avait fréquentés avant son exil étaient maintenant loin de Lisbonne. Il se trouvait dans l'abandon le plus

moëns. Aussi, cédant à ses ennuis et n'écoutant que son ressentiment contre sa patrie, il s'embarqua pour les Indes en répétant ces paroles célèbres de Scipion : « *Ingrata patria, ne ossa quidem possidebis*. Ingrate patrie, tu ne posséderas pas même mes cendres. » Mais à peine avait-il perdu de vue les rives du Tage et le sommet des tours de Lisbonne, que les regrets commençaient à naître dans son cœur. Il comprenait qu'il laissait malgré lui un aimant puissant dont la force attractive ne cesserait d'agir sur son âme et sur son imagination. Il partit au mois de mars 1533, à bord du *San-Bemto*, commandé par Fernand Alvarès Cabral. Une tempête l'ayant assailli à la hauteur du Cap, sur quatre navires dont se composait l'expédition, le *San-Bemto* fut le seul qui arriva à Goa, au mois de septembre suivant.

XIV

Goa était alors la capitale des Indes portugaises. Le luxe, la magnificence et le bien-être qu'on y trouvait pouvaient faire oublier Lisbonne. Les Portugais y régnaient en despotes, et la population indigène avait beau venir se prosterner au pied de la statue dorée d'Albuquerque, son esclavage et son avilissement n'en devenaient pas moins insupportables de jour en jour.

Ce n'était point pour jouir des avantages dont abusaient ses compatriotes, que Camoëns se rendait à Goa. Le but de son voyage était de fuir une terre qui lui était chère, mais qui ne pouvait lui accorder encore le bonheur qu'il désirait. Il avait un cœur trop généreux et une

partie de cette expédition, commandée par le vice-roi lui-même. Il était toujours à bord du *San-Bento*, sous les ordres d'Alvarès Cabral. L'escadre fit voile directement vers le cap Comorin, ravagea, en quelques jours, Chembée et les îles voisines, battit en plusieurs rencontres le roi de Pimenta, et força celui de Porca lui-même à se regarder comme vassal du roi de Portugal. Des forces nombreuses furent laissées dans ces parages pour assurer la paix qu'on avait conclue, et la flotte entra à Goa. Camoëns, dans cette expédition, n'avait pas montré moins de courage qu'en Afrique. Il s'était acquis la protection du vice-roi, et il pouvait espérer déjà des récompenses, lorsqu'une circonstance imprévue vint détruire son espoir. Alphonse de Noronha fut remplacé par Dom Pedro de Mascarenhas.



Le nouveau gouverneur fit une entrée triomphale dans la capitale des Indes. (Pag: 82, col. 2.)

âme trop juste pour tomber dans les excès que commettaient ses concitoyens. S'il connut les abus, ce ne fut que pour les flétrir; s'il éleva la voix, ce fut pour défendre et non pour opprimer les populations indigènes. L'exil en fut la récompense.

Au moment où le poète portugais touchait le sol des Indes, une occasion de se signaler se préparait pour lui, il ne manqua pas de la saisir. Le souverain de l'île de Pimenta venait de déclarer la guerre aux princes de Porca et de Cochin, paisibles possesseurs, l'un et l'autre, d'un petit royaume situé sur les côtes de Malabar. Trop faibles pour résister à leur puissant agresseur, ces deux princes implorèrent le secours de Dom Alphonse de Noronha, alors vice-roi des Indes. Celui-ci répondit à leur appel. Une flotte fut équipée, et, au mois de novembre 1553, un mois après son arrivée, Camoëns faisait

Avant que Vasco de Gama eût découvert la route de l'Inde par l'Océan, l'Europe et l'Asie échangeaient tous leurs produits par la Méditerranée. Les Vénitiens étaient les principaux facteurs de ce commerce et Alexandrie en était l'entrepôt général. Les Maures allaient chercher sur les côtes de Malabar les denrées que les navires de Venise venaient prendre à Alexandrie. La découverte de Gama ruina ce commerce. Goa devint le centre commercial des deux mondes et les Portugais en recueillirent tous les fruits. Les Vénitiens et les Maures voulurent cependant soutenir la concurrence, et l'Égypte continua d'envoyer tous les ans une flotte dans la mer des Indes.

D'un autre côté, un terrible corsaire, le Safar, faisait éprouver de nombreuses pertes au commerce des Portugais. C'est pour combattre tous ces ennemis que le vieux Mascarenhas ordonna, dès son arrivée, l'équipement

d'une flottille composée de cinq navires. Camoëns s'embarque encore une fois, au mois de février 1555, sous les ordres d'Emmanuel Vasconcellos. L'escadre va croiser à l'entrée de la mer Rouge, pour fermer le détroit aux vaisseaux des Maures. Elle se place en vue de l'Arabie, devant le mont Félix aux cimes dépouillées, pour y attendre les navires qui devaient arriver d'Achem. Rien ne parut; sa mission devenait inutile. Elle se transporte alors à Mascate, pour hiverner à l'entrée du golfe Persique, et surveiller de là les mouvements du redoutable Safar; celui-ci ne se montra pas. Les navires qui se rendaient d'Ormuz à Goa firent tranquillement le voyage, sans éprouver aucun danger; les Portugais n'avaient trouvé nulle occasion de se signaler.

XV

Camoëns cependant n'avait pas perdu le temps de cette expédition. Si la gloire militaire avait manqué à son ambition et à son courage, il avait, par son talent poétique, acquis une gloire plus durable que nul de ses compagnons d'armes ne pouvait lui disputer. Pendant les longues journées d'ennui qu'il passa devant le mont Félix, de tendres souvenirs, des regrets, des déceptions passées venaient troubler son cœur; et là, au milieu des rigueurs de l'hiver, sous un ciel sombre et nuageux, il les exprime en vers sublimes dans sa dixième *cancôa*, quand il dit :

« Près d'un mont aride, escarpé, stérile, terrain inutile et nu, chauve et difforme, abhorré de toute la nature, où nul oiseau ne vole, nulle bête sauvage ne dort, où nulle pure rivière ne coule, nulle fontaine ne bouillonne, nul vert rameau ne s'agite avec un doux bruit; là sur cette mer dont les flots se pressent pour entrer dans la gorge du détroit, ma cruelle fortune m'a amené et retenu longtemps, pour que mes tristes jours se trouvassent dispersés dans tout l'univers. Jours de malheur, d'angoisse et de solitude; jours mauvais, pleins de fatigues, de dépits et d'afflictions; ayant non-seulement à lutter contre la vie, le soleil ardent, les eaux froides, l'épaisseur des brouillards tièdes et lourds, mais ayant encore pour ennemis mes tristes pensées. Elles rappelaient à mon souvenir ce peu de gloire fugitive, et depuis longtemps écoulée, qui m'était échue dans le monde, au temps où je vivais, comme pour doubler le sentiment de mes maux et me montrer qu'il existe sur la terre beaucoup d'heures de plaisir et de contentement.

« Mon âme n'avait aucun lieu de refuge, aucune espérance où elle pût appuyer un peu sa tête et se reposer. Tout lui était douleur et cause de souffrance. Faut-il donc qu'elle périsse? Non : il lui faut subir ce qu'a décidé le cruel destin. Oh! qui pourrait, par des plaintes, adoucir cette mer irritée! Les vents, importunés par ma voix, paraissent se calmer, seulement le ciel sévère, les étoiles et le destin toujours farouche se récréent au spectacle de ma perpétuelle infortune. Ils déploient leur puissance et leur courroux contre un corps formé de limon, vil et misérable insecte qui rampe sur la terre.

« Si du moins j'espérais avec certitude qu'une heure viendra où les yeux que je voyais se souviendront de

moi! Si cette triste voix, en s'exhalant, frappait les oreilles angéliques de celle en présence de qui je vivais; si, revenant un peu sur elle-même, et repassant dans son âme agitée le temps déjà écoulé de mes douces erreurs, de mes maux pleins de charme et des fureurs que je cherchais, que je souffrais pour elle; si, quoique bien tard devenue compatissante, elle éprouvait un peu de regret, et s'accusait elle-même de cruauté!

« Cela seul, si je le savais, pourrait être un repos pour ce qui me reste de vie, et un soulagement à mes souffrances. Oh! madame! madame! vous êtes donc bien riche, puisque, loin comme je le suis de toute joie, vous me nourrissez d'une douce fiction. Dès que ma pensée me retrace votre image, peines et chagrins s'évanouissent. Content de votre souvenir, je me sens la force de regarder face à face la mort cruelle; puis viennent se joindre à ce souvenir des espérances qui rendent mon front plus serein, et qui changent mes profonds tourments en regrets doux et suaves.

« Là, madame, je demande de vos nouvelles aux vents amoureux qui soufflent de la contrée que vous habitez; je demande aux oiseaux qui volent au-dessus de moi s'ils vous ont vue, ce que vous faisiez, ce que vous disiez; où? comment? avec qui? quel jour? à quelle heure? Ici ma vie fatiguée s'améliore; elle reprend de nouvelles forces capables de vaincre la Fortune et les fatigues, uniquement pour revenir vous voir, pour aller vous servir et vous aimer. Le temps me dit qu'il m'en donnera les moyens; mais l'ardent désir, qui ne souffre aucun retard, rouvre sans pitié mes blessures à de nouvelles douleurs.

« Ainsi je vis, et si quelqu'un te demande, *cancôa*, pourquoi je ne meurs pas, tu peux répondre que j'endure une mort plus cruelle; c'est la mort que me fait souffrir l'amour. »

XVI

De retour à Goa, Camoëns trouva le vieux Mascarenhas remplacé par Don Francisco Barreto. Le nouveau gouverneur fit une entrée triomphale dans la capitale des Indes. L'archevêque inquisiteur, accompagné du clergé et de toute la noblesse, vint au-devant de lui. Plus de trois cents gentilshommes, tout couverts de soie et d'or, montés sur les plus beaux chevaux de Perse et d'Arabie, formaient les premiers rangs. Après eux venaient les jésuites avec leurs écoliers. Ceux-ci, richement accoutrés de toutes sortes de livrées de soie, se tenaient rangés en ordre de bataille, les uns à cheval, les autres à pied. Ce qui frappait surtout la vue, c'était la magnificence et le luxe effréné des Portugais. Les chevaux eux-mêmes étaient couverts de broderies d'or et d'argent enrichies de perles fines.

Le vice-roi venait de donner l'exemple de la plus folle somptuosité. Il eut des imitateurs. Le clergé et les fonctionnaires publics ne gardèrent plus aucune retenue, et l'archevêque lui-même allait jusqu'à tenir publiquement ouverte une table splendide où tous les étrangers étaient indistinctement reçus. Les églises regorgeaient de richesses, et les pauvres Indiens gémissaient sous un joug de fer pour entretenir, par leur esclavage et leur

misère, cette somptuosité des Portugais. Le poète lusitanien avait trop à cœur la gloire de son pays pour contempler de sang-froid tous ces abus. Il connaissait trop le malheur pour ne pas être touché du sort déplorable des indigènes. Il attaqua le gouverneur et ses complices dans une satire publique, *Disparates na India* (Folies des Européens dans les Indes), où l'on remarque les quelques lignes suivantes :

« Que diriez-vous de ceux-ci ? la cupidité, comme une torche, enflamme leurs entrailles. Arrivent-ils au faite du pouvoir, à la tête de la justice, il faut les comparer à la toile d'araignée ; leur hypocrisie veille toujours pour découvrir nos fautes. Pour les petits ce sont des Nérons ; aux grands qu'ils craignent ils passent tout. Tu ne savais donc pas, peuple ignorant, que les lois vont où les Crusades les entraînent?... O vous qui êtes les ministres de la conscience royale, et qui êtes tenus pour seigneurs parmi les hommes, pourquoi ne mettez-vous pas un frein au brigandage qui marche sans obstacle sous ce gouvernement paternel ? »

De telles vérités ne pouvaient sortir impunément de la bouche de Camoëns, aussi fut-il aussitôt exilé à Macao. « Puisse, dit-il en partant, le souvenir de cet exil demeurer à jamais gravé sur le fer et sur la pierre ! » Il y est resté ! et celui qui en fut l'auteur, après avoir épuisé tout ce que le luxe et l'orgueil ont de plus séduisant, devait aller mourir un jour dans un antre désert du Monomotapa, au milieu de la plus affreuse misère !

XVII

Pour se rendre en exil, le poète passa d'abord par Malacca, conquise depuis quelques années par les Portugais. Il se dirigea de là vers Ternate, et enfin il descendit à Macao. Cette ville n'était pas encore ce qu'elle fut plus tard. Échappée depuis peu à la puissance des mandarins, elle commençait à peine à jouir de l'organisation nouvelle qui allait favoriser son développement. Le commerce y était naissant, et par cela même capable d'enrichir en peu de temps ceux qui voulaient s'y livrer. Camoëns l'entreprit d'abord, soit pour chercher dans des occupations sérieuses l'oubli de ses malheurs, soit dans l'espoir d'acquérir quelques richesses. Il gagna même l'estime du gouverneur, qui lui confia la charge de curateur des successions. Mais cet emploi convenait peu à ses goûts ; les tendres souvenirs de Lisbonne, l'ingratitude de sa patrie, l'injustice du vice-roi, l'indifférence et l'éloignement de Catherine, toutes ses pensées venaient assaillir son esprit et le plonger dans la plus noire mélancolie. C'est alors qu'accablé de tristesse, l'amertume au fond de l'âme, le dégoût de la société dans le cœur, il s'écriait, dans un élan d'inspiration farouche :

« Où trouverai-je un lieu tellement désert, si dédaigné par le bonheur, qu'on n'y voie pas seulement des hommes, mais même des animaux sauvages !

« Quand pourrai-je rencontrer quelque bois sombre et désolé, quelque forêt triste et solitaire, sans fontaines limpides, sans verdure réjouissante, tels enfin qu'il convient à mes malheurs !

« Là, dans les entrailles des rochers, enseveli vivant, je donnerais un libre cours à mes plaintes !

« Mon mal est sans mesure ; il ne m'est pas permis d'être triste au milieu des jours gais, et cependant la tristesse seule peut me rendre content. »

Ce sonnet peut nous donner une idée de ce que souffrait cette âme d'élite. Tout entier à sa douleur, le poète sortait de la ville, gravissait péniblement les rochers de granit qui l'entourent, et arrivait à la grotte de Patané que l'on montre encore de nos jours. Là, sur un roc élevé, d'où la vue s'étend au loin sur la mer et les îles voisines, au milieu d'une nature aride et désolée, dans les ombres et le silence de la nuit, il jette aux vents et aux rochers ses soupirs et ses pleurs. Ne dirait-on pas Orphée lui-même, tel que nous le représente Virgile dans les bois de l'Hémus ou sur les montagnes du Rhodope, exhalant sa douleur par des chants funèbres et animant tout aux accents de sa lyre ? C'est dans cet antre isolé, formé par l'excavation d'un énorme rocher, que Camoëns venait passer la plupart de ses longues journées d'ennui. C'est là qu'il acheva *la Lusidade* et qu'il composa son *Parnaso Lusitano*, en attendant la fin de ses malheurs.

XVIII

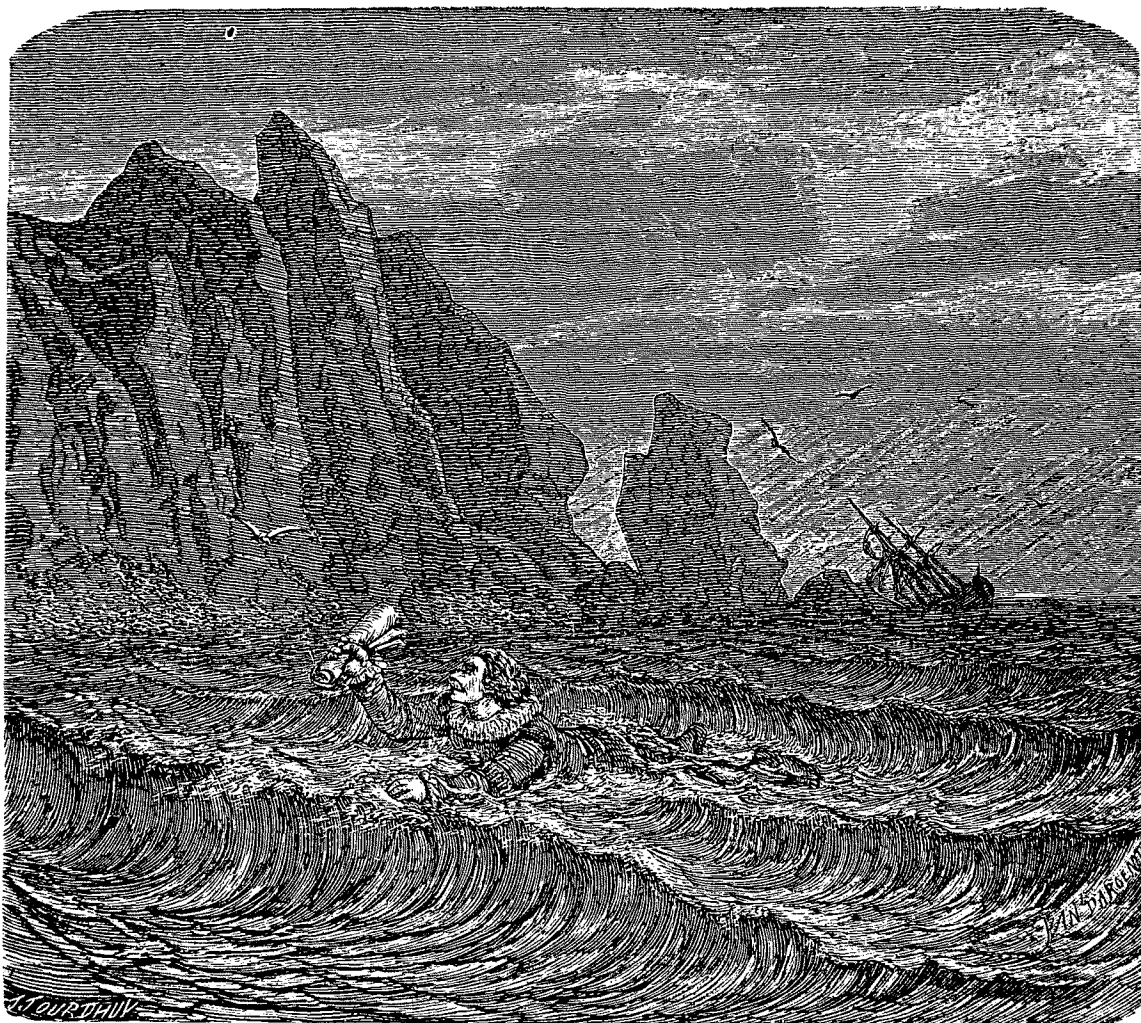
Cependant Francisco Barreto avait été remplacé, dans la vice-royauté des Indes, par Constantin de Bragance, ancien ami de Camoëns. Celui-ci, en apprenant cette nouvelle, crut un instant que le sort allait lui être favorable. Son premier mouvement fut un chant de joie en l'honneur du nouveau vice-roi. Il réunit le peu de fortune qu'il avait ramassée et reprit le chemin de Goa ; mais à peine arrivé en vue du golfe de Siam, il est assailli par une horrible tempête. La mer se gonfle, les vents soufflent avec violence, et les flots irrités lancent contre un écueil le vaisseau qui s'entr'ouvre. Tout est perdu pour le poète. Forcé de renoncer à sa fortune, il se précipite au milieu des vagues, n'emportant que son manuscrit. Il le tenait d'une main au-dessus des eaux, tandis que de l'autre il s'efforçait de gagner à la nage les rives du Mécon. Un esclave javanais, que nous rencontrerons plus tard dans les rues de Lisbonne, parvint à se sauver avec lui. C'est après ce naufrage qu'il paraphrasa le magnifique psaume des Filles de Sion, *Super flumina Babylonis...*

Après avoir languï quelque temps sur les côtes de Cambaye, il s'embarqua sur un navire marchand avec l'esclave javanais, qui ne le quitta plus. Arrivé à Goa, il reçut, de la part de Constantin de Bragance, un accueil des plus bienveillants. On rapporte même qu'il donna un banquet à tous ses amis et anciens compagnons d'armes. L'horizon lui apparaissait déjà plus serein et plus calme. Sa vie agitée semblait devoir trouver maintenant un peu de repos, et, sûr de la protection de son ancien ami, il pouvait espérer d'obtenir, sans bassesses, le prix de ses services. Mais le bonheur n'était pas fait pour lui. Le destin, jaloux de sa tranquillité d'un jour, lui préparait déjà de nouveaux tourments. Pendant son premier séjour à Goa, soit pour se distraire du fol amour qu'il avait pour

Catherine, soit pour se venger de son manque de foi, il s'était attaché à une dame qui, cette fois, partageait fortement son affection. Au moment où, après un long exil, il espérait la revoir encore, elle fut obligée de partir pour l'Europe, comme il le raconte lui-même :

« Le rayon de cristal qui précède l'aurore aux mille teintes se répandait sur le monde, quand Nise, bergère délicate, partait du lieu où elle laissait sa vie. Soulevant ses yeux baignés de pleurs, dont l'éclat obscurcissait le soleil; s'en prenant à elle, à la destinée, au temps; la vue fixée sur le ciel, elle disait : Lève-toi, soleil serein,

de Bragança avait été remplacé par Dom Francisco Coutinho. Le nouveau gouverneur, sans être hostile au Camoëns, prêta l'oreille aux propos calomnieux de ses ennemis et le fit jeter en prison. On l'accusait d'avoir abusé de son emploi de curateur à Macao. Il dut passer en jugement et n'eut pas beaucoup de peine à se justifier; mais au moment où il croyait sortir de prison, il y fut retenu pour dettes par Miguel-Rodriguez Coutinho. Ses amis vinrent à son secours, et il sortit enfin de ces sombres souterrains où la tyrannie des Portugais enfermait les étrangers et les sujets rebelles. Les fêtes



Il tenait son manuscrit d'une main au-dessus des eaux. (Page 83, col. 2.)

lève-toi pur et brillant! resplendis, aurore blanche et empourprée, qui égaye toute âme souffrante! mais quant à la mienne, sache que, dorénavant, jamais dans cette vie tu ne la verras satisfaite, et que tu ne rencontreras nulle part une bergère aussi affligée que moi. »

XIX

Pour comble d'infortune, quelque temps après cette cruelle séparation, Camoëns apprit que celle qui lui avait ainsi fait ses adieux, venait de périr victime d'un naufrage.

Ce malheur allait être suivi de bien d'autres. Le duc

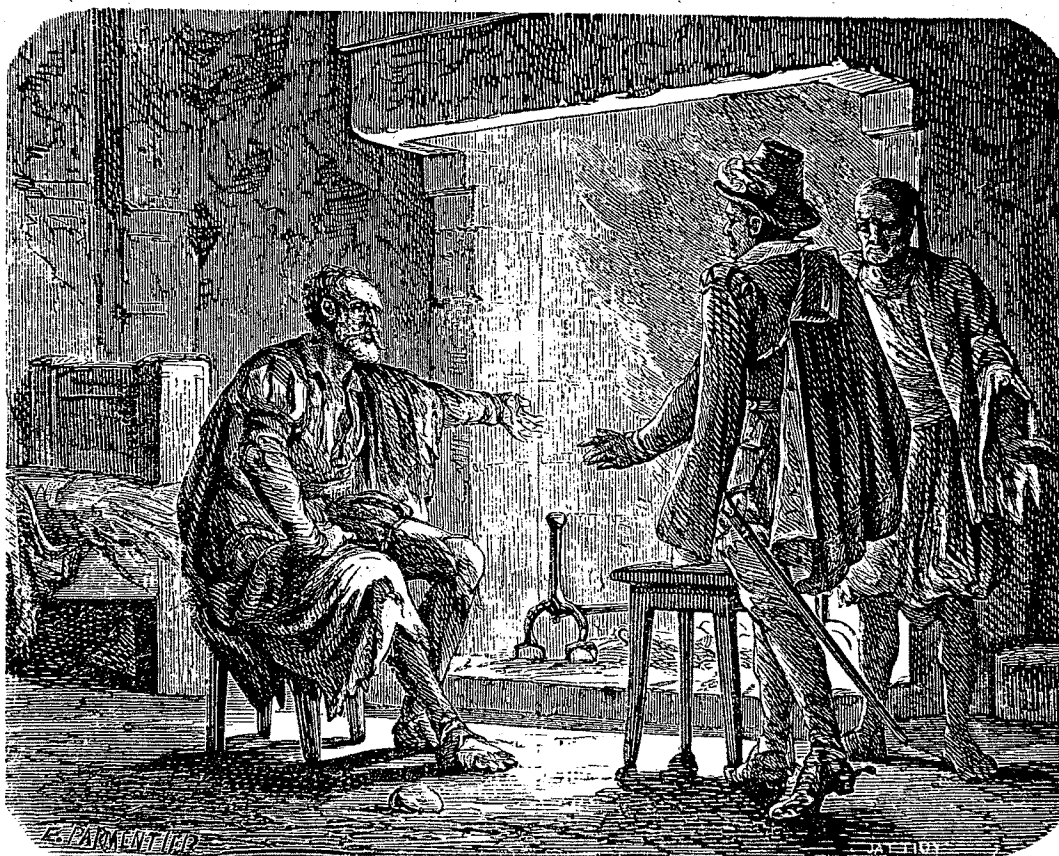
émanations qui s'échappaient de ces lieux obscurs, l'humidité permanente, le manque d'air et de lumière avaient déjà exercé leur funeste influence sur la santé de Camoëns. Aussi garda-t-il un souvenir ineffaçable de la générosité de ses amis, et plus tard, au retour de plusieurs expéditions qu'ils firent ensemble, il s'oubliait lui-même pour ne demander que pour eux les faveurs du vice-roi; mais son caractère commençait à s'assombrir. Les tristes souvenirs de ce bonheur éphémère qui avait causé tous ses malheurs, l'aspect ténébreux sous lequel se présentait l'avenir, l'âge mûr qui lui montrait sans illusions l'implacable réalité de la vie, plongeaient son imagination dans des accès de la plus noire mélancolie.

« Il était, dit Manuel de Faria e Souza, naturellement enclin à la joie et fort allègre ; il lui arrivait de dire et de faire mille plaisanteries galantes, dignes d'un cavalier et d'un courtisan ; mais durant les dernières années qu'il passa aux Indes, il commença à s'abandonner à la tristesse et à paraître comme chagrin. »

Bientôt, fatigué de courir les mers et de poursuivre la fortune qui fuyait devant lui, il éprouva le besoin de revoir sa patrie. Il avait eu le temps d'oublier le ressentiment qu'il avait montré autrefois en quittant le port de Lisbonne. C'est que l'amour de la patrie est un sentiment que nulle passion ne peut éteindre. L'exil est une large plaie au cœur, toujours saignante, et les plaies du cœur

les plus belles promesses pour le décider à partir. Camoëns, voyant le moyen de se rapprocher ainsi de sa patrie, et comptant sur la générosité de son protecteur, s'embarque pour l'Afrique. A peine arrivé à Sofala, Pedro Barreto ne tient plus ses promesses, et l'auteur des *Lusiades*, abandonné, sans ressources dans un pays étranger, est obligé de se nourrir de la pitié des gens. O terrible fatalité ! le malheur le poursuit partout sans pouvoir épuiser ses traits. La coupe est encore demi-pleine.

Heureusement pour Camoëns qu'une circonstance imprévue vint mettre un terme à ses maux. Dom Louis d'Ataïde, parent de Catherine, avait succédé, dans la



Et le courtisan ne tendit pas la main. (Page 87, col. 2.)

ne se ferment jamais. Le souvenir de Catherine ne subsistait que comme celui d'un songe évanoui, et, quoiqu'il eût perdu tout espoir, il sentait encore que son seul aspect lui ferait oublier bien des larmes. Mais le dénûment où il se trouvait ne lui permettait pas d'entreprendre un si long voyage. Il languissait depuis quelque temps déjà dans ces vains désirs, lorsqu'il se présenta une occasion de les satisfaire.

XX

Dom Pedro Barreto fut nommé commandant de la capitainerie de Mozambique. Ce seigneur aimait la conversation et la société du poète. Il lui proposa de l'emmener avec lui pour le distraire durant son voyage, et plus tard, dans ses moments de loisir. Il lui fit même

vice-royauté des Indes, à Dom Pedro de Noronha. Celui-ci prit la route du Portugal en longeant les côtes de Mozambique et s'arrêta à Sofala. Avec lui se trouvaient plusieurs amis de Camoëns, tels que Diogo de Couto et Heitor de Sylveira, pour qui le poète avait souvent demandé des faveurs au vice-roi. La misère profonde où ils le virent enseveli ne leur montra que trop ce qui s'était passé. Ils voulurent l'emmener avec eux, mais il fallut payer à Barreto vingt mille reis (un peu plus de six cents francs) qu'avait coûté son premier voyage. Il était dans un état si déplorable, que Diogo fut obligé de quêter, chez ses amis, jusqu'au linge nécessaire pour la traversée. Malgré tous les mauvais traitements auxquels il était exposé, malgré son affreuse misère, le poète ne cessait de travailler à la *Lusiade* et à son *Parnaso Lusitano* qui lui fut dérobé. L'homme de génie est comme le

martyr, les souffrances physiques ne sauraient l'empêcher d'obéir à la force intérieure qui l'anime, et de poursuivre le but qu'il doit atteindre. L'un et l'autre sont deux flambeaux divins que le souffle impur des hommes ne peut éteindre.

XXI

Camoëns quitta l'Afrique en 1568, à bord du *Santa Fé*, et commença un nouveau voyage qui, comme les autres, allait être signalé par des malheurs. Après une heureuse traversée, au moment de toucher le port de Lisbonne, il perdit Heitor de Sylveira, celui de ses amis qu'il chérissait le plus. D'un autre côté, défense lui fut faite d'entrer dans la ville : la capitale du Portugal était ravagée par une terrible épidémie restée célèbre dans l'histoire et qui coûta la vie à plus de soixante-dix mille habitants. Toutes les maisons étaient closes et muettes ; les rues silencieuses et désertes présentaient l'aspect d'une ville abandonnée. On ne voyait que des cercueils sur chaque porte, et des hommes tremblants de frayeur pour les ensevelir. La cour avait quitté Lisbonne et demeurait à Alveirim. L'embouchure du Tage était impitoyablement fermée à tous les navires qui arrivaient des Indes ou d'Afrique. Il fallait attendre la fin de l'épidémie pour approcher de la ville. Cependant Diogo de Couto se rendit à Alveirim et obtint du roi la permission d'entrer dans le port. Le débarquement se fit enfin au bout de deux mois, et Camoëns toucha le sol de sa patrie après dix-sept ans d'absence et de malheurs.

Que Lisbonne avait changé ! Jean III était mort depuis treize ans, laissant un jeune enfant sous une régence incapable. Depuis cette époque la cour et la ville elle-même semblaient dans le deuil. On ne voyait plus, comme autrefois, ces bals magnifiques, ces fêtes pompeuses où se réunissaient tous les seigneurs du royaume pour rivaliser de luxe et de galanterie. On ne voyait plus ces belles représentations dramatiques qui donnaient tant d'espoir et de courage à la littérature naissante. Le peuple, encore tout consterné, semblait dans l'attente d'une nouvelle calamité, tant il avait été frappé de la dernière peste.

Camoëns passa deux ans au milieu de ce découragement général. Il retoucha son poëme et obtint, en 1572, la permission de le publier. L'ouvrage eut un succès immense ; deux éditions furent épuisées la même année, et le poëte se vit pour quelque temps à l'abri de la misère. L'estime pour sa personne était grande à Lisbonne : Faria e Souza rapporte que lorsqu'il paraissait dans une rue, tous les passants s'arrêtaient jusqu'à ce qu'il eût disparu. Et cela était ainsi, dit-il, quand, après le retour des Indes, ayant déposé l'épée, il marchait appuyé sur une béquille. Sa réputation ne s'arrêta pas en Portugal. Le Tasse, qui n'avait pas encore publié sa *Jérusalem délivrée*, eut connaissance de la *Lusiade* ; il composa le sonnet suivant à l'adresse de Vasco de Gama, mais pour féliciter le poëte portugais :

Hardi navigateur, tes voiles fortunées
Du monde oriental ont vu les bords fameux ;
De flours et de lauriers tes poupes couronnées,
Du berceau du soleil ont réfléchi les feux.

Le sage Ulysse errant sur les mers étonnées,
Jason bravant les flots et les vents orageux,
Ont montré moins d'audace aux vagues mutinées,
Et moins d'honneur aussi les attendait tous deux.

Où, digne Gama, mais rends grâce au génie
Qui confia ta gloire au Dieu de l'harmonie ;
Sa muse a dans son vol dépassé tes vaisseaux.

Il chante, et tes exploits qu'il embellit encore,
Ont retenti soudain des portes de l'aurore
Jusqu'aux lieux où Phébus disparaît sous les eaux.

Malheureusement pour Camoëns, malgré toute la gloire, le produit de son poëme allait diminuant, et sa vieillesse prématurée ne comptait nulle autre ressource. Dom Sébastien lui avait accordé une pension de quinze mille reis (environ cinq cents francs), mais on la payait si bien, qu'il avait coutume de dire qu'il demanderait au roi qu'on changeât ses quinze mille reis en quinze mille coups d'étrivières à donner au ministre chargé de ce payement. Voyant approcher la misère, il se retira dans une pauvre chambre de la rue Sainte-Anne, non loin du couvent du même nom. Avec lui était l'esclave javanais, qui bientôt, pour nourrir son maître, alla mendier, le soir, dans les rues de Lisbonne. Dans cet état de détresse, le poëte, avec toutes ses infirmités, toutes ses années et ses dégoûts, allait régulièrement assister à la messe, au couvent des religieuses franciscaines. Abandonné des hommes, oublié de ses amis, il se réfugiait en Dieu. La religion est la dernière consolation qui reste au malheureux quand toutes les autres lui sont refusées.

XXII

Un jour du mois de mai, le soleil s'était levé plus radieux que d'ordinaire ; un rayon matinal, comme un messenger divin, se glissant à travers les croisées, était venu trouver le vieillard jusque dans son lit. Le vieux poëte le salua avec bonheur. Il sortit de sa chambre ; la nature rajeunie parut lui sourire, et il crut un instant que le sang de la jeunesse allait encore circuler dans ses veines. Il courut au couvent de Sainte-Anne. Les béquilles, ce jour-là, lui parurent plus légères. Le poids des ans semblait être moins lourd. Une joie secrète l'animait. Le pieux vieillard, malgré son empressement, ne put arriver pour le commencement du sacrifice. Un regret troubla la sérénité de son cœur, comme un nuage diaphane peut troubler la pureté du jour. Il se prosterna auprès du sanctuaire où un chœur de religieuses se préparait à chanter. Son âme s'exhalait en prières et son corps demeurait immobile comme les colonnes du temple, quand soudain retentissent les premiers accents des religieuses. Un frisson involontaire parcourt les membres du vieillard. Son visage s'illumine comme si une apparition mystérieuse se fût montrée à sa vue. Son regard se fixe, son front se déride, son oreille devient plus attentive. Oh ! bonheur ! c'est elle, c'est la voix de Catherine qu'il a distinguée au milieu du chœur. Les larmes coulent de ses yeux et inondent son visage. Chaque parole qui sort de ces lèvres si chères fait résonner les fibres de son cœur, où elle vient s'éteindre. En un instant tout le passé renaît dans sa mémoire. Il endure, une seconde fois, tous les malheurs qu'il a essayés pour elle.

Il pleure de douleur et de joie, de regret et de plaisir. Il voit devant lui la cause de tous ses maux; mais il aime et il pardonne. L'amour du poète ne meurt qu'avec lui. Son regard pénètre le voilé mystérieux des religieuses. Il reconnaît Catherine et sent renaître tous ses feux. Il est sur le point de s'élançer vers elle, mais la sainteté du lieu et le respect qu'il doit à sa vieillesse calment aussitôt ses transports. La raison et la sagesse dominent l'émotion de son âme. Il triomphe de lui-même et s'efforce de paraître insensible; mais son regard suit partout celle qu'il aime toute sa vie, et on le voyait encore à la chapelle quand elle avait disparu depuis longtemps.

XXIII

Camoëns, dès ce moment, se fit un devoir de venir tous les jours au couvent. L'espoir de revoir Catherine ou au moins de respirer un instant sous le même toit le rendait heureux au milieu de son malheur. Hélas! cette douce consolation ne fut pas de longue durée. Il trouva, un matin, une bière autour de laquelle pleuraient les religieuses. Il pleura, lui aussi, car c'étaient les restes de Catherine (1). Elle était entrée au cloître pour se dérober à la cour, et elle était morte emportant avec elle une secrète pensée qu'on n'avait jamais pu arracher à son cœur.

Un dernier cri de douleur, un sonnet plein de soupirs et de larmes s'échappa du cœur exploré du poète.

« O mon âme charmante, s'écrie-t-il, qui t'es envolée si rapidement de cette triste vie, repose là-haut éternellement dans les cieux; il faut, moi, que je vive toujours dans l'amertume sur cette terre d'exil.

« Si dans les demeures éthérées où tu es montée, il est permis de conserver quelques souvenirs de ce monde, n'oublie par l'ardent amour que tu as vu briller si pur dans mes regards.

« Et si la douleur qui me reste, le chagrin sans remède de t'avoir perdue, peuvent mériter que j'aie te retrouver bientôt, demande à ce Dieu qui a tranché tes jours de m'emporter aussi vite vers toi qu'il vient de t'enlever à mon amour. »

Ce fut son dernier chant d'amour. Plongé dans cette douleur sans remède, comme il l'appelle lui-même, il ne songea plus qu'à la mort. Il s'enferma dans le galetas de la rue Sainte-Anne, et là, durant ses derniers jours, il fut en proie à la plus affreuse misère. Les aumônes recueillies par la main sublime de son esclave Antonio, qui ne le quittait pas, ne pouvaient suffire à sa subsistance. Une mulâtresse, nommée Barba, connaissant cet excès d'indigence, lui donnait souvent un plat de ce qu'elle vendait, et quelquefois aussi un peu d'argent provenant de sa vente. Et le poète, au milieu de cette horrible misère, trouvait encore des inspirations! Quelques jours avant sa mort, au cœur de l'hiver, le vieillard gémissait seul dans son grenier délabré. Le crépuscule du soir et les vapeurs humides qui se formaient au-dessus des eaux du Tage, enveloppaient Lisbonne d'une nuit anticipée.

(1) Quelques biographes la font mourir pendant le séjour de Camoëns à Macao, mais rien ne le y autorise.

Le jour n'existait plus dans le réduit du vieux poète. La foule pressée et grelottante fuyait le froid de la brume glacée. Le bruit des carrosses qui roulaient sur le gros pavé des rues se perdait dans le lointain, et, tout couvert de haillons, assis sur un siège verrouillé devant unâtre sans feu, le corps penché sur deux chenets qui ne lui appartenaient plus, Camoëns attendait qu'Antonio lui apportât un peu de pain. Cependant le vent glacé du soir soufflait à travers les fentes mal bouchées de la chambre. Le froid engourdissait les membres débiles du vieillard et la faim se faisait sentir. Il rêvait! une plume à la main, dans l'obscurité de la nuit, il attendait l'inspiration! Un bruit de pas se fit entendre. La porte, mal fermée, s'ouvrit. Antonio portait le pain de la mendicité. Le chantre du Portugal et l'esclave javanais, comme deux vieux amis, le partagèrent ensemble. Mais le feu restait sans aliment; le froid devenait plus intense; un grabat, sans couverture, les attendait tous deux. Quel spectacle! Et le Portugal osera se flatter un jour d'avoir donné naissance à Camoëns! Et le Portugal aura besoin un jour de la gloire de Camoëns, pour que les nations voisines se souviennent qu'il a vécu! O ingrate patrie! Qu'as-tu fait du plus grand de tes enfants? Voilà, sur un misérable grabat, celui qui doit être ta gloire; tu le sais, et tu le laisses mourir de faim et de misère!

Le poète n'avait pas encore fini son maigre repas, qu'un seigneur de la cour, Ruy Gonçales de Camara, vint lui demander la traduction en vers des sept psaumes. « Hélas! lui répondit Camoëns, quand je faisais des vers, j'étais jeune et bien portant, amoureux, entouré de l'affection de beaucoup d'amis et de la faveur des dames; cela me réchauffait et animait ma verve. Aujourd'hui je n'ai plus d'esprit, je n'ai plus cœur à rien. Voyez cet esclave: il vient me demander deux *moedas* pour acheter du charbon, et je ne puis les lui donner. » Et le courtisan ne tendit pas la main!

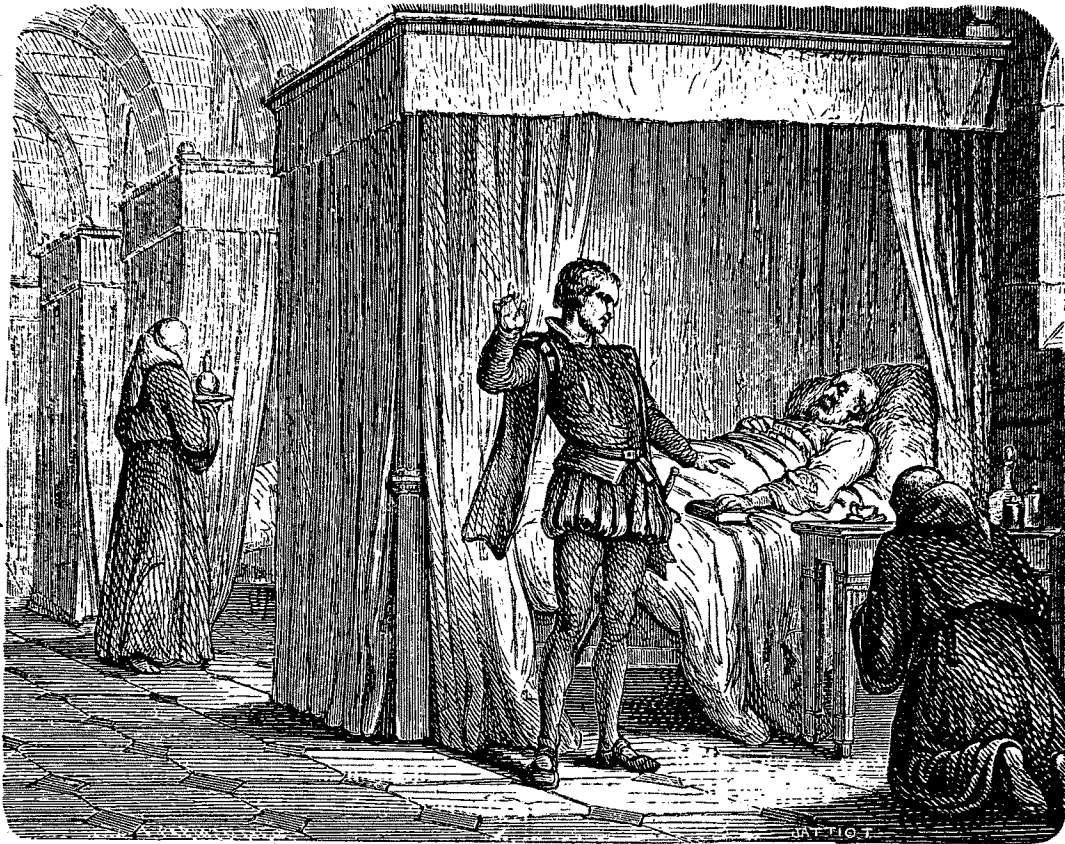
XXIV

La dernière heure approchait; mais la dernière crise du malheur n'était pas encore venue. La lie restait au fond de la coupe. Il fallait l'épuiser. Antonio mourut. C'est alors que, contemplant avec douleur ce cadavre glacé par la faim, le froid et la mort, Camoëns s'écriait: « Qui jamais a ouï dire que sur un si petit théâtre, ce pauvre grabat, le sort eût pu donner le spectacle de si grandes infortunes? Et moi, comme si elles ne suffisaient pas, je me mets encore de leur côté; car chercher maintenant à résister, ce serait orgueil. Enfin, ma vie va finir; et tous, ils le verront, je fus si affectionné à ma patrie, que non-seulement je ne me contentai pas de mourir dans son sein, mais que je voulus mourir avec elle. » Il touchait à son dernier moment. On le transporta à l'hôpital, et là il attendit le résultat de la fameuse expédition de dom Sébastien, en Afrique. Son attente ne fut pas longue. L'imprudence et la témérité du roi eurent la récompense prévue par tous les hommes sages du royaume. Sébastien, avec toute son armée, fut écrasé par les Maures. Il succomba lui-même dans cette désastreuse bataille dont le Portugal ne devait jamais se relever. En apprenant

cette défaite si funeste à sa patrie, Camoëns leva les yeux au ciel : *Au moins, dit-il, je meurs avec elle.* Et il expira (1579).

Un exemplaire des *Lusiades*, le seul bien qu'il possédât au monde, se trouvait sur le chevet de son lit. Frey

jusque dans la mort. Il fallut qu'un étranger, un Allemand, vint souffleter l'orgueil du Portugal en demandant les cendres de son poète. C'est alors qu'un simple particulier, Gonzalo Coutinho, fit jeter sur ce tombeau un simple marbre avec cette épitaphe :



Un exemplaire des *Lusiades*, le seul bien qu'il possédât au monde, se trouvait sur son lit. (Page 88, col. 1.)

José Indio, qui venait de voir mourir le poète, écrivit, sur la première page, le récit de cette malheureuse mort : « Quel aspect déplorable, dit-il, que celui d'un si grand génie si mal récompensé ! Je l'ai vu mourir à l'hôpital, n'ayant pas même un drap pour se couvrir, lui qui avait si souvent triomphé dans les Indes orientales et navigué si longtemps sur mer à une distance de cinq mille cinq cents lieues. Quel avis pour ceux qui consacrent à l'étude le jour et la nuit ! »

Le corps de Camoëns fut enseveli à la porte de l'église Sainte-Anne, sa paroisse. Ses concitoyens marchèrent quinze ans sur sa tombe avec la même indifférence qu'ils avaient contemplé sa misère. L'ingratitude le suivait

CI-GIT LOUIS DE CAMOENS
PRINCE
DES POETES DE SON TEMPS.
IL VÉCUT PAUVRE ET MISÉRABLEMENT
ET MOURUT DE MÊME

En 1773, un tremblement de terre détruisit de fond en comble l'église Sainte-Anne; la tombe du poète disparut au milieu des décombres, et, depuis cette époque, le souvenir de Camoëns n'existe plus que dans le cœur des hommes sensibles à la poésie, à l'amour et au malheur.

ALPHONSE IZARD.

MADAME ROLAND

1754 — 1793

PAR LOUIS ÉNAULT

Toute cause vraiment grande a ses martyrs et ses triomphateurs. Les uns meurent ignorés, méconnus; pionniers de l'avenir, ils avancent sur leur siècle, qui, dans son ignorance et dans sa crainte, les brise et oublie leur nom; tout en gardant les germes de leur pensée, réservée à un succès tardif qu'ils ne verront pas. Stériles pour eux; leurs efforts seront utiles et féconds pour leurs successeurs. On accepte d'eux le bienfait sans le payer en renommée. Il en est d'autres, au contraire, qui ont le bonheur d'incarner si puissamment en eux l'idée; et, pour ainsi parler, l'âme d'une époque, que leur souvenir et leur nom en deviennent inséparables. Ils en sont, pour la postérité, la personnification éclatante.

Telle fut la destinée de madame Roland.

Fille et femme de bourgeois, instruite comme la classe moyenne, à laquelle par sa naissance et sa vie elle appartient tout entière, elle en eut toute l'intelligence et elle en partagea toutes les inspirations. Comme ce tiers état, qui n'était rien, et auquel on persuada aisément qu'il devait être tout, elle déploya une singulière énergie pour atteindre le but qu'elle entrevoyait... et qu'elle ne devait point toucher. Comme la plupart des apôtres de la foi nouvelle, qui devaient en être aussi les martyrs, elle reçut du ciel une grande âme, un cœur enthousiaste et le don sacré de l'éloquence. Pareille en cela aux meilleurs d'entre eux, elle fut la victime de ses utopies généreuses, sans toutefois renier les immortels principes auxquels elle fut héroïquement offerte en sacrifice. Aussi, à l'exemple de



tous ceux qui sont tombés volontairement pour une noble cause, elle s'est relevée, et la jeune morte revit dans la gloire. Elle a fait un piédestal de son échafaud, et pâle, ses longs cheveux noirs épars et flottants sur ce col que le fer va trancher, vêtue de la blanche tunique, symbole d'une vie pure, le sourire aux lèvres, l'éclair aux yeux, l'auréole au front, la palme à la main, le regard tourné vers cette idéale statue de la liberté, qu'elle adora et qu'elle atteste encore à sa dernière heure, elle passe majestueusement des agitations et des troubles de ce monde misérable à la sérénité de l'éternelle apothéose.

II

L'histoire d'une telle femme, écrite par les témoins de sa vie, serait pour nous d'un saisissant intérêt. Mais ces témoins ont été emportés avec elle, et les écrivains de l'âge suivant, trop préoccupés de la matérialité des faits et de l'importance des hommes qui les avaient accomplis, négligèrent le rôle moins apparent, mais non moins réel d'une femme.

Heureusement que, pour suppléer à cette lacune, nous avons les *Mémoires de ma-*

dame Roland. Les Mémoires des grandes individualités humaines forment la partie dramatique et en quelque sorte personnelle et vivante de l'histoire.

La première page de ceux que nous a laissés madame Roland porte cette date : « 9 août 1793, aux prisons de Sainte-Pélagie. » Elle les écrivit sous les regards du geôlier, furtivement, sans être assurée du lendemain, pressée par l'image de la mort, et sans qu'il lui ait été donné de relire ces pages, tracées à la hâte et sans rature,

encore moins de les revoir et de les corriger dans les loisirs d'une vie tranquille. Empreintes peut-être d'une certaine partialité, par cela même qu'elles reproduisent les sentiments et les passions d'un parti, elles n'en sont que plus attachantes. Elles ont, pour le lecteur, tout le prix d'une confiance. Ajoutez le prestige d'une imagination brillante et colorée, le charme du talent, la grâce de l'esprit le plus orné, la chaleur communicative et sympathique d'un cœur qu'animent les sentiments les plus généreux, l'amour du bien et la haine de l'injustice. Faut-il s'étonner maintenant si un tel livre offre en même temps l'intérêt de l'histoire et le charme d'une œuvre d'art? Improvisation rapide jetée sur le papier pendant les cinq mois qui s'écoulèrent entre son arrestation et sa mort, ces mémoires ont parfois l'émotion intime d'un véritable cri de l'âme. Écrits dans la gêne d'une prison dont l'issue est un tombeau, ils n'en sont que plus pathétiques. Derrière leur auteur, on aperçoit la silhouette de la guillotine et l'ombre du bourreau. Cette vue sinistre trouble. On ne réfléchit plus; on s'abandonne à l'entraînement d'un récit qui, tour à tour, fait passer sous vos yeux les scènes sanglantes de la terreur ou les fraîches idylles des jeunes années; on admire également le pinceau vigoureux qui reproduit dans leur énergique horreur les figures de Marat, de Danton et de Robespierre, et le crayon léger qui esquisse ces délicieux tableaux de genre et ces attrayantes figures des compagnes aimées de la jeune fille.

III

Douée d'un esprit véritablement supérieur, madame Roland avait en toute chose un tact exquis et le sentiment de la juste mesure. Mais c'était en même temps une âme passionnée, et la passion l'emportait quelquefois jusqu'à l'injustice. Elle avait le malheur de sentir trop vivement pour que la raison pût toujours conserver sur elle un empire absolu. Ce suprême empire de la raison, le temps seul l'aurait établi dans cette belle âme. Mais le temps est précisément ce qui lui a manqué davantage. Elle est morte à trente-neuf ans, dans l'ardeur et l'exaltation de la lutte, alors que le calme et l'apaisement n'avaient pu se faire encore, mais quand, au contraire, elle se trouvait dans toute la violence de ce courant qui entraîna tant d'éminents esprits, mêlés comme elle au grand drame de la révolution. A cause de cette passion même, les *Mémoires de madame Roland* sont d'un attrait singulier, que n'aurait point pour nous une œuvre plus châtiée, mais empreinte d'une spontanéité moins grande.

Écrivant à une époque d'effervescence générale, où l'antiquité mal comprise avait fait de l'emphase une sorte d'épidémie à laquelle personne n'échappait, madame Roland n'en garda pas moins toujours les grâces de son sexe; elle fut auteur sans être pédante et conquit la force sans perdre la délicatesse. Ses pensées comme ses sentiments ont je ne sais quelle franche et libre allure. Son expression est prompte et pittoresque, son langage à la fois naïf et choisi. L'âme était chez elle à la hauteur de l'esprit. On peut différer en plus d'un point sur sa ma-

nière de voir, on est forcé de convenir qu'elle puisait ses inspirations aux sources les plus hautes et les plus pures. Son apostolat républicain était une vocation désintéressée. Jeune fille, à vingt ans, elle avait la passion du juste et du bon et rêvait à des objets d'utilité publique; ses sentiments se généralisaient à mesure que s'étendaient ses idées; à ses yeux, la première et la plus belle des vertus c'était déjà l'amour du bien de tous. A un moment où la cité se fondait, elle eut une âme de citoyenne. Ce seul mérite ne suffirait-il point à racheter bien des erreurs?

Le début des *Mémoires de madame Roland*, écrits dans sa prison, ne manque ni de dignité ni de grandeur:

« Fille d'artiste, femme d'un savant devenu ministre et demeuré homme de bien, aujourd'hui prisonnière, destinée peut-être à une mort violente et inopinée, j'ai connu le bonheur et l'adversité, j'ai vu de près la gloire et subi l'injustice.

« Née dans un état obscur, mais de parents honnêtes, j'ai passé ma jeunesse au sein des beaux-arts, nourrie des charmes de l'étude, sans connaître de supériorité que celle du mérite, ni de grandeur que celle de la vertu.

« A l'âge où l'on prend un état, j'ai perdu les espérances de fortune qui pouvaient m'en procurer un conformé à l'éducation que j'avais reçue. L'alliance d'un homme respectable a paru réparer ces revers; elle m'en préparait de nouveaux.

« Un caractère doux, une âme forte, un esprit solide, un cœur très-affectueux, un extérieur qui annonçait tout cela, m'ont rendue chère à ceux qui me connaissent. La situation dans laquelle je me suis trouvée m'a fait des ennemis; ma personne n'en a point; ceux qui disent le plus de mal de moi ne m'ont jamais vue. »

Il est difficile, à mon sens, de parler de soi avec plus de franchise et en même temps plus de dignité.

IV

De son nom de fille, madame Roland s'appelait Manon-Jeanne Phlipon.

Elle naquit à Paris, le 17 mars 1754.

Son père, Gatien Phlipon, était graveur de profession: talent médiocre et médiocre fortune. Elle nous le peint comme un homme robuste et sain, actif et glorieux, — le mot est ici quelque peu synonyme de vaniteux, — aimant sa femme et la parure. Quant à la mère de madame Roland, Marguerite Bimont, c'était, nous dit sa fille, une charmante figure et une âme céleste. Cette mère sage et bonne ne pouvait manquer d'avoir un ascendant décisif sur le caractère d'une fille douce et tendre. Vive sans être bruyante, naturellement recueillie, douée d'une puissance d'assimilation remarquable, mademoiselle Phlipon s'appropriait toutes les idées, comprenait tout ce qu'on lui disait et retenait tout ce qu'elle avait compris. On ne négligea rien de ce qui pouvait cultiver ces heureuses dispositions. Elle eut au logis maîtres d'écriture, de géographie, de danse et de musique; elle commença le dessin avec son père et le latin avec son oncle, l'abbé Bimont, vicaire à Saint-Barthélemy. Du reste, son ardeur d'ap-

prendre lui faisait dévorer tous les livres. Plutarque fut pour elle une pâture. C'est lui qui la fit républicaine : elle avait alors neuf ans. Bientôt elle s'exalta avec le Tasse, s'attendrit avec Fénelon et demanda même quelques distractions à Voltaire, le grand amuseur.

Ceci n'empêcha point l'éclosion dans une âme pure des idées religieuses. L'approche de la première communion la pénétra d'une sainte terreur. Bientôt elle glissa tout entière sur la pente du mysticisme. Le règne du sentiment s'ouvrit chez elle par l'amour de Dieu. Sa vie, si retirée qu'elle fût, lui parut trop mondain encore ; aussi, se jetant aux pieds de ses parents, elle les supplia de bien vouloir la mettre au couvent pour s'y recueillir dans la pensée de Dieu. On la plaça chez les Dames de la Congrégation, rue Saint-Marcel.

Elle n'avait guère plus de onze ans. Ce séjour au couvent fut pour elle le temps le plus heureux de sa vie ; elle s'y livra tout entière aux enivrantes délices de l'amour divin, aux joies austères du travail, aux pures et sereines douceurs de l'amitié.

C'est à ce moment de sa vie qu'elle contracta avec une jeune fille d'Amiens, Sophie Cannel, cette liaison si intime, si étroite et si tendre, charme de sa vie pendant de longues années, et à laquelle nous devons le doux épanchement, dans des lettres exquises, de deux âmes adorables.

Cette suave amitié naissait à propos pour lui apporter des consolations dont elle eut grand besoin, car ce fut à ce moment qu'elle éprouva sa plus vive douleur : elle perdit sa mère tant aimée.

Y

Après un séjour de trois ans, elle sortit du couvent pour rentrer dans le monde et vécut près de sa grand-mère paternelle. Elle était du reste toujours sous l'empire de ses idées religieuses, très-ardentes et très-exaltées : elle ne songeait à rien moins qu'à prendre le voile. Chose étrange, les ouvrages de controverse de Bossuet firent pénétrer dans son esprit les premiers germes du doute.

Le danger menace de toutes parts la foi, trésor fragile. On ne sait jamais d'où viendra l'ennemi qui doit nous la ravir. Dans ces livres d'une dialectique si serrée, l'une argumentation si vigoureuse, elle vit l'objection bien plus que la réponse.

Ce bouillonnement d'idées qu'il y avait en elle lui donna le désir d'écrire aussi. Il y a des instants où l'âme éprouve comme un invincible besoin de se répandre. Elle tenta ses premiers essais littéraires. Ses débuts furent modestes. Elle commença par de simples analyses des livres qu'elle lisait. Ces lectures étaient immenses et variées. On eût dit que cet esprit inquiet et chercheur ne voulait rester étranger à rien. L'amour de la nature et le culte intelligent des beaux-arts achevaient de remplir tous ses instants. Cependant les doutes dont nous avons signalé la première invasion dans sa jeune âme la tourmentaient cruellement. Elle soulevait et agitait les grands problèmes de la destinée. Sur les plus importants, les solutions admises jusque-là par elle ne la satisfaisaient

plus, et elle sentait la nécessité d'en chercher d'autres. C'est là un moment terrible dans la vie d'un catholique. Rien n'en saurait égaler, rien non plus n'en saurait peindre l'angoisse. La foi ne meurt pas d'un coup dans une jeune âme croyante. Le doute est une maladie cruelle, souvent longue. On n'arrive pas du premier coup au calme dans l'évidence philosophique : il y a des gens qui n'y arrivent jamais et qui cherchent toute leur vie sans trouver.

C'est alors que Jeanne Phlipon lut Rousseau et qu'elle livra son intelligence et son cœur à ce guide séduisant et dangereux.

VI

On a beaucoup parlé de l'influence qu'exerça sur elle la lecture de Rousseau. Sans doute l'auteur de *la Nouvelle Héloïse* impressionna vivement son esprit, comme il impressionna, d'ailleurs, tous ceux de la génération contemporaine. On peut même dire qu'il succéda dans la domination de son esprit à saint Augustin, qui l'avait d'abord possédée tout entière et entraînée à sa suite dans un mysticisme ardent. Cette influence de Rousseau aurait pu, cependant, être beaucoup plus grande encore. La première fois qu'elle ouvrit un livre du philosophe de Genève, elle avait vingt-deux ans et d'immenses lectures ; elle avait déjà réfléchi sur toutes choses, pris l'habitude d'écrire ses impressions, enfin arrêté ses opinions, ou du moins déterminé sa règle de conduite à l'égard d'elle-même et envers les autres.

« Bien m'en a pris, dit-elle, de l'avoir lu si tard : il m'eût rendue folle ; je n'aurais voulu lire que lui ; peut-être n'a-t-il fait que *fortifier mon faible*, si je puis ainsi parler. »

Chose étrange et qui, vraiment, doit donner à réfléchir sur les fatalités de la vie, ce fut un prêtre qui le mit entre ses mains. Elle débuta dans cette lecture par *la Nouvelle Héloïse*. Rousseau produisit sur elle une impression analogue à celle qu'elle avait reçue de Plutarque. Elle trouvait dans son livre l'aliment le plus propre à son esprit et à son cœur et l'interprète éloquent de sentiments qu'elle éprouvait avant lui, mais que seul il avait le talent de lui expliquer, Dieu sait avec quel enthousiasme et quelle éloquence !

Plutarque avait opéré une véritable révolution dans son esprit : il l'avait préparée à devenir républicaine, en l'initiant à la vie antique et en lui inspirant je ne sais quels sentiments de force et de fierté que l'on trouve rarement dans l'âme des femmes. Rousseau, lui, agit moins sur son cœur : il lui fit entrevoir le bonheur domestique et les ineffables délices qui naissent de la tendresse. Il la prémunit sans doute contre ce que l'on appelle dans le monde des faiblesses ; mais il l'exposa peut-être aux dangers plus grands de la passion.

VII

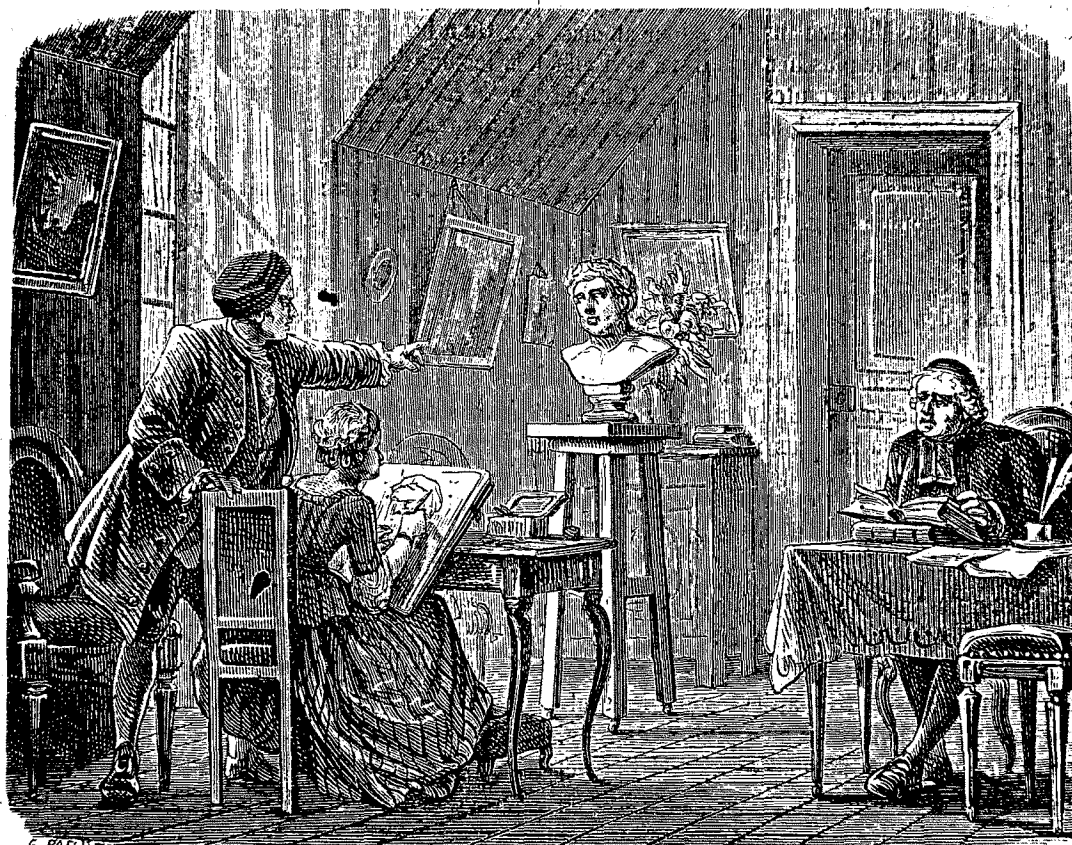
Madame Roland nous a laissé d'elle-même un portrait dont la touche franche équivaut à un certificat de ressemblance garantie.

« J'avais environ cinq pieds; la jambe bien faite, le pied bien posé; les hanches très-relevées, la poitrine large et superbement meublée; les épaules effacées; l'attitude ferme et gracieuse, la marche rapide et légère: voilà pour le premier coup d'œil. Ma figure n'avait rien de frappant qu'une grande fraîcheur, beaucoup de douceur et d'expression; à détailler chacun des traits, on peut se demander: Où donc en est la beauté? aucun n'est régulier; tous plaisent. La bouche est un peu grande; on en voit mille de plus jolies; pas une n'a le sourire plus tendre et plus séducteur. L'œil, au contraire, n'est pas fort grand; son iris est d'un gris châtain; mais placé à fleur de tête, le regard ouvert, franc, vif et doux; couronné d'un sourcil brun, comme les cheveux, et bien

renforcées de la subite rougeur d'un sang bouillant, excitées par les nerfs les plus sensibles; la peau douce, le bras arrondi, la main agréable, sans être petite, parce que ses doigts allongés et minces annoncent l'adresse et conservent de la grâce: tels sont les trésors que la bonne nature m'avait donnés. »

VIII

Jeune, belle, instruite, à une époque où l'on comptait encore pour quelque chose l'instruction des femmes, suffisamment riche, dans un temps où les millions ne couraient pas les rues, elle dut être recherchée, et elle le fut en effet par d'assez nombreux partis. Dans sa façon de recevoir et d'éconduire les prétendants, elle fit preuve



Elle commença le dessin avec son père et le latin avec son oncle. (Page 90, col. 2.)

dessiné; il varie dans son expression comme l'âme affectueuse dont il peint les mouvements; sérieux et fier; il étonne quelquefois; mais il caresse bien davantage, et réveille toujours. Le nez me faisait quelque peine, je le trouvais un peu gros par le bout; cependant, considéré dans l'ensemble, et surtout de profil, il ne gâtait rien au reste. Le front large, peu couvert, soutenu par l'orbite très-élevé de l'œil, et sur le milieu duquel les veines en Y grec s'épanouissaient à l'émotion la plus légère, était loin de l'insignifiance qu'on lui trouve sur tant de visages. Quant au menton, assez retroussé, il a précisément les caractères que les physionomistes indiquent pour ceux de la volupté. Lorsque je les rapproche de tout ce qui m'est particulier, je doute que jamais personne fût plus faite pour elle et l'ait moins goûtée. Le teint vif, plutôt que très-blanc, des couleurs éclatantes, fréquemment

d'un rare bons sens et d'une maturité que l'on ne rencontre pas toujours chez les êtres exaltés et nerveux qui composent son sexe. Faite pour aimer, rêvant toutes les joies de l'amour permis, elle sentait en même temps un immense besoin d'estimer le compagnon de sa vie; la supériorité de son intelligence ne la portait point à rechercher sur lui la supériorité de l'ascendant moral. Ce qu'elle rêvait au contraire, et c'est là précisément ce qui devrait être le but idéal de toutes les femmes, c'était le respect dans la tendresse et la subordination volontaire dans l'amour.

Telles étaient les dispositions particulières de son âme, quant elle rencontra celui qui devait être son mari, Roland de la Platière — plus connu sous le seul nom de Roland, illustré par elle — et le seul que gardera l'histoire.

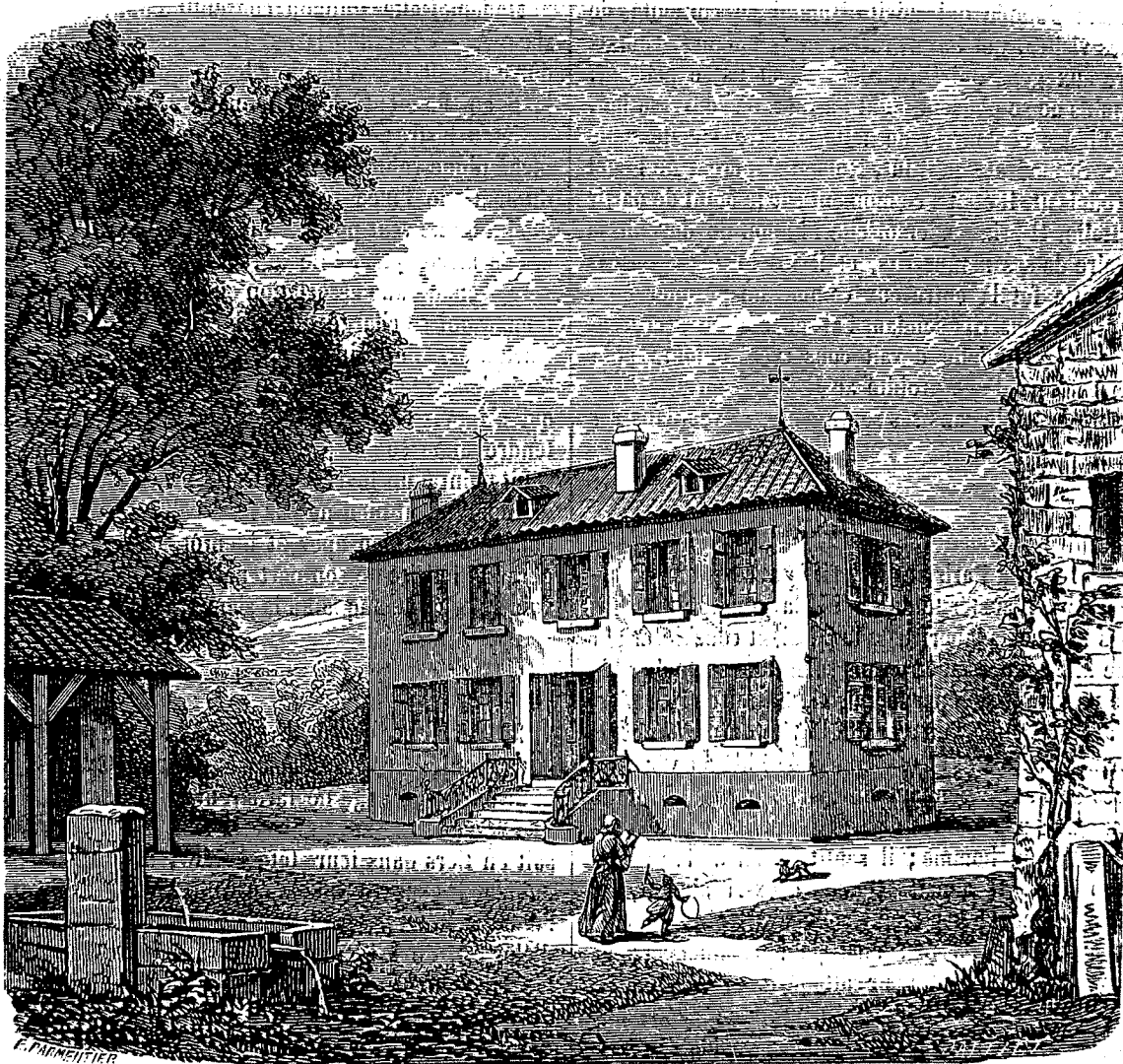
Elle était encore en deuil de sa mère et livrée à cette

mélancolie, non sans douceur, qui succède au violent chagrin.

C'était en décembre 1775.

Roland se présenta chez elle avec une lettre de mademoiselle Sophie Cagnet : c'était le plus sûr moyen d'être bien accueilli par mademoiselle Philipon. « Cette lettre, écrivait Sophie, te sera remise par le philosophe dont je t'ai quelquefois fait mention, M. Roland de la Platière, homme éclairé, de mœurs pures, à qui l'on ne

espèce de roideur que donne l'habitude du cabinet ; mais ses manières étaient simples et faciles, et sans avoir le *fleuri* du monde, elles alliaient la politesse de l'homme bien né à la gravité du philosophe. De la maigreur, le teint accidentellement jaune, le front déjà peu garni de cheveux et très-découvert, n'altéraient point des traits réguliers, mais les rendaient plus respectables que séduisants. Au reste, un sourire extrêmement fin et une vive expression développaient sa physionomie et la faisaient



La Platière. (Page 95, col. 1.)

peut reprocher que sa grande admiration pour les anciens aux dépens des modernes qu'il déprise, et le fait trop aimer à parler de lui. »

A ce premier trait, malicieux comme l'est parfois un sourire de jeune fille, l'amie de madame Roland en ajoutait d'autres qui complétaient l'esquisse.

Mais laissons parler notre héroïne elle-même alors qu'elle raconte cette première entrevue toujours si délicate.

IX

« Je vis un homme de quarante et quelques années, haut de stature, négligé dans son attitude, avec cette

ressortir comme une figure toute nouvelle, quand il s'animaient dans le récit, ou à l'idée de quelque chose qui lui fût agréable. Sa voix était mâle, son parler bref, comme celui d'un homme qui n'aurait pas la respiration très-longue ; son discours plein de choses, parce que sa tête était remplie d'idées, occupait l'esprit plus qu'il ne flattait l'oreille ; sa diction était quelquefois piquante, mais sèche et sans harmonie.

« C'est un agrément rare et bien puissant, je crois, sur les sens, que le charme de la voix ; il ne tient pas seulement à la qualité du son, il résulte encore de cette délicatesse de sentiments qui varie les expressions et modifie l'accent. »

Roland fut frappé à première vue — la chose est facile à croire — des grâces de celle qui devait plus tard être sa femme. Seulement il ne se déclara pas ; il n'osait point. La disproportion des âges l'arrêtait. Il avait raison, car cette disproportion fatale, qui va s'accroissant davantage avec le temps, peut devenir plus tard une cause de séparation morale. Il n'est pas nécessaire de *penser*, mais il faut *sentir* l'un comme l'autre, — C'est la condition nécessaire de toute union intime — de toute union véritable.

Pendant l'année qui suivit, Roland se contenta de quelques visites, qui furent rares, mais longues, comme il arrive aux gens qui s'attardent là où ils se plaisent, parce qu'ils ne se plaisent point partout. Sa conversation, pleine d'idées et nourrie de faits, intéressa cette belle sérieuse. Si modeste qu'il fût, Roland s'aperçut de l'effet qu'il produisait. Il était à ce moment sur le point de partir pour l'Italie. Il pria mademoiselle Philipon de devenir la depositaire de ses manuscrits, et il les lui légua en cas de mort. Ce fut là entre eux comme un premier lien. Elle lut ces manuscrits pendant l'absence, et ils accrurent encore l'estime qu'elle devait conserver toujours pour cette âme forte, d'une probité austère, rigoureuse dans ses principes, noble dans ses sentiments, élevée dans ses goûts.

X

Roland revint à Paris, et il y vit beaucoup mademoiselle Philipon. L'austérité de sa vie, la gravité de sa parole, ses habitudes laborieuses le faisaient considérer par la jeune fille comme un être sans sexe, une sorte de philosophe ne vivant que par la raison. La raison ! ce n'est jamais avec cela que l'on a exalté la tête ou pris le cœur des femmes... Roland et mademoiselle Philipon vécurent l'un près de l'autre pendant cinq ans dans une intimité sans danger. Au bout de cinq ans, le philosophe s'aperçut qu'il était un homme ; il sentit l'éveil de la passion dans son âme. Il aimait. Quand ceux-là aiment, ils aiment ardemment ! par malheur, il avait plus de cinquante ans. C'est un peu tard pour commencer ; en tout cas c'est trop tard pour attendre. Il se déclara. La fille du graveur essaya de détourner le prétendant de son projet, en alléguant d'une part la modicité de sa fortune et de l'autre la difficulté des relations de famille avec son père. De telles raisons ne sauraient arrêter une âme bien éprise. Roland persista dans sa poursuite, et fit sa demande par écrit. Il reçut en réponse, de Philipon, une lettre impertinente, presque injurieuse, dont la pauvre fille n'eut connaissance qu'après qu'elle fut envoyée. Elle en éprouva un vif déplaisir, écrivit à Roland quelques lignes empreintes d'une dignité triste et fière et se retira aussitôt dans un couvent. Dès que l'amour se mêle d'une vie, si calme, si sensée, si raisonnable qu'elle soit, il faut toujours qu'il y apporte avec lui sa part de roman. Le caractère de la jeune fille acheva de se tremper dans cette solitude à la fois amère et saine, comme l'acier se trempe dans le courant des eaux vives. Roland écrivit des lettres assez nombreuses : — les lettres consoleraient de l'absence — si quelque chose pouvait en consoler ;

il écrivit en homme dont le cœur est rempli d'amour ; peu à peu mademoiselle Philipon se laissa gagner par cette persuasive éloquence de la passion. Elle répondit. — Avec une femme qui répond aux lettres qu'on lui écrit, il est toujours permis d'espérer. — Roland, qui était retourné à Amiens, où l'appelaient les devoirs de sa profession, revint à Paris, vit la belle recluse au parloir de son couvent et, plus charmé qu'il ne l'avait encore été jusque-là, fit les dernières instances pour arriver à la solution désirée, — je veux dire au mariage.

Mademoiselle Philipon consentit enfin, sans enthousiasme, — l'enthousiasme n'est pas un sentiment que doivent se flatter d'inspirer les hommes qui, comme Roland au moment de son mariage, accomplissent leur dixième lustre ; mais elle lui donna du moins l'assentiment d'une volonté libre, sérieuse et réfléchie. Elle avait du mariage l'idée juste qu'il en faut avoir peut-être, quand on ne veut point, en le contractant, s'exposer à de cruels mécomptes. Elle le regardait comme un lien sévère, comme une association où, pour l'ordinaire, c'est la femme qui se charge du bonheur des deux parties contractantes. C'est ainsi qu'une des plus séduisantes créatures de son temps devint la femme de cet homme de bien qui s'appelait Roland, et qu'elle aima comme une fille tendre aime son père. Mais ce qui suffit à un père ne suffit point à un mari, et le sentiment qui fait le bonheur d'une fille peut bien ne pas faire celui d'une femme. Madame Roland s'en aperçut bientôt, et, à force de considérer la félicité de son partenaire, elle finit par s'apercevoir de ce qui manquait à la sienne.

XI

Ici commencé un drame de vie intime plutôt indiqué que raconté. Les inconvénients qui résultent toujours de la disparité de l'âge ne tardèrent point à se faire sentir. Les époux restaient-ils dans la solitude, l'ennui se glissait en tiers dans leur tête-à-tête ; allaient-ils dans le monde, les susceptibilités douloureuses s'éveillaient dans l'âme de Roland à la vue de tout ce qu'il voyait de jeune, d'élégant, de brillant près de sa femme, dans l'âme de laquelle pouvaient naître à chaque instant de dangereuses comparaisons. Hâtons-nous de dire que madame Roland fit tout ce qui était en elle pour épargner ces angoisses à l'âme de son mari ; mais cette noble conduite, au lieu d'exciter sa reconnaissance, n'était pour lui qu'un nouveau tourment. En fait de sacrifices, il n'eût aimé que ceux qu'il aurait faits lui-même. Leur nature généreuse à tous deux devenait donc pour l'un et pour l'autre une cause de souffrances d'autant plus cruelles qu'ils mettaient plus de soin à les cacher.

Cependant il faut rendre cette justice à madame Roland qu'elle faisait véritablement tout ce qui était en son pouvoir pour épargner à son mari tout sujet d'inquiétude et d'ombrage. Elle voilait l'éclat de son naissant génie et s'efforçait d'éteindre tous les côtés brillants de sa nature. Elle se reléguait volontairement au second plan pour le laisser seul au premier. Ainsi doit toujours faire la femme supérieure à son mari, si elle veut éviter l'envie pour elle et pour lui le ridicule.

Accomplie dans de telles circonstances, l'union, pour être heureuse, exige de la part du mari une souplesse et un tact que Roland ne possédait pas, et que l'on n'acquiert, en effet, que dans le long commerce des femmes. Il montra, au contraire, ces raffinements maladroits d'exigence qu'un homme jeune, séduisant et adoré eût eu peut-être quelque peine à se faire pardonner. C'est ainsi qu'il lui fit rompre tout commerce avec ces jeunes demoiselles Cannel, auxquelles, pourtant, il était redevable de son mariage.

Le sacrifice dut paraître d'autant plus pénible à madame Roland, qu'elle vivait alors dans la même ville que ses chères amies. On sait en effet que Roland et sa femme, après leur mariage, vinrent habiter Amiens, où il exerçait son emploi. Ils y demeurèrent quatre ans.

Quand ce laps de temps fut écoulé, l'inspecteur des manufactures obtint la faveur d'exercer les mêmes fonctions à Lyon, sa ville natale. Madame Roland y trouva la mère et le père de son mari et dut subir les ennuis d'une intimité désagréable. La province a parfois de ces rapprochements forcés. La vie commune ne fut qu'un échange de froissements continuels. Si, du moins, la jeune femme eût pu se réfugier dans l'amour de son mari ! l'amour est un divin consolateur qui nous rend tout facile. Mais une affection calme et froide et les relations tempérées qui naissent du mariage de raison ne firent jamais de tels miracles. Madame Roland demanda des distractions au travail, à la philosophie, à son enfant, et à la bienfaisance, — à la bienfaisance philanthropique, mais non à la charité chrétienne, — dont la source, placée plus haut, est tout à la fois plus abondante et plus chaude.

L'hiver on restait à Lyon ; mais les belles-saisons se passaient à la Platière, héritage paternel de Roland.

XII

Le paysage de la Platière n'est pas sans grâce. Imaginez, au pied des montagnes du Beaujolais, dans le large bassin de la Saône, en face des Alpes, un ensemble de petites collines plantées de vignes et formant à leur base d'onduleuses vallées, où les sillons alternent avec les prairies, où les ruisseaux tombés du filtre des montagnes promènent partout la fraîcheur avec la fertilité.

La Platière s'élevait — s'élève encore — sur le penchant d'une de ces collines. La maison est petite et basse, percée de fenêtres régulières, recouverte d'un de ces toits en tuiles rouges, presque plats, et faisant saillie sur les murs, pour préserver du soleil en été, de la pluie en hiver, comme on en voit beaucoup sur les petites bastides du Midi. Rien d'artistique ; nulle architecture : des murs blanchis à la chaux, un perron de cinq marches de pierre, avec balustrade de fer, conduisant au vestibule qui dessert les pièces du rez-de-chaussée ; devant la maison, petite cour, entourée de communs, de granges, de pressoirs et de celliers, — sans oublier le pigeonnier, demeure de la troupe ailée, aérienne, dont le vol chatoyant ajoute du moins un peu de poésie à cette prose trop réaliste. Derrière la maison, un petit jardin, aux carrés de légumes, aux plates-bandes de fleurs bordées

de buis, que l'on appelle vulgairement un *jardin de curé*. Au bout de la grande allée, une salle de verdure, dans laquelle, plus d'une fois, madame Roland vint lire ou travailler. Par delà le jardin, le verger, mélange d'arbres silvestres et fruitiers ; plus loin encore un enclos de vignes, taillées près de terre, et que d'étroits sentiers coupent et rayent de leur gazon vigoureux. Borné d'un côté, l'horizon s'ouvre de l'autre. Tantôt l'œil s'arrête sur les montagnes du Beaujolais, hérissées çà et là de sapins, de larix argentés et de noirs épicéas ; tantôt il s'enfoncé et se noie dans l'océan de verdure qui remplit la vallée de la Saône. Les hautes Alpes et le mont Blanc neigeux encadrent le paysage dans une bordure d'argent étincelant.

XIII

Madame Roland, qui avait passé quatre ans à Amiens, en passa plus de cinq à la Platière. L'élève enthousiaste de Rousseau s'y plongea dans la nature. Elle avait dû se contenter jusque-là d'une sorte d'amour platonique pour cette création immense, dont Paris ne nous montre, hélas ! que des lambeaux, par échappées. A la Platière, elle vécut dans une communion intime avec elle. Elle y puisa, comme à une intarissable source, cette vigueur morale et cette force presque virile dont son âme saine donna plus tard des preuves éclatantes.

Une femme frivole eût regretté dans cette solitude les succès promis à sa jeunesse et à sa beauté ; madame Roland profita de ses loisirs pour achever cette culture complète de son être, commencée si courageusement dans l'arrière-boutique du graveur Phlipon.

De longues années s'étaient écoulées ainsi dans la demi-obscureté de la vie privée, quand le violent mouvement révolutionnaire, qui essaya et qui brisa tant d'hommes, les tirant de l'ombre pour les porter à la mort à travers la célébrité, fit tout à coup de l'employé, absorbé jusqu'alors dans des fonctions secondaires, un ministre chargé d'un des plus importants portefeuilles du gouvernement.

Ce fut au sein de cette calme retraite et de cette vie paisible que la Révolution vint surprendre et prendre madame Roland. Toute son éducation, toutes les habitudes de sa vie semblaient la préparer au rôle qu'elle allait y jouer. Plutarque et l'antiquité, passionnément lus, l'avaient familiarisée avec l'idée républicaine. Toute sa puissance endormie de sentir et d'aimer eut son soudain réveil. Sa sensibilité, depuis longtemps sans objet, s'exalta et s'embrasa pour le bien public. Ne croyant plus au bonheur pour elle, elle voulut travailler au bonheur des autres. Elle dirigea la pensée de son mari dans cette voie et l'y poussa avec une énergie qu'il n'eût pas trouvée en lui-même.

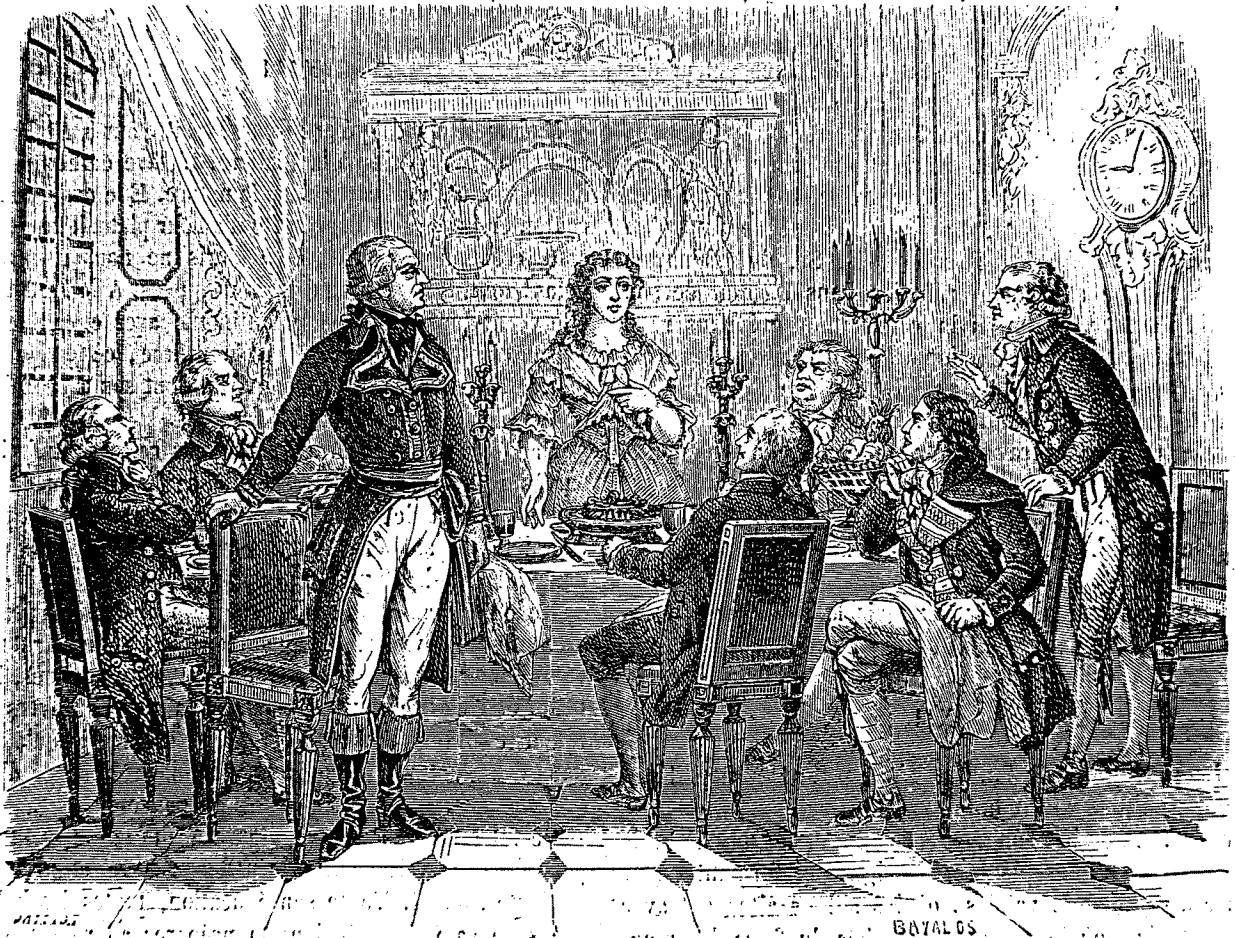
Roland se trouva promptement lié avec les philosophes et les économistes de la Constituante. Madame Roland resserra tous les nœuds. Dès qu'on la connaissait, c'était elle que l'on aimait dans son mari. Leur salon devint bientôt le foyer ardent où s'élaborèrent toutes les idées nouvelles. Dans ce premier moment, et avant que les grandes lignes de démarcation se fussent sévèrement tracées entre les partis, il suffisait, pour

trouver un accueil dans sa maison, d'être rangé parmi les apôtres des doctrines qu'elle avait embrassées. Brissot, Pétion, Buzot, Robespierre lui-même venaient régulièrement quatre fois par semaine chez elle. C'est ainsi qu'elle se vit placée tout de suite au centre du mouvement le plus actif. Cette Maintenon de la liberté assistait aux délibérations secrètes dans lesquelles s'agitaient les plus hautes questions et l'avenir même du pays. Elle avait trop de tact pour y prendre une part directe; elle écoutait en silence, travaillant à quelque ouvrage de femme; mais un regard de ses grands yeux bruns, un

Roland, d'une trempe plus vulgaire, était heureux de faire partie du gouvernement; d'ailleurs il se croyait naïvement l'homme d'Etat du conseil.

L'intelligence et l'activité d'esprit de notre héroïne lui firent, d'abord à côté de son mari, et bientôt malgré elle, au-dessus de lui, une position digne de son talent et qui mit dans tout son relief la grandeur et la noblesse de son caractère.

Ici notre tâche devient délicate, car il nous faut côtoyer l'histoire dans les parages les plus féconds en écueils et en naufrages.



Brissot, Pétion, Buzot, Robespierre lui-même venaient régulièrement quatre fois par semaine chez elle. (Page 96, col. 1.)

sourire de ses lèvres roses récompensait celui qui avait su traduire sa pensée. On devenait éloquent près d'elle, pour elle et par elle.

XIV

Nous n'avons pas à dire par suite de quelles manœuvres des partis, de quelles fluctuations de la cour, de quelle pression de l'opinion, à force de chercher des ministres partout, on en vint à confier le portefeuille de l'intérieur à l'un des plus humbles amis des Girondins.

Le ministère n'avait rien qui tentât l'âme noble et vraiment élevée de madame Roland. Elle était jalouse de gloire et d'influence, non d'autorité. Elle ne souhaitait le pouvoir que pour faire triompher ses idées.

Nous abordons pourtant sans crainte cette époque troublée de notre récit, toute pleine de catastrophes, parce que nous sentons que l'esprit de parti ne troublera jamais l'indépendance de nos jugements.

Le hasard fut pour beaucoup dans les débuts de Roland comme dans ceux d'une foule d'hommes qui se trouvèrent, ainsi que lui, placés tout à coup à l'entrée d'une carrière inespérée et inconnue. Ici la vie du mari et de la femme se trouve si étroitement mêlée qu'il est impossible de faire connaître l'un d'eux sans raconter l'autre. L'existence publique resserra leur intimité. C'est souvent le contraire qui arrive.

Membre des sociétés littéraires de la ville de Lyon, où il résidait pendant une partie de l'année, Roland avait été chargé de la rédaction des cahiers de la *Société*

d'Agriculture aux états généraux. Un peu plus tard, il fut membre de la *Commune* de Lyon, lors de sa première formation, puis député extraordinaire à l'*Assemblée Constituante*. Il y passa sans se faire trop remarquer, auditeur attentif toujours, jamais orateur éclatant. Quelque temps après, nous le trouvons à l'*Assemblée Législative* et affilié à la Société des Jacobins, qui n'avait pas encore son trop fameux renom. Il fut appelé au Comité de Correspondances de cette Société. C'est de ce moment que date l'introduction de madame Roland dans la vie publique. Elle prêta à son mari le secours de sa plume naturellement habile et depuis longtemps exercée. On s'en douta bientôt; on ne tarda pas à le savoir.

bles et du corps social tout entier, rendait tout gouvernement impossible jusqu'à la complète rénovation du pays.

Il eût fallu, pour sortir de ces inextricables difficultés, un esprit facile, rompu à la pratique des affaires, fertile en expédients, un de ces génies inventifs et souples qui se prêtent à toutes les nécessités, et comprennent que, dans cet art si complexe de la politique, il faut parfois accommoder les principes aux circonstances.

Tel n'était pas Roland.

Ce représentant des idées nouvelles avait des mœurs austères et des doctrines inflexibles; son caractère rude et tout d'une pièce se trahissait par son aspect froid et



Arrestation de Madame Roland. (Page 102, col. 1.)

XV

Personne n'ignore avec quelle irrésistible violence le mouvement des idées poussait alors les choses. L'opinion publique désigna bientôt le membre de la Société des Jacobins comme futur ministre de Louis XVI. C'était le moment où le roi, troublé, incertain, mais du moins animé des intentions les plus loyales, essayait, un peu malgré la cour et son entourage intime, de tous les expédients qui pouvaient encore sauver sa couronne. Il ne serait pas allé de lui-même chercher Roland pour le faire asseoir dans ses conseils; mais la désignation ne lui déplut pas. Ce fut, au contraire, un des rares choix qu'il agréa. L'honnête homme devinait un honnête homme. Roland fut chargé du portefeuille de l'intérieur au mois de mars 1792, c'est-à-dire à une époque où déjà une désorganisation profonde, incurable, s'emparant des pouvoirs pu-

dur. Il eût été difficile d'offrir un contraste plus frappant avec les hommes de l'ancienne cour qu'il allait remplacer. Aussi chercha-t-on; tout d'abord, à déverser un peu de ridicule sur la simplicité de tenue d'un homme qui se présentait au château sans poudre à ses cheveux et sans boucles à ses souliers. Pour les marquis de l'Oeil-de-bœuf, c'était là une rudesse presque sauvage.

Cette apparence trompait tout le monde, et Roland le premier s'y laissait prendre. Sa fermeté était tout extérieure. Ce n'était qu'un roseau peint en fer. Il pliait au moindre souffle parti des lèvres de sa femme. Le vrai ministre, c'était madame Roland; elle prêtait sa plume à son mari, lui communiquait une partie de sa vivacité et lui inspirait son enthousiasme; elle ne l'inspirait pas seulement à lui, mais à tous les Girondins, qui, passionnés comme elle pour la liberté et la philosophie, adoraient dans une jeune femme séduisante la beauté, l'esprit... et leurs propres opinions.

Elle fut un centre autour duquel se groupa l'élite brillante de l'Assemblée nationale. Ce fut peut-être la seule époque heureuse de sa vie, parce que ce fut la seule où il lui fut permis de développer toutes les facultés de sa riche nature.

XVI

Une fois chaque semaine, madame Roland recevait à dîner les autres ministres collègues de son mari, auxquels se réunissaient les hommes les plus éminents de son parti.

Il est fâcheux que ces dîners du ministère de l'intérieur n'aient pas eu leur historien comme le *Dernier Banquet des Girondins*... Que de traits charmants nous y perdons, que de mots profonds, que de réflexions piquantes, quel pêle-mêle d'idées, quelles apostrophes éloquentes ! A cette époque où toutes les idées étaient mises en question, toutes les questions étaient traitées avec plus de franchise encore et plus de liberté qu'à l'Assemblée ; elle était là, simplement vêtue, mais belle, entraînant, les excitant et les inspirant...

Dumouriez, collègue de son mari comme ministre de la guerre, assistait à ces dîners. Homme à bonnes fortunes, il n'eût pas demandé mieux que de lui prouver qu'il la trouvait belle ; mais elle ne lui permit pas de développer ses arguments. Elle froissa ainsi l'implacable vanité du séducteur.

La désunion ne tarda pas à se mettre dans le ministère girondin. Il s'en fallait que Dumouriez, qui l'avait organisé, fût, comme Roland, l'homme des principes : c'était avant tout un homme de plaisirs, avide d'argent et détournant à son profit les deniers de l'État. C'est ce que Roland ne pouvait pas souffrir. Il lui reprocha sa conduite, devant ses collègues et devant sa femme. Une brouille s'ensuivit. Dumouriez ne reparut plus aux réunions de Roland, alléguant pour motif qu'il ne lui plaisait pas de discuter les affaires d'État devant une femme et devant des hommes étrangers au ministère. Les réunions hebdomadaires, si chères à madame Roland, cessèrent d'avoir lieu.

A partir de ce moment, l'influence de Roland dans le conseil diminua d'une façon sensible ; presque toutes les grandes mesures qui furent prises le furent contre son avis ; la marche générale du gouvernement tendait à éloigner la nation de la ligne constitutionnelle par laquelle seule Roland croyait qu'elle pourrait arriver un jour au bien-être et à la paix durable, par la conciliation de tous les intérêts et de tous les droits.

Son désaccord avec la plupart de ses collègues s'accroissant de plus en plus, il voulut du moins dégager nettement sa responsabilité morale. Aussi, à l'instigation de sa femme, et avec sa plume, il écrivit au roi une lettre conservée par l'histoire, et qui restera comme la formule la plus exacte des sentiments et des idées de madame Roland, et comme un des échantillons les plus parfaits de sa manière.

La lettre était signée de Roland, mais personne n'ignorait qu'elle était l'œuvre d'une autre. Tout le monde savait qu'elle avait été inspirée par madame Roland,

écrite par elle. Sa considération s'en accrut, et son influence morale sur la Gironde fut désormais aussi incontestée qu'elle était incontestable.

Cette lettre, œuvre d'un penseur plus que d'un politique, et qui n'était point dans le ton habituel que l'ancienne monarchie permettait à ses serviteurs, Roland ne craignit point d'aller, en plein conseil, la lire au descendant de Henri IV et de Louis XIV.

Le roi l'écouta avec une patience extrême, et sortit en disant qu'il ferait connaître ses intentions plus tard.

Quelques jours après, le ministère girondin était dissous, et Roland renvoyé.

XVII

Ce premier ministère, qui n'eut que peu de durée, eut encore moins de résultats. Les intentions de Roland, si droites, si honnêtes, si loyales, n'étaient pas servies par une assez grande habileté : il eût fallu plus de souplesse pour se jouer au milieu des intrigues de cour, plus de dextérité pour manier les partis. Elle fut du moins pour lui comme un premier apprentissage de la vie publique.

Le ministre de l'intérieur, après avoir déposé son portefeuille, se rendit à l'Assemblée nationale et y lut publiquement sa *lettre au roi*.

L'œuvre de madame Roland fut accueillie par des transports d'enthousiasme. L'Assemblée en ordonna l'impression et l'envoi aux départements, et elle déclara, en même temps, que les Girondins disgraciés emportaient avec eux la confiance de la nation.

Tel fut le court et inutile premier passage de Roland aux affaires. Il n'eut point d'autre résultat que de mettre en lumière le talent littéraire de sa femme et de montrer à tous l'influence qu'elle avait sur lui. Madame Roland y trouva l'occasion d'exprimer dans le plus noble langage des principes élevés, de nobles théories et des aspirations généreuses... tout en prouvant, hélas ! une fois de plus que l'empire du monde n'appartient pas aux idéologues, et que ce n'est point au fond de son cabinet que l'on apprend à dominer les hommes et à les gouverner.

Après quelques mois d'une retraite austère et digne, Roland revint aux affaires. C'était le lendemain du 10 août. Triste époque, où toute chose semblait précipitée sur un déclin fatal par une force irrésistible. Déjà les bons n'avaient plus le droit d'espérer ; le présent était cruel, l'avenir plus terrible encore. L'ambition n'était plus permise aux honnêtes gens, parce qu'ils devaient sentir que le bien n'était plus possible. Trop heureux s'ils pouvaient empêcher le mal, et, par un héroïque dévouement, retarder la ruine de la patrie.

XVIII

Quand Roland reprit le portefeuille de l'intérieur, le pouvoir exécutif venait d'être dissous par la suspension de Louis XVI, et il ne restait plus que deux autorités dans Paris, celle de la Commune et celle de l'Assemblée. Danton occupa la justice dans cette combinaison, et devint ainsi le collègue de Roland. L'impassible, triste et impuissant Roland assista aux déchirements de l'Assem-

blée, aux querelles, de la Commune et aux insurrections populaires. Il suivit, sans pouvoir les empêcher, les usurpations des Jacobins; il dut subir la domination de Robespierre et la surveillance de Marat. Il vit enfermer au Temple le roi auquel il avait si durement parlé, mais qu'il ne pouvait s'empêcher d'estimer et de plaindre. Sous ce ministère malheureux, on préluda à la création fatale du tribunal révolutionnaire. Dans le conseil, toute l'autorité appartenait à Danton, et les sages circulaires écrites par madame Roland et que le ministre envoyait dans les provinces n'avaient nulle part le pouvoir d'arrêter le désordre ou de refréner les violences. En vain il opposait aux projets de Danton sa rigide inflexibilité : la fougue de l'impétueux tribun qui disait : « De l'audace ! de l'audace ! et encore de l'audace ! » emportait l'obstacle. On décréta, malgré Roland, l'arrestation des suspects, et la terreur régna dans Paris.

« Il faut faire peur aux royalistes ! » avait dit Danton, en accompagnant ces paroles d'un geste exterminateur. Les massacres de septembre furent le commentaire sanglant de cette motion terrible. L'honnête ministre de l'intérieur ne put empêcher la hideuse immolation des prisonniers aux Carmes et à l'Abbaye.

Mais s'il n'eut pas la force de l'empêcher, Roland eut du moins le courage, rare en ces temps où la vertu était un danger, et l'humanité un crime, d'en dégager sa responsabilité personnelle : il risqua sa vie pour sauver son honneur; il joua sa tête pour léguer à l'avenir un nom sans tâche. A la première nouvelle de ces crimes qu'il avait ignorés, il écrivit à l'Assemblée une lettre où l'on reconnut encore la plume éloquenté qu'il avait empruntée tant de fois :

« Hier fut un jour sur les événements duquel il faut peut-être jeter un voile. Je sais que le peuple, terrible dans sa vengeance, y porte encore une sorte de justice : il ne prend pas pour victime tout ce qui se présente à sa fureur; il la dirige sur ceux qu'il croit avoir été trop longtemps épargnés par le glaive de la loi, et que le péril des circonstances lui persuade devoir être immolés sans délai. Mais je sais qu'il est facile à des scélérats, à des traîtres, d'abuser de cette effervescence, et qu'il faut l'arrêter; je sais que nous devons à la France entière la déclaration que le pouvoir exécutif n'a pu prévoir ni empêcher ces excès; je sais qu'il est du devoir des autorités constituées d'y mettre un terme, ou de se regarder comme anéanties. Je sais encore que cette déclaration m'expose à la rage de quelques agitateurs. Eh bien ! qu'ils prennent ma vie : je ne veux la conserver que pour la liberté, l'égalité; si elles étaient violées, détruites, soit par le règne des despotes étrangers, ou l'égarément d'un peuple abusé, j'aurais assez vécu; mais jusqu'à mon dernier soupir, j'aurai fait mon devoir. C'est le seul bien que j'ambitionne, et que nulle puissance sur la terre ne saurait m'enlever. »

XIX

Il serait vraiment difficile de parler un plus noble langage.

Si l'Assemblée couvrit cette lettre d'applaudissements,

elle excita la colère et l'indignation de la Commune, et Marat lança contre son auteur un mandat d'arrêt dont le ministre de la justice empêcha seul l'exécution.

Nous ne nous attarderons pas au milieu de ces sanglantes horreurs; nous ne raconterons pas, après tant d'autres, les nouveaux massacres de prisonniers à Versailles, les abus de pouvoir et les dilapidations de la Commune, ni l'abolition définitive de la royauté, ni les luttes des Girondins et des Montagnards sur le berceau de la république naissante, ni le dernier attentat à la majesté royale immolée.

Roland ne pouvait plus rester désormais au ministère; son pied glissa dans le sang que d'autres avaient versé. Nous ne retrouverons plus au pouvoir le couple héroïque. Les événements, qui se précipitent avec une aveugle impétuosité, ne leur rendront point leur ministère. — Je dis *leur* à dessein, car ils furent bien ministres tous deux, et l'une autant que l'autre. Ils ne se mêleront plus aux derniers actes du grand drame que pour les subir et non pour les diriger, victimes encore plus qu'acteurs. Comme cette Gironde éloquenté et passionnée dont elle avait été la personnification la plus brillante et la plus poétique, madame Roland fut emportée par le mouvement révolutionnaire qui devait la briser. Nous ne la reverrons plus qu'à l'heure où il faudra mourir, mais nous la reverrons plus grande en face de la mort que dans la vie : jamais victime ne fut plus noble ni plus fière, plus sereine dans sa résignation, plus calme dans son sacrifice; ce n'est pas la grâce touchante et résignée de ces jeunes et innocentes créatures jetées par milliers sous le couteau, et qui ployaient la tête, comme l'agneau tend la gorge. Elle, au contraire, arrivée à la plénitude de l'intelligence et de la force morale, regarde la mort en face, meurt en philosophe, ne pouvant pas mourir en chrétienne, et entre de plain-pied dans l'éternité de l'histoire.

XX

Roland se retira des affaires publiques le lendemain de la mort de Louis XVI. Il eût dû quitter depuis longtemps ce poste, où il déployait un courage inutile.

Les Jacobins se hâtèrent de réclamer sa mise en accusation, qui ne leur fut pas accordée. Un mot de Danton eut cette fois le crédit de sauver son ancien collègue, ou, du moins, de retarder sa mort. La vengeance n'était que différée.

La grandeur des événements publics a détourné quelque peu notre attention de la vie intime de madame Roland. Et pourtant, la vie intime, n'est-ce pas la vraie vie de la femme?

Belle, éloquenté, pleine de séve et d'ardeur, célèbre, entourée de tous les prestiges qui éblouissent et qui attirent, femme d'un mari qui paraissait son père, madame Roland était en quelque sorte désignée à la poursuite amoureuse des hommes. De son côté, environnée d'une société d'élite où se trouvaient réunies toutes les séductions qui peuvent troubler et perdre une femme, il eût été vraiment difficile que ce cœur fait pour aimer n'aimât point. Au-si fut-elle entraînée par un irrè-

sistible penchant vers un des personnages éminents de son parti, un des orateurs les plus accomplis dont la parole ait jamais soulevé ou apaisé les flots d'une Assemblée frémissante.

Avant nous, le lecteur a nommé Buzot, le député d'Évreux.

XXI

Madame Roland nous a laissé de lui un portrait que rendent également précieux et le peintre et le modèle : « Buzot, d'un caractère élevé, d'un esprit fier et d'un

réserve, jointe à l'énergique liberté avec laquelle il s'exprime, l'a fait accuser de hauteur et lui a donné des ennemis. La médiocrité ne pardonne guère au mérite; mais le vice hait et poursuit la vertu courageuse qui lui déclare la guerre. Buzot est l'homme le plus doux de la terre pour ses amis, et le plus rude adversaire des fripons. Jeune encore, la maturité de son jugement et l'honnêteté de ses mœurs lui valurent l'estime et la confiance de ses concitoyens. Il justifia l'une et l'autre par son dévouement à la vérité, par sa fermeté, sa persévérance à la dire. Le commun des hommes, qui déprécie ce qu'il ne peut atteindre, traita sa péné-



Elle faisait parfois de la musique dans la chambre du concierge de la prison. (Page 103, col. 1.)

bouillant courage, sensible, ardent, mélancolique et paresseux, doit quelquefois se porter aux extrêmes. Passionné contemplateur de la nature, nourrissant son imagination de tous les charmes qu'elle peut offrir, son âme des principes de la plus touchante philosophie, il paraît fait pour goûter et procurer le bonheur domestique; il oublierait l'univers dans la douceur des vertus privées, avec un cœur digne du sien. Mais jeté dans la vie publique, il ne connaît que les règles de l'austère équité; il les défend à tout prix. Facile à s'indigner contre l'injustice, il la poursuit avec chaleur et ne sait jamais composer avec le crime. Ami de l'humanité, susceptible des plus tendres affections, capable d'élan sublimes et des résolutions les plus généreuses, il chérit son espèce et sait se dévouer en républicain; mais juge sévère des individus, difficile dans les objets de son estime, il ne l'accorde qu'à fort peu de gens. Cette

tration de rêverie; sa chaleur, de passion; ses pensées fortes, de diatribes; son opposition à tous les genres d'excès, de révolte contre la majorité; on l'accusa de *royalisme*, parce qu'il prétendait que les mœurs étaient nécessaires dans une république, et qu'il ne faut rien négliger pour les soutenir ou les rectifier; de *calomnier Paris*, parce qu'il abhorrait les massacres de septembre et ne les attribuait qu'à une poignée de bourreaux gagés par des brigands; de *aristocratie*, parce qu'il voulait appeler le peuple à l'exercice de sa souveraineté dans le jugement de Louis XVI; de *fédéralisme*, parce qu'il réclamait le maintien de l'égalité entre tous les départements, et s'élevait contre la tyrannie municipale d'une commune usurpatrice. Voilà ses crimes! Il eut aussi des travers. Avec une figure noble et une taille élégante, il faisait régner dans son costume ce soin, cette propreté, cette décence qui annoncent l'esprit d'ordre, le goût et

le sentiment des convenances, le respect de l'homme honnête pour le public et pour soi-même. »

Chaque fois qu'elle parle de Buzot, elle le fait avec une ardeur, une exaltation et un enthousiasme qui ne permettent pas de douter de ses véritables sentiments. Ils éclateraient malgré elle, mais elle éprouve un véritable honneur à les manifester, et au lieu de les contenir en elle-même, elle les projette en quelque sorte et les étale avec une sorte de fierté heureuse. Du fond de son cachot, au milieu des préoccupations de sa défense

personne ne pourrait dire. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il en sut assez pour souffrir, et qu'il souffrit en homme qui a le sentiment de sa valeur et de sa dignité, ainsi que le respect de soi-même — sans se plaindre. — Mais, pour être silencieuse, sa douleur n'en fut pas moins grande. Les plus cruelles blessures et les plus dangereuses, ce sont celles qui saignent en dedans.

Quoi qu'il en soit, cette préoccupation douloureuse, cette pensée d'un autre, qui s'élevait ainsi entre eux pour les séparer, jeta comme une ombre fatale sur les



Elle parlait souvent à la grille, avec la liberté et le courage d'un grand homme. (Page 102, col. 2.)

qu'elle prépare et de ses mémoires qu'elle écrit, elle interrompt des travaux d'où sa vie et sa liberté dépendent, et par quelque interjection soudaine et passionnée, dans laquelle son cœur revit tout entier, elle s'élançait vers lui.

XXII

La connaissance de ce grand amour ne put échapper à Roland. En connut-il toute l'étendue, c'est là ce que

dernières années d'une union commencée sous de plus paisibles auspices. Madame Roland comprit alors que celles-là seules peuvent faire le mariage sans amour qui sont sûres de leur cœur, et certaines d'avance qu'elles pourront se passer éternellement d'amour.

Rendons-lui du moins cette justice que cette infidélité de l'âme, contre laquelle peut-être protestait sa volonté impuissante, ne lui fit rien perdre du respect, de l'attachement sérieux, du dévouement à toute épreuve qu'elle devait à son mari et qu'il trouva toujours chez elle. On

le vit au moment des luttes suprêmes, car elle parut oublier Buzot, pour ne plus songer qu'à justifier et à défendre Roland. Seulement, tout en donnant sa vie à l'un, elle bénissait la mort qui la rapprochait de l'autre.

Malgré les Mémoires récemment publiés, malgré de nombreuses correspondances mises au jour, malgré des investigations de toutes sortes poussées loin dans tous les sens, on connaît peu les détails de cette liaison. On a cru longtemps qu'elle fut pure; on sait aujourd'hui qu'elle fut passionnée. Passionnée et malheureuse, elle répandit sur les dernières années de la vie de madame Roland je ne sais quelle teinte de mélancolie que n'avait point connue sa jeunesse. Elle donna même à sa fin tragique une sorte d'exaltation surhumaine qui lui en voila constamment l'horreur. La mort qu'elle subit en songeant à l'être aimé qui l'avait précédée dans la tombe ne fut point pour elle une séparation, mais le commencement du revoir.

XXIII

Depuis cinq mois qu'il avait quitté le ministère, Roland demandait vainement que l'on apurât ses comptes. Ses ennemis, pressentant qu'il eût été impossible de médire de lui, voulaient du moins se réserver le moyen de le calomnier : ils le mirent en accusation en juin 1793.

Comme Valazé, son ami, Roland, qui ne craignait pas la mort, craignait l'échafaud. Il essaya de se dérober, au moins pour un temps, au sort qui l'attendait.

Sa femme mit tout en œuvre pour favoriser sa fuite. Quand elle fut certaine qu'il avait quitté Paris, confiant sa fille, toute jeune enfant, à des mains sûres et dévouées, elle-même, avec un fier dédain et le calme d'une âme antique, elle attendit dans sa maison ce qu'il plairait aux factions de décider de son sort.

On vint l'arrêter pendant la nuit qui suivit le départ de Roland, et on la conduisit à l'Abbaye.

Elle y resta environ trois semaines, qui furent remplies par l'étude et les travaux littéraires, sans que rien y pût troubler sa quiétude et sa sérénité.

Mise en liberté le 24 juin 1793, parce que l'on n'avait point trouvé de charges contre elle, madame Roland fut arrêtée le soir même comme suspecte, et conduite à Sainte-Pélagie. On avait voulu lui donner comme un avant-goût de la liberté avant de la charger de nouvelles chaînes. Les hommes ont parfois de ces raffinements. Près d'elle, autour d'elle, il y avait des femmes perdues, des voleurs, des assassins. Madame Roland supporta ce malheur injuste avec la constance et la fermeté d'une âme antique. Elle travaille! le travail n'est-il point le plus grand des consolateurs? Elle écrit ses Mémoires, elle dessine, elle fait parfois de la musique dans l'appartement du concierge, où se trouve un piano, et de temps en temps elle rêve à l'affranchissement et au bonheur de la patrie, qu'elle n'a jamais cessé d'aimer.

Le sang des vingt-deux Girondins, ses amis, tombés sous la Montagne, fumait encore quand elle fut transférée à la Conciergerie.

C'était là le commencement de la fin; on ne sortait de la Conciergerie que pour aller au tribunal révolutionnaire, — antichambre de la guillotine!

XXIV

« Bien qu'elle fût éclairée sur le sort qui l'attendait, nous dit un des compagnons de sa captivité, sa tranquillité n'en était point altérée. Sans être à la fleur de l'âge, elle était encore pleine d'agrément; elle était grande et d'une taille élégante. Sa physionomie était très-spirituelle, mais les malheurs et une longue détention avaient laissé sur son visage des traces de mélancolie qui tempéraient sa vivacité naturelle. Elle avait une âme fière et noble dans un corps pétri de grâces et façonné, quoiqu'elle fût de race plébéienne, par une certaine politesse de cour. Quelque chose de plus que ce qui se trouve ordinairement dans les yeux des femmes se peignait dans ses grands yeux noirs pleins d'expression et de douceur. Elle parlait souvent à la grille, avec la liberté et le courage d'un grand homme. Ce langage, sortant de la bouche d'une jolie femme, dont on préparait l'échafaud, était un des miracles de la Révolution, auquel on n'était point encore accoutumé. Nous étions tous attentifs autour d'elle, dans une espèce d'admiration et de stupeur. Sa conversation était sérieuse, sans être froide; elle s'exprimait avec une pureté, un nombre et une prosodie qui faisaient de son langage une espèce de musique dont l'oreille n'était jamais rassasiée. Elle ne parlait jamais des députés qui venaient de périr qu'avec respect, mais sans pitié efféminée, et leur reprochant même de n'avoir pas pris des mesures assez fortes. Elle les désignait le plus ordinairement sous le nom de *nos amis*. Elle faisait souvent appeler Clavières pour s'entretenir avec lui. Quelquefois aussi son sexe reprenait le dessus, et on voyait qu'elle avait pleuré au souvenir de sa fille et de son époux. Ce mélange d'amollissement naturel et de force la rendait plus intéressante. La femme qui la servait me dit un jour : « Devant vous, elle rassemble toutes ses forces; mais dans sa chambre, elle reste quelquefois trois heures appuyée sur sa fenêtre à pleurer. »

Bientôt son procès commença.

Il fut conduit avec ce mélange de violence et de mauvaise foi qui signala trop souvent la justice révolutionnaire. Il fut mené rapidement, et malgré l'innocence de sa vie et l'habileté de sa défense, elle fut condamnée à mort le 9 novembre 1793. L'acte d'accusation, rédigé par Fouquier-Tinville, portait en substance qu'elle avait méchamment et à dessein participé à la grande conspiration qui avait eu pour but de détruire l'unité et l'indivisibilité de la République et de compromettre la sûreté et la liberté du peuple français, en réunissant chez elle en conciliabule les principaux chefs de la conspiration et entretenant avec eux des correspondances qui avaient pour but de faciliter leurs projets *liberticides*, — comme on disait en ce temps-là.

XXV

« Le jour où elle monta à l'interrogatoire, raconte un témoin oculaire, nous la vîmes passer avec son assurance accoutumée; quand elle revint, ses yeux étaient humides: on l'avait traitée avec une telle dureté, jusqu'à lui faire des questions outrageantes pour son honneur; qu'elle n'avait pu retenir ses larmes, tout en exprimant son indignation. Un pédant mercenaire outrageait froidement cette femme célèbre par son esprit et qui, à la barre de la Convention nationale, forçait, par les grâces de son éloquence, ses ennemis à se taire et à l'admirer. Elle resta huit jours à la Conciergerie, et sa douceur l'avait déjà rendue chère à tout ce qu'il y avait de prisonniers, qui la pleurèrent sincèrement.

« Elle se défendit bien, sans forfanterie et sans faiblesse, avec cette intelligence calme et lucide, et cette force d'âme, et cette sérénité dont elle avait déjà donné tant de preuves.

« Mais qui donc pouvait prévaloir contre les arrêts formulés d'avance du tribunal révolutionnaire?

« La Vertu défendue par l'Éloquence eût succombé devant un réquisitoire de Fouquier-Tinville.

« Madame Roland fut condamnée, comme l'avaient été tant d'autres avant elle.

« Elle avait prévu son sort; aussi, ce jour-là, s'était-elle habillée avec plus de soin encore que de coutume. Elle portait une robe blanche, symbole de la pureté de son âme. Ses longs cheveux noirs retombaient en boucles flottantes jusqu'à sa ceinture. Elle eût attendri des tigres: elle n'attendrit point des juges qui avaient juré sa mort.

« Après sa condamnation, elle repassa dans le guichet avec une vitesse qui tenait de la joie; elle indiqua, par un signe démonstratif, qu'elle était condamnée à mort. Associée à un homme que le même sort attendait, mais dont le courage n'égalait pas le sien, elle parvint à lui en donner avec une gaieté si douce et si vraie, qu'elle fit naître le rire sur ses lèvres à plusieurs reprises.

« A la place du supplice, elle s'inclina devant la statue de la Liberté, et prononça ces paroles mémorables: « O liberté, que de crimes on commet en ton nom! »

XXVI

« Elle avait dit souvent que son mari ne lui survivrait pas. Nous apprîmes dans nos cachots que sa prédiction était justifiée, et que le vertueux Roland s'était tué sur une grande route, indiquant par là qu'il avait voulu mourir irréprochable envers l'hospitalité courageuse.

« Mon cœur, qui devait être déchiré par tant de tenaillements dans cette horrible demeure, n'a point connu de douleur plus amère que celle que me causa la mort de cette femme à jamais célèbre. Le souvenir de son assassinat s'unira dans mon âme à celui de mes infortunés

amis, pour l'envelopper jusqu'au tombeau d'un deuil inconsolable. »

Telle fut madame Roland, également grande dans sa vie et dans sa mort, toujours digne d'admiration et de respect. La postérité a confirmé le jugement porté sur elle par les contemporains; elle nous apparaît, au milieu de ce beau groupe de la Gironde, tour à tour muse brillante et martyre héroïque, personnage grave et simple, figure fine et hardie, intelligente et souriante, modeste et fière, comme il convient à une femme appelant, en quelque sorte, la plume et le burin de l'histoire. Ballottée par les événements, arrachée par eux à la sérénité de la vie de famille et au bonheur domestique, pour lequel, plus d'une fois, son cœur se sentit fait, elle accepta courageusement le rôle périlleux que lui décernait la fortune, et elle le remplit en conscience, en y consacrant tous les talents, toute l'énergie et toute la force d'une nature admirablement douée. Une fois dans le plein courant du drame révolutionnaire, elle s'oublie pour songer seulement à la cause qu'elle croit juste et qu'elle veut servir. Esprit d'avant-garde, pleine d'une généreuse audace, elle s'abandonne à ses entraînements, téméraires peut-être et passionnés, avec une fougue qui ne déplaît pas. Rien en elle de petit ni de mesquin; son noble cœur est au-dessus des ambitions vulgaires. Elle se propose un idéal, et elle prend des ailes pour monter jusqu'à lui. Quand même on n'atteint pas le but, l'effort est beau. — Ne nous arrêtons pas à quelques jugements injustes que l'on peut rencontrer dans ses œuvres, ce sont les restes des préjugés de la naissance, le résultat de l'éducation première, qui ne prouvent rien, en définitive, contre la rectitude naturelle de l'esprit. — N'oublions pas d'ailleurs qu'elle est femme, et que chez la femme il faut faire la part de l'instinct plus large que celle de la raison. Ce ne furent là, d'ailleurs, que des accidents chez madame Roland. Presque toujours, au contraire, elle fait preuve d'un esprit singulièrement pénétrant, d'une intelligence remarquablement souple, d'une âme sympathiquement vibrante, et qui se met à l'unisson de tout ce qui est beau et bon.

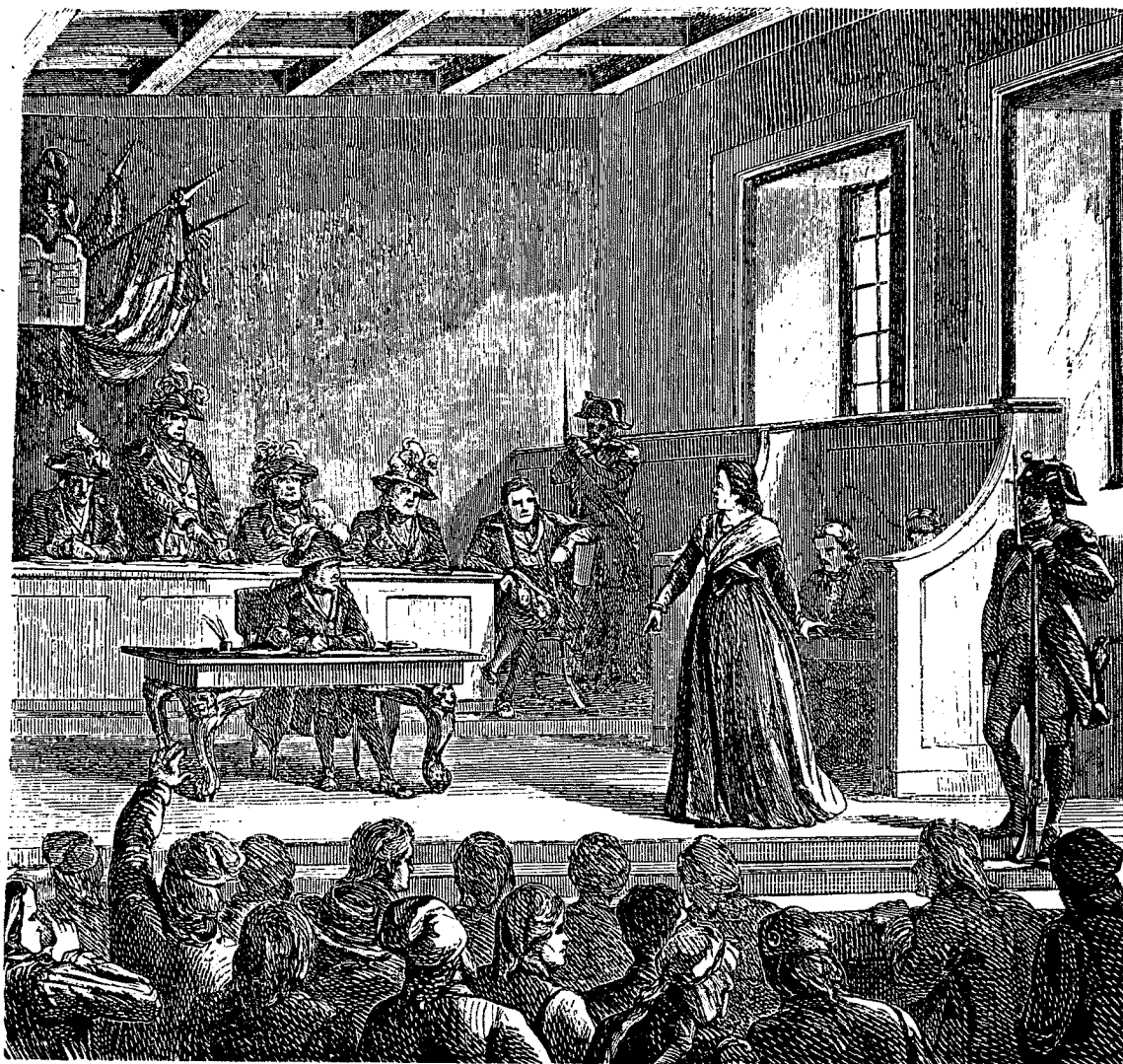
XXVII

Son influence fut plus grande que ses actes; ce que femme elle ne fit pas, inspiratrice et âme elle le fit faire. Sachons lui gré, du reste, d'être restée femme, au milieu des excitations de la vie publique, comme elle eût pu faire dans la vie intime la plus discrète et la plus voilée; elle a gardé jusqu'au bout toutes les délicatesses de son sexe, et le rude frottement révolutionnaire n'a pu froisser sa grâce. Fille de Rousseau par les âmes, elle conserve intact le trésor d'une sensibilité exquise. Honnête et combattue, sous la griffe de vautour de la passion qui la torture, elle trouve parfois des traits d'une brûlante éloquence, que le génie lui-même n'a pas surpassés. Mais, tout ardente qu'elle fût, elle savait se contenir et se régler; elle était harmonieuse et pondérée comme une âme antique. Femme exceptionnelle, après tout, qui a sa place à part dans l'histoire des femmes

comme dans celle de la Révolution; — caractère à la fois original et élevé, digne de l'intérêt du philosophe et du penseur, et que l'on n'approfondira jamais trop; physio-

soin et amour, parce que tous ses traits n'ont pas encore été reproduits et fixés.

Puissions-nous avoir contribué pour notre part à gra-



Madame Roland fut condamnée, comme l'avaient été tant d'autres avant elle. (Page 103, col. 1.)

nomie attrayante dans sa franchise et sa spontanéité, que plus d'un peintre a fait poser devant sa palette, mais qui garde plus d'une surprise à ceux qui l'étudieront avec

ver — telle qu'elle est — cette belle image dans l'esprit de nos lecteurs!

Louis ÉNAULT.

GUILLAUME TELL

1265 — 1343

PAR M.-A. DESONNAZ

I

La plus belle gloire assurément que puisse rêver un homme, c'est d'attacher son nom à l'indépendance de sa patrie. Créer une nation, faire une unité libre et vivante de ce qui n'était auparavant qu'une simple agglomération d'individus plus ou moins asservis, se peut-il rien imaginer de plus grand et de plus beau? Dans les temps modernes, cette gloire a été le partage de Washington (1), et, plus près de nous, de Garibaldi. Au moyen âge, le nom le plus populaire parmi les libérateurs des nations, le nom qui a laissé la plus vive empreinte dans l'imagination d'un peuple, c'est celui de Guillaume Tell, le fondateur de l'indépendance helvétique. Plus de cinq siècles se sont écoulés depuis le jour où trois petits cantons osèrent braver la puissance de l'Autriche et secouer le joug qu'on voulait leur imposer; cependant la figure de Guillaume Tell est aussi présente à l'esprit des Suisses que si le héros venait seulement de descendre dans la tombe. Les pères redisent son nom aux enfants, et dans les vallées de l'Oberland, le soir, pendant que le vent froid souffle au dehors, que la neige couvre les chemins, que l'énorme bûche flambe dans l'âtre, on écoute avec émotion, comme s'il s'agissait d'une histoire d'hier, le récit des exploits du vieux libérateur.

Le récit, nous allons l'essayer à notre tour. Nous ne chercherons pas à démêler ce qui, dans la vie de Guil-



laume Tell, relève de la légende ou de l'histoire. Nous ne voulons point faire ici œuvre de critique: Il est des traditions qu'il faut accepter naïvement, alors même qu'elles ne seraient pas basées sur l'exacte réalité des faits. Il se rencontre de ces traditions à l'origine de toutes les nationalités; et, si elles s'éloignent plus ou moins de la vérité, elles représentent fidèlement du moins l'esprit et les tendances du peuple qui les a adoptées et qui les conserve. Elles nous disent les mœurs du temps, les croyances de l'époque, et à travers le voile léger dont elles recouvrent l'histoire, elles nous laissent cependant apercevoir les hommes et les choses. C'est ce sentiment de respect pour la tradition, plus qu'un esprit d'analyse et de critique, qui nous guidera dans ce récit.

Guillaume Tell naquit à Burghau ou Burglen, dans le canton d'Uri. On ignore l'année précise de sa naissance. Il est à présumer qu'il est né entre 1265 et 1270. Tout ce qu'on sait de sa vie, jusqu'à l'époque où il apparaît dans l'histoire, c'est qu'il avait épousé la fille d'un cultivateur considéré du pays, Walther Furst. Comme la plupart des montagnards de ces cantons, Guillaume Tell

faisait de la chasse sa principale occupation; on le regardait comme le plus habile chasseur du pays. Adroit à tous les exercices du corps, il n'avait pas de rival pour conduire une barque, pour se lancer à la poursuite du chamois sur les cimes les plus inaccessibles, et pour tirer de l'arc. C'était un homme doux, bienfaisant, toujours prêt à rendre service et à risquer sa vie pour sauver celle d'autrui. Aimé et estimé de ses concitoyens, il vivait paisible au sein de sa famille, élevant ses jeunes enfants dans le

(1) Voir la vie de Washington, par M. Pierre-Lefranc, dans les livraisons 3, 4, 5 du *Livre d'or*, 1^{re} année.

respect du droit et l'amour de la justice, lorsque les événements, que nous allons raconter, vinrent le tirer de sa retraite et de son obscurité, et lui donner dans l'histoire une place ineffaçable. A partir de ce moment, l'histoire de Guillaume Tell devient en quelque sorte celle de son pays; raconter l'une, c'est raconter l'autre. Aussi il nous paraît indispensable de dire, en quelques mots, ce qu'étaient les Suisses au commencement du quatorzième siècle, et quelles causes les amenèrent à se révolter contre la tyrannie de l'Autriche et à fonder leur indépendance.

Au centre à peu près de la Suisse actuelle, non loin du Tyrol allemand, est une contrée montagneuse dont le lac des Waldstetten forme, pour ainsi dire, le lien et la plaine commune. Autour du lac sont les vallées de Schwitz, d'Uri et d'Unterwalden. Le célèbre historien Muller dépeint ainsi le pays et les habitants :

« Au milieu de belles prairies, au pied du mont Haken, qui élève dans les nues sa noble sommité, non loin de la rive du lac des Waldstetten, resserré dès ce lieu dans un étroit abîme par d'effrayants rochers, est Schwitz, d'où sortirent la confédération entière et l'indépendance de l'Helvétie (le nom de Suisse vient de Schwitz). Aux flancs des montagnes environnantes, la souriante verdure alterne avec le sombre aspect des bois; beaucoup de cimes sont des rochers nus; à leurs pieds, sur le gazon, des hommes et des troupeaux respirent un air pur. Ce pays ne connaît pas de villes; il régnait dans ces montagnes, comme derrière d'éternelles murailles, un certain sentiment de liberté et de paix assurées. Les habitants de Schwitz se distinguent par un enthousiasme particulier pour leur antique liberté et leurs droits. Ils se vantent, dans leurs traditions, d'une indépendance originelle. Les empereurs confirmèrent par des chartes que ce peuple n'avait cherché et obtenu la protection de l'empire que de sa franche volonté. »

II

Tels étaient, au treizième siècle, ce peuple et ce pays. Les gens de Schwitz, d'Uri et d'Unterwalden s'étaient confédérés. Les trois cantons restaient indépendants les uns à l'égard des autres pour leur administration intérieure. Ils avaient chacun leur église et leur justice, mais ils se soutenaient mutuellement contre les attaques extérieures. Ils avaient surtout à lutter contre les envahissements des couvents; et c'est beaucoup pour résister à ces envahissements, qu'ils avaient recherché la protection de l'empire et s'étaient déclarés gibelins. Quand une querelle survenait entre eux et les puissants abbés d'alentour, ils en appelaient à l'empereur, auprès duquel ils avaient toujours un protecteur chargé de plaider leur cause. En 1206, ils avaient choisi pour protecteur Rodolphe, comte de Habsbourg, landgrave d'Alsace, grand-père du futur empereur d'Allemagne, en qui commença la grandeur de cette maison de Habsbourg, qui a gardé tant de siècles le sceptre impérial, et dont l'empereur actuel d'Autriche est encore un descendant. Les Habsbourg furent de puissants avoués des Waldstetten (on désignait sous ce nom les trois cantons confédérés Uri, Schwitz et Unterwalden, groupés autour du lac de

Waldstetten). Grâce à cette protection, les confédérés vécurent à l'abri des spoliations des couvents, et le landammann d'Uri put répondre sans crainte à l'abbé du couvent de Meersten, de l'ordre de Cîteaux, qui voulait envahir des terres appartenant à la commune : « Les rois et les papes peuvent étendre encore les immunités de votre ordre, si cela leur plaît; nous aussi avons des franchises antiques et des lois héritées de nos ancêtres. Nous les maintiendrons s'il plaît à Dieu. Si vous, prêtres, accaparez tous les domaines, qui supportera les impôts? » L'empereur nommait pour chaque canton un bailli impérial chargé de la haute administration et du jugement des causes capitales. Les petites querelles se jugeaient par quelques habitants choisis par leurs concitoyens. Chaque commune élisait son landammann. Les Waldstetten fournissaient un contingent de troupes à l'empire, qui, en retour, leur garantissait leurs franchises et les protégeait contre les seigneurs et les abbés.

III

Cette réciprocité de services ne fut pas troublée jusqu'en 1291, année où mourut l'empereur Rodolphe. Son fils Albert de Habsbourg, duc d'Autriche, lui succéda. C'était un prince ambitieux, avare, guerrier, peu aimé, un homme sévère et plein de raideur. Son avènement au trône impérial inquiéta les confédérés, qui connaissaient son caractère et savaient qu'ils avaient tout à redouter de ses projets d'ambition. Aussi ils s'empressèrent de renouveler leur alliance en ces termes : « Qu'il soit notoire à tous que les hommes de la vallée d'Uri, de la commune de Schwitz, comme aussi les montagnards d'Unterwalden, en considération des temps fâcheux, se sont ligués en bonne confiance et ont juré de se soutenir les uns les autres de tout leur pouvoir et avec l'aide de leurs biens et de leurs gens, au dedans et au dehors des vallées, et à leurs propres frais, envers et contre tous ceux qui feraient violence à eux ou à l'un d'eux : telle est leur ancienne alliance. Que celui qui a un seigneur lui obéisse conformément à ses obligations. Nous sommes convenus de ne recevoir dans ces vallées aucun juge qui ne soit citoyen et habitant du pays, et qui aurait acheté son office. » Puis, l'alliance ainsi renouvelée, ils envoyèrent leurs magistrats auprès d'Albert, pour demander la confirmation de leurs franchises et de leurs constitutions. Ce prince s'y refusa, et leur déclara, tout au contraire, qu'il songeait à faire proposer au plus tôt un changement dans leur existence politique. Les confédérés virent bien alors qu'ils avaient eu raison de se méfier d'Albert. Ils redoublèrent cependant d'instances et envoyèrent Werner, seigneur d'Attinghausen, landammann d'Uri, à la cour pour demander un bailli pour les causes criminelles, et rappeler en même temps à Albert que l'empereur Henri leur avait donné une charte de liberté, dans laquelle il déclarait que les Schwysois s'étaient placés volontairement sous la protection de l'empire, et que nul ne pouvait, sans leur consentement, leur ravir leurs privilèges. Mais Albert, qui avait décidé en sa tête que les Waldstetten ne relèveraient plus de l'empire, mais seulement de l'Autriche, persista dans ses refus. Il

les engagea à se mettre sous la protection perpétuelle de la maison royale. Il ajouta « qu'au reste de simples cultivateurs ne sauraient lui résister, qu'il était le descendant de leurs anciens avoués, fils du roi Rodolphe, brave, victorieux et puissant; qu'il aimait les hommes de cœur, qu'il connaissait la bravoure des Schwysois et qu'il les conduirait à la victoire. » Les confédérés ne se laissèrent point tromper par ces discours. Ils savaient bien qu'ils pouvaient être libres tant qu'ils relèveraient de l'empire, mais qu'une fois placés sous la tutelle exclusive de la maison d'Autriche, toutes leurs franchises ne tarderaient pas à être anéanties. Ils répondirent à Albert qu'ils n'ignoraient point combien le feu roi avait été pour eux bon capitaine et bon avoué, qu'ils en conserveraient une reconnaissance éternelle; mais ils aimaient l'état de leurs aïeux, ils désiraient le conserver et ils en demandaient la confirmation. Cette réponse irrita l'empereur, qui leur envoya pour baillis Beringer de Landenberg et Herrmann Gessler de Brunek, originaires des terres de Habsbourg, gens haineux et violents, choisis exprès par Albert afin de faire plier la résistance des cantons, ou tout au moins afin de les pousser à la révolte, ce qui eût fourni un prétexte pour les dépouiller de leurs privilèges.

IV

Les nouveaux baillis ne faillirent point à la tâche pour laquelle on les avait envoyés. Ils commencèrent par construire des forteresses, par s'entourer de soldats, et ne manquèrent aucune occasion d'humilier le peuple et de faire montre de leur puissance. Peu à peu leur insolence s'accrut jusqu'aux dernières limites, et ils se portèrent aux excès les plus abominables. Il est cependant de ces injures qu'aucun homme, même parmi les plus opprimés, ne peut supporter sans en tirer vengeance. Le bailli du château de l'île de Schwanau, dans le lac de Lowers, au pays de Schwitz, fut tué par les frères d'une jeune fille à laquelle il avait fait violence. Un jour le seigneur de Wolfenschiessen, gouverneur dans le château de Rosberg, sortant de la vallée d'Engelberg, vit une femme qui étendait du linge dans une prairie. Il s'approcha d'elle et lui demanda son chemin; puis, voyant qu'elle était fort belle, il revint sur ses pas et lui commanda d'aller lui apprêter un bain. La femme obéit. Lorsque le bain fut préparé, le bailli se disposa à y entrer, et, saisissant la femme, il voulut la retenir auprès de lui. Mais celle-ci s'échappa appelant au secours. Justement son mari, Conrad de Baumgarten, rentra à la maison. Comme il était allé couper du bois dans la forêt, il tenait encore à la main sa hache. Lorsque sa femme lui eut conté les tentatives du bailli, et qu'il vit cet homme à moitié nu dans sa demeure, il se sentit envahir par la colère, et, levant sa hache, il la laissa retomber sur la tête de celui qui avait voulu le déshonorer. Après ce meurtre, il s'enfuit, bientôt poursuivi par les soldats et les valets du bailli. Arrivé sur le bord du lac des Quatre-Cantons, il demanda aux bateliers qui se trouvaient là de le passer de l'autre côté; mais un orage terrible s'était élevé, la tempête s'était déchaînée; les vagues hautes et pressées rendaient le passage dangereux. Aucun batelier

n'osait se risquer. Vainement Baumgarten, sentant l'approche des soldats, redoublait d'instances. Le danger était trop grand. Tout à coup Guillaume Tell vint à passer. On le savait aussi habile pilote qu'habile archer. Quand on lui eut dit ce dont il s'agissait, il n'hésita pas à risquer sa vie pour sauver celle d'un opprimé. Après une courte prière, il entre dans le canot avec Baumgarten. La barque danse sur les flots, tantôt apparaissant sur les sommets, tantôt disparaissant entre deux vagues. Il semble à chaque instant que le frêle canot va être englouti, mais grâce à l'énergie de Guillaume Tell, à son habileté et à son sang-froid, la barque touche la rive, au moment même où les cavaliers à la poursuite de Baumgarten, arrivant sur le bord opposé, voient avec dépit le fugitif hors de leur atteinte. Quand Guillaume Tell retourna dans sa maison, sa femme Hedwige, instruite de cette aventure, lui reprocha doucement sa généreuse imprudence.

— C'est un miracle, lui dit-elle, que tu en sois revenu; ne penses-tu donc jamais à ta femme et à tes enfants?

— Chère femme, répondit-il, n'est-ce point penser à vous que de rendre un père à ses enfants?

V

De tous les gouverneurs que l'empereur avait chargés de peser sur le peuple, le plus dur et le plus insolent était Gessler, qui avait établi sa principale résidence dans l'île de Schwanau, près de Schwitz. Un jour Gessler traversait à cheval le village de Steiner. Sur le bord de la route était la maison de Werner Stauffacher, un des cultivateurs les plus considérables du pays. Cette maison, construite sur des fondements de pierre, était en bois richement travaillé et percée de beaucoup de fenêtres. Rien que par l'extérieur, on jugeait de l'aisance de ses propriétaires. Cela irrita Gessler. « Peut-on souffrir, dit-il, que les paysans soient si magnifiquement logés! » La femme de Stauffacher, Marguerite Herlobig, entendit ces paroles du bailli. Elle les rapporta à son mari. Alors tous deux se prirent à réfléchir et à se consulter. Ils voyaient bien où l'empereur voulait en venir en les abandonnant à la méchanceté des baillis, et ils comprenaient que cette méchanceté n'aurait point de terme, tant que la contrée tout entière ne se serait pas soumise aux volontés d'Albert et n'aurait pas accepté la suzeraineté de l'Autriche. Heureusement Marguerite était une bonne et vaillante femme, incapable de conseiller à son mari d'acheter une sécurité momentanée au prix d'une lâcheté et de l'abandon des antiques droits du pays. Au contraire, elle lui parla avec fermeté. « Écoute mon conseil, lui dit-elle; tu sais comme tous les gens de bien de Schwitz se plaignent de la rapacité et de la cruauté du gouverneur. Ne doute pas que de l'autre côté du lac, dans le pays d'Uri et d'Unterwalden, on ne soit également las de la pesanteur de ce joug; car Landenberg se conduit là-bas aussi durement que Gessler ici. Chaque jour nous apprenons quelque nouveau malheur, quelque nouvelle violence du gouverneur. Cela ne se peut supporter plus longtemps, car le mal ira sans cesse en empirant jusqu'à ce que nous soyons dépouillés de tout et privés même de la vie. Aussi il faudrait que

quelques-uns d'entre vous, parmi les plus sages, se réunissent paisiblement pour aviser aux moyens de nous délivrer de l'oppression. Je crois bien que Dieu ne nous abandonnerait pas et serait favorable à la cause de la justice. »

VI

Ces paroles troublèrent le cœur de Stauffacher, qui hésitait à se lancer dans une si hasardeuse entreprise.

envoyées par le ciel, mais aucun noble cœur ne supporte l'injustice.

— Cette maison qui te plaît, ce jardin que nous avons planté, tout cela sera détruit, la guerre réduira tout en cendres.

— Si je croyais mon cœur assez attaché à cette maison pour me faire oublier mon devoir, j'y mettrais le feu de ma propre main. Regarde devant toi, Werner, et non derrière.

— Nous autres hommes, nous pouvons mourir en com-



Mais, grâce à l'énergie de Guillaume Tell, à son habileté et à son sang-froid, la barque touche la rive. (Page 107, col. 2.)

— As-tu bien réfléchi à ce que tu me conseilles? dit-il à sa femme. Cette vallée est paisible, habituée au calme: y appellerai-je la guerre et le bruit des armes? Oserons-nous, faibles bergers, combattre le maître du monde, alors que nos ennemis n'attendent qu'un prétexte pour lancer sur cette terre leurs féroces soldats, pour nous traiter en vaineux, et, sous l'apparence d'un châtement, anéantir nos anciennes chartes de franchise? Oh! femme! la guerre est une calamité terrible: elle frappe les troupeaux et le berger.

— On doit, reprit Marguerite, supporter les douleurs

battant bravement, mais vous, à quels outrages n'êtes-vous pas exposés!

— La plus faible peut aussi se défendre: un saut du haut de ce pont et me voilà libre.

En entendant ces vaillantes paroles, Stauffacher sentit cesser en lui toute irrésolution. Il serra sa femme entre ses bras, en disant: « Celui qui peut presser un tel cœur sur son sein, celui-là peut combattre avec joie pour sa maison et ses troupeaux, celui-là ne craint les soldats d'aucun roi! » Puis, après avoir recommandé à Marguerite de conduire avec prudence les affaires de la maison,

et de remplir largement envers les voyageurs les devoirs de l'hospitalité, il partit pour aller trouver à Uri son ami, Walther Furst, le beau-père de Guillaume Tell.

VII

Dans le canton d'Uri, non moins qu'à Schwitz, la

Arnold n'avait pu contenir son indignation, et levant son bâton, il en avait frappé le valet, auquel il avait cassé un doigt. Redoutant ensuite la vengeance du bailli, il avait pris la fuite et était allé se cacher à Uri. Landenberg furieux fit sommer le père de lui livrer immédiatement son fils. Le vieillard jura, ce qui était vrai, qu'il n'avait aucune nouvelle du fugitif. Là-dessus, le gouverneur le



Pendant que Tell se débattait entre les mains des soldats, Gessler vint à passer. (Page 111, col. 2.)

tyrannie du bailli impérial s'appesantissait sur le peuple. Chez Walther Furst, Stauffacher trouva caché un jeune homme courageux et frappé par le malheur. C'était un Unterwaldien du Melchtal. Il s'appelait Erni (Arnold) An der Halden. Landenberg, pour un délit très-faible, lui avait confisqué une paire de bœufs; et comme son père Henri déplorait cette perte, le valet du bailli qui emmenait les bœufs avait répondu insolemment que « si les paysans voulaient manger du pain, ils pouvaient traîner eux-mêmes la charrue. » A cette insolence, le jeune

fit saisir et se le fit amener devant lui. L'ayant interrogé de nouveau sur la retraite de son fils, et n'en ayant pas obtenu la réponse qu'il attendait, il le fit jeter par terre et ordonna de lui crever immédiatement les yeux avec une pointe d'acier; puis, après l'avoir dépouillé de tous ses biens, il le renvoya, lui laissant seulement un bâton, pour qu'il allât mendier de porte en porte, effrayant, par son exemple, ceux qui seraient désormais tentés de résister aux ordres du gouverneur. Quand Arnold apprit dans sa retraite le traitement infligé à son père, sa douleur et son

indignation ne connurent plus de bornes. Il voulut partir, aller trouver le gouverneur au milieu de ses soldats et tenter de le tuer. Walther Furst et Stauffacher l'avaient jusque-là retenu, mais ce dernier outrage mit fin à toute irrésolution. Ces trois hommes comprirent qu'ils ne pouvaient attendre davantage, et qu'il fallait se décider à agir, puisque la prunelle des yeux n'était même plus en sûreté dans son orbite et que celui qui devait leur faire rendre justice, l'empereur, était précisément celui dont venait l'oppression. Ils n'avaient donc plus d'autres ressources pour se soustraire à la tyrannie que l'effort de leurs bras et leur courage. Chacun de ces trois hommes représentait un des cantons confédérés : Arnold était d'Unterwalden, Walther Furst d'Uri, et Stauffacher de Schwitz. Ils résolurent de rassembler chacun dix de leurs amis et de se rendre la nuit dans une prairie, cachée au milieu des bois, sur la limite des trois cantons, et appelée le Grütli. Là on délibérerait sur ce qu'il y avait à faire pour se soustraire à une insupportable tyrannie. Avant de se séparer, les trois conjurés, levant la main vers le ciel, prirent Dieu à témoin de la justice de leur cause, jurèrent de rester unis, à la vie et à la mort, et de consacrer leurs biens et leur sang à la défense de leurs droits et de leur antique liberté.

VIII

Dans la nuit du mercredi avant la Saint-Martin, au mois de novembre 1307, trente hommes conduits par Stauffacher, Arnold et Walther Furst gravissaient silencieusement les âpres rochers qui conduisent au Grütli. Une petite croix plantée là de temps immémorial dominait la prairie. Dans le fond on apercevait le lac des Quatre-Cantons et les pics de glace des montagnes. La cloche de la chapelle des bois sonnait matines sur l'autre bord, dans le pays de Schwitz, et le son porté par l'air calme et pur arrivait jusqu'aux conjurés. Quand ils furent tous réunis, Stauffacher parla le premier. Il exposa « qu'ils avaient conquis le sol qu'ils habitaient par le travail de leurs mains ; qu'ils avaient fait une demeure humaine de ce qui n'était autrefois qu'un repaire de bêtes féroces ; qu'ils avaient creusé des chemins dans les rochers, défriché les forêts ; que depuis plus de mille ans cette terre était à eux, et qu'ils ne devaient pas supporter que les valets d'un maître étranger vinssent leur forger des chaînes et répandre la honte et la douleur sur le pays. Ils s'étaient de tout temps gouvernés eux-mêmes, d'après leurs anciennes lois et leurs anciens usages. Ils s'étaient placés volontairement sous la protection de l'empire et ne déserteraient jamais leurs devoirs envers lui ; mais ils ne voulaient pas passer sous la domination de l'Autriche, et c'est à cause de cela qu'Albert leur avait envoyé des gouverneurs cruels et injustes qui ne respectaient ni la vie des hommes ni l'honneur des femmes. » Quand Stauffacher eut parlé, Arnold se leva à son tour, et après avoir raconté le supplice de son père et tant d'autres iniquités accomplies par les baillis en ces derniers temps, il s'écria : « Non, la puissance de la tyrannie a des limites : quand l'opprimé ne trouve plus de justice nulle part, quand son fardeau devient insupportable, il demande au ciel du cou-

rage et de la résolution. Alors on retourne à l'ancien état de nature, où l'homme luttait contre l'homme, et, pour dernière ressource, quand il n'en reste plus d'autre, on saisit l'épée. Nous devons défendre contre la force nos biens les plus chers ; nous combattons pour notre pays, pour nos femmes, pour nos enfants. »

IX

A ces mots, prononcés avec énergie, tous les conjurés tirèrent leur épée en s'écriant : « Nous combattons pour nos femmes et nos enfants. » Alors Walther Furst parla à son tour : « Nous voulons, dit-il, nous soustraire à une domination odieuse, conserver nos anciens droits, tels qu'ils nous ont été légués par nos pères, mais ne pas en rechercher sans frein de nouveaux. Que l'empereur conserve ce qui lui appartient, que ceux qui ont des fiefs remplissent leurs devoirs envers leurs seigneurs, que chacun paye à qui de droit le cens et les impôts ; enfin, que ce qui doit se faire se fasse, mais rien de plus. Nous voulons chasser les gouverneurs et leurs satellites, renverser leurs forteresses ; mais, s'il se peut, évitons de verser le sang. Si l'empereur nous voit rester dans de justes limites, peut-être comprendra-t-il que la seule injustice nous a réduits à cette extrémité, peut-être la prudence lui fera-t-elle surmonter sa colère ; car celui-là seul est fort et peut inspirer la crainte qui sait se modérer les armes à la main et dans les transports de la lutte. »

Quand les chefs eurent ainsi parlé et que tous eurent, d'un commun accord, résolu de s'affranchir du joug, on délibéra sur les moyens à employer. Les gouverneurs étaient retranchés dans deux forteresses redoutables, celle de Rossherg et celle de Sarnen. C'était de ce côté que devait se porter le premier effort. Tout soulèvement du pays paraissait inutile et dangereux, tant que ces forteresses demeureraient entre les mains de l'ennemi. Arnold s'offrit pour s'emparer du Rossherg. Une jeune fille du château lui avait montré de l'affection, il en profiterait pour lui persuader de lui tendre une échelle pour aller l'entretenir.

X

C'était une coutume dans l'antique Suisse, et dans ces temps patriarcaux, que les jeunes filles reçussent la nuit chez elles leur fiancé ; et il n'est presque pas d'exemple qu'un jeune homme ait abusé de cette confiance. Là, pendant que tous dormaient, les deux amants causaient de leur union prochaine, de leurs projets d'avenir ; et aux premières lueurs du jour, le jeune homme s'en allait par la fenêtre comme il était venu, sans avoir seulement souillé d'une pensée mauvaise celle qui devait un jour être sa femme. Cette coutume s'est longtemps conservée dans quelques cantons de la Suisse. Elle existait encore il y a une quarantaine d'années. Elle tend à disparaître tout à fait avec l'antique pureté des mœurs et la simplicité de cœur de ces montagnards. Grâce à cette coutume, Arnold pouvait espérer entrer dans le château de Rossherg et, une fois entré,

introduire ses amis. Les gens d'Uri se chargèrent d'attaquer, par surprise, la forteresse de Sarnen, quand l'heure serait venue. Mais le gouverneur qui donnait le plus d'inquiétude était Gessler, dont on redoutait les forces nombreuses, et surtout le caractère opiniâtre et violent. On savait qu'il n'abandonnerait pas le champ de bataille sans effusion de sang, et que, même, parvint-on à le chasser du pays, il tenterait toujours d'y rentrer et resterait un ennemi redoutable. On résolut de s'en défaire si cela devenait indispensable au salut du pays. Pendant toutes ces délibérations la nuit s'était écoulée, et les premières lueurs du jour blanchissaient le sommet des montagnes. Il devenait dangereux de demeurer davantage. On résolut de s'en remettre au temps et à l'occasion pour l'exécution de ces divers projets. Puis tous ensemble firent le serment de la nouvelle alliance. Ils jurèrent entre les mains du curé d'Uri, qui avait accompagné ses paroissiens, de rester un peuple de frères que nul malheur et nul danger ne séparerait, d'être libres comme l'avaient été leurs pères, de préférer la mort à l'esclavage, de mettre toute leur confiance en Dieu et de ne pas redouter la puissance des hommes. Après que tous eurent répété le serment, Stauffacher les congédia en leur disant : « Allez, que chacun retourne chez lui et reprenne son ouvrage accoutumé. Supportez jusqu'au moment décisif tout ce qui doit être supporté. Laissez les comptes des tyrans s'accroître, jusqu'à l'heure où ils acquitteront leurs dettes envers nous. Domptez pour le présent votre colère, réservez votre vengeance pour la vengeance de tous, car celui-là ferait tort à la communauté qui voudrait, à présent, s'occuper de sa propre cause. »

Après ces dernières recommandations de Stauffacher, chacun s'éloigna en silence, pendant que le soleil levant illuminait la faite des glaciers.

XI

Bien que le secret de la conjuration du Grütli eût été fidèlement gardé, Gessler sentait cependant autour de lui comme une vague menace et une irritation croissante. Son désir de dompter ce peuple ne fit que s'en accroître. Jusque-là il avait établi sa principale résidence dans l'île de Schwanau, près de Schwitz; mais, ne trouvant pas cette habitation assez sûre, il voulut construire une forteresse dans le voisinage d'Altdorf. Il se mit de suite à l'œuvre, et, quand les murs furent élevés, il convoqua le peuple sur la place publique, autour du tilleul, où se tenaient habituellement les audiences et les plaids, selon la coutume du moyen âge. Là, Gessler fit planter une perche surmontée du chapeau ducal d'Autriche, et ordonna que tous ceux qui passeraient sur la place eussent à s'incliner devant ce chapeau. Il est bon de dire qu'au treizième siècle planter le chapeau c'était convoquer le peuple, et, par conséquent, faire acte de souveraineté. Seulement, en plantant le chapeau ducal, et en forçant les gens à le saluer, c'était faire au peuple acte de vassalité et de subordination envers l'Autriche. Si le peuple eût obéi, Gessler en aurait conclu que les Suisses admettaient la suzeraineté de l'Autriche, et il aurait argué

plus tard de cette prétendue adhésion, pour établir le droit de la maison d'Autriche à la suzeraineté sur les trois cantons. Aussi, à peine le gouverneur eut-il fait planter le chapeau que chacun s'éloigna précipitamment. Gessler furieux établit des gardes autour du chapeau afin de forcer tous ceux qui passeraient à saluer. Mais, pendant tout un jour, le peuple averti se tint éloigné et personne ne passa. Il en fut de même le lendemain. Le troisième jour, Guillaume Tell, qui, resté à sa maison dans les champs, ignorait toutes ces choses, résolut de venir voir son beau-père Walther Furst, à Altdorf. Il prit avec lui son plus jeune fils et se mit en route. Arrivé sur la place d'Altdorf, il passa sans remarquer la perche ni le chapeau, et sans s'incliner. Aussitôt les gardes coururent après lui et l'arrêtèrent. Pendant que Tell se débattait entre les mains des soldats, demandant pourquoi on lui faisait violence, Gessler vint à passer à cheval, suivi d'une nombreuse escorte. S'étant informé de la cause du tumulte, les gardes lui apprirent la désobéissance de Guillaume Tell. Cette nouvelle le fit entrer dans une grande colère, et il ordonna que celui-ci fut conduit en prison. Puis tout à coup apercevant le jeune enfant qui s'attachait aux habits de son père, il se ravisa.

— Est-ce là ton fils, Tell?

— Oui, monseigneur.

— As-tu plusieurs enfants?

— J'ai deux fils, monseigneur.

— Et lequel aimes-tu le mieux?

— Seigneur, tous deux me sont également chers, mais c'est à celui-ci, qui est le plus jeune que je fais le plus de caresses.

— Eh bien, Tell, on dit que tu es un habile archer, il faut que tu me le prouves aujourd'hui. Tu as mérité la mort, je puis te la faire subir; mais dans ma clémence, je remets ton sort entre tes mains; prends ton arbalète, et prépare-toi à abattre une pomme placée sur la tête de ton enfant, et vise juste, car si tu manques la pomme du premier coup, foi de Gessler, ta tête tombera.

XII

A cet ordre inattendu, tous ceux qui étaient présents furent saisis de crainte et d'indignation. Les gens mêmes de la suite de Gessler ne purent s'empêcher de lui demander la révocation de cet ordre. Le gouverneur fut inflexible.

— Ah! fit-il, vous voulez porter des armes; vous saurez qu'il est dangereux de marcher avec un instrument de mort, et que la flèche revient sur celui qui la lance. Ce droit orgueilleux que le paysan s'arroge m'offense; personne ne doit être armé que celui qui commande.

Alors Guillaume Tell, se jetant à genoux, se mit à implorer la pitié du gouverneur.

— Non, seigneur, je ne puis viser avec mon arbalète la tête de mon fils; je mourrai plutôt.

— Tu tireras ou tu mourras avec ton fils.

A ces paroles, l'enfant se jeta au cou de son père en lui disant :

— Ne te mets pas à genoux, père; dis-moi où je dois

me placer, je n'ai pas peur; tu atteins les oiseaux au vol, tu ne frapperas pas le cœur de ton enfant.

En entendant l'enfant parler de la sorte, des larmes vinrent aux yeux de Guillaume Tell, et il se prit à trembler comme un homme en proie à la fièvre. Sur un signe de Gessler, les gardes saisirent l'enfant et le placèrent sous le tilleul, à cent pas environ de l'endroit où était le père. Deux fontaines marquent encore aujourd'hui, sur la place publique d'Altdorf, la position du père et du fils. Une pomme fut placée sur la tête de l'enfant, et comme on voulait lui mettre un bandeau sur les yeux, il s'y opposa de toutes ses forces. Quand tous les préparatifs furent terminés, Gessler fit sortir de son escorte un

bras, et couvre de mille baisers cette tête qui venait d'échapper à un si grand danger :

— Allons, lui dit-il, allons revoir ta mère.

Et prenant l'enfant par la main, il se disposait à partir, lorsque la voix du gouverneur le rappela. Gessler s'était aperçu que Tell avait caché une flèche dans ses vêtements, et il voulut savoir dans quelle intention.

— Monseigneur, répondit Tell, tel est l'usage des chasseurs.

— Non, cela n'est pas exact; tu avais quelque autre pensée. Avoue la vérité franchement, et quoi que ce soit, je te promets, foi de chevalier, de te faire grâce de la vie. Réponds, pourquoi cette flèche?



Puis, ayant imploré Dieu, il tendit son arc. (Page 112, col 1.)

homme armé d'une hache, avec ordre d'en frapper le père et le fils, si Guillaume Tell tardait plus longtemps à obéir. Alors celui-ci, voyant que toute résistance était inutile, prit dans son carquois une seconde flèche et la cacha dans son sein; puis, ayant imploré Dieu, il tendit son arc. A ce moment suprême tous les spectateurs, vaincus par l'émotion, restèrent terrifiés et silencieux. L'archer pâle, immobile comme une statue, visait. Tout à coup un immense cri retentit dans la place. La flèche, partie en sifflant, avait traversé la pomme par le milieu. L'enfant était sauvé, et revenait joyeux vers son père :

— Je savais bien, père, lui dit-il, que tu ne ferais pas de mal à ton enfant.

Tell, se soutenant à peine, presse son fils dans ses

— Puisque vous me promettez la vie sauve, je vous dirai la vérité tout entière, monseigneur : si j'avais tué mon enfant, je vous aurais tué, vous, avec cette seconde flèche.

— Ah! c'est ainsi, sujet rebelle! Tu voulais attenter à la vie de ton seigneur; eh bien, tu recevras le juste châtiment de cette pensée. Je t'ai promis la vie sauve, je tiendrai ma parole, mais je veux te faire conduire dans un lieu où jamais plus tu ne verras la lumière du jour. Là je serai à l'abri de tes flèches. Soldats, saisissez-le et liez-le.

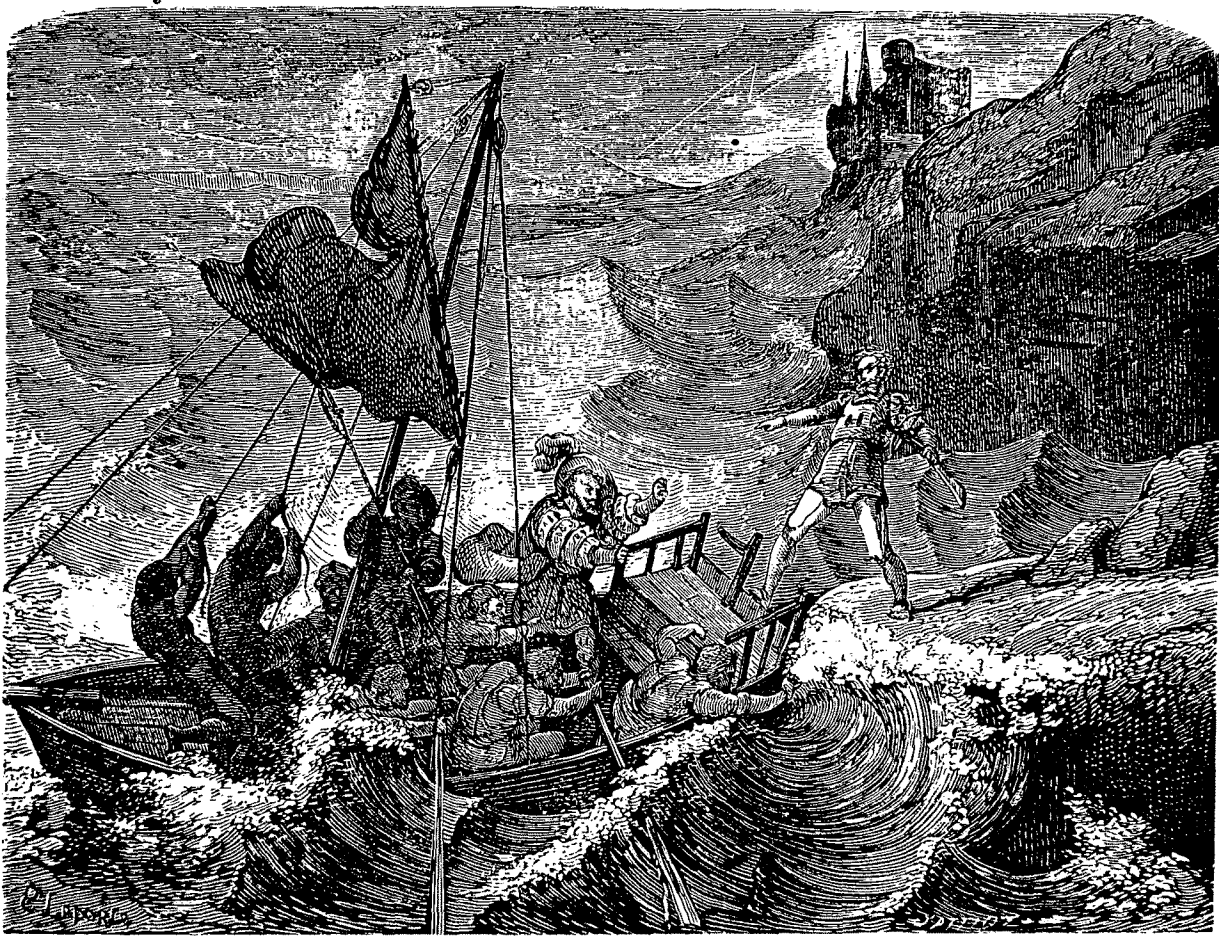
Cet ordre fut immédiatement exécuté. Vainement les cris de grâce s'élevèrent de tous côtés, vainement le curé de Schwitz représenta à Gessler combien c'était offenser

Dieu que traiter ainsi un homme visiblement protégé par la Providence.

— Voyons, dit Gessler, si Dieu le délivrera une seconde fois : portez-le sur ma barque, et moi-même je le conduirai à Kussnacht; nous verrons qui de vous viendra l'arracher de mes mains. Quant à vous, ajouta-t-il en s'adressant aux bourgeois et aux paysans qui avaient envahi la place, quant à vous, vous êtes des rebelles envers l'Empereur; vous entretenez des projets de révolte : vous méritez autant que ce vil archer d'être punis, mais j'ai l'œil sur vous; veillez donc sur vos paroles et vos

XIII

Une fois la troupe arrivée sur les bords du lac, on descendit Guillaume Tell, fortement lié, dans la barque. Gessler l'y suivit et les rameurs saisirent l'aviron. La surface du lac était calme et unie. Le malheureux prisonnier songeait qu'il voyait la lumière du jour pour la dernière fois, et qu'il n'embrasserait plus jamais sa femme et ses enfants chéris. Cependant cet homme naïf, plein de l'antique foi, pensait aussi à la Providence



Et d'un coup de pied vigoureux repousse la barque dans les eaux. (Page 114, col. 1.)

actions, et que celui qui est sage apprenne à se taire et à obéir.

Pendant que Gessler parlait ainsi d'un ton menaçant, les soldats faisaient reculer la foule, à laquelle ils présentaient la pointe de leurs hallebardes. Guillaume Tell, saisi par les soldats, fut placé au milieu de l'escorte, qui se mit lentement en marche pour gagner les bords du lac. L'enfant tendait les bras vers son père, et Stauffacher, s'approchant du prisonnier, lui demanda s'il n'avait rien à faire dire à sa femme; Tell fit deux pas en arrière, prit son fils dans ses bras, lui donna un dernier baiser et, le remettant à Stauffacher, ne répondit que ces mots : « L'enfant est sain et sauf; Dieu me secoure ! »

et ne désespérait pas. Résigné à son sort, il se confiait à la justice de Dieu. Le gouverneur, silencieux, se repaissait du spectacle de sa vengeance, se promettant de traiter de la sorte tous ses ennemis. On navigua ainsi assez longtemps, jusqu'au moment où on arriva vis-à-vis du Grütli, en face des gorges du Saint-Gothard. Il advient souvent que, dans ces contrées montagneuses, le vent, s'engouffrant entre deux montagnes, en sort avec une violence extraordinaire. Des gorges du Saint-Gothard surtout s'échappe, par moments, un vent du sud, appelé dans le pays *le Föhn*. Ce vent est si violent que les lois défendent d'avoir du feu quand il souffle. On double les gardes de nuit, et la navigation du lac devient tellement dangereuse que les bateliers, surpris par la tempête,

parviennent rarement à regagner la rive. Le lac des Quatre-Cantons est généralement très-profond. En face du Saint-Gothard, près des rochers de l'Axenberg, il a plus de cinq cents pieds. C'est précisément en cet endroit que se trouvaient Gessler et son prisonnier lorsque le vent s'éleva. En quelques minutes la tempête prit une intensité effrayante : les flots se soulevèrent, la barque, refusant d'obéir au gouvernail, devint le jouet des vagues. Tantôt, portée sur le sommet d'une vague, elle était comme en équilibre sur la pointe d'une aiguille ; tantôt, disparaissant entre deux montagnes d'eau, elle semblait s'enfoncer dans un abîme. Chacun se croyait perdu. Gessler, pâle et tremblant, gourmandait les rameurs. Ceux-ci sentaient à chaque instant défaillir leurs forces. L'un d'eux alors, épuisé de fatigue, dit au gouverneur : « Seigneur, nous sommes perdus ; mais si une seule chance de salut nous reste, elle est dans les mains de l'homme qui est là étendu. Nul mieux que lui ne s'entend à tenir le gouvernail ; nul n'est plus que lui adroit et vigoureux, et lui seul pourra nous tirer de ce péril. » Gessler dit alors à Tell que s'il croyait pouvoir les sauver de l'orage il lui ferait ôter ses liens. « J'essaierai, répondit celui-ci, et avec l'aide de Dieu peut-être réussirai-je. » Alors, sur l'ordre du gouverneur, on détache les liens de Tell, qui se place au gouvernail et manœuvre hardiment. Sous sa forte main la barque prend une direction plus assurée. Il suit d'un œil attentif le mouvement des flots et sait éviter les chocs trop violents de la vague ; il maintient la barre au vent et excite l'énergie des rameurs. Gessler, voyant l'habileté de son prisonnier, reprend courage ; déjà il se croit hors de tout péril. Arrivé au pied du grand Axenberg, Tell aperçoit un rocher plat qui s'avance dans le lac. Il crie aux rameurs de se diriger du côté de ce rocher ; une fois là, leur dit-il, le plus fort du danger sera passé. Les rameurs obéissent et pèsent énergiquement sur leurs avirons. Mais à peine se sont-ils approchés du rocher que Guillaume Tell, saisissant rapidement son arbalète placée à portée de sa main, s'élance sur le rocher aplati et, d'un coup de pied vigoureux, repousse la barque dans les eaux, où elle recommence à balloter au gré du vent. Cependant peu à peu l'orage s'apaisa, et Gessler, sauvé de la tempête, put débarquer à Brunnen, d'où il ne tarda pas à reprendre sa route à travers les montagnes pour regagner sa forteresse, en se promettant bien de n'épargner aucun effort pour ressaisir son prisonnier, auquel, cette fois, il ne ferait pas grâce de la vie.

XIV

Après son évasion miraculeuse, Tell pensant bien qu'on ne tarderait pas à se mettre à sa poursuite, s'était enfui à travers le pays de Schwitz. Il n'avait pas cherché à se rapprocher de sa femme et de ses enfants, sachant bien qu'il n'existait plus pour lui aucune sûreté dans sa maison ; il n'était retourné ni chez son beau-père, ni chez Stauffacher, ni chez aucun de ses amis. Mais il était allé s'asseoir dans la montagne, près d'un sentier creux que devait suivre nécessairement le gouverneur pour rentrer à Küssnacht. Là, caché derrière des arbrisseaux, il atten-

daît, songeant à sa vie calme d'autrefois, à sa liberté perdue, à sa vie menacée, à ses enfants exposés aux coups du tyran. « Autrefois, pensait-il, je vivais innocent et paisible, n'ayant d'autres ennemis que les animaux des bois et que l'ours des glaciers ; maintenant, Gessler, tu es venu jeter l'épouvante dans ma vie tranquille, tu m'as commandé des choses monstrueuses, tu m'as exposé à tuer moi-même mon enfant ; oh ! alors quand j'ai tendu la corde de mon arbalète, quand ma main tremblait, quand j'étais suppliant devant toi, j'ai fait en moi-même un serment que Dieu seul a entendu ; j'ai juré que ton cœur serait le but de mon premier coup. Ce serment je le tiendrai. Il faut que je protège contre ta rage mes pauvres innocents enfants et ma fidèle femme. Tu es le représentant de l'Empereur, mais ce que tu as osé faire l'Empereur lui-même ne se le serait pas permis. Tu t'es fait un jeu cruel du meurtre et de l'atrocité, mais il y a un Dieu pour punir et pour venger. »

Ainsi mille pensées amères se pressaient dans le cœur de cet homme jadis si paisible. Il interrogeait incessamment sa conscience, se demandant si c'était bien la volonté de Dieu qu'il tuât Gessler. S'il ne se fût agi que de son propre salut, il eût peut-être renoncé à son entreprise, mais il s'agissait du salut de son pays et du salut de sa famille. Il savait que la rage du gouverneur monterait jusqu'à ses enfants, et cette pensée l'affermissait dans sa résolution. Pendant qu'il demeurait ainsi immobile, abîmé dans ses réflexions, Gessler apparut à l'extrémité du chemin creux. Il était à cheval et accompagné seulement d'un jeune seigneur, Rodolphe de Harras. Les gens de sa suite étaient restés en arrière. Tous deux causaient, et la voix du gouverneur s'entendait au loin, parce qu'il parlait avec colère. « Je suis pour ce peuple, disait Gessler, un maître trop doux. Les langues sont encore libres, les gens ne sont pas domptés comme ils devraient l'être. Mais cela changera, je le promets. Je briserai cette rude obstination, je ferai plier cet impudent esprit de liberté ; je donnerai à cette contrée une autre loi... Je veux... » Au moment où il prononçait ces derniers mots, il se sentit frappé au cœur d'un trait aigu. C'était la flèche de Guillaume Tell. La voix expira dans son gosier, à peine put-il murmurer : « Mon Dieu, ayez pitié de moi ! » et avant qu'on eût pu le retenir, il tomba à terre inanimé. Quand Rodolphe le prit dans ses bras il était mort.

XV

La nouvelle de la mort de Gessler se répandit immédiatement dans les trois cantons. Les conjurés du Grütli virent que l'heure était venue de mettre leurs projets à exécution. Dès la première heure de l'an 1308, le jour de Noël, une jeune fille du château de Rossberg introduisit Arnold dans sa chambre. Une fois là, Arnold attachait une corde à la fenêtre, et suspendait en dehors une petite lanterne qui devait servir de signal à vingt de ses amis, cachés dans les environs. À peine ceux-ci eurent-ils aperçu la faible lueur qu'ils s'approchèrent en silence, saisirent la corde, et chacun l'un après l'autre, avec l'a-

gilité des chasseurs de chamois, s'introduisit dans le château. Quand ils furent tous réunis, ils marchèrent droit à la chambre du bailli, guidés par la jeune fille. Ils désarmèrent sans peine les sentinelles qu'ils rencontrèrent sur leur chemin, et arrivèrent jusqu'au bailli, qu'ils firent prisonnier, ainsi que tous ses gens. Une des forteresses les plus redoutables de la contrée était au pouvoir des conjurés; il s'agissait de s'emparer de celle de Sarnen, où résidait Landenberg, le cruel gouverneur qui avait fait crever les yeux du père d'Arnold. A l'heure même où le Rossherg était attaqué, ce même jour de Noël, une vingtaine d'habitants d'Unterwalden gravissaient lentement le sentier qui mène au château de Sarnen. Ils étaient vêtus de leurs habits de fête et ne tenaient à la main qu'un inoffensif bâton; mais chacun gardait caché dans ses vêtements un fer pointu propre à être ajusté aux bâtons. Il était d'usage, dans ces pays, qu'au jour de Noël les habitants vinssent offrir au gouverneur des présents, consistant en pièces de venaison, en veaux, en chèvres, en moutons, etc. Aussi Landenberg, en se rendant le matin à la messe, ne fut-il pas étonné de rencontrer tous ces gens. Il regarda les animaux qu'on lui apportait, et voyant que le nombre en était plus grand que d'habitude, il se montra satisfait de cet acte de soumission, et continuant son chemin, il leur ordonna de porter les présents au château. C'était ce que désiraient les conjurés. Arrivés dans la cour du château, ils mirent leur fer au bout de leurs bâtons et sonnèrent du cor. A ce signal, trente amis cachés aux alentours vinrent se joindre à eux. En un instant la garnison fut désarmée, et Landenberg, apprenant ce qui venait d'arriver, n'eut que le temps de s'enfuir vers la montagne. Au même instant arrivait Arnold, qui, maître du Rossherg, venait se joindre à ses amis d'Unterwalden. Il les trouva maîtres du château; mais le gouverneur s'est sauvé, il a échappé à la punition de ses forfaits et à la vengeance d'Arnold. Celui-ci se lance à sa poursuite. Rapide comme le chamois, il évite les sentiers frayés pour chercher un chemin plus court à travers les rochers et les précipices; il franchit les torrents et les ruisseaux glacés; rien ne l'arrête, le souffle de la vengeance le pousse. Il sait qu'il n'est qu'une sortie à ces montagnes, que c'est par là que le gouverneur doit forcément passer, et c'est là qu'il veut arriver le premier. Enfin du haut d'un roc il aperçoit Landenberg qui se hâta. Encore une demi-heure de marche et ce dernier avait quitté le sol des trois cantons. Une hauteur de près de sept mètres séparait le rocher sur lequel se trouvait Arnold du sentier que suivait son ennemi. Le courageux montagnard n'hésite pas, il s'élança, franchit l'espace, et tombe sur la neige, dont l'épaisseur amortit sa chute. Il se relève rapidement, et en trois bonds se trouve sur Landenberg, qu'il saisit à la gorge et qu'il terrasse. Il lève alors son bâton ferré et appuie la pointe du fer aigu sur la gorge de son prisonnier. Celui-ci n'a que le temps de crier grâce.

— As-tu fait grâce à mon père? répond Arnold.

Et le fer effleure la peau du gouverneur, qui cherche à se dérober à l'étreinte terrible de son adversaire.

— Pitié! s'écrie-t-il, pitié!

Et les sanglots se mêlent à sa voix. Arnold s'arrête

alors. Il ne peut se décider à tuer ainsi cet homme vaincu et suppliant.

— Viens, lui dit-il, viens; ce n'est pas ici que tu dois mourir, c'est d'un autre que moi que tu dois recevoir le châtement suprême: viens.

Arnold, défaisant alors sa courroie de cuir, en lie les mains de Landenberg et lui ordonne de marcher devant lui.

XVI

Après trois heures de marche, ils arrivèrent à la cabane d'Arnold. Dans un coin, assis sur une pierre, seul siège qu'eussent laissé les satellites du gouverneur, se tenait le vieillard aveugle. Arnold va prendre derrière la cheminée une grande épée, il la met entre les mains de son père, devant lequel il force Landenberg à s'agenouiller.

— Mon père, lui dit-il, celui qui a saisi tes troupeaux, qui a détruit les ustensiles de ton foyer, celui qui t'a privé de la lumière du jour, celui qui t'a ôté à tout jamais la vue de ton fils, ton ennemi est là. Lève ton épée et venge-toi.

Un frémissement parcourut alors le corps du vieillard, il se leva, mit la main sur la tête du gouverneur et agita son épée. Landenberg touchait à sa dernière heure; un gémissement plaintif et un dernier cri de grâce s'échappa de son sein. Tout à coup le vieillard laissa retomber son arme.

— Non, fit-il, je ne frapperai pas cet homme, car il a été dit que celui-là seul serait pardonné qui aurait pardonné à ses ennemis. J'ai senti ce méchant tremblant à mes pieds, je suis assez vengé; laissons le reste à Dieu.

En ce moment Walther Furst et Stauffacher arrivaient le cœur plein d'une noble joie; ils applaudirent à la magnanimité du vieillard.

— Ne souillons point par le sang, disent-ils, une si belle victoire, et montrons au monde que nous sommes dignes de cette liberté que nous venons de conquérir.

On délia alors Landenberg, et, la main sur les Évangiles, on lui fit jurer, par le Christ et par sa foi de chevalier, qu'il ne remettrait jamais les pieds dans les trois cantons. Arnold le prit alors par la main, le mena sur le seuil de la cabane, et lui montrant les pics neigeux du Saint-Gothard:

— Va dire à l'Empereur, fit-il, qu'en chassant le chamois sur ces sommets élevés, nous avons appris à ne redouter aucun péril; dis-lui que nous avons fait le serment, au nom de Dieu qui créa les empereurs et les paysans de la même race, avec tous les droits inaliénables de l'humanité, de défendre notre liberté en hommes, et que ce serment, nous le tiendrons jusqu'à notre mort.

Puis il abandonna le bras de Landenberg, et lui indiquant du doigt le chemin qui mène au delà des trois cantons:

— Rends grâce à Dieu et ne reviens plus, lui dit-il.

Landenberg, tremblant encore, s'enfuit sans retourner la tête, jusqu'au moment où son pied se fut posé sur les États de l'Empereur. Alors, se sentant hors de péril, il regarda ces montagnes qui avaient failli lui être si fatales et murmura: « Je ne reviendrai pas, mais mon

maître reviendra. » Et il alla conter à l'empereur Albert ce qui venait d'arriver.

XVII

Dès que les conjurés se virent maîtres des châteaux de Sarnen et du Rossberg, ils se hâtèrent d'allumer des feux sur tous les points élevés de la contrée. C'était le signal qui appelait le peuple à se lever. En quelques heures

devait servir d'instrument à la tyrannie, qu'il soit le signe éternel de notre liberté.

Mais le héros de cette fête de la liberté, celui vers lequel se tournèrent tous les regards et toutes les pensées de reconnaissance, ce fut Guillaume Tell.

— C'est lui, dit Stauffacher, qui a accompli la plus grande œuvre et souffert la plus grande douleur ; c'est lui qui est le vrai libérateur ; que la Suisse ne l'oublie jamais.



Au moment où il prononçait ces derniers mots, il se sentit frappé au cœur d'un trait aigu. (Page 114, col. 2.)

toute la population fut debout. La forteresse d'Aldstorf, que Gessler venait de faire construire pour contenir les paysans, est aussitôt attaquée et prise. Le château de Schwanau, situé au milieu du lac, tombe également au pouvoir des confédérés. Les soldats impériaux, privés de leurs chefs, n'opposent qu'une molle résistance, et en quelques jours les trois cantons sont libres et entièrement débarrassés de leurs tyrans. Une joie universelle éclate partout. On porte en triomphe la perche et le chapeau devant lequel on avait voulu forcer les Suisses à se courber ; on voulait le détruire.

— Non, dit Walther Furst, laissons-le subsister ; il

Après les premiers jours donnés à l'enthousiasme et à l'ivresse de la liberté, les Suisses comprirent que tout n'était pas fini et que l'Empereur chercherait inévitablement à venger ses baillis. Ils resserrèrent alors leur alliance, se promettant de tenir fermes jusqu'à la fin. Pour entrer dans le pays, il n'y avait qu'un petit nombre de passages ; les Suisses se promirent d'y faire une barrière de leurs corps. Effectivement, l'empereur Albert se sentit pris d'une violente colère en apprenant qu'un petit peuple avait osé lui résister, à lui le maître du monde. Il rassembla à la hâte une armée et se mit en marche pour châtier les rebelles. De leur côté les confé-

dérés se préparèrent à une résistance énergique ; mais un événement inattendu vint les rassurer et les tirer pour un assez long temps de toute inquiétude. L'empereur mourut assassiné. Voici comment cette chose arriva : Albert était le tuteur de son neveu Jean de Souabe, et à ce titre il détenait les États héréditaires de ce jeune homme. Lorsque celui-ci fut parvenu à sa majorité, il demanda à être mis en possession de ses biens. L'Empereur refusa de faire droit à cette demande légitime ; alléguant tantôt une raison, tantôt une autre. Le duc Jean patienta quelque temps, et fit à diverses reprises plaider sa cause auprès de l'Empereur. Celui-ci refusa

Il n'y avait, pour traverser la rivière, qu'une seule barque qui pouvait contenir une dizaine de personnes. L'Empereur y entra le premier, et le duc Jean et les autres conjurés se hâtèrent d'y entrer derrière lui, pour le séparer du reste de sa suite. De l'autre côté de la rivière se trouvait un champ labouré, en face de l'antique forteresse de Habsbourg, premier nid d'où était sortie la maison d'Autriche et l'empereur Albert. Au milieu de ce champ les conjurés entourèrent Albert. Le duc Jean lui porta un coup de poignard dans la gorge, et Rodolphe de Palm l'acheva en le frappant sur la tête avec sa hache. Ses compagnons, séparés de lui par la rivière, ne purent



Ce fut Arnold de Melchtal qui lui porta à la gorge un furieux coup de hallebarde. (Page 119, col. 1.)

toujours de se dessaisir des biens de son neveu. La même ambition qui avait porté Albert à violer les droits des Waldstetten le poussait à ce déni de justice. Quand le duc Jean vit que son oncle ne céderait pas et que tout espoir de rentrer dans ses biens paternels était à peu près perdu, il se livra au plus affreux désespoir, et sur les conseils de quelques-uns de ses compagnons d'armes, il résolut de se venger. Quelques seigneurs qu'avait offensés la dureté d'Albert se joignirent au jeune duc, lui promirent leur aide, et la mort de l'Empereur fut décidée. On attendit une occasion favorable ; elle ne tarda pas à se présenter. Albert, après avoir fait tous ses préparatifs pour marcher contre les confédérés, s'en alla de Stein à Bade, pour rentrer à Rheinfeld, où était la cour, et de là partir pour les trois cantons. Il avait avec lui les princes Jean et Léopold, et une suite nombreuse de grands seigneurs. On arriva sur les bords d'une rivière appelée la Reuss.

lui porter aucun secours. Dès que les meurtriers virent leur victime abattue, ils prirent la fuite de divers côtés, et le maître du monde, le grand et puissant empereur d'Allemagne, vint expirer dans les bras d'une pauvre femme assise sur le bord de la route, occupée à garder les troupeaux. Grande et sévère leçon que la fortune réserve parfois à ceux qui n'ont pas assez pris souci de la justice !

XVIII

La reine de Hongrie, la sévère Anne, fille de l'Empereur, vengea cruellement la mort de son père. Tous ceux que, de près ou de loin, elle soupçonna d'avoir pris part au meurtre furent mis à mort. Mais on ne sut jamais ce que devint le duc Jean. Nul ne le revit après sa fuite. On soupçonne qu'il alla s'ensevelir dans quelque couvent

éloigné, et qu'il porta, obscur et ignoré, jusqu'à la fin de sa vie, la robe de bure des moines. Le grand poète Schiller, dans son beau drame de *Guillaume Tell*, a supposé, avec cette liberté de fiction permise aux poètes, que le duc Jean, fuyant après le meurtre la vengeance des héritiers de l'empereur, s'était réfugié dans les montagnes de la Suisse et dans la propre demeure de Guillaume Tell, qui le reconnut. Le duc implora la pitié du libérateur.

— Vous avez frappé le gouverneur qui avait été cruel envers vous, lui dit-il; moi, j'ai tué un ennemi qui me refusait mes droits.

Guillaume Tell repoussa l'assassin avec indignation.

— Quoi! fit-il, couvert encore du sang de ton oncle, de ton tuteur, de ton empereur, tu oses entrer dans ma maison, tu oses montrer ton visage à un honnête homme et réclamer de lui l'hospitalité?

— J'espérais trouver de la commisération près de vous, car vous vous êtes aussi vengé de votre ennemi.

— Malheureux! oses-tu comparer l'œuvre sanglante de l'ambition avec la juste défense d'un père? Avais-tu à défendre la tête chérie de tes enfants? Devais-tu préserver le sanctuaire de ton foyer? Fallait-il préserver les tiens de la plus affreuse catastrophe? Je puis élever vers le ciel mes mains pures, et je te maudis, toi et ton crime. J'ai vengé les droits sacrés de la nature, toi tu les as outragés. Il n'est rien de commun entre nous. J'ai défendu ce que j'avais de plus cher, toi tu as assassiné.

Ces paroles que Schiller place dans la bouche de Tell sont de la plus grande justesse. Celui qui tue même seulement par un intérêt personnel, même lorsqu'il s'agit d'une légitime revendication, celui-là n'est qu'un assassin; celui qui tue pour défendre son foyer, sa famille, sa patrie, pour repousser un oppresseur étranger, celui-là est un libérateur et un héros. Toutefois, après le premier mouvement d'indignation, Tell se laisse toucher par la douleur du coupable. Il pense que, si affreux que soit le crime du duc Jean, celui-ci est cependant un homme, son semblable, et que personne ne doit quitter Tell sans consolation. Alors il conseille au duc d'aller se jeter à Rome aux pieds du saint-père et de subir toutes les pénitences que lui infligera le souverain pontife. Puis, lui ayant donné des provisions pour satisfaire sa faim et sa soif, il lui indique les chemins escarpés qui le mèneront jusqu'en Italie. Le duc alors s'approche de Guillaume Tell, saisit sa main avec émotion et, inclinant son front humilié, lui dit un éternel adieu. Puis, les yeux baissés, il s'éloigne lentement, évitant les chemins fréquentés et fuyant la rencontre des hommes. Depuis lors nul ne l'a revu.

Plus d'un demi-siècle après, on voyait errer sur le marché de Vienne un pauvre aveugle qui se prétendait le fils du duc Jean, et le petit-fils de l'empereur Rodolphe. Triste vicissitude des grandeurs humaines!

XIX

La mort d'Albert avait préservé les Suisses de tout danger immédiat, mais les ressentiments de l'Autriche

ne devaient pas tarder à se réveiller et à amener une nouvelle lutte.

Henri de Luxembourg remplaça Albert sur le trône impérial, et ce prince témoigna d'une grande bonne volonté pour les Waldstetten; malheureusement il mourut quelques années après son élévation. Louis, duc de Bavière, et Frédéric, l'aîné des ducs d'Autriche, se disputèrent sa succession. Comme les électeurs de toute l'Allemagne se divisèrent, les Waldstetten, se souvenant des dangers qu'ils avaient courus sous Albert, se déclarèrent pour le roi Louis. Léopold, duc d'Autriche, frère de Frédéric, l'apprit avec déplaisir, et se souvenant des offenses des Suisses contre la maison d'Autriche, il résolut d'entrer avec une armée dans les vallées, certain qu'il était de les subjuguier facilement. Léopold était un homme d'un caractère irritable, agissant et sentant avec violence, espérant tout de l'énergie de ses passions, terrible à lui-même et aux autres, quand la colère le poussait. Les historiens racontent qu'il se promettait « d'écraser ces manants sous ses pieds, » et qu'il prit avec lui beaucoup de cordes pour emmener ou pour pendre leurs chefs.

Il forma son plan de campagne, se proposant d'attaquer les Suisses de trois côtés différents, dans l'espoir que, lorsque ceux-ci se verraient cernés, le courage les abandonnerait, et que leur ligue se dissoudrait.

Quand tout fut réglé et que l'on eut consulté les astres, selon l'habitude de la plupart des généraux de ce temps-là, le duc se mit en marche. Léopold était d'une taille majestueuse, il avait la mine fière d'un héros chevaleresque. Sous lui marchait toute l'antique noblesse de Habsbourg, de Lenzbourg et des pays autrichiens. Parmi ces chevaliers on remarquait les membres de la famille de Gessler, jaloux de venger la mort de leur parent; Landenberg altéré de vengeance, et tous les chefs des plus nobles maisons. A la nouvelle de l'arrivée de cette armée, les Suisses ne désespérèrent pas. Dès qu'ils connurent l'approche de l'ennemi, ils se mirent en marche pour se porter sur la frontière. A la nuit tombante, quatre cents hommes d'Uri, à la tête desquels se trouvait Guillaume Tell, abordèrent à Brumen, dans le pays de Schwitz. Peu d'heures après, trois cents Unterwaldiens y arrivèrent aussi; ils montèrent ensemble les prairies jusqu'au bourg de Schwitz. Là vivait un vieillard, Rodolphe Reding, si faible de corps que ses pieds ne pouvaient le soutenir, mais guerrier si expérimenté et si habile, que le peuple l'écoutait avidement et suivait ses conseils.

« Avant tout, dit-il, vous devez chercher à vous rendre maîtres de la guerre, afin que ce soit vous et non l'ennemi qui déterminiez quand, où et comment se fera l'attaque. Vous le pourrez en prenant une position avantageuse. Vous, de beaucoup les plus faibles en nombre, tâchez de paralyser les forces supérieures du duc; que votre petite troupe n'expose sa vie qu'à l'heure décisive et non sans utilité. Sachez saisir le moment. Attendez le duc lorsqu'il sera engagé dans le défilé que dominent les hauteurs du Morgarten. Alors vous pourrez l'attaquer en flanc et le diviser, l'entraver dans ses manœuvres et lui couper le chemin. Tout vous sera facile, parce que l'en-

nemi vous méprise, et qu'une guerre défensive est la plus avantageuse pour ceux qui connaissent le pays. »

XX

Ainsi le vieux Reding, ne pouvant plus combattre, paya par ses conseils sa dette à la patrie. Ses concitoyens le remercièrent, puis, selon l'antique usage de ces montagnards, ayant imploré à genoux le secours de Dieu, leur seul seigneur, ils marchèrent, au nombre de treize cents confédérés, et se postèrent sur le flanc du mont Sattel. Il se produisit à ce moment un fait assez singulier. Cinquante hommes avaient été bannis de Schwitz à la suite de quelques querelles. Quand ils apprirent le danger que courait la liberté de leur patrie, ils vinrent à la frontière pour obtenir la permission de se montrer dignes de leurs ancêtres en combattant avec leurs concitoyens pour l'indépendance de leur pays. Les confédérés refusèrent ce secours : ils ne voulurent pas, même en ce grand danger public, enfreindre une loi. Cét épisode rappelle, à notre sens, les plus beaux traits de la vertu romaine. Quand les exilés virent qu'on ne voulait pas les recevoir au dedans des frontières, ils se postèrent en dehors, au-dessus de Morgarten, résolus d'exposer leurs jours pour la patrie.

Le 15 novembre 1315, les premiers rayons du soleil éclairèrent les casques et les cuirassés des chevaliers et des nobles seigneurs qui approchaient. Aussi loin que s'étendait la vue, brillaient les piques et les lances et se voyait l'armée, la première armée qui entreprit d'entrer dans les Waldstetten. Les Suisses immobiles attendaient. La cavalerie ennemie commença à s'introduire dans le défilé. Le chemin entre la montagne et le lac ne tarda pas à se remplir d'hommes et de chevaux. Les rangs étaient serrés, et les chevaliers ne pouvaient avancer que lentement. Soudain les cinquante bannis firent rouler avec de grands cris, du haut du Morgarten, beaucoup de quartiers de rocs amoncelés, et en lancèrent d'autres au milieu des bataillons avec une grande vigueur. Lorsque les treize cents, établis sur le mont Sattel, virent l'effroi et le tumulte des chevaux, ils se précipitèrent en bon ordre du haut de la montagne, et tombant en pleine course sur le flanc de l'ennemi, brisèrent les armures avec leurs massues, et de leurs longues hallebardes percèrent ou assommèrent, selon l'occasion. Là périt la fleur de cette noblesse qui avait suivi le duc. Deux Gessler furent assommés, et l'on n'épargna pas Landenberg. Ce fut Arnold de Melchtal qui lui porta à la gorge un furieux coup de hallebarde, en s'écriant : « Dieu l'a voulu ! »

XXI

Ce combat coûta la vie aussi à plusieurs confédérés, entre autres au cousin et au fils de Walther Furst, le beau-père de Guillaume Tell. Ce qui contribua à la prompté défaite et au désastre complet des Autrichiens, c'est que dans l'étroit passage où ils s'étaient engagés, sur un chemin à demi gelé, la cavalerie ne put faire aucune manœuvre; beaucoup de chevaux effrayés se précipitèrent dans le lac. Pendant ce temps, l'infanterie

placée en arrière apprenait à peine ces désastres, et lorsque la cavalerie, terrifiée de cette mort si rapide des siens, se replia vivement en arrière, elle mit le désordre dans les premiers rangs de l'infanterie, qui ne put pas se développer. Les Suisses profitèrent avec tant d'habileté, d'énergie et de courage du trouble de leurs ennemis qu'au bout de deux heures de combat l'armée autrichienne, à moitié détruite et frappée de terreur, prit la fuite dans le plus grand désordre. Léopold, conduit par un homme qui connaissait le pays, s'échappa à grande peine, et s'enfuit, par des sentiers détournés, à Winterthur, où il arriva la pâleur sur le visage et la tristesse dans l'âme.

Après le combat de Morgarten, les trois cantons renouvelèrent à Brunnen l'antique et perpétuelle alliance, par laquelle les confédérés, quoique séparés par les monts et par les eaux, ne devaient former qu'une nation et comme le camp d'une armée vaillante à défendre la liberté.

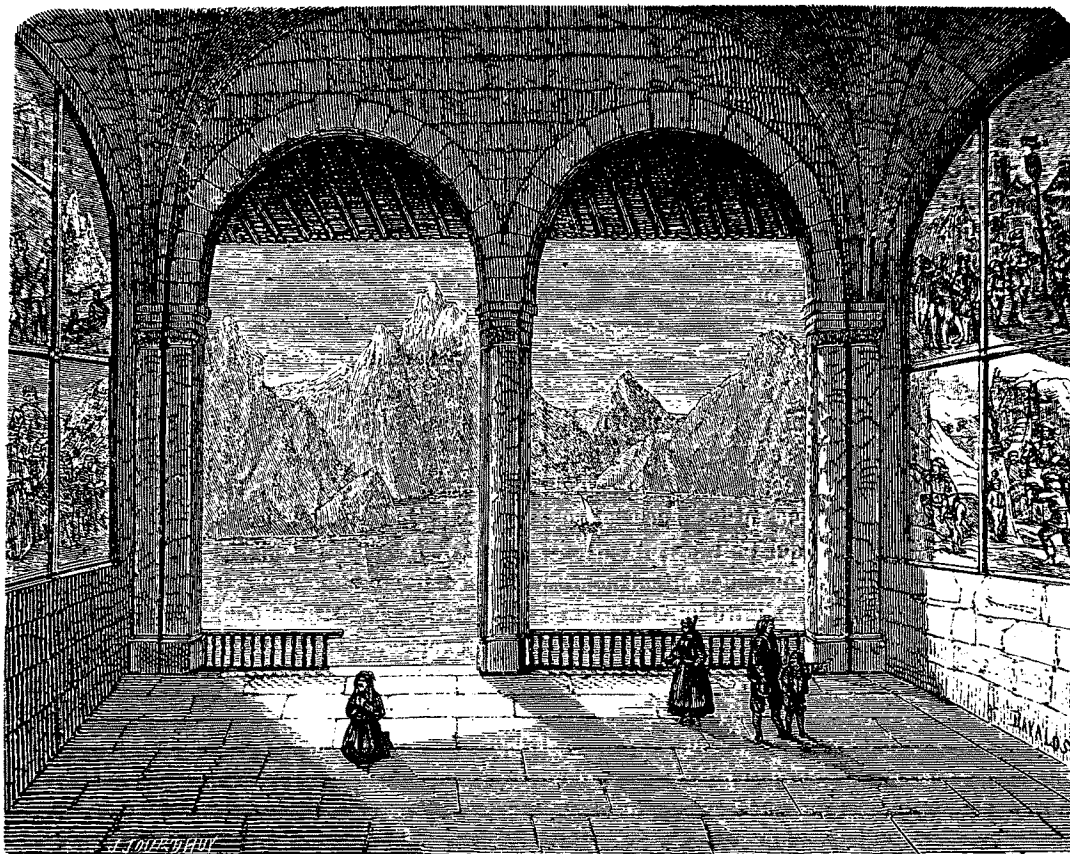
XXII

Lorsque par deux fois Guillaume Tell eut contribué puissamment à l'affranchissement de son pays, il retourna dans sa maison, où il vécut paisible et honoré au milieu des siens. La bataille de Morgarten ne devait cependant pas être son dernier combat. Vingt-quatre ans après cette date mémorable, la cause de la liberté réclama encore son bras. Voici à quelle occasion : plusieurs seigneurs puissants de l'Argovie et de la petite Bourgogne complotèrent de ruiner et d'asservir la ville de Berne. Cette cité avait contracté une alliance momentanée avec les Waldstetten. L'époque fixée pour la durée de cette alliance était expirée, mais les Bernois, dans le péril pressant où ils étaient, eurent recours à l'appui des confédérés. Ils députèrent vers eux leur avoyer, qui exposa quel danger courait la liberté des bourgeois de Berne, qui se trouvaient en présence d'ennemis bien supérieurs en nombre : si leurs anciens alliés ne leur prêtaient secours, ils étaient perdus sans ressources. A cette requête, les confédérés répondirent : « Cher sire, la véritable amitié paraît dans le péril; allez à Berne, dites à vos concitoyens que le peuple des Waldstetten leur fera voir comment il pense. » Aussitôt les landammans convoquèrent chacun les gens de leur commune. Guillaume Tell était encore parmi les habitants d'Uri, et l'ancien landammann Werner Stauffacher, très-avancé en âge, parmi ceux de Schwitz. Tous deux furent choisis pour conduire à Berne ceux de leurs concitoyens qui voudraient les suivre. Neuf cents montagnards demandèrent à faire partie de l'expédition. Ils passèrent le Brünig, descendirent les vallées et vinrent camper non loin de Berne. Lorsqu'ils furent réunis aux bourgeois de Berne, rassemblés au nombre de quatre mille, on délibéra sur le moment où l'armée devait marcher et sur la manière de livrer la bataille. Les Waldstetten dirent : « Vite et jusqu'à la dernière goutte de sang. » Ce conseil fut suivi, et après que le curé eut béni les combattants et leur eut rappelé que « si l'ennemi était fier de son nombre, Dieu punissait la morgue et récompensait le courage », la petite armée se mit en route. En tête marchait un prêtre por-

tant le corps du Seigneur. Les femmes et les enfants les suivirent des yeux jusqu'à ce qu'ils fussent hors de la portée de la vue, puis allèrent s'agenouiller tout le jour devant les autels des églises et dans les chapelles des grandes familles.

Les alliés rencontrèrent l'ennemi près de Laupen, et la lutte s'engagea immédiatement. Les bourgeois de Berne, sous la conduite d'Erlach, firent bravement leur devoir, mais les Waldstetten, à la voix de Tell et de Stauffacher, se ruèrent sur les chevaliers avec leur intrépidité ordinaire. Ils avaient choisis pour combattre une prairie res-

sur en rentrant dans ses foyers. Guillaume Tell lui survécut de quelques années. La mort de ce héros fut digne de sa vie. Un jour il vit un enfant qui se noyait dans le torrent de Burglen. C'était l'hiver : la neige couvrait le sol et l'eau était glacée. Le vieillard, oubliant son âge, n'hésita pas à plonger pour sauver l'enfant. Il parvint à le saisir d'une main ferme et à le ramener au rivage. Mais cet acte de dévouement devait lui coûter la vie. Un froid mortel avait envahi tous ses membres déjà à demi glacés par les ans ; rien ne put ranimer en lui la chaleur éteinte, et au bout de quelques heures il expira. Sa der-



Chapelle de Guillaume Tell, sur le lac des Quatre-Cantons.

serrée, de sorte que, comme à Morgarten, l'infanterie ennemie ne put pas se développer. La victoire fut complète, et ce combat assura pour jamais l'indépendance de la Suisse.

Ces derniers événements avaient démontré à toutes les villes de la Suisse la nécessité de s'unir entre elles. Lucerne demanda la première aux Waldstetten la faveur d'être admise dans leur confédération, d'autres cités suivirent cet exemple, et aujourd'hui un grand État libre, composé de vingt-deux cantons et comptant près de trois millions d'habitants, célèbre chaque année, à la même heure, une fête commémorative des exploits de Guillaume Tell le libérateur.

Les fatigues de cette dernière guerre avaient épuisé les forces du vieux landammann Werner Stauffacher. Il mou-

nière parole fut « Gessler ». Tous les habitants des Waldstetten vinrent s'agenouiller devant le cercueil de cet homme si bon et si simple qui n'avait eu, durant sa longue vie, qu'une seule passion : celle de la justice et de la liberté.

Longtemps les descendants de Guillaume Tell vécurent simplement dans la maison de leur aïeul. L'histoire ne nous apprend rien sur eux, sinon que la postérité mâle du héros s'éteignit dans la personne de Jean-Martin, en 1684, et sa postérité féminine, en 1720, dans la personne de Véréna.

La légende de Guillaume Tell a inspiré deux chefs-d'œuvre : l'opéra de Rossini et le drame de Schiller.

A. DESONNAZ.

LA TOUR D'AUVERGNE

1743 — AN VIII

PAR ANTOINE CAMUS

I

Il y a toujours eu dans l'armée, à toutes les époques et sous tous les régimes, de ces noms merveilleux, acclamés de tous, respectés par l'envie et que la voix de la renommée, — ce clairon d'or de l'histoire, — a jetés de bonne heure aux oreilles attentives et charmées de la légende. Noms symboliques et rayonnants qui traversent l'imagination comme des éclairs de gloire; noms aimés qui n'éveillent que des sympathies et qui viennent sans cesse remuer et vivifier dans le cœur des soldats les plus hautes, les plus belles et les plus pures traditions de l'honneur et du patriotisme. Ils se répètent de génération en génération, ces noms lumineux entre tous, comme de féconds enseignements; ils s'apprennent comme d'utiles leçons; ils se perpétuent comme de salutaires exemples. Ils ne sont pas seulement l'orgueil de la grande famille militaire; ils appartiennent encore, de par les droits imprescriptibles de la vertu, au Livre d'Or de l'humanité. Admirable prestige que rien n'affaiblit, popularité que rien n'émousse, grandeur que rien ne diminue, on les voit, ces noms imposants, garder leur éclat, résister aux caprices de l'opinion publique et braver avec une majestueuse sérénité l'oubli, l'insatiable oubli, — ce minotaure des réputations usurpées ou de mauvais aloi.

Et n'est-ce pas là, lorsque l'on y réfléchit avec impartialité, une de ces divines interventions de la Providence qui forcent, sous l'impulsion victorieuse de l'admiration, l'attention humaine à se détourner d'indignes objets, à rentrer dans sa voie naturelle, à se concentrer tout en-



tière sur la vie de ceux qui ont réuni dans d'harmonieuses proportions les entraînantesses sublimes du héros aux qualités plus modestes, quoique éminentes encore, de l'homme?

Trop souvent, hélas! la foule, — courtisane éprise de bruit et de fumée, — s'égare et s'abaisse à saluer le vice empanaché, la sottise triomphante, le cynisme enguirlandé qui s'affiche; trop souvent on la voit, docile esclave de la mode, faire cortège aux célébrités du ruisseau, adorer les faux dieux du succès, encourager les charlatans littéraires avec une étourderie et une mobilité étonnantes; trop souvent elle court, — cette foule avide d'émotions, — aux plaisirs vulgaires, aux distractions malsaines, se souciant peu, dans son ivresse badaude, de tout ce qui fut grand et désintéressé, de tout ce qui peut élever la pensée, raffermir le caractère, enflammer l'âme au souffle d'une noble émulation. N'est-il donc pas utile et vraiment moral que les pures renommées, les gloires humbles ou éclatantes aient à leur tour leur jour, leur heure, leur moment d'attention et de lumière pour rétablir l'équilibre troublé, et, en quelque sorte, pour réhabiliter l'intelligence humaine

de tant de déviations et de vertiges funestes? Il faut cette justice, il faut cette compensation pour excuser la multitude, et plus encore, pour refréner ses bas instincts, pour diriger ses curiosités, pour prévenir ses égarements et l'attirer dans les sentiers plus arides, mais droits et sûrs, de l'honnêteté et du devoir.

Il faut, disons-nous, que le dévouement, le génie et la vertu aient leur retentissement continu, leur propagande active, leur glorification perpétuelle, non plus

seulement dans l'ombre discrète du livre, dans le huis clos de la notice, mais sous mille formes, en tous lieux, à chaque instant, partout où un œil s'ouvre pour lire, où un cœur peut être brûlé par l'enthousiasme, où un cerveau peut s'ouvrir aux bienfaisantes clartés de la pensée. Oui, il est nécessaire et même indispensable que le bien ait, lui aussi, ses contagions puissantes, irrésistibles, permanentes : contagions de courage, de charité, de résignation, qui viennent s'emparer des âmes abattues, secouer leur torpeur, transformer leurs ambitions, purifier leurs passions et les pousser en avant sur la route ouverte par Dieu aux vaillants efforts de ceux qui luttent, de ceux qui souffrent, de ceux qui espèrent.

L'homme dont nous allons retracer la vie était un de ces nobles martyrs de l'honneur, — cette dernière religion des âmes généreuses, — du renoncement sans espoir, du sacrifice sans mobile, du désintéressement sans réserve.

Théophile Malo Corret de Kerbeauffret, connu plus tard sous le nom glorieux de La Tour d'Auvergne, naquit en Bretagne, à Carhaix, petite ville du Finistère, le 23 décembre 1743. M. Buhot de Kersers, dans un livre excellent où nous avons puisé plus d'un renseignement, n'a pas osé fixer d'une manière positive le lieu de sa naissance; il s'est borné à cette indication vague : « Vint au monde *auprès* de Carhaix. » Nous comprenons d'autant moins une pareille hésitation que les états de services officiels émanés du ministère de la guerre sont très-affirmatifs sur ce point. Au surplus, que La Tour d'Auvergne soit né au château de Kerbeauffret, ce qui est probable, ou à Carhaix même, cela ne nous importe que médiocrement et ne peut nous faire trébucher parmi d'oiseuses hypothèses.

La Tour d'Auvergne — nous négligerons de l'appeler autrement pour ne pas établir de confusion dans notre récit — eut pour père Olivier Corret de Kerbeauffret et pour mère Jeanne-Lucrèce Salzin, dame du Retz, veuve en premières noces du baron de Penandreff Kerantrex. Son enfance, calme et insouciant, dans laquelle nous ne rechercherons pas ces prodiges, ces signes précurseurs qu'on veut toujours trouver dans la jeunesse d'un homme illustre; son enfance, disons-nous, que rien ne distingue particulièrement, s'écoula dans son pays natal, au milieu des bruyères de la Cornouaille, dans cette âpre contrée que le doux Brizeux a si poétiquement nommée :

La terre de granit recouverte de chênes.

Il grandit dans l'ombre, en pleine liberté, aimé de tous, entouré de la sollicitude et de l'affection de ses parents, aussi soucieux des progrès de son intelligence que du développement et de la direction de ses sentiments. C'est à ce foyer honnête et béni qu'il reçut, entre des caresses et des exemples, cette forte éducation domestique où les douces suggestions de la piété alternaient avec les plus féconds enseignements de la morale, et dont l'influence tutélaire se fait sentir au milieu de toutes les épreuves et de toutes les traverses de la vie. Il fit ses études au collège de Quimper, et là, parmi des condisciples ardents au travail, avides de science et de couronnes, il ne tarda pas

à se faire remarquer par la précocité de son intelligence, par son application soutenue et surtout par sa prodigieuse mémoire.

II

En vain sa famille, lorsqu'il eut achevé ses humanités, voulut essayer de le détourner de la carrière militaire : la vocation l'avait mordu au cœur; tout fut inutile. Il s'abandonna à son idée pleinement, éperdument, comme s'abandonne la jeunesse qui ne veut avoir qu'un guide, le cœur; qu'un oracle, l'imagination, — cette ravissante étourdie. — Il rappelait ainsi, par cette opiniâtre prédilection, Turenne, son illustre ancêtre, que les biographes nous montrent, à l'aube de la vie, dormant tranquillement sur l'affût d'un canon.

Nous savons aujourd'hui de quel réveil ce sommeil a été suivi, et comment le boulet de Salzbach a couronné ce prophétique début.

La Tour d'Auvergne entra donc à l'école royale militaire de la Flèche et s'y prépara par de sérieuses études, par une conduite exemplaire, par un respect religieux de la discipline, à suivre un état où les mécomptes et les ironies de la fortune devaient souffleter plus d'une de ses illusions.

Le 3 avril 1767, il fut admis dans les mousquetaires noirs, mais il n'en fit partie que pendant quelques mois, par suite de la prompt obtention d'une sous-lieutenance dans le régiment d'Angoumois (infanterie). Enfin, le 21 mai 1771, il fut élevé au grade de lieutenant. Ce fut vers ce temps que le hasard lui fit jouer un rôle très-actif dans une malheureuse et regrettable affaire qui se passa à Marseille, où il se trouvait alors en garnison. Des cris proférés au théâtre, des plaisanteries malsonnantes et même d'injurieuses menaces provoquèrent un grave conflit entre des habitants plus agressifs que de raison et des officiers irascibles et prêts aux représailles; des actes de violence furent commis de part et d'autre. Les chefs s'interposèrent pour rétablir l'ordre, et la représentation continua; mais à la suite de ce scandale public une enquête fut ordonnée et suivie avec beaucoup de sévérité. Nous allons, dans l'intérêt de la vérité, citer quelques passages d'une lettre que La Tour d'Auvergne écrivit à M. de Tumeur, son beau-frère, pour lui raconter cette bruyante échauffurée, à laquelle la vivacité des passions mises en jeu avait donné subitement des proportions démesurées :

« ... Soyez d'ailleurs très-tranquille, mon très-cher frère, sur les suites de notre affaire : elle n'est pas de nature à nous faire appréhender aucune autre espèce de punition que celle d'arrêts ou de prison; mais le motif est trop glorieux pour nous, pour que nous ayons le moindre regret de tout ce qui s'est passé. Je ne vous cache pas que c'est moi qui ai tenu au capitaine du quartier les paroles consignées dans notre mémoire. En cela, je suivis peut-être plutôt les mouvements de mon cœur et de mon ressentiment que de ma raison; les circonstances, d'ailleurs, y donnèrent lieu. »

Dans une autre lettre adressée à la même personne et

antérieure à celle-ci, on lit cette phrase aussi digne qu'empreinte de sincérité :

« Au tribunal de la raison, nous aurions peut-être tort; mais à celui de l'honneur, nous gagnerons toujours notre cause; et ce sont les principes inflexibles de celui-ci qui doivent diriger tout homme qui en est jaloux. »

Et un peu plus bas, en guise de *post-scriptum*, on trouve la recommandation suivante : « Ne lisez pas cette lettre, je vous prie, devant ma mère. » Touchante précaution que nous relevons à dessein, parce qu'elle montre que celui qui avait à un si haut degré le sentiment de l'honneur cachait aussi dans les plis de son âme l'amour filial avec toutes ses délicatesses, tous ses scrupules et toutes ses ferveurs.

III

Quelque temps après ce malencontreux événement, le régiment d'Angoumois reçut l'ordre de se rendre à Avignon, où il ne fit que passer, et de là à Montauban. Ce fut dans cette dernière ville que La Tour d'Auvergne apprit la mort de sa sœur, tendrement aimée de son mari, M. du Timeur. Il partagea vivement la douleur de ce parent dévoué, de cet ami fidèle que la main de Dieu venait de frapper si rudement, et sous le coup de cette triste nouvelle, remué par une soudaine pitié, inspiré par une tendresse aussi prompte à la plainte qu'à la consolation, il écrivit une lettre qui est un chef-d'œuvre de sentiment, d'élévation et de virile éloquence.

Sensible et bon, reconnaissant pour le moindre service rendu, attaché étroitement à tous les membres de sa famille, fidèle dans ses affections, La Tour d'Auvergne sut toujours, en toute rencontre, à chaque occasion nouvelle, donner les preuves les plus concluantes de la générosité de son cœur et de l'immutabilité de ses sentiments. Nous avons cru, en appuyant sur ces détails en apparence secondaires, en notant ces particularités moins insignifiantes qu'on ne serait tenté de le croire, remplir intelligemment notre devoir. Nous nous sommes souvenu, en prenant la plume, de cette profonde parole d'un philosophe : « Il n'y a en ce monde que des commencements. » Certes, pour être juste au fond, la pensée de ce clairvoyant ironique a toutefois l'allure outrée du paradoxe; mais, pour nous, elle contient une vérité frappante qu'il est facile de dégager et de s'approprier. Or cette vérité lumineuse, cachée sous le voile transparent de l'expression et qui saute aux yeux dès qu'on veut la chercher, c'est que les commencements d'une vie l'annoncent, la découvrent, la renferment tout entière. Oui, les commencements ont dans chaque ordre d'idées ou de faits l'importance du germe pour la plante, de la racine pour l'arbre, de l'instrument pour le son; ils portent le mystère qu'on épie, l'inconnu qu'on pressent, l'avenir qu'on évoque. Gloire, Amour, Génie ou Vertu, toutes les passions, tous les sentiments, toutes les folies sublimes ou funestes ont des prodromes invariables, visibles ou secrets, qui trompent peu l'œil du vieillard, qui ne trompent jamais l'œil du physiologiste. Il ne faut donc rien omettre d'essentiel dans le récit des premiers pas d'un héros : un jouet brisé avec colère, une piécette donnée furtivement,

une larme versée en secret, peuvent être à leur moment la complète manifestation d'une individualité, et dire, selon le cas : despotisme, bienfaisance ou sensibilité. L'adolescent, c'est la fleur de ce fruit qui sera l'homme; l'obscurité d'aujourd'hui, c'est le nid fécond d'où s'élancera à plein vol la gloire de demain. Donc, pas d'oublis ni de négligences, pas de silences volontaires ni d'éliminations maladroites dans l'histoire des débuts de l'humble lieutenant qui va devenir le Bayard et un peu le Vauvenargues des armées de la République.

IV

Le régiment d'Angoumois ne séjourna pas longtemps à Montauban, et, soit que les nécessités du service le commandassent, soit que ces déplacements fussent en quelque sorte disciplinaires, il dut partir assez promptement pour Huingue. Assurément La Tour d'Auvergne ne put que souffrir de ces pérégrinations sans fin, sans utilité appréciable, du moins pour ceux qui s'y trouvaient condamnés, et dont le pire inconvénient peut-être était d'épuiser les ressources ou de jeter la perturbation dans le budget des officiers. Une autre raison encore, mais plus personnelle, devait plus tard lui faire maudire ces innombrables changements de garnison : il fut grièvement blessé, peu de temps après son arrivée dans sa nouvelle résidence, à la suite d'un accident dont l'origine et même la nature nous sont restées inconnues.

Après plusieurs semaines d'attente et d'efforts infructueux, les médecins, à bout de moyens de guérison, le firent partir pour Plombières, « étendu de toute sa longueur sur deux matelas, » dans un chariot construit en vue de ce transport si délicat et si difficile. A son arrivée, il avait encore « l'usage de ses deux jambes, » mais il ajoute vite en guise de correctif cette phrase saisissante : « comme un homme dont la poitrine vient battre presque sur les genoux. » Qu'on s'imagine la triste position et les atroces souffrances de cet homme jeune, actif, plein de fougue, et condamné ainsi à l'inaction, à l'expectative éternelle, aux impatiences fébriles de la maladie. Qu'on se figure cette imagination effarée, assombrie, évoluant dans le même cycle de pensées lugubres; ce cœur plus perplexe encore qu'effrayé; cette vaillance outrée du repos; ce soldat loin de la caserne qu'il aime, loin du drapeau qu'il ne voit plus et qui peut — ô douleur! — voler au feu sans lui. Puis la pauvreté, cette lèpre que les plus stoïques veulent cacher; la pauvreté, dont les plus forts redoutent la morsure, qui vient s'ajouter à tous ces maux, les aigrir, les irriter, et par moment les doubler par l'inquiétude, par l'abandon, par le dénuement.

Heureusement les secours lui vinrent bientôt de deux côtés à la fois : le Ciel diminua la rigueur des épreuves qu'il lui avait envoyées, et quelques-uns de ses camarades, traversant la localité où le cloaient ses infirmités, le visitèrent, l'égayèrent, et durent lui ouvrir à la fois beaucoup leur cœur et un peu leur bourse. Enfin, grâce à cette loi rémunératrice qui, dans la vie, fait habituellement succéder en nombre égal les joies aux tristesses, les dames chanoinesses de Remiremont, par l'intermédiaire de l'une d'elles, recueillirent La Tour d'Auvergne et lui prod-

guèrent charitablement, avec une sollicitude exemplaire, tous les soins que comportait sa position. Plus tard, M. du Timeur, toujours attentif aux besoins de son jeune parent, dont il gouvernait la modeste fortune, lui donna aussi les marques les plus vives d'un attachement qui ne se démentit jamais. Toutes ces sympathies compatissantes, soudainement éveillées autour du lit du pauvre perclus, le soutinrent au sein de ses souffrances et lui rendirent ce

Le moment de cette revendication était d'ailleurs on ne peut plus opportun, aussi la demande de notre héros fut accueillie comme elle méritait de l'être, c'est-à-dire avec bienveillance et considération. On peut se convaincre des excellentes dispositions du chef de l'illustre maison de Bouillon, en consultant l'acte solennel dans lequel l'état de l'impétrant est fixé d'une manière formelle et définitive. A ceux qui s'étonneraient de cette préoccupation



Les chefs s'interposèrent pour rétablir l'ordre, et la représentation continua. (Page 122, col. 2.)

qu'il avait perdu avec une sérénité vraiment chrétienne : l'espoir en l'avenir ; — ce bel avenir dont il avait certainement l'intuition et comme la vision intérieure.

V

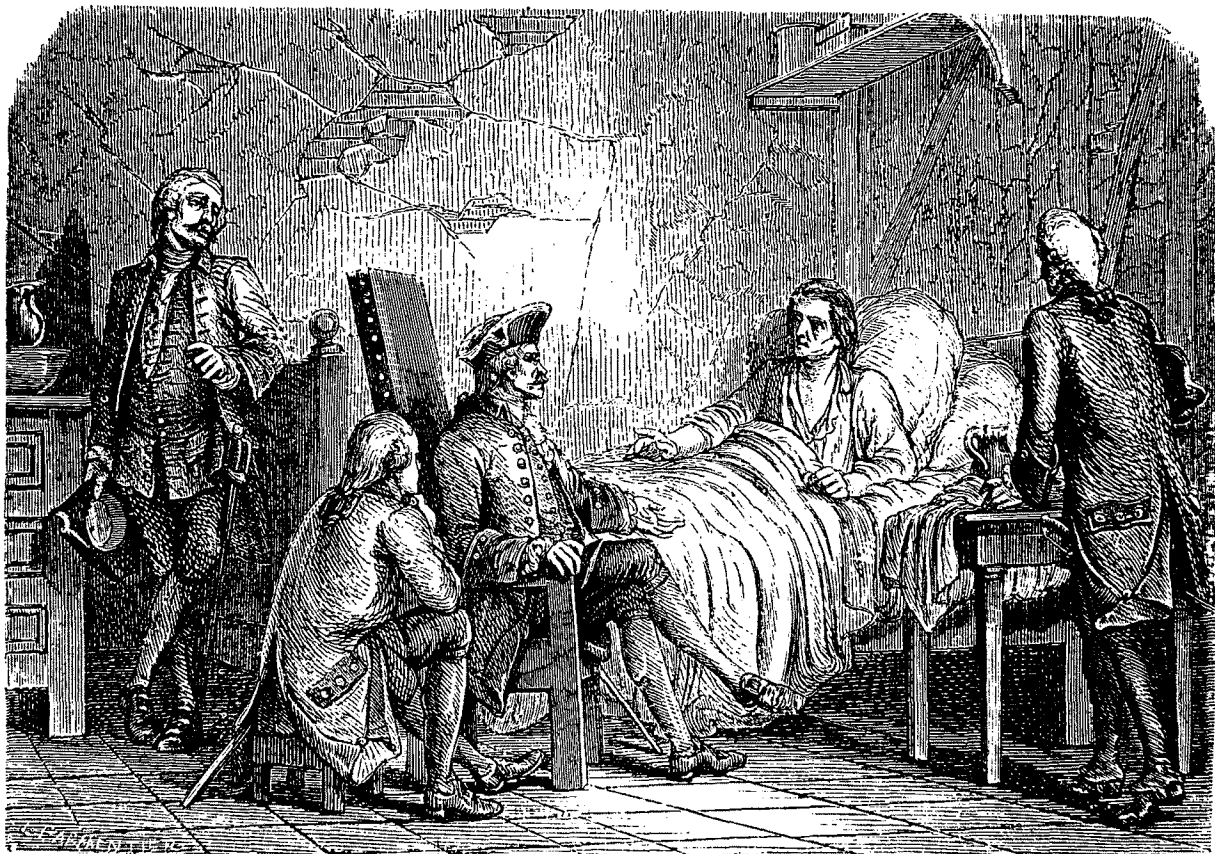
Ce fut vers cette époque qu'il présenta une respectueuse requête au duc de Bouillon, pour obtenir de ce dernier une reconnaissance authentique de ses droits à porter le nom de La Tour d'Auvergne, ce nom auquel il a rendu en renommée ce que celui-ci lui avait prêté en notoriété.

nobiliaire chez un homme d'une intelligence si haute et d'une fierté où il entraînait pourtant une si rare modestie, nous répondrons que La Tour d'Auvergne, si droit en toute occasion, ne poursuivit sans doute ce redressement généalogique que pour rétablir clairement une extraction qui pouvait être contestée à ses descendants ou à ceux de ses parents. Peut-être aussi — nous risquons cette hypothèse — céda-t-il à l'influence des mœurs d'une époque où la noblesse de race avait encore un semblant de prestige qui allait bientôt disparaître dans les orgies de sang de la Révolution. Au surplus, quels qu'ils fussent alors,

les motifs de sa conduite sont embarrassants à déterminer, et les suppositions qui ne s'appuient sur rien de plausible nous semblent trop futiles pour nous y livrer. A quoi bon des recherches puérides sur un fait qui nous est indifférent, à nous qui ne reconnaissons et n'honorons que la noblesse des sentiments et des œuvres? La gloire se moque bien, elle, — la grande capricieuse, — de l'ancienneté d'un blason ou de l'éclat des noms qu'elle jette à la postérité; elle s'inquiète bien des distinctions qui aveuglent, des titres qui se lèguent et qui devraient se mériter. Elle ne s'arrête pas, heureusement, à tous ces hochets donnés aux mains avides de la vanité humaine; elle prend à son gré, en souveraine qu'elle est, l'inconnu

nous, où la fortune lui souriait après lui avoir tourné le dos, il refusa tout; il resta capitaine comme il le fut toute sa vie. Il y aurait, dans ce désintéressement sans pareil, un argument décisif à opposer aux allégations de ceux qui prétendraient que La Tour d'Auvergne avait compté sur l'éclat de son nouveau nom pour faire brillamment son chemin.

Nous sauterons rapidement sur d'obscurs détails qui ralentiraient inutilement notre récit. Le mauvais état de la santé de notre héros et probablement le vif désir de revoir sa famille le décidèrent à solliciter un congé de convalescence qu'il passa à Guingamp, chez M. du Timeur, son beau-frère. A l'occasion de ce voyage, et sous l'im-



Et quelques-uns de ses camarades, traversant la localité où le clouaient ses infirmités, le visitèrent. (Page 123, col. 2.)

qui lui paraît digne, le roturier, — Shakspeare ou Molière, — dont elle fait un roi en lui mettant au front la couronne de l'immortalité, la seule que les hommes n'arrachent pas à volonté.

VI

D'ailleurs, plus on avance dans l'étude de la destinée de La Tour d'Auvergne, plus on se défie des inductions légères, plus on surveille son jugement que de vagues apparences pourraient égarer, plus aussi on serre de près la vérité. En effet, à l'heure où il fut en position d'accepter des grades, il n'en voulut pas; au moment où la Fortune, — cette maîtresse coquette qui donne à qui refuse et refuse à qui demande, — au moment, disons-

pulsion d'une tendresse toujours en éveil, il se rendit à Paris et courut visiter un de ses oncles, d'un âge très-avancé, retiré chez les dames de l'Enfant-Jésus et peut-être oublié de tous, hormis de La Tour d'Auvergne, qui eut toujours la mémoire du cœur. Malgré une gêne réelle produite par les dépenses inévitables qu'entraîne une longue maladie, le jeune officier trouva pourtant le moyen de prélever sur ses modiques ressources une petite somme d'argent destinée à adoucir les privations de ce pauvre vieillard isolé du monde, sans appui, et que la mort guettait déjà dans l'ombre. Attendrissant bienfait qui rappelle le denier de la veuve, et qui, parfum pénétrant, révèle comme une fleur de bonté toujours épanouie, toujours souriante, dans l'âme de La Tour d'Auvergne.

VII

Hélas ! ses infirmités inguérissables et dont rien ne pouvait triompher avaient parfois des recrudescences affligeantes, des retours imprévus qui lui suscitaient chaque jour les plus graves difficultés et le contraignaient à des dépenses ruineuses. Néanmoins il persista dans la voie choisie ; il ne voulut pas désertir une carrière dont les nombreux mécomptes eussent lassé une fermeté moins opiniâtre, une vocation moins robuste, une volonté moins ardente. Il se résigna à attendre et à espérer encore ; puis, pour se reposer de ses ennuis ou pour témoigner hautement sa reconnaissance au chef d'une famille fière de le compter au nombre de ses membres, il se rendit à Navarre, auprès du duc de Bouillon, et trouva là, avec une hospitalité vraiment fastueuse, d'élégantes distractions bien faites pour effacer dans son esprit le souvenir de tant d'épreuves subies, de tant de tracasseries et de soucis multipliés sous ses pas. Dans cette atmosphère mondaine, au sein d'une société aimable et polie, à côté d'un parent qu'il aimait et dont il était aimé, La Tour d'Auvergne dut se sentir revivre sous tant de salutaires influences ; sous ce rayon de joie illuminant enfin son existence morne et désolée. Il revint à son corps, plus gai, plus fort, plus confiant dans l'avenir ; le bonheur, même court et fugitif, a le secret de ces dilatations joyeuses, le pouvoir de ces épanouissements instantanés.

Enfin, un beau jour, La Tour d'Auvergne crut pouvoir saisir l'occasion, — cette déesse ailée qui revient rarement où elle a déjà passé ; — il entrevit la possibilité de dégainer son épée, rongée par la rouille de l'oïveté, de courir au devant du danger et de lasser ou peut-être de guérir ses souffrances au sein des camps, au milieu des âpres et fortes émotions de la guerre. Dès lors il ne se posséda plus. L'île de Minorque, où l'armée franco-espagnole sous les ordres du duc de Crillon assiégeait Mahon, devint l'objet de tous ses rêves, la cible vers laquelle ses vœux les plus chers volaient, rapides comme des flèches. Sans perdre un instant, quoique toujours malade et en position d'absence par suite d'un semestre qui lui avait été accordé, il écrivit à Paris pour obtenir l'autorisation nécessaire à son départ. Au lieu de la permission formelle qu'il sollicitait, il ne reçut, malgré de pressantes démarches faites en son nom, que l'assurance de n'être ni inquiété ni réprimandé à raison de son projet. À parler franc, on lui promit de tolérer son voyage, de fermer les yeux sur cette « honorable équipée, » mais la bonne volonté de ses chefs s'arrêta à cette limite assez équivoque. Néanmoins, sans se soucier des restrictions et des ambiguïtés d'une réponse androgyne qui participait du *oui* et du *non*, La Tour d'Auvergne s'empressa de rejoindre le duc de Crillon et lui demanda, comme volontaire, une place dans son armée. Nous le voyons, par la pensée, ce bouillant jeune homme, accourir à l'ombre du drapeau, frémissant de joie, grisé par l'espérance, impatient de se montrer, prenant possession, avec l'avidité d'un conquérant, de ce terrain préparé pour la lutte, pour les explosions du courage, pour les magnifiques ascensions de l'héroïsme. Hâtons-nous d'écrire, en nous appuyant

sur les diverses relations de ce siège, que pendant toute la campagne La Tour d'Auvergne fut toujours en avant, au péril, en face de la mort mille fois bravée et mille fois saluée sous la grêle des balles.

VIII

Ses contemporains attestent dans les termes les plus flatteurs pour lui toute une série d'actions d'éclat, de traits de bravoure, de prodiges de dévouement qui, par leur variété même, nous forcent à citer au hasard. Voici quelques particularités prises dans l'une de ces relations : « Sous le feu de la mousqueterie et du canon de la place, il coula une frégate anglaise et brûla les bâtiments munitionnaires de l'ennemi. » L'auteur de ce récit, qui a été un témoin oculaire de tous les faits qu'il affirme, ajoute encore : « Après une action très-vive, il revint sous le feu de la batterie anglaise et sauva un soldat blessé, le retira et le porta sur ses épaules au camp espagnol. »

Plein d'admiration pour la valeur, l'énergie et les remarquables capacités de notre héros, le duc de Crillon lui offrit le commandement des volontaires qui le comptaient dans leurs rangs, mais La Tour d'Auvergne repoussa avec une modestie peu commune cette honorable distinction. Toutefois, pour ne pas exagérer, dans le sens d'un rigorisme farouche, des scrupules fort respectables, il accepta le poste plus humble quoique aussi périlleux d'aide de camp du général.

Malheureusement, il ne put conserver longtemps l'obscurité position qu'on lui avait faite et qui suffisait à son ambition. Son effacement volontaire et le soin qu'il avait mis à se faire oublier ne purent désarmer l'envie ni contenir les sourdes jalousies qu'il avait allumées. On le desservit à la cour, on présenta sa conduite sous un faux jour, on se plaignit ouvertement de la tolérance dont il était l'objet, et toutes ces menées souterraines, toutes ces clabauderies d'antichambres, qui n'auraient dû trouver que le mépris, provoquèrent son rappel immédiat.

On lui ordonna de rejoindre son régiment et on le menaça, en cas de désobéissance, d'une radiation définitive des cadres. La Tour d'Auvergne fut atterré de cette brusque décision ; il en souffrit si profondément qu'elle lui arracha ces phrases amères mais résignées : « De pareils procédés sont peu faits pour inspirer cette émulation qui produit de grandes choses ni pour animer de l'amour de la patrie et de la gloire. Je sais cependant qu'elles n'affaibliront jamais en moi les sentiments que j'ai toujours eus pour l'honneur et pour mes devoirs. » Ces nobles paroles sont restées comme des germes féconds dans la grande âme de la Tour d'Auvergne ; elles ont été, en quelque sorte, la règle et la boussole de sa vie. Nous aimons cette fermeté inébranlable en face des injustices humaines ; nous aimons cette fière constance dans le devoir, ce mâle amour de l'honneur pour l'honneur ; nous admirons de toutes nos forces cette rare abnégation du *moi* à une époque d'insatiables convoitises, cette élévation de sentiments dans un temps où les ambitions les plus effrénées montaient en croupe derrière les bassesses les plus viles et les vices les plus insolents.

IX

Mais la Révolution française accourait à pas de géant. Elle couvait ses haines et aiguisait ses piques; elle allait, cette folle lionne, se ruer, en rugissant, sur les privilégiés, sur les fausses grandeurs et sur les faux dieux, sur le passé lourd de hontes et sur la royauté souillée et chancelante. En ces jours de trouble et de vertige où les rangs étaient confondus, où la noblesse elle-même pactisait avec l'ogre qui devait la dévorer ou du moins lui faire d'incurables blessures, La Tour d'Auvergne eût le courage et le bon sens de ne renier ni ses croyances ni ses principes.

L'amour de la patrie — ce glorieux amour qui survit à tous les autres — fut le radeau-sauveur qui le préserva du naufrage, le divin cordial qui le soutint toujours, qui le mit au-dessus des suggestions de l'esprit de parti, au-dessus des défaillances, au-dessus des apostasies.

Aussi il faut l'entendre s'écrier devant des officiers de son régiment qui viennent le prier de ne pas mettre son épée au service de la République :

« Périsse le lâche qui abandonne son pays au moment
« du danger! *jusqu'à la mort je serai son ami; jus-*
« *qu'à mon dernier soupir j'embrasserai sa cause.*
« J'appartiens à la patrie; soldat je lui dois mon bras;
« citoyen je dois respect à ses lois. »

Evidemment, pour quiconque veut ouvrir les yeux il y a là une droiture de caractère, une générosité de sentiment, une dignité d'attitude devant lesquelles on ne peut passer indifférent. Nommé capitaine en 1784, sous l'ancien régime, il ne voulut jamais accepter de nouveau grade d'un gouvernement qui n'eût certainement pas ses sympathies mais auquel il resta toujours fidèle.

Les événements qui se préparaient étaient d'ailleurs on ne peut plus propres à ouvrir la carrière des armes à tous ceux qui aimaient le péril et la gloire, à tous les jeunes gens hardis et aventureux, à toute cette légion de héros anonymes, d'où allaient sortir tantôt un Hoche, tantôt un Marceau. La coalition s'agitait à nos frontières et l'Europe, inquiète mais attentive, n'attendait qu'une occasion favorable pour étouffer à son berceau une république naissante, mais déjà redoutable comme la force et provocante comme le défi. L'aiglette française effrayait et stupéfiait les vautours étrangers prêts à envahir notre sol. Tous les porte-couronnes portaient la main à leur front comme pour s'assurer que leur diadème ne s'était point évanoui; ils tremblaient sur leur trône; ils suaient la peur par tous les pores, parce qu'ils comprenaient par une mystérieuse intuition l'étendue et la gravité de la rénovation sociale dont la France avait pris l'initiative.

X

Un des premiers le roi de Sardaigne, qui avait longtemps hésité avant de tirer l'épée contre nous, mais que l'exemple de l'Allemagne avait probablement entraîné, commença les hostilités; — imprudence qu'il paya bientôt comme on paye toutes les imprudences. A ce jeu

sanglant il perdit la Savoie et vit promptement ses Etats transformés en un formidable champ clos où la France et l'Autriche se mesurèrent avec un acharnement extraordinaire.

Comme on peut le deviner sans peine, le premier coup de fusil tiré sur nos frontières fit bondir et tressauter le cœur de La Tour d'Auvergne. Il partit sans retard pour l'armée des Alpes. La campagne promettait d'être brillante et notre héros applaudissait secrètement à l'ère de combats qui s'ouvrait, aux luttes grandioses auxquelles il allait prendre part. Il allait retrouver son véritable élément, respirer l'odeur de la poudre, prendre sa place d'honneur au pied du drapeau et surtout répandre, avec prodigalité, son sang pour la défense du pays. A peine fut-il arrivé au camp, à peine fut-il entré dans les rangs de ceux auxquels il allait montrer à vaincre, qu'il souhaita impatiemment l'occasion de marcher en avant, de courir à l'ennemi et de dépasser les autres de toute la furie de son incomparable bravoure. Les circonstances ne tardèrent pas à le pousser par les épaules où il voulait aller le premier, c'est-à-dire au danger le plus grand, au poste le plus périlleux.

Le 11 novembre 1792 le général Montesquieu, qui, d'après les instructions qu'il avait reçues, devait se borner à surveiller les mouvements du roi de Sardaigne, demanda l'autorisation de franchir la frontière et d'envahir le territoire ennemi. On lui permit facilement cette marche offensive, qui, d'ailleurs fût devenue vite une nécessité de la situation. Après avoir ordonné au général Anselme de combiner les mouvements de sa division avec ceux de la flotte qui allait partir de Toulon sous les ordres de l'amiral Truguet, il porta lui-même, le 16 du même mois, son camp à une faible distance du fort des Barreaux. De leur côté nos adversaires se retranchaient en toute hâte et leurs travaux de fortifications étaient à peu près achevés au château des Marches et à Notre-Dame de Mians.

XI

Aussi, dès que le général français apprit que les Sardes faisaient avancer l'artillerie pour occuper et défendre les plateaux environnants, il s'empressa d'envoyer le général Laroque appuyé de forces suffisantes pour tourner cette importante position. La Tour d'Auvergne eut la bonne fortune d'être chargé, à la tête de plusieurs compagnies, d'exécuter ce mouvement circulaire, plein de difficultés, mais qui devait être, en cas de succès, d'une portée considérable.

Fier de la mission qui lui était confiée, résolu à tout, hormis à reculer, il s'élança l'épée haute et entraîna ses soldats, électrisés soudainement par la contagieuse vaillance de leur chef. Les Piémontais furent culbutés en quelques minutes et s'enfuirent bientôt en laissant leurs pièces entre nos mains. Leur déroute fut si complète et si foudroyante que les fuyards eux-mêmes furent massacrés, pendant leur retraite, par la cavalerie française qui avait manœuvré en prévision de cette défaite. A la suite de cette rapide victoire le pays conquis se déclara pour la République, et le 26 La Tour d'Auvergne, qui comme

toujours marchait à l'avant-garde, entra triomphalement à Chambéry.

De tels préludes, à une époque où le courage individuel était apprécié en raison même du rôle immense qui lui était assigné par les besoins de la situation, devaient attirer l'attention de l'armée sur celui qui s'annonçait d'une manière si remarquable et dont le premier coup avait été un coup de maître.

Plus tard, l'Espagne, qui avait louvoyé et couru des bordées diplomatiques avant de prendre une attitude

frénétiques, avec la fièvre divine du patriotisme dans les veines, dans le cœur, dans la tête.

XII

La réalisation du mot ambitieux de Pompée était accomplie; la France n'avait eu qu'à crier : Aux armes! et des légions étaient sorties tout à coup de ses flancs maternels pour se précipiter aux frontières et lui faire un rempart de baïonnettes en même temps qu'une glorieuse ceinture d'héroïques dévouements. Le 23 avril le général



Il revint sous le feu d'une batterie anglaise, et sauva un soldat blessé. (Page 126, col. 2.)

menaçante dans le grave conflit qui s'étendait de toutes parts, se décida pourtant à embrasser la cause de l'Europe coalisée et nous déclara la guerre. Mais la France, en ces jours mémorables à tant de titres, ne comptait déjà plus ses ennemis; un de plus ou un de moins ne pouvait ni l'intimider ni la réjouir. Les échos de notre sol avaient roulé de province en province, de village en village ce cri terrible et suprême : *La patrie est en danger!* et de tous côtés, comme les affluents d'un fleuve qui viennent le grossir, des bandes de volontaires volaient aux armées, follement, aveuglément, avec des transports

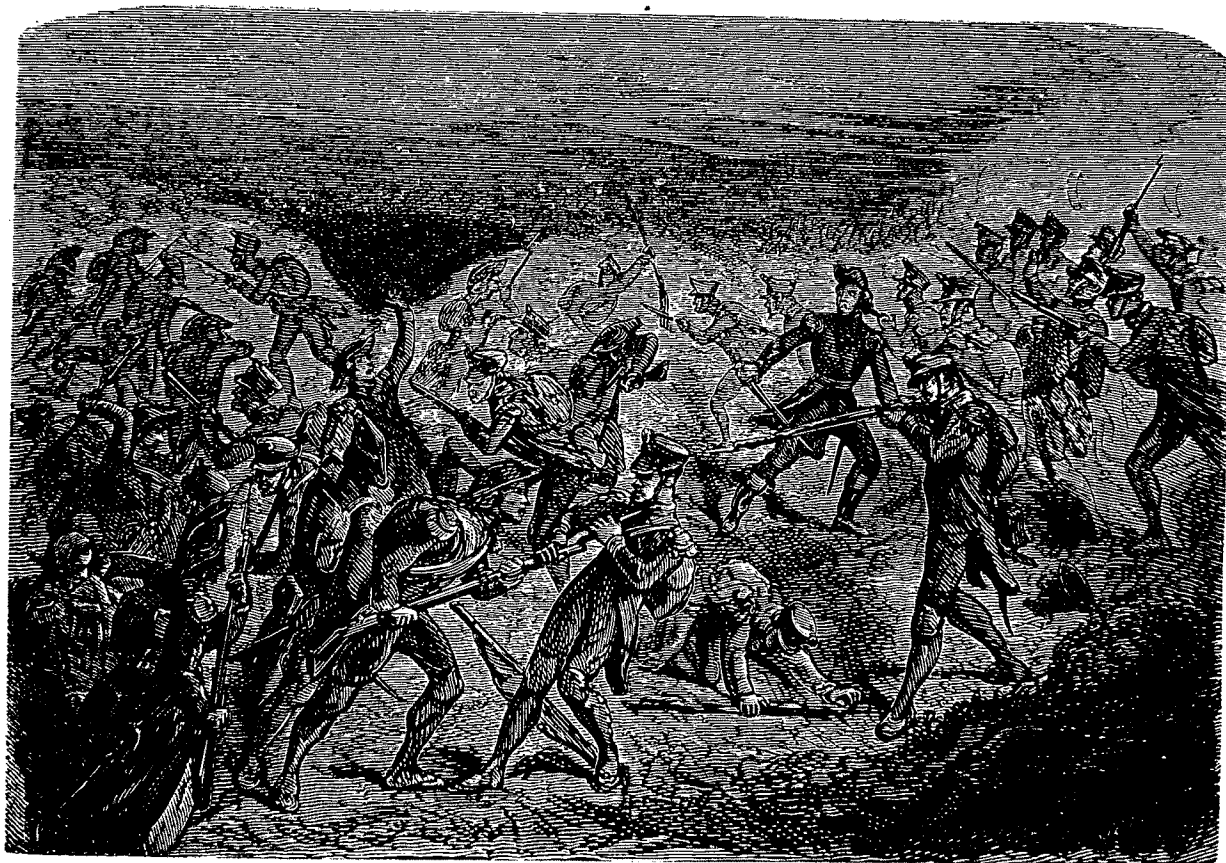
Servan fit avancer l'armée espagnole et occupa Andaye. Puis, sans attendre des éventualités contraires à ses projets, il prit promptement toutes ses dispositions, partagea ses forces en plusieurs corps et attendit, ainsi préparé, l'heure de la lutte prochaine.

Aussitôt que ses préparatifs furent achevés, le général don Ventura Caro crut opportun de donner le signal du combat. Son artillerie fut chargée d'entamer, avec les voix de bronze de ses canons, cette chose épique et formidable qu'on pourrait appeler — le dialogue solennel du champ de bataille! — Une grêle de boulets et d'obus

tomba subitement sur nos troupes et y fit des vides immenses; ce fut comme une bourrasque de mitraille balayant des rangs entiers et fauchant les hommes comme des épis. En présence de pareils ravages, nos soldats eurent l'inévitable stupéfaction que causent certaines surprises, et nous allions peut-être perdre l'avantage, lorsqu'un chef de bataillon d'infanterie légère, — un héros inconnu et oublié comme tant d'autres, — ranima le courage ébranlé des compagnies, les enflamma par son exemple et changea ainsi, on peut dire miraculeusement, une défaite probable en victoire certaine. Don Ventura Caro, déçu et honteux comme un joueur que la fortune a malignement berné, fut contraint de se retirer et de repasser la Bidassoa.

L'amour-propre se mêlait naïvement à l'enthousiasme.

Pour se consoler de l'échec d'Andaye et peut-être aussi pour métré l'imprévu au service de leurs combinaisons, les Espagnols s'avisèrent de surprendre le camp de Sarre. Pour s'assurer toutes les chances favorables d'une entreprise aussi téméraire qu'audacieuse, ils l'attaquèrent à l'improviste, la nuit, en ouvrant le feu avec une formidable artillerie dont les décharges meurtrières devaient, selon leurs prévisions, jeter l'épouvante parmi les Français. Nous devons avouer que leur but fut atteint en partie, du moins au commencement de l'action. Arrachés brusquement au sommeil, aburés et stupéfiés par le vacarme qu'entraînent presque toujours ces alertes inattendues, nos soldats se débandèrent au milieu du plus



La Tour d'Auvergne au camp de la Sarre. (Page 129, col. 2.)

XIII

La part de La Tour d'Auvergne dans cette rencontre, où le succès avait eu des caprices d'enfant terrible, fut naturellement large et belle. On le cita à diverses reprises dans les rapports officiels et toujours d'une façon spéciale, avec les plus vifs éloges et dans des termes capables d'enorgueillir l'âme la moins accessible à la louange. Chose rare et digne de remarque, il cachait ses actes de courage avec le même soin que d'autres en eussent mis à les divulguer; il fallait, pour qu'ils parvinssent aux oreilles de ses chefs, que les grenadiers qui l'adoraient les répétaient avec une persistance où

affreux tumulte, et le commandant la Chapelette, qui ne put dominer à temps le désordre, fit sonner la retraite; triste ressource qui eût provoqué l'égorgeement en masse de nos troupes sans l'intrépidité vraiment inspirée de La Tour d'Auvergne.

Ce dernier, qui avait promptement compris les sanglantes conséquences d'une fuite précipitée, rallia sur le champ ses grenadiers, se plaça résolument à leur tête et couvrit, avec une habileté et un courage incroyables, la marche rétrograde des nôtres. Pendant toute la durée de ce mouvement sauveur, La Tour d'Auvergne, d'une fermeté, d'une bravoure et d'une beauté incomparables, dépassa le terrain pied à pied, sans broncher, avec une étouffante énergie, et sut, grâce à son intelligente tactique, épargner le sang français, qui, sans lui, eût coulé à

flots et même sans cette résistance désespérée qui enlève à un revers les crêpes odieux de la honte.

Dans ce combat démesuré et hasardeux, où l'infériorité du nombre pouvait être si fatale à nos armes, notre héros trouva ses Thermopyles. Ce jour-là, Léonidas fut égalé sinon dépassé.

XIV

Mais tous ces engagements partiels et successifs, aussi meurtriers que peu décisifs, devaient être suivis d'une bataille et d'une victoire plus significatives et plus complètes. Malgré leur supériorité numérique et malgré l'avantage immense des positions importantes qu'ils occupaient, les Espagnols furent enfin délogés, battus et contraints de repasser une seconde fois la Bidassoa, — ce Rhin obscur d'une obscure quoique glorieuse campagne.

La Tour d'Auvergne, qui, à l'affaire du camp de Sarre, avait touché au sublime du courage militaire, continua, dans toutes les rencontres, à mériter de plus en plus le surnom de « brave parmi les braves ». Dans une seule journée, il reçut sept balles dans ses vêtements, et chose singulière, sans la plus légère blessure, sans la plus petite contusion.

Aux yeux des soldats, sur lesquels il exerçait un ascendant inouï, cette invulnérabilité relative se colorait des plus vives nuances du merveilleux; aussi ses grenadiers prétendaient avec une crédulité superstitieuse qu'il avait le *don de charmer les balles*. Ils avaient raison ces humbles troupiers. Oui! La Tour d'Auvergne *charmait les balles*, mais comme les héros savent le faire, c'est-à-dire en se moquant d'elles, en fermant l'oreille à leur sifflement, en affrontant gaiement leurs morsures. La belle conduite de notre héros attira l'attention du général commandant, qui, pour reconnaître tant de services signalés et pour récompenser une valeur à laquelle chacun rendait hommage, lui offrit de l'avancement, seule chose qui fût en son pouvoir pour payer ce qui ne se paye jamais entièrement, la sainte folie du dévouement. La Tour d'Auvergne ne voulut rien accepter, mais il refusa les grades qu'on lui offrait, sans arrière-pensée, sans toutes les grimaces de certaines modesties qui sont des vanités féroces; il refusa avec la noblesse mêlée de candeur d'un homme qui ne voit dans le devoir rempli ni mérite ni supériorité. Toutefois, sans violenter sa conscience et par un expédient ingénieux, le général commandant, qui voulait utiliser l'immense influence que La Tour d'Auvergne exerçait sur les soldats, plaça sous les ordres de ce dernier toutes les compagnies de grenadiers du corps d'armée, pour qu'il pût, le cas échéant, agir sur une plus grande échelle. Cette division spéciale, dont l'effectif s'élevait à neuf mille hommes, fut bientôt baptisée: on l'appela la *colonne infernale*; dénomination pittoresque qui disait assez clairement ce que valait et ce que pouvait oser cette légion d'élite.

XV

Parmi de nombreux épisodes dignes d'être reproduits et de se rattacher comme les parties à l'ensemble, à la pure, à la grande vie que nous racontons, nous choisis-

sous un fait assez peu connu, quoique d'une piquante originalité, et qui mérite de trouver place ici.

Un jour La Tour d'Auvergne fut chargé de *prendre* (est-ce bien prendre qu'il faut écrire?) la citadelle de Saint-Sébastien. La mission était aussi périlleuse que difficile; mais notre héros aimait, on le sait, à se jouer des obstacles comme le vrai marin se joue de la tempête. Accompagné d'une poignée de soldats et muni d'une pauvre petite pièce de canon, qui certes n'aurait jamais fait croquer la Bastille, il sauta dans une barque et s'avança vers le fort, en feignant adroitement d'être suivi de forces plus considérables. A son arrivée, il somma la place de se rendre; mais le commandant espagnol, qui avait de l'esprit, lui répondit finement: « Songez, capitaine, que vous n'avez pas tiré un seul coup de canon sur la citadelle; faites-moi au moins *l'honneur de la saluer*, sans cela je ne puis la rendre. » La Tour d'Auvergne, qui avait autant de courtoisie chevaleresque que de bravoure, comprit toute la justesse de l'ironique objection de son adversaire. Aussi, sans proférer un mot, il retourna à sa barquette, fit jouer son humble pièce d'artillerie, réitéra sa sommation, et reçut enfin les clefs de la forteresse. N'est-ce pas là une aventure charmante et qui peint à vif le caractère si profondément français de notre héros? A notre avis, ce trait est d'une adorable crânerie, et sur la terre classique des *romanceros*, dans le pays qui a vu grandir et fleurir la renommée de don Quichotte, il emprunte, comme une délicieuse couleur locale, un exquis parfum de vieille légende.

Eh bien! le croira-t-on, pendant que La Tour d'Auvergne, oublieux de ses intérêts, indifférent aux récompenses les plus légitimes, s'illustrait ainsi, tantôt par son désintéressement, tantôt par son courage, le gouvernement de ce temps, ombrageux comme tous les gouvernements de transition, voulut, sans doute par défiance, le contraindre à renoncer à son grade et à quitter les rangs de l'armée. Les politiques ambitieux de cette époque troublée qui, pareille aux mers subitement remuées, vit souvent la fange remonter à sa surface, craignaient peut-être que ce loyal gentilhomme, cat intègre et vaillant soldat, ne fit servir sa popularité naissante au profit de son ambition. Crainte chimérique! méfiance outrageuse! qui s'expliquent à peine et qui ne peuvent s'excuser, lorsqu'il s'agit d'un homme comme La Tour d'Auvergne. Mais l'énergie opiniâtre du jeune *suspect*, et surtout l'indignation menaçante des soldats qui, eux, jugeaient leur chef autrement que les tristes patriotes qui voulaient l'enlever à leur affection, empêchèrent cette honteuse mesure de recevoir son exécution. Nous ne doutons pas qu'une sédition n'eût éclaté si la mise en non-activité de notre héros eût été prononcée. Ses subordonnés avaient une tendresse illimitée, un amour aveugle pour lui; d'un mot il les entraînait, d'un regard il les électrisait, d'un geste il les emportait comme le vent d'automne emporte les feuilles jaunies, partout où le poussait sa bouillante intrépidité.

XVI

La Tour d'Auvergne avait à un haut degré l'instinct, la préoccupation de sa dignité; il ne souffrit jamais que

personne y portât atteinte; il regimbait courroucé sous tout procédé équivoque, sous toute parole ambiguë ou peu mesurée; c'était là une de ses susceptibilités dominantes, et elle honore trop celui qui l'eut toute sa vie pour que nous la passions sous silence. Il eut souvent l'occasion de donner les plus nobles preuves de cette mâle fierté sans laquelle il n'y a pas un seul grand caractère, pas une seule de ces bonnes réputations franches comme l'or, solides comme le bronze, et que le Temps, — cette pierre de touche infailible, — est impuissant à entamer. Les contemporains de La Tour d'Auvergne nous apprennent qu'il eut la fermeté et la franchise de répondre d'une voix méprisante à un député du gouvernement, — l'histoire ne donne pas le nom de ce valet, — qui lui conseillait de faire certaines démarches basses et intéressées : « Va répéter à ton maître que je ne fais la cour à personne; que je ne connais d'autre devoir que celui de combattre et de vaincre l'ennemi; dis-lui, s'il est tout-puissant comme tu l'annonces, de mettre l'Espagnol en fuite; je l'entends qui s'avance, je vais faire battre la charge. »

Dans une autre circonstance, un représentant du peuple vantait son crédit en présence de La Tour d'Auvergne et demandait à ce dernier ce qu'il désirait.

— Vous êtes donc puissant? lui dit notre héros avec une ironie contenue. Eh bien! demandez pour moi...

— Un bataillon? un régiment? interrompit vivement ce protecteur bouffi d'importance.

— Non, non, moins que cela, reprit avec causticité notre protégé... sans le vouloir; obtenez-moi seulement une paire de souliers!...

Ne vous semble-t-il pas que cette boutade gouailleuse est marquée au bon coin de l'esprit gaulois; ne vous semble-t-il pas qu'elle peint l'homme, l'exprime, le révèle mieux que les commentaires les plus ingénieux, mieux que tout ce que pourrait faire un portraitiste à la touche sympathique et caressante? Scipion le vertueux, Scipion l'idole des légions romaines n'eût pas trouvé une plus belle réponse.

XVII

Au milieu des camps, sous sa modeste baraque d'officier, on le voyait sans cesse entouré de livres, compagnons favoris qui ne le quittaient jamais et qui, après les fatigues de la guerre, après les émotions violentes du combat, délassaient son esprit, fécondaient son intelligence et effaçaient par les sercines joies de l'étude les inévitables lassitudes de l'action. Contraste frappant et mélange curieux qui donnent à la physionomie de La Tour d'Auvergne un double attrait et une double beauté. Lorsque, par la pensée, on évoque cette pure mémoire, on se représente La Tour d'Auvergne assis au milieu de ses grenadiers rangés en cercle autour de lui, on le voit le front haut, l'œil doux et calme, la bouche souriante, leur enseigner l'amour du bien, le culte de la vertu, la religion du devoir.

Dans un rapport en date du 11 thermidor an II, un représentant du peuple cite, avec les plus vifs éloges, la conduite de La Tour d'Auvergne, et le général Monecy,

qui avait été le collègue de ce dernier, corrobore cette louangeuse appréciation dans les termes suivants : « La haute réputation de La Tour d'Auvergne, connu par ses talents militaires et son courage héroïque, nous dispense de donner des attestations qui *seraient toujours au-dessous* de celles que la Renommée lui a prodiguées à si *juste titre*. » Tombés des lèvres d'un homme qui ne savait ni feindre ni mentir, ces mots sont un sincère et délicat hommage rendu au mérite, aux qualités et à la valeur d'un soldat qui, au-dessus de tous les témoignages de ses chefs, mettait noblement le témoignage de sa conscience. Nous aurions pu ajouter, pour ne rien omettre, de nombreux traits d'humanité, inconnus pour la plupart, à cette longue série d'actions éclatantes et d'incessants exploits. Nous aurions pu établir que La Tour d'Auvergne, pendant toute sa vie, au milieu des hasards et pérégrinations de son métier, eut toujours le respect de la propriété, l'amour inaltérable de l'équité, la pitié miséricordieuse pour le vaincu. Nous nous sommes abstenu à dessein, parce que nous avons pensé que le lecteur attentif suppléerait facilement à notre réserve.

XVIII

Lorsque la guerre avec l'Espagne fut terminée, La Tour d'Auvergne, qui avait hâte de revoir sa famille, s'embarqua pour retourner en Bretagne, et, par une de ces fatalités cruelles comme la destinée en ménage aux meilleurs d'entre nous, il fut, pendant la traversée, fait prisonnier par les Anglais. On sait de quelle main *généreuse* nos voisins d'outre-Manche traitaient ceux que la mauvaise fortune jetait sur leurs pontons.

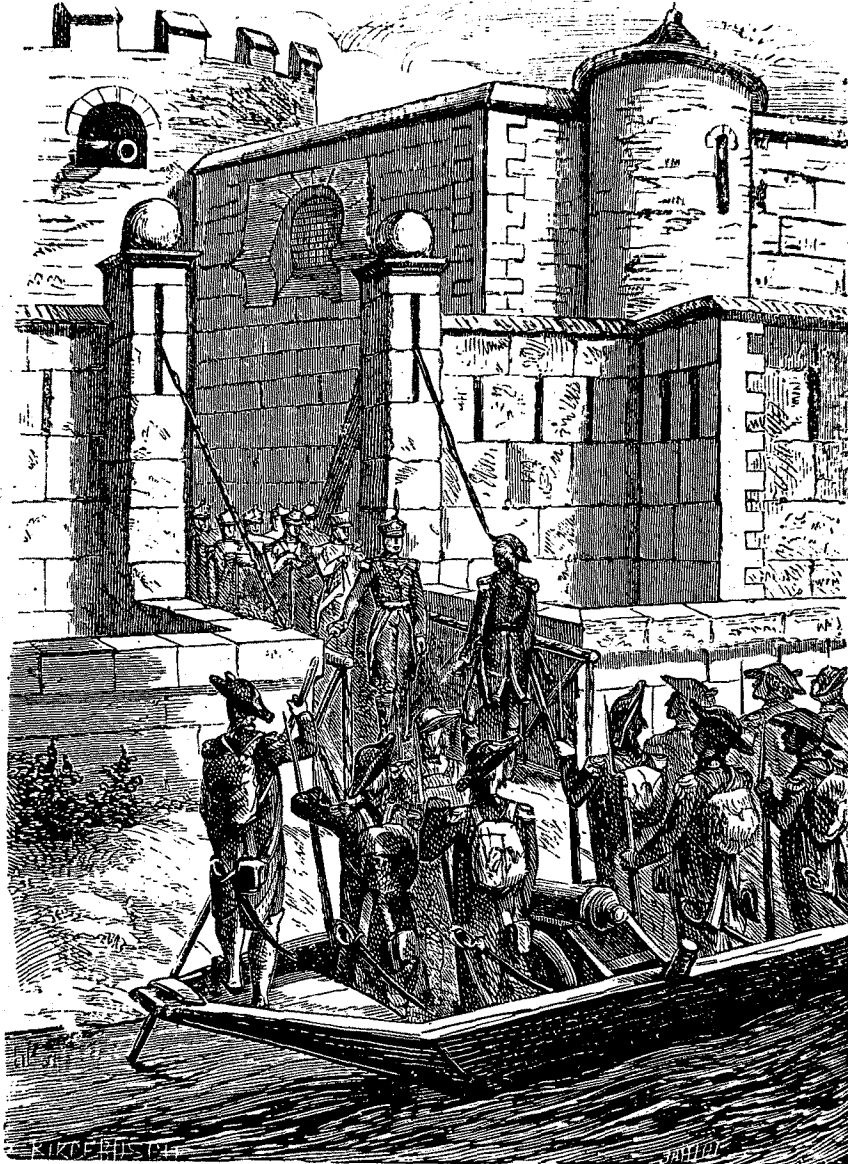
Au lieu de s'emporter contre le sort, notre héros se réfugia dans l'étude; au lieu d'user ses forces à maudire, il les appliqua à la méditation, au travail opiniâtre, à l'observation des hommes et des choses qui l'entouraient. A sa rentrée en France, la Terreur venait de disparaître dans des flots de sang; l'astre de Bonaparte grandissait et resplendissait à l'horizon, et déjà les observateurs au regard clair, les intuitifs qui sont les prophètes d'une époque pressentaient, annonçaient la formidable épopée impériale qui devait s'écrire dans les fumées de la poudre et avec la pointe des baïonnettes françaises.

En arrivant à Paris, La Tour d'Auvergne, qui était dénué de tout, du moins momentanément, fut obligé de réclamer aux bureaux de la guerre un arriéré de solde qu'il n'avait pu toucher, et dont il avait le plus pressant besoin. Le ministre lui offrit avec le plus louable empressement une somme de 400 écus, mais notre héros, toujours fier et désintéressé, ne voulut prendre que 120 francs en disant, avec une touchante bonhomie : « Je reviendrai si j'ai d'autres besoins. » Ce fut vers ce temps qu'il se retira à Passy pour achever, loin du bruit, loin des distractions mondaines, et dans une profonde retraite, son livre des *Origines gauloises*, qu'il avait ébauché pendant les tristes heures de sa captivité. Sobre comme un Spartiate, studieux comme un bénédictin, de goûts simples et de mœurs pures, il vivait tout entier dans son œuvre, ne se souciant plus que de la mener à bien et de lui donner toute la perfection possible. Pour

donner une idée de la tâche ardue qu'il s'était imposée et des connaissances étendues et multiples qu'il lui avait fallu acquérir pour la remplir dignement, il nous suffira de reproduire le titre développé de son ouvrage. Le voici tel que nous l'avons copié dans la première édition publiée en 1797 : « *Origines des plus anciens peuples de l'Europe, puisées dans leur vraie source, ou Recherches sur la langue, l'origine et les antiquités des*

et qu'il sut rendre fécond en se rappelant que si son épée était oisive, il pouvait s'armer de la plume, — cette épée de l'écrivain, — et se distinguer autrement qu'en versant son sang pour son pays.

Nous avons dit tout à l'heure que La Tour d'Auvergne s'était plu, en vue de ses projets littéraires, à s'isoler du monde, à rechercher les douces sérénités de la solitude; mais, malgré le soin qu'il mettait à cacher son existence



A son arrivée, il somma la place de se rendre. (Page 130, col. 2.)

Celto-Bretons de l'Armorique, pour servir à l'histoire ancienne et moderne de ces peuples et à celle des Français, par le citoyen La Tour d'Auvergne-Corret, capitaine de grenadiers dans l'armée des Pyrénées-Occidentales.

XIX

Tel est le grave labeur auquel se voua notre héros pendant le repos que les événements lui laissèrent prendre

que le sage Bias eût enviée, son crédit n'en souffrit point, rien ne put l'entamer ni l'amoindrir.

Aussi notre anachorète fut heureux de pouvoir, grâce au prestige de sa réputation, obtenir la restitution des biens confisqués du duc de Bouillon.

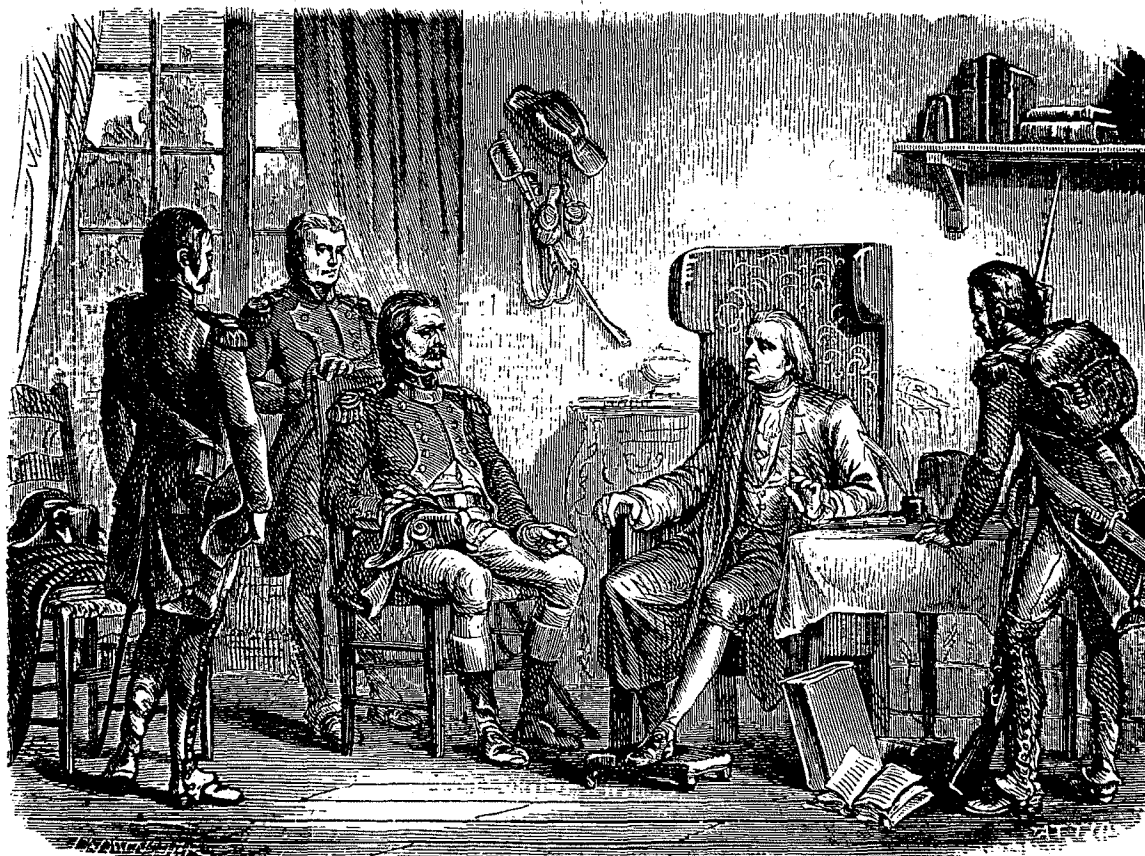
Pour lui, il n'eût rien demandé, rien sollicité; mais pour son protecteur, pour celui dont il portait le nom et qu'il aimait d'une affection filiale, il n'hésita point; il fit taire ses scrupules et n'écouta que la voix impérieuse de son cœur, le cri de sa reconnaissance. Son illustre parent voulut, à la suite de ces délicates démarches, lui donner

en toute propriété sa terre de Beaumont-sur-Eure, mais La Tour d'Auvergne refusa poliment mais nettement cette libéralité, que la modicité de sa fortune eût pu lui faire accepter, et à laquelle des liens de famille reconnus hautement enlevaient tout caractère blessant. A peu près à la même époque, le dévouement inépuisable et l'obligeance infatigable de notre héros furent encore mis à l'épreuve.

Un de ses amis, M. Le Brigant, vint le trouver pour le prier d'user de tout son crédit auprès du Directoire pour obtenir l'exemption de son fils, unique soutien et seule consolation de sa vieillesse. Au lieu de recourir à des sollicitations qui répugnaient vivement à sa nature élevée, et pourtant touché profondément des supplications explorées

Tour d'Auvergne fut l'objet des attentions les plus délicates et des égards les plus touchants de la part de ses chefs; on lui évita tout service pénible; on l'entoura d'estime et de considération, et, bien qu'il eût voulu servir comme simple grenadier, en renonçant ainsi volontairement aux grades qui lui avaient été offerts, les généraux s'honorèrent de l'appeler à leur table et se plurent à solliciter le concours de ses lumières. Hâtons-nous de dire qu'il ne refusa qu'une seule faveur parmi toutes celles dont on le combla de vive force, ce fut d'être dispensé de marcher à l'ennemi. Il eût été capable de désobéir et de violer la discipline pour rester dans les rangs le jour d'une bataille.

Enfin le fameux traité de Campo-Formio vint encore le



La Tour d'Auvergne retiré à Passy. (Page 131, col. 2.)

d'un vieillard qu'il aimait, La Tour d'Auvergne trouva dans son noble cœur un moyen de tout concilier. Malgré l'extrême délabrement de sa santé, fortement ébranlée par son séjour sur les pontons fétides de l'Angleterre, il se substitua au jeune conscrit et partit à sa place.

De pareils actes appellent l'émotion qui subjugué et non les commentaires qui affaiblissent l'impression; ils parlent trop haut à l'âme, ils s'imposent trop aisément à l'admiration, ils rayonnent de trop de bonté et d'abnégation pour que nous fassions au lecteur l'injure de réflexions superflues.

XX

En arrivant au régiment qui lui avait été désigné, La

rendre, du moins pour quelque temps, à son humble retraite de Passy. Ce fut au milieu du repos dont il put jouir de nouveau qu'il corrigea les épreuves des *Origines gauloises*, et s'occupa d'en assurer la publication en consacrant tout son temps à des remaniements et à des additions dont un dernier coup d'œil sur l'ensemble de son ouvrage lui avait suggéré l'idée. Mais ses loisirs furent courts, et la guerre, — cette première maîtresse de son cœur chevaleresque, — vint bientôt l'arracher à ses doux et chers loisirs. La rupture de la paix, le nombre toujours croissant des ennemis de la France et surtout les appréhensions anxieuses dont elle était travaillée, décidèrent La Tour d'Auvergne à reprendre, à l'ombre du drapeau, sa place abandonnée.

Il vint à l'armée d'Helvétie, et, après quelques semaines

d'inaction, il eut le bonheur d'assister au siège de Zurich, où il se distingua autant par sa bravoure que par sa grandeur d'âme.

A son entrée victorieuse dans cette ville, il eut la générosité de sauver la vie à des Russes qui ne voulaient pas se rendre et qui, écrasés par le nombre, provoquaient encore nos soldats, comme si la mort leur eût paru préférable à l'humiliation d'une défaite. C'est qu'il savait, lui, ce vaillant incomparable, ce combattant héroïque, que le courage même malheureux, même désespéré et inutile, est toujours une grande chose qu'il faut respecter et admirer, surtout chez ceux dont les ironies terribles de la victoire font des vaincus.

XXI

Après cette campagne, et peut-être en raison des fatigues excessives qu'il éprouva dans les camps, La Tour d'Auvergne fut forcé de rentrer dans la vie privée pour donner à sa santé toujours chancelante les soins qu'elle réclamait impérieusement.

Il revint à ses livres, à ses travaux littéraires, à cette précieuse solitude qui lui laissait au moins la joie d'écouter sa pensée, de diriger à son gré l'essor de son intelligence, et peut-être d'oublier, en d'agréables études, les rigueurs de la fortune ou plutôt certaines cruautés de la destinée. Quoi qu'il en soit, du reste, les événements devaient encore peser sur ses résolutions et l'entraîner au dehors, au combat et finalement à la mort. Le 18 brumaire éclata à l'horizon politique, et Bonaparte, dont l'œil perçant savait découvrir les grandes individualités et les chercher même dans l'obscurité, même sous les voiles discrets de la modestie, Bonaparte, disons-nous, qui savait tendre la main aux supériorités fières et dignes qui ne mendiaient pas les sourires de sa gloire naissante, se souvint de La Tour d'Auvergne et se fit rendre compte officiellement par le ministre de la guerre des belles actions de notre héros. Ce rapport, demandé par le premier consul, eut de prompts effets, et nous nous plaisons à reproduire *in extenso* la lettre, en date du 5 floréal, que Carnot écrivit à ce sujet à La Tour d'Auvergne. Le jugement du ministre est trop solennel et trop éloquent dans sa concision pour que nous puissions nous dispenser de le répéter ici, puisque désormais il appartient à l'histoire.

« En fixant mes regards sur les hommes dont l'armée s'honore, je vous ai vu, citoyen, et j'ai dit au premier consul :

« La Tour d'Auvergne-Corret, né dans la famille de Turenne, a hérité de sa bravoure et de ses vertus.

« C'est un des plus anciens officiers de l'armée; c'est celui qui compte le plus d'actions d'éclat.

« Les braves l'ont surnommé le plus brave.

« Modeste autant qu'intrépide, il ne s'est montré avide que de gloire et a refusé tous les grades. Aux Pyrénées-Orientales, le général commandant l'armée rassembla toutes les compagnies de grenadiers et, pendant le reste de la guerre, ne leur donna point de chef. Le plus ancien capitaine devait commander : c'était La Tour d'Auvergne. Il obéit, et bientôt ce corps fut nommé par les ennemis la colonne infernale.

« Un de ses amis n'avait qu'un fils dont les bras étaient nécessaires à sa subsistance; la conscription l'appelle; La Tour d'Auvergne, brisé de fatigues, ne peut travailler, mais il peut encore se battre. Il vole à l'armée du Rhin, remplace le fils de son ami, et, pendant deux campagnes le sac sur le dos, toujours au premier rang, il est à toutes les affaires et anime les grenadiers par ses discours et par son exemple. Pauvre mais fier, il vient de refuser le don d'une terre que lui offrait le chef de sa famille; ses mœurs sont simples, sa vie sobre; il ne jouit que du modique traitement de capitaine à la suite et il ne se plaint pas.

« Plein d'instruction, parlant toutes les langues, son érudition égale sa bravoure, et on lui doit l'ouvrage intéressant intitulé *Les Origines gauloises*. Tant de vertus et de talents appartiennent à l'histoire, mais il appartient au premier consul de la devancer. »

« Le premier consul, citoyen, a entendu ce récit avec l'émotion que j'éprouvais moi-même; il vous a nommé sur-le-champ premier grenadier des armées de la République et vous a décerné un sabre d'honneur. »

XXII

On le voit, par ce résumé aussi clair qu'élogieux de la carrière de La Tour d'Auvergne, — résumé qui sous la plume de Carnot a une importance décisive, — notre héros avait conquis irrésistiblement, par le seul ascendant de son inattaquable renommée, l'estime générale en même temps que les sympathies les plus hautes et les plus significatives. La récompense exceptionnelle dont il fut l'objet avait un caractère d'autant plus honorable qu'il n'avait jamais servi sous Bonaparte et même qu'il avait toujours préféré, lorsque l'option lui avait été facultative, se placer sous les ordres de son ami Moreau.

Hélas! notre héros ignorait, en se faisant ainsi un devoir de cette préférence, que ce dernier souillerait dans les fanges de la trahison la poignée de lauriers cueillis à son heure de gloire; il ignorait que lui, le patriotisme incarné, aurait pu, plus tard, jeter à la tête de ce rebelle les flétrissantes paroles de Bayard au connétable de Bourbon.

La Tour d'Auvergne reçut avec joie le titre de premier grenadier des armées de la République, mais il ne consentit jamais à toucher les appointements attachés à cette distinction unique, spéciale et dont nul autre ne fut l'objet après lui. Quant au sabre d'honneur qui lui avait été décerné, il fit vœu de ne le porter qu'après lui avoir donné la suprême consécration du champ de bataille. Il tint noblement parole, car, peu de temps après l'obtention de la double récompense dont nous venons de parler, La Tour d'Auvergne partit pour l'armée du Rhin. Chose étrange et frappante qui atteste une fois de plus la puissance divinatoire du pressentiment, — ce rayon mystérieux que l'âme projette sur l'avenir, — il comprenait que cette dernière campagne serait sa première étape vers la postérité. Il savait qu'il allait à la mort, et même la certitude de sa fin prochaine était tellement profonde en lui qu'elle éclata à diverses reprises dans les adieux qu'il fit à ses amis. Il leur dit avec un doux mélancolie

colie : « Ma carrière est finie... L'armée est ma famille et c'est au sein de ma famille que je vais mourir! » Dou- loureuse prévision qui ne le trompait point et qui devait fatalement se réaliser quelques semaines après son arrivée au camp. En effet, le 9 messidor an VIII, par une sombre nuit, au milieu d'une affreuse mêlée, La Tour d'Auvergne tomba percé d'un coup de lance au cœur, à Oberhausen, en repoussant à la baïonnette une charge de hussards. Dieu avait voulu couronner cette vie héroïque par un héroïque trépas en faisant mourir le digne descendant de Turenne au premier rang, au milieu des fumées de la poudre, les pieds dans le sang, le bras ferme et la tête haute, aussi beau que tout ce que l'antiquité nous montre de plus émouvant comme intrépidité guerrière.

On rapporte qu'un grenadier chargé de rendre les suprêmes honneurs de la sépulture à notre héros retourna son corps en disant avec une touchante simplicité : *Il faut le placer après sa mort comme nous le vîmes toujours de son vivant, faisant face à l'ennemi.*

Les dernières paroles de La Tour d'Auvergne furent celles-ci :

Je meurs satisfait ; j'avais toujours désiré terminer ainsi ma carrière.

XXIII

A l'occasion de ce lugubre événement qui eut un retentissement immense, le général en chef de l'armée du Rhin publia l'ordre suivant : « Mes camarades, le brave La Tour d'Auvergne a trouvé une mort glorieuse dans les combats livrés le 9 messidor sur les hauteurs en avant de Neubourg. Le premier grenadier des armées de la République est tombé percé d'un coup de lance au cœur. Ses yeux mourants ont vu fuir l'ennemi; il a expiré satisfait. Les soldats à la tête desquels il combattit si souvent lui doivent un témoignage de regrets et d'admiration; en conséquence, le général en chef ordonne : 1° Les tambours des compagnies de grenadiers de toute l'armée seront pendant trois jours voilés d'un crêpe noir; 2° le nom de La Tour d'Auvergne sera conservé à la tête du contrôle de la 46^e demi-brigade où il avait choisi son rang. Sa place ne sera pas remplie et l'effectif de sa compagnie ne sera plus désormais que de quatre-vingt-deux hommes; 3° il sera élevé un monument sur les hauteurs en arrière d'Oberhausen où La Tour d'Auvergne a été tué; les restes du chef de brigade Forti, commandant la 46^e et qui a été tué à ses côtés après avoir fait des prodiges de valeur, y seront aussi déposés; 4° ce monument consacré aux vertus et au courage est mis sous la sauvegarde des braves de tous les pays.

Depuis, chaque matin, à l'appel de son nom, le plus ancien sergent de la compagnie répondait : « *Mort au champ d'honneur!* »

Le 1^{er} thermidor an VIII, les consuls de la République prirent un arrêté ainsi conçu : « Le sabre de La Tour d'Auvergne, premier grenadier de France, sera suspendu dans le temple de Mars. »

XXIV

Telles furent les marques publiques d'estime et d'affection que reçut la mémoire de La Tour d'Auvergne. Mais il ne faut pas plaindre sa destinée, il faut plutôt l'admirer et l'applaudir, car elle fut heureuse entre toutes, favorable à coup sûr, et semblable au soleil, qui ne paraît tomber épuisé à notre occident que pour remonter, éblouissant et pur, à l'orient d'un autre hémisphère. Si, comme nous le croyons un peu, et selon les anciens, « ceux qui meurent jeunes sont aimés des dieux, » que dira-t-on de ceux qui, plus privilégiés encore, s'éteignent avant la vieillesse, avant la décrépitude, juste au moment où leur œuvre est achevée, leur sillon tracé, leur carrière remplie? Ceux-là surtout ont la belle part, le bienfait divin, le sort enviable et envié; ceux-là surtout n'ont rien à regretter, rien à souhaiter, rien à perdre, puisqu'ils ne s'affaiblissent que pour se relever aussitôt dans l'apothéose de leur gloire; puisqu'ils ne sont fauchés par la mort, — ces épis humains, — que lorsqu'ils sont mûrs pour l'immortalité.

Maintenant que nous avons rempli consciencieusement notre tâche, est-il nécessaire ou simplement utile de conclure? Avons-nous le devoir de louer une vertu si solide, un courage si prodigieux, un caractère si pur, un patriotisme si désintéressé et si absolu? Nous faut-il dégager de l'admirable vie que nous venons de raconter une leçon que chacun a trouvée, un enseignement que chacun a saisi, une lumière qui, croyons-nous, a jailli à chaque page? Ah! si l'on ne considérait de pareilles existences qu'au point de vue de l'émulation féconde qu'elles excitent autour d'elles, on se plaindrait toujours de leur brièveté; on désirerait qu'elles ne s'achevassent jamais, tant elles propagent de généreuses contagions, tant elles communiquent d'énergie aux faibles, de résignation aux malheureux, de noble fierté aux cœurs honnêtes et dédaignés.

Les hommes comme La Tour d'Auvergne disparaissent toujours trop tôt pour le bien qu'ils font, pour l'honneur qu'ils servent, pour l'abnégation qu'ils apprennent. Aux égoïstes ils disent : Charité; aux ambitieux : Humilité; aux flatteurs : Vérité; à tous : Loyauté et Dignité. Leur pauvreté stoïquement supportée enseigne le mépris de la fortune; leur bonté inaltérable inspire l'amour du prochain; l'estime qu'on leur accorde affirme ouvertement le prestige irrésistible de l'honnêteté, ce diamant dont les plus humbles peuvent se parer.

XXV

Il faut en terminant dire haut avec le sage Vauvargues : « Celui qui recherche la gloire par la vertu ne demande que ce qu'il mérite. » Or, on a beau fouiller dans la vie de La Tour d'Auvergne, en scruter les mobiles, en pénétrer les sentiments ou en interroger les plus humbles événements, partout on ne rencontre que les plus fermes qualités et les instincts les plus élevés; partout on ne surprend que l'amour du bien et du beau sous toutes ses formes, avec toutes ses attaches et toutes

ses ardeurs. On cherche vainement une ombre au tableau, une fêlure au miroir, un défaut au portrait : on ne découvre rien.

D'autres hommes de guerre ont peut-être égalé ou surpassé La Tour d'Auvergne, sinon en valeur, du moins en notoriété, mais nul ne se présente à l'admiration

telement solidaires et s'ennoblissant l'un par l'autre. Enfin, si comme nous le pensons, et selon le dogme profond des stoïciens, « *il n'y a rien de bon que ce qui est honnête,* » nous proclamons sans hésiter que le piédestal du « *premier grenadier de France* » est taillé dans un granit aussi solide que durable. A notre avis, ce piédes-



Mort de La Tour d'Auvergne. (Page 135, col. 1.)

publique avec une plus grande renommée, un cœur plus héroïque, une âme plus désintéressée, une intelligence aussi éprise des beaux livres, aussi vivement attirée par les pacifiques labours de la pensée. Il a été plus qu'un soldat, il a été le Soldat, c'est-à-dire l'incarnation la plus complète du Devoir et du Dévouement combinés, étroi-

tal, fait des meilleures et des plus touchantes qualités humaines, sera pour la statue de La Tour d'Auvergne ce qu'est pour le phare, — ce grand œil de feu ouvert sur la mer, — la tour inébranlable au sommet de laquelle il respandit et domine la tempête.

ANTOINE CAMUS.

PIERRE PUGET

1622 — 1694

PAR JULES BONNASSIES

C'est assurément le type le plus original de la seconde partie du dix-septième siècle que Pierre Puget. Né avec la fougue et la verve prime-sautière du génie, il eut constamment à lutter contre les obstacles matériels que peut susciter à un homme sa position sociale. Ce tempérament de feu, cet altier caractère de Florentin du seizième siècle paraît fourvoyé au milieu de la société de Louis XIV. Sa vie fut un martyre, à part quelques heures sereines qui en adoucirent une partie, et malgré l'opulence qui ne put en calmer la dernière. Tel est, du reste, le sort que fait au génie le despotisme : condamné par son principe même à s'entourer d'hommes serviles et à payer leur complicité, il encourage toutes les usurpations et les rend d'autant plus aisées, que l'absence de contrôle leur assure un sauf-conduit. Aussi que de luttes, que d'humiliations incombent à celui qui connaît sa valeur et répugne à la mettre en relief par des moyens honteux ! L'élevation même de son caractère est une arme de plus qu'il fournit aux intriguants, et ceux-ci n'en négligent aucune ; du moins Puget faisait-il chèrement acheter la victoire. A une époque où la naissance était tout et où le mérite faisait mince figure auprès d'elle, il tint tête aux ministres, aux grands seigneurs, et fut un des premiers en France qui eurent une conscience anticipée des droits de l'intelligence à l'hégémonie.

Il naquit pauvre et ne reçut point d'instruction suivie : c'est dire qu'il devina beaucoup. Manquant, par cela même, de cette science de perfection qui fut l'idéal du dix-septième siècle, ce grand obscur eut encore à vaincre



les difficultés sans nombre que lui créèrent l'ineptie de l'administration et les jalousies de métier ; mais cette compression n'eut pour effet que de réagir avec plus d'intensité sur son génie, car Puget nous montre ce singulier phénomène d'un grand artiste que son audace pousse à violer toutes les lois de son art. « Je suis nourri aux grandes œuvres, écrivait-il à Louvois ; je nage quand j'y travaille, et le marbre tremble devant moi, pour grosse que soit la pièce. » Ces belles paroles résument parfaitement, dans leur lyrisme, le caractère et les œuvres de celui que nous avons appelé le Michel-Ange français.

Puget naquit près de Marseille, le 31 octobre 1622, dans un bourg situé sur un sol de terre glaise ; il est probable que l'auteur de *Milon* y dut souvent ébaucher des maquettes d'après les objets qui s'offraient à sa vue. De cet endroit il pouvait contempler la mer, suivre des yeux la course des navires qui convergeaient au port ou qui en rayonnaient, et son imagination, à l'aspect de ces monstres marins qui sont l'alliage de l'homme, de l'oiseau et du poisson, rêvait déjà peut-être aux fantaisies grandioses dont il devait les

ornier plus tard.

Sa noblesse est douteuse ; on l'a rattachée à celle d'une famille illustre à la cour des comtes de Provence et quatre fois consulaire à Aix pendant le seizième siècle ; lui-même s'intitule, dans son testament, *noble Pierre de Puget*. Était-ce vanité légale ou désir de se relever aux yeux de ses contemporains qui l'avaient toujours regardé comme un ouvrier ? Le fait est douteux, car Puget, si prodigue de la particule pour lui-même, n'en gratifiait

point son frère Gaspard. En tous cas, cette revendication *in extremis* d'un titre négligé durant sa vie était puérile au moment où l'anoblissement de l'immortalité allait commencer pour son nom.

II

Son père, maçon et tailleur de pierre, mourut de bonne heure. A l'âge de quatorze ans, Puget entre chez un certain Roman, constructeur de galères et sculpteur en bois. Il n'y fait pas long séjour. L'Italie était son rêve. Au bout d'un an, il part, voyageant à pied; obligé, faute d'argent, de s'arrêter à Florence, il entre de nouveau chez un sculpteur en bois. Ce n'était encore qu'une étape. Puget, qui se croyait peintre, voulait voir Rome, la ville de la grande peinture, où brillaient encore les dernières lueurs de cet art. A peine arrivé, il se présente, muni d'une recommandation de son dernier maître, chez le Cortone, qui l'accueille gracieusement et l'admet chez lui en qualité d'élève. Quelques jours après, il peint un tableau. Pour juger de sa valeur, il l'accroche à la porte de la maison qu'il habitait; bientôt se forme un groupe de passants qui trouvent la toile superbe et l'attribuent au Cortone. Attiré par le bruit, ce dernier accourt, et, à travers beaucoup d'inexpérience, reconnaît des qualités dans l'œuvre du néophyte; en rentrant à son atelier, il gourmande ses élèves sur la lenteur de leurs progrès et leur cite l'exemple de Puget, qui, en quelques jours, était devenu plus habile qu'eux en plusieurs années. A partir de ce moment, il attache ce dernier aux travaux qu'il exécutait au palais Barberini, où l'on voit encore deux figures de Tritons qu'on cite comme l'œuvre de Puget.

L'influence du Cortone eut, du reste, de mauvais résultats sur son talent: ce fut de le laisser croire à sa vocation pour la peinture et de lui donner une vicieuse éducation artistique. Le style à la fois théâtral et maniéré du peintre de la décadence, ses machines décoratives, son faire décousu, qui étaient d'un goût très-discutable dans les œuvres picturales, étaient d'un exemple encore plus dangereux pour le futur sculpteur; nous en retrouverons les effets dans ses marbres, en constatant que son défaut capital fut de traiter la statuaire en peintre. Le jeune homme était enthousiasmé de son maître; ce dernier alla même, dit-on, jusqu'à lui offrir la main de sa fille avec une position brillante auprès de lui. Puget avait un caractère trop remuant pour accepter; il refuse et revient à Marseille en 1643.

III

Il entre à l'Arsenal. Faute de documents précis, la jeunesse de Puget est devenue, sous la plume de ses biographes, un roman dont les variantes sont nombreuses. C'est ainsi que la plupart d'entre eux lui prêtent à cette époque l'exécution de grands travaux à l'Arsenal et l'invention des célèbres poupes colossales ornées d'un double rang de galeries saillantes; quant à cette dernière assertion, rien ne la justifie. Mais la réunion de pièces importantes au moyen desquelles un savant écrivain a pu

reconstituer un texte authentique de la vie de Puget, a constaté que celui-ci fut alors employé en sous-ordre, et que s'il prit part à l'ornementation du vaisseau *la Reine*, ce fut pour exécuter des figures en ronde-bosse dessinées par d'autres artistes. Ces ornements se composaient d'une allégorie en l'honneur d'Anne d'Autriche, qui s'était nommée d'office surintendante de la marine (seulement pour le temps de paix, je suppose).

Son esprit, incapable de repos, le ramène à Rome en 1646; il s'y rend en compagnie d'un religieux de l'ordre des Feuillants chargé par la régente de dessiner des monuments antiques dans la ville des Césars. Il revoit le Cortone et se reprend d'une belle passion pour la peinture; les loisirs qu'elle lui laisse sont employés à des études architecturales et le reste à la sculpture: négligence dédaigneuse qui ressemble aux prétentions de Richelieu, auteur dramatique de profession, employant ses moments perdus à la politique.

IV

En 1649, nous retrouvons Puget, à Marseille, sculptant une fontaine et peignant abondamment. On compte de lui quarante-cinq tableaux; il n'en reste que quatorze, épars dans les galeries publiques et privées de la Provence, et dont la plupart ont revu le jour à l'exposition de Marseille de 1861; ils présentent tous, plus ou moins, les qualités et les défauts du Cortone: de la verve, de la facilité, mais des lignes incorrectes et un empatement désagréable qui prouve une méconnaissance absolue des secrets délicats du coloris. Comme ils n'occupent, à notre sens, qu'une place très-secondaire dans l'œuvre du maître, nous n'en parlerons pas plus explicitement. Puget, du reste, abandonne bientôt la peinture; tout porte à croire que ce fut vers 1655; quant aux motifs qui l'y déterminèrent, ils sont demeurés impénétrables, en dépit des explications avancées par le père Bougerel.

Il se livre enfin à la sculpture en marbre: c'était sa véritable vocation. Quels furent ses maîtres? En eut-il? Nul ne l'a su. Ses œuvres accusent à la fois l'ignorance des plus simples lois d'ensemble de la statuaire et une incroyable habileté d'exécution dans les détails. Que conclure de là, sinon qu'il apprit la science du praticien chez des artistes inférieurs, et que son aptitude lui enseigna le reste, comme à Pascal les éléments de la géométrie. Il est certain que cet homme avait le génie de la sculpture; voyez ses pétitions pour obtenir des concessions de marbre, ses joies d'enfant quand il a réussi; le marbre emplit ses rêves, il a la fièvre du marbre; il le choisit, il le caresse, il l'attaque avec un entrain magistral; plus fou que Pygmalion, il adore la statue avant qu'elle soit faite! Il ne faut pas trop rire de ces ravissements, ils ne sont puérils qu'en apparence. sublimes de grandeur, à envisager leurs résultats, c'est l'admiration qu'ils doivent inspirer, car ils partaient d'un sentiment que nous avons perdu, la conviction, la foi; et les grandes pensées produisent seules les grandes œuvres, l'artiste, comme Dieu, faisant la sienne à son image. Les hommes tels que Puget avaient pour leur art un respect religieux qui a rejailli sur leurs créations en épanouissement d'émotion et d'enthousiasme.

Nous ne sommes, aujourd'hui, que les Tartufes de cette religion; notre œuvre, un miroir, nous renvoie notre scepticisme railleur. Que dis-je? plus longtemps fidèle, elle en conserve le vivant souvenir, et papier, toile ou marbre, elle reste, dans sa malsaine immortalité, comme un monument accusateur devant perpétuer à travers les siècles notre honteuse indifférence!

V

Ce fut vers 1636 qu'on lui confia le soin de construire et de décorer le balcon de l'hôtel de ville de Toulon.

Les deux cariatides qu'on y voit sont dues à son ciseau. On rapporte que Puget, ayant à se plaindre des deux consuls, imita dans sa vengeance le peintre du *Jugement dernier*, en donnant leurs traits à ses figures de forçats, et que, pendant longtemps, les infortunés magistrats n'osèrent passer devant le théâtre de leur mésaventure; d'autres prétendent que l'un d'eux seulement est personnifié dans une petite figure à la clef; d'autres enfin ont reconnu dans les *cariatides* deux portefaix de la ville, célèbres alors par les paris qu'ils faisaient entre eux sur leur force et dont l'un, Marc Bertrand, avait reçu le surnom de Marquetas.

Quelle que soit la vérité sur le fait d'allusion, il ne faut voir dans ces morceaux que deux des misérables que Puget voyait continuellement au bagné et qui durent lui fournir une allégorie naturelle. C'est un poème éternel de misère et de douleur qu'il a taillé dans la pierre: l'un, jeune et robuste, n'est encore miné que par la souffrance intérieure; son corps s'est endurci à la fatigue, son torse est vigoureux; la tête seule fléchit plutôt sous l'angoisse et la honte que sous le poids de la charge. L'autre est vieux; son corps, épuisé par de longues années de labeur, plie sous le fardeau et sa figure grimace quelque poignante malédiction.

Les *cariatides* sont assurément les œuvres les plus considérables du maître, non comme morceaux mais sous le rapport de la pensée. La forme sensible, expression d'une idée, n'a jamais été rendue par son ébauchoir, d'une manière plus contenue et plus logiquement dramatique. Comparées avec les chefs-d'œuvre de l'art grec, ces sculptures donneraient lieu sans doute à plus d'un reproche; mais n'oublions pas qu'au dix-septième siècle les connaissances archéologiques, loin de remonter jusqu'au pays de Phidias, embrassaient à peine les épaves de la décadence impériale. Pour quiconque a vécu dans l'intimité des marbres du Parthénon, les fautes de goût sont évidentes ici, principalement dans les yeux du premier forçat creusés avec exagération; reconnaissons néanmoins dans ces morceaux une œuvre originalement conçue et puissamment exprimée.

VI

Quelque temps après, il vient à Paris, où l'architecte Lepautre, qui avait eu l'occasion d'apprécier son mérite, le recommande à Fouquet. Le surintendant faisait alors bâtir son fameux château de Vaux; il en confia les sculp-

tures à Puget. A cette occasion, Mazarin entend parler de lui et conçoit le dessein de se l'attacher; mais l'artiste avait donné sa parole à Fouquet, et Colbert, négociateur du ministre, essuie un refus qu'il fut assez mesquin pour ne jamais pardonner.

Puget part en 1660 pour Carrare, afin de choisir les marbres destinés à Vaux. A Marseille, où il s'arrête, on faisait alors de grandes constructions; il y dessine les plans de plusieurs maisons qui subsistent, revues et corrigées toutefois par des négociants pleins de goût à qui elles ont appartenu et destinées à être détruites quelque jour par des édiles d'un goût encore plus exquis. Il était à Gènes, quand il apprend la disgrâce de Fouquet.

Il avait commencé pour ce dernier l'*Hercule gaulois*, personnification présumée du surintendant qui avait pris le héros mythologique pour emblème. Cette statue, qui se voit au Louvre aujourd'hui, représente Hercule au repos, appuyé sur l'écu de France, tenant à la main les pommes des Hespérides. C'est assurément une des œuvres les plus faibles de l'artiste: Puget, qui a souvent côtoyé la pente du réalisme, y a complètement versé dans ce morceau. Loin d'élever, par une exagération logique, comme l'auteur de l'*Hercule Farnèse*, le type individuel de la force jusqu'à son caractère général, il s'est arrêté à la première étape de la synthèse esthétique et n'a fait de son héros que l'image insignifiante du premier portefaix qui lui a servi de modèle.

L'antique, il est vrai, nous présente des types d'athlètes auxquels il aurait été absurde de donner l'expression de l'intelligence; mais, outre que ces statues étaient presque toujours iconiques, la vulgarité n'y est accusée qu'au minimum, tout juste autant qu'il est nécessaire pour ne pas tomber dans la contradiction; car la sculpture, dont le but est d'immortaliser la figure humaine, rejette le laid comme indigne d'être perpétué sous les trois dimensions, ne pouvant, comme la peinture, racheter ce qu'il a de repoussant au moyen de l'expression ou l'employer comme contraste. Condamnée au nom de l'art, l'œuvre de Puget l'est encore au point de vue philosophique: Hercule ne peut être laid, parce qu'il est un Dieu; il ne peut être inintelligent, parce que c'est un paladin, dont la haute mission est morale, réfléchie, sa massue n'étant qu'un bras guidé par une idée de justice. En restant dans les bornes étroites de l'imitation littérale, Puget a cependant fait preuve d'une grande dextérité de main, mais son *Hercule* est une œuvre réaliste dont aucune pensée ne relève la valeur.

VII

Ravis de posséder un artiste si fécond et si habile, les Gènois le retiennent et bientôt les grands seigneurs de la ville se pressent à sa porte. Ce fut l'époque la plus heureuse de sa vie: pensionné par Sauli et Lomellini, qui lui donnaient chacun 3,600 livres par an, outre le prix de ses ouvrages, il vécut au milieu de sa famille, au sein de l'opulence, tout entier à ses travaux.

Dans les grandes maisons génoises, il y avait une habitude plusieurs fois séculaire: les seigneurs de la Ré-

publique, vivant beaucoup dans leur intérieur, dépensaient peu et employaient souvent le trop plein de leur fortune à élever des édifices publics dont la construction se léguait de père en fils. Quand Puget vint à Gênes, Sauli et Brignole était dans ce cas : au premier incombait la décoration d'une église successivement bâtie par ses ancêtres; le second se préparait à construire un vaste hos-

partie supérieure du groupe, mais, en revanche, le corps du saint présente des lignes heureuses, et son torse est un chef-d'œuvre de morbidesse.

VIII

Puget, en travaillant pour tous les arts, n'entendit jamais



Pour juger de sa valeur, il l'accroche à la porte de la maison qu'il habitait. (Page 138, col. 1.)

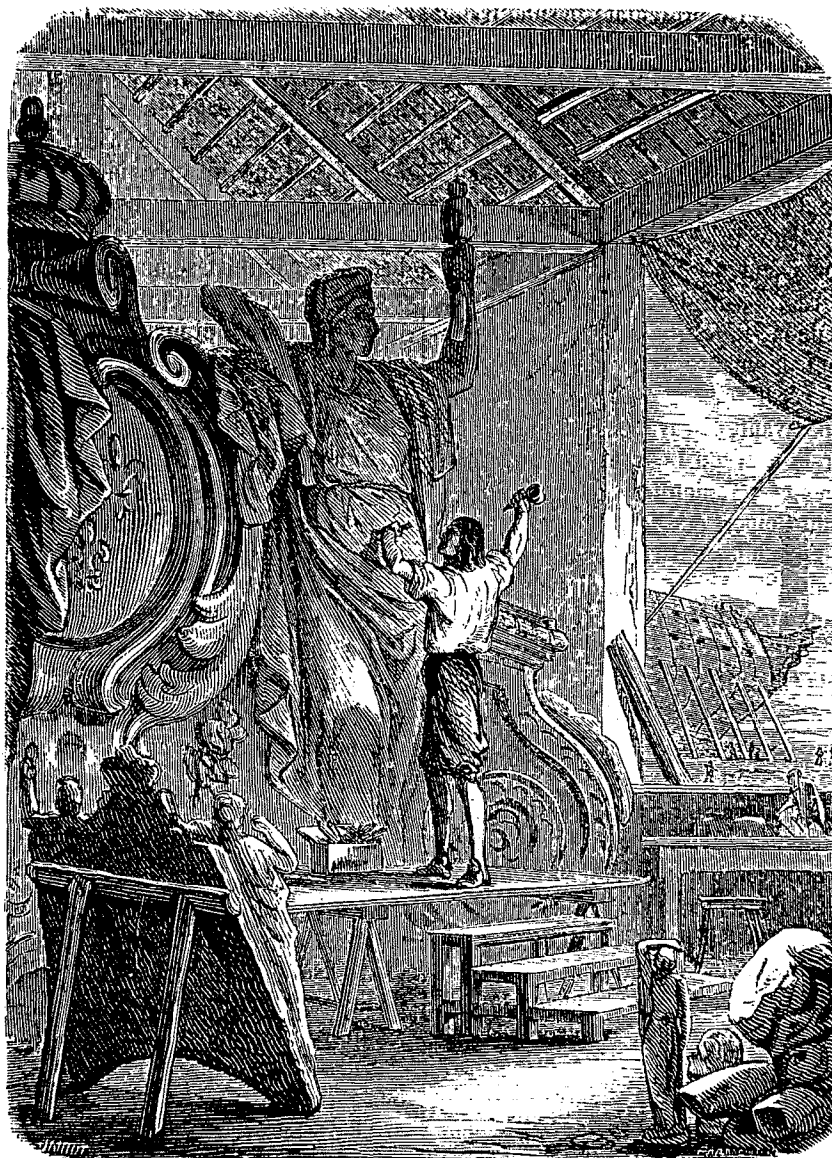
piece pour les pauvres, l'*Albergo de' Poveri*: tous deux s'attachent l'artiste marseillais.

Dans les quatre piliers qui soutiennent la coupole de Saint-Pierre de Carignan, on creuse quatre niches destinées à recevoir autant d'œuvres de sculpture parmi lesquelles la statue d'un Sauli dont on sollicitait en ce moment la canonisation. Puget sculpte l'*Alexandre Sauli* et un *Saint Sébastien*; ce dernier morceau est de beaucoup préférable à l'autre : c'est une œuvre profondément humaine et vivante. L'ordonnance générale n'en est pas d'une bonne conception, la draperie qui remplit le vide formé par les bras en croix du martyr alourdit la

rien à leurs lois spéciales; il n'est complètement ni peintre ni sculpteur et participe de l'un et de l'autre. Homme de tempérament qui a la notion de force pour idéal, il sent puissamment la vie. Cette faculté le conduit à faire des ouvrages hybrides mais étonnants par le sentiment qu'il inspire et les hardiesses résultant du style composite qu'il adopte. A l'inverse des Grecs, qui se préoccupaient avant tout de la plastique en y absorbant toute émotion de l'âme, Puget, prenant, comme Shakespeare, la prépondérance du système nerveux comme point de départ, isole la passion, en constate les effets; les concentre presque tous sur la figure, puis il y fait

obéir la plastique. C'est avant tout un ouvrier, dans le sens général du mot, poussant l'amour du marbre jusqu'à faire lui-même ses outils, jusqu'à donner de l'animation à la nature morte; on peut le voir dans la cuirasse du *Saint Sébastien*, qui semble un torse moulé; il est de la lignée des sculpteurs chrétiens du moyen âge, comme eux, aimant à jouer avec la matière, philosophant en art

quent de la peinture chez les peuples modernes. Ajoutez à cela que, soit par système de réaction, soit par son établissement dans des contrées septentrionales, la nouvelle religion défendit ou n'eut pas à défendre l'aspect du nu, les œuvres qu'elle inspirait reportèrent sur le visage humain les émotions que l'art antique avait répandues sur tout le corps. Toutefois, comme il est évident qu'en



Pugnet travaille à l'ornementation du vaisseau *la Reine*. (Page 138, col. 2.)

et possédant en outre, comme ceux de la Renaissance, la science de la forme remise en honneur; à l'expression dramatisée des torentistes, à la fougue titanique de Michel Ange, il joint aussi le naturalisme sensuel de Donatello.

Au reste, ces différences entre les systèmes antique et moderne plaident plutôt contre la sculpture que contre les sculpteurs, parce qu'elles tiennent aux différences de religions et de milieux. La sculpture était l'art du paganisme grec, qui défiait la forme; en venant proclamer une sorte de communisme mystique des âmes, le christianisme amena le triomphe de l'expression et par consé-

quente de la forme, le peuple qui en eut le culte exclusif y est arrivé à la perfection absolue, il s'ensuit que la sculpture de la Renaissance, produite par le croisement des deux arts, fut inférieure à la statuaire grecque, malgré le génie de quelques artistes éminents. Puget est du nombre de ces derniers, avec cette particularité que la nature de son esprit et de son éducation l'éloignèrent encore plus que ses prédécesseurs des traditions de l'antiquité.

IX

Pour l'*Albergo*, il exécute ensuite le groupe de l'*Assomption*, où la Vierge, figure *tutta tremante*, est

élevée par des anges ravissants; la composition entière respire un parfum d'émotion, d'amour qui est sur les confins du mystique et du sensuel. Entre autres commandes qu'il reçoit de divers particuliers, il faut citer la *Vierge du palais Carega*; la draperie en est lourde et le type vulgaire, mais ces défauts sont rachetés par le geste du bambino, qui touche le menton de sa mère avec une grâce adorable. Il sculpte également pour le duc de Mantoue un grand bas-relief représentant le sujet traité à l'*Albergo*.

Il avait déjà fait la maquette d'une *Madeleine* pour la troisième niche de Saint-Pierre, lorsqu'un soir, ignorant qu'une loi interdisait le port d'armes après le coucher du soleil, il sort avec son épée; des sbires, l'arrêtent et le conduisent en prison. Furieux, il fait immédiatement avertir Sauli; celui-ci était couché, il remet au lendemain le soin de délivrer son client. Ce procédé l'irrite encore davantage; à peine rentré chez lui, il prend son marteau, brise l'ébauche de la *Madeleine* et prend le chemin de Marseille, laissant le maître-autel de l'église de Saint-Cyr en cours d'exécution.

Quelque temps auparavant, le cavalier Bernin, mandé à Paris pour achever la cour du Louvre, avait eu l'occasion de voir à Gênes et à Toulon les œuvres de Puget et s'était étonné devant Colbert que le roi, ayant à son service un homme aussi habile, eût recours à des étrangers. Le ministre avait alors besoin d'un directeur de la décoration des vaisseaux qu'on préparait pour l'expédition de Candie; il donne cette place à Puget, avec 3,600 livres d'appointments (1668).

X

Celui-ci, quoique mécontent de n'avoir obtenu qu'un poste secondaire, se met à l'œuvre. Il est chargé par le duc de Beaufort de la décoration du vaisseau commandant la *Monarque*. Ce dernier manifestant un jour du mécontentement de ce que les travaux n'avançaient pas assez vite, Puget lui donne fièrement sa démission, qui est acceptée. Il repartait déjà pour Gênes, quand le duc fait courir après lui et le détermine à revenir sur sa résolution par des témoignages d'amitié. Le *Monarque* périt dans l'expédition; il était orné de figures en ronde-bosse de vingt pieds de haut. Puget exécuta également les décorations de plusieurs galères dont on a conservé des fragments ou des dessins.

Quelques-unes sont très-belles; l'artiste pouvait donner carrière à son imagination effrénée sur ce canevas où les dimensions du cadre n'impliquaient pas l'exacte observation des lois de la statuaire. Son style dans la décoration navale est tout autre que dans ses marbres. Semblable à Beethoven qui, dans ses morceaux de chant, tendait toujours à franchir les limites des registres vocaux, Puget se trouve à l'étroit dans le marbre et cherche constamment à faire des échappées. Cette lutte avec la matière explique, aussi bien que son tempérament, la fièvre de ses compositions sculpturales. Dégagée de pareilles entraves dans des poupes de deux cents mètres carrés, son imagination froncé moins le sourcil, et, tout en restant pompeuse, ainsi qu'il convenait en cette es-

pèce de travaux, elle néglige le drame et ne prend son essor que dans la fantaisie. Les ornements de vaisseaux exécutés par Puget sont analogues à ceux de Girardon et de Lebrun, avec cette différence qu'ils sont plus vivants. L'élève du Cortone ne pouvait du reste que bien traiter un genre d'ouvrages dont le programme officiel était la magnificence :

XI

« Prenez bien garde, écrivait Colbert à l'intendant d'Infreville, que dans les vaisseaux destinés pour ce voyage (les Indes) non-seulement leur bonté, mais même leur beauté, donne quelque idée de la grandeur du Roy dans ces pays-là... Je conviens que les ouvrages de sculpture des trois grands vaisseaux construits en dernier lieu à Toulon consomment beaucoup de temps; mais vous m'avouerez vous-même qu'il n'y a rien qui frappe tant les yeux ni qui marque tant la magnificence du Roy que de les bien orner comme les plus beaux qui aient encore paru à la mer, et qu'il est de sa gloire de surpasser sur ce point les autres nations. »

Aujourd'hui que le perfectionnement des machines de guerre a réduit les navires au simple rôle d'engins meurtriers, et que l'industrie en a supprimé tout ce qui ne concourt pas directement à l'utilité, on ne sait plus ce qu'était la décoration navale au dix-septième siècle et ce qu'elle ajoutait d'éclat aux vaisseaux, ces monuments déjà si beaux par eux-mêmes.

Cependant Puget, ennuyé de sa position, employait les nombreux moments que lui laissaient ses occupations à des ouvrages étrangers; c'est alors qu'il invente une machine pour mâter et démâter les bâtiments, et qu'il se construit une maison. Les difficultés qu'il avait avec ses collaborateurs et avec l'intendant maritime le dégoûtaient de plus en plus. En 1669 il s'échappe pour aller à Gênes mettre la dernière main au maître-autel de Saint-Cyr; dans cette œuvre luxueuse, le côté artistique est secondaire; les figures y sont étouffées par le développement de l'ornementation et ne présentent que des lignes tourmentées.

Quand il revient à Toulon, en 1670, de nouveaux déboires l'attendent. On y avait projeté la construction d'un arsenal; Puget, invité à fournir des plans, en donne qui sont approuvés à la cour. La salle d'armes s'élève déjà, lorsque l'intendant soulève des difficultés qui nécessitent une nouvelle enquête; les concurrents de Puget, en redoutant le résultat, ne l'attendent pas et incendient les bâtiments commencés. Il veut en outre s'immiscer dans la construction des navires; Colbert s'y oppose, et, quelque temps après, il provoque une ordonnance du roi qui, réformant la décoration navale d'après le système anglais, la réduit presque à néant. De là date la déchéance des vaisseaux sous le rapport artistique; plus tard l'industrie devait la poursuivre en supprimant la voilure, et, tout récemment, elle a presque supprimé les navires mêmes.

Puget n'avait plus rien à faire à Toulon: il revient à Marseille. Peu de temps après il s'y construit une maison située à l'angle des rues de Rome et de la Palun. Elle

est composée d'un rez-de-chaussée et d'un entre-sol formant la base, d'ordre rustique, de deux étages dont le premier seul, le *piano nobile*, possède des fenêtres ornementées, et d'un attique qui n'existe plus. Sur la principale façade, au premier étage, deux pilastres composites accompagnent un balcon à balustres, en saillie, et sont surmontés d'un fronton tronqué. Cette construction se ressent de l'état douloureux où l'artiste était alors : dans la frise, il a tracé cette inscription : *Salvator mundi, miserere nobis*, et dans le couronnement qui est au-dessus de la corniche, cette autre : *Nil bien sans peine*.

A la même époque, il élève la halle du quartier des Acoules, appelée depuis *halle Puget*. Cet élégant édifice se compose de vingt colonnes isolées, d'ordre ionique par leur dimension, cinq de face et sept de côté, élevées, atéralement, sur des stylobates, de face, sur des piédestaux entre lesquels règnent trois rangs de marches; les arcades reposent directement sur des chapiteaux corinthiens, et, pour satisfaire aux lois de la statique, leur pression sur les angles, diminuée au surplus par le peu d'élévation de la colonne ionique, est combattue par des entes flanquées extérieurement de fontaines et soutenant la charpente du toit qui sert de corniche.

XII

On a beaucoup vanté l'emploi du nombre impair des colonnes comme une heureuse originalité, en avançant que la gravité du nombre pair se serait mal accordée avec l'idée d'agitation tumultueuse qui caractérise un marché. Vu le petit nombre des colonnes qu'on peut embrasser d'un coup d'œil, cette opinion pourrait ne pas être dénuée de fondement. Toutefois, il est probable qu'elle n'a guère préoccupé l'architecte de la halle des Acoules. Le nombre impair avait été employé, quoiqu'ordinairement, par l'antique; il était donc non-seulement autorisé, mais, en cette occasion, ordonné, sur la façade, par la section intérieure de l'édifice en deux parties. Cette section, indispensable pour la circulation, devait être faite en face d'une colonne, afin de ne pas neutraliser un entrecolonnement et paralyser deux portes, ce qui aurait eu lieu dans le cas du nombre pair, et ce qui était aussi désagréable pour l'œil que nuisible au service. Quant au nombre pair des colonnes latérales, il aurait disproportionné l'édifice en le raccourcissant ou en l'allongeant, et n'eût d'ailleurs peut-être pas cadré avec le terrain disponible.

En 1673, les échevins de Marseille demandent à Puget un écusson aux armes de France pour le portail de l'hôtel de ville; celui-ci éprouvait toujours tant de plaisir à travailler pour sa ville natale, qu'il accepte la commande pour une rétribution inférieure à ses déboursés. Ce groupe, obtenu par des anges enfants, existe encore, mutilé par plusieurs gouvernements.

Pendant son dernier séjour à Toulon, Puget avait constamment caressé de l'œil trois blocs de marbre qui saisaient sur le port en attendant qu'on les utilisât. Il les demanda à Colbert, qui, pour se débarrasser de lui, les

lui accorde. Aussitôt pris, aussitôt sculptés; il ébauche le *Milon*. Le Nôtre, ayant eu l'occasion de voir ce groupe, en fait grand bruit auprès de Louis XIV; Puget reçoit l'ordre de le terminer et de l'envoyer à Versailles. Le roi et la reine étaient présents au déballage : « Ah! le pauvre homme! » Telle fut l'exclamation que ne put retenir Marie-Thérèse. Le *Milon* fut placé dans les jardins du château, où il fit un séjour de deux siècles dont il eut beaucoup à souffrir.

XIII

Le *Milon* est une des œuvres les plus parfaites de Puget. L'artiste lui-même était de cet avis et soutint, contre Louis XIV qui préférait *Andromède*, que le marbre de ce dernier groupe était plus beau, mais que l'ouvrage en était moins fini. Ici, comme dans les *cariatides*, Puget s'est plu à représenter le spectacle de la vanité de la force physique. On connaît la mort du célèbre athlète : se promenant un jour dans un bois, il voulut essayer si la vieillesse lui avait laissé assez de force pour séparer un tronc d'arbre fendu par la foudre; il y parvint, mais, les deux parties s'étant rapprochées, l'empoignèrent et il fut dévoré par des loups. Ces quadrupèdes, qui ne prétaient pas assez à la sculpture et qu'il aurait fallu représenter en nombre, ont avantageusement été remplacés par un lion; mais, au dix-septième siècle, cet animal, que peu de gens pouvaient avoir vu, était presque légendaire. Tel le lion de Puget; resserré en outre par les limites du marbre et la loi de concentration, l'artiste lui a donné une attitude qui le fait paraître désossé. Sentant bien lui-même ce défaut, il a dissimulé le corps derrière un large pan de draperie qui cache la contournure des reins; c'était éviter une faute pour en commettre une plus grave. Puget, qui avait toujours eu en vue l'effet pictural, semble avoir constamment ignoré qu'une des principales lois de la sculpture consiste à établir une statue de manière à ce que le spectateur puisse en faire le tour en ayant partout devant les yeux un ensemble intelligible. L'auteur du *Milon* et de l'*Andromède* n'a jamais conçu les sciences que d'un seul point de vue. En effet, dès qu'on ne regarde plus le *Milon* du côté qui fait face à la porte d'entrée, au Louvre, le sujet devient insignifiant; le second pan de la draperie collé au bras de l'athlète et faisant tenon avec le tronc d'arbre recouvre entièrement ce bras par derrière. L'obstacle est trop légèrement accusé, vu la minceur de l'arbre et le sens de la fente qui va mourir à l'écorce. Par devant, le groupe est très-bien ordonné; le geste d'écart de Milon est juste; son bras gauche et l'arbre font sagement contre-poids au mouvement de recul du corps; sa musculature est modérée, sans accuser les rides de la vieillesse. Mais ce qu'il faut admirer dans cette œuvre merveilleuse, malgré ses incorrections, c'est l'expression poignante de la douleur répandue sur le personnage entier, depuis la tête, si pathétique, jusqu'à l'extrémité des orteils. Quelle vérité dans les attaches, quelle science myologique, avec quel drame se déroule le frémissement de la dynamique vitale sur ces membres que crispe une sorte d'électricité!

XIV

Louis XIV, à qui Lebrun vanta beaucoup le *Milon*, en fit de grands éloges que celui-ci transmit à Puget en les accompagnant des siens : « Je me suis trouvé, lui écrivit-il, à l'ouverture de la caisse de votre figure de *Milon* lorsque le roi la fit ouvrir : et lorsque Sa Majesté me fit l'honneur de m'en demander mon sentiment, je tâchai de lui faire remarquer toutes les beautés de votre ouvrage; je n'ai fait en cela que vous rendre justice; car, en vérité, cette figure m'a semblé très-belle en toutes ses parties et travaillée avec un grand art.

Nous ne croyons pas hors de propos de transcrire ici la lettre que Puget écrivit au ministre; on possède à peu près entièrement sa correspondance avec l'administration relativement aux commandes qu'il en reçut; la plus grande partie est insignifiante et n'a de valeur que sous le rapport historique. Mais cette lettre se détache naturellement des autres parce qu'elle ne traite pas uniquement d'affaires; elle constitue un document curieux à plusieurs titres. Puget n'avait pas reçu d'instruction: ce n'est donc pas le style qu'il y faut chercher; ce serait encore moins l'orthographe, si l'on possédait l'original, car nous ne citons que d'après le père Bougerel; c'est l'éloquence à laquelle arrive l'artiste en parlant de son art. Elle nous



Puget donne sa démission au duc de Beaufort. (Page 142, col. 1.)

« J'avais eu l'honneur de vous écrire il y a quelque temps : M. Girardon m'avait promis de vous faire tenir ma lettre; mais je vois qu'il ne s'est pas acquitté de sa promesse. Je vous témoignais l'estime que je faisais de votre mérite, et vous demandais part en votre amitié; faisant plus de cas de l'affection d'une personne de vertu comme vous, que de celle des plus qualifiées de la cour. » Ces éloges ne manquaient pas de prix dans la bouche d'un artiste qui occupait alors un poste analogue à celui de surintendant des arts et qui exerçait une haute direction sur le goût public.

Le roi voulut avoir d'autres œuvres de Puget. Colbert étant mort, Louvois fut chargé de demander à l'auteur du *Milon* s'il n'avait pas de figure qui pût servir de pendant à la première. Ce dernier promit l'*Andromède* qu'il achevait en ce moment.

montre l'homme pris sur le vif, la noblesse de son caractère, sa modestie après tant d'œuvres si remarquables, son enthousiasme, ses projets gigantesques, son imagination volcanique.

XV

« Je me suis remis, monseigneur, après mon groupe de l'*Andromède* par Persée, dont j'enverrai bientôt le dessin (mot employé très-logiquement à cette époque dans le sens de projet). J'espère que cet ouvrage sera plus beau et plus agréé que celui de *Milon*; la pièce de marbre est sans aucun défaut et blanche comme la neige. J'y ai travaillé en divers temps, cinq ans, y comprenant le modèle que j'ai fait aussi grand que le marbre: je pense, monseigneur, qu'elle sera achevée vers le mois

de mars. Cette pièce a dix pieds et demi de hauteur : *Persée* est presque aussi grand que *Milon* et l'*Andromède* à proportion.

« Le bas-relief de *Diogène* a neuf pieds de largeur, douze de hauteur et neuf pouces de grosseur. Le marbre est très-beau et l'ouvrage est à deux tiers et dressé dans l'atelier. *Diogène* est à l'embouchure de son tonneau, assis, tenant en sa main un rouleau de papier. Sa lanterne

sein de me retirer à Gènes, où j'étais demandé pour conduire quelques fabriques : mais si mes ouvrages sont agréables au roi, comme Sa Majesté en a donné quelques témoignages avantageux, je serai ravi de m'exercer pour sa gloire le reste de mes jours.

« Quant aux autres ouvrages que je pourrais entreprendre pour contribuer à l'ornement de Versailles, le premier serait le roi à cheval sur trois pieds, et pour sou-



Puget présente son *Milon* à la cour. (Page 113, col. 2)

et son bâton sont à côté. Alexandre est à cheval, accompagné de quelques officiers aussi à cheval, dont l'un tient son bouclier et son casque et l'autre une enseigne. Il y a encore d'autres figures appropriées au même sujet, que vous verrez, monseigneur, par le griffonnage ou esquisse que j'enverrai au plus tôt. L'ouvrage est de deux pièces, l'un sur l'autre, dont celle du fond fut rompue ; mais elle sera bientôt remplacée. En attendant cette pièce, je travaille à l'*Andromède*.

« Je n'ai pas d'autres ouvrages en main, parce qu'après avoir achevé ceux que j'ai entrepris, je faisais des-

tenir le fardeau, je pratiquerais quelques broussailles de lauriers mêlées avec quelques épines, armures des ennemis, même quelques soldats renversés au pied de la statue du roi, qui serait grand à peu près comme la statue de *Milon*, le reste à proportion.

« L'autre ouvrage de grande considération dont je me ferais fort de sortir avec honneur, ce serait un colosse au milieu du canal de Versailles, d'environ trente-huit pieds de hauteur, composé de six pièces. Ce serait un Apollon ayant les jambes ouvertes, soutenues par deux rochers ; le colosse serait élevé et les jambes élargies, en sorte

que le *Diac* et le *Heu* y pussent passer dessous. On ferait au bas du rocher quelques tritons, sirènes ou coquillages : ce sont des desseins dignes de la grandeur du roi, tels que vous les proposeriez vous-même, monseigneur, qui ne visez qu'à sa gloire, et à attirer l'admiration des étrangers par des ouvrages non communs. Je vous supplie de ne pas douter de l'exécution et de la perfection de celui-ci. Je vous en répondrais au péril de ma vie si j'avais l'honneur de l'entreprendre. Que s'il se faut réduire à quelques ouvrages de moindre dépense, je fis à Gênes le modèle du ravissement d'Hélène, qui, étant exécuté en marbre, serait quelque chose d'extraordinaire; j'en enverrai le dessin.

« J'avais quelque résolution maintenant de faire un Apollon poursuivant Daphné métamorphosée en laurier, un peu plus grand que nature, approchant de celui du cavalier Bernin. Je méditais encore un groupe d'Apollon écorchant Marsyas, pour représenter une espèce d'anatomie, ce qui est fort recommandable parmi les sculpteurs et les peintres. Je représenterais Apollon comme s'il parlait en se raillant et en mettant son couteau dans la gaine.

« Je me suis nourri aux grands ouvrages; je nage quand j'y travaille, et le marbre tremble devant moi, pour grosse que soit la pièce. Le *Saint Sébastien* que j'ai fait à Gênes, dans l'église de Carignan, est une figure colossale; le bienheureux *Alexandre Sauli* qui l'accompagne est de même grandeur : ces deux-là, le *Milon* et l'*Andromède*, sont quatre morceaux de très-grande considération, sans compter le bas-relief d'*Alexandre visitant Diogène* et beaucoup d'autres ouvrages que j'ai faits depuis environ vingt ans que j'ai quitté le pinceau, dont la plupart ont été vus de M. Le Nôtre et ont été à la satisfaction de tout le monde : ce qui est fort rare, au regard de beaucoup d'ouvrages où la plupart de nos grands hommes ont fait des fautes.

« Toutefois, Monseigneur, avant que de penser à aucun autre ouvrage, je crois, sous votre bon plaisir, qu'il faudra attendre que mon *Andromède* soit posée à sa place, et j'espère, Monseigneur, qu'alors vous serez plus persuadé de ma suffisance. Je ferai en ce temps-là un voyage à Paris, ainsi que vous souhaitez; je vous entretiendrai plus pertinemment et plus solidement de toutes choses, en recevant vos ordres, et tâchant de vous satisfaire le mieux que je pourrai; en même temps, je vous dirai le prix le plus juste auquel pourront revenir les pièces que j'ai déjà faites et de celles que je me propose de faire. Vous voulez savoir mon âge, Monseigneur : je suis dans ma soixantième année, mais j'ai des forces et de la vigueur, Dieu merci, pour servir encore longtemps, et les bontés que vous aurez pour moi, avec l'honneur que vous me faites, me feront rajeunir. »

XVI

Cette *Andromède* promise était achevée en 1685; Puget envoya son fils la présenter à Versailles. Louis XIV accueillit le jeune homme avec bienveillance et lui parla de son père dans les termes les plus flatteurs.

Si l'on compare ce groupe aux chefs-d'œuvre de la

Grèce, il paraît assurément bien défectueux. L'*Andromède* est encore une œuvre sculpturale conçue comme un tableau; bien ordonnée d'un côté, elle ne présente de l'autre que la surface plate du marbre et ressemble au verso d'une toile. Cette hérésie était pourtant bien facile à éviter par le découronnement de la roche, qui aurait laissé voir au moins le buste des deux personnages. On peut aussi reconnaître le faux système de Puget dans les draperies enlevées par le vent, dont la suspension jure avec l'emploi du marbre, et qui ont amené l'inconvénient d'un rapport.

Le défaut de proportion entre *Andromède* et *Persée* frappe également les yeux les moins exercés. On en fit le reproche à l'auteur : « Votre *Andromède* est trop petite, lui dit-on. » « Bah ! répondit-il, elle est aussi grande que les plus grandes dames de la cour. » Soit, mais alors c'est *Persée* qui est trop grand. On lui dit encore que celui-ci paraissait trop âgé; il répliqua : « Le coton qu'il a sur les joues indique plutôt sa grande jeunesse que son âge avancé. » C'est du reste un sot libérateur que ce *Persée*; à peine a-t-il abattu le monstre, il monte au sommet du rocher pour détacher la victime. Jusque-là, c'est fort bien; mais, dans cette avenante occupation, a-t-il quelque ivresse d'amour, quelque regard tendre pour une aussi belle épouse conquise à tant de prix? Point; il regarde flegmatiquement le roc, les fers, s'acquitte de sa besogne comme d'une corvée, et semble moins un héros qu'un pompier acquérant des droits à une médaille de sauvetage.

Et cependant, quelle ravissante créature qu'*Andromède*! la seule femme nue qu'ait créée le ciseau de l'artiste. Puget, qui, comme Michel-Ange et Corneille, voyait l'image de la femme à travers un prisme viril, a fixé sur celle-ci un éclair d'émotion virginale et de chasteté. La tête, il est vrai, en est un peu trop petite; M. de Tournefort le lui fit très-justement observer. Puget avait parade à toutes les bottes : il répondit que Veyrier, son élève, l'avait certainement écourtée, mais qu'elle avait, telle qu'elle, les proportions de la *Vénus de Médicis*. A part ce léger défaut, *Andromède* reste le chef-d'œuvre du maître. Quelle élégance dans ces jambes nerveuses! quelle délicatesse dans ce corps, qui a reçu toutes les caresses de la lime et dont l'épiderme poli contraste si bien avec l'âpreté sauvage du milieu! et ces paupières baissées, combien de grâce n'ajoutent-elles pas à la pudeur de la vierge, pâmée d'amour et d'effroi! Les accessoires du groupe sont bien dramatisés; le corps et la tête de l'Amour, pleins de suavité, laissent à peine remarquer une cuisse soufflée, en forme de bourrelet. Quant à la tête du monstre, qui agonise en tirant la langue, elle est tout simplement ridicule; un sculpteur ne doit jamais entreprendre la représentation de ces animaux composites que le coloris seul parvient à relever.

XVII

Malgré les éloges du roi et la bienveillance du ministre, ce groupe ne fut payé que 15,000 livres, somme qui en couvrait tout au plus les frais, et, sept ans après, nous

voyons l'artiste adresser encore des réclamations qui restent sans réponse.

Les projets d'embellissements à Versailles, ainsi que la plupart de ceux dont il parle dans la lettre précitée, ne furent pas mis à exécution.

Cependant la ville de Marseille, désirant élever une statue à Louis XIV et la poser au milieu d'une place magnifique occupée, à cette époque, par des bâtiments du Parc royal, maintenant, par une partie de la Canebière, demande des plans à Puget. Il passe deux ans à les dessiner ainsi qu'à faire un modèle de la statue, pour laquelle il fait venir de Gênes un cheval superbe et qui devait être exécutée dans des proportions colossales.

Il en existe, dit-on, un petit modèle en terre cuite dans le cabinet d'un amateur de la Provence que nous n'avons pas visité; d'après ce qu'on en rapporte, elle paraît avoir de l'analogie avec une statuette équestre d'Alexandre qui figure au Louvre sous le nom de Puget, et dont aucune biographie ne précise la date. Le conquérant de l'Asie, de même que le *Louis XIV* projeté, monte un cheval lancé au galop et soutenu, d'après les exigences de la matière et de la statique, par des combattants terrassés. Ne se pourrait-il pas que l'artiste, après l'inexécution de son projet, en eût utilisé la maquette par un simple changement d'attributs d'ailleurs bien aisés?

Il présente enfin un plan de place ovale, entourée de bâtiments d'un style sévère et grandiose qu'il avait puisé dans l'architecture génoise et dont nous avons des exemples à la place Vendôme et à celle des Victoires. Le Musée de Marseille conserve encore trois dessins de ces plans. En face de la mer s'élèvent deux corps de logis dont le premier étage est formé par une *loggia* analogue à celles qui décorent les palais de Gênes, et destinée à permettre aux habitants de respirer la brise du soir. Les deux façades se terminent par deux pavillons; viennent ensuite les bâtiments qui entourent la place en dessinant deux courbes ovales, puis, en retour, deux autres pavillons et deux corps de logis formant la même distribution que les premiers. Entre ces deux pavillons s'élève un arc de triomphe où l'on aurait pu fermer le port; les quatre, ornés de frontons, sont identiques; ils offrent cette particularité, également inspirée de Gênes et affectée de l'artiste qui l'a reproduite ailleurs, que la fenêtre de leur premier étage consiste en deux arcades géminées ayant pour support commun une colonnette ionique à fût renflé.

Le contrat est dressé, le prix de la construction arrêté à 150,000 livres, un atelier s'élève déjà pour la fonte de la statue, lorsque les échevins reconnaissent tout à coup l'énormité de la dépense; ils reviennent sur leur décision et enjoignent à Puget de présenter des plans moins onéreux. Celui-ci, bien qu'à contre-cœur, dessine un nouveau projet de place carrée permettant d'utiliser une partie des constructions qui existaient; puis, mécontent de son ouvrage, il se ravise et revient à son premier plan.

L'administration de la ville ne voulant pas céder, les deux parties conviennent de porter l'affaire devant le roi, et dépêchent à Versailles des hommes de confiance; les échevins choisissent l'archiviste Rosset pour soutenir, de

concert avec leur correspondant Villeneuve, le plan carré; Puget, son fils François, avocat du plan ovale.

XVIII

La ville de Marseille avait alors une excellente habitude, c'était d'envoyer annuellement un pot-de-vin au ministre et à son commis, afin de rendre ces deux personnages favorables à ses actes. Un tel argument était plus que jamais nécessaire; les échevins en annoncent l'envoi, et, comme il n'arrivait pas assez vite, l'agent Villeneuve, qui n'était pas une bête, n'hésite pas à en faire l'avance de ses propres deniers.

François Puget était aussi naïf que son père; ignorant ce précepte de Crispin: que la justice est une si belle chose qu'on ne saurait l'acheter trop cher, il n'avait emporté que de quoi subvenir à sa dépense et acheter un habit pour se présenter à la cour. La cause était jugée: on l'appelle. Le ministre, Villeneuve, Rosset et François arrivent au château. A la vue du plan ovale, le roi est émerveillé, se confond en éloges, et ne manifeste des scrupules que sur la dépense; il se décide presque en sa faveur, quand l'habile Villeneuve s'écrie que la dépense n'est rien, quand il s'agit d'élever un monument à la gloire de Louis le Grand, et que ce qui arrête les échevins, c'est précisément l'insuffisance du plan ovale à atteindre ce but. Peu à peu, il glisse des reproches et découvre enfin le plan carré. Le roi, tout en ayant l'intelligence du côté grandiose de l'art, n'avait pas le goût exercé; il hésite. C'était le moment pour François de présenter une défense chaleureuse; mais le pauvre provincial, tout ahuri de se trouver au milieu du temple, en face de la divinité, balbutie quelques mots aisément réfutés par l'assurance de son adversaire, et le roi, n'osant se prononcer, renvoie l'affaire à la décision de Mansard.

Villeneuve triomphe, car, au point où il en est, les influences dont il peut disposer vont devenir plus efficaces. Mais les vainqueurs ne se doutaient guère du tour d'escamotage que Mansard allait leur jouer. Ce troisième larron commence par trouver les deux plans mauvais et déclare qu'il se charge d'en donner un autre. Celui qu'il présente est naturellement jugé détestable par tout le monde, et surtout par François Puget, qui le considérait avec raison comme un pastiche de l'œuvre paternelle.

L'affaire en était là, quand une nouvelle complication surgit; l'année 1688 amène à Marseille le renouvellement des échevins. Parmi les nouveaux élus se trouve un sieur Agneau dont le nom contraste singulièrement avec la violence dont il fit preuve en cette occasion. Propriétaire d'une maison que ni le plan ovale, ni le plan carré ne mettaient en façade sur la place, il était l'ennemi naturel de l'un et de l'autre. Furieux de voir la tournure que prend le litige, il suscite un artiste obscur et sans talent, nommé Clérion, qui se charge des constructions et de la statue moyennant un rabais de douze mille livres.

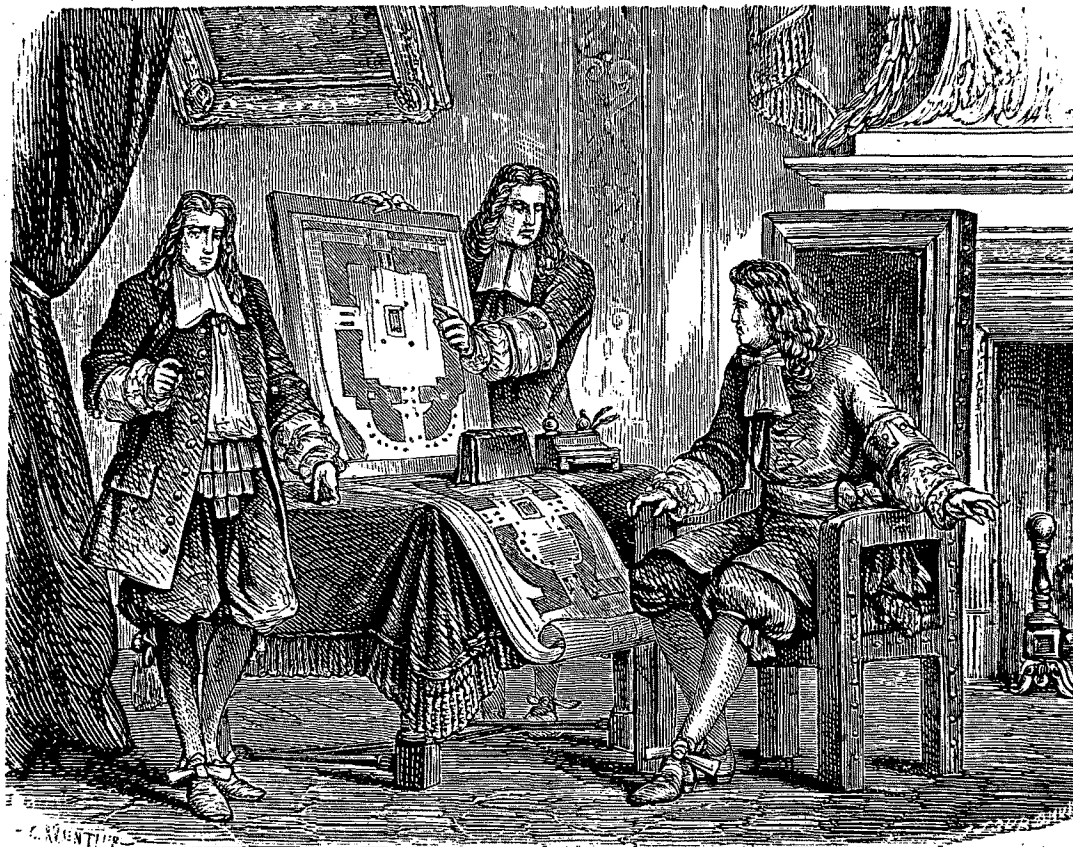
XIX

Puget comprend alors la nécessité de se rendre lui-même à la cour; mais cette intervention tardive ne pou-

vait plus remédier à rien. Il arrive croyant que tout va plier devant lui. « Le roi sait que je suis à Paris, » écrivait-il naïvement. Le roi n'en savait rien, et quand il l'apprit, il ne reçut pas l'artiste.

Celui-ci parut un Huron à Versailles. On accueille d'abord avec empressement l'auteur du *Milon* et de l'*Andromède* qui faisaient encore tant de bruit. Mais bientôt son franc parler, la liberté de ses allures scandalisent cette cour domptée par le despotisme et l'étiquette. Louvois se récriant un jour sur la somme qu'il demandait pour un de ses ouvrages et lui disant : « A ce prix, le roi pourrait avoir un général ! » il répond sans se déconcerter : « Le roi a dans son armée beaucoup d'excellents officiers dont

l'entreprise aux mêmes conditions que le nouvel adjudicataire, il pourrait assurément lui faire donner la préférence. Puget avait trop la conscience de sa valeur pour ne pas rejeter une pareille offre. « Me comparer à Clérion ! s'écria-t-il, y pensez-vous ? Il n'y a maintenant que le cavalier Bernin et l'Algarde avec qui je puisse être mis en parallèle ! » Cette naïve affirmation de son génie, qui eût été impertinente chez tout autre, était encore modeste de sa part ; et nous pouvons croire que l'auteur des *Caritides*, du *Milon* et de l'*Andromède*, en élevant jusqu'à lui le sculpteur incorrect et efféminé du Pont-Saint-Ange, était mû par un sentiment de reconnaissance d'autant plus honorable qu'à cette époque même il était en butte



C'était le moment pour François de présenter une défense chaleureuse. (Page 147, col. 2.)

il peut faire des généraux, mais il ne peut faire un autre Puget. » « Il faut, disait-il encore, que le roi me paye mes ouvrages ce qu'ils valent. » C'étaient là des dissonances trop criardes au milieu de l'accord parfait que la main du grand roi avait établi dans la société française : Puget ne fut pas écouté.

Tout l'étonnait : un jour, il se rend à Trianon pour voir Le Nôtre ; il descend à la grille et se dispose à entrer : les suisses lui barrent la porte. Cependant l'ordonnateur des jardins survient et l'introduit. Puget passe dans une salle où le roi, qui jouait au billard, l'honore à peine d'un coup de chapeau ; il visite le palais sans pouvoir l'aborder. En sortant, il rencontre Mansard et renouvelle auprès de lui ses doléances. Ce dernier, voyant son désespoir, lui dit alors que, s'il voulait se charger de

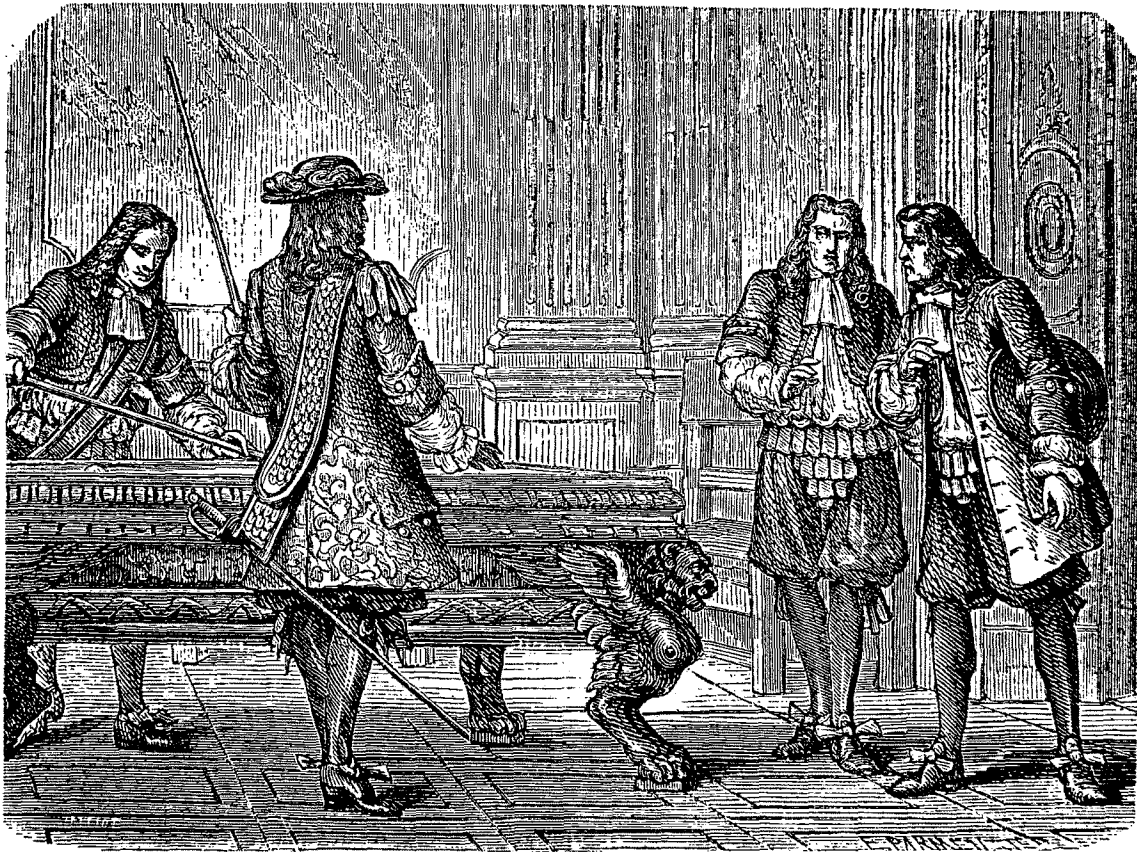
à d'indignes jalousies. Il avait d'ailleurs trop d'élévation dans le caractère pour descendre à des intrigues de cour ; il renonce donc à l'une de ses plus chères espérances et se dispose à quitter Versailles. Avant de partir, il est admis à s'incliner devant le roi. C'est une très-juste remarque de M. Léon Lagrange que les convictions de Puget l'éloignèrent toujours de la révolte absolue. Dans un temps où les principes de révélation et d'autorité réunissaient encore toutes les croyances et leur montraient, comme unique idéal de gouvernement, la souveraineté monarchique et religieuse, la grandeur d'âme de Puget aurait été incomplète, s'il eût manqué aux devoirs que lui imposait cette double espèce de dogme. Puget, constant dans son culte pour la religion, qui résumait la morale, et dans son amour pour le roi, qui résumait la patrie, s'a-

bandonna souvent, il est vrai, aux colères que son organisme violent faisait naître en lui, mais à peine entendait-il la voix du juge en dernier ressort, il considérait la soumission comme obligatoire. Il avait à cela plus de mérite que d'autres, aussi le trait est-il admirable dans sa physionomie. Il n'emportait donc aucun fiel contre le prince qui avait montré tant d'indifférence à son égard ; Louis XIV le reçut d'ailleurs avec bienveillance ; il lui renouvela les éloges donnés à ses œuvres précédentes et lui remit de sa main une médaille frappée à son effigie et sur laquelle étaient gravés ces mots : *Felicitas publica*.

Quant au projet de décoration de Marseille, la guerre

Ce dernier revenait profondément triste ; tout autre, à sa place, fût rentré dans la solitude et l'inaction ; mais le malheur, loin d'abattre son énergie, n'arrivait qu'à la stimuler. C'est ainsi que nous le voyons immédiatement reprendre ses travaux et achever l'*Alexandre et Diogène* resté dix ans sur le chantier.

Ce bas-relief, disons-le franchement, présente la violation de toutes les lois auxquelles le genre est soumis. Il faut cependant avouer, à la décharge de Puget, que ses erreurs ne lui incombent pas entièrement. Les secrets de l'art grec n'ont été retrouvés en partie que depuis un siècle, et c'est de nos jours seulement qu'ils ont été formulés dans un code magistral par l'illustre auteur de la



Puget à Versailles. (Page 148, col. 1.)

survenue en 1689 l'écarta définitivement en absorbant les sommes qui lui étaient applicables.

XX

Puget revint à Marseille. A propos du chagrin qu'il éprouvait alors, il existe une légende qui circule aux environs de Marseille. Non loin de la maison de campagne qu'il habitait, s'élève une colline dont le sommet figure un profil cyclopéen que l'artiste, dit-on, a taillé, dans sa fureur, à grands coups de marteau. La grandeur épique de ce récit n'a-t-elle pas le cachet des fables de la mythologie ou des cycles romans ? *Se non è vero, è bene trovato* ; en tous cas, elle s'accorde merveilleusement avec le caractère de Puget.

Grammaire des arts du dessin. Au dix-septième siècle la Grèce était inconnue, et Puget, qui n'avait pas vu les *Panathénées*, ne pouvait avoir pris sa poétique que dans les œuvres romaines, telles que la *Colonne Trajane* et l'*Arc de Constantin* ; en outre, l'exemple plus récent de Ghiberti, de Bernin, de l'Algarde l'autorisaient presque à traiter le bas-relief en composition picturale.

Lorsque Athènes avait recouvert les parois de ses temples de la représentation de ses solennités religieuses, elle avait franchement avoué son procédé peu logique au premier abord, en accusant la solidité du fond et en faisant du bas-relief une œuvre fantastique, une sorte de transpiration divine et impalpable du monument ; elle était ainsi conduite, afin d'écartier le soupçon de rivalité avec la toile, à la suppression de la perspective qui aurait

semblé percer la muraille et à l'adoption d'un seul plan, ou de deux, au plus, très-rapprochés. Exclusivement religieux ou héroïque dans son principe, ce procédé devient donc au moins contradictoire par son application à un sujet anecdotique et par sa transposition dans un cadre séparé; doublé de l'effet pictural, il forme un contre-sens: en effet, la lumière, frappant avec une égale intensité les divers plans, y produit des ombres portées réelles qui, au tort d'être identiques derrière tous, ajoutent celui de se détacher sur le ciel, sur l'air ou sur un plan éloigné. En outre, la gradation des nombreux plans amenés par ce système impose l'obligation de prendre le très-haut relief comme point de départ, et, avec le style dramatique et mouvementé de Puget, de détacher les membres des personnages du premier plan. La matière, indulgente avec le bois et le bronze, est plus avare de mouvement avec le marbre, à cause de sa fragilité, et nous pouvons constater que les plus hauts reliefs antiques ne poussèrent jamais le détachement jusqu'à l'isolation.

Le temps, du reste, redressa bientôt l'erreur de Puget, car les raccords qui déparent son groupe ont pour cause les fractures provenant de son trajet primitif de Marseille à Versailles.

XXI

Sous le rapport de la conception, le *Diogène* est donc vicieux; dans les détails il est admirable. C'est une des œuvres les plus expressives du maître: jamais la taille des méplats ne donna plus de vérité à la carnation, jamais le marbre ne laissa mieux deviner les battements artériels. Le seul élément de la statuaire antique entrevu par Puget, c'est l'importance du geste; non pas qu'il soit toujours bien compris, au contraire; mais sa présence, même indiscrète, dans les œuvres du sculpteur marseillais, atteste chez lui, sinon une grande intelligence, du moins un profond sentiment de l'art.

Cette révélation, chez les Grecs, venait de l'analyse; faite à Puget par la violence de son tempérament, elle a subi dans ses œuvres une exagération qui, sans les priver de leur mérite, leur en fait un à part. Regardez le *Diogène*; tout y est, bien ou mal, dramatisé; le dédain sublime du philosophe a saisi d'étonnement tous les spectateurs, tous, jusqu'aux animaux: les chevaux deviennent attentifs et dressent l'oreille; le dogue arrête un grognement dans son gosier, les valets de chasse même ont une physionomie moins stupide. Les têtes des personnages sont d'une expression remarquable: celle de Diogène est un peu violente pour une parole aussi dédaigneuse que: *Ote-toi de mon soleil*; celle d'Alexandre est noble, étonnée, hésitant entre la pitié et l'admiration; un sourire sillonne ses lèvres et paraît sanctionner le néant prophétique de sa grandeur; son geste est plein de justesse et de dignité.

La concentration de la scène est aussi bonne que sa distribution: d'un côté, le futur conquérant du monde avec son auréole de courtisans, au milieu d'une espèce de gloire de bannières qui flottent au vent; de l'autre, la nudité, la misère. Les jambes de Diogène sont trop fortes, relativement à sa poitrine flasque et délabrée; son geste

de supination est faux; c'est, comme Lebrun le qualifia, celui d'un homme qui demande l'aumône. (On ne sait pas ce que Puget répondit à cela.) Quant à l'esclave barbare qui tient le dogue en laisse, c'est un anachronisme: la rencontre de Diogène et d'Alexandre eut lieu à Corinthe, quelque temps avant le départ de ce dernier pour l'Asie.

Une fois le principe pictural admis, le luxe des accessoires y contribue merveilleusement: le fracas des chaînes, des plumes, des casques, des costumes est magiquement théâtral; les détails indiquent en outre la longue incubation de l'artiste sur son œuvre; ils sont fouillés avec autant d'amour que les chairs, comme, par exemple, la selle d'Alexandre terminée par un muse de lion, sa cuirasse, son bouclier, ses sandales. L'architecture est également très-problématique: à côté de temples grecs figurent des palais florentins; des murailles à porte ogivale et une sorte de campanile où l'on reconnaît la colonne Trajane que Puget a sans doute introduite dans son... tableau à titre d'estampille.

Le *Diogène* est bien situé au Louvre et reçoit la lumière dans le sens logique. Puget lui avait rêvé une place encore meilleure en le destinant à la façade de Versailles, l'effet d'ombre qui est le sujet de l'œuvre y devant être, selon lui, plus accusé. Il avait d'ailleurs un moyen infail- lible d'arriver à ce résultat, c'était de rapprocher les deux personnages: la projection de la tête et des épaules d'Alexandre aurait alors pu donner à la poitrine de Diogène l'obombration qui n'affecte que son bras.

A peine cet ouvrage terminé, Puget en entreprend de nouveaux. A côté d'une maison qu'il s'était bâtie hors de la ville, il élève une chapelle; c'est là qu'il passe les dernières années de sa vie, travaillant sans discontinuer. De 1689 à 1694, il construit l'église de l'hospice de la Charité que son fils François dut achever après sa mort; elle est composée d'une nef ovale ceinte de douze colonnes d'ordre corinthien soutenant un tambour et une coupole également ovale, d'un vestibule intérieur et de trois chapelles formant croix; le dehors en est décoré de pilastres corinthiens. Quant au portique extérieur, qui devait être orné de quatre colonnes, il n'a point été exécuté.

XXII

En même temps, il travaillait à la *Peste de Milan*, qui fut son dernier ouvrage et que la mort ne lui permit pas de terminer. Ce morceau avait été commencé pour M. de la Chambre, curé de Saint-Barthélemy, à Paris; la ville de Marseille l'acquiesça du petit-fils de l'auteur, moyennant 10,000 livres et une rente viagère de 500; il figure depuis longtemps dans la salle du Conseil de santé. C'est un bas-relief de cinq pieds de haut sur trois et demi de large qui renferme quinze figures et représente saint Charles Borromée, au milieu des pestiférés de 1576, invoquant le ciel pour leur guérison. Rapprochement singulier! en 1694, Puget décrit à Marseille les ravages du fléau, et quelques années plus tard, en 1720, dans cette même ville, la fiction doit se réaliser.

Pierre Puget mourut, après une courte maladie, le 2 décembre 1694, à l'âge de soixante-douze ans.

C'était un homme de haute taille ; son corps était comme son esprit, vigoureux et inaccessible à la fatigue. On a conservé de lui plusieurs bustes et portraits, presque tous à Marseille ou dans les collections privées du Midi de la France. La plupart sont de sa main. Une petite toile qui est au Louvre, et que l'administration attribue à son fils, semble plutôt devoir être revendiquée par le pinceau du père dont elle reproduit les lignes indéfinies et le coloris diapré. Elle le représente âgé de soixante ans à peu près, usé par le travail et le chagrin ; mais, sous les rides de la vieillesse et sous les carnations flétries, on retrouve le caractère de l'homme. Son regard puissant, sa physionomie où la tristesse se mêle à la fermeté, semblent n'avoir gardé que du mépris pour la persécution et rejeté la haine comme indigne de retenir sa noble pensée.

Il s'était marié deux fois : de sa première femme, il eut son fils François, assez bon peintre dont le Louvre possède une portraiture collective des plus célèbres écrivains et artistes de la fin du dix-septième siècle. Ce dernier, devenu veuf également, se remaria la même année que son père, en 1691.

Puget laissait une fortune qui, de nos jours, équivaldrait à une somme de 600,000 francs, et qui était entièrement le résultat de ses travaux, maintes fois rétribués au-dessous de leur valeur ; elle se composait en grande partie de maisons, de tableaux, de statues et de meubles précieux.

Ses amis, ses rivaux même ont unanimement rendu justice à la noblesse de son caractère. Cette qualité, qui contient toutes les autres, se rencontre bien rarement aujourd'hui chez les artistes, et l'absence en est d'autant plus regrettable, que ce sont eux surtout qui devraient en être les lévites ; car leur œuvre est la manifestation la plus pure de l'activité humaine, et le beau est étroitement uni au bien. Cette haute morale qui complète si merveilleusement le génie, l'éducation peut la faire éclore, mais le travail seul est apte à la retenir. C'est là que Puget l'a puisée : depuis l'âge de quatorze ans jusqu'à sa dernière heure, il consacra sa vie au travail. Voilà ce qui produit les fortes convictions et développe le côté sérieux de l'esprit. Du repos, il n'en trouvait que dans la variété de ses occupations. Son éducation était presque nulle, et le peu qu'il en eut lui vint plutôt de la conversation que de la lecture, ainsi qu'on le voit par l'excessive irrégularité de son orthographe ; mais s'il avait peu de connaissances générales, il y suppléait par la méditation : à travers chacune de ses œuvres on voit percer, comme dans celles du Poussin, une intention philosophique ; et d'ailleurs, il ne négligeait aucun des détails techniques de sa triple profession. Nous avons constaté dans ses œuvres de statuaire qu'il a poussé l'exécution à son plus haut degré ; c'est encore par là qu'il se distingue, en architecture, de presque tous les artistes encyclopédiques de la Renaissance et du dix-septième siècle. Les Léonard, les Michel-Ange, les Raphaël, ne s'occupaient guère dans leurs plans que de

ne connaissaient pas le côté pratique de l'homme spécial, qui est cependant une partie importante dans la science de l'architecte, et dont l'ignorance leur a souvent fait commettre de lourdes bévues ; Puget l'avait appris à fond, et ses œuvres d'architecture qui subsistent, et dont on sait qu'il dirigea les travaux, témoignent qu'il savait en allier les préceptes aux plus grandioses conceptions monumentales.

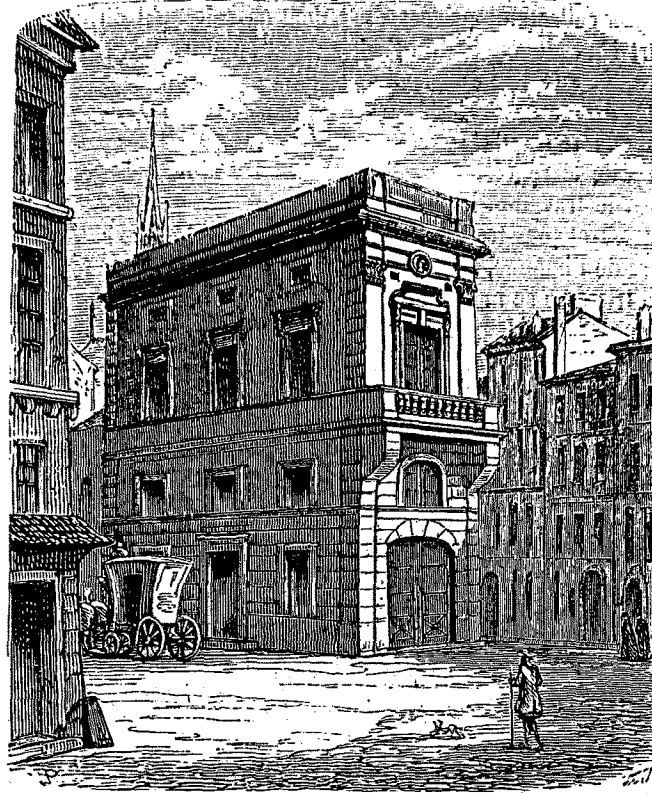
XXIII

Le reproche d'avidité que lui font quelques biographes nous paraît dénué de fondement. Puget eut pour l'argent la passion de tous ceux qui en connaissent la valeur pour l'avoir laborieusement et dignement acquis. Il administra son bien sagement, sans avarice comme sans profusion ; d'ailleurs une existence aussi remplie n'accordait pas beaucoup de temps au plaisir. Il fut même luxueux : outre les trois maisons qu'il s'était construites, l'inventaire qui accompagne son testament signale des dépenses considérables en œuvres d'art et en meubles. Il ne fit autant de réclamations auprès des ministres qu'à cause de l'avarice et de la mauvaise foi de ceux-ci. Sa fortune paraît doublement gagnée, quand on compare les rétributions dont elle fut composée aux sommes fabuleuses données à des artistes qui lui étaient bien inférieurs, tels que Lebrun et Girardon. Loin de le taxer d'avidité, nous pensons qu'on doit plutôt rendre hommage à son désintéressement. Sa franche nature et ses occupations continues, en lui interdisant l'intrigue, détournèrent de sa personne les faveurs que lui auraient aisément values de simples démarches. Mais il n'était point né pour le rôle de courtisan : il n'alla même pas, nous l'avons vu, présenter à Versailles le *Milon*, l'*Andromède*, le *Diogène*, et ne s'y rendit plus tard que contraint par une scandaleuse iniquité ; encore y parut-il en accusateur plutôt qu'en postulant. C'est précisément cette absence de spéculation qui inspirait aux artistes d'autrefois les grandes œuvres que nous admirons ; et l'on ne doit imputer la décadence de l'art qu'au mercantilisme qui s'y est introduit et qui lui ôte sa valeur en déflorant son principe élevé.

Puget fut un homme extraordinaire à son époque ; le dix-septième siècle, qui a considéré l'ordre dans la composition uni à l'élégance de la forme comme l'idéal de l'art, et qui a poussé le culte de ce double élément jusqu'à la convention, n'a guère vu dans les œuvres de Puget que l'exagération d'un caractère, parce qu'elles joignaient à des défauts à la mode des qualités opposées à la tournure d'esprit dominante. Quand l'artiste descendit dans la tombe, il y eut un revirement soudain, et sa perte fut d'autant mieux sentie, que ceux qui lui survivaient n'eurent pas son génie et renchérent sur ses mauvais côtés. La sculpture, art sévère par essence, suivit les traces de la société qui l'inspirait, elle tomba dans le maniérisme, et l'étoile de Puget brilla davantage à mesure que l'ombre se fit autour d'elle.

Aujourd'hui qu'une exégèse exacte de l'immortelle et incomparable apogée de la statuaire a révélé au monde

l'absolu de cet art, les avis sont unanimes sur la valeur de l'artiste marseillais; et il est remarquable que le dix-neuvième siècle l'a jugé tout différemment que le dix- | écarts, mais la volonté le surexcite et lui donne l'accès du beau, même en lui en dérobant une face; aussi l'histoire, qui ne sépare pas les œuvres des grands hommes



Maison de Puget à Marseille.

septième : son ignorance des lois fondamentales de l'art et la pompe théâtrale de ses compositions bien avérées, justice a été rendue à la savante et mâle noblesse de son style, au cachet de puissante originalité dont il a marqué les annales du marbre. Le génie a certainement des

de leur caractère, propose-t-elle comme un enseignement fécond aux artistes contemporains la vie de Puget, qui se résume par ces mots : conviction et travail.

JULES BONNASSIES.

KLÉBER

1734 — 1800

PAR ÉTIENNE ARAGO

I

A l'homme de guerre, fléau des peuples, monstre d'ambition qu'enivre la gloire sanglante, et qui se fait des cadavres amoncelés un marche-pied hideux, à cet homme, haine et malédiction !

Mais nous devons aimer, nous devons bénir ces guerriers patriotes, ces soldats citoyens qui consacrent leurs talents, leur bravoure, tout le sang de leurs veines à la défense de la patrie et de la liberté.

Conservons religieusement le souvenir de ces derniers ; présentons-les en exemple, et par la juste censure des premiers, efforçons-nous de combattre cette tendance nationale qui a permis de dire que l'on mène les Français à la guerre comme les limiers à la chasse.

Kléber, dont nous allons esquisser le portrait héroïque, fut, par son tempérament et par les hasards de sa première jeunesse, prédestiné, semblait-il, à considérer la guerre comme un jeu de la force ou comme une ressource, plutôt qu'à s'y conduire en patriote et en philosophe ; mais plus il vécut, plus il se persuada qu'il n'y a d'honneur à tirer l'épée que pour la défense des lois et de l'égalité. Aussi sa glorieuse existence pourra-t-elle être présentée à la fois comme un objet d'admiration et comme un utile enseignement.

Si l'espace qui peut lui être donné ici ne permet pas de tout dire et nous force à réserver bien des documents que nous avons recueillis, essayons du moins de marquer les grands traits d'une physionomie généreuse et fière ; de cette tête colossale que Mayence, la Vendée et l'Égypte ont vue tour à tour s'élever olympienne et sublime, au-



dessus des tourbillons de la fumée sanglante des batailles.

L'histoire des guerres de la République française est, du reste, une si grande histoire, tant de figures imposantes ont traversé cette époque sans pareille, qu'un Homère y trouverait facilement tous les héros nécessaires au plus vaste poème épique. Kléber y apparaîtrait comme le Diomède des phalanges patriotiques.

En effet, parmi tant de guerriers qui se levèrent à la voix de la Convention nationale et marchèrent au chant de *la Marseillaise* ; parmi tant de citoyens-soldats riches en mâles vertus, en talents extraordinaires acquis ou spontanés, en bravoure indomptable, en dévouement sans bornes, ayant entre eux des nuances distinctes, des physionomies diverses, des contrastes saisissants ; parmi tous ces hommes égaux devant nos respects, Kléber se détache et arrête particulièrement le regard. A la pensée de ses exploits l'imagination s'enflamme ; au souvenir de ses saillies soldatesques l'esprit sourit ; en le suivant dans sa carrière, depuis son premier combat, le cœur s'ouvre aux sentiments les plus fiers, inspirés par la réalité des événements ; puis, comme

dans un rêve, on voit le héros triomphant au milieu des pompes de l'Orient, et tout à coup l'on voudrait s'élançer pour arrêter le poignard fanatique sous lequel il succombe.

Comme s'il manquait à Kléber une teinte de ce mystérieux dont on aime à envelopper les personnages légendaires, on a voulu enlever, il y a une trentaine d'années, à la ville de Strasbourg l'honneur d'avoir donné naissance au brave soldat républicain. Mais la grande cité

alsacienne revendiqua son enfant avec énergie et succès.

Né en 1754, d'un intelligent terrassier du cardinal de Rohan, qui était chargé aussi de ses petites constructions, Jean-Baptiste Kléber perdit bien jeune l'auteur de ses jours. Sa mère s'étant mariée en secondes noces avec un sieur Burger qui avait deux enfants, la dissension s'établit aussitôt dans la famille. Kléber eut plusieurs fois occasion de manifester le précoce emportement de son caractère et son indiscipline; mais il montra en même temps une intelligence au-dessus de son âge. Aussi le second mari de sa mère consentit avec une double joie à le placer en pension chez le curé d'un village voisin de Strasbourg. L'enfant y fit de rapides progrès dans toutes les modestes branches d'instruction familières à l'ecclésiastique; le catéchisme seul ne put jamais se graver dans sa mémoire. Il sortit de cette insuffisante école à la suite d'un gros méfait. Un jour, la burette de vin que le curé lui avait fait porter à l'église pour le service de la messe se trouva vide avant d'être sanctifiée. Rendu à sa famille après quelques heures de punition dans une cave, — prison bien mal choisie pour un enfant coupable d'avoir illicitement bu du vin, — il continua ses études à Strasbourg, et, peu d'années après, on l'envoya à Paris, dans l'atelier de Chalgrin, pour y apprendre l'architecture, vers laquelle le portaient les souvenirs du métier de son père. Kléber n'oublia jamais ses rudes commencements; il se plaisait à rappeler qu'il avait remué la terre et cassé la pierre dans sa première jeunesse. Il raconta plusieurs fois l'anecdote suivante : Un de ses petits camarades de la ville, qui ignorait son état, l'ayant rencontré un jour le marteau à la main, se sentit humilié d'avoir eu un tel camarade d'amusement, et lui dit qu'il ne jouerait plus avec un maçon. Le jeune ouvrier alors lui prouva que le manche d'un marteau était bon pour rabattre l'insolence et l'orgueil à l'état de germe.

Kléber passa plusieurs années dans l'atelier de Chalgrin, et un peu trop aussi dans la société d'élèves écervelés et dissipateurs; il dut rentrer à Strasbourg faute de subsides que lui refusait très-sensément sa famille. Généreux et courageux en même temps, il ne tarda point à se faire remarquer parmi la jeunesse de sa ville natale. Son esprit de justice, qui le faisait prendre pour arbitre dans tous les différends, risqua de l'enlever pour toujours à la France dont il est une des gloires.

II

Un jour, dans un café, voyant deux Bavarois de passage insultés par des jeunes gens de la ville, Kléber prit fait et cause pour les étrangers et provoqua en duel ses compatriotes. Touchés de cette noble conduite, les Bavarois s'informèrent de la situation de leur généreux défenseur, et ayant appris qu'il n'avait point encore d'état assuré, ils lui proposèrent de les suivre à Munich, lui garantissant son entrée dans une école militaire de l'Électeur. Brave comme une épée, doué de la taille la plus avantageuse, ayant déjà des connaissances qui s'associent aux études du soldat, Kléber entrevit la possibilité de faire son chemin dans la carrière militaire; il

accepta l'offre des Bavarois, dit adieu à sa famille, à ses amis, et entra à l'école qui lui était ouverte. Il y réussit à un degré tellement reconnu par ses professeurs eux-mêmes, que son orgueil en fut surexcité. Sept ou huit mois seulement après son entrée, il osa demander la place de chef de l'école devenue vacante par la mort du titulaire. La réponse fut un ordre de se rendre au cachot. On l'en fit bientôt sortir, afin de faire parade de l'élève le plus intelligent, le plus fier d'aspect, aux yeux du général Kaunitz, chargé de visiter les établissements militaires de la Bavière. Kléber fixa l'attention du général, qui lui proposa de le suivre à Vienne. L'élève, blessé au vif de la manière dont on avait répondu à son espérance, qu'il appelait, lui, le sentiment de sa supériorité, n'hésita point à accepter la proposition du général; il partit pour l'Autriche. La majestueuse recrue ne fut d'abord occupée cependant par Kaunitz qu'en qualité d'architecte. Mais après une revue militaire où Joseph II, frappé de la taille élevée et du port martial de Kléber, lui donna une lieutenance dans un régiment, sans l'astreindre au grade d'enseigne, les jeunes nobles, qui n'avaient point sauté par-dessus ce grade, reçurent fort mal le nouveau venu. Un d'eux hasarda cette parole: « Voilà ce que c'est que d'avoir six pieds de haut. — Demain, répondit Kléber, je vous coucherai à six pieds sous terre. » L'imprudent en fut quitte à meilleur marché: une petite blessure faite à l'insulteur cicatrisa celle de l'insulté.

III

Attaché à l'état-major de Kaunitz, Kléber allait commencer sa carrière militaire comme il devait la finir, en se mesurant avec les Turcs. La paix, signée au début de l'entrée en campagne, fut un crève-cœur pour l'impatient officier. Une seconde guerre, qui n'eut que des combats d'avant-postes entre l'Autriche et la Prusse, et qu'interrompit brusquement le traité de Teschen (1779), fut une nouvelle déception pour le bouillant Alsacien. Si, en temps de paix, son courage et ses autres qualités personnelles avaient fait oublier à ses camarades son origine étrangère, il voyait bien, d'autre part, que sa bravoure innocente ne lui permettant pas d'emporter d'assaut en assaut un grade supérieur, il serait condamné à subir la règle autrichienne, qui accordait des faveurs aux seuls officiers de naissance. Après être resté au service de l'Autriche depuis 1776 jusqu'à 1783, il donna sa démission et rentra en Alsace, n'emportant avec lui qu'un fardeau de dettes contractées pour faire figure dans le corps d'officiers. Hâtons-nous de dire que le général de la République ne laissa rien en souffrance plus tard, ni à Vienne, ni à Strasbourg, ni à Paris.

Kléber postula auprès de l'intendant de l'Alsace, M. La Galaisière, et obtint la place d'inspecteur des bâtiments publics à Belfort. Le fils aîné de son beau-père était entrepreneur des fortifications de la ville, et sans doute cette circonstance ne fut pas inutile à son instruction militaire. Mais tour à tour architecte et sculpteur, le futur vainqueur d'Héliopolis traçait des plans sur le papier et *cognait* sur la pierre, comme il disait lui-même

dans une lettre autographe, inédite, qui témoigne de sa raison et de son bon cœur. Son ami Heim, dessinateur et sculpteur à la fois, avait cru devoir quitter BÉFORT, espérant trouver plus facilement à Strasbourg des leçons de dessin.

« ... Admettons, lui écrivit Kléber, que tout aille au gré de vos désirs... que vous ayez même huit écoliers ou huit leçons par jour, quel état ! Vous serez malade un mois seulement, voilà vos petites affaires dérangées... Je vous conseille donc de regarder votre dessin comme un accessoire à la sculpture, de vous mettre sérieusement à celle-ci, et je suis convaincu qu'elle vous sera avantageuse... Cognez six à huit heures par jour, et vous ferez vos affaires, j'en réponds... Faites recharger vos meubles, faites-leur reprendre la route de BÉFORT... Je contribuerai, autant qu'il dépendra de moi, à vous faire tirer parti de vos talents. J'ai huit rosaces triangulaires à faire et deux urnes en pierre de Pérouse. Voilà donc de quoi vous occuper un peu en arrivant... »

Kléber, on le voit, comprenait les saints devoirs de la fraternité. Son ami Heim ne fut pas le seul qu'il aida pendant cette période, entre son service en Autriche et sa prise d'armes au premier appel de sa patrie.

IV

Entre autres travaux, l'Alsace dut à son jeune praticien, que l'architecture n'aurait probablement pas conduit à une grande renommée, le château de Grandvillars, l'hôpital de Thann, aujourd'hui l'hôtel de ville, la maison des chanoinesses de Massevaux.

Kléber cultiva avec une assiduité fébrile pendant cette période, non-seulement son art, mais encore la littérature. Cela est prouvé par la différence qui existe entre le style aux tournures allemandes de ses premières lettres et la narration élégamment française de ses *Mémoires*, qu'il écrivit un peu plus tard. Mais toute son activité n'était pas employée à ses études et à ses travaux; il prenait une part considérable aux discussions politiques qui, dans toute la France, préludèrent aux premiers grands éclats de la Révolution. Quand retentit le coup de tonnerre, Kléber se distinguait au sein de la généreuse jeunesse alsacienne, et il s'en fit le chef le jour où le régiment Royal-Louis voulut renouveler à BÉFORT le scandale du dîner des gardes de Versailles. Les officiers, au sortir de table, se répandirent dans les rues, chantant des chansons contre-révolutionnaires. Aidés de quelques soldats égarés, ils se présentèrent aux portes de l'hôtel de ville et insultèrent les membres de la municipalité. Kléber protégea de son corps élevé et robuste les magistrats en péril, repoussa l'agression, et offrit vainement un cartel au colonel du régiment. Cette action, où se révéla le héros, décida de son sort. Entré bientôt comme simple grenadier dans le 3^{me} bataillon du Bas-Rhin, qui se forma, il fut signalé à Wimpfen qui commandait à Brissac, et qui le nomma adjudant-major. Kléber établit promptement la discipline dans un corps composé d'enrôlés volontaires, et lorsque ce bataillon fut envoyé à l'armée du Rhin, il reçut le grade d'adjudant général (colonel d'état-major).

V

Voilà Kléber posant de ses fortes mains la première assise de son piédestal.

Custine commandait l'armée du Rhin. Après plusieurs succès, il prit possession, le 14 octobre 1792, de la ville de Mayence. Ce boulevard de l'Allemagne fut livré au général de la République, où depuis longtemps il entretenait des intelligences. Contrairement aux intentions du ministre de la guerre et à l'opinion des généraux de son armée, Custine se dirigea vers la Franconie, où ses procédés militaires nous aliénèrent un pays d'abord plein de sympathie pour la révolution, et il se vit obligé de rentrer dans Mayence. Après y avoir entassé des canons, — comme si, de longue main, il les eût destinés à tomber au pouvoir des Prussiens, — et sans s'occuper, du reste, de l'approvisionnement de la place, il en sortit, laissant par une série de fautes, dont plusieurs lui furent plus tard imputées à crime, la grande forteresse et ses vingt mille hommes cernés par les forces ennemies.

Kléber était dans la place, qu'il commandait en second. L'admirable défense que fit la garnison permit au brave Alsacien de montrer, presque à son début dans la carrière militaire, de quoi il était capable. Les études qu'il avait été à même de faire sur les fortifications de BÉFORT trouvèrent leur application immédiate et le firent apprécier des deux officiers supérieurs du génie, Doyré et Meusnier. Son calme dans le conseil fixa aussi l'attention d'Aubert Dubayet, ex-constituant, alors général; sa cordialité, sa franchise lui firent des amis de Beaupuy, de Haxo, de Jordy, cœurs vaillants, âmes républicaines, que nous retrouverons en Vendée. Il fut enfin remarqué d'une façon toute spéciale par le représentant en mission Merlin (de Thionville), qui s'était bravement enfermé dans la forteresse avec son collègue Rewbel; celui-ci était déjà son ami, l'autre le devint à première vue.

Quelle imposante, quelle fière réunion de vaillants ! Eh bien, la figure de Kléber, à peine connue encore, domine tout ce qui l'entoure.

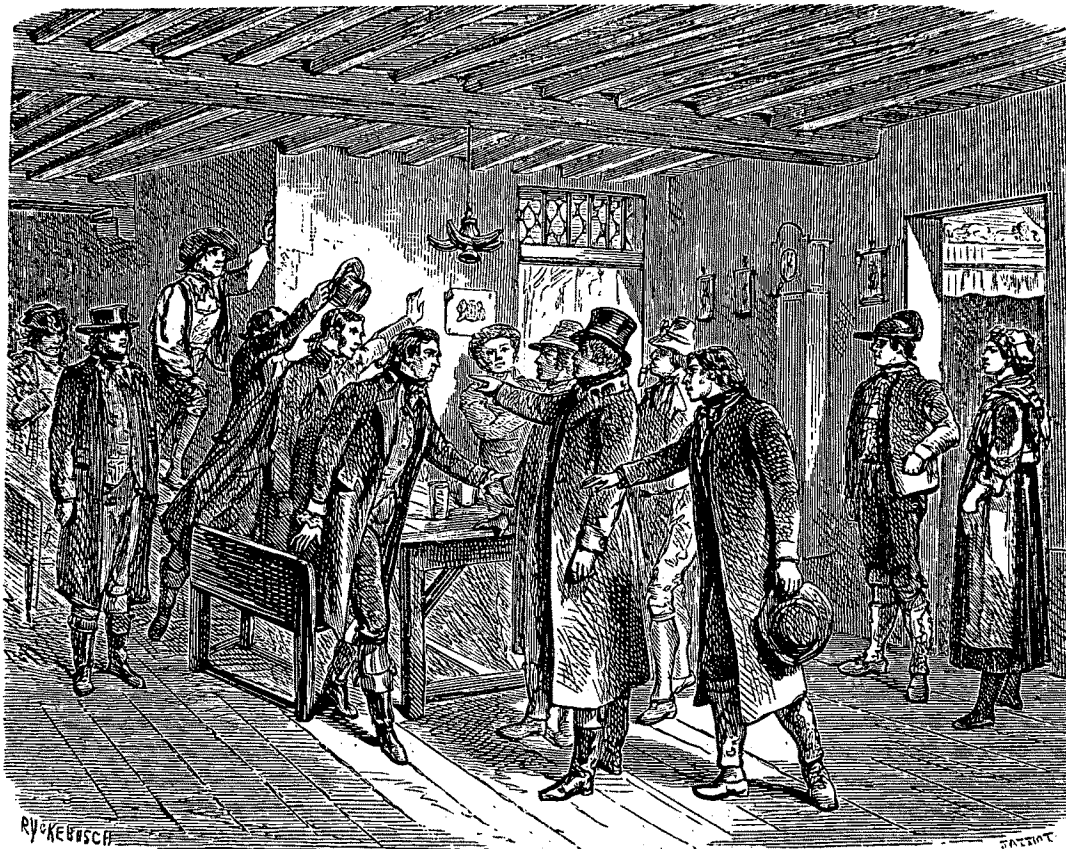
VI

La seule chose que redoutaient de tels hommes, c'était la famine. La famine seule, en effet, triompha de leur grand courage et de la constance intrépide des braves qu'ils commandaient. La garnison vécut plusieurs mois « sous une voûte de feu » que leur faisaient les projectiles prussiens; et ces projectiles, dirigés par la trahison, tombaient sur tous les dépôts à mesure qu'on les changeait de place. Laboratoire des artificiers de la garnison, magasins de fourrage, manutentions, moulins et fours portatifs, tout sautait, tout tombait, tout brûlait. Par commisération autant que par intérêt personnel, on voulut alléger la ville des vieillards, des femmes, des enfants. Ces malheureux, au nombre de deux mille, furent impitoyablement repoussés par le plomb et le fer des armées alliées, et les soldats français sortirent des remparts pour les recueillir blessés, mutilés, désespérés, et les ramener humainement dans leur propre asile de jour en jour plus

bloqué et plus affamé. On en fut réduit à tuer les rats et les souris, dont la graisse donnait un peu de goût à une sorte de bouillie, bien insuffisante pour nourrir le soldat, qui à la fin s'empêchait de mourir en dévorant le cuir de ses fourniments. La ville s'écroulait, s'effondrait petit à petit sous les bombes et les boulets vomis par la gueule de deux cents canons ou obusiers formant vingt batteries sur la rive gauche du fleuve. Au milieu de toutes ces ruines, le cœur seul des soldats restait inébranlable.

Kléber conseilla les deux brillantes sorties qui illustrèrent la garnison. A celle de Biberach, il descendit à la tête d'une des deux colonnes opérant sur la rive droite du Rhin; la troisième, partie du fort de Kassel, situé sur la

avaient appris que le roi de Prusse était à son quartier général à Marienborn. Kléber ne doute pas que l'on puisse s'emparer du monarque, et cette sublime hardiesse du soldat sourit à Merlin. Au nombre de six mille hommes de choix, on se met encore en marche pendant la nuit; on franchit le fleuve, on passe incognito à travers les lignes prussiennes; l'état-major, surpris dans son sommeil, est massacré. Une minute de plus, et le général en chef Kalkreuth était fait prisonnier, et le roi lui-même ramené captif à Mayence. Les soldats français, habilement reconduits par Kléber, y rentrèrent avec un nouveau titre à l'admiration, mais aussi avec un grand sujet de tristesse : c'est qu'un biscaien venait de frapper le gé-



Kléber prit fait et cause pour les étrangers. (Page 154, col. 1.)

rive opposée et relié à la ville par un pont de bateaux, était commandée par Meusnier. Le projet des Français était de jeter dans le Rhin les Hessois attaqués en revers. Une méprise de nuit fit manquer ce coup hardi. Une colonne, croyant avoir l'ennemi en face, fit feu sur l'autre; l'éveil donné, l'ennemi fut bientôt sous les armes. Dix fois plus nombreux, il pouvait anéantir ceux qui étaient venus le troubler dans sa quiétude. Kléber sut éviter ce désastre par une retraite ordonnée et conduite avec l'habileté des plus vieux capitaines.

VII

L'intrépidité de son esprit ne fut pas diminuée par cet échec; il prépara et exécuta la sortie de Marienborn, plus audacieuse que la première. Les représentants

néral Meusnier, dont le nom, deux fois digne de renommée, comme savant et comme soldat, est cependant peu connu de la foule. Son dernier rayon de gloire se mêle ici à la jeune auréole de Kléber.

VIII

Après une courte trêve la tranchée fut ouverte; la voûte de feu dont a parlé Kléber dans ses *Mémoires* devint plus ardente encore. — Et nulle nouvelle de la France ne venait rafraîchir le cœur de ces héroïques investis! L'incertitude avec ses angoisses, plus douloureuses que les périls incessants et les privations de toute sorte, rongait le cœur des chefs et des soldats. D'insidieux rapports, de faux *Moniteurs* imprimés à Francfort, de perfides émissaires lancés dans la ville par les

Prussiens ou par les royalistes de l'armée de Condé, ne purent cependant faire perdre de vue le grand devoir. Comme Rewbel, les généraux Doyré et Dubayet faisaient ces journaux mensongers annonçant qu'à Paris le dauphin avait été proclamé roi de France; et Kléber, comme Merlin, reconduisait, le sourire du mépris sur les lèvres, chaque porteur de propositions prussiennes. Les militaires se montraient animés des plus hautes vertus civiques là où les représentants montraient l'intrépidité des meilleurs soldats.

Enfin, à bout de munitions, de vivres, d'espérances, après trente jours de tranchée ouverte, les représentants du peuple, dont les généraux partagèrent l'opinion, se

IX

Cependant le procès de Custine s'instruisait. Kléber fut appelé à déposer au tribunal révolutionnaire. S'il ne fut pas aussi sévère que Rewbel et Aubert Dubayet lui-même, s'il ménagea beaucoup trop l'auteur d'un grand désastre, c'est que le futur général de l'armée d'Égypte n'avait pas encore tout à fait dépouillé le jeune militaire autrichien; il avait ri peut-être en entendant un jour Custine déclarer qu'il ferait des papillotes avec les décrets de la Convention qui ne seraient pas de son goût. Quoique Kléber eût vu en Allemagne une armée



Kléber protégé de son corps élevé et robuste les magistrats en péril. (Page 155, col. 1.)

décidèrent à signer la capitulation la plus honorable. On vit alors la garnison de Mayence sortir de la place démantelée, et sans avoir rien à rabattre de sa fierté républicaine, défilant, drapeaux déployés, épée à la main, fusil pressé sur le cœur, entre deux rangs ennemis, au son triomphant encore de *la Marseillaise*.

A Paris, la nouvelle de la capitulation de ces braves donna lieu à des accusations mal fondées. Kléber et Dubayet furent arrêtés à la frontière française; mais cette mésaventure ne tarda pas à avoir sa compensation. Merlin et Rewbel racontèrent à la tribune nationale ce dont ils avaient été témoins, acteurs, conseillers; et la Convention décréta que la garnison de Mayence avait bien mérité de la patrie.

où les services, le courage, l'ancienneté cédaient les grades et le pas aux officiers de babil et de faveur, et qu'il s'en fût éloigné avec colère; quoiqu'il fût entré depuis dans une armée tout autre, où l'on avait dû improviser des généraux qui ne s'étaient pas mal tirés de leur besogne, il restait persuadé encore que la meilleure organisation militaire devait établir sa hiérarchie, — non sur des titres nobiliaires, — mais sur des titres d'école. Le pouvoir civil et l'enthousiasme patriotique n'étaient pas encore à ses yeux placés aussi haut que le pouvoir militaire et la tactique. Il avait de vieux préjugés à perdre; c'était une noble éducation à faire, — la Révolution s'en chargea.

Tirant profit d'une clause de la capitulation de Mayence qui interdisait à la garnison de servir avant un an hors du

territoire français, la Convention nationale destina cette vaillante troupe à la lutte intestine de la Vendée. Kléber, durant son séjour à Paris, fut plus d'une fois admonesté dans les bureaux de la guerre et par certains représentants. Néanmoins on comprit sa valeur, et il fut confirmé dans le grade de lieutenant général de brigade qu'il avait conquis pendant le siège. Après une certaine hésitation, il alla se mettre à la tête de l'avant-garde mayençaise, arrivée déjà à Tours.

La garnison de Mayence entra dans la Vendée avec la réputation la mieux établie. Entre tous les généraux de la République qui commandaient les divers corps d'armée dans le pays insurgé, ce fut à qui aurait cette garnison. Chacun l'ambitionnait pour faire réussir le plan de soumission ou de destruction qu'il avait proposé.

Le général Rossignol était d'avis qu'il fallait partir de Saumur avec les Mayençais et rejeter les Vendéens sur la basse Loire et sur la mer, pour les exterminer.

Le général Canclaux craignait de laisser la mer ouverte aux Vendéens, qui auraient pu être secourus par les Anglais, et voulait partir de Nantes, où il commandait, avec le fier renfort des troupes mayençaises.

X

Le plan de Canclaux, après avoir été adopté, puis repoussé par le Comité de salut public, fut définitivement accepté à la suite d'un conseil de généraux tenu à Saumur. Les Mayençais reprirent donc leur marche le long de la rive droite de la Loire. Ce n'est pas ici le lieu de traiter la question de savoir lequel de ces deux plans était le meilleur. De bons esprits, — il est vrai que c'est après le résultat, — ont pensé que les généraux improvisés désignés par ces mots : « l'état-major de Saumur, » avaient eu plus de perspicacité que les vieux militaires. Quoi qu'il en soit, Kléber fut heureux d'aller servir sous le général Canclaux. Il arrivait en Vendée avec l'opinion que l'ancienne tactique serait invincible; nous croyons que, peu de mois après, il pensait, avec le général Talot, que les vieilles formes devaient disparaître, mais non, pourtant, la discipline.

Les patriotes nantais accueillirent les Mayençais comme des sauveurs. Kléber était à l'avant-garde, fier de ces hommes au cœur d'acier, au front poudreux, dont le visage était hâlé et amaigri, mais dont le regard semblait braver les dangers et les privations; et ces braves n'étaient pas moins fiers d'être commandés par ce soldat à la haute stature, aux homériques proportions.

N'oublions pas de montrer ici le commandant de cette garnison, le brave et honnête Aubert Dubayet, gentilhomme et républicain comme Canclaux; et à côté de Kléber, Vimeux à la tête de la première brigade, Beaupuy à la tête de la seconde, et Ilaxo à la tête de la troisième.

C'est dans cet ordre que, le 9 septembre 1793, après quelques jours de repos, l'armée de Mayence sortit de Nantes aux acclamations des citoyens; Kléber, avec l'avant-garde, alla remplacer au camp des Naudières le général Beysser, dont la colonne partit pour balayer la rive gauche de la Loire. Les Mayençais se portèrent vers

le Port-Saint-Père dans le plus grand ordre, malgré les difficultés du terrain coupé de haies, de bois, de ravins. On savait que les Vendéens, dispersés peu de jours auparavant par Canclaux, s'étaient reconstitués pour se porter, plus puissants que jamais, au devant des Mayençais. Kléber devait aller prendre position à Saint-Léger, afin de seconder une attaque de Beysser sur Port-Saint-Père; il rencontre les vedettes ennemies; il donne l'ordre de charger cette grand'garde, qui est poursuivie jusqu'à la rivière du Tenu; il voit l'ennemi en bataille sur l'autre rive. Merlin (de Thionville), qui n'a pas quitté Kléber, établit une petite batterie et pointe plusieurs coups; un obus tombe sur une meule de paille et l'enflamme. L'incendie se communique à des maisons voisines, et aussi prompt que ce fléau, le bruit se répand dans la Vendée que les Mayençais mettent tout à feu et à sang sur leur passage. Bien différente cependant était leur conduite, bien opposée était la tactique de Kléber. Voici comment, dans ses *Mémoires*, il peint les émotions qu'il éprouva au milieu de ses premiers succès, à Saint-Léger et à Port-Saint-Père.

XI

« Après deux jours de marche, par un pays très-couvert et très-coupé, nous entrâmes dans la vaste et fertile plaine de Sainte-Lumière, ayant à gauche le beau lac de Grand-Lieu, et à droite une forêt qui n'était pas encore dépouillée de verdure. Devant nous s'offraient des paysages charmants et des échappées de vue aussi agréables que multipliées. Sur cette prairie immense erraient au hasard de nombreux troupeaux abandonnés à eux-mêmes. Je ne pus m'empêcher de gémir sur le sort de ces infortunés habitants qui, de paisibles citoyens qu'ils étaient, égarés et fanatisés par leurs prêtres, devinrent autant de forcenés altérés de sang humain, et qui, repoussant d'une main rebelle les bienfaits qu'un nouvel ordre de choses venait leur offrir, couraient à leur ruine et à leur destruction certaine. »

Kléber, par ces lignes remarquables, donne déjà un démenti à ces suppositions de tiédeur patriotique dont on a voulu entourer sa mémoire. Et ceux que le républicain appelait « rebelles, fanatisés et forcenés altérés de sang humain, » le soldat n'eut pas motif, à quelques jours de là, de les regarder avec sympathie.

Après être entré à Montaigu et à Clisson, où il délivra, comme à Saint-Léger, des milliers de patriotes incarcérés par les royalistes, entre autres la femme et les enfants du conventionnel Goupilleau, le général fit passer la Sèvre à sa brigade d'avant-garde pour se porter sur Torfou. Quoiqu'il n'eût que deux mille hommes et qu'il sût avoir devant lui quarante mille Vendéens commandés par leurs chefs les plus renommés, il n'hésita pas à attaquer vigoureusement, et ses dispositions furent si bien prises, que sa droite, sa gauche et son centre s'emparèrent du village et de la hauteur. Mais comptant sur le renfort de Beysser, qui lui manqua, il ne put pas se maintenir. L'armée royale, qui s'était rangée derrière les haies, dans les ravins et les bois, se précipita bientôt en poussant ces immenses clameurs, accompagnées de sons de

trompes qui jetaient l'épouvante dans les bataillons de réquisition. Le plus grand nombre revenait au combat poussé par les femmes de Tiffauges, qui leur avaient fait honte de leur retraite. Bonchamp, Lescure, d'Elbée, Charrette, commandent tous ces rassemblements. Kléber, un moment enveloppé, est dégagé par ses grenadiers; il a reçu une balle à l'épaule et ne quitte pas le champ de bataille. Bientôt l'avant-garde tout entière semble se mouvoir dans un cercle de fer et de feu. Kléber, la rage au cœur, ordonne la retraite après cinq heures de combat; et un train s'étant brisé, il est forcé d'abandonner les canons que l'on traînait dans des chemins presque impraticables. Arrivés au pont de Boussay, qui pouvait protéger la retraite des troupes, Kléber voit défilier le dernier de tous le bataillon de Saône-et-Loire; il s'avance au galop de son cheval, et s'adressant au chef d'un ton où la fermeté du commandement était adoucie par une indéfinissable expression, à la fois solennelle et affectueuse :

— Chevardin, dit-il au chef du bataillon, tu vas rester ici avec tes hommes et arrêter l'armée royale à la tête de ce pont.

— Général, j'exécuterai ton ordre, répondit froidement Chevardin, mais je serai tué et mes chasseurs avec moi.

— Tu seras tué, et tes chasseurs avec toi, mais vous sauverez vos camarades.

— Oui, mon général.

Chevardin donna l'ordre à son bataillon de faire halte.

Les héroïques enfants de Saône-et-Loire tombèrent homme par homme, mais nul Vendéen ne put franchir le pont de Boussay avant le salut du reste de l'avant-garde, qui rentra à Clisson.

XII

Kléber, jaloux de réparer « ce que l'on avait appelé son échec de Torfou, » ne tarda pas à en trouver l'occasion. Ayant reçu l'ordre de se porter sur Tiffauges, le 6 octobre, il rencontre les royalistes à moitié chemin, au village de Treize-Septiers. Ils sont vingt-cinq mille, et il n'a que quatre mille hommes à leur opposer. « Nous n'avons pas de canons, crient quelques soldats. — Non, mais nous allons chercher ensemble ceux que nous fûmes contraints d'abandonner à Torfou, » répond le général, et un *bravo* parcourt la ligne de bataille.

Comme à Torfou, les Vendéens se sont *égailés*, ce qui signifiait, dans leur langage, étendus et cachés derrière les haies et les broussailles; mais les Mayençais avaient appris en une fois à connaître la nature de leurs ennemis et leur manière de combattre; aussi, dès leur première décharge, les républicains brisent leurs colonnes en pelotons qui s'élancent dans toutes les directions, et les Vendéens sont étonnés à leur tour de ce genre de combat qui vient les débusquer de leurs broussailles, où leurs clameurs, objet d'effroi précédemment, ne servent qu'à guider vers eux l'ennemi. L'armée royale, mise en déroute complète, abandonna les canons de Torfou, qui furent ramenés par le soldat joyeux, et Kléber, le soir même, dans son rapport à Dubayet, rendait bonne jus-

tice à la bravoure de Bloss, de Verger, de Targes, de Travot, de Nattes, vantait l'intrépidité de Merlin le représentant, et disait avec une admirable modestie : « La bravoure, la prudence et les talents de Canclaux ont dirigé les opérations; je n'ai d'autre mérite que de les avoir exécutées. »

Nous nous sommes arrêté longtemps sur les premiers combats de Kléber en Vendée, parce qu'ils le montrent dans un revers et dans le succès. Une circonstance fortuite vient ici à propos pour présenter sous un autre point de vue son caractère. Le Comité de salut public, trompé sur le compte de Canclaux et de Dubayet, envoya à chacun sa démission, et Vimeux, le plus vieux des généraux mayençais, ayant refusé de se charger du commandement de l'armée de Nantes, les représentants Merlin et Turreau, par un arrêté du 7 octobre 1793, nommèrent Kléber général en chef par intérim. Dans ses *Mémoires*, il dit: « Je fis de vaines réclamations, ne voulant pas me charger d'un fardeau que je regardais au-dessus de mes forces. Ce qui me consola, ce fut l'espoir d'en être bientôt délivré, les papiers publics ayant déjà annoncé l'arrivée du général L'Échelle. »

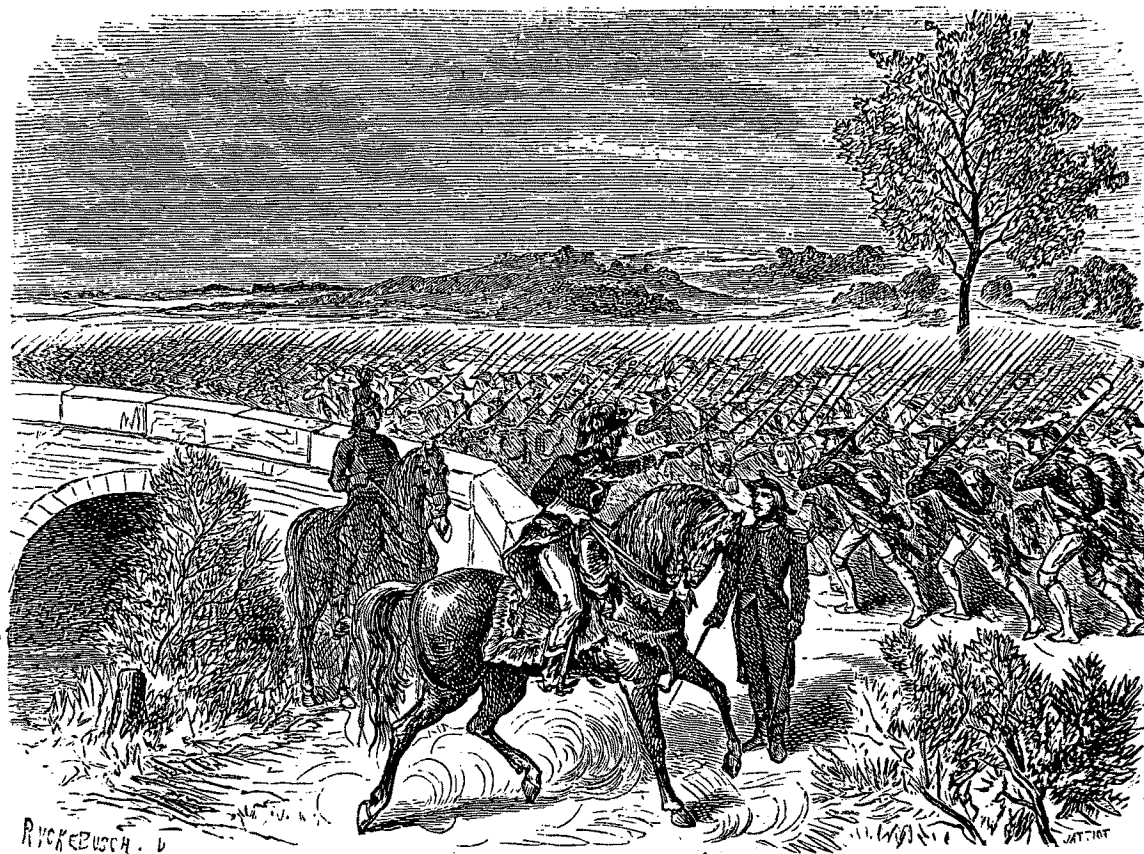
L'Échelle arriva, en effet, le 9 à Montaigu; les quatre armées qui, sous quatre généraux divisionnaires, entouraient le pays insurgé, furent mises sous son commandement unique. Kléber se rendit à Montaigu avec Vimeux, Beaupuy et Merlin, pour remettre à son remplaçant et à son chef la situation de l'armée, et lui communiquer ses projets de marche sur Mortagne et Chollet. A l'exposition de son plan faite devant Merlin, L'Échelle répondit : « Oui, ce projet est fort de mon goût; mais c'est sur le terrain qu'il s'agit de se montrer; il faut marcher en ordre, majestueusement et en masse. » Kléber, dont le crayon s'exerça souvent à la caricature, n'y a-t-il pas cette fois employé sa plume? Quoi qu'il en soit, L'Échelle, ayant été mal reçu le lendemain en passant la revue des Mayençais, leur conserva une rancune qui ne tourna point à l'avantage des forces républicaines.

XIII

Le lendemain, 15 octobre, l'ordre est donné à toutes les divisions de marcher sur Chollet, et pendant que le jeune Marceau, qui commande la colonne de Luçon à la place de Bard, blessé de deux coups de feu, gagne la bataille de la Tremblaie, Kléber est victorieux à Saint-Christophe. C'est ainsi qu'il répond coup sur coup à la facétie des Vendéens, qui appelaient déjà ses braves soldats *l'armée de fayence*. La fatigue de la marche, plusieurs combats successifs et le peu de respect pour le général en chef avaient amené du désordre parmi les troupes. Pendant leur sommeil, Kléber, qui ne comptait pas sur L'Échelle, songeait à rétablir ses dispositions, quand on vint lui annoncer que le général Marceau désirait lui parler. « Que me veut-il? qu'il vienne, » dit Kléber; et quand Marceau lui eut avoué que le seul but de sa démarche était le désir de le voir, de le connaître : « Vous n'auriez pas dû quitter votre poste; nous aurons le temps une autre fois de faire connaissance, » lui répondit Kléber avec une froide sévérité, qui piqua vivement le

jeune visiteur. La connaissance, en effet, se fit entre eux le lendemain. La ville de Chollet avait été évacuée par les Vendéens, et Beaupuy y était entré en libérateur et non en incendiaire, quoi qu'en aient dit les écrivains royalistes, qui savaient cependant que Chollet fut incendié, un an après seulement, par Stofflet. Kléber changea donc ses plans d'attaque de l'ennemi; il a devant lui d'Elbéc, Bonchamp, Stofflet, La Rochejacquelein, Royraud, qui, de Beaupréau où ils s'étaient retirés, revinrent vers Chollet. Il fait de son armée une vaste ligne courbe; l'avant-garde est confiée à Beaupuy, la droite à Vimeux et Dambarrère, la gauche à Haxo et Jordy, le centre à Marceau, envers qui il veut réparer sa rudesse de la

trop visible, les représentants lui demandèrent sa démission, qu'il donna sans récrimination, pour se retirer à Nantes, où il mourut de douleur. Kléber semblait désigné pour commander l'armée de l'Ouest; ce fut Rossignol qu'on nomma. Mais sur les propres observations de cet enfant de Paris, Marceau hérita du grade. En plaçant ce jeune général au poste le plus périlleux devant Chollet, Kléber avait noblement réparé envers lui sa première brusquerie; Marceau ne demeura pas en reste et dit qu'il voulait bien conserver le titre de général en chef, à la condition seulement que Kléber dirigerait les opérations, se réservant pour lui l'avant-garde. Ainsi les actions les plus désintéressées, les plus nobles, s'accom-



Chevardin, dit-il au chef de bataillon, tu vas rester ici avec tes hommes. (Page 159, col. 1.)

veille. La bataille fut longue, meurtrière, mêlée de chances diverses sur plusieurs points; Marceau décida la victoire avec son artillerie, qu'il démasqua à propos; l'ennemi foudroyé, mutilé, laissa le champ de bataille couvert de morts, en poussant ce cri comme dernier espoir de salut : « A la Loire ! à la Loire ! »

XIV

Si L'Échelle eût suivi les avis de Kléber après comme pendant cette journée glorieuse, les Vendéens, qui avaient eu plusieurs de leurs chefs morts ou blessés, n'auraient pas pu gagner l'autre côté du fleuve. Mais la guerre impie ne fit que changer de théâtre, et le vainqueur de Chollet, promu au grade de général divisionnaire, y joua encore le rôle important; car l'incapacité de L'Échelle devenant

plissaient avec simplicité à l'avantage de la République! Les combats de la Flèche et du Mans redonnent l'avantage aux Bleus; Kléber pousse les Blancs entre la Loire et la Vilaine. Ils sont à Savenay. « C'est ici que je les voulais, » dit Kléber. Les représentants demandent à commencer l'attaque de nuit. « Non, dit-il, il est bon de voir clair dans une affaire sérieuse, et celle-ci doit se décider au grand jour. » Le lendemain Savenay devint le tombeau de l'armée vendéenne.

Les vainqueurs furent appelés à Nantes; ils y arrivèrent le 24 décembre 1793. La municipalité offrit à Kléber une couronne civique. Un représentant s'étant écrié que les couronnes ne sont pas dues aux généraux, mais aux soldats qui remportent les victoires, Kléber, en agitant sa longue chevelure sur son large front que la colère venait d'empourprer, répondit aussitôt : « Je le

sais, ce sont les soldats qui remportent les victoires, mais il faut aussi qu'ils soient bien conduits par les généraux, qui sont les premiers soldats de l'armée. J'accepte donc cette couronne, mais c'est pour l'attacher au drapeau. »

La guerre civile, que l'on avait crue éteinte à Savenay dans le sang de la grande armée catholique, se ranima par petits tronçons; le comité de salut public admit la nécessité de moyens violents pour extirper ce cancer qui dévorait la Vendée et gagnait la Bretagne. Kléber n'était pas l'homme de la circonstance; mais s'il penchait pour la modération, il ne faut pas croire qu'il ait montré moins de dévouement à la République quand il fut envoyé à Chateaubriant, où il se trouva sous les ordres de Rossignol, qui avait accepté cette fois le commandement de

avec une grande habileté le passage du Rhin à Dusseldorf, et lorsque l'armée qui s'était avancée sur le Mein fut obligée de se retirer, ayant été tournée par Clerfayt, Kléber dirigea et exécuta la retraite avec une habileté qui fut admirée. Ainsi se termine pour lui et pour l'armée la campagne de 1795.

L'armée d'Italie avait recommencé les hostilités dans les premiers jours d'avril 1796. Sur le Rhin, elles reprirent le 1^{er} juin, à l'époque pour laquelle l'Autriche avait dénoncé l'armistice.

Jourdan avait conservé le commandement de l'armée de Sambre-et-Meuse; Moreau venait de remplacer Pichegru à la tête de l'armée du Rhin. Ces deux généraux devaient combiner leurs efforts et se proposer Vienne



Bataille du Mont-Thabor. (Page 161, col. 1.)

l'armée des côtes de Brest. Le sentiment républicain, quoi qu'on en ait dit, ne s'affaiblissait pas en lui; ses ordres du jour écrits de Vitré contre les chouans l'attestent.

XV

Kléber, qui signait depuis longtemps : *Le général divisionnaire*, reçut la confirmation de son grade et fut envoyé à l'armée du Nord, sous Jourdan. A peine arrivé, il se signala par le secours qu'il apporta à l'armée des Ardennes, compromise sur la Sambre. Peu de temps après, il décida, peut-on dire, la victoire de Fleurus; puis il marche sur Mons et force le camp retranché du Mont Panisel, passe la Roër, rejette l'ennemi sur la rive droite du Rhin, et après vingt-huit jours de tranchée ouverte, il entre dans Maëstricht. Appelé au commandement de l'aile gauche de l'armée de Jourdan, il dirige

comme but, tandis que Bonaparte tenterait, par l'Italie, d'atteindre également cette capitale. Le feld-maréchal Wurmser faisait face à Moreau, l'archiduc Charles à Jourdan.

Kléber, qui se trouvait à la gauche de l'armée de Sambre-et-Meuse, ouvrit la campagne en culbutant les avant-gardes ennemies postées sur la Sieg; et, personnellement, obtint des succès partiels que nous regrettons de ne pouvoir signaler ici un à un et qui furent presque les seuls de la campagne.

XVI

Il eut la douleur d'apprendre, quelques jours avant de remettre l'épée au fourreau, la mort de son élève et de son ami, le jeune et intrépide Marceau, tué le 19 septembre à Hoëchstebach, près Altenkirchen (Prusse rhénane). Peu

de mois après que Kléber avait eu à pleurer Marceau, un nuage s'éleva entre Hoche et lui. Avouons-le, ce nuage, Kléber commit la faute de le laisser naître, et ce fut la main de Hoche qui le dissipa. Voici les faits :

Après la campagne de 1796, Kléber demeura près de dix-huit mois sans fonctions publiques, retiré dans une très-modeste maison de Chaillot : ce n'était pas lui qui rapportait des millions après une campagne. Jourdan ne tarda pas non plus à revenir en France; mais s'ils avaient eu à se plaindre l'un de l'autre pendant leur commune tâche à l'armée de Sambre-et-Meuse, ils se réconcilièrent promptement et franchement. Beurnonville avait remplacé Jourdan, mais ce ne pouvait être qu'un général intérimaire. L'opinion publique semblait désigner Kléber pour le commandement en chef. Déjà le Directoire allait le lui confier, et sa nomination était certaine; mais Barras, — circonvenu par les intrigues déjà prévoyantes d'un parti qui bientôt allait menacer puis égorger la République, — fit obstacle à cette nomination; on craignait de mettre au premier plan un général trop évidemment loyal et républicain. Certes, il ne faudrait pas faire à la mémoire de Hoche l'injure de croire qu'il fût un patriote moins ferme que Kléber, mais on lui supposait moins de pénétration, parce qu'il était moins caustique. Chacun de ceux qui disposaient alors des grades ourdissait dès lors la grande intrigue : on espérait pouvoir, selon le mot de Bonaparte, *ranger* Hoche ou le briser plus facilement. On l'abusa par une négociation des plus habiles, on lui affirma que Kléber refusait le commandement de Sambre-et-Meuse : il l'accepta.

Kléber, joué, rompit avec son ancien compagnon du siège de Mayence, avec Rewbel, un des directeurs, et qui était loin de valoir alors ce qu'il avait valu. Il y eut même entre eux une scène fort vive, si vive que la médisance en a rapporté ou inventé ainsi la conclusion : « Rewbel, aurait dit Kléber en finissant l'entretien, dès que tu auras le pied hors du Directoire, tu auras le mien au ... »

Quels que fussent les torts du gouvernement à l'égard de Kléber, celui-ci ne pouvait rien reprocher au général Hoche; aussi ne l'accusa-t-il point d'abord. Mais un homme droit et sincère ne prend pas toujours soin de se prémunir avec assez d'attention contre les adulateurs et les délateurs. Quelques mauvais officiers de Sambre-et-Meuse, justement surveillés et malmenés par Hoche, écrivirent à Kléber, l'irritèrent contre son émule; d'autres fourbes, obéissant les uns à une consigne, les autres à leur propre méchanceté, envenimèrent la plaie. Hoche, averti, résolut de couper les progrès du mal. Il écrivit à Kléber la simple et admirable lettre dont le défaut d'espace nous oblige à ne donner que la fin, d'après une copie authentique.

« Je vous aime; vous m'avez donné des preuves d'estime et de confiance : expliquons-nous loyalement. Si j'ai eu tort envers vous, je ferai les réparations convenables. Si vous vous êtes trompé, je ne vous demande qu'un mot amical de votre main, de ceux, mon cher Kléber, que vous m'adressiez avec bonté il y a trois ans. Quoi qu'il résulte de cette démarche, personne ne vous sera plus attaché que votre camarade.

« HOCHÉ. »

XVII

Ni Hoche ni Kléber ne furent appelés à concourir au coup d'État du 18 fructidor. Directeurs et royalistes avaient une peur égale de la franchise civique de deux hommes aussi purs. L'exécution fut confiée à Augereau, qui représentait en ce moment à Paris l'armée d'Italie, ou plutôt son général en chef. Augereau, en ce jour, délivra moins la République qu'il ne prépara les voies pour l'attentat du 18 brumaire.

Kléber resta donc étranger à un acte politique dont il méprisait aussi justement les bénéficiaires que les victimes.

Dans son ermitage de Chaillot, Kléber travaillait beaucoup. Il étudiait les anciens, parmi lesquels Plutarque et Quinte-Curce, dont le héros n'a point gagné de bataille plus extraordinaire que celle d'Héliopolis. Les autres historiens militaires l'occupaient aussi; mais il s'appliquait surtout à rédiger son journal. Pour un homme que les *Mémoires de Sainte-Hélène* représentent comme si facilement engourdi par le repos, n'était-ce pas une retraite assez active? Aussi, quand il reparut sur la scène du monde et de la gloire, il y apporta une vigueur nouvelle qui s'était trempée dans le recueillement et la méditation.

La signature du traité de Campo-Formio (17 octobre 1797) avait impolitiquement arrêté l'essor des phalanges républicaines, rassuré l'Autriche, compromis en Italie notre réputation de loyauté, puisque nous livrions Venise aux Allemands; mais le général en chef, qui, forçant la main au Directoire, avait réglé seul ce pacte, retrouvait la liberté de ses mouvements. Il revint à Paris, environné du prestige des victoires dont il s'attribuait hardiment tout le mérite, prêt à se montrer aux uns comme un ange de paix et de modération, aux autres comme le représentant des intérêts de l'armée, à tous comme le maître futur de la destinée commune.

Avec sa finesse italienne, l'heureux capitaine reconnut que le gouvernement établi ne lui serait bientôt qu'un faible obstacle, mais que l'opinion publique, travaillée pourtant avec un art infini, était encore indocile à ses projets. Il chercha donc un moyen de se donner une armée qu'il pût façonner à lui servir d'appui, de frapper les esprits par quelque entreprise éclatante, de se rapprocher enfin de la dictature, son but.

XVIII

Cette entreprise ne pouvait être dirigée que contre les Anglais, le seul ennemi qui restât en armes contre nous. Mais irait-il attaquer le taureau sur son territoire et le prendre, comme on dit, par les cornes? Non. Le prestige d'une guerre lointaine, l'apparence d'une conception neuve et sublime, l'avantage de se mettre seul en vue, toutes ces considérations étaient décisives. Bonaparte proposa donc, avec le plus grand mystère, son dessein au Directoire, qui n'en aperçut que les côtés séduisants, c'est-à-dire les chances de voir la guerre ou la peste le débarrasser du héros, tout au moins d'en être

délivré pour un peu de temps. On se prêta donc à ses plans, on annonça un prochain débarquement en Angleterre sous la conduite du général Bonaparte, à qui l'on donna tout pouvoir de former lui-même les cadres de son armée, de choisir ses auxiliaires, de puiser dans les arsenaux; du reste, on lui garda le secret sur son objectif véritable. L'argent manquait; on en fit en cherchant une mauvaise querelle aux Suisses pour s'emparer de leur trésor fédéral, ce qui nous aliéna une nation. En affaiblissant tous les corps militaires on forma une armée d'élite, non sans péril d'ouvrir la France à l'ennemi s'il survenait une nouvelle guerre continentale.

Bonaparte ne pouvait douter que Kléber ne fût un lieutenant d'une grande valeur et d'une fermeté militaire à toute épreuve; il résolut de l'attacher à son expédition; il fit sonder ses intentions à cet égard par le général Caffarelli du Falga, un des compagnons de Kléber à l'armée de Sambre-et-Meuse, et qui venait lui-même d'être désigné pour commander l'artillerie de l'armée nouvelle.

Kléber était-il porté d'inclination vers Bonaparte? On en peut douter. Les généraux qui avaient fait partie des armées du Rhin et de Sambre-et-Meuse avaient presque tous jugé sévèrement le traité de Campo-Formio, plus sévèrement encore les fortunes immenses rapportées d'Italie. Pourtant Kléber céda; il y a une espèce de camaraderie impériuse entre militaires. Pouvait-il refuser de bonne grâce aux instances de Caffarelli, son compagnon d'armes sur le Rhin, homme de cœur et bon officier, rendu plus respectable encore par l'espèce d'entrain qu'il mettait à entrer dans une expédition au moment où il se relevait mutilé de son lit de douleur (un boulet lui avait emporté une jambe pendant la dernière campagne d'Allemagne)?

XIX

Kléber fut-il instruit du but véritable? On l'a inféré d'un billet écrit de sa main à l'un de ses amis, mais qui n'est pas assez explicite pour servir de preuve. Suivant nous, — et nous sommes appuyé sur l'opinion de Savary, l'ancien lieutenant général, compagnon de Kléber en Vendée, son ami intime et son voisin à Chaillot, — il vaut mieux s'en tenir à l'opinion commune: à Toulon seulement, Kléber connut sa destination. Trente et un mille hommes, dirigés avec vitesse sur Toulon, purent y être embarqués et sortir de ce port, le 19 mai 1798, sans qu'une flotte ennemie leur barrât le passage.

La nôtre, composée de quinze vaisseaux de ligne, de six frégates, de trois cent cinquante bâtiments de transport, rallia trois escadres parties de Bastia, de Gênes et de Civita-Vecchia, et cingla sur Malte, dont les chevaliers, surpris, nous abandonnèrent la possession par la capitulation du 12 juin.

On laissa une force respectable pour la garde de cette conquête, et l'on continua de voguer. Le 1^{er} juillet, l'armée arrivait en vue du Marabout, petite anse située à quatre lieues ouest d'Alexandrie; dans la nuit, elle débarquait sept mille hommes sur la plage d'Alexandrie. Le 2, elle était maîtresse de la ville.

Après le débarquement, Kléber fut chargé de tourner

Alexandrie et d'escalader, en face de la colonne de Pompée, le mur d'enceinte élevé par le calife Omar, et qui couvre la ville au sud-est. Blessé à la tête, il ne put ensuite prendre part à l'expédition du Caire. Il lui fallut accepter le commandement d'Alexandrie. Mais dès les premiers moments, et malgré sa blessure, il pourvoyait à tout. Le 9 juillet, une ligne provisoire de défense est déjà tracée par ses soins; il organise des patrouilles mixtes d'indigènes et de Français, passe des marchés pour les travaux les plus indispensables. Le 14, il apaise un commencement de sédition. Grâce à ses prudentes et fermes mesures, la ville se calme, les troupes observent une exacte discipline. La défaite même de notre flotte à Aboukir par Nelson n'entraîna pas de soulèvement des indigènes dans le district d'Alexandrie.

C'est à ce moment que se place une absurde accusation qui lui arriva du Caire. Il répondit en ces termes :

« Alexandrie, le 21 fructidor an VI (7 septembre 1798).

« Je reçois à l'instant votre lettre, citoyen général... J'étais loin de penser mériter aucun reproche sur l'administration des fonds. S'il est vrai qu'Alexandrie ait coûté le double que le reste de l'armée, on a droit de conclure qu'il y a eu une dilapidation infâme... Ma conduite doit être examinée, et je vous en fais la demande formelle. Vous avez oublié, citoyen général, lorsque vous avez écrit cette lettre, que vous teniez en main le burin de l'histoire et que vous écriviez à Kléber. Je ne présume pourtant pas que vous ayez eu la moindre arrière-pensée; on ne vous croirait pas.

« J'attends, citoyen général, par le retour du courrier, l'ordre de cesser mes fonctions, non — seulement dans la place d'Alexandrie, mais encore dans l'armée, jusqu'à ce que vous soyez un peu mieux instruit de ce qui se passe et s'est passé ici. Je ne suis point venu en Égypte pour faire fortune; j'ai su jusqu'ici la dédaigner partout, mais je ne laisserai jamais non plus planer sur moi aucun soupçon. »

Quelques jours plus tard, il demandait positivement à rentrer en France. Cette demande, à aucun point de vue, ne faisait le compte du chef de l'expédition, qui se hâta de l'apaiser: « Je crains, lui écrivait-il, que nous ne soyons un peu brouillés; vous seriez injuste si vous doutiez de la peine que j'en éprouverais. Sur le sol de l'Égypte, les nuages, lorsqu'il y en a, passent en six heures; de mon côté, s'il y en avait, ils seraient passés en trois. L'estime que j'ai pour vous est au moins égale à celle que je vous ai témoignée quelquefois. » Il finissait en l'appelant près de lui, au Caire.

XX

Au début de la campagne de Syrie, Bonaparte était perdu, à Kan-Younes, sans la présence d'esprit et l'activité de Kléber, qui vint à propos pour le dégager.

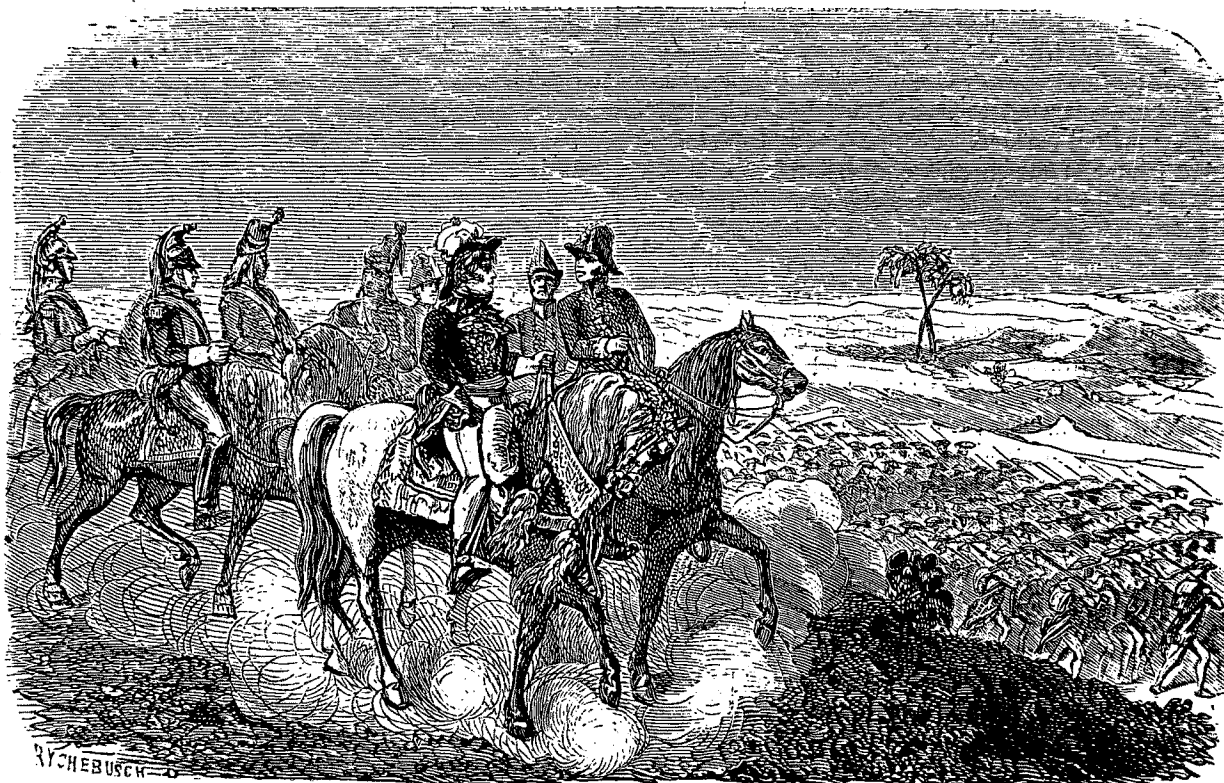
Quelques jours après, le général en chef résolut l'attaque de Jaffa, tandis que Kléber lui indiquait Naplouse comme son véritable objectif. L'événement montra com-

bien ce conseil était préférable. Si l'on s'était d'abord délivré des montagnards de l'est, le matériel de siège aurait pu être débarqué sans inconvénient, tandis qu'il fut enlevé sur la côte et retourné immédiatement contre les Français.

Le 11 avril 1799, Kléber rejeta sur le Jourdain une partie de l'armée de secours qui arrivait pour déloger les Français du siège de Saint-Jean-d'Acre (combat de Ladjarra ou de Cana). Retenu immobile dans son camp de Nazareth faute de munitions, il profita de ce repos forcé pour méditer une combinaison magnifique, qu'il exécuta le 15 avril; ce fut de se glisser avec ses deux mille hommes le long du Jourdain et de se rejeter sur le pacha de Damas.

sous le bras et ne lui donne le fouet en présence des troupes. »

Quoi qu'il en soit, le général en chef et Kléber, ce jour-là, furent de bonne intelligence. Le rapport de Bonaparte attribua l'honneur de la victoire à son lieutenant. Ils se refroidirent à l'occasion du siège d'Acre. Au moment où le général en chef, dans un conseil de guerre, annonçant l'intention de faire donner l'assaut, affirma, sur la parole de poltrons qui ne quittaient pas le quartier général, que la brèche était praticable, — une brèche au plus haut sommet du rempart, — Kléber s'écria : « Praticable ! pour un chat. » Il en parlait savamment, lui qui était allé la reconnaître. Comme il l'avait prévu, l'assaut échoua.



Héliopolis. (Page 167, col. 1.)

Le 15 avril, il entama ainsi cette journée du Mont-Thabor, pendant laquelle, sous un soleil ardent, il combattit sept heures contre des nuées de Naploussins, d'Arnautes, de Moghrebins, tous fanatiques, tous animés du plus fougueux courage. Enfin on entendit le canon de Bonaparte; l'armée ennemie, prise dans un étai de fer, fut écrasée.

On prétend que Kléber, au moment où Bonaparte vint le rejoindre, se serait écrié en l'embrassant : « Général, vous êtes grand comme le monde. » Ce mot n'est probablement qu'une légende inventée après l'événement, pour faire contre-poids à un propos qui courait l'armée, et que l'on prêtait à Kléber. On racontait qu'un jour, au Caire, dans l'intimité d'une causerie avec quelques savants, il aurait laissé échapper cette boutade de mauvaise humeur : « Les extravagances de ce petit homme nous déshonorent; je ne sais à quoi tient que je ne le prenne

Kléber avait conduit l'avant-garde au début. Pendant la retraite, il fut chargé de l'arrière-garde. Il reçut ensuite le commandement de Damiette, c'est-à-dire du poste le plus important de la frontière.

XXI

Depuis la perte de la flotte sur la rade d'Aboukir, on n'avait eu de nouvelles de France que difficilement; mais un navire génois était parvenu à remettre des journaux et des lettres particulières pour le général en chef. Ces lettres, on l'a su depuis, pressaient Bonaparte de revenir en France. Dès lors il prescrivit d'équiper deux frégates et de répandre le bruit qu'elles avaient pour mission de rapatrier, quand on le pourrait, quelques officiers malades. Après la défaite des Turcs à Aboukir, l'escadre ottomane et la croisière anglaise disparurent.

Prévenu par une dépêche qui lui parvint au Caire le 19 août, Bonaparte ne perd pas une heure ; il envoie aux généraux Berthier, Lannes, Andréossy, Murat, Marmont, l'ordre de se rendre ponctuellement au pharillon, à Alexandrie, pour le 22 août. Le même ordre convoque Bourienne, Denon, Monge, Bertholet, Eugène Beauharnais et quelques autres. Tous ignorent le but de cet appel. Il prend avec lui deux cent cinquante guides commandés par le général Bessières, annonce qu'il part pour le Delta, et gagne Alexandrie. Là il met dans sa confiance le seul général Menou, mais en se réservant la vraie pensée de son départ : aller vaincre le Directoire. Comme l'a dit Kléber, « l'oiseau dénicha. »

« Si, par des événements incalculables, au mois de mai vous n'aviez reçu aucune nouvelle de France, et si, cette année, malgré toutes les précautions, la peste était en Égypte et vous tuait plus de quinze cents soldats, je pense que, dans ce cas, vous ne devriez pas vous hasarder à soutenir la campagne prochaine, et que vous êtes autorisé à conclure la paix avec la Porte ottomane, quand même l'évacuation de l'Égypte en devrait être la condition principale.

« L'armée que je vous confie est toute composée de *mes enfants*. J'ai eu dans tous les temps, même au milieu des plus grandes peines, des marques de leur attachement. *Entretenez-les dans ces sentiments*. Vous le



Assassinat de Kléber. (Page 167, col. 2.)

Bonaparte avait intimé un avis très-précis à Kléber de venir le joindre à Rosette le 23 août, mais le 22 il partait d'Alexandrie ; seulement il expédiait pour Kléber une lettre dont nous ne pouvons donner que des extraits :

« Je vous adresse, citoyen général, un ordre pour prendre le commandement en chef. La crainte que la flotte anglaise ne reparût d'un moment à l'autre m'a fait précipiter mon départ... J'abandonne l'Égypte avec le plus grand regret. L'intérêt de la patrie, sa gloire, L'OBEISSANCE, les événements extraordinaires qui viennent de s'y passer me décident seuls à passer à travers les escadres ennemies pour me rendre en Europe... Vous trouverez ci-joints les papiers anglais et ceux de Francfort jusqu'au 10 juin... Je prendrai des mesures pour vous procurer souvent des nouvelles.

devez à l'estime et à l'amitié toute particulière que j'ai pour vous. »

XXII

On comprend l'étonnement et la colère de Kléber à la lecture de cette pièce. Junot, qui ne tarda pas à en être instruit, vint demander au nouveau général en chef de lui permettre de suivre Bonaparte. Kléber lui répondit par ces paroles, dont nous atténuons un terme : « Ton général nous a attaché les Pyramides au dos, il faut que tu nous aides à les trainer. »

L'armée, qui se sentait exposée au dénuement le plus cruel, éclata en murmures effroyables. La seule chose qui put l'apaiser, ce fut l'estime profonde accordée unanimement au caractère de Kléber, dont on connaissait la

bravoure, l'habileté, la bonté vraie pour le soldat. Cependant, pour donner une première satisfaction à la colère de tous, on répandit le bruit que l'on avait rassemblé un conseil de guerre, et, sur la proposition de Tallien, condamné à mort Bonaparte comme déserteur.

L'irritation s'étant un peu calmée, Kléber et, d'après ses instructions, les autres généraux annoncèrent que des ordres formels du Directoire avaient rappelé le général en chef. Kléber lui-même finit par croire à demi que ces ordres existaient. Bonaparte ne lui parlait-il pas de l'obéissance qui le décidait à se rendre en Europe?

Rentré au Caire le 2 septembre, au milieu d'un concours immense d'Égyptiens, d'Arabes, de Coptes, qui croyaient voir en lui l'ange même de la guerre, il convoqua aussitôt les membres du divan, et leur annonça, dans les termes les plus propres à les persuader, qu'il veillerait sur leurs intérêts comme sur leur conduite.

En peu de jours il rétablit l'ordre dans les hôpitaux, mit en état de défense les principales forteresses, améliora le sort des soldats, et procura aux commissions de l'Institut les moyens de remplir les honorables fonctions dont elles étaient chargées.

Cependant rien n'échappait à sa surveillance active et courageuse. La confiance de tous lui était accordée sans réserve, car il se montrait aussi bon administrateur qu'on le connaissait brave soldat.

Le 22 septembre ayant ramené l'époque de la fondation de la République, Kléber fit célébrer cet anniversaire par une fête solennelle.

« Soldats, dit-il à cette occasion, vous avez soutenu la République; vous l'avez défendue par votre valeur. Au nord, au midi, au levant, au couchant, vous avez reculé vos frontières, et les ennemis qui, dans le délire de l'orgueil, s'étaient déjà partagé nos provinces, n'ont bientôt plus calculé qu'avec effroi les bornes où vous pourriez vous arrêter. Mais vos drapeaux, braves compagnons d'armes, se courbent sous le poids des lauriers, et tant de travaux demandent un terme, tant de gloire exige un prix. Encore un moment de persévérance, et vous êtes près d'atteindre et d'obtenir l'un et l'autre; encore un moment, et vous donnerez une paix durable au monde après l'avoir combattu. »

XXIII

Il méditait en effet de terminer par la politique une guerre qu'il regardait comme inutile et désastreuse. On a vu que les instructions de Bonaparte l'autorisaient, sous certaines restrictions, à évacuer l'Égypte. Bonaparte lui-même était entré en négociations à ce sujet avec le grand visir, auquel il avait dit dans une lettre qui existe, et dont Kléber eut la copie dans les actes de son prédécesseur : « Vous voulez l'Égypte; l'intention de la France n'a jamais été de vous l'ôter. Envoyez quelqu'un chargé de vos pleins pouvoirs; on peut en deux heures d'entretien tout arranger. » Kléber n'eut donc que le devoir de continuer les pourparlers. Et cependant quelles étranges récriminations n'a-t-on pas, dans la suite, fait entendre à cet égard!

Il faudrait pouvoir placer ici en entier la lettre fameuse

que Kléber écrivit au Directoire le 26 septembre 1799, lettre dont un duplicata fut intercepté par les Anglais et qui était tout un acte d'accusation contre son prédécesseur. On lui a beaucoup reproché l'envoi de ce document; mais on oublie que c'était une justification en règle et malheureusement aussi véridique que nécessaire au moment où sa propre position était on ne peut plus critique. Mais quels moyens d'action il sut trouver en lui-même! Finesse, vigueur, activité, fertilité d'expédients, ressources incessantes d'esprit et de courage, il eut tout, et ses soldats, pleins de foi, attendirent pour leur délivrance les inspirations de son génie!

Avant le mois de janvier 1800, Kléber espérait encore un puissant secours maritime ou du moins quelque assurance positive d'être secouru. Rien ne venait. Loin de céder à l'impatience ou au désespoir, il répondait aux instances du négociateur anglais : « Vous n'avez jamais sérieusement pensé qu'une armée française et chacun des individus qui la composent, puissent écouter des propositions incompatibles avec la gloire et l'honneur. Partout où l'on sert son pays, l'on est bien, et l'Égypte n'est pas plus un exil que les mers orageuses que vous êtes contraints d'habiter. Que les armées françaises aient éprouvé des revers au delà des Alpes, c'est une bataille perdue qui nous a ôté l'Italie, une bataille gagnée nous la rendra. »

Aussi la convention d'El-Arisch, du 28 janvier 1800, était-elle digne de Kléber et de son armée. Si elle paraissait s'écarter des premières bases posées par Kléber, c'était pour obéir à l'esprit même des instructions de Bonaparte, qui s'est plu néanmoins à la décrier comme impolitique et désavantageuse. La preuve qu'elle ne l'était pas, c'est le refus que fit le ministère anglais de la ratifier, non pas, comme on l'a dit, par suite des révélations contenues dans la lettre interceptée de Kléber, mais parce que le gouvernement britannique ne put se décider à laisser reparaître sur les champs de bataille de l'Europe cette armée et ce général, la glorieuse réserve de la France.

XXIV

Quand il fallut que l'armée d'Égypte reprit les armes, elle débuta par un succès de bon augure. Le général Verdier, qui commandait à Damiette un millier d'hommes, attaqué par huit mille Turcs, en tua trois mille et fit le reste prisonniers; mais à la fin de décembre, pendant que les négociations duraient encore, l'ennemi s'empara d'El-Arisch, ou du moins des ruines d'El-Arisch. Les Français, qui désespéraient de se maintenir, s'étaient fait sauter avec le fort. Vers le même temps, Mourad-Bey, renonçant à combattre Kléber, se déclarait le vassal de la France.

Après avoir reçu la nouvelle que le ministère anglais désavouait les pourparlers de sir Sydney Smith, Kléber envoya le secrétaire de celui-ci au grand visir Yousouf-Bey, pour l'engager à ne point dépasser Belbéis avant que l'on pût démêler les causes et les suites de ce désaveu. Le visir avança néanmoins vers Matarieh; sur une invitation formelle de retourner aux frontières de Syrie,

il répliqua : « Un visir ne recule jamais. » Kléber, à peine instruit de cette réponse (20 mars 1800), fondait sur lui. Un corps de six mille janissaires, qui formait l'avant-garde, arrêta nos troupes assez de temps au village d'El-Matarieh, — l'ancienne Héliopolis, à l'est du Caire et à deux heures de cette ville, — pour que le visir indolent pût sortir de son lit et ranger en bataille les soixante mille hommes de son armée. Kléber avait déjà disposé les dix mille hommes de la sienne : quatre carrés, deux à chaque aile, et au centre la cavalerie avec l'artillerie légère. Un cinquième formait la réserve. « Mes amis, avait dit Kléber en parcourant les rangs, vous ne possédez plus en Égypte que le terrain que vous avez sous vos pieds. Si vous reculez d'un seul pas, vous êtes perdus ! » Mais ils ne reculèrent point, et la plaine d'Héliopolis servit de théâtre à la déroute de leurs ennemis. Les jours suivants furent employés à compléter la victoire. Ou prisonnière des Français, ou traquée dans sa fuite par les Arabes du désert, l'armée turque était anéantie. Depuis les campagnes d'Alexandre on n'avait vu aucune victoire plus prodigieuse, et la relation saisissante que nous en avons de la main même de Kléber est aussi modeste qu'une lettre de Turenne.

La bataille d'Héliopolis est le succès le plus mémorable de la campagne d'Égypte. « Cette bataille, dit Marmont dans ses *Mémoires*, si peu flatteurs pour nos généraux, a placé Kléber dans l'histoire à une hauteur digne de son courage et de son esprit supérieur. »

XXV

Il fut aussi heureux, aussi habile pour recouvrer le Caire. Cette ville, où deux cents hommes seulement avaient été laissés pendant l'expédition contre le visir, s'était soulevée tout entière, et des Mamelucks, des Turcs étaient venus y prêter main-forte aux révoltés. Kléber, revenant d'Héliopolis, triompha, non sans difficulté, de cette insurrection. La guerre eut ses rigueurs; le faubourg de Boulaq fut détruit. Mais la victoire fut clément. Était-ce une imprudence? non, car à partir de là jusqu'à l'évacuation de l'Égypte, nul ne bougea dans ce pays, tant le prestige des Français s'était accru! En quelques semaines toutes les places occupées par l'ennemi furent reprises. Les Anglais eux-mêmes se virent obligés d'abandonner Suez, dont ils s'étaient emparés. L'œuvre de consolidation fut activement reprise, et chaque jour apportait un résultat inespéré, quand la mort vint tout à coup renverser l'auteur de tant de prodiges.

Giseh est sur la rive gauche du Nil, en face du Caire, un village avec deux ou trois cafés, des bazars ruinés et des décombres. A la fin du siècle dernier le fleuve était bordé de mosquées élégantes et de maisons de plaisance bâties pour les Mamelucks et les riches habitants du Caire. Une de ces maisons aujourd'hui effondrées était l'ancienne habitation de Mourad-Bey. Kléber y avait pris résidence pendant que l'on réparait le palais du gouvernement (sur la place de l'Esbékieh, à l'angle ouest de l'avenue du Boulâq). Il avait promis au général Damas, chef de l'état-major, qui logeait au Caire dans une maison contiguë au palais (celle du Desterdal-Bey), d'aller

le 4 juin lui demander à déjeuner. Il y vint en effet avec l'architecte Protain.

« Jamais, dit une ancienne relation, repas n'avait été plus gai. Le général avait l'esprit vif, fécond en saillies, et se livrait volontiers au plaisir de la conversation; il était deux heures et le déjeuner se prolongeait encore. Il se leva, proposa à l'architecte d'aller voir les travaux du palais, et promit de revenir prendre le café. Il fallait, pour se rendre au palais, parcourir une longue terrasse qui liait la maison du général Damas à celle du gouvernement. Le général marchait en causant et s'arrêtait parfois, comme il arrive lorsque l'on peut disposer de quelque temps. Dans une de ces poses, un homme sort d'une retraite, le poignard en main, et frappe le général. Kléber, blessé, s'appuie sur le parapet de la terrasse, et voyant un guide passer sur la place : « A moi! dit-il, je suis blessé. » Protain s'élance sur l'assassin et engage avec lui un combat corps à corps; mais, frappé de six coups de poignard, il tombe haigné dans son sang. Le guide porte l'alarme à l'état-major; on accourt, on se précipite vers la terrasse. Quel spectacle! Kléber expirait, le poignard avait pénétré jusqu'au cœur; Protain respirait encore; l'assassin avait pris la fuite. »

XXVI

Dès que cette nouvelle est répandue dans la ville, la douleur éclate, la générale se fait entendre, on visite tous les endroits qui peuvent receler l'assassin. Pendant deux heures les perquisitions sont inutiles; enfin l'on découvre dans le jardin du palais un misérable caché sous un nopal; on le présente à Protain, qui le reconnaît.

C'était un jeune homme de vingt-quatre ans, nommé Soleyman, scribe de profession et dont le père était un pauvre marchand d'Alep. Il se trouvait à Jérusalem après la victoire d'Héliopolis. C'était le moment où le grand visir répandait en Syrie de pressants appels contre les Français, et promettait les plus hautes récompenses à celui des musulmans qui se dévouerait au *combat sacré*, c'est-à-dire à l'assassinat contre le chef de l'armée ennemie. Soleyman avait l'imagination ardente; il avait fait des pèlerinages de dévotion à la Mecque, au Caire; il vivait habituellement dans les mosquées, surexcitait sa foi par l'abstinence et par la prière. Enflammé par les paroles du grand visir, il résolut de gagner le ciel en frappant Kléber. Soleyman vint à Gaza et communiqua son dessein au grand visir, qui lui donna des lettres pour quatre cheiks syriens qui desservaient, au Caire, la mosquée d'El-Hazar. Il arriva dans cette ville le 14 mai. Les quatre cheiks le reçurent dans la mosquée, et, sans lui donner d'encouragements, lui gardèrent le secret. Soleyman s'appliqua à bien connaître Kléber, le suivit, étudia ses habitudes. Le 14 juin il se rendit à Giseh, entra dans la barque qui amenait le général de la rive gauche à la rive droite du Nil, se mêla avec les gens de sa maison pendant le déjeuner, entendit dire que Kléber devait ce même jour visiter les travaux, se glissa dans le jardin du palais, et, caché dans une citerne, attendit. Kléber, par une inconcevable fatalité, s'arrêta

devant cette citerne et fut percé quatre fois sans avoir pu se mettre en défense.

XXVII

Les obsèques de Kléber furent honorées des larmes les plus sincères. On lui donna pour sépulture un tertre au centre d'un des bastions du fort d'Ibrahim-Bey, près de la porte dite Bab'gheit-el-Bacha, et les soldats vinrent couvrir sa tombe de palmes et de cyprès. Fourier, alors secrétaire perpétuel de l'Institut d'Égypte, prit la parole pour prononcer son oraison funèbre devant l'armée.

« Ce fut donc sur la brèche d'un bastion récemment enlevé d'assaut par nos troupes, en vue du plus majes-

« dissipâtes en un instant la multitude d'ennemis qui « l'avaient enveloppé ! »

« A ces mots un frémissement électrique agite l'armée tout entière; les drapeaux s'inclinent, les rangs se pressent, les armes s'entre-choquent, un long gémissent s'échappe de quelques milliers de poitrines déchirées par le sabre et par la mitraille, et la voix de l'orateur va se perdre au milieu des sanglots. »

(Éloge de Fourier par François Arago.)

Ces funérailles étaient pour ainsi dire celles de l'expédition d'Égypte elle-même. En même temps que la main puissante qui venait de se glacer, tout allait défaillir, et le poignard de Soleyman ne tuait pas seulement



Funérailles de Kléber.

teux des fleuves, de la magnifique vallée qu'il féconde, de l'affreux désert de Libye, des colossales pyramides de Giseh; ce fut en présence de vingt populations d'origines diverses que le Caire réunit dans sa vaste enceinte, devant les plus vaillants soldats qui jamais eurent foulé une terre où cependant les noms d'Alexandre et de César retentissent encore; ce fut au milieu de tout ce qui pouvait émouvoir le cœur, agrandir les idées, exciter l'imagination, que Fourier déroula la noble vie de Kléber. L'orateur était écouté avec un religieux silence; mais bientôt, désignant du geste les soldats rangés en bataille devant lui, il s'écrie: « Oh! combien de vous eussent aspiré à « l'honneur de se jeter entre Kléber et son assassin! Je « vous prends à témoin, intrépide cavalerie, qui accou- « rûtes pour le sauver sur les hauteurs de Karaïm, et

notre colonie d'Égypte, il atteignait au cœur la liberté.

L'armée d'Égypte ramena les cendres de Kléber. Le 9 août 1801, le cercueil, religieusement enlevé du bastion par les soins du général Belliard, descendit le Nil, salué spontanément au passage par les batteries anglaises et turques. Rapporté en France, il fut transféré à Strasbourg. Là, dans cette capitale de la vaillante et patriotique Alsace, un monument a été élevé au héros. Ce titre n'est pas une hyperbole, il est juste quand il qualifie un homme de cœur, qui d'année en année, se dégageant de l'esprit militaire, s'est élevé davantage en patriotisme, en vertu, en loyauté, et chaque jour a plus tendrement chéri la liberté commune, n'épargnant pour elle ni son sang ni les forces d'une puissante intelligence.

ÉTIENNE ARAGO.

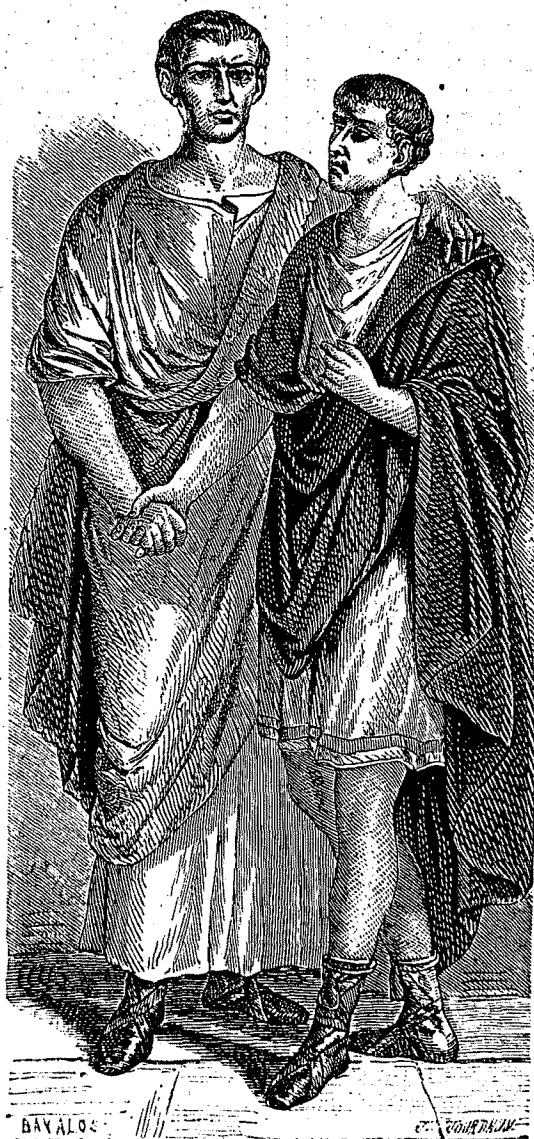
LES GRACQUES

An de Rome 590 — 631. Avant J.-C. 162 — 121

PAR ALPH. JAMET

I

Combien il est facile à ceux qui, vivant des abus, ont intérêt à les perpétuer de séduire une foule grossière et aveuglée par des préjugés invétérés, d'exciter les plus violentes passions contre les mesures dictées par la sagesse et le désintéressement ! Il suit de là que les auteurs des plus nobles entreprises, les initiateurs les plus intelligents, non-seulement périssent le plus souvent victimes de leur dévouement, mais encore sont poursuivis après leur mort par les calomnies les plus iniques et les plus opiniâtres. Ne nous étonnons donc pas de voir des obstacles sans nombre se dresser devant les écrivains consciencieux qui prennent à tâche de raconter l'histoire et de justifier les vues de ces hommes trop rares, portés par leur zèle pour l'humanité et le sentiment du bon droit à introduire chez un peuple opprimé des réformes civiles, politiques ou religieuses. Si l'on recueille les émoignages contemporains, comment découvrir la vérité au milieu des clameurs soulevées chez les uns par la peur, chez les autres par la haine et la jalousie, chez d'autres encore par les espérances déçues et le désir de la vengeance ? Et si l'on consulte les écrivains des générations suivantes, ne court-on pas le risque de juger d'après des monuments tronqués par le parti vainqueur, naturellement porté à étouffer les voix qui seraient élevées en faveur des vaincus ? Ne voit-on pas d'ailleurs que le vulgaire, troupeau vil et ignare, qui vit de la gloire de Catilina abattu que pour applaudir à César triomphant, et que trop souvent il faut des siècles entiers pour faire cesser une illusion d'optique produite



par le succès ou la défaite ?

Ces réflexions nous sont naturellement suggérées par le sort de Tibérius et de Caius Gracchus, grands citoyens qui n'ont pour ainsi dire eu qu'un tort, celui d'avoir trop raison chez un peuple peu fait pour comprendre l'abnégation de ses généreux défenseurs. Que voulaient-ils en effet ? créer une classe intermédiaire de citoyens amis de la chose publique, entre une aristocratie insolente et tyrannique, pourvue, à l'exclusion de la masse, de tous les moyens d'action, armée de privilèges injustes reposant sur une longue possession, et une populace avilie, que l'oisiveté et la misère poussait à la sédition sans but, jetait entre les bras du premier ambitieux disposé à la séduire par les artifices de son éloquence, à la corrompre en lui prodiguant l'or ravi aux nations vaincues. Car, il ne faut pas s'y tromper, les Romains étaient dès lors sur la pente fatale qui les mena à ne plus désirer qu'une chose, *du pain et des spectacles*. C'est de ce malheur que les Gracques tentèrent de préserver une patrie qui leur était chère ; et cependant quelles violences, quels outrages leur a-t-on épargnés, et pendant

leur vie, et après leur mort ? Qui, parmi les Romains, a osé défendre leur mémoire ? Qu'un Velléius Paternulus, courtisan et satellite de Tibère, apologiste de Séjan, accuse les deux frères de s'être séparés des gens de bien, d'avoir tout confondu et bouleversé en Italie, de n'avoir employé qu'au mal leurs talents supérieurs, rien de mieux et de plus naturel ; car nous n'avons pas besoin d'être renseignés sur ce que le despotisme et les aristocraties appellent les gens de bien, le

parti de l'ordre. Mais que Cicéron, un homme nouveau, jaloux par les grands de Rome, qui se servaient de lui à contre-cœur, se soit fait le panégyriste de leurs meurtriers; que Juvénal, ce vengeur des attentats commis contre la justice et la liberté, les ait traités de séditeux, voilà ce qui semble bien étrange et bien extraordinaire; voilà ce qui est bien propre à nourrir les préjugés chez cette gent moutonnière, habituée à suivre, sans contrôle et sans examen, le premier qui lui a tracé la route.

II

Les deux frères, Tibérius et Caius Gracchus, durent le jour à un père et une mère également distingués et par leur naissance et par leur mérite personnel. Leur père, Tibérius Sempronius Gracchus, d'origine plébéienne, avait exercé la censure à la satisfaction générale, et deux fois consul avait obtenu deux fois les honneurs du triomphe. Il était tribun du peuple lorsque les Pétilius, ses collègues, excités, dit-on, par Caton, osèrent accuser Scipion l'Africain et son frère Lucius de malversation dans la guerre contre Antiochus, roi de Syrie. Sempronius, oubliant les dissentiments qui depuis longtemps avaient éclaté entre Scipion et lui, pensa, non sans raison, qu'il importait plus encore à l'honneur du peuple romain qu'à celui des Scipions, qu'un nom si glorieux n'encourût point la honte d'une accusation odieuse. Sa générosité ne resta point sans récompense. Comme il avait défendu les deux accusés avec une grande chaleur, l'Africain, empressé de lui témoigner le cas qu'il faisait d'un procédé également digne de l'un et de l'autre, lui offrit la main de sa fille Cornélie. Sempronius accueillit avec empressement une proposition si flatteuse, et de ce mariage naquirent douze enfants, dont neuf moururent en bas âge, pendant le veuvage de leur mère.

Chacun sait avec quel soin Cornélie éleva les trois qui lui restèrent, Tibérius et Caius Gracchus et leur sœur Sempronia, qu'elle maria au second Scipion l'Africain. Bien que les deux jeunes Romains fussent, de l'avis de tous, nés avec le plus heureux naturel et les meilleures dispositions, on s'accordait à reconnaître qu'ils étaient encore plus redevables à leur forte éducation qu'à la nature prodigue envers eux de ses dons. Aussi leur mère en était-elle justement fière, et personne n'ignore la réponse qu'elle fit à leur sujet à une dame campagnienne. Cette dame fort riche, mais plus vaine encore et plus fastueuse, étant en visite chez Cornélie, étalait avec orgueil devant elle ses pierreries et ses ornements les plus précieux, lui demandant, par une sorte de défi de mauvais goût, à voir les siens. La mère des Gracques détourna très-adroitement la conversation sur un autre objet, jusqu'au retour de ses fils, retenus en ce moment aux écoles publiques. Quand enfin, leurs exercices terminés, ils revinrent à la maison et entrèrent dans la chambre: *Voici*, dit-elle à la hautaine visiteuse, en les prenant par la main, *voici mes bijoux et mes ornements.*

III

Les deux frères se montrèrent dignes de cette affection éclairée et de cet orgueil légitime de leur mère. Ils

ne tardèrent pas à se faire remarquer entre tous les jeunes Romains par la solidité de leur jugement, la délicatesse de leurs sentiments et leur supériorité dans l'art de la parole. Ils durent leurs qualités solides et brillantes au soin particulier que prit la sage Cornélie de leur donner les maîtres les plus distingués qui fussent à Rome dans les sciences et les lettres grecques et latines. Cornélie elle-même parlait très-purement, et le langage de ses enfants, formé dès le bas âge par le sien, faisait honneur à ses soins maternels, qui s'étaient proposé moins de parer leur corps que d'orner leur esprit et de former leur intelligence.

Bien que Tibérius et Caius eussent également en partage le courage, la tempérance, la libéralité, la magnanimité, on apercevait cependant en eux des dissemblances très-marquées. Et d'abord, sous le rapport des traits du visage, de la physionomie, du regard, de la démarche et de tous les mouvements, Tibérius était plus doux et plus posé, Caius plus vif et plus véhément. L'ainé, quand il parlait en public, occupait toujours la même place, gardait une contenance calme et sage; le plus jeune fut le premier des Romains qui s'agita dans la tribune, la parcourant d'une extrémité à l'autre, usant de gestes énergiques et même violents. Le caractère de leur éloquence ne différait pas moins: pleine de feu et de véhémence dans Caius, elle était chez Tibérius plus douce et plus apte à faire naître une tendre compassion. La diction de celui-ci était pure et extrêmement travaillée; celle de celui-là plus libre et plus hardie. Même différence en ce qui regarde la table et la dépense de chaque jour: Tibérius était simple et frugal; Caius, si on le compare aux Romains de son temps, était sobre et tempérait; mais comparé à son frère, on eût pu croire qu'il se laissait aller au goût, alors nouveau, du faste et de la somptuosité. Autant il y avait de douceur, de modération, de politesse chez Tibérius, autant il y avait de rudesse, d'emportement même et de violence chez Caius. La misère du peuple faisait couler les larmes de l'un, et éveillait dans le cœur de l'autre des sentiments de colère et d'indignation dont il n'était plus maître, et qui se traduisaient dans ses paroles et le son de sa voix.

Caius sentit que c'était là un grave défaut, et pour y remédier, lorsqu'il montait à la tribune aux harangues, il faisait placer derrière lui un de ses esclaves, habile joueur de flûte. Quand le musicien s'apercevait, aux éclats de voix de l'orateur, qu'il était sur le point de s'emporter et de se laisser dominer par son feu, il prenait sur son instrument un ton doux, destiné à le ramener à la modération. Si, au contraire, et le cas ne se présentait que bien rarement, la parole de Caius semblait languir, le musicien le réveillait, pour ainsi dire, en prenant un ton plus vif. « Tel était, dit Quintilien, le soin auquel il s'assujettissait, au milieu de ces discours passionnés qui jetaient la terreur parmi les grands, et l'exposaient lui-même au péril. »

IV

Tibérius avait neuf ans de plus que son frère, de sorte que leur entrée aux affaires fut séparée par un intervalle

assez considérable, et Plutarque remarque avec raison que c'est à cette cause qu'il faut attribuer la ruine de toutes leurs entreprises. Ils ne purent pas, dit-il, unir leur puissance, qui serait devenue très-grande, peut-être même invincible par cette union.

Tibérius sortait à peine de l'enfance, lorsque sa célébrité et l'estime extraordinaire qu'il avait déjà conquise le fit associer au collège des augures, honneur qu'il dut bien plus à sa vertu qu'à son illustration paternelle et maternelle. Appius, qui, après avoir exercé les fonctions de censeur et de consul, était alors prince du sénat, s'empessa de lui donner sa fille en mariage. Il servit en Afrique sous Scipion, qui avait épousé sa sœur; et vivant avec cet illustre capitaine, il put étudier de près ce grand modèle, si capable d'enflammer son émulation. Il se fit remarquer entre tous par sa bravoure et sa belle conduite, et eut la gloire de monter le premier sur les murs de Carthage. Sa brillante valeur n'altéra en rien son affabilité; sa douceur et ses manières prévenantes le rendirent cher aux soldats; et quand il quitta l'armée, il laissa un profond regret dans tous les cœurs.

Élu questeur, il fut attaché en cette qualité au consul Mancinus, chargé de poursuivre la guerre contre les Numantins. Mancinus, loin de réparer les échecs subis jusqu'à ce jour par les Romains devant Numance, avait amené les choses à un tel point, que ses soldats ne pouvaient plus soutenir ni la voix ni la vue d'un Numantin. Dans cette situation, le consul crut bien faire de quitter son camp de nuit, et d'éloigner quelque temps ses troupes de la ville ennemie, jusqu'à ce qu'elles eussent repris les sentiments de courage naturels aux Romains. Les Numantins, avertis de cette retraite, le poursuivirent et l'enveloppèrent de telle sorte, que, bien que très-supérieur en nombre, il ne put se tirer de ce mauvais pas. Mancinus, désespérant de s'ouvrir un chemin par la force, envoya un héraut aux Numantins pour traiter de la paix; ceux-ci répondirent qu'ils n'auraient de confiance en nul autre que Tibérius, tant était grand le renom du jeune questeur, dû et à son propre mérite, et au bon souvenir que Numance avait gardé de son père. Sempronius, en effet, avait autrefois fait la guerre en Espagne, subjugué plusieurs nations, et fait avec les Numantins une paix également honorable pour les deux nations.

V

Tibérius fut donc envoyé, et conclut un traité à des conditions égales entre les deux peuples. Les Numantins, trompés dans l'exécution des conventions qu'ils avaient précédemment conclues avec Quintus Pompeius, exigèrent du consul, du questeur et des principaux officiers de l'armée romaine, qu'ils s'engageassent par serment à faire observer toutes les conditions du traité. Tout étant ainsi réglé, les Romains partent, abandonnant aux Numantins toutes les richesses renfermées dans leur camp. Parmi le butin se trouvèrent les registres de Tibérius, où il avait consigné toutes les dépenses et les recettes faites pour l'armée, en sa qualité de questeur. Comme il lui importait fort de les recouvrer, il quitta l'armée, qui déjà opérait sa retraite, et vint à Numance,

accompagné de quelques amis. Les Numantins l'accueillirent fort bien, lui témoignèrent la plus vive affection; et après lui avoir fait accepter un repas public, pour lui faire honneur, lui rendirent ses registres, et l'invitèrent avec les plus pressantes instances à choisir ce qu'il voudrait dans le butin. Il n'accepta que l'encens nécessaire pour les sacrifices, et rejoignit l'armée, complètement satisfait des témoignages d'estime et d'amitié que tout le peuple numantin lui avait prodigués.

À la première nouvelle de ce traité, l'émotion fut grande à Rome. Le sénat, indigné, révoque Mancinus, et le somme de venir rendre compte de sa conduite. À son retour, l'affaire est examinée à fond. Le consul se justifie modestement, imputant tous ses malheurs au mauvais état dans lequel il avait trouvé l'armée, et surtout à la colère des Dieux, justement irrités de ce qu'on avait fait aux Numantins une guerre injuste et violente. Il insista fortement sur la nécessité où il s'était trouvé de sauver la vie à plus de vingt mille citoyens, ajoutant que, content d'avoir rendu ce service à la patrie, il attendrait en paix ce qu'on déciderait de lui, prêt à sacrifier de bon cœur sa liberté et sa vie à l'intérêt et à l'honneur de la république. Les députés de Numance furent également entendus dans le sénat. Le malheureux consul fut vivement défendu par Tibérius, qui déclara hautement combien il lui semblait étrange qu'on lui fit un crime d'avoir conservé à Rome un si grand nombre de citoyens. Tous les parents, tous les amis de ceux qui avaient pris part à cette guerre, c'est-à-dire la plus grande partie du peuple, embrassèrent le parti du questeur, et vantaient la grandeur du service qu'il avait rendu à l'État; mais la plupart abandonnaient volontiers Mancinus, parce qu'il fallait au moins une victime pour expier une telle honte.

VI

Dans l'état d'incertitude où étaient les esprits, aucune décision ne fut prise alors. Mais l'année suivante le sénat reprit cette affaire. Le traité fut cassé, comme fait sans l'autorisation du sénat et du peuple, et il fut ordonné que tous ceux qui s'étaient, par leur signature, portés garants de son exécution, seraient livrés aux Numantins. Deux tribuns se chargèrent de proposer au peuple l'approbation de ce jugement. Mancinus, en cette triste circonstance, harangua lui-même le peuple pour appuyer une loi qui devait lui être si funeste, renouvelant l'exemple que Spurius Posthumius avait donné après le traité des Fourches Caudines.

Ici on nous permettra une simple et courte réflexion. Bon nombre d'historiens se récrient d'admiration et accordent les plus grands éloges à Posthumius et à Mancinus, qui se sacrifièrent personnellement aux intérêts de leur patrie. Mais pour un peuple qui se prétendait observateur si scrupuleux de la parole donnée, qui avait inventé les termes de *Foi punique* et de *Foi grecque* pour désigner la mauvaise foi, les Romains, sénat et peuple, foulaient bien facilement aux pieds toute sorte de scrupule, et commettaient bien audacieusement ces actes de perfidie qu'ils reprochaient aux autres avec tant d'affectation et d'emphase. Du reste, cette conduite de

Rome ne resta pas longtemps impunie, et les troubles mêmes qui vont naître de l'indignation qu'elle souleva dans le cœur de Tibérius furent la première expiation de ce crime.

VII

Celui-ci, en effet, ne se piqua point de la même générosité que son général, et protesta de tout son pouvoir contre la condamnation dont on le menaçait. L'amour que le peuple lui portait le sauva du péril, et Mancinus fut seul livré. Mais bien que préservé du danger, Tibérius ne pardonna jamais au sénat l'injure qu'il en avait reçue. On peut croire que c'est à partir de ce moment

tissant, il fallait augmenter le nombre des possesseurs de terre, et diminuer d'autant celui des mercenaires, réduits, faute de travail, à la plus affreuse misère. Nommé tribun du peuple, il entra résolument dans cette voie, et eut à cœur de signaler son tribunal par la réforme d'un abus qui se perpétuait depuis des siècles. Pour comprendre l'importance de son projet, il faut bien connaître l'état de la propriété chez les Romains, et les causes pour lesquelles elle était presque totalement possédée par un très-petit nombre de familles privilégiées.

VIII

Dès les premiers temps où Rome avait dompté les



Cornélie et la dame campanienne.

que, trouvant exorbitant le pouvoir de cet ordre, entre les mains duquel était concentrée la puissance politique, administrative et judiciaire, il résolut de changer cet état de choses et de créer, entre le sénat omnipotent et la populace à peu près sans défense, un tiers ordre, dont les chevaliers lui fournissaient le noyau. Sage pensée qui eût sauvé Rome, si Rome eût pu être sauvée! Il manquait en effet à cette ville un peuple digne de ce nom, comparable à la bourgeoisie des États modernes, qui par ses lumières, ses travaux incessants dans les arts, les sciences et l'industrie, a détrôné l'aristocratie d'épée et préparé l'avènement du véritable état social auquel les hommes, ne connaissant plus d'autre inégalité que celle du mérite personnel, sont infailliblement appelés.

Ce n'est donc pas une vaine popularité qu'a recherchée Tibérius; mais il comprit que pour arriver aux fins que se proposait son esprit judicieux et son cœur compa-

nations de l'Italie, les Romains s'étaient attribué par droit de conquête une partie du territoire des vaincus. On y avait envoyé à titre de colons, en leur assignant une certaine portion de champs, soit des Romains, soit des Latins. On avait donné de préférence à ces colons les parties les mieux cultivées. Mais les terres dévastées par la guerre et restées en friche, exigeant de lourdes dépenses pendant plusieurs années, et ne donnant qu'un faible produit, on les avait affermées aux plus riches citoyens, moyennant une redevance raisonnable au profit du trésor public. Ceux-ci payaient le dixième du revenu pour les terres arables et les prairies, le cinquième pour les fruits des arbres et les troupeaux.

On espérait que les détenteurs, ne pouvant cultiver par eux-mêmes une vaste étendue de territoire, appelleraient à leur aide, moyennant salaire, des mercenaires de race italique, qui également propres aux travaux de la

guerre et de la campagne, trouveraient ainsi leur subsistance, et fourniraient une pépinière d'excellents soldats endurcis à la fatigue. Mais la chose tourna autrement, grâce à l'astuce et à la cupidité des riches, qui ne tardèrent pas à regarder comme leur appartenant en propre, et à accroître démesurément les biens qu'ils tenaient à ferme depuis un certain temps. En effet, ils dépossédèrent, à prix d'argent ou par la violence, les anciens propriétaires trop pauvres et trop faibles pour leur résister; et devenus maîtres de vastes domaines, les citoyens puissants rejetèrent la coopération des salariés, pour leur substituer des esclaves, double profit pour eux, car souvent les hommes libres se trouvaient détournés des travaux champêtres par les guerres que le sénat avait

d'épargner à Rome les maux de la *Guerre servile*, qui éclata peu de temps après sa mort, et commença l'ébranlement de la république.

IX

On avait d'abord imaginé des palliatifs à un si grand mal. L'an de Rome 380, une loi portée par Licinius Stolon avait défendu qu'un même citoyen possédât plus de cinq cents arpents de terre, plus de cinq cents têtes de petit bétail et cent têtes de gros bétail, et avait prescrit que les propriétaires fourniraient du travail à un nombre déterminé de mercenaires libres. Mais c'est en vain qu'on avait voulu forcer la nature des choses. Ni le



Tibérius redemande ses registres aux Numantins.

grand soin de faire naître; et d'un autre côté, le travail des esclaves appartenait aux maîtres, à la réserve d'un pécule insignifiant. Puis le nombre des esclaves, et avec eux la richesse du maître, s'accroissait sans cesse par les mariages, d'où provenaient de nombreux enfants. Ainsi de jour en jour diminuait le nombre des hommes libres, succombant sous le service militaire et la misère, engendrée par les impôts excessifs et l'usure plus ruineuse encore. La paix même devenait pour les pauvres un état intolérable, puisque les champs ne leur fournissaient plus le moyen de gagner leur vie, et que Rome manquait presque absolument des industries étrangères à la guerre et à l'agriculture. Les riches imprudents ne voyaient point quel danger ils préparaient à l'État, le nombre de ses défenseurs diminuant autant que croissait celui des esclaves, nés d'ennemis, et disposés à le devenir eux-mêmes. Le remède proposé par Tibérius était seul capable

de voter des tribus, ni le serment le plus solennel exigé de tous les citoyens ne triomphèrent du mauvais vouloir des riches. D'ailleurs, quand la cupidité n'aurait pas été plus forte que la loi et la crainte des Dieux, il est de l'essence même d'une loi de *Maximum* de périr par l'absurdité de son principe. On en vit bientôt la preuve. La nouvelle loi ne tarda pas à être ou habilement tournée ou audacieusement violée. Licinius lui-même, qui l'avait fait porter, fut des premiers à l'enfreindre. Et comme les lois que l'on parvient à éluder tombent bientôt en désuétude et sont regardées comme abrogées, on ne craignit plus de posséder des domaines bien plus étendus que le maximum fixé par l'autorité publique. Ainsi la misère et les plaintes du peuple grandissaient chaque jour.

Un grand nombre de bons citoyens étaient à la fois émus et effrayés d'une situation aussi calamiteuse, qui

compromettait la sécurité de tous, et furent naturellement portés à y chercher un remède. Mais la difficulté de l'entreprise les porta malheureusement à croire qu'il valait mieux laisser subsister ce mal dans l'État, que de risquer de l'accroître encore par des mesures impuissantes à le guérir, et plus dangereuses, pensait-on, que le mal même. Lélius, l'illustre ami de Scipion, y avait d'abord songé pendant son tribumat; mais il avait renoncé à ses projets, craignant qu'une telle réforme ne eût la république dans des périls plus grands que ceux auxquels il s'était attendu; et c'est ce désistement qui lui valut le surnom de Sage. Bien fausse sagesse, qui, pour éviter quelques inconvénients dans le temps présent, grossissait les orages de l'avenir!

X

Tibérius se montra plus hardi : noble, éloquent, animé de l'amour du bien public, plein de compassion pour la misère du peuple, appuyé sur de grandes alliances, et puisant la plus grande force dans son autorité comme tribun, il ne trouva pas le fardeau de la réforme trop lourd pour son énergique volonté. D'ailleurs il était chaque jour stimulé par ses amis, ses jeunes compagnons, et surtout par sa mère, qui répétait souvent à ses fils : *Jusques à quand m'appellera-t-on la belle-mère de Scipion, et non la mère des Gracques?* Il voulait aussi rivaliser de gloire avec Spurius Posthumius, qui, tandis que Tibérius était à la guerre, avait conquis une grande renommée dans les luttes du Forum. Mais il était principalement poussé dans cette voie par Diophanes de Mitylène et par Caius Blossius, originaire de Cumes; l'un le plus éloquent des Grecs à cette époque, et qui avait transmis à Tibérius les secrets de son art; l'autre ami intime d'Antipater de Tarse, et formé par lui aux leçons de la sagesse.

Son aiguillon le plus puissant était la profonde misère du peuple, dont il avait été témoin en traversant l'Étrurie pour se rendre à la guerre de Numance. De nombreuses inscriptions sur les portiques, les parois des édifices et les monuments publics portaient que *le seul tribumat de Gracchus pouvait rendre au peuple les biens injustement ravis*. Ces excitations sous tant de formes différentes étaient capables d'émouvoir même l'esprit rassé d'un homme mûr, à plus forte raison d'un jeune homme au cœur ardent, irrité déjà par la hardiesse et l'iniquité de ses adversaires. Néanmoins il ne voulut point agir seul dans une circonstance aussi grave, et consulta d'abord les personnages regardés comme les plus vertueux et les plus zélés pour le bien public. C'étaient Publius Licinius Crassus, alors grand pontife, dont plus tard son frère Caius épousa la fille; Publius Mucius Scævola, le plus habile des jurisconsultes dans le droit public et privé; Appius Claudius, prince du sénat, à la fille duquel il était lui-même marié. Et c'est un jeune homme qui s'appuyait sur de telles autorités qu'on osa accuser d'être un téméraire et un factieux! Le désintéressement de Tibérius n'est-il pas amplement prouvé par la modération qu'il apporta dans sa première proposition?

« Bien que, disait-il, la plus stricte équité exige que

tous les biens possédés en violation de la loi Licinia soient restitués au peuple avec tous leurs fruits, je fais cette concession à la concorde publique qu'un moyen terme soit pris entre le droit du peuple et la longue possession des détenteurs; que tout ne soit pas ravi aux riches, mais aussi qu'ils ne gardent pas tout. La loi que je propose restitue des champs au pauvre peuple. Les possesseurs actuels de biens au delà de la limite fixée par la loi Licinia, garderont pour chacun de leurs enfants mâles deux cent cinquante arpents, en outre de ceux auxquels ils ont droit eux-mêmes. Pour l'exécution de ce règlement, on créera des triumvirs annuels chargés de veiller à ce que personne ne rachète la part d'autrui, comme on avait fait précédemment en fraude de la loi. »

XI

Quel pays que celui où les abus avaient fait naître la nécessité d'une mesure si contraire au droit naturel et à la liberté!

Une telle proposition était agréable au peuple, qui faisait bon marché des pertes éprouvées dans le passé, pourvu qu'on tint compte de lui dans le présent et l'avenir. Mais elle irritait les riches, qui défendaient impudemment, comme leur propre patrimoine, des biens dont ils s'imaginaient que la longue possession couvrait l'usurpation première et le vice radical. On répandait contre Tibérius des mensonges odieux, d'infâmes calomnies. *C'était, disait-on, un factieux, un jeune homme avide de pouvoir, qui, par cette largesse faite au peuple, cherchait à se frayer un chemin au trône*. C'est l'accusation sous laquelle avaient succombé avant lui trois autres grands citoyens, Spurius Cassius, Spurius Mélius et le fameux Manlius Capitolinus, le sauveur de Rome.

Tibérius, soutenant avec une éloquence supérieure une cause plus juste, réfutait facilement ses adversaires. Il leur reprochait en ces termes leur iniquité : « Hé quoi! vos concitoyens qui par tant de travaux vous ont procuré ces richesses, et qui vous protègent encore maintenant, vous les excluez de ces champs dont leur sang a conquis la possession et le domaine à la république! Les bêtes fauves elles-mêmes, dont les forêts d'Italie sont remplies, ne manquent point de tanières où elles vivent en sûreté; et ces hommes qui par leurs labeurs assurent la paix de l'Italie, qui par leur mort rachètent la vie d'autrui, n'ont rien autre chose de commun avec les riches que la lumière qu'ils voient, l'air qu'ils respirent! Ils n'ont pas même un toit pour abriter leur tête, un lieu leur appartenant où ils puissent poser le pied. Errants avec leurs femmes et leurs enfants, ils éprouvent dans leur propre patrie les peines de l'exil. »

Puis, se tournant vers les riches groupés sur la place, il leur adressait de vives interpellations : « Comment pouvez-vous prétendre qu'il soit injuste de distribuer au peuple ce qui appartient au peuple? Pourquoi préférez-vous des esclaves à des citoyens, une tourbe impropre à la guerre à des soldats, et enfin des étrangers à vos compatriotes? Grâce à vous, lorsque nos troupes sont

rangées en bataille, nos généraux ne peuvent plus dire sans mentir : *Vous allez combattre pour vos autels et vos foyers*. Combien y en a-t-il parmi eux qui aient un autel, un foyer domestique? C'est pour le luxe d'autrui, pour une puissance à laquelle il n'a point de part, que prodigue ses sueurs et sa vie ce peuple romain, appelé par un mensonge pompeux *le maître de l'univers*, lui qui manque de tout, et ne possède pas même, à quelques exceptions près, une motte de terre! »

XII

Personne ne pouvait résister à ces éclats de la foudre lancée par un grand cœur indigné. Aussi les grands eurent-ils recours à Marcus Octavius, collègue de Gracchus, et jusqu'alors son intime ami. Mais ce dernier opposa d'abord à leurs instances la honte dont il se couvrirait en rompant les liens de l'amitié. Séduit, enfin et entraîné par les supplications de tant d'illustres personnages, Octavius déclara qu'il s'opposait à la loi en vertu de son droit d'intercession.

Quelques mots suffirent à expliquer la nature de ce droit. Les plébiscites étaient proposés par les tribuns; mais si un seul d'entre eux se déclarait contraire à cette proposition, la loi ne pouvait plus être portée. On comprend tout le vice de ce système. La mesure la plus équitable pouvait être entravée par le *veto* d'un tribun opiniâtre, gagné par les défenseurs des abus; et trop souvent l'aristocratie romaine chercha à se défendre par ce moyen dangereux, dont Louis XVI fit chez nous une si triste expérience, et qui a causé tous les malheurs de la Pologne. L'opposition d'Octavius ne fit qu'irriter les esprits, et Tibérius, indigné de rencontrer un obstacle imprévu, n'hésita plus à proposer une réforme plus radicale encore. Sa nouvelle loi portait que *quiconque détenait des terres illégalement serait tenu de les abandonner au peuple*.

Voici donc la guerre allumée, guerre de paroles jusqu'ici, mais qui bientôt va se traduire en faits violents et illégaux, à tel point que le sang ne tardera pas à couler. Et lorsque la première goutte aura été versée, quel homme désormais sera assez puissant pour en arrêter l'effusion? C'était chaque jour au forum, au sénat, une explosion de haines et d'acribes récriminations, auxquelles Tibérius cherchait en vain à mettre un terme. Il tenta d'abord de faire revenir son collègue sur sa fineste résolution, et le croyant hostile à la loi parce qu'Octavius possédait une grande étendue de territoire, il le suppliait de renoncer à son opposition, s'offrant à l'indemniser de son propre argent, bien que lui-même fût loin d'être riche. Tout fut inutile, et alors Tibérius déclara qu'il ne serait plus procédé à aucune affaire publique avant que la loi agraire eût été portée. Et même, pour que les questeurs ne pussent plus puiser de l'argent dans le trésor pour les besoins des services publics, il y apposa son cachet, et porta une amende contre les préteurs qui continueraient à rendre la justice. L'émoi causé par cette rigueur fut tel parmi les riches, qu'ils parcoururent le forum vêtus de deuil. On dit même qu'ils conspirèrent contre Tibérius, et payèrent quelques

misérables pour l'assassiner. Le défenseur du peuple était protégé contre de telles tentatives par le zèle de ses clients, et il ne venait plus de chez lui au forum sans être escorté et protégé par trois ou quatre mille hommes.

XIII

Cependant le jour où il avait annoncé qu'il porterait sa loi était arrivé. La place publique était en proie au désordre le plus étrange; les esprits étaient tellement échauffés, qu'on n'avait plus aucun respect pour les formes légales, pour les institutions en vigueur dans un État bien réglé. Au milieu des reproches et des injures qui se croisent de toute part, Tibérius ordonne au scribe de lire la loi; mais Octavius lui impose silence. Gracchus fait entendre des plaintes inutiles, et voyant qu'il n'avancé à rien, remet l'assemblée au lendemain, non sans déclarer que la loi sera portée à tout prix. Le lendemain la foule est encore plus nombreuse: chacun voulait assister à l'épreuve décisive. Tibérius ordonne d'un ton menaçant de lire la loi; Octavius s'y oppose, et le scribe, comme il le devait, lui obéit. Cependant les riches ayant enlevé les urnes destinées au vote, un grand tumulte s'élève, et on était sur le point d'en venir aux mains, lorsque l'intervention de quelques consulaires calma un peu les esprits. Ces graves personnages, prenant la main droite de Gracchus, le suppliaient en pleurant d'empêcher que le désordre et la sédition ne compromissent tout. Le tribun, plein d'une respectueuse déférence, et se représentant les malheurs de la situation, leur dit: *Que voulez-vous que je fasse? Quel moyen avez-vous de calmer une telle irritation?* — *Aucun*, disent-ils, *mais laissez le sénat juger cette affaire*. Tibérius y consent, espérant que les plus honnêtes des sénateurs et les plus zélés pour la chose publique accueilleront sa loi. Mais à peine fut-il arrivé à la salle des séances, que le plus grand nombre des sénateurs, détenteurs de presque tout le domaine public, l'accablèrent de reproches et d'injures, le voyant seul et dénué de l'appui que lui donnait le peuple au forum. Il revient donc sur la place, conjurant son collègue de se montrer plus conciliant, et de permettre au peuple de prendre sa part des biens conquis par ses travaux et ses périls. Rien n'ébranle Octavius. *Je ne vois plus qu'un remède*, dit Tibérius, *c'est que l'un de nous soit déchu de sa magistrature. Demande le premier au peuple s'il veut que je sorte de charge; et sur son ordre, je rentrerai chez moi simple citoyen*. Octavius résiste. Gracchus prend alors la parole: « Puisque nous n'avons rien d'équitable à espérer de ces hommes hautains et cupides, soyez tous ici demain, citoyens! Si vous êtes des hommes, cette journée mettra fin à la lutte. Demain je vous appellerai à voter sur la loi et sur le tribun opposant. On comprendra alors si c'est l'autorité du peuple romain qui doit prévaloir, ou la tienne, Marcus Octavius, qui, étant armé de la puissance tribunitienne instituée par nos ancêtres afin de protéger le peuple, retourne cette arme contre lui pour l'opprimer et le perdre! » Jusqu'ici Gracchus n'avait pas dépassé les strictes limites de la

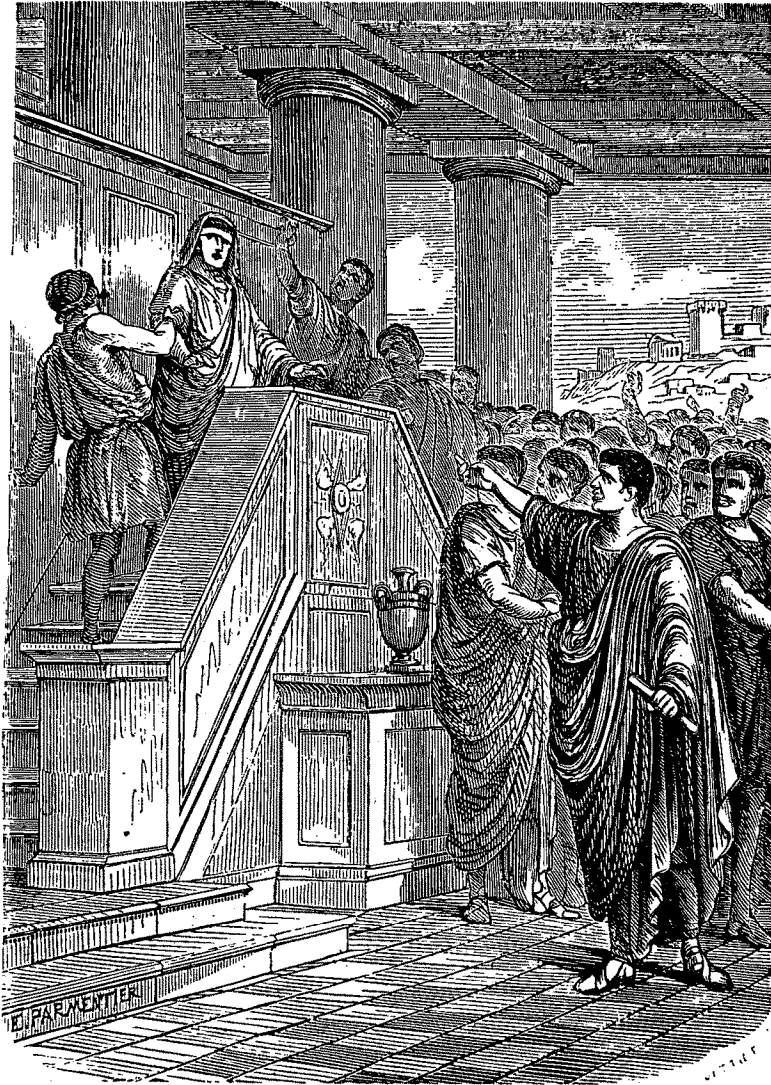
légimité; il va malheureusement en sortir, et fournir ainsi un prétexte à ses adversaires de le traiter en factieux contre lequel tout est permis. Le premier pas qu'il fait dans cette voie le conduira infailliblement à sa ruine.

XIV

Le lendemain il monte à la tribune, et déclare que, si Octavius persiste, il va mettre aux voix sa destitution.

prononcée. Tibérius suspend l'opération et adresse de nouveau les plus vives sollicitations à son collègue opiniâtre; il le caresse, l'embrasse, le conjure de ne pas se roidir contre la volonté du peuple, de s'épargner à lui-même la honte, à son collègue, à son ami l'odieuse d'une mesure rigoureuse, qu'il poursuit à son grand regret.

Octavius était partagé entre le péril qui le menaçait, s'il persistait dans son refus, et la honte de paraître céder à la crainte; cette situation perplexe lui arracha



Tibérius fait arracher Octavius de la tribune.

Mais ce dernier, piqué d'un faux point d'honneur, aurait rougi de manquer de foi à tant d'illustres personnages qui l'avaient poussé en avant, et faisaient reposer sur lui toute leur espérance. Alors on alla aux voix, Tibérius attestant les Dieux et les hommes que c'était malgré lui, et sous l'empire d'une extrême nécessité, qu'il donnait un si triste exemple. Déjà une tribu s'était prononcée par son vote contre Octavius, et celui-ci, malgré les instances réitérées de son collègue, ne cédait pas. Toutes les tribus appelées à voter suivaient l'exemple de la première, et dix-sept sur trente-cinq l'avaient condamné : encore un vote en ce sens, et la destitution était

même des larmes. Mais ses yeux s'étant portés sur le groupe des détenteurs, il ne put supporter la pensée de perdre la gloire qu'il s'était acquise auprès d'eux et d'être exposé aux reproches de ceux qui le comblaient de louanges. *Que Gracchus fasse comme il voudra, s'écria-t-il* après un silence de quelque durée. La dix-huitième tribu porte son suffrage, et Tibérius ordonne à l'huissier de faire descendre de la tribune Octavius, redevenu simple particulier. C'était une triste chose que de voir un jeune homme distingué, revêtu naguère d'un caractère inviolable, arraché tout à coup à la tribune. Ce qui rendait ce spectacle plus odieux encore, c'est qu'un

affranchi portât la main sur un homme libre de naissance; car Tibérius, irréprochable dans tout le reste, avait la fâcheuse habitude de se servir de ses affranchis comme appariteurs. Quant au peuple, le sort du tribun déchu le touchait peu, tant il éprouvait de colère contre lui; et peut-être n'aurait-il pas échappé aux mains de la populace, s'il n'avait trouvé un refuge et un appui au milieu des riches. Un de ses plus fidèles esclaves, qui avait tenté de le défendre, victime de son zèle, eut les yeux crevés. Tibérius accourut en toute hâte au milieu du tumulte, et le respect qu'on lui portait mit fin à cette scène déplorable.

Il devait obtenir un succès certain. Il fallait recommander au peuple d'élire des tribuns dont il fût sûr, faire rendre un plébiscite qui supprimât un veto abusif, et personne n'aurait eu d'objection à présenter. Par la marche que Tibérius suivit, il légitima la résistance des riches, et devint odieux même à une partie de ceux qu'il avait d'abord entraînés, et qui se repentirent de la part qu'ils avaient prise à son attentat. Et qui donc eût osé user de violence envers lui, s'il avait commencé par respecter son collègue? Son tort s'atténua sans doute par d'excellentes intentions, et fut bien peu grave, si on le compare à l'expiation qu'il a subie; mais il devait se



Il paraissait en public vêtu de deuil, pleurant, suppliant. (Page 180, col. 2.)

XV

Après ces tristes événements, la loi agraire est portée, sans que personne ose désormais s'y opposer. On nomme trois commissaires chargés de la mettre à exécution. Ce sont Tibérius lui-même, son beau-père Appius Claudius, et son frère Caius, qui, tout jeune encore, servait au siège de Numance. On choisit pour remplacer Octavius comme tribun un des clients de Gracchus, nommé Nummius.

Le triomphe de Gracchus était complet, mais à quel prix l'avait-il obtenu? En frappant son collègue, il avait révoqué l'inviolabilité tribunitienne. Mais que pouvait-il faire, ira-t-on, pour vaincre sa résistance? Ne pas violer une institution, défectueuse sans doute, mais qu'on pouvait améliorer en ce qu'elle avait de mauvais. Quiconque veut véritablement fort doit s'armer de patience. Remise l'année suivante, cette mesure, au lieu d'être compro-

mettre à l'abri de tout reproche, et le sénat eût été bien mal venu à lui susciter tant de difficultés, lorsqu'il se serait agi d'exécuter la loi.

XVI

Le mauvais vouloir des riches se manifesta dès l'ouverture des opérations. Tibérius, regardé par le peuple, non pas comme le fondateur et le père d'une seule ville, mais de toute l'Italie, avait été reconduit en triomphe à sa maison par une multitude pleine d'enthousiasme; mais les preuves de l'animosité de ses adversaires l'attendaient au sénat. Il demanda qu'une tente fût, suivant la coutume, donnée aux triumvirs chargés de répartir les terres; on lui répondit par un refus et des injures; et Scipion Nasica alla jusqu'à faire décréter qu'il ne leur serait alloué que six sesterces (1 fr. 25 c. environ) pour leur dépense de chaque jour. Nasica, parent de Tibérius, possédait de vastes domaines, et se voyait avec regret

sur le point d'en être évincé. Aussi se fit-il le chef des adversaires de la loi nouvelle.

Il nous semble indispensable d'indiquer ici la généalogie des Scipions, et d'expliquer les alliances que les deux branches contractèrent, tant entre elles qu'avec les Sempronius Gracchus, pour l'éclaircissement des faits qui vont suivre, auxquels le dernier des Nasica a pris une si triste part.

La famille Cornélia était une des plus illustres de Rome, et l'une de ses branches, celle des Scipion, brillait déjà d'un vif éclat, lorsque son renom s'accrut encore, grâce à Lucius Cornélius Scipion, qui, consul en l'an de Rome 493, avant J.-C. 259, avait conquis aux Romains, durant la première guerre Punique, la Sardaigne et la Corse. On le regardait comme le plus honnête homme de son temps, qualité que nous retrouverons dans l'un de ses petits-fils. Il eut deux fils, Publius Cornélius Scipion et Cnéus Cornélius Scipion.

Publius et Cnéus, après de brillantes victoires remportées sur les Carthaginois, en Espagne, dans le cours de la seconde guerre Punique, ayant imprudemment séparé leurs deux corps d'armée, périrent successivement, accablés par des forces supérieures, en l'an de Rome 540.

Publius eut deux fils, dont l'aîné fut le fameux Scipion, qui le premier obtint le surnom d'Africain, en mettant fin à la seconde guerre Punique, par la victoire remportée sur Annibal à Zama. Le second fut surnommé l'Asiatique, pour avoir vaincu Antiochus le Grand, roi de Syrie.

XVII

L'Africain eut quatre enfants, deux fils et deux filles. L'aîné se montra peu digne du grand nom que ses ancêtres lui avaient transmis. Le second n'est connu que pour avoir adopté le fils de Paulus-Æmilius, l'illustre Scipion Émilien, dit le second Africain, vainqueur de Carthage et de Numance. Émilien épousa Sempronia, sœur des Gracques, née de Cornélie, fille de Scipion, et de Sempronius Gracchus, que sa belle conduite dans les affaires politiques et militaires avait désigné au premier Africain comme le gendre le plus digne de lui. Ainsi le second Africain fut beau-frère de Tibérius et de Caius, dont il était déjà cousin germain par l'effet de son adoption.

La seconde fille de Scipion épousa Publius Cornélius Scipion Nasica, dont nous allons bientôt parler.

Cnéus Scipion, de son côté, laissa un fils, Publius Cornélius Scipion, qui fut le premier surnommé Nasica, et fut, comme son grand-père Lucius, reconnu comme le plus honnête homme parmi tous ses contemporains.

Son fils, portant les mêmes noms que lui, épousa, comme nous l'avons dit précédemment, la seconde fille du premier Africain, et devint, par ce mariage, l'oncle des Gracques; de sorte que le troisième Nasica, le meurtrier de Tibérius, était le cousin germain de sa victime.

L'animosité eut occasion de se manifester pleinement à la mort d'un ami de Gracchus, que l'on soupçonna,

à tort ou à raison, avoir été empoisonné par les riches. Le tribun, y voyant le présage du destin qui le menaçait lui-même, adressa aux grands de vifs reproches, et se rendit sur la place publique, vêtu de deuil, recommandant au peuple ses enfants et leur mère; car les menées des riches lui faisaient assez connaître que sa vie ne serait pas de longue durée. La querelle s'envenimant ainsi de plus en plus, Tibérius fit promulguer une nouvelle loi portant que les triumvirs créés pour la répartition des champs décideraient quelles terres appartenaient au domaine public, quelles aux particuliers. Mais le nombre des pauvres était si grand, que les terres reprises sur les riches ne suffisaient pas à guérir la misère des indigents. Le malheureux tribun commença donc à avoir contre lui et les grands qu'il dépouillait, et les petits dont il ne pouvait satisfaire la convoitise. Une bonne fortune imprévue le tira provisoirement d'embarras.

XVIII

Attale, roi de Pergame, venait de mourir. Par son testament, il léguait ses biens au peuple romain. Tibérius annonça qu'il promulguerait une loi en vertu de laquelle on distribuerait les trésors du roi à ceux qui, d'après la loi Sempronia (c'est ainsi qu'on appela celle qu'il avait portée sur la répartition des terres), devaient recevoir des champs. Quant aux villes qui avaient été sous la domination d'Attale, il disait qu'il n'appartenait pas au sénat, mais au peuple, de prendre une décision à leur égard. Cette prétention exaspéra le sénat plus que tous les actes précédents. Au milieu des menaces et des invectives qui pleuvaient de tout côté sur Gracchus, Quintus Pompeius se leva, déclarant qu'il porterait une accusation en règle contre lui, dès qu'il serait sorti de charge. *Voisin de Gracchus, disait-il, j'ai pu voir qu'Eudème (c'était un serviteur du roi) lui a remis, en vertu du testament d'Attale, le diadème et la pourpre, comme s'il devait régner un jour à Rome.* De son côté, Quintus Métellus lui reprocha que *dans le temps où son père Sempronius était tribun, toutes les fois qu'il rentrait chez lui d'un souper, les citoyens avaient soin d'éteindre leurs lumières, pour qu'un homme aussi grave et aussi respecté ne pût pas leur imputer de trop prolonger les plaisirs de la table; tandis que le fils se montrait toujours escorté de ce qu'il y avait de plus audacieux et de plus misérable dans la populace.* Mais le coup le plus violent partit de Titus Annius Luscus, qui le somma d'avouer qu'il avait porté atteinte à l'inviolabilité d'un magistrat. Tibérius offensé convoque l'assemblée du peuple, et fait saisir Annius pour le traduire en justice. Sommé de comparaître, l'accusé, se voyant incapable de lutter contre un homme qu'il n'égalait ni en éloquence ni en crédit, a recours à l'art qu'il possédait à un très-haut degré d'embarrasser ses adversaires par des questions captieuses, et lui demande la permission de lui adresser, avant que le débat s'engage, une simple question. Tibérius y consent, et au milieu du plus profond silence : *Si, dit Annius, poursuivi par toi, j'appelle à mon secours un de tes collègues, et qu'il veuille*

bien être mon défenseur, dans ta colère le feras-tu révoquer de sa charge?

XIX

Ce trait surprit tellement Gracchus que, bien qu'habituellement prompt à la riposte, il garda le silence et congédia l'assemblée. Comprenant combien la destitution d'Octavius avait accumulé de haines sur sa tête, et que non-seulement ses ennemis du sénat, mais une partie du peuple même, lui savaient mauvais gré d'avoir porté atteinte à l'inviolabilité d'un tribun, il crut nécessaire de se justifier sur ce point, et de prouver qu'il avait eu le droit de provoquer la mesure prise contre son collègue. Son discours est trop important pour que nous ne le citions pas intégralement.

« Citoyens romains, dit-il, je sais qu'on parle beaucoup dans la ville contre moi, parce que j'ai provoqué la destitution d'Octavius. Mais ce reproche vous est plus imputable qu'à moi. Je suis plus habitué à dédaigner les injures qu'à m'en venger; mais je ne puis ne pas être ému lorsqu'on me fait un tel affront, pour me punir de mon zèle envers le peuple romain. Et quel prétexte ont de m'imputer le jugement porté contre cet homme, ceux-là mêmes qui, se plaignant aujourd'hui que j'aie violé les droits d'un seul tribun, voudraient que le tribunat n'eût jamais existé, et, s'ils le pouvaient, n'épargneraient rien pour le renverser et l'abolir?

« Ce n'est pas sans cause et hâlivement qu'une telle décision a été prise. Pourquoi les Dieux n'ont-ils pas permis qu'il y eût un autre moyen de protéger le peuple? Pourquoi de pernicieux conseils ont-ils inspiré à ce jeune homme une telle audace, que, nous livrant une guerre sans merci, il fallait, ou que lui, ou que le peuple succombât? Vos suffrages n'ont pas été surpris; les opinions se sont exprimées librement; a-t-on droit de récriminer, lorsque l'avis en même temps le plus utile et le plus juste l'a emporté? Or, l'utilité de cette décision est tellement évidente, qu'elle ne donne aucune prise à un blâme. Pour ce qui est du droit, je me fais fort de réduire au silence ceux qui mettent tout leur espoir dans le trouble et la division qu'ils se proposent de semer parmi vous, et de prouver que, si la chose était encore à faire, il faudrait la faire encore.

XX

« Ce n'est pas à eux de m'apprendre que les tribuns du peuple sont inviolables; certes, je le sais, et ils ne doivent craindre ni que je l'oublie, ni que je laisse un autre l'oublier. Mais c'est une erreur puérile que de croire que cette inviolabilité ait été instituée dans l'intérêt personnel du tribun, et non du peuple, qu'il doit protéger. C'est pour qu'il apporte plus d'énergie, et qu'il soit entouré de plus de sécurité dans l'accomplissement de son devoir, que ce magistrat a été revêtu d'un caractère sacré. Ainsi, liés entre eux par un pacte indissoluble, le tribun doit être fidèle au peuple, et le peuple doit honorer le tribun; toutefois on doit tenir plus de compte du

peuple, qui n'a pas été fait pour le tribun, mais pour qui le tribun a été fait.

« Or, pourrait-on faire à ce peuple un tort et une injure plus grave, que si son droit était subordonné au pouvoir du tribun, au point que celui-ci pût négliger la volonté et les intérêts de celui-là: que dis-je, les négliger? bien plus, s'en moquer, les dédaigner, les fouler aux pieds, sans que le peuple puisse sévir contre lui! Mais, dira-t-on, il est inviolable. Oui, s'il obéit aux conditions qui lui ont été imposées; s'il n'est pas seulement tribun de nom, mais qu'il remplisse loyalement les devoirs de sa charge, qu'il soit inviolable. Si, au contraire, il y manque, cette inviolabilité le protégera-t-elle?

XXI

« Et si, frappé de folie, un tribun voulait renverser le Capitole, brûler nos arsenaux, on le laissera donc faire! on respectera donc son inviolabilité! Et celui qui oserait commettre un tel attentat, pour être un mauvais tribun, n'en serait pas moins un tribun! Celui qui, à l'exemple d'Octavius, voudrait anéantir les droits du peuple, étouffer sa liberté, non, celui-là ne serait plus le tribun du peuple, que ses actes conduiraient à une ruine complète. Quoi de plus insensé que d'exalter une puissance créée pour la protection du droit, au point qu'elle devienne plus grande et plus intolérable que celle des consuls, contre les excès de laquelle elle a été imaginée; que celle des rois eux-mêmes?

« Nous avons vu des consuls jetés en prison par un tribun; nous savons que nos ancêtres ont chassé les rois, et que la faute d'un seul a fait supprimer ce pouvoir, à l'ombre duquel notre ville était née, avait grandi. Or, était-il rien de plus sacré que cette autorité royale, qui contenait en elle toutes les magistratures, tous les sacerdoxes? N'enterre-t-on pas vives, lorsqu'elles souillent la sainteté de leur ministère, ces vestales pour lesquelles nous avons tant de vénération? C'est qu'en effet il n'est pas juste de respecter, lorsqu'ils offensent les Dieux, ceux qui ont été institués pour célébrer leur culte.

« Ainsi Brutus a pu faire hannir les rois par un plébiscite; un tribun peut jeter les consuls en prison; les vestales peuvent être battues de verges par l'ordre du pontife, et toutes les tribus ne pourront pas enlever à un tribun l'autorité qu'il doit peut-être aux suffrages d'une faible majorité! O les beaux amis du peuple, qui, sous prétexte de consolider ses droits, les suppriment! Un décret du peuple transfère sans opposition d'un lieu à un autre les sanctuaires consacrés aux Dieux; il n'est pas nouveau que des magistrats abdiquent leurs fonctions: qu'on regarde le tribunat comme un sacerdoce ou comme un honneur, en sera-t-il moins permis au peuple de transférer ailleurs ce ministère sacré, ou d'exiger l'abdication de cette magistrature, comme des autres? »

XXII

Cette justification si éloquente était plus spécieuse que

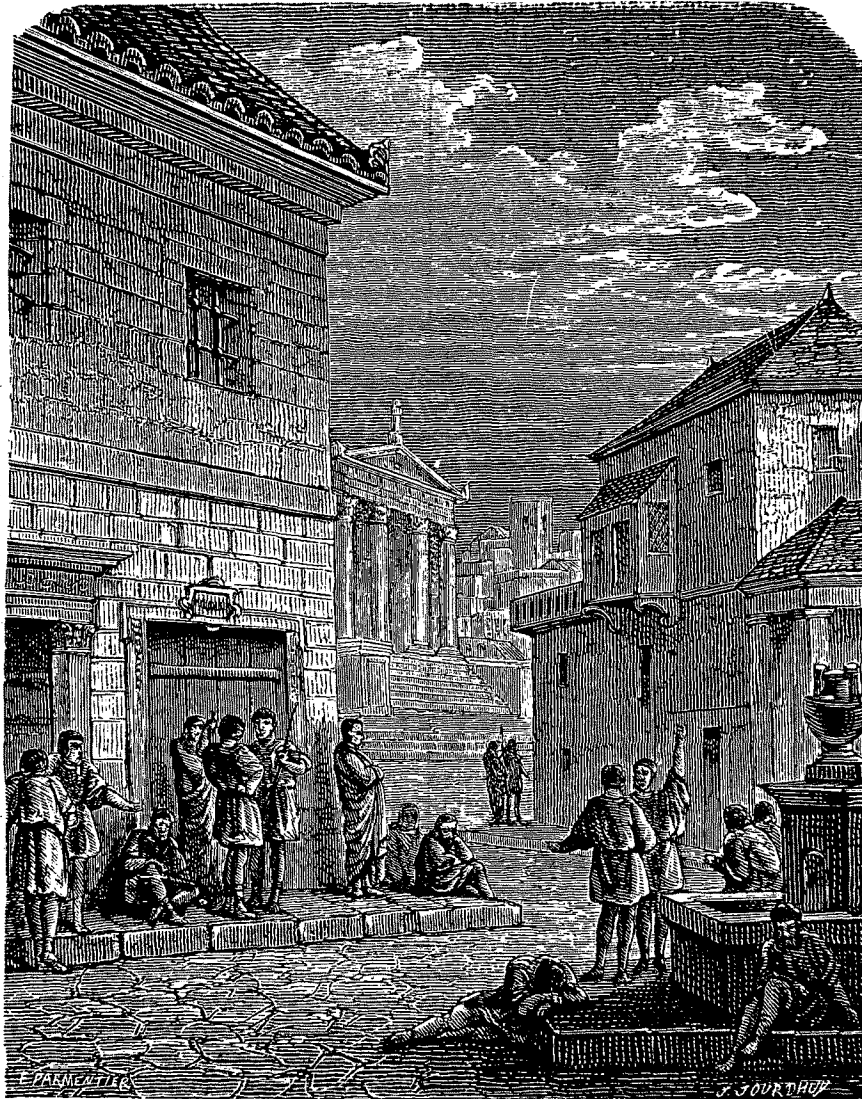
solide au fond, et peu propre d'ailleurs à calmer les esprits. L'événement ne le prouva que trop.

Au milieu de ces débats était arrivée l'époque où l'on devait élire les tribuns de l'année suivante. Les partis opposés apportaient une grande animation dans les préparatifs de la lutte. Les riches faisaient tous leurs efforts pour obtenir des tribuns complètement opposés à Gracchus et à ses lois. Les amis de Tibérius craignaient que son pouvoir ne lui fût pas continué; ils l'engagèrent à s'attacher le peuple par de nouveaux bienfaits. Suivant

grands. Il paraissait en public vêtu de deuil, pleurant, suppliant, recommandant au peuple sa mère, sa femme et ses enfants, amenant même son fils sur la place publique, pour émouvoir plus vivement les cœurs.

XXIII

Les riches, de leur côté, faisaient les plus grands efforts pour détruire l'effet de cette attitude. L'autorité qu'ils exerçaient sur leurs clients fit craindre à Tibérius



Une grande partie du peuple vella, pour le défendre, autour de sa maison. (Page 181, col. 1.)

leurs conseils, il raccourcit le temps du service pour les soldats, fit décréter qu'on pourrait en appeler au peuple du jugement des tribunaux, et proposa même que les cours de justice, dans lesquelles les seuls sénateurs étaient admis, fussent formées en nombre égal de sénateurs et de chevaliers. Il espérait, par cette innovation, se rendre favorable cet ordre dont l'influence commençait à grandir. Pour ne négliger aucun moyen de succès, il promettait aux villes d'Italie le droit de cité, et en même temps il cherchait à s'attirer la compassion du peuple, en se représentant comme menacé par les

un échec; car la plus grande partie du peuple était retenue loin du forum par les travaux des champs. Irrité contre ses collègues du tribunat, il leur reprochait *de désertier les intérêts du peuple, et de se faire les satellites des riches, en vue d'avantages personnels*. Enfin il dissout l'assemblée, et remet la séance au lendemain. Alors, quittant la tribune, et se promenant sur la place, il se recommanda au peuple d'une voix suppliante, et non sans verser des larmes, lui représentant les périls qu'il avait amoncés sur sa tête en embrassant sa défense. Il fit naître les plus vifs sentiments de pitié lors-

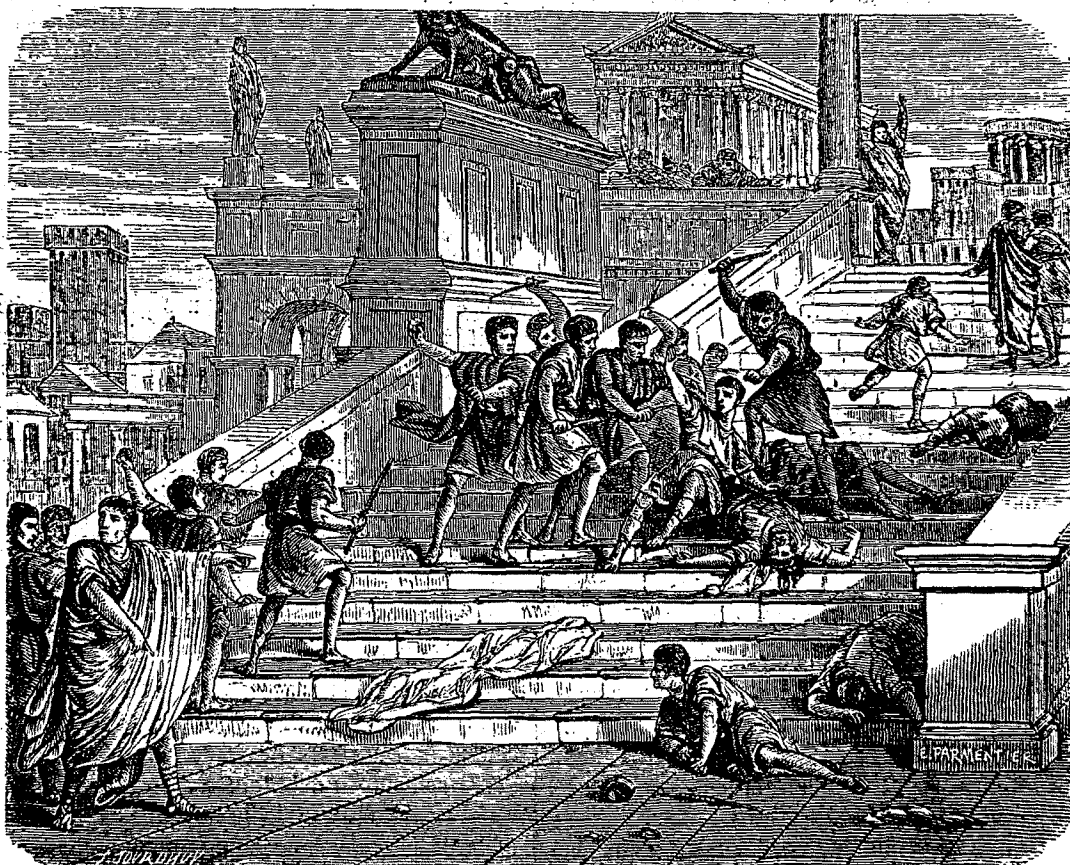
qu'il dit que *sa maison même ne le mettrait peut-être pas cette nuit à l'abri des attentats de ses adversaires*; et une grande partie du peuple veilla pour le défendre autour de sa maison.

Cependant s'était levé le jour qui pour lui devait être le dernier. Effrayé, et par la grandeur de son entreprise, et par l'idée du combat qu'il faudrait peut-être livrer, et surtout (chose étrange dans un cœur aussi ferme et une intelligence aussi éclairée) par de sinistres présages, il hésitait sur ce qu'il devait faire.

XXIV

Pour donner une idée des superstitions romaines, dont

Là de nouveaux prodiges l'attendaient : il se heurta le pied gauche avec tant de violence sur le seuil, qu'il se meurtrit le pouce et que le sang jaillit à travers sa chaussure; et sur la gouttière gauche de son toit, il aperçut deux corbeaux se livrant un violent combat, qui croassèrent en le regardant en face, et firent tomber un fragment de tuile à ses pieds. Tous ceux qui l'entouraient furent frappés de terreur et de consternation, et même les plus intrépides en augurèrent quelque grave malheur. Blossius seul, fidèle compagnon et conseiller intime de Tibérius, dit : *Ce serait une honte que le fils de Gracchus, deux fois consul et censeur, le petit-fils de l'Africain, le défenseur du peuple romain, fût empêché par crainte d'un corbeau de se présenter à ses*



Mort de Tibérius. (Page 182, col. 2.)

les caractères même les mieux trempés n'étaient pas exempts, il est bon de citer quelques-uns de ces présages. Lorsqu'il prit les auspices le matin, les poulets sacrés ne voulurent point sortir pour manger, et un seul qui déjà s'était avancé rentra sous sa cage. Ce présage lui en rappela un autre, et ce souvenir le fit frémir. Des serpents, s'étant glissés dans un magnifique casque qu'il portait à la guerre, y avaient pondu et fait éclore leurs œufs. Il regarda cet accident comme un prodige fatal à sa famille, la même chose étant arrivée et à son grand-père Gracchus, tué en Lucanie, et à son père Tibérius, peu de temps avant leur mort. Apprenant cependant que le peuple était déjà rassemblé au Capitole, ne voulant pas trahir l'espérance des siens, il sortit de sa maison.

concitoyens, qui l'attendent avec un zèle si impatient. En outre, de nombreux messagers, venus de la part de ses amis, l'invitaient à se hâter, tout devant marcher à son gré. Blossius ajoutait : *Tes ennemis ne manqueront pas de prétendre que tu te moques du peuple, et de crier bien haut que, suivant la coutume des rois, tu prends ton temps et consultes tes convenances personnelles.*

XXV

Il monta donc au Capitole, où le peuple l'accueillit avec un vif enthousiasme, les plus notables lui faisant un rempart de leurs corps pour le protéger contre les

attaques possibles de ses adversaires. Ceux-ci cherchaient à l'atteindre, mêlés à la foule; mais bientôt reconnus, ils étaient repoussés. Il arriva de là que quand le consul Quintus Mucius, qui présidait les comices, voulut appeler les tribus au vote, rien ne put se faire régulièrement, au milieu du désordre causé par ceux qui se poussaient et se repoussaient. Pour obvier à ce tumulte, Mucius convoque le sénat dans le temple de la Foi, et le consulte sur ce qu'il doit faire dans une telle occurrence. La plupart voulaient que le consul défendit par les armes la république menacée. Mais lui, homme calme et de sens rassis, refusa de recourir à la violence. Les autres, lui reprochant sa mollesse, s'écrient : *Puisque le consul, par timidité, trahit la république, il faut user d'un autre moyen.* Et aussitôt ils font armer leurs clients et leurs esclaves. Le sénateur Fulvius Flaccus, ami de Tibérius, accourt dans l'assemblée du peuple pour l'avertir de ce qui se passe. Parvenu à grand'peine auprès de lui, il n'a pas plus tôt communiqué ce qu'il avait à dire, que ceux qui entouraient le tribun relèvent leur toge, brisent les halberdards des appariteurs, se disposent enfin à repousser la force par la force. Les autres tribuns abandonnent les comices; les prêtres ferment les portes du temple. A cette vue les plus éloignés se demandent, non sans effroi, ce qui se passe, et tout le forum retentit de cris tumultueux.

XXVI

En cet instant Tibérius, ne pouvant se faire entendre, met sa main sur sa tête, pour faire comprendre aux siens le danger qui la menace. Ses ennemis l'accusent de demander le diadème, et ajoutent qu'il a dit plusieurs fois : *Il faut massacrer le sénat, pour que tout soit fait par le peuple.* Nasicca sommé le consul de sauver la république par la mort du tyran. Mucius répond :

« Je vois, Pères conscripts, qu'entraînés par la passion plus que guidés par la raison, vous gâtez par une conduite violente votre zèle pour le maintien de la république. Si l'on examine les actes de Tibérius Gracchus, on conviendra que l'esprit bouillant de ce jeune homme l'a entraîné à des actes répréhensibles. Mais on a établi des lois et un conseil public, pour qu'il soit procédé contre les coupables, non point par un mouvement de passion aveugle, mais par la raison et le droit. Il doit y avoir quelque différence entre un tribun séditieux et le sénat du peuple romain; pour avoir le droit de lui reprocher son audace, faites-vous un honneur de la maturité et de la prudence, ennemie de toute précipitation. Si l'indignation nous fait courir à la vengeance, comment pourrions-nous prétendre que nous avons eu un motif légitime de punir Gracchus? Alléguerons-nous qu'il a violé les lois, qu'il a attenté aux droits de la cité? car c'est tout ce qu'on peut lui imputer.

« N'y a-t-il pas des lois qui défendent de tuer un citoyen sans les formes de la justice? Et il y aura d'autant plus de danger à les enfreindre, qu'elles sont plus chères au peuple romain, qui les regarde comme la plus sûre garantie de sa liberté. Mais supposez qu'un Dieu nous promette l'impunité pour ce que nous allons faire;

introduirons-nous dans l'État ce fatal exemple, de tuer sans information, sans défense, sans jugement, celui à qui nous imputerons quelque méfait? Est-il besoin de se hâter, lorsque la temporisation et l'examen nous sont permis? Mais on dit que Gracchus demande le diadème, veut exterminer le sénat. Lequel d'entre vous, Pères conscripts, l'a vu ou entendu? Quel homme de sens, exempt de passion, s'imaginera que quelqu'un, à moins d'être un fou furieux, sans avoir fait aucun préparatif, lorsque le sénat est en séance, lorsque est assemblé ce peuple si avide de liberté, si ferme, ayant une telle horreur du nom seul et de l'ombre de la servitude, à la clarté du jour, en présence de tant de témoins, voudra se faire couronner roi?

« Mènerait-on à fin une telle entreprise au moyen d'une populace désordonnée, avec des bâtons d'huissiers? Quelle que soit votre opinion sur Gracchus, au moins conviendrez-vous que ce n'est point un fou, un idiot. Nasicca, ce citoyen animé d'un si grand zèle pour la patrie, conseillait tout à l'heure de le tuer. Si nous pouvons le tuer, son autorité n'est point assez grande pour que nous ayons à craindre de lui le renversement de la république. Et si nous pouvons le vaincre par les armes, est-il douteux que nous puissions le contraindre à se défendre juridiquement, aux termes de la loi.

« Souvent, du temps de nos pères, les tribuns ont excité des séditions; jamais on ne les a mis à mort sans les entendre. Ainsi, ce que n'ont pas fait les hommes les plus sages, les meilleurs citoyens, ce que les lois ne permettent pas, je ne le ferai pas. Si Tibérius a agi contrairement aux lois, et que le sénat le juge conformément aux coutumes et aux institutions, je prouverai à tous que le consul ne manque ni de zèle pour la république, ni d'énergie. »

XXVII

Que pouvait la sagesse du consul contre le déchaînement des passions? Scipion Nasicca s'écrie : *Puisque le consul, par un scrupule étroit de légalité, compromet l'empire romain avec toutes ses institutions, que ceux qui veulent sauver la république me suivent!* A ces mots, la tête enveloppée du pan de sa toge, il se précipite. Le groupe des grands l'accompagne, et se fraye un passage à travers la foule, qui, par respect pour leur dignité, ne faisait point de résistance, et leur cédait la place. Ceux-ci, s'armant de débris des bancs rompus par la multitude en fuite, se dirigeaient vers Gracchus, accompagnés de nombreux clients et affranchis, qui avaient apporté de chez eux des bâtons et des massues. Le meurtre des premiers qu'ils rencontrèrent accéléra la fuite des autres. Tibérius, qu'ils avaient saisi par sa toge, la leur laisse entre les mains, fuit en toute hâte par les gradins qui dominent l'Arc de Calpurnius; mais, embarrassé par les cadavres des victimes, il est renversé et mis à mort.

Il est peu probable qu'il ait péri de la main même de Nasicca, malgré l'opinion de ceux qui croient qu'étant le chef du soulèvement, il l'avait frappé lui-même. Les auteurs les plus exacts racontent qu'au moment où Tibé-

rius se relevait de sa chute, Publius Satureius lui porta un coup avec le pied d'un banc, et que Lucius Rubrius se vantait de l'avoir achevé d'un second coup. Ainsi il périt de la main même de ses collègues; car l'un et l'autre étaient tribuns. L'inviolabilité, qu'il n'avait point respectée en la personne d'Octavius, ne fut pas plus respectée en lui.

XXVIII

Avec Tibérius succombèrent plus de trois cents hommes, meurtris à coups de pierre ou de bâton; car le fer n'avait point été tiré. C'est après lui seulement que le glaive put impunément verser le sang des citoyens. On refusa aux victimes les honneurs de la sépulture, et on jeta leurs corps dans le Tibre; Gracchus subit le sort commun, et Caius son frère ne put obtenir par ses supplications qu'il lui fût permis de l'ensevelir sans pompe. Cette mesure rigoureuse donna lieu de croire que ce n'était pas par zèle pour la république, comme ils le prétendaient; mais par un violent désir de vengeance, que les meurtriers avaient frappé Gracchus. Ce qui confirme cette manière de voir, c'est que le malheureux tribun n'étant pas entouré de plus de trois mille personnes, on pouvait ruiner ses projets sans recourir à des moyens aussi violents. (An de Rome 619, avant J.-C. 133.)

XXIX

La mort de Tibérius n'avait point assouvi la vengeance des riches, et le massacre de trois cents et plus de ses partisans ne leur semblait pas une expiation suffisante. Parmi ceux qui n'étaient point tombés victimes du tumulte, les uns, ceux qu'on ne put atteindre, furent condamnés au bannissement, sans aucune forme de procès; tous les autres qu'on put arrêter furent mis à mort. De ce nombre furent le rhéteur Diophanes et Caius Vilius, qui périt enfermé dans un tonneau avec des vipères. Les deux consuls, s'adjoignant quelques sénateurs, composèrent pour la forme une sorte de tribunal d'enquête, devant lequel fut cité Blossius. Nasicus faisait partie de cette commission avec Lélius. Blossius avoua sa participation aux actes de Tibérius, alléguant la grande amitié qui les unissait. *Mais, lui dit Nasicus, s'il t'eût ordonné d'incendier le Capitole? — Jamais, dit Blossius, il ne m'eût donné un pareil ordre. Et comme Nasicus insistait en disant: Mais enfin, s'il te l'eût ordonné? — Je l'aurais fait, car Tibérius ne pouvait rien commander que de juste et d'utile au peuple.* On affecta de regarder comme sacrilège une réponse qui n'était pas autre chose qu'une sanglante ironie. Cicéron attribue à Lélius cet interrogatoire: s'est-il trompé de bonne foi? J'en doute, à vrai dire. Le grand orateur romain, ennemi des Gracques, dont il a attaqué la mémoire en toute circonstance, a voulu rendre odieux l'ami de Tibérius; et comme l'autorité de Lélius était bien plus grande à Rome que celle de Nasicus, tombé par sa violence dans le plus grand discrédit, il a prêté au compagnon de Scipion, pour lui donner plus de poids, une

parole que les autres historiens imputent à Nasicus. Comment aurait-il été possible que Lélius, qui lui-même avait proposé une loi agraire, et connu d'ailleurs par la modération de son caractère, eût poursuivi avec tant d'insistance des hommes plus malheureux que coupables? Du reste, Blossius échappa par la fuite aux suites de l'accusation, et se réfugia auprès d'Aristonicus de Pergame, qui contestait aux Romains l'héritage d'Attale. Mais lorsqu'il vit les affaires de ce prince perdues sans espoir de retour, il se donna la mort de sa propre main.

XXX

Sa vengeance satisfaite, le sénat, pour apaiser le mécontentement du peuple, consentit au partage des terres, et permit de nommer un autre triumvir à la place de Tibérius. Le choix tomba sur Publius Licinius Crassus, beau-père de Caius. Cette élection prouvait à n'en point douter que le peuple, toujours irrité de la mort de Tibérius, n'attendait que le moment de poursuivre ses meurtriers. Déjà même il menaçait de traduire Nasicus en jugement, comme coupable d'avoir attenté à la vie d'un magistrat inviolable; mais le sénat, pour l'éloigner, lui donna en Asie une commission sans importance; et bien qu'en sa qualité de grand pontife il fût chargé des principaux sacrifices, il se hâta de quitter Rome, où il était sans cesse poursuivi par les clameurs et les invectives de ceux qui lui reprochaient d'avoir souillé d'un sang sacré le temple le plus vénéré de la ville. Il erra de côté et d'autre, dévoré de chagrin, et mourut bientôt à Pergame.

On ne saurait s'étonner de cette haine implacable dont Nasicus fut l'objet, lorsqu'on voit le second Africain lui-même perdre la faveur du peuple, parce qu'en apprenant à Numance la mort de Tibérius, il cita à haute voix un vers d'Homère dont le sens est :

Périsse ainsi quiconque osera l'imiter.

Et depuis, dans l'assemblée du peuple, Caius et Fulvius lui ayant demandé ce qu'il pensait de la mort de Tibérius, il répondit qu'elle lui semblait juste. A partir de ce jour, la multitude l'interrompait quand il voulait parler en public, ce qui ne lui était jamais arrivé auparavant, et il s'emporta en paroles très-vives contre elle.

XXXI

Abusant de l'autorité que lui donnaient un mérite incontestable et les grands services qu'il avait rendus à l'État, il imposa silence au peuple d'un ton de maître. *Taisez-vous*, dit-il à la multitude indignée, *Vous, dont l'Italie n'est pas la mère, mais la marâtre. Moi, dont n'a jamais fait trembler le visage un ennemi en armes, croyez-vous que je ne laisserai intimider par les clameurs d'une vile populace?* Feignant même de croire que cette foule ne se composait que de captifs récemment affranchis, il ne craignit pas d'ajouter: *Vous que j'ai amenés ici enchaînés, vous ne me ferez pas trembler parce que vous êtes libres maintenant. Ce*

dernier mot réduisit toute l'assemblée au silence; mais c'en était fait pour toujours de la popularité du second Africain. Acceptant avec autant de hauteur que d'imprudence la solidarité du crime de Nasicus, il s'exposait à la même haine que lui, sans aucune utilité pour le parti des grands, qui le reconnaissait pour son chef.

XXXII

Sur la proposition de Scipion Emilien, le Sénat avait retiré aux trois commissaires chargés du partage des terres la connaissance de toutes les affaires contentieuses qui s'y rapporteraient, il en avait remis la décision au consul Sempronius. Mais celui-ci avait rejeté ce fardeau.

de son frère. Il est plus probable qu'il voulait attirer sur ses persécuteurs la haine publique. D'ailleurs, à l'âge de vingt et un ans, pouvait-il avoir assez d'autorité pour reprendre les desseins de Tibérius? Mais il ne tarda pas à faire connaître son caractère, se montrant très-éloigné de l'oisiveté, de la mollesse, de la débauche et de la cupidité. « On vit, dit Plutarque, qu'il exerçait ses dispositions pour l'éloquence, comme des ailes sur lesquelles il s'élevait au gouvernement; » et l'on en augura qu'il ne se livrerait pas à une vie inactive et inutile. Bientôt, en effet, les ennemis de sa famille ayant cité en jugement Vettius, un de ses amis, Caius descendit au forum, et se chargea de le défendre. A sa vue, le peuple s'abandonna aux élans de la joie la plus vive. Son élo-



Élection de Caius au Champ de Mars. (Page 186, col. 1.)

Le peuple, voyant languir une affaire qui le touchait de si près, s'emporta avec violence contre Scipion, lui reprochant d'abandonner les intérêts des citoyens pauvres. Les commissaires profitèrent de cette disposition des esprits, pour répandre le bruit que le sénat se disposait à abroger la loi par la force et par la voie des armes. Caius alla même, suivant quelques auteurs, jusqu'à dire, en désignant Scipion, *qu'il fallait se débarrasser du tyran. Les ennemis de la patrie, s'écria Scipion, ont raison de souhaiter ma mort; car ils savent bien que Rome ne peut pas périr tant que Scipion vivra, ni Scipion vivre si Rome venait à périr.*

Cependant Caius, dans les premiers temps qui suivirent la mort de son frère, s'abstint de paraître sur la place publique, et affecta de vivre retiré dans sa maison. Les uns attribuaient cette réserve à la crainte d'un sort pareil; les autres à l'horreur que lui inspirait la conduite

qu'il avait eue. Il est plus probable qu'il voulait attirer sur ses persécuteurs la haine publique. D'ailleurs, à l'âge de vingt et un ans, pouvait-il avoir assez d'autorité pour reprendre les desseins de Tibérius? Mais il ne tarda pas à faire connaître son caractère, se montrant très-éloigné de l'oisiveté, de la mollesse, de la débauche et de la cupidité. « On vit, dit Plutarque, qu'il exerçait ses dispositions pour l'éloquence, comme des ailes sur lesquelles il s'élevait au gouvernement; » et l'on en augura qu'il ne se livrerait pas à une vie inactive et inutile. Bientôt, en effet, les ennemis de sa famille ayant cité en jugement Vettius, un de ses amis, Caius descendit au forum, et se chargea de le défendre. A sa vue, le peuple s'abandonna aux élans de la joie la plus vive. Son élo-

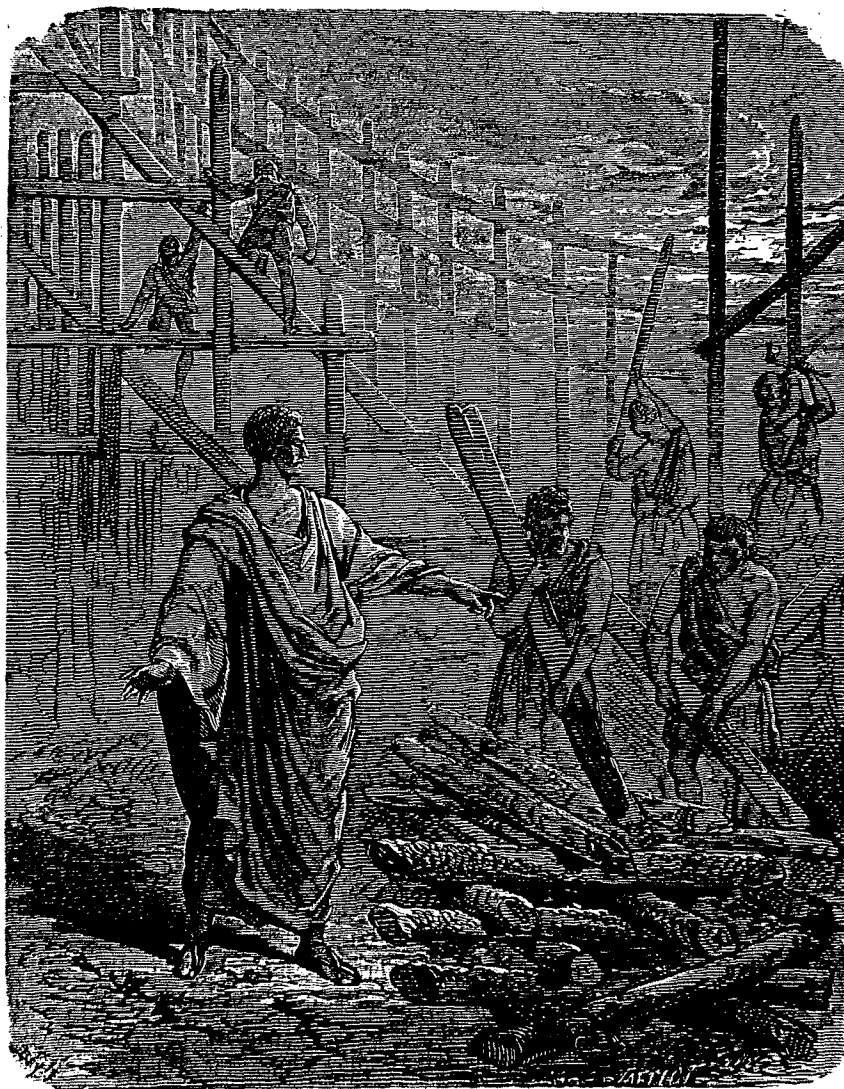
XXXIII

Au rapport de Cicéron, ce ne fut pas de son plein gré qu'il renonça à la retraite et se jeta dans la vie publique. Son frère lui serait apparu en songe, et lui aurait dit : *Pourquoi, Caius, tarder si longtemps? Tu ne peux éviter ton sort. Les destins nous ont marqué à l'un et à l'autre une même vie et une même mort, consacrées à l'utilité du peuple.*

Arrivé dans sa province, il y donna les plus grandes marques de valeur, et s'éleva au-dessus de tous les

jeunes gens de son âge par son courage contre les ennemis, sa justice envers ses inférieurs, son zèle et son respect pour le consul. Il se fit remarquer par sa tempérance, sa simplicité et son amour pour le travail. Orestes, au cœur d'un hiver rigoureux et malsain, ayant exigé que les Sardes pourvussent à l'habillement de ses troupes, les villes envoyèrent des députés à Rome solliciter la décharge de cette contribution. Le sénat accéda à leurs désirs, et le consul ne savait où se pourvoir de vêtements pour ses soldats. Caius alla de ville en ville; son élo-

avait fait en Sardaigne au général romain. Les sénateurs dépités chassèrent les ambassadeurs, et ordonnèrent, tout en continuant à Orestes son commandement, que les troupes de Sardaigne seraient remplacées par d'autres, tant on craignait l'influence du jeune Gracchus sur elles. On s'imaginait ainsi continuer Caius dans sa questure, et l'empêcher de revenir à Rome. En apprenant ce décret, il n'écoute que son ressentiment, s'embarque, et paraît au forum où personne ne l'attendait. Ses ennemis lui en firent un crime, et le peuple même trouva fort étrange



Pendant la nuit il fit débarrasser la place. (Page 189, col. 1.)

quence persuasive et entraînant obtint le plus beau triomphe, et il gagna tellement le cœur des habitants, qu'ils fournirent à l'armée des vêtements en abondance. La nouvelle de ce succès, apportée à Rome, alarma le sénat, et lui parut comme le prélude de Caius pour gagner la faveur du peuple.

XXXIV

Dans le même temps, le roi Micipsa députa de Numidie des ambassadeurs au sénat, pour lui faire part d'un envoi de blé que ce prince, par considération pour Caius,

qu'un questeur quittât son poste à l'armée avant son général. Cité devant les censeurs, il se justifie en disant qu'obligé par les lois seulement à dix campagnes, il en a fait douze; et que la loi lui permettant de se retirer après un an de service comme questeur auprès de son général, il y était resté trois ans. Puis il ajoute : Je suis le seul de cette armée qui, parti de Rome la bourse pleine, y rentre la bourse vide; tandis que tous les autres, ayant vidé leurs amphores, les ont rapportées pleines d'or et d'argent. Par l'énergie de sa défense, il changea tellement les dispositions des auditeurs, que non-seulement il fut renvoyé absous, mais que

même on le regarda comme victime d'une grande injustice. On lui suscita depuis d'autres procès; on l'accusa d'avoir poussé les alliés à la révolte, d'avoir ourdi une conspiration découverte à Frégelles; mais il se justifia pleinement, et se lava si bien de tout soupçon, qu'il ne craignit pas de se mettre sur les rangs pour obtenir le tribunat.

XXXV

Sa candidature effraya tellement les nobles et les riches, qu'ils tentèrent tous les moyens pour la faire échouer. Mais il vint de toutes les parties de l'Italie une multitude innombrable pour participer à son élection; et l'affluence fut telle, qu'un grand nombre de citoyens ne purent point trouver de logement à Rome. Le Champ de Mars ne pouvant contenir cette foule immense, plusieurs donnèrent leurs voix de dessus les toits des maisons. Tout ce que les grands obtinrent par leurs intrigues, c'est qu'au lieu d'être déclaré premier tribun, comme il l'espérait, Caius ne fut que le quatrième. Mais aussitôt qu'il eut pris possession de sa charge, il devint bientôt le premier, par la supériorité de son éloquence et la faveur que lui donnait le souvenir de son frère, dont il rappelait sans cesse la mort tragique.

Opposant à la conduite des sénateurs actuels celle de leurs ancêtres, il s'écriait : « Vos pères ont déclaré la guerre aux Falisques, coupables d'insulte envers le tribun du peuple Genucius; ils ont condamné à mort Caius Véturius, qui avait fait outrage à un tribun traversant le forum, en refusant de se ranger devant lui. Et on a, sous les yeux même du peuple, assommé Tibérius à coups de bâton; et on a traîné son corps du Capitole à travers les rues de la ville, pour le jeter dans le Tibre! Tous ceux de ses amis qu'on a pu arrêter, on les a mis à mort, sans observer les règles de la justice! C'est pourtant une des plus anciennes lois de Rome, que, quand un citoyen est accusé d'un crime capital et ne comparait pas devant les juges, un officier public, allant dès le matin à la porte de sa maison, le somme à son de trompe de se présenter; et jamais les juges ne rendent leur sentence sans que cette formalité ait été accomplie, tant nos ancêtres portaient loin les précautions et les formes protectrices de la vie des citoyens! »

XXXVI

Caius, dont tout le peuple entendait facilement la voix forte et vibrante, faisait par de telles harangues une vive impression sur la multitude. sûr désormais de sa puissance, il proposa deux lois : l'une portait que *tout magistrat déposé par le peuple serait incapable d'exercer aucune autre charge*; la seconde, que *tout magistrat coupable d'avoir banni un citoyen sans avoir observé les formalités légales, serait traduit en jugement devant le peuple*. La première de ces lois dégradait ouvertement Marcus Octavius, déposé du tribunat à la sollicitation de Tibérius; la seconde atteignait le préteur Popilius, qui avait condamné au bannissement les amis de Gracchus. Popilius partit pour l'exil, sans attendre

l'issue du jugement, et Caius ne donna pas de suite à la première loi, déclarant qu'il cédaux sollicitations de Cornélie, sa mère, en faveur d'Octavius. Le peuple approuva d'autant plus hautement cette condescendance filiale, qu'il honorait Cornélie et pour son père Scipion, et pour les Gracques, ses enfants. La preuve la plus frappante qu'il donna de cette estime et de cette affection pour cette femme distinguée, c'est la statue de bronze qu'il lui érigea avec cette simple inscription :

CORNÉLIE, MÈRE DES GRACQUES

XXXVII

Abordant une question plus sérieuse que celle de ses griefs de famille, Caius porte une loi par laquelle il fondait des colonies, et faisait distribuer les terres domaniales aux citoyens pauvres, destinés à les peupler. Une seconde loi ordonne que les soldats seront habillés aux frais du trésor public, sans diminution de solde, et qu'aucun citoyen ne sera enrôlé avant l'âge de dix-sept ans accomplis. Une troisième, concernant les alliés, donnait le droit de suffrage à tous les peuples d'Italie; une quatrième fixait à un bas prix le blé distribué aux citoyens pauvres; la cinquième, relative aux tribunaux, portait l'atteinte la plus grave à la puissance du sénat, en lui enlevant le pouvoir de juger, pour le transférer aux chevaliers. En proposant cette loi, il prit grand soin d'observer toutes les formalités nécessaires; mais il introduisit une coutume nouvelle d'une haute importance. Au lieu de se tourner en parlant vers le sénat et le lieu des comices, il se tourna vers la place publique, située au côté opposé; et par ce changement de situation, il fit connaître que le gouvernement, d'aristocratique qu'il était, devenait démocratique, et que désormais les orateurs devaient s'adresser, non plus au sénat, mais au peuple.

XXXVIII

Le peuple ne se contenta pas de sanctionner cette dernière loi, mais de plus attribua à Gracchus le droit de choisir les chevaliers auxquels serait confié le soin de rendre la justice, droit qui l'investissait, suivant Plutarque, d'une autorité presque monarchique. Le sénat lui-même, du moins provisoirement, s'inclinant devant l'irrésistible popularité de Caius, l'admit à ses délibérations, et il faut reconnaître qu'il n'en reçut jamais que des avis conformes à la dignité de cet ordre. On peut citer comme exemple un décret, aussi honorable que juste, rendu au sujet des blés que le propréteur Fabius avait envoyés d'Espagne. Il détermina le sénat à remettre le prix de ces blés aux villes de cette province auxquelles Fabius l'avait violemment extorqué, et à réprimander ce magistrat, qui, par ses exactions, rendait la puissance romaine odieuse et insupportable. Ce décret lui attira les applaudissements et les bénédictions de toutes les provinces.

Il fit aussi des lois pour la construction de grands chemins et de greniers publics, se chargeant de diriger en

personne toutes ces entreprises; et loin de succomber sous le poids de travaux si nombreux et si importants, il les fit exécuter avec une incroyable célérité, mettant à chacun autant de soin que si c'eût été le seul qu'il eût à diriger. Ceux mêmes qui le haïssaient et le craignaient le plus s'étonnaient de son active intelligence. Le peuple surtout ne se lassait point de l'admirer, en le voyant sans cesse entouré d'entrepreneurs, d'artistes, d'ambassadeurs, de magistrats, de soldats, de littérateurs, parlant à tous avec une affabilité mêlée de dignité, se conformant si bien au caractère de chacun, que ceux qui l'accusaient de violence et d'irritabilité étaient aussitôt convaincus de calomnie, tant sa popularité éclatait plus encore dans les actes communs et le commerce habituel de la vie, que dans les harangues qu'il prononçait à la tribune. Il appliqua tout particulièrement ses soins aux grandes voies, les consolidant, donnant un cours aux eaux marécageuses, construisant des digues et des ponts, aplanissant autant que possible les chaussées, et marquant les routes, de mille en mille pas, par des colonnes numérotées. Il avait poussé l'attention jusqu'à placer de distance en distance, entre chaque mille, des bornes au moyen desquelles les cavaliers pouvaient monter à cheval sans l'aide de personne.

XXXIX

Le peuple, pour de si grands services, le comblait de louange, et semblait disposé à lui accorder tout ce qu'il lui demanderait. Il dit un jour, dans une de ses harangues, qu'il ne sollicitait de la reconnaissance publique qu'une seule chose, qui le comblerait de joie s'il l'obtenait; mais dont le refus ne lui arracherait aucune plainte. Chacun s'imaginait qu'il allait demander le consulat, et même le privilège d'exercer cette charge en même temps que le tribunat. Mais le jour des comices consulaires, au milieu de l'attente universelle, il se présenta au Champ de Mars, tenant Fannius par la main, et sollicitant pour lui le consulat. Fannius fut élu, et Caius fut nommé tribun pour la seconde fois, sans l'avoir demandé.

Cependant le sénat, qui pendant quelque temps avait dissimulé sa haine contre lui, ne cacha plus son animosité, et Fannius lui-même lui témoigna du refroidissement. Le jeune tribun entretint par de nouvelles lois la faveur du peuple, proposa d'envoyer des colonies à Tarente et à Capoue, et de donner à tous les peuples latins le droit complet de cité romaine. Les sénateurs, pour contre-balancer son influence, imaginèrent un moyen tout nouveau : ce fut de flatter à leur tour la multitude, et de chercher à lui complaire, même dans les choses les moins justes. Parmi les collègues de Caius était Livius Drusus, l'un des jeunes Romains les plus distingués par son bon naturel, son excellente éducation, et capable par son éloquence et ses richesses de rivaliser avec les plus puissants et les plus estimés entre les citoyens. Les grands le conjurent de s'opposer à Caius, non pas, suivant la méthode ordinaire, en essayant de contraindre l'inclination du peuple et de résister à ses désirs, mais en usant de l'autorité de sa charge pour lui complaire et lui

accorder des choses qui dépassaient les bornes de l'honnêteté, de la prudence et de l'utilité. Son but unique était de surpasser son rival en déférence et en flatterie, de même que, remarque Plutarque, dans les représentations théâtrales, les poètes rivalisent entre eux à qui divertira le mieux les spectateurs.

XL

Cette conduite prouvait assez que le sénat, au nom duquel agissait Drusus, était moins irrité contre les lois de Gracchus que contre sa personne même. On se proposait ou de le faire périr, ou de le réduire à un tel état de faiblesse, qu'on n'eût plus rien à craindre de lui. Ainsi Caius avait proposé l'établissement de deux colonies, qu'il composait des plus honnêtes citoyens, et le sénat lui avait reproché de tendre à corrompre le peuple; Livius Drusus en voulut établir douze, chacune de trois mille citoyens, pris dans la plus vile populace, et le sénat appuya sa loi. Caius avait établi un impôt au profit du trésor public sur les terres distribuées aux colons, et le sénat en avait pris texte pour le haïr, comme corrupteur de la multitude; Livius Drusus supprima cette redevance annuelle, aux applaudissements du sénat. Caius avait étendu le droit de cité à tous les peuples de nom latin, et avait par là encouru le déplaisir du sénat; Drusus défendit qu'on frappât de verges tout soldat latin, et le sénat lui en sut gré. Du reste, toutes les fois que Drusus haranguait le peuple, il se vantait hautement d'avoir l'approbation du sénat, qui n'avait rien de plus sacré que les intérêts du peuple. Par ce moyen, il fit revenir le peuple de son animosité contre le sénat, et le guérit pour un temps de cette défiance qui lui faisait regarder tous les grands comme suspects. Ce qui surtout inspirait à la multitude séduite et aveuglée la plus grande foi dans le zèle et la probité de Drusus, c'est qu'il affectait le désintéressement le plus entier, et ne se faisait jamais nommer commissaire pour l'exécution des lois qu'il avait proposées. Jamais il ne s'attribuait le manie-ment des deniers publics, tandis que Gracchus prenait pour lui-même le plus grand nombre et les plus importantes de ces commissions.

XLI

Cependant, sur la proposition du tribun Rubrius, une loi fut portée pour le rétablissement de Carthage, ruinée par Scipion, et Caius, désigné par le sort, s'embarqua pour conduire en Afrique les nouveaux colons. Drusus profita de son absence pour s'élever ouvertement contre lui, et s'attacha davantage à gagner le peuple, surtout par ses déclamations contre Fulvius, ami intime de Gracchus. Il revint même sur la mort de Scipion Émilien, arrivée quelque temps auparavant.

La veille de sa mort, il avait été vivement attaqué par Fulvius, qui, dans l'assemblée du peuple n'avait gardé à son égard aucune mesure. Mais le zèle des grands pour Scipion croissait dans la même proportion que la haine du parti populaire; au sortir de cette assemblée, les sénateurs, ceux des alliés et des Latins qui tenaient à son

parti, le reconduisirent en foule et comme en triomphe à sa maison. Ils étaient loin de soupçonner qu'ils lui rendaient, pour ainsi dire par avance, les honneurs funèbres, dont il devait être privé après sa mort. Le lendemain donc de cette discussion si vive avec Fulvius, le vainqueur de Carthage avait été trouvé mort dans son lit, et comme on avait cru reconnaître sur son corps des marques de violence, on avait supposé qu'il avait été étranglé par son adversaire. Les soupçons n'avaient pas épargné Caius lui-même, non plus que sa sœur Sempronia, femme de Scipion, qui vivait assez mal avec lui, et sa mère Cornélie, que sa haute vertu ne protégea pas suf-

XLII

De retour à Rome, il trouva son crédit bien ébranlé, tant les grands avaient habilement manœuvré contre lui pendant son absence. Pour reconquérir sa popularité, il quitta la maison qu'il habitait sur le mont Palatin, afin de se fixer dans un quartier où demeuraient les citoyens pauvres et obscurs. Comme une foule nombreuse recommençait à se rassembler autour de lui, le sénat ordonna au consul de renvoyer tous ceux qui n'étaient pas nés Romains. Cet ordre étrange fut publié à son de trompe



On porta le cadavre d'Antyllus au sénat. (Page 190, col. 1.)

fisamment contre la calomnie (1). Toute cette affaire avait été alors étouffée, et Scipion avait été enterré sans que sa mort fût suivie d'une enquête; car le peuple s'y était opposé, dans la crainte, disait-on, que l'information ne découvrit des preuves contre Caius. Quoi qu'il en soit, Caius était encore à Carthage lorsqu'il apprit combien Fulvius était vivement pressé par Drusus. Bien que sa présence à Rome fût réclamée par l'état des affaires, le jeune Gracchus ne voulut point y rentrer sans avoir achevé son œuvre. Il la mena à bonne fin, malgré de sinistres présages, et régla en soixante-dix jours tout ce qui concernait l'établissement de la colonie nouvelle.

(1) Il semble que la malignité humaine, et surtout la passion des partis, n'admettent point qu'un grand personnage puisse mourir naturellement. Est-il donc invraisemblable que Scipion, homme si impressionné, irrité de voir le peuple tourné contre lui, soit mort par suite d'une congestion, et non par le poison, suivant les uns, ou étranglé suivant d'autres ?

dans toute la ville, de sorte qu'il était interdit aux alliés et amis du peuple romain de se trouver dans Rome pendant un certain nombre de jours. Caius fit afficher une protestation contre la défense du consul, et promit aide et protection aux alliés qui voudraient rester dans la ville; mais cette protestation resta sans effet, et un de ses hôtes et amis ayant été trainé en prison par les licteurs du consul, il ne prit point sa défense, soit qu'il craignit de rendre manifeste, par une tentative inutile, l'affaiblissement de son autorité; soit, comme il le disait lui-même, qu'il ne voulût pas fournir à ses ennemis un prétexte de s'armer et d'en venir aux mains.

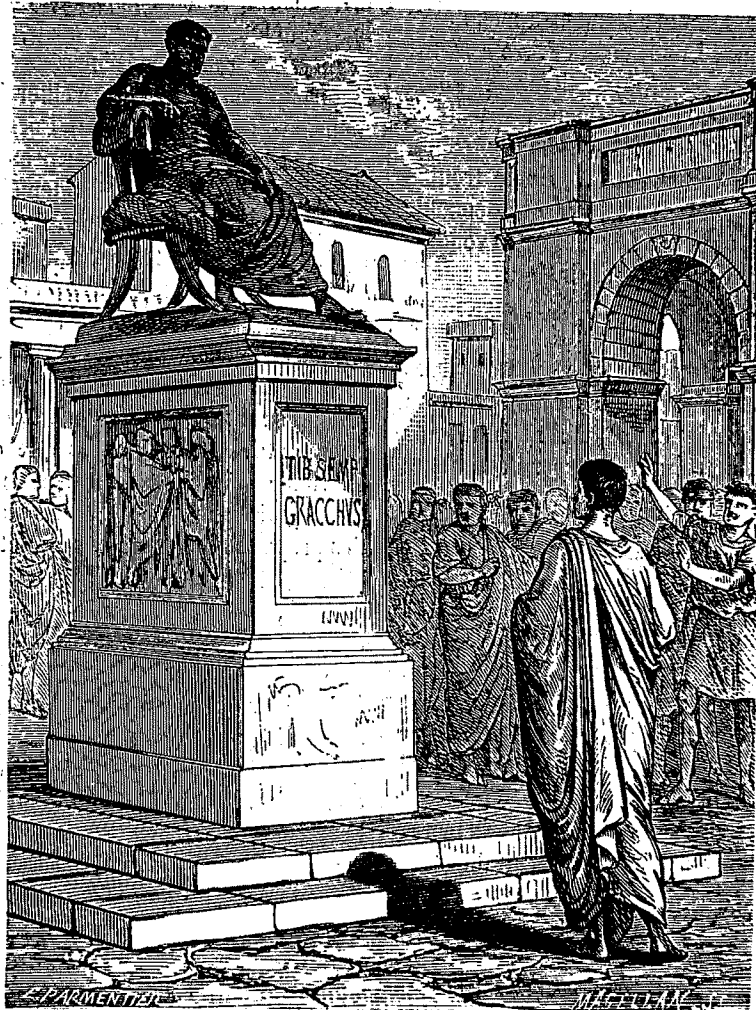
On devait donner au peuple le spectacle d'un combat de gladiateurs, et la plupart des magistrats avaient fait dresser, pour les louer, des échafauds autour de la place. Caius ordonna de les ôter, pour que le peuple pût voir le spectacle sans rétribution; et les intéressés ne s'étant point conformés à son ordonnance, il attendit la veille

des jeux. Pendant la nuit, ayant pris avec lui tous les ouvriers disponibles, il fit débarrasser la place, de sorte que le peuple put jouir librement et gratuitement de la fête. Cette action lui acquit auprès du peuple la réputation d'homme courageux, mais offensa ses collègues, qui le regardèrent comme un audacieux et un emporté.

XLIII

Qui croirait qu'un incident, aussi futile en apparence,

qu'un occasion de le tuer. Mais il se montra d'abord assez patient. Enfin, aigri par ses amis, et surtout par Fulvius, il rassembla assez de monde pour tenir tête au consul. Sa mère, suivant les uns, entra avec lui dans un projet séditieux, et soudoya en secret un certain nombre d'étrangers, qu'elle introduisit dans Rome déguisés en moissonneurs. Suivant les autres, Cornélie n'était point d'avis qu'il s'engageât dans une nouvelle lutte politique, et nous en trouvons la preuve dans deux lettres ou fragments de lettres, que Cornélius Népos nous a conservés.



Caius s'arrêta devant la statue de son père. (Page 190. col. 2.)

décida peut-être du sort de Caius? Le temps des élections était venu, et Caius manqua son troisième tribunat, non pas qu'il n'eût point obtenu la majorité des suffrages, mais les autres tribuns proclamèrent un résultat infidèle. Pour comble de disgrâce, on avait nommé consul Lucius Opimius, homme très-attaché à l'oligarchie, puissant dans le sénat, et sur lequel les grands comptaient pour porter le dernier coup à la puissance de Gracchus.

L'espoir des riches ne fut point déçu. Opimius, dès son entrée en fonctions, abrogea plusieurs des lois de Caius, et ordonna une enquête sur l'établissement de la colonie à Carthage. On cherchait à irriter ce jeune homme, afin que par ses emportements il donnât à quel-

XLIV

Lettre de Cornélie, mère des Gracques.

« Tu dis qu'il est beau de se venger de ses ennemis; certes personne n'approuve plus que moi ce sentiment, mais à condition de les frapper sans porter atteinte à la république. Mais puisque cela est impossible, que nos ennemis subsistent longtemps encore, puissants comme ils le sont, plutôt que de voir compromis le salut de la république. »

Autre lettre de Cornélie.

« J'oserais jurer, qu'à l'exception de ceux qui ont tué Tibérius, aucun de mes ennemis ne m'a causé tant de peines et tant d'inquiétudes que toi par ta participation à ces affaires; toi qui aurais dû me tenir lieu de tous les enfants que j'ai perdus, faire en sorte que ma vieillesse fût exempte de tout souci, ne rien faire de ce qui me pouvait contrarier, et regarder comme une impiété d'entreprendre quelque affaire difficile contre mon avis. Lorsque j'ai si peu de temps à vivre, ne peux-tu pas attendre ma mort pour agir contrairement à mes désirs et tourmenter la république? Enfin, quand t'arrêteras-tu? Quand notre famille cessera-t-elle de se livrer à la folie? Quel sera le terme de nos malheurs? Quand, absents ou présents, n'aurons-nous plus de tourments à subir? Quand rougirons-nous de semer dans Rome le trouble et la confusion? Si tu ne peux garder le repos, demande le tribunat quand je serai morte; fais ce que tu voudras quand je ne serai plus là pour en souffrir. Après que je serai descendue dans la tombe, tu célèbreras mes funérailles comme il te plaira...

« Puisse Jupiter ne pas permettre que tu persévères dans ce dessein, qu'une telle folie ne s'empare point de ton esprit! Si tu persistes, je crains qu'il ne résulte de ta faute un chagrin qui, détruisant le repos de toute ta vie, anéantira toute joie dans ton cœur. »

XLV

Comment croire qu'une tendre mère, après de si vives instances, de si durs reproches adressés à son fils, ait participé à ses dangereux projets?

Cependant le jour où le consul Opimius devait proposer l'abrogation des lois de Caius était arrivé, et les deux partis avaient, dès le matin, occupé le Capitole. Après que le consul eut offert un sacrifice, un des licteurs, nommé Quintus Antyllius, qui portait les entrailles des victimes, dit à Fulvius et à ses partisans : *Mauvais citoyens, faites place aux gens honnêtes*, et en même temps il les menaça du poing. Antyllius tomba aussitôt, frappé à coups de poinçons que l'on prétend avoir été fabriqués dans ce but. Les chefs des deux partis furent bien différemment affectés de cet accident : tandis que Caius, saisi d'un chagrin sincère, reprochait durement aux siens d'avoir donné à leurs ennemis le prétexte qu'ils cherchaient depuis longtemps, Opimius saisit avec empressement l'occasion qui se présentait, et excita le peuple à la vengeance. Une grosse pluie mit fin à la querelle.

XLVI

Le lendemain, à la pointe du jour, le consul assembla le sénat. Pendant qu'on délibérait, des gens apostés à cet effet mirent sur un lit funèbre le cadavre du licteur, et traversant la place, le portèrent jusqu'au sénat, affectant de pousser de grands cris et des gémissements.

Opimius, instruit de tout, feignit de tout ignorer, et manifesta un grand étonnement. Les sénateurs sortent, comme pour s'assurer du fait, et voyant le lit sur la place, en paraissent vivement touchés. Mais ce spectacle réveilla la haine du peuple contre les nobles, qui, après avoir fait tuer Tibérius, avaient jeté son corps dans le Tibre. « Quoi! s'écriait-on, lorsque Antyllius, un misérable licteur, qui peut-être ne méritait pas la mort, mais du moins semble l'avoir appelée par son impudence, est exposé sur la place, le sénat environne son lit funèbre, l'arrose de pleurs, honore de sa présence le convoi d'un mercenaire, et cela pour saisir l'occasion de faire périr le seul défenseur qui reste au peuple! »

Le sénat, rentré en séance, ordonna au consul, suivant la formule consacrée, de veiller à ce que la république n'éprouve aucun dommage. Fort de ce décret, le consul enjoint aux sénateurs d'aller prendre leurs armes, et aux chevaliers d'amener, le lendemain matin, chacun deux domestiques armés. Fulvius, de son côté, rassemble une foule nombreuse, et se prépare à se défendre. Caius, en se retirant de la place, s'arrêta devant la statue de son père, et l'ayant quelque temps contemplée dans un morne silence, s'en alla en versant des larmes et poussant de profonds soupirs. Le peuple ému l'accompagna jusqu'à sa maison, et fit bonne garde autour de lui pendant toute la nuit, tandis que ceux qui veillaient sur Fulvius se livraient au désordre et à la débauche. On reprocha à Fulvius d'avoir pris part à cette orgie, et tenu des propos indignes de son âge et de son rang.

XLVII

Le jour suivant, réveillé à grand-peine par suite de ses excès, Fulvius, entouré de ses partisans en armes, qui ne cessent de pousser des cris et de proférer des menaces, se dirige vers le mont Aventin pour s'en emparer. Caius avait refusé de s'armer, et sortant avec sa toge, comme d'habitude, avait gagné la place, sans autre moyen de défense qu'un court poignard. Lorsqu'il avait quitté sa maison, sa femme Licinia s'était jetée à ses genoux, l'arrêtant d'une main, tenant son fils de l'autre, et la voix entrecoupée de sanglots : « Mon cher Caius, lui avait-elle dit, je ne te vois pas te diriger aujourd'hui vers la tribune pour y proposer des décrets comme tribun et législateur. Tu ne vas point à une guerre glorieuse, qui pourrait m'enlever mon époux, mais du moins me laisserait un deuil honorable. Tu vas te livrer aux meurtriers de Tibérius, et tu y vas sans armes, généralement disposé à tout souffrir plutôt que de commettre un acte de violence. Tu périras sans utilité pour ta patrie. Le parti des méchants triomphe; la violence et le fer ont pris la place des lois. Si ton frère fût mort devant Numance, une trêve eût permis qu'on lui rendit les honneurs de la sépulture. Et moi, je serai peut-être réduite à demander aux eaux du fleuve ou de la mer ton corps devenu le jouet des flots! Après le meurtre de Tibérius, peut-on avoir confiance dans l'appui des lois et même des Dieux? »

Caius se retire doucement des mains de Licinia et sort

avec ses amis. Sa femme tombe évanouie sur le seuil, et reste longtemps étendue sans mouvement et sans voix. Ses esclaves viennent enfin l'enlever et la portent chez son frère Crassus.

XLVIII

Gracchus, ayant rejoint Fulvius, lui conseille d'envoyer son fils, un caducée à la main, porter au sénat des paroles de paix. Ce jeune homme, d'une beauté ravissante, intéressant par sa contenance modeste et la rougeur répandue sur son front, non moins que par ses larmes, fait au sénat des propositions d'accommodement. La plupart des sénateurs étaient disposés à les accepter; mais Opimius lui répond durement: « Des coupables ne sont point admis à traiter par des héraults avec le sénat. Qu'ils descendent en personne de leur montagne; qu'ils subissent leur jugement, et ils pourront, en se livrant à la discrétion du sénat, désarmer sa colère légitime. »

Le jeune Fulvius fut renvoyé avec ces conditions, et la défense de revenir si elles n'étaient point acceptées. Caius voulait aller lui-même au sénat pour traiter de la paix; mais tous s'y opposèrent, et Fulvius ayant une seconde fois député son fils aux sénateurs, Opimius le fit arrêter et marcha contre ceux qu'on appelait les sédi-tieux, avec une infanterie nombreuse et des archers crétois. Ceux-ci tirent l'épée sur la multitude, blessent et tuent un grand nombre de citoyens, et jettent les autres dans une fuite désordonnée. Fulvius, qui s'était réfugié dans un bain public abandonné, y est découvert et tué avec l'aîné de ses fils.

XLIX

Personne n'avait vu Caius les armes à la main. Vivement affligé de ce désordre, il s'était retiré dans le temple de Diane, et voulait s'y donner la mort. Il en fut empêché par deux amis fidèles, Pomponius et Licinius, qui lui arrachèrent le poignard des mains et l'engagèrent à fuir. Avant de céder à leurs prières, il se prosterna, et tendant les mains vers la déesse, il la prie de punir par une servitude perpétuelle la lâcheté et l'ingratitude des Romains, qui l'avaient presque tous abandonné, dès qu'on eut promis une amnistie. Ceux qui le poursuivaient l'atteignirent près du pont de bois. Ses deux amis le forcèrent de prendre les devants, et tinrent ferme à la tête du pont, pour protéger sa retraite, et personne ne put passer qu'au moment où ils tombèrent morts. Caius, qui demandait un cheval avec instance sans l'obtenir (tant on aurait craint de se compromettre en lui venant en aide), était parvenu, avec son esclave Philocrate, dans un bois consacré aux Furies. Comme ils étaient sur le point d'être saisis, il tendit la gorge à l'esclave, qui le frappa mortellement, et se tua ensuite sur le corps de son maître. Cependant, suivant un autre récit, ils auraient été pris vifs l'un et l'autre, et l'esclave, couvrant le corps de Caius, aurait été tué le premier, et Caius après lui.

L

Opimius avait promis de payer les têtes de Gracchus et de Fulvius au poids de l'or. Un ami du consul, nommé Septimuleius, ravit celle de Caius au soldat qui l'avait coupée, et poussé par une basse cupidité, eut la barbarie d'en ôter la cervelle et de couler dans le crâne du plomb fondu. Elle se trouva peser dix-sept livres et huit onces. Ceux qui rapportèrent la tête de Fulvius, étant des gens obscurs, furent frustrés de la récompense promise. Leurs corps et ceux de leurs partisans, tués dans le combat ou exécutés dans la prison, au nombre de trois mille, furent jetés dans le Tibre; leurs biens furent confisqués au profit du trésor public, et leurs femmes n'eurent point la permission de porter leur deuil. Licinia fut en outre privée de sa dot.

Chose plus horrible encore: le jeune fils de Fulvius, un enfant pour ainsi dire, qui n'avait pris aucune part à la lutte, qui n'avait paru au sénat que pour porter des paroles de paix, subit la mort. Opimius mit le comble à l'humiliation du peuple en faisant élever, en mémoire de cette affreuse journée, un temple à la Concorde. Mais pendant la nuit on plaça cette inscription sur les murs de l'édifice:

LA FUREUR ÉLEVA CE TEMPLE A LA CONCORDE

LI

Opimius ne jouit pas longtemps de ce triomphe honteux et sanglant. Député en Afrique, il se laissa corrompre par le roi de Numidie, fut cité en jugement, convaincu et condamné. Il termina ses jours dans l'opprobre, chargé de la haine et du mépris publics, non sans avoir vu, avant de mourir, le peuple élever des statues en l'honneur des Gracques, et consacrer les lieux où ils avaient péri par des offrandes de fleurs et de fruits.

Quant à Cornélie, digne mère de tels fils, elle jouit de leur gloire et porta ses malheurs avec un courage héroïque. Retirée près du mont Misène, elle recevait les présents et les hommages des rois étrangers, des personnages les plus estimés de l'Italie et de la Grèce. Une curiosité respectueuse attirait auprès d'elle de nombreux visiteurs, qui se plaisaient à lui entendre raconter les exploits des deux Scipion, citer les actions et répéter les discours de ses fils. On croyait voir en elle l'image de la Rome antique, décorée de toutes ses vertus.

Le sénat, vainqueur par la violence, rapporta les lois populaires portées par les Gracques. Les usurpateurs du domaine public, les détenteurs des terres conquises furent autorisés à les conserver et à en disposer suivant leur gré. C'est là ce qu'on appelait avoir rétabli l'ordre dans Rome. Désormais le sort de cette ville est fixé: déchirée par les guerres civiles, elle ne peut plus que tomber, en proie à l'anarchie et au despotisme.

LII

Le nom des Gracques fut encore une fois mêlé aux troubles de Rome. Au moment où le tribun Saturninus,

les souvenirs de Rome, un imposteur se donna pour le fils de Tibérius. Saturninus s'imaginait sans doute trouver en lui un grand appui; mais ce plan fut bientôt déjoué par la déclaration de Sempronia, la sœur des Gracques, que le prétendu fils de Tibérius n'avait rien de



Mort de Caius. (Page 191, col. 1.)

dans l'âge suivant, renouvelait avec moins de talent, et surtout avec moins de désintéressement, les propositions des deux tribuns, dont le nom était resté si grand dans

commun avec cette noble famille. On ne sait ce que devint ce misérable ainsi désavoué.

ALPH. JAMET.

LA VOISIER

1743 — 1794

PAR WILFRID FONVIELLE

I

La vie tant politique que scientifique de cet illustre membre de l'ancienne Académie des sciences offre les plus étranges, les plus instructives péripéties, les plus dramatiques incidents et la plus sombre issue.

A l'entrée dans la carrière, tout sourit à Lavoisier. Le jeune homme s'élançait rapidement vers des destinées brillantes. Dès ses premiers pas, des maîtres bienveillants ont eu le pressentiment de sa future immortalité. Un demi-siècle à peine s'écoule, et l'orage frappe le savant qui avait débuté sous d'aussi heureux auspices. A l'âge où les grands triomphateurs commencent à peine à savourer leur gloire, Lavoisier trouve une mort sanglante !

L'échafaud semble être la seule récompense que la Révolution réserve à l'homme qui avait porté le drapeau d'une révolution scientifique, aussi importante que celle qui eut ses Danton, ses Marat, ses Robespierre. Lavoisier n'occupe même pas une seule des matinées de Sanson. Il disparaît, obscure unité, dans une des grandes fournées. Son nom figure à peine dans le mémoire de cette sombre dynastie d'exécuteurs, dont la République avait respecté la sinistre hérédité ! Sa tête roule dans le panier avec celle de trente-trois fermiers généraux, trente-trois sangsues du peuple, comme on les appelait alors.

Non-seulement nous devons raconter comment en un sang noir ces riantes espérances se sont trouvées changées, mais il nous est indispensable de dire ce qu'il faut penser de cette théorie qui devait régénérer toute la science, comme les principes de 1789 devaient faire



le tour du monde. Sortie du même Sinai révolutionnaire, en même temps que la Déclaration des droits, accompagnée des mêmes éclairs et des mêmes tonnerres, elle eut ses jours de gloire, de domination universelle.

Faut-il ne voir qu'une injuste réaction dans les efforts qui ont été faits pour la renverser ? Est-il même juste de dire qu'on ait essayé de la faire disparaître ? Est-ce qu'elle ne subsiste pas, plus vivante que jamais, sous les débris des découvertes auxquelles elle a donné naissance ?

II

Mais nous ne saurions raconter l'histoire de ce drame grandiose, sans distinguer ce qui revient au Napoléon de la chimie moderne de ce qui appartient aux maréchaux qui l'ont aidé dans son œuvre, et même aux adversaires qui l'ont combattu avec une furie incomparable. Ne nous laissons point entraîner à sacrifier à l'objet de cette notice la gloire des collaborateurs qui l'ont aidé de leurs conseils, et des contradicteurs qui lui ont fourni des découvertes immortelles. Faisons large et grande la part de l'homme dont la

hache a tranché la carrière, mais ne nous faisons pas les exécuteurs volontaires de la gloire de ses contemporains.

N'oublions pas non plus que si Lavoisier a fait école, c'est surtout par ses défauts, qui ont été exagérés, et que ses bruyants admirateurs se sont sans peine appropriés. Sa sécheresse, lorsqu'il s'agit de citer les sources, est devenue une espèce de plagiat systématique dont les savants étrangers ont été constamment victimes, et qui n'a pas épargné les savants nationaux. Les phrases des

mémoires dus à la plume des célébrités académiques se sont vidées en quelque sorte de faits, pour se remplir d'idées plus sonores et plus prétentieuses ! Au lieu de faire de la science un moyen d'études, les savants l'ont transformée en un marchepied pour s'élever aux grandeurs temporelles. On les a vus escalader les fonctions publiques et donner des spectacles peu édifiants aux populations qu'ils auraient dû moraliser par leurs exemples.

Devons-nous nous empêcher de remarquer la liaison intime de la théorie chimique de Lavoisier avec celle du vide et du refroidissement continu, que tant de faits détruisent ? Enfin, si la science a continué à fleurir, n'est-ce point par les efforts des Berzélius et des chimistes appartenant à l'école des Priestley et des Scheele ? N'est-ce point à ceux qui ont usé leurs veilles à interroger la nature, et non leurs matinées à deviner les caprices des grands, que l'on doit tant de résultats merveilleux ?

Loin de nous la pensée de nous faire l'écho des haines qui ont assailli Lavoisier, mais loin de nous également celle d'admirer servilement des tendances funestes. Nous n'immolerons point la vérité historique à l'esprit qui règne actuellement dans les académies.

III

Avant de terminer ces réflexions préliminaires, sans doute trop longues, nous ne pouvons nous empêcher de faire une remarque. Dès l'année 1843, l'Académie des sciences a ordonné la réimpression des œuvres de Lavoisier, et M. Dumas fut spécialement chargé d'y pourvoir. Les mémoires et documents les plus nombreux furent mis à la disposition des commissaires par les héritiers de Lavoisier, toutes les bibliothèques et toutes les archives publiques leur sont ouvertes.

Cependant les commissaires sont restés étrangers, pendant vingt longues années, à toutes les polémiques qui ont eu lieu sur le caractère et sur le génie d'un homme dont les découvertes ont été disputées, même de son vivant. Le premier volume, dont la publication avait été retardée pendant dix ans, a paru sans être accompagné de la moindre notice explicative.

Est-ce ainsi qu'il doit être procédé, pour une publication faite au nom de la nation, et aux dépens du trésor public, quand elle représente une dépense de plus de cent mille francs ?

Nous autres simples biographes, écrivant dans une publication populaire, nous devons protester contre un pareil oubli. Est-ce nous qui devrions tenter dans notre humble sphère ce que la commission, pour des raisons que le lecteur pourra deviner s'il les cherche peut-être, semble avoir redouté de faire ?

IV

Lavoisier était fils unique d'un riche marchand de Paris. Il naquit dans cette capitale, suivant Lalande, son principal biographe et un de ses premiers protecteurs, le 26 août 1743. C'était précisément un mois et un jour avant la naissance du marquis de Condorcet. Par une

coïncidence tout à fait bizarre, c'était le nombre de jours qui devait séparer la mort de ces deux grands hommes, l'illustre secrétaire de l'Académie des sciences devant s'empoisonner un mois et un jour environ avant que le savant qui l'avait devancé d'autant dans le monde montât sur l'échafaud. On sait que le père de Lavoisier était parent d'un administrateur assez célèbre et fort influent, M. Chaumont de la Galisière, du conseil du roi, et ancien chancelier de Stanislas Leczinski, dans son petit État de Lorraine.

Le jeune Lavoisier fut élevé avec le plus grand soin au collège des Quatre-Nations, fondé par Mazarin en faveur de l'éducation de jeunes gentilshommes appartenant aux provinces annexées, ou conquises, comme l'on disait alors, pendant la durée de son ministère. Ce collège s'élevait sur une portion de l'emplacement et séjour de Nesle. Par une autre coïncidence assez bizarre, les bâtiments où Lavoisier reçut l'instruction première reçurent l'Académie des sciences, c'est-à-dire la Société savante où les doctrines de Lavoisier devaient rester le plus longtemps en honneur. Lavoisier resta au collège des Quatre-Nations jusqu'à l'âge de dix-sept ans, c'est-à-dire jusqu'en 1760, époque à laquelle la Cour de Versailles signa le traité de Paris, qui coûta si cher à la France et aurait suffi pour déshonorer un règne.

C'est ce moment que M. Chaumont de la Galisière choisit pour appeler auprès de lui le jeune Lavoisier. Il fut séduit, disent les biographes, par la gravité des manières du jeune étudiant, les connaissances précoces et la gravité de son esprit. Ce n'est point sans doute faire une réflexion impertinente que de dire que ces qualités n'étaient rien auprès de celle qui consistait à être allié de sa famille.

V

Lavoisier était incontestablement doué d'un esprit flexible et impressionnable. Il est donc impossible de le comprendre sans dire quelques mots de ses protecteurs et de ses maîtres.

M. Chaumont de la Galisière fut chargé, le 21 mars 1737, de prendre possession de la Lorraine et du duché de Bar, au nom du roi dépossédé de Pologne, qui l'avait nommé à son avènement à la place de chancelier garde des sceaux, et qui la lui laissa pendant toute la durée de son règne.

Comme le roi Stanislas avait abandonné à la France les revenus de la Lorraine, moyennant une rente de deux millions, que lui servait le trésor royal, son chancelier eut à lutter, comme celui du roi, son beau-fils, contre la résistance du Parlement local. Sur un moindre théâtre, il eut recours aux mêmes moyens arbitraires. Ce fut encore M. Chaumont de la Galisière qui fut chargé de résister à l'acte de bannissement des Jésuites, dans toute l'étendue de la Lorraine, alors que le roi Stanislas eut perdu l'espérance d'arrêter le coup qui frappait l'ordre auquel il était dévoué depuis son enfance.

Comme il est facile de le voir, M. Chaumont de la Galisière appartenait à l'école des administrateurs très-précieux dans les temps d'arbitraire qui, sans défendre les principes généraux dont ils ne s'inquiètent en aucune

façon, savent faire de l'ordre avec du désordre, et travailler au succès de leur carrière. Cuvier devrait peut-être être considéré comme appartenant à la famille morale, dans laquelle nous rangerions M. Chaumont de la Galisère et même peut-être son élève, sa créature.

Il ne faut pas croire, cependant, que Lavoisier fût partisan des impôts les plus lourds. Il avait trop de rectitude naturelle dans l'esprit pour ne pas comprendre que l'intérêt des fermiers généraux était d'en supprimer d'onéreux, d'humiliants. La communauté des Juifs de Metz lui fut redevable de la destruction d'une taxe féodale, qui les constituait à l'état de caste inférieure. Lavoisier possédait dans le Blaisois une ferme considérable, qu'il exploita au moyen des procédés les plus perfectionnés, et qui fut citée comme un modèle. La chronique prétend qu'il parvint en quelques années à doubler le produit de ses terres arables et à quadrupler celui de ses troupeaux. Mais c'est sur son rapport que fut construit le fameux mur d'octroi des fermiers généraux qui excita tant de récriminations et contribua à amener l'explosion révolutionnaire.

VI

En 1787, Lavoisier eut l'honneur d'être nommé membre de l'assemblée provinciale du Loiret. On le nomma représentant des intérêts de la ville d'Orléans et de celle de Blois, à laquelle il prête cinquante mille francs, pour l'aider à acquérir des blés nécessaires à l'alimentation des citoyens.

Quoique son relevé des forces productives de la France puisse être considéré plutôt comme un inventaire de la matière imposable, qu'un ouvrage d'économie politique, l'Assemblée nationale constituante en vota l'impression, ce qui doit être considéré comme un grand honneur. Dès 1788, on voit Lavoisier appelé à participer aux opérations de la caisse d'escompte, en qualité d'administrateur.

Quelque temps avant, il avait été nommé député suppléant à la Constituante. Plus tard, il est choisi, quoique fermier général, comme commissaire de la Trésorerie; il vient avec Condorcet prêter le serment civique. Mais que pouvait réellement valoir le meilleur des fermiers généraux, aux yeux du peuple, que la ferme avait pendant tant d'années réduit à la misère?

A l'époque où Lavoisier entra au collège des Quatre-Nations, on y voyait encore l'observatoire, célèbre par les travaux de Lacaille, qui ne fut détruit qu'à l'époque où le collège fut disposé pour recevoir l'Académie des sciences. C'est ce collège que Lacaille quitta pendant quelques années pour faire son admirable campagne du cap de Bonne-Espérance, grâce à laquelle son paucyriste put dire : « *A lui seul, Lacaille a fait plus d'observations que tous ses contemporains ensemble.* » C'est aussi sans doute dans cet observatoire que Lavoisier puisa cette passion pour la balance, qui est à la chimie ce que le télescope est à l'astronomie, et qui lui valut ses titres les plus incontestables à une renommée sérieuse.

VII

C'est dans le laboratoire de Rouelle, homme moins célèbre de nos jours, quoique également digne de l'être, que Lavoisier apprit la chimie. Rouelle, chercheur aussi distrait qu'infatigable, doit être considéré, malgré l'oubli dans lequel son nom est tombé, comme un des fondateurs de la méthode expérimentale dont son disciple Lavoisier a été le grand prêtre. Ce n'est point sans motif qu'on l'a comparé à l'illustre Ampère, avec lequel il offre plus d'un point de ressemblance.

En effet, nous ne pouvons nous empêcher de remarquer parmi les théories qui font incontestablement la gloire de Rouelle, et auxquelles il a attaché assez d'importance pour les publier en son nom, deux mémoires que nous appellerons les deux racines des théories que les chimistes français devaient développer plus tard. L'un a trait à la nature des *sels neutres*, c'est-à-dire dans lesquels les deux forces chimiques opposées semblent s'annihiler, et peut servir de prélude à la théorie des équivalents. L'autre est rédigé pour expliquer le phénomène de l'inflammation des huiles essentielles, par l'esprit de nitre. C'est un cas très-bien choisi pour ébaucher la théorie de la combustion!

Les cahiers de l'enseignement de Rouelle sont toujours restés manuscrits, cependant leur influence a été immense, car l'on peut dire qu'ils ont circulé dans tous les laboratoires. De quel intérêt ne serait pas leur publication? Mais comment l'espérer, à une époque où les commissions scientifiques remplissent leurs devoirs avec la négligence scandaleuse que nous avons signalée au commencement de notre travail?

Rouelle avait l'habitude d'exprimer, comme malgré lui, des idées neuves, hardies, dont il aurait voulu garder le secret. Dans ces cas où la vérité lui avait échappé, il ne manquait jamais de s'écrier en manière de péroraison : « *Ceci est une de mes arcanes, je n'en livrerais pas l'entrée pour tout l'or du monde.* » Qui sait ce que Lavoisier a puisé dans ces arcanes, et tout ce qu'il y aurait pu puiser, peut-être.

VIII

Rouelle donna en outre, dans sa carrière, un bel exemple de désintéressement, dont son élève ne profita que médiocrement, et qui montre que dans son esprit, comme dans celui d'Auguste Comte, les savants doivent dire adieu aux grandeurs de ce monde. Il refusa le titre pompeux de pharmacien du roi et sollicita en même temps celui beaucoup plus modeste, beaucoup moins rétribué, d'apothicaire de l'Hôtel-Dieu.

Sentant ses forces décliner, Rouelle demanda à être remplacé dans sa chaire du Jardin du Roi, au lieu de chercher, comme tant de savants, à se perpétuer dans une espèce de canonicat scientifique. On lui donna pour successeur, sans doute sans qu'il le demandât, son frère, chimiste de quelque mérite, mais dont la valeur était incontestablement inférieure. Nous avons lieu de croire que Lavoisier termina son éducation chimique sous Mac-

quer, le futur auteur du *Dictionnaire de physique*. Il fut donc, suivant toute probabilité, au moins pendant quelque temps, le disciple de son futur élève.

Lavoisier ne dédaignait pas non plus l'étude des sciences naturelles, et l'on peut voir qu'un soin minutieux présida à son éducation. Il accompagnait dans ses herborisations le célèbre Bernard de Jussieu. Ce savant naturaliste offrait avec Rouelle un trait saillant de ressemblance. Il n'a pour ainsi dire laissé aucune publication digne de sa réputation et de son savoir. Véritable professeur à la façon socratique, ce second des Jussieu se bornait à donner libéralement un enseignement oral des plus instructifs; à peine s'il déposait sur des feuilles de papier des notes informes, destinées à fixer sa pensée. C'est à un

d'une fois agir en sa faveur. Aussi, dès l'âge de vingt et ans, le jeune Lavoisier put-il concourir au prix extraordinaire que l'Académie des sciences avait proposé en 1764, pour celui qui *découvrirait la meilleure manière d'éclairer les rues d'une grande ville, en combinant ensemble la clarté, la facilité du service et l'économie*. On raconte que Lavoisier fit tendre sa chambre en noir, et qu'il s'y enferma pendant plus de six semaines sans voir le jour, afin de rendre ses yeux plus sensibles aux différences de lumières. Mais ces précautions exagérées ne suffirent pas pour assurer la victoire au jeune candidat. Le prix fut partagé entre trois concurrents qui avaient fait des dépenses notables pour améliorer le service des lampes. Le perfectionnement proposé par Lavoisier



Lavoisier cherche le moyen d'éclairer Paris. (Page 196, col. 2.)

feuillet conservé *par hasard* qu'il doit la majeure partie de sa gloire. En effet, sans ce témoignage peut-être, un de ses descendants n'aurait pu établir ses titres à la découverte de la *classification naturelle*. Quel instituteur plus digne de montrer l'indifférence que le vrai savant doit montrer pour les questions de priorité? Est-ce que la science, susceptible de se livrer à tous, ne réalise pas la raison impersonnelle, telle qu'elle était définie par Averrhoès?

IX

Les détails que nous donnons nous dispensent presque d'ajouter que Lavoisier était l'idole de ses professeurs, qui semblaient, à l'envi, prendre plaisir à annoncer sa gloire future, et qui, ayant tous une grande influence dans le monde de l'Académie des sciences, ont dû plus

consistait dans l'emploi d'un réflecteur elliptique, dont la construction eût été impraticable.

Loin de deviner *le gaz* et d'appeler l'attention sur la solution chimique de la question, Lavoisier semble préférer la chandelle à l'huile même. Il mentionne l'habitude des Anglais, d'avoir des luminaires à poste fixe, sans se douter qu'il fût possible d'imiter cet exemple. Il n'ose conseiller à ses concitoyens de débarrasser Paris des réverbères qui devaient jouer un rôle si funeste dans la tourmente révolutionnaire où il devait laisser sa tête

Néanmoins l'Académie, qui n'y voyait pas beaucoup plus clair que le candidat, crut devoir donner à Lavoisier une preuve de sa bienveillance. Elle lui décerna une médaille d'or et ordonna l'impression de son mémoire.

Pendant que l'Académie examinait les pièces du concours sur l'éclairage des rues, Lavoisier ne se reposait pas. Il entreprenait un grand voyage minéralogique

avec un célèbre naturaliste du temps, qui lui avait sans doute été indiqué par son professeur, Bernard de Jussieu, dont il était le correspondant, l'ami, et l'on peut presque dire le découvreur. L'actif et hardi Guettard, qui a successivement parcouru toutes les parties de la France, de l'Allemagne, de la Pologne, qui a laissé d'innombrables observations sur toutes les sciences naturelles, fut le premier des nombreux collaborateurs qui entourèrent successivement Lavoisier et qui contribuèrent si efficacement à sa gloire. Le choix ne pouvait être plus heureux, car Guettard, qui était âgé d'une cinquantaine d'années, devait avoir la mémoire meublée d'une foule d'anecdotes, de remarques scientifiques, du plus haut intérêt pour le néophyte. Il n'est donc pas étonnant que

admis dans ce sanctuaire, en qualité de membre adjoint. C'est un an après, presque jour pour jour, le 25 février 1765, que le marquis de Condorcet avait le même honneur. Parmi les membres de l'Académie des sciences les plus empressés à soutenir le protégé de M. Chaumont de la Galisière, nous devons citer son futur panégyriste Lalande. Entré jeune à l'Académie, et devant tout à Lacaille, qui avait formé Lavoisier, Lalande ne pouvait refuser son concours. Il aimait en outre à encourager le mérite naissant, et croyait que l'entrée dans le Sénat académique devait être le signal de travaux nouveaux. Il n'était pas de ceux qui pensent qu'il faut accorder de stériles honneurs aux vétérans de la science comme à ceux de la guerre, et qui se félicitent de ce que, sans



Mariage de Lavoisier.

le mémoire qui fut le fruit de ce voyage de perfectionnement obtint les honneurs de l'impression académique. Il en fut de même d'une *Analyse sur les Gypses des environs de Paris*. En même temps, Lavoisier publiait dans les recueils scientifiques du temps des *mémoires sur le tonnerre, sur l'aurore boréale, sur le passage de l'eau à l'état de glace*, qui ont trouvé place dans la réimpression des œuvres de Lavoisier publiées sous la direction de M. Dumas. Nous sera-t-il permis de regretter que cette publication officielle, faite aux dépens du trésor public, ne contienne aucune mention des circonstances dans lesquelles ces divers travaux furent publiés? Peut-être y a-t-il, outre Guettard, quelque savant oublié qui a contribué à rédiger les mémoires destinés à ouvrir à leur principal auteur, les portes de l'Académie des sciences. Lavoisier avait vingt-cinq ans à peine lorsque, grâce à ses efforts et à ceux de ses protecteurs, il fut

doute pour symbole de cette destination, le palais de l'Institut ainsi que celui des Invalides a aussi son dôme. Le concurrent évincé par Lavoisier fut un minéralogiste nommé Jars, que Buffon favorisait et qui n'était pas sans valeur. L'année suivante, Jars fut admis et ne perdit pas beaucoup pour attendre, mais la joie de ce triomphe ne suffit pas pour le faire vivre, car il mourut quelques mois après avoir été honoré des suffrages de ses confrères.

X

La première expérience communiquée à l'Institut date de l'année 1769 et lui fait le plus grand honneur. Elle a pour but de montrer que par la distillation l'eau n'est point changée partiellement en terre. C'est un fait que beaucoup de gens croyaient à cette époque, et sur lequel

on s'appuyait pour soutenir la théorie des quatre éléments, et l'on avait raison de le faire. Il semblait, en effet, qu'une partie de l'eau s'épaissit, puisque l'on trouvait toujours au fond des cornues un résidu que laissait l'eau la plus pure dès que la chaleur lui avait donné des ailes !

Il fallait une expérience longue, pénible, *intelligente* pour deviner que ce résidu était fourni par le récipient, que l'eau bouillante dissout toujours un peu de la substance du verre, et que ce peu forme le *caput mortuum* dont la présence avait si fort intrigué tous les chimistes qui s'étaient occupés de la matière. Cette expérience suffirait à elle seule pour assurer la gloire de Lavoisier, s'il n'était facile de reconnaître que le jeune académicien en avait puisé l'idée dans les leçons de Rouelle; car, avec une franchise dont il ne devait pas toujours faire preuve, Lavoisier indique d'une façon tout à fait ample et lucide l'histoire de la question qu'il traite. Ajoutons que l'expérience est faite avec un luxe de détail et le soin que Lavoisier a toujours mis dans toutes ses opérations chimiques et autres. Le style possède la clarté et la précision d'un véritable financier de la bonne école, et que l'auteur a mis dans tous ses Mémoires.

A peu près au même instant où paraissait ce travail tout à fait académique, Priestley découvrait l'acide carbonique dans une ville obscure d'Angleterre. Cette *trouvaille* capitale n'était pas le fruit d'un propos délibéré, mais d'une des péripéties de sa vie errante ! En effet, on s'attendait si peu à la découverte des propriétés des airs et des moyens de les recueillir, que le nom de *gaz*, qui leur fut donné un peu plus tard, vient de l'allemand *ghost*, qui veut dire fantôme. Quel contraste avec la stratégie savante du fermier général de France !

XI

Priestley, comme il le dit lui-même avec une naïveté touchante, n'avait en vue que le bien de l'humanité; il voulait doter ses contemporains d'une boisson gazeuse qui pût être excitante et apéritive. Bientôt après, poussé par une logique invincible qu'il semblait prendre plaisir à se cacher à lui-même, le grand philanthrope reconnaissait que l'air vicié, soit par la respiration, soit par la combustion d'une bougie, recouvre sa pureté primitive sous l'influence de la végétation d'une menthe. C'est en se jouant pour ainsi dire, comme délassément à ses travaux philosophiques et théologiques, pour encourager ceux qui *cherchent avant tout le royaume du ciel*, qu'il s'aperçoit que tous les êtres sont rattachés par une chaîne immense, qu'il découvre un secret qui avait échappé à Platon, à Avicenne, à Cardan, à Bayle !

En lui décernant la médaille Coplees, le chevalier Pringle, le président de la Société royale, pouvait dire au grand chimiste homme de bien :

« Vos découvertes montrent qu'il n'est pas dans le monde une seule plante qui croisse en vain. Vous avez montré que depuis le chêne des forêts jusqu'à l'herbe des champs, tous les végétaux sont utiles au genre humain. Les plantes qui semblent n'être douées d'aucune vertu particulière contribuent cependant à entretenir

dans notre atmosphère le degré de pureté nécessaire à notre vie. Que disons-nous, ces plantes vénéneuses elles-mêmes coopèrent à ce bienfait ! »

Pendant que Priestley jetait ainsi les bases inébranlables de sa gloire future, les protecteurs du jeune Lavoisier ne cessaient d'aviser aux moyens de lui assurer un brillant avenir.

Pour être admis dans la compagnie des fermiers généraux, il fallait verser dans les coffres de la ferme la somme de 4,550,000 francs, somme supérieure pour l'époque à celle que représente aujourd'hui le prix d'une charge d'agent de change ! Alors comme de nos jours, il était des accommodements avec le ciel de la finance, quand on avait pour protecteur un conseiller d'État de la section chargée du contrôle et parent du principal organisateur du *Pacte de famine*, à l'aide duquel le fameux abbé Terray faisait affamer la France.

XII

Le jeune Lavoisier fut adjoint à M. Baudon, malgré la répugnance du ministère, qui croyait que les fonctions financières étaient incompatibles avec un fauteuil à l'Académie des sciences. Il est digne de remarque que la nomination de Lavoisier comme fermier général adjoint eut lieu l'année même du renouvellement du bail, entre les mains du scandaleux Julien Alaterre. Elle eut lieu trop tard pour être insérée dans l'*Almanach royal* elle, accompagna la nomination au contrôle de cet abbé impudique et prévaricateur, elle fut le corollaire d'une des hontes du règne trop long du royal ami de la Dubarry et de la Pompadour.

Personne n'a besoin de demander au prix de quelles concessions le fougueux unitaire, l'intrépide ami du peuple, achetait le droit de vivre, la possibilité de continuer ses glorieuses expériences. Mais ce que l'on sait, c'est que l'admirable *Traité des airs* parut avant l'espèce de traduction mal déguisée que Lavoisier se hâta d'en donner en France. Ce qui est certain, c'est que la colère de Priestley fut allumée par le soin avec lequel on cherchait à accaparer la gloire à laquelle il renonçait dans l'intérêt du genre humain tout entier, mais dont il ne voulait pas revêtir un des pharisiens de France.

Priestley connaissait trop bien la malheureuse organisation de notre pauvre pays pour ne point avoir contre les traitants un sentiment de répulsion très-logique. Il savait très-bien que ces exploiters du peuple et du roi étaient au nombre de soixante, possédant chacun un million et demi de francs. Chacun savait en Angleterre, mieux qu'en France, que cette somme de quatre-vingt-dix millions n'avait point été en réalité avancée à l'État, quoiqu'elle servit à faire renouveler les baux. En effet, elle était intégralement représentée par les marchandises, tabacs, sels, etc., que les fermiers généraux avaient en magasin. Mille pamphlétaires échappés de la Bastille, réfugiés des persécutions religieuses, avaient dénoncé les pots-de-vin et autres moyens d'influencer la conscience des *contrôleurs des finances*.

XIII

Certes, les fermiers généraux de Louis XVI étaient des anges en comparaison de ceux du commencement de Louis XV. Lavoisier était sans aucun doute un des plus modérés, *primus inter pares*; mais enfin quel est l'historien qui ne reconnaît que le système de perception des impôts ne fut une des principales causes de la chute de la monarchie française? Croit-on que chacun des soixante traitants se fût fait plus de trois cent mille livres de rente, si la ferme avait usé de ses droits en bon père de famille? L'année qui précéda le renouvellement du dernier bail si funeste à tous ses signataires, la Ferme avait fait arrêter 2,500 hommes, 2,000 femmes, 6,000 enfants, et obtenu des juges royaux plus de 200 condamnations aux galères! Sur 6,000 forçats qui peuplaient alors les bagnes de France, deux mille avaient été enfermés dans cet horrible séjour sur la réquisition des fermiers généraux.

Faut-il ajouter que tout cet appareil judiciaire était employé pour verser dans les coffres de l'État environ douze millions par mois; encore l'État était-il chargé de payer sur ce maigre revenu les employés des finances que les fermiers généraux avaient le droit de nommer parmi leurs créatures, et qui faisaient des finances de l'État la propriété de quelques familles.

Les fermiers généraux n'étaient pas tous également actifs, également habiles, également influents. La majeure partie se contentaient de percevoir les trois cent mille livres de rente qui provenaient de leur part de prise, mais un certain nombre faisaient partie du comité des fermes, prenaient part à toutes les négociations avec les ministres, à la nomination des agents, à la poursuite des délits, à la passation des marchés. Jeune, actif, intelligent, et mis en évidence par ses travaux scientifiques, Lavoisier devait naturellement figurer dans la partie agissante du corps des fermiers généraux. Nous ne devons point être étonnés de trouver son nom attaché à quelques actes qui avaient laissé un grand souvenir dans l'esprit des populations. Faut-il donc s'étonner que le peuple de 1794 l'ait confondu avec les autres victimes des dénonciations de l'ancien receveur des droits d'enregistrement au Port Saint-Paul, le citoyen Gaudot!

XIV

Les anciens avaient plusieurs noms pour désigner la lune, suivant qu'elle se trouvait dans le ciel ou aux enfers. C'est ce qu'il faudrait faire pour rédiger impartialement l'histoire d'un homme dont l'existence a été double, et qui a mené de front les affaires de la ferme générale et celles de la chimie moderne. Mais même alors l'on ne pourrait isoler l'un de l'autre les deux Lavoisier; car la grande position financière de Lavoisier fit de sa maison un centre actif de travail collectif et attira successivement autour de lui une foule de collaborateurs. S'il n'eût été fermier général, on aurait eu Lavoisier plus seul, on aurait mieux pu discerner sa valeur scientifique, sa part personnelle. Sans doute la ferme générale

n'en aurait pas marché beaucoup plus mal, mais la chimie aurait-elle marché aussi bien? Voilà une grave question qui n'a que le défaut de nous paraître insoluble, et que nous ne poserions point par conséquent si nous ne voulions faire comprendre jusqu'à quel point les deux Lavoisier sont solidaires l'un de l'autre.

Une fois installé dans l'administration des fermes générales, Lavoisier devint le Mécène avoué de la chimie, et son hôtel fut bientôt le centre de réunions animées. Ce cénacle de chimistes était d'autant plus recherché, que vers 1765 Lavoisier se maria avec mademoiselle Paulze, fille d'un fermier général excessivement riche, et chargé comme M. Baudon d'un service parisien. Il dirigeait le service de la grande et petite gabelle. Madame Lavoisier était d'un extérieur agréable et d'un esprit distingué. Comme elle n'avait encore que treize ans, Lavoisier acquit sur elle un ascendant absolu. Elle voulut s'associer à ses travaux comme aurait pu le faire un disciple. Non contente de l'aider dans son laboratoire, elle prenait part à ses expériences, écrivait les observations qu'il lui dictait, traduisait et dessinait pour lui. C'est ainsi qu'elle apprit l'art de la gravure pour illustrer le *Traité de chimie* que Lavoisier publia vers 1781, et que la commission de réimpression de ses œuvres a mis en tête de son travail. On ignore pourquoi elle omet de faire mention de cette circonstance touchante, dont peut-être ne se doute-t-elle pas. C'est encore à madame Lavoisier que l'on doit la traduction du *Traité de Korwan* écrit en faveur de phlogistique, et qui fut criblé de notes destinées à soutenir la théorie de la combustion.

XV

Au dix-huitième siècle, les femmes ne dédaignaient pas de prendre leur part des recherches les plus sérieuses, et nous pourrions citer le nom de beaucoup de lettrées dignes d'être citées à côté de madame Lavoisier et de la marquise du Châtelet.

L'histoire de la révolution chimique, que nous cherchons à esquisser, nous fournira le nom d'une femme avec qui madame Lavoisier a dû se trouver bien des fois en contact, peut-être souvent en rivalité! C'était mademoiselle Poulet, veuve d'un conseiller à la table de marbre des états de Franche-Comté, et femme du célèbre Guyton de Morveau, l'inventeur de la nomenclature chimique dont tant de gens font injustement honneur à Lavoisier lui-même. On doit à cette dame la traduction des œuvres de Scheele, livre précieux par la multitude d'observations et d'expériences dont il est chargé.

La femme de Lavoisier, qui avait toujours montré pour lui le plus vif attachement, ne se laissa point détourner de ses devoirs par la loi qui éloignait de Paris, comme suspects, les parents des personnes sous la main de la Justice révolutionnaire. Elle accourut pour essayer de le sauver, mais ses efforts furent aussi impuissants que ceux de nombreux amis qui cherchèrent à sauver le fermier général au nom de la chimie reconnaissante.

Après l'exécution de Lavoisier, sa femme vécut à Paris dans une retraite absolue, et protégée par le dévouement d'un vieux domestique. Elle prit sans doute une part aux

démarches que firent les parents des fermiers généraux, exécutés en mai 1794, pour obtenir la condamnation du représentant Dupin, qui avait provoqué leur renvoi devant le tribunal révolutionnaire, mais ce représentant n'eut pas de peine à établir qu'il n'avait agi de la sorte qu'à la suite d'une longue instruction, dans laquelle le comité de salut public lui-même se trouvait engagé. N'avait-il pas fait tout ce qu'il pouvait en faveur des financiers rassemblés dans l'hôtel des Fermes, en faisant élargir les trois adjoints qui n'avaient pas pris une part directe à la passation du dernier bail ?

Le représentant Dupin rentra dans la vie privée, et ne fut plus inquiété depuis lors pour la part qu'il avait prise à ce tragique événement.

collection de ses mémoires, qu'elle fit précéder d'une introduction non signée, écrite avec beaucoup de sobriété et de distinction. Cette même année, elle épousa en secondes noces le fameux comte de Rumford, aussi célèbre par ses expériences que par son originalité. Mais ce ne fut pas sans avoir fait insérer dans le contrat de mariage une clause en vertu de laquelle elle continuait à conserver le nom de Lavoisier.

Quand la veuve de Lavoisier devint madame de Rumford, elle avait quarante-sept ans, et son mari cinquante-deux seulement. C'était un des plus grands originaux de son temps, tout entier à ses expériences, pesant ce qu'il mangeait et ce qu'il buvait, ne faisant aucun mouvement sans avoir consulté son baromètre, son chronomètre et



Lavoisier dans son laboratoire. (Page 190, col. 1.)

On peut même dire que l'exécution des fermiers généraux ne fut pas un des griefs les plus aimèrement reprochés à Fouquier-Tainville, lorsqu'il fut accusé à son tour.

La haine qui s'était accumulée contre les gens de finances par tant des mesures iniques était trop enracinée pour que l'histoire de la France monarchique ne fût pas considérée comme complice des dénonciateurs et des exécuteurs.

XVI

Madame Lavoisier commença à reprendre son rang et sa fortune dès l'avènement du Directoire exécutif. Son salon devint le point de réunion d'un grand nombre de savants qui avaient connu son mari, et qui avaient partagé ses doctrines. N'ayant pu le sauver, elle entreprit du moins de sauver sa gloire. Elle publia, dès l'année 1805, une

son thermomètre. Madame Lavoisier ne put s'accommoder à cette vie en quelque sorte mécanique. Elle eut des scènes nombreuses et violentes dans son nouveau ménage, qui contrastait si singulièrement avec celui de l'Arsenal. Aussi, dès 1805, intervint entre les deux époux une séparation amiable. Après cet incident, madame Lavoisier continua à ouvrir ses salons, qui furent pendant plus de vingt ans encore une espèce de terrain neutre, où se rencontraient les personnages des différentes opinions et les savants de diverses écoles. M. Guizot, qui les avait fréquentés, publia une notice sur madame Lavoisier, quelques années après sa mort, qui arriva en 1836.

XVII

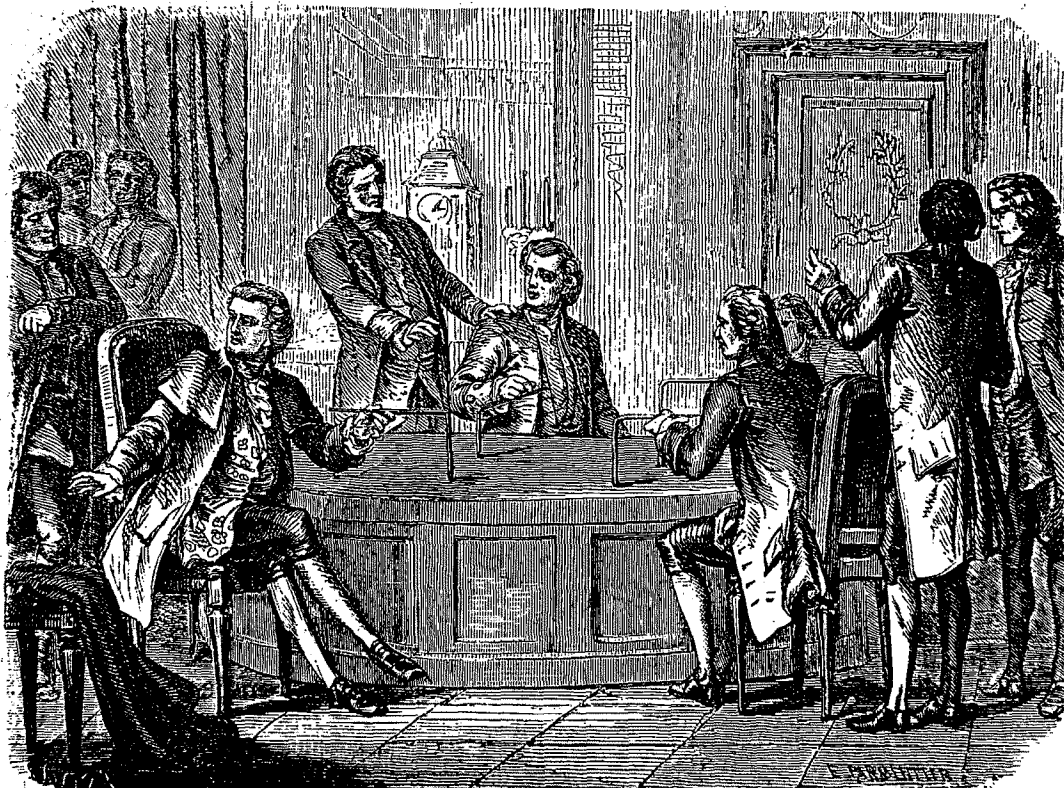
Madame Lavoisier mourut presque subitement, à l'âge de soixante-dix-huit ans. La veille, elle avait encore

présidé aux réunions qui avaient lieu chez elle, presque sans interruption, depuis l'année 1774, c'est-à-dire pendant près de soixante années consécutives.

Bien avant que Lavoisier ne s'installât dans ses magnifiques appartements de l' Arsenal, ses salons étaient déjà devenus le centre de réunions brillantes. Sa fortune et la présence d'une femme gracieuse attiraient une foule de novateurs plus ou moins téméraires dans ce cénacle, où l'on battait en brèche les dogmes de la science officielle. Ces circonstances ont permis à Lavoisier de toucher dans une courte carrière, quoique commencée de bonne heure, à tous les problèmes qui se sont agités de son temps, et à ses panégyristes de lui faire honneur de tout ce qui s'était fait de grand autour de lui dans le monde.

ment si l'on s'avisait de croire que Lavoisier fût exempt de ce que l'on pourrait appeler les faiblesses intellectuelles de la caste savante. Nous ne pouvons nous empêcher d'en citer une preuve que M. Dumas a omis de citer, quoiqu'elle se trouve tout au long dans le journal de physique de Rozier, où nous l'avons découverte.

Un pauvre curé d'une campagne du Maine annonce à l'Académie que ses paroissiens ont vu tomber du ciel une pierre pesant 7 livres, le 13 septembre 1768. Des témoins dignes de foi ont entendu le bruit que faisait le corps en éclatant dans l'air, ils ont aperçu le profil de la trajectoire, ils se sont aperçu que la pierre était brûlante, et ils ont pris la fuite en supposant que le diable seul pouvait produire une pierre pareille; ils sont revenus et ont pu examiner à loisir ce fragment qu'il



Le baquet de Mesmer. (Page 205, col. 1.)

La victoire obtenue par la théorie de la combustion, par exemple, ne fut point obtenue sans difficultés. En effet, au moment où un concours de circonstances, dont quelques-unes ont été conservées, conduisit Lavoisier

à la mettre en avant, l'Académie des sciences était plus fortement attachée à la doctrine de Stales, qu'elle ne le devait être plus tard à celle de Lavoisier. Elle la croyait, de bonne foi, éternelle, comme elle avait fait, un siècle plus tôt, de la théorie de Descartes, comme elle devait le faire, un siècle plus tard, de celle du vide et du refroidissement.

XVIII

Le jeune académicien eut donc à lutter contre ses confrères arriérés. Cependant on se tromperait grossière-

ment présente à l'inspection des savants... Mais l'usage que l'Église avait fait des miracles avait rendu le cas suspect aux encyclopédistes. Que font nos trois académiciens? Après avoir rédigé un rapport dans lequel les circonstances que nous avons rapportées sont racontées de la façon la plus minutieuse, ils procèdent à l'analyse chimique. Cette analyse leur constate que la pierre était en grès parsemé de pyrite martiale et n'offrant aucune analogie avec les pierres du voisinage. Quelles vont être leurs conclusions? Les trois académiciens vont déclarer solennellement que cette pierre n'est point tombée du ciel, mais qu'elle existait cachée par le gazon, à l'endroit où un coup de foudre est venu s'abattre. Ce coup de foudre a fait sortir de terre la pierre que les braves paysans y ont vue tomber! et par le choc il l'a portée à l'incandescence!

XIX

Du reste, les trois savants étaient certainement très-sincère. Ils portèrent même la bonne foi jusqu'à un héroïsme bien peu académique. En effet, ils ajoutent : « Nous ne devons point laisser ignorer une circonstance assez singulière. M. Morand fils nous ayant remis une pierre qui avait été ramassée dans les environs de Coutances, à près de cent lieues de distance, et que l'on prétendait également tombée du ciel, nous avons analysé cette pierre, et elle s'est trouvée à peu près de la même nature que celle de l'abbé Bachelay; c'est de même un grès parsemé de pyrite martiale. Mais nous ne croyons pas que l'on puisse en conclure autre chose, sinon que c'est sur des pierres que le *tonnerre tombe de préférence*. » C'était seulement vingt-deux ans après ce singulier verdict que l'averse de l'*Aigle* obligeait M. Biot à donner un démenti à cette étrange commission si peu clairvoyante. Est-il superflu de faire remarquer que la théorie des étoiles filantes, si singulièrement dédaignée par Lavoisier, préparait peut-être la plus radicale des révolutions que l'astronomie ait jamais eues à subir ?

Lavoisier fit en général preuve d'une très-grande clairvoyance, et l'on doit dire qu'on le vit s'attacher avec beaucoup de sens aux questions qui avaient de l'avenir. C'est même cette circonstance, plus que son propre génie, qui a contribué à sa gloire. On peut ajouter, comme nous le verrons plus tard, qu'il fut plutôt la *mouche du coche de la chimie*, qu'un des robustes chevaux qui tirèrent le char embourbé dans l'ornière des quatre éléments !

XX

Quelques années après l'entrée de Lavoisier aux affaires, le duc d'Aiguillon, qui avait remplacé Choiseul, exprima, dit-on, à M. de la Galisière, l'intention de donner à son jeune parent une place de maître des requêtes au conseil du roi. Plus tard il eût été intendant des finances, peut-être eût-il été appelé au ministère, si la mort heureuse du roi n'eût délivré la France des Maupeou et des Terray, ces fléaux des derniers jours d'un règne flétri par l'histoire.

Lavoisier avait incontestablement un grand esprit d'ordre et de méthode, que nous ne pouvons mieux comparer qu'à celui de Cuvier. Mais Cuvier, dépourvu de fortune personnelle, et vivant dans un temps fécond en apostasies, donna au vulgaire un spectacle plus démoralisant encore Cent fois ! Mille fois peut-être, valait mieux Lavoisier, fermier général, que le grand géologue, conseiller d'État remarquable par sa servilité, et censeur ordinaire de S. M. le roi de France !

... Lavoisier appartenait à cette école d'administrateurs, qui ressemblent à Caussidière en ce sens que, comme le préfet de police du Gouvernement provisoire, ils savent faire de l'ordre avec du désordre. Mais ils en diffèrent *toto calo*, parce que la régularité qu'ils établissent au milieu du désordre et de la corruption ressemble à celle que l'économiste d'une bande de brigands pourrait mettre dans le partage des parts de prise.

Par eux-mêmes on ne peut dire qu'ils soient prévaricateurs. Ils se plaindraient même au milieu d'une atmosphère relativement honnête. Aussi ne nous apercevons-nous pas que l'avancement de Lavoisier fût compromis par la chute des amis de la Dubarry, quoiqu'il ait dû naturellement concevoir quelques craintes en voyant disparaître devant la colère et le mépris publics ceux qui l'avaient fait éclore, et qui avaient en quelque sorte couvé sa grandeur.

XXI

Turgot essaya de nettoyer les écuries de l'Augias couronné, qui s'en allait pourrir à Versailles. Il appela Lavoisier à la régie des poudres et salpêtres, et à la direction de la poudrerie impériale établie à Essone, près de Corbeil. Le but que Turgot se proposait de réaliser par cette nomination était triple. Il voulait augmenter le revenu public en mettant un terme au gaspillage scandaleux dont la loterie des poudres et salpêtres était le prétexte. Il avait hâte de débarrasser les populations du fardeau que le droit de visite, laissé aux salpêtriers, faisait peser sur toutes les familles. Enfin il cherchait à améliorer la fabrication de la poudre, qui avait fatalement dégénéré entre les mains des monopoliseurs. Turgot parvint à guérir radicalement les deux premiers de ces maux, à la faveur d'une gestion honnête et intelligente. S'il avait pu opérer une pareille transformation dans les autres branches du revenu public, la monarchie française était sauvée peut-être. Mais que pouvaient les efforts d'un homme qui, loin de deviner le futur régime parlementaire, ne croyait même pas que les Français pussent être assez éclairés pour délibérer utilement sur leurs intérêts ! Lavoisier parvint bien à améliorer quelque peu la fabrication de la poudre française, mais il fallut de nouveaux efforts pour mettre nos armées en mesure de lutter contre la coalition. Berthollet et Guyton de Morveau eurent plus tard à faire de grands efforts. C'est peut-être à la terrible explosion qui coûta la vie à plusieurs personnes, et dont la raison ne put être découverte, que cette partie des travaux de Lavoisier dut la majeure partie de son retentissement.

Depuis la découverte de Volta, on a trouvé le moyen de produire des chaleurs d'une intensité inouïe. Mais il ne faut pas croire que les anciens chimistes fussent dépourvus de tout appareil susceptible de produire une chaleur plus grande que celle des fourneaux. Les miroirs ardents, qui ont la propriété de condenser les rayons du soleil avec une si merveilleuse facilité, étaient connus des anciens dès le temps d'Archimède. S'il faut même ajouter foi aux récits des historiens, leur habileté à s'en servir était beaucoup plus grande que la nôtre, car l'illustre Syracusain aurait réalisé des effets que nul astronome de nos jours ne se chargerait de produire. Quelques années avant l'époque où Lavoisier entra à l'Académie des sciences, M. de Buffon avait eu l'idée de s'assurer par lui-même de la possibilité physique du récit des anciens chroniqueurs. Il construisit un miroir ardent qui fut loin de réaliser les expériences de Trinacrie, mais il mit le feu

à des morceaux de bois situés à trente ou quarante pieds de distance de la lentille.

XXII

On ne put faire usage de cette machine dans les guerres que se firent les souverains d'alors. Frédéric le Grand, qui introduisit bientôt une nouvelle tactique, dédaigna les grandes lentilles de verre, malgré les échelons que M. de Buffon avait inventés pour diminuer la masse. Mais les académiciens de Florence, de l'Académie d'*et Ci-mento*, à laquelle on devait tant d'expériences curieuses, eurent l'idée de placer un diamant du grand-duc de Toscane au foyer d'une lentille.

Le diamant avait été déclaré par Newton une substance éminemment combustible à cause de sa grande réfringence. D'un autre côté, Stohl et les adeptes de la théorie du phlogistique le considéraient comme étant du phlogistique presque pur, cristallisé pour ainsi dire. Aussi un cri d'enthousiasme s'éleva-t-il de toutes les parties de l'Europe civilisée, quand l'on put annoncer que les diamants du grand-duc de Toscane avaient disparu sans laisser aucune trace de leur présence, escamotés par un faisceau de lumière, sous les yeux d'un grand nombre de spectateurs.

Lavoisier ne pouvait dédaigner une expérience qui était propre à attirer l'attention sur ceux qui la réaliseraient à Paris, et qui n'était accessible qu'aux savants grands seigneurs. Aussi ne sera-t-on pas étonné d'apprendre qu'il y revint à deux reprises différentes. La première c'était avec Macquer, son ancien professeur, et la seconde avec un des princes de la finance. Cette seconde expérience, la plus éclatante de toutes, eut lieu dans les jardins du palais de l'Infante, un peu après la fameuse séance où d'Alembert reçut le roi Gustave à l'Académie des sciences et prodigua au jeune successeur de Gustave-Adolphe toutes les fleurs de son éloquence.

L'associé principal de Lavoisier dans cette grande expérimentation, n'était pas un moindre personnage que Trudaine, intendant des finances, fils d'un autre intendant, lequel était fils d'un prévôt des marchands, célèbre en 1694.

Les financiers, analogues aux chevaliers de l'ancienne Rome à la veille de l'explosion de l'ère des Césars, avaient alors possession d'état. On reconnaissait une véritable noblesse de finance, qui ne le cédait guère à la noblesse de robe, ou même à la noblesse d'Église. Elle ne s'éclipsait que devant la noblesse d'épée, laquelle, dans tous les pays du monde, a toujours eu évidemment la préférence.

XXIII

Trudaine avait donc tout ce qu'il fallait pour figurer avec éclat au nombre de ces grands seigneurs que l'Académie s'attachait sous le nom d'honoraires. Ces honoraires sont remplacés par les associés libres de nos jours, qui ont hérité de leurs défauts plus que de leurs avantages, et qui, assez peu connus par leurs travaux personnels, le sont beaucoup moins par l'appui pécuniaire

qu'ils donnent aux sciences; mais la remarque que l'on peut faire sur les honoraires s'applique en quelque sorte à toutes les parties de l'ancienne organisation académique. Vainement les pouvoirs académiques ont-ils voulu reconstruire l'Institut national sur des bases dignes du siècle, les événements politiques et la complicité des savants ont produit une transformation si profonde, que la nouvelle institution est devenue fort semblable à sa devancière. La seule différence peut-être est que les défauts ont été en quelque sorte exagérés, et que les qualités ont semblé disparaître. Mais revenons au miroir ardent.

La lentille qui servait à condenser les rayons solaires était formée par deux glaces courbes de huit pieds de rayon et de huit lignes d'épaisseur. Ces deux glaces se rejoignaient par leur biseau et étaient retenues par un cercle de cuivre. Leur intérieur était occupé par un vide lenticulaire de quatre pieds seulement de diamètre, ayant au centre six pouces cinq lignes d'épaisseur, et pouvant renfermer quatorze pintes d'eau ou d'alcool. Les expérimentateurs préféraient ce dernier liquide, qui n'était pas exposé à geler comme l'eau, et qui est du reste doué d'une réfringence notablement supérieure.

Cette lentille avait été montée avec beaucoup de soin sur une espèce de chariot que l'on faisait tourner autour d'une espèce de point fixe pour suivre le soleil. Un seul homme pouvait produire sans effort ce mouvement, même quand la plate-forme aurait été chargée de dix personnes.

En découvrant seulement une zone de six à sept lignes le long de la circonférence, on obtenait une lumière assez modérée pour que les yeux pussent impunément la regarder. Il était alors facile de voir que les rayons violets se croisaient à neuf pieds quatre pouces du centre de la lentille, et les rouges à plus de dix pieds trois pouces. Il en résulte que l'aberration de réfrangibilité était de près d'un pied. En concentrant les rayons lumineux à l'aide d'une seconde lentille, les opérateurs ont obtenu la fusion du cuivre et de l'argent. Un écu de trois livres était mis en fusion l'hiver en quelque chose comme trois secondes de temps.

XXIV

La description de ce bel appareil fut présentée dans la séance publique du 12 novembre 1774, en même temps qu'un important mémoire sur la calcination de l'étain dans des vaisseaux fermés, sur lequel nous devons appeler l'attention de nos lecteurs.

On savait depuis longtemps que les métaux calcinés dans des vaisseaux fermés augmentent de poids dans une proportion notable. Bayle, qui connaissait le fait depuis de longues années, avait déclaré que cette augmentation de poids provenait de la matière du feu se concentrant dans l'intérieur du métal et se combinant avec lui; mais les physiciens orthodoxes ne pouvaient adopter cette opinion, que les savants de nos jours ont à peine le droit de trouver ridicule. En effet, ne sait-on pas que chacun admet de nos jours que l'éther fluide impondérable pénètre l'intérieur de tous les corps, et par consé-

quent peut se jouer librement à travers la substance du verre!

D'autres, partisans de la théorie du phlogistique, déclarèrent un peu plus tard que ce fait était tout naturel. Le phlogistique étant un fluide qui avait la propriété de diminuer la pesanteur des corps, quoi de plus simple, de plus naturel que l'augmentation de poids des cendres qu'il abandonnait?

Lavoisier fit dans cette occasion un usage très-habile de la balance. Il démontra que le poids de la cornue n'avait pas varié d'un atome pendant la combustion. Il en résultait que les éléments matériels pesants s'étaient groupés d'une manière nouvelle. Aucune substance pesante n'était venue à travers le verre, comme le vou-

Pour Stahl, la chaleur et la lumière étaient mises en évidence à la suite d'une espèce de mouvement moléculaire produit par l'émission du phlogistique. L'air exerçait une espèce de pression ou d'action mécanique sur les molécules de ce corps, qui s'y répandait en produisant de la flamme ou de la simple chaleur; ces manifestations étaient d'intensité différente, suivant que le phlogistique s'élançait en plus ou moins grande abondance. C'est donc en réalité la théorie du phlogistique qui a précédé rationnellement la grande doctrine de la transformation des forces naturelles. Quant à celle du calorique, elle ne peut prétendre au même honneur. Mais il se produisit en ce moment à Paris des événements qu'il est nécessaire de connaître pour la comprendre.



Salon de Lavoisier à l'Arsenal. (Page 201, col. 1.)

lait Bayle, et aucune substance susceptible de diminuer le poids ne s'était enfuie, comme le disait Fourcroy.

Quelque pressé que nous le puissions être par l'espace, nous ne pouvons nous empêcher de dire quelques mots de l'inventeur de la théorie que Lavoisier a détruite.

Stahl avait sur son heureux successeur l'avantage d'être en même temps qu'un grand chimiste un illustre médecin. Aussi hardi novateur dans la science de la vie que dans celle des combinaisons chimiques, on peut le considérer comme le chef de l'École vitaliste que Barthéz fonda à Montpellier avec tant d'éclat.

Chimiste avant tout, Lavoisier fait de la fermentation un appendice de la combustion. Au contraire, Stahl, toujours médecin, faisait de la combustion une espèce de fermentation. Il eut le génie de reconnaître que la fermentation est produite par une simplification des corps; il en crut pouvoir déduire que le feu est dû à un dédoublement de la substance brûlée.

XXV

Au commencement de 1778, un médecin allemand vint s'établir à Paris, prétendant avoir découvert un agent naturel totalement inconnu aux hommes de l'art et aux physiiciens, susceptible de flux et de reflux, qui s'introduisait plus ou moins abondamment dans la substance des nerfs et les affectait d'une façon toute particulière. « Le magnétisme animal, disait Mesmer, peut être accumulé, concentré, transporté sans le secours d'aucun corps intermédiaire. Il se réfléchit comme la lumière; les sons musicaux le propagent et l'augmentent. »

Quelque temps après son arrivée à Paris, l'inventeur du magnétisme se mit en rapport avec l'Académie de médecine, qui refusa d'examiner les procédés nouveaux, et qui poussa même l'intolérance jusqu'à se mettre en mesure de chasser de son sein un de ses membres, cou-

pable de s'être associé à l'homme qui venait réclamer son jugement.

Cependant les scènes qui se passaient chez Mesmer et chez Deslon, le docteur de Sorbonne persécuté par la Faculté, l'enthousiasme de quelques disciples connus du monde savant, tels que le père Hervé et Court de Gebelin, obligèrent le gouvernement à intervenir. Le gouvernement nomma une commission spéciale composée de membres de l'Académie des sciences et de membres de l'Académie de médecine. Parmi les premiers on remarquait Bailly, Franklin et Lavoisier; parmi les autres nous ne citerons que le fameux docteur Guillotin : ce fut ce philanthrope qui dirigea principalement les expériences à l'aide desquelles, dit le rapport de Bailly, fut

gnétisés à leurs différentes résidences. On annonça à un jeune homme que Deslon avait magnétisé un arbre du jardin de Franklin; il tomba en extase, mais sous un arbre autre que celui qui avait été magnétisé. L'arsenal ne voulut pas rester en arrière de Passy. De l'eau magnétisée fut ingérée par des somnambules sous les yeux de madame Lavoisier, sans produire le moindre effet. Au contraire, de l'eau naturelle fit tomber des sujets en catalepsie. Jumelin produit les mêmes effets que Deslon sans s'assujettir aux distinctions que Deslon et Mesmer considéraient comme nécessaires. Enfin Berthollet, qui avait suivi pendant quelque temps comme adepte les cours de Mesmer, déclara hautement que tout est mensonge et supercherie dans ses assertions. Nous n'avons



Lavoisier refuse le poison que lui offre un ami. (Page 208, col. 1.)

démontrée l'inanité des prétentions de Mesmer. Non contents de ces épreuves, les commissaires aidèrent à étudier sur eux-mêmes les effets momentanés du magnétisme; mais en usant d'une *précaution importante*, dit Bailly, très-importante en effet, puisqu'elle ne tend rien moins qu'à neutraliser l'effet de la méthode.

« Il n'y a point d'individu, dans l'état de la meilleure santé, qui, s'il voulait écouter attentivement tout ce qui se passe au dedans de lui, ne sentit une foule de mouvements et de variations, soit de douleur infiniment légère, soit de chaleur dans différentes parties de son corps. *Le premier soin des commissaires* a été de ne pas se rendre trop attentifs à ce qui se passait en eux! » Singulière épreuve pour juger de l'efficacité d'un procédé qui s'adresse surtout à l'imagination.

Non-seulement les commissaires se mirent inutilement dans le baquet de Mesmer, mais on conduisit des ma-

point ici la prétention de prendre la défense du magnétisme, nous nous bornerons à faire remarquer que le seul naturaliste qui fût membre de la commission refusa de signer le rapport de ses confrères.

Ce naturaliste n'était autre qu'Adrien de Jussieu, le célèbre auteur de *Genera Plantarum* et de la distinction en familles naturelles qui domine actuellement dans la France. « On doit admirer certainement, dit Bertrand dans son *Histoire du Magnétisme*, ce qu'il fallut d'indépendance à ce savant pour se séparer de toute la science officielle, et déclarer courageusement que certains faits lui paraissaient dus à une influence autre que celle des forces reconnues par les encyclopédistes. »

XXVI

Lavoisier, qui avait déclaré à plusieurs reprises que le magnétisme est un effet de l'imagination, se servit

à sa manière du fluide universel de Mesmer, lequel appliqué à la physique n'est autre que le calorique. Il considère les molécules élémentaires des corps comme obéissant à deux forces, le calorique qui tend à les écarter, et l'attraction qui tend à les rejoindre. Comme celui de Mesmer, le fluide de Lavoisier est répandu partout dans la nature, il peut se combiner avec les corps qu'il pénètre sans donner naissance à des effets extérieurs appréciables. De là vient toute la théorie du calorique latent. La communication du calorique a lieu d'un corps à l'autre au moyen de la conductibilité. Cette quantité de chaleur, qui ne peut se combiner et qui reste à l'état libre, se communique de proche en proche. Suivant que les corps prennent ou retiennent une plus grande quantité de calorique, ils sont à l'état solide, à l'état liquide ou à l'état gazeux. Lavoisier chercha à appliquer les méthodes de mesure à l'étude des quantités de chaleur nécessaires pour les différents états. Ces expériences furent faites avec Laplace, mathématicien dont la renommée était déjà considérable, et qui devait encore grandir.

Il est impossible de ne pas remarquer ici que la théorie du calorique de Lavoisier est elle-même celle qui a permis à l'auteur de la *Mécanique céleste* de couronner son édifice. C'est l'écoulement constant et progressif de ce fluide dans les espaces infinis qui produit l'organisation du monde. Tous les corps faisaient partie d'une nébuleuse dans le sein de laquelle les éléments nageaient à l'état confus. C'est en se débarrassant progressivement du calorique que la vie a pu s'établir et qu'elle règne encore. L'organisation ne domine que pendant le court espace de temps qui sépare le trop grand froid de la trop grande chaleur.

Newton s'était aperçu que son horloge ne pouvait toujours marcher, il avait supposé qu'à côté de l'horloge se trouvait l'horloger pour la remonter toutes les fois qu'il est nécessaire. Les encyclopédistes et Laplace semblent avoir supprimé l'horloger.

Cependant, en y regardant de près, on voit que le système de Laplace a également une fuite. Il perd le calorique qui s'évapore dans les espaces infinis. Ceci a fait dire à un plaisant que Laplace n'a pas besoin d'un mécanicien, mais d'un chauffeur, pour rendre à sa boule la chaleur qu'elle a perdue!

XXVII

On conçoit facilement qu'un aussi grand changement que celui qui était opéré par les théories nouvelles ait produit de grandes résistances de la part des savants en possession d'état. Presque tous les chimistes et les physiiciens ont commencé par attaquer les idées émises par l'école de Lavoisier. Mais la découverte de la décomposition de l'eau achéva de convaincre les chimistes qu'il était nécessaire de modifier profondément les idées admises, et un engouement général trop grand sans aucun doute, comme nous allons le voir, succéda à d'injustes préventions. Berthollet, un des plus ardents défenseurs du phlogistique, se convertit avec éclat, comme nous l'avons vu plus haut; mais, par une circonstance bizarre, il appuya sa conversion précisément sur le corps qui

devait faire éprouver à la chimie de Lavoisier une transformation radicale. En effet, entraîné par son ardeur de néophyte, il disait que le chlore est l'oxyde d'un radical inconnu, et se servit de cette fausse analyse d'un corps simple, rival de l'oxygène, pour faire croire à Guyton de Morveau que, comme le voulait la doctrine de Lavoisier, toutes les combustions étaient le fruit d'une oxydation.

Lorsque l'illustre Cavendish publia ses immortelles *Expériences sur la décomposition de l'eau*, Lavoisier se hâta de faire des expériences à l'aide desquelles il essaya d'éclipser la gloire du vrai grand seigneur, qui avait dit adieu au monde afin de se donner tout entier à ses travaux, et qui, maître d'une fortune immense, s'était condamné à l'existence d'un anachorète pour ne point être distrait de l'étude de la nature. Mais la réputation de ce personnage étrange n'était à la merci de personne. Lavoisier fut obligé de faire amende honorable et de signer un Rapport, publié en 1750, dans lequel il reconnaissait que ses expériences n'étaient que de belles vérifications des faits découverts par son rival.

XXVIII

Que ces tentatives répétées de Lavoisier, pour acquérir une gloire de mauvais aloi, ne nous le fassent pas juger trop défavorablement; car ce ne sont pas, après tout, des esprits ordinaires ceux qui sentent l'ambition de briller par la science, quand la fortune leur sourit. Peut-être n'aurions-nous point montré avec tant d'insistance les faiblesses de Lavoisier, si l'on n'avait essayé de l'élever sur un piédestal, en dehors de toute proportion avec sa taille et sa valeur.

Le rapport qui fut présenté à l'Académie des sciences en 1787 pour l'établissement d'une nomenclature chimique fut précédé de quelques pages signées par Lavoisier. C'est en effet chez Lavoisier que cette nomenclature fut établie par une espèce d'académie libre composée de ses collaborateurs; nous avons essayé de représenter les conférences auxquelles elle donna lieu, dans le salon de l'Arsenal, auquel madame Lavoisier présidait avec sa grâce habituelle. Mais l'idée mère de cette réforme appartient à l'illustre Guyton de Morveau, qui était venu à Paris quelques années auparavant pour la faire triompher, et qui y travailla pendant quelques années avec le plus grand zèle et la plus grande habileté.

Encore une fois, nous ne saurions trop nous élever contre cette manière commode de faire des grands hommes, en immolant à leur gloire la réputation d'une multitude d'hommes intègres, modestes et laborieux. Prenez à Guyton sa nomenclature, à Priestley son oxygène, à Cavendish sa décomposition de l'eau; pilez de la même manière Messier, Bertholon, Beccaria; laissez dans l'ombre le rapport des aérolithes, le mur d'enceinte, la mouillade du tabac, la ferme générale, et vous aurez un colosse de science et de vertu! La nation aurait dû adorer ce Christ de la chimie, ce révélateur de la balance. Ils sont pires que les soldats d'Hérode et celui du Calvaire ceux qui l'ont envoyé à l'échafaud révolutionnaire.

Un avantage inappréciable sortit en quelque sorte tout

à coup de l'adoption de cette nomenclature Guytonienne. Les chimistes furent obligés de classer les corps dont ils s'occupaient et de les envisager sous un jour tout nouveau. On put présenter des espèces de tableaux systématiques dans lesquels les propriétés des corps se trouvaient condensées. La forme emporta même le fond, et l'on peut dire que cette langue nouvelle fut l'instrument le plus puissant des victoires de la théorie de la combustion. Il y a dans l'histoire des sciences de curieuses péripéties. Guyton de Morveau avait inventé la nomenclature chimique sans aucune espèce d'idée préconçue sur la nature des corps. Elle aurait convenu également aux orthodoxes phlogistiques, aux élèves de Priestley, aux adeptes de Kerneau, à ceux de Lavoisier, etc., etc. Dans le *Journal de Physique* de 1782, Guyton publia une symbolique universelle. C'est Lavoisier qui s'en empara et qui s'en sert pour terrasser, au moins temporairement, tous ses adversaires. Il fallut cinquante ans à la chimie pour revenir de ce coup d'État qui produisit, il faut l'avouer, des découvertes de toute nature.

XXIX

Black, l'inventeur des gaz, rend ses armes. Cavendish, l'auteur de la décomposition de l'eau, ne défend plus le phlogistique. Kerwan écrit un livre en forme de *confiteor*. Klaproth, Volta, Spallanzani, Proust sont saisis d'un ardent prosélytisme. Les séances des écoles normales et la création de l'École polytechnique, fruits légitimes de la grande révolution, créèrent des apôtres de la doctrine de l'oxygène. Elle fit le tour de l'Europe dans les bagages de nos officiers des armes savantes. Elles entrèrent à Berlin, où les phlogisticiens avaient brûlé un mannequin représentant Lavoisier. Rien n'égalait alors la gloire de la chimie française, qui eut même la satisfaction de sauver la patrie en apprenant à fabriquer le salpêtre! De même que la Convention avait décrété la victoire, l'Empire put ordonner la fabrication de la soude artificielle et du sucre de betterave, nécessaires pour compléter son système continental. Cependant avait-il tort ce grand Priestley qui faisait retentir de ses plaintes les deux hémisphères, qui, proscrit à cause de son amour pour la France, écrivait aux conseils législatifs de France en faveur du phlogistique? Était-il un simple rêveur le savant et sagace de Luc, qui refusait d'abandonner les conclusions premières de Cavendish, et qui croyait toujours que, dans la décomposition de l'eau, l'électricité modifiait l'état des corps?

Nous ne pouvons nous empêcher de remarquer ici que l'école du phlogistique préparait les travaux de l'école de Berzélius. Petit à petit l'oxygène était ramené au rôle que lui assigne la nature, la confiance dans la réalité de la simplicité des corps se trouvait diminuée.

Le tableau que nous traçons des travaux de Lavoisier serait trop incomplet si nous ne parlions d'une entreprise à laquelle il prêta un concours efficace. Nous devons parler de l'établissement d'un système de poids et mesures commun à tous les peuples du monde. Aucun des savants qui ont mis la main à cette grande création réellement

humanitaire ne doit être excepté de la reconnaissance publique; car rien de plus utile peut-être n'a été tenté pour supprimer les obstacles que le despotisme a accumulés pour entraver les communications des différents peuples de la terre.

Il est vrai que le rapport que l'Académie des sciences adopta dans sa fameuse séance du 11 mars 1791 sur le choix d'une unité de mesure fut fait en dehors de Lavoisier par Borda, Lagrange, Monge et Condorcet; mais Lavoisier fut chargé de procéder avec Haüy à la détermination du maximum de densité de l'eau, élément indispensable pour la détermination des mesures projetées. Il avait en outre fait partie de la commission qui demanda dès le 27 octobre 1790, à l'Académie des sciences, de déclarer qu'une refonte générale des monnaies devait avoir lieu sur la base d'un alliage décimal.

Cette partie des travaux de Lavoisier a laissé certainement quelques traces, mais il est à regretter qu'aucun historien ne se soit attaché à raconter les dramatiques et émouvantes circonstances dans lesquelles eut lieu la détermination des bases du *système des poids et mesures*.

On a beaucoup écrit sur la Révolution, mais l'on a très-peu écrit sur l'histoire des sciences pendant la Révolution française, comme si l'esprit scientifique n'avait pas pris la part la plus glorieuse à tous les événements qui ont étonné le monde.

Ne peut-on pas dire sans exagération que cette grande commotion fut provoquée par le désir d'organiser de toutes parts, et sur des bases réellement scientifiques, les bases de la société française? Que d'hommes illustres par leurs travaux personnels, comme Monge et Carnot, ou par leur amour de la science, comme François de Neufchâteau, n'ont pas touché au gouvernement de la cité sans cesser de manier la cornue du chimiste ou le crayon du géomètre! A-t-on oublié que nous devons à la Révolution française l'exploration scientifique de l'Égypte, l'organisation des télégraphes, des premiers corps de ballonniers, des expositions de l'industrie, et une foule de tentatives honorables? En outre, n'est-ce point la Révolution française qui s'est efforcée de recruter un Institut national digne de présider aux travaux scientifiques d'un peuple libre et intelligent? N'est-ce point aux réactions politiques que sont dues les atteintes que le système des poids et mesures et l'organisation de l'Institut ont éprouvées?

XXX

Nous n'attristerons pas nos lecteurs par le récit du procès et du supplice de Lavoisier. Nous n'avons pas caché les circonstances qui ont contribué à amener ce tragique dénouement; mais nous reconnaitrons bien haut que Lavoisier persécuté est devenu digne des sciences qu'il a cultivées. On l'a vu se livrer lui-même à une mort certaine pour épargner le malheureux portier de l'Institut qui lui avait offert un asile au péril de ses jours. Détenu avec ses collègues dans l'hôtel des Fermes, qui leur appartenait encore, on le vit soutenir leur courage. C'est lui qui fut chargé du triste soin de leur apprendre

la fatale nouvelle que le tribunal révolutionnaire, c'est-à-dire l'échafaud, les attendait ! Comme on lui offrait du poison pour se dérober au supplice, on le vit refuser avec indignation, disant peut-être à l'ami qui lui conseillait de

pouvions donner libre cours à nos sentiments personnels sans nous rendre complice des attaques dont sa mort a été le prétexte contre toute une époque. Ne pouvant être indulgent pour le condamné sans être injuste pour d'au-



Lavoisier quitte le portier de l'Institut et se constitue prisonnier. (Page 207, col. 2.)

se donner la mort : « Si Caton alla au devant du trépas, Socrate l'attendit... » et sa tête tomba immédiatement après celle de son beau-père, qui fit partie de la même fournée. Peut-être cette circonstance nous aurait-elle dû rendre indulgent, partial même pour Lavoisier ; mais nous ne

trés hommes illustres, nous avons essayé d'être juste, au risque de passer pour sévère. Pussions-nous avoir réussi !

WILFRID FONVIELLE.

BAYARD

1476 — 1524

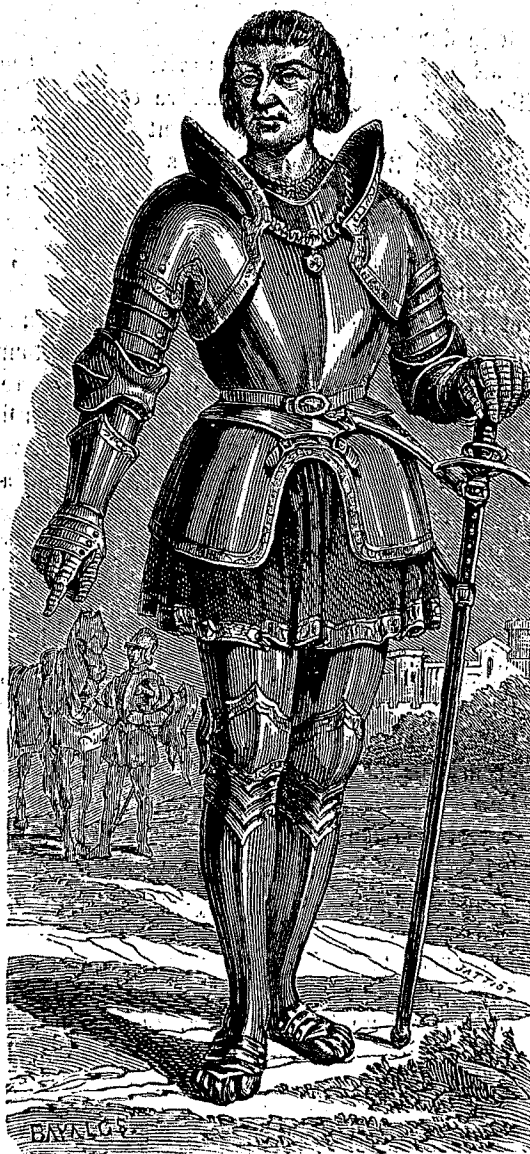
PAR JOSEPH DEVIENNE

I

S'il est une figure légendaire dans l'histoire de France, c'est celle de Bayard. Bien qu'il n'ait jamais eu une armée entière sous ses ordres, il est aussi connu que les plus célèbres conquérants. Cette auréole de gloire qui entoure son nom, il la doit non-seulement à ses exploits, qui surpassèrent ceux des plus vaillants de cette époque de vaillants, mais plus encore peut-être à ses vertus admirables, à ses qualités brillantes, qui firent de lui, selon l'expression du temps, la fleur de toute chevalerie.

Pierre du Terrail, seigneur de Bayard, naquit en 1476 au château de Bayard, situé dans la vallée du Grésivaudan, près de Grenoble. Il descendait d'une race de preux. Son trisaïeul était mort à Poitiers, aux pieds du roi Jean; son bisaïeul à Azincourt, son aïeul à Monlhéry; son père avait été grièvement blessé à la première journée de Guinegate. Tous s'étaient acquis par leurs exploits une renommée que leur descendant allait surpasser encore.

La très-joyeuse, plaisante et récréative histoire du loyal serviteur sur les faits et gestes du chevalier Bayard s'ouvre par une scène pleine de grâce et de candeur. Un gentilhomme, Aymon Terrail, qui se sent décliner, assemble ses enfants et leur demande quelle carrière ils veulent suivre. L'aîné désire rester au château de son père et y vivre à la façon de la noblesse oisive de l'époque; mais Pierre, le second fils, demande à son père la permission de suivre la carrière des armes et de marcher dans la voie glorieuse tracée par ses ancêtres. Je n'ai pas besoin de décrire la



joie du père lorsqu'il entend son fils parler ainsi, ni de dire qu'il octroie bien vite la permission qu'on lui demande.

II

Le beau-frère d'Aymon Terrail, Laurent des Alleman, évêque de Grenoble, offre de faire entrer son neveu en qualité de page chez le duc Charles de Savoie. A cette occasion, il lui fait don d'un petit roussin fort gentil et tout à fait à sa taille. Bayard n'avait alors que treize ans. Dès que le roussin est amené, l'enfant s'élance sur son dos et lui fait exécuter les voltes les plus audacieuses.

On croit lire le premier chant d'un poème de la tourvelles; rien ne manque au tableau. Quand Bayard est près de prendre avec son oncle la route de Grenoble, nous voyons accourir au pied de la tourvelles la tendre mère du jeune héros. Elle vient en pleurant bénir son enfant et lui donner quelques conseils pleins de sagesse et de vertu, conseils qui se fixèrent profondément dans l'âme de Bayard, car il les suivit toute sa vie.

Le jeune Terrail plut au duc de Savoie par sa bonne grâce et sa hardiesse. Il fut reçu dans sa maison en qualité de page. La douceur et la générosité de son caractère le firent bientôt aimer de tout le monde, et plus particulièrement d'une jeune demoiselle d'honneur de la duchesse. Chaste amour que celui-ci, s'il en fut jamais, amour romanesque, que de nos jours nous avons peine à comprendre, car les deux cœurs qui l'ont conçu en garderont toute leur vie le souvenir, comme une cassette conserve le parfum des essences qu'elle a contenues.

Quelques années plus tard nous voyons Bayard rencontrer la jeune fille qu'il a aimée dans son enfance, et qui est devenue madame de Fluxas. Il éprouve une douce joie à la revoir, à causer avec elle du temps passé et de leur amour naissant. La jeune femme lui demande de donner un tournoi en son honneur; Bayard n'avait garde de refuser. Il prit une des manchettes de madame de Fluxas, y attacha une pierre précieuse et en fit le prix du tournoi. Mais il avait pour elle tant de respect, qu'il eût mieux aimé mourir, disait-il, que de lui demander quelque chose de mal.

III

Bayard ne resta que six mois chez le duc de Savoie. Celui-ci étant venu à Lyon visiter Charles VIII, qui donnait fêtes et tournois dans cette ville, lui fit présent de son page.

Tout le monde connaît la présentation de Bayard au roi de France, dans la prairie d'Ainay, et la prouesse du jeune homme qui, lançant son cheval à bride abattue sur le roi, l'arrêta d'un seul coup à deux pas de Sa Majesté. Charles VIII prit un grand plaisir à voir un enfant manier son cheval avec toute l'habileté et la hardiesse d'un cavalier consommé. — Piquez, page, piquez, lui criait-il. — De là le surnom de Piquet que Bayard garda très-longtemps.

Ce fut dans la maison de Louis de Luxembourg, seigneur de Ligny, que le roi fit entrer Bayard. Trois ans après, le duc de Ligny le mit hors page et l'appointa dans sa compagnie. Bayard n'avait pas encore dix-sept ans; il brûlait déjà de se signaler; l'occasion ne tarda pas à se présenter.

Charles VIII se trouvant de nouveau à Lyon, un gentilhomme bourguignon, nommé Claude de Vauldré, sollicita et obtint du roi la permission de suspendre ses écus dans la ville en signe de défi. Bayard mourait d'envie de toucher aux écus pour relever le défi; mais il se trouvait dans un mortel embarras. Pour paraître dans un tournoi, il lui aurait fallu un équipement convenable; il n'en avait point et sa bourse était vide.

Bellabre, son compagnon et son ami, lui donna le conseil de s'adresser à son oncle, le chanoine d'Ainay. Le bonhomme se fit bien un peu tirer l'oreille, mais il finit par s'exécuter; il eut même l'imprudence d'envoyer son neveu chez un marchand de Lyon, avec un billet signé de lui, qui autorisait ce marchand à fournir l'étoffe qu'on lui demanderait.

Bayard, nous devons l'avouer, y mit peu de discrétion et se conduisit par trop en neveu de comédie. Il se fit livrer les plus riches étoffes et en si grande quantité, qu'il monta pour longtemps sa garde-robe et celle de son ami Bellabre. Le pauvre chanoine s'aperçut trop tard de la faute qu'il avait commise. Il eut du moins la satisfaction d'apprendre que ses sacrifices n'avaient pas été inutiles; car Bayard, malgré son extrême jeunesse, fut déclaré le mieux faisant du tournoi. Le roi le complimenta, et il fut grandement admiré par les dames lyonnaises.

Quelques jours après, le duc de Ligny l'envoya re-

joindre sa compagnie à Aire en Artois. Bellabre tarda peu à recevoir le même ordre; les deux amis furent très-heureux de se retrouver; ils se lièrent bientôt d'une étroite amitié avec leur capitaine, le gentil seigneur Louis d'Ars.

IV

La chronique du loyal serviteur dépeint ici avec complaisance l'existence de Bayard et de ses compagnons. Ce ne sont que tournois, danses et festins. Si l'on compare cette existence à la nôtre, on se prend à regretter de n'avoir point vécu de ce temps-là. Amours faciles, et pourtant poétiques, gloire, plaisirs; ils avaient tout pour eux, ces jeunes gentilshommes. Mais, hélas! pour quelques privilégiés, des millions d'hommes naissaient dans la misère et la servitude, vivaient dans la souffrance, mouraient dans le désespoir.

Par ses beaux coups de lance, Bayard s'acquît une grande renommée dans les tournois, et, chose plus difficile peut-être, il s'attacha tous les cœurs par la courtoisie de ses manières, par sa modestie et par une libéralité sans égale.

Pendant que le jeune Terrail exerçait ses forces et son courage dans les tournois, Charles VIII préparait la première de ces guerres d'Italie qui furent si funestes à la France. Ce jeune roi, qui venait d'échapper à la main de fer de Louis XI, voyant le monde ouvert tout grand devant lui, cherchait à réaliser les rêves de gloire dont il avait bercé sa jeunesse opprimée. Il voulait d'abord s'emparer du royaume de Naples; mais cette conquête n'était pour lui qu'une première étape: Jérusalem l'attirait, il espérait replanter la croix sur le saint sépulcre.

C'était comme héritier de René d'Anjou, légataire lui-même de Jeanne II, qu'il revendiquait le royaume de Naples. De pareils titres, appuyés par de bonnes épées, étaient plus que suffisants à une époque où la volonté et l'intérêt des peuples n'étaient jamais consultés.

Bayard, appelé à suivre le duc de Ligny dans cette expédition, échangea avec joie les armes courtoises contre les armes meurtrières. On sait ce que fut la conquête de Naples: une véritable promenade militaire. Ferdinand II, en faveur duquel Alphonse, son père, venait d'abdiquer, voulut tenter de se défendre; mais trahi par les siens, il n'eut que le temps de se sauver à Ischia. Les Français entrèrent dans Naples sans coup férir (22 février 1495).

V

Mais pendant que ce jeune roi, tout enivré de sa facile victoire, s'oubliait dans les fêtes, une ligue formidable s'organisait dans le nord de l'Italie pour lui fermer le retour vers la France. Instruit du danger, Charles VIII laisse à Montpensier une partie de ses troupes pour garder sa conquête, et part précipitamment. Ce fut à Fornoue qu'il rencontra l'armée ennemie, beaucoup plus nombreuse que la sienne. Il la tailla en pièces et passa (6 juillet 1495). C'est à cette bataille de Fornoue que Bayard fit ses premières armes. Il se battit comme un

lion; deux chevaux furent tués sous lui, et il conquit un étendard ennemi. Le roi lui témoigna lui-même sa satisfaction et lui fit don de cinq cents écus.

A son retour d'Italie, Bayard alla rendre visite à la bonne duchesse de Savoie, la femme de son premier maître, qui était mort maintenant. La duchesse témoigna beaucoup d'amitié à Bayard. Ce fut là qu'il rencontra madame de Fluxas et qu'il donna un tournoi en son honneur, comme j'ai raconté plus haut.

Bayard reprit le harnais de guerre quand Louis XII, qui venait de monter sur le trône, voulut faire valoir ses droits au duché de Milan, usurpé par Ludovic Sforce (1499).

En moins d'un an le Milanais fut conquis, perdu et reconquis par les Français. Louis XII dirigea en personne la seconde expédition. Bayard, dans cette dernière campagne, accomplit un brillant fait d'armes qui faillit lui devenir funeste. Avec cinquante de ses compagnons il attaqua trois cents Lombards, les rompit et les mit en déroute; mais il les poursuivit avec tant d'acharnement, qu'il entra avec eux dans Milan et s'y trouva prisonnier. Il n'avait alors que vingt-deux ou vingt-trois ans, et ne savait pas encore, comme il le sut plus tard, allier la sagesse et la prudence à la valeur la plus éclatante.

Il fut conduit devant Ludovic Sforce. Celui-ci, charmé de l'audace, de la franchise et de l'esprit de ce jeune homme, lui rendit la liberté.

Peu de temps après cette aventure, Bayard donna une grande preuve de sa libéralité et de son dédain des richesses. Le duc de Ligny marcha contre Vaugayre, qui s'était révoltée, en annonçant qu'il mettrait la ville à feu et à sang. Les habitants, effrayés, vinrent implorer la clémence du duc. Ils lui avaient apporté des pièces d'argenterie dans l'espérance que des présents l'apaiseraient. Le duc consentit à leur pardonner à la prière du capitaine Louis d'Ars, mais il refusa le don qu'ils lui voulaient faire.

— Tiens, Piquet, dit-il à Bayard, prends toute cette vaisselle; elle est à toi, je te la donne.

— A Dieu ne plaise, répondit Bayard, que je fasse entrer dans ma maison l'argent de si méchantes gens!

Et prenant les pièces d'orfèvrerie une à une, il les distribua à ceux qui étaient là.

— Quel dommage, dit le duc de Ligny, que ce jeune homme ne soit pas né sur un trône!

VI

Louis XII n'entendait pas abandonner ce royaume de Naples, qui avait appartenu un moment à son prédécesseur. Il conclut avec Ferdinand le Catholique un traité secret par lequel ils se partageaient à l'avance ce malheureux royaume. Louis XII devait avoir la capitale et le titre de roi, Ferdinand ne devait porter que le titre de duc. Ce complot de deux rois contre un troisième réussit complètement. Naples tomba aux mains des alliés sans coup férir; mais la guerre ne tarda pas à éclater entre les deux conquérants.

Bayard faisait partie des troupes françaises qui occupaient Naples. Il se signala par des exploits qui rendirent

dès lors son nom aussi célèbre que redoutable aux ennemis. Cantonné dans Monervyne, il en sortait fréquemment et faisait des courses dans la campagne, dans l'espérance de rencontrer des Espagnols. Ceux-ci sortaient aussi de leurs camps ou de leurs citadelles pour chercher les Français. Ce fut ainsi que Bayard et un des plus renommés capitaines espagnols, don Alonce de Soto Mayor, se trouvèrent un jour face à face. Bien que don Alonce fût accompagné de cinquante cavaliers, Bayard, qui n'avait que trente compagnons, n'hésita point à l'attaquer. Du premier choc il mit les Espagnols en déroute, et comme leur chef essayait seul de résister, il fut fait prisonnier. Bayard le traita avec tous les égards qu'il méritait; il lui fit donner sa parole de ne pas chercher à s'échapper, et le laissa libre dans la citadelle.

Don Alonce avait écrit aux siens pour qu'on lui envoyât sa rançon; mais comme elle tardait à arriver, il perdit patience et corrompit un Albanais, qui lui ouvrit les portes de la citadelle. Malheureusement pour don Alonce, Bayard s'aperçut presque immédiatement de son évasion, et envoya des cavaliers à sa poursuite. L'Espagnol fut atteint et ramené. Le bon chevalier lui reprocha son manque de foi et le tint dans une captivité plus étroite qu'auparavant, jusqu'au jour où sa rançon arriva. Bien que cette rançon se montât à mille écus, Bayard, avec sa générosité accoutumée, la distribua tout entière à ses soldats.

VII

De retour parmi les siens, don Alonce se plaignit amèrement de la façon dont on l'avait traité, et accusa Bayard d'avoir manqué de courtoisie à son égard.

Le bon chevalier, instruit des propos que son ancien prisonnier tenait sur lui, en fut vivement peiné, et crut son honneur en péril. Il demanda à don Alonce de démentir lui-même les calomnies qu'il avait proférées ou de lui en rendre raison par les armes.

Trop arrogant pour reconnaître ses torts, don Alonce accepta le combat. La Palisse fut le maître de camp, et Bellabre le parrain de Bayard. Don Alonce était patronné par les plus hauts personnages.

Le duel eut lieu à pied et à l'épée. L'Espagnol avait choisi cette manière de combattre parce que, sachant Bayard attaqué par la fièvre, il espérait qu'il n'aurait pas la force de lui tenir tête. Mais, malgré le mauvais état de sa santé, le bon chevalier combattit vaillamment, et don Alonce de Soto Mayor tomba mort sous ses coups.

Le loyal serviteur raconte encore dans tous ses détails une autre prouesse du bon chevalier, accomplie pendant le temps qu'il tenait toujours garnison à Monervyne.

Une trêve de deux mois avait été signée entre les Français et les Espagnols. Mais ces grands batailleurs du quizième siècle s'accommodaient mal d'un pareil repos. Quelques chevaliers espagnols vinrent un jour jusqu'à Monervyne; ils demandèrent à Bayard si le temps ne lui durait pas de voir recommencer les hostilités. Le bon chevalier leur répondit qu'il n'avait pas moins d'impatience qu'eux. Alors, comme de nos jours on arrangerait entre voisins une partie de campagne, un diner sur

l'herbe, Bayard et les Espagnols arrangèrent une rencontre. Il fut convenu que treize chevaliers français et treize chevaliers espagnols iraient à ce rendez-vous armés de toutes pièces. Les conditions du combat furent établies comme il suit : Tout chevalier démonté ne pourra plus combattre. Si tous ceux d'un camp se trouvent mis ainsi hors de combat ou tués, les survivants seront tous prisonniers du camp opposé. Quand la nuit viendra, si dans les deux partis il y a encore des combattants, aucun ne sera déclaré victorieux ; les chevaliers démontés

poussèrent un cri de triomphe. Mais les deux chevaux qui avaient échappé à leurs coups portaient l'un Bayard, l'autre le seigneur d'Oroze, de la maison d'Urfé, gentilhomme digne par son courage d'être le second du chevalier sans peur et sans reproche. Ces deux héros acceptèrent sans s'effrayer la lutte contre leurs treize ennemis. Quand ils étaient pressés trop vivement, ils s'abritaient derrière les cadavres des chevaux tombés. Puis, tout à coup, prompts comme la foudre, ils s'élançaient de nouveau sur leurs adversaires, les frappaient



Elle vient en plourant bénir son enfant et lui donner quelques conseils. (Page 1, col. 2.)

pourront se retirer librement avec leurs compagnons d'armes.

VIII

Il existait alors une loi de la chevalerie qui défendait de frapper le cheval de son adversaire. Les Espagnols ne tinrent aucun compte de cette loi d'honneur, et du premier choc onze chevaux français tombèrent morts. Ceux qui les montaient se trouvèrent ainsi, dès le commencement, hors de combat. En voyant le résultat de leur déloyauté, les Espagnols se crurent vainqueurs déjà, et

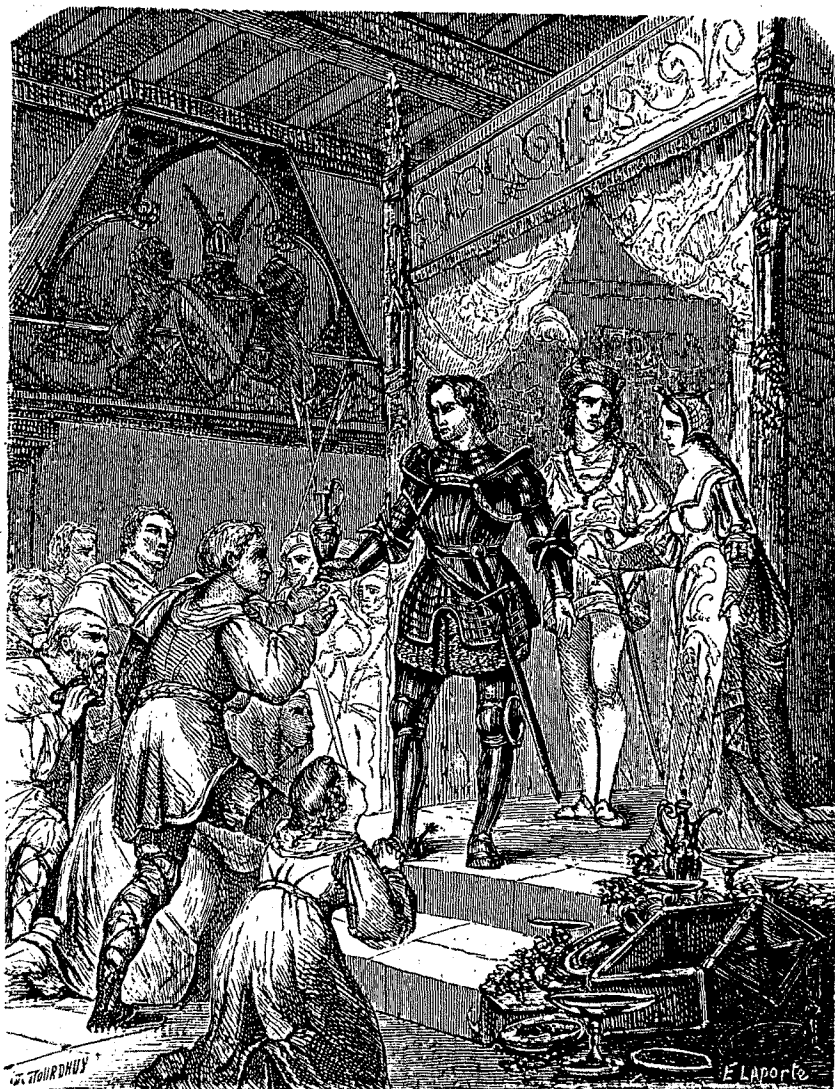
au vol de leur épée, et revenaient encore respirer derrière le rempart que les Espagnols mêmes leur avaient fait. Cette lutte inutile se prolongea plusieurs heures. Le jour baissait ; les Espagnols, sentant la victoire leur échapper, redoublaient en vain leurs efforts. Enfin la nuit tomba, les deux chevaliers combattaient encore ; ils ramenèrent triomphants leurs onze compagnons, qui n'avaient pu qu'assister, dans une muette admiration, à ce brillant exploit.

Un mois environ après ce combat, Bayard fut averti qu'un trésorier espagnol, qui portait quinze mille ducats à Gonzalve de Cordoue, devait passer à peu de distance

de Monervyne. Le bon chevalier se tint en embuscade, surprit le trésorier, mit son escorte en déroute et le fit prisonnier.

Tardieu, un des plus anciens et des plus joyeux compagnons de Bayard, et que le bon chevalier avait maintenant sous ses ordres, Tardieu avait fait partie de l'expédition; mais, chargé de surveiller une route qu'aurait pu suivre le trésorier, il ne s'était pas trouvé au nombre de ceux qui avaient fait avec Bayard cette riche prise. Il crut pouvoir néanmoins réclamer sa part de butin. Bayard

dragée! — Eh ouy, de par tous les diables! répartit l'autre, mais je n'y ai riens. Je voudrais être pendu, par la sang Dieu! car si j'avais seulement la moitié de cela jamais je n'aurais faite de biens, et serais homme de bien toute ma vie. — Comment, compagnon; dit le bon chevalier, ne tiendra-t-il qu'à cela que ne soyez assuré de votre vie en ce monde? Et vraiment ce que vous n'avez peu ne scut avoir par force je vous le donne de bon cueur et de bonne volonté et en aurez la droicte moitié.



Et prenant les pièces d'orfèvrerie une à une, il les distribua à ceux qui étaient là. (Page 211, col. 1.)

lui répondit qu'il n'y avait aucun droit. Tardieu porta plainte au lieutenant général du roi de France, qui appela les deux parties et les fit expliquer en sa présence. Bayard plaida si bien sa cause que le lieutenant général lui donna pleinement raison.

IX

Après ce jugement, le bon chevalier, pour exciter davantage encore la convoitise et les regrets de Tardieu, fit étaler devant lui les quinze mille ducats. — Compagnon, lui dit-il, que vous en semble? voici pas belle

En entendant Bayard parler ainsi, Tardieu crut d'abord qu'il voulait se moquer de lui, mais quand il comprit que la générosité de Bayard était sérieuse, il se jeta en pleurant à ses genoux. — Hélas! mon maître, mon ami, s'écria-t-il, comment pourrai-je jamais satisfaire les biens que me faites? Oncques Alexandre ne fist pareille libéralité. — Taisez-vous, compagnon, répartit Bayard, si j'avais puissance, je ferais beaucoup mieux pour vous.

Cependant la fortune devenait de plus en plus contraire aux Français. Après Daubigny battu à Séminara (21 avril 1503), c'est Nemours vaincu et tué à Cérignoles (28 avril 1503). Louis XII envoya une nouvelle armée;

mais Georges d'Amboise la retint à Rome pour servir sa vaine ambition. Il espérait s'asseoir dans la chaire pontificale que la mort d'Alexandre VI venait de laisser libre.

L'armée arriva enfin à Naples, mais affaiblie par la *malaria*. Elle parvint cependant à forcer le passage du Garigliano; mais elle hésita à poursuivre Gonzalve. Les pluies survinrent, la fièvre avec elles. Les Espagnols, qui avaient reçu des renforts, reprirent l'offensive.

X

Parmi les capitaines espagnols se trouvait un chevalier petit et contrefait, que ces défauts physiques n'empêchaient pas d'être un des plus vaillants et des plus habiles guerriers. On le nommait Pedro de Paz. Il feignit un jour de vouloir passer le Garigliano à gué pour attaquer les Français. Mais tandis que ceux-ci, croyant tout l'effort des ennemis concentré sur ce point, y appellent aussi toutes leurs forces, deux cents hommes d'armes s'avancent vers un pont qu'on avait négligé de garder. S'ils s'en étaient emparés, le salut de l'armée française se serait trouvé gravement compromis.

Par bonheur Bayard, accompagné seulement de son écuyer, poussait une reconnaissance de ce côté. Il comprit au premier coup d'œil la grandeur du péril et son imminence. Mais que faire pour le conjurer? Que faire! une chose folle si elle n'était sublime, une action tellement au-dessus des forces ordinaires de la nature humaine, que nous ne lui trouvons qu'un seul précédent dans l'histoire, et qu'on peut dire, sans crainte de se tromper, qu'on n'en verra pas d'autres exemples dans l'avenir. Pendant que son écuyer allait chercher du secours, Bayard courut se placer à l'extrémité du pont, et seul, il barra le passage aux ennemis.

Ce dut être un profond étonnement pour ces deux cents Espagnols de se voir braver par un seul homme. Peut-être le crurent-ils fou; peut-être le raillèrent-ils de sa témérité. Mais les premiers qui l'approchèrent tombèrent foudroyés sous ses coups. Acculé à la barrière du pont, il faisait voltiger son épée d'une si terrible façon, que les Espagnols, dit son chroniqueur, croyaient avoir affaire, non pas à un homme, mais à un diable.

Une lutte aussi inégale n'aurait pu se prolonger beaucoup, et pourtant elle dura assez longtemps pour permettre à quelques hommes d'armes français d'arriver et de dégager Bayard. Quoiqu'ils fussent très-peu nombreux, les nouveaux venus, stimulés par un si bel exemple, chargèrent l'ennemi avec fureur et le mirent en fuite. La France désormais n'avait plus à envier aux Romains leur Horatius Coclès (27 décembre 1503).

XI

On sait comment se termina cette malheureuse expédition de Naples. Gonzalve parvint à son tour à forcer le passage du Garigliano et mit l'armée française en pleine déroute. Les débris de cette armée s'enfermèrent dans Gaëte; mais ils ne tardèrent pas à capituler sous condi-

tion qu'ils auraient la retraite libre. Le royaume de Naples était perdu pour jamais. Beaucoup de sang versé, c'est tout ce qu'avait produit cette funeste passion des conquêtes (1^{er} janvier 1504).

Louis d'Ars, maître dans Venosa, refusa de reconnaître la capitulation de Gaëte, et s'ouvrit avec son épée un chemin glorieux vers la France. Bayard fut du petit nombre de héros qui l'accompagnaient.

Trois ans après ces événements, Gênes se révolta. Louis XII marcha contre elle pour la faire rentrer dans l'obéissance. Bayard était en ce moment malade de la fièvre quarte. De plus, il avait un ulcère au bras, suite d'une ancienne blessure. Il n'hésita pas cependant à suivre le roi en Italie.

Pour protéger leur ville, les Génois avaient construit un bastion avancé, dans une position formidable. Ce fut le bon chevalier qui les en délogea. — Ores, marchands, leur criait-il, défendez-vous avec vos aulnes, et laissez les piques et lances, lesquelles vous n'avez accoutumées (1507). On voit que Bayard avait les dédains de son siècle pour tous ceux qui n'étaient pas nobles et hommes d'épée: Il ne pouvait guère en être autrement. Le génie seul a la puissance d'échapper, dans une certaine limite, à l'influence de son milieu. Bayard fut le plus parfait des chevaliers, mais il ne fut pas un homme de génie.

XII

L'histoire de Bayard se lie intimement à celle des guerres de son pays. On ne tire pas une fois l'épée qu'il ne mette la sienne hors du fourreau; il répond toujours au premier cri de guerre. La maladie même, comme nous venons de le voir, ne peut le retenir dans le repos. Quand Louis XII, après avoir signé la ligue de Cambrai, marcha contre les Vénitiens, Bayard était avec lui. Le bon chevalier eut la part la plus glorieuse à la victoire d'Agnadel. Les Vénitiens avaient d'abord fait bonne contenance; mais Bayard, et avec lui Molard, Yves d'Alègre et les autres chefs d'aventuriers, se lancèrent audacieusement à travers les marais et vinrent prendre l'ennemi en flanc. Cette attaque décida du sort de la journée. Les Vénitiens, terrifiés par l'impétuosité terrible des chevaliers français, se mirent en pleine déroute (1509).

La campagne ne dura que quinze jours, quinze jours de victoires et de succès. La prise de Crémone fut le dernier. Louis XII s'arrêta, sur l'Adige: sa tâche était remplie; il avait exécuté tout ce qu'il avait promis dans le traité de Cambrai. C'était au tour de Maximilien d'entrer en campagne; mais celui-ci pria le roi de France de lui prêter quelques-uns de ses soldats. Louis XII y consentit. Ce fut ainsi que La Palisse et Bayard passèrent avec sept cents lances au service de l'Empereur.

Maximilien vint avec une puissante armée mettre le siège devant Padoue. Ce fut Bayard qui emporta les approches de la ville; mais Padoue était bien fortifiée: avant de lui donner l'assaut il fallait, avec le canon, ouvrir une brèche dans ses murailles. Pendant que l'artillerie s'acquittait de cette tâche, le bon chevalier faisait dans les environs cette guerre d'aventure qu'il aimait tant et dans laquelle il excellait.

XIII

Un capitaine vénitien, Lucas de Mallevêches, sortait fréquemment de Trévis pour escarmoucher de son côté contre l'armée impériale. Bayard le guetta, parvint à le surprendre, et fit ce jour-là plus de prisonniers qu'il n'avait de soldats. Sa rentrée au camp fut un véritable triomphe : il reçut des félicitations de l'Empereur lui-même.

Une autre course que Bayard fit peu de temps après eut des résultats plus heureux encore. Un de ses espions l'avertit que Scander Berg, le chef d'Albanais, et un gentilhomme padouan, le capitaine Rynaldo Contarini, occupaient un château fort voisin de Padoue, le château de Bassan. Ils en sortaient souvent pour faire des courses dans la campagne et ne rentraient à leur nid d'aigle que chargés de butin. L'espion affirmait qu'ils avaient réuni ainsi un troupeau de plus de cinq cents bœufs. C'était de quoi tenter Bayard. A la vérité, ces deux capitaines avaient sous leurs ordres deux cents chevaux légers, et le bon chevalier, qui voulait engager seul l'entreprise, ne commandait qu'à trente hommes d'armes. Mais ils étaient tous gens d'élite, et de plus une dizaine de vaillants gentilshommes étaient venus au camp de Maximilien se joindre à Bayard pour le seul plaisir d'être en sa compagnie.

L'embûche que Bayard tendit à Scander Berg et à Rynaldo Contarini réussit parfaitement. Il les laissa s'engager dans la campagne, et quand il pensa qu'ils étaient assez éloignés de leur retraite, il envoya au devant d'eux son guidon le bâtard du Fay, avec quelques hommes seulement. Le Vénitien et l'Albanais, rencontrant un si faible ennemi, n'hésitèrent pas à l'attaquer. Le bâtard feignit d'être fort effrayé et prit la fuite. Les autres le poursuivirent jusqu'à ce que, parvenus à l'endroit où Bayard les attendait, ils se virent chargés par lui avec fureur. A cette attaque aussi terrible qu'imprévue ils prirent la fuite à leur tour. Ils comptaient trouver un refuge dans leur château; mais pour y arriver il fallait traverser un pont de bois très-étroit et Bayard l'avait fait garder par quelques-uns des siens. Trouvant donc la retraite fermée, les ennemis furent tous ou tués ou faits prisonniers. Scander Berg et Rynaldo Contarini furent au nombre de ces derniers. Cependant le château n'était pas pris; il renfermait encore assez d'hommes d'armes pour le défendre. Mais le bon chevalier s'avisait d'un stratagème : il se fit amener les deux chefs et les menaça de leur faire trancher la tête si le château ne se rendait pas immédiatement. Celui qui commandait la place était précisément le neveu de Scander Berg. Dès que son oncle lui eut parlé, il ouvrit les portes aux Français, qui firent un merveilleux butin.

C'est dans cette expédition qu'eut lieu un épisode, bien connu sans doute, mais trop charmant pour que je résiste au plaisir de le raconter. Parmi les hommes d'armes de Bayard se trouvait un jeune garçon de dix-sept ans, nommé de Bontières, qui venait d'être mis hors page. Il inaugura ce jour-là sa carrière militaire en s'emparant du porte-enseigne des ennemis, un homme de

trente ans qui avait deux fois sa taille. Tout fier d'un si bel exploit, le jeune homme conduisit son prisonnier à Bayard. Le bon chevalier était à table en ce moment avec Scander Berg et Contarini, qu'il avait invités à souper. Il félicita hautement Bontières de son courage et railla les deux chefs ennemis de ce qu'ils confiaient leurs enseignes à des hommes d'aussi mince valeur. Le prisonnier, honteux de sa défaite, prétendit alors qu'il ne s'était rendu qu'accablé par le nombre.

Indigné de tant de fourberie et de lâcheté, le jeune Bontières fit bien voir que cet homme mentait. Il lui proposa de lui rendre sur le champ son cheval et ses armes pour combattre contre lui, à condition qu'il serait libéré s'il était vainqueur et puni de mort s'il était vaincu. Le malheureux enseigne, mis ainsi au pied du mur, trouva la partie trop chanceuse : il aimait mieux boire sa honte qu'affronter encore une fois son jeune et intrépide adversaire.

XIV

Cependant la brèche s'était faite sous le choc des boulets. Maximilien, jugeant que le moment d'agir était venu, écrivit à La Palisse pour le prier de vouloir bien donner l'assaut avec les piétons allemands.

La Palisse invita à souper les capitaines français et leur lut la lettre de l'Empereur. Tous ces braves soldats se déclarèrent prêts à marcher, tous excepté Bayard. On le devine bien, ce n'était pas la crainte du danger qui arrêtait le chevalier sans peur; mais le même préjugé de caste qui lui faisait apostropher si dédaigneusement les défenseurs de Gênes lui faisait regarder comme un déshonneur de combattre côte à côte avec des piétons allemands, c'est-à-dire des bouchers, des boulangers et autres gens de petit état. Du reste, quand Bayard eut expliqué sa répugnance, tous les autres capitaines la partagèrent. La Palisse fit dire à l'Empereur que les Français étaient prêts à marcher, mais à la condition d'avoir pour compagnons de combat les chevaliers allemands. L'Empereur trouva cette demande juste et la communiqua à ses capitaines. Mais la perspective d'un assaut, probablement très-meurtrier, sourit peu à la gendarmerie allemande, qui refusa de marcher. Ce refus rendit Maximilien furieux et le décida même, s'il faut en croire le loyal serviteur, à lever le siège de Padoue.

Bayard tint ensuite garnison à Vérone, toujours pour le service de l'Empereur. Il continua avec le même bonheur que par le passé la guerre de courses et de surprises, guerre d'autant plus dangereuse que le faux rapport d'un espion suffisait pour vous perdre. C'est ce qui faillit arriver au bon chevalier. Par bonheur, la perfidie de l'espion fut découverte à temps, et le capitaine vénitien Jehan-Paul Moufroun, qui avait pensé faire tomber Bayard dans une embuscade, fut pris dans son propre piège. Il ne s'en tira pas sans y laisser de ses plumes.

XV

Le roi de France, qui avait abandonné Maximilien à ses propres forces, recommença tout à coup la guerre.

Chaumont d'Amboise s'empara de Vicence, de Legnano, de Feltre et de la Polésine. L'historien de Bayard raconte ici un de ces épisodes lamentables qui se reproduisaient si souvent dans les guerres de cette époque.

Les habitants de Longare avaient cru échapper au pillage et aux autres violences, en se réfugiant avec leurs biens dans une grotte voisine de leur ville, qui s'enfonçait sous la montagne à plus d'un mille de profondeur. Quelques aventuriers de l'armée, flairant le butin comme les chacals flairent le sang, vinrent rôder vers l'ouverture de cette grotte. Ils tentèrent d'y pénétrer. Mais des sentinelles, postées par ceux de l'intérieur, refusèrent de leur livrer passage. Comme l'ouverture de la grotte était

liée à Venise, et maintenant qu'il n'avait plus besoin d'eux il voulait les chasser de l'Italie. Ce fut le duc de Ferrare, notre allié, qu'il attaqua d'abord.

Bayard, qu'on envoyait toujours où le danger était le plus grand, vint avec quatre mille hommes de pied soutenir le duc.

XVI

Il apprit un jour, par un de ses espions, que le pape devait partir de Saint-Félix accompagné d'une faible escorte et rejoindre son armée qui assiégeait La Myrandole. Le bon chevalier prépara aussitôt une embuscade pou



Quand ils étaient pressés trop vivement, ils s'abritaient derrière les cadavres des chevaux tombés. (Page 212, col. 2.)

étroite et facile à défendre, ils n'essayèrent point de la forcer; mais ils entassèrent des broussailles devant et y mirent le feu. La fumée pénétra dans l'intérieur de la grotte et tous ceux qui s'y trouvaient furent asphyxiés. Un seul enfant échappa à la mort. Il avait eu la présence d'esprit de se coller le visage à une crevasse de la montagne par où un peu d'air pur lui était parvenu.

Ce crime atroce ne profita pas à ceux qui l'avaient commis. Quand Bayard l'apprit, il fut transporté d'indignation. Il força tous ces misérables à rendre gorge et en fit pendre deux en sa présence. Si tous les capitaines d'alors avaient su déployer autant de fermeté contre les excès de leurs propres soldats, les guerres de ce temps auraient bien perdu de leur caractère féroce et barbare.

Le pape Jules II avait été un des instigateurs de la ligue de Cambrai. Il s'était servi des Français pour humili-

er le souverain pontife. Par malheur, une trombe de neige décida Jules II à retourner sur ses pas. Peu s'en fallut néanmoins qu'il ne fût pris. Bayard, culbutant l'escorte sur son passage, arriva devant Saint-Félix just au moment où le pape venait d'y entrer. Il eut bien de la peine à se consoler de n'avoir pas pu mener à bien son entreprise.

Quelques jours après, le bon chevalier rendit un grand service au duc de Ferrare en faisant échouer une attaque du pape sur la Bastide. Si cette place était tombée, Ferrare se serait trouvée bien vite affamée et aurait été obligée de se rendre.

Mais, dans cette campagne, il y a mieux encore à citer de Bayard qu'un fait d'armes si brillant qu'il soit, c'est un exemple remarquable de loyauté et de grandeur d'âme.

Le pape soldat, qui nourrissait contre Bayard et ses compagnons une véritable haine de Corse, dépêcha un espion au duc de Ferrare pour lui proposer une réconciliation. Il lui demandait comme unique condition de renvoyer les Français qui étaient à Ferrare. Il les aurait, lui le pape, surpris dans leur retraite et massacrés.

Non-seulement le duc repoussa ces honteuses propositions, mais il sut même si bien retourner l'espion que celui-ci lui promit d'empoisonner le souverain pontife, quand il serait de retour auprès de lui.

Le duc vint raconter tout cela au bon chevalier. Mais Bayard le blâma hautement d'avoir pu concevoir une telle trahison, et lui déclara que s'il n'y renonçait pas, il aver-

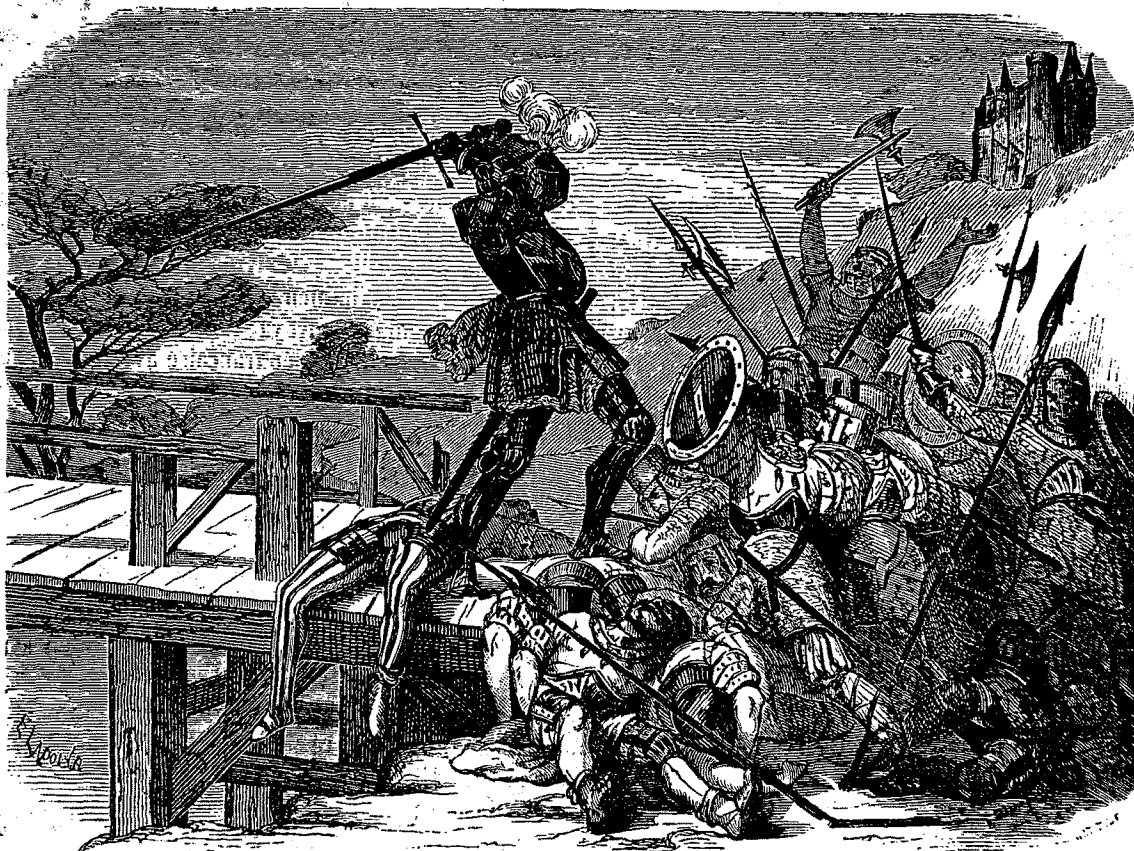
montagnards reprirent bientôt le chemin de leurs glaciers (décembre 1511).

Les Espagnols, pendant ce temps, avaient pris l'offensive : don Raymond de Cordoue avait mis le siège devant Bologne.

Gaston, délivré des Suisses, accourut avec une incroyable célérité. Il se jeta dans la ville et força les Espagnols à s'éloigner (7 février 1512).

Les Vénitiens venaient de surprendre Brescia. L'infatigable général s'élança de nouveau, il écrase en chemin une armée ennemie, et, neuf jours après son départ de Bologne, il investit Brescia.

Bayard demanda à monter le premier à l'assaut avec



Mais les premiers qui l'approchèrent tombèrent foudroyés sous ses coups. (Page 214, col. 1.)

trait lui-même le pape de l'embûche qu'on lui tendait.

La première coalition de l'Europe contre la France s'organisa à la voix de Jules II. Venise, l'Espagne, l'Allemagne, l'Angleterre entrèrent dans la sainte ligue. Les Suisses eux-mêmes, travaillés par le cardinal de Sion et mécontents de la parcimonie de Louis XII, tournèrent leurs armes contre ceux qu'ils servaient ordinairement. Seize mille montagnards descendirent en Italie.

Heureusement Gaston de Foix venait d'être nommé gouverneur du Milanais. Ce général de vingt-trois ans, qui déploya, quand il le fallut, tant d'audace et d'activité, montra dans cette circonstance toute la prudence d'un vieux guerrier. Il s'enferma dans sa capitale et se contenta de repousser les attaques des Suisses. Bayard, dans une escarmouche, leur tua cinq cents hommes.

Découragés, manquant de vivres et d'artillerie, les

sa compagnie. Les habitants de Brescia avaient élevé un boulevard en avant de leur muraille. Ce fut le bon chevalier qui l'emporta. Mais, au moment où il y posa le pied, il reçut un coup de pique à la hanche qui le renversa. Le fer entra si profondément qu'il se crut frappé à mort. Le bruit de son trépas se répandit même dans l'armée. Il était si admiré et si aimé de tous que chaque soldat, brûlant de le venger, redoubla ses efforts. La ville fut enfin prise d'assaut et livrée au plus horrible pillage.

XVII

Aussitôt qu'on le put faire, on transporta Bayard dans une maison de la ville. La maîtresse de cette maison était mère de deux jeunes filles. Son mari les avait

abandonnées et s'était réfugié dans un couvent pour échapper à la fureur des vainqueurs. La pauvre femme vint se jeter en pleurant aux pieds du bon chevalier et le pria de prendre ses filles sous sa protection, de les préserver des outrages de la soldatesque.

Bayard la rassura avec une bonté charmante. Il donna l'ordre aux deux archers qui l'avaient transporté dans cette maison de veiller à la porte pour en écarter les pillards, et leur partagea cinq cents écus pour leur part du butin.

Quand le chirurgien eut retiré le fer qui était resté dans la plaie, il déclara que la blessure, quoique profonde, n'offrait aucun danger. Bayard se sentit tout joyeux d'avoir encore une fois échappé à la mort. Les plus tendres soins lui furent prodigués par ces femmes que sa présence sous leur toit avait si efficacement protégées. Tous les jours pendant sa convalescence, il devisait gaiement avec les jeunes demoiselles ou les priait de lui faire de la musique ; mais il sut jusqu'à la fin respecter leur innocence.

Les Français pourtant s'étaient éloignés de Brescia. L'infatigable Gaston était allé mettre le siège devant Ravenne. Si choyé qu'il fût par ses hôtes, Bayard mourait d'impatience de rejoindre ses frères d'armes. Quoique sa blessure ne fût pas encore complètement fermée, il obtint du chirurgien la permission de reprendre le harnais de guerre. Il avertit donc son hôtesse qu'il allait la quitter.

Cette femme lui devait trop pour le laisser partir sans essayer de lui témoigner sa reconnaissance. Elle mit dans une cassette tout l'argent dont elle put disposer et vint l'offrir au bon chevalier. — Je sais, Monseigneur, lui dit-elle en se jetant à ses genoux, que tout ce qui est ici vous appartient par le droit de la guerre. Mais vous êtes si généreux que vous voudrez bien, je l'espère, vous contenter de ce petit présent.

Bayard ouvrit la cassette, et la voyant pleine de pièces d'or : — Madame, lui dit-il en souriant, à combien se monte cette somme ?

— Il y a, répondit-elle, deux mille cinq cents ducats. Mais, si vous trouvez que ce ne soit pas suffisant, nous tâcherons de nous en procurer davantage ?

— Reprenez tout cela, dit-il, je ne veux rien que votre amitié. Si je vous ai rendu quelque service, j'en ai été largement payé par vos bons soins.

Mais cette dame le supplia de ne pas l'affliger en refusant son présent.

— S'il en est ainsi, je l'accepte, dit Bayard ; mais je vous prie de faire venir vos filles, que je puisse prendre congé d'elles.

Les deux jeunes filles vinrent quelques instants après. Elles remercièrent Bayard de leur avoir sauvé l'honneur, et chacune lui fit don d'une petite broderie qu'elle avait exécutée pour lui.

Bayard, à son tour, les remercia de l'avoir si bien soigné et de lui avoir tenu fidèle compagnie. — J'aurais voulu, dit-il, vous faire cadeau de quelques bijoux. Mais les gens de guerre en possèdent rarement. Voilà madame votre mère qui vient de m'apporter en présent deux mille cinq cents ducats : je vous en offre mille à chacune pour

vous aider à vous marier convenablement. Quant aux cinq cents autres, je vous prie de les distribuer pour moi aux pauvres monastères de femmes qui ont été pillés.

Cet épisode si connu de la vie de Bayard nous montre bien quelle âme tendre, délicate et généreuse habitait dans cette poitrine de soldat.

XVIII

L'arrivée de Bayard au camp de Gaston remplit de joie tous les Français. Il était si redouté des ennemis que, chaque fois que ceux-ci faisaient un prisonnier, on lui demandait si Bayard n'était pas encore remis, si l'on pensait que sa blessure le retiendrait longtemps à Brescia. Aussi Gaston le pria de faire savoir, le plus tôt possible, aux Espagnols qu'il était enfin de retour.

Bayard ne demandait pas mieux. Le lendemain matin, il se mit en campagne, et les Espagnols n'apprirent que trop tôt l'arrivée du terrible capitaine.

Les Français se trouvaient dans une situation très-critique : ils étaient enfermés entre Ravenne qu'ils assiégeaient et l'armée de don Raymond de Cardone, venu au secours de la ville. Les vivres manquaient. Pour surcroît de péril, Maximilien, qui venait de conclure une trêve avec Venise, envoya l'ordre au colonel Jacob d'Empfer de quitter l'armée française avec les cinq mille lansquenets qu'il avait sous ses ordres.

Heureusement Jacob d'Empfer était attaché de cœur aux Français. Il vint trouver Bayard, auquel il portait une affection toute particulière, et l'instruisit des ordres de l'empereur. Bayard sut le décider à ne montrer la lettre impériale qu'à Gaston. Le jeune général était dans la plus grande perplexité : d'un côté, il était urgent de livrer bataille immédiatement ; de l'autre, il était dangereux d'attaquer les Espagnols dans la position avantageuse qu'ils s'étaient choisie. Il prit conseil de Bayard, et, celui-ci étant d'avis de livrer bataille, il n'hésita plus.

On sait quel fut le résultat de cette sanglante journée du 11 août 1512. Bayard y eut la part la plus glorieuse, et, si Gaston périt dans son plus beau triomphe, ce fut pour n'avoir pas suivi les sages conseils du plus vaillant de ses capitaines.

Une défaite nous eût été moins funeste que la mort de Gaston de Foix. La dissension régna quelque temps parmi les généraux français et paralysa leurs efforts. Raymond de Cardone reprit l'offensive. Les Suisses redescendirent dans le Milanais au nombre de vingt mille. La Palisse, qui commandait en ce moment, n'avait que des forces très-inférieures à leur opposer. Il se replia sur Pavie. Mais il fut encore forcé d'évacuer cette ville, et de toute la Lombardie il ne nous resta que quelques châteaux forts.

Bayard accomplit, à cette retraite de Pavie, un de ses plus héroïques exploits : avec l'aide de vingt ou trente hommes d'armes, il arrêta les Suisses pendant deux heures.

Quand on repassa le Tessin, le bon chevalier se plaça à la tête du pont pour le garder. Un projectile, lancé par un fauconneau de la ville, vint lui fracasser l'épaule. Il sut endurer la souffrance avec le même courage qu'il

bravait le danger. Il ne descendit pas de cheval et il rassurait lui-même ceux qui s'effrayaient de le voir couvert de son sang.

Après cette retraite, Bayard vint chercher à Grenoble les soins et le repos dont il avait si grand besoin. Une fièvre dangereuse s'était emparée de lui. Il souffrait beaucoup, et, se croyant près de mourir, il se désolait de n'être pas tombé sur un champ de bataille, mais de finir sa vie dans son lit comme une pucelle.

Il guérit cependant. Il se rétablit même si bien, qu'un jour, raconte son naïf et charmant historien, « Bayard, qui, comme vous pensez bien, n'était pas un saint, chargea son valet de chambre de lui amener une jeune fille. »

Le valet de chambre alla trouver une femme noble, mais qui était réduite à la plus profonde misère. Cette femme avait une fille jeune et jolie qu'elle consentit à lui vendre.

En rentrant chez lui, Bayard trouva la pauvre enfant que son valet de chambre lui avait amenée et qui pleurait à chaudes larmes. Il s'informa auprès d'elle de ce qui causait son chagrin. Quand il eut appris quel marché avait été conclu, quand il vit que cette jeune fille était encore pure et vertueuse et qu'elle pleurait la honte à laquelle elle était réduite, il la reconduisit aussitôt chez sa mère. Il reprocha à cette femme la mauvaise action qu'elle avait faite en livrant ainsi son enfant. Enfin, ce qui dans cette circonstance valait encore mieux que les plus sages conseils, il dota la jeune fille afin qu'elle pût épouser un jeune homme qu'elle aimait.

Quelle réflexion pourrait-on ajouter qui ne soit au moins inutile, après le récit d'une pareille action!

XIX

Le bon chevalier ne se reposa pas longtemps. Ferdinand le Catholique venait de s'emparer de la Navarre. Louis XII leva une armée pour lui arracher sa conquête. François d'Angoulême, héritier présomptif du trône, alors âgé de dix-huit ans, fut mis à la tête de cette armée.

Mais La Palisse fut chargé d'accompagner le jeune prince et de le guider par ses conseils. Bayard suivit son ancien chef. Il s'empara d'un château voisin de Pampelune. Mais l'armée assiégea inutilement cette ville. La place était forte. L'hiver survint. On fut obligé de battre en retraite. La famine se joignit à la mauvaise saison pour accabler les Français. Bayard montra contre ces fléaux un courage plein de gaieté, qui contribua puissamment à relever le moral de ses compagnons.

L'historien de Bayard rapporte un épisode assez amusant qui eut lieu pendant cette dernière campagne. Je le redirai d'autant plus volontiers ici qu'il nous montre le grand homme de guerre sous un jour plus intime. Voici le fait. Lorsque Bayard fut chargé par La Palisse d'assiéger ce château voisin de Pampelune qu'il emporta si vaillamment, il conduisit avec lui deux compagnies de lansquenets. Quand le canon eut ouvert dans les murailles une brèche suffisante, il envoya l'ordre aux lansquenets de monter à l'assaut. Ceux-ci firent répondre par leurs chefs qu'on avait coutume de leur donner double paye quand ils prenaient d'assaut une ville ou un château. Le

bon chevalier leur promit qu'on ferait droit à leur demande.

Le château fut emporté, comme nous l'avons dit, mais ce ne fut pas la faute des lansquenets; car, dit le loyal Serviteur, — au diable le lansquenet qui a jamais monté à l'assaut. — Ceux-ci néanmoins eurent l'audace de réclamer le bénéfice que leur avait promis Bayard. Mais Bayard, furieux de la lâcheté qu'ils avaient montrée, leur promit une corde pour les pendre plutôt que rien autre. Les lansquenets parurent fort mécontents et prirent même une attitude menaçante. Toutefois, quand ils virent leur vaillant capitaine faire ranger en bataille les aventuriers qu'il avait avec lui et qui venaient de se signaler si brillamment à l'assaut de la forteresse, ils réfléchirent que le parti de la prudence était encore le plus sage.

Le soir de ce même jour Bayard donna à souper à plusieurs capitaines français. Comme on était à table, un lansquenet vint au logis du bon chevalier avec des intentions homicides suscitées sans doute par les fumées du vin.

Bayard, au bruit, s'informa de ce que c'était. — « Monseigneur, répondit en riant le capitaine de Pierrepont, c'est un lansquenet qui vous cherche pour vous tuer. »

Bayard mit l'épée à la main et s'avancant vers le lansquenet: — « Essez-vous, dit-il, qui voulez tuer le capitaine Bayard? Le vey, défendez-vous. »

Le pauvre lansquenet faillit mourir de frayeur. — « Ce n'est pas moy qui veux tuer tout seul le capitaine Bayard, répliqua-t-il, mais ce sont tous les lansquenets. — Ha! sur mon âme, dit Bayard en riant, je le quite et ne suis point délibéré moy seul de combattre sept mille lansquenets; appoinctement, compaignon, pour l'amour de Dieu. »

Il fit alors asséoir le lansquenet à table en face de lui. Après souper, le lansquenet déclarait qu'un homme qui avait d'aussi bon vin était le plus honnête seigneur de toute la chrétienté et qu'il le défendrait envers et contre tous.

XX

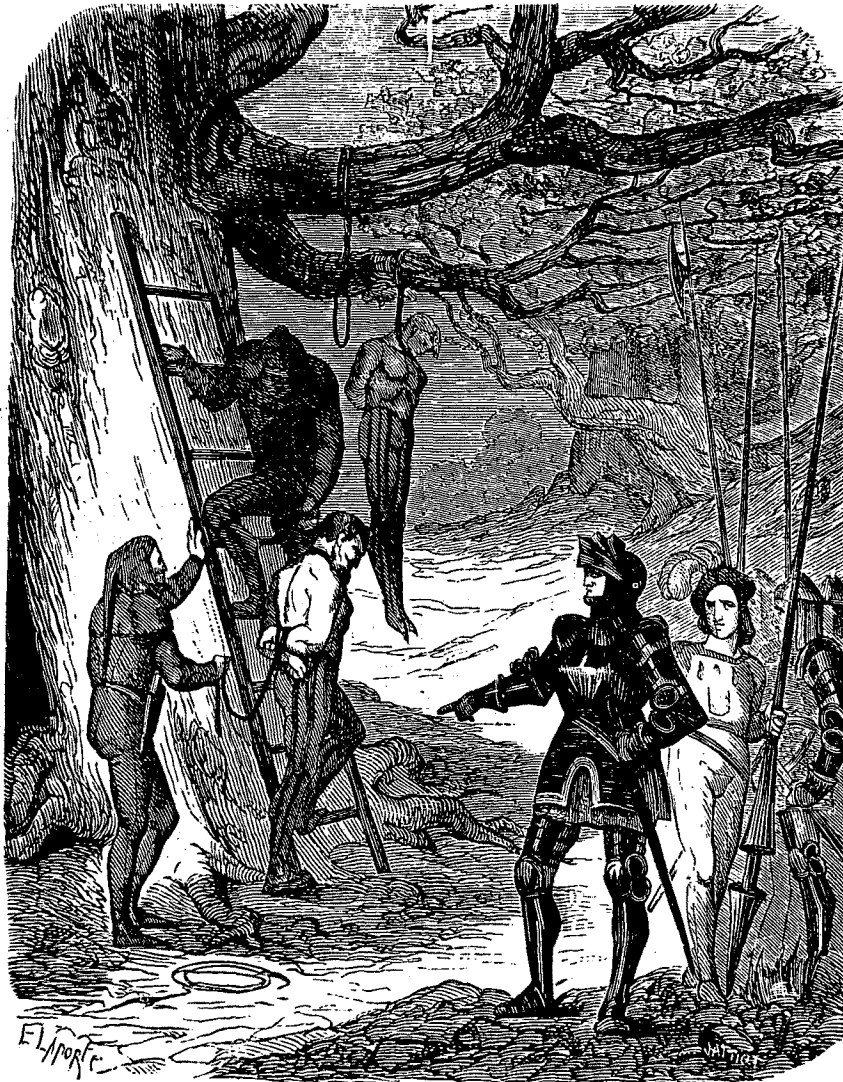
La France, qui depuis bien des années portait la guerre chez les autres, allait être obligée de la soutenir sur son propre sol. Henri VIII d'Angleterre venait de conclure une alliance offensive avec Maximilien. Celui-ci devait entrer en France par la Bourgogne, pendant que celui-là pénétrerait par le nord.

Un corps d'armée anglais vint en effet assiéger Térouanne dans la Marche d'Artois. Henri VIII débarqua à Calais et partit de cette ville pour rejoindre ses soldats. Il fut rencontré près de Tournehem par toute la cavalerie de l'armée française du nord, douze cents lances commandées par le sire de Piennes. Le prince anglais était au milieu de dix mille fantassins. Bayard, et avec lui presque tous les gentilshommes français, voulaient donner dans cette troupe pour s'emparer du roi. Mais de Piennes, auquel Louis XII avait recommandé de ne rien hasarder, n'y consentit pas. Il laissa le prince anglais passer impunément devant lui et perdit l'occasion de

terminer peut-être la guerre du premier coup. Bayard dut se contenter de harceler l'ennemi. Il lui enleva un des douze énormes canons de bronze que Henri VIII appelait ses douze apôtres.

Maximilien ne tarda pas à rejoindre son allié sous les murs de Téroüanne. La ville cependant se défendait bien. Mais elle commençait à manquer de vivres. Il devenait urgent de la ravitailler. La cavalerie française eut ordre d'attaquer les assiégeants d'un côté, pendant que de l'autre la cavalerie légère des Albanais, au service de la

et vinrent entourer la petite troupe que commandait le bon chevalier. C'est dans cette circonstance qu'il montra le mieux peut-être sa présence d'esprit dans le danger et sa gaieté dans les revers, qualités très-françaises qu'il possédait au suprême degré. Comme les siens rendaient leur épée, il aperçut un gentilhomme ennemi qui, croyant l'affaire terminée, avait délacé son casque et se reposait à l'écart sous un arbre. Il courut à lui, et lui mettant l'épée sur la gorge : — Rends-toi, homme d'armes ! lui cria-t-il, ou tu es mort ! — Celui-ci, fort effrayé, n'hésita



Il en fit pendre deux en sa présence. (Page 216, col. 1.)

France, irait jeter des vivres dans les fossés de la ville. Les Albanais s'acquittèrent très-bien de leur mission. Mais la cavalerie française fut tournée près de Guinegate par l'infanterie anglaise et allemande qui voulait lui couper la retraite. Une terreur panique s'empara de nos soldats. Ils lancèrent leurs chevaux au trot d'abord, au galop ensuite, et s'enfuirent jusqu'au camp de Blangy sans retourner la tête (16 mars 1513). Cette journée fut nommée, par dérision, la journée des éperons.

Bayard essaya d'arrêter les ennemis en défendant un pont, comme il l'avait fait plus d'une fois. Mais les Anglais trouvèrent moyen de passer l'eau un peu plus loin

pas à se rendre. Mais Bayard, changeant tout à coup de rôle, lui remit son épée en riant et se déclara son prisonnier. Plus tard, quand Bayard voulut reprendre sa liberté, ce gentilhomme lui demanda de lui payer sa rançon. — C'est à vous d'abord de me payer la vôtre, lui répondit le bon chevalier, puisque vous vous êtes rendu le premier.

Henri VIII et Maximilien, devant qui le différend fut porté, déclarèrent qu'ils étaient quittes l'un envers l'autre.

Les deux souverains alliés traitèrent Bayard avec tous les égards dont il était digne. Ils louèrent beaucoup son

courage et sa valeur. S'il faut en croire Champier, Maximilien voulait même payer sa rançon ; mais Louis XII, qui l'apprit, s'empressa de la payer. Pendant le temps qu'il passa dans le camp ennemi, il sut se faire aimer de tous ceux qui l'approchèrent par la franchise et la générosité de son caractère. — Il tenait grand train, dit le royal serviteur, et dépensa en tel jour vingt écus de vin. — On consentit à lui rendre la liberté sur la promesse qu'il fit de demeurer six semaines sans porter les armes.

Après la journée des éperons, Téroüanne se rendit ; l'armée alliée s'empara encore de Tournai ; mais l'hiver, qui survint, fit lever le camp des Anglais et des Impériaux.

Arrivée à Marignan, l'armée française fut enfin attaquée par ses redoutables ennemis. Les bandes helvétiques déployèrent un courage héroïque. La bataille dura deux jours.

Pendant la première journée, Bayard échappa d'une façon merveilleuse au plus grand danger qu'il eût peut-être jamais couru. Il avait eu déjà un cheval tué sous lui. Celui sur lequel il était remonté fut pris de terreur folle et l'emporta au milieu des bataillons suisses. Heureusement ; dans sa course, le cheval rencontra une vigne qui l'arrêta. Bayard descendit aussitôt, quitta son casque, qui eût attiré trop facilement les regards, et rampant dans les sillons, il parvint à traverser de nouveau les lignes



Il les priaît de lui faire de la musique. (Page 218, col. 1.)

XXI

Quoique jeune encore, Bayard avait déjà servi deux rois de France ; il allait continuer sous un troisième sa glorieuse carrière. En effet, un an et demi après la bataille de Guinegate, Louis XII mourut (1515, 1^{er} janvier). François de Valois lui succéda. Il rendit justice au mérite de Bayard en le nommant lieutenant général du Dauphiné.

Plus qu'aucun de ses prédécesseurs, le nouveau roi était avide de conquêtes et de gloire militaire. Le duché de Milan l'attira tout d'abord, il résolut de le reconquérir. Pour tromper les Suisses qui l'attendaient aux défilés des montagnes, il franchit les Alpes par des chemins nouveaux, comme un autre Annibal. Bayard marchait en avant-garde. Il inaugura la campagne en surprenant et faisant prisonnier Prosper Colonna, l'allié des Suisses.

ennemies et à rejoindre les Français. A peine échappé à ce péril, il emprunta un autre casque et se jeta de nouveau au milieu de la mêlée.

Le lendemain de ce jour, le 14 septembre 1515, les Suisses, jusqu'alors réputés invincibles, apprirent ce que c'était qu'une défaite. Le jeune roi, qui venait de remporter une si brillante victoire, donna à Bayard la marque la plus éclatante de l'estime qu'il avait pour lui : il voulut recevoir de sa main l'ordre de la chevalerie.

Bayard s'en excusait, disant que le roi d'un si noble royaume est chevalier sur tous les autres chevaliers. Mais François 1^{er} insista. Bayard alors prit son épée : — Sire, dit-il, autant vaille que ce soit Roland ou Olivier, Godefroi ou Baudoin son frère.

Après qu'il eut fait le roi chevalier, il apostropha sa propre épée : — Tu es bien heureuse, lui dit-il, d'avoir à un si vertueux et puissant roi donné l'ordre de la chevalerie. Certes, ma bonne épée, vous serez bien comme relique gardée et sur toutes autres honorée, et ne vous

porterai jamais, si ce n'est contre Turcs, Sarrasins ou Mores.

Ce que Bayard disait, il devait le penser. La dignité de roi était à cette époque si éclatante, qu'elle déroba l'homme derrière ses rayons. Aujourd'hui que le prestige est tombé, nous ne pouvons moins faire de reconnaître que si l'un de ces deux hommes devait être confondu de la faveur qu'il recevait de l'autre, à coup sûr ce n'était pas le chevalier Bayard.

XXII

Six ans après la victoire de Marignan, de bien grands événements s'étaient accomplis. Isabelle et Ferdinand le Catholique étaient morts, Maximilien était mort; Charles d'Autriche avait réuni leur triple couronne sur son front.

La lutte était commencée entre Charles Quint et François I^{er}. Deux généraux de l'empereur, le comte de Nassau et Franz de Sickingen, avaient levé chacun une armée, sous le prétexte de combattre le duc de Bouillon, rebelle à l'empire. Ils jetèrent brusquement le masque en attaquant la France. Ils prirent Mouzon et s'avancèrent sur Mézières.

François I^{er} n'était pas préparé à cette agression. La ville menacée, Mézières, la clef de la Champagne, était dans le plus mauvais état de défense. Dans cette extrémité, ce fut à Bayard que le roi eut recours; il le chargea de sauver Mézières.

Le bon chevalier, dit son historien, fut plus réjoui de l'ordre du roi qu'il n'eût été d'un cadeau de cent mille écus. Il courut se jeter dans Mézières avec deux compagnies d'ordonnance et deux mille hommes de pied. Mais la plupart des fantassins se sauvèrent à l'approche de l'ennemi. Bayard, pour atténuer le mauvais effet que cette désertion pouvait produire sur le reste de la garnison, se félicita hautement de voir la ville purgée de ces lâches. Le courage est contagieux aussi bien que la peur; le bon chevalier parvint à communiquer aux défenseurs de la place une partie de son héroïsme et de son indomptable audace.

La position de Mézières était cependant des plus critiques: Nassau et Sickingen bombardaient la ville chacun de son côté. Les batteries de Sickingen surtout, placées sur une hauteur, causaient aux Français les plus grands dommages. Dans cette occurrence, Bayard s'avisait d'une ruse de guerre. Il écrivit une lettre au duc de Bouillon, par laquelle il lui donnait avis que Nassau se préparait à abandonner l'empereur, que douze mille Suisses et six cents lances françaises marchaient sur Sickingen, qui allait se trouver assailli à l'improviste. Il confia cette lettre à un paysan, qui selon sa prévision fut pris au sortir de Mézières par les gens de Sickingen.

Quand celui-ci eut pris connaissance de cette lettre, il ne douta pas un instant qu'elle ne fût vraie. Ne soupçonnant pas le piège qu'on lui tendait, il se crut trahi par Nassau, avec lequel il était déjà en mésintelligence, et sur le point d'être écrasé par des forces supérieures.

Il leva son camp sans perdre une minute, et s'éloigna de Mézières. Peu s'en fallut même qu'il ne vint sous les murs de la ville assiégée livrer bataille au prétendu

traître. On doit juger si Bayard fut heureux en voyant quel plein succès avait obtenu son stratagème. Nassau, au contraire, était aussi surpris que désespéré de l'étrange manœuvre qu'il voyait faire à son allié. Il parvint pourtant à se justifier quelque temps après et à faire comprendre à Sickingen qu'il avait été joué par les Français. Mais quand la réconciliation eut lieu il était trop tard: un renfort considérable était entré dans Mézières, et François I^{er}, qui avait eu le temps de rassembler une armée, accourait pour dégager son habile capitaine. Quand la ville fut délivrée, elle luttait contre ses adversaires depuis six semaines (1521).

Bayard fut proclamé le sauveur de la France. Le roi lui donna le cordon de Saint-Michel et une compagnie de cent hommes d'armes à commander.

La défense de Mézières prouva que le plus vaillant chevalier de la France aurait pu être aussi un de ses plus habiles généraux. Nous n'aurions peut-être pas essuyé tant de sanglantes défaites si François I^{er} lui avait donné le commandement en chef de nos armées au lieu de le confier aux frères de ses maîtresses et aux créatures de la reine mère.

XXIII

La Lombardie venait d'être perdue par Lautrec. François I^{er} allait essayer de la reconquérir. Pour cette tâche difficile, sans reparler du bon chevalier, les guerriers habiles ne lui manquaient pas. Mais à La Trémouille, à La Palisse, à Louis d'Ars il préféra l'incapable Bonnivet. Bayard dut marcher sous ses ordres. Il retournait, pour y mourir, dans cette Italie qui avait été le théâtre de ses premiers exploits.

Bonnivet fit faute sur faute. Malgré tout ce que le bon chevalier put lui objecter, il l'envoya avec des forces tout à fait insuffisantes occuper le petit village de Rebecco près de Milan. Ce que Bayard avait prévu ne manqua pas d'arriver: il fut surpris la nuit par des forces tout à fait supérieures, et ne put que se replier à la hâte sur Briagrasso.

Il reprocha amèrement à Bonnivet de l'avoir obligé à subir cet échec. On ne sait comment aurait fini leur querelle, si les terribles événements qui suivirent n'étaient venus y faire diversion.

Abandonné par les Suisses, pressé par une puissante armée, Bonnivet fut obligé de repasser la Sésia. Blessé au bras d'un coup de feu, il dut abandonner le champ de bataille. Ce fut le comte de Saint-Paul et Bayard qu'il chargea de le remplacer.

Bayard sauva l'armée. Ne quittant pas l'arrière-garde un seul instant, il parvint, par des prodiges de valeur, à opérer sa retraite sans se laisser entamer. Quand il était pressé trop vivement, il faisait volte-face et se ruait comme un lion sur ceux qui le poursuivaient. A chacune de ces charges héroïques l'ennemi reculait. Mais la balle d'une arquebuse fit ce que les épées espagnoles n'avaient pu faire.

Bayard fut frappé au milieu des reins. — Jésus! s'écria-t-il; hélas! mon Dieu! je suis mort!

Son maître d'hôtel le reçut dans ses bras et le coucha

au pied d'un arbre, le visage tourné vers l'ennemi. Bayard prit son épée et baisa la croix de la poignée; puis, se préoccupant jusqu'au dernier moment plus du sort des autres que du sien propre, il ordonna à ceux qui l'entouraient de le laisser là et de songer à leur sûreté.

Quelques instants après accourut le connétable de Bourbon, qui poursuivait les Français avec fureur. En voyant Bayard blessé à mort, il s'arrêta.

— Ah! monsieur de Bayard, dit-il, que j'ai grand pitié de vous voir en cet état, vous qui fûtes si vertueux chevalier!

— Monseigneur, répondit Bayard, il ne faut pas avoir pitié de moi, qui meurs en homme de bien. Mais j'ai pitié de vous, qui êtes armé contre votre prince, votre patrie et votre serment.

Nul n'avait plus de droit de prononcer ces sévères paroles que le chevalier sans peur et sans reproche. Le connétable ne répliqua pas et s'éloigna.

Un peu plus tard survint le marquis de Pescaire. Il exprima aussi à Bayard le chagrin qu'il éprouvait en le voyant réduit à ce triste état.

— Pour la moitié de mon sang, dit-il, je voudrais vous tenir en sûreté mon prisonnier.

XXIV

Loin de se réjouir de sa mort, tous les ennemis la pleuraient. Il avait toujours montré à la guerre tant de courtoisie et d'humanité, qu'il s'était fait estimer et aimer de ceux mêmes qu'il combattait.

On lui dressa une tente à l'endroit où il était, et on le plaça sur un lit de camp; mais il ne tarda pas d'y expirer (30 avril 1524). Il était âgé de quarante-huit ans.

On fit à Bayard les plus magnifiques obsèques. Quand le cortège traversa la Savoie, le duc rendit aux restes mortels de ce héros les mêmes honneurs que s'il eût été son propre frère.

On l'enterra à Grenoble dans un couvent de Minimes, fondé autrefois par son oncle Laurent des Alleman, évêque de Grenoble.

Pendant un mois tout le Dauphiné fut en deuil. Le roi et l'armée montrèrent aussi une profonde douleur. Un an après sa mort, on entendit François I^{er} s'écrier, au milieu des revers qui l'accablaient :

— Ah! messire de Bayard, que vous me faites grande pitié!

Bayard n'avait jamais été marié. A défaut de postérité légitime, il laissait une fille naturelle, fruit de ses amours avec une dame italienne. Il aimait sa fille et en avait toujours eu grand soin. Il lui avait fait épouser un gentilhomme français nommé de Chastelar. Elle fit souche de gentilshommes.

XXV

L'historien de Bayard qui avait été, comme je l'ai déjà dit, son secrétaire et son ami, en fait un long et

touchant éloge. Parlant de son courage et de son habileté militaire : — Il avait, dit-il, trois excellentes choses et qui bien affièrent à parfait chevalier : assault de levrier, défense de sanglier et fuite de loup.

Ses compagnons d'armes, ses chefs mêmes le consultaient souvent, car il était, dit toujours le même auteur, un vrai registre de batailles.

Passant à des vertus plus douces, le loyal serviteur nous apprend que Bayard avait doté et marié cent pauvres filles orphelines, gentilsfemmes ou autres. Il savait donner sans humilier, changeant un beau cheval ou une belle robe contre un mauvais cheval ou une vilaine robe, et assurant à celui qu'il avantageait de la sorte qu'il y trouvait lui-même son profit.

Dans un temps où le pillage des villes prises d'assaut était autorisé par les chefs eux-mêmes, où les lansquenets brûlaient en partant les maisons qu'ils venaient d'habiter, Bayard payait tout ce qu'il prenait à la guerre.

— Monseigneur, lui disait-on, c'est argent perdu que vous baillez, car au partir d'ici on mettra le feu céans et l'on ôtera ce que vous avez donné.

— Messeigneurs, répondait-il, je fais ce que je doy. Dieu ne m'a pas mis en ce monde pour vivre de pillage et de rapine, et davantage, ce pauvre homme pourra aller cacher son argent au pied de quelque arbre, et quand la guerre sera hors de ce pays, il s'en pourra ayder et prier Dieu pour moy.

Bien qu'il eût gagné pendant sa vie plus de cent mille francs en rançons de prisonniers, somme qui était une fortune dans ce temps-là, il mourut pauvre; car ce qu'il possédait, il le donnait à tous ceux qui en avaient besoin.

Nous avons vu enfin quel respect il professait pour les femmes. Il les protégea toujours autant qu'il le put, et jamais il ne demanda par la violence les faveurs qu'on a l'habitude d'implorer.

XXVI

J'ai fait en passant un reproche à Bayard pour son dédain de la roture; mais, je le répète, ce reproche s'adresse moins encore à l'homme qu'à l'époque où il vivait.

Pour me résumer, loyauté chevaleresque, fidélité inébranlable, courage que rien n'étonne, habileté guerrière, générosité royale, délicatesse admirable, modestie, bonté, charité, toutes ces vertus, Bayard les possédait au suprême degré. Autrefois, alors que l'état de soldat était celui de tout gentilhomme, on donnait à lire aux jeunes gens la vie de Bayard, et c'était un modèle qu'ils ne pouvaient trop imiter.

Aujourd'hui, tous les hommes d'élite comprennent enfin que la guerre est un fléau, que le sang humain est une liqueur trop précieuse pour qu'on la répande dans un vain but de gloire et de puissance à acquérir. Il est des luttes plus nobles à soutenir que les luttes homicides. Combattre les préjugés et les erreurs; faire régner de plus en plus la justice, la vérité et l'égalité; arracher à

la création, s'il est possible, le dernier de ses secrets; dans son fourreau! Mais si elle devait en sortir pour une
 utiliser les belles découvertes de la science; en un mot, juste cause, la défense de notre territoire ou la protec-
 concourir autant qu'on le peut au bien-être de ses frères, tion d'un peuple opprimé, puissions-nous trouver pour



Monseigneur, répondit Bayard, il ne faut pas avoir pitié de moi. (Page 223, col. 1.)

voilà la magnifique mission de ceux qui comprennent
 notre époque.

Quant à l'épée de la France, puisse-t-elle se rouiller

la tenir beaucoup d'hommes semblables au chevalier sans
 peur et sans reproches!

JOSEPH DEVIENNE.

LINCOLN

1806 — 1865

PAR ULRIC DE FONVIELLE

Dessins de l'auteur

I

Vers la fin de l'année 1813, un bateau plat, se détachant du Kentucky, vint, après avoir traversé l'Ohio, déposer sur la rive de l'Indiana une famille d'émigrants. Cette famille était celle de Thomas Lincoln et se composait de son chef, d'une femme, d'une fille encore enfant, et d'un garçon à peine âgé de sept ans.

Ce dernier n'était autre qu'Abraham Lincoln, le futur président des États-Unis.

La fortune de Thomas Lincoln était modique alors, car elle ne consistait qu'en une sorte de wagon recouvert d'une grossière toile, dans lequel voyageaient sa femme et sa fille, au milieu des ustensiles du ménage et des provisions. Un cheval efflanqué trainait cette lourde machine roulante, au moyen de harnais fabriqués de lanières de peaux de bêtes séchées au soleil et de vieilles cordes, tandis que le jeune Abraham poussait devant lui une vache, qui à elle seule était tout le troupeau de l'émigrant. N'oublions point de mentionner aussi, pour compléter le tableau, un énorme chien des prairies, qui, bondissant autour des voyageurs, explorait, de droite et de gauche, la terre inconnue sur laquelle ils venaient de débarquer.

L'Indiana, à cette époque, n'était encore qu'un simple territoire, sous le gouvernement de l'Ohio, le premier État du Nord-Ouest admis dans l'Union depuis 1802. En effet, quelques mois après l'arrivée de la famille Lincoln, l'Indiana fut seulement déclaré État souverain des États-Unis.

Thomas Lincoln fuyait le Kentucky, non parce qu'il y



était malheureux, car, là comme partout ailleurs, le dur travail du pionnier suffisait à la subsistance de sa famille et à la sienne, mais parce que dans le Kentucky régnait l'esclavage, qui tous les jours étendait de plus en plus sa sombre domination. Cette honteuse institution répugnait à l'honnête travailleur libre, qui, ne pouvant la combattre, préféra s'en aller à l'aventure chercher une autre patrie.

Les institutions libres des États voisins l'attirèrent tout naturellement, et ainsi qu'un grand nombre d'hommes de sa trempe, il vint planter sa tente sur le sol de l'Indiana, où le respect de l'indépendance de l'être humain était une religion.

II

Cette émigration de familles fuyant les États à esclaves fut telle, que la population de l'Indiana, qui en 1800 n'était que de 5,000 colons, presque tous Français, atteignit, seize ans après, le chiffre de 65,000 habitants. Du reste, les esclavagistes des États du Sud favorisaient le départ de ceux qui ne partageaient point leurs doctrines, afin d'être plus maîtres chez eux et de pou-

voir à l'aise exploiter leur bétail humain. Ils redoutaient de voir parmi eux ces austères puritains n'ayant jamais à la bouche que ces mots, dangereux pour l'oppression : Liberté, Égalité et Fraternité. Il eût été difficile, en effet, de maintenir longtemps dans l'obéissance passive des hommes entendant sans cesse de pareilles théories. Il fallait à l'esclavage, pour régner, le silence et l'ombre ; il l'eut bientôt, car les importuns, les uns après les autres, désertèrent, d'eux-mêmes, ses domaines maudits.

Thomas Lincoln avait en outre hérité de ses ancêtres de la fièvre du déplacement. Son fiott, compagnon de William Penn, s'était d'abord fixé en Pennsylvanie, dans le comté de Berksh. Ce fait paraît certain, car on retrouve encore le même caractère qui distinguait les Lincoln, chez les habitants de l'antique colonie de Plymouth : même esprit d'indépendance, même sobriété, même austérité.

De Berksh, qui n'était alors qu'un poste de pionniers, la famille Lincoln partit pour la vallée de la Shennandohah, un des plus beaux sites du globe. Là, après avoir erré quelque temps, elle s'arrêta à Rockingham, devenu comté depuis, mais à cette époque une des plus ombreuses solitudes qu'il soit possible d'imaginer. Les Lincoln s'installèrent définitivement en cet endroit, admirablement choisi du reste pour devenir un centre commercial et politique, car il était placé au point de jonction des deux vallées. Mais quelques membres de la famille finirent par s'ennuyer bientôt dans cet Eden et abandonnèrent Rockingham, avec armes et bagages. Parmi ceux-là que la civilisation gênait déjà dans un pays à peine habité, se trouvait le père de Thomas Lincoln.

III

Cet homme, dont la seule occupation était de défricher les terrains couverts de broussailles inextricables, de chasser dans les forêts vierges, ou de guerroyer avec les Peaux-Rouges, ne pouvait que vite se lasser du bruit croissant de la civilisation.

Cooper a dépeint admirablement ces types de hardis solitaires, qui préféraient au fracas de la société les mystérieuses jouissances de la solitude et de l'inconnu. La vie au grand air, sous le ciel étoilé, aux prises avec ces ennemis multiples qui fourmillent dans les terres incultes, les cris rauques des oiseaux de nuit, les borborygmes de la nature en fermentation, les âpres senteurs de la végétation, le bruit des torrents ; tout cela les enchantait, les charmait, les enchainait tant et si bien, que les agglomérations humaines leur devenaient insupportables.

Le grand-père d'Abraham Lincoln, suivi de sa jeune famille, se mit donc en route pour franchir les montagnes et les vallées qui séparent la Shennandohah du Kentucky. Il s'aventurait de ce côté, sur les indications des compagnons du célèbre explorateur Daniel Boone, qui arrivaient d'un grand voyage, dont ils racontaient partout les merveilleux résultats. En effet, ils parlaient de rivières gigantesques, de forêts admirablement situées pour le défrichement, de territoires de chasses à nuls autres pareils, etc., etc. C'était plus qu'il n'en fallait pour enflammer des imaginations avides d'air, d'espace, de terres vierges, et des âpres voluptés de la vie errante ; aussi une foule considérable se mit-elle immédiatement en route pour cette terre promise, abandonnant, sans regrets, des installations à peine ébauchées.

Ces hardis pionniers, partis de différents points des États frontiers, s'avancèrent donc tous à la fois, poussés par l'instinct, vers le Kentucky, « *cette terre de sang et*

de ténèbres », comme il fut appelé plus tard, et avec raison.

Là, les nouveaux venus se trouvèrent face à face avec les indigènes, dont la fureur ne connut plus de bornes à la vue de cette soudaine invasion. Alors commença une lutte acharnée, féroce, persistante. L'audace, la ruse, les combats corps à corps, les batailles au grand soleil, les embuscades, la trahison, le feu, le fer, le poison, tous les moyens furent employés, de part et d'autre, pour l'extermination.

Que de sang et de larmes arrosèrent les premiers pas que fit la civilisation au milieu de ces solitudes ! Mais, implacable comme le flot de l'Océan, chaque jour amenait un nouveau contingent de visages pâles, qui remplaçaient ceux tombés dans la lutte.

Aussi, les primitifs enfants de l'Amérique, jugeant la résistance ouverte impossible, s'enfoncèrent-ils plus avant dans leurs territoires, pleins de rage et de haine, satisfaits seulement, lorsque la fatalité jetait sous leurs couteaux à scalper les chevelures de quelques-uns de leurs redoutables adversaires.

IV

Le grand-père d'Abraham fut une des nombreuses et premières victimes des Peaux-Rouges ; car, quelque temps après s'être fixé près de Floyd Creek, s'étant trop éloigné un jour de sa cabane, il tomba mortellement frappé par un Indien, au fond d'un ravin.

Là veuve de ce courageux ennemi de la barbarie se trouva donc tout à coup isolée, sans défense, au milieu d'un pays complètement inconnu, avec trois fils et deux filles encore en bas âge. Aussi, se réfugia-t-elle promptement dans un comté voisin, celui de Washington, afin de pouvoir, en toute sécurité, élever ses enfants.

Thomas Lincoln, un de ses trois fils, né en 1778, celui-là même que nous voyons débarquer avec toute sa famille, au commencement de ce récit, n'avait que six ans à la mort de son père. Mais il chassait de race, comme on dit vulgairement ; aussi posséda-t-il bientôt le caractère fier et l'humeur indépendante de ses ancêtres. Perpétuellement aux prises avec la nature inculte, ne rêvant qu'entreprises et aventures, et ne respirant que l'air vivifiant des bois séculaires qu'il attaquait incessamment avec sa hache, il ne tarda pas à se trouver aussi mal à l'aise qu'eux.

Sa taille, naturellement très-grande, et sa force peu commune, développées par un rude labeur et par la classe, prirent des proportions herculéennes ; son esprit, obligé de déjouer sans cesse les ruses des Indiens, fut bientôt, comme celui de tous ses pareils, prompt à la conception des idées, et énergique dans l'exécution. Du reste, il est à remarquer que tous les Kentuckiens de cette génération possédaient un cœur chaud, franc et généreux, quoique imprégné d'une légère dose de malice, qui ne se dissimulait jamais dans leurs discours. Quant à la dignité du caractère, au respect de soi-même et des autres, au courage personnel, à l'amour de l'indépendance et de la justice, il n'y a point de gens au monde, qui aient possédé toutes ces vertus à un degré supérieur.

V

Thomas Lincoln, dans ce milieu honnête et laborieux, où toute son existence était consacrée à soutenir sa mère et ses jeunes frères, vécut jusqu'en 1806, époque à laquelle il épousa Nancy Hancks, jeune fille dont l'éducation avait été, à peu de chose près, analogue à la sienne.

Abraham fut le fruit de cette union, et naquit la même année dans une localité, aujourd'hui le comté de la Rue, située près d'Hodgenville. Il eut bientôt une sœur, puis un frère, qui moururent en bas âge.

La vie du futur président des États-Unis, jusqu'à sept ans, c'est-à-dire jusqu'au moment où nous le voyons traverser l'Ohio avec son père, pour venir dans l'Indiana, fut celle de tous les enfants dont les parents n'ont qu'un but, celui de gagner modestement leur vie par un travail manuel pénible et incessant. A cette époque, paraissait à l'horizon politique Henri Clay, l'illustre *politicien* qui commençait alors sa brillante carrière. Nous verrons plus tard quelle influence eut ce grand orateur sur son jeune compatriote, Abraham Lincoln; contentons-nous seulement, pour l'instant, de constater l'apparition de ce météore parlementaire qui traversa le nouveau monde en l'illuminant d'une vive lueur.

A peine arrivé dans l'Indiana, Thomas Lincoln ne tarda pas à choisir un emplacement convenable pour y établir son *home*, c'est-à-dire son foyer. Là, à l'aide de troncs d'arbres et de boue délayée, il construisit une *log house* ou maison en bûches, et s'y installa de son mieux.

En cet endroit, tout désert qu'il était, le jeune Abraham Lincoln eut pourtant plus d'occasions de s'instruire qu'au Kentucky, où il avait reçu, déjà par hasard, quelques leçons. En effet, sur ces confins de la civilisation venaient s'échouer parfois des hommes de savoir et de cœur; ils s'installaient au milieu des bois et enseignaient les premiers principes aux jeunes enfants des pionniers, qui s'empressaient d'accourir, même de fort loin, à ces écoles improvisées.

VI

Les premiers professeurs d'Abraham Lincoln furent donc des savants de cette espèce : un Zachariah Riney, sorte de trappiste, catholique romain, mais d'une tolérance fort convenable, et Caleb Hagel, pauvre diable qui fut installé maître d'école, par souscription publique.

Les courses à l'école et la chasse, telles furent les premières distractions du jeune Abraham; il n'en connut point d'autres pendant tout le temps de son séjour en Kentucky, excepté, cependant, je dois le dire, les offices religieux, qui alors se célébraient dans des cabanes particulières, ou bien tout simplement sous quelque chêne, dans les clairières.

Dans l'Indiana, Andrew Crawford fut son unique professeur. A celui-là il dut beaucoup, non pour ce qu'il lui apprit, mais pour ce qu'il lui laissa apprendre. Effectivement, Crawford mit à la disposition du jeune Abraham

Lincoln toute sa bibliothèque, qui paraissait fort maigre aujourd'hui, mais qui, certes, à pareille époque et dans un tel monde, était évidemment un trésor inestimable. Aussi Lincoln ne mentait-il pas, lorsqu'il disait qu'il n'était élève que de lui-même. Il avouait naïvement que tous les jours qu'il avait passés à l'école, additionnés ensemble, parvenaient à peine à former une année.

Voici une anecdote qui donne une parfaite idée du maître et de l'élève.

Le jeune Lincoln laissa, un jour, un livre prêté par Crawford, sur une fenêtre; un orage vint, et le livre fut mis en piteux état. Lincoln, désolé et honteux, alla raconter tout à Crawford, qui se contenta de répondre :

— Eh bien, Abraham, si tu veux me donner deux jours de travail pour rentrer mon fourrage, je te tiens quitte !

Le marché fut conclu et exécuté strictement. Mais pour qu'Abraham Lincoln plât sa jeune et sauvage indépendance jusqu'à accepter cette servitude volontaire, il fallait qu'il eût évidemment un insatiable désir de s'instruire.

VII

Ce fut pendant les courts instants de répit que lui laissait son travail qu'il lut la vie de Washington. Tapi dans le creux d'un rocher, ou derrière un tronc d'arbre, enfoui dans la profondeur des forêts, l'aiguillon ou la hache encore à la main, il s'enivrait des faits et gestes de son généreux prédécesseur. Au milieu de cette nature si simple et si grandiose, sa jeune âme s'imprégna de l'enthousiasme qui avait fait battre le cœur des régénérateurs de son pays. Elle but à longues traits les exemples de dévouement, de patriotisme, de désintéressement, d'héroïsme que donnèrent au monde moderne, avec une si incroyable prodigalité, les fondateurs de la grande République américaine.

Tous les livres de Crawford passèrent donc, les uns après les autres, sous les yeux de Lincoln, et, chose singulière, ceux qui servirent de pâture à la première jeunesse du futur chef d'un des premiers pays du monde, étaient les mêmes qui avaient bouleversé, peu d'années auparavant, tout le vieux continent : les œuvres de nos encyclopédistes français. Traduites tant bien que mal, les idées nouvelles, après avoir, en Europe, enfanté une race de Titans, vinrent jusqu'au fin fond des forêts vierges de l'Indiana, embraser de leurs saines effluves l'esprit de celui qui était destiné à porter le coup mortel à l'esclavage !

La Révolution étouffée dans le vieux monde avait traversé l'Atlantique pour déposer sur un sol vierge la vigoureuse semence dont les fruits frappent à présent l'univers d'admiration. On la croyait anéantie cette Révolution bienfaisante; elle changeait de climat, rien de plus.

Abraham Lincoln, livré à lui-même en présence de ces grandes idées, ne put faire autre chose que de les approfondir; car la solitude est la mère de la méditation; il avouait lui-même que souvent, dans sa vie agitée, au milieu des soucis du pouvoir suprême, il avait regretté

les heures calmes de l'adolescence pendant lesquelles il rêvait. Parfois il se sentait pris du besoin de fuir le tumulte des affaires; il avait, disait-il, la nostalgie de la solitude.

L'Indiana, à cette époque, n'était encore peuplé que de 65,000 habitants, éparpillés dans quelques comtés à peine organisés. Quant au reste du territoire, des déserts immenses, des étendues interminables de forêts, des torrents rocailloux, le tout infesté de bandes de Peaux-Rouges, rôdant sans cesse autour des huttes de pionniers, semées çà et là.

Indiens, le gibier tué en route, le poisson pêché dans les lacs, les rivières ou les torrents, des prunes sauvages, les fruits de l'aubépine, et des petites baies cueillies dans les bois par les squaws indiennes.

Abraham Lincoln acquit rapidement une force physique remarquable et une taille de 6 pieds 4 pouces; aussi, à l'âge de dix-neuf ans, obtint-il la permission de courir seul le monde, c'est-à-dire d'aller sur un bateau plat jusqu'à la Nouvelle-Orléans. Ce voyage, accompli comme simple batelier, se grava profondément dans sa mémoire, d'abord parce que c'était la première fois qu'il



Émigration de la famille Lincoln. (Page 225, col. 1.)

VIII

L'endroit où se trouve à présent Indianapolis était alors d'une sauvagerie au delà de toute expression. On voyait des cours de justice venir siéger sous des arbres ou à l'abri de quelques toits de feuillage; les jurés s'asseyaient sur des troncs pourris ou sur des quartiers de rochers, et beaucoup, sinon tous, chaussés de mocassins indiens, étaient armés de carabines et portaient à la ceinture de longs couteaux de chasse. Ces juges, quelque étranges qu'ils fussent, jugeaient et jugeaient bien, et leurs arrêts étaient exécutés séance tenante. Les routes carrossables étaient inconnues, et il fallait voyager à pied ou à cheval, passer les rivières à la nage, ou dans des canots d'écorce; chasser pour vivre et avoir sans cesse l'oreille dressée et l'œil ouvert. Les produits du pays étaient : des pelleteries qu'apportaient les

était livré à lui-même; au milieu d'inconnus à moitié barbares, et ensuite parce qu'il put juger sainement l'esclavage, auquel il voua dès lors, une éternelle haine.

Un sombre nuage passa sur sa vie, jusque-là si heureuse; sa tendre mère, trop délicate pour supporter longtemps les exhalaisons des marécages et les fatigues des longs et pénibles voyages qu'elle avait entrepris, mourut dans les bras de ses trois enfants.

Deux ans après, Thomas Lincoln épousa madame Johnston, une veuve, mère de trois enfants, qui, naturellement, furent élevés avec ceux de la précédente femme.

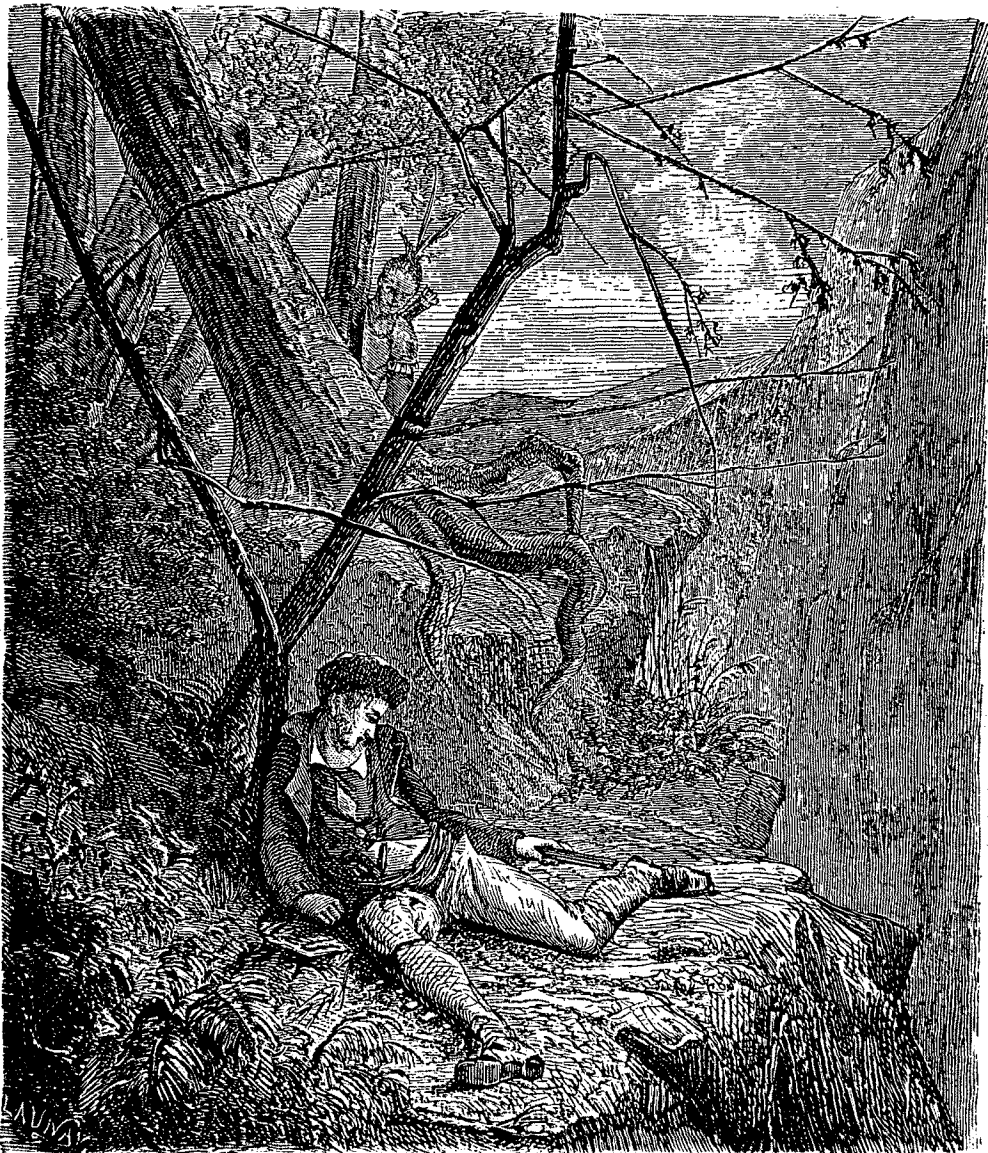
IX

Les établissements français de l'Illinois prospéraient lentement, chose peu surprenante pour qui connaît à fond les côtés faibles du génie de notre nation. Ce n'est, certes, ni le courage personnel, ni la hardiesse, ni l'in-

telligence qui manquent chez nous ; mais, il faut l'avouer, nous sommes généralement doués d'une persévérance médiocre, d'un esprit de routine invétéré que nous portons malheureusement partout où nous émignons. Le Français est long à oublier les traditions de la patrie ; il se fait difficilement à prendre les us et coutumes des pays où le hasard le jette. Pour lui, rien n'est bien, honnête et correct, si cela n'émane de France ; il critique sans pitié toutes les idées qui viennent d'autre part ; en

envahis par un flot d'émigrants venant de Virginie, qui, avec le Kentucky, fournit comme pour l'Indiana, un fort contingent de pionniers.

Thomas Lincoln, poussé par ses instincts nomades, vint donc s'installer avec toute sa famille dans l'Illinois, à une époque où cet état était encore complètement désert. La place qu'il choisit se trouva à dix milles au-dessous de Decatur. Là, Abraham se mit de nouveau à l'œuvre avec son père, pour construire une maison en bois. Il entour



Il tomba mortellement frappé au fond d'un ravin. (Page 226, col. 2.)

un mot, son esprit sceptique ne peut se plier à croire qu'aucun autre pays puisse égaler la France.

De là tous nos échecs, lorsque nous nous sommes mis en tête de vouloir nous établir sur une terre étrangère. Aussi, les territoires de Kaskaskia et de Cahokia devinrent-ils la proie des Anglais, peu avant la Révolution américaine. Les Anglais s'emparèrent des contrées que nous avions arrosées de notre sueur et de notre sang, et où nous n'avions laissé que ruine, misère et découragement, ils surent ramener la prospérité. Ces territoires, délaissés par nos compatriotes, furent donc

cette rustique construction de *ences rails*, c'est-à-dire de bûches superposées qui, dans toute l'Amérique, sont les seules clôtures des habitations. Il mérita bien, en cette occasion, le nom de *rails splitter*, fendeur de rails, que ses ennemis lui donnèrent plus tard par dérision ; son aide, qui existe encore, un nommé John Hawks, prétend qu'Abraham Lincoln fendit trois mille rails pour son propre compte.

Thomas Lincoln, cependant, ne put rester en cet endroit plus d'un an. Son humeur voyageuse lui fit encore changer de résidence, mais, cette fois, Abraham

Lincoln prit sa volée, laissant son père aller s'installer à Coles County, soixante milles plus à l'est, où il mourut en 1831, à l'âge de soixante-treize ans.

X

En 1830, nous retrouvons Abraham dans le comté de Menard, vivant modestement de son travail pénible et grossier de bûcheron. Un industriel de passage en cet endroit, ayant appris qu'il avait jadis descendu le Mississippi sur un bateau plat, lui proposa de recommencer ce voyage. Lincoln, ayant son pain à gagner, et poussé aussi par le violent désir de changer de place, accepta avec joie et se mit à l'œuvre avec ceux qui devaient faire partie de l'expédition, pour construire un bateau sur la rivière Illinois. Ils descendirent le Mississippi jusqu'à la Nouvelle-Orléans, puis revinrent par la même voie. Ce voyage fut encore un des heureux souvenirs de Lincoln, et à la Maison-Blanche, lorsqu'il parlait de cette périlleuse mais pittoresque excursion, un large sourire de satisfaction épanouissait ses lèvres.

Le patron de l'expédition, à son retour de la Nouvelle-Orléans, fonda un établissement de commerce et un moulin à Salem, dont il confia la direction à Lincoln qui, pendant près d'un an, accomplit son devoir avec une fidélité et une intelligence des plus rares. Mais une guerre avec les Indiens vint mettre un terme à cette période pacifique de la vie de notre héros.

En effet, vers l'année 1831, les Indiens, sous le commandement d'un certain chef nommé *Black-Hawk* (le Faucon noir) rompirent les traités, et vinrent, les armes à la main, revendiquer l'ancien territoire des chasses où se trouvait jadis le principal village de leur nation.

Ils préludèrent par brûler les maisons, détruire les *fentes rails*, égorger le bétail, et par ordonner aux visages pâles de quitter le pays, sous peine de massacre. Le gouverneur Reynolds envoya, au secours des pionniers, le général Gaines, à la tête de quelques compagnies de soldats réguliers, et d'un grand nombre de volontaires. Cette petite armée força les Indiens à retraverser la rivière sans combat, et le Faucon noir à demander la paix.

XI

L'année suivante, le Faucon noir se remit en campagne sous prétexte de torts faits par les blancs à des Indiens. Il vint camper à l'ouest du Mississippi, là où fut jadis le fort Madison. Peu de temps après, il traversa le fleuve avec tout son monde, hommes, femmes, enfants, et commença à remonter Rock-River, pour pénétrer sur le territoire de Winnagoes. Un messenger du général Atkinson vint le sommer de retourner sur ses pas et de retraverser le Mississippi. Cet ordre fut reçu avec un souverain mépris, et dès lors il devint certain que les hostilités allaient s'engager sérieusement.

Le gouverneur Reynolds ayant fait appel à tous les colons pour repousser les envahisseurs, le comté de Menard organisa une compagnie à la tête de laquelle

Lincoln fut placé par élection. Ce fut la première fois qu'Abraham fut le favori du suffrage universel.

Sur la rivière Illinois, à quarante milles au-dessous de Salem, dix-huit cents hommes furent bientôt réunis, et divisés en quatre régiments de fantassins et en un bataillon d'éclaireurs, tous sous les ordres du général Samue Whiteside.

Il était convenu que les volontaires s'avanceraient jusqu'à Prophetstown, où ils attendraient le général Atkinson et ses réguliers. Mais Whiteside, poussant ses hommes à quarante milles plus loin, après avoir incendié Prophetstown et laissé son bagage derrière lui, fit encore une marche forcée et lança ses éclaireurs. Ceux-ci rencontrèrent les cavaliers du Faucon noir, qui était campé à peu de distance, avec le gros de ses hommes. Ce chef hardi fondit sur les visages pâles et les rejeta pêle-mêle dans le camp de Whiteside; il s'en fallut de peu que la panique ne causât la déroute de toute l'armée. Cette défaite, qui reçut le nom de combat de Stilleman, coûta aux visages pâles une douzaine de chevelures.

Le lendemain, l'ordre rétabli dans le camp des Européens, on se prépara à attaquer l'ennemi, mais on s'avança inutilement jusqu'au lieu où avait campé le Faucon noir, et l'on ne trouva plus personne. Les Indiens, s'étant divisés en petites bandes, se contentèrent d'attaquer les habitations isolées et de massacrer tout ce qui leur tombait sous la main. Dans un endroit, situé près d'Ottarva, ils tuèrent quinze personnes et enlevèrent deux jeunes femmes. Telle fut l'ouverture de cette rude et sanglante campagne, dont les détails, quoique forts pittoresques et très-intéressants, ne peuvent trouver place ici. Lincoln, alors âgé de vingt-six ans, s'en tira avec honneur et se fit remarquer de ses chefs par sa bonne volonté et son courage. Souvent on le vit, par son humeur enjouée et ses saillies, relever l'ardeur de ses compagnons abattus par les fatigues et les privations. Enfin, cette campagne s'étant terminée par la capture du Faucon noir et la dispersion complète de ses guerriers, Lincoln rentra dans la vie civile et se livra à l'étude du droit.

XII

Ici commence la vie politique d'Abraham Lincoln. Beaucoup d'écrivains ont affirmé que cet homme d'État avait été choisi par le parti républicain comme candidat à la présidence des États-Unis, parce que sa médiocrité politique ne faisait ombre à personne et qu'elle garantissait que l'élu ne serait qu'un instrument passif dans les mains des chefs réels du parti. Nous allons faire voir dans quelle erreur grossière ces écrivains sont tombés. En effet, aux États-Unis, où les individualités politiques puissantes ne sont pas rares, il en est peu qui se soient affirmées aussi énergiquement et aussi brillamment que celle de Lincoln.

Après l'expédition du Faucon noir, Lincoln ne se trouva point plus riche qu'auparavant; il se mit donc à l'œuvre et reprit sa hache. Au milieu des agitations causées dans ce grand peuple par la vie politique, un jeune homme aussi ardent que l'était notre héros ne pouvait rester indif-

fèrent devant les questions qui remuaient tout autour de lui. Il n'y a que les âmes avilies par la lâcheté ou l'égoïsme qui restent froides en présence des crises sociales et politiques qui convulsionnent l'humanité. L'âme de Lincoln, heureusement pour lui, n'était certes point une de celles-là, bien au contraire. Ennemi passionné de l'oppression et de l'injustice, sa jeune imagination ne tarda pas à s'enflammer d'enthousiasme pour la défense du droit et de la vérité, et cela avec tant d'énergie, que les électeurs du comté de Segamon le désignèrent bientôt pour les représenter à la législature de l'Illinois. Du reste, le moment était favorable au développement d'un grand caractère, car l'Illinois commençait alors à se transformer d'une manière radicale.

Le général Jackson était à la moitié de sa première présidence, et les élections de l'Illinois donnaient partout une grande majorité à ses partisans. Aussi n'est-il point étonnant que le jeune Lincoln échouât, quoique fort honorablement; car il était l'admirateur fervent, l'élève politique de Henry Clay, ce célèbre politicien du Kentucky, dont le système eut une si grande influence dans la suite sur les destinées des États-Unis, et qui alors était considéré, par les *démocrates* ou conservateurs comme un utopiste des plus dangereux.

XIII

Lincoln, après cet échec, retourna à ses travaux. Ce fut en ce moment que l'on jeta les yeux vers l'ouest; admirablement préparé pour les spéculations sur les terrains. En un clin d'œil tous ces États, surtout l'Illinois, devinrent la proie des entrepreneurs hardis, et par enchantement des propriétés particulières s'élevèrent, des centres se créèrent. De cette fièvre naquirent une foule de villes aujourd'hui prospères, telles que Chicago, la plus étonnante de toutes les créations modernes. Lincoln saisit l'occasion et devint arpenteur, comme son aîné Washington. Mais bientôt la spéculation s'apaisa rapidement, et pendant quelque temps il connut la misère: il fut obligé même, pour ne point mourir de faim, de porter sa chaîne et son compas d'arpenteur au commissaire-priseur. Il embrassa alors définitivement la profession d'avocat, et grâce à elle, fut enfin appelé en 1834 à la législature de l'Illinois par les partisans de Henry Clay, qui dominèrent dans le comté de Segamon, et qu'on appelait les démocrates républicains, et plus tard les wighs.

Lincoln apparut donc pour la première fois dans un poste officiel. Son entrée à la législature fit sensation; car comment ne pas remarquer un personnage maigre, d'une taille démesurée, vêtu, des pieds à la tête, d'une étoffe grossière du Kentucky? Gauche, embarrassé, notre héros entra d'une façon quasi comique dans la vie politique; mais bientôt ses adversaires s'aperçurent qu'ils avaient en leur présence, sous une enveloppe de sauvage, un ennemi plein de finesse et de bon sens, d'une énergie peu commune et d'une inexorable ténacité.

Il est inutile de suivre Lincoln à travers toutes les péripéties de ses premières campagnes parlementaires; l'on doit savoir seulement qu'il fut réélu quatre fois de suite à la législature de l'Illinois. La dernière fois qu'il

accepta le mandat de représentant fut en 1840; il avait alors trente-six ans et jouissait déjà d'une certaine réputation d'habileté et d'honnêteté qui lui avait conquis l'estime de tous. De plus, il était devenu l'un des chefs du parti wigh, qui commençait déjà à être puissant dans tous les États-Unis. On le savait non-seulement excellent orateur politique, mais encore doué d'un jugement sain et fécond en ressources; aussi possédait-il un grand nombre de clients. Ce fut pendant cette période de sa carrière d'avocat qu'il sut plusieurs fois faire briller la rectitude de son jugement et les trésors de son cœur; on se souvient encore d'une cause dans laquelle il se surpassa.

XIV

Un vieillard nommé Armstrong, habitant le comté de Menard, avait jadis rencontré Lincoln errant et pauvre. Touché de sa détresse et attiré par sa physionomie avenante, il lui avait offert place à son rustique foyer, dans une cabane située au milieu des bois. Là Lincoln, à l'abri de la faim et du froid, put continuer ses études, tout en rendant service à son hôte. Quelques années après, Armstrong étant mort, son fils, seul soutien de sa vieille mère, fut accusé d'avoir tué un jeune homme, la nuit, dans une échauffourée. Les témoignages étaient si formels, que la population était au paroxysme de l'impatience, et le pauvre accusé se voyait condamné avant d'avoir été jugé, car sa vie antérieure, malheureusement fort agitée, élevait contre lui un système menaçant de précédents déplorables.

Au jour du jugement, le malheureux enfant fut amené devant les juges plus mort que vif; mais au moment où l'audience commençait, un homme sortit du sein de la foule et demanda à défendre l'accusé. Ce défenseur qui tombait des nues n'était autre que Lincoln. Après avoir écouté silencieusement les accusateurs, l'interrogatoire et les témoins, Lincoln se leva, et commença par détruire en quelques phrases le mauvais effet produit par les péccadilles de l'accusé; puis il fit une peinture des plus saisissantes du parjure et des châtiments éternels qui lui sont réservés, et enfin d'un coup de foudre anéantit l'accusation. En effet, le principal témoin affirmait avoir vu l'accusé frapper la victime, et l'avoir parfaitement reconnu, malgré la nuit, grâce à un superbe clair de lune. Lincoln démontra simplement qu'à l'heure où le crime avait été commis, il était de toute impossibilité que la lune fût déjà levée. Il fallut arracher l'accusateur des mains de la populace, après l'exposition de cet argument, si naïf que personne n'y avait songé. L'accusé fut acquitté, et les larmes de joie de sa vieille mère vinrent récompenser Lincoln, qui l'était déjà par le bonheur qu'il éprouvait d'avoir sauvé un innocent.

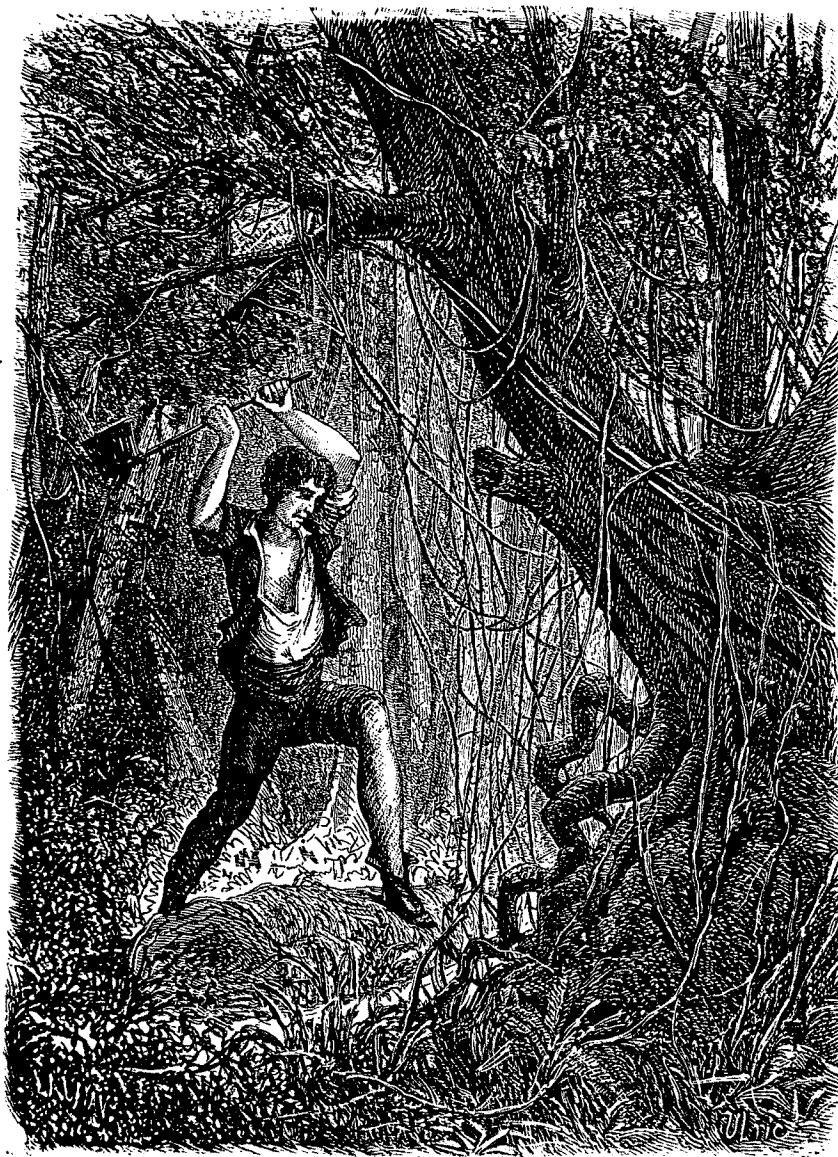
XV

Bientôt Lincoln devint un des habitants importants de Springfield, chef-lieu du comté de Segamon, et en 1842 il épousa la fille de M. Todd, habitant de Lexington, du Kentucky. Cette femme fut la digne compagne de cet

homme de bien, et ne cessa de répandre autour d'elle une foule de bienfaits.

Bientôt les partis politiques se dessinèrent nettement, et Henry Clay fut nommé par acclamation candidat à la présidence par la convention des wighs, tenue à Baltimore en 1844. Alors le parti wigh de l'Illinois rappela à Lincoln qu'il était un de ses principaux chefs, et l'ardent admirateur de Henry Clay. Lincoln sortit donc encore une fois de l'ombre qu'il chérissait, abandonna ses papiers de procédure pour se lancer, avec l'ardeur

Puis, lorsqu'il eut terminé dans l'Illinois, il passa en Indiana, où il fit une campagne analogue. Mais tous ces efforts furent vains; Clay fut battu par Polk, au grand désespoir des wighs; seulement Lincoln avait jeté partout où il avait passé des germes de popularité qui devaient donner leurs fruits plus tard. En effet, on avait remarqué qu'il avait en lui non-seulement l'étoffe d'un orateur hors ligne, mais encore d'un homme d'État de premier ordre; les habitants de l'Illinois et de l'Indiana ne l'oublièrent plus.



Il attaquait avec sa hache les bois séculaires. (Page 226, col. 2.)

patriotique que nous connaissons, au milieu de la lutte électorale.

L'Illinois, essentiellement démocrate à cette époque, était difficile à révolutionner, d'autant plus que les orateurs démocrates étaient nombreux et habiles. Lincoln, quoiqu'il eût certes peu d'espoir dans le triomphe de son candidat, n'en fit pas moins tout ce qui fut en son pouvoir. Il parcourut l'État tout entier, convoquant partout sur son passage des assemblées auxquelles il faisait entendre sa parole patriotique et convaincue.

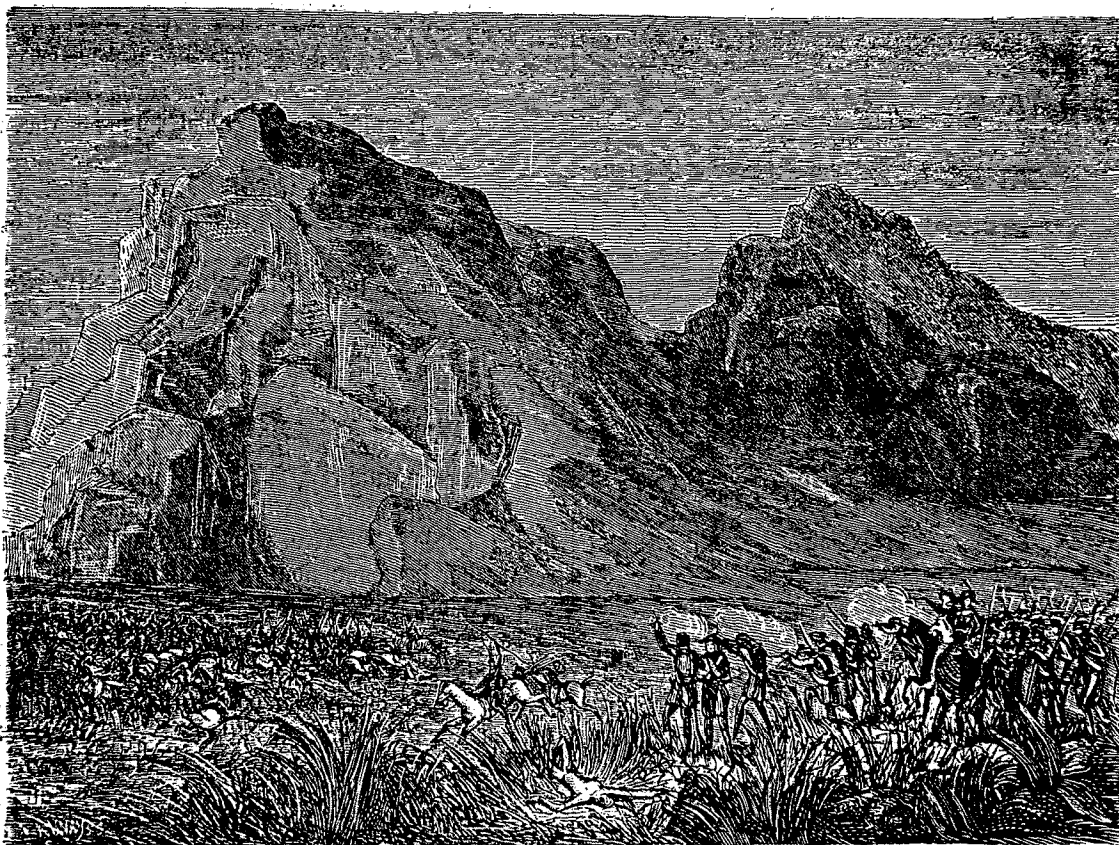
Enfin, en 1846, Lincoln fut porté par les wighs du district de Segamon candidat pour le congrès. Il fut élu avec une majorité sans exemple, quoique le comté de Segamon fût démocrate, ce qui démontre que le disciple de Clay avait su conquérir, même sur ses adversaires, une sympathique influence, qui s'élevait au-dessus des passions politiques, et le 6 décembre 1847, jour de l'ouverture du trentième congrès des États-Unis, il prit place à la Chambre des représentants de Washington.

XVI

Lincoln, quoique un des plus jeunes membres du congrès, était déjà considéré par les partis comme un des représentants les plus importants du *far ouest* et on retrouve tous ses votes, fidèles à la doctrine de whigs tels que Clay, Webster ou Corvin. Déjà, à cette époque, commençait à fermenter la haine entre les gens du Sud, maîtres d'esclaves, leurs alliés les démocrates et les hommes de la terre libre, comme s'intitulaient fièrement les whigs. Lincoln était un des plus fervents de ces derniers, et comme à l'origine de sa vie, il ne négligea

Jamais on n'a eu à lui rapprocher la moindre déviation dans ses vues, la plus petite capitulation de principes ; chose bien rare, il faut l'avouer, chez un homme politique jeté par le destin au milieu de tant d'étranges aventures.

Pendant cette première session du congrès eut lieu l'élection présidentielle de 1848. Lincoln soutint chaudement la candidature du général Taylor, et cette campagne, où il se fit remarquer par la chaleur de ses discours, lui valut une grande renommée. On le vit se servir avec une adresse rare du sarcasme et de l'ironie. Le ridicule fut aussi une arme des plus dangereuses dans ses mains ; ses ennemis ne l'oublièrent point et s'en ven-



Déroute du Faucon noir. (Page 230, col. 2.)

pas une seule occasion de le proclamer hautement, devant tous, à la face du soleil.

Le terrain sur lequel la lutte avait lieu était la guerre du Mexique. Ce fut en cette circonstance que Lincoln prononça son premier discours pour combattre la politique du gouvernement des États-Unis, qui ne voulait point abandonner l'occupation du Mexique, occupation injuste, inutile, coûteuse, sans gloire et qui n'avait qu'un but, celui de former un nouvel État qui devait apporter son contingent de représentants esclavagistes, pour faire contre-poids aux abolitionnistes de la Nouvelle-Angleterre et de l'Ouest.

Il est impossible de suivre pas à pas Lincoln dans sa carrière parlementaire ; nous nous contenterons d'en esquisser rapidement les principales phases, tout en faisant remarquer qu'il fut l'homme logique par excellence.

gèrent souvent en critiquant la vulgarité du style de leur adversaire.

XVII

Pendant cette session, Lincoln eut l'occasion de soutenir énergiquement le droit de pétition, au sujet d'une pétition de Caleb Smith, demandant l'abolition de l'esclavage ; puis il s'en alla, son devoir accompli, visiter la Nouvelle-Angleterre. Il y fut reçu avec enthousiasme et prononça des discours dans toutes les villes où il s'arrêtait, ce qui accrut encore considérablement sa popularité.

Pendant les autres sessions du trentième congrès, il tenta, lui et ses amis, de faire abolir l'esclavage dans le district de Colombie, c'est-à-dire dans la métropole de la république des États-Unis. Cette proposition et celle de

rappeler la loi contre les esclaves fugitifs furent les premières lueurs de l'immense incendie qui devait embraser plus tard le pays tout entier.

A la fin du trentième congrès, Lincoln, refusant de se faire réélire, rentra dans la vie privée, sans vouloir accepter une situation que ses travaux et le triomphe de son parti lui assuraient.

Pendant les cinq ans qui suivirent, Lincoln vécut dans la plus profonde obscurité, de son métier d'avocat. Henry Clay, son chef politique, faisait alors tous ses efforts pour écarter cette question terrible de l'esclavage, qu'il voyait poindre à l'horizon, grosse d'orages. La lutte était acharnée entre le Nord et le Sud, car ni l'un ni l'autre ne voulait perdre son influence par des agrandissements de territoire.

Lincoln fut un des principaux fondateurs du parti républicain, dont la convention d'État tenue à Bloomington, le 29 mai 1856, envoya la même année des délégués à la convention de Philadelphie, afin de nommer les candidats présidentiels. Puis il se porta candidat pour le sénat des États-Unis, en présence de Douglas, un des plus fameux orateurs de l'Amérique, et de plus un *politicien* de la trempe la plus fine, expérimenté dans l'art de ménager la chèvre démocrate et le chou républicain.

Alors commença la plus étrange lutte oratoire qui se soit peut-être jamais vue. Douglas et Lincoln parcoururent l'Illinois, faisant assaut d'éloquence, en présence l'un de l'autre, dans les mêmes soirées, devant des milliers d'auditeurs. Ils tinrent les États-Unis en haleine, pendant toute cette campagne électorale sans pareille. Du reste, les questions que les deux adversaires agitaient étaient brûlantes ; déjà l'on pouvait pressentir que les tempêtes s'amoncelaient et que le jour où elles devaient éclater n'était pas éloigné.

Douglas triompha, mais Lincoln se fit remarquer encore cette fois pour l'adversaire le plus vigoureux de l'esclavage, et dès cette époque il fut désigné tacitement, par beaucoup, comme le prochain candidat à la présidence du parti républicain.

Lincoln, après ce glorieux échec, revint à ses dossiers, mais pas pour longtemps, car peu après, en 1859, Douglas arriva dans l'Ohio, soutenir un candidat démocrate. Lincoln fut appelé par les républicains de cet État, pour aider à le combattre, car seul il était capable de tenir tête à un pareil adversaire. Il prononça deux discours, l'un à Columbus, l'autre à Cincinnati. En 1860, Lincoln fut encore appelé dans l'Est pour rendre le même service, et il fit de nombreux discours dans le Connecticut, le New-Hampshire, Rhode-Island, New-York, et partout il fut accueilli avec faveur. Une de ses improvisations à Cooper-Institute de New-York eut un succès colossal, et le plaça en première ligne comme orateur américain. Ce fut la dernière fois qu'il parut en public, avant sa nomination à la présidence.

Le temps du président Buchanan expirait ; l'agitation électorale était déjà à son comble, en mai 1860.

XVIII

La grande convention démocratique, tenue à Charlestown, après deux semaines de discussion, s'était dis-

soute sans avoir pu réussir à présenter un candidat. Douglas, par ses tergiversations, ses alliances temporaires, ses menées souterraines, sa politique tortueuse, s'était rendu impossible comme candidat unique du parti démocrate. Une convention, portant le titre d'*Union constitutionnelle*, s'était réunie à Baltimore, et avait choisi son candidat, sans autre objet avoué que celui de la conservation de la constitution et de l'Union.

Pendant ces débats préliminaires, la convention nationale républicaine s'était assemblée à Chicago et discutait ses candidats. Voici quels furent les premiers noms qui sortirent de l'urne électorale : William Seward, de New-York ; Abraham Lincoln, de l'Illinois ; William Dayton, de New-Jersey ; Simon Cameron, de Pennsylvanie ; Salmon Chase, de l'Ohio ; Edward Bates, de Missouri, et John M. Lean, de l'Ohio.

Le premier tour de scrutin donna pour résultat : Seward 173 voix, Lincoln 102, Cameron 50, Chase 49, Bates 48, Dayton 14, M. Lean 12 ; 16 voix furent perdues.

Au second tour : Seward 184 voix, Lincoln 181, Chase 42, Bates 35, Dayton 10, M. Lean 8, perdues 4.

Au troisième tour : Lincoln 231, Seward 180, Chase 24, Bates, 22, et les autres, 7.

Aussitôt que ce résultat fut connu, les délégués de l'Ohio donnèrent leurs voix à Lincoln, ce qui lui constitua la majorité nécessaire pour être élu, c'est-à-dire 233 voix.

Sur la proposition de M. Ewerett de New-York, l'assemblée déclara que ce vote était unanime, et ce fut au milieu de la plus vive émotion que l'on termina la séance par la nomination de M. Hamelin, candidat à la vice-présidence.

Toutes les élections aux États-Unis sont des affaires importantes, mais l'élection présidentielle est un événement qui agite le pays tout entier. Non-seulement l'abstention est inconnue, mais femmes, enfants, et non électeurs, pour un motif ou pour un autre, prennent part à cette grande manifestation de la souveraineté du peuple. L'année qui précède l'élection est généralement fiévreuse ; les partis se comptent, se discutent. Partout on ne voit que meetings ; tout devient réunion électorale depuis le salon, jusqu'aux plus infimes *bar-rooms*.

Après le vote des délégués du parti républicain, l'agitation fut violente ; l'on prévoyait que si Lincoln triomphait, les États du Sud tenteraient quelque coup d'État. Aussi attendit-on avec anxiété dans tous les États-Unis le résultat du scrutin.

D'après la Constitution, chaque État de l'Union nomme autant de délégués qu'il compte de sénateurs et de représentants au congrès de Washington. Ces électeurs votent alors dans leurs États respectifs le président et le vice-président. Lorsque les partis sont tranchés nettement comme aux États-Unis, le nom seul des délégués suffit pour démontrer immédiatement ce que sera l'élection définitive.

Voici quels furent les résultats des élections nommant les électeurs définitifs : Lincoln 180, Breckenridge 72, John Bell 39, Douglas 12.

Alors l'ancien vice-président, Breckenridge, proclama Abraham Lincoln président des États-Unis, devant entrer en fonctions le 4 mars 1861.

XIX

Le 11 février, Abraham Lincoln prit congé de la population de Springfield, qui était venue l'accompagner en masse jusqu'à la station du chemin de fer, et lui fit ses adieux dans les termes suivants, qui révèlent avec quelle modestie cet excellent homme allait prendre possession du pouvoir suprême que venait de lui confier la nation entière :

« Mes amis, il faut être dans ma position pour apprécier la tristesse que je ressens en partant. A cette population, je dois tout ce que je suis. Ici j'ai vécu plus d'un quart de siècle, ici mes enfants sont nés, et ici un d'eux est enterré. Je ne sais quand je vous reverrai, un devoir me reste à accomplir, un devoir peut-être plus grand qu'aucun autre homme depuis Washington n'a eu à en accomplir, etc., etc. »

Il y avait de la prophétie dans ces adieux touchants. Combien cette appréhension de n'être pas à la hauteur de sa mission diffère des orgueils insensés et des joies immodérées des triomphateurs vulgaires !

Pendant son voyage, le nouveau chef de l'État fut partout accueilli dans le Nord avec des ovations. Partout les populations écoutèrent avec avidité ses discours, dans lesquels, au milieu d'une teinte incontestable de mélancolie, se révélait toujours un fond solide d'espérance. Mais arrivé à Harrisburg, Lincoln, accompagné d'un seul ami, partit secrètement et entra à Washington incognito, le 23 février. Cet homme, que le vœu de ses concitoyens amenait au pouvoir, pénétrait furtivement dans la métropole des États-Unis, se dissimulant comme s'il allait commettre un crime. Du reste, le bruit courait depuis longtemps déjà, qu'il n'arriverait point à Washington et que la balle ou le poignard d'un assassin saurait bien l'en empêcher.

En dépit de ces sinistres augures, Lincoln, le 4 mars, fut proclamé publiquement seizième président des États-Unis.

Après avoir donné le baiser de paix aux trente-quatre jeunes filles représentant les trente-quatre États de l'Union, il fut conduit au Capitole et, selon l'usage, présenté au peuple par le sénateur Bacon de l'Oregon, qui s'écria :

« Concitoyens, voici Abraham Lincoln, le président élu des États-Unis d'Amérique ! »

Lincoln s'avança auprès d'une table placée au centre de la plate-forme et prononça son discours d'inauguration d'une voix claire qui put être entendue par l'immense foule encombrant non-seulement la gigantesque place du Capitole, mais encore les rues adjacentes, les fenêtres et les toits des maisons voisines.

Ce discours de Lincoln ne fut autre chose qu'un appel à la concorde et à l'union, un véritable programme pacifique qui eût fait tomber les armes des mains des plus enragés sécessionnistes, s'ils n'eussent été aveuglés par une inexorable haine et une insatiable ambition. La

raison a peu de prise sur les âmes aigries par les questions d'intérêts, celles qui avec les questions religieuses rongent le cœur humain le plus profondément.

XX

En effet, Lincoln commença par déclarer que tous les griefs allégués par les sécessionnistes n'étaient que des chimères, car la nouvelle administration était résolue à respecter les droits des États, par conséquent à ne point les envahir et à ne se mêler en aucune façon de l'esclavage.

Ce discours simple, modeste, plein de sentiments honnêtes et conciliateurs, fut tourné en dérision par les rebelles. On accusa le nouveau président d'hypocrisie, et les préparatifs belliqueux n'en continuèrent qu'avec plus de frénésie.

Les événements se succédaient rapidement au sud des États-Unis.

Déjà encouragée par le message de Buchanan disant que la sécession était inconstitutionnelle, mais qu'il n'avait aucun pouvoir constitutionnel pour s'y opposer, la Caroline du Sud avait proclamé son acte de sécession dès le 20 décembre 1860. Le fort Monroë, dans la rade de Charlestown, fut enlevé par trahison, et l'étendard de la rébellion déployé au vent pour la première fois.

Le 3 janvier 1861, les rebelles s'emparèrent, en Géorgie, par un coup de main, des forts Pulaski et Jackson à Savannah, et le lendemain, dans l'Alabama, le fort Morgan, de Mobile, tombait de même aux mains des esclavagistes.

Les autres États du Sud, grâce à la mollesse et même à la connivence du pouvoir exécutif de Washington, suivirent bientôt l'exemple de la Caroline du Sud, de la Géorgie et de l'Alabama ; ainsi, la Louisiane, le 28 janvier, et le Texas, le 1^{er} février, publièrent leur acte de désunion. La Caroline du Nord, la Floride, et le Mississippi les imitèrent peu après.

Cependant, jusqu'alors, aucune collision n'avait encore eu lieu ; on pouvait encore espérer que les choses n'en arriveraient point aux dernières extrémités. Seulement la conspiration était savamment ourdie et de longue main. Les secrétaires de Buchanan, les instigateurs du mouvement, avaient pris leurs mesures. Floyd, le secrétaire de la guerre, après avoir rempli les arsenaux du Sud et désarmé ceux du Nord, s'enfuit bientôt, en sauvant la caisse qui lui avait été confiée. Le secrétaire de la marine, non moins traître, avait dispersé tous les navires des États-Unis, sur la surface du globe entier, de telle sorte qu'il fallait à la nouvelle administration de longs mois avant de pouvoir les réunir. Le secrétaire du Trésor, laissant tout en suspens ou embrouillé à propos, abandonna son poste pour aller prêcher la guerre dans la Géorgie, qui hésitait encore et qui sans cette funeste influence fût peut-être restée dans le devoir. Seul le secrétaire d'État, Lewis Pars, se retira dégoûté de la conduite odieuse de Buchanan, qui laissait sous sa main parjure accomplir la destruction de sa patrie.

Comme Ponce-Pilate, l'indigne président des États-Unis se lavait les mains de tout et se contentait de refuser

audience aux parlementaires du Sud, qui, irrités, s'en retournèrent chez eux répandre partout qu'on les avait éconduits avec dédain à Washington, et que par conséquent le Nord voulait la guerre.

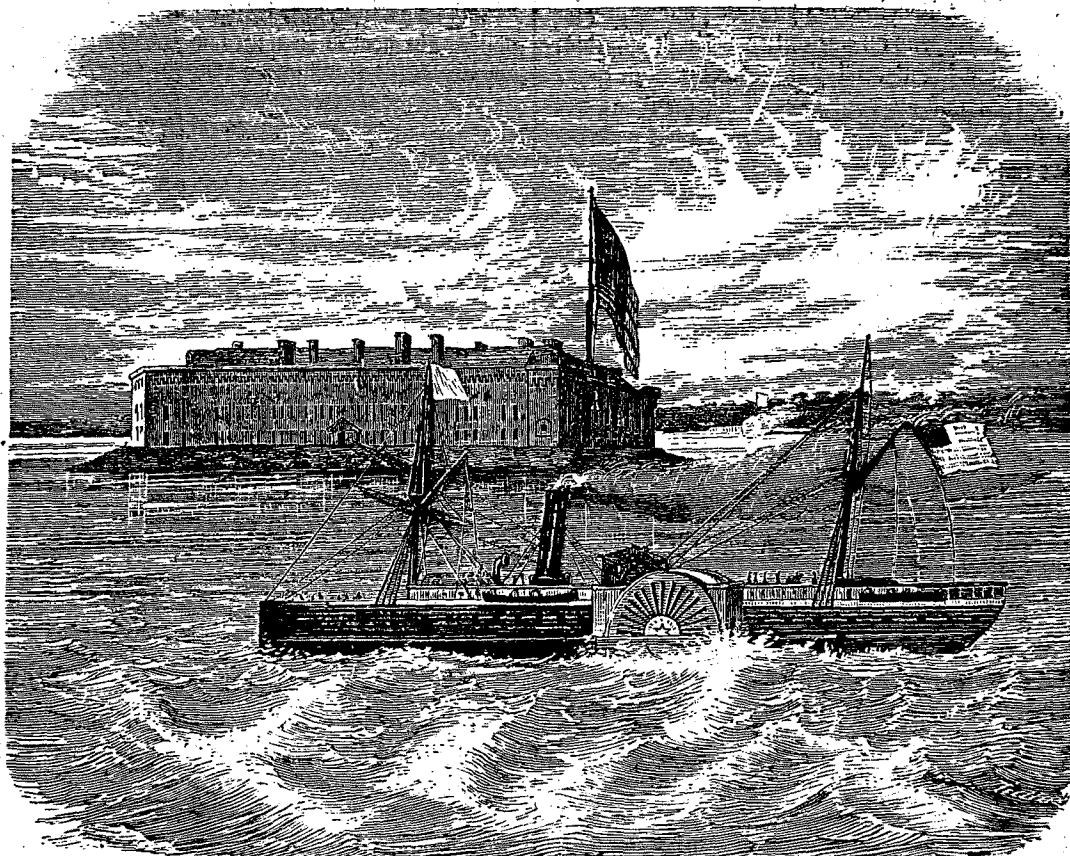
XXI

Pendant que ces choses se passaient dans les sept États en révolte ouverte, l'agitation était grande dans les États frontières-à esclaves, tels que le Tennessee, le Kentucky. Des délégués de ces différents États étaient

joués par les sénateurs des États du Sud eux-mêmes, qui s'abstinrent de voter.

Alors on vit bien que les chefs du Sud avaient le parti délibéré de ne rien vouloir entendre et qu'ils étaient décidés à ne reculer devant aucune violence, pour assurer le succès de leur injuste cause.

Les délégués des États sécessionnistes, assemblés à Montgomery, dans l'Alabama, le 6 février, organisèrent leur confédération avec une constitution provisoire, et le 9 élurent Jefferson Davis président, et Alexandre Stephens vice-président. Ce foyer de rébellion, composé de sept États seulement, devait, selon le plan des conspira-



Le fort Sumter.

rassemblés à Washington avec des délégués des États libres, et tentaient de ressusciter la vieille doctrine des compromis. Les uns et les autres firent à la vérité leur possible pour sauver l'Union; mais les prétentions exagérées des esclavagistes étaient tellement inacceptables qu'il fallut rompre les négociations. Il fut donc avéré que les États libres, eux seuls, voulaient la paix et l'union à tout prix, et dans cette voie des concessions, ils s'aventureraient même assez loin. Ainsi, le 11 février, la chambre des représentants fédéraux passa à l'unanimité une résolution amendant ainsi la constitution :

« Il est interdit pour toujours de faire une loi se mêlant de l'esclavage dans n'importe quel état de l'Union. »

C'était détruire tout d'un coup le principal prétexte de la sécession. Le projet de compromis, connu sous le nom de Crittenden, donnait aux esclavagistes encore plus de garanties; mais ces différentes tentatives furent dé-

teurs, s'agrandir bientôt, l'intérêt aidant, de tous les États où l'esclavage existait, et que déjà d'actifs agents parcouraient en semant partout des ferments de discorde.

Comme nous le voyons, Abraham Lincoln prenait la direction des affaires juste au milieu de la tourmente. Le navire colossal qu'il avait juré de mener à bon port craquait de toutes parts et courait aux abîmes où le conduisait sûrement l'odieuse main de la trahison.

XXII

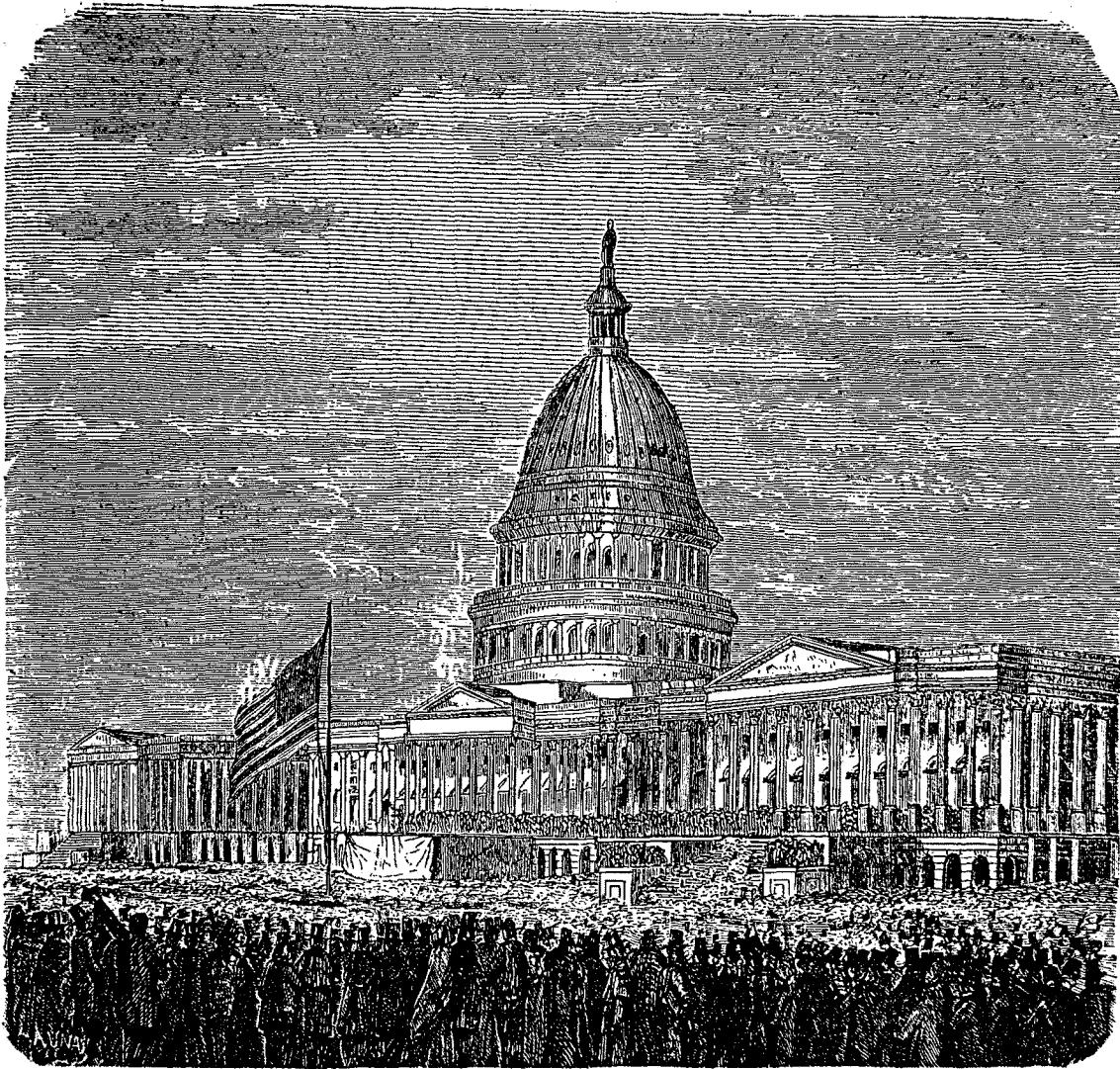
Pendant les jours qui précédèrent son inauguration, il avait composé son cabinet de MM. Seward secrétaire d'État, Bates attorney général, Chase secrétaire des finances, Cameron secrétaire de la guerre, Welles secrétaire de la marine, Blair maître des postes et Caleb Smith secrétaire de l'intérieur. Le premier soin du pré-

sident, une fois en possession de la Maison-Blanche, fut de chasser des emplois du gouvernement tous les employés suspects que Buchanan et son cabinet de traîtres y avait installés. Il fallut ensuite remplacer tous les agents diplomatiques que la précédente administration avait tirés des États à esclaves et qui déshonoraient à l'étranger les États-Unis, en préparant, à l'abri de leurs mandats officiels, les monarchies européennes à prendre fait et cause pour la future confédération du Sud. L'influence de ces diplomates infâmes fut lente à détruire

et finale, pleine de colère et de sombres menaces.

Le temps que prirent ces simulacres de négociations était activement employé dans le Sud. Quant au Nord, le discours modéré et conservateur de Lincoln l'avait rassuré, il avait l'espérance, la certitude presque, que le Sud y trouverait les gages suffisants et qu'il n'irait point sur la route des aventures jusqu'où ses chefs ambitieux voulaient l'entraîner, c'est-à-dire jusqu'à la guerre civile.

Cette lueur d'espoir ne tarda pas à s'évanouir, car



Lincoln proclamé président des États-Unis au Capitole, à Washington. (Page 235, col. 2.)

causa plus tard, à ceux qui la subirent, bien des mécomptes et des déboires. Il ne fallut rien moins que le génie diplomatique de Seward pour en triompher, et encore n'en serait-il point venu à bout sans les victoires éclatantes de l'Union.

Pendant que Lincoln expulsait des postes importants du gouvernement toutes les créatures de Jefferson Davis et consorts, une députation officieuse vint le trouver, demandant une solution pacifique du conflit, c'est-à-dire une séparation à l'amiable. Ces personnages furent éconduits poliment sans avoir été écoutés ; ils retournèrent donc dans le Sud, après avoir publié une communication

bientôt Jefferson Davis et ses complices, sentant qu'à tout prix il fallait agir, brûlèrent leurs vaisseaux et donnèrent le signal de l'attaque du fort Sumter.

Le fort Sumter, illustré plus tard dans ce gigantesque conflit par une défense héroïque, devint le point sur lequel tous les yeux se fixèrent.

En effet, le major Anderson, qui commandait les troupes casernées dans les forts de la rade de Charleston, comprenant son impuissance à les défendre tous, se renferma avec ses hommes dans le fort Sumter, sorte d'îlot fortifié, qui fut bientôt le seul endroit dans la Caroline du Sud où flottât encore le pavillon étoilé de la grande Ré-

publique. Le général Beauregard, qui prit le commandement des sécessionnistes de Charleston, s'empara des forts abandonnés et eut bientôt le triste honneur de tirer le premier coup de canon contre un steamer du Nord, *l'Étoile de l'Ouest*, qui venait ravitailler cette poignée de braves et loyaux soldats, qui ne se rendirent qu'à bout de vivres et de munitions.

XXIII

Ce premier exploit eut pour résultat d'allumer un sauvage enthousiasme dans les États rebelles; quant au Nord, il se sentit frappé au cœur. Il comprit que les frères qu'il croyait égarés étaient devenus des ennemis de la pire espèce, et que la force seule pouvait sauver la patrie.

Les chefs du Sud avaient cru, en bombardant Sumter, faire un coup de maître, après lequel le Nord, frappé de stupeur, aurait la lâcheté de forcer Lincoln à accepter sans combattre de honteuses conditions de paix. Il est de fait que dans le Nord s'agitaient les tronçons du parti démocrate qui devaient, selon toute probabilité, faire une opposition formidable à la nouvelle administration, l'empêtrer dans tous ses mouvements, paralyser ses moyens de défense, annuler son énergie et son patriotisme. Washington même, la métropole des États-Unis, était un foyer de sécession. A chaque pas la trahison se manifestait dans les rues, dans les administrations du gouvernement, dans les bureaux de la guerre, dans ceux même du président, à la Maison-Blanche.

Le général Scott, ce vieux et loyal débris des guerres de l'indépendance, le héros du Mexique, le compagnon et le disciple de Washington, oubliait, autant qu'il le pouvait, pour accomplir son devoir de fidèle défenseur de l'Union, son origine virginienne et ses amitiés avec les chefs de la révolte. Mais, malgré lui, sa main, alourdie par l'âge et la secrète espérance d'arrangements à l'amiable, manquait d'énergie pour se faire obéir. Si Lincoln en cet instant critique eût perdu la tête, c'en était fait de l'Union américaine.

Le Sud, par la prise de Sumter, comme nous l'avons déjà dit, voulait mettre en demeure les États esclavagistes encore indécis de se prononcer. En effet, le président, en présence de l'audacieuse provocation de la nouvelle confédération, dans une proclamation du 15 avril, engagea les différents États loyaux à fournir un contingent de soixante-quinze mille hommes pour protéger la capitale; de plus, il convoqua le congrès en session extraordinaire.

La Virginie, la Caroline du Nord, le Tennessee et l'Arkansas refusèrent de répondre à cet appel, en alléguant qu'ils ne prêteraient point leurs milices pour écraser des États frères. Aussi dans ces différents États les citoyens fidèles à l'Union, qui avaient réussi jusqu'à ce jour à empêcher la sécession, furent débordés et forcés de partager le sentiment général ou de choisir entre l'émigration et la prison.

Le Delaware, le Maryland, le Kentucky et le Missouri, échappèrent aux griffes des conspirateurs et furent maintenus dans le devoir par l'attitude de ses populations

loyales et les forces militaires qui repoussèrent sans trop de peine les hordes sécessionnistes envoyées pour les soulever.

Dans les États libres du Nord, les enrôlements se faisaient avec une étrange activité, révélant une des faces de cette formidable société moderne qui jusqu'à ce jour ignorait sa propre puissance. Dans toutes les villes, des compagnies, des régiments s'organisèrent avec rapidité. Quelques heures après la proclamation de Lincoln, un régiment du Massachusetts équipé, armé de pied en cap, était prêt à partir; on enrôlait dans les meetings, sur les promenades publiques, au prêche, dans les théâtres, dans les bars rooms; partout surgissaient des volontaires.

Il est de fait que les événements devenaient menaçants, car la ville de Washington était singulièrement compromise. Quelques compagnies de soldats réguliers, trois batteries d'artillerie légère, plusieurs centaines de volontaires, une compagnie du génie et une poignée de dragons, telles étaient les forces dont pouvait disposer le gouvernement des États-Unis, pour défendre le Capitole, la Maison-Blanche, l'arsenal de la marine et les hauteurs d'Arlington, qui commandent la ville.

XXIV

Pendant une semaine que dura cette pénurie de défenseurs, l'anxiété fut vive pour Lincoln et son cabinet; d'autant plus que Washington était encombrée par les espions du Sud et par une vile populace devenant tous les jours plus insolente et plus turbulente. Heureusement pour la République, les sécessionnistes n'osèrent point s'aventurer à jeter dans Washington une simple avant-garde; car en cet instant ils eussent obtenu un facile triomphe.

Le 19 avril, Lincoln lança sa proclamation, déclarant le blocus de tous les ports des États insurgés. Ce jour-là même le premier sang fut versé à Baltimore; une populace furieuse se rua sur un régiment du Massachusetts, venant au secours de Washington, et tua trois volontaires à coups de pierres et de revolver.

Bientôt on apprit que les sécessionnistes de Virginie marchaient sur Harpers-Ferry, où se trouvait un arsenal de l'Union. Les troupes fédérales abandonnèrent ce point après avoir anéanti toute la propriété des États-Unis. En ce moment, le quatrième Massachusetts avec le premier régiment de Vermont renforçaient la garnison du fort Monroë, qui, grâce à cette mesure, mis à l'abri d'un coup de main, devint le seul territoire de l'Union dans cette partie de la Virginie.

Mais tous ces mouvements préliminaires impatientaient les populations du Nord, et elles commençaient même à accuser avec aigreur les généraux et le pouvoir de céder avec une mollesse bonne seulement à donner à l'ennemi le temps de s'organiser. De plus, les railleries des amis du Sud, qui pullulaient dans le Nord, irritaient la fibre nationale des Yankees, de telle sorte qu'à Washington arrivaient tous les jours des critiques amères de la pusillanimité de ceux qui tenaient en main les destinées du pays. Il était également urgent que quelque ac-

tion sérieuse eût lieu avant que les premiers volontaires, dont les engagements allaient expirer, retournassent dans leurs foyers sans avoir servi à quelque chose. En outre, les purs Yankees gémissaient de voir le vieux continent tout entier se tourner contre eux. En effet, en Europe, on ignorait complètement la vérité sur les bouleversements singuliers auquel l'Amérique était en proie, et ceux qui la connaissaient se gardaient bien d'en rien dire, l'or des planteurs du Sud sachant s'engouffrer à propos dans les poches avides. Du reste, ce qui ternissait la cause du Nord, c'est que les fédéraux répétaient à satiété que non-seulement ils ne venaient pas détruire l'esclavage, mais encore qu'ils étaient décidés à comprimer toute insurrection servile.

Cette indifférence pour l'esclavage n'était point, nous l'avons vu bien souvent dans les premières pages de cette biographie, dans le cœur de Lincoln. Mais pouvait-il, sans violer la constitution qu'il avait juré de défendre, sans donner raison au Sud, dont c'était le seul prétexte pour se révolter, et sans tourner contre l'Union tous les esclavagistes tièdes, agir selon ses propres sentiments ? Évidemment non. Aussi est-ce à ces différentes causes insuffisamment connues en Europe à l'époque de l'explosion de la sécession, que l'on dut cette remarquable antipathie qui se manifesta presque unanimement contre le Nord.

« Le Sud veut conserver l'esclavage, le Nord ne veut pas le détruire, qu'importe donc à l'humanité que ce soit l'un ou l'autre qui triomphe ! » Tel fut le cri général, et, il faut l'avouer, il était logique dans la bouche de ceux qui ne pouvaient juger la question que par les apparences.

Enfin le vieux Scott, poussé à bout, se décida à livrer bataille.

XXV

L'ennemi était concentré en Virginie, à Manassas-Junction et à Winchester; on résolut de le chasser de ces deux points importants. Le général, Mac Dowell, à qui cette mission fut confiée, avait passé le Potomac à la tête de cinquante mille hommes, le 27 mai. Son plan était de pousser droit à l'ennemi, de s'emparer du chemin de fer occupé par Beauregard, afin de couper la retraite aux rebelles de Winchester commandés par Johnston, que le général fédéral Patterson, venant du Maryland, devait balayer devant lui. Ce plan, qui ne manquait pas de hardiesse, échoua pour deux causes. La première, c'est que les troupes fédérales, commandées par des chefs novices, arrivèrent éreintées par de longues marches et le manque de vivres devant un ennemi bien retranché, frais et dispos. La seconde, c'est que Patterson, avec une lenteur inexplicable, se laissa berner par un rideau de tirailleurs rebelles, tandis que Johnson et le gros de son armée quittaient Winchester et venaient fondre à l'improviste sur le flanc des fédéraux déjà fort occupés à tenir tête aux hommes de Beauregard qui, sortis de leurs retranchements, allaient de l'avant avec furie. La bataille, commencée le 21 juin, à dix heures du matin, fut indécise jusqu'à trois heures de l'après-midi ;

mais alors les troupes fédérales, écrasées par l'attaque impétueuse de Johnson, plièrent en désordre ; bientôt ce ne fut plus qu'une horrible déroute. La nuit, heureusement pour l'Union, vint dérober aux vainqueurs le véritable état des choses ; car, si en pareil moment Beauregard eût eu la hardiesse de lancer sur la route de Washington, encombrée par les fuyards, un corps de cavalerie, la capitale des États-Unis tombait sans coup férir au pouvoir de la sécession.

Ce désastre fut un coup de foudre pour le Nord, et même dans le premier moment on crut tout perdu. Mais l'issue de cette première bataille, toute lamentable qu'elle fût, rendit l'immense service à la grande République de démontrer clairement que le temps des demi-mesures était passé, et que le moment d'une action prompte, énergique, radicale, était arrivé.

Le congrès s'étant réuni le 4 juillet à Washington, Lincoln envoya son message d'ouverture. Ce document, après avoir raconté les méfaits de la sécession et les embarras dans lesquels la nouvelle administration s'était trouvée, grâce à la faiblesse et à la trahison du gouvernement précédent, exposait la situation réelle et se terminait par la demande de quatre cent mille hommes et d'une somme de 400 millions de dollars.

XXVI

Lincoln, dans ce long et difficile travail, ne cessait point de faire appel à la conciliation ; il discutait lui-même ses actes, les commentait, les expliquait, afin que nulle obscurité ne pût planer sur sa politique. Jamais peut-être un homme officiel, depuis que le monde est monde, ne fit preuve d'une franchise aussi éclatante. La question de la suspension de l'*habeas corpus*, instrument avec lequel les ennemis de la grande République l'attaquèrent si violemment, fut traitée par lui avec tout le soin que méritait un point si délicat pour l'esprit chatouilleux et indépendant des Yankees. Il en démontra la constitutionnalité et anéantit l'accusation d'aspirer à étouffer la liberté, accusation que les ignorants et les traîtres s'acharnent encore à porter contre sa mémoire.

Le gouvernement de Washington ne perdit pas de temps après l'échec de Bull's Run. Mettant à profit le répit que Beauregard laissait maladroitement aux troupes fédérales démoralisées, réfugiées sous le canon des fortifications de Washington, on se mit à réorganiser à nouveau l'armée.

On affirme très-sérieusement que Beauregard avait l'intention de poursuivre son succès, mais que Jefferson Davis, qui parut sur le champ de bataille au moment de la victoire, l'en empêcha. Le dur dictateur du Sud commençait, dit-on, à se révéler, et il ne tenait pas, à l'aurore de sa puissance, qu'il surgît à ses côtés une individualité militaire par trop saillante. Cette mesquinerie jalouse sauva probablement l'Union, si toutefois elle fut le véritable motif qui rendit immobiles les troupes esclavagistes.

Mac Dowell devenu impossible comme général en chef, on songea à le remplacer, et ce fut sur le jeune Mac Clellan, dont les récents succès dans la Virginie de l'Ouest son-

naient encore dans tous les journaux, que l'on jeta les yeux.

Le 25 juillet 1861, le général Frémont, arrivé d'Europe récemment, prenait possession à Saint-Louis du département de l'Ouest. Le général Banks, au même moment, venait à Harpers-Ferry remplacer Patterson, Mac Clellan prenait le commandement de l'armée du Potomac, et le général Dix celui de Baltimore.

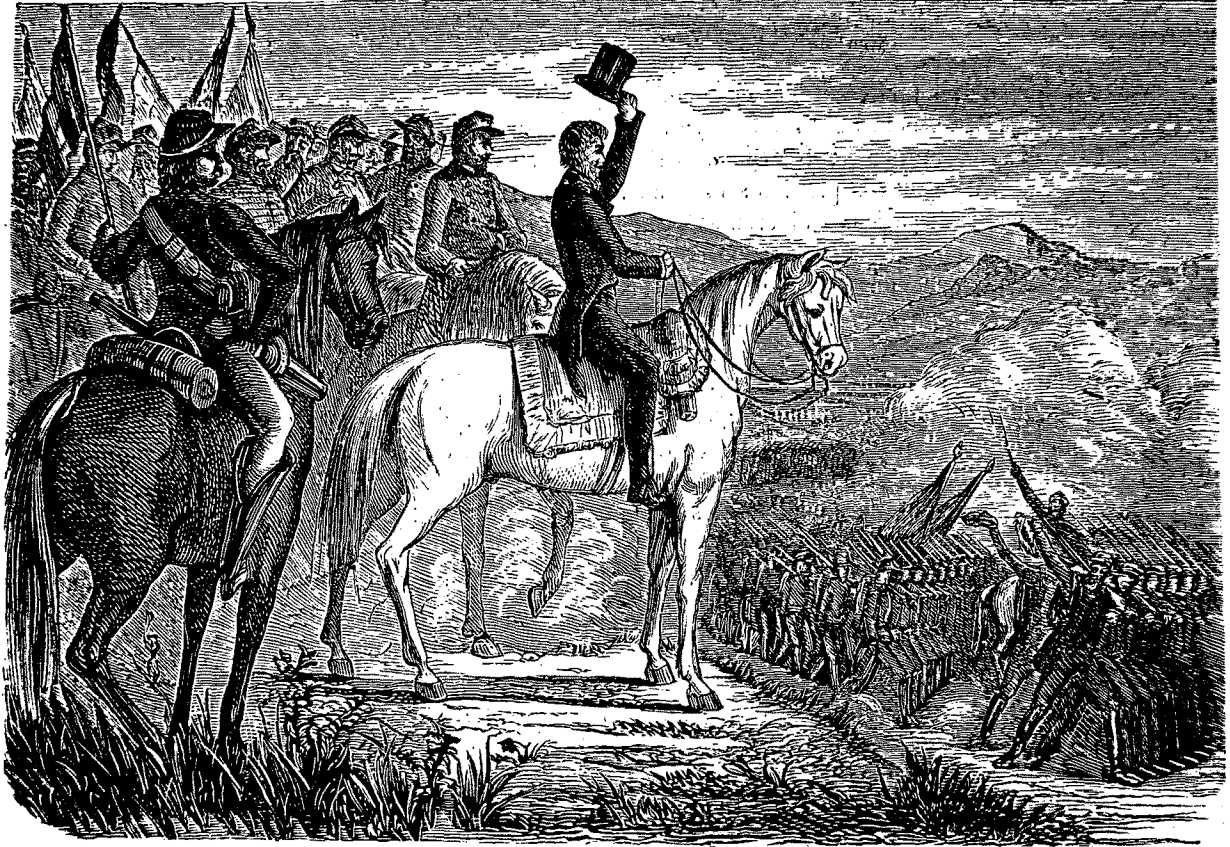
XXVII

Pendant trois mois Mac Clellan organisa son armée. Washington alors présentait un étrange aspect qui con-

raitre une simple calèche, dans laquelle se profilait la silhouette d'Abraham Lincoln. La foule alors se découvrait avec respect devant le chef de l'État, qui saluait toujours de la main en souriant, avec cette mélancolie douloureuse qui ne l'a que rarement abandonné pendant la durée de cette terrible guerre.

Quelquesfois Lincoln était accueilli avec enthousiasme, c'était lorsqu'il rencontrait sur sa route quelque régiment en partance; alors le sang calme des Yankees entraînait en ébullition, et les tambours et les fanfares aidant, cet enthousiasme devenait du délire.

La population de Washington, naguère si paisible, quoiqu'elle tirât de gros bénéfices de cette agglomération



C'est lorsqu'il rencontrait sur la route quelque régiment en partance. (Page 240, col. 2.)

stait les immenses préparatifs qui se faisaient en vue d'une guerre formidable. Dans toutes les rues, sur toutes les places allaient et venaient des régiments fraîchement équipés, des ambulances, des fourgons, des batteries d'artillerie. Du matin au soir, et souvent du soir au matin, des troupes circulaient dans les rues immenses de la métropole des États-Unis, métamorphosée en un vaste camp. Du Capitole à la Maison-Blanche, du Long-Bridge—ou pont long—qui traverse le Potomac, à Georgetown, ce n'était que cavaliers ou fantassins, soldats ou officiers, emplissant toutes les boutiques et les vestibules des hôtels. Jour et nuit, à chaque coin de rue, une sentinelle à cheval, immobile, le revolver ou le sabre au poing, maintenait l'ordre, ainsi que de nombreuses patrouilles qui arrêtaient les soldats flâneurs et les reconduisaient à leurs camps. Parfois, au milieu de ces tourbillons d'hommes, on voyait appa-

d'hommes, était sécessionniste enragée, et bon nombre de gros propriétaires de l'endroit aspiraient à voir arriver les esclavagistes, eussent-ils dû payer ce triomphe de la perte complète de leurs biens. Ce sentiment s'aggrava, si prononcé surtout chez les femmes, tenait sans doute à ce que dans le district de Colombie régnait l'esclavage et que les hommes d'État du Sud y avaient trôné si longtemps, que leurs déplorables doctrines avaient laissé de profondes racines dans toutes les classes de cette population singulière.

XXVIII

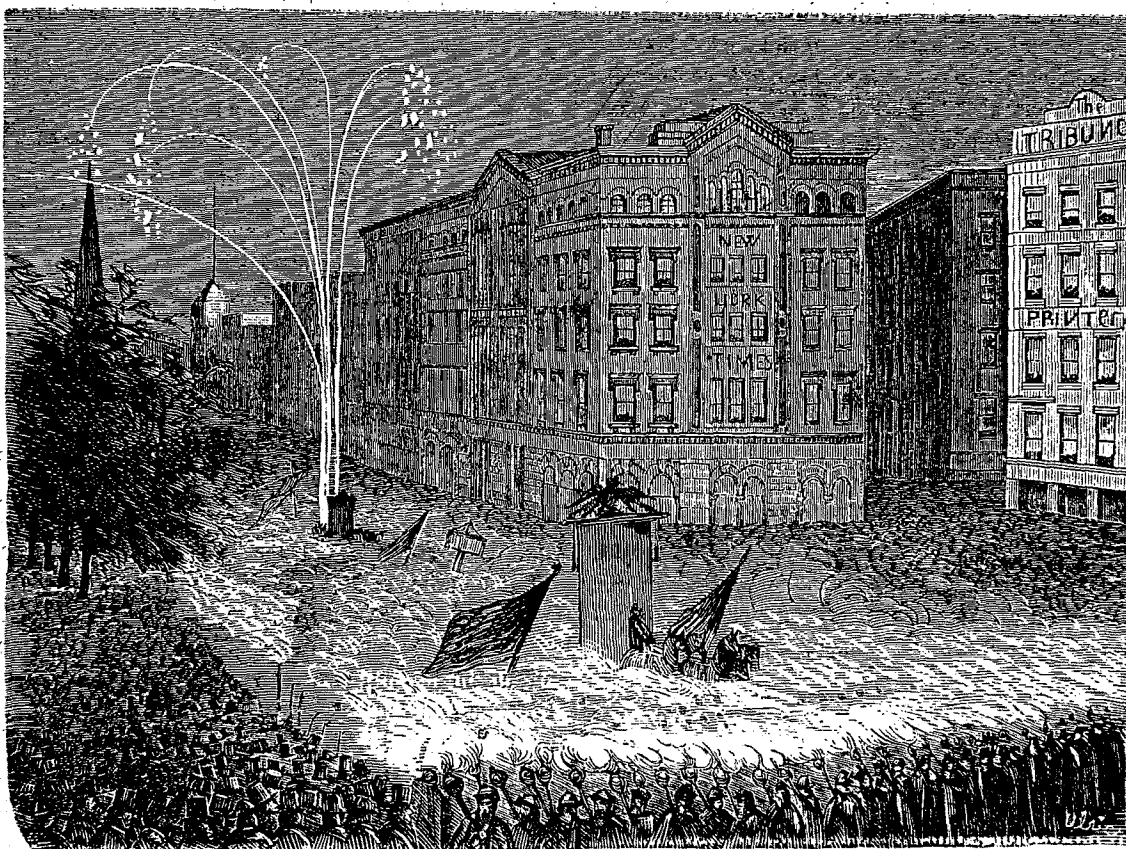
Un peu avant l'arrivée de Frémont à Saint-Louis, de graves événements s'y étaient passés. En effet, le général Lyon venait d'y être tué, et Sigel, avec ses volontaires

allemands, avait été repoussé dans le Missouri. Aussi, lorsque Frémont parut, les populations allemandes qui le chérissaient le reçurent avec bonheur et les volontaires affluèrent. Ce n'était point une tâche facile que celle confiée à Frémont ; car des bandes de pillards, sans parti avoué, dévastaient le nord de cet État, et le général Pope qui s'y trouvait avait été obligé de sévir durement déjà. Aussi Frémont n'hésita pas à proclamer la loi martiale, ce qui fit une profonde sensation dans tous les États-Unis.

Frémont déclarait que tous les maraudeurs, coupeurs de routes, etc., pris les armes à la main, seraient jugés et fusillés séance tenante. De plus, il proclamait hommes

Frémont qui, pendant que l'on intriguait ainsi à Washington, marchait à l'ennemi et se préparait à l'attaquer vigoureusement près de Springfield, après quelques escarmouches sans importance. Frémont revint laissant son commandement au général Hunter, qui le transmit peu après au général Halleck.

Mac Clellan triomphait, son influence grandissait chaque jour, tout retentissait du nom de Mac Clellan, le petit Mac, comme disait le peuple encore tout assourdi par les bulletins triomphants du jeune général. Or Mac Clellan, ce que personne ne savait, avait laissé la Virginie de l'Ouest, en dépit de ses allégations, dans une position des plus critiques, et malgré la fameuse victoire



Arrivée de Lincoln à New-York.

libres les esclaves [de] tous ceux qui étaient en guerre avec le gouvernement.

Libérer les esclaves d'une façon aussi sommaire et aussi radicale, cela souleva contre Frémont les vestiges du parti démocrate encore puissants auprès du président. Mac Clellan et tous ceux qui l'entouraient frémissaient d'horreur en voyant un simple général trancher si nettement le nœud gordien, tandis qu'eux-mêmes rêvaient encore quelque compromis avec le Sud. Aussi, en masse pesèrent-ils sur Lincoln en lui faisant entrevoir une nouvelle sécession prête à éclater dans le Nord, si les principes radicaux de Frémont devenaient la base des opérations des officiers de l'Union.

Lincoln céda à des manifestations si violentes, d'autant plus que ceux qui les faisaient avaient la constitution pour eux ; aussi signa-t-il, mais à regret, la révocation de

si problématique de Richmond ; Floyd, Wise et Lee, les généraux rebelles, eussent eu bon marché de cette partie de l'Union, sans la vigilance du général Rozenscranz.

En effet, ce général empêcha, par la bataille de Carnifex-Ferry, la jonction de Floyd et de Lee, et repoussa définitivement les sécessionnistes de la Virginie de l'Ouest. Ce ne fut que grâce à la faute du général Benham que Floyd et ses troupes purent échapper à une entière destruction ou à une honteuse reddition.

XXIX

Pendant ce temps, Mac Clellan se préparait à combattre, du moins il le disait, car sa plus grande occupation était, en réalité, de solliciter auprès du président, afin obtenir

la succession militaire du vieux Scott, ce vénérable vétéran qui, accablé par l'âge et les infirmités, n'était plus bon qu'à donner des avis. Lincoln lui rendait un hommage de tous les instants, hommage bien mérité du reste, car Scott, en dépit des sollicitations de ses compatriotes du Sud, avait refusé de faiblir et était resté fidèle au drapeau de l'Union. Pour Lincoln, ce vieillard représentait donc l'honneur militaire des États-Unis, conservé dans toute sa pureté depuis Washington. C'était la tradition de la fidélité qu'il tenait à glorifier, en s'inclinant devant cet antique débris des guerres de l'indépendance. Souvent, lorsque le président venait voir Scott, il le trouvait assoupi sur ses plans et ses cartes. Il respectait toujours le sommeil de ce bon vieux soldat qui, finissant par s'éveiller, cherchait à s'excuser en alléguant son âge. L'honnête Lincoln lui répondait invariablement avec sa bonhomie habituelle : « Dites que ce sont les services que vous avez rendus à la patrie qui vous ont fatigué, général, et non votre âge ! »

Ce fut alors que le capitaine Wilkies, commandant le navire fédéral le *Saint-Jacyntho*, saisit en mer deux agents confédérés qui allaient intriguer en Europe, dans les cours étrangères. Ce coup de main produisit une profonde impression ; c'était la jeune Amérique qui donnait un premier avertissement au vieux monde. L'opinion publique aux États-Unis était tellement surexcitée que le capitaine Wilkies eut de nombreuses ovations, et que l'on vit avec regret Seward rendre ses prisonniers. Il est clair qu'en cet instant une guerre contre l'Angleterre eût été votée à l'unanimité par toutes les classes de la population ; car les forceurs de blocus et les corsaires confédérés se construisaient ouvertement, et en toute hâte, sur les chantiers de la Grande-Bretagne. On devinait aisément que la vieille Albion méditait de ruiner à jamais la marine commerciale-yankee, sa terrible concurrente sur tous les marchés de l'univers.

XXX

Il est impossible, dans un cadre aussi restreint que l'est celui-ci, d'écrire la guerre épouvantable qui déchira les États-Unis, pendant près de quatre années. Il faudrait plusieurs volumes pour donner une juste idée de la tenace énergie avec laquelle les deux armées se disputèrent chaque point de cet immense territoire. Ce qui est certain, c'est que jamais, à aucune époque, on ne vit déployer pareille puissance, soit pour l'attaque, soit pour la défense. Il y eut des batailles telles que celles de Corinth, de Shiloh, de Fair Oaks, des Sept Jours, d'Antietam, de Frederiksbourg, de Chancellorsville, de Gettysburg, de Crosskeye, de Murfreesborov, de Chatanooga, qui dans les funèbres annales de la guerre ont droit au premier rang. Jamais le sang ne coula en plus grande abondance et ne fut offert avec plus d'héroïsme des deux côtés. Des sièges tels que ceux de Vicksburg, de Charleston et de Pettersburg, ne le cèdent en rien aux sièges les plus mémorables de l'histoire. Des batailles navales telles que celles entre le *Merrimac* et le *Monitor*, la prise de la Nouvelle-Orléans, l'entrée de

Ferragut dans la passe de Mobile, le bombardement de Sumter, sont aussi des faits que les hommes de l'art étudient avec admiration, et qui démontrent ce que valent au juste ces races américaines qui jusque-là étaient si peu prisées par les batailleurs du vieux monde.

Le combat entre le *Merrimac* et le *Monitor*, ces deux premiers navires cuirassés, fut toute une révolution dans l'art de la guerre navale. Le *Merrimac*, ce monstre blindé avec des rails de chemin de fer, coulait les navires *Yankees* qui bloquaient le port de Norfolk, lorsqu'il fut arrêté dans ses exploits et mis hors de combat par une machine inconnue de chétive apparence, dont la puissance causa dans le monde une émotion profonde.

Sans cette merveilleuse invention mise en pratique si à propos, le désastre de la marine des États-Unis eût été irréparable.

XXXI

Le capitaine du *Monitor* avait été blessé, un boulet ayant frappé l'abri blindé dans lequel il était posté pendant le combat. Le choc avait été si violent que ce brave en était devenu aveugle. Lincoln vint chez lui, et lui dit en lui prenant la main :

« Je suis heureux de vous voir, monsieur, pour vous remercier de la gloire que vous avez acquise à notre patrie ! »

« Que ne puis-je, monsieur le Président, vous dire aussi que je suis heureux de vous voir, car alors je ne serais plus aveugle. Merci de votre bonne visite, j'ai fait mon devoir, rien de plus ! » Telle fut la réponse de cette héroïque officier.

On se sent pris de vertige, lorsque l'on analyse les immenses ressources que ce peuple si positif a su réunir en un instant, pour se mettre en état de combattre. Lorsque l'on connaît le gigantesque échiquier sur lequel ces armées opéraient, le peu de connaissances militaires que possédaient ces généraux improvisés et la répugnance qu'avaient tous ces volontaires à se plier aux exigences de la discipline, on est forcé de rendre hommage à cet esprit républicain, qui seul est capable d'enfanter de tels miracles.

Lincoln, l'homme pacifique par excellence, à la tête de cette œuvre sanglante, ne fut pas au-dessous de sa mission ; loin de là, on le trouve toujours ferme comme un roc ; sachant à propos briser les chefs incapables ou rétifs et imposer en dépit de toutes influences ceux qu'il jugeait dignes de commander. Les fautes, les abus, les faiblesses, les trahisons ne le déconcertaient nullement ; les désastres le trouvaient toujours impassible ; en un mot, il fut la grande âme qui sut communiquer à tous le souffle patriotique qui l'animait.

Au commencement de la lutte, on voit Lincoln, malgré ses sympathies, repousser ceux qui voulaient l'entraîner à violer la constitution au sujet de l'abolition de l'esclavage, puis aussitôt que l'heure est venue, en dépit de résistances acharnées, il lance sa fameuse proclamation, du 8 décembre 1863, abolissant l'esclavage dans les États rebelles.

XXXII

Mac Clellan, après sa désastreuse campagne de la Péninsule, compromet le triomphe de la cause, par son ambitieuse incapacité, il le remplace par Burnside, qui, bientôt cède la place à Pope, puis à Hooker, lequel se voit peu après supplanté par Meade.

Mais ces changements rapides ne sont point les fruits du caprice ; non, Lincoln cherchait un homme qui fût réellement à la hauteur des circonstances. Il finit par le trouver ; c'était Grant.

Le général Ulysse Grant, le vainqueur de Vicksburg et de toutes les armées du Sud, en présence desquelles il s'était trouvé, était évidemment la grande figure militaire du moment. Lincoln crut que cet homme froid, sobre, résolu, tenace, taciturne, modeste, qui avait toujours mené à bien tous ses projets, était celui qui devait nécessairement porter le coup suprême à la sécession. Il le fit venir pour lui confier le commandement en chef de l'armée des États-Unis.

Grant se mit vigoureusement à l'œuvre pour exécuter un plan immense qui consistait à faire agir de concert toutes les différentes armées de l'Union.

« La sécession n'est qu'un boulet creux, disait-il, crevons-en la surface, nous ne trouverons dedans que du vent ! » Il disait vrai, et il ne tarda pas à le démontrer. En effet, traversant hardiment le Rapidan, il attaqua l'ennemi, campé fortement au nord de Richmond. Après plusieurs jours de batailles des plus sanglantes, il le repoussa de positions en positions, de Wilderness à Spottsylvania court house ; de Spottsylvania court house à Cold Harbour. Partout, pendant plusieurs jours on se battit avec fureur ; mais Grant, voyant son ennemi formidablement retranché et ses forces augmenter en se rapprochant de Richmond, abandonna sa base d'opération et vint menacer Lee de prendre position entre lui et Richmond. Lee se replia sur Richmond, tandis que Grant faisait mouvoir son armée parallèlement et descendait vers le James River, au-dessous de Petersburg, petite ville située à quelques milles au sud de la capitale de la confédération.

XXXIII

Là, se trouvait déjà le général Butler qui, remontant par le James River de la forteresse Monroe, avec 35,000 hommes, s'y était déjà solidement établi.

Alors commença le fameux siège de Petersburg, la clef de Richmond. Pendant que Grant tenait devant lui l'armée la plus vaillante et la plus importante du Sud, le général Sherman s'avancait vers Atlanta, en Géorgie, dont il s'emparait après quelques batailles heureuses ; puis, quittant tout à coup ce point, il se lança en droite ligne, traversa toute la Géorgie, sans rencontrer de résistance sérieuse et vint prendre possession de Savannah, d'où il se mit en route, à travers la Caroline du Sud, pour rejoindre Grant.

Charleston, en même temps, était vigoureusement at-

taquée, et le fort Sumter, sa principale défense, croulait sous les boulets fédéraux. Cette ville enfin finit par se rendre, après une lutte des plus meurtrières et des plus héroïques. A peu près à la même époque, l'amiral Ferragut, la *virille salamandre*, comme l'appelaient ses marins, força la passe de Mobile au sud de l'Alabama, et s'empara de cette ville, réputée imprenable.

La confédération était aux abois. Lee tenta d'affaiblir Grant, en simulant une troisième invasion du Maryland ; mais le général Sheridan, qui remplaça le général Sigel qui s'était fait repousser, descendit la vallée de la Shenandoah, et vint rejoindre l'armée du Potomac à City Point, après avoir détruit toutes les voies de communication autour de Richmond.

Enfin, après quelques sorties furibondes de l'ennemi, sorties repoussées avec énergie, Grant attaqua Petersburg, de tous côtés à la fois ; il s'en empara, et entra dans Richmond, derrière l'armée de Lee qui, démoralisée, sans ressources, finit par se rendre quelques jours après. L'armée esclavagiste que Johnson avait concentrée pour arrêter Sherman, comprenant que la lutte était désormais impossible, mit bas les armes, sans coup férir, et toutes les forces confédérées, encore debout dans les différents États, suivirent aussitôt cet exemple ; la sécession avait vécu.

XXXIV

Au moment de la victoire se révéla le caractère de Lincoln, dans toute sa sublimité. On le voit accourir à Richmond et traverser en voiture cette ville funeste, encore toute frémissante, où partout se trouvaient la hideuse empreinte de la guerre civile : le deuil et la douleur. Montant au Capitole, Lincoln fit entendre des paroles de concorde et de clémence dans cette même enceinte qui, la veille encore, rétentissait des cris de haine et de vengeance de Jefferson Davis.

Tant de modération et de modestie se sont peu vues dans l'histoire de l'humanité ; espérons que cet exemple ne sera point perdu pour les conquérants à venir si, pour le malheur des peuples, le temps des conquêtes n'est point encore passé.

En dépit des démocrates et des traîtres qui, désolés des triomphes inattendus de l'Union, firent tous leurs efforts pour empêcher sa réélection, Lincoln fut renommé par une majorité immense, tandis que son concurrent, l'ambitieux Mac Clellan, n'obtenait qu'une minorité ridicule.

Ce fut en cette occasion que Lincoln raconta le spirituel apologue que voici :

« Je me rappelle, dit-il, qu'un charretier de mon pays, nommé Tom, traversait souvent un gué. L'onde était rapide et profonde, la moindre maladresse pouvait faire noyer hommes et bêtes. Eh bien, je n'ai jamais vu Tom changer ses chevaux au milieu du gué ; il attendait toujours qu'il fût sain et sauf de l'autre côté de la rivière. M'est avis qu'il n'était point bête Tom ! »

Lincoln, après avoir gracié les chefs et renvoyé les soldats confédérés dans leurs foyers, se mit à l'œuvre pour réorganiser les États du Sud et effacer le plus ra-

pidement possible toute trace de guerre civile. Mais un assassin vint enlever à la grande République l'homme qui fut incontestablement son plus dévoué serviteur.

XXXV

L'esclavage, en mourant, voulut entraîner dans la tombe une victime digne de sa haine ; il choisit le plus pur et le plus noble de ses ennemis, il frappa Lincoln.

Voici comment le sang de ce grand homme fut lâchement répandu.

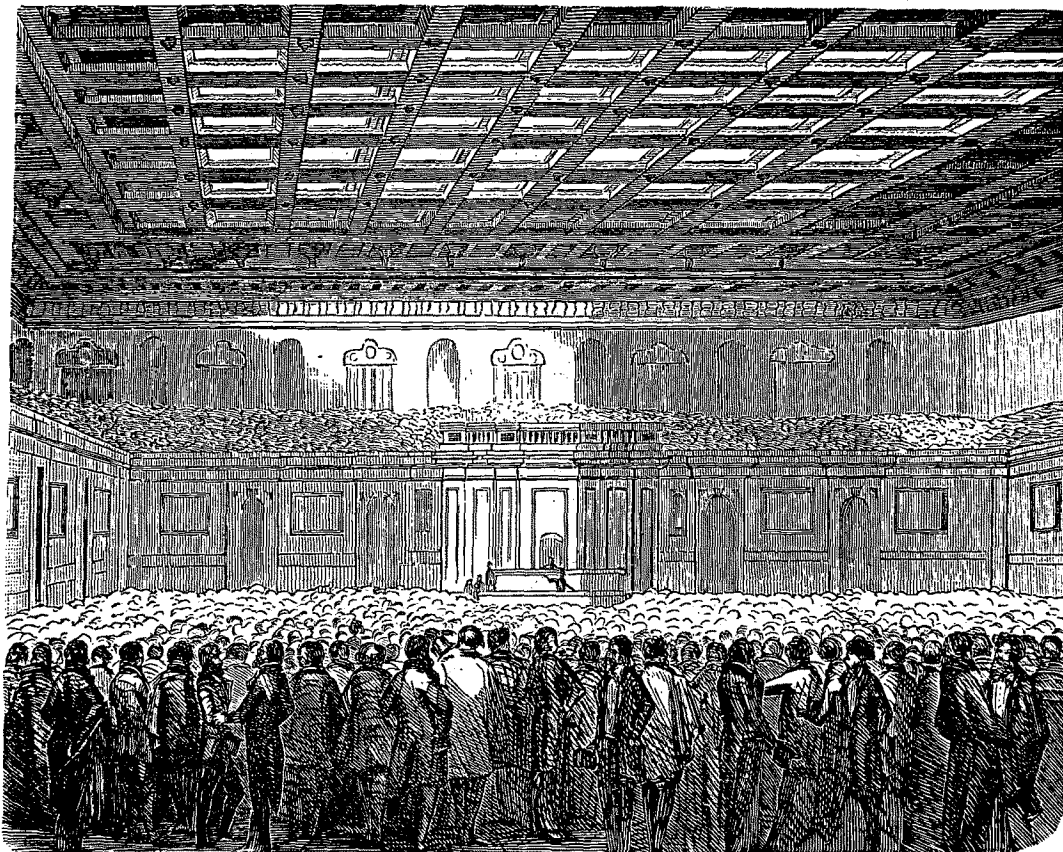
Lincoln, le 16 avril 1865, après avoir travaillé et reçu

pistolet retentit, mais personne n'y prit garde, jusqu'à ce que les cris perçants de madame Lincoln eussent révélé qu'un grand crime venait d'être commis.

En cet instant, on vit bondir de la loge présidentielle sur la scène, et brandissant un long couteau, un inconnu qui disparut dans les coulisses, après avoir crié d'une voix retentissante : *Sic semper tyrannis !*

Les spectateurs, comprenant alors toute la hideuse vérité, se ruèrent, les uns, vers la loge du président, et les autres, à la poursuite du meurtrier.

Lincoln était affaîssé sur lui-même ; la balle avait traversé la tête de part en part ; un lambeau de cervelle pendait par l'orifice de la blessure ; le sang coulait len-



Congrès du 4 juillet à Washington. (Page 239, col. 2.)

ses audiences comme à l'ordinaire, se rendit au théâtre Ford, où l'on devait jouer *le Cousin américain*. Ce fut avec répugnance qu'il partit, car madame Lincoln était souffrante ; mais les journaux du jour ayant annoncé que le président et le général Grant assisteraient à la représentation, et le général Grant, étant parti le soir même pour New-York, il ne voulut pas que le public fût déçu dans son attente. Il voulut emmener avec lui l'orateur Colfax et sa femme, ainsi que M. Asham, citoyen du Massachussets ; mais ces personnes ayant disposé de leur soirée, il monta en voiture en leur souhaitant le bon soir.

La salle regorgeait de public ; le président, madame Lincoln et un major se trouvaient seuls dans la loge présidentielle.

Tout à coup, pendant le troisième acte, un coup de

tement. Il fut transporté dans une maison voisine et étendu sur un lit.

XXXVI

La funèbre nouvelle se répandit dans Washington avec la rapidité de l'éclair ; la population tout entière se précipita vers la maison où gisait la victime, pour recueillir avec avidité tous les détails du meurtre et savoir si la blessure était mortelle. Pendant que l'exaspération populaire était à son comble, une autre rumeur non moins lugubre vint redoubler l'anxiété générale : M. Seward, disait-on, venait d'être assassiné.

Ces deux crimes, commis à la même heure, remplirent la capitale des États-Unis d'horreur et d'indignation, et bientôt, grâce à l'électricité, il n'y eut pas, sur cet im-

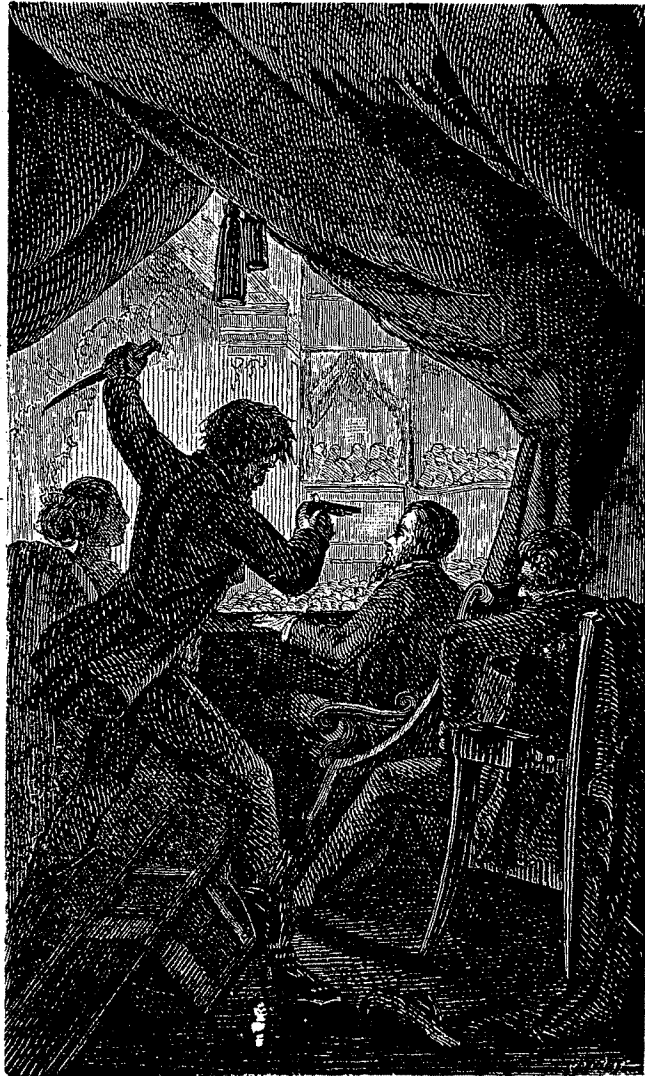
mençe territoire, un coin où ne fut connu l'événement.

La nuit fut affreuse. Lincoln respirait faiblement. Autour de son lit, MM. Sumner, Colfax, le juge Curtis, le gouverneur Oglesby, le colonel Hay pleuraient à chaudes larmes. Les chirurgiens employèrent toutes les ressources de la science pour rappeler l'illustre moribond à la vie ; tout fut inutile. Dans une chambre voisine, madame Lincoln et ses enfants étaient plongés dans le plus profond désespoir.

Au dehors, la foule silencieuse, compacte, répétait, à

succès de l'Union ayant rendu ce projet inutile, Booth devint furieux ; son imagination s'enflamma ; sa haine, pour le Nord, avivée sans cesse par les scènes tragiques qu'il répétait depuis son enfance, le décida à frapper.

Connaissant parfaitement le théâtre Ford, où il avait obtenu plusieurs fois de brillants succès, c'est là qu'il résolut d'accomplir son forfait. Avec une patience et une adresse de Huron, il prépara son terrain, pratiqua un trou imperceptible dans une cloison, de telle sorte que, tapi dans l'ombre, il pouvait voir tout ce qui



Assassinat de Lincoln. (Page 244, col. 2.)

voix basse, les rapports des chirurgiens ; elle s'acharnait à espérer, en dépit de tous les avis contraires, que l'on parviendrait à sauver Lincoln. Aussi, lorsque le lendemain, à sept heures vingt-deux minutes du matin, il fut avéré que Lincoln venait de rendre le dernier soupir, un immense cri de douleur retentit dans tout Washington, frappé de stupeur, et bientôt le pays entier fut rempli de deuil et de consternation.

L'assassin n'était autre qu'un acteur nommé Booth. Ce personnage, surexcité par les nombreuses admiratrices qu'il avait trouvées dans les États du Sud, avait médité d'enlever Lincoln et de le livrer au Sud ; mais les

se passait dans la loge du président ; puis, choisissant un moment propice, il se précipita dans la loge, en poussant la porte, dont il avait longtemps auparavant démonté la serrure. L'instrument du crime, un vieux pistolet, et le chapeau de Booth restèrent sur le parquet de la loge. Le rebord, en velours, où s'appuyait Lincoln, ainsi que le dossier du fauteuil à bascule, sur lequel il était assis, étaient inondés de sang ; sur les feuillets des musiciens, se voyaient aussi des gouttelettes de sang ; de même sur la muraille.

Ce crime était certes des plus faciles à exécuter, car Lincoln sortait toujours seul, malgré les avis de ses amis ;

il dédaignait les escortes. Il partageait l'opinion de Seward, répondant, quelques jours avant ces événements, à un ambassadeur européen qui lui conseillait de prendre des précautions :

« L'assassinat politique n'est pas dans les mœurs de ce pays ! »

XXXVII

Booth, son crime accompli, quoique blessé grièvement au pied, en sautant sur la scène, trouva, à la porte du théâtre, un cheval que lui tenait Harold, un de ses complices, et disparut bientôt dans les ténèbres, se dirigeant du côté du bas Potomac ; mais traqué comme un loup, par la cavalerie fédérale, qui le suivit à la piste, il se réfugia dans une grange avec Harold. Là, il fut bientôt entouré et sommé de se rendre. Il refusa, en menaçant de brûler la cervelle à ceux qui tenteraient de pénétrer jusqu'à lui. Harold, frappé de terreur, malgré les vociférations et les injures de Booth, se décida à sortir et se rendit à discrétion ; mais Booth, indomptable, ne voulut rien écouter. On mit le feu à son asile. Au milieu des flammes et de la fumée, on vit alors cet homme, doué d'une beauté physique incontestable, se dresser debout, malgré la douleur que lui causait sa blessure ; et, animé d'une fureur inexplicable, s'élançant le pistolet au poing pour faire une dernière victime avant de mourir ; mais une balle l'abattit au milieu de sa course ; il roula sur le sol en poussant un hurlement de damné.

On le tira de la fournaise, et on l'emmena sur une charrette, dans une maison voisine, où il expira bientôt en maudissant ses ennemis, ses amis, lui-même et la nature entière, avec la sombre énergie d'un démon.

Les complices de Booth, tous gens de la plus misérable espèce, furent bientôt découverts ; sinon tous, du moins les principaux. Une veuve, nommée Surratt, paraissait être l'âme du complot ; son fils avait disparu, et, après une odyssée des plus singulières, il vint d'être pris à Constantinople ou à Tunis, et ramené pour être prochainement jugé à Washington. Paine, l'assassin de M. Seward, fut aussi capturé, ainsi qu'un certain docteur Mudd, qui avait pansé la blessure de Booth. Tous ces assassins furent bientôt jugés et pendus, excepté Mudd, dont la peine fut commuée en prison perpétuelle.

XXXVIII

La mort de Lincoln, comme il a été dit plus haut, produisit une émotion indescriptible dans tous les États-Unis. Le sang de ce juste, si inutilement versé, fit comprendre contre quels ennemis la grande République venait de lutter. Cependant il faut se hâter de dire que quelques esclavagistes furent consternés en apprenant le forfait de Booth. Le général Lee, à la funèbre nouvelle, éclata en sanglots ; il s'enferma chez lui, sans vouloir recevoir personne, et on l'entendit s'écrier, avec l'accent de la douleur la plus sincère :

« Ce sang a déshonoré à jamais notre cause ! »

Il est vrai que Lee savait mieux que personne quel cœur battait dans la poitrine de Lincoln. En effet, le

président des États-Unis n'avait-il pas, magnanime vainqueur, quelques jours auparavant tendu sa main loyale au général vaincu, en le renvoyant libre chez lui, avec des paroles de concorde et de clémence ?

Dans quelques endroits de Sud, des manifestations de joie éclatèrent ; il y eut des illuminations et des feux d'artifice ; on fit des speeches en l'honneur de l'assassin, on fit des vers, etc., etc. Mais passons vite sur cette absence de sens moral, bien compréhensible, du reste, chez des gens pour qui l'esclavage est la chose la plus naturelle du monde.

Les funérailles de Lincoln furent empreintes d'une véritable douleur populaire. Dans tous les États du Nord, ce fut un deuil universel ; jamais, depuis la mort de Washington, on n'avait vu chose pareille. Le corps du président des États-Unis fut mené à petites journées à Springfield, où il est encore, et partout les populations se rangèrent respectueusement sur la route que suivait le funèbre cortège, pour rendre un dernier hommage au plus pur des citoyens.

Des orateurs prononcèrent des oraisons funèbres, dans les meetings de lamentations, qui furent convoqués dans les centres importants ; le congrès de Washington se réunit pour entendre l'oraison funèbre de l'illustre défunt, que prononça l'éminent orateur Bancroft. Enfin, la désolation publique fut extraordinaire ; il est douteux que dans l'histoire du monde il se puisse trouver un exemple semblable ; une nation entière, versant des larmes sincères sur le cadavre d'un de ses chefs. Il faut avouer aussi qu'ils sont rares ceux sur la tombe desquels les peuples peuvent inscrire : N'ayant pu le corrompre, ils l'ont assassiné !

XXXIX

Il est de fait que Lincoln, pendant sa présidence, que tant d'autres, plus vulgaires, se fussent empressés de changer en dictature, fit preuve d'une honnêteté, d'une modestie et d'une simplicité de mœurs qui remplassaient d'admiration tous ceux qui l'approchaient.

Sa porte était toujours ouverte à tous venants ; on le trouvait toujours affable ; ouvrier ou soldat, sénateur ou général, riche manufacturier ou simple fermier, humble émigrant ou prince étranger, il était le même pour tous. L'égalité, cette grande vertu républicaine, n'était certes point un vain mot à la Maison-Blanche. Souvent quelques grands personnages européens, habitués à la servilité des cours du vieux monde, se plaignirent de cette austérité, qu'ils qualifièrent de manque d'égards. Lincoln souriait alors et rappelait ses forêts vierges et sa hache de *rails splitter*.

Sa vie de famille était patriarcale et fut toujours à Washington ce qu'elle était à Springfield. Dans ces douces affections, il venait retremper son énergie et puiser de nouvelles forces pour achever sa grande mission. Que de fois, navré par le spectacle des torrents de sang qui inondaient sa patrie, est-il venu à son foyer, autour duquel se groupaient quelques amis dévoués, épancher l'amertume de son cœur et raviver sa foi en l'humanité !

Cet homme, bon par excellence, pleurait comme

un enfant, lorsque sa main avait signé dans la journée quelque acte violent. Sans sa conviction inébranlable en la justice de la cause qu'il défendait, dans ces moments d'épreuves, il eût dépouillé avec joie la puissance dont il était revêtu, pour retourner au plus vite à sa ferme bien-aimée de l'Illinois. Mais le devoir le fixait irrévocablement au faite de la puissance, et le destin ne lui réservait pas l'ineffable jouissance d'en descendre.

Au début de sa présidence, Lincoln perdit un de ses jeunes fils; sa douleur fut violente, comme on peut l'imaginer; mais les affaires publiques ne s'en ressentirent d'aucune façon, car, fidèle à sa devise: « L'Union avant tout! » il renferma dans son cœur son immense chagrin, et n'abandonna point son poste un seul instant.

Lincoln travaillait beaucoup en dehors de ses réunions de ministres et de généraux. M. Seward ou Stanton le trouvaient souvent dans son cabinet, écrivant depuis de longues heures, en se servant du genou pour pupitre. Sa grande distraction était la promenade. Quelquefois, dans les environs de Washington, on rencontrait une calèche, pleine d'enfants joyeux au milieu desquels se dessinait la figure sympathique du président qui souriait avec bonhomie en vous rendant votre salut. C'était Lincoln avec sa famille, allant demander aux frais ombrages de la campagne du Maryland un instant de repos, qu'il lui était impossible de trouver à la Maison-Blanche.

Lincoln aimait aussi le théâtre et les lectures, et se plaisait surtout à entendre déclamer du Shakespeare. Plusieurs fois, même, il écrivit aux acteurs ou aux orateurs pour leur témoigner le plaisir qu'ils lui avaient fait goûter, et il savait toujours glisser au milieu des compliments quelque critique sérieuse, dénotant le sentiment véritable du beau et du bon.

Modeste jusqu'à la timidité, il semblait toujours embarrassé dans les réceptions officielles et lorsqu'il se présentait en public; mais une fois qu'il avait fait connaissance avec son auditoire, sa grande taille se redressait, ses traits s'animaient, sa voix devenait forte et vibrante; alors l'homme gauche du début disparaissait, et l'on voyait à sa place un orateur plein d'élan et de conviction, un homme d'État hors ligne, un personnage officiel plein de majesté et d'honnêteté, chose rare à notre époque, il ne faut pas se le dissimuler.

Dans les grandes crises, Lincoln se montra d'une énergie inflexible. Lorsque les esclavagistes envahirent le Maryland et que leurs éclaireurs vinrent incendier ses fermes jusque sous le canon des forts, alors la rumeur grondait sourdement autour de l'hôtel de la présidence. Lincoln ne s'en émut pas, quoiqu'il sût fort bien qu'il était impuissant à défendre la capitale, si elle était sérieusement attaquée, toute son armée étant de l'autre côté du Potomac ou dans la Pennsylvanie. Par son attitude calme et décidée, il rendit aux unionistes confiance, maintint dans l'ordre la population de Washington, excitée par les agents du Sud, et évita ce qui se passa à New-York où, une populace infâme s'était réunie sur de malheureux nègres et les avait mis en pièces; avait fallu le canon pour arrêter le carnage. Dans certains États les *copperheads* (serpents à tête de lièvre — c'est ainsi qu'on nommait les démocrates

qui conspiraient dans le Nord avec le Sud, — devenaient sourds lorsque, en présence du danger de l'Union, la Maison-Blanche demandait de nouvelles recrues. Il fut nécessaire d'employer la conscription, ce moyen extrême qui, aux États-Unis, ce pays de liberté par excellence, fut sur le point de causer de graves séditions. Lincoln ne faiblit point et, grâce au bon sens et au patriotisme des masses qui comprirent qu'il fallait, avant tout, sauver la république, ces graves mesures furent appliquées sans opposition ouverte.

XL

Les nègres qui encombraient les armées, et dont les généraux ne savaient que faire, furent enfin organisés, armés, équipés et mis en ligne devant l'ennemi, en dépit des résistances du préjugé, qui s'acharnait à déclarer que cette race malheureuse n'était même point bonne à se faire tuer, pour obtenir son propre affranchissement. La première affaire dans laquelle se trouvèrent les soldats nègres anéantit d'un coup ces ridicules assertions. Les nègres marchèrent à l'ennemi avec une bravoure et un entrain qui déconcerta même leurs anciens maîtres; et bon gré mal gré, sur le champ de bataille, la race blanche fraternisa avec la race noire; on vit, sous le canon, que le sang des nègres est de la même couleur que celui des blancs. Dès ce jour, l'abolition de l'esclavage était consommée, aussi lorsqu'un misérable esclavagiste, du nom de Forrest, après avoir enlevé d'assaut, par surprise, le fort Pillow, y eut fait griller vifs ceux qui l'avaient vaillamment défendu et qui étaient tous noirs, un cri d'horreur et de vengeance se fit entendre dans tous les États du Nord.

Les esclaves devinrent soldats de l'Union, ce fait rendit les hommes de Richmond furieux. Ils décrétèrent la peine de mort contre tous ceux que les hasards de la guerre jetaient dans leurs mains, et surtout contre les officiers blancs qui les commandaient.

On vit alors de hideuses choses, les rebelles fusillant, sans pitié, les prisonniers noirs; et les nègres pendant, par représailles, leurs cruels ennemis, lorsque leurs chefs ne pouvaient les en empêcher. On parle de combats entre des anciens esclaves et des sudistes, dans lesquels, les munitions épuisées et les armes brisées, les uns et les autres, s'étant pris corps à corps, se déchirèrent des ongles et des dents ainsi que des bêtes féroces.

Lincoln mit sagement un terme à ces sauvageries, qui menaçaient de donner à la guerre un caractère impitoyable, et déclara, avec son énergie accoutumée, que l'uniforme de l'Union devait être respecté, quel que fût la couleur de peau de celui qui le portait, et que, par conséquent, il ferait fusiller purement et simplement un prisonnier rebelle pour chaque nègre que les soldats confédérés auraient mis à mort.

Oeil pour œil, dent pour dent, telle fut, en cette circonstance, sa doctrine, dont l'efficacité ne fut pas longtemps à être éprouvée; car les rebelles, sachant que Lincoln était homme à tenir sa parole, cessèrent ces exécutions sommaires.

Le seul arrêt de mort que signa Lincoln fut celui de

Gordon, le négrier. Cet homme avait été condamné à être pendu, sous la présidence de Buchanan ; mais il comptait que sa peine serait commuée comme cela se pratiquait ordinairement en pareil cas. Lincoln fut impitoyable, car il s'agissait de montrer que la loi contre la traite des nègres était sérieuse. Aussi, en dépit de tous les efforts faits par les démocrates influents pour sauver le misérable Gordon, qui avait les mains teintes

Les souverains d'Europe rendirent hommage à Lincoln, l'homme qui fut le plus dissemblable à eux. Tous écrivirent à sa veuve quelques phrases officielles. Mais les peuples, eux, grands ou petits, sentirent la perte que la démocratie universelle venait de faire et prirent part sincèrement à la douleur de leurs frères américains.

La démocratie française fut plus expansive, elle fit graver une médaille d'or qui fut adressée à madame Lincoln.



Arrestation de Booth. (Page 246, col. 1.)

du sang de centaines de nègres tués, afin de ne point être pris en flagrant délit, le bourreau fit son œuvre sinistre. Lincoln avait écrit lui-même au condamné, pour lui déclarer que toute grâce était impossible. « Mais, comme sans doute, disait-il en terminant, vos amis vous ont donné à entendre que votre grâce était certaine, et que, par conséquent, vous ne devez pas être préparé à mourir, je vous accorde un répit de six semaines, pour vous repentir de vos crimes et vous mettre en règle avec votre conscience. Le délai expiré, moi, Abraham Lincoln, je vous jure que vous n'aurez plus rien à attendre de la pitié des hommes ! »

Sur la face de cette médaille, on voit le profil de Lincoln ; sur le revers on lit :

A Lincoln, deux fois élu président de la grande République américaine,

LA DÉMOCRATIE FRANÇAISE.

Il sut conserver l'Union, sauver la république et abolir l'esclavage, sans voiler la statue de la liberté!

ULRIC DE FONVIELLE.

DAUBENTON

1716 — 1800

PAR NADAULT DE BUFFON.

I

Pertransiit docendo.

A côté des grands fleuves tumultueux qui font la gloire des contrées qu'ils traversent, contrées qu'ils peuvent cependant ravager aussi par des inondations soudaines, ou ruiner par des guerres sanglantes, — il y a les rivières tranquilles qui, coulant sans bruit à l'ombre des saules et des trembles, fécondent leurs rives, en répandant au loin la fraîcheur, la santé, le bien-être.

La vie de certains hommes peut leur être comparée; vies au cours long et paisible, et qui ne se font connaître qu'à leurs bienfaits.

Tel fut Daubenton.

Louis-Jean-Marie Daubenton, ou d'Aubenton (1), naquit à Montbard le 27 mai 1716. Il appartenait à une famille noble connue en Bourgogne dès l'année 1350, et qui a fourni des chambellans à la cour des ducs de la seconde race. Guillaume Daubenton, le trop célèbre confesseur de Philippe V, était de cette famille (2).

On trouve dans leur généalogie très-complète le récit de l'assassinat commis en 1568, sur la personne d'un Daubenton, par les soldats du duc de Nemours.

(1) Les d'Aubenton tirent leur nom de la ville d'Aubenton, en Picardie, dont ils sont originaires. Ils ont pour armes : d'azur à trois poignes de cheval ou râteaux d'or, deux en chef, un en pointe.

(2) Guillaume Daubenton, né à Auxerre le 21 octobre 1618, mort à Madrid le 7 août 1723, a laissé des Oraisons funèbres et une Vie de saint François Régis, à la canonisation duquel il eut la plus grande part. Tout-puissant sur l'esprit de Philippe V et de la reine Anne-Victoire, sa mère, il fut, pendant un espace de vingt années, activement mêlé à toutes les affaires d'Espagne.



Je ne puis résister au désir de faire connaître ce drame inédit, bien caractéristique des mœurs violentes du seizième siècle et qui ne paraîtra pas déplacé dans cette biographie puisqu'il s'agit du trisaïeul de notre Daubenton :

« Jacques Daubenton, châ-
« telain, maire de la ville de
« Montbard, élu général aux
« états de la province, en
« 1560, avait épousé, le 1^{er}
« mars 1557, Jacqueline Say-
« ve, fille de noble sieur et
« sage messire Jean Sayve,
« sieur de Flavigneroi, prési-
« dent en la souveraine cour
« du parlement de Dijon.....
« Mais Jacques Daubenton ne
« jouit pas longtemps de l'hon-
« neur de cette alliance. Dix
« ans après, c'est-à-dire au
« commencement de l'an 1568,
« il eut le malheur d'être as-
« sassiné en descendant du
« château de Montbard. Ce fut
« un ancien titre qu'il avoit et
« qui contenoit quelques droits
« des habitants de Montbard
« dans la forêt du grand Jailly
« des dépendances de la ba-
« ronnie de cette ville, qui
« occasionna ce meurtre. Le
« duc de Nemours, en ce
« temps-là baron de Mont-
« bard, entretenoit une gar-
« nison dans le château. Entre
« autres officiers de cette gar-

« nison, ceux appelés *Vezannes*, ayant quelque intérêt
« à avoir ce titre, sollicitèrent longtemps Jacques Dauben-
« ton à s'en dessaisir; mais il ne voulut jamais acquiescer
« à leurs demandes, quelque pressantes qu'elles fussent.
« Les *Vezannes*, indignés d'un refus si constant, eurent
« recours à la ruse, et, à cet effet, l'invitèrent un jour à
« dîner au château de Montbard. Jacques Daubenton, ne
« se défiant de rien, y fut sur une mule qu'il montoit or-
« dinairement pour peu qu'il s'éloignât de sa maison.

« Mais il n'eut pas passé les premières portes que des assassins, que l'on avoit apostés à la descente du château, le frappèrent à coups de hallebarde, dont il mourut. La mule qu'il montoit retourna sur ses pas et l'emporta chez lui, où, pendant qu'on étoit à le secourir, ces *vezannes*, qui avoient accès dans la maison, y entrèrent, forcèrent l'endroit où étoient les titres, emportèrent ceux qu'ils voulurent et brûlèrent les autres. Le duc de Nemours, ayant passé à Montbard l'année suivante, Jacqueline Sayve, porta plainte à ce seigneur, qui lui promit, *pour tout dédommagement*, de pourvoir l'un de ses fils de la charge de châtelain, lorsqu'il auroit l'âge. C'est ce que porte le certificat suivant : — Nous, messire Lazare Blaisseault, prêtre, curé de Saint-Remy, et Florentin Colle, lieutenant pour l'excellence de monseigneur le duc de Nemours en sa terre de Montbard, et Michel Salomon, notaire royal audit Montbard, soussignés, certifions qu'en l'année 1658, ledit feu sieur duc passant en ce dit lieu de Montbard, sur le rapport qui lui fut fait du décès advenu à la personne de feu messire Jacques Daubenton, son châtelain en sa terre et seigneurie de Montbard, qui fut, en l'année précédente, malheureusement occis; icelui seigneur fit promesse à damoiselle Jacqueline Sayve, veuve du dit Daubenton, de pourvoir l'ung de ses fils lorsqu'il seroit en âge de l'exercer du dit état de châtelain en sa terre de Montbard. De laquelle promesse nous certifions avoir bonne mémoire pour avoir été présents et voire faire icelle au feu sieur duc de Nemours. Ce que nous certifions être vray sous nos seings y mis le 22 octobre 1593.

« Jacqueline Sayve se remaria à Bénigne Margeret, écuyer, maire de Montbard, et vécut jusqu'en 1620. Ce second mariage fut d'aussy courte durée que le premier. »

II

Ces souvenirs de famille ont leur prix; car je suis de ceux qui pensent qu'un grand homme ne se forme pas en un jour, mais que le sang, opérant lentement, et dans l'ombre, — comme la séve, — travailla longtemps à sa formation.

Nulle part, la nature n'est prodigue de ses chefs-d'œuvre. Aussi, en y regardant de près, trouve-t-on presque toujours, dans les familles qui ont donné naissance à nos grands hommes, une succession de personnages déjà remarquables qui les ont précédés, et pour ainsi dire annoncés. La même remarque peut se faire dans les races patriciennes de Montaigne, La Rochefoucauld, Bossuet, Montesquieu, Buffon, et dans les races plébéiennes de Molière, Catinat, Voltaire, Rousseau.

La qualité, chez les plantes et les fruits, ne s'obtient que lentement par la greffe. La race, chez les animaux, ne s'améliore que successivement et par des générations bien conduites.

Pourquoi en serait-il autrement chez l'homme? Le moral est-il donc soumis à d'autres lois que le physique; et le fils qui rappellera les traits de son père, de son

aïeul ou de son bisaïeul n'aura-t-il rien pris à son âme, à son esprit ou à son cœur?

La famille de Daubenton avait déjà donné naissance, avant lui, à plus d'un savant modeste, et deux de ses proches parents s'adonnèrent, en même temps que lui, à l'étude des sciences naturelles (1).

III

Louis-Jean-Marie Daubenton était le septième enfant de Pierre Daubenton, conseiller du roi et bailli de l'abbaye de Fontenay. Son père, d'après le conseil des moines bénédictins dont il gérait les affaires temporelles, le destinait à l'Église. Daubenton fit ses études chez les jésuites de Dijon qui comptaient parmi leurs anciens élèves : Bossuet, Crébillon, Buffon; après quoi il prit, dès l'âge de douze ans, l'habit ecclésiastique. Ses études achevées, son père l'envoya à Paris pour y faire sa théologie. Mais Daubenton, entraîné par un penchant irrésistible, fréquentait peu la Sorbonne, tandis qu'il suivait assidûment, au jardin du roi, les cours d'Antoine de Jussieu, de Winzlow, d'Hunauld.

La mort de son père, arrivée en 1736, après celle de cinq de ses frères et sœurs, le rendit libre dans le choix de sa carrière. Il s'empressa alors de rompre définitivement avec la Sorbonne, se rendit à Reims, qui possédait une faculté de médecine renommée, s'y fit recevoir docteur en 1741 et revint dans sa ville natale, n'ayant d'autre ambition que d'y exercer honorablement et obscurément son art.

Mais, à Montbard, Daubenton rencontra Buffon, son compatriote, déjà célèbre et intendant du jardin du roi depuis 1739. Buffon écrivait, loin du tumulte de Paris, dans le silence et la retraite d'une ancienne tour féodale, les premières pages de l'*Histoire naturelle*, et déjà il commençait à sentir le besoin d'un aide; non pas que son ardeur au travail se fût ralentie, mais parce que son vaste génie ne pouvait suffire seul à tous les détails de sa gigantesque entreprise. En effet, autant les grandes vues auxquelles se prête l'étude de la nature étaient familières à son esprit, autant le soin des détails lui répugnait. Il n'avait pas songé à se donner un aide tant qu'il s'était borné à décrire, dans un style majestueux, les révolutions du globe; à tracer en philosophe, plus encore qu'en naturaliste, l'histoire de l'homme; à peindre en artiste et en poète les passions et les mœurs des animaux. Mais lorsqu'il en arriva aux descriptions techniques, à l'étude de la structure et de la forme, à la partie anatomique de l'histoire des animaux, il dut s'avouer à lui-même qu'il manquait des qualités nécessaires. Il n'avait ni étudié la

(1) Edme-Louis Daubenton, garde et sous-démonstrateur du cabinet du roi, de l'Académie de Nancy, etc., a donné ses soins aux collections du Muséum, et a fourni à l'*Histoire naturelle* divers mémoires intéressants sur les mœurs des oiseaux.

Pierre Daubenton, des Académies de Lyon, Dijon, Rouen, Auxerre, Berne, né à Montbard le 10 avril 1703, y mourut le 14 septembre 1776. La province de Bourgogne avait anciennement à Montbard une pépinière; cette pépinière ayant été supprimée en 1711, Pierre Daubenton en forma une pour son compte en 1760. On lui doit l'acclimatation d'arbres étrangers. Il a collaboré à la *Collection académique*, et a traité dans l'*Encyclopédie* tous les articles relatifs à l'arboriculture.

médecine ni pratiqué l'art de la dissection. Sa main était inhabile à manier le scalpel; sa vue, déjà affaiblie par les veilles laborieuses, était impuissante à se servir de la loupe. Aussi, trouvant chez Daubenton les qualités dont il manquait lui-même, — l'œil et la main, — il n'hésita pas à l'appeler à lui.

Buffon fut pour Daubenton l'occasion heureuse que tout homme rencontre au moins une fois dans sa vie. S'il la manque, l'occasion ne se représente plus; et, souffrant de sa carrière manquée, de sa vocation trompée, il tourne alors contre lui-même ou contre la société, innocente de son malheur, ses forces oisives.

Daubenton, auquel la destinée réservait une vie heureuse, ne repoussa pas la main que lui tendait la fortune et s'empressa de répondre à l'appel de Buffon.

IV

En 1742, il quitta Montbard à sa suite et vint se fixer à Paris. En 1744, le crédit de Buffon lui ouvrit les portes de l'Académie des sciences, et le fit nommer, l'année suivante, conservateur et démonstrateur des collections du cabinet du roi. Le brevet de cette nomination fut signé par Louis XV, au camp devant Tournay, le 12 juin 1745.

Le travail fourni par Daubenton aux quinze premiers volumes de l'*Histoire naturelle*, publiés de 1749 à 1767, est surtout remarquable par la clarté et l'exactitude. Daubenton, à qui ses travaux anatomiques ont valu d'être considéré comme un des rénovateurs de l'anatomie comparée, se montre dans cette collaboration le digne précurseur de Cuvier. Le plus ancien anatomiste est Aristote; entre Aristote et Cuvier, on ne compte guère que Duverney, Perrault et Daubenton; les deux premiers chargés, en 1699, par Louis XIV, de disséquer et de décrire les animaux qui mouraient dans sa royale ménagerie de Versailles.

Pendant un espace de vingt-cinq années, Daubenton disséqua et décrivit cent quatre-vingt-trois espèces de mammifères, dont cinquante-deux n'avaient jamais été disséquées auparavant. Pallas et Goëte se sont plu à rendre hommage à son génie observateur, profond, quelquefois même inventeur. Pallas disait: — « Le livre de Daubenton est un livre d'or, ses ouvrages sont vraiment classiques. » — « On ne me prouvera que Daubenton a laissé quelque chose à désirer, écrivait de son côté Cuvier, que lorsqu'on aura mieux fait que lui dans le même temps et avec les mêmes moyens. » Buffon disait: « Daubenton n'a jamais ni plus ni moins d'esprit que n'en exige le sujet qu'il traite. » Ce qui signifiait que Daubenton possédait, aux yeux de Buffon, une qualité aussi rare en fait de style qu'en fait de science: la mesure.

V

La collaboration de Daubenton à l'*Histoire naturelle* s'est bornée à l'histoire des animaux. Les volumes suivants ont été publiés par Buffon seul.

On a longtemps prétendu que le caractère dominateur de celui-ci causa la retraite de Daubenton, et qu'une édi-

tion de l'*Histoire naturelle* parue en 1774 sans la partie anatomique servit de prétexte à cette regrettable rupture.

Il n'en fut rien toutefois. Cette édition in-12 de l'*Histoire naturelle* avait été imprimée à l'insu de Buffon. Daubenton n'ignorait pas cette circonstance. Ce fut une entreprise de librairie et non le fait de l'envie ou du mauvais vouloir. Le libraire Pankoucke avait cru pouvoir se rendre aux sollicitations d'une classe de lecteurs, gens superficiels, — toujours les plus nombreux, — qui demandaient avec instance que l'éditeur retranchât de l'ouvrage ce qu'ils nommaient, un peu irrespectueusement, il en faut convenir, les *tripailles* de M. Daubenton. Daubenton n'eut donc pas même ce mauvais procédé à reprocher à Buffon. Ce qui est la vérité, c'est qu'il ressentit de l'humour de ce que la masse du public n'avait pas paru apprécier sa collaboration scientifique comme elle méritait de l'être, comme elle le fut si justement depuis. La partie littéraire de l'ouvrage avait nui à la partie scientifique, et peut-être le nom de Buffon au nom de Daubenton.

Mais à cela que pouvait Buffon?

Daubenton, qui eut, dans cette circonstance, le tort de n'être pas juste envers Buffon, eut la faiblesse plus grande encore de conserver toute sa vie contre son ancien ami une irritation que nous verrons s'exercer même contre sa mémoire.

Six ans après cette retraite volontaire, le 11 janvier 1773, Guénéau de Montbeillard, qui avait pris la place de Daubenton près de Buffon, écrivait:

« A propos de froid, il fait bien froid au jardin du roi. Notre docteur (Daubenton) est à la glace; pourtant il ne peut être fâché de ce que je me suis chargé d'une besogne qu'il ne voulait pas faire, car je ne veux pas croire qu'il soit mortifié de ce que mon travail a eu quelque succès. Quel que soit son motif, il aura bien honte lorsqu'il saura le fond de mes procédés, si jamais il daigne s'en informer... Notre homme cherche à se rapprocher, mais je suis indigné. Il me boude pour avoir eu les procédés les plus nobles... Je n'ai jamais travaillé aux oiseaux que lorsque j'ai été assuré par lui-même qu'il n'y travaillerait jamais. S'il savait ce secret, il ne pourrait me blâmer, et s'il en savait un autre, il n'oserait me regarder. Il m'offrit de l'argent, je ne l'acceptai point (1)... »

Dans cette appréciation du caractère de Daubenton, qui devenait par moment ombrageux et susceptible à l'excès, Montbeillard doit être cru sur parole, car personne n'était plus bienveillant que lui.

VI

Quoique Daubenton eût cessé, dès 1767, toute collaboration à l'*Histoire naturelle*, il n'en continua pas moins, en sa qualité de démonstrateur du jardin du roi, à présider, sous la direction de Buffon, à la mise en ordre des collections.

Sa place avait d'abord été une sinécure. En effet, lorsque Daubenton entra au Cabinet d'histoire naturelle,

(1) Ces deux lettres de Montbeillard sont tirées des notes de la correspondance inédite et annotée de Buffon, tome 2, page 356.

il trouva les salles vides. Il y avait seulement, éparées sur les greniers, les coquilles autrefois rassemblées par Tournefort. Elles avaient été envoyées à Versailles pour distraire Louis XV enfant; on peut dès lors se faire une idée de l'état dans lequel elles étaient revenues. Mais bientôt, sous l'influence créatrice de Buffon, les collections se formèrent; on les vit successivement s'enrichir des dons personnels qui lui étaient faits et qu'il abandonnait généreusement à l'État. Tandis que Buffon amassait, Daubenton classait; et, à ce point de vue, il demeura, malgré lui, son collaborateur jusqu'à la mort de Buffon, arrivée en 1788.

Daubenton avait commencé par emprunter à Réaumur ses procédés de conservation, ensuite il les avait

ordonné était fécond en ressources; et, à défaut de classifications qui n'existaient pas encore, il en inventa d'excellentes. Aussi, malgré le grand nombre d'échantillons de toute nature qui arrivaient chaque jour au cabinet, on ne vit jamais le désordre se glisser parmi tant de richesses. Louis XVI, qui avait une prédilection toute particulière pour son Jardin des Plantes, vint en 1787, visiter ses collections. Daubenton, en l'absence de Buffon, en fit les honneurs au roi. Louis XVI s'arrêta longtemps dans la galerie des oiseaux. Pendant la visite, le démonstrateur, qui lui faisait voir un oiseau sur un rayon élevé, fit un faux pas. « Monsieur Daubenton, — dit aussitôt Louis XVI avec bonté, — vous vous faites vieux; à votre âge vous ne devriez jamais marcher sans canne. »



A votre âge, vous ne devriez jamais marcher sans canne. (Page 252, col. 2.)

perfectionnés, et n'avait pas tardé à en découvrir de nouveaux. Les animaux, les oiseaux habilement empaillés; les plus gros poissons soigneusement desséchés et conservant leur forme primitive; les minéraux, rangés dans leur ordre naturel, offrirent bientôt, et pour la première fois aux regards des curieux, la réunion harmonieuse des productions innombrables de la nature.

Daubenton apportait à ce soin une vigilance incessante et une attention minutieuse. Il rangeait sans cesse, et s'il venait, tout en rangeant, à imaginer un ordre meilleure, il déplaçait, pour ranger de nouveau. Il se montrait infatigable, répondant à ceux que sa constance étonnait: « Faire et défaire, n'est-ce pas toujours travailler? » Personne, au reste, n'était plus apte que lui à présider à ces mille détails. Son esprit méthodique et

Quelques jours après cette visite royale, Daubenton reçut une canne à laquelle était suspendue en guise d'anneau une bague du plus grand prix.

VII

Lorsque nos victoires eurent amené au Jardin des Plantes les riches collections de la Belgique, de la Hollande et de l'Italie, Daubenton, qui n'était plus alors que professeur de minéralogie, et n'avait dans ses attributions que les minéraux, veilla à leur classement avec son habituelle sollicitude. « A quatre-vingts ans, — dit Cuvier, — la tête courbée sur la poitrine, les pieds et les mains déformés par la goutte, ne pouvant marcher que soutenu par

deux personnes, il se faisait conduire chaque matin au cabinet pour y présider à leur disposition. »

Si la séparation de Buffon et de Daubenton fut nuisible à l'*Histoire naturelle* qu'elle priva de sa partie descriptive, elle fut utile, en un sens, à Daubenton, auquel elle permit de s'échapper du cadre forcément restreint dans lequel cette collaboration le renfermait, et de se livrer sans contrainte à son génie propre.

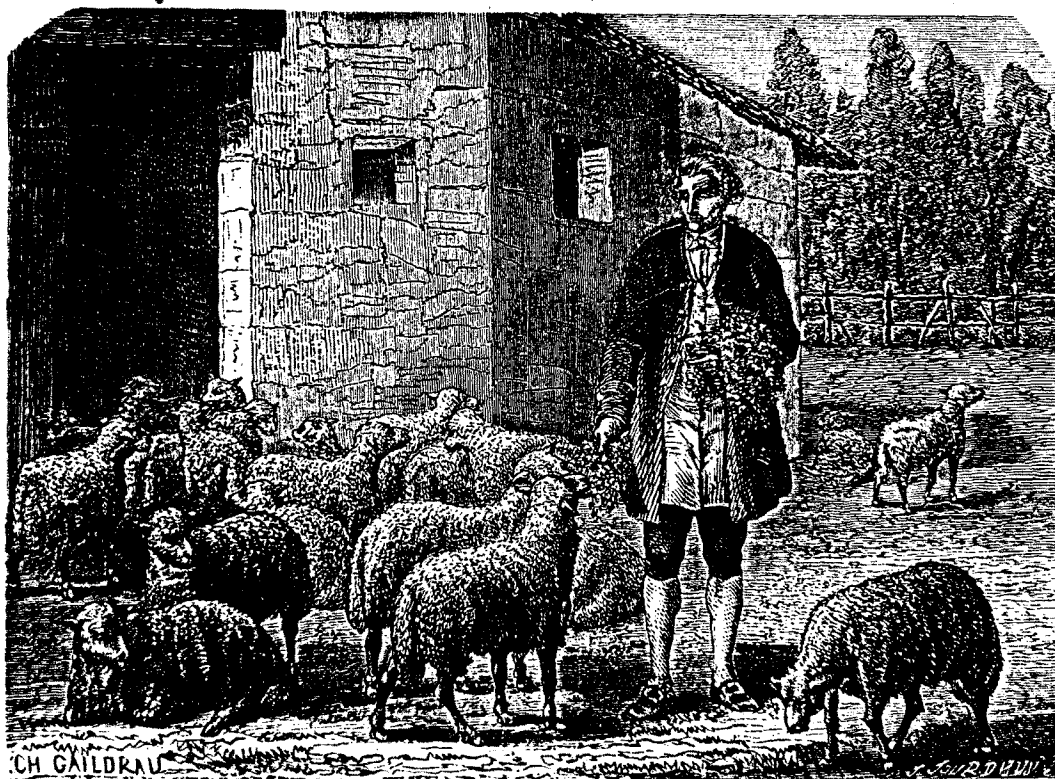
Esprit essentiellement observateur et pratique, il se consacra dès lors exclusivement à l'étude des sciences naturelles, à la pratique et à l'enseignement de la science agricole. Ses découvertes en médecine, en histoire naturelle, en acclimatation ont toutes en vue le progrès de la science ou le bien-être de l'humanité. « S'il traite

lientes pour les travaux champêtres, les plus courageuses pour la guerre, les plus propres à donner un aliment salubre, des tissus chauds ou légers, des ornements élégants et gracieux, des modèles pour les arts. »

VIII

Camper disait, en parlant de Daubenton, — « qu'il ne savait pas lui-même de combien de découvertes il était l'auteur. »

Ses découvertes furent en effet aussi nombreuses qu'heureuses. On les trouve dispersées dans un grand nombre de Mémoires lus aux diverses Académies dont il



Il n'interrompait jamais ses expériences sur les moutons. (Page 256, col. 1.)

des minéraux, — dit Lacépède, — il se plaît à montrer aux agriculteurs les diverses terres qui promettent le plus de fertilité; aux architectes les matériaux de la demeure modeste du citoyen, et les blocs de marbre ou de granit qui rendent les monuments immortels; aux joailliers les propriétés diverses des pierres rares et brillantes. S'il s'occupe des végétaux, il aime à dire quels sont ceux qui conviennent à la nourriture de l'homme, à celle des animaux; quels arbres donnent au navigateur, au charpentier, au menuisier, à l'ébéniste, au teinturier, les plus belles tiges, les poutres les plus solides, les planches les plus satinées, les substances les plus précieuses. Enfin, s'il considère les animaux, il indique quelles espèces sont les plus fécondes, les plus faciles à familiariser, à nourrir, à perfectionner, les plus capables de résister aux intempéries, les plus sobres pour les voyages, les plus fortes pour les transports, les plus pa-

faisait partie, mais principalement à l'Académie des sciences.

Daubenton fut, et c'était justice, membre de presque toutes les Académies de l'Europe; notamment de celles de Londres, Saint-Petersbourg, Berlin, etc. Le président de cette dernière Académie lui écrivait, en 1762, que si quelqu'un méritait d'être reçu dans toutes les Académies du monde, c'était lui.

En 1760, le roi de Pologne lui faisait demander comme une faveur de bien vouloir accepter l'élection de la Société royale de Nancy. Le 19 juin 1761, l'Académie de Dijon, dont le suffrage aurait dû précéder tous les autres, ouvrit à son tour ses portes à Daubenton enfant de la Bourgogne. Cette compagnie a conservé dans ses archives son discours autographe de réception, et un grand nombre de ses communications savantes.

Daubenton était encore membre de l'Académie de

médecine et de la Société royale d'agriculture nouvellement fondée; il avait le titre de lecteur et professeur d'histoire naturelle au collège royal de France.

En dehors de ses nombreux mémoires académiques, de sa collaboration à l'histoire naturelle, à l'*Encyclopédie*, ou dictionnaire universel des arts et des sciences, à la collection académique, au Dictionnaire encyclopédique; en dehors de ses cours, dont quelques-uns ont été imprimés, Daubenton n'a publié qu'un seul ouvrage : un petit livre de moins de deux cents pages ayant pour titre *Instruction pour les bergers*.

Mais ses écrits forment la matière d'un grand nombre de volumes.

Bien qu'ils aient tous leur importance, j'indiquerai seulement les principaux.

En 1762 il lut à l'Académie des sciences un mémoire *Sur des os et des dents remarquables par leur grandeur*; mémoire dans lequel il démontre que certains ossements trouvés dans la terre, ossements que le public considérait alors comme des débris de géants, ne sont autre chose que la dépouille des grands quadrupèdes. Daubenton, — ici encore précurseur de Cuvier, — avait pressenti l'existence des animaux antédiluviens. Son mémoire fit du bruit; on en parla même à Versailles, à cause d'un prétendu os de géant conservé au garde-meuble et que le savant assurait n'être qu'un *radius* de girafe. La marquise de Pompadour, jalouse de la bonne renommée des curiosités de la couronne, en témoigna de l'humeur; et Daubenton apprit, à sa grande surprise, qu'il était tombé dans la disgrâce de la toute-puissante favorite. Ce qu'il y avait de piquant, c'est que les girafes, seulement connues en Europe par un tableau du Vénitien Gentile Bellin (1), étaient alors des êtres presque aussi fabuleux que les géants eux-mêmes. La découverte de Daubenton ne put être vérifiée que trente ans plus tard, le jour où Levaillant envoya à Paris un squelette de girafe; le premier que l'on y ait vu.

IX

Dans un autre mémoire présenté à l'Académie des Sciences en 1764, il établit, par la constatation d'un fait matériel, la distance qui sépare l'homme du singe. Quelques savants, — apparemment peu jaloux des droits de la dignité humaine, — considéraient encore l'*orang-outang* comme un homme dégénéré, et soutenaient qu'originellement les hommes avaient dû marcher, comme les singes, à quatre pattes. Daubenton démontra que si l'homme se tient droit sur ses deux pieds et marche la tête haute, c'est à cause de la place qu'occupe chez lui le trou occipital; place différente chez le singe, de telle sorte que l'homme ne pourrait marcher longtemps à quatre pattes, ni le singe se tenir longtemps debout.

Un mémoire écrit en 1781, sur la conformation singulière des organes de la voix chez différents oiseaux étrangers, lui permit de produire des idées aussi ingénieuses que nouvelles sur la manière dont se forme la

(1) La prédication de saint Marc à Alexandrie, tableau du musée Brera à Milan dans lequel le peintre a fait figurer une girafe.

voix chez l'homme. Ce mémoire, souvent consulté par les hommes que leur profession appelle à parler en public, renferme aussi des conseils excellents sur l'altitude du corps la plus favorable pour assurer à la voix son complet développement. Dans un autre mémoire, également lu devant l'Académie des sciences, Daubenton distingue cinq espèces de chauves-souris, et une sorte de *musaraigne* à laquelle les naturalistes ont donné son nom : *Sorex Daubentonii*. Précédemment, en 1772, il avait étudié, dans un autre mémoire académique, la conformation de la poche du musc sur le dos du chevrotain, qui est un ruminant de l'Inde. Il avait découvert l'existence d'une petite lame élastique chez le *turbo perversus* de Linné, et signalé le premier la fonction ingénieuse assignée à cette membrane dans ce coquillage.

X

Les découvertes de Daubenton en histoire naturelle font le plus grand honneur au savant. Mais sa principale gloire sera toujours d'avoir appliqué son génie pratique et son observation patiente à la solution des grands problèmes économiques de son temps, car il a ainsi contribué pour une large part au bien-être général et au développement de la richesse publique.

Revenant de temps à autre aux études qui avaient occupé sa jeunesse, mêlant la médecine à l'histoire naturelle, étudiant l'homme dans son individu en même temps qu'il l'étudiait dans ses besoins, il écrivit sur son organisation, son hygiène, ses maladies, et s'appliqua à lui enseigner les moyens de conserver et de rétablir sa santé. Son mémoire *sur les indigestions*, présenté à la Société royale de médecine, eut un succès de vogue. L'indigestion, maladie des intempérants et des riches, infirmité à laquelle furent toujours sujettes les hautes classes, notamment dans les siècles de plaisirs, devait être fréquente à la fin du règne de Louis XV; et il était naturel dès lors que Daubenton fût écouté. Il conseillait comme moyen efficace pour remédier à l'affaiblissement de l'estomac, cause première de l'affaiblissement général, l'usage des pastilles d'ipécacuana. Aussi, pendant plusieurs années, la mode fut aux pastilles; et la maison Cadet-Gassicourt dut à cette circonstance sa réputation et sa fortune.

En même temps, Daubenton s'occupait d'agriculture et d'arboriculture. Pendant qu'il encourageait un de ses parents à fonder à Montbard une vaste pépinière d'arbres indigènes et étrangers et qu'il la dirigeait de loin de ses conseils, il publiait un *Traité des arbres et des arbustes*. En agriculture, il faisait connaître des méthodes perfectionnées, et propageait, par son exemple plus encore que par son enseignement ou ses écrits, le développement des prairies artificielles, l'usage plus abondant des engrais.

XI

Daubenton est le premier après Buffon qui ait conseillé et essayé chez nous l'acclimatation d'espèces nouvelles. Tandis que Buffon parlait « des espèces de réserve

qu'il ne tenait qu'à l'homme d'assujettir et de faire servir à ses besoins, » et qu'il proposait la naturalisation du Lama et de ses congénères, du Buffle, du Chameau, du Nil-Gaut, du Renne, Daubenton dressait la liste des animaux et des oiseaux étrangers qui lui paraissaient de nature à pouvoir être utilement introduits en France. Cette liste, importante parce qu'elle était le commencement d'une science nouvelle, se trouve imprimée dans la première leçon qu'il fit en 1795 à l'École normale.

Mais son enseignement pratique eut, en fait d'acclimatation, une tout autre valeur.

Avant lui, notre industrie nationale était tributaire de l'Espagne pour ses tissus de laine fins. L'Espagne possédait seule une race de mérinos enviés par tous les États de l'Europe, mais dont elle ne permettait pas l'exportation. Daubenton, frappé de notre dépendance et de notre infériorité à cet égard, résolut d'affranchir notre industrie en créant une race française qui devint l'égale de la race espagnole. Dès 1766, il se mit à l'œuvre. Encouragé par les deux Trudaine, il commença par établir à Montbard une bergerie dans laquelle il rassembla des moutons des meilleures races de France, notamment des brebis de Bourgogne qu'il croisa avec des béliers du Roussillon.

« M. Daubenton, de l'Académie des sciences, — dit un auteur bourguignon (1), — a établi près de Montbard une bergerie où il a rassemblé des moutons des meilleures races de la France et des pays étrangers. Il les a mis à diverses épreuves pour rechercher les moyens de rendre les laines plus abondantes, et de perfectionner leurs qualités. Les moutons restent toujours en plein air dans cette bergerie ; il y a seulement quelques petites étables pour des expériences particulières. Les béliers et les brebis sont numérotés afin que l'on puisse reconnaître la suite des générations et les effets que produisent les alliances des différentes races. Ce nouveau *Columelle* est parvenu à changer des laines grossières et jarreuses en laines superfines au plus haut degré. Il fait aussi des épreuves sur la culture des prairies artificielles et sur les herbes des pâturages dans des enclos qui sont autour de sa bergerie. »

XII

Daubenton, rendant lui-même compte de ses expériences, y a pris soin de nous faire connaître les motifs qui l'ont déterminé à les entreprendre :

« Jusqu'ici, — dit-il dans son *Instruction pour les Bergers*, — on n'a pu faire des draps fins qu'avec la laine achetée chez les Espagnols ; mais cette nation, qui a déjà établi assez de manufactures pour employer toutes ses soies, ne manquera pas de garder ses laines dès que ses fabriques de drap pourront les consommer en entier ; alors il ne se ferait plus de draps fins en France, et nous serions obligés de les tirer de l'Espagne... Les observations que j'avais faites depuis longtemps sur les races métisses des animaux domestiques me firent penser que, par un bon choix de béliers et de brebis pour

(1) Courtépée, *Description du duché de Bourgogne*, seconde édition, tome III, pag. 515 et 516

leurs alliances, on pourrait rendre les laines plus fines ou plus longues. »

Daubenton était parvenu, au bout de huit générations, à produire, avec des béliers hauts de vingt pouces portant une toison de deux livres, des béliers de trente-deux pouces ayant des toisons de douze livres. La qualité de la laine répondait à son volume. Elle ne contenait qu'une quantité minime de jarre, était pure, c'est-à-dire que le poil laineux s'y trouvait dégagé de tout poil soyeux ; était fine, souple, brillante, présentant en un mot toutes les qualités du cachemire sans en avoir les inconvénients. Daubenton envoya sa laine aux Gobelins afin qu'elle fût filée et convertie en tissus. Les draps fabriqués avec la laine de Montbard se trouvèrent d'une qualité supérieure aux draps produits par les laines espagnoles. La France n'était plus, dès lors, à la discrétion de l'Espagne ; Daubenton venait d'assurer l'indépendance de notre commerce, l'avenir et la supériorité de notre industrie lainière.

Il avait su créer de la sorte le mérinos français, même avant l'introduction de la race espagnole ; car ce ne fut qu'en 1786 que les premiers mérinos espagnols arrivèrent en France pour former la célèbre bergerie de Rambouillet. Daubenton ne s'en tint pas à ses premiers succès, mais se remit à l'œuvre avec une persistance dont il était seul capable. Ses recherches parurent d'un si grand intérêt pour l'accroissement de la richesse nationale, que les ministres de la monarchie, et après eux les ministres de la république, tinrent tous également à honneur de paraître les encourager.

XIII

« M. Daubenton, de l'Académie des sciences, — rapportent, à la date du 18 mai 1784, les mémoires de Bachaumont, — a été choisi par M. de Calonne pour présider à différents établissements utiles. Ce ministre a surtout accueilli celui des bergeries, dont on a l'obligation au philosophe. Selon son projet, les moutons passeront neuf mois de l'année dans les champs, et, au moyen de grosses sonnettes que chaque mouton portera au cou, il assure qu'il n'aura rien à craindre des loups ; le bruit de ces sonnettes étant suffisant pour les effrayer. Les intendants de plusieurs provinces du royaume ont reçu des ordres pour faire des essais de ce genre, et il a été envoyé aux subdélégués des instructions pour les faire exécuter dans les campagnes. »

Le 21 novembre 1784, jour de la rentrée solennelle de l'Académie des sciences, Daubenton lut en séance publique son *Mémoire sur le premier drap de laine superfine du cru de la France*.

Onze ans après, en thermidor an III, Daubenton, octogénaire, était encore occupé du même objet. « Mon âge et mes infirmités, — disait-il dans un Rapport présenté à l'Institut le 24 floréal an VI, — m'ayant empêché depuis plusieurs années d'aller à Montbard, les professeurs du Muséum ont laissé à ma disposition, pour y faire des expériences sur les moutons, un terrain et des bâtiments qui formaient une basse-cour. J'en ai fait une bergerie. »

Daubenton n'interrompit jamais ses expériences sur les moutons; et, après avoir employé de longues années à ses premiers essais, il consacra le reste de sa vie à améliorer la race dont il était l'inventeur.

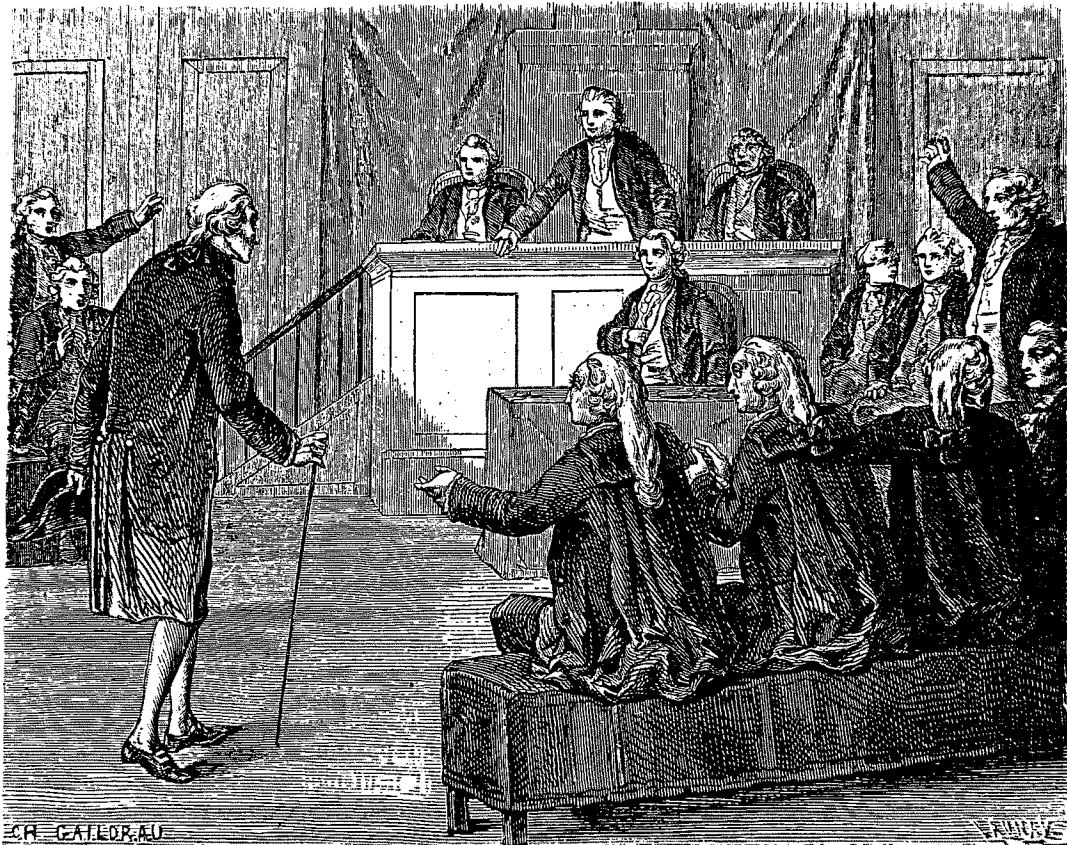
Exemple qu'on ne saurait trop louer dans ce siècle qui, maître de la vapeur, croit pouvoir imiter en tout son rapide essor!

XIV

La vie de Daubenton se passait dans l'enceinte du Jardin du Roi; il n'en sortait que pour se rendre à l'Académie et satisfaire aux exigences de son profes-

— Les années du vieillard règlent sa destinée, répondit modestement Daubenton. Je n'ai besoin de rien; au lieu de songer à moi, couvrez de votre protection cet établissement où j'ai passé cinquante années de bonheur.

Le lendemain, 10 juin 1793, la Convention, sur la proposition de Lakanal, rendit le décret qui instituait le *Muséum* et créait onze chaires pour y enseigner l'histoire naturelle, exclusivement appliquée désormais à l'avancement de l'agriculture, du commerce et des arts. La place de Daubenton n'ayant pas été conservée dans l'organisation nouvelle, il fut nommé à la chaire de minéralogie.



Il dut se présenter devant le club de sa section. (Page 256, col. 2.)

sorat. Distrain des choses du dehors par ses chères études, étranger par tempérament aux orages de la politique, la révolution vint le surprendre. Il s'en étonna plus qu'il ne s'en effraya. Mais lorsqu'il entendit proclamer le grand principe de l'égalité des conditions, son cœur généreux applaudit, et on le vit sortir de son silence pour proposer la suppression de toutes les places privilégiées, offrant de donner l'exemple en se démettant de celles dont il était pourvu.

Le 9 juin 1793, il reçut la visite du citoyen Lakanal, député à la Convention, président du comité d'instruction publique.

— Demain, lui dit Lakanal, je parlerai à la tribune, de la gloire française qui rayonne en vous, et de ce qu'un si grand mérite doit attendre de la munificence nationale.

Menacé, l'année suivante, de perdre son emploi et de se voir porté sur la redoutable liste des *suspects*, il dut se présenter devant le club de sa section pour solliciter un certificat de civisme. A l'annonce de son nom, l'assistance applaudit; le président l'appela au bureau et le fit asseoir à sa droite. On lui vota les honneurs de la séance. Le certificat, qu'il était venu demander, un peu à contre-cœur, lui fut décerné par acclamation sous le nom du *berger Daubenton*, et rédigé sur l'heure dans ce style et avec cette orthographe :

EXTRAIT DES DÉLIBÉRATIONS DE LA SÉANCE DU CINQUIÈME JOUR
DE LA PREMIÈRE DÉCADE DU TROISIÈME MOIS DE LA
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE UNE ET INDIVISIBLE

« Appert, d'après le rapport fait de la Société fraternelle de la section des Sans-Culotte, sur le bon civisme

et faits d'humanité qu'a toujours témoignés le *berger Daubenton*, l'assemblée générale arrête unanimement qu'il lui sera accordé un certificat de civisme; et le Président, suivie de plusieurs membre de la dite assemblée, lui donne l'acólade avec toutes les acclamations dû à un vraie modèle d'humanité. Ce qui a été témoigné par plusieurs reprise.

« Signé : Dardel, *Président.* »

Un pareil certificat équivalait aux plus éclatants hon-

sciences, du vénérable Daubenton. Cet infatigable *physicien*, qui a formé les collections immenses du Muséum d'Histoire naturelle, qui les a soignées et démontrées au public pendant cinquante-trois ans, a employé une partie de sa fortune et plusieurs années de sa vie à faire croître sur le sol de la France des laines aussi fines que celles d'Espagne, dont l'exportation coûte chaque année plusieurs millions.... Ces moyens d'amélioration sont prouvés et confirmés par vingt-cinq années d'expérience. Grand nombre de citoyens ont mis en pratique avec suc-



Jeune homme, vous en savez plus que moi. (Page 258, col. 2.)

neurs, et était recherché plus avidement alors que ne le furent jamais les faveurs des cours.

Daubenton recueillit, à cette même époque, un plus noble témoignage de la reconnaissance publique. Lakanal, digne et intelligent défenseur des intérêts de la science dans ces temps redoutables, courageux protecteur de la vie et des intérêts des savants, ayant appris que Daubenton manquait des mille écus nécessaires pour faire imprimer la troisième édition de son *Instruction aux bergers*, proposa à la Convention de décider que les frais en seraient supportés par l'État.

« Je viens, — dit-il dans la séance du 1^{er} nivôse an III, — vous parler au nom de vos comités réunis d'Instruction publique, d'Agriculture et des Arts, du *patriarche des*

cès le Traité des Moutons donné par ce naturaliste célèbre. Cet ouvrage important vient d'être retouché par l'auteur et enrichi de nouvelles expériences... Appauvri par le bien même qu'il a fait aux sciences et aux arts, réduit par la révolution à une fortune très-bornée, Daubenton ne peut faire la dépense de l'impression de son ouvrage. Cependant l'intérêt de l'agriculture le réclame, et la justice demande de le faire tourner au profit de l'auteur. Il est, en effet, digne d'une nation qui couvre d'une protection éclairée les savants utiles à leur pays, de leur ménager le prix de leurs travaux dans leurs travaux mêmes. Nous vous proposons en conséquence le projet de décret suivant : « La Convention nationale décrète que le *Traité des Moutons*, par le citoyen Dau-

« benton, sera imprimé et tiré à 2,000 exemplaires au profit de l'auteur et aux frais de la Nation. »

La proposition de Lakanal fut adoptée à l'unanimité et aussitôt convertie en décret; mais la Convention ne s'en tint pas à ce témoignage. A quelques mois d'intervalle, elle prescrivit que l'*Annuaire du Cultivateur*, écrit par Daubenton en collaboration, serait envoyé à toutes les écoles de la république.

XV

Daubenton, surnommé tour à tour le *Berger Daubenton*, le *Patriarche des sciences*, le *Nestor des naturalistes*, voyait son nom entouré d'une légitime popularité; popularité dont il aurait pu s'enorgueillir, parce qu'elle était le prix de réels services rendus aux hommes et non la récompense de son habileté à flatter les passions populaires. Le peuple a ses courtisans aussi bien que les rois.

L'expérience de Daubenton, sa réputation, ses lumières, sa vertu, son rare bon sens, furent cause que le gouvernement le consultait sur les sujets les plus divers. Le directoire exécutif lui avait demandé un plan pour le jardin du Luxembourg, demeuré en friche depuis les premiers troubles de la révolution. Daubenton, qui aimait les plantes, proposa de réunir, sous le nom de *Bouquet de tous les mois*, et de grouper en massifs distincts, suivant les différents mois de l'année, les fleurs de tous les pays. Chaque mois aurait eu de la sorte son parterre de fleurs. Ce projet, qui par sa simplicité même répondait si bien au goût du jour, ne fut pas exécuté cependant.

Mais c'étaient là des occupations étrangères à une vie entièrement consacrée à la méditation, aux expériences, mais surtout à l'enseignement.

Daubenton fut plutôt professeur qu'écrivain.

En effet, sa manière d'enseigner était sans apprêt. Il avait en parlant une honnêteté familière et douce. Son langage se faisait remarquer par la profondeur plutôt que par l'originalité. Il disait les choses simplement, mais clairement; après qu'il les avait dites, on ne les oubliait pas. Bien qu'il fût capable de parler d'abondance sur des sujets qu'il possédait si bien, cependant il écrivait ses leçons à l'avance, afin de ne rien livrer au hasard de l'improvisation et de ne laisser échapper aucune expression inexacte ou obscure. Parfois il s'arrêtait, et complétait sa pensée par quelques courtes explications.

Il n'aimait pas le style oratoire et affectait un grand mépris pour les *phrases*, disant que l'art de bien professer ne consiste pas dans l'art de bien parler. Il préférait, par des moyens plus simples, entretenir chez ses élèves une émulation constante. Il veillait avec une incessante sollicitude à ce qu'aucune partie de son enseignement ne demeurât obscure. Après chaque leçon il aimait qu'on l'interrogeât; ou bien il questionnait lui-même ses élèves. A cet égard sa patience et sa bienveillance ne se démentirent jamais; il avait coutume de dire que pour se faire écouter il faut avant tout savoir se faire aimer. Ses élèves l'adoraient.

En outre de son enseignement au Muséum, il fut suc-

cessivement appelé à remplir diverses chaires d'histoire naturelle et d'agriculture.

Il professa tour à tour, en 1778, au Collège de France. On y avait converti, à son intention, une chaire de médecine en une chaire de zoologie générale; en 1783, à l'école d'Alfort, où il enseigna l'économie rurale. Il y avait fait entrer Vieq-d'Azir. En 1795, il fut appelé à faire quelques leçons à l'École normale. Ces leçons ont été publiées. Dans l'une d'elles, traitant des convenances du style en histoire naturelle, il eut la fâcheuse pensée de critiquer une des plus belles pages de Buffon.

Buffon a dit, en parlant du lion : — « Il faut avouer que la force de ce *roi des animaux* ne tient pas contre l'adresse d'un Hottentot ou d'un nègre, qui souvent osent l'attaquer tête à tête avec des armes assez légères. » — « Le lion n'est pas le roi des animaux, s'écria Daubenton. Il n'y a pas de roi dans la nature. »

La salle, à ces mots, retentit d'applaudissements. Le professeur, qui ne les avait pas cherchés, en fut plus troublé que satisfait. Toutefois on regrette de trouver dans la bouche de Daubenton une critique aussi partielle du style de Buffon. Buffon, qui l'avait tiré de son obscurité de Montbard pour le placer au Jardin du roi, était mort depuis six ans à peine; et le moins que Daubenton dût à sa mémoire c'était le silence. On doit ajouter à son honneur, qu'habituellement mieux inspiré par la reconnaissance, il se plaisait à dire : — « Sans Buffon, je n'aurais jamais passé dans ce jardin cinquante années de bonheur. »

XVI

Daubenton, qui voyait se presser à son cours du Muséum une jeunesse studieuse, avait remarqué l'assiduité d'un jeune homme portant l'habit ecclésiastique. Il y prit intérêt, s'informa de lui et apprit qu'il était professeur de seconde au collège du cardinal Lemoine. Il se nommait l'abbé Haüy.

Haüy est devenu minéralogiste en écoutant professer Daubenton. Parmi ses titres de gloire, Daubenton a donc celui d'avoir été le premier maître d'Haüy. Il fut également le maître de Geoffroy Saint-Hilaire.

Un jour que, son cours achevé, il questionnait ses élèves, il en vint à interroger sur la cristallographie Geoffroy-Saint-Hilaire, qu'il ne connaissait pas même de nom. L'élève fit des réponses qui surprirent le maître.

« — Jeune homme, dit Daubenton, vous en savez plus que moi.

« — Je ne suis, répondit, Geoffroy-Saint-Hilaire, que l'écho de M. Haüy. »

C'est sous ces auspices que se formèrent les liens qui unirent par la suite Daubenton à Haüy, et Geoffroy-Saint-Hilaire à Daubenton. Une circonstance touchante vint les rendre plus étroits encore. Haüy avait été arrêté comme suspect et comme prêtre. Geoffroy-Saint-Hilaire va alors trouver Daubenton et lui demande, avec toute la chaleur du dévouement et de la jeunesse, de sauver Haüy. Daubenton, sans se préoccuper du danger qu'il court lui-même en s'intéressant à un prêtre et à un suspect, va trouver ses collègues de l'Académie des sciences et

obtient d'eux qu'ils signent une pétition par laquelle la compagnie tout entière réclame Haïty à titre de savant utile à l'humanité.

Haïty leur fut rendu et échappa ainsi par miracle aux massacres de septembre. Le jour de sa délivrance, il vint remercier Daubenton; Geoffroy-Saint-Hilaire l'accompagna. Haïty l'embrassa en disant : « Aidez, aimez, adoptez mon jeune libérateur. » Daubenton, qui venait d'être le sauveur du premier, devint le protecteur du second.

Le rapprochement des noms de Daubenton, Buffon, Haïty, Geoffroy-Saint-Hilaire, auxquels viendra bientôt se joindre le nom glorieux de Cuvier, ont inspiré à M. Drouyn de l'Huys cet heureuse image : — « Daubenton est introduit dans la science par Buffon, Étienne Geoffroy-Saint-Hilaire par Daubenton, et Cuvier par Geoffroy-Saint-Hilaire. Ne croirait-on pas voir ces coureurs antiques, échelonnés de distance en distance, se passant de main en main le flambeau qui doit parvenir, sans s'éteindre, à l'extrémité de la carrière (1) ? »

XVII

Daubenton était, dans la vie privée, simple et bon. Un peu méthodique en toutes choses, très-susceptible, inflexible dans ses habitudes, poussant l'amour de la règle jusque dans les moindres détails; il était néanmoins pour ses proches d'un commerce facile et doux.

Sa famille et ses amis le vénéraient.

S'il avait appris de Buffon à connaître le prix du temps, il tenait également de lui le goût de la parure.

Le simple, le rustique Daubenton, — on aurait peine à le croire si le fait n'était attesté par Geoffroy-Saint-Hilaire, — ne se mettait, lui aussi, au travail qu'en habit de cérémonie, avec jabot et manchettes en point d'Alençon, poudré à frimas et l'épée au côté.

Il se reposait de ses travaux dans l'intimité de la famille. Il aimait la lecture; celle des romans de préférence. Il avait coutume de dire — avec peu d'égards pour les romans qu'il lisait, — que c'était le moyen de mettre son esprit à la diète. Une lettre écrite par lui, le 17 prairial an III, au surveillant de sa bergerie de Montbard montre quelles étaient alors ses lectures.

« Je suis aise, lui dit-il, — mêlant ses moutons à ses livres, — je suis aise que les moutons soient tondus; mais il faut m'écrire combien il y a à peu près de livres de laine en suint... Clément fera mes compliments au citoyen Pion, et le priera d'aller avec lui dans ma bibliothèque prendre le roman de *Cleveland*, le *Doyen de Kilerine*, les *Mémoires d'un homme de qualité*, *Manon Lescaut*, les *Mémoires de Madame de Staël* et les tragédies de Racine (2). »

Chaque soir, après le souper, madame Daubenton prenait le livre qu'elle ouvrait à la page où on l'avait fermé la veille. Elle attendait, pour commencer, que la

pendule en eût marqué l'instant, et cessait la lecture invariablement à la même heure.

Daubenton avait en elle une compagne digne de lui.

Marguerite Daubenton, qui était sa cousine avant d'être devenue sa femme, avait autant de cœur que d'esprit. Un esprit un peu romanesque toutefois; car elle ne se contentait pas de lire des romans à son mari, elle-même en composait. Son roman de *Zélie* a eu plusieurs éditions.

Pendant que madame Daubenton écrivait des romans, Zoé Daubenton, sa nièce, — jolie personne de dix-huit ans aussi spirituelle que jolie, — faisait le sien.

Elle avait rencontré chez son oncle un jeune médecin, éloquent et très-savant; de plus, grand, beau, bien fait — ce qui n'a jamais rien gâté. — Il arrivait de Valognes et se nommait Vicq-d'Azir. Il venait journellement au Jardin du roi. Daubenton l'aimait et lui prédisait une brillante carrière. Le vieil Antoine Petit avait consenti, sur la demande de Daubenton, à se faire suppléer par Vicq-d'Azir dans sa chaire d'anatomie, et on espérait que, le moment venu, Buffon lui assurerait sa survivance. Mais il n'en fut rien. Buffon nomma Antoine Portal, recommandé par sa grande renommée et par l'amitié de Franklin. Vicq-d'Azir dut s'éloigner du Jardin du Roi — non sans un vif chagrin, car il partageait les regrets qu'il y laissait. — Il n'avait pu, en effet, demeurer insensible à la beauté, à l'esprit, à la grâce de la nièce de Daubenton; mais, inconnu et sans fortune, il n'osait prétendre à sa main.

Il alla ouvrir un cours d'anatomie comparée à l'École de Médecine. Les professeurs, qui voyaient leurs salles vides tandis que la sienne regorgeait, ne tardèrent pas à en prendre ombrage et fermèrent à Vicq-d'Azir les portes de la Faculté. Renvoyé du Jardin du Roi et de la Faculté de Médecine, le jeune professeur ne se découragea pas cependant, et il annonça qu'il continuerait son cours chez lui, rue du Faubourg-Saint-Victor, à la porte du Jardin du Roi. Ses élèves le suivirent. Daubenton aussi allait l'entendre, en s'en cachant toutefois dans la crainte de mécontenter ses collègues. Il disait devant sa nièce : — « Ce jeune homme ira loin ! »

Cependant Vicq-d'Azir n'avait pas reparu au Jardin du Roi. Un jour, Zoé Daubenton, qui commençait à se fatiguer d'attendre, étant sortie avec sa tante naturellement distraite, dirigea, — sans que celle-ci s'en aperçût, — la promenade du côté de la maison de Vicq-d'Azir. On était en été, Vicq-d'Azir lisait près de sa fenêtre ouverte. Au moment où les deux femmes dépassaient sa maison, Zoé Daubenton se trouve mal tout d'un coup. Madame Daubenton s'inquiète, appelle du secours.

Un mal si subit !

De grâce qu'on fasse venir un médecin !

Vicq-d'Azir accourut. Zoé Daubenton fut transportée chez lui. On accourut au Jardin du Roi prévenir son oncle qui l'adorait, et la reconnaissance, venant en aide à la sympathie, fit bientôt tomber tous les obstacles. Un mois après cet évanouissement, Zoé Daubenton devint madame Vicq-d'Azir.

On ne peut s'empêcher de sourire en voyant la physiologie grave, même un peu triste, de Daubenton apparaître dans ce cadre romanesque.

(1) Rapport fait, le 3 mai 1861, à la Société impériale zoologique d'acclimatation par M. Drouyn de l'Huys, son vice-président, sur le projet d'élever une statue par souscription à Daubenton.

(2) La lettre dont a été extrait ce passage se trouve à la page 321 de l'ouvrage intitulé *Buffon, sa famille et ses collaborateurs*.

XVIII

Le joli roman de Zoé Daubenton devait se dénouer sur l'échafaud ! Une autre nièce de Daubenton, également spirituelle et jolie, également élevée près de son oncle au Muséum, épousa en 1794 le fils du comte de Buffon. L'échafaud la fit, elle aussi, veuve avant dix-huit ans (1).

Dans cette lugubre époque, l'échafaud apparaissait à toutes les avenues de la vie !

Daubenton avait une troisième nièce (2), — j'ai dit que sa famille était nombreuse, — laquelle ne le cédait aux

compositeur Carafa, créé, à l'occasion de son mariage, écuyer cavalcadour du roi de Naples.

Au milieu de cette vie si calme et en même temps si noblement remplie, Daubenton avait atteint les limites extrêmes de la vieillesse. Son esprit avait conservé sa netteté, son âme sa vigueur, son caractère sa bienveillance, son corps son infatigable activité. Tandis que Buffon mourait de la pierre, Daubenton souffrait de la goutte ; mais il semblait mépriser la douleur et ne pas s'apercevoir du poids des années. Un de ses collègues lui ayant, à cette époque, offert de le suppléer dans son enseignement, Daubenton lui répondit : « Je sais, mon ami, que je ne puis être mieux remplacé



Chaque soir madame Daubenton prenait le livre. (Page 259, col. 1.)

deux autres ni en esprit ni en beauté. Celle-ci, dont madame de Staël a célébré les talents, épousa le célèbre

(1) Elisabeth-Georgette, dite Betsy Daubenton, naquit à Montbard le 28 mars 1775. Elle fut mariée le 1^{er} septembre 1793, à Georges-Louis-Marie le Clerc, comte de Buffon. Celui-ci, arrêté quelques semaines seulement après son mariage, porta sa tête sur l'échafaud révolutionnaire le 7 thermidor 1794, deux jours avant la fin de la Terreur. Elisabeth Daubenton, sa veuve, mourut le 17 mai 1852, à l'âge de soixante-dix-sept ans, sans avoir jamais voulu consentir, pendant cinquante-huit années de veuvage, à se séparer d'un nom qu'elle se montrait fière de porter.

(2) Je ne puis non plus passer sous silence, dans ce groupe gracieux des femmes de la famille de Daubenton, une autre nièce, par alliance. C'est à elle que sont adressées la plupart des lettres de Buffon. Elle partagea avec madame Nadault le soin de faire les honneurs de Montbard aux étrangers et aux princes qui venaient la visiter. Elle possédait le talent d'écrire. Née le 28 août 1746, elle mourut le 22 juin 1793. Enfin je dois mentionner encore une anecdote relative à la famille de Daubenton. « L'abbé Daubenton, docteur du cardinal de Soubbe, et principal du collège de maître Gervais à Paris, contesta à la maison de Rohan la distinction de soutenir, en Sorbonne, des thèses les mains gantées et le bonnet sur la tête. La noblesse, à l'instigation de M. de Beauremont,

que par vous ; aussi, soyez certain que je me souviendrai de votre offre lorsque l'âge m'aura contraint de renoncer à mes fonctions. »

Il avait alors quatre-vingt-trois ans !

XIX

Le général Bonaparte, à son retour d'Egypte, fit une visite au Jardin des Plantes et alla voir Bernardin de Saint-Pierre et Daubenton. Le premier lui déplut par son humeur chagrine ; mais il se laissa séduire par la grâce aimable et la conversation simple du second. Aussi, en 1799, lorsque le premier Consul institua le Sénat conservateur, Daubenton fut désigné pour faire

se regarda comme attaquée dans ses privilèges, et présenta, le 5 décembre 1752, une requête au Parlement. Le Roi révoqua l'affaire en son conseil, mais ne trancha pas la difficulté ; se contentant d'apaiser les têtes. » (*Vie privée de Louis XV. Londres, 1781.*)

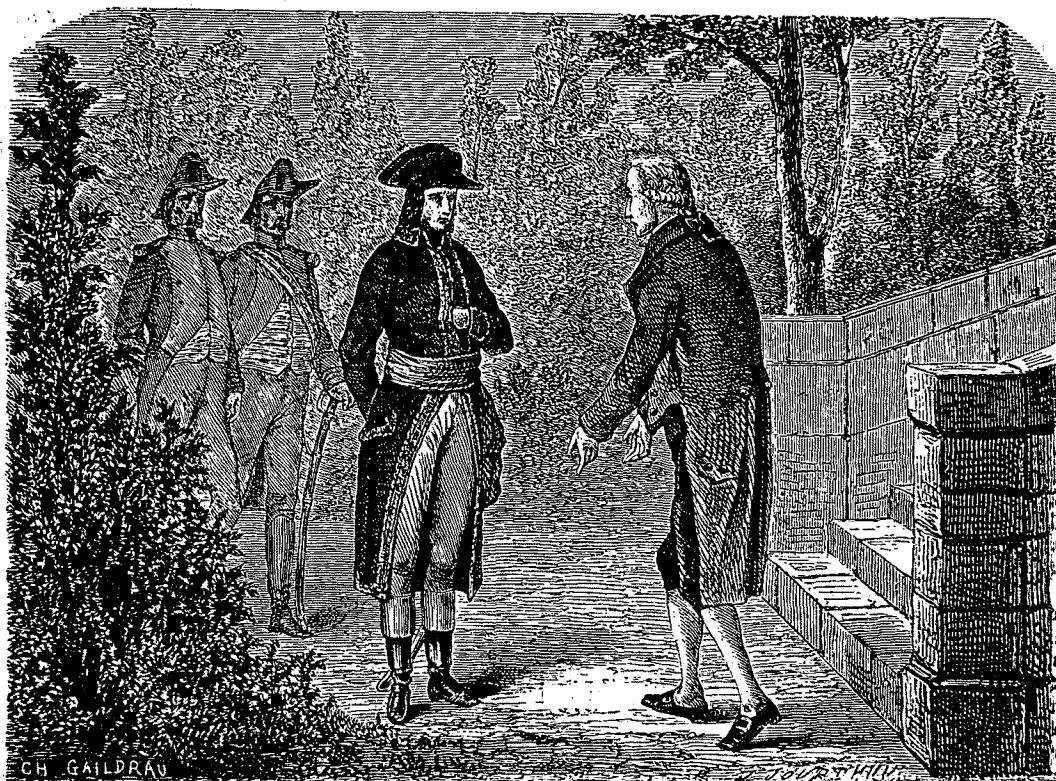
partie de cette haute assemblée. Toutefois, le nom de Daubenton ne se trouve pas sur la liste des consuls; il fut élu par le Sénat appelé à se compléter.

Daubenton se montra très-sensible à cet honneur qu'il n'avait ni ambitionné ni sollicité, et annonça qu'il apporterait dans l'accomplissement de ses nouveaux devoirs une rigoureuse exactitude. Malgré un froid très-vif et son âge de quatre-vingt-quatre ans, il voulut se rendre à la première séance; mais, frappé le même jour d'apoplexie au milieu de ses collègues, on le rapporta chez lui. Il mourut cinq jours après, dans la nuit du 31 décembre 1799, sans avoir repris connaissance.

Ses funérailles se firent avec une solennité à laquelle

funérailles antiques. Le Sénat en corps, l'Institut, les professeurs du Muséum, la magistrature, l'armée, le général Lefèvre, à la tête d'un nombreux état-major, y assistèrent. Ils tenaient une branche de cyprès à la main. Après eux venaient des vieillards vêtus de longues tuniques portant, les uns, le buste de Daubenton, d'autres des volumes de l'*Histoire naturelle*, d'autres des palmes et des couronnes. En vertu d'une délibération prise par les professeurs du Muséum et aussitôt approuvée par le gouvernement, la cendre de Daubenton dut reposer dans le jardin même où le savant avait passé sa vie.

Il fut inhumé sur la grande butte, à cette place que



Le général Bonaparte visitant Daubenton. (Page 260, col. 2.)

il ne manqua que les pompes du culte catholique non encore rétabli en France. Son corps fut déposé dans la grande serre décorée d'arbustes et de tapisseries des Gobelins. Au sommet d'une pyramide de fleurs se voyait son buste, qui se confondait avec les images des sages de l'École d'Athènes représentés sur une tapisserie. Le cortège, ordonné par David (1), se fit avec la poésie grave des

(1) David se chargea, en outre, du soin de rendre compte des funérailles de Daubenton. On trouve ce curieux récit dans le *Patriote français* du 16 nivôse :

Paris, 14 nivôse:

« C'est aujourd'hui que le vénérable Daubenton a reçu les honneurs funèbres. Ses amis, ses collègues de l'Institut national et du Sénat conservateur, ceux auxquels il dévoilait encore naguère les secrets de la nature, un grand nombre de gens de lettres et plusieurs membres des premières autorités de la république s'étaient réunis pour rendre les derniers devoirs au patriarce de la science.

« Si les honneurs décernés à la mémoire des hommes illustres sont l'apothéose anticipée de ceux qui existent encore, quelle profonde sensation a dû faire éprouver cette cérémonie à la plupart des citoyens qui formaient le cortège. Mais leurs regrets les ont sans

désigne aux regards du promeneur une colonne modeste entourée de verdure. Les professeurs émirent, en outre, le vœu, — vœu qui devait demeurer stérile,

doute empêchés de voir comme nous dans ces palmes, dans ces couronnes qui couvraient le buste de Daubenton, l'emblème de l'immortalité qui les attend eux-mêmes, et qu'il vient d'obtenir. Si ces honneurs animent le courage, exaltent le génie des émules de l'homme célèbre, combien ces jeunes naturalistes, ces nombreux élèves de Daubenton ont dû sentir leur âme émue! que de constance et de travaux cette vie secrète leur demande encore!

« Il était onze heures et demie; le ciel était pur; tous les citoyens convoqués s'étaient réunis dans ce riche musée d'histoire naturelle dont l'ordre admirable est l'ouvrage de Daubenton et le plus beau monument de sa gloire. Le crêpe au bras et une branche de cyprès à la main, ils se sont rendus, en traversant le Jardin des Plantes, dans le lieu où les cendres de l'homme célèbre étaient déposées.

« C'était une longue et vaste galerie ornée des plus belles tapisseries des Gobelins. Au milieu, dans un vase de porphyre, était une urne funéraire couverte de crêpes et de guirlandes de fleurs; à l'extrémité on voyait la superbe École d'Athènes de Raphaël. Le buste de Daubenton surmontait le sarcophage dans lequel étaient renfermés les restes de ce grand naturaliste.

« C'est au pied de ce sarcophage que Lacépède a prononcé l'éloge

— de réunir la cendre de Buffon à celle de son collaborateur.

La colonne élevée à Daubenton ne porte aucune inscription; beaucoup même ignorent que cette colonne perdue dans les arbres toujours verts du labyrinthe est un tombeau.

Toutefois, un élève de Florian avait proposé celle-ci :

Savant modeste, sage aimable,
Émule ingénieux des Plin, des Buffon,
Il acquit un renom durable
Tout en songeant à ses moutons.

XX

L'éloge de Daubenton fut lu devant les nombreuses Académies et Sociétés savantes dont il faisait partie. Au Collège de France, à l'Académie des sciences, aux Académies de médecine et d'agriculture, etc. Le plus remarquable est celui que prononça Lacépède.

funèbre de son collègue. Dans un parallèle très-ingénieux il a su, en distinguant le mérite de Daubenton de celui de Buffon, le placer à côté de ce grand homme, dont il doit en effet partager la gloire comme il partagea ses travaux. Après ce discours, rempli d'une véritable dignité et de cette onction qui pénètre jusqu'à l'âme, le cortège est sorti de cette enceinte. Un vieillard portait une couronne de laurier et de fleurs, un second, quelques volumes de l'*Histoire naturelle*; deux autres le buste de Daubenton. Le sarcophage, orné de fleurs et de guirlandes, les suivait porté par vingt hommes et entouré des plus célèbres naturalistes. Jussieu, Thöüin, Lacépède, Desfontaines étaient là. Le cortège, précédé de tambours couverts de crêpes, s'est rendu sur la colline qui s'élève dans le Jardin des Plantes et que l'on connaît sous le nom de Labyrinthe, mais qui devrait peut-être porter désormais celui d'Élysée, puisque c'est là que reposent les mânes de Buffon et de Daubenton, et de leurs plus illustres prédécesseurs. Cette colline est couverte de pins, de cèdres, de cyprès, de toutes les espèces d'arbres verts.

« C'est au pied d'un de ces arbres, plantés par Daubenton lui-même, que sa dépouille mortelle a été déposée, et qu'a commencé, pour ainsi dire, son immortalité. Le nombreux cortège, montant par les sentiers sinueux depuis le pied de la colline jusqu'au tombeau de Daubenton, formait le tableau le plus pittoresque à la fois et le plus touchant. Il nous a rappelé celui où le Poussin a retracé avec tant de génie les funérailles d'un grand homme de l'antiquité.

« Là, Fourcroy a prononcé une seconde oraison funèbre. Il a rappelé que Daubenton, en terminant sa carrière, avait uni la palme civique au laurier littéraire qui ceignait depuis soixante ans sa tête octogénaire. Il a posé la couronne sur son cercueil; tous les citoyens y ont posé leur branche de cyprès.

« Telle a été cette cérémonie, digne à la fois et de l'homme dont on pleurait la perte et des citoyens distingués qui lui rendaient ce dernier hommage, et de la nation qu'il avait honorée.

« DAVID. »

Le principal titre de Daubenton à la renommée est son titre de collaborateur de Buffon. Mais Daubenton ne fut pas seul; et sa retraite a fait place à deux autres collaborateurs dont les noms se trouvent aujourd'hui intimement liés au sien.

On ne saurait, dès lors, trouver déplacé qu'à la suite

Cuvier, continuateur de l'œuvre de Daubenton, écrivait à sa veuve le 9 mars 1808 : « Madame, l'administration désire exposer aux yeux du public, à l'entrée de sa galerie d'anatomie comparée, le buste de l'homme à qui cette collection a dû son origine et qui a tant illustré notre établissement en faisant faire à la science des pas si nombreux et si marqués; elle tiendrait à honneur de le recevoir de vous qui avez partagé si longtemps avec votre illustre époux notre dévouement et nos respects. »

Marguerite Daubenton mourut presque centenaire, le 2 août 1818, à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans (1). Elle avait été autorisée à conserver son appartement du Jardin des Plantes. Tant qu'elle put marcher, on la vit gravir chaque matin la grande butte et venir s'asseoir au pied de la colonnade Daubenton.

Cette fidélité à un souvenir était un touchant et pur hommage rendu aux vertus de l'homme privé.

La reconnaissance publique ménageait à la mémoire du savant utile à son pays un plus éclatant hommage.

La Société Impériale d'acclimatation, fondée en 1854 d'après les idées de Daubenton, et pour leur mise en pratique sur une vaste échelle à l'aide de moyens puissants, résolut, en 1861, de lui élever une statue. La Société ouvrit à cet effet une souscription nationale qui fut rapidement couverte, et la statue de Daubenton, due à l'habile ciseau de M. Godin, fut inaugurée au jardin du bois de Boulogne le 13 novembre 1864.

La statue de Daubenton semble appeler la statue de Parmentier, cet autre génie bienfaisant.

Notre temps, auquel on peut reprocher de s'être montré parfois prodigue de ce suprême honneur, ne doit pas marchander les statues aux hommes qui ont contribué à son bien-être et à son progrès.

La reconnaissance lui en fait un devoir.

Les images des bienfaiteurs de l'humanité dressées sur nos places, nos boulevards, nos promenades seraient un enseignement utile bien capable de contribuer au développement des vertus publiques.

(1) Elle était née à Montbard le 5 décembre 1720.

NADAULT DE BUFFON.

de la biographie de Daubenton, principal collaborateur de Buffon, nous disions un mot de deux collaborateurs secondaires, Gueneau de Montbeillard et l'abbé Bexon.

Philibert Gueneau de Montbeillard naquit à Semur, près Montbard, le 2 avril 1720, et mourut le 28 novembre 1785, seulement âgé de soixante-cinq ans.

Buffon, qui avait avec lui des relations familières et des liens éloignés de parenté, le trouva sous sa main.

Daubenton s'était retiré en 1767. Dès l'année 1768, Buffon, occupé de l'histoire des oiseaux, s'adressa à Montbeillard. Madame de Montbeillard atteste, dans une notice touchante qu'elle a consacrée à la mémoire de son mari (1), « qu'il ne se serait jamais déterminé à travailler à l'histoire des oiseaux sans le motif de l'amitié, motif auquel il ne savait pas résister. M. de Buffon ne demandait que des recherches, des notices, des mémoires... M. de Montbeillard rédigea l'histoire du coq. M. de Buffon, lorsqu'il la lui montra, lui dit : « Vous appelez cela des *mémoires*, moi j'appelle votre travail une excellente histoire. Faites-m'en beaucoup de semblables et mettez-y votre nom. »

Montbeillard ne voulut pas consentir à être nommé. Madame Necker a dit de lui « qu'il avait une plume d'acier, et qu'il n'a jamais pu imiter parfaitement les traits du doux pinceau de M. de Buffon. »

Cependant le public fut longtemps avant de soupçonner la substitution du style de Montbeillard au style de Buffon. Il ne s'en serait même peut-être jamais aperçu si Buffon, faisant violence à la modestie et à l'obstination de Montbeillard, n'avait tenu à détromper le public par un avertissement placé en tête du troisième volume des *Oiseaux* (le seizième de l'ouvrage), paru en 1775.

« J'en étais au seizième volume in-4° de mon ouvrage, lorsqu'une maladie grave et longue a interrompu pendant près de deux ans le cours de mes travaux. Cette abréviation dans ma vie, déjà fort avancée, en produisit une dans mes ouvrages. J'aurais pu donner, dans les deux ans que j'ai perdus, deux ou trois autres volumes de l'*Histoire des Oiseaux*... J'ai engagé un de mes meilleurs amis, M. Gueneau de Montbeillard, que je regarde comme l'homme du monde dont la façon de voir, de juger et d'écrire, a le plus de rapport avec la mienne; je l'ai engagé, dis-je, à se charger de la plus grande partie des oiseaux; je lui ai remis tous mes papiers à ce sujet... Il a fait de ces matériaux informés un prompt et bon usage, qui justifie bien le témoignage que je viens de rendre à ses talents; car ayant voulu se faire juger du public sans se faire connaître, il a imprimé, sous mon nom, tous les chapitres de sa composition, depuis l'autruche jusqu'à la caille, sans que le public ait paru s'apercevoir du changement de main; et parmi les morceaux de sa façon, il en est, tel que celui du *paon*, qui ont été vivement applaudis et par le public et par les juges les plus sévères. »

Gueneau de Montbeillard fut un des collaborateurs de l'*Encyclopédie*, pour laquelle il a écrit l'article *Étendue*. On a encore de lui deux excellents discours insérés dans la *Collection académique*, vaste recueil à la tête duquel il se trouvait en 1755, ayant pour collaborateurs deux frères de Buffon, les trois Daubenton, Jean Nadault, de l'Académie des sciences, les docteurs Barberet et Sa-

(1) Cette biographie, qui est une œuvre littéraire remarquable, se trouve à la page 335 du tome I^{er} de la Correspondance inédite et annotée de Buffon. Madame de Montbeillard fut plus d'une fois associée aux travaux de son mari.

vary; un *Mémoire sur l'inoculation* et divers mémoires académiques. Montbeillard faisait les vers avec facilité, et il avait depuis longtemps contracté l'habitude de commencer chacune de ses journées par un quatrain.

C'est en 1780, lorsque parut le septième volume de l'*Histoire des Oiseaux*, que Buffon fit connaître au public le nom de l'abbé Bexon, son troisième collaborateur. L'abbé Bexon, second successeur de Daubenton, avait pris la place de Montbeillard l'année précédente.

« Depuis quarante années que j'écris sur l'histoire naturelle, mon zèle pour l'avancement de cette science ne s'est point ralenti; j'aurais voulu la traiter dans toutes ses parties..., mais j'ai senti que j'avais besoin de coopérateurs, et j'ai engagé mon très-cher et savant ami M. de Montbeillard, l'un des meilleurs écrivains de ce siècle, à partager ce travail avec moi... Désirant aujourd'hui s'occuper assidûment de l'histoire des insectes, il m'a prié de me charger seul de ce qui restait à faire sur les oiseaux... M. l'abbé Bexon, chanoine de la Sainte-Chapelle de Paris, déjà connu par plusieurs bons ouvrages, a bien voulu m'aider dans ce dernier travail; non-seulement il m'a fourni toutes les nomenclatures et la plupart des descriptions, mais il a fait de savantes recherches sur chaque article, et il les a souvent accompagnées de réflexions solides et d'idées ingénieuses que j'ai employées de son aveu, et dont je me fais un devoir et un plaisir de lui témoigner publiquement ma juste reconnaissance. »

Ces deux avertissements, par lesquels Buffon présentait au public ses nouveaux collaborateurs, sont dignes d'eux et dignes de lui. Il était impossible, en effet, de faire mieux la part du travail et du talent de chacun; mais ils sont surtout un bel exemple de cette grande loyauté littéraire, — rare dans tous les temps, — qui ne veut pas profiter du travail d'autrui. Buffon poussa si loin le scrupule, qu'il lui arriva parfois de signer du nom de Montbeillard des articles, — celui du cygne notamment, — que Montbeillard avait commencés, puis abandonnés, et que Buffon avait dû refaire en entier. Aussi, entre Buffon et ses nouveaux collaborateurs, — qui n'avaient ni l'un ni l'autre la susceptibilité malade de Daubenton, — il ne s'éleva jamais le plus léger nuage. Montbeillard demeura toute sa vie son ami; l'abbé Bexon l'est devenu.

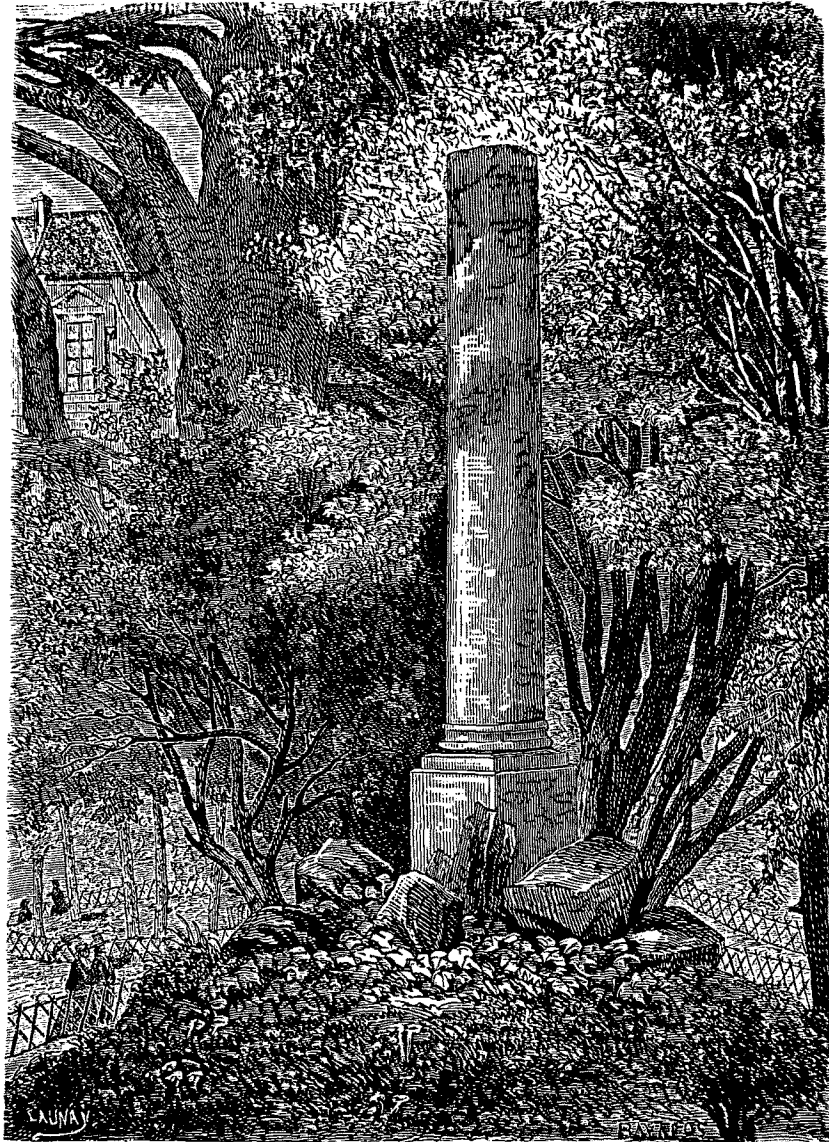
Gabriel-Léopold-Charles-Aimé Bexon était né à Remiremont le 10 mars 1747. En 1772, il avait déjà attaché son nom à diverses publications importantes. A cette époque, il vint trouver Buffon, qu'il ne connaissait pas, et lui dit : « J'ai lu vos ouvrages, ils m'ont séduit et ont fait naître en moi un attrait irrésistible pour l'histoire naturelle. Je serais heureux si, par la suite, vous me jugiez capable de vous être de quelque utilité dans vos nombreuses recherches. » Ce ne fut cependant qu'en 1778 que l'abbé Bexon commença à donner une collaboration suivie à l'histoire naturelle. Il s'occupa d'abord des oiseaux, qu'il abandonna peu de temps après pour les minéraux. Mais une mort prématurée, suite d'une santé délicate et d'un travail excessif, l'enleva à ses études. Il mourut le 15 février 1784, âgé seulement de

trente-six ans. L'abbé Bexona écrit une *Histoire de Lorraine*, dédiée à Marie-Antoinette, fille d'un duc de Lorraine, et un *Système de fertilisation*, publié sous le nom de son frère Scipion Bexon, magistrat et juriseconsulte distingué.

La mère de l'abbé Bexon a écrit la vie de son fils. J'ai

filial, de ta bienfaisance, et de ne former d'autre vœu que celui d'aller bientôt te rejoindre dans l'éternité! Dieu, qui épuisâtes vos dons en le formant, ne le donâtes-vous à sa mère que pour être un moment admiré et toujours regretté!

« Je me disais : — Mon fils est jeune et je touche à



Tombeau de Daubenton au Jardin des Plantes.

publié en 1863 ce morceau remarquable empreint de la plus exquise sensibilité. « Mon fils, — dit en finissant cette mère désolée, — a, dans le cours borné d'une vie de trente-six ans, montré les talents de l'homme de lettres, les vertus d'un sage, l'âme d'un chrétien!... Du haut des cieux, ta première et dernière patrie, mon fils, reçois mon serment : — Je jure de ne pas perdre un seul instant de vue l'image de tes vertus, de ton respect

mon dernier terme; c'est lui qui me fermera les yeux. O renversement de toutes les probabilités humaines! ma vieillesse a survécu à ses beaux jours; il n'y a plus personne au monde pour moi, et ma destinée est de vivre seule! »

De telles paroles, sorties de la bouche d'une mère, sont préférables aux plus pompeux éloges académiques.

N. B.

GALILÉE

1564 — 1642

PAR EUGÈNE THOISON

I

E pur si muove!

Et pourtant elle se meut!
Tel est le cri qui s'échappe de la poitrine de Galilée après qu'il vient d'acheter, au prix de la négation solennelle et publique de ses convictions, le repos de ses derniers jours. Tel est, du moins, le cri que met dans sa bouche une tradition populaire qui, légendaire et invraisemblable, s'est longtemps imposée avec la force de la vérité.

Car la vie du savant, du philosophe dont j'entreprends ici d'écrire l'histoire présente cette remarquable particularité, que deux siècles passés n'ont pu la débarrasser complètement des ombres qui l'obscurcissent et que la critique historique moderne a souvent échoué dans ses tentatives d'éclaircir les doutes, les incertitudes, les contradictions qui l'encombrent. Il est vrai que, grâce aux savantes et consciencieuses recherches qui y ont été consacrées, le jour tend de plus en plus à se faire sur cette longue et laborieuse existence; mais la passion avait si bien pris à tâche d'y semer l'erreur à pleines mains, mais tant de gens croyaient avoir intérêt à ce que les ténèbres durassent éternellement, qu'il n'a fallu rien moins que tous les moyens d'investigation dont dispose la science contemporaine mis en œuvre par des hommes impartiaux, animés du plus ardent amour de la vérité, pour arriver où nous en sommes.

Et où en sommes-nous?

Si nous sommes plus savants, sommes-nous plus calmes qu'il y a cent ans? Apportons-nous dans la discussion un esprit dégagé de toute préoccupation anté-



rieure? Avons-nous enfin renoncé, d'une part comme de l'autre, à ces chicanes mesquines dont le seul résultat est d'envenimer le débat?

Sans doute, bien des points ont été éclaircis; mais, sans chercher plus loin, sait-on où est la vérité sur ce procès fameux où Galilée et l'Inquisition sont en présence? Est-elle parmi ceux qui soutiennent que l'Inquisition, qui avait le droit d'être rigoureuse, agit envers le savant avec une douceur inaccoutumée, ou parmi ceux qui affirment que Galilée endura la torture; avec ceux qui voient un scandale dans son nom placé à la première page de ce livre consacré à la glorification de ce que l'humanité a de plus grand, ou avec ceux qui ne trouveront jamais un piédestal assez haut pour son génie?

Mais entre les gémonies et le trône, entre l'insulte et la déification, il y a peut-être place pour une œuvre conçue sans parti pris et écrite sans passion.

On a jeté le nom de Galilée à la face de l'Église comme une sanglante récrimination, et l'Église a répondu, par la voix de ses apologistes, que le philosophe florentin mérita son sort par son orgueil, sa té-

mérité et ses prétentions à la libre pensée.

Il est temps, ce me semble, d'écarter de la question tout ce que, de part et d'autre, il y a eu d'amertume et d'âpreté. Étudions les faits, étudions-les sérieusement, froidement, et souvenons-nous qu'en définitive si les juges de Galilée furent des hommes soumis comme les autres à l'influence de leur temps et sujets à errer, le philosophe sentait en lui une force capable de le soutenir dans sa lutte obstinée contre ses deux grands et perpé-

tuels ennemis : l'ignorance et la routine. — Cette force était cette sublime et irrésistible chose que l'on nomme le Progrès.

II

Vincent Galilei avait eu six enfants de son mariage avec Julie Ammanati, de la noble famille des Ammanati de Pistoie. L'aîné avait reçu au baptême le nom de Galileo.

Vincent Galilei était un homme savant tant sur les lettres grecques et latines que sur les mathématiques, dont il avait fait de remarquables applications à la science musicale. Il s'était, d'un autre côté, acquis une sorte de célébrité par son habileté à jouer du luth ; mais il n'avait pu trouver la fortune. Il habitait alors Florence.

Il avait d'abord destiné au commerce son fils Galileo ; mais, ayant reconnu dans l'enfant des aptitudes exceptionnelles, il s'était imposé les plus grands sacrifices pour lui faire donner une brillante et solide éducation.

Né à Pise le 18 février 1564, Galileo fut envoyé, jeune encore, étudier les lettres à la célèbre abbaye de Vallombreuse. Il avait déjà revêtu l'habit de novice, lorsque son père, craignant peut-être de lui voir suivre la carrière ecclésiastique, prit le prétexte d'une ophthalmie dont le jeune homme était atteint, et le retira de cette abbaye. Il l'envoya à l'Université de Pise étudier la philosophie et la médecine.

Vincent Galilei avait rêvé faire de son fils un médecin, et le jeune homme se livra assidûment à l'étude de la physique et de la médecine. Mais l'infatigable activité de son esprit le porta incidemment vers les sciences mathématiques. Ayant eu occasion d'entendre quelques leçons de géométrie données aux pages du grand-duc de Toscane, cette circonstance décida irrévocablement de sa vocation. Il se mit à lire Euclide à l'insu de son père, qui se refusa d'abord à ses désirs, s'en éprit et se livra avec tant d'ardeur à l'étude de la géométrie, qu'en peu de temps il s'appropriâ toute la science des anciens, et, à vingt-deux ans, appliqua les théories d'Archimède à l'invention de la *balance hydrostatique* destinée à mesurer la perte de poids d'un corps plongé dans un liquide et, par suite, le volume de ce corps. A vingt-quatre ans, il s'était acquis une réputation de mathématicien distingué, et était entré en relation avec les premiers savants de son temps, entre autres le P. Clavio et le marquis Guidubaldo.

III

Quelques hautes protections et son rare mérite lui ayant fait obtenir du grand-duc Ferdinand de Toscane la chaire de mathématiques vacante à l'Université de Pise, aux appointements de 60 écus l'an (moins de 1 franc par jour), il en prit possession dans l'été de 1589.

La philosophie d'Aristote tenait alors l'école : Galilée eut l'audace de l'attaquer de front, et se créa par là, dès l'abord, de déclarés ennemis. Procédant d'une façon toute

différente de celle des péripatéticiens, partant des données de l'expérience et non d'interminables discussions de textes fort en honneur alors, il renversa de fond en comble tout ce qu'Aristote avait enseigné sur le mouvement. D'observations nombreuses faites publiquement du haut du Campanile de Pise sur les lois de la chute des corps, il crut pouvoir conclure :

Que la pesanteur agit également sur tous les corps ;

Que, dans la chute, les vitesses sont proportionnelles aux temps ;

Que les espaces parcourus sont entre eux comme les carrés des vitesses.

Mais il n'avait pu porter impunément un aussi rude coup aux philosophes en crédit. Il demanda une augmentation à son traitement plus que modeste ; les manœuvres de ses nouveaux ennemis la lui firent refuser. Sur le point d'être inquiété pour ses opinions, devenu le seul soutien de sa nombreuse famille, son père étant mort le 2 juillet 1591, il résigna sa chaire et se rendit à Venise, au commencement de septembre 1592, pour solliciter une place de professeur à l'Université de Padoue. Grâce à de puissants protecteurs, il l'obtint le 26 du même mois, et en prit possession le 7 décembre suivant.

Son traitement était de 180 florins.

Là, donnant librement carrière à son esprit chercheur et inventif, — cet esprit qui le faisait toujours aller au delà des choses enseignées, cet esprit aussi qui, tout jeune encore, lui fit découvrir dans le mouvement d'une lampe de la cathédrale de Pise la belle loi de l'isochronisme des petites oscillations pendulaires, — il construisit pour la république de Venise diverses machines qui lui firent le plus grand honneur. En même temps, il continuait avec ardeur ses travaux sur les lois du mouvement, dont il considérait la connaissance comme la base de toute la science de la nature.

Ses leçons étaient suivies avec avidité par les étudiants de tous les États de l'Italie, de l'Europe même. Des savants, jusqu'à des grands seigneurs et à des princes, se pressaient au pied de sa chaire.

« Vous auriez peine à le croire, dit M. Trouessart, la salle du professeur de mathématiques, qui pouvait contenir plus de mille auditeurs, était souvent trop petite. C'était un admirable improvisateur, et les nombreux étudiants de l'Université de Padoue, venus de toutes les parties du monde, qui poursuivaient de leurs lazzis les professeurs dont la plupart lisaient encore leurs leçons, *cartacci doctores*, docteurs de papier, comme ils les appelaient, applaudirent vivement au beau talent de notre Florentin. Ses livres nous expliquent ce succès : il savait faire toucher au doigt, par les comparaisons les plus familières, les images les plus sensibles et les applications les plus prochaines, les vérités les plus abstraites de la science ; et dans la polémique, si fréquente à cette époque, il maniait avec une extrême finesse l'ironie socratique. »

Aussi, le 22 octobre 1599, vit-il son privilège renouvelé pour six années et son traitement porté à 320 florins.

L'apparition d'une nouvelle étoile dans la constellation du Serpente, le 9 octobre 1604, fournit à Galilée l'occasion d'attaquer et de réfuter la doctrine de l'immu-

tabilité des cieux, doctrine professée par les péripatéticiens.

La réputation de Galilée allait croissant : le sénat de Venise s'attacha l'illustre professeur pour une nouvelle période de six années, et porta son traitement de 320 à 720 florins, par un décret en date du 5 août 1606.

Je cite avec soin ces augmentations successives du traitement de Galilée, parce qu'elles me semblent une sorte de mesure de la considération que l'on accordait au savant, et parce qu'aussi il importe que je réfute tout de suite certaines assertions, qui tendent à représenter Galilée comme une espèce d'ergoteur et de songe-creux en lutte perpétuelle avec les autorités établies.

Ce fut vers ce temps qu'il appliqua toutes les forces de son puissant esprit à l'étude du système astronomique de Copernic.

Comme c'est de l'adoption par Galilée des théories du chanoine allemand que naquirent les orages qui agitèrent la période vraiment active de sa vie et qui aboutirent au dénouement si profondément attristant de son jugement et de sa condamnation, on nous permettra de nous appesantir quelque peu sur cette partie de notre récit.

IV

« La conception cosmologique qui attribue à la terre un mouvement de rotation autour du centre du monde, occupé par le soleil, remonte historiquement jusqu'à Pythagore.

« Cette conception s'est successivement développée et précisée.

« L'école pythagoricienne admettait généralement que la terre n'est pas immobile, qu'elle n'occupe pas le centre du monde et qu'elle tourne autour de la région du feu.

« Philolaüs, disciple de Pythagore, pensait que la terre, dans son mouvement autour du feu central, parcourt un cercle oblique à l'instar du soleil et de la lune.

« Aristarque de Samos paraît avoir été le premier qui ait positivement conclu de considérations astronomiques à l'immobilité des étoiles et du soleil, et au mouvement circulaire de la terre autour du soleil.

« Suivant Théophraste, Platon, dans sa vieillesse, aurait regretté d'avoir assigné pour place à la terre le centre du monde.

« Déjà, du temps de Cicéron, s'était fait jour l'opinion astronomique de la rotation de Vénus et de Mars autour du soleil, plus tard mise en avant par Martianus Capella.

« L'opinion pythagoricienne ne demeura pas inconnue durant le moyen âge. Tout porte à croire qu'il y était fait allusion dans l'enseignement astronomique des Universités de Bologne et de Padoue, au quatorzième et au quinzième siècle.

« On en retrouve la trace chez les Indiens, qui comptèrent parmi leurs astronomes des partisans du système héliocentrique.

« Le cardinal Nicolas de Cusa est le premier, parmi les modernes, qui ait positivement affirmé la réalité du mouvement de la terre autour du soleil immobile...

« Mais la conception n'existait encore, même dans son ouvrage, qu'à l'état de conjecture sans caractère scientifique et sans preuve.

« Nicolas Copernic, né à Thorn, en 1472, reprit l'hypothèse, la développa et la confirma au moyen d'observations et de démonstrations réellement scientifiques, et la transforma en un système astronomique qui a justement reçu et gardé son nom (1). »

Il exposa son système dans son immortel traité *De orbium caelestium revolutionibus, libri IV* (in-fol., Nuremberg, 1543); mais comme il était chanoine catholique, qu'il craignait que l'Église ne s'émût de ses théories, en contradiction flagrante avec l'Écriture sainte prise au pied de la lettre, il ne les présenta qu'avec un caractère purement hypothétique, et, pour plus de sûreté, dédia son livre au pape Paul III. Ce fut, sans doute, une conduite sage et prudente, qui valut à Copernic de mourir tranquille. C'est la conduite que l'on reproche à Galilée de ne pas avoir tenue.

Qui prétendit jamais qu'elle ne lui eût pas assuré le repos?

Mais est-ce donc là le critérium de toutes les actions humaines?

Eh quoi! lorsque l'évidence est là, palpable; lorsque l'on sent que l'on a mis le doigt sur une vérité éclatante, sur une vérité qui doit changer la face de la science; lorsqu'à force de génie, de labeur, de persévérance, on s'est rendu maître des secrets de la nature; lorsque l'on a la main pleine de lumières, qu'il suffit de l'ouvrir pour éclairer le monde, il est beau, il est noble, il est grand de la fermer, de conserver pour soi seul ces trésors de connaissances, de les soustraire à tous regards indiscrets, et cela, parce qu'en parlant on peut froisser des opinions haut placées et solidement enracinées, parce qu'en parlant on peut être en butte à des attaques, à des persécutions même! Est-ce dans ce cas que le silence est d'or? Allons donc! Mais l'Évangile a dit: « Ne mettez pas la lumière sous le boisseau. »

Je sais bien que l'on a une réponse toute prête. Galilée eût pu parler, comme l'avait fait Copernic, c'est-à-dire tout bas, avec hésitation, dans une langue comprise des seuls savants. Mais, avec ce système, les vérités mettent deux siècles à se faire jour, et, pour certains esprits, la vie n'est qu'une perpétuelle lutte entre la vérité et l'erreur, et chaque heure qui s'écoule sans apporter avec elle son progrès est une heure perdue. Galilée voulut que le plus grand nombre possible profitassent de ses découvertes, et pour cela il les mit à la portée du peuple; il les annonça dans la langue de tous et les appuya de tous les arguments qui pouvaient amener la certitude.

Galilée, a-t-on encore répété à satiété, fut imprudent. Il apporta dans la question une ardeur exagérée, un orgueil insupportable; simple astronome, il voulut se mêler de théologie. Ce furent là ses torts, c'est à lui seul qu'il faut imputer ses malheurs.

(1) Parchappe, *Galilée, sa vie et ses travaux*, p. 36. Je dois beaucoup à cet ouvrage écrit avec une louable modération, et auquel j'ai emprunté la traduction de la plupart de mes citations.

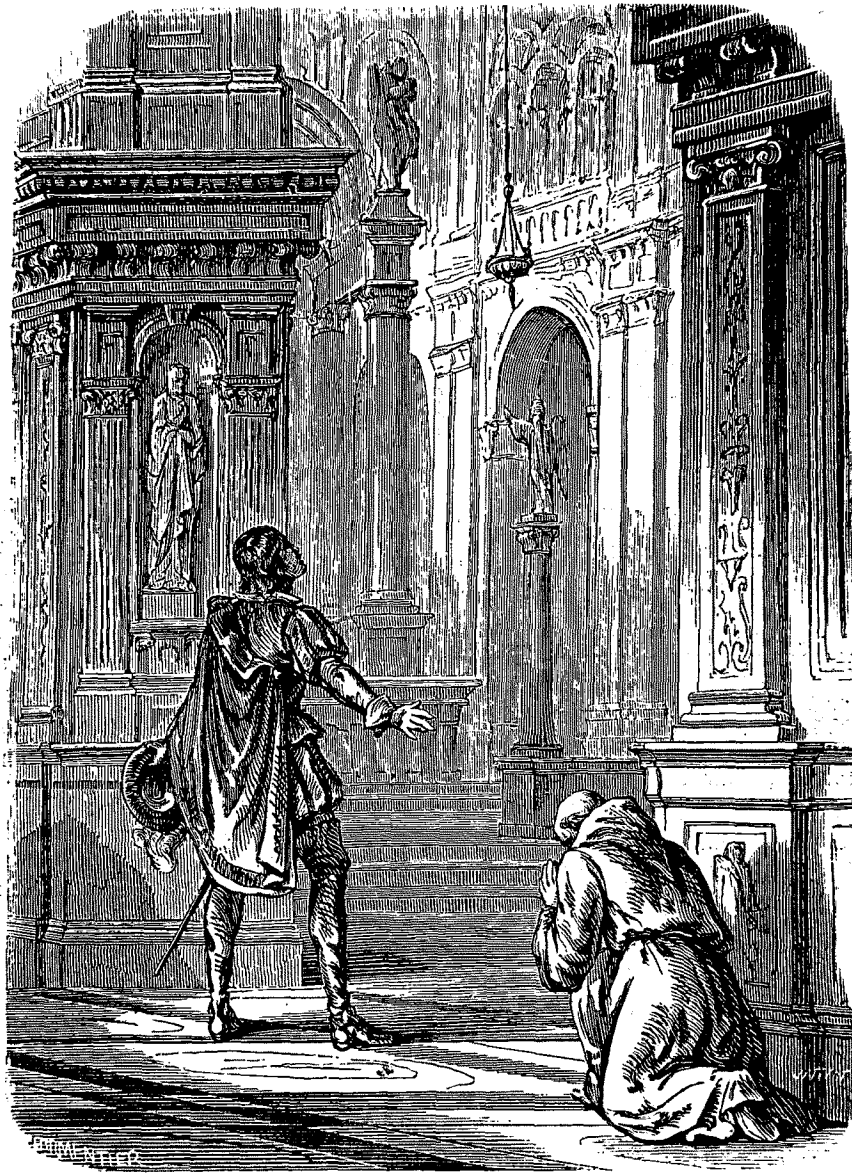
Et que l'on ne dise pas que j'émetts ici une opinion qui n'est celle de personne; je vais citer textuellement, pour l'édification de mes lecteurs, six lignes d'un petit livre sur lequel je reviendrai plus tard (1).

« Galilée ne dut ses malheurs qu'à son caractère impétueux, qu'à son immense orgueil et à son manque de franchise dans toute sa conduite vis-à-vis de l'autorité ecclésiastique, son juge sur la question théologique qu'il

la force des choses et ses adversaires eux-mêmes l'obligèrent à faire intervenir la théologie dans le débat.

V

Dès qu'il lui avait été possible d'étudier les doctrines du chanoine allemand, Galilée avait été frappé de la soli-



Galilée, dans la cathédrale de Pise, découvre le pendule, à l'âge de dix-neuf ans. (Page 266, col. 2.)

osa aborder avec tant de ténacité et qu'il ne put soutenir un instant quand l'heure de la défendre eut sonné. »

A de telles imputations, les faits seuls ont assez d'éloquence pour répondre comme il convient.

Reprenons donc où nous l'avons laissé l'examen rapide de la vie de Galilée.

Nous espérons faire voir comment il fut amené à enseigner publiquement le système de Copernic, comment

(1) Ch. Barthélemy, *Erreurs et mensonges historiques*, t. I, p. 102.

dité des raisons sur lesquelles elles étaient fondées. Il s'était même flatté de fortifier encore ces raisons par le résultat de ses propres expériences.

Un heureux hasard le mit bientôt en possession d'un instrument capable d'ouvrir un champ immense à ses habiles investigations.

Un lunettier hollandais, — les uns disent Zacharie Jansen de Middleburgh, d'autres, Jacques Météus d'Alkmaer, — ayant présenté au comte Maurice de Nassau une lunette avec laquelle on voyait les choses éloignées aussi parfaitement que si elles étaient tout à fait proches,

la nouvelle en parvint, sans autre explication, à Venise où Galilée se trouvait.

« Avec ce simple renseignement je retournai à Padoue, où je demeurais alors, et je me mis à réfléchir sur le problème. J'en trouvai la solution dans la première nuit qui suivit mon retour, et le lendemain je fabriquai l'instrument.... Je m'appliquai immédiatement à en fabriquer un plus parfait, que j'emportai, six jours après, à Venise, où son exhibition, non interrompue pendant plus d'un mois, émerveilla la plupart des principaux personnages de la république, non sans me causer une extrême fatigue. Enfin, d'après le conseil d'un de mes plus affectionnés patrons, je présentai mon instrument en plein sénat, au doge (1), dont l'admiration et l'estime

Comme on le voit par les extraits ci-dessus, Galilée cherche à établir son droit à l'invention du télescope; ce droit, l'histoire impartiale le lui reconnaît aujourd'hui, mais, le lui dénierait-elle, qu'il resterait à l'astronome une assez belle part de gloire pour avoir su le premier appliquer à l'étude des astres l'instrument qu'il avait, si l'on veut, reçu de mains étrangères.

« Après tant et de si admirables découvertes, on a droit de s'étonner que l'on ait voulu contester à Galilée l'invention du télescope, avec lequel il les a faites, comme si, en pareil cas, l'inventeur n'était pas celui qui, guidé par des règles certaines et par de grandes vues, a su tirer des merveilles de ce que le hasard avait jeté brut en d'inhabiles mains (1). »



Galilée expérimentant le télescope. (Page 269, col. 1.)

sont attestées par les lettres duciales que je possède.... Ces faits ne se sont point passés dans un bois ou dans un désert; ils se sont passés à Venise.... Grâce à Dieu, la plupart des seigneurs qui ont une parfaite connaissance de tout cela vivent encore.... Nous sommes certains que le Hollandais premier inventeur du télescope était un simple lunettier, qui, maniant au hasard diverses pièces de verre, se prit à regarder en même temps au travers de deux verres, l'un convexe et l'autre concave, placés à diverses distances de l'œil, vit et observa l'effet qui en résultait, et trouva ainsi l'instrument. Mais, moi, sur la simple information de l'effet obtenu, j'ai découvert le même instrument par la voie du raisonnement. »

(1) Voir la lettre d'hommage de Galilée dans *Monumenti Veneziani di varia letteratura*. Morelli, Venise, 1796. In-4°.

Nous ne pouvons nous arrêter comme nous le voudrions bien à rechercher si Galilée fut réellement l'inventeur du thermomètre et du microscope. Des hommes spéciaux ont fait justice des revendications élevées par divers savants; nous adopterons leur opinion sans discussion, d'autant que nous avons hâte d'arriver à des choses d'une plus haute importance : l'application par Galilée du télescope à l'examen des corps célestes.

« Il vit alors ce que, jusque-là, n'avait vu nul mortel; la surface de la lune, semblable à une terre hérissée de hautes montagnes et sillonnée par des vallées profondes; Vénus présentant comme elle des phases qui prouvent sa rondeur; Jupiter environné de quatre satellites qui l'accompagnent dans son cours; la voie lactée, les nébu-

(1) Biot, *Biographie universelle*, Galilée.

ieuses, tout le ciel enfin, parsemés d'une multitude infinie d'étoiles, trop petites pour être aperçues à la simple vue.

« Quelle surprise, quelle volupté ne dut pas exciter en lui le premier aspect de tant de merveilles, et quelle admiration ne durent-elles pas produire quand elles furent connues ! Quelques jours lui suffirent pour les passer en revue, et il les annonça au monde dans un écrit intitulé *Nuncius sydereus*, le *Courrier céleste*, qu'il dédia aux princes de Médicis, et dont il continua successivement la publication, à mesure qu'il découvrait de nouveaux objets.

« Il observa aussi que Saturne se présentait quelquefois sous la forme d'un simple disque, quelquefois accompagné de deux appendices, qui semblaient deux petites planètes ; mais il était réservé à un autre de démontrer que ces apparences étaient l'effet d'un anneau qui environne Saturne.

« Galilée découvrit encore des taches mobiles sur le globe du soleil que les péripatéticiens disaient pourtant incorruptible, et il n'hésita pas à en conclure la rotation de cet astre.

« Il remarqua cette faible lumière qui, dans le premier et dans le dernier quartier de la lune, nous rend visible au télescope la partie de son disque qui n'est point alors directement éclairée par le soleil, et il jugea avec raison que cet effet était dû à la lumière réfléchiée vers la lune par le globe terrestre.

« L'observation suivie des taches de la lune lui prouva que cet astre nous présente presque toujours à peu près la même face, mais il y reconnut pourtant une espèce d'oscillation périodique qu'il nomma *libration* et dont *Dominique Cassini* a fait connaître les lois exactes.

« Enfin, non moins profond à suivre les conséquences des choses nouvelles que subtil à les découvrir, il connut l'utilité dont les mouvements et les éclipses des satellites de Jupiter pouvaient être pour la mesure des longitudes, et il entreprit même de faire un assez grand nombre d'observations de ces astres pour en construire des tables qui pussent servir aux navigateurs (1). »

VI

A la nouvelle de toutes ces découvertes, le grand-duc de Toscane, Côme II, rappela à Florence l'illustre physicien et, par un décret du 10 juillet 1610, se l'attacha en qualité de premier mathématicien et philosophe, aux appointements de 1,000 écus par an. Une flatterie délicate de Galilée, qui avait donné le nom *d'astres des Médicis* aux satellites de Jupiter, n'avait certainement pas été étrangère à ce rappel.

Les récents travaux de Galilée, sapant par la base la philosophie péripatéticienne, avaient valu au savant des haines profondes ; la faveur dont il ne tarda pas à jouir auprès de Côme II lui fit de nouveaux ennemis. Son *Nuncius sydereus* devint le but des railleries les plus amères et les moins justifiables ; les plus belles de

(1) Biot, *Biographie universelle*, Galilée.

ses découvertes furent traitées de rêveries et de sottises ; mais Galilée répondit à tout et, dans quelques leçons publiques, réduisit ses adversaires au silence.

Ceux-ci ne se tinrent pas longtemps pour battus, et, changeant de tactique, s'efforcèrent de présenter Galilée comme un faux savant, se faisant gloire des travaux d'autrui. Déjà, dès ses premiers travaux, Galilée avait vu s'élever contre lui un vil pamphletaire, un certain Balthazar Capra, qui avait cherché à s'attribuer le mérite des découvertes du philosophe. Ces calomnies, soutenues quelque temps avec impudence, n'eurent d'autre effet que de porter dans son âme l'amertume et l'indignation. Ceux qui lui ont reproché la vivacité, l'aigreur même de quelques-unes de ses réponses, auraient pu tenir compte de cette circonstance.

Mais une diabolique pensée était venue à l'un de ses adversaires.

Ne pouvant scientifiquement convaincre Galilée d'erreur, ne pouvant pas davantage le convaincre de plagiat, il l'accusa d'hérésie. Le Florentin Sizi chercha à prouver, texte en main, que la théorie des satellites de Jupiter était, en tous points, contraire aux Saintes Écritures.

Le terrain était dangereux pour tout le monde, mais on voit que si Galilée s'y engagea ce ne fut pas pour « viser au théologien, » comme quelques-uns l'ont prétendu. Et j'ai peine à comprendre ces deux phrases d'une biographie anonyme que j'ai sous les yeux :

« Il (Copernic) s'était bien gardé de faire intervenir dans cette hypothèse (du mouvement de la terre) aucun passage des livres saints. Plus vif, plus dissertateur, plus amoureux de renommée, Galilée ne se contenta point de l'adopter ; il s'échauffa pour mettre d'accord ses opinions astronomiques et l'Écriture sainte (1). »

L'expression « il s'échauffa » est surtout du dernier joli.

S'il m'était possible de mettre sous les yeux de mes lecteurs les attaques des péripatéticiens et les réponses de Galilée, je ne sais trop, ou plutôt je sais bien, de quel côté l'on trouverait la réserve et la convenance.

Quoi qu'il en soit, le premier coup avait été porté et l'idée trouvée lumineuse. On résolut d'en user ; on en abusa, comme nous allons le voir.

VII

Galilée avait, de son propre mouvement, entrepris, en 1611, un voyage à Rome, afin de mettre ses instruments au service des grands personnages de l'Église et convaincre ceux-ci *de visu* de la réalité de ses découvertes.

Ce voyage avait suivi de quelques mois la constatation par Galilée des taches solaires.

Cette constatation, dont le jésuite Scheiner revendiquait la priorité, a, jusqu'à ces derniers temps, été attribuée à un astronome hollandais, Fabricius. Arago lui-même contribua à accréditer cette erreur en soutenant, dans son *Astronomie populaire* (2), que « c'est à Fabri-

(1) Galilée, dans *Dictionnaire hist., critique et bibliographique*, par une société de gens de lettres. Paris, Desenne, 1822, t. XI, p. 328.

(2) *Astronomie populaire*, t. II, p. 109.

cius que revient incontestablement l'honneur de la découverte des taches noires du soleil ; que Galilée n'a pas non plus la moindre apparence de droit à la découverte des mouvements de rotation du soleil. »

Tout ce que l'état actuel de la science permet de concéder à l'opinion d'Arago, c'est que les deux astronomes ont constaté simultanément l'existence des taches solaires sans que l'un ait été informé des travaux de l'autre.

D'ailleurs, nous n'entendons aucunement surcharger ce travail de discussions scientifiques sans intérêt pour une bonne partie de nos lecteurs.

Nous touchons à la période la plus intéressante de la vie de Galilée. C'est ici que nous demanderons à nos lecteurs de nous suivre avec attention, les priant, quelle que puisse être d'ailleurs leur opinion antérieure, d'apporter dans la lecture des pages ci-dessous la plus grande et la plus entière liberté d'esprit ; les conjurant de se livrer eux-mêmes, sur les documents que nous allons leur fournir, au travail d'analyse et de comparaison qui nous a amené à la solution que nous leur soumettons.

L'idée de Sizi de transporter la discussion du terrain scientifique, si favorable à Galilée, sur le terrain théologique et religieux, si favorable à ses adversaires, avait trouvé un grand nombre d'adhérents, surtout parmi les moines.

Je crois cependant qu'il serait injuste d'inférer de là que l'Église se fût tout d'abord posée en adversaire déclarée de la doctrine de Galilée. « Les religieux, dit M. de Falloux (1), n'épousent ici que trop les animosités, les préjugés, les vengeances académiques. Les moines occupent une grande place dans l'histoire de Galilée, non à titre de contradicteurs systématiques, mais parce que les monastères étaient alors le foyer le plus ardent des préoccupations et des controverses scientifiques, et le même homme, qu'accusaient des dominicains et des jésuites, se trouva en même temps défendu par des jésuites et des dominicains. »

Tant que la question, — et ici je n'éprouve nul embarras à tomber d'accord avec des écrivains de l'opinion desquels je me sépare en plus d'un point, — tant que la question resta sur le terrain scientifique, l'Église, qu'il est bon de ne pas confondre toujours avec les moines, resta neutre. Je n'en veux pour preuve que l'accueil qui fut fait à Rome à Galilée lui-même par les cardinaux, lors de son voyage en mars 1611, accueil que le savant se plaît à constater.

Mais ce que j'ai fait remarquer plus haut, et ce sur quoi il importe d'appuyer fortement, c'est que Galilée ne resta pas maître de conserver à la discussion son caractère purement astronomique. Attaqué comme hérétique, il voulut se justifier, et, pour cela, il devait fatalement essayer de prouver que son système pouvait s'accorder avec la Bible convenablement interprétée.

Malheureusement, une fois le mot d'hérésie prononcé, tout fut perdu.

« Il était naturel et inévitable que l'Église, troublée par un schisme récent, s'inquiétât de ces nouveautés qui

tendaient (à ce que l'on prétendait) à diminuer l'autorité des livres saints et à ébranler la foi absolue dans la certitude de tout leur contenu (1). »

VIII

Cependant, ce ne fut pas d'en haut que partirent les premiers coups. Un moine, un jeune dominicain ardent et ambitieux, fra Thomas Caccini, eut la triste gloire d'ouvrir les hostilités publiques contre Galilée.

Prêchant, le quatrième dimanche de l'Avent de l'année 1614 dans l'église de Sainte-Marie-Nouvelle, il prit pour texte de son sermon le dixième chapitre du dixième livre de *Josué*, combiné avec le texte du premier chapitre des *Actes des Apôtres* : *Quid statis aspicientes in caelum, viri Galilei ?* Pourquoi vous arrêter à considérer le ciel, hommes de Galilée !

« Le grelot était attaché par ce jeu de mots. »

Dans ce sermon, au milieu de nombreuses et transparentes allusions, Caccini soutint cette thèse : « que la science mathématique étant un art diabolique, les mathématiciens sont les auteurs de toutes les hérésies, et devraient, en conséquence, être chassés de tous les États. »

Je me hâte d'ajouter que, pour l'honneur de l'Église, de pareilles absurdités furent désavouées.

Le P. Morosi, général des dominicains, écrivit à Galilée pour l'assurer qu'il n'était pour rien dans ce scandale, et qu'il le regrettait vivement.

« Pour mon malheur, disait-il, je dois être responsable de toutes les sottises écloses dans le cerveau de trente ou quarante moines. »

Ce désaveu irrita vivement Caccini ; il jura de s'en venger... sur Galilée.

Une lettre de Galilée au père *Castelli*, un de ses disciples les plus distingués, lettre qui contenait en substance tout le système astronomique du philosophe florentin, lui fournit l'occasion de satisfaire son ressentiment.

Ayant eu connaissance de cette lettre par le P. Lorini, dominicain aussi, il engagea son collègue à le dénoncer à l'Inquisition.

Cette dénonciation fut faite le 8 février 1615 par le P. Lorini.

A cette nouvelle, les nombreux amis de Galilée s'émuèrent et essayèrent de le détourner de tenter une défense impossible. Galilée resta sourd à leurs prières, et, fort de son droit, soutenu par l'intime conviction de la justice de sa cause, il partit pour Rome afin de tenir tête à l'orage.

Il avait, avant son départ de Florence, adressé à la grande-duchesse Christine, aïeule du duc régnant, un long mémoire, où les plus hautes et les plus justes pensées sont présentées sous une forme qui donne à cet ouvrage un des premiers rangs parmi les œuvres de polémique.

Dans ce mémoire, il aborde franchement la question théologique.

(1) Galilée, dans le *Correspondant*, 1847, p. 500.

(1) Parchappe, *Galilée*, p. 113.

Après avoir, — et je crois que ce n'est pas une vaine formule oratoire, — protesté de son dévouement et de sa soumission à l'Église catholique, il montre qu'en appliquant aux textes de l'Écriture ce qu'il croit être les véritables règles de l'exégèse, son système astronomique n'est nullement en désaccord avec l'esprit de la Bible. Puis le ton de son mémoire monte, monte et atteint une remarquable élévation lorsqu'il discute avec une profonde habileté, une grande chaleur et une puissante argumentation les droits de la critique scientifique ; lorsqu'il in-

par exemple, la question de savoir si les étoiles sont animées.

« Mais il en est d'autres sur lesquelles on obtient, ou l'on peut fermement croire possible d'obtenir par l'expérience, par l'observation, par les démonstrations nécessaires, une indubitable certitude. Par exemple, est-ce la terre ou le ciel qui se meut ? Le ciel est-il ophérique ou non ?

« Quant aux premières, je ne doute pas que là où la raison humaine ne peut atteindre, et où conséquemment



Le dominicain fra Thomas Caccini prêche contre le système de Galilée. (Page 271, col. 2.)

dique où finit le domaine de la foi et où commence celui de la libre pensée ; lorsqu'il défend contre les prétentions de la théologie de s'ériger en régulatrice absolue des manifestations de l'esprit humain, ce qu'il appelle les sciences de démonstration. C'est un éloquent et convaincant plaidoyer en faveur de l'une des plus nobles prérogatives de l'homme, celle d'avoir des opinions et de les exprimer librement.

J'en veux citer quelques phrases :

« Il est des questions à propos desquelles toute la science humaine et le raisonnement ne peuvent conduire qu'à une opinion probable, à une conjecture vraisemblable et non à une connaissance certaine et démontrée : telle est,

il ne peut y avoir science, mais seulement opinion et croyance, il ne soit parfaitement convenable de se conformer absolument au sens purement littéral des Écritures ; mais quant aux autres, je crois, comme je l'ai déjà dit, qu'il y a d'abord lieu de s'assurer du fait, et qu'alors seulement se découvrira le véritable sens des Écritures, qui devra se trouver conforme au fait démontré, car deux vérités ne peuvent se contredire. »

Ici, Galilée laisse son siècle bien loin derrière lui ; mais ce qui fait aujourd'hui sa gloire amena sa perte. Les esprits n'étaient pas mûrs pour recevoir de telles vérités, et, pour que Galilée trouvât sympathie dans quelques âmes, il fallait qu'il fût parvenu à revêtir ces

vérités d'une incomparable apparence de certitude.

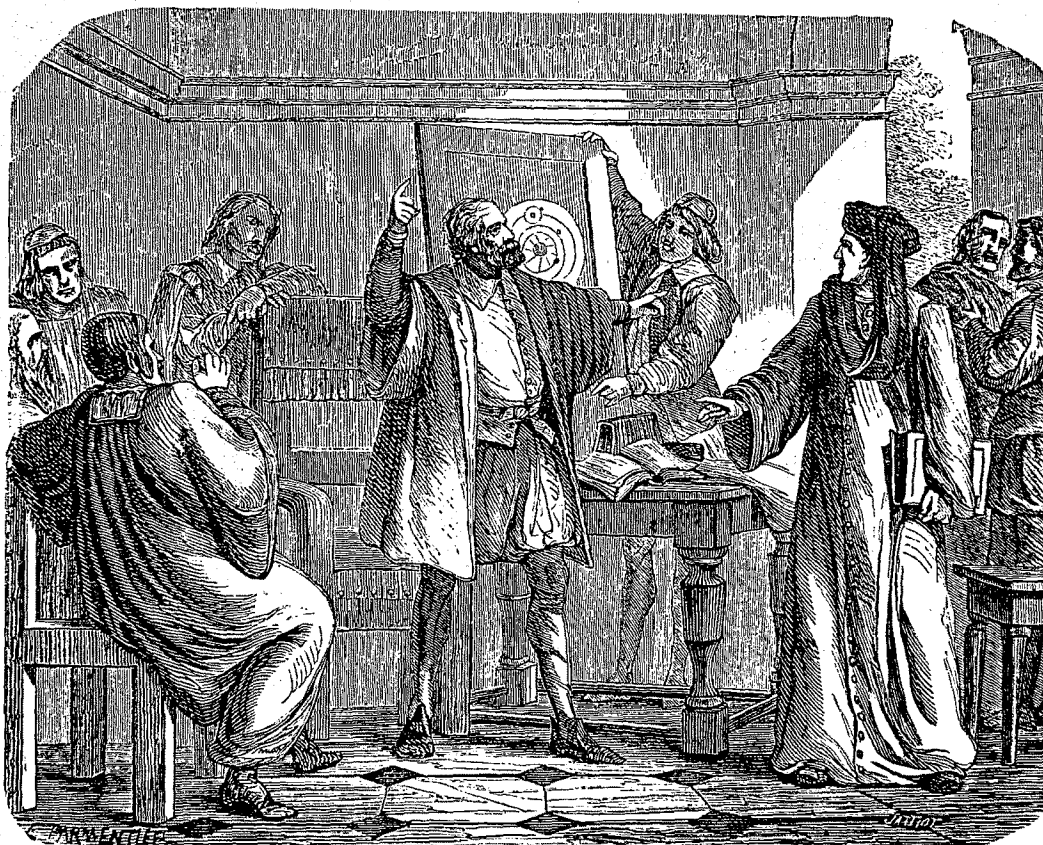
L'effet de ce mémoire fut aussi grand qu'il pouvait l'être dans les conditions morales et matérielles où il se produisit, puisqu'il n'a été publié que bien longtemps après la mort de l'auteur; il conquist néanmoins à la cause de Galilée, qui était aussi la cause du progrès, une grande partie de ceux dont les opinions flottaient encore indécises.

IX

Galilée arriva à Rome en décembre 1615, muni d'une lettre de recommandation du grand-duc Côme II. Il logea dans le palais de l'ambassadeur toscan et reçut

Querenghi écrivait le 20 janvier 1616 au cardinal d'Este :

« Votre Éminence aurait plaisir à entendre Galilée tenant tête aux attaques les plus violentes de quinze ou vingt adversaires à la fois, tantôt dans une maison, tantôt dans une autre. Il se défend de façon à mettre les rieurs de son côté; et si la nouveauté de ses opinions est exclusive d'une entière persuasion, au moins obtient-il une conviction complète de la faiblesse de la plupart des arguments qu'on lui oppose. Il a été surtout admirable, lundi, chez le seigneur Ghisilieri. Ce qui m'a par-dessus tout charmé, c'est qu'avant de réfuter les arguments contraires il commençait par les développer et les ren-



Galilée discutant son système avec les docteurs et les étudiants. (Page 273, col. 2.)

des principaux personnages de la cour papale l'accueil le plus encourageant.

Les passions mesquines qui s'agitaient pour faire condamner le savant, et que Galilée lui-même ramène à trois principales : l'ignorance, l'envie et l'impiété, n'avaient pas encore réussi à faire sur des esprits élevés une impression si mauvaise que la franchise et la profonde honorabilité du caractère de Galilée ne la pussent effacer.

Malheureusement, cet accueil s'adressait beaucoup plus à la personne même du savant qu'à ses doctrines.

Galilée essaya cependant de convaincre ses adversaires. Il eut avec eux plusieurs conférences fort animées, dans lesquelles il déploya tout son talent de polémiste mis au service d'une des meilleures causes qui aient jamais été défendues.

forcer au moyen des raisonnements les plus plausibles et laissait ainsi, quand il les avait ensuite ruinés de fond en comble, ses adversaires dans la plus ridicule des situations. »

Mais ses généreux efforts, s'ils réussirent à reculer de quelques années encore l'heure à jamais déplorable où fut consommée la grande injustice qui empoisonna les derniers jours de l'illustre savant, ne parvinrent pas à sauver de la condamnation les doctrines à la défense desquelles il avait consacré sa vie.

Cette condamnation fut prononcée le 5 mars 1616. On interdit la vente du livre de Copernic, *donec emendetur*; on condamna un livre d'un carmélite, Paul-Antonio Foscarei, mort à cette époque, livre où l'auteur défendait le système de Copernic; on condamna l'ouvrage de Kepler sur le même sujet, et vingt autres ouvrages

analogues; enfin, il fut expressément défendu de traiter dorénavant la question du mouvement de la terre, si ce n'est « d'une manière hypothétique et sans rien affirmer ».

Les adversaires modernes de Galilée ont eu beau jeu pour qualifier d'imprudente sa conduite à Rome. Ils n'y ont pas manqué.

« Après ce triomphe (le triomphe dont parle la lettre de Galilée), il ne lui restait plus qu'à revenir à Florence, qu'à jouir de la *liberté philosophique* qu'on lui accordait, qu'à développer son système par les preuves physiques et mathématiques sans les étayer de discussions très-étrangères au progrès des sciences. »

Malheureusement pour ces conclusions, tirées je ne sais trop d'où, la *liberté* qu'on accordait à Galilée était nulle, et s'il eût fait ce qu'on lui reproche de ne pas avoir fait, il eût contrevenu à la décision de la sainte Congrégation. Cette décision, datée, comme je l'ai dit, du 5 mars 1616, portait en termes formels que « la doctrine attribuée à Copernic que la terre se meut autour du soleil, et que le soleil se maintient immobile au centre du monde sans se mouvoir d'orient en occident, est contraire aux saintes Écritures, et, par conséquent, ne peut être *professée ni défendue*. »

Galilée, la chose me paraît évidente, n'avait donc à prendre que l'un de ces deux partis : ou se faire aussitôt satisfaction personnelle reçue, eût-ce été bien généreux, alors surtout qu'il ne lui était pas encore interdit de parler ? ou parler pour essayer d'éviter la condamnation qu'il pressentait. Il le fit; on le lui a reproché. Pour que ce reproche fût fondé, il faudrait admettre, ce qui est inadmissible, que les efforts de Galilée amenèrent la décision du 5 mars.

Malgré tout, Galilée ne désespérait pas encore de faire revenir le pape lui-même sur cette décision, qu'il considérait comme un coup fatal aux théories coperniciennes. Il obtint, le 12 mars, une audience de Paul V, qui lui promit aide et protection, mais ne voulut rien prendre sur lui quant aux doctrines condamnées.

Bien convaincu, cette fois, de l'inutilité de nouveaux efforts, cédant d'ailleurs aux instances du grand-duc, Galilée quitta Rome et revint à Florence, emportant une déclaration écrite du cardinal Bellarmin, en date du 26 mai 1616.

X

De retour dans sa patrie, il reprit avec une infatigable ardeur ses travaux astronomiques. Il compléta sa théorie des marées, qu'il adressa, vers 1618, à l'archiduc Léopold; poursuivit ses observations sur les satellites de Jupiter, observations qui le conduisirent à la construction de tables à l'aide desquelles on devait obtenir, à une heure quelconque de la nuit, la longitude du lieu d'observation; fit enfin paraître, en 1623, un de ses meilleurs ouvrages, *l'Essayeur, Il Saggiatore, nel quale, con bilancia esquisita e giusta, si ponderano le cose contenute*, etc., en réponse à une attaque directe du Père Grassi.

Dans ce livre, à propos de la question des comètes,

sur laquelle, je dois le dire, le Père jésuite avait raison, Galilée touche à mille « autres questions. » Il est impossible à analyser, dit M. Trouessard, car il y parle de toute chose; mais l'auteur, tout en écrasant de ridicule son adversaire, y sème à pleines mains tant de vérités que l'on pourrait dire, avec le nouvel éditeur des essais de l'académie *del Cimento*, que ce livre est *l'Évangile de la physique expérimentale*.

L'année suivante, Maffeo Barberini arrivait au trône pontifical sous le nom d'Urbain VIII. Maffeo avait été l'ami personnel de Galilée, disons plus, son admirateur. Il avait même composé en son honneur une pièce de vers latins, assez médiocres d'ailleurs, qu'il lui avait adressée avec cette dédicace :

« L'estime que j'ai toujours eue pour votre personne et pour vos mérites nombreux m'a dicté les vers enfermés sous ce pli. Quand même ils ne seraient pas dignes de vous, au moins vous offriraient-ils une preuve de mon affection; je voudrais contribuer, s'il était possible, à rehausser l'éclat d'un nom si glorieux. Sans me confondre encore en de nouvelles excuses, je m'en rapporte à votre bienveillance pour qu'elle accepte cette nouvelle preuve de ma vive sympathie. »

Aussi Galilée et ses amis saluèrent-ils l'élévation à la papauté du cardinal Maffeo comme un événement favorable.

Quoique incapable, depuis plusieurs années, de voyager autrement qu'en litière, Galilée voulut cependant entreprendre le voyage de Rome, dans le but exprès de féliciter son ami. Il arriva dans la capitale du monde catholique au printemps de 1624.

Accueilli avec la plus affectueuse distinction par le pape, il en obtint, dans l'intervalle de deux mois, six audiences pendant lesquelles il dit lui-même être entré avec Sa Sainteté dans de longs raisonnements sur le sujet scientifique qui préoccupait alors tous les esprits. Galilée s'était conformé, depuis la condamnation officielle du système de Copernic, aux conseils qui lui avaient été donnés par ses amis et ses protecteurs et aux véritables exigences de la situation. Il avait renoncé à discuter le côté théologique de la question; et, même au point de vue scientifique, il n'attribuait plus à la doctrine de Copernic que les caractères d'une simple hypothèse.

Il revint à Florence chargé de présents du pape, mais convaincu de plus en plus qu'il ne parviendrait pas à faire réformer la décision qui avait *théologiquement* condamné le système de Copernic. Il renonça donc *pour jamais* à traiter la question sous ce point de vue.

XI

Mais la vérité, dans certains esprits, est une lave bouillonnante qui doit se faire jour sous quelque forme que ce soit.

Galilée, que ses derniers travaux avaient encore confirmé dans sa conviction de l'exactitude des idées émises par Copernic, voulut faire une suprême tentative en faveur de ces idées. Il réunit pour cet effort tout ce qui lui restait d'énergie et termina, en 1630, l'ouvrage qui résume

la pensée de toute sa vie. Il avait adopté la forme d'un dialogue comme se prêtant le mieux aux développements qu'il voulait donner à ses arguments, sans se mettre personnellement en cause et surtout sans être obligé de tirer des conclusions rigoureuses. Il avait personnifié en ses deux principaux interlocuteurs les deux systèmes rivaux, de Ptolémée et de Copernic, et n'avait rien négligé pour paraître tenir jusqu'au bout la balance égale entre les deux. Il se flattait seulement que « de l'exposition complète des deux systèmes et de la supériorité des raisons qui pouvaient être invoquées en faveur de celui de Copernic, sortirait peu à peu pour tous la démonstration de la vérité.

« Galilée pose dans son livre les bases de la dynamique, fait pressentir les lois de la gravitation, traverse tous les sujets en peu de pages, prodigue la démonstration et les découvertes, allège le poids de la science par la grâce dramatique et le goût charmant de la forme, enfin annonce bien plus nettement que Bacon lui-même la transformation du monde, la rénovation de la science et les destinées qui attendent l'humanité. Quel charme dans ce livre ! quelle lumière ! quel limpide éclat ! quelle langue ! quelle vivacité pénétrante !

« Ce beau livre oublié, plein de sarcasmes voilés et d'éloquence contenue, n'est pas seulement un traité de science astronomique et un plaidoyer pour Copernic, c'est un modèle d'éloquence et de goût, une œuvre digne de Socrate et de son disciple, un *factum* qui doit être éternellement consulté par ceux qui aiment l'observation libre, le progrès des sciences, l'indépendante pensée et le mouvement des idées. »

Ce jugement est d'un homme qui a écrit sur Galilée bien des pages sévères, pourquoi ne pas dire injustes ? M. Philarette Chasles.

Pour se prémunir complètement contre toute poursuite de l'autorité ecclésiastique, il résolut de ne publier son livre que revêtu de l'autorisation de la sainte Congrégation. Il se rendit donc à Rome et soumit son manuscrit au maître du sacré palais, Fra Nicolo Riccardi, à qui il appartenait de délivrer le permis d'imprimer. Le Père Riccardi, après avoir indiqué diverses corrections ou additions, avoir lui-même donné à Galilée la substance d'une préface à placer au premier feuillet, préface que l'auteur dut subir, mais qui attribue à l'œuvre un motif et un but bien différents de la véritable intention de Galilée, accorda l'*imprimatur*. Galilée revint à Florence et fit subir à son livre les corrections indiquées. Suivant ce qui lui avait été recommandé, il eût dû retourner son manuscrit à Rome pour y être examiné de nouveau et imprimé sous les yeux de l'autorité ; mais une épidémie s'étant déclarée, un cordon sanitaire avait été établi. Le livre, pour entrer à Rome, eût dû être soumis à des fumigations ; de plus, il eût mis un temps fort long pour y parvenir. Galilée eut de nouveau recours à Riccardi, le priant de l'autoriser à faire imprimer son livre à Florence. Le P. Riccardi hésita longtemps, puis, en définitive, autorisa le grand inquisiteur de Florence, le P. Clément Egidius, à laisser publier le livre avec ce titre :

Dialogi quattro sopra i due massimi sistemi del mondo, Tolemaico e Copernicano, etc.

« *Dialogues*, par Galileo Galilei, professeur extraordinaire de mathématiques à l'Université de Pise, etc. »

Ces *Dialogues* eurent un immense retentissement. « Mais Galilée n'avait pas prévu que le principal danger serait dans le succès même de son livre. »

Ce succès exaspéra tous les vieux ennemis de Galilée, et je ne crois pas qu'il soit nécessaire de chercher ailleurs la cause de l'orage qui fondit bientôt sur la tête du savant, ni nécessaire de faire intervenir, comme cause principale, un froissement d'amour-propre chez le pape Urbain VIII, péripatéticien avoué, et qui se serait cru personnellement attaqué par Galilée. Il est des hommes qui représentent de si grandes choses, qu'à moins d'y être forcé par des preuves évidentes, on doit éviter d'imprimer une tache quelconque à leur caractère, tache que l'on n'est que trop disposé à faire rejaillir immédiatement sur l'institution même dont ils sont la tête.

XII

Quoi qu'il en soit, Galilée fut bientôt tiré de la sécurité qu'il croyait avoir acquise à force de soumission.

Des accusations d'abord vagues, puis plus précises, s'élevèrent contre lui. Enfin, on s'arrêta à deux principales. On l'accusa : d'abord, d'avoir manqué à la promesse qu'il avait faite, en 1616, au cardinal Bellarmin ; en second lieu, d'avoir usé de subterfuges et de surprise pour obtenir le permis d'imprimer.

Galilée reconnut tout de suite la gravité de ces imputations. Il réclama la protection du grand-duc. L'ambassadeur toscan agit auprès du pape afin d'obtenir l'entrée de quelques savants désintéressés dans la commission formée par Urbain VIII pour juger le livre de Galilée. Mais le pontife, à qui l'on avait persuadé que Galilée avait trompé sa bonne foi, en obtenant de lui l'autorisation de publier un livre qui ne tendait à rien moins qu'à renverser toutes les idées reçues, fut inexorable.

« En ne renvoyant pas, répondit-il, l'affaire à l'Inquisition, et en chargeant une commission spéciale de l'examen du livre, j'ai usé envers lui de procédés meilleurs que les siens, lui qui n'a pas craint de se jouer de moi. »

Il faut reconnaître que ce reste de condescendance disparut devant une décision de la commission qui fut d'avis de déférer le livre au jugement de la sainte Inquisition.

Dès lors, Galilée dut se voir perdu. L'Inquisition n'abandonnait que meurtrie et humiliée la victime soumise à ses coups.

Le 23 septembre 1632, la congrégation du Saint-Office décida que Galilée devait se présenter à Rome pour y être jugé, décision dont il fut informé le 1^{er} octobre.

Il écrivit alors au frère du pape, au cardinal Barberini, une longue lettre dans laquelle, après avoir protesté de la pureté de ses intentions, pureté qui n'a pu être méconnue que par les envieux de sa gloire, il supplie le cardinal, dans les termes les plus humbles, de lui épar-

gnier les fatigues d'un voyage qu'il considère comme mortel pour lui.

Galilée ne demandait pas à éviter le jugement; il demandait seulement à demeurer à Florence et à présenter sa défense par écrit ou enfin de vive voix à l'inquisiteur, l'archevêque et d'autres savants ecclésiastiques.

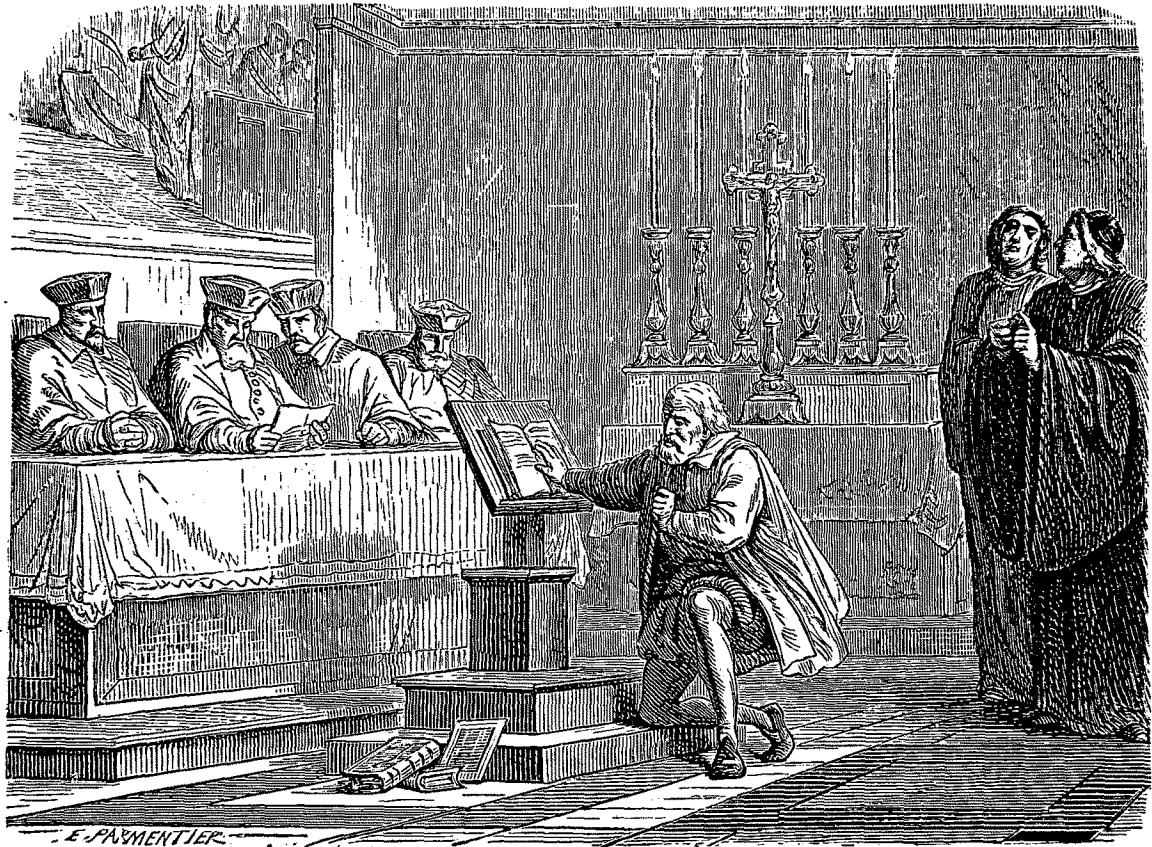
Tout fut inutile. L'Inquisition avait parlé, il fallut obéir.

Le vieillard, infirme, malade, ne put être dispensé de se présenter à Rome; il partit de Florence en plein hiver, le 20 janvier 1633. Son voyage, retardé par des quarantaines obligées dans les lazarets, dura plus de vingt jours, et il n'arriva à Rome que le 13 février. On

connaitre au P. Riccardi la défense qui lui avait été transmise de la part du pape par le cardinal Bellarmin. On ne peut manquer de se poser ici cette question : Comment le P. Riccardi, sans que Galilée ait été obligé de l'éclaircir à cet égard, n'avait-il pas par lui-même connaissance du décret de 1616?

Par égard pour Galilée et pour le grand-duc, on chargea sans doute le cardinal Bellarmin de communiquer verbalement au grand astronome, et d'une façon amicale, le sens de ce décret, qu'on laissa dans les cartons, où il fut retrouvé en 1632, sans même avoir été transcrit dans les registres officiels.

Le matin même de son premier interrogatoire, Galilée



Abjuration de Galilée. (Page 278, col. 2.)

consentit à ce qu'il se logeât chez Niccolini, ambassadeur du grand-duc.

XIII

Galilée subit son premier interrogatoire le 12 avril, devant Firenzuola, vice-commissaire du Saint-Office, son ennemi personnel. Dans ce premier interrogatoire, il fut surtout question de l'intention qu'il avait eue en composant son *Dialogue* et des motifs pour lesquels il n'avait pas fait connaître au P. Riccardi la défense à lui faite, en 1616, de soutenir la doctrine de Copernic. Galilée prétendit que son *Dialogue* ne concluait pas du tout à l'immobilité du soleil et au mouvement, qu'il y montrait, au contraire, le peu de fondement des théories coperniciennes, et que, par suite, il s'était cru dispensé de faire

avait été transféré de l'ambassade au fiscal du Saint-Office, mais non en prison, comme on l'a dit.

Voici, en effet, ce que le vieillard écrivait, quatre jours après, le 16 avril, à Bacchineri :

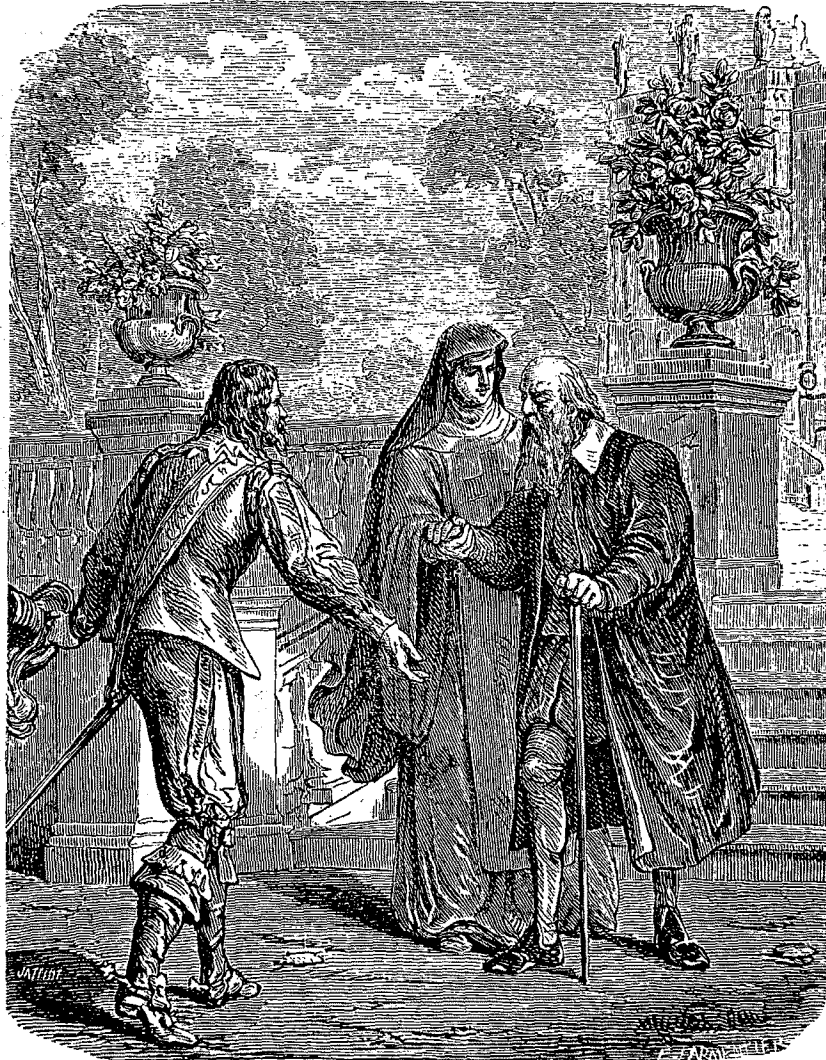
« Mon procès est conduit avec le mystère accoutumé. J'ai donc été condamné à garder la retraite la plus absolue; cependant, contre l'usage, on m'a donné la jouissance de trois chambres spacieuses qui font partie de l'habitation du fiscal du Saint-Office; j'ai même la permission de me promener dans de larges corridors. Ma santé est bonne, ce que je dois, après Dieu, à monsieur l'ambassadeur et à madame l'ambassadrice, qui veillent, ainsi que leurs gens, à ce que j'aie toutes mes commodités et même au delà. »

Galilée subit un deuxième interrogatoire le 30 avril. Comme dans le premier, il essaya de se justifier du re-

proche de mauvaise foi en montrant que la défense à lui faite, en 1616, de soutenir les théories coperniciennes ne contenait pas l'expression « d'une manière quelconque » sur laquelle on basait l'accusation. Il alla plus loin, il protesta de sa soumission aux décisions des théologiens, et se déclara prêt à démontrer que la doctrine du mouvement de la terre était une chimère et une rêverie sans fondement.

Qu'on se figure quelles durent être les tortures morales de ce moment-là pour le savant, pour le philosophe

lui fait ombre. Hélas ! si grand que soit l'homme, si complet que soit son dévouement à la cause de l'humanité, il vient toujours l'heure fatale de la défaillance, et ce serait injuste que de faire à Galilée un crime de son abjuration. Il avait soixante-dix ans ; son corps était brisé par les maladies, les fatigues et les veilles ; son esprit commençait, peut-être, à sentir, après tant d'infructueux efforts, les atteintes du découragement. Il se cramponnait à cette vie qui allait lui échapper ; il n'ignorait pas de quels moyens terribles disposait le tribunal



Visite de Milton à Galilée aveugle. (Page 279, col. 2.)

que le désir de conserver les restes de sa défaillante vie force à fouler aux pieds et à déclarer absurdes ses convictions les plus profondes et les plus intimes. Et l'on se demandera s'il n'eût pas été plus beau pour Galilée de faire à la science, au progrès, à la libre discussion, un dernier sacrifice en soutenant envers et contre tous ce qu'il sentait être la vérité. Il eût encouru, sans doute, plus que jamais ce reproche banal et ressassé d'imprudence, dont on a si longtemps essayé de stigmatiser sa mémoire. Mais, martyr volontaire de la science, quelle gloire serait la sienne, et comme s'évanouiraient devant elle tous ces fantômes qu'une certaine école historique a pris à tâche d'évoquer pour diminuer une renommée qui

qui le jugeait. Il eut peur, il faiblit, il s'avoua vaincu.

Il faut que l'esprit de parti amène chez l'homme un bien triste aveuglement pour qu'à propos de cette rétractation de Galilée à qui, dans la page précédente, il vient de reprocher sa témérité et son entêtement, M. Barthélemy ait écrit cette dureté : « Galilée osa aborder avec témérité la question théologique et ne put la soutenir un instant quand l'heure de la défendre eut sonné. »

Après l'interrogatoire du 30 avril, le cardinal Barberini, satisfait sans doute des réponses de l'accusé, prit sur lui de le renvoyer à l'ambassade, où il n'avait pas paru depuis dix-huit jours.

Il subit encore un interrogatoire le 10 mai, puis un le 21 juin.

XIV

Ici se place cette grave et délicate question : Galilée, pendant ou après cet interrogatoire du 21 juin, le plus important sans contredit du procès, a-t-il été soumis à la torture ? Nous ne parlons pas, on le remarquera, de la période qui précéda le 21 juin. Il a été démontré que Galilée, du 12 avril au 21 juin, n'eut à supporter aucun tourment dans son corps. En a-t-il été de même jusqu'à la fin du procès, et cette phrase :

« Et attendu qu'il nous paraissait que tu n'avais pas dit toute la vérité relativement à ton intention, nous avons jugé qu'il était nécessaire de recourir à un *examen rigoureux* de ta personne (sans préjudice aucun des choses que tu as avouées et qui ont été ci-dessus prononcées contre toi), en ce qui touche ta dite intention, tu as répondu catholiquement. »

Cette phrase, extraite du procès-verbal de condamnation, implique-t-elle la certitude que Galilée ait été soumis à la torture ?

Tous les écrivains catholiques le nient, s'appuyant sur ce qu'il n'y a aucune preuve sérieuse à leur opposer. Cette manière de raisonner, défectueuse en certains cas, n'est pas inapplicable ici. S'il ne nous fallait entrer dans de trop longs développements, nous mettrions sous les yeux de nos lecteurs les éléments du débat, leur laissant le soin de décider. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de constater, avec les apologistes de l'Inquisition, l'absence dans la relation du procès de toute mention relative à l'application de la torture, mention qu'il était d'usage général de faire. Voici d'ailleurs comment Nicolini raconte la fin de ce douloureux procès :

« Lundi soir, le signor Galilée fut cité à comparaître au Saint-Office, où, conformément à cet ordre, il se rendit mardi matin, pour apprendre ce qu'on pouvait désirer de lui, et, y ayant été retenu, il fut conduit mercredi à la Minerve, devant les signori cardinaux et prélats de la Congrégation. Là, non-seulement on lui lut la sentence, mais on lui fit abjurer son opinion. »

Dans les autres documents contemporains, il n'y a pas davantage trace de ce fait, qui eût produit une sensation profonde, que Galilée ait été mis à la torture. Nous tiendrons donc, malgré Libri, qui a essayé par des déductions de démontrer le contraire, que Galilée échappa aux tourments par ses aveux et sa soumission. Mais il n'échappa pas à une condamnation qui eût entraîné la peine du bûcher, s'il n'eût publiquement abjuré ses *erreurs*. Le texte de cette condamnation ne peut, à cause de son développement, trouver place ici. Il a été inséré tout au long dans l'ouvrage de M. Parchappe, où nous supplions nos lecteurs de l'aller chercher et de le lire avec la plus grande attention. Ils y verront que, malgré ce qu'ont pu en dire des écrivains catholiques et même protestants, Mallet du Pan en tête, ce fut bien comme astronome que Galilée fut condamné. Ils y verront jusqu'où peuvent se laisser entraîner des hommes d'ailleurs respectables, lorsqu'ils agissent sous la pression

de principes erronés, lorsqu'ils se font les instruments de passions aveugles, lorsqu'ils mettent au service de l'ignorance et de l'envie l'autorité la plus haute et la plus sainte.

XV

« Le 22 juin 1633, dans l'église du couvent de Sainte-Minerve, devant ses juges et une grande assemblée de prélats, Galilée, à genoux et en chemise, après avoir entendu sa sentence de condamnation, dut prononcer la formule d'abjuration qui lui était imposée et qui était conçue en ces termes :

« Moi, Galileo Galilei, fils de feu Vincent Galilei, Florentin, âgé de soixante-dix ans, personnellement en état de jugement et agenouillé devant vos éminentissimes et révérendissimes Seigneuries, les cardinaux inquisiteurs généraux contre les crimes d'hérésie dans l'universalité de la république chrétienne ; ayant sous les yeux les saints Évangiles, que je touche de mes mains, je jure que j'ai toujours cru, que je crois actuellement et qu'avec l'aide de Dieu je croirai toujours tout ce que soutient, reconnaît et enseigne la sainte Église catholique, apostolique et romaine. Mais attendu qu'après avoir reçu de ce même Saint-Office l'injonction d'abandonner entièrement la fausse opinion qui admet que le soleil est le centre du monde et ne se meut pas, et de m'abstenir d'admettre, de défendre et d'enseigner d'une manière quelconque, même par écrit, cette susdite fausse doctrine ; et, attendu qu'après avoir reçu notification que cette doctrine est contraire à la sainte Écriture, j'ai écrit et fait imprimer un livre dans lequel j'expose cette même doctrine, déjà condamnée, et j'invoque en sa faveur, avec une grande efficacité, des preuves, sans toutefois donner aucune solution ; par ces motifs, j'ai été jugé véhémentement suspect d'hérésie, à savoir en admettant et en croyant que le soleil est le centre du monde et immobile, et que la terre n'en est pas le centre et se meut.

« En conséquence, voulant détruire dans la pensée de vos éminences et de tout catholique ce véhément soupçon à bon droit conçu contre moi, d'un cœur sincère et d'une foi sans arrière-pensée, j'abjure, je maudis et je déteste les erreurs sus-nommées et les hérésies, et en général toute autre erreur quelconque, ainsi que la secte contraire à la susdite Église (1), et je jure qu'à l'avenir jamais je ne dirai ou n'affirmerai, de la voix ou par écrit, rien qui puisse motiver contre moi un pareil soupçon, et que, si j'arrive à connaître quelqu'un qu'on puisse accuser ou soupçonner d'hérésie, je le dénoncerai à ce Saint-Office ou à l'inquisiteur et à l'ordinaire du lieu où je me trouverai (2).

« Je m'engage en outre par serment à remplir et à observer fidèlement toutes les pénitences qui m'ont

(1) Je ne crois pas inutile de souligner ces mots pour montrer combien la récente hérésie de Luther influa sur la condamnation de Galilée, ainsi que je l'ai déjà fait remarquer.

(2) Cette promesse de délation est peut-être ce qu'il y a de plus odieux dans l'abjuration de Galilée.

« été imposées et qui me seront imposées par ce Saint-Office.

« Que s'il m'arrive jamais, Dieu m'en préserve ! de contrevenir par quelques-unes de mes paroles à ces promesses, à ces protestations et à ces serments, je me soumetts à toutes les peines et à tous les supplices qui ont été décrétés et promulgués contre de tels délits par les sacrés canons et les autres constitutions, soit générales, soit particulières : et qu'ainsi Dieu me soit en aide, comme les saints Évangiles que je touche de mes mains ! »

J'ai dit en commençant combien peu de crédit mérite cette tradition qui veut qu'après le prononcé de son humiliante abjuration, Galilée se soit relevé et ait frappé la terre du pied en murmurant : *E pur si muove*. On en a fait ainsi ressortir l'in vraisemblance :

« Sans doute, cette protestation de la vérité contre le mensonge devait, en ce cruel moment, déborder de son cœur jusqu'à ses lèvres ; mais si elle en était sortie de manière à être entendue, le relaps aurait été livré au bûcher. »

Cependant, tout invraisemblable qu'elle est, cette tradition a quelque chose de singulièrement profond. Il semble qu'à ce moment ce ne soit pas Galilée lui-même qui laisse tomber cette parole, mais la postérité tout entière qui proteste contre cette condamnation encore plus ridicule qu'odieuse.

XVI

La grande injustice consommée, ceux qui se disaient infallibles parurent s'adoucir.

A peine sa condamnation fut-elle prononcée, que le pape la commua en une relégation dans le jardin de la Trinita dei Monti. Bientôt après, Galilée adressa au pape une humble requête pour le prier de l'autoriser à subir sa peine dans sa patrie :

« Très Saint-Père,

« Galileo Galilei prie humblement Votre Sainteté de vouloir bien lui assigner un autre lieu de résidence que celui qui lui a été donné pour prison. Votre Sainteté choisira elle-même, à Florence, l'endroit qu'elle jugera convenable. Deux raisons déterminent Galilée à vous adresser cette demande. La première est le mauvais état de sa santé, la seconde est que le suppliant attend sa sœur qui arrive d'Allemagne avec huit enfants, et il peut seul lui offrir l'hospitalité. Il sera reconnaissant envers Votre Sainteté, quelle que soit la décision qu'Elle prendra. »

Le pape céda en partie à cette prière ; on permit à Galilée de partir pour Siene, où il fut reçu chez l'archevêque Piccolomini, qui était son élève, et qui, prévoyant sans doute cette décision du pape, lui avait offert généreusement l'hospitalité, dès avant la fin du procès. Un décret du 1^{er} décembre concéda à Galilée la faculté d'habiter sa maison de campagne, à Arcetri, à la condition d'y vivre en solitude, de n'y appeler et de n'y recevoir per-

sonne pour des entretiens (1). Ainsi qu'on le voit, il y a loin de ce traitement à l'incarcération qui a été si longtemps considérée comme la conséquence de la condamnation.

Les poètes et les artistes ont trouvé là un sujet facile à exploiter ; ils en ont abusé. Leurs vers et leurs tableaux sont heureusement plus dramatiques que vrais.

Galilée, indigné, change l'ordre des cieux ;
Sans pitié, loin du centre il rejette la terre ;
Du soleil, par son cours, il la rend tributaire.
N'a-t-il pas expié par trois ans de prison
L'inexcusable tort d'avoir trop tôt raison.

N'en déplaise à Casimir Delavigne, Galilée ne fut pas mis en prison.

On lui permit même de retourner à Florence, mais à la condition toujours de vivre seul et d'éviter de s'entretenir avec qui que ce fût de son opinion condamnée sur le mouvement de la terre.

XVII

« Pourtant l'Europe ne l'oubliait pas.

« Un jour, un étranger, forçant la consigne ou trompant la vigilance des gens apostés pour surveiller son séquestre, pénétra jusqu'à lui. C'était un beau jeune homme, un voyageur que la vénération pour le génie, l'amour du bien et du beau, la tendre pitié pour les nobles infortunes, le dégoût des iniquités humaines avaient dirigé vers le destructeur des vieilles erreurs astronomiques. C'était Milton... Qu'on se représente donc ces deux nobles figures ; je ne connais rien de plus touchant que leur contraste. Galilée est aveugle ; cette religieuse, sa fille, la seule qui lui reste, le soutient dans sa marche tremblante, pendant que, le bâton à la main, il essaye de retrouver sa route dans le jardin qu'il a planté et qu'il aime. Sa tête italienne étincelle encore de verve et de génie... Le jeune Anglais est bien plus grave. Son costume est sans recherche ; de longs cheveux bouclés et bruns tombent sur ses épaules et accompagnent bien ses grands yeux bleus attentifs, son mélancolique et profond sourire et son visage d'une blancheur éclatante (2). »

Après tant d'agitations, tant d'épreuves, ses derniers jours se fussent écoulés tranquillement, s'ils n'eussent été affligés par une cécité complète et par la perte de sa fille bien-aimée.

Galilée s'éteignit dans les bras de Torricelli, le 8 janvier 1642.

XVIII

Notre tâche est achevée. Nous avons essayé de dire la vérité, dût cette vérité froisser quelques convictions ou éveiller quelques susceptibilités. Que si les ennemis de l'Église nous accusent d'avoir tenté, sinon de justifier, du moins d'expliquer la conduite d'abord inexplicable de

(1) Voici le texte de ce décret : *Conceditur habitatio in ejus rure, modo tamen ibi ut in solitudine stet, nec vocet eo, nec venientes illuc recipiat ad colloquutiones.*

(2) Ph. Chasles, *Galileo Galilei*, p. 258.

l'Inquisition, nous répondrons, en toute franchise, qu'il ne nous eût pas paru digne de nous de ne pas faire, pour cette célèbre et si attaquée Congrégation, ce que l'on fait chaque jour pour de grands criminels, de ne pas plaider au moins les circonstances atténuantes. Que si les ennemis de Galilée — car il en existe encore — nous accusent

de documents, nous avons pesé les arguments sans regarder d'où ils venaient, et ce n'est qu'après nous être fait à nous-mêmes une conviction que nous avons pris la plume. Si cette étude attentive nous fait reconnaître qu'à Galilée appartient le beau rôle dans le drame dont nous venons de retracer les péripéties, nous n'avons pas cru



Mort de Galilée.

d'avoir usé en sa faveur de tous les moyens de justification dont nous pouvions disposer, d'avoir essayé de réhabiliter et de placer à la hauteur qui lui est due la mémoire de ce grand génie, nous répondrons par ce que nous disions en commençant: Ceci est une œuvre loyale, dégagée de tout esprit de parti; nous avons cherché à mettre dans son véritable jour la vie d'un homme passionnément attaqué et passionnément défendu. Pour cela, nous avons étudié tout ce que nous avons pu recueillir

devoir le cacher. Que nos contradicteurs, — si ce modeste travail soulève des contradictions, — viennent à nous franchement, loyalement, les preuves en mains, nous montrer que nous nous sommes trompé; nous serons heureux de redresser notre jugement erroné, voulant, avant tout, sur la première page de ce livre, pouvoir inscrire ce mot: *Vérité!*

EUGÈNE THOISON.

VOLTAIRE

1694 — 1778

PAR EGMONT VACHIN

I

Euge, fili, sic itur ad astra!
VIRGILE.

Parmi les bienfaiteurs de l'humanité, il en est qui jouissent d'un si grand prestige à nos yeux, que leurs noms semblent se détacher en lettres d'or du livre de l'histoire.

François-Marie Arouet, qui porta si haut et si loin la gloire des lettres françaises et de la philosophie, est de ce nombre. Il naquit à Châtenay, le 20 février 1694. Son père avait été notaire, puis trésorier de la Chambre des comptes; sa mère, Marguerite d'Aumont, était d'une famille de petite noblesse du Poitou. Selon un usage généralement établi alors dans la bourgeoisie, l'aîné des frères portait le nom paternel, et les autres adoptaient celui d'un bien de famille. Ce fut ainsi que François-Marie prit le nom de Voltaire, auquel il a donné une célébrité égale à celle d'Aristote.

Voltaire n'était pas né riche, il le dit lui-même dans ses *Mémoires*. Mais l'aisance dont ses parents jouissaient lui procura de précieux avantages dans la carrière épineuse, par-dessus toutes les autres, à laquelle il se voua.

Le premier de ces avantages fut une éducation classique et distinguée. Le jeune Arouet fit ses études dans un collège de jésuites fréquenté par les enfants de la première noblesse. Il eut le bonheur d'y avoir pour guides deux professeurs non-seulement instruits, — ils le sont tous, — mais hommes d'esprit et de sens, ce qui est tout autre chose, et qui, frappés de la hardiesse de ses idées libérales et de l'indépendance de ses opinions, l'encouragèrent dans sa voie.



Le second avantage, ce fut la tranquillité d'esprit que cette aisance lui procura et la possibilité de consacrer à l'étude tous les jours de sa vie, sans distraire son temps ni ses forces pour d'autres occupations, ce qui semble reculer les limites de l'âge.

Un troisième enfin, ce fut de sauvegarder la double dignité de sa personne et de sa plume, en lui assurant une position, dès le début, aisée, indépendante, qui lui permit d'attendre avec confiance et sans démoralisation cette maturité de talent, qui conduit quelquefois à la réputation et à la fortune l'écrivain rangé.

Voltaire comprit de bonne heure tous ces avantages, en sentit tout le prix, et en fit un sage et lucratif emploi.

Trempe pour la lutte, les circonstances politiques elles-mêmes semblaient vouloir le favoriser.

Malgré l'éclat de son règne, Louis XIV avait laissé des abus de tous genres s'introduire dans les diverses branches de l'administration publique. La misère était devenue générale et profonde dans les campagnes, tandis que dans les villes l'intolérance cléricale et nobiliaire s'était rendue odieuse. Ces maux étaient

d'autant plus sensibles, que d'éminents prédicateurs et une école de publicistes vénérables, celle des Économistes, signalaient par de savants travaux les causes de la plupart de ces désordres et en indiquaient le remède. Mais les plus dévoués de ces publicistes ne recevaient pour prix de leur généreuse initiative que la disgrâce et l'exil. Les conservateurs d'alors, n'épargnaient ni le génie ni les gloires les plus pures : Racine et le maréchal de Vauban, auxquels la France était redevable de tant de

services, de tant d'admiration, furent punis de leurs patriotiques conseils. La nation, condamnée au mutisme, n'avait même pas le droit de signaler ses souffrances.

L'hypocrisie était portée à son comble. Ainsi on reprochait au duc de Vendôme de n'assister point à la messe régulièrement, et on allait jusqu'à attribuer à son indévotion les succès de l'hérétique Marlborough et de l'incrédule Eugène. Cette hypocrisie avait révolté ceux qu'elle n'avait pu corrompre. Telles étaient les tendances officielles à cette époque.

II

A sa sortie du collège, Voltaire fut introduit par l'abbé de Châteauneuf, son parrain, dans un tout autre monde, particulièrement dans ces sociétés où petillait l'esprit : chez l'abbé de Chaulieu, chez le marquis de la Fare, chez le duc de Sully, etc. On soupait alors. L'imagination de Voltaire, qui avait appris à tourner l'hémistiche sur les bancs, prit vite ses ébats. Son père, qui désirait le faire admettre dans la magistrature, s'émut de le voir fréquenter pareille compagnie et composer des vers, et il obtint de pouvoir l'envoyer à l'ambassade de France, à La Haye. Une amourette qu'il s'obstina à suivre malgré la défense maladroite de la mère de la jeune fille, le ramena bientôt dans sa famille. Ses *Lettres* d'amour, publiées alors par une main ennemie, ne respirent point cette sensibilité communicative qu'il sut répandre plus tard dans ses écrits. Il ne possédait pas encore l'art de peindre les passions, auquel il atteignit ensuite à un si haut degré; tant il est vrai que l'art embellit la nature, et que la passion ne suffit point à l'éloquence, dont elle ne forme qu'une partie essentielle. Tout en comprenant la convenance de renoncer à cette liaison, Voltaire ne négligea rien cependant pour enlever cette jeune personne à l'autorité d'une mère indigne de ce titre, et malgré l'insuccès de ses démarches auprès de plusieurs personnages, il eut le bonheur de pouvoir lui être utile dans la suite.

Cependant M. Arouet, qui n'était pas aventureux, n'entendait point que son fils restât inoccupé, ou occupé à composer des vers, ce qui était peut-être pis à ses yeux, et bon gré, mal gré, il fallut que notre futur Sophocle reprît ses études de droit chez un procureur.

La vivacité et la justesse de son jugement s'accoutumaient mal de ce genre d'occupation. Quoi de plus faux, en effet, de plus décevant pour un esprit philosophique comme le sien, que l'étude du droit positif dans les États monarchiques, et surtout du droit positif français à cette époque, où le bâcher, la torture et la roue s'appliquaient encore dans toute leur horreur; où les plus sots préjugés, les intrigues les plus absurdes conduisaient légalement un citoyen irréprochable à la mort? Voltaire, comme Boileau, éprouvait une invincible répugnance pour la procédure d'alors et pour la manière dont le droit s'enseignait dans les écoles. Et comme l'humanité, la justice était déjà et resta toujours sa passion dominante, il comprenait que le moment était venu de la servir, non plus avec les grossières balances

de notre barbare législation féodale, mais avec le puissant et brillant levier de la logique et des lettres.

C'est une insigne erreur, en effet, que de vouloir concilier la jurisprudence d'un État monarchique avec les principes philosophiques qui doivent présider à la rédaction d'un droit public quelconque. Tandis que la morale nous montre les hommes égaux, et le mérite, fruit de l'application individuelle, comme l'unique source légitime des honneurs et de la puissance, le principe dynastique institue l'inégalité des castes, des familles et des individus, et substitue ainsi le hasard de la naissance au mérite personnel, pour l'obtention des plus grands honneurs et l'exercice des plus hautes dignités.

Toute autre occupation que la judicature et la chicane paraissait donc préférable à Voltaire, quand heureusement un ami de sa famille, M. de Caumartin, l'emmena à la campagne pour lui laisser tout le temps d'y réfléchir sur le choix d'une carrière; et le génie des lettres l'emporta, car c'est alors que notre jeune auteur conçut le dessein audacieux d'écrire *la Henriade* et *le Siècle de Louis XIV*.

Quand il revint à Paris, le grand roi venait de mourir. L'hypocrisie jetait son masque et insultait à sa mémoire. On lui prodiguait les satires, et Voltaire, connu déjà par quelques mots piquants, fut accusé d'avoir écrit celles des « *on dit* », qui frappait fort et juste, et qui se terminait par ce vers :

J'ai vu ces maux et je n'ai pas vingt ans.

III

Voltaire, en effet, n'avait que vingt-deux ans; mais cette conformité d'âge était un indice trompeur qui le fit aller à la Bastille. Le duc d'Orléans, instruit de son innocence, lui rendit la liberté et lui accorda une gratification. « Monseigneur, lui dit notre jouvenceau, je remercie Votre Altesse royale de vouloir bien continuer de se charger de ma nourriture, mais je la prie de ne plus se charger de mon logement. »

Voltaire n'était encore connu que par des poésies légères, dans le genre de La Fare et Chaulieu, et par une ode religieuse qui avait disputé vainement le prix de l'Académie française, lorsqu'en 1718 il réussit à faire jouer sa tragédie d'*Oedipe*, le premier ouvrage important qu'il termina, et qu'il avait ébauché dès l'âge de dix-huit ans. L'horreur du sujet lui en avait fait exclure l'amour; mais cette innovation déplut à messieurs les comédiens et il dut imaginer un épisode érotique pour les satisfaire.

La pièce réussit, et Lamotte, dont la réputation était faite, en porta un jugement très-favorable pour l'auteur. Voltaire, cependant, faillit bien en compromettre le succès. Soit pure espièglerie, soit passion de répandre l'ironie sur la soutane; dont il était déjà l'adversaire avoué, ainsi que de toutes les religions mystiques, ne s'avisait-il pas, dans un passage des plus tragiques, d'entrer en scène sur les pas du grand-prêtre, en lui soutenant la queue de la robe?

Cette plaisanterie, qui dénotait un esprit original, piqua la curiosité de la maréchale de Villars, qui assistait à la représentation. Elle désira le connaître. Voltaire, admis dans sa société, éprouva pour elle une passion, la première et la plus sérieuse qu'il ait éprouvée. Cet attachement ne fut pas heureux et l'enleva pendant assez longtemps à l'étude, qui était déjà son premier besoin. Il n'en parla jamais depuis qu'avec le sentiment du regret.

Chez la maréchale de Villars, il s'était lié avec le duc de Richelieu et le fameux baron de Gortz, tous deux ennemis du Régent, ce qui l'avait fait éloigner de Paris; sa tragédie d'*Artémire*, que deux ans plus tard il reproduisit sous le titre de *Mariamne*, lui valut en 1722 la permission de revenir à Paris.

Bientôt tourmenté par la cabale des gens de lettres, que ses talents et ses relations flatteuses irritaient, il se décida à accompagner en Hollande madame de Rupelmonde. C'est pendant ce voyage, selon les uns, qu'il fit, à Bruxelles, la connaissance de J.-B. Rousseau, dont il plaignait les malheurs et estimait le talent. Mais les deux poètes se heurtèrent et devinrent ennemis.

A son retour en France, il s'occupa de préparer l'impression de la *Henriade*; et ne pouvant en obtenir l'autorisation, peu rassuré d'ailleurs sur le sort que cette publication lui attirerait, il résolut de la faire paraître en Angleterre. « Je n'ai pas le nez tourné à être prophète en mon pays », disait-il, et il fut en ceci bien inspiré : la princesse de Galles le favorisa d'une souscription immense qui devint l'origine de sa fortune.

La France eut enfin son premier poème épique. Si l'on compare la *Henriade* aux autres œuvres de ce genre qui sont depuis des siècles en possession de l'estime universelle, on trouve qu'elle soutient mieux le parallèle de l'*Énéide* que celui de l'*Iliade*. Peut-être inférieure sous le rapport de l'imagination, de la variété des événements, elle leur est certainement bien supérieure par le côté moral, par la pureté et l'élévation des enseignements. Quant à la diction, elle ne laisse rien à désirer : les vers en sont corrects, harmonieux, exempts d'afféterie et d'emphase, comme tout ce qui est sorti d'ailleurs de sa plume.

IV

Voltaire venait de conquérir, par la publication de son épopée, le premier rang parmi les hommes de lettres de sa nation. Il jouissait d'une fortune qui le rendait indépendant, et sa considération personnelle lui ouvrait les portes des plus grands salons et de plusieurs cours de l'Europe. L'envie autour de lui était à son comble; elle débordait sous toutes les formes. L'antique blason lui-même comprenait que de toutes les aristocraties, la plus noble est celle du mérite personnel. Il ne pardonna point à Voltaire cette supériorité; il résolut de l'humilier, et de rendre cette humiliation plus cruelle au moyen de l'impuissance à laquelle il fut réduit, par l'arbitraire, d'obtenir aucune espèce de satisfaction. Il dîna à l'hôtel du duc de Sully, lorsqu'il fut assailli publiquement par les gens du chevalier de Rohan. Le duc ne daigna point intervenir; le chevalier refusa de se battre;

et le cardinal Fleury fit mettre l'insulté à la Bastille, et au bout de six mois lui donna l'ordre de quitter la France pour avoir osé envoyer un cartel à son insulteur. Voltaire se rendit à Londres, revint bientôt en secret à Paris pour poursuivre la réparation qu'il avait réclamée; mais il finit par se convaincre qu'il ne réussirait jamais à obtenir satisfaction d'un adversaire qui disposait à son gré de la faveur ministérielle et de la conscience des juges. Lorsque le pouvoir nomme exclusivement aux grades et aux emplois, et qu'une caste est en possession de tous les postes de la judicature, il est impossible que les fonctionnaires restent les fidèles organes des lois et échappent aux obsessions du gouvernement et des classes privilégiées. La Suisse a su éviter ces écueils en conférant au peuple et au parlement le droit d'élire ses juges et ses principaux. Le poète laissa donc à sa gloire le soin de le venger.

Pendant cet exil, il s'imprégna de la philosophie de Newton, de Lock, de Shaftesbury, de Bolingbroke et de Pope, dont les doctrines lui parurent plus rationnelles que celles qui prévalaient en France. Et c'est alors qu'il conçut le projet de consacrer les forces de son intelligence à purger sa patrie des préjugés et des sophismes qui l'entraînaient trop souvent aux excès les plus déplorables de la superstition et du fanatisme.

De retour en France, il donna, en 1730, sa tragédie de *Brutus*, dans laquelle on admire la force de Corneille et l'élégance de Racine. Jamais les droits d'un peuple opprimé n'avaient été revendiqués avec plus d'éloquence. Ce fut pourtant alors que Fontenelle dit à l'auteur « qu'il ne le croyait point propre à la tragédie. »

Une autre jalousie s'accusa vers cette époque. Voltaire, qui tenait depuis la publication de la *Henriade* un rang si élevé dans la littérature, se présenta pour un fauteuil vacant à l'Académie française, et Le Gros de Boze, qui en était membre, et de plus inspecteur de la librairie, c'est-à-dire alors une espèce de directeur de l'esprit public, prononça d'un ton doctoral que l'auteur de *Brutus* et de *Zaïre* ne serait jamais un personnage académique. Il n'y avait rien d'humiliant dans ce refus de la part d'une compagnie qui chassait de son sein l'excellent petit abbé de Saint-Pierre, pour avoir osé critiquer, quoique avec beaucoup de modération, la mauvaise gestion des finances de l'État. On dirait que cette époque voulait donner l'exemple de tous les excès.

Après *Brutus* Voltaire composa la *Mort de César*, qu'on ne lui permit pas d'imprimer, à cause des sentiments républicains dont elle est animée. Le fier langage de la liberté, de la dignité humaine a toujours eu le mérite d'alarmer le despotisme.

V

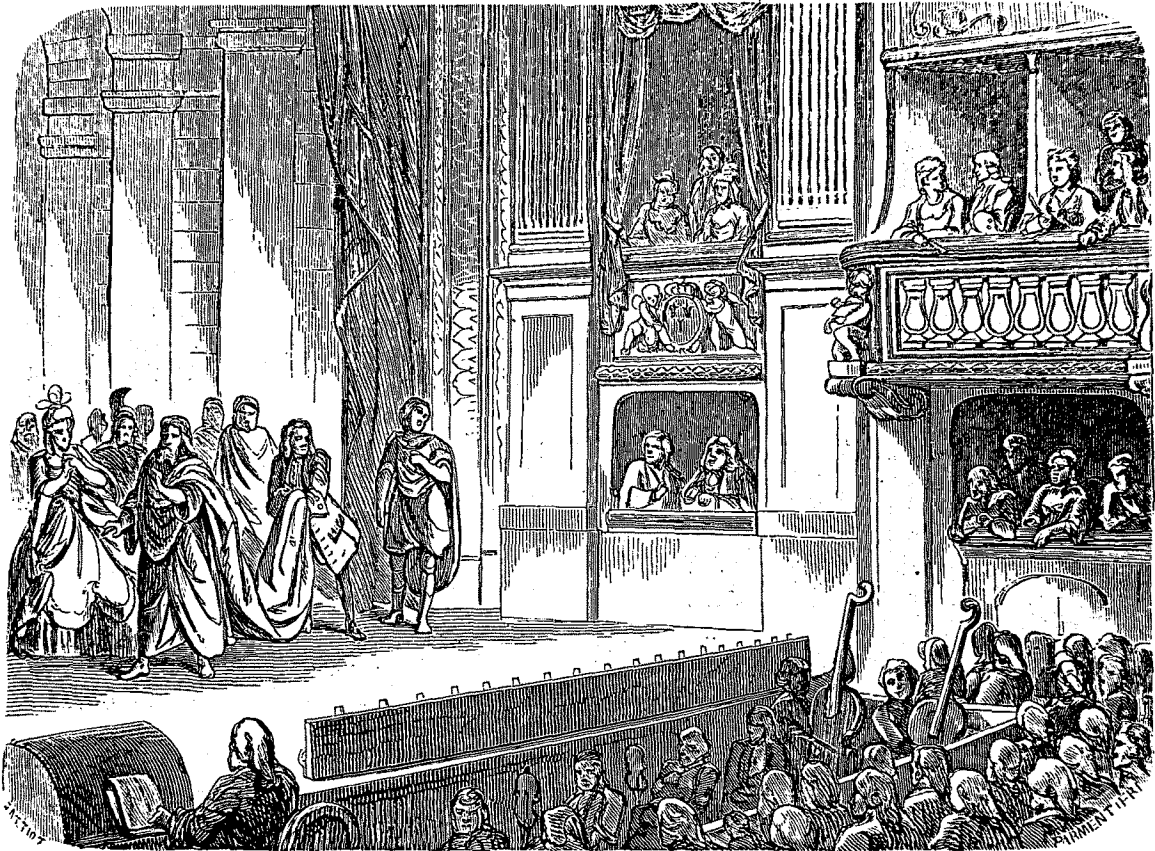
Cependant Mademoiselle Lecouvreur venait de mourir. En sa qualité de comédienne, elle était de droit excommuniée, et, comme telle, pareillement privée du droit de sépulture en lieu saint. Voltaire, indigné de la superstition d'un clergé osant flétrir une pauvre femme qui avait consacré son talent et sa vie à répandre chez ses concitoyens les plus hauts enseignements et dont la carrière

avait été plus utile à l'humanité que celle d'aucun de ses fanatiques contempteurs; indigné surtout de la frivolité de la foule et de la pusillanimité des gens en place qui laissaient publiquement outrager, dans le linceul, celle qu'ils avaient publiquement applaudie, admirée, encouragée sur la scène; Voltaire, saisi d'une double pitié, écrivit sur la tombe de la grande tragédienne une touchante élogie que ne lui pardonnèrent point les puissants du jour, au sein desquels il venait éveiller le remords et la honte. Il fut obligé de quitter encore une fois Paris.

Vers 1732, notre auteur, irrité de ces persécutions

talent et un style qui ne sont plus qu'à lui. La réussite dépassa ses espérances.

A *Zaïre* succéda *Adélaïde du Guesclin*, qui tomba et que Voltaire retoucha et reproduisit plus tard, avec quelques succès, sous le titre du *Duc de Foix*; elle finit ensuite par enlever les suffrages. On attribue l'opposition qu'eut à surmonter cette pièce au jugement équitable, mais décevant pour beaucoup de lecteurs, que Voltaire avait porté sur les écrivains anciens et sur les nouveaux, dans son *Temple du Goût*, qu'il venait de publier; tant il est vrai que l'habitude et les préjugés nous font une seconde nature qui ne permet pas que



Voltaire, à la représentation d'*Édipe*, portant la queue du grand-prêtre. (Page 282, col. 2.)

sans cesse renaissantes et résolu à ne point abdiquer sa mission civilisatrice en face de la superstition et du despotisme, comprit qu'il devait se créer un protecteur dont la bienveillance le plaçât à l'abri des attaques que soulèveraient ses nouvelles tentatives de réforme. Celui auquel il s'arrêta, le plus intéressé à sa propagande, le plus puissant, le seul que craignent d'ailleurs les ambitieux, ce fut l'opinion publique. Voltaire pensa que rien n'était plus capable de lui concilier la faveur populaire qu'un grand succès au théâtre, et il écrivit *Eriphile*, qui n'atteignit pas son but. C'est alors qu'en dix-huit jours d'un effort prodigieux il imagine le sujet de *Zaïre*, en forme le plan et livre, parfaitement écrite, à l'admiration de ses auditeurs, cette œuvre, la tragédie par excellence des cœurs tendres et des âmes pures.

C'est ici la première fois que, s'affranchissant des lisières de la tradition théâtrale, il montre un art, un

l'on renverse impunément les erreurs, c'est-à-dire ses autels.

VI

Pendant son séjour à Londres, Voltaire avait conçu le projet de faire connaître à la France l'esprit, les sciences, les arts, les mœurs et les sectes de ses nouveaux hôtes. Dans ses *Lettres sur l'Angleterre*, il réussit à nous intéresser à la philosophie, à la littérature, à la politique et aux connaissances commerciales de ce grand peuple et à en répandre le goût parmi les Français.

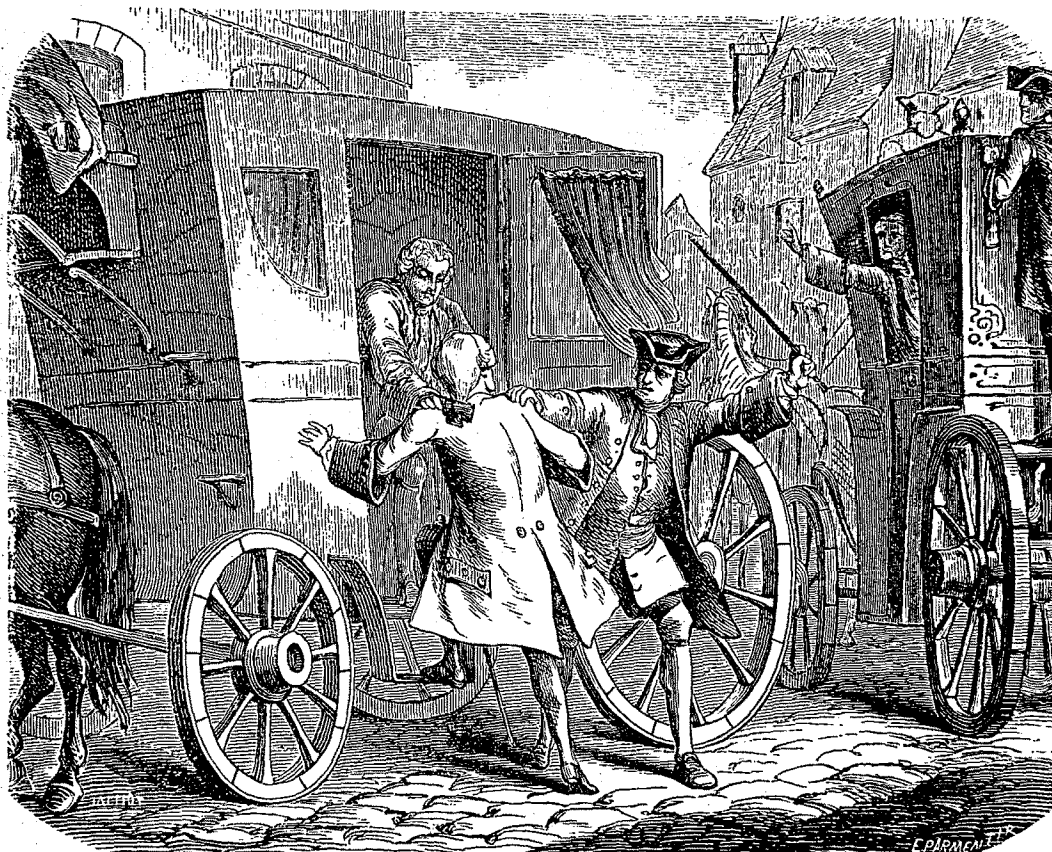
La publication de ces *Lettres* lui attira une persécution qu'en les lisant aujourd'hui on comprendrait difficilement. Mais il y combattait les idées innées, si en vogue alors en France, et y critiquait quelques-unes des *Pensées* de Pascal. Quelles hérésies! Le clergé de-

manda la suppression de ce factum et l'obtint par un arrêt du Conseil. Le Parlement brûla le livre, suivant un usage jadis institué par Tibère pour les manuscrits, et devenu ridicule depuis l'invention de l'imprimerie; mais il est des gens auxquels il faut plus de trois cents ans pour s'apercevoir d'une absurdité! L'Espagne du dix-neuvième siècle en est encore à ce degré d'intelligence où nous nous trouvons sous Louis XV. Ce n'est pas tout : on ordonna des informations, et le garde des sceaux fit exiler Voltaire, qui se cacha. Dès que l'orage fut apaisé il reparut à Paris.

Mais ce calme ne devait durer qu'un instant. *L'Épître*

partout autour d'elles les rancunes des oppresseurs ou des conservateurs, ce qui est très-souvent synonyme, et souffrent de l'injustice des petits et des prétendus grands en proportion de l'élévation de leur génie. Tandis que l'écrivain vulgaire passe inaperçu, nous verrons Voltaire marcher de persécution en persécution et triompher en définitive de la tourbe implacable de ses ennemis, sous leurs yeux et aux acclamations de tout la génération qui s'avancait. Quel consolant spectacle et quel encouragement pour ceux qui seraient dignes de l'imiter!

A peine était-il de retour à Paris que l'indiscrétion



Voltaire insulté par les gens du chevalier de Rohan. (Page 2^o, col. 1.)

à *Uranie* déchaîna de nouveau les colères de l'intolérance, et Voltaire fut obligé de la renier. « La nécessité de mentir pour désavouer un ouvrage, dit un écrivain auquel je m'en rapporte souvent pour cette biographie, est une extrémité qui répugne également à la conscience et à la noblesse du caractère; mais la faute est pour les hommes injustes qui rendent ce désaveu nécessaire à la sûreté de celui qu'ils y forcent. Si vous avez érigé en crime ce qui n'en est pas un; si vous avez porté atteinte, par des lois absurdes ou arbitraires, au droit naturel de tout homme d'avoir non-seulement une opinion, mais de pouvoir la rendre publique, alors vous méritez de perdre le droit qu'a chaque homme d'entendre la vérité de la bouche d'un autre, droit qui fonde seul l'obligation de ne pas mentir. »

Les âmes d'élite qui se vouent au progrès social, à l'affranchissement des faibles et des opprimés, soulèvent

avec laquelle ses amis récitèrent quelques fragments de *la Pucelle* fut la cause d'une nouvelle accusation. Le chancelier Hérault le menaça ni plus ni moins que de le jeter dans un cul de basse-fosse, si jamais il paraissait deux lignes de cet ouvrage!

Fatigué de tant de persécutions, Voltaire résolut de se créer une vie presque nouvelle pour un homme de lettres, une vie tout à fait indépendante. Il avait compris, jeune encore, combien la tranquillité du foyer est nécessaire à l'élévation de la pensée et à la dignité de l'écrivain. Son patrimoine et le produit très-lucratif de *la Henriade*, qu'il avait mis fructifier dans les fonds publics, lui permirent de distribuer ses biens de telle manière qu'il pouvait se rendre dans plusieurs pays et y trouver assurés les revenus nécessaires à une existence confortable et même opulente. Il résolut donc de compléter cette indépendance en s'affranchissant du joug

des salons. Né avec le talent de la plaisanterie, doué d'un physique agréable et pourvu d'un train de maison qui lui permettait de fréquenter les premiers cercles ; les princes, les grands, ceux qui étaient à la tête des affaires, les gens à la mode, les femmes les plus spirituelles avaient été recherchés par lui et le recherchaient à leur tour.

VII

Depuis la trahison du chevalier de Rohan, il avait pris l'habitude de n'aller que de loin en loin dans le monde. Il vivait dans l'intimité de quelques amis, dont le nombre, malheureusement, s'éclaircissait sous la faux du temps. Ce fut alors qu'il se lia davantage avec une femme du meilleur ton, d'un esprit solide et élevé, éprise comme lui de l'amour des lettres et de la philosophie et comme lui encore en butte aux jalousies des personnes oisives et futiles, au milieu desquelles son rang la retenait : c'était la marquise du Châtelet, avec laquelle il se retira à Cirey, en Champagne, pour se livrer ensemble à l'étude des sciences, en compagnie du célèbre mathématicien Kœnig. L'amitié d'une femme distinguée par les qualités de l'esprit et du cœur est le plus précieux auxiliaire du talent, comme elle en est la plus douce récompense. Par elle, l'écrivain vit dans un perpétuel Élysée. Il passe successivement ses heures dans les féeries de l'imagination, les transports de l'esprit et les joies que nous prodigue une si douce et si noble affection. Rien ne réussit mieux à nous délasser, à retremper nos forces, à nous consoler de l'injustice des hommes et des injures du temps, à défaut de l'affection plus pure encore d'une famille aimée ! C'est à cette influence magique des charmes de la femme sur l'âme de l'homme que les poètes ont sans doute emprunté l'idée de muse.

Mais de quelle nature étaient ces relations de notre grand auteur avec cette femme séduisante ? Quelle espèce d'homme était-ce que ce marquis du Châtelet, pour les affaires de qui Voltaire fit avec son amie un voyage à Bruxelles, où il eut le bonheur de terminer un procès dont la lenteur menaçait de devenir ruineuse pour les époux, et de faire rentrer cet indolent seigneur en possession d'une somme assez ronde ? Nos mœurs à l'égard du mariage laissent toujours beaucoup à désirer, et privent bien des relations prétendues amicales de la sérénité qu'une législation plus éclairée laisse entrevoir pour une époque, plaise à Dieu ! peu éloignée.

Malgré toutes ces précautions, Voltaire éprouva encore de très-vives contrariétés qui ne lui firent point désertier son apostolat. Persuadé que l'ordre moral s'appuie sur l'ordre physique et que de fausses connaissances sont toujours nuisibles, quels que soient leur genre et leur nature, il avait composé un ouvrage pour rectifier les idées erronées qui étaient répandues en France sur le système du monde et sur la lumière, intitulé : *Éléments de la Philosophie de Newton* ; et le chancelier d'Aguesseau, trouvant que la doctrine du philosophe anglais, à peine chrétien, ne devait pas l'emporter sur celle de Descartes, refusa le privilège de faire imprimer cet écrit.

C'est à cette époque que Voltaire concourut à l'Académie pour le prix sur *la Nature et la propagation du feu*. Madame du Châtelet concourut de son côté. Mais leur défaite n'eut rien d'humiliant ; ils furent vaincus par le savant Euler.

VIII

Entraîné par sa vocation et par les conseils de Clairaut, qui lui trouvait un génie plus magnifiquement doué pour les lettres et la philosophie que pour les sciences positives, Voltaire revint au genre de travaux auxquels il devait et sa réputation et sa fortune brillante. C'est à Cirey qu'il composa *Alzire*, *Mahomet*, *Zulime*, ses *Discours sur l'homme* et la *Vie de Charles XII*. Ces cinq travaux suffiraient à la gloire de plusieurs écrivains.

On voit dans *Alzire* les vertus nobles, mais sauvages et impétueuses, de l'homme de la nature combattre les vices de la société européenne, corrompue par le fanatisme et l'ambition, et céder à la vertu perfectionnée par la raison dans l'âme d'Alvarès mourant et désabusé. On voit comment l'éducation égare les sociétés de leur voie naturelle, en mettant les préjugés, c'est-à-dire le faux savoir, à la place de l'ignorance, et comment elle les perfectionne dès que la vérité leur est enseignée. Le plus funeste des préjugés, c'est le fanatisme, et Voltaire s'efforce de l'immoler sur la scène, en employant, pour l'arracher des âmes, ces effets terribles que l'art du théâtre peut seul produire.

La tragédie de *Mahomet* fut d'abord jouée à Lille, en 1741. Elle y réussit, mais à Paris les récriminations des fanatiques obtinrent, de la faiblesse du cardinal Fleury, d'en interdire la représentation. Ce ne fut qu'en 1751 que le comte d'Argenson en autorisa la reprise.

Celle de *Zulime* n'était qu'une épreuve sur le cœur humain que Voltaire voulut tenter, en mettant pour la première fois, sous les yeux du public, une femme entraînée à des actions criminelles par sa passion et conservant la générosité et le désintéressement de l'amour. Les autres rôles n'étaient qu'ébauchés. La pièce tomba sans pouvoir se relever, malgré les efforts du maître.

Les *Discours sur l'homme* sont empreints d'une variété de tons inépuisable, d'une sensibilité touchante, d'un enthousiasme toujours noble, toujours vrai, qui leur donnent un charme que l'imagination, l'esprit et le cœur goûtent tour à tour et dont Voltaire seul connut le secret : ce secret est celui d'instruire sans fatiguer jamais, et de savoir écrire pour tous les esprits et pour tous les âges à la fois.

La *Vie de Charles XII* est le premier morceau d'histoire que notre auteur ait publié. Le style, aussi rapide que les exploits du héros, vous entraîne dans une suite non interrompue d'expéditions hasardeuses, d'anecdotes singulières, d'événements romanesques qui ne laissent reposer ni la curiosité ni l'intérêt. Rarement quelques réflexions viennent interrompre le récit. Il semble qu'il ne fasse que raconter ce qu'il vient d'apprendre sur son héros. Il n'est question que de combats, de projets militaires ; et cependant on y aperçoit partout l'esprit d'un philosophe et l'âme d'un défenseur de l'humanité. Son

exactitude a pour garant le témoignage respectable de Stanislas, l'ami, le compagnon et la victime de Charles XII. Malgré cela, une nouvelle et furieuse croisade se déchaîna contre Voltaire. Ce n'étaient que libelles qualifiant cette histoire de roman. C'est en vain qu'il s'était imaginé que la retraite de Cirey le déroberait à la haine : il n'avait éloigné que sa personne ; sa gloire rayonnait partout, et partout éclipsait la foule de petits esprits. L'abbé Desfontaines se distingua, parmi tous, par ses diffamations et par son ingratitude, comme il s'était déjà signalé devant les tribunaux par ses abominables excès.

IX

La liaison qui se forma, vers le même temps, entre Voltaire et le prince royal de Prusse, qui devint le Grand Frédéric, était une des principales causes des machinations de ses ennemis. Frédéric, cruellement persécuté par son père et passionné pour les lettres françaises et la philosophie, avait cherché dans Voltaire un confident et un guide. Ils versifiaient ensemble et discutaient les questions de métaphysique les plus curieuses comme les plus insolubles. Le prince étudiait Wolff et travaillait en même temps à réfuter Machiavel. Il envoya le baron de Kaiserling visiter les *Divinités de Cirey* et porter à Voltaire son portrait et ses manuscrits. Frédéric lui conserva sur le trône la même amitié et entretint avec lui le même commerce. La guerre n'interrompait pas leur correspondance ; et notre philosophe, en caressant la gloire militaire du monarque, ne lui ménageait pas ses exhortations à la paix et à l'humanité.

Voltaire venait d'enrichir la scène de *Méropé*, un nouveau chef-d'œuvre. Saisi par l'intérêt des situations, par une rapidité de dialogue inconnue au théâtre, par le talent d'une actrice qui avait su prendre l'accent passionné de la nature, le parterre fut agité d'un enthousiasme sans exemple. Il força Voltaire, blotti dans un coin du théâtre, à se montrer. Il parut dans la loge de la maréchale de Villars. On cria à la jeune duchesse qui accompagnait la maréchale d'embrasser l'auteur de *Méropé* ; elle fut obligée de céder à l'impérieux souhait du public enivré d'admiration et de plaisir. C'est de cette soirée que date l'habitude du parterre de demander l'auteur d'une pièce estimée.

Le cardinal Fleury était mort. Voltaire fut désigné pour lui succéder à l'Académie française. Il venait d'acquérir de nouveaux titres qui auraient imposé silence à l'envie, si elle pouvait avoir quelque pudeur. Mais malgré son génie, malgré l'influence du duc de Richelieu, son condisciple et ensuite son ami, et celle de madame de Châteauroux, sa candidature échoua. M. de Maurepas, qui n'aimait point que l'on accusât plus d'esprit que lui et qui avait essuyé dans le monde la supériorité de Voltaire, s'était ligué avec le théatin Boyer, précepteur du Dauphin, contre leur célèbre adversaire.

Peu de temps après, ce ministre fut obligé de recourir au talent qu'il persécutait. Il sentit combien l'alliance du roi de Prusse était nécessaire à la France ; il imagina donc que Voltaire pouvait déterminer ce prince à l'ac-

cepter. Le poète fut chargé de cette négociation, mais en secret. On convint que les persécutions de Boyer seraient le prétexte de ce voyage. Voltaire partit ; Piron l'accabla d'épigrammes et de chansons sur sa disgrâce ; et le théatin alla se plaindre au roi que Voltaire le faisait passer pour un sot dans les cours étrangères. Le roi lui répondit de ne point s'en offenser, que c'était une chose convenue.

Dans cette mission délicate, Voltaire ne réussit pas à nouer une alliance ; mais il rendit quelques services au gouvernement, dont il ne fut point récompensé.

Personne encore, à notre connaissance, ne s'est demandé si Voltaire n'aurait pas mieux fait de décliner cette mission secrète auprès d'un prince qui le traitait depuis des années avec amitié, dont il était même le confident, dont il devenait le commensal, et si cette dissimulation de l'émissaire envers le monarque n'a point été révélée plus tard à Maupertuis, qui s'en serait fait une arme, à Potsdam, contre son trop heureux rival ? La confiance appelle la confiance, et de tous les échecs, celui que l'amour-propre pardonne peut-être le moins aisément, c'est d'être joué. Voltaire avait immensément d'envieux, et au premier rang les Jésuites, corps très-puissant alors, à cent mille oreilles et à cent mille bouches, capable de tout découvrir et de tout divulguer, clairvoyant à l'extrême, et comprenant les ravages que pourrait répandre dans leur prosélytisme un génie de cette trempe, s'il venait à conquérir dans la diplomatie la position qu'il s'était faite dans les lettres. Et par le même canal qui apporta à la connaissance de Boyer les plaisanteries que Voltaire répandait sur lui dans les cours d'Allemagne, n'aurait-on pas pu porter à la connaissance de Maupertuis la duplicité de Voltaire envers Frédéric ? D'autre part, M. de Maurepas, confident de Voltaire à la cour de Berlin, complice de Boyer contre Voltaire à l'Académie, et l'ennemi perpétuel du poète tout à la fois, était bien capable de méditer cette mission secrète du philosophe, ou du moins de l'exploiter après son insuccès, pour brouiller les deux amis et satisfaire ses mesquines passions contre deux supériorités qui faisaient obstacle, l'une à sa vanité, l'autre à son ambition.

Quoi qu'il en soit, sous le ministère du marquis d'Argenson, qui mérite d'être compté dans le petit nombre des gens en place qui ont véritablement aimé la philosophie, Voltaire fut employé à rédiger des manifestes, des déclarations, des dépêches qui pouvaient exiger dans le style de la correction, de la noblesse et de la mesure.

X

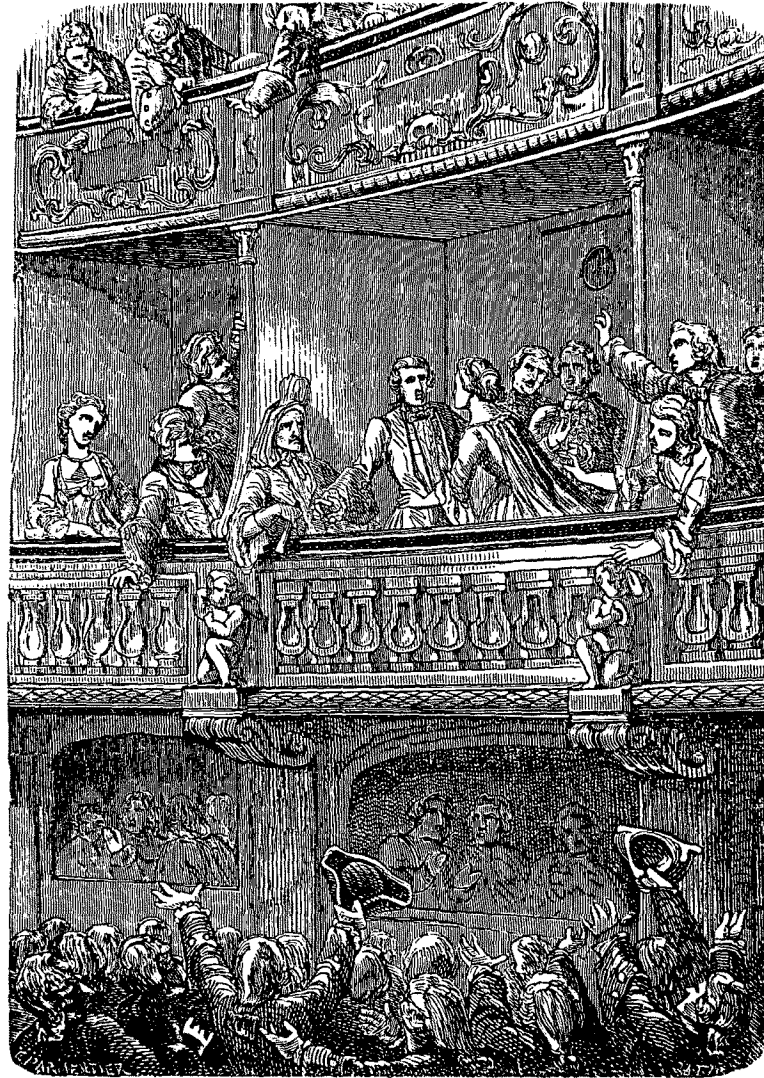
Il eut un appui plus puissant dans la marquise de Pompadour, avec laquelle il avait été lié, alors qu'elle n'était encore que dame d'Étiolles. Elle le chargea de composer une petite pièce pour le mariage du Dauphin. Il écrivit la *Princesse de Navarre*, ouvrage rempli d'une galanterie noble et touchante. Une charge de gentilhomme de la chambre, le titre d'historiographe de France, et une pension de 1,500 francs, qu'il ne daigna

jamais touché, furent la récompense de ce travail. C'est à cette occasion qu'il improvisa ce sixain :

Mon Henri IV et ma Zaïre,
Et mon Américaine Alzire,
Ne m'ont jamais valu un seul regard du roi.
J'eus beaucoup d'ennemis, avec fort peu de gloire;
Les honneurs et les biens pleuvent enfin sur moi,
Pour une farce de la foire.

On a beaucoup critiqué cette liaison de Voltaire avec madame de Pompadour, et ses déférences pour cette

vait pas plus s'en affranchir envers la trop fameuse marquise qu'envers les autres personnages du temps, sans se condamner à une retraite absolue du monde, qui eût été un véritable malheur pour l'humanité. Car qu'était surtout Voltaire, quelle était sa mission? Voltaire était essentiellement réformateur, plus réformateur que poète. Il s'était imposé la tâche de détruire les préjugés religieux et politiques, et pour les combattre, il devait les connaître et les bien étudier. Or pour cela il fallait pénétrer dans leurs réduits dorés, prendre leur langage,



Voltaire à la représentation de *Mérope*. (Page 257, col. 1.)

ex-demoiselle Poisson. Mais tant de circonstances atténuantes plaident en faveur du philosophe, qu'il nous semble impossible de prononcer un blâme contre lui. Il est bien entendu qu'il ne s'agit point de relations sentimentales plus ou moins improbables; nous nous sommes suffisamment expliqué plus haut sur la convenance morale du mariage, à laquelle les esprits supérieurs, plus que les autres, sont tenus. Mais nos législateurs modernes et le public, à leur exemple, ne trouvent rien à reprendre à cet état des mœurs, et nous nous garderons bien de dissérer ici un aussi grave sujet... Quant à ses condescendances d'homme poli, Voltaire ne pou-

observer leurs formules, et jusqu'à leurs génuflexions et leurs caprices : en un mot, vivre de leur vie; car, qui veut la fin veut les moyens. Voltaire était identiquement dans la situation du médecin : il doit non-seulement pénétrer dans les lieux pestilentiels, mais il doit s'y faire bien accueillir; ou dans le cas d'un explorateur qui veut décrire les coutumes d'un pays. Disons au contraire à sa louange qu'il se retira le plus tôt qu'il put de ce milieu, alors précisément qu'il lui aurait été si facile de s'y maintenir, si son aversion pour la courtoisane, pour le mal, sous quelques formes qu'il se produisit, ne l'en eût éloigné. Cette liaison d'ailleurs ne fut pas de longue

durée. Le philosophe perçait malgré lui sous le jabot à dentelles du chambellan. La marquise s'en aperçut bientôt et affecta de manifester pour le talent de Crébillon un enthousiasme sans égal, qui décelait son dépit.

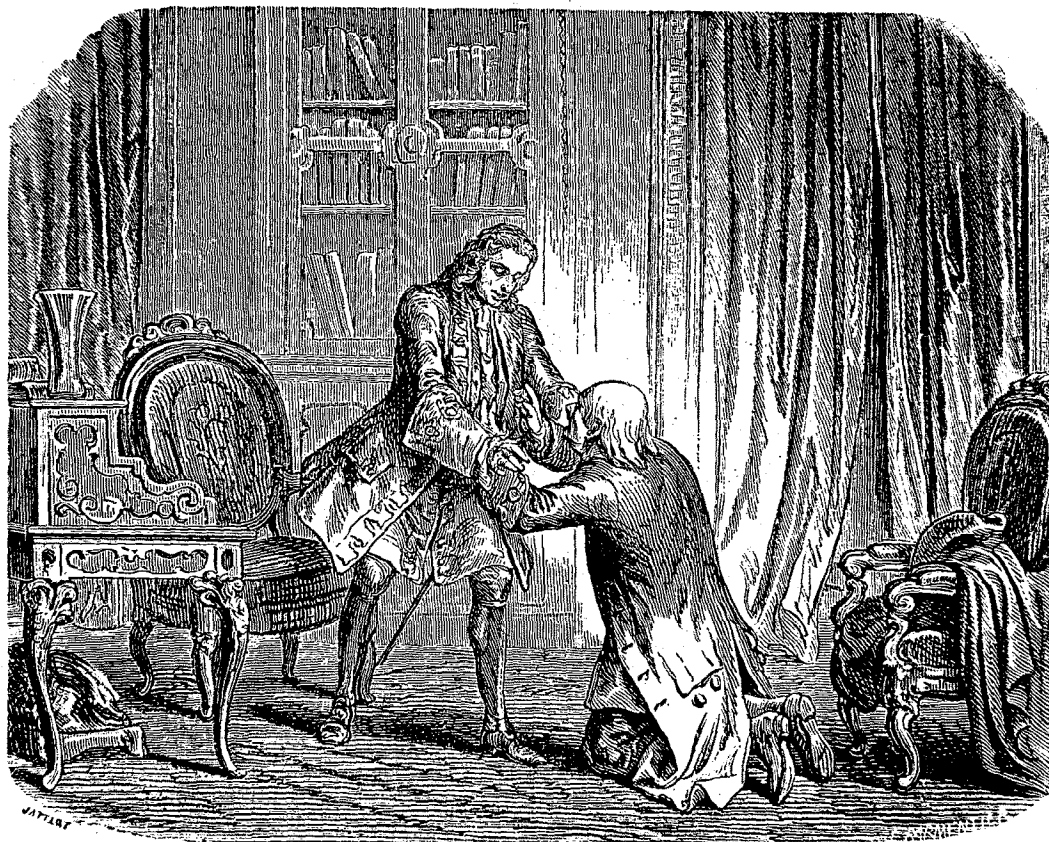
Voltaire retourna à Cirey et bientôt se rendit à la cour aimable de cet excellent Stanislas, qui avait souvent souhaité d'avoir chez lui madame Du Châtelet et Voltaire. Notre philosophe menait à Lunéville une vie occupée et paisible, lorsque le plus grand des malheurs qui pût l'atteindre le frappa : il y perdit son amie. Le roi vint consoler Voltaire dans son appartement et pleurer avec lui.

Cette perte le ramena à Paris. Il s'y livra au travail

Voltaire ne put s'empêcher de crier au parterre : « Courage, Athéniens, c'est du Sophocle ! » D'insipides amours déparent l'*Électre* de Crébillon.

Enfin la *Sémiramis* de Crébillon avait été oubliée dès son apparition. Dans celle de Voltaire, la pureté du style, la conception majestueuse du sujet, la beauté du spectacle, le grand intérêt de plusieurs scènes, triomphèrent de l'envie et des cabales. Mais on ne rendit justice que longtemps après à *Oreste* et à *Rome sauvée*.

Il fit ces trois pièces à Sceaux, chez la duchesse du Maine, et dédia *Sémiramis* à un cardinal, par la même tactique qui l'avait déjà porté à dédier un autre ouvrage au pape.



Sirven se réfugiant près de Voltaire. (Page 293, col. 1.)

pour dissiper sa douleur, et, jaloux de venger sa renommée des préférences que l'on prodiguait à son rival, il voulut forcer la mauvaise foi à les mettre l'un et l'autre à leur véritable place, en donnant *Sémiramis*, *Oreste* et *Rome sauvée*, trois sujets que Crébillon avait traités.

Plusieurs critiques considèrent la *Rome sauvée* de Voltaire comme un chef-d'œuvre de style et de raison, tandis que la pièce correspondante de Crébillon, *Catiline*, leur paraît mal conduite et d'une versification bien inférieure.

L'*Oreste* de Voltaire est une imitation des anciens. L'art français s'efface dans cette pièce pour laisser passer l'art attique. Aussi quand, malgré les cabales, ces beautés de tous les temps, transportées sur notre scène par un esprit digne de servir d'interprète au plus éloquent des poètes grecs, forcèrent les applaudissements,

XI

La gloire croissante de Voltaire augmentait autour de lui la foule des envieux : hommes de lettres qu'il éclipsait, hommes d'État qu'il inquiétait par ses doctrines, hommes d'Église dont il combattait l'excessive et dangereuse influence sur l'esprit public. Sa position n'était plus tenable. C'est alors qu'il accepta enfin le titre de chambellan, la grand'croix de l'ordre du Mérite, et une pension de vingt mille livres du roi de Prusse. Voltaire partit donc se fixer à Berlin, et ce même Louis XV qui feignait de le dédaigner, cette même cour où il n'éprouvait que des désagréments, furent offensés de cet abandon. On ne vit plus que la perte d'un homme qui honorait la France, et la honte de l'avoir forcé à chercher ailleurs un asile.

Il jouissait en Prusse d'une grande liberté, corrigeait les vers du roi et lui enseignait les secrets de l'art d'écrire; soupait avec lui dans l'intimité, travaillait à ses propres ouvrages, et s'y trouvait si heureux et si reconnaissant, qu'il appelait le château royal le palais d'Alcine.

Mais l'enchantement fut trop tôt dissipé. La supériorité de Voltaire souleva, parmi les gens de lettres que Frédéric avait réunis à sa cour, les mêmes passions qu'à Paris. Néanmoins un penchant réciproque rapprochait le monarque et le philosophe. Le roi disait, longtemps après leur séparation, que jamais il n'avait vu d'homme aussi aimable que Voltaire; et le poète, malgré son ressentiment, qui jamais ne s'éteignit complètement, avouait que, quand Frédéric le voulait, il était le plus charmant des hommes. Des âmes charitables avaient semé la brouille entre les deux amis, et voici comment elles amenèrent leur rupture. Maupertuis, président de l'académie de Berlin, avait offensé Voltaire; celui-ci lui décocha la diatribe du *Docteur Akakia* et voua son ennemi à un ridicule éternel. Le roi rit, mais jaloux de l'atteinte portée à son autorité, dans la personne du chef de son académie, il fit brûler cette plaisanterie par le bourreau. Voltaire, outragé, lui renvoya sa croix, sa clef de chambellan et le brevet de sa pension, avec ces quatre vers :

Je les reçus avec tendresse,
Je les renvoie avec douleur,
Comme un amant jaloux, dans sa mauvaise humeur,
Rend le portrait de sa maîtresse.

Le roi lui retourna ces *magnifiques bagatelles*, comme Voltaire les appelait, et ils se réconcilièrent.

Mais le chagrin qu'avait ressenti le poète de cette rupture l'avait dégoûté de la Prusse. Sous prétexte de santé, il demanda au roi et obtint de rentrer en France. Il partit donc pour Plombières par la voie de Leipzig, où il s'arrêta quelques jours pour se reposer. Ce fut alors qu'il reçut un cartel de Maupertuis, qui n'eut d'autre effet que d'ouvrir une nouvelle source aux intarissables plaisanteries de Voltaire. De Leipzig, il se rendit en visite chez la duchesse de Saxe-Gotha, qui cultivait les lettres et encourageait la philosophie; il y fut accueilli avec la plus grande distinction et composa pour elle les *Annales de l'Empire*.

A peine était-il arrivé à Francfort qu'il y subit la plus cruelle avanie de la part d'un commissaire prussien, agissant au nom de Frédéric. Voltaire y fut étroitement gardé durant trois semaines, un satellite dans sa chambre et plusieurs sur ses pas. Sa croix, sa clef, les faveurs de Frédéric lui furent enlevés. Madame Denis, sa nièce, qui était venue à sa rencontre, partagea les mêmes outrages. Il y a dans tout ce traitement quelque chose de si incompréhensible, que ce serait peut-être le lieu de se demander encore si Voltaire n'aurait pas été trahi par M. de Maupas. Il est d'ailleurs inqualifiable qu'une ville qui se disait libre et indépendante laissât un monarque voisin exercer de telles vexations au milieu de ses murs. Mais la liberté et l'indépendance ne sont jamais

pour les faibles que de vains hochets, aux yeux des despotes.

Il n'avait publié à Berlin que le *Siècle de Louis XIV*, qui fut longtemps le seul ouvrage un peu véridique que l'on put lire sur cette époque. Un biographe de Voltaire l'excuse d'avoir parlé d'après l'opinion des hommes les plus éclairés du temps, et non d'après les lumières, qui n'existaient pas encore. Le biographe fait ici une erreur; les lumières existaient déjà dans les œuvres des publicistes, mais elles étaient cultivées par un si petit nombre de lettrés et si peu répandues, qu'un certain abbé de Sienne, à l'imitation d'Améric Vespuce, se fit passer en Italie pour le créateur de l'économie politique, plusieurs années après les publications de nos premiers économistes, dont il ne faisait que propager servilement les doctrines, avec l'ivraie qu'elles renfermaient encore.

Les esclaves par état et par caractère furent indignés qu'un Français eût osé trouver des faiblesses dans Louis XIV. Les gens à préjugés furent scandalisés qu'il eût parlé avec liberté des fautes des généraux et des défauts des grands écrivains. D'autres, avec plus de justice, lui reprochaient trop d'indulgence.

XII

Voltaire alors passa près de deux années en Alsace, pendant lesquelles il publia ses *Annales de l'Empire*, excellent abrégé chronologique qu'on peut lire sans ennui, parce qu'il est écrit en style rapide et rempli de considérations philosophiques exprimées avec énergie. Malheureusement les Jésuites tentèrent de le convertir, et ne pouvant l'amener à résipiscence, ils répandirent contre lui leurs poisons accoutumés. N'ayant pu obtenir l'assurance qu'on le laisserait vivre paisible à Paris, et se trouvant sans asile dans sa patrie, il se détermina d'aller aux eaux d'Aix, en Savoie. A son passage à Lyon, le peuple, enivré de la joie de le posséder, joua ses pièces en sa présence et lui décerna pour la première fois ces honneurs, sublime récompense que l'enthousiasme public rend au génie.

Il dut passer par Genève, pour consulter le célèbre Tronchin. La beauté du pays, certaine liberté de conscience et d'imprimerie moins limitée qu'en France, ne lui firent pas considérer cette ville comme un séjour bien sûr, mais l'invitèrent pourtant à s'y fixer. En même temps il s'assura un refuge à Tournay, puis à Ferney, sur le territoire français, contre la persécution des enfants de Calvin. Il avait ainsi un pied sur l'un et sur l'autre État.

A tant de brillantes et solides qualités, Voltaire, tout en poursuivant ses utiles travaux dans la retraite, ajouta celle plus brillante encore de se vouer à la défense énergique des victimes du machiavélisme et du fanatisme; et plus d'une fois il eut la gloire d'arracher d'honorables martyrs à une mort ignominieuse ou de faire réhabiliter leur mémoire.

Il faut avoir appartenu à l'opposition libérale et avoir eu l'honneur d'attirer sur soi l'attention d'un gouvernement arbitraire, pour se faire une juste idée de la pro-

fonde indigence morale du plus grand nombre des fonctionnaires sous un pareil régime.

C'est ainsi qu'indigné de voir le ministère anglais poursuivre la mort du malheureux Bing, il employa tous les moyens que le génie de la pitié put lui inspirer et, seul, éleva la voix contre l'injustice.

Le premier ouvrage qui sortit de sa nouvelle retraite fut *l'Orphelin de la Chine*, tragédie composée pendant son séjour en Alsace, et dans laquelle se font admirer ces pensées si méconnues et si philosophiques :

La nature et l'hymen, voilà les lois premières,
Les devoirs, les liens des nations entières :
Ces lois viennent des dieux, le reste est des humains.

Ces vers furent applaudis avec transport, et Voltaire eut la satisfaction d'avoir vengé la nature. Cette pièce montre le triomphe de la vertu sur la force, et celui des lois sur les armes.

Le repos de Voltaire fut bientôt troublé par la publication dénaturée de quelques passages de son poème *la Pucelle*, dont l'ex-capucin Maubert et La Beaumelle s'étaient faits les principaux falsificateurs. Mais la perfidie de ces éditeurs les servit mal. Cette infidélité l'obligea d'achever ce poème, auquel il ne pensait plus, et où la vérité prend le ton d'une gaieté satirique et voluptueuse, que l'auteur de *Mahomet* ne craignit plus d'avouer.

Deux ouvrages bien différents de *la Pucelle* parurent vers le même temps : *la Loi naturelle* et *la Destruction de Lisbonne*. Dans le premier, l'auteur affirme que la morale, dont la raison révèle les principes à tous les hommes et à laquelle le remords stimule d'obéir, est la seule loi qu'un Dieu, père commun de l'humanité, ait pu nous donner, et qu'il n'existe et ne doit exister d'autre religion. Ce poème, le plus bel hommage que l'esprit de l'homme ait rendu au Créateur, excita la colère des dévots, qui l'appelaient *la Religion naturelle*, quoiqu'il n'y fût parlé de religion que pour combattre l'intolérance. Il fut néanmoins brûlé par le Parlement de Paris.

Dans le poème sur *la Destruction de Lisbonne*, Voltaire s'abandonne aux sentiments de terreur que cette catastrophe lui inspire et combat les froides et puériles maximes des sectateurs de l'optimisme avec l'indignation d'un penseur profondément sensible aux maux de ses semblables.

Puis il publia *Candide*, un de ces gracieux romans philosophiques qu'il composa pour vulgariser les vérités abstraites, qu'une autre forme eût rendues moins attrayantes pour l'universalité des lecteurs.

Une traduction libre de *l'Ecclésiaste* et d'une partie du *Cantique des Cantiques* suivit de près cette publication. Voltaire avait voulu essayer si son talent se plierait à ce genre de littérature. Les dévots s'imaginèrent qu'il n'avait voulu que parodier et crièrent au scandale. Ses traductions furent brûlées, quoiqu'elles fussent moins indécentes que l'original sacré.

XIII

Ce fut en 1757 que parut la première édition de ses œuvres, vraiment faite sous ses yeux, et dans laquelle figure son immortel *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, espèce d'histoire universelle fort bien faite, et qui commence où Bossuet avait arrêté la sienne, au règne de Charlemagne, et s'étend jusqu'à Louis XV. C'était pour réconcilier madame Du Châtelet avec l'étude de l'histoire qu'il avait entrepris ce travail immense, qui le força de se livrer à des recherches d'érudition que l'on aurait cru incompatibles avec la vivacité de son imagination. Mais l'idée d'être utile le soutenant, Voltaire y rompt ouvertement avec la lourdeur et la pédanterie familières aux historiens de son temps. Le cachet de son talent est de tout égayer, de rendre tous ses écrits agréables. Ils seront toujours, pour les hommes qui aiment à exercer leur raison, une lecture de prédilection.

Cet ouvrage plaça Voltaire dans la classe des historiens originaux. Hume, Robertson, Gibbon, Warten, en Angleterre, peuvent, à quelques égards, être considérés comme sortis de son école.

Cette même année fut l'époque d'une réconciliation définitive entre Voltaire et son royal disciple. Vaincu par les Autrichiens et menacé par une armée française, Frédéric n'avait d'autre ressource, pour sauver sa gloire, que de s'anéantir sous les ruines de la monarchie qu'il avait fondée, ou de la sauver par une éclatante victoire. Mais sa sœur, la margrave de Baveith, l'aimant tendrement, songea pour lui à une alliance avec le cabinet de Versailles, et recourut confidentiellement à Voltaire, qui essaya d'entamer des négociations d'abord auprès du cardinal de Tencin. Ce personnage entretenait avec Louis XV une correspondance particulière, et avec M. de Choiseul, qui voulut bien y prêter l'oreille, mais ne put réussir à se faire écouter du roi, ou plutôt de la marquise de Pompadour, car elle gardait un mauvais souvenir de quelques vers décochés à son adresse par l'Apollon couronné.

En ce moment, Diderot et d'Alembert s'occupaient avec ardeur de la publication de *l'Encyclopédie*. Voltaire adhéra pleinement à ce projet et leur donna quelques articles de littérature et de philosophie. Un ouvrage où l'on parlait avec franchise et vérité de toutes choses, de morale et de théologie, de législation, de jurisprudence et d'économie publique, devait soulever une insurrection générale des préjugés. Elle succomba ; on fut obligé d'en achever l'impression en secret. Mais la persécution ne cessa point avec la proscription de l'ouvrage ; les principaux rédacteurs et leurs amis, désignés sous les noms de *philosophes* et d'*encyclopédistes*, qui devenaient des injures dans la langue des ennemis de la raison, furent obligés de se réunir pour faire tête à la persécution, et Voltaire se trouva naturellement leur chef par son âge, par sa célébrité, son zèle et son génie. Cette persécution rallia sous son étendard bon nombre d'hommes de mérite que, peut-être, dans la quiétude, sa supériorité aurait retenus à l'écart de lui ; et l'enthousiasme des lettrés prit enfin la place de leur ancienne

injustice. Il sentait avec joie la reconnaissance tempérer l'amertume de son apostolat.

C'est en 1760 que cette polémique fut la plus vive. Le Franc de Pompignan, Fréron l'ex-jésuite comme Desfontaine, Crébillon et Palissot, flanqués de la marquise de Pompadour, combattaient au premier rang. Voltaire se réveille au bruit de la fusillade et riposte par une foule de plaisanteries qui se succèdent avec une éblouissante rapidité : *le Pauvre Diable, le Russe à Paris, la Vanité*, etc. Le Franc de Pompignan, écrasé sous le ridicule, a la douleur, en se retirant, d'entendre répéter par son royal protecteur ce mot si terrible :

« Et l'ami Pompignan pense être quelque chose. »

famille infortunée de la victime, s'enquiert et se convainc que, dans un événement de ce genre, jamais un tel concours de circonstances n'avait plus éloigné les soupçons d'un crime, plus fortifié les raisons de croire à un suicide. Il excite le zèle des avocats, soutient leur courage par ses lettres, intéresse à la cause de l'humanité l'âme naturellement sensible du duc de Choiseul, répand des écrits courts, à la portée de tous, séduisants par le style, et propres à exciter tantôt la pitié, tantôt l'indignation publique, si aveugle et si prompt à se calmer dans une nation, alors comme aujourd'hui, si étrangère à ses droits et à ses devoirs sociaux. En plaidant la cause de Calas, il soutenait celle de la tolérance. L'arrêt de Toulouse fut cassé, Calas déclaré innocent, sa mémoire



Voltaire soupant avec le roi Frédéric. (Page 290, col. 1.)

Fréron, livré dans *l'Écossaise* au mépris du parterre, ne se releva point. D'autres ennemis moins acharnés étaient également restés sur le carreau.

Voltaire, triomphant au milieu de ces victimes immolées à la raison et à sa gloire, envoya au théâtre, à soixante ans, le chef-d'œuvre de *Tancrède*.

Dans cette même année 1760, il apprend qu'une petite-nièce de Corneille languissait dans un état indigne de son nom. « C'est le devoir d'un soldat de secourir la fille de son général, » s'écrie-t-il. Il la recueille à Ferney et lui prépare, pour corbeille de mariage, une édition des œuvres de son oncle, enrichies d'un remarquable commentaire.

Cependant, occupé de continuer la guerre heureuse qu'il faisait aux préjugés, le bruit se répand que Calas, vieillard infirme, accusé d'avoir pendu son fils, par la crainte de voir cet enfant embrasser la religion catholique, est mort sur la roue. Voltaire, sollicité par la

réhabilitée, et le tort porté à la fortune de cette famille, aussi respectable que malheureuse, fut réparé par le trésor. Le misérable président du tribunal, qui avait favorisé cet assassinat juridique, instruit des applaudissements donnés par la France et l'Europe entière à cet arrêt de réhabilitation, succomba sous le poids de la honte et du remords : il perdit la raison et la vie. Le vengeur de Calas fut tellement aimé du peuple, qu'un jour qu'il passait sur le Pont-Royal, la foule l'entoura avec les plus grandes marques de respect.

Voltaire, par sa magnanimité, augmentait le nombre de ses amis. Au groupe des encyclopédistes se joignirent tous ceux que l'injustice et la cruauté révoltent. Peu de temps après, le reproche calomnieux qui avait conduit Calas au supplice se renouvelle avec une recrudescence de fureur. Une jeune fille de la même province, qui avait été enlevée à sa famille et enfermée dans un couvent, fut retrouvée dans un puits. Le prêtre qui avait sollicité

la lettre de cachet, les religieuses qui avaient usé avec barbarie du pouvoir que cette lettre leur donnait, pouvaient sans doute mériter une punition. Mais le fanatisme voulait une revanche, et c'est sur le père de la victime qu'il voulait encore la faire retomber. Sirven eut heureusement la prudence de se sauver, et, condamné à mort par contumace, courut chercher un refuge près du philanthrope.

A la suite de ces événements lamentables, le parti de la tolérance était devenu puissant à Toulouse. En peu d'années, les ouvrages de Voltaire y avaient transformé les esprits. Il avait des disciples dans le Parlement. On n'avait plaint Calas qu'avec une terreur muette; Sirven eut des protecteurs déclarés qui l'emportèrent sur le parti des pénitents, et Sirven fut sauvé.

ministres, les grands de tous les pays lui confiaient leurs craintes, leurs espérances et leurs projets sur l'avenir de la France. Il avait formé, dans l'Europe entière, une ligue tacite contre l'obscurantisme, dont le cri de ralliement était : *Raison et Tolérance!*

XIV

En 1776, un arrêt frappa l'Europe de stupeur. Un crucifix de bois, placé sur le pont d'Abbeville, fut dégradé pendant la nuit. Le peuple, exaspéré par les fanatiques, accusa de ce sacrilège le jeune chevalier La Barre, à peine âgé de dix-sept ans; et le tribunal d'Abbeville le condamna à une mort dont l'horreur



Voltaire sur le Pont-Royal. (Page 292, col. 2.)

Les jésuites, irrités par ces défaites successives, semblaient avoir perdu toute réserve. Ils s'étaient emparés du bien d'une famille de gentilshommes, que leur pauvreté empêchait d'y rentrer. Voltaire leur en fournit les moyens. Cet événement précéda de très-près la destruction de leur ordre. L'encyclopédiste se réjouit de la disparition d'une compagnie, favorable aux lettres, il est vrai, mais ennemie de la raison, et qui eût voulu étouffer les talents ou les attirer dans son sein pour les corrompre et les employer à maintenir l'obscurantisme du peuple au profit d'une aristocratie spoliatrice, vaine et oisive.

Aux injures des fanatiques, Voltaire opposait aussi les témoignages d'estime que les souverains se faisaient honneur de lui donner. L'impératrice de Russie, le roi de Prusse, ceux de Pologne, de Danemark et de Suède, lisaient ses ouvrages, désiraient ses éloges et le secondaient quelquefois dans sa croisade humanitaire. Les

effrayerait l'imagination d'un cannibale. Cette horrible sentence fut exécutée; et cependant les accusations étaient aussi ridicules que le supplice fut atroce. On lui arracha la langue après qu'il eut subi la question, puis on lui trancha la tête. Plusieurs ouvrages imprimés de Voltaire instruisirent le monde de cet assassinat, et les juges d'Abbeville, effrayés de cette démonstration terrible, qui les arrachait à l'obscurité pour les livrer à une honteuse renommée, expièrent, au grand jour de la publicité, leur odieux fanatisme.

Pendant douze années que Voltaire survécut à cette injustice, il ne perdit point l'espérance d'en obtenir la réparation; mais il ne put avoir la consolation de réussir. La crainte de blesser le Parlement de Paris l'emporta dans l'esprit du roi sur l'amour de la justice. Les gouvernements ne savent pas assez quelle considération leur donnent, et auprès du peuple qui les observe, et

parmi les nations étrangères, ces actes courageux d'une justice particulière, quoique tardive !

Dans la même année, le supplice du comte de Lally, général écossais au service de la France, accusé d'avoir livré Pondichéry aux Anglais, éveilla derechef l'indignation de Voltaire; et lorsqu'après douze ans d'efforts incessants, il eut la joie d'apprendre que l'arrêt venait d'être cassé, il écrivit de son lit de souffrance au fils de la victime : *Je meurs content !*

Si Voltaire ne put obtenir justice pour la mémoire de l'infortuné La Barre, s'il ne put rouvrir les portes de la patrie au jeune d'Étallonde, son prétendu complice, qui s'était prudemment enfui en Allemagne, du moins Voltaire eut encore le bonheur de sauver la femme de Montbailli. Cet infortuné, faussement accusé d'un parricide, venait de périr sur la roue. Sa femme, condamnée à mort, supposa une grossesse et eut le bonheur d'obtenir un sursis, pendant lequel Voltaire fit reviser le procès et constater l'innocence de cette accusée.

Une dernière occasion s'offrit à lui de venger l'humanité opprimée. La servitude, solennellement abolie en France par Louis le Hutin, subsistait encore sous Louis XV dans plusieurs provinces, et plus rigoureuse qu'ailleurs sur le territoire du couvent de Saint-Claude. Ces populations souffraient sans oser se plaindre. Enfin, elles apprirent qu'au pied du mont Jura existait un vieillard, dont la voix puissante avait plus d'une fois rempli la France de la plainte des opprimés et dont le nom seul irritait la tyrannie jusque dans ses palais. Ils lui dépeignirent leurs souffrances, et l'Europe connut bientôt les usurpations et la dureté de ces prêtres qui osaient se dire les disciples d'un Dieu humain, alors qu'ils faisaient gémir leurs frères sous le joug du plus dur esclavage. Et il obtint encore, mais à travers mille difficultés, en 1778, qu'ils pussent recouvrer leur liberté, en quittant le territoire de l'abbaye.

Cependant Voltaire était parvenu à un âge avancé. Son génie baissait avec ses forces. Incapable de souffrir le repos, il continuait à s'adonner aux divers genres qu'il avait cultivés et même il en embrassait de nouveaux. Ses dernières tragédies n'arrachent plus les applaudissements, il est vrai; sa poésie est moins brillante, le ton en est moins soutenu, le style moins correct; mais, en revanche, on trouve plus de simplicité, de vivacité et une philosophie plus familière et non moins piquante.

C'est alors qu'il donne sa *Philosophie de l'histoire*, qu'il perfectionne son *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* et son *Siècle de Louis XIV* auquel il ajoute le *Siècle de Louis XV*, histoire incomplète mais exacte de ce règne, et où l'on trouve toute la vérité que l'on peut espérer dans un récit qui ne doit être ni une dénonciation, ni un libelle.

Enfin il entreprend de résumer, sous forme de *Dictionnaire philosophique*, les réflexions qu'il jugeait les plus utiles de répandre sur l'universalité des connaissances humaines, et il le fait avec un charme dont lui seul jusqu'ici a connu le secret.

Cependant Louis XV mourut. Ce ne fut pas grâce au monarque que la raison avait fait sous son règne des progrès rapides; et Voltaire, qui en avait été le plus

fervent apôtre, était devenu l'objet de la haine royale. Cependant le prince respectait en lui la gloire la plus brillante de la France, et il ne voyait pas sans orgueil l'admiration du monde placer un de ses sujets au premier rang des hommes illustres.

L'arrivée, sous le nouveau règne, de Turgot au ministère fit concevoir à notre poète des espérances qu'il n'avait osé former jusqu'ici. Il connaissait ce génie vaste et profond qui avait adopté des principes sages, selon lesquels il dirigeait sa conduite, et pour qui les plus grandes places n'étaient qu'un moyen d'exécuter ses vues salutaires. Il savait qu'affranchi de tous préjugés, M. Turgot regardait la liberté de penser et d'écrire comme un droit naturel à chaque citoyen, un droit des nations entières, le plus utile aux progrès de la raison, cette base infaillible du bonheur des hommes.

Voltaire vit donc enfin, dans la nomination de M. Turgot, l'aurore d'un régime de vérité et de raison. Cependant, de toutes les tentatives qu'il fit auprès du ministère en faveur de l'humanité, le seul avantage qu'il put obtenir fut de soustraire le pays de Gex à la tyrannie de l'impôt des fermiers généraux, parce que toutes ses tentatives avaient pour objet des réformes étrangères au ministre des finances; et cette supériorité de lumières et de vertu, que M. Turgot ne pouvait cacher, lui avait fait de tous ses collègues et de la foule des intrigants subalternes, autant d'ennemis qui s'acharnaient à contrecarrer ses vues justes et bienfaisantes.

Voltaire perdit, à la chute du ministère Turgot, les espérances qu'il avait conçues pour la destruction des préjugés, de l'intolérance et de la superstition. Ceux qui lui ont reproché l'usage qu'il avait fait, trop souvent peut-être, de la louange pour adoucir les hommes puissants et les amener à participer à ses bonnes actions, peuvent comparer ces écrits de complaisance à l'*Épître à un homme*, qu'il adressait à M. Turgot au moment de sa disgrâce. Ils distingueront alors l'admiration sentie de ce qui n'est que compliment d'usage, et ce qui vient de l'âme de ce qui n'est qu'un jeu de l'imagination. Ils verront que Voltaire avait une si pauvre opinion des gens en place de son temps, qu'il les traitait comme on traite des coquettes : on prodigue à toutes à peu près les mêmes protestations, et le ton seul distingue ce que l'on sent, ce que l'on accorde à la vertu, de ce que l'on prodigue à leurs faiblesses.

XV

Depuis longtemps, Voltaire désirait revoir sa patrie. Ce sentiment nous reste fidèle jusqu'au dernier jour. Tant de souvenirs aimables et puissants nous rattachent à notre berceau, à nos condisciples, à nos concitoyens. M. de Villette venait d'épouser une demoiselle noble du pays de Gex, que sa famille avait confiée à madame Denis. Voltaire les accompagna à Paris, poussé encore par le désir de faire jouer devant lui la tragédie d'*Irène*, qu'il venait d'achever. Le secret avait été gardé; l'envie n'avait pas encore eu le temps de préparer ses poisons, et l'enthousiasme public ne permit

plus à la cabale d'en improviser et de les répandre. Une foule d'hommes et de femmes de tous les rangs et de toutes les professions, dont il avait guéri les préjugés et qui lui devaient leur instruction morale, brûlaient du désir de voir le grand homme qui captivait la renommée, depuis près de soixante ans. L'enthousiasme avait passé dans toutes les classes du peuple; et le ministère et l'orgueil épiscopal furent obligés de respecter l'idole de la nation. L'Académie, qui ne l'avait élu qu'à cinquante-deux ans, lui prodigua les honneurs et l'accueillit moins comme un égal que comme le souverain de l'empire des lettres; et il n'est pas jusqu'aux fils de cette vieille noblesse qui, l'ayant vu avec déplaisir vivre sans bassesses dans leur société, briguaient alors l'honneur de lui être présentés et de se ranger parmi ses adeptes.

Mais c'est au théâtre qu'il devait recevoir les plus grands honneurs. Il assista à la troisième représentation d'*Irène*. Lui seul attirait les regards. Son buste fut couronné sur la scène, au milieu des applaudissements et des larmes de l'attendrissement général. Il fut obligé, pour sortir, de percer la foule entassée sur son passage. Affaibli, se soutenant à peine, les gardes que l'on avait préposés pour l'accompagner lui étaient inutiles : chacun le voyant si âgé se disputait la consolation de l'avoir soutenu un instant sur l'escalier.

Les spectateurs, disent ses biographes, le suivirent jusque dans son appartement. Ce n'était pas à sa puissance, c'était au bien qu'il avait fait que s'adressait cet hommage. Un grand poète n'eût recueilli que des applaudissements : les larmes coulaient sur le philosophe qui avait brisé les fers de la raison, sur le philanthrope qui avait défendu la cause de l'humanité. Ces marques de reconnaissance l'émotionnaient profondément; il croyait les hommes meilleurs. *On veut me faire mourir de plaisir!* disait-il.

XVI

En même temps que Voltaire, Paris possédait l'illustre Franklin, qui, dans un autre hémisphère, avait été aussi l'apôtre de la philosophie, de la tolérance. Il avait servi la philosophie par le génie de la physique, comme Voltaire par celui de la poésie. Franklin achevait d'affranchir les vastes contrées de l'Amérique du joug des monarchies européennes, comme Voltaire achevait de délivrer l'Europe des anciens théocrates de l'Orient. Le grand républicain lui présenta son petit-fils. « *Dieu et la liberté!* dit Voltaire en leur souriant, c'est la seule bénédiction qui convienne au fils de M. Franklin. » A une séance de l'Académie les deux héros se revirent; le public les contemplait avec admiration; ils s'embrassèrent au bruit des acclamations unanimes.

Toutes ces visites, ces conversations prolongées, ces ovations fatiguaient extrêmement l'organisme affaibli du vieillard. Voltaire avait quelquefois même recours aux somnifères pour calmer l'activité de son imagination et se procurer un repos nécessaire; et ce remède, employé avec imprudence, avait failli autrefois lui être fatal. Un crachement de sang, causé par les efforts qu'il venait de faire pendant la répétition d'*Irène*, l'avait affaibli

davantage. Privé de sommeil, il voulut s'en procurer quelques heures, pour être en état de soutenir une nouvelle discussion à l'Académie dans l'espoir de lui faire adopter, d'une manière irrévocable, son plan nouveau de *Dictionnaire de la langue française*, contre lequel quelques objections s'étaient élevées; et il se fit apporter de l'opium. Il en prit à plusieurs reprises, se trompa sur les doses ou sur la qualité, avala du laudanum peut-être, et contracta cette fois un vice incurable de vessie. A peine, dans le long intervalle entre cet accident et sa mort, pouvait-il reprendre le fil de ses idées pendant quelques heures et sortir de la léthargie où il était plongé.

Dès sa première attaque, un aumônier des Incurables, l'abbé Gaultier lui avait offert ses services. Voltaire se laissa confesser et déclara qu'il mourait dans la religion catholique où il était né. Grande rumeur dans les deux camps à cette nouvelle, qui édifia moins les dévots qu'elle ne scandalisa les libres penseurs. Mais le curé de Saint-Sulpice, prétendant que le confesseur avait fait là une opération interlope, courut chez son paroissien, cassa l'absolution donnée et reçue, déclara le philosophe hérétique pour cause de confession insuffisante et lui refusa la sépulture. Nouvelles négociations de la part de la famille, nouveau refus. Enfin transaction. Les ministres approuvèrent la convention de transporter le corps de Voltaire dans l'église d'un monastère, dont son neveu était abbé. Il fut donc conduit à Scellières et inhumé en terre sainte. Mais l'archevêque de Paris s'opposa à la célébration du service que l'Académie avait coutume d'accorder à chacun de ses membres. Elle protesta, et depuis lors renonça à cette cérémonie, plus sentimentale que rationnelle. Les esprits éclairés approuvèrent l'Académie. Le ministère, assez honteux de la faiblesse dont il avait fait preuve en ces circonstances, défendit aux journaux de parler des funérailles de Voltaire, et aux comédiens de jouer aucune de ses pièces, croyant apaiser les rumeurs.

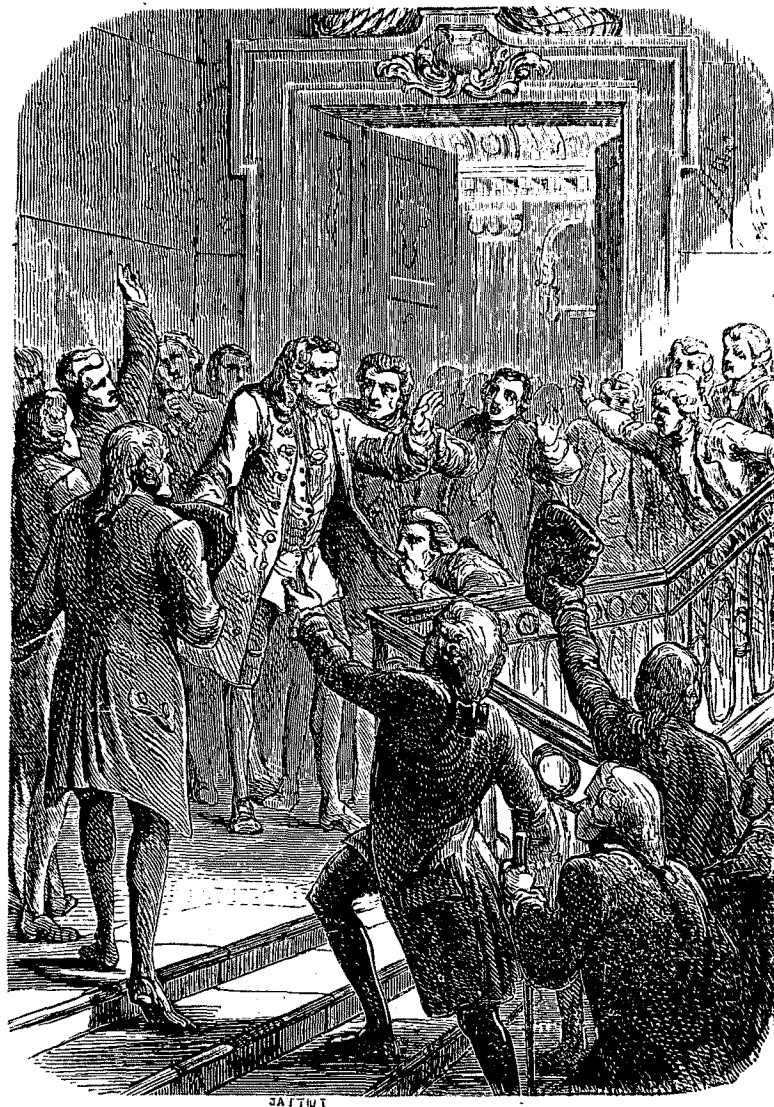
Le roi de Prusse, au contraire, ordonna un service solennel dans l'église catholique de Berlin, auquel assista l'Académie dont Maupertuis était le président; et ce qui était plus flatteur pour la mémoire de Voltaire, Frédéric, dans le camp même où, à la tête de cent cinquante mille combattants, il défendait les droits des princes de l'Empire, écrivit l'éloge de l'homme illustre dont il avait été le disciple et l'ami, et vers lequel un sentiment sincère d'admiration et de regret le ramenait sans cesse.

C'est à Voltaire que nous devons de connaître l'histoire sous un point de vue plus scientifique et littéraire, plus utile que les anciens, et de l'avoir purgée de cette multitude de faits extraordinaires qui la défiguraient. Il a prouvé que les absurdités du polythéisme n'avaient jamais été chez les grands peuples que la religion du vulgaire, et que la croyance en un Dieu unique, commune à l'humanité, n'avait pas eu besoin d'être révélée par des moyens surnaturels. Il nous a démontré enfin la supériorité de la morale sur toutes les religions.

L'erreur et l'ignorance sont la cause unique des maux du genre humain, et les erreurs superstitieuses

sont les plus funestes, parce qu'elles corrompent toutes les sources de la raison, et que leur fatal enthousiasme conduit à commettre le crime sans remords. Plus les hommes seront éclairés, plus ils voudront être libres, et il leur en coûtera moins pour y parvenir. Mais n'avertissons

sur les mêmes sujets, d'attaquer avec acharnement de erreurs méprisables, il répond : que ces erreurs sont dangereuses tant que les hommes n'en sont pas désabusés et que, s'il est moins glorieux de combattre des paralogismes populaires que d'enseigner aux sages des vérités



Les spectateurs le suivirent jusqu'à son appartement. (Page 295, col. 1.)

point les oppresseurs de former une ligue contre la raison ; cachons-leur l'étroite et nécessaire union des lumières et de la liberté, ou plutôt persuadons-nous bien qu'un peuple sans préjugés est bientôt un peuple affranchi.

Et si on reproche à Voltaire de revenir trop souvent

nouvelles, il faut, lorsqu'il s'agit de briser les fers de l'entendement et d'ouvrir un chemin à la vérité, savoir préférer l'utilité à la gloire. C'est ce que nous avons voulu faire en transcrivant les principaux événements de sa vie.

EGMONT VACHIN.

ARCHIMÈDE

287 — 212 (avant J.-C.)

PAR ALEXANDRE JAMET

I

Les annales des peuples sont remplies des hauts faits des conquérants; les historiens se sont complus à nous raconter, jusque dans leurs moindres détails, la vie de ces hommes et les honneurs, quelquefois divins, qu'ils se sont fait accorder par leurs sujets. Nous trouvons, au contraire, peu de renseignements sur ces hommes pleins d'abnégation, ces bienfaiteurs de l'humanité, qui, par la confection des lois ou la découverte des vérités scientifiques, ont développé l'esprit de société et transformé en peuples civilisés ces hordes barbares dont le seul mobile était le vol et le pillage.

Il ne faut pas nous en étonner. « Les hommes, dit Aristote, sont toujours disposés à estimer et à admirer les choses qui sont faites par la puissance humaine, et non celles que la puissance humaine trouve faites; la victoire est l'ouvrage de la force et de l'habileté, au lieu que toute l'intelligence d'un philosophe ou d'un mathématicien n'aboutit qu'à trouver ce qui existe déjà sans elle, puisque les plus belles spéculations se font sur des choses qui existent avant la spéculation. » Ajoutons que parmi ceux à qui s'adressent les écrivains, il y en a peu qui soient capables de juger les travaux de l'esprit, tandis que tout le monde peut écouter et comprendre le récit d'une bataille et les triomphes d'une armée victorieuse.

Faut-il en conclure pour cela la supériorité de l'homme de guerre sur le philosophe, dont toute la vie a été consacrée à l'étude et à la recherche de la vérité? Non, certes. Le résultat des conquêtes a toujours été le pil-



JA ET OT

lage et la destruction des villes, l'établissement du vainqueur dans les foyers du vaincu, jusqu'à ce qu'un autre plus fort vint le chasser à son tour ou l'ensevelir sous des ruines. Tel a été le sort de ces grandes cités de Babylone, de Ninive, de Palmyre. Mais les peuples en étaient-ils plus heureux parce qu'ils obéissaient à Cyrus plutôt qu'à Astyage, à Alexandre plutôt qu'à Darius? Ils continuaient à vivre dans l'ignorance et dans les fatigues d'une vie laborieuse, tandis que les courtisans insatiables s'engraissaient, dans l'oisiveté, de leurs sueurs ou de leurs dépouilles.

Les Lycurgue et les Solon ne commandaient pas chez les Grecs avec le même faste que le grand Roi; ils n'étaient pas trainés sur un char de triomphe par des rois vaincus, mais leur forte discipline formait de rudes soldats, non pas de ces soldats pour qui tout est bon à prendre ou à piller, mais de vrais défenseurs de la patrie, capables de culbuter les armées innombrables des Xercès. Les Thalès, les Pythagore n'éclipsaient personne par leurs richesses; ils allaient modestement étudier en Egypte les restes d'une civilisation que

le despotisme des Pharaons empêchait de s'étendre; mais à leur retour ils créaient la géométrie et l'astronomie, ils semaient dans l'ordre intellectuel les mêmes bienfaits que les législateurs dans l'ordre civil et politique, et les Grecs devenaient, grâce à ces puissants gènes, les instituteurs des générations futures.

Les heureux de la terre n'ont rien négligé pour faire parvenir jusqu'à nous le récit de leurs exploits, et malgré les monuments mensongers élevés par leur vanité, beau-

coup sont ensevelis dans l'oubli. Que nous reste-t-il, même aujourd'hui, de ceux dont le nom a survécu aux bouleversements des empires? Que sont devenus ces gigantesques autels construits par Alexandre sur les bords du Gange? Où sont ces fastueux monuments d'Égypte, ces palais de marbre, ces théâtres, ces cirques qui attestaient la puissance et la richesse des Romains? La main du temps, ou, pour mieux dire, la main de l'homme en a fait justice; ils ont succombé, pour la plupart, sous le bras vengeur d'un Attila ou la modeste pioche d'un paysan, et le nom de ceux qu'ils devaient immortaliser se perd dans la nuit des temps.

La postérité, malgré les apparences, est moins ingrate pour les vrais grands hommes; elle respecte davantage les monuments qu'ils élèvent, non pour la glorification d'un seul, mais pour le bien-être de l'humanité tout entière. Leurs titres de gloire, ce ne sont pas des villes brûlées, des champs dévastés, des peuples traînés en esclavage; ce sont les lois qui ont traversé les révolutions de la terre; ce sont les principes de droit et d'amitié substitués à ceux de la force, et unissant ensemble les peuples que leurs maîtres maintenaient dans un état permanent d'hostilité; ce sont ces inventions dont le développement permet à l'homme de traverser les mers et de tirer du sein de la terre les richesses enfouies pendant des milliers de siècles par la prévoyance du Créateur. Un Socrate peut boire la ciguë, un Archimède peut mourir de la main d'un soldat, un Galilée ou un Papin peuvent être poursuivis par les passions religieuses, un Lavoisier et un Monge être les victimes de la politique; mais l'œuvre de ces hommes ne périt pas, elle se développe au contraire de jour en jour et à l'inverse de celle des conquérants; leur grandeur augmente à mesure que le temps nous éloigne d'eux.

Parmi ces pionniers de la civilisation, une des plus belles figures de l'antiquité est celle d'Archimède, dont le génie inventa plus de machines qu'aucun homme des temps anciens et modernes, et fit faire à la science un pas gigantesque, par la création d'une méthode qui sert de base à la plupart de nos sciences mathématiques.

II

Archimède naquit à Syracuse, 287 ans avant notre ère. Était-il, comme le dit Plutarque, parent des rois de Syracuse, ou, selon le témoignage de Cicéron, était-il d'une famille obscure? Peu importe. La distance qui sépare le pauvre du riche, le roi du dernier de ses sujets, n'est pas appréciable lorsqu'on les compare à des hommes de la taille d'Archimède. Quel que soit le degré de l'échelle sociale où il est né, il n'en est ni plus ni moins grand; il doit toute sa gloire à lui-même. C'est qu'en effet le génie et le travail, et non l'argent ou les honneurs, sont seuls capables de conduire l'esprit à la conception de ces grandes vérités dont la découverte a valu à leur auteur la première place parmi les géomètres de tous les temps.

Archimède n'ayant jamais occupé aucune fonction civile ou militaire, les livres anciens contiennent peu de détails sur sa vie. Un contemporain, Héraclides, un de

ses amis probablement, avait écrit son histoire; malheureusement cet ouvrage a été complètement perdu, et nous connaissons très-peu de chose sur le savant géomètre. Diodore de Sicile nous apprend, mais sans nous dire l'époque, qu'il fit un voyage en Égypte, et nous ignorons complètement s'il fut reçu à cette cour brillante des Ptolémées, qui se faisaient une gloire de s'entourer des hommes les plus remarquables dans les sciences et les arts.

Le génie d'Archimède lui aurait permis, s'il l'avait voulu, de remplir, comme Platon ou Archytas, une des premières places dans sa ville natale, et bien certainement il n'a pas été à l'abri des sollicitations de Hiéron, qui l'estimait au-dessus de tous ses sujets. Mais loin de s'occuper des autres, il s'occupait à peine de lui-même; il aimait les sciences, et en particulier la géométrie, avec tant de passion, qu'il oubliait de boire et de manger. Trainé souvent par force aux bains et aux étuves, dit Plutarque, il traçait des figures de géométrie sur les cendres et des lignes sur son corps enduit d'essence.

Archimède nous apprend lui-même qu'il était en correspondance avec plusieurs amis qui se livraient aussi à l'étude de la géométrie. Dans le traité de l'*Arénaire*, il parle de livres sur l'arithmétique adressés à Zeuxippe; la plupart de ses ouvrages sont adressés à Dosithee, géomètre, avec qui d'abord il avait eu peu de relations, mais qui avait été lié avec Conon, géomètre et astronome, qui vécut pendant longtemps à la cour d'Alexandrie. Voici le début du traité sur la quadrature de la Parabole :

« Archimède à Dosithee, salut.

« Lorsque j'eus appris que Conon, le seul de mes amis qui me restait encore, était mort; que tu étais étroitement lié d'amitié avec lui et très-versé dans la géométrie, je fus grandement affligé de la mort d'un homme qui était mon ami, et qui avait dans les sciences mathématiques une sagacité tout à fait admirable, et je pris la résolution de t'envoyer, comme je l'aurais fait à lui-même, un théorème de géométrie dont personne ne s'était encore occupé, et qu'enfin j'ai voulu examiner, etc., etc. »

Les renseignements nous manquant, ce n'est pas une histoire d'Archimède que nous présentons au lecteur, mais plutôt un exposé de ses sublimes découvertes, dont chacune suffirait pour immortaliser le nom d'un homme.

III

Dans l'exposition des nombreux travaux d'Archimède, nous commencerons par ses recherches en géométrie. Il avait pour cette science une prédilection particulière, et toutes les fois qu'entraîné par un problème il découvrait des horizons inconnus, comme à propos de l'hydrostatique, il faisait immédiatement des applications géométriques de cette nouvelle science.

Il y avait alors en géométrie une lacune considérable. Grâce aux travaux des Thalès, des Pythagore, des Euclide, on connaissait les propriétés des figures planes limitées par des lignes droites et des figures appelées

sections coniques; on savait mesurer la surface d'un triangle, d'un parallélogramme, d'un trapèze; mais on n'avait pas le moyen d'évaluer la surface d'un cercle. De même pour les solides, on savait mesurer le volume d'un prisme, d'une pyramide, mais on ne pouvait comparer à l'unité de mesure le volume d'une sphère, d'un cylindre ou d'un cône. C'est à Archimède que nous devons le moyen de mesurer les surfaces et les volumes de ces corps. Les deux livres intitulés : *De la sphère et du cylindre*, contiennent ses découvertes relatives aux corps ronds.

Ce n'est pas ici le lieu de suivre l'auteur depuis son point de départ jusqu'aux remarquables résultats qu'il a trouvés; qu'il nous suffise de rappeler les principaux de ces théorèmes, qui sont aujourd'hui connus de presque tout le monde.

La circonférence d'un cercle est égale au diamètre de ce cercle multiplié par la fraction $\frac{22}{7}$; la surface du cercle s'obtient en multipliant la circonférence par la moitié du rayon.

On mesure la surface latérale d'un cylindre droit en multipliant la circonférence de la base par la hauteur du cylindre. — La surface latérale du cône s'obtient en multipliant la circonférence de base par la moitié du côté. — La surface d'une sphère est égale au quadruple d'un grand cercle de cette sphère.

Pour avoir le volume d'un cylindre, on multiplie le cercle de base par la hauteur du cylindre, et pour avoir celui d'un cône, on multiplie le cercle de base par le tiers de la hauteur; enfin pour avoir le volume d'une sphère, on multiplie par le tiers du rayon la surface de cette sphère.

Il résulte des propositions qui précèdent une propriété assez remarquable de la sphère et du cylindre. Supposons une sphère inscrite dans un cylindre, c'est-à-dire enveloppée de toutes parts par un cylindre ayant pour diamètre de base et pour hauteur le diamètre même de la sphère, la surface du solide inscrit est égale aux deux tiers de la surface totale du cylindre, et de même le volume de la sphère est les deux tiers du volume du cylindre. Cette relation très-simple est, pour ainsi dire, le couronnement des travaux d'Archimède sur les corps ronds; aussi professait-il pour ce théorème une certaine admiration, et il demanda même que l'on gravât sur son tombeau cette figure de la sphère inscrite dans un cylindre. C'est grâce à cette inscription que, plus tard, Cicéron put retrouver le lieu de sa sépulture.

On appelle sections coniques les trois courbes : l'ellipse, la parabole et l'hyperbole, que l'on obtient en coupant la surface du cône par un plan. La découverte de ces lignes est due à Platon, et les propriétés en furent étudiées par ses disciples, et plus tard par Euclide. En faisant tourner ces courbes autour de leurs axes, Archimède trouva les solides, les conoïdes et les sphéroïdes, ayant des propriétés analogues à celles de la sphère; ce fut pour lui l'occasion d'une série de découvertes en géométrie. Nous les trouvons exposées dans le livre intitulé *Des conoïdes et des sphéroïdes*.

Après avoir étudié ces corps, Archimède s'occupe de la courbe appelée spirale, dont la définition géométrique

avait été donnée par Conon, mais dont les propriétés n'étaient pas encore connues.

Enfin il nous reste à mentionner, parmi ses travaux de géométrie pure, le traité ayant pour but la *quadrature de la parabole*. Archimède arrive par une série de théorèmes à donner le moyen de construire avec la règle et le compas (ce qu'on ne peut pas faire pour le cercle) un carré équivalent à une surface comprise entre une ligne droite et un arc de parabole.

Pour la démonstration de tous ces théorèmes, Archimède s'est servi surtout de deux méthodes, l'une connue avant lui, la méthode par l'absurde, l'autre, dont il est le créateur, la méthode d'exhaustion ou la méthode des limites. C'est cette dernière méthode qui, plus tard, a servi de point de départ à la théorie du calcul différentiel et intégral, dont on se sert aujourd'hui dans toutes les sciences mathématiques et leurs applications.

Malgré l'intérêt qu'elle présente, nous allons quitter la géométrie pure pour nous occuper des travaux d'Archimède qui sont plus accessibles aux personnes qui n'ont pas fait d'études spéciales sur les sciences. Grâce à la fécondité du génie d'Archimède, la matière ne fait pas défaut, et il n'est pas besoin d'être versé dans les mathématiques pour admirer ses découvertes physiques et ses inventions mécaniques. Parlons d'abord d'un petit calcul sur le sable, adressé par Archimède à Gélon, fils de Hiéron, roi de Syracuse.

IV

Le début de l'*Arénaire*, ou traité sur le sable, indique l'objet de ce petit livre. « Il est des personnes, ô roi Gélon, qui pensent que le nombre des grains de sable est infini. Je ne parle point du sable qui est autour de Syracuse et qui est répandu dans le reste de la Sicile, mais bien de celui qui se trouve non-seulement dans les régions habitées, mais encore dans les régions inhabitées. Quelques-uns croient que le nombre des grains de sable n'est pas infini, mais qu'il est impossible d'assigner un nombre plus grand. Si ceux qui pensent ainsi se représentaient un volume de sable qui fût égal à celui de la terre, qui remplit toutes ses cavités et les abîmes de la mer, et qui s'élevât jusqu'aux sommets des plus hautes montagnes, il est évident qu'ils seraient encore bien moins persuadés qu'il pût exister un nombre qui surpassât celui des grains de sable. Quant à moi, je vais faire voir par des démonstrations géométriques auxquelles tu ne pourras refuser ton assentiment, que parmi les nombres dénommés par nous dans les livres adressés à Zeuxippe, il en est qui excèdent le nombre des grains d'un volume de sable égal non-seulement à la grandeur de la terre, mais encore à celui de l'univers entier. »

Archimède expose alors en quelques mots le système du monde adopté par les Pythagoriciens et développé par Aristarque de Samos, qui plaçait le centre du monde au centre du soleil, et faisait tourner la terre autour de cet astre. C'est ce système, contraire aux idées de l'antiquité, qui fut repris, il y a trois siècles, par Copernic, et adopté plus tard par tous les savants.

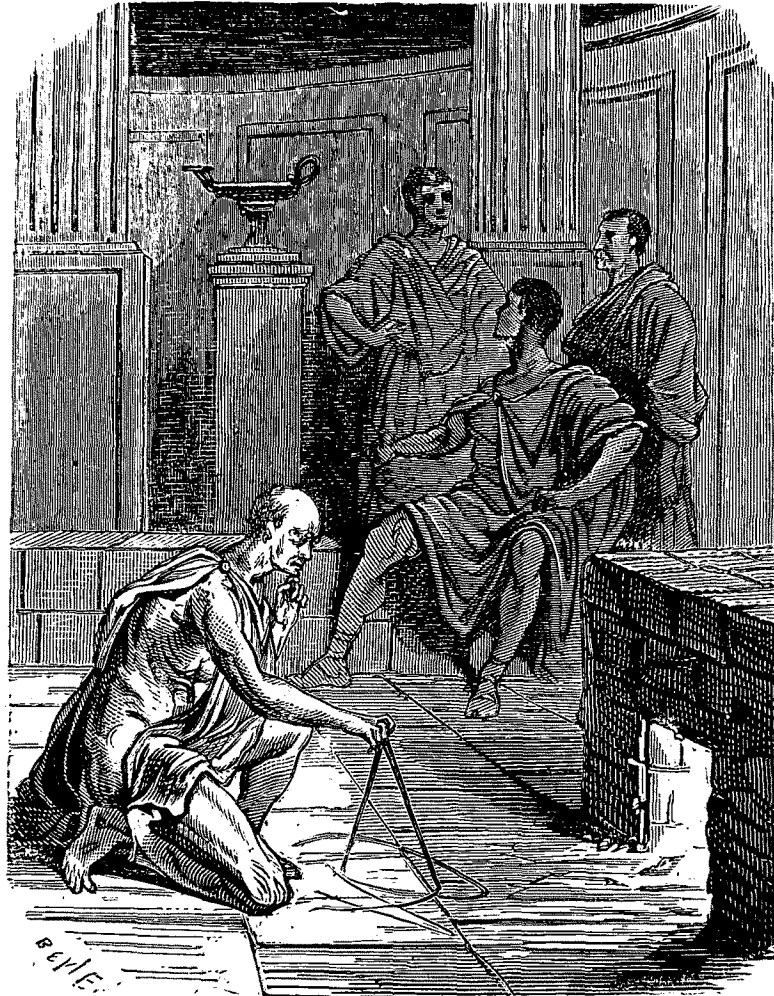
Nous trouvons ensuite dans l'*Arénaire* un procédé

assez ingénieux pour mesurer, sans instrument d'optique, le diamètre apparent du soleil, c'est-à-dire l'angle qui aurait pour centre l'œil de l'observateur, et dont les côtés toucheraient les bords du soleil. Cette méthode manque, il est vrai, de précision, et la discussion à laquelle se livre Archimède montre qu'il ne se faisait pas illusion; aussi ne donne-t-il que deux limites, exactes du reste (27 et 43 minutes), entre lesquelles se trouve le diamètre apparent.

Il s'agit, comme nous l'avons vu, de mesurer le nombre de grains de sable que pourrait contenir notre

point éprouver de contradiction dans ce que je m'étais proposé. Enfin je suppose que le nombre des grains de sable renfermés dans une graine de pavot ne surpasse pas dix mille. »

Cela posé, Archimède calcule successivement le nombre de grains de sable qui rempliraient une sphère ayant pour diamètre un doigt, puis cent doigts, puis un stade, dix mille stades, etc. Il s'appuie pour cela sur ce théorème de géométrie, que si une sphère a un diamètre dix fois plus grand qu'une autre, son volume est égal à mille fois celui de la petite sphère.



Il traçait des figures de géométrie sur les cendres. (Page 298, col. 2.)

système planétaire. Le calcul n'est pas aisé, et Archimède nous donne un aperçu de l'arithmétique chez les Grecs; nous y voyons qu'à part les chiffres, qui leur étaient inconnus, ils avaient pour compter une méthode analogue à la nôtre.

Le point de départ pour la mesure des grains de sable est la mesure d'une graine de pavot. Laissons encore parler Archimède lui-même. « Je plaçai des graines de pavot en ligne droite sur une petite règle, de manière qu'elles se touchassent mutuellement; vingt-cinq de ces graines occupèrent une longueur plus grande que la largeur d'un doigt. Je supposai que le diamètre d'une graine de pavot était encore plus petit, et qu'il n'était que le quarantième de la largeur d'un doigt, afin de ne

Pour nous borner à un des résultats de l'*Arénaire*, nous dirons que la terre ne peut contenir un nombre de grains de sable supérieur à l'unité suivie de trente-six zéros; un tel nombre s'appellerait, dans notre système de numération, un *ondécillion* (1). Archimède est parvenu à son but, puisqu'il a montré que le nombre des grains de sable qui pourraient remplir notre monde planétaire n'est pas infini, et qu'on peut non-seulement concevoir, mais trouver un nombre plus grand que celui-là (2).

(1) Dans notre système de numération où les unités ternaires sont de mille en mille fois plus grandes, nous avons après les millions, les billions, trillions, quadrillions, quintillions, sextillions, septillions, octillions, nonillions, décillions, ondécillions, etc., etc.

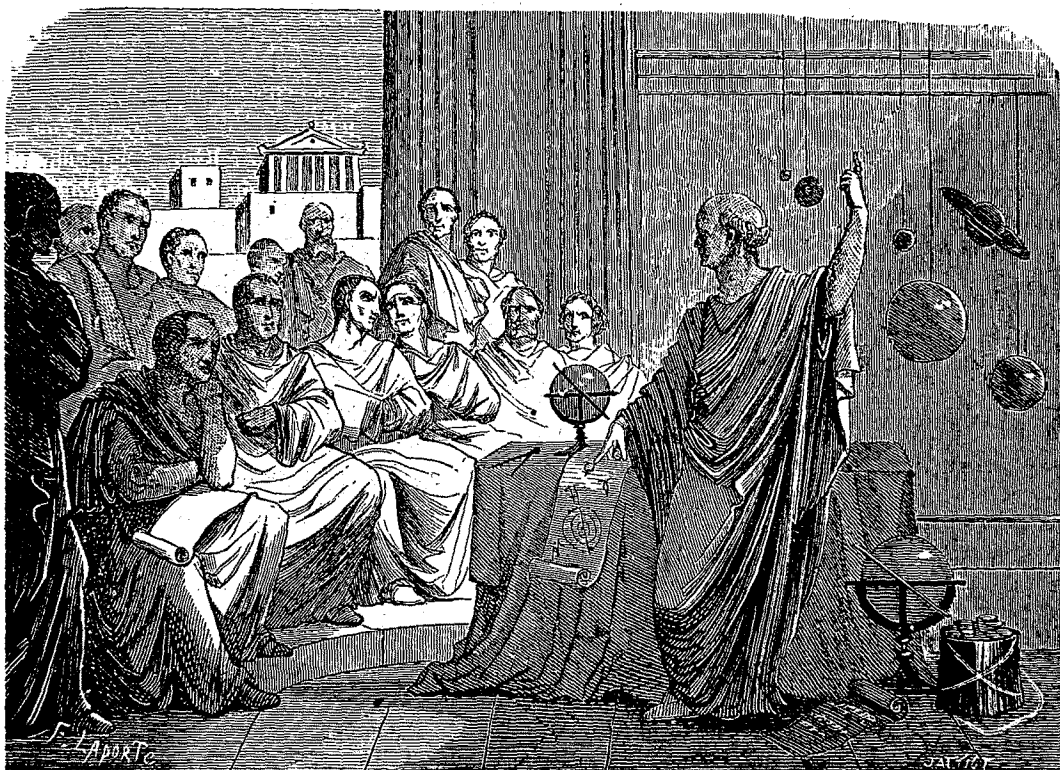
(2) Ce calcul d'Archimède, à l'aide des progressions, rappelle la

V

La mécanique, avant Archimède, n'existait pour ainsi dire pas. Eudoxe et Archytas de Tarente s'en étaient occupés, il est vrai, et l'avaient mise en pratique; ils s'en étaient même servis pour donner, par des preuves sensibles et expérimentales, la démonstration de quelques problèmes de géométrie. Mais, d'après Plutarque, Platon leur en sut mauvais gré. « Il leur reprocha avec indignation qu'ils corrompaient la géométrie, qu'ils lui faisaient perdre toute sa dignité en la forçant, comme une esclave, à descendre des choses immatérielles et purement intelligibles aux objets corporels et sensibles,

croyaient l'avilir lorsqu'ils l'appliquaient aux choses de la vie. Archimède, sans être aussi absolu que Platon, professait à peu près les mêmes idées; c'est contre son gré, et pour plaire à Hiéron, qu'il inventa plusieurs machines dont le nombre s'élève, suivant certains auteurs, à plus de quarante. Il n'a pas laissé la description de ces inventions, les considérant comme des jeux d'esprit qui devaient le reposer de son travail intellectuel. Mais si telles étaient ses idées, il était avant tout bon citoyen, et lorsque son pays fut envahi par les Romains, il sut, comme nous le verrons plus tard, grâce à ses terribles engins, arrêter, pendant plusieurs années, les vainqueurs de l'Italie.

La seule machine qu'Archimède ait jugée assez re-



Archimède expliquant la sphère céleste. (Page 301, col. 2.)

et l'obligeant à employer une vile matière qui exige le travail des mains et qui est l'objet d'un métier servile et bas. » On voit, d'après ce passage, que les géomètres de l'antiquité aimaient la science pour elle-même, et qu'ils

Légende sur le jeu des échecs. Ce jeu fut, dit-on, découvert dans l'Inde, et le roi à qui il fut présenté en fut si enchanté, qu'il promit à l'inventeur de lui accorder telle récompense qu'il demanderait. Celui-ci demanda simplement qu'on mit sur la première case un grain de blé, sur la seconde deux grains, sur la troisième quatre grains, sur la suivante huit grains, et ainsi de suite, en doublant sur chaque case jusqu'à la soixante-quatrième. Le roi indien fut étonné d'un tel désintéressement; mais quand il s'agit de remplir sa promesse, il vit, avec stupéfaction, qu'eût-il mille fois toutes les richesses de ses États, il lui était impossible de payer ce qui lui avait été demandé. C'est qu'en effet il eût fallu un nombre de grains de blé plus grand que l'unité suivie de dix-neuf zéros, c'est-à-dire plus grand que dix quintillions. En supposant qu'on donnât cent mille grains de blé pour un franc, ce qui suppose le prix du blé à dix francs l'hectolitre environ, il y aurait à payer cent millions de millions de francs. Il faudrait donc cinquante mille fois le budget annuel de la France pour acquitter la promesse du roi indien.

marquable pour en faire une description est la *Sphéropœia*, ou sphère céleste, par laquelle il représente les mouvements des astres. La construction de cette pièce donne à Cicéron la plus haute idée de son auteur. « Celui, dit-il, dont le génie a conçu tous les mouvements des corps célestes, celui-là a montré que son âme ressemblait à celle de l'être qui les a créés dans le ciel. En effet, Archimède, en représentant dans une sphère le cours de la lune, du soleil et des cinq planètes (1), a fait ce que fait le Dieu de Platon, qui, dans le *Timée*, construit le monde, et par une seule rotation règle des mouvements, les uns très-lents, et les autres très-rapides. S'il a fallu la puissance d'un Dieu pour exécuter ces mouvements dans l'univers, Archimède n'a pu les imiter dans une sphère que par un génie divin. »

(1) Mercure, Vénus, Mars, Jupiter et Saturne; on ne connaissait pas à cette époque d'autres planètes, et la Terre n'était pas encore rangée parmi les corps célestes.

Après la prise de Syracuse, cette sphère fut transportée à Rome par Marcellus, et Ovide nous apprend que, de son temps, elle était encore suspendue dans le temple de Vesta. Beaucoup d'auteurs, après Cicéron, ont fait l'éloge de ce chef-d'œuvre de mécanique, et il est à regretter que la description en ait été perdue.

Il est très-probable que Virgile fait allusion à cette sphère lorsqu'il fait dire à l'un de ses bergers : « Conon, et je ne sais plus quel autre, qui de son compas a décrit aux nations l'univers entier et déterminé l'époque de la moisson et celle du labour. » S'il ne cite pas Archimède lui-même, c'est que son nom ne se prête pas à la facture du vers; mais celui de Conon (1), l'intime ami du géomètre syracusain, peut être une preuve de l'intention du poète latin, et enfin le mot *radius* (compas) dont se sert le jeune berger, s'applique beaucoup mieux au travail d'Archimède qu'à ceux d'Aratus ou d'Hipparque, que certains auteurs ont cru reconnaître dans le vers de Virgile.

VI

Les fondements de la statique sont établis dans les deux livres : *De l'équilibre des plans ou de leurs centres de gravité*. C'est à Archimède que l'on doit la notion du centre de gravité dont les mathématiciens surent plus tard tirer un si grand parti pour l'étude de la mécanique. Le centre de gravité est un point, unique dans chaque corps, tel que si le corps est soutenu en ce point, il reste en repos, quelle que soit sa position. Supposons, par exemple, un objet placé sur une table, attachons en un point de ce corps un fil, et tirons le fil verticalement de bas en haut, de manière à le tendre, puis abaissons la table; si le centre de gravité se trouve sur le prolongement du fil, le corps reste en repos; si au contraire le fil ne passe pas par le centre de gravité, le corps se mettra en mouvement, et après plusieurs oscillations, arrivera au repos; à ce moment le centre de gravité sera sur le prolongement du fil.

Tout corps a un centre de gravité et n'en a qu'un. Ce point, tant que l'objet conserve sa forme, est invariable, quelle que soit la position que l'on donne au corps, quelle que soit la hauteur, quel que soit le lieu de la terre où on le place.

Pour qu'un corps soit en équilibre, il faut nécessairement, d'après la définition du centre de gravité, que ce point soit soutenu. Ainsi dans tous les mouvements que nous faisons et dans toutes les attitudes que nous prenons, le centre de gravité de notre corps doit toujours être sur une verticale rencontrant la portion du sol comprise entre nos deux pieds, si nous reposons sur les deux jambes; dans le cas d'une station sur un pied unique, ce pied doit être rencontré par la verticale du

centre de gravité. Lorsque cette condition n'est pas remplie, il y a chute, et c'est pour éviter la chute que les personnes qui portent des fardeaux renversent le corps en avant ou en arrière, à droite ou à gauche, suivant le poids et la position de la charge, de manière à toujours ramener le centre de gravité au-dessus du polygone de sustentation.

C'est par la même raison que, si l'un des pieds vient à glisser, nous faisons, par le seul instinct de la conservation, un mouvement involontaire, dont le résultat est de déplacer notre centre de gravité et de le ramener au-dessus du pied qui a conservé son point d'appui. Le grand talent de l'équilibriste et du danseur consiste à se maintenir en équilibre sur la plus petite base possible, et il réduit quelquefois cette base à être la pointe d'un seul pied. Dans l'exercice que l'on fait faire aux soldats, on tient au contraire à leur donner une grande stabilité, et leurs pieds sont écartés de manière à embrasser la plus grande surface possible du sol.

Nous avons parlé du centre de gravité des solides; si l'on suppose un corps ayant une épaisseur très-petite, comme une feuille de papier, il sera réduit à sa surface et il aura toujours un centre de gravité. Il y a donc à considérer les centres de gravité des surfaces comme ceux des volumes; de même si une surface a une largeur très-petite, elle se réduira à une ligne qui aura aussi son centre de gravité. Ainsi toute figure de géométrie, ligne, surface ou volume, a un centre de gravité.

Archimède établit d'abord les principes généraux sur les centres de gravité, puis il détermine la position de ce point dans différentes figures, telles que le parallélogramme, le triangle, le trapèze, le segment de parabole.

VII

Les premières propositions du premier livre sur les centres de gravité sont consacrées à la théorie du levier. On appelle levier une barre soutenue en un certain point et sollicitée en deux autres points par deux forces tendant à faire tourner la barre, l'une dans un sens, et l'autre en sens contraire.

La pince dont on se sert pour soulever ou déplacer les fardeaux est un levier; la force de l'homme, appelée puissance, agit à l'une des extrémités; le poids de la pierre, qui est la résistance, agit en un certain point de la barre; enfin, un autre point, tantôt la seconde extrémité, tantôt un point situé entre les deux forces, repose sur le sol ou sur un obstacle qui le rend fixe.

Les balances ont toutes pour organe principal un levier dont les bras sont tantôt égaux, comme dans les balances ordinaires, tantôt inégaux, comme dans la romaine, la bascule et autres balances.

La théorie du levier est résumée dans les deux propositions suivantes : 1° Si des poids égaux sont suspendus à des bras égaux, le levier est en équilibre; 2° lorsque des poids inégaux sont suspendus aux extrémités d'un levier, le poids le plus fort doit être suspendu au plus petit bras, et les longueurs des bras sont en raison inverse des poids. Si l'on a, par exemple, un levier de 50 centimètres de long, et qu'on suspende à l'une des

(1) Ce Conon, pour lequel Archimède montre une grande amitié et une grande estime, et que Virgile cite dans ses *Bucoliques*, était de Samos. Il avait fait, en Italie, de nombreuses observations astronomiques sur les levers et les couchers des astres. D'après Callimaque et Catulle, c'est lui qui, étant à Alexandrie, à la cour de Ptolémée Evergète, observa, le premier, les étoiles qui composent la constellation appelée la Chevelure de Bérénice.

extrémités un poids de 1 kilogramme, à l'autre un poids de 4 kilogrammes, le levier devra être soutenu au point situé à 10 centimètres du poids de 4 kilogrammes, et à 40 centimètres du poids de 1 kilogramme.

Ce que nous disons des poids est applicable à toute autre force, et nous pouvons dire d'une façon générale que deux forces agissant sur les deux bras d'un levier, doivent être, pour que l'équilibre ait lieu, en raison inverse des longueurs des bras.

Archimède n'a pas inventé le levier; on se servait de cet instrument longtemps avant lui, et l'on peut dire que c'est la première machine imaginée par l'homme. Mais s'il n'a pas le mérite de l'invention, on reconnaît que son génie a vu dans cette simple barre l'instrument puissant qui avait déjà servi à l'accomplissement de tant de travaux, et qui devait être le premier et le principal organe de ces admirables machines dont l'invention fait la gloire des temps modernes.

En combinant le levier avec la poulie simple ou mouflée, Archimède avait déjà trouvé de puissants appareils, qui faisaient l'admiration de ses compatriotes, et en particulier de Hiéron. Cependant celui-ci doutait des effets annoncés par l'inventeur, et il en réclamait la preuve. Archimède, pour le convaincre, fit tirer à terre une galère, travail qui exigea le concours d'un grand nombre d'hommes; quand cela fut fait, il relia au moyen d'une chaîne la galère à l'une de ses machines, et agissant à l'extrémité d'un levier, il déplaça sans difficulté le bâtiment, que tant de bras avaient eu de la peine à remuer.

C'est dans cette circonstance qu'Archimède prononça devant Hiéron cette parole mémorable : « Donne-moi un point d'appui et je soulèverai la terre ! » Certes il y a là une espèce d'exagération, et toutes les forces humaines ne seraient pas capables, étant réunies, de déplacer la terre d'un millième de millimètre. La terre a en effet un poids représenté par 6 sextillions de tonnes (la tonne valant 1,000 kilogrammes). Supposons la terre s'appuyant sur l'extrémité d'un levier dont le petit bras serait d'un millimètre, et dont le long bras serait de 60 millions de kilomètres, ce qui ferait un bras 60,000 milliards de fois plus grand que le petit, il faudrait, pour déplacer la terre, exercer à l'extrémité de cet immense levier, égal à 10,000 fois le rayon terrestre, une force de 100 millions de tonnes. La population de la terre étant environ d'un milliard d'habitants, il faudrait que tous les habitants développassent simultanément, à l'extrémité du grand levier, une force de 100 kilogrammes, pour faire subir à la planète le plus petit déplacement, et en supposant que ce déplacement fût seulement d'un dixième de millimètre, il faudrait faire parcourir à l'extrémité du grand bras de levier une distance de 6 millions de kilomètres, ce qui exigerait, avec une vitesse de 4 kilomètres à l'heure, 62,500 jours, ou environ 171 ans.

Mais il ne faut pas voir, dans le mot d'Archimède, le résultat d'un calcul arithmétique; c'est le cri du génie qui dévoile à l'homme sa puissance, et lui montre l'instrument qui, en changeant la face de la terre, a fait de l'homme le véritable roi de la création.

Nous naissons faibles, plus faibles que les autres animaux, qui, à peine ont-ils ouvert les yeux à la lumière, sont capables de se mouvoir seuls, et peu de temps après de pourvoir à leur nourriture. Nous n'avons ni l'odorat du chien pour nous avertir de la présence de l'ennemi, ni l'agilité du cerf pour échapper au danger, ni la force du lion pour attaquer l'animal qui nous servira de proie. Tandis que nous sommes nus, l'ours est protégé par une épaisse fourrure contre le froid et la pluie; tandis que nos membres délicats sont facilement déchirés, et peuvent à peine traîner notre semblable, le bœuf et le cheval ont la force de mouvoir de pesants fardeaux, et leur épiderme ne craint ni le contact d'un sol rocailleux, ni les épines d'un chemin mal frayé.

Mais l'homme, grâce à son intelligence, a pu dompter les animaux et en faire les instruments dociles de ses volontés; l'homme s'est construit une cabane pour s'abriter contre les intempéries des saisons. Non content des fruits que la terre lui offrait pêle-mêle, il a fait son choix, et il a forcé la marâtre à rapporter ce qui flattait le plus ses goûts; il a brisé les barrières que lui présentaient les montagnes, il a dompté les fleuves dont les flots impétueux menaçaient de l'engloutir; la terre ferme ne lui suffisant plus, il s'est risqué sur la mer sans limites, et plus souvent vainqueur que vaincu, il a plié les éléments sous son joug.

Pour arriver à de tels résultats, il fallait à l'intelligence une arme, et l'homme l'a trouvée dans le levier. En se suspendant à la branche d'un arbre, comme à l'extrémité d'un levier dont son propre poids était la puissance, l'homme s'est donné son premier instrument, qui, s'il a servi à commettre le premier crime, a servi aussi à frayer un chemin à travers les broussailles, à remuer les matériaux dont le roi de la nature a fait sa première maison. La charrue, la bêche, la pioche, sont autant de leviers dont l'homme se sert pour déchirer le sein de la terre. L'arc armé de sa corde n'est qu'un double levier communiquant sa force à la flèche qui doit frapper au loin; la rame qui sert à pousser le frêle esquif du sauvage ou la riche galère du fier guerrier, c'est encore un levier. Sans la barre du gouvernail, que deviendraient ces superbes bâtiments avec leurs voiles gonflées par le vent? Que deviendraient ces gigantesques navires conduits par la vapeur? ils seraient le jouet des flots et de l'air; un simple levier les guide et les conduit majestueusement au port. La locomotive qui nous mène en quelques heures d'un bout à l'autre de la terre, la machine au souffle puissant dont les immenses bras tissent les étoffes, façonnent le fer, percent le flanc des montagnes, et vont chercher, jusque dans les entrailles de la terre, les trésors amoncelés par la suite des siècles, encore des leviers et toujours des leviers! Le levier est le premier et le dernier mot de la puissance humaine, et c'est le symbole de cette puissance que les peuples respectent dans le sceptre du roi ou la crosse du prêtre.

VIII

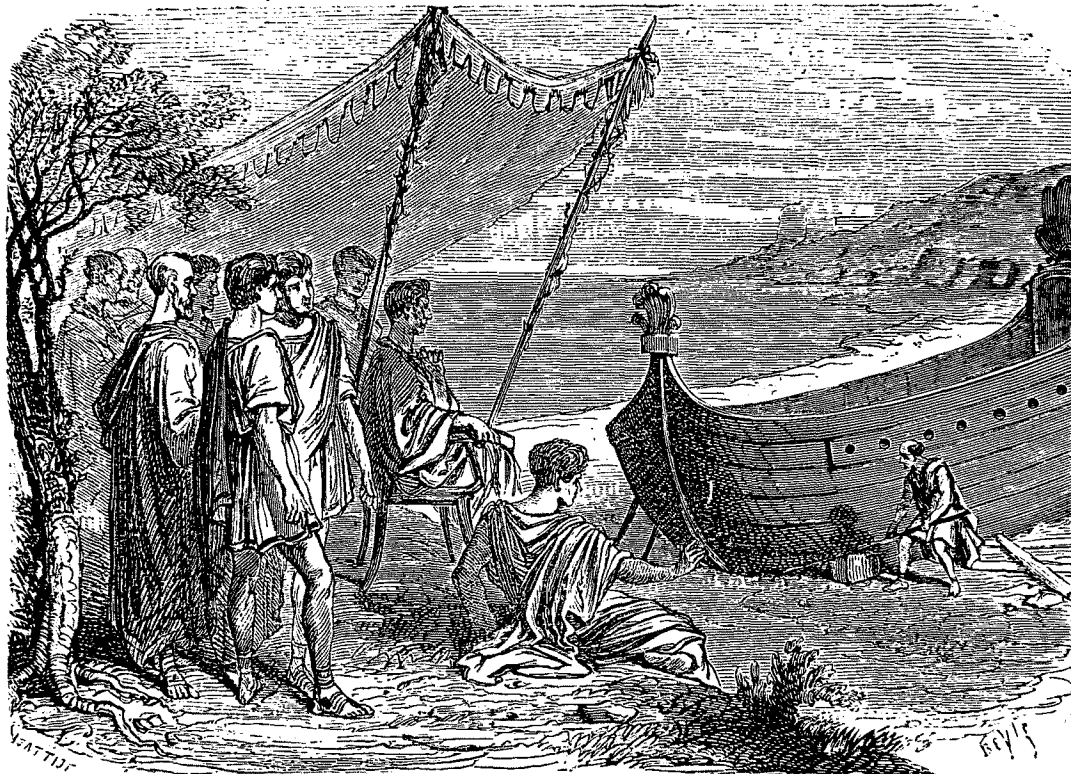
Une des inventions mécaniques qui font le plus d'honneur à Archimède est la vis inclinée qui porte encore

aujourd'hui son nom. Pour faire comprendre le jeu de cet appareil, nous le réduisons d'abord à sa plus simple expression.

Supposons qu'on enroule sur un cylindre un tube de verre, qui prend ainsi la forme d'un filet de vis, et que le cylindre étant incliné puisse, à l'aide d'une manivelle, recevoir un mouvement de rotation autour de son axe. L'ouverture inférieure du tube regardant le ciel, mettons dans le tube une petite bille et faisons tourner le cylindre de manière à élever davantage cette extrémité inférieure; la bille allant, en vertu de son propre poids, à la partie la plus basse de la spire où elle se trouve, va s'éloigner de l'ouverture, et à mesure que nous tournerons, elle s'en éloignera de plus en plus, toujours parce

cond, d'un troisième, etc., qui entrent dans le tube à leur tour, chaque fois que l'extrémité du tube plonge dans l'eau, puis en sort; par suite, dès que la première masse d'eau est arrivée à l'orifice du tube, l'écoulement se fait, non d'une manière continue, puisque deux arcs consécutifs sont toujours séparés l'un de l'autre par de l'air, mais d'une manière régulière, jusqu'à ce que le niveau s'abaisse dans la nappe d'eau inférieure.

Les vis d'Archimède, telles qu'on les emploie pour effectuer des épuisements, diffèrent un peu dans leur construction de celle que nous venons de décrire. Elles se composent d'un cylindre intérieur qui forme le noyau, d'une cloison contournée autour de ce noyau, en forme de filet de vis, et d'une enveloppe cylindrique fixée sur



Donne-moi un point d'appui et je soulèverai la terre. (Page 303, col. 1.)

que la pesanteur la fait arriver au point le plus bas de chaque spire. Il résulte de ce mouvement de la bille qu'elle arrivera à un certain moment à l'ouverture supérieure du tube.

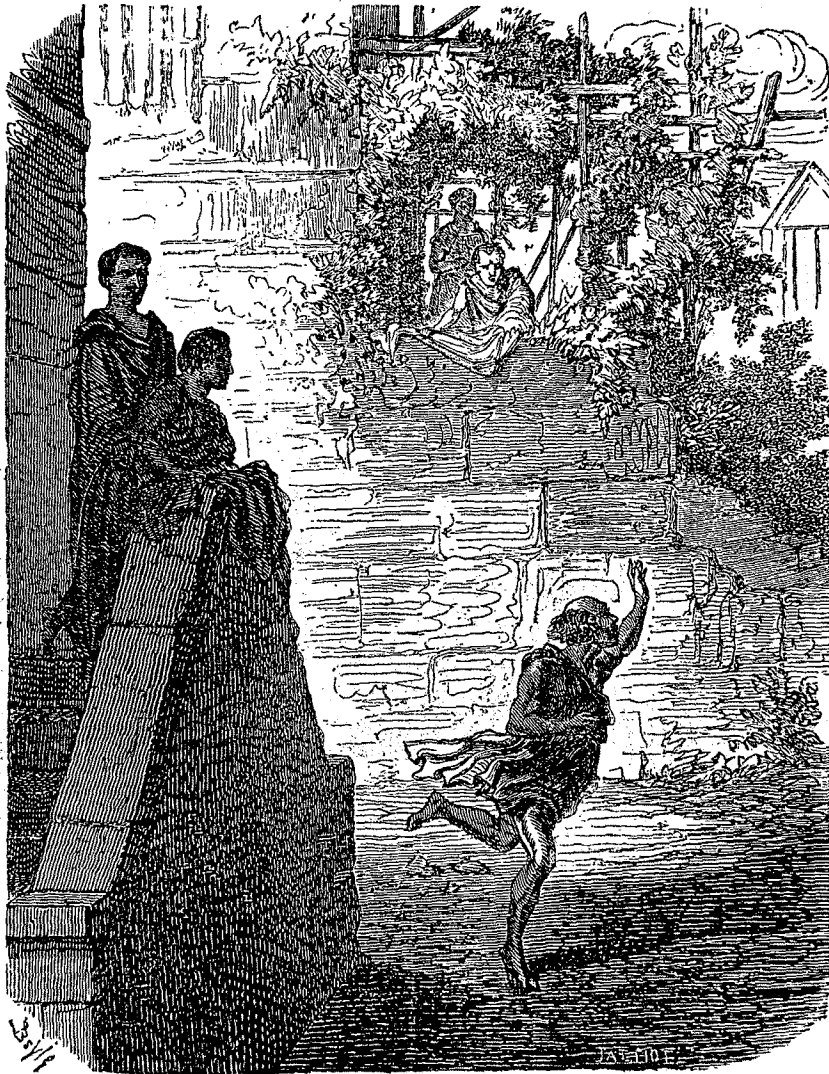
Supposons maintenant que la partie inférieure du cylindre plonge dans une nappe d'eau, de telle sorte que pendant la rotation, l'extrémité du tube plonge dans l'eau pour en sortir l'instant d'après, y plonger une seconde fois pour en sortir de nouveau, et ainsi de suite pendant toute la durée du mouvement. Toutes les fois que le tube entrera dans l'eau, il recevra à son intérieur une certaine quantité de liquide; cet arc liquide, étant séparé de la masse totale, au moment où le tube sort de l'eau, s'élèvera de spire en spire, comme tout à l'heure la bille, et viendra se déverser à la partie supérieure du tube, après un certain nombre de révolutions du cylindre. Cet arc liquide ne monte pas seul, il est suivi d'un se-

les bords extérieurs de cette cloison. Souvent, au lieu d'une seule cloison intérieure, on en met deux et même trois, qui s'étendent dans toute la longueur du noyau, en tournant autour de lui dans le même sens, et restant parallèles entre elles.

La vis d'Archimède n'est pas une invention de pure curiosité; Diodore de Sicile, dans le livre 1^{er} de son *Histoire universelle*, nous apprend que les Égyptiens s'en servaient pour arroser leurs terres avec les eaux que le Nil laissait, tous les ans, dans les bas fonds, à la suite de son débordement. Dans un autre endroit, il indique le parti qu'en ont tiré les Espagnols, pour l'exploitation de leurs mines. « De temps à autre ils rencontrent, dit-il, des fleuves souterrains; pour triompher par l'adresse de la violence des eaux, ils les arrêtent en construisant en travers un certain nombre de fossés. Ils épuisent ces sources envahissantes au moyen des vis

inventées par Archimède, lors de son voyage en Égypte. A l'aide de ces machines que l'on fait tourner d'une manière continue, l'eau est poussée de la partie inférieure jusqu'à l'orifice de la mine, qui se trouve ainsi desséchée, ce qui rend commodes les opérations des ouvriers. Grâce à cet instrument dont la construction est aussi ingénieuse que possible, un faible travail suffit pour vaincre une masse d'eau considérable. C'est à bon droit qu'il faut admirer le génie de l'inventeur, non pas seulement pour cette machine, mais pour beaucoup

avec laquelle on peut les installer dans toutes les conditions, à toutes les profondeurs, et diriger de côté ou d'autre le liquide, à sa sortie de l'appareil. Cependant elle peut encore rendre de grands services. C'est ainsi qu'on s'en sert, en Hollande, pour rejeter par-dessus les digues les eaux qui se répandent dans les bas-fonds et qui proviennent soit des pluies, soit des infiltrations à travers les terres. La vis hollandaise présente une petite différence avec la vis imaginée par Archimède, mais ce n'en est pas moins le même appareil. Toutes ces ma-



Je l'ai trouvé! je l'ai trouvé! (Page 306, col. 1.)

d'autres et de plus grandes encore, qui sont fameuses dans tout l'univers. » Diodore ajoute : « Nous ferons une description détaillée et consciencieuse de toutes ces machines lorsque nous en serons à l'époque d'Archimède. »

Malheureusement il ne nous reste de l'*Histoire universelle* de Diodore qu'un petit nombre de livres complets, et nous avons seulement quelques fragments insignifiants du XXVI^e livre, où étaient probablement décrites toutes les inventions d'Archimède.

Aujourd'hui la vis d'Archimède est peu employée; on préfère généralement les pompes, à cause de la facilité

chines, dans les Pays-Bas, sont peu dispendieuses, parce qu'on se sert toujours du vent comme moteur.

IX

Archimède passe pour être l'inventeur des poulies moultées et de la vis sans fin. L'usage que l'on fait journellement des mouffles nous dispense de parler de ces appareils; nous dirons quelques mots de la vis sans fin.

Plaçons une vis à côté d'une roue dentée, de manière que le filet de la vis s'engage entre les dents de la roue,

et que celle-ci tourne lorsque l'on communique à la vis un mouvement de rotation, on aura la vis sans fin. Une vis ordinaire s'engage toujours dans un écrou où elle s'enfonce à mesure qu'on la fait tourner; mais une fois que l'écrou est à l'extrémité de la vis, celle-ci ne peut plus avancer, par suite elle ne peut plus tourner. Il n'en est pas de même de la vis sans fin; elle peut toujours tourner dans le même sens, et c'est de là que lui vient son nom, parce qu'à chaque instant la vis et la roue d'engrenage, malgré leur déplacement, occupent toujours la même place l'une par rapport à l'autre. La vis sans fin sert ainsi à transformer un mouvement de rotation autour d'un axe en un autre mouvement de rotation autour d'un second axe perpendiculaire au premier.

La vis est une machine qui permet, avec une faible force, d'en vaincre une très-grande; tout le monde connaît la vis de pression dont on se sert dans les arts mécaniques. Au moyen de la vis sans fin, on peut également vaincre une grande force avec une petite; on a de plus l'avantage d'un mouvement continu. Nous verrons plus tard quel usage en fit le grand géomètre.

X

Le roi Hiéron proposa un jour à Archimède un problème tout nouveau. A la suite d'une heureuse expédition, il avait voué aux dieux une couronne d'or qui devait être placée dans un temple, et pour satisfaire à son vœu, il avait donné à un orfèvre une certaine quantité d'or consacré à cette couronne. Une fois fabriquée, la couronne fut livrée au roi, qui admira l'ouvrage et reconnut l'exactitude du poids; mais plus tard Hiéron eut des soupçons qu'une certaine quantité d'or avait été soustraite et remplacée par de l'argent. Indigné d'avoir été trompé, et ne sachant comment découvrir la fraude, il demanda à Archimède de penser à cette affaire. La pierre de touche n'était pas encore connue, et de plus, à cause du travail exquis de la couronne, il ne fallait pas la détruire. Le cas était embarrassant; Archimède fit un grand nombre de recherches, toutes infructueuses; et si, comme nous l'avons dit d'après Plutarque, l'amour de l'étude lui faisait oublier les heures des repas et les choses les plus indispensables de la vie, ce dut être surtout au moment où il eut à résoudre ce fameux problème. Il finit cependant par entrevoir la solution; il était alors au bain; sans se préoccuper du simple costume où il se trouvait alors, il s'élança immédiatement hors de la baignoire, et parcourut les rucs de Syracuse en criant comme un fou : « Je l'ai trouvé! je l'ai trouvé! »

L'enthousiasme d'Archimède était naturel; il venait de découvrir un des plus beaux et des plus féconds principes de la physique. Aussi la postérité reconnaissante a-t-elle jusqu'à nos jours conservé à ce principe le nom de son inventeur.

Le principe d'Archimède s'énonce de la manière suivante : « Tout corps plongé dans un liquide perd une partie de son poids égale au poids de liquide déplacé. » Ainsi plongeons dans l'eau un corps ayant un volume d'un décimètre cube ou un litre, ce corps, quelle que

soit sa substance, pèsera dans l'eau un kilogramme de moins que dans l'air, parce qu'un litre d'eau pèse un kilogramme.

Un déc. cube de fer pèse dans l'air	7 k. 700 gr.	et dans l'eau	6 k. 700
— de cuivre	8 800	—	7 800
— d'argent	10 500	—	9 500
— de plomb	11 400	—	10 400
— d'or	19 000	—	18 000

Si, au lieu de plonger ces corps dans l'eau, on les plonge dans un autre liquide, la perte de poids sera différente; dans l'alcool, dont un litre pèse 800 grammes, un décimètre cube d'un corps quelconque ne perdra que 800 grammes; dans l'éther, il ne perdra que 720 grammes; dans l'huile il perdra davantage, 900 grammes, parce qu'un litre d'éther pèse 720 grammes, et un litre d'huile 900 grammes.

Le principe d'Archimède est très-fécond en applications; il a donné la clef d'un grand nombre de phénomènes naturels, dont auparavant on ne connaissait pas la cause, et il a été le point de départ de plusieurs inventions très-importantes.

Plaçons un corps dans l'eau, pèse-t-il, sous le même volume, plus que l'eau, il perd seulement une partie de son poids, il tombe donc au fond du liquide; tel est le cas des métaux, des pierres, et en général des corps appelés lourds. Le corps pèse-t-il, au contraire, moins que l'eau, il perd un poids plus grand que son propre poids, c'est-à-dire qu'au lieu de tomber, il est soulevé par l'eau qui l'oblige de remonter à la surface; il sort alors en partie du liquide, et comme à mesure qu'il s'élève le volume du liquide déplacé diminue, la perte de poids devient de plus en plus faible, et il arrive un moment où elle est juste égale au poids du corps; à ce moment, le corps n'est plus sollicité par aucune force, ni de haut en bas, ni de bas en haut; il reste à la surface de l'eau, il *flotte*. Tel est le cas du bois, de la cire et en général des corps moins denses que l'eau, c'est-à-dire des corps dont un décimètre cube pèse moins d'un kilogramme.

L'homme n'a pas eu besoin du principe d'Archimède pour connaître les corps flottants et construire ces maisons mouvantes qui lui permettent de traverser les fleuves et les mers; mais il s'en est servi pour perfectionner leur construction, et il est arrivé, même en leur donnant une forme convenable, à faire la coque des navires avec du fer, substance beaucoup plus dense que l'eau. Ce résultat est facile à comprendre : un morceau de fer, qui pèse près de huit fois autant que l'eau, va au fond de ce liquide; mais prenons une lame de fer peu épaisse, courbons-la et donnons-lui la forme d'une nacelle, cette masse de fer va déplacer un volume d'eau plus grand que si elle était sous forme de lingot, et il lui suffit pour flotter d'avoir un volume extérieur égal à huit fois son volume réel; si ce volume extérieur est encore plus grand, la nacelle n'enfoncera qu'en partie dans l'eau et pourra recevoir, sans sombrer, un chargement d'autant plus considérable qu'elle déplacera plus d'eau. Au lieu d'une simple lame de fer, supposons qu'on en assemble un grand nombre, et nous aurons, non plus une

nacelle, mais un de ces gigantesques bâtiments qui portent des milliers d'hommes d'un hémisphère à l'autre de la terre.

Tout le monde sait qu'un navire a une limite de charge qui ne peut être dépassée sans danger. Cette limite est variable pour un même navire, suivant les mers qu'il doit parcourir. Ainsi la Méditerranée étant plus salée et par suite plus dense que l'eau de l'Océan, et l'étant au contraire moins que la mer Noire, un bâtiment, chargé à Marseille jusqu'à sa ligne de flottaison, ne pourra pas venir dans l'Atlantique, et encore moins dans un fleuve, parce que l'eau qu'il y déplacerait pesant moins, sous le même volume, que l'eau de la Méditerranée, il perdrait un moindre poids et enfoncerait par conséquent davantage; ce même bâtiment, en arrivant dans la mer Noire, pourrait au contraire recevoir un supplément de charge.

XI

Déplacer un poids d'eau égal à son propre poids, telle est la condition que doit remplir tout corps pour flotter. C'est précisément ce que nous faisons dans l'exercice de la natation. Beaucoup d'animaux nagent naturellement, parce qu'ils ont un poids plus faible que l'eau déplacée par leur corps; leur facilité à nager est encore accrue de l'influence d'une toison ou des plumes qui emprisonnent une certaine quantité d'air et diminuent ainsi le poids spécifique de l'animal. Mais l'homme ne flotte pas naturellement, l'eau qu'il déplace pèse un peu moins que son corps; il est obligé, pour se maintenir à la surface de l'eau, de faire des efforts qui tendent à déplacer un volume d'eau plus considérable. Les mouvements de l'homme dans l'eau tendent donc à deux fins, d'abord se soutenir à la surface, puis avancer.

L'homme qui ne sait pas nager flotte très-facilement en se liant au corps une ceinture de liège ou des vessies pleines d'air; en s'ajoutant ainsi des corps légers, il augmente très-peu son poids et il déplace un volume plus considérable; il arrive, à l'aide de cet expédient, à déplacer dans l'eau plus de liquide qu'il ne pèse. C'est donc sur le principe d'Archimède qu'est fondé l'emploi des ceintures de sauvetage. On se sert quelquefois, à la suite des naufrages, d'un moyen analogue pour tirer du fond de l'eau des objets submergés; on assujettit à ces corps des tonneaux pleins d'eau, puis à l'aide de pompes et de tuyaux, on introduit dans les tonneaux de l'air qui chasse l'eau; les tonneaux étant allégés, s'élèvent dans le liquide jusqu'à la surface, entraînant avec eux les corps que leur trop grande densité retenait au fond de la mer.

Le cadre de notre sujet ne nous permet pas de décrire ici tous les engins maritimes dont la construction et l'usage reposent sur le principe d'Archimède; ce serait, pour ainsi dire, faire l'histoire de toutes les machines dont on se sert dans les ports, depuis la simple bouée jusqu'aux navires les plus gigantesques.

Les poissons peuvent, à l'aide de leurs nageoires, se déplacer dans l'élément liquide où ils vivent; mais ces espèces de rames ne leur permettent pas de se rendre à

différentes profondeurs. Ils ont, pour la plupart, une poche remplie de gaz, ou *vessie natatoire*, qui peut être comprimée par les mouvements des côtes; suivant le volume qu'elle présente, elle donne au corps du poisson un poids spécifique inférieur ou supérieur à celui de l'eau, et il peut ainsi, sans mouvement, remonter à la surface de l'eau ou s'enfoncer dans sa profondeur. La nature ne donne à chacun que les organes dont il a besoin; aussi la vessie natatoire manque-t-elle, en général, chez les poissons qui vivent dans la vase et qui viennent rarement à la surface de l'eau.

Otto de Guéricke, l'inventeur de la machine pneumatique, a imaginé un petit appareil appelé *ludion*, qui offre une certaine analogie avec la vessie des poissons. Tout le monde a vu sur les places publiques ces bateleurs faisant monter ou descendre à volonté une figurine contenue dans une carafe pleine d'eau. Cette figurine est au-dessous d'une petite boule en verre qui contient de l'air et qui est munie d'un trou à sa partie inférieure; la carafe est fermée au moyen d'une membrane qui touche l'eau. Si l'on presse la membrane, l'eau est obligée d'entrer dans la petite boule, et le ludion, augmentant de poids sans changer de volume, descend; lorsqu'on cesse de presser la membrane, l'eau sort de la boule, le ludion diminue de poids en conservant toujours le même volume, et il s'élève dans l'eau. Cet appareil diffère de la vessie des poissons en ce que, chez ces animaux, il y a changement de volume, le poids restant invariable, tandis que, dans le ludion, c'est le poids qui change et le volume qui reste constant.

Le principe d'Archimède est vrai pour les gaz comme pour les liquides; tout corps plongé dans l'air perd une partie de son poids égale au poids de l'air déplacé. Voilà pourquoi les nuages, la fumée s'élèvent dans l'atmosphère ou y restent suspendus, ces corps étant moins denses que l'air, et étant soutenus par lui, comme le bois est soutenu par l'eau.

La plus belle application que l'on ait faite de cette théorie aux gaz, est sans contredit l'invention des aérostats, dont nous sommes redevables aux frères Montgolfier, il n'y a pas encore un siècle. Un ballon étant gonflé avec un gaz moins dense que l'air, l'air lui-même quand il est chauffé, le gaz d'éclairage ou l'hydrogène, le plus léger de tous les gaz (il pèse 13 fois et demie moins que l'air), possède une force ascensionnelle d'autant plus grande qu'il est plus volumineux et que la densité du gaz intérieur diffère plus de celle de l'air.

Jusqu'au temps d'Archimède on n'admettait pas la pesanteur de l'air; Aristote l'avait soupçonnée, et pour s'en assurer, il pesa une vessie d'abord dégonflée, puis pleine d'air; il trouva dans les deux cas identiquement le même poids. Il ne pouvait en être autrement: la vessie dégonflée déplace très-peu d'air; une fois gonflée, son poids s'augmente de tout l'air introduit, mais en même temps la vessie, par suite de son accroissement de volume, déplace plus d'air, et la perte de poids qui en résulte est juste égale au poids de l'air introduit; on doit donc finalement trouver le même poids. Aristote, qui vivait au quatrième siècle avant J.-C., et qui par conséquent ignorait le principe d'Archimède, fut obligé,

malgré lui, de considérer l'air comme une substance sans pesanteur. Plus tard, Galilée reprit l'expérience d'Aristote, mais en employant un vase à volume constant, un ballon de verre; ce ballon, vide ou plein d'air, déplaçait toujours le même volume d'air, et par conséquent perdait toujours le même poids. En le pesant d'abord vide, puis plein d'air, Galilée se trouvait à l'abri de la perte de poids, et pouvait constater la pesanteur du fluide qui nous entoure.

revient au même, le volume du corps. Ainsi un centimètre cube d'eau pesant un gramme, autant de grammes perdra un objet par le fait de son immersion dans l'eau, autant de centimètres cubes aura le volume de cet objet. Si le corps dont on veut déterminer le volume est attaquant par l'eau, mais non par un autre liquide, on peut se servir de ce liquide au lieu d'eau, mais en tenant compte de sa densité.

Pour découvrir la fraude de l'orfèvre, Archimède prit



Archimède pèse la couronne. (Page 308, col. 2.)

XII

Nous pouvons, à l'aide du principe d'Archimède, trouver le volume d'un corps, même le plus irrégulier, pourvu qu'il ne soit pas altérable par l'eau. Supposons qu'il s'agisse de la couronne de Hiéron; suspendons-la à une balance et pesons-la; puis mettons au-dessous un vase contenant de l'eau, et pesons de nouveau la couronne plongée dans l'eau; elle subit une perte de poids égale au poids de l'eau déplacée; la balance nous accuse cette perte, par suite nous connaissons le poids de l'eau dont le volume est égal à celui du corps, et en même temps le volume de l'eau déplacée, ou, ce qui

une masse d'or et une masse d'argent ayant toutes deux le même poids que la couronne; il les pesa d'abord dans l'air, puis dans l'eau; elles éprouvèrent des pertes de poids différentes, celle de l'or $\frac{1}{19}$ de son poids total, l'autre $\frac{1}{11}$ environ. Il pesa de même la couronne et reconnut qu'elle subissait une perte intermédiaire entre celles de l'or et de l'argent; ce n'était donc pas de l'or pur, mais un mélange des deux métaux. Un simple calcul indiqua dans quelle proportion l'argent avait été allié au métal précieux (1).

(1) D'après Vitruve, Archimède aurait procédé autrement: il aurait plongé les deux masses et la couronne dans un vase rempli d'eau, et aurait mesuré le volume du liquide que chacune d'elles déplaçait. Cette méthode, qui ne repose sur aucun principe d'hydrostatique, manque complètement de précision, parce qu'il est très-difficile de

C'est en suivant le procédé d'Archimède que les physiciens modernes déterminèrent les poids spécifiques des corps solides ou liquides; les pèse-sels, les pèse-liqueurs, l'alcoomètre centésimal de Gay-Lussac, les pèse-lait sont des appareils flottants qui, en s'enfonçant plus ou moins dans les liquides, nous indiquent leur degré de richesse.

Pour terminer l'énumération des applications, pour ainsi dire sans nombre, que l'on a faites de ce principe

airs que nous rencontrons ce fameux principe d'hydrostatique; à chaque instant nous en voyons des applications jusque dans les ateliers, et pour les choses les plus ordinaires de la vie.

XIII

Le problème de la couronne n'avait été, pour Archi-



Mise à flot d'une galère par les procédés d'Archimède. (Page 310, col. 2.)

si fécond, nous citerons les flotteurs dont on se sert dans les réservoirs pour ouvrir les robinets quand l'eau s'abaisse et pour les fermer quand le niveau se relève. Dans toutes les machines à vapeur, par exemple, il y a un flotteur d'alarme, dont le sifflet strident avertit le mécanicien qu'il faut introduire de l'eau dans la chaudière, et cet avertisseur ne cesse de se faire entendre que quand la machine a reçu la quantité d'eau voulue.

Ainsi, ce n'est pas seulement sur les mers ou dans les

mesurer le volume d'un corps avec une grande approximation, tandis que la balance permet d'apprécier de très-faibles différences de poids.

mède, qu'une occasion de se livrer à de nouvelles études théoriques. Fidèle à ses idées de considérer comme accessoire tout ce qui n'est pas de pure spéculation, il écrit deux livres sur *les Corps plongés dans un fluide*, mais il ne prend seulement pas la peine de nous dire à quelle occasion il se livra à cette étude, ni de quelle manière il résolut la question posée par Hiéron.

C'est par l'expérience qu'Archimède avait trouvé le principe qui porte son nom; cela ne lui suffit pas, et il arriva à le démontrer théoriquement. Il prend pour point de départ les deux hypothèses suivantes, très-faciles à admettre: 1° quand une masse liquide est en

équilibre, deux parties voisines supportent la même pression; 2° chaque partie est pressée par le fluide qui est au-dessus, suivant la verticale. En s'appuyant sur ces deux seules hypothèses, il démontre les propositions suivantes :

La surface de tout fluide en repos est sphérique, et le centre de cette surface est le même que le centre de la terre;

Si un corps qui, à volume égal, pèse autant qu'un fluide, est abandonné dans ce fluide, il s'y plongera jusqu'à ce qu'il n'en reste rien hors de la surface du fluide, mais il ne descendra pas plus bas;

Si un corps plus léger qu'un fluide est abandonné dans ce fluide, une partie de ce corps restera au-dessus de la surface du fluide, et le volume du liquide égal au volume de la portion immergée aura le même poids que le corps tout entier;

Si un corps plus léger qu'un fluide est enfoncé dans ce fluide, ce corps remontera avec une force d'autant plus grande qu'un volume égal du fluide sera plus pesant que ce corps;

Si un corps plus pesant qu'un fluide est abandonné dans ce fluide, il sera porté en bas jusqu'à ce qu'il soit au fond avec une force égale à la différence entre son poids et celui d'un égal volume de fluide.

Après avoir établi ces principes généraux, Archimède cherche la condition pour qu'un segment sphérique reste en équilibre dans un fluide, et cela termine son livre premier. Dans le second livre il aborde des problèmes très-difficiles, et, comme pour augmenter la difficulté, au lieu de supposer que la surface du liquide est plane, ce que l'on peut admettre lorsqu'elle a peu d'étendue, il raisonne toujours dans le cas où elle est sphérique.

XIV

Le roi Hiéron, émerveillé des découvertes d'Archimède, avait une grande confiance en lui; après la solution du problème de la couronne, il s'écria, dit-on, que désormais il croirait tout ce que lui dirait Archimède. Désirant faire construire une galère remarquable à la fois par la grandeur et par les dispositions intérieures, il confia la direction des travaux au savant géomètre. Ce bâtiment, dont le roi fit présent à Ptolémée Philadelphie, roi d'Égypte, a été, pendant longtemps, célèbre parmi les beaux vaisseaux construits dans l'antiquité.

Il était à vingt rangs de rames et formé de trois étages dont la partie supérieure était soutenue par des atlas de six coudées. Au dernier étage, on avait disposé des jardins contenant des plantes de toute espèce et des promenades ombragées par des berceaux de lierre blanc et de vigne. Au-dessous se trouvaient trente appartements dont les pavés en mosaïque représentaient l'Iliade d'Homère, puis la bibliothèque, la salle de bain et l'appartement de Vénus, dont le pavé était composé d'agates et d'autres pierres précieuses, les plus belles qu'on ait trouvées dans l'île.

Cette galère était en même temps constituée pour l'attaque et la défense. Huit tours pleines de pierres et de

traits servaient d'abri à des soldats pour jeter à couvert des projectiles sur les vaisseaux ennemis. Sur le bord du bâtiment était une espèce de rempart surmonté d'une machine à jeter des pierres, faite par Archimède; à l'aide de trois longs bras, elle lançait une pierre du poids de trois cents livres et une flèche de douze coudées à la distance d'un stade (environ cent trente mètres), à travers des ouvertures pratiquées dans l'épaisseur des poutres. Le navire avait trois mâts, à chacun desquels étaient deux machines chargées de pierres avec des crocs et des masses de plomb pour jeter sur l'ennemi. Tout le navire était environné d'un rempart de fer, pour repousser ceux qui voudraient venir à l'abordage; tout autour étaient disposés des corbeaux également en fer, qui, étant lancés par des machines, accrochaient les vaisseaux des ennemis et les approchaient du navire, pour les accabler plus facilement. Sur chacun des bords se tenaient soixante jeunes hommes armés de pied en cap; il y en avait autant autour des mâts et des machines à jeter des pierres.

Quoique la sentine fût extrêmement profonde, un seul homme la vidait avec une machine à vis, inventée par Archimède.

Sur le navire fut gravée une épigramme faite par un poète athénien dont le nom (Archimèle) ressemblait beaucoup à celui du géomètre. Ce poète reçut en récompense une charge considérable de blé que Hiéron lui fit transporter jusqu'au port du Pirée.

On employa un an à la construction de la galère. Hiéron passait lui-même des journées entières parmi les ouvriers pour les animer par sa présence. Lorsqu'elle fut à moitié faite, dit Athénée, le roi voulut la faire mettre à la mer pour achever les travaux pendant que le navire flotterait. Mais la difficulté était grande, et l'on doutait de la réussite; c'est alors qu'Archimède imagina la vis sans fin, et, à l'aide de quelques appareils, mit à flot l'immense navire.

C'est probablement la quarantième invention d'Archimède dont parle Pappus, mathématicien d'Alexandrie, qui vivait au quatrième siècle. Suivant lui, Héron, son compatriote, qui vivait deux siècles avant, et dont le nom est resté célèbre dans les sciences physiques, a donné dans un de ses ouvrages une explication très-claire sur la construction de cette fameuse invention qui avait pour but de résoudre le problème suivant : « Avec une force donnée, déplacer un poids donné. » Le texte de Héron ne nous est pas parvenu, mais Pappus, qui le connaissait, nous a laissé une description de cette machine, qui se composait de roues dentées mises en mouvement par une vis sans fin.

Pour avoir une idée de cet assemblage d'engrenages, on n'a qu'à considérer les roues d'une horloge qui se mettent mutuellement en mouvement à l'aide de pignons; seulement il faut remplacer les roues par des tambours d'une plus grande épaisseur et d'un plus grand diamètre. Dans la machine d'Archimède, tous les tambours étant munis de dents et engrenant les uns avec les autres, le plus petit était mis en mouvement par une vis sans fin, que l'on tournait au moyen d'une manivelle; le mouvement se communiquait par le premier pignon au second tambour, qui le transmettait de la même façon au troi-

sième, et ainsi de suite jusqu'au dernier, sur lequel s'enroulait, à mesure que la manivelle tournait, une corde agissant directement sur l'obstacle à vaincre.

La théorie indique qu'en donnant aux différentes pièces de cette machine des dimensions convenables, on peut, avec une force donnée, vaincre tel poids que l'on voudra.

On ne trouve dans les ouvrages des savants qui ont précédé Archimède aucune mention des roues dentées, ce qui montre qu'on lui doit encore, non-seulement la disposition des organes de cette dernière machine, mais aussi l'invention des engrenages.

XV

Il nous reste à voir Archimède défendant Syracuse contre les Romains et retardant de plusieurs années la chute de sa patrie. Thalès prouva un jour à ses concitoyens que si les philosophes étaient pauvres, c'est qu'ils le voulaient bien, et qu'en utilisant les ressources de la science, ils pourraient facilement s'enrichir. Archimède à son tour nous fournit la preuve que l'amour de la science n'exclut pas le patriotisme et qu'un homme de génie, quoi qu'il fasse, se montre toujours supérieur. Ce géomètre, habitué au silence du cabinet, nous allons le voir présent partout derrière les remparts et, nouveau Briarée aux cent bras, écraser avec ses machines les flottes et les armées romaines. Syracuse, il est vrai, a été prise par Marcellus, mais Archimède n'a pas été vaincu; ce n'est pas par la force, c'est par la ruse et à l'aide de la trahison que le général romain s'est rendu maître de la ville.

Syracuse, fondée, 735 ans avant J.-C., par le Corinthien Archias, commença à se distinguer du temps de Xerxès et devint la première de toutes les cités de la Sicile. Elle acquit d'immenses richesses par son commerce et grâce à la fertilité de son territoire; mais elle fut fréquemment déchirée par les dissensions, et le gouvernement passa souvent d'une liberté turbulente à des maîtres qui, tels que les Thrasybule, les Denys, les Agathocle, sont des types de tyrannie et de cruauté.

Les Syracusains ne le cédaient pas en valeur militaire à leurs voisins. Souvent attaqués par les Carthaginois, ils avaient remporté de grandes victoires sur ce peuple redoutable et ils avaient porté leurs conquêtes jusque sous les murs de Carthage. Un de leurs plus glorieux souvenirs était la résistance qu'ils firent aux Athéniens, lorsque ceux-ci, pendant la guerre du Péloponèse, vinrent mettre le siège devant Syracuse et furent tous ou tués ou faits prisonniers.

Parmi les rois ou tyrans qui régnèrent à Syracuse, le meilleur et le plus sage fut Hiéron, dont nous avons déjà parlé plusieurs fois à propos des travaux d'Archimède. Il descendait de la famille du premier roi de Syracuse, Gélon, qui par ses victoires et sa justice avait mérité l'estime et l'amour de ses sujets. Hiéron était encore jeune, lorsqu'à la suite de la discorde qui ne cessait de régner entre les citoyens et les troupes, il fut élu chef par ces

dernières, et bientôt reconnu par tous les habitants. Son premier soin fut d'apaiser les troubles, et pour cela il commença par introduire des réformes dans l'armée; pour empêcher les troupes de faire la loi, il se débarrassa des soldats étrangers et forma une véritable armée syracusaine, qui lui permit de lutter avec succès contre les peuples voisins. C'est à la suite de ces victoires qu'il fut nommé roi par toutes les villes qui composaient l'État syracusain.

La Sicile était alors le champ de bataille des Romains et des Carthaginois; Hiéron s'était d'abord prononcé pour les derniers, mais jugeant que la supériorité resterait aux Romains, et de plus croyant pouvoir compter sur une plus grande fidélité de leur part, il fit la paix avec eux, et pendant cinquante ans que dura son règne, il se montra leur fidèle allié, leur offrant même des secours dans les moments difficiles, et méritant ainsi la reconnaissance du sénat romain.

Pendant son long règne, exempt des embarras de la guerre, il donna toute son attention à rendre ses peuples heureux, et à répandre dans la Sicile cette abondance qui la fit appeler le grenier de l'Italie. Cependant il ne négligeait point les soins de la guerre, et il sut mettre ses États en sûreté contre les attaques de ses voisins. Estimant Archimède à sa juste valeur, il eut assez de pouvoir sur lui pour le faire descendre de ses hautes spéculations aux choses matérielles, et il réussit à lui faire construire un grand nombre de machines, tant pour la défense que pour l'attaque des places.

Hiéron mourut, après avoir sagement et heureusement gouverné Syracuse, soit comme général, soit comme roi, pendant soixante-deux ans. Il avait eu la douleur de voir mourir son fils, Gélon (celui à qui Archimède avait adressé l'*Arénaire*), et il laissait pour successeur son petit-fils, Hiéronyme, âgé de quinze ans, incapable d'user sagement de la liberté ou de la puissance souveraine. Le jeune roi abandonna les traditions de son aïeul pour suivre celles des Denys. Tandis que Hiéron et Gélon ne s'étaient jamais distingués du reste des citoyens, ni par les habillements, ni par aucune marque extérieure, Hiéronyme revêtit la pourpre, se ceignit le front d'un diadème, et s'entourna d'une troupe de gardes armés. Sa cruauté et ses vices firent vite oublier la douceur et les vertus de son prédécesseur; une vaste conspiration fut d'abord déjouée, mais bientôt Hiéronyme fut assassiné après quelques mois de règne, entraînant dans sa ruine la famille royale, dont tous les membres, sans distinction d'âge ni de sexe, furent livrés impitoyablement à la mort.

Après la mort de Hiéronyme, la guerre civile éclata de nouveau parmi les Syracusains, les uns désirant reprendre la politique de Hiéron et renouer avec les Romains l'alliance rompue par le jeune tyran, les autres voulant se mettre entre les mains des Carthaginois, dont les émissaires entretenaient la dissension dans la ville. Les Romains, toujours prêts à conquérir, avaient respecté le traité fait avec Hiéron, mais ils ne pouvaient supporter de voir la Sicile gouvernée par les Carthaginois, et sur le refus des Syracusains de renouveler l'alliance, le consul Marcellus vint mettre le siège devant Syracuse,

laissant le commandement des troupes de terre au proconsul Appius et se réservant celui de la flotte.

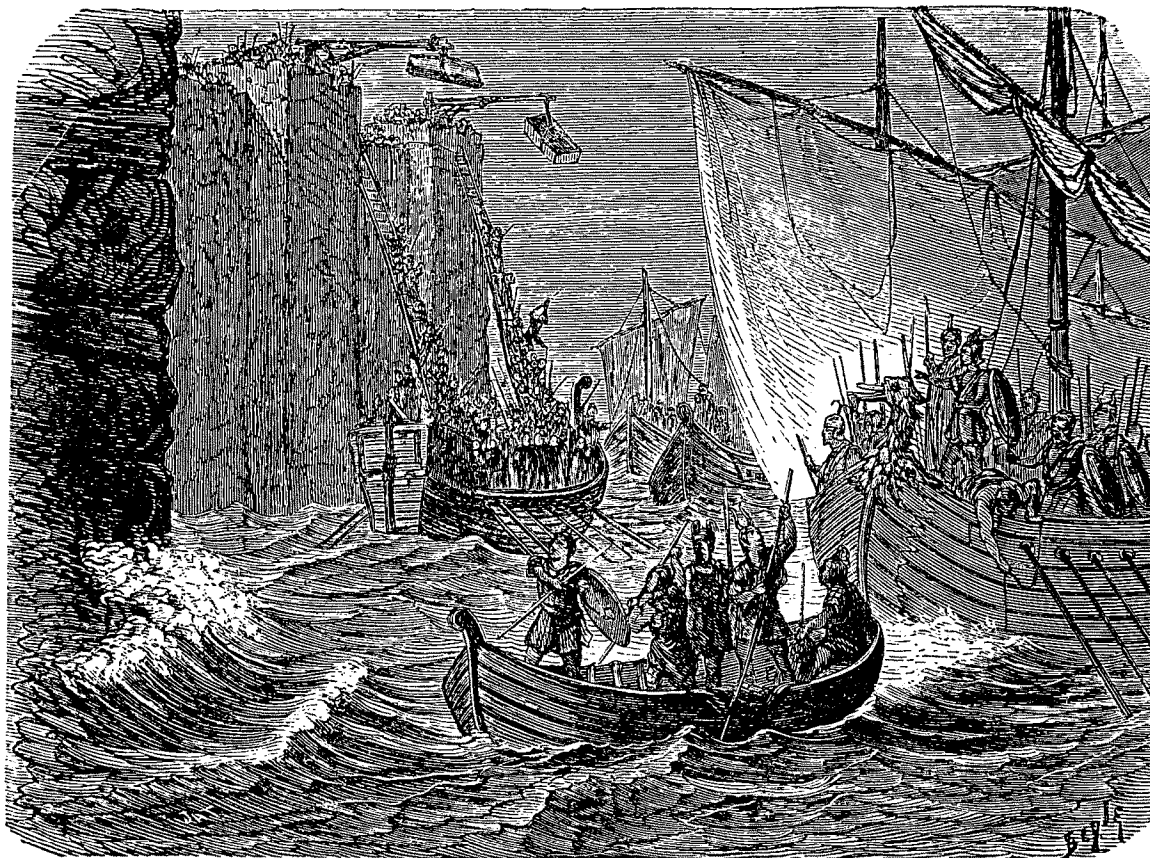
XVI

Syracuse était alors partagée en cinq parties : l'île, reliée à la terre par un pont, l'Achradine dont les murs fortifiés étaient baignés par la mer, Tyché qui, par la porte appelée Hexapyle, donnait accès dans la campagne, Néapolis ou la Nouvelle-Ville, et Épipolis ou Ville-Supérieure. Il y avait trois ports : le grand, formé par une rade naturelle, le port de Trogile, à côté de l'A-

des factions qui divisaient la cité, mais qui, avant tout, voulait empêcher sa ville natale de tomber au pouvoir des Romains. Sous la direction du savant mécanicien, Syracuse se mit en état de défense, et grâce à la prévoyance du vieux roi Hiéron, qui pendant cinquante années de paix avait pourvu aux besoins de la guerre, tout fut prêt pour recevoir dignement les ennemis.

XVII

Appius était venu attaquer l'Hexapyle; Archimède fit alors jouer ses machines qui lançaient contre l'infanterie



Défense de Syracuse. (Page 313, col. 2.)

chradine, et le petit port, situé entre l'île et l'Achradine.

Appius devait assiéger la ville par terre, tandis que Marcellus amènerait sous l'Achradine sa flotte composée de soixante galères à cinq rangs de rames, qui étaient pleines d'hommes armés d'arcs, de frondes et de flèches; un grand nombre de ces galères étaient chargées de toutes sortes de machines propres à l'attaque des places. Marcellus, croyant frapper les Syracusains de terreur et entrer dans la ville presque sans combat, exposa aux yeux des habitants l'appareil formidable avec lequel il se préparait à les attaquer, et, suivant le témoignage de tous les historiens, il aurait réussi facilement dans son projet, s'il y eût eu un homme de moins dans Syracuse.

Cet homme était Archimède, qui n'avait aucun souci des affaires publiques, qui ne prenait parti pour aucune

toutes sortes de traits et de pierres d'un poids énorme; rien ne pouvait soutenir le choc de ces projectiles, qui écrasaient tous ceux qu'ils rencontraient et décimaient les rangs des ennemis.

Du côté de la mer, c'était la même chose; les traits et les pierres, lancés à toute distance, venaient briser les galères des Romains. Quant aux bâtiments qui réussissaient à venir toucher les murs de l'Achradine, d'autres dangers les attendaient. A l'aide de puissantes machines, on laissait tomber tout d'un coup sur les galères de grosses poutres, chargées de poids, qui les abîmaient dans les flots. Tantôt une main de fer, attachée à une chaîne, était rapidement lancée contre un navire dont elle saisissait la proue, et à l'aide d'un contre-poids placé à l'intérieur des murailles, le vaisseau se trouvait redressé

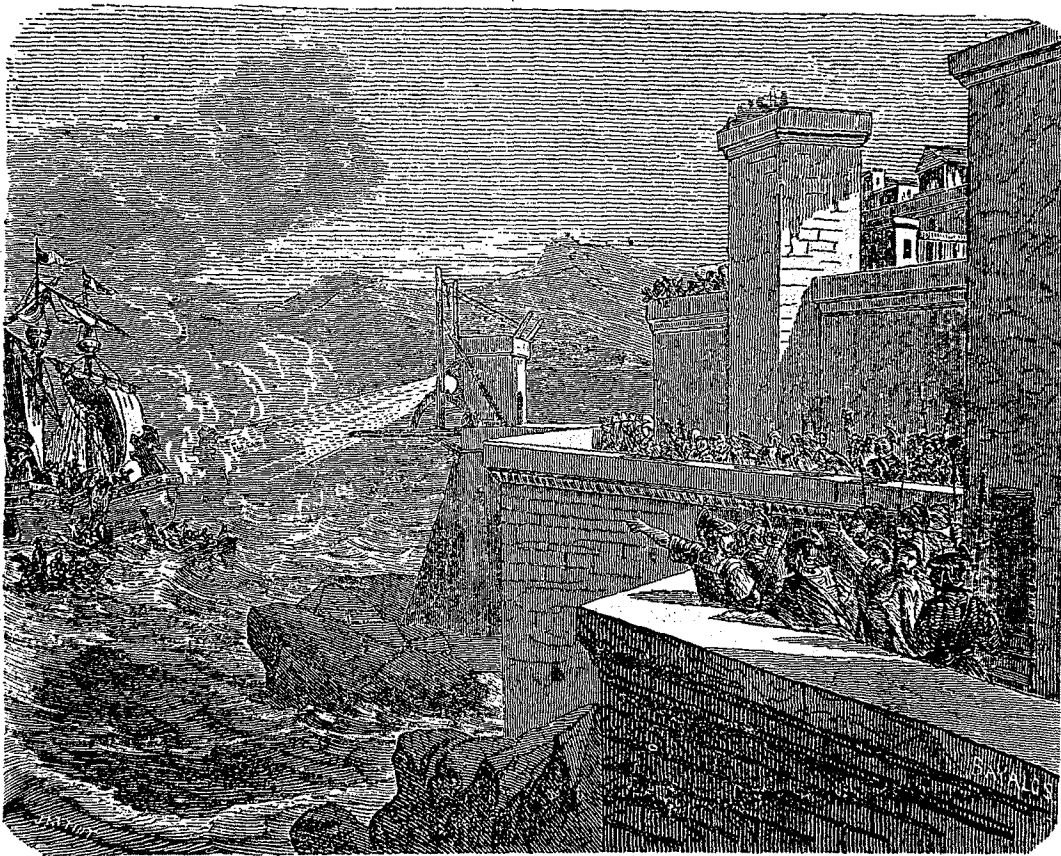
sur la poupe, et après être resté quelque temps dans cette position, il retombait brusquement et souvent était submergé; tantôt les machines, ramenant le vaisseau à terre avec des cordages et des crocs, le faisaient pirouetter longtemps, et finissaient par le briser contre les pointes des rochers sur lesquels étaient construites les murailles.

Pour vaincre un si terrible ennemi, Marcellus redoublait d'efforts. Il fit préparer à grands frais d'immenses machines appelées *sambuques*, espèces de ponts-levis qu'on devait abattre sur les murailles. Huit galères à cinq rangs dont on avait enlevé les rames, aux unes à droite, aux autres à gauche, étaient jointes deux à deux par les côtés où il n'y avait pas de rames. Cela formait ainsi un

Une fois la machine apposée, ces hommes devaient abattre les balustrades pour se répandre dans les créneaux des murs, en même temps que le reste des troupes les suivait à l'aide de l'échelle.

Tel était le terrible appareil à l'aide duquel Marcellus comptait réduire les assiégés; mais il avait à se garantir contre les balistes et les catapultes d'Archimède, disposées de manière à atteindre l'ennemi aussi bien de près que de loin.

La première sambuque qui parut était encore assez loin des murailles, lorsqu'on lança contre elle un rocher du poids de six cents livres, ensuite un second, puis un troisième qui, la frappant avec un sifflement et un fracas



La flotte romaine brûlée. (Page 314, col. 2.)

immense plancher sur lequel on plaçait les sambuques. Cette machine consistait en une échelle de la largeur de quatre pieds, d'une longueur égale à la hauteur des murailles; les deux côtés de cette échelle étaient garnis de balustrades et de courroies depuis le bas jusqu'au haut. L'échelle était couchée en long sur les côtés des galères jointes ensemble, et elle dépassait de beaucoup les épérons. Les mâts des galères étaient munis de poulies et de cordes destinées à soulever l'échelle et à la dresser. Les galères étant amenées contre terre par les rameurs des deux côtés extérieurs, on appliquait les machines contre la muraille. Au haut de l'échelle se trouvait un plancher garni de balustrades de trois côtés, destiné à supporter quatre hommes devant repousser en combattant ceux qui, des murailles, empêchaient qu'on appliquât la sambuque.

horribles, en détachèrent les appuis, et donnèrent aux vaisseaux de si violentes secousses qu'ils se séparèrent les uns des autres.

Marcellus, ne sachant quel parti prendre, résolut de faire avancer sans bruit ses galères, pendant la nuit; il espérait, en s'approchant des murailles, que les machines d'Archimède, ayant beaucoup de portée, lanceraient les traits par-dessus leurs têtes. Mais le défenseur de Syracuse avait tout prévu, et d'autres machines faisaient pleuvoir sans interruption des traits plus courts, et qui portaient moins loin; de plus, il avait fait percer à hauteur d'homme et dans la muraille de nombreuses meurtrières, derrière lesquelles les archers et les arbalétriers tiraient sans cesse sur la flotte et rendaient inutiles tous les efforts des soldats romains. Quand on commença à

dresser les sambuques, des machines disposées au dedans des murailles et qui étaient restées cachées jusque-là, s'élevèrent sur les forts et étendirent leurs mains de fer bien loin en dehors des remparts, prêtes à lancer à la mer des pierres et des masses de plomb d'un très-grand poids. A mesure que les sambuques approchaient, on tournait avec un câble les becs de ces machines où il était nécessaire, et à l'aide d'une poulie, on faisait tomber sur la machine une pierre énorme, qui ne brisait pas seulement l'échelle, mais encore le vaisseau, et jetait tous ceux qui s'y trouvaient dans le plus grand péril.

Les Romains, assaillis de tous côtés, se décidèrent à la retraite; mais à peine s'étaient-ils éloignés des murs, qu'une nouvelle pluie de traits, leur tua beaucoup de monde et leur fracassa un grand nombre de vaisseaux, sans qu'ils sussent eux-mêmes faire aucun mal aux ennemis; car les machines étaient hors la vue des assiégeants, qui ne pouvaient voir d'où les coups partaient, et semblaient, selon l'expression de Plutarque, combattre contre les dieux.

Marcellus faisait des pertes considérables. Cependant il plaisantait sur les inventions du géomètre: « Cet homme, disait-il, se sert de nos vaisseaux comme de cruches pour puiser de l'eau, et il chasse ignominieusement nos sambuques, à coups de bâton, comme indignes de sa compagnie. »

Malgré ces plaisanteries, les Romains étaient si effrayés, qu'à la vue seule d'une corde ou d'une pièce de bois qui paraissait sur la muraille, ils tournaient le dos et prenaient la fuite, en criant que c'était quelque machine qu'Archimède allait lancer contre eux.

Pendant huit mois que les troupes romaines restèrent devant la ville, il n'y eut sorte de stratagème que l'on n'inventât, ni d'actions de valeur que l'on ne fit pour surprendre Syracuse, mais rien ne réussit; le génie d'Archimède déjouait tous les efforts. « Otez de Syracuse un seul vieillard (il avait alors soixante-treize ans), et les Romains, dit Polybe, avec de si grandes forces de terre et de mer, s'en rendront infailliblement maîtres; mais sa seule présence paralyse tous les efforts. »

Désespérant d'emporter la ville de vive force, Marcellus cessa toutes les attaques et convertit le siège en blocus.

XVIII

Tous les auteurs anciens, Polybe, Plutarque, Tite-Live, sont d'accord sur les différentes circonstances du siège de Syracuse, et leur récit a été répété par bien d'autres historiens. Mais il est un fait dont ils ne disent pas un mot, et que l'on trouve dans les écrits de plusieurs auteurs plus modernes; je veux parler de l'incendie d'une partie de la flotte romaine au moyen de miroirs ardents. Tzetzes, qui vivait au treizième siècle, est l'historien qui nous fournit le plus de détails sur ces miroirs; il s'exprime de la manière suivante:

« Marcellus ayant retiré ses vaisseaux hors de la portée du trait, le vieillard construisit un miroir hexagonal, et à côté de celui-ci, qui était de grande di-

mension, d'autres plus petits du même genre que l'on mettait en mouvement à l'aide de lames métalliques et de charnières. Il plaça le miroir au milieu des rayons du soleil... et grâce à la réflexion de ces rayons, un incendie formidable s'éleva au milieu de la flotte, et réduisit les bâtiments en cendres en dehors de la portée de l'arc... Dion et Diodore ont écrit cette histoire, et après eux beaucoup d'écrivains ont fait mention d'Archimède, principalement Anthémios, Héron, Philon et Pappus, et tous ceux qui ont écrit sur la mécanique. C'est dans leurs livres, faits d'après les ouvrages d'Archimède, que nous lisons les embrasements produits par les miroirs, les descriptions de toutes les inventions mécaniques, les machines à déplacer les fardeaux, et les découvertes du savant géomètre sur l'air et sur l'eau. »

Ainsi c'était une opinion unanime dans les premiers siècles de notre ère qu'Archimède avait incendié la flotte ennemie au moyen des rayons solaires. Mais comment accorder le silence des trois auteurs cités plus haut avec le langage de Tzetzes et des autorités qu'il cite? Il est à regretter que les passages de Dion Cassius et de Diodore de Sicile, où se trouve relaté le siège de Syracuse, soient complètement perdus.

Tout ce qui touche à Archimède est assez intéressant pour qu'à diverses époques on se soit occupé du fameux miroir ardent. Les physiciens ont fait voir les raisons qui les conduisaient, les uns à admettre, les autres à rejeter la possibilité du fait. Le témoignage le plus important est celui d'Anthémios de Tralles, l'architecte de Sainte-Sophie, à Constantinople, dont parle Tzetzes dans sa narration.

Anthémios dit que la construction du miroir, telle qu'elle est exposée par les anciens, est presque impraticable. Il ajoute que cependant on ne peut pas enlever à Archimède la gloire qui lui est due, qu'on s'accorde unanimement à reconnaître le fait de l'incendie des vaisseaux ennemis au moyen des rayons solaires, et que la raison nous oblige d'avouer la possibilité du problème par cet ingénieux moyen. Anthémios explique alors la construction d'un miroir, ou, pour mieux dire, d'un assemblage de miroirs qui permettrait de déterminer l'inflammation à distance, et pour justifier cette réunion de miroirs, il rappelle que ceux qui ont fait mention des miroirs ardents, construits par le divin Archimède, ont parlé non d'un seul, mais de plusieurs.

Galien dit, dans l'un de ses ouvrages, qu'à l'aide d'un miroir ardent on enflamme avec facilité de la laine, des étoupes, une mèche de bois et enfin tout ce qui est sec et léger; c'est de cette manière, pense-t-il, qu'Archimède brûla les vaisseaux des ennemis.

Le père Athanase Kircher, au dix-septième siècle, imagina un miroir ardent pour brûler à cent pieds et au delà. Son miroir était un assemblage de glaces planes et circulaires; il posait ses glaces sur un mur, en leur donnant une inclinaison convenable, pour que les images du soleil fussent réfléchies sur le même objet. Kircher ne fit ses expériences qu'avec cinq glaces, et la chaleur produite était presque insupportable. Je crois très-fermement, dit-il, que c'est avec des miroirs plans ainsi disposés

que Proclus brûla les vaisseaux de Vitalien. C'est en l'année 514 après J.-C. que, suivant l'auteur Zonare, l'invention d'Archimède aurait été renouvelée, sous les murs de Constantinople.

Malgré toutes ces preuves, l'histoire du miroir ardent, admise pendant plus de quinze siècles, trouva des incrédules; Descartes et l'Académie des sciences n'en admettaient pas la possibilité. Les plus belles expériences furent alors entreprises par Buffon, vers le milieu du siècle dernier, et elles méritent que nous en citions quelques-unes :

Le 23 mars 1747, à midi, Buffon mit le feu, de soixante-six pieds de distance, à une planche de hêtre goudronnée, avec quarante glaces.

Le 10 avril, après midi, par un soleil assez net, on mit le feu à une planche de sapin goudronnée, à cent cinquante pieds, avec cent vingt-huit glaces. L'inflammation fut très-subite.

Le 11 avril, à une distance de vingt pieds et avec vingt et une glaces, on mit le feu à une planche de hêtre qui avait déjà été brûlée en partie.

Le même jour, à la même distance, avec douze glaces, on enflamma de petites matières combustibles, et avec quarante-cinq glaces, on fondit un gros morceau d'étain qui pesait environ six livres.

Avec cent dix-sept glaces, on fondit des morceaux d'argent et l'on rougit une plaque de tôle.

Les expériences de Buffon sont splendides. Elles nous montrent comment, en réfléchissant un grand nombre de rayons solaires sur un même point, on peut enflammer des corps combustibles, à une assez grande distance. Néanmoins l'incendie de la flotte romaine est difficile à admettre; je ne parle pas du silence de Polybe, de Tite-Live et de Plutarque, un détail peut échapper à un auteur; mais il faudrait supposer que les vaisseaux romains restaient immobiles et donnaient à Archimède le temps d'arranger sa machine, ce qui évidemment devait être fort long (1); les poutres goudronnées, les plaques de tôles ou les assiettes d'argent qui servaient aux expériences de Buffon n'étaient pas, comme les bâtiments, soumis à l'agitation de la mer ni au mouvement d'une troupe, toujours prête à se déplacer au moindre sujet d'alarme et commandée par un général aussi expérimenté et aussi actif que l'était Marcellus. La difficulté devait augmenter avec la distance, et il ne faut pas dire que, les murs de l'Achradine étant baignés par la mer, la distance était très-faible; car Archimède n'aurait pas choisi pour user de son miroir le moment où tout est en mouvement, et la manière dont les Romains étaient traités par les assiégés ne nous permet pas de croire qu'au repos, ils restaient près des murs.

Faut-il cependant rejeter complètement l'histoire des

(1) Il faut environ une demi-heure pour monter le miroir et pour faire coïncider toutes les images au même point; mais lorsqu'il est une fois ajusté, on peut s'en servir à toute heure, en tirant seulement un rideau; il mettra le feu aux matières combustibles très-promptement, et on ne doit pas le déranger, à moins qu'on ne veuille changer la distance; par exemple, lorsqu'il est arrangé pour brûler à cent pieds, il faut une demi-heure pour l'ajuster à la distance de cent cinquante pieds, et ainsi des autres. (Buffon, *Mémoire sur les miroirs ardents.*)

miroirs ardents? Je ne le crois pas. Archimède peut s'en être servi, non pour incendier la flotte, mais pour aveugler les soldats pendant le combat. Tout le monde connaît l'effet des rayons solaires réfléchis par un simple vitrage ou une lame métallique; il n'y a rien d'étonnant que le défenseur de Syracuse, avec l'activité que nous lui connaissons, ait ajouté ce moyen de défense aux puissants engins dont il se servait. Du reste cette manière d'expliquer l'action des miroirs ardents n'est pas nouvelle. Anthémios lui-même dit : « On peut aussi, à l'aide de ces mêmes miroirs plans, offusquer les yeux des ennemis, qui, dans leur marche, ne les aperçoivent pas et tombent sur ceux qui les portent attachés au haut et au milieu de leurs boucliers. Ces derniers tournent à propos et dirigent la réflexion des rayons solaires vers un ennemi qui ne peut que difficilement se garantir de leur action et la surmonter. » Telle est, je crois, la véritable manière d'expliquer l'histoire des miroirs d'Archimède.

XIX

Nous avons laissé Marcellus au moment où il transformait le siège en blocus. Cet état de blocus durait depuis deux ans, et le consul romain ne voyait aucun moyen de prendre Syracuse, soit par force, parce que Archimède lui opposait toujours des obstacles invincibles; soit par famine, parce que les Syracusains recevaient des vivres par la flotte des Carthaginois. Marcellus, à bout de ressources, allait lever le siège, lorsqu'une négligence des assiégés lui permit de s'emparer d'une partie de la ville. Il prit l'occasion d'une fête qu'on célébrait trois jours de suite en l'honneur de Diane, et pendant laquelle les habitants, malgré la disette, faisaient de nombreuses libations. Il fit avancer vers un mur qui était plus bas que les autres un millier de soldats munis d'échelles; une fois l'escalade accomplie, ils enfoncèrent la porte Hexapyle, et les troupes, entrant librement, s'emparèrent de la partie élevée de la ville, appelée Épipoles, avant que les Syracusains se fussent aperçus de la présence de l'ennemi. Mais l'Achradine et l'île, les deux parties les plus riches et les plus importantes de la ville, ne tombèrent pas encore au pouvoir des Romains. Il fallut de nouvelles divisions intestines et la trahison d'un Espagnol, qui livra, pendant la nuit, la porte qu'il était chargé de défendre, pour que Marcellus fût enfin maître de toute la ville.

Syracuse fut livrée au pillage, comme c'était alors la coutume. Marcellus donna même une preuve de grande humanité, d'après le témoignage des historiens, en n'abandonnant à ses soldats que toutes les richesses de la ville et les esclaves, et en défendant expressément de toucher à aucune personne libre, de tuer ou d'outrager qui que ce fût, et de faire esclave aucun des citoyens. Nous verrons tout à l'heure avec quelle rigueur furent observés les ordres du général romain.

Le siège de Syracuse est cité comme un des plus fameux de l'antiquité. Ce qui l'a rendu célèbre, ce n'est pas sa durée, ni la grande somme d'efforts que l'on fit de part et d'autre; ce ne sont pas non plus les conséquences

du triomphe des Romains, car ceux-ci, déjà possesseurs d'une partie de la Sicile, n'auraient pas tardé à l'occuper tout entière, et ce n'était pas une cité constamment travaillée par la guerre civile, qui pouvait arrêter l'essor des futurs vainqueurs du monde. Ce qui distingue le siège de Syracuse de tous les autres, et en fait un événement unique dans l'histoire, c'est la puissance d'un homme qui n'ayant jamais commandé une armée, n'ayant même jamais fait la guerre, organise la défense et lutte à lui seul, par son génie et malgré son âge avancé, contre un peuple aguerri par plusieurs siècles de victoires !

sa démonstration. Mais le soldat, ne se souciant ni du problème ni de la démonstration, le frappe de son épée et tue d'un seul coup celui qui, pendant trois ans, avait tenu tête aux armées de terre et de mer des Romains.

Ainsi périt Archimède, à l'âge de soixante-quinze ans, 212 ans avant l'ère chrétienne.

Marcellus avait surtout recommandé d'épargner Archimède ; il ressentit de sa mort un très-grand chagrin ; il eut horreur, dit Plutarque, du meurtrier comme d'un sacrilège, et ayant fait chercher les parents du savant géomètre, il les traita de la manière la plus digne. Vou-



Prise et pillage de Syracuse. (Page 313, col. 2.)

XX

Archimède n'eut pas la douleur de survivre au sac de sa patrie ; il ignorait même la prise de Syracuse, lorsqu'il fut tué par un soldat. Il y a sur cet événement plusieurs versions, dont voici la plus probable :

Au moment où la ville fut prise, Archimède, enfermé chez lui, était occupé à résoudre un problème de géométrie. N'entendant ni le tumulte des Romains qui pillaient les maisons, ni le bruit dont la ville retentissait, il était tout entier aux lignes qu'il traçait sur le sable, lorsqu'un soldat, se présentant soudain devant lui, lui ordonne de le suivre pour aller trouver Marcellus. Archimède, préoccupé de son problème, lui dit de ne pas marcher sur la figure tracée, ou le prie d'attendre qu'il ait fini

lant honorer sa mémoire autant qu'il était en son pouvoir, il fit célébrer ses funérailles pompeusement, y assistant lui-même avec les principaux citoyens de la ville et les chefs de son armée. Il lui fit ériger un monument où, suivant le vœu d'Archimède, fut gravée la figure de géométrie représentant le cylindre circonscrit à la sphère, avec le nombre exprimant le rapport des volumes de ces deux corps.

XXI

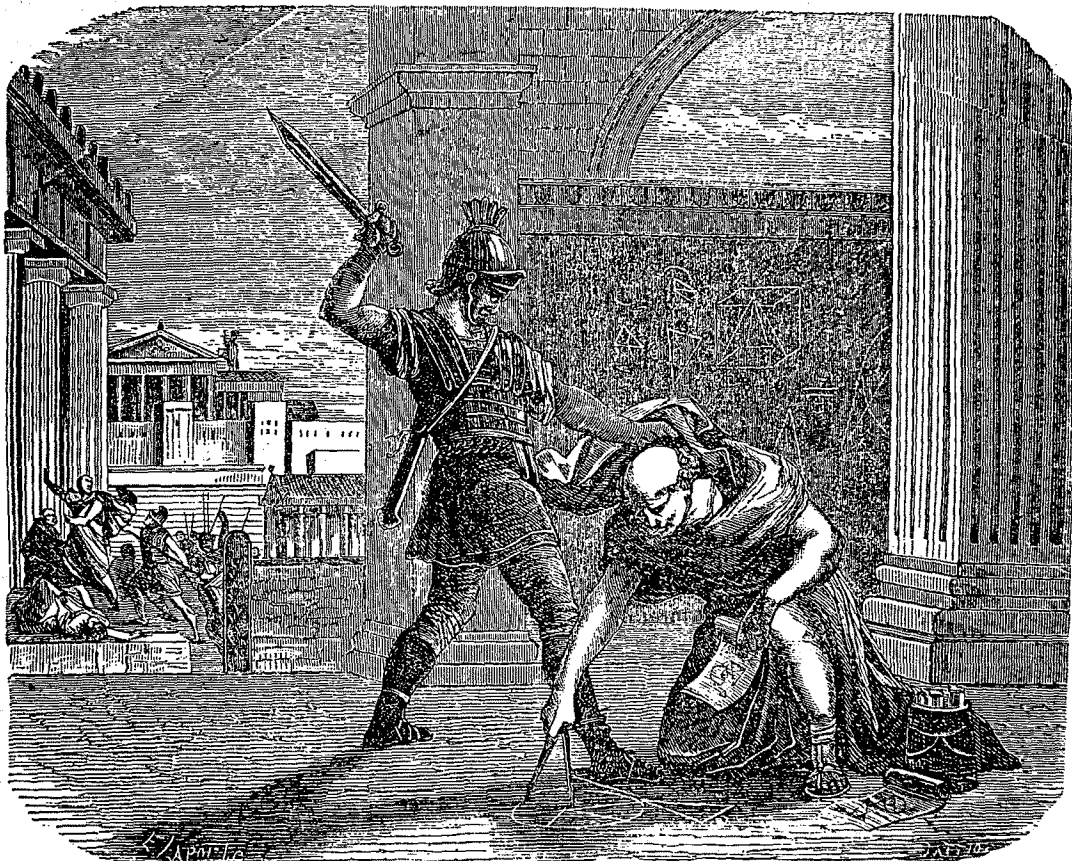
Une fois la Sicile réduite en province romaine, Syracuse perdit toute influence ; elle avait été ruinée par le pillage ; toutes ses richesses étaient passées entre les mains des soldats, un grand nombre de ses œuvres d'art avaient été transportées à Rome par Marcellus, qui en

décora la ville. Les habitants, en perdant leur liberté, cessèrent de s'occuper de sciences et d'art; ils oublièrent leur passé; le souvenir de cette glorieuse défense de Syracuse s'effaça peu à peu, et moins d'un demi-siècle après la prise de leur ville, ils ignoraient même où se trouvait le tombeau d'Archimède. C'est Cicéron qui, grâce à la figure qui y avait été gravée, retrouva le lieu de sépulture du célèbre Syracusain. Laissons-le raconter lui-même cette découverte.

« Pendant que j'étais questeur en Sicile, je recherchai, dit-il, le tombeau d'Archimède; les Syracusains ne le connaissaient pas; ils n'iaient même qu'il existât;

la plus savante des cités de la Grèce ignorerait encore le lieu de sépulture du plus ingénieux de ses citoyens, si un homme d'Arpinum ne le lui avait appris. »

On doit savoir gré à Cicéron d'avoir recherché le tombeau d'un homme qu'il prétendait animé d'un souffle divin (1). Mais on ne s'explique pas le dédain avec lequel il parle d'Archimède dans les lignes qui précèdent le passage que nous venons de citer. Il s'y exprime de la manière suivante : « Je ne comparerai pas la vie de Denys le tyran, qui, selon moi, dépasse tout ce qu'il y a de plus affreux, de plus misérable, de plus détestable, avec celle de Platon ou d'Archytas, ces hommes pleins de



Mort d'Archimède. (Page 316, col. 2.)

je le trouvai tout couvert de ronces et d'épines. Je savais, en effet, quelques vers qu'on m'avait dit avoir été gravés sur ce monument et qui indiquaient qu'à la partie supérieure se trouvait une sphère avec un cylindre. En promenant mes regards de tous côtés sur les tombeaux qui sont en grand nombre, près de la porte qui regarde Agrigente, j'aperçus une petite colonne qui s'élevait à peine au-dessus des buissons, sur laquelle se trouvait une figure représentant une sphère et un cylindre. Aussitôt je dis aux Syracusains (car les principaux d'entre eux m'accompagnaient) que je croyais avoir trouvé ce que je cherchais. A l'aide de faux, on élagua les buissons et l'on découvrit l'endroit. Dès que l'accès du monument fut ouvert, nous approchâmes de la base. On voyait à peu près la moitié de l'inscription, la fin des vers ayant été rongée par le temps. Ainsi la plus célèbre et jadis

science et de sagesse. Dans cette même ville de Syracuse, j'évoquerais de la poussière et le compas à la main, un homme de rien, d'obscure naissance, qui vécut longtemps après lui, Archimède, etc... »

Je ne reprocherai pas à Cicéron d'appeler Archimède un homme de basse condition; il oppose, en effet, à la vie d'un tyran, d'un chef de l'État, celle d'un homme qui ne remplit jamais aucune fonction et qui était sujet, tandis que l'autre commandait. L'injure réside dans la comparaison avec Platon et Archytas qu'il traite d'hommes savants et sages. Et qu'était donc Archimède? Quel homme dans l'antiquité a su et inventé tant de choses et dans des genres si différents? Archimède ne valait-il pas Archytas, parce qu'il n'avait pas, comme

(1) Voir page 301, col. 2.

lui, commandé sept fois les armées, et que la couronne de laurier n'avait jamais ceint son front victorieux? Mais la défense de Syracuse ne vaut-elle pas à elle seule toutes sortes de triomphes? Archimède est-il inférieur à Platon, parce qu'il ne s'est occupé de la politique et du gouvernement d'aucun État, ou bien, pour Cicéron, le philosophe, doit-il passer avant le savant? Quel est le plus sage, le plus utile à ses semblables, celui dont l'imagination crée un monde bizarre qui ne peut exister que dans son cerveau, ou celui qui, par la seule force de son génie, pénétre les vérités mystérieuses de la création, et nous fait remonter vers l'origine des choses? Mais la vraie philosophie, l'auteur du *De naturâ Deorum* (de la nature des dieux), bien certainement ne l'ignorait pas, repose sur la connaissance exacte des lois de la nature, et rien n'est plus capable que la véritable science d'exciter les nobles sentiments et d'élever l'âme vers la divinité; témoin l'anecdote suivante, qui s'est passée dans des temps plus rapprochés de nous : Un pasteur se plaignait à Leibnitz de ne jamais trouver devant lui qu'un auditoire froid et indifférent. « Parlez, lui dit-il, des lois sublimes qui régissent l'univers, et l'on vous écouterait. » Quelques jours après, le pasteur apparaissait tout bouleversé devant le mathématicien philosophe, qui l'interrogea d'un regard étonné. « Ils ont, répondit-il, profané le saint lieu; ils m'ont applaudi ! »

XXII

La postérité s'est montrée plus juste que Cicéron envers Archimède. Tous les écrivains et les géomètres l'ont reconnu pour un génie supérieur, pour le premier de tous, depuis Plutarque, qui nous le représente comme réellement possédé par la passion des Muses, jusqu'à Galilée et Leibnitz, qui n'ont jamais parlé de lui qu'avec la plus grande admiration. Tandis que les noms de beaucoup de savants et de philosophes ne sont connus que de ceux qui font une étude spéciale des sciences, le nom d'Archimède est resté populaire. Tout le monde connaît la légende du principe qui porte son nom et l'usage de la vis dont il est l'inventeur; on ne sait peut-être pas les détails du siège de Syracuse, mais peu de personnes ignorent la manière dont périt Archimède, et beaucoup sont persuadées qu'il avait incendié la flotte romaine, au moyen de miroirs ardents. A peine commence-t-on l'étude de la géométrie, que l'on rencontre le rapport constant de la circonférence au diamètre, et la fin des éléments de cette science est la proposition de la sphère inscrite dans le cylindre.

Et cependant Archimède n'a pas créé d'école qui pût conserver sa mémoire et la tradition de ses travaux. Il se distingue en cela des autres mathématiciens, dont le travail se faisait pour ainsi dire en commun, par l'échange

et le concours des idées de chacun. Il n'a pas, comme Euclide, compilé et mis en ordre les découvertes de ses prédécesseurs; ses ouvrages sont tous originaux; tous, ils sont le fruit de ses propres recherches. Mais s'il n'a pas eu de disciples recueillant directement sa parole, il a ouvert un vaste champ aux découvertes nouvelles, par la création de cette méthode des limites dont la fécondité a donné naissance à la plupart de nos sciences mathématiques d'aujourd'hui. Enfin, ses inventions mécaniques ont montré de quelle utilité pouvait être cette science, et les géomètres qui l'ont suivi, tels que Héron, Pappus et autres, loin de montrer pour elle le même dédain que Platon, se sont efforcés de marcher sur les traces d'Archimède, et de retrouver toutes ces applications qui n'étaient pour lui que jeux d'esprit.

C'est grâce à ces fidèles admirateurs du savant géomètre que nous sont parvenus la plupart de ses ouvrages. Nous avons cité ses différents traités : *de la Sphère et du Cylindre, de la Mesure du Cercle, des Conoïdes et des Sphéroïdes, des Spirales, de l'Équilibre des Plans, de la Quadrature de la Parabole, l'Arénaire, des Corps portés sur un Fluide*; à la suite de ces livres se trouvent des *Lemmes* qui comprennent une quinzaine de théorèmes de géométrie pure sur le cercle. Sauf le traité des *Corps portés sur un Fluide* et celui des *Lemmes* que nous avons seulement, le premier en latin (1), et le second en arabe, ces ouvrages sont parvenus jusqu'à nous dans la langue grecque où ils ont été écrits.

Nous ne possédons pas toutes les œuvres d'Archimède; il est probable cependant qu'il n'y en avait pas beaucoup plus que nous n'en avons. Parmi ces livres perdus étaient la description de sa *Sphère céleste*, un traité d'arithmétique dont il parle dans l'*Arénaire*, et qu'il avait adressé à Zeuxippe sous le titre de *Principes*, et un traité *Sur la Balance*, dont Pappus fait mention dans les *Collections mathématiques*.

C'est en 1792 que parut, à Londres, la première édition complète des œuvres d'Archimède, texte grec et latin; jusque-là, on n'avait donné que des traités détachés; enfin, M. Peyrard, professeur de mathématiques et d'astronomie, a publié, en 1807, une traduction française de ces œuvres. Cet ouvrage est peu lu aujourd'hui; les méthodes modernes permettent d'abrégier beaucoup les démonstrations, et l'on a laissé de côté celles du géomètre syracusain. Il est cependant intéressant de voir par quelle adresse et avec quelle profondeur de méditation Archimède est parvenu, en s'appuyant sur quelques principes seulement, à démontrer les théorèmes les plus difficiles de la géométrie.

(1) En 1555, le texte grec existait encore; il a été perdu depuis.

ALEXANDRE JAMET.

APPENDICE

Dans la vie qu'on vient de lire, on aura sans doute remarqué un passage où l'historien nous rapporte que le célèbre Cicéron, en parlant d'Archimède, a tenu sur ce grand homme un langage assez étonnant pour que le biographe s'y arrête et reprenne l'orateur dans son appréciation mal fondée.

Il est à regretter vraiment, pour la gloire de Cicéron, qu'il ait articulé le plus faux jugement que puisse prononcer un homme de son genre, une célébrité dont les paroles ont tant d'écho.

Quoi ! en parlant d'un sage voué aux études les plus ardues, y consacrant toute sa vie avec cette persévérante et infatigable volonté que rien n'arrête ; un de ces hommes qui ont autant de zèle à se livrer aux recherches les plus pénibles, aux travaux les plus fatigants pour l'esprit le plus fort, que tant d'autres en dépensent vainement dans le triste rôle qu'ils jouent d'esclaves des plus ignobles passions ; en parlant de celui dont l'existence n'a été qu'une étude continuelle au profit de la science et pour l'amélioration de la vie des hommes, par les secours merveilleux dont il découvre le secret à ceux qui ne font leurs œuvres de chaque jour qu'en les trempant de sueurs et souvent de larmes ; enfin Cicéron, parlant d'Archimède et osant dire que *c'est un homme de rien !...*

O grand orateur des jours où Rome était reine du monde, pourquoi faut-il avoir à vous reprendre d'un jugement faux et qui fait tort à votre réputation ?

N'y a-t-il que les riches, ceux que les lois mystérieuses de l'ordre universel font naître sur le duvet, à l'ombre de tentures splendides, déjà grands dans les langages de la grandeur qu'on voit autour d'eux ? n'y

a-t-il que les fils des princes ou des hommes fortunés qui ne soient pas des hommes de rien ?

Jamais, sérieusement et aux yeux des peuples observateurs, jamais l'or, la naissance même, n'ont fait un véritable grand homme.

Les grands hommes sont fils de leurs œuvres.

Le dernier qui fera le bien sera grand comme ses devanciers.

Le plus grand sera le plus vertueux.

La seule vertu enfante la vraie gloire.

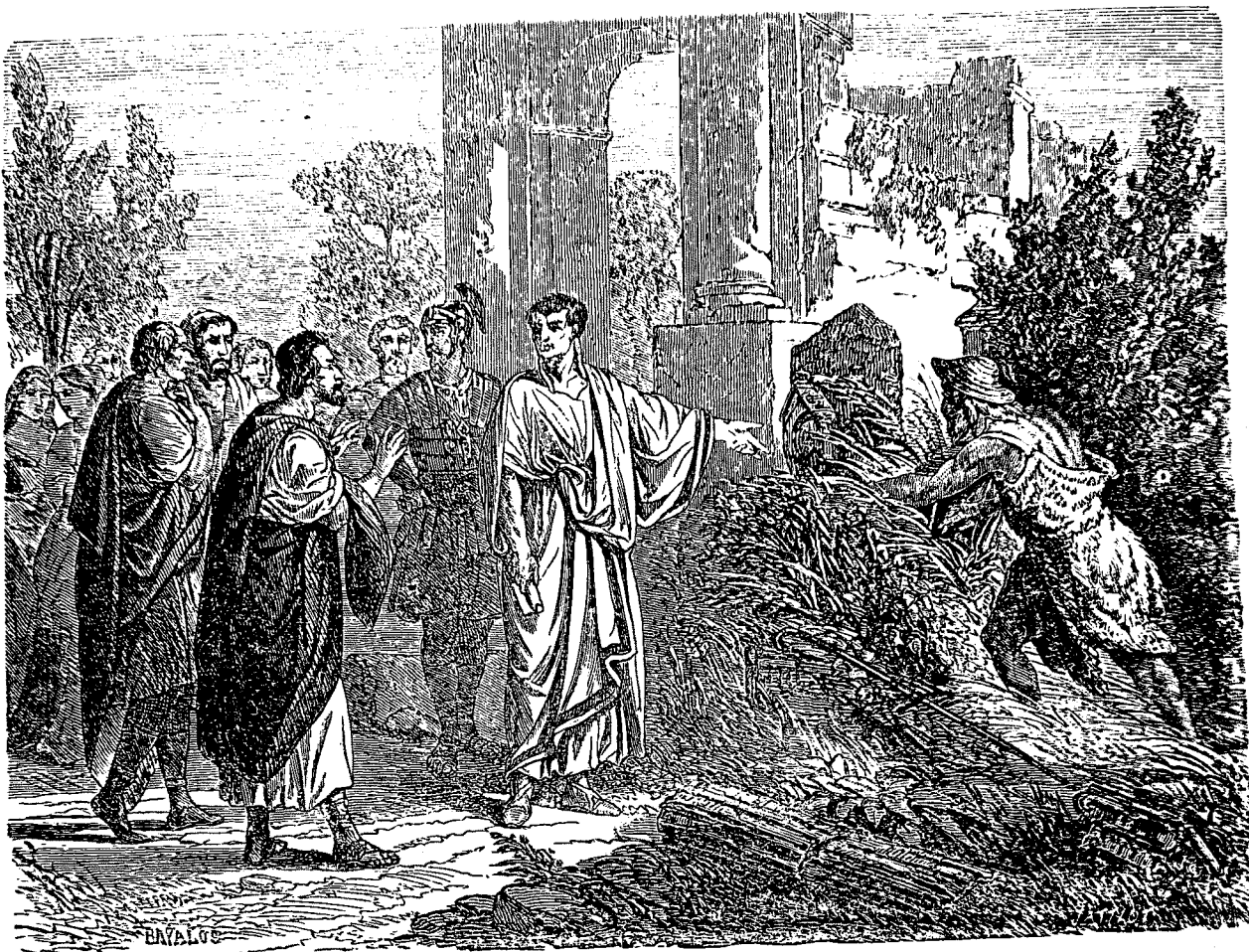
Naissez donc, hommes prédestinés, sur la paille du prolétaire comme Jésus sur celle des bergers ; vivez d'une pensée féconde que vous prêcherez à tous ; semez le bien sur vos pas, en comblant de vos bienfaits ceux mêmes qui vous conspueront, vous vendront, vous flagelleront et vous condamneront à mourir comme l'égal des voleurs et des assassins ; restez fidèles à votre mission, et traînez constamment la croix des tribulations pendant votre vie ; marchez, marchez toujours dans votre œuvre salutaire ; vous montez, le ciel se rapproche de vos fronts brûlants ! un pas encore, et vous aurez la gloire du Golgotha !...

Laissez donc la foule ingrate et stupide ne comprenant pas vos travaux, vos enseignements et vos moyens admirables de secourir ceux qui souffrent ou d'enrichir ceux qui ont peu ; laissez ces hommes se livrer aux orgies qui dégradent les cœurs et anéantissent toutes les forces vitales de l'âme ; ce ne sont plus des hommes, mais les esclaves volontaires des mauvaises passions.

L'ennemi a fait une brèche aux murailles de la cité imprudente ; le terrible pillage venge la vertu délaissée ; une brute à face humaine, un de ces farouches sicaires,

un soldat, stupide automate du glaive, vous donnera ce qu'il appelle la mort, et ce que nous, penseurs et croyants, nous appelons la délivrance et la gloire!

romain de n'avoir pas brisé sa plume lorsqu'il écrivit les quelques mots que nous lui reprochons d'autant plus, qu'Archimède est non-seulement grand par ses œuvres



Cicéron découvrant le tombeau d'Archimède. (Page 317, col. 1.)

Et si Archimède n'avait que ses travaux pour lui valoir une place dans nos éternels souvenirs, ne serait-il pas encore une des plus grandes figures que l'histoire de l'humanité offre à notre admiration?

Alors combien il est regrettable pour l'illustre orateur

(grandeur personnelle, seule et unique grandeur réelle), mais qu'enfin son mérite l'éleva jusqu'à être allié au roi Hiéron!

N'y a-t-il pas dans ce fait un démenti formel au jugement que nous reprenons?

BENVENUTO CELLINI

1500 — 1570

PAR GUSTAVE PRADELLE

I

S'il est une époque dans l'histoire où tout soit tumultueux, agité, convulsif, et malgré cela réfléchi, calculé, voulu, c'est la Renaissance. Les hommes n'y sont pas comme dans les autres temps. Ils ont tous les contrastes : de l'âme et des sens, du calme et de la fièvre, de la superstition et de l'incrédulité. Aussi, le seul moyen de voir juste en ces hommes, c'est de les étudier de haut. Leurs contrastes apparaissent alors se fondant en un tout, le génie. Du dernier quart du quinzième siècle, en effet, jusqu'au dernier quart du seizième, le génie, dans l'Europe occidentale, est à l'ordre du jour. Il surabonde en tous lieux et en tous sens, et cela sous sa forme plénière, qui a deux termes : synthèse du passé, divination du futur. Il semble que la société moderne, celle qui est née avec le Christ, termine un des cycles de son évolution et en commence un autre. Elle rassemble ses forces disséminées, ses ferments épars, fait de cela un tout virtuel, et, lasse de la nuit, lasse du sommeil, se précipite avec enthousiasme dans la lumière et l'action. C'est un adolescent qui rompt en visière à la puérilité, et ivre par avance de vie, d'amour, de soleil, se sentant de la flamme au cœur, de l'air aux poumons, veut à tout prix marcher et vivre. Et de fait, les sociétés peuvent être assimilées aux êtres. Comme eux, elles ont une naissance, une vie, une mort. Pourquoi alors un siècle ne serait-il pas pour elles ce qu'une année est pour l'homme? Un empire de quinze siècles aurait cet âge qui, chez l'homme, correspond à la quinzième année. L'histoire aujourd'hui



cherche beaucoup dans ce sens, et la voie semble devoir être féconde. Une grande inconnue promet, pour ainsi dire, de se dégager de là. On a espéré et on espère encore y entrevoir la loi des périodes révolutionnaires. Ces périodes, nous le percevons clairement de nos jours, sont loin d'être l'œuvre du hasard. Elles se produisent à époques parfaitement logiques, et les motifs qui les amènent sont tirés de loin. Il n'y a pas de petites causes, a-t-on dit, mais seulement de petites occasions, et on a bien dit. L'occasion est le terme ultime de la cause; elle est cela, elle est bien cela, mais elle n'est que cela. Chercher autre chose en elle, c'est ne l'avoir pas pesée; c'est confondre le suprême effort de la lutte avec la lutte tout entière; c'est regarder comme non-venu le travail souterrain, occulte, qui se fait dans les âmes, pour ne voir que l'heure où il naît au jour.

Quoi qu'il en soit, il est aujourd'hui évident pour tous que la philosophie de l'histoire, telle qu'on la faisait hier encore, est incomplète jusqu'à la nullité, naïve jusqu'à l'ignorance. La superbe éclosion du seizième siècle, expliquée par la dispersion en Italie des

lettrés grecs fuyant les Turcs, fait sourire par son ingénuité enfantine. L'Arioste, Machiavel, Bembo, Michel-Ange, Vinci, Raphaël, Bramante, en Italie; Luther, en Allemagne; Zwingli et Calvin, en Suisse; Lescot, Goujon, Delorme, Cousin, Pilon, Rabelais, en France, ne sont plus donnés pour les modestes élèves des érudits du Bas-Empire.

En ces hommes, en tous les hommes du même temps, il faut voir une société qui meurt à l'enfance et naît à la

virilité. Ce sont de jeunes âmes et de jeunes corps avec toute la générosité, toute la fougue, toute la vaillance de la jeunesse; générosité, fougue, vaillance qui comportent des qualités sans nombre, mais des défauts sans nombre aussi.

Le grand artiste dont la vie va suivre est une de ces fortes natures, superbes de flamme et d'ardeur. On peut le donner comme le miroir fidèle de son époque. A ce titre, sa place était marquée dans cette galerie de nobles statues. Aussi, les lignes qui précèdent ne sont-elles point destinées à expliquer son introduction dans le *Livre d'Or des Peuples*, mais à prévenir le lecteur que Cellini doit être jugé avec les idées du seizième siècle, et non avec celles du dix-neuvième. Il n'est au monde qu'une morale, comme il n'est qu'une lumière. Mais de même que les rayons de toutes les étoiles ne sont pas encore parvenus jusqu'à nous, tous les rayons éclatants du bien n'étaient pas, à la sortie de la barbarie, arrivés jusqu'au cœur des hommes (1).

II

Benvenuto Cellini était fils de Jean Cellini et de Marie-Élisabeth Granaci. Il naquit à Florence, le 1^{er} novembre 1500.

Son père était architecte, mais il n'était pas que cela; il faisait des orgues, des clavecins, des harpes, des violes; il construisait des foulons à drap, des machines, des ponts, et, par-dessus tout, il aimait la musique. Son talent sur la flûte lui valut d'être nommé « flûteur » du gonfalonier Pierre Soderini.

Les Cellini n'habitaient Florence que depuis Christophe, grand-père de Jean. Christophe, à la suite d'une querelle avec un ami, avait quitté la vallée de l'Ambro, où il était né. Benvenuto, dans ses *Mémoires*, fait remonter son origine jusqu'à Florinus, natif de Cellino, lieutenant de Jules César et, selon quelques-uns, fondateur de Florence.

Quant aux Granaci, ils appartenaient à la petite bourgeoisie florentine.

(1) *Le Livre d'Or des Peuples*, qui doit raconter toutes les gloires illustres, n'a pas publié sans hésitation la biographie de Benvenuto, dont la vie si aventureuse est presque toujours blâmable. En effet, rien, dans l'existence de cet homme, ne révèle un grand cœur, une âme généreuse; pas une larme sur un ami, pas même la honte de ses vices, pas une bonne action pendant le cours de son existence si tourmentée. Disons-le pour l'enseignement moral des peuples, Benvenuto n'est pas un homme, c'est un grand artiste, un génie sublime par le talent, mais un génie fatal. L'époque où il donnait le scandale de ses fautes, cette époque de barbarie, n'est pas une excuse valable pour nous, car il y a des sages dans tous les temps, et la vertu n'a pas d'âge. Que de grands cœurs avant le seizième siècle! Et même, dans ce temps si décrié où nous vivons, est-ce que la corruption morale ne s'arrête pas devant quelques dignes âmes faisant le bien? Trois stigmates obscurcissent sur le front de Cellini l'aurole qui y brille: la lâcheté du traître assassin, l'hypocrisie du lâche flatteur de ses amis qu'il trompe, et le cynisme du corrompu narrateur sans vergogne ses coupables faiblesses, dont il rit comme un démon.

Ces pages, nous regretterions de les avoir imprimées, si l'art dans lequel notre triste héros excella ne rachetait pas un peu ses fautes si déplorables. Hélas! si de tels hommes faisaient servir leur énergie puissante au bien, au bonheur de l'humanité, plutôt que de l'épuiser dans des passions illicites, grossièrement, coupablement, et pour satisfaire d'égoïstes penchants, quel exemple sublime ne nous donneraient-ils pas?

(Note de l'Éditeur.)

Benvenuto fut élevé virilement. Jean Cellini avait même des procédés d'enseignement spéciaux qui ne manquaient pas d'une certaine rudesse. Un jour qu'il jouait de la viole près de son feu, il aperçut, frétilant dans la flamme, une salamandre. Le phénomène lui parut bon à noter. Pour faire participer son fils à ce souvenir, il l'appela et lui administra un vigoureux soufflet. L'enfant fondit en larmes. « Mon cher fils, lui dit alors Jean Cellini, je ne t'ai point frappé pour quelque sottise que tu aies faite, mais pour que tu te souviennes d'avoir vu dans le feu ce petit lézard, qui est une salamandre, ce qui n'est arrivé, je crois, à personne jusqu'à ce jour (1). »

A cinq ans, Benvenuto prenait sa première leçon de flûte, et, peu après, il faisait sa partie de basse parmi les musiciens de Soderini.

Mais la musique n'était guère du goût de l'enfant. Toutes ses aspirations l'entraînaient irrésistiblement vers les arts du dessin. Cependant, jusqu'à l'âge de quinze ans, « le maudit flûter » fut sa principale occupation. A cette époque seulement il osa résister ouvertement aux désirs de l'architecte, et déclara de façon formelle son intention de changer de métier.

Il entra en apprentissage chez un orfèvre nommé Marccone. Ses progrès furent entre tous brillants et rapides; après quelques mois, il était l'égal des meilleurs apprentis et tirait profit de son travail.

L'architecte commençait à s'habituer à la vocation de Benvenuto, quand celui-ci se fit bannir, pour six mois, de Florence, avec Cecchino, son frère. Le motif du bannissement était une rixe avec un jeune Florentin, qui fut lui-même puni de la même peine.

En quittant sa ville natale, Cellini alla à Sienne, où un de ses anciens maîtres, François Castoro, lui fournit de l'ouvrage. Plus tard, il partit pour Bologne. Là, afin de plaire à son père, il prit de nouvelles leçons de flûte, en même temps qu'il travaillait chez le ciseleur Hercule del Piffero et chez le peintre Scipion Cavaletti.

A seize ans, il était à Pise, « faisant de fort belles pièces d'orfèvrerie, » chez Olivier della Chiostra, et copiant les antiques du Campo-Santo. Mais l'air de Pise lui avait donné la fièvre, il retourna à Florence, guérit, et rentra dans la boutique de Marccone, son premier maître.

Deux ans après, il se mit en route pour Rome. Le Finzole de Lombardie, joaillier des plus célèbres, le prit à son service. Il cisela chez lui, pour certain cardinal, un petit coffre qui lui permit de vivre quelque temps sans faire autre chose que copier des antiques.

Quand il n'eut plus d'argent, il reprit de l'ouvrage chez un nouvel orfèvre, puis il rentra à Florence, où un de ses amis lui prêta un local pour monter un atelier à son propre compte.

III

Mais son humeur batailleuse le força de nouveau à s'expatrier. Pour cause d'un coup de couteau donné à un de ses compatriotes, les Huit voulaient le faire pendre.

(1) *Mémoires de Benvenuto Cellini*.

Il fut sauvé par les religieux de Sainte-Marie-Nouvelle, qui le cachèrent. Son père lui apporta une épée, une cotte d'armes; on lui jeta par-dessus les épaules une robe de moine, et, ainsi équipé, il repartit pour Rome.

Dans cette nouvelle ville, il cisela, pour l'évêque de Salamanque, des chandeliers et une aiguière de grand prix. En même temps, il allait copier les peintures de Michel-Ange, dans la chapelle de ce maître, et, au palais Chigi, des tableaux de Raphaël, ce qui lui attira de lucratives commandes de la part de la belle Porcia Chigi.

Cependant, tout en restant orfèvre, Benvenuto ne négligeait pas complètement la musique. Sa réputation dans cet art devint même si brillante qu'une place de joueur de flûte étant vacante dans l'orchestre du pape, on la lui offrit, et il l'accepta.

En même temps s'augmentaient ses relations dans la haute société romaine. Les cardinaux Cornaro, Ridolfi, Salviati lui commandèrent des vases, et il cisela pour le gonfalonier de la ville, monsignor Cesarini, une médaille figurant Leda.

Il apprit aussi l'art de graveur d'armoiries et celui d'émailleur. En outre, il se lia avec les chercheurs d'antiques, les dénicheurs d'agates, de cornalines, de camées, et se mit « à faire le trafic de ces objets précieux, sur lesquels il gagnait plus de dix pour un ».

C'est à cette époque qu'il devint l'ami de Michel-Ange et de Jules Romain. Ces deux grands artistes, qui aimaient le plaisir, avaient organisé une société de gais compagnons et de joyeuses filles. On se réunissait deux fois par semaine, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, pour danser, chanter et boire. Benvenuto, inutile de l'ajouter, ne manquait pas une seule de ces réunions.

La société subsista jusqu'au jour où Michel-Ange entreprit le tombeau du pape Adrien. Jules partit pour Mantoue. Bientôt après « les autres amis se dispersèrent çà et là pour leurs affaires différentes, » et Benvenuto se remit plus ardemment que jamais à ses travaux.

Les poignards turcs étaient à la mode, il en cisela de fort beaux. Il fit des anneaux, des amulettes, des talismans, des médailles d'or. Tous ces objets se vendaient à haut prix, les médailles surtout. C'était la coutume alors, parmi les élégants, d'en porter fixées au bonnet.

Entre les diverses maîtresses qu'avait à cette époque Benvenuto, la plus aimée était une belle courtisane nommée Pantazilée, et, quelque ardent que fût l'amour de l'orfèvre, il n'allait pas jusqu'à la jalousie. Un jeune homme appelé Bacchiacca s'éprit de cette jolie fille, et Cellini la lui céda volontiers pour quelque temps.

Mais, s'il n'était pas défendu d'aspirer aux faveurs de Pantazilée, il était de toute rigueur de les demander au maître. Ce point était d'obligation, même pour les intimes. Le poète Pulci, bien qu'il fût un des plus étroits familiers de la maison, ayant omis cette formalité, Benvenuto faillit le tuer.

IV

Cependant la guerre se déclarait de toutes parts en Europe. Clément VII, craignant pour ses États, demanda

à Jean de Médicis des troupes qui vinssent défendre Rome menacée. Mais ces condottieri étaient si habitués au pillage qu'ils pillaient même leurs amis. Il fallut les chasser. Jacques Salviati, sur l'ordre du pape, les mit dehors. Le connétable de Bourbon, voyant le saint-siège sans défense, marcha sur Rome.

A la nouvelle de son arrivée, ce fut dans la ville un branle-bas général. Cellini s'improvisa capitaine. Il leva une compagnie de cinquante jeunes gens et courut au Campo-Santo, où Bourbon tentait une brèche. Quand il arriva, les assiégés pliaient, l'issue de la lutte n'était pas douteuse. Cellini pourtant ne voulut pas s'en retourner sans s'être mêlé au combat. Il épaula son arquebuse, visa le connétable, que sa haute taille désignait aux balles, et le tua. Mais cette mort ne fit que troubler un instant les impériaux, ils ne se rebutèrent pas, et bientôt la brèche fut faite.

Voyant cela, Benvenuto courut au château Saint-Ange. Là, le grand maître de l'artillerie pontificale, Santa-Croce, lui confia cinq bombardes, des canonniers, et lui enjoignit de défendre la place.

Le siège du fort dura un mois, que Cellini employa bien. Il avait pris goût à ses bombardes, et ne les laissait pas chômer. A droite, à gauche, en haut, en bas, il tirait partout. Quand une affaire digne de lui se montrait, il armait sa coulevrine favorite et se chargeait personnellement de l'opération. C'est ainsi qu'un jour, pour distraire le saint-père, se promenant sur la terrasse d'où il pointait, il « coupa en deux » un colonel espagnol qui s'occupait de faire réparer une tranchée. « Le pape, ne s'attendant pas à cela, en fut merveilleusement étonné. » Benvenuto pourtant crut, en cette occasion, avoir poussé trop loin la plaisanterie. Il demanda au saint-père « l'absolution de cet homicide et de tous ceux qu'il avait commis dans le château pour servir l'Église. Le pape leva la main et lui fit une croix sur le visage en lui disant qu'il le bénissait et qu'il lui pardonnait la mort de tous ceux qu'il avait tués et qu'il tuerait encore pour le service de l'Église apostolique (1). »

La paix signée entre le pape et l'empereur, Cellini quitta Rome; il partit pour Pérouse, à la tête de trois cents hommes, rejoindre Horace Baglioni, qui voulait le garder comme capitaine à sa solde, mais il préféra d'abord aller à Florence racheter son ban d'exil. On se rappelle qu'il s'était enfui du couvent de Sainte-Marie-Nouvelle sous le coup de poursuites judiciaires.

Il renonça à la guerre, sur l'avis de sa famille, et pour éviter les reproches de Baglioni en même temps que la peste, qui ravageait alors Florence, il se rendit à Mantoue. Il ne fit là qu'un sceau aux armes d'un cardinal, puis il rentra dans sa ville natale.

V

Il n'y retrouva pas son père, la peste l'avait emporté. Bien qu'excellent fils, Benvenuto ne le regretta guère.

(1) Oh! donc, hélas! ces hommes avaient-ils trouvé de telles doctrines si contraires aux enseignements du Christ et des seuls et uniques véritables Apôtres?
(Note de l'Éditeur.)

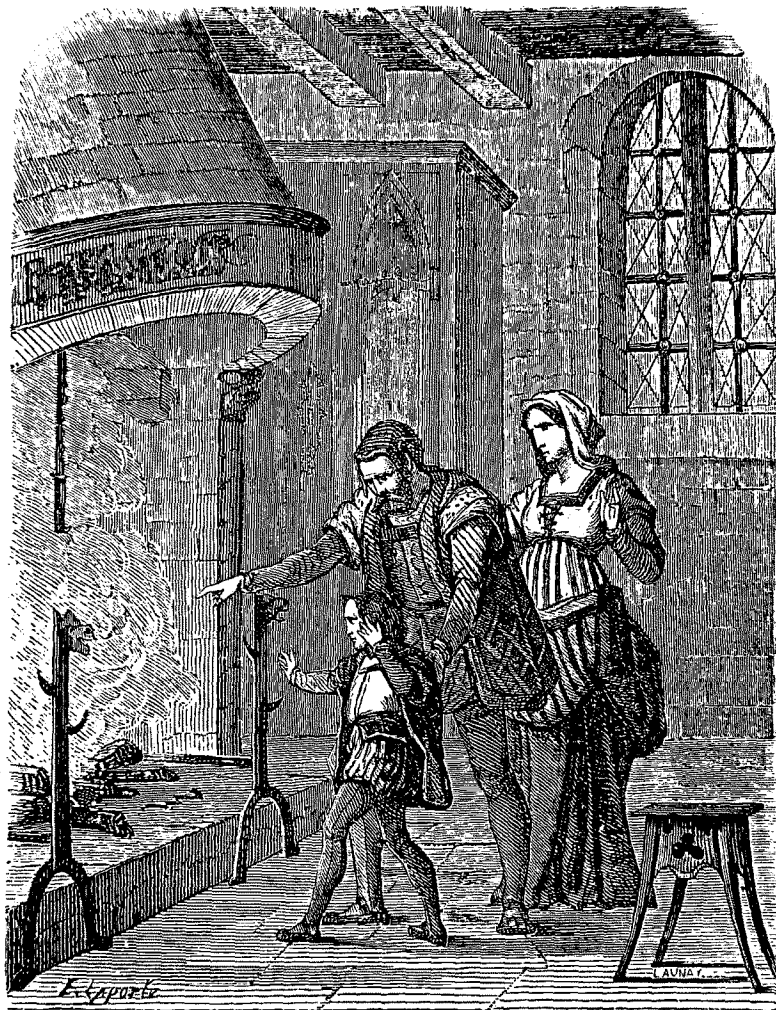
Le chapitre de ses *Mémoires* où il parle de cet événement est des plus curieux. « En me voyant, ma sœur fit tant de folies, dit l'orfèvre, qu'elle en tomba presque morte dans mes bras ; mais enfin elle se remit, on prépara le souper, où il ne fut plus question des morts, et qui ressembla à une noce. » Il serait difficile de trouver ombre de sensiblerie en cette façon d'agir.

Cellini resta quelque temps à Florence, après la mort de son père. Entre autres œuvres d'art, il y fit, pour un Siennois, une médaille d'or qui excita l'admiration de

nommé maître des empreintes de la monnaie pontificale, au traitement de six écus d'or par mois.

A cette époque, Cellini avait vingt-neuf ans. Son frère Cecchino, qui était alors soldat, eut la rotule cassée. Il avait, dans une rixe, reçu un coup d'arquebuse. La fièvre le prit et il mourut.

Benvenuto fut plus sensible à cette mort qu'il ne l'avait été à celle de son père. Il n'eut pas de calme qu'il n'en eût tiré vengeance. Il « se rapprocha amicalement » du meurtrier, et quand ils furent assez liés pour que



La salamandre. (Page 322, col. 2.)

Michel-Ange ; elle représentait Hercule ouvrant la gueule à un lion. Il y fit aussi un Atlas portant sur ses épaules une boule de cristal où le Zodiaque était gravé sur un champ de lapis-lazuli.

Il retourna peu après à Rome demander au pape la permission de communier, ce qu'il n'avait pas fait depuis le sac de la ville, n'ayant pu obtenir l'absolution d'aucun prêtre. Le pape ordonna à l'archevêque de Capoue, qui était présent à l'entrevue, d'absoudre Benvenuto, ce qui fut fait.

Clément VII commanda ensuite à l'orfèvre une superbe agrafe destinée à la chape pontificale. Le modèle de cette agrafe plut tellement au saint-père, que Cellini fut

tout soupçon entre eux dût être banni, il le tua. « Un jour, dit-il dans ses *Mémoires*, vers le soir, il était sur sa porte, son épée à la main. Je m'approchai adroitement de lui avec un grand poignard-pistolet, et je lui en donnai un coup à lui faire sauter la tête ; mais il exécuta un mouvement qui ne fit tomber le fer que sur son épaule gauche, dont il eut l'os fracassé. La douleur qu'il ressentit lui fit tomber l'épée de la main, et il se mit à courir ; mais je le rejoignis dans l'instant, et lui abaissant la tête, je lui enfonçai mon poignard si avant dans le cou, que je ne pus l'en retirer. »

L'orfèvre ne fut pas même semoncé pour cet assassinat. Le pape se contenta de lui dire : « Benvenuto, à

présent que tu n'es plus malade de la mort de ton frère, prends soin de ta vie. » Pour répondre de son mieux à cette bienveillante indulgence, il ouvrit au quartier des Banchi un atelier fort beau, où il reprit avec ardeur ses travaux. Il termina alors l'agrafe papale, et ce bel ouvrage lui valut une place de massier avec deux cents écus de gage. Cette place n'était, du reste, destinée qu'à lui faire attendre patiemment la charge de Frère du Plomb, qui est à Rome celle du sceau de la chancellerie.

Le saint-père, en outre, commanda à son orfèvre un calice où devaient être ciselés, avec les trois vertus théologiques, la naissance du Christ, sa résurrection, et le martyre de saint Pierre. Benvenuto se mit à l'œuvre, mais

à la suite d'une querelle où, selon sa coutume, il avait blessé mortellement son adversaire, il les rencontra dans une auberge voisine du Mont-Cassin. La belle ne refusa point de renouer. Benvenuto, charmé, voulait lui faire quitter Naples. La mère, contente d'abord du prix offert, se montra ensuite trop exigeante, et « cela étouffa tellement mon amour, raconte l'orfèvre, que je dis adieu en riant à Angélique, qui était toute en larmes, et je partis seul ».

Il retourna à Rome. L'homme qu'il avait frappé, Pompeio, n'était point mort, et, le cardinal de Médicis aidant, tout se passa bien. Une médaille à l'effigie du pape, faite en secret et apportée opportunément au sou-



Il avait pris goût à ses bombardes et ne les laissait pas chômer. (Page 323, col. 2.)

une maladie d'yeux, lui venant de ses débauches, apporta du retard à ce travail. Le pape, fatigué, donna au grand peintre Sébastien la charge de Frère du Plomb, et de plus il ôta à Cellini celle de monnayeur.

VI

Il ne s'inquiéta guère de ce coup du sort, et lorsqu'il fut guéri de son mal, il n'eut rien de plus pressé que de chercher de nouvelles aventures. Son choix tomba sur une courtisane sicilienne nommée Angélique. Il s'éprit d'un tel amour pour elle, qu'il « voulait la garder un an ». Mais la mère, « craignant les suites de cette liaison », emmena secrètement sa fille à Naples. Benvenuto, désespéré, se mit à la poursuite de ces deux femmes, et ne parvint pas à les rejoindre. Un mois après, fuyant Rome

verain pontife, rendit à Cellini toute la faveur perdue.

Mais cette faveur ne servit guère à l'orfèvre. Clément VII mourut peu après avoir reçu sa médaille. Benvenuto alla dévotement à Saint-Pierre baiser les pieds du mort, et comme il revenait de la basilique, Pompeio, son ennemi, passa devant lui avec dix compagnons armés. Le malheur voulut que ces hommes se missent à sourire en voyant Cellini. Il les suivit. Pompeio entra dans une boutique, et comme il en sortait, l'orfèvre « mit à la main un petit poignard bien affilé et le lui plongea si vivement dans la poitrine, que personne ne put le sauver de la mort. » Cela fait, il tira l'épée du fourreau, mais pas un des amis de Pompeio n'osa s'avancer.

Ce nouvel assassinat, loin de nuire à Cellini, lui fut profitable. Les cardinaux Cornaro et Médicis se dispu-

tèrent l'honneur d'abriter le meurtrier, et Farnèse, élu pape, lui rendit l'emploi de monnayeur, que Clément VII lui avait ôté.

La fille de Pompeio, cependant, ayant épousé un favori du seigneur Pier Luigi, bâtard du pape, Benvenuto crut devoir aller passer quelque temps à Florence.

Là, le sculpteur Tribolo, son ami, lui proposa un voyage à Venise, et il accepta. En passant à Ferrare, ils rencontrèrent les bannis des Médicis, qui le voulurent endoctriner. L'orfèvre préféra naturellement mettre l'épée à la main, que de les écouter. Il ne tua ni ne blessa cependant personne; mais le lendemain, au port, la querelle recommença, et plus heureux cette fois, « il porta avec une pique un tel coup au jeune Magalotti, que si cet homme n'était tombé à la renverse, il eût été percé de part en part. »

Les deux amis ne restèrent à Venise que peu de jours, et reprirent bientôt la route de leur patrie. Pendant ce retour, Cellini joua encore du couteau, mais seulement pour éventrer d'inoffensifs matelas. Un aubergiste de la Chioggia, chez qui l'orfèvre et son compagnon s'étaient présentés, avait demandé qu'on lui payât d'avance le prix de la nuit. Benvenuto s'exécuta, mais au matin, pour se venger, « il mit en pièces le lit de son hôte et lui fit au moins pour cinquante écus de dommage. »

VII

A Florence, le duc commanda à Cellini des coins pour sa monnaie. L'orfèvre était occupé à ce travail, quand une lettre du pape l'engagea à venir à Rome pour échanger, contre sa grâce complète, au jour de l'Assomption, le sauf-conduit provisoire qu'on lui avait donné après la mort de Pompeio.

Cellini partit, suivit la procession pontificale en « habit d'azur », et fut de la sorte lavé de son péché.

Il allait se remettre à l'ouvrage, lorsqu'il fut pris d'une grosse fièvre qui faillit l'emporter. Heureusement sa constitution athlétique défait la mort. Au bout d'un mois il entra en convalescence, et pour hâter sa complète guérison, il retournait à Florence. Mais le duc Alexandre, qu'il avait laissé son ami, avait, dans l'intervalle, changé de sentiments à son égard. Cellini, accusé auprès de lui de faire cause commune avec les exilés, courait désormais les plus grands risques dans sa ville natale. Il s'en éloigna de nouveau.

Rentré dans son atelier de Rome, la première chose qu'il fit, ce fut d'entreprendre une médaille de son duc, espérant rentrer en grâce quand elle serait faite. Mais il avait compté sans Lorenzo de Médicis, qui, de son poignard, tua Alexandre, et l'œuvre fut abandonnée.

Cellini se remit alors à travailler pour le pape. Charles-Quint, venant de Tunis, avait annoncé qu'il passerait par Rome. L'orfèvre fut chargé par le Saint-Père de la couverture d'un livre destiné à être offert en présent à l'empereur. Cette couverture, d'or inerusté de pierres, ne fut pas tout à fait terminée en temps utile, mais elle était assez avancée, quand Charles Quint arriva, pour pouvoir être montrée. Benvenuto, en cette occasion,

servit d'ambassadeur; il présenta lui-même le joyau à l'hôte du pape, qui, en échange, donna à Paul III un diamant de douze mille écus.

Cellini eut à monter ce brillant; il réussit merveilleusement dans cette tâche. Par malheur, ses ennemis le perdirent en lui prêtant des propos injurieux contre le pontife. On lui paya mal son travail, et, de plus, le livre d'or terminé, ce fut un autre que Benvenuto qui le porta à l'empereur.

L'orfèvre n'aimait pas les contrariétés. Il se dégoûta de Rome et de la cour papale, et résolut d'aller en France. Après avoir confié à un ami intime, du nom de Félix, sa boutique et ses ouvriers, il partit pour Paris avec un jeune Pérusin et un autre de ses élèves, appelé Ascanio.

A Bologne, qui était sur sa route, il ébaucha le médaillon de Pierre Bembo. Le futur cardinal le paya magnifiquement par un don de trois beaux chevaux. Il traversa gaiement la Suisse et arriva à la cour du roi François, « toujours riant et chantant, et faisant ses folies ordinaires ».

Mais l'herbe était mal choisie pour venir en France. François I^{er}, plus occupé en ce moment de guerre que d'art, partait pour Lyon. Il engagea Cellini à l'y suivre, lui disant qu'en route ils parleraient des ouvrages qu'il lui voulait confier. Malheureusement, à Lyon, Cellini prit la fièvre, et son élève Ascanio tomba aussi malade. L'ennui s'empara de lui, et maître et élèves repartirent sans autres commandes que celle d'une aiguière et d'un bassin d'argent pour le cardinal de Ferrare, de la suite du roi.

Dès son retour, quantité d'ouvrage lui arriva. Il avait « huit garçons de boutique, et travaillait nuit et jour, » quand il reçut du cardinal de Ferrare avis que François I^{er} le voulait revoir. Il répondit que pour obéir au roi de France il était prêt à tout quitter.

Mais à peine sa réponse était-elle partie, que le bâtard du pape, Pierre Luigi, duc de Castro, le fit incarcérer par ordre de Paul III. Sur la dénonciation d'un de ses ouvriers, on l'accusait d'avoir, pendant le sac de Rome, volé au château Saint-Ange les joyaux de la tiare. C'était quatre-vingt mille écus qu'on lui réclamait.

Malgré son très-habile plaidoyer, Cellini fut laissé en prison. François I^{er}, instruit de l'affaire, le fit réclamer par M. de Monluc, son ambassadeur, comme étant un homme à lui, mais Paul III ne le rendit point.

Après quelques mois de captivité, Cellini résolut de s'enfuir. Il fit, avec les draps de son lit, des cordes, et, une nuit, à deux heures du matin, il se laissa glisser dans les fossés du château. Arrivé là, deux murs étagés l'un derrière l'autre s'offrirent devant lui. Il ne s'attendait pas à ces obstacles, persuadé qu'il était d'avoir choisi pour point de descente la partie du fort la moins bien gardée. Désespéré, il tente l'escalade du premier rempart, réussit, puis les mains déchirées, les pieds en sang, il veut grimper sur l'autre. Il réussit encore; mais arrivé sur une petite plate-forme qui couronnait le contrefort, épuisé, à bout de forces, il tombe lourdement de l'autre côté du mur, et s'affaisse sur lui-même, sans

connaissance et comme mort. Quand il se réveilla, il vit qu'il avait une jambe cassée. L'os s'était rompu à la hauteur de trois doigts au-dessus du talon. Il pansa sa blessure comme il put, puis, à quatre pattes, il se dirigea vers la ville. A peine y était-il entré que des chiens le mordirent. D'un coup de poignard il en blessa un, et les autres, effrayés, s'enfuirent. Un porteur d'eau, qu'il rencontra, le porta pour un écu d'or sur les marches de Saint-Pierre. Là il se reposa un instant, puis se remettant à quatre pattes, il se dirigea vers le palais du duc Octavio, où il était sûr de rencontrer des Florentins. Mais un domestique du cardinal Cornaro le rencontra; cet homme alla aussitôt prévenir son maître, qui voulut absolument héberger l'orfèvre.

Le lendemain, le cardinal se rendait auprès du pape, qui pardonna à Benvenuto et lui accorda grâce entière. Mais le duc de Castro, son fils, toujours ennemi de Cellini, le fit incarcérer de nouveau.

VIII

Le malheureux orfèvre, réintégré au fort Saint-Ange, fut traité comme un condamné à mort. On l'enferma, malgré ses souffrances, dans le cachot le plus obscur du château. Il avait pour tout lit « une mauvaise paille couverte de tarentules et de vermine, » et ses seules distractions étaient la lecture de la Bible et la prière. S'il faut l'en croire, sa ferveur chrétienne fut brillamment récompensée; elle lui procura la joie de voir les anges le visiter dans sa geôle. Un matin même, le 3 octobre 1539, un séraphin lui montra « dans toute sa nudité le globe du soleil », d'où s'échappèrent le Christ, la Vierge, les anges et saint Pierre. Sur le trône de Dieu, l'orfèvre lut en outre qu'il sortirait de prison dix-huit jours après.

Il raconta ces superbes faveurs au gouverneur du château, qui les fit savoir au pape. Mais le pape, « comme un homme qui ne croit ni à Dieu ni à rien, » répondit que Cellini était fou, et engagea le gouverneur à songer lui-même à sa santé.

Le gouverneur mourut, mais les miracles continuèrent. Pendant la nuit, un homme venait écrire sur le front de Benvenuto de graves paroles, qu'à son réveil l'orfèvre avait grand-peine à effacer. Des esprits célestes l'avertissaient, en outre, constamment de toutes les menées du duc de Castro, son ennemi. Ce n'est pas tout. Le ciel lui octroya la faveur d'un nimbe d'or, comme on en voit aux saints des pieuses estampes. Cette auréole était surtout apparente, sur le front de Cellini, au lever et au coucher du soleil, particulièrement quand la terre était couverte de rosée.

Les choses en étaient là quand le cardinal de Ferrare vint à Rome, envoyé par le roi de France. Il s'interposa auprès du pape en faveur de Benvenuto, et obtint sa grâce.

Rendu à la liberté, l'orfèvre alla chercher, à Taglia Cozzo, son élève Ascanio, qui était rentré dans sa famille. Il entreprit aussitôt après le bassin d'argent que le cardinal lui avait commandé en France, et commença l'aiguïère qui devait accompagner ce plateau. Il travailla

aussi, toujours pour son protecteur, un sceau pontifical et fit le modèle en cire d'une salière entièrement nouvelle de forme. Cette dernière œuvre, très-riche et très-compliquée, était « un ovale de quinze pouces de hauteur. » On y voyait deux figures enlacées supportant un vaisseau destiné à recevoir le sel. L'une de ces deux figures représentait Neptune, le trident à la main, et monté sur un char à quatre chevaux; l'autre était la Terre, sous la forme d'une belle femme, tenant de la main droite une corne d'abondance, et de la gauche s'appuyant sur un temple. Aux pieds de Neptune des poissons s'agitaient; aux pieds de la Terre étaient des lions, des chevaux et des bœufs.

Le cardinal trouva ce modèle si beau, qu'il dit à Cellini : « Tu le feras pour le roi de France ». En même temps il lui montra des lettres que François 1^{er} venait de lui écrire pour l'engager à revenir à Paris le plus tôt possible en amenant l'orfèvre.

La nouvelle remplit de joie Cellini, à qui il tardait vivement de quitter Rome. Dix jours après on se mettait en route, le cardinal avec ses gentilshommes, et Cellini avec Ascanio et Pagolo, ses élèves préférés.

IX

Le cardinal prit par la Romagne, et Benvenuto par Florence. On devait se rejoindre à Ferrare. C'eût été miracle que Cellini, délivré de la surveillance papale, ne s'engageât point en de belliqueuses aventures. Aussi n'eut-il garde d'y manquer. A une poste en avant de Sienna, il prit la selle de son cheval Tournon, présent du cardinal, et la mit sur une bête d'emprunt que lui loua un aubergiste. Arrivé à la ville il oublia sa selle, et le postillon qui l'avait conduit s'en retourna en l'emportant. Benvenuto l'envoya demander, mais on ne voulut pas la rendre, sous prétexte qu'il avait abimé le cheval. L'occasion était superbe pour une querelle. Cellini prit son arquebuse, sa cotte de mailles, et suivi de ses deux élèves, il alla trouver l'aubergiste. Le brave homme resta intraitable. Sur ce ses deux fils arrivèrent, qui se mêlèrent de la chose. On en vint aux gros mots. Cellini, de son arquebuse, menaça l'aubergiste. Furieux, celui-ci se jeta sur l'orfèvre; l'arme partit et il tomba mort. Les fils accoururent avec des piques, et le combat reprit de plus belle. Mais, heureux comme toujours, Benvenuto ne fut pas même légèrement blessé; Pagolo seul et un Milanais qui se trouvait là furent atteints. On les hissa en croupe des chevaux, et on reprit au galop la route de Sienna.

Ce nouveau meurtre ne fut pas plus puni que les autres. Les fils du mort eurent beau porter plainte au duc de Melfi, le duc, apprenant que Cellini appartenait au cardinal de Ferrare, refusa de l'inquiéter.

Le cardinal, cependant, fut mécontent de l'affaire. Il ne fit point de reproches à Benvenuto, mais, le jugeant un compagnon trop compromettant, il le laissa à Ferrare, et partit seul pour la cour de France. Benvenuto ne s'attendait pas même à tant de sévérité; il ne déguisa pas son mécompte, et le cardinal, pour le calmer, lui

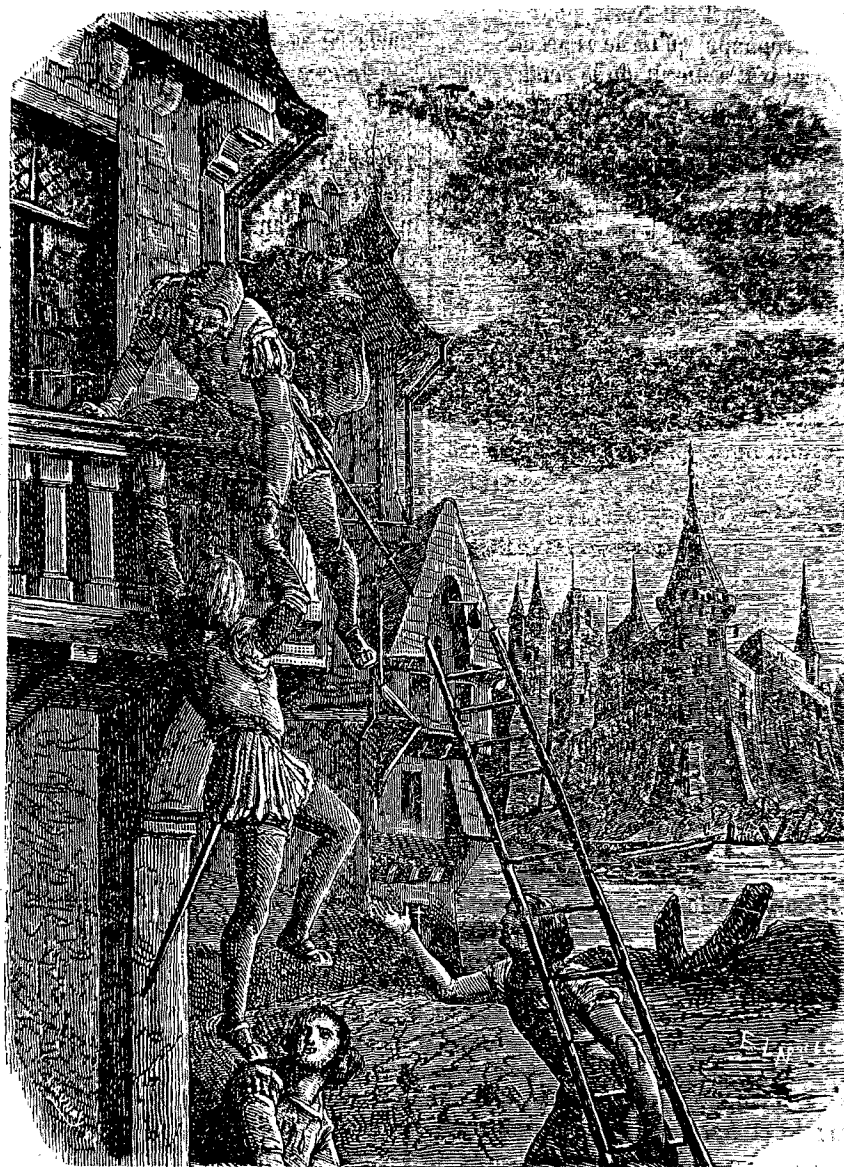
promit qu'aussitôt arrivé à Paris, il lui enverrait l'ordre de le venir rejoindre.

L'orfèvre, installé au palais de Belliori, continua, pour prendre patience, le bassin et l'aiguière commencés. Il fit en outre en médaillon le portrait du duc de Ferrare, avec un revers figurant une femme foulant aux pieds la Fureur liée de chaînes.

Quand le cardinal lui écrivit d'arriver, ces trois ouvrages étaient terminés. L'orfèvre partit, et quelque

venu que l'orfèvre toucherait, comme Léonard de Vinci, six cents écus par an. En outre de ces gages, on lui compta, pour le défrayer de son voyage, cinq cents écus, et il fut stipulé que toutes ses œuvres lui seraient payées.

De telles offres étaient magnifiques, et Benvenuto en fut satisfait. Il voulut aller remercier le roi de sa générosité. Le roi lui répondit en lui faisant une commande superbe : celle de douze chandeliers représentant six



Cellini se sauvant de prison. (Page 326, col. 2.)

temps après il arrivait à Fontainebleau, où était la cour.

François I^{er} voulut voir Benvenuto sur-le-champ. L'orfèvre, qui était courtois habile, se prosterna devant le roi, comme il fallait le faire pour acquérir sa faveur. « Il lui baisa les genoux », c'est lui-même qui le dit, en l'assurant que « ses bienfaits étaient écrits au ciel et dans le cœur de tous les gens de bien ». François I^{er} fut charmé, et chargea le cardinal de Ferrare de demander à Cellini le traitement qu'il désirait.

Après quelques pourparlers préliminaires, il fut con-

diéux et six déesses grands comme lui. Or, François I^{er}, on le peut voir à son armure qui est au Louvre, était un homme de taille presque gigantesque. C'était là du travail pour toute une vie d'artiste, si longue fut-elle.

Cellini, au comble de la joie, redoubla de remerciements et de flatteries. Le roi ne voulut pas être en reste. Il dit à l'orfèvre de partir pour Paris, et d'y choisir à sa convenance un logement pour s'y établir. Benvenuto ne se fit pas répéter l'ordre. Il se mit en route sur-le-champ, et, après avoir inspecté les diverses maisons de

la ville, ce fut un château qu'il choisit, le Petit-Nesle.

Par malheur, le Petit-Nesle n'était plus à donner. Le sire d'Estouteville, seigneur de Villebon et prévôt de Paris, l'avait déjà reçu en présent du roi lui-même. Mais l'orfèvre ne s'embarassa point pour si peu. Il entreprit, tandis que François I^{er} était encore à Fontainebleau, le modèle en cire de quatre des grands chandeliers commandés, et le roi, peu après, étant venu à Paris, Jupiter, Junon, Apollon et Vulcain purent lui être montrés en esquisse. Le travail était beau, le prince en fut ravi, et, quand Benvenuto parla du Petit-Nesle pour en faire sa résidence, il lui fut répondu qu'on le reprendrait au prévôt de Paris. Si le prévôt refusait de le rendre, l'or-

de tuer les valets, qu'il se chargeait du maître. M. de Marmagne s'estima heureux de s'en tirer la vie sauve, et, le comte d'Orbec aidant, Benvenuto put, grâce aux bonnes dispositions où on le voyait, prendre, sans autre combat, possession de son château.

A peine installé au Petit-Nesle, Cellini fit en terre trois des statues esquissées : Jupiter, Mars et Vulcain. En même temps, il mettait la dernière main à l'aiguillère et au bassin du cardinal de Ferrare. Vase et coupe furent offerts par le cardinal au roi François, qui les paya, tant il les trouva beaux, d'une abbaye de sept mille écus de rente.

Jamais, on peut le dire, œuvres d'art ne furent esti-



D'un coup de poignard il en blessa un. (Page 327, col. 1.)

fèvre était autorisé à s'emparer du château par les armes. En outre, Pagolo et Ascanio, à qui aucun traitement n'était dû que par leur maître, furent assurés de cent écus de gages annuels.

X

Donner le Petit-Nesle avec la permission d'en faire le siège, c'était doubler pour Cellini le prix du cadeau. Aussi M. de Villeroy, secrétaire des finances, et M. de Marmagne, trésorier du Languedoc, s'opposèrent-ils vainement à ce que l'orfèvre y installât son atelier. Cellini se moqua d'eux, et M. de Marmagne faillit perdre la vie à ce jeu. Un jour qu'il avait avec lui deux de ses valets, il menaçait Cellini de sa dague, Cellini tira aussitôt la sienne du fourreau, et appelant Pagolo et Ascanio, il leur dit

mées à plus haut prix ; jamais artiste ne fut traité plus familièrement par un souverain. François I^{er}, s'il persécuta, à sa honte, l'imprimerie naissante, sut, à sa gloire, honorer le Rosso, Cellini, le Primaticci. Il les regardait presque comme ses égaux et ne croyait pas descendre en les allant visiter avec sa cour. Madame d'Etampes, le roi et la reine de Navarre, le dauphin, la dauphine, le cardinal de Lorraine, se rendaient avec lui chez Benvenuto.

A la suite d'une de ces visites, où le roi s'était assuré par lui-même de l'activité sans égale du grand orfèvre, il crut pouvoir lui demander, en outre des douze chandeliers une salière dans le goût du vase que M. de Ferrare lui avait donné. Cellini, on s'en souvient, en avait fait, depuis longtemps, le modèle en cire ; il l'alla chercher, et, sans écouter le cardinal, qui objectait la ques-

tion de temps, le roi fit compter à l'artiste mille écus d'or pour lui payer d'avance cette nouvelle œuvre.

Afin de suffire à tous ces travaux, Benvenuto prit à son service tout ce qu'il trouva, à Paris, d'apprentis orfèvres. Son atelier était une vraie tour de Babel. On y voyait des Florentins, des Génois, des Allemands, des Hongrois, des Français. Plusieurs, brisés de fatigue, succombèrent à la peine. C'est que l'exemple du maître ne tolérait jamais le repos. L'œuvre capitale du moment était la statue de Jupiter, qui devait être en argent. Mais, outre cet ouvrage colossal, outre la belle salière d'or, Cellini travaillait à un buste de Jules César, à une tête de femme, d'après une jeune fille, sa maîtresse, et enfin à des bas-reliefs pour le piédestal du Jupiter commencé et de la Junon à faire. Il faisait de plus quelques petits ouvrages pour le cardinal de Ferrare, pour le seigneur Pierre Strozzi, pour les comtes d'Anguillara, de Petigliano et de la Mirandole.

Au milieu de tout cela, l'infatigable artiste trouvait moyen de tenir, pour ainsi dire, cour plénière en son vaste château. Le médecin Guido Guidi, noble Florentin, vint à Paris; ce fut chez Benvenuto qu'il descendit. Mgr Rossi, frère du comte de San-Secundo et évêque de Pavie, M. Louis Alamanni logeaient aussi chez l'orfèvre avec leurs équipages, leurs gens, leurs valets. Cellini, à Paris, avait l'allure d'un prince.

François I^{er} ne voulut pas qu'il se contentât des apparences, il lui donna des lettres de noblesse et le fit seigneur du Petit-Nesle. C'était le traiter mieux qu'il n'avait traité Pierre Strozzi, qui n'avait obtenu de telles lettres qu'à prix d'or. Et pourtant Pierre Strozzi, qui fut depuis maréchal de France, était cousin germain de la dauphine Catherine de Médicis.

Encouragé de la sorte, Cellini travaillait nuit et jour. Le Jupiter avec ses bas-reliefs, la salière, les deux têtes de bronze, un grand vase d'argent et un autre plus petit pour madame d'Étampes, tout cela put, au bout de très-peu de temps, être montré, à peu près achevé, au roi François et à sa cour. Le roi fut stupéfait, et, ne doutant plus de rien, il demanda à l'artiste un modèle de fontaine pour le château de Fontainebleau.

Un mois après, ce modèle était terminé. Cellini, qui comptait sur cette œuvre pour mettre le sceau à sa faveur, avait même fait plus qu'on ne lui avait demandé. Quand le roi le vint voir, il lui montra d'abord, restaurée à sa façon, la porte devant laquelle devait être placée la fontaine. Les colonnes y avaient été remplacées par deux satyres en demi-relief. Sur chacun des deux angles, était assise une Victoire, un flambeau à la main. Au-dessus, une Salamandre, emblème du roi, était figurée à la place où se met l'écu. Tandis que François I^{er} admirait ce travail, le voile qui recouvrait la fontaine tomba. L'œuvre était formée de beaux escaliers qui s'entrecoupaient l'un l'autre; au milieu, on voyait une sorte de château-fort, et, sur ce château, une statue nue, tenant de la main gauche une épée courbe, et de la main droite une lance brisée. Quatre figures, représentant la Sculpture, la Peinture, l'Architecture et la Musique, ornaient les bas-côtés du piédestal.

Le roi trouva ce modèle merveilleux et demanda ce

que signifiait la statue principale. « Sire, lui répondit Benvenuto, elle représente le dieu Mars, dont vous êtes la vivante image. » C'en fut assez. « Cet homme, s'écria le prince, est vraiment selon mon cœur! » et, sur-le-champ, il ordonna à ses trésoriers d'avancer à l'artiste les sommes dont il avait besoin, « quelque grandes qu'elles fussent ». Cet ordre était d'autant plus flatteur pour Cellini qu'à ce moment François I^{er} n'avait pas besoin de dilapider ses trésors. La guerre, en effet, venait d'être déclarée entre Charles Quint et lui, et la guerre coûte cher. Il s'en retourna donc à son atelier plein de joie; et pourtant, de ce jour, sa faveur à la cour de France allait commencer à décliner. Dans son empressement à recueillir les éloges du roi, il avait oublié d'inviter madame d'Étampes à venir voir le modèle de la fontaine. La favorite, froissée, jura que l'artiste porterait la peine de cet oubli.

XI

Benvenuto, informé de la haine qu'il avait fait naître, y voulut parer, mais en vain. Il mit la dernière main à une magnifique aiguière, et partit pour Saint-Germain l'offrir à la duchesse. Malheureusement la duchesse, étant à sa toilette, fit dire à l'artiste d'attendre qu'elle pût le recevoir. Cellini attendit, mais l'heure du dîner sonna, qu'on ne l'avait pas encore introduit. Comprenant alors ce qu'une telle façon d'agir signifiait, il quitta le château et courut porter son vase au cardinal de Lorraine.

Le roi, plus tard, apprit la chose et en railla beaucoup sa maîtresse. C'était un mauvais moyen pour rendre à Cellini les bonnes grâces perdues, et, en effet, la disgrâce de l'orfèvre ne fit que grandir.

Un procès qu'il eut, du reste, à cette même époque, devait fournir à ses ennemis d'assez bonnes armes contre lui. Un des anciens habitants du Petit-Nesle, mis par lui à la porte du château, l'accusa de lui avoir volé, en le renvoyant, partie de ses meubles et de ses hardes. La cause fut portée devant le lieutenant du roi au civil, et Cellini s'entendit condamner à une restitution immédiate.

Un tel jugement n'était pas fait pour le satisfaire. Aussi, suivant sa coutume en pareil cas, il en appela, non à d'autres magistrats, mais à sa dague. Le plaignant avait eu l'heureuse idée de vendre son procès à un homme d'affaires. Ce fut sur l'acheteur que Benvenuto déchargea la plus grande part de sa colère. Il le tua net, se contentant, pour le vendeur, « de lui taillader si bien bras et jambes, qu'il ne put plus s'en servir ».

Naturellement, cette justice expéditive fit du bruit. Cependant elle n'attira à l'orfèvre d'autres désagréments que quelques menaces, tant sa faveur auprès du roi était bien établie. Madame d'Étampes eut beau agir, elle n'obtint rien.

Mais les démêlés de Cellini avec la magistrature française ne devaient pas se borner là. Le procès dont nous venons de parler était à peine terminé de la façon qu'on a vu, qu'une nouvelle poursuite fut, pour une autre affaire, dirigée contre Benvenuto. Un de ses élèves, nommé Miceri, lui avait pris sa maîtresse du moment,

qui se nommait Catherine. L'artiste chassa de chez lui, à coups de pied, les deux amants. Pour se venger, ceux-ci lui intentèrent un procès honteux « où l'on me supposait, dit-il dans ses *Mémoires*, un vice dont notre nation est accusée, et dont la peine ordinaire est le feu ». Il « fit parler si haut la protection du roi qu'il fut déclaré innocent, mais il aurait donné cinq cents écus pour que cette affaire ne lui fût point arrivée ».

Au surplus, cette fois, il se vengea encore de ses accusateurs, et même de façon assez ingénieuse. La première idée qui lui vint fut naturellement de tuer Miceri et Catherine; il voulait même ajouter à l'holocauste la mère de Catherine, qui avait eu la faiblesse de prendre parti contre lui. Tous ces gens-là demeuraient au même logis. Benvenuto, suivi d'un de ses élèves et d'un de ses domestiques, les alla trouver. Il mit la pointe de son épée sur la poitrine de Miceri, en s'écriant : « Vil poltron, recommande ton âme à Dieu, car tu vas mourir ! » Pendant ce temps-là, ses deux compagnons procédaient à une semblable opération à l'égard des femmes. Mais, ni amant ni maîtresse n'ayant opposé la moindre résistance, la colère de Cellini tomba, et l'aventure si gaillardement commencée finit en vaudeville. On obligea les deux infidèles à se marier séance tenante. Un notaire fut mandé, et l'orfèvre ne partit qu'après avoir signé au contrat. Deux ou trois jours après, afin de terminer convenablement les choses, il reprenait pour maîtresse et pour modèle la trop légère Catherine.

Madame d'Étampes, forte de toutes ces compromettantes affaires, redoubla d'instances auprès du roi. Le Primatice travaillait, à cette époque, comme Benvenuto, à la cour de France. La duchesse fit tout au monde pour amener son amant à reporter sur ce peintre illustre toute la faveur qu'il prodiguait à Cellini. A force d'obsessions, elle réussit en partie. François I^{er} retira au grand statuaire une bonne part des commandes à lui faites pour les confier à l'artiste bolonnais. Il est vrai qu'en compensation, il mandait Cellini à Fontainebleau et le chargeait de l'empreinte des monnaies françaises. Mais l'orfèvre ne se montra pas satisfait. Il ceignit sa meilleure dague et, avant d'aller s'entendre avec le roi au sujet des monnaies, il passa chez le Primatice. « Maître François, lui dit-il, si vous pensez jamais à entreprendre les travaux dont j'ai été primitivement chargé, vous êtes mort; et, si vous en parlez au roi, vous êtes mort aussi. » Après quoi il se rendit au château donner ses projets pour la monnaie.

Le Primatice, qui connaissait les scrupules de Benvenuto à l'égard de la parole donnée, jugea prudent d'en rester là, au moins pour l'heure. Sans renoncer à obtenir ce que lui avait promis madame d'Étampes, il ne crut pas devoir braver son rival. Ce fut d'une autre façon qu'il se décida à tenter la victoire. La duchesse le fit partir pour Rome mouler des antiques, et Cellini fut laissé provisoirement à ses travaux.

Le Jupiter d'argent, la salière, le vase, la porte de-

vant laquelle devait être érigée la fontaine, tout marchait de front. La salière fut, de ces diverses œuvres, la première achevée. Le roi la trouva admirable. Peu après, il allait à Paris voir où en était le Jupiter, et ordonnait à son trésorier de compter, en trois paiements, sept mille écus d'or à Cellini. En outre, il promettait à l'orfèvre la première abbaye vacante du royaume. On le voit, l'incident du Primatice était oublié. Les Victoires dont nous avons parlé dans la description de la porte furent terminées presque en même temps que la salière. Le modèle de ces deux statues était une jeune fille de quinze ans dont Cellini eut l'odieuse infamie d'abuser. Peu après les Victoires, le Jupiter put être montré complètement fini. Le roi voulut qu'il fût découvert devant toute la cour, dans la grande galerie de Fontainebleau. Madame d'Étampes, pendant qu'on y mettait la dernière main, avait secrètement fait mouler en bronze les antiques rapportées de Rome par le Primatice. Ces beaux bustes, dans sa pensée, étaient destinés à effacer, par leur éclat, l'œuvre de Cellini. Elle les fit disposer, chacun sur un piédestal, de chaque côté de la galerie. Benvenuto, quand il vit ces chefs-d'œuvre comme rangés en bataille pour le vaincre, eut un moment d'effroi. Pourtant, il attendit le roi de pied ferme. François I^{er} arriva. Derrière lui marchaient le dauphin, la dauphine, son frère et sa sœur de Navarre, madame d'Étampes et une foule de dames et de gentilshommes. Il regarda à peine les antiques, alla droit au Jupiter et s'écria : « J'ai dérobé à l'Italie l'homme le plus habile qui fut jamais ! » Cela dit, il fit compter mille écus d'or à Benvenuto, qui repartit pour Paris avec toute la joie du triomphe.

Revenu au Petit-Nesle, Cellini reprit le travail de la statue colossale destinée à la fontaine. Il s'y appliquait avec ardeur quand le roi quitta son château favori et vint demander au grand artiste des conseils sur la meilleure façon de fortifier Paris. L'heure, en effet, était critique pour François I^{er}. On était alors à la fin d'août 1544. Les troupes de l'empereur venaient de prendre Saint-Dizier, et, longeant la Marne, elles s'avançaient vers la capitale du royaume. Le dauphin était parti pour Meaux attendant, à la tête de ses soldats, l'armée de Charles Quint.

Cellini fit, avec le roi, le tour de la ville, émettant des avis qui furent trouvés excellents. François I^{er} déclara que le plan de défense de Cellini serait suivi de point en point. Il ordonna au maréchal d'Annébaud de mettre sous les ordres de l'orfèvre tous les pionniers disponibles, et ce, sous peine de disgrâce. Pour Benvenuto, c'était le comble de la faveur et de la gloire. Par malheur, le maréchal était âme et corps à madame d'Étampes. Il alla aussitôt la trouver et lui faire part des volontés du roi. La duchesse prit sur elle de désobéir. Elle écrivit à l'ingénieur siennois Jérôme Bellarmato, qui, banni de son pays pour raison d'État, s'était réfugié en France, d'accourir sur-le-champ. Bellarmato arriva; le roi, circonvenu par sa maîtresse, résilia ses premiers ordres, et la confiance donnée d'abord à Cellini fut reportée sur le Siennois. Mais les impériaux ne vinrent pas jusqu'à Paris, et réellement le statuaire perdit, en cette occurrence, une occasion de s'illustrer moins brillante qu'il ne l'avait d'abord espérée.

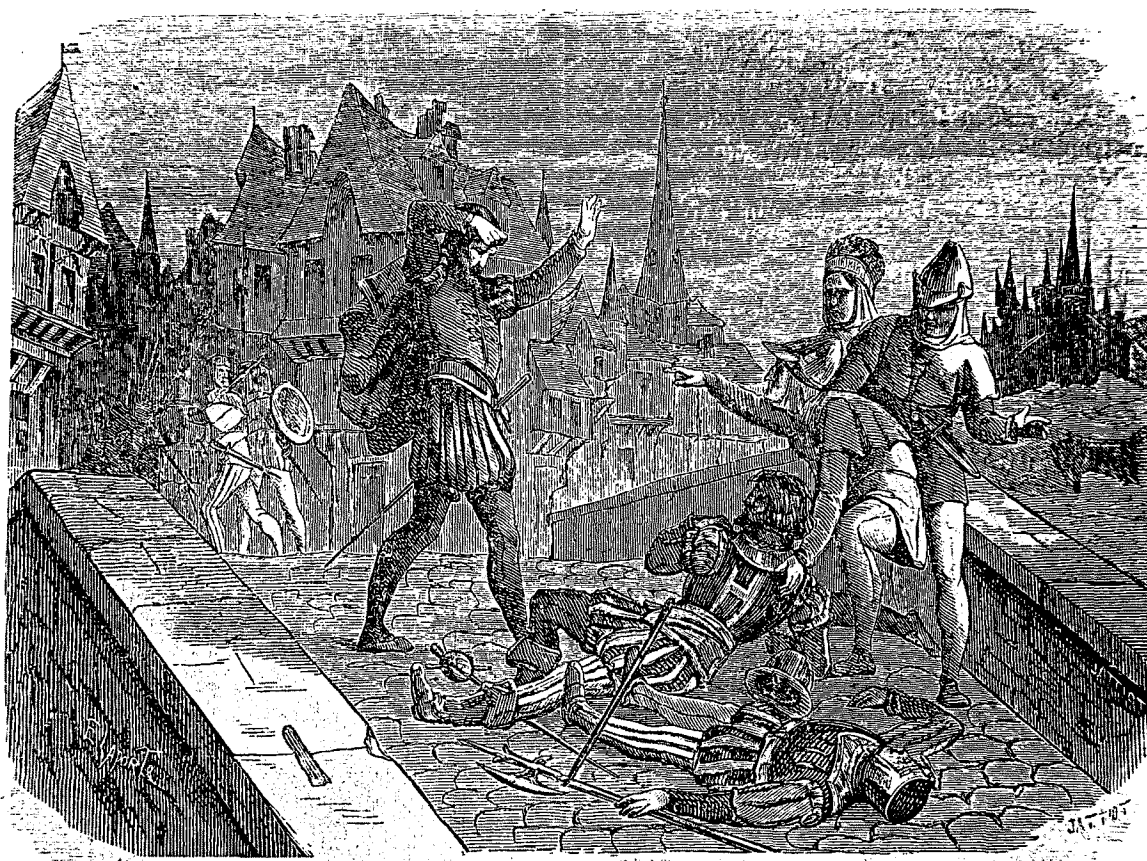
XIII

Cependant, la duchesse, toujours plus tenace dans sa haine, redoublait d'efforts contre Benvenuto. Il n'était calomnies sur son compte qu'elle ne dit au roi. Selon elle, la France et le prince n'avaient pas de plus mortel ennemi que cet homme. C'était un espion payé par l'empereur. François 1^{er} finit par céder aux obsessions de sa maîtresse. Il promit, quoique à regret, de renvoyer le grand artiste. Ma's, quand le moment fut venu de lui donner congé, il ne put s'y résoudre. Il alla visiter

d'égarde. Cosme faisait, à cette époque, restaurer la grande place du palais. Il avait rêvé, pour principal motif de décoration, une statue de Persée.

Cellini n'avait encore fait, à Florence, que des travaux d'orfèvrerie. Il offrit au duc de faire cette statue, en marbre ou en bronze, à son choix. Cosme accepta, et, quelques semaines après, le modèle en cire lui en était apporté à son palais. Ce modèle lui plut beaucoup, aussi donna-t-il des ordres définitifs à Benvenuto.

Cellini s'engagea au service du duc aux mêmes conditions que le sculpteur Bandinello, qui, lui aussi, travaillait alors pour la cour de Florence. François 1^{er}, en apprenant que son statuaire préféré agissait comme s'il eût



Benvenuto ne fut pas même blessé. (Page 327, col. 2.)

Cellini dans l'intention d'en finir avec lui, et le quitta en l'appelant son ami, « ce que les rois ne font jamais ».

Benvenuto, néanmoins, retourna peu après en Italie. Mais il le fit de son plein gré, et même, pour ainsi dire, malgré le roi. Si les démêlés avec Charles Quint étaient finis, la France, en guerre avec l'Angleterre, n'avait d'argent que pour ses troupes. Cellini, ne recevant plus rien, avait renvoyé tous ses ouvriers et tous ses élèves, à l'exception de Pagolo et d'Ascanio. Bientôt l'oisiveté, où il se voyait condamné faute d'or, lui pesant par dessus tout, il voulut partir pour Florence. Il laissa à Ascanio la garde de son château du Petit-Nesle et se mit en route, après avoir obtenu de François 1^{er} un congé de quelques mois.

Quand il arriva dans sa ville natale, le duc Cosme de Médicis et la duchesse le comblèrent de caresses et

été complètement délié envers lui, entra dans une violente colère et lui fit écrire de ne plus reparaître en France. Cellini, sûr de rentrer en faveur quand il le voudrait, s'inquiéta peu de la lettre du roi. Il s'installa dans une maison que lui céda Cosme, loua un beau jeune homme pour lui servir de modèle, et entreprit le Persée.

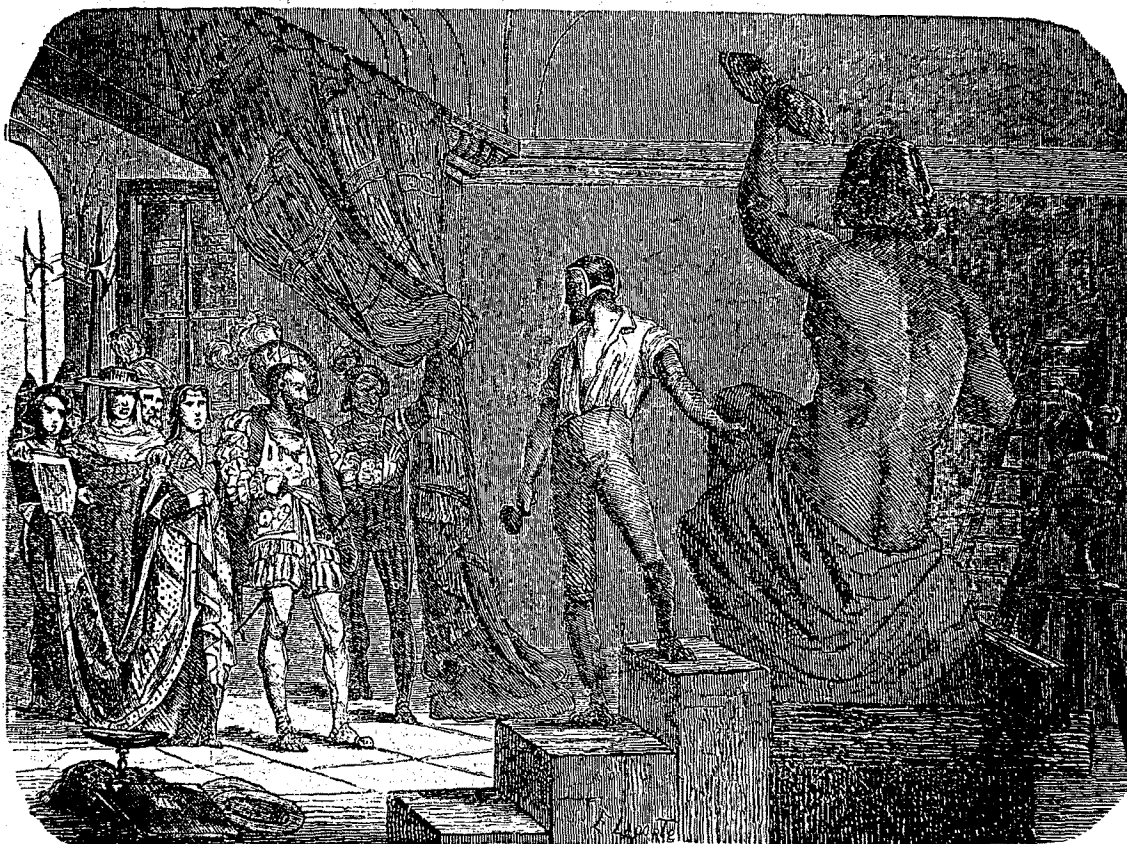
En même temps, infatigable et actif comme toujours, il prit sous sa direction deux orfèvres, les frères Poggi, et leur fit ciseler, pour la duchesse, une superbe coupe d'or. De plus, profitant des visites du duc à son atelier, il se mit à modeler, en terre et plus grand que nature, le portrait de ce prince.

Au milieu de tous ces travaux, sa fortune auprès de Cosme alla sans cesse grandissant, et bientôt, comme naguère à la cour de France, elle atteignit les limites les

plus hautes. Mais une circonstance fâcheuse vint, à l'heure où il était le plus en faveur, l'arrêter dans ses entreprises. La mère du jeune homme qui servait de modèle pour le Persée* lui intenta un procès « pareil à celui qu'il avait eu à Paris ». Le jeune homme, il est vrai, « déclara son maître innocent »; mais, néanmoins, Cellini crut sage de quitter momentanément Florence.

Il laissa là ses travaux et se rendit à Venise, où Laurent de Médicis, le meurtrier du duc Alexandre, lui conseilla de retourner en France. Un instant, il eut l'idée de suivre cet avis, mais il n'y céda pas et se décida à revenir auprès du duc Cosme; qui, le revoyant, se montra d'abord fort sévère. Cependant, il finit par se radoucir,

et peut-être aussi par de plus plausibles motifs, essaya de nuire à son rival dans l'esprit de Cosme. Benvenuto, l'ayant appris, n'eut rien de plus pressé que de ceindre sa dague et d'aller à lui. Cependant, après réflexion, il se décida à ne pas lui couper la gorge « se disant qu'il valait mieux le tuer avec ses œuvres ». D'ailleurs, l'affaire n'en resta pas là, et, peu de jours après, les deux statuaires eurent, en présence du duc, une querelle des plus vives. Bandinello, poussé à bout, traita Cellini de la façon la plus outrageante. L'orfèvre, bien que fou de rage, se contenta au point de tourner la chose en plaisanterie, mais nul doute, comme il le dit, que partout ailleurs, il n'eût massacré l'imprudent.



François 1^{er} et sa cour visitant l'atelier de Benvenuto. (Page 329, col. 2.)

et l'entrevue se termina en recommandations au sujet du Persée.

Cellini s'était décidé à faire cette œuvre en fonte plutôt qu'en marbre. On connaît ce magnifique ouvrage, un des chefs-d'œuvre de la statuaire. Persée, de la main droite, tient un sabre nu; de la gauche, il soulève la tête de Méduse, et, sous ses pieds, git le tronc de la gorgone. Peu après le retour de Venise, la Méduse était terminée et prête pour la fonte. Cellini la coula en même temps que le buste du duc, et l'opération réussit, pour les deux figures, de la façon la plus heureuse.

XIV

Mais Bandinello, tourmenté par la faveur de Benve-

Le duc arrêta la querelle, et, pacait-il, donna raison à Benvenuto. Ce qui le prouverait, ce sont les nouvelles commandes qu'il lui fit. Il le chargea de la restauration d'une statue antique figurant Ganymède, et envoya chercher à Rome du marbre grec pour ce travail. Le bloc, arrivé à Florence, fut trouvé trop beau pour être employé à un tel usage. Cellini en fit une statue de Narcisse. A la même époque, il fit encore, en marbre, un Hyacinthe et un Apollon.

Le Persée était achevé et l'heure de le couler en bronze vint. Personne ne croyait au succès de l'opération. On faisait à l'artiste objections sur objections. Le duc se montrait, entre tous, découragé et peu confiant. La tête de Méduse, que le héros tenait à la main, lui paraissait surtout dans l'impossibilité de bien venir. Cellini, à

toutes ces objections, répondait par un enthousiasme et une foi sans bornes. Il sentait qu'il avait un besoin absolu de réussir, s'il voulait décidément conquérir la faveur chancelante de son nouveau maître. « Plus d'une fois, dit-il, en ces heures de lassitude inquiète, je tournai mes regards vers la France, que je regrettais sincèrement d'avoir quittée. »

XV

Ne comptant que sur lui-même, il voulait tout faire de ses propres mains. On revêtit la statue de terre, on l'arma de ferrures, enfin on alluma le feu sous la cuve. L'atelier, mal abrité, laissait pénétrer la pluie et le vent. Un moment le feu menaça de s'éteindre, à chaque minute le fourneau se refroidissait. Cellini, harassé, brisé, ne quittait pas des yeux la cuve, dirigeant tout, surveillant tout. Enfin, l'instant arriva, où, rompu de fatigue, n'en pouvant plus, il fut contraint de se mettre au lit. Une grosse fièvre l'avait pris.

Il était couché depuis une heure, lorsqu'un de ses ouvriers, pâle, tremblant, accourut à lui en disant que tout était perdu. A ces mots, Cellini poussa un cri effroyable, sauta à bas de sa couche, et, jurant, frappant ses hommes, à coups de pied et à coups de poing, se précipita vers le fourneau. Le métal avait formé une sorte de croûte, l'opération était manquée!... Du moins tout le monde le disait. Mais lui, n'écoulant rien, fit doubler le feu, et, rompant avec les habitudes suivies par les maîtres fondeurs, jeta dans la cuve soixante livres d'étain de plus. La croûte s'amollit. On en était là, quand soudain une explosion terrible se fit entendre; c'était la fonte qui se soulevait bouillonnante hors du vase et se répandait par l'atelier. Cellini, aussitôt, fit ouvrir les canaux qui devaient la conduire au moule. Mais, trop massive, la lave métallique coulait avec une lenteur telle que le succès devenait impossible. A cela quoi faire? Jeter encore de l'étain dans le vaisseau, comment? On n'en avait plus! L'artiste, au désespoir, se tordait les mains avec rage. Tout à coup une idée lui vint, une idée lumineuse, véritable inspiration d'en haut: il envoya chercher ses plats, ses pots, ses écuelles, ses assiettes, toute sa vaisselle de métal, et la précipita dans la cuve. Le succès était reconquis!...

Deux jours après, quand le bronze refroidi permit de découvrir la statue, on trouva un chef-d'œuvre! Cellini courut aussitôt à Pise, où était le duc. On l'accueillit royalement, et cette faveur qu'il avait si ardemment poursuivie, Cosme ne la lui refusait plus. Il regardait Benvenuto comme une des gloires de son règne. Tous les travaux d'art qu'il rêvait, il voulait les lui confier. On trouva, à cette époque, dans le comté d'Arezzo, beaucoup d'antiques. La restauration en fut commandée à Cellini. L'artiste avait la clef d'un passage secret par où il arrivait, à telle heure qu'il voulait, au palais Médicis. Le duc ne s'en tint pas là, et comme le pape jadis, comme plus récemment François I^{er}, il eut recours à Benvenuto pour des travaux d'ingénieur. voulant fortifier Florence, que les

Siennois menaçaient, il chargea le grand statuaire de bastionner deux des principales portes de la ville: celle du Prato et celle de l'Arno. Pendant ce temps-là, le Persée, retouché au ciseau, était pompeusement instauré sur son socle.

La ville tout entière fit à cette œuvre un accueil enthousiaste. « La statue fut le sujet de plus de vingt sonnets en grec, en latin, en italien. » Les maîtres de l'art, Jacobo de Puntormo, Bronzino, Bandinello lui-même la déclarèrent incomparable.

Cellini, pour remercier Dieu d'un tel triomphe, crut devoir faire, en guise d'actions de grâces, un pèlerinage aux Camaldules de Vallombreuse. Quand il revint, le duc Cosme lui fit compter trois mille cinq cents écus. Benvenuto, bien que cette somme fût considérable, s'attendait à davantage. Il s'exprima amèrement à ce sujet, et quelque froideur s'ensuivit entre l'artiste et son maître.

XVI

Mais cette froideur ne dura point, et bientôt Cellini eut une nouvelle preuve de la haute estime où le tenait le duc. Un superbe bloc de marbre, en effet, fut, à cette époque, apporté à Florence, par ordre de Cosme. Depuis vingt ans on travaillait à l'extraire des carrières de l'Arno, et c'est à Bandinello que le duc le destinait, pour qu'il en fit un Neptune. Cellini vit ce marbre, et, bien qu'il en sût la destination, il n'hésita pas à le demander pour lui. La duchesse ne voulait pas même que Cosme consentît à répondre à de telles sollicitations; mais Cosme, sans souci de la parole antérieurement donnée, dit à Cellini d'exécuter un modèle de statue, et lui promit le marbre.

Quelques semaines après, Bandinello mourut. Le chagrin qu'il éprouva de se voir retirer ce magnifique bloc fut en partie, dit Cellini, cause de cette mort prématurée. Aussi, la duchesse, qui l'aimait, fit tout au monde pour que Benvenuto n'eût pas le marbre. Elle en disposa de sa propre autorité en faveur de l'Ammanato, l'élève préféré de Bandinello.

Cellini, pourtant, ne se tint pas pour battu. Il fit en terre son Neptune, comme si rien ne s'était passé, et, quand la statue fut entièrement modelée, il conduisit devant elle Cosme et la duchesse. L'œuvre était belle, et la duchesse, oubliant tous ses ressentiments, déclara qu'elle n'aurait jamais cru voir une telle merveille. Benvenuto, triomphant, suivait des yeux l'examen attentif que le prince faisait du dieu. Quand Cosme releva la tête, ce fut pour tendre la main au statuaire. Puis il sortit en disant: « Benvenuto, je vous autorise à faire tirer de mes carrières tel bloc de marbre que vous voudrez. » La réparation était complète.

En même temps qu'il avait fait son Neptune, Cellini avait exécuté, en marbre blanc, un Christ de grandeur naturelle, qu'il cloua sur une croix de marbre noir. Cette nouvelle œuvre fut encore, pour la cour de Florence, le

sujet d'acclamations enthousiastes, et, dans la pensée de l'artiste, elle était « la plus belle chose qui se fût vue dans le monde ».

Cellini, pourtant, agité par son imagination inquiète et mobile, était loin de se déclarer satisfait. A l'en croire, Cosme ne le traitait pas suivant ses mérites. Quand ce prince faisait auprès de lui valoir sa générosité, l'artiste lui répondait par l'éloge du roi François. Volontiers il eût repris le chemin de Paris.

C'est dans ces dispositions qu'il se trouvait lorsque la cour de France envoya le Florentin Baccio Delbene au duc Cosme pour lui emprunter de l'argent. François I^{er} était mort, Henri II était mort, et Catherine de Médicis, régente du royaume, s'appauvriissait dans la guerre qu'elle faisait au prince de Condé. Baccio Delbene était un ami de Benvenuto. Il lui conseilla, puisqu'il s'en nuait à Florence, de le suivre à Paris. La régente désirait vivement faire élever un tombeau magnifique au roi Henri; Daniel de Volterre, sur qui elle avait d'abord jeté les yeux, était occupé par l'exécution d'un grand cheval de bronze; Cellini n'avait qu'à rentrer en son château du Petit-Nesle et il serait à coup sûr chargé des travaux du mausolée. L'artiste accepta avec joie cette offre, mais Cosme ne voulut pas le laisser partir.

C'est à cette époque que Benvenuto fit plusieurs ouvrages relatifs à son art, et bientôt après il écrivit ses *Mémoires*, le plus célèbre de ses livres.

XVII

Les *Mémoires* de Cellini sont remplis de qualités littéraires. La partie narrative en est excellente. C'est surtout par le ton simple, naïf et très-vivant du récit que l'écrivain est remarquable. Il ne donne guère de soins aux descriptions, et, contrairement à ce qui semblerait devoir être, il est fort peu plastique dans cette œuvre. Quant à la façon dont l'auteur se juge, elle est sincère, bien que très-indulgente. Benvenuto, a-t-on dit, s'est peint comme il s'est vu. Cela est vrai, mais on peut ajouter qu'il ne s'est pas vu d'un œil sévère. En tout, il est le premier, et quand il se compare à Michel-Ange lui-même, ce qui lui arrive trois ou quatre fois dans le cours du récit, il se décerne toujours la palme.

« Cellini, dit Baretta après avoir lu ce livre, fut brave comme un soldat français, vindicatif comme une vipère, superstitieux à l'excès, plein de bizarrerie et de caprices, aimable avec ses amis, mais peu susceptible d'attachement; lâche, un peu traître, jaloux, présomptueux et vain, tout en s'estimant le plus sage, le plus prudent et le plus circonspect des hommes. » On doit le reconnaître, le portrait est exact en ce qu'il dit, mais il n'est certes pas complet. Bien que touchant parfois au vice, les défauts de Cellini ne sont rien à côté de ses qualités. Du reste, nous l'écrivons en commençant et nous le répétons ici : pour juger équitablement un homme, il faut le voir dans son temps, comme pour juger une statue il faut la placer dans son jour. Hors de cette règle, il n'est pas de justice possible.

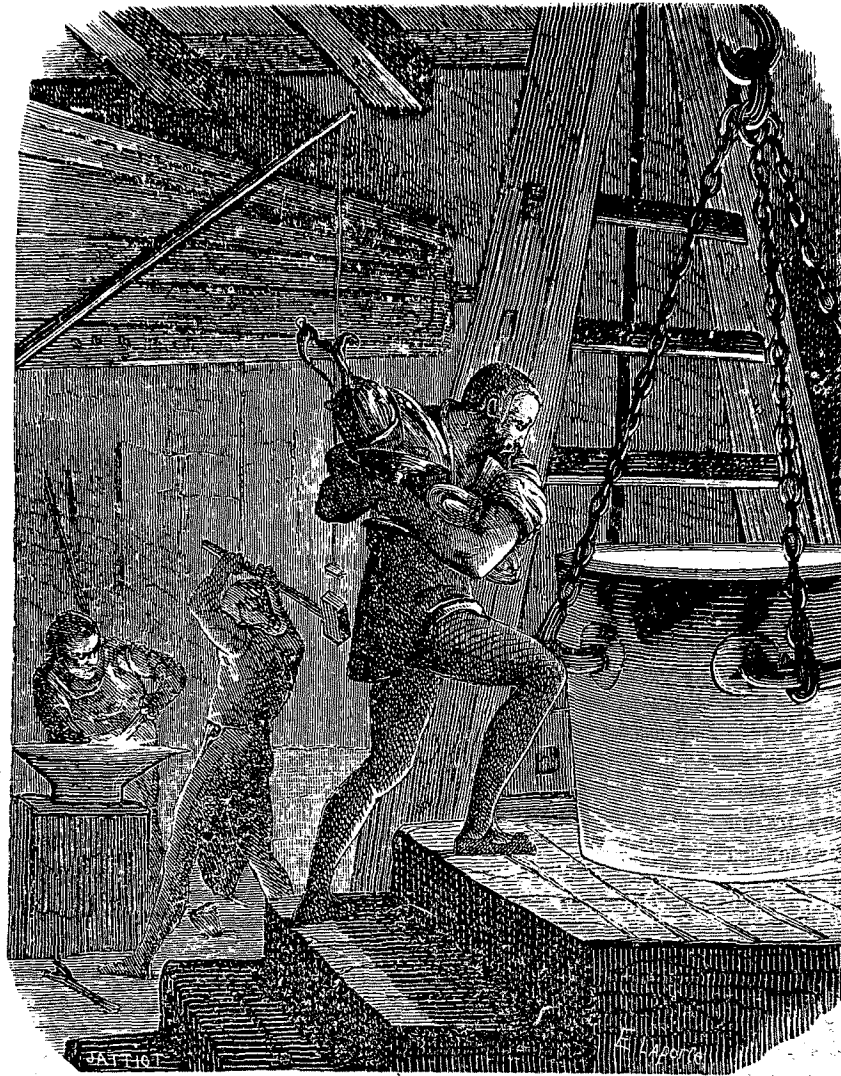
XVIII

Pendant qu'il écrivait ses *Mémoires*, Cellini se maria à une femme nommée Piera, qui lui servait de modèle et de servante; elle lui donna plusieurs enfants dont la vie est restée obscure. Enfin, il mourut dans sa patrie, le 13 février 1570. La chapelle de la Nunziata, qui appartenait à l'Académie des Beaux-Arts de Florence, fut choisie pour être le lieu de sa sépulture. Il avait demandé, en mourant, qu'on lui accordât cette faveur. Son convoi fut royal. Huit membres de l'Académie portèrent le corps à l'église, escortés par toute la ville, et, à la Nunziata, un prêtre prononça l'oraison funèbre de ce prince de l'art.

Tel fut Cellini; grand statuaire, bon écrivain, orfèvre merveilleux, poète estimable, ingénieur et musicien habile. Il eut cela de commun avec plusieurs autres hommes de son temps, d'être universel, et, dans cette universalité, d'être excellent. S'il est au monde une étude intéressante et féconde, c'est celle-là qui consisterait à déterminer le pourquoi de ces floraisons superbes qui font les grands siècles.

On verrait que les époques géniales se produisent quand, assez enrichie par l'analyse de détails et de faits, l'humanité coordonne ses trouvailles en une puissante synthèse. De vastes théories, des théories générales, inductions fécondes des découvertes partielles, se font alors jour dans les âmes. Les lois naissent qui se substituent aux faits. De là, en tout un temps des vues profondes et larges, et en quelques esprits de ce temps une grandeur qui semble défier la mesure humaine.

Mais ne reviendront-elles plus, ces époques suprêmes? Sommes-nous condamnés à les regarder tristement, dans le passé de l'histoire, comme des Adams chassés de milliers d'idées fragmentaires sont là, pêle-mêle, isolées, mais se rapprochant d'heure en heure, et n'attendant plus, comme le chaos avant la création, que le souffle



Il précipita toute sa vaisselle de métal dans la cave. (Page 334, col. 1.)

l'Eden? Non pas. Depuis le jour où Bacon donna au monde la méthode expérimentale et Descartes l'analyse mathématique, la science a accumulé ses trésors. Des

d'un dieu qui leur vienne donner la vie. Soyons-en sûrs, ce dieu viendra!

GUSTAVE PRADELLE.

FRANKLIN

1706 — 1790

PAR XAVIER EYMA

I

S'il n'y a aucune révélation nouvelle à attendre sur Benjamin Franklin, sa vie n'en est pas moins intéressante à écrire et profitable à lire.

Sous toutes les formes que les occasions se présenteront de le faire, raconter cette existence si laborieuse, si utile à l'humanité, si honnête, si pleine d'exemples de dévouement, de simplicité, de sérénité, de victoire sur soi-même, de lutttes contre la pauvreté pour arriver à l'indépendance, à la richesse; aux honneurs mérités, — raconter cette existence, dis-je, sera toujours un hommage que chacun se sentira fier de rendre à un superbe caractère, à un rare modèle, et l'on aimera toujours à présenter ce modèle à tous les hommes de tous les pays.

La vie de ce grand sage est, en effet, un conseil, un exemple et un encouragement qui seront de tous les temps. Disons donc avec M. Mignet parlant de Franklin : « Tant qu'on cultivera la science, qu'on admirera le génie, qu'on goûtera l'esprit, qu'on honorerà la vertu, qu'on voudra la liberté, sa mémoire sera l'une des plus respectées et des plus chéries. Puisse-t-il être utile encore par ses exemples, après l'avoir été par ses actions ! »

Quelle vie est plus faite que celle de Franklin pour apaiser les passions de l'envie et pour raffermir le cœur de ceux qui demandent au travail patient et pénible leur pain de chaque jour? Elle prouve que l'espoir ne doit être refusé à personne de recueillir, tôt ou tard, le fruit de ce labeur et de cette patience; comme aussi elle démontre quelle voie il faut suivre pour obtenir cette cou-



ronne qu'il est glorieux de ne devoir qu'à soi-même, à ses propres efforts, à sa propre volonté. Certes, il n'est pas donné à tout le monde d'avoir le génie scientifique de Franklin, non plus que ses aptitudes politiques, et d'arriver au même degré de gloire publique où il est parvenu; mais il est aisé à chacun de gagner la considération et de rendre, dans une sphère limitée, les mêmes services que les siens; car il faut bien remarquer que Franklin jouissait de tous ces avantages, secondaires en comparaison de l'éclat qui s'attacha plus tard à sa personne, avant même qu'il eût acquis les titres qui devaient assurer l'immortalité à son nom.

Je dis que cela est aisé à chacun, parce que, rien dans les premières années de la vie de Franklin ne faisant entrevoir ni à lui ni à d'autres qu'il dût s'élever si haut, il s'est attaché à régler sa conduite d'après des préceptes et des principes d'honnêteté et de vertu qui devaient lui garantir ce que les plus humbles d'entre nous ont le droit et le devoir de rechercher : une existence à l'abri du souci, le respect de nos concitoyens, avant même leur gratitude, et cela par l'accomplissement de

toutes les obligations qui incombent à tous tant que nous sommes, depuis les plus pauvres jusqu'aux plus favorisés du côté de l'intelligence et de la fortune.

La vie de Franklin ne fut pas exempte de fautes, mais sa gloire fut de les avoir réparées, non pas en s'en rapportant au temps pour lui en fournir les occasions, mais en cherchant et en faisant naître ces occasions.

C'est l'exemple donné.

Il ne naquit point parfait, pas plus qu'il ne naquit

riche; mais il s'attacha à vaincre ses passions et ses défauts naturels, avec la même énergie qu'il mit à combattre l'indigence d'où il voulait sortir. Tout ce qu'il fut, il le devint par sa seule volonté de le devenir, même heureux, car il ne se défend pas, — avoué bien rare! — d'avoir été complètement heureux, part faite à ces accidents de la vie qui sont dans l'ordre de la nature et que la sagesse humaine ne saurait ni prévoir ni empêcher.

Mais tout ce que notre esprit et notre intelligence peuvent concevoir pour conjurer ceux de nos malheurs dont nous sommes les propres auteurs, et pour, selon une de ses expressions, « mériter notre récompense dans ce monde ou dans l'autre », Franklin l'a conçu et accompli.

Dès qu'il a été assez le maître de son caractère pour régler sa vie et la gouverner, il a réalisé une de ces paraboles qui lui étaient familières dans le langage et illuminaient ses écrits : « Un sac vide, disait-il, ne peut pas se tenir debout ». Il s'est donc occupé de remplir le « sac », c'est-à-dire son cœur et son intelligence, de manière à faire que le sac pût tenir debout.

Il a tout acquis, ai-je dit, de ce qu'il possédait. En effet, depuis son instruction première, jusqu'à cette science considérable dont il fut plus tard un des propagateurs les plus ardents, sa fortune, son bonheur, sa vertu même, il se doit tout.

Voilà ce qui fait de la vie de Franklin un exemple, je le répète, et un conseil. Dans des sociétés comme les nôtres, et comme celle au milieu de laquelle Franklin vécut, où les horizons de la fortune et des honneurs ne sont plus fermés à personne, où chacun de nous est admis à s'élever de la plus humble à la plus haute des conditions, où tout homme est assuré de pouvoir réparer, par le travail et par le talent, ce qu'on appelle communément les injustices du sort, qui ne sont que des épreuves à surmonter, dans de telles sociétés, dis-je, la vie de Franklin est la plus salutaire et la plus encourageante des études. Elle est comme le bréviaire de l'ambition et des aspirations légitimes des honnêtes gens.

M. Édouard Laboulaye, qui a été un des bons juges de Franklin, dit de lui dans l'introduction dont il a fait précéder la publication de sa correspondance : « Franklin est un vrai sage; la vie lui enseigne à vivre, et volontiers il fait part de son expérience à ses compagnons de route, jeunes ou vieux. Il a l'indulgence d'un vieillard et la vivacité d'un jeune homme; il ne connut ni l'ennui ni le dégoût. Toujours prêt à accepter la lutte avec les hommes et avec les choses, il a l'âme aussi saine que le corps. Il y a en lui je ne sais quoi de viril et de gai, qui donne du courage aux plus timides et de l'énergie aux plus indolents.

« Franklin avait tant d'esprit qu'on lui a souvent refusé de la sensibilité... Il est vrai que, en toute occasion, dans ses plaisirs comme dans ses peines, la raison ne l'abandonne jamais; mais pour qui ne prend pas la faiblesse pour la force, y a-t-il là une preuve de sécheresse, et jamais la raison l'a-t-elle empêché de s'oublier pour les autres, ou de se sacrifier pour son pays?...

« Ce qui manque à Franklin, ce qu'on lui reprochera peut-être, c'est son peu de goût pour l'antiquité et les

arts. L'homme qui avoue franchement que si, ans un voyage d'Italie, il pouvait trouver la recette du fromage parmesan, cela lui ferait plus de plaisir que la copie de la plus belle inscription prise sur la plus vieille pierre, cet homme-là n'est pas fait pour plaire aux amis de la Grèce et de Rome... Si Franklin ne voit en toutes choses que l'utilité, il entend par là, non pas ce qui lui est personnellement commode ou agréable, mais ce qui peut servir à tous les hommes et les affranchir du besoin. Ce qu'il poursuit, c'est le bien-être universel; ce qu'il désire, c'est du travail et du pain pour tous. S'il ne comprend pas le luxe de la civilisation, c'est que pour lui le nécessaire manque encore; il court au plus pressé.

« On ne peut pas demander à un homme de réunir en lui toutes les qualités, tous les talents, tous les goûts; ce qu'on peut demander à chacun de nous, c'est de tirer le meilleur parti des facultés que Dieu lui a données et de les faire servir à son bien propre et au bien commun. Jugé à cette mesure, Franklin n'a rien à craindre. Sur ce théâtre du monde, où l'on ne choisit pas les rôles, il a toujours accepté résolument ceux que la fortune lui a donnés, et personne ne les a joués avec plus de bon sens, de finesse et d'énergie. Aussi, plus on connaît Franklin, plus on se plaît dans son commerce. Auprès de lui, on apprend à chérir le travail et l'économie, à se respecter soi-même, à aimer les hommes, à les aider, à défendre la liberté, à servir la patrie, toutes choses qui font le prix de la vie et la substance même des enseignements de l'antiquité. Personne n'a été plus sensé avec plus d'esprit, ni plus habile avec plus de patriotisme et d'honnêteté.

II

Benjamin Franklin naquit le 17 janvier 1706, à Boston, État du Massachusetts, où son père avait émigré, fuyant l'Angleterre pour cause de religion. La famille de Franklin, originaire du comté de Northampton, ne comptait que des artisans parmi ses aïeux. C'était une famille de forgerons, dans laquelle le marteau et l'enclume appartenaient de droit à l'aîné. Une fois en Amérique, le père de Benjamin ne trouvant pas à exercer son état de teinturier, dans un pays aux mœurs austères et d'où le luxe était banni, s'était établi fabricant de savon et de chandelles, à Boston.

C'est donc dans une boutique et au milieu de ressources précaires que Benjamin Franklin vint au monde, le quinzième dans une famille qui compta dix-sept enfants.

A défaut de fortune, il trouva au foyer paternel des traditions d'honneur et de probité, une foi robuste en la Providence, l'amour du travail. Ces exemples restent toujours. M. Mignet ajoute que Franklin reçut en même temps de ses parents « le principe d'une longue vie », car son père atteignit l'âge de quatre-vingt-neuf ans et sa mère celui de quatre-vingt-quatre, ce qu'ils durent à une existence saine, laborieuse, vertueuse. On peut donc dire que Franklin fut bien partagé du côté de la famille. Les hommes ne devraient jamais oublier, en effet, qu'au physique comme au moral, ils forment leurs enfants, et

que le bien ou le mal dont ceux-ci sont capables plus tard atteint la responsabilité des parents.

Franklin avait donc grandi dans la maison paternelle, ayant le spectacle de la nécessité du travail sous les yeux. Quant au reste, et les fautes commises et les moissons recueillies, il le doit à lui-même. Une anecdote de son enfance, qu'il se plaisait toujours à raconter, prouve quelle influence une leçon reçue à propos peut exercer sur le caractère et sur la vie tout entière d'un homme.

Franklin avait six ans lorsque, rencontrant un bambin de son âge, il lui offrit tout ce qu'il possédait d'argent (et ce n'était point une forte somme), en échange d'un sifflet que cet enfant possédait. Le marché conclu, Franklin rentra chez lui sifflant à étourdir la maison. On lui demanda ce que lui coûtait ce désagréable instrument. Quand il eut exposé le marché qu'il venait de faire, ses sœurs et ses frères lui énumérèrent tout ce qu'il aurait pu avoir de jouets plus amusants et moins bruyants surtout pour une somme égale. Franklin devint tout pensif, et plus tard, même quand il concluait quelque affaire sérieuse, il se disait en manière d'axiome : « Ne donnons pas du sifflet plus qu'il ne vaut. » Quel homme ne devrait se répéter cela tous les jours ?

Franklin avait été destiné à l'état ecclésiastique, mais son père dut reculer devant les dépenses qu'entraînerait une éducation dans un collège, et le retira même de la petite école où il avait appris simplement à lire, à écrire, à calculer, pour l'employer dans sa fabrique de chandelles.

A l'âge de dix ans, Franklin fut occupé à tailler les mèches, à les placer dans les moules, et à remplir ceux-ci de suif. Il cumulait, en faisant les courses chez les clients de la boutique.

Le métier n'était point du goût de l'enfant, travaillé par deux passions : celle de la lecture et celle des voyages. Franklin prenait sur son sommeil et sur ses heures de repos pour dévorer les livres de la bibliothèque de son père. Pauvre bibliothèque, hélas ! composée de quelques ouvrages de controverse religieuse, à côté desquels se trouvèrent providentiellement : les *Vies* de Plutarque, un *Essai sur les Projets*, par l'auteur si populaire de *Robinson Crusoe*, et un *Essai sur les moyens de faire le bien*, par le docteur Malher. Franklin raconte, dans ses *Mémoires*, que la lecture de ces trois ouvrages eut une grande influence sur sa destinée. Si, en effet, les mâles récits de Plutarque durent fortifier son âme, les deux ouvrages de Foë et du docteur Malher ouvrirent naturellement son esprit sur des sujets qui devinrent et la préoccupation et le but constants de sa vie.

Le titre de l'ouvrage de Malher dit ce qu'il est ; celui de Foë, peu ou à peine connu, contient une foule de formules et de conseils pratiques sur l'amélioration de la société. Or, Franklin n'a jamais cherché que le bien et l'utile en ce monde. Nous en pourrions tirer cette observation, que les premières lectures ont une influence incalculable sur les voies où s'engagent ultérieurement le cœur et l'esprit des hommes.

Cette passion de Franklin pour la lecture était encouragée par son père, qui le voyait avec plaisir consacrer toutes ses petites ressources à l'achat de livres ; mais il ne voyait pas du même œil se développer chez

lui le goût des voyages. Franklin montrait, en effet, pour le métier de marin un penchant que développaient le voisinage de la mer, son extrême habileté à manœuvrer les embarcations et son rare talent dans l'art de la natation, talent duquel il devait plus tard tirer des ressources pour vivre.

Le père de Franklin attribua en partie à cette vocation de son fils pour les voyages les répugnances que lui inspirait son emploi. Il le laissa libre, dès lors, de renoncer à celui-ci, et, pour mieux assurer son choix sur un autre métier, le père, sage et prévoyant, promena l'enfant de boutique en boutique, d'atelier en atelier, le faisant assister à tous les travaux divers qui s'y pratiquaient. Ce furent autant de profits pour Franklin, à qui aucun art industriel ne fut étranger.

Il fut d'abord résolu que Benjamin entrerait chez un cousin de son père, coutelier à Boston, mais la somme d'argent exigée pour son apprentissage ayant paru trop forte au père, celui-ci se décida à faire de son fils un imprimeur. Franklin fut donc placé chez son frère aîné, James, qui revenait à point nommé de Londres avec un matériel d'imprimerie, pour s'établir à Boston.

Aux termes de la convention passée avec James, celui-ci s'engageait à nourrir Benjamin pendant huit années et à ne lui payer un salaire qu'à partir de la neuvième année.

Franklin avait douze ans quand il entra en apprentissage chez son frère James. Il ne tarda pas à devenir un excellent ouvrier, mieux que cela, un ouvrier habile et instruit. Ses journées, il les donnait à son travail obligatoire, ses nuits, il les consacrait à l'étude, et, c'est alors qu'il s'attacha à apprendre tout ce qu'il ignorait, montant avec une rapidité surprenante cette énorme échelle de l'instruction qui commence à la grammaire, dont les premiers éléments lui étaient inconnus, jusqu'à la philosophie, s'attachant à l'arithmétique, qui l'avait d'abord rebuté, et à la géométrie, trouvant l'occasion ainsi de rectifier son esprit par les sciences exactes, en même temps qu'il amassait les matériaux propres à l'éducation et au redressement de son caractère.

On eût pu dire de lui que c'était un enfant prodige, tant il acquérait promptement de savoir et le conservait. Son aptitude à toutes choses s'affirma dans ces premières années de travail.

Quant à sa passion pour l'étude, il la satisfaisait au moyen de privations sur son sommeil et sur sa nourriture ; car, ayant proposé à son frère de lui donner en argent la moitié de la somme destinée à ce dernier usage, il en économisa une bonne partie et l'employa à acheter des livres.

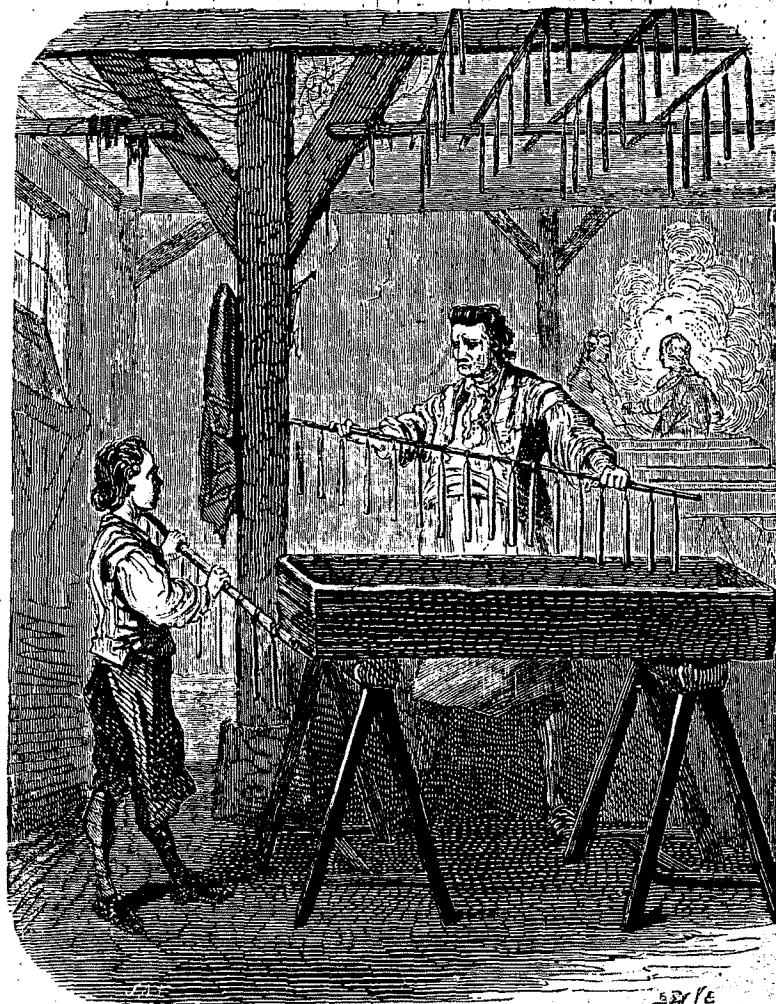
La sobriété était devenue, chez lui, un parti pris, et il lui sembla qu'il ne devait pas lui en coûter beaucoup de s'y soumettre. En effet, ayant lu dans un auteur ancien que la coutume de manger de la viande et tout ce qui eut vie était une coutume barbare, et que les végétaux étaient la nourriture la plus bienfaisante pour

l'homme, Franklin donna dans ce système, se contentant, à ses repas, d'une soupe de gruau, d'un morceau de pain, d'un fruit et d'un verre d'eau. Ce ne fut que plus tard qu'à ce modeste ordinaire, dont il ne se départit point de toute sa vie, il ajouta le poisson.

Un jour que des matelots dépeçaient des morues fraîchement pêchées, il vit dans l'estomac de celles-ci de petites morues. Franklin en conclut que, si les poissons se mangeaient entre eux, les hommes pouvaient bien manger les poissons, et il ajoutait : « Cela prouve que

IV

Parmi les meilleurs et les plus profonds écrivains dont ses économies ou l'amitié d'un commis de libraire lui procurèrent les ouvrages, trois devinrent ses maîtres-instituteurs : Locke, dont le célèbre *Essai sur l'entendement humain* lui apprit à penser; Addison, dont la finesse d'esprit et l'élégance de style lui enseignèrent l'art d'écrire; Socrate, à qui il emprunta la science de l'argumentation.



Franklin occupé à la fabrication des chandelles. (Page 339, col. 1.)

l'homme est justement appelé animal raisonnable, puisqu'il trouve si aisément ses raisons pour justifier ce qu'il désire. » C'est la mise en pratique de la fable de La Fontaine le *Loup et les Bergers*.

Subtil ou non, le raisonnement qui le conduisit à cette exception en faveur du poisson ne modifia en rien les habitudes de tempérance de Franklin; il ne s'en porta pas plus mal, et y trouva l'occasion de pratiquer, sans en souffrir, l'économie dont il eut tant besoin à ses heures d'épreuves les plus rudes, comme il dut à la simplicité persistante de ses goûts la fortune qu'il acquit, sans que la parcimonie et l'égoïsme y aient contribué pour la moindre chose.

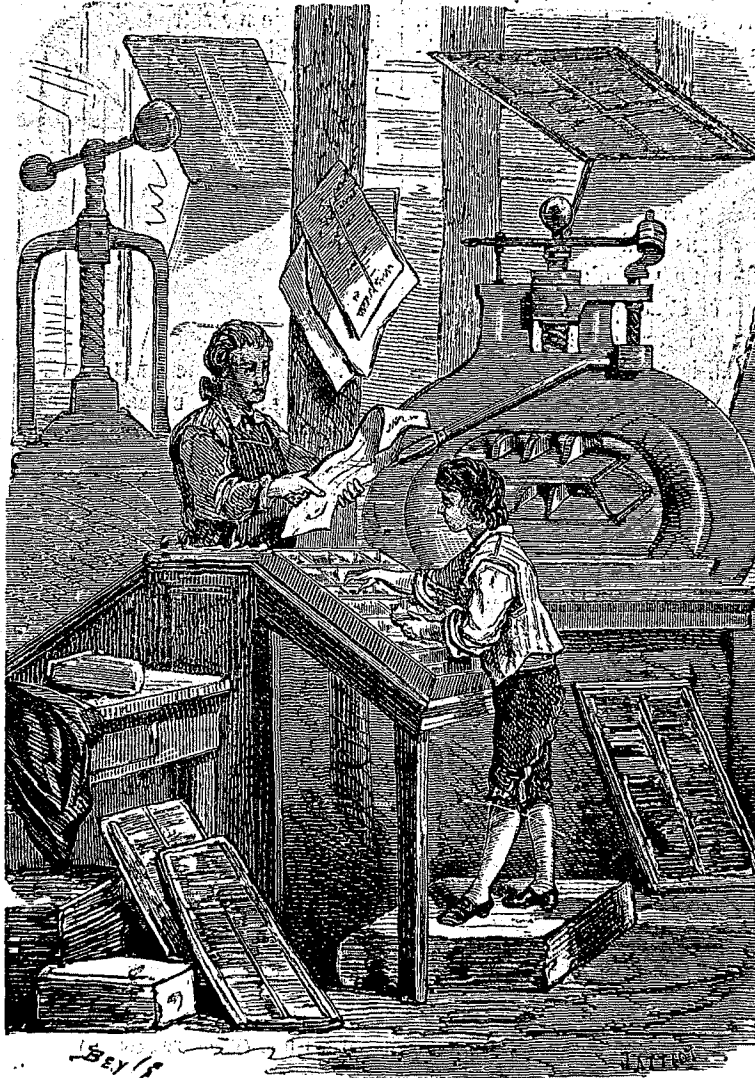
Mais tant de précocité dans l'intelligence s'achète quelquefois fort cher. Un jeune esprit n'absorbe point tant de choses à la fois, sans qu'il se produise en lui un peu de cette confusion qui résulte d'une accumulation non graduée d'idées et de sentiments divers et quelquefois opposés.

Franklin fut tout à coup ébranlé dans les vieilles croyances religieuses de sa famille. La lecture de quelques livres de controverse le conduisit à la critique des choses religieuses, et jusqu'à ce qu'il se fût donné ces règles morales, qu'il s'appliqua à observer avec une si énergique volonté, il demeura sans croyance et sans religion. C'est l'époque où il commit les fautes qu'il appelle

ses *errata*. Mais il eut la clairvoyance de comprendre où ces fautes, si elles se répétaient, pouvaient le conduire; il les répara, en se forgeant des règles de morale qui l'empêchèrent d'y retomber.

Jusqu'à là tout avait été bien dans la vie de Franklin. L'amour du travail, la passion d'apprendre, la culture de son esprit avaient été sa préoccupation incessante. L'apprenti imprimeur était devenu un excellent ouvrier, malgré sa jeunesse, et, malgré sa jeunesse encore, il s'était déjà essayé à manier la plume.

titre de *New-England Courant*. Franklin composait, tirait ce journal, et s'en allait le distribuer aux abonnés. Ce n'était pas assez pour lui. Il s'imagina un jour de glisser furtivement sous la porte de l'imprimerie des articles dont il était l'auteur, après avoir contrefait son écriture. Ces articles eurent un grand succès et furent attribués aux plus habiles des rédacteurs ordinaires du *New-England Courant*. Franklin jouit pendant quelque temps de son triomphe anonyme et ne se fit connaître que pour exciter la jalousie de son frère, dont les



Franklin ouvrier imprimeur chez son frère. (Page 339, col. 2.)

Quelques ballades populaires composées dans un moment où il avait été pris d'un accès de fièvre de poésie, et vendues par lui-même avec succès dans les rues de Boston, semblaient devoir le détourner de sa voie. Ces pièces, vraies chansons d'aveugle (c'est Franklin qui les qualifie ainsi), étaient détestables, et son père, homme de bon sens, lui en fit voir tout le ridicule.

Benjamin renonça à la poésie pour se jeter dans la prose, mais clandestinement.

Son frère, l'imprimeur, avait fondé et publiait à Boston le second journal qui eût paru en Amérique, sous le

sentiments à son égard n'étaient pas exemplaires.

Cependant l'imprimeur James Franklin ayant été condamné à la prison pour un article du journal, et la feuille étant menacée de suppression, il fut convenu que Benjamin Franklin en serait reconnu l'éditeur responsable. Alors intervinrent entre les deux frères de nouveaux arrangements : l'ancien contrat qui liait Benjamin à James fut publiquement annulé et remplacé par une cession en règle. Toutefois, Benjamin, aux termes d'une contre-lettre, reconnaissait à son frère tous ses anciens droits et la fiction du nouveau contrat. Mais à peu de temps

de là, des discussions, comme il s'en élevait de fréquentes entre eux, jetèrent le trouble dans leurs relations.

Benjamin résolut de se séparer de James et prit sa liberté, s'appuyant sur le second de ses engagements, sachant bien que son frère n'oserait pas invoquer la contre-lettre qui le liait à lui. Franklin raconte lui-même cette action blâmable dans ses *Mémoires*, s'en accuse, et n'en cherche une atténuation que dans les mauvais traitements que lui faisait subir son frère. Celui-ci, ayant l'appui de son père en cette circonstance, s'y prit de façon à empêcher Franklin de trouver de l'ouvrage à Boston. En outre, les allures critiques de son journal le rendaient suspect au gouvernement, et, enfin, comme il le raconte lui-même, ses propos sur la religion le faisaient voir d'un mauvais œil dans son entourage.

V

Franklin résolut alors, de quitter Boston et sa famille, que sa disparition plongea dans la désolation. Il vendit quelques livres pour se faire un peu d'argent et s'embarqua, au mois de septembre 1723, pour New-York.

N'ayant trouvé aucun emploi dans cette ville, où l'imprimerie n'était pas bien florissante, il poussa jusqu'à Philadelphie, dans une mauvaise barque sur laquelle il obtint passage à un prix modique, à la condition d'aider l'équipage aux manœuvres.

La traversée fut dure, et Franklin débarqua à Philadelphie en fort piteux équipage, harassé de fatigue, ses vêtements souillés de boue et n'ayant qu'un dollar et quelques menues monnaies dans le gousset pour toute ressource.

Cette arrivée misérable dans la capitale d'une colonie qu'il devait, un jour, dominer de toute son autorité, représenter à Londres et au Congrès national, et même gouverner, cette entrée misérable avait quelque chose de comique et de pittoresque à la fois. Franklin raconte tout cela d'une façon si naïve et si charmante que je préfère lui laisser la parole :

« A mon arrivée à Philadelphie, dit-il, je portais mes habits de travail, mes vêtements de toilette devant m'arriver plus tard. J'étais couvert de poussière ; mes poches étaient bourrées de chemises et de bas ; je ne connaissais âme qui vive dans la ville et ne savais où aller chercher un logement. Fatigué de la marche, de mon travail de manœuvres à bord, et ayant passé toute la nuit sans dormir, j'avais extrêmement faim...

« Je marchai jusqu'à l'entrée d'une rue, regardant avec inquiétude de côté et d'autre ; j'arrivai ainsi à la rue du Marché, où je rencontrai un enfant portant du pain. Il m'était arrivé souvent de dîner avec du pain sec. Je m'informai auprès de l'enfant où il avait acheté son pain, et j'allai avec lui jusqu'à la boutique du boulanger qu'il m'indiqua. Je demandai d'abord des biscuits, espérant en trouver de l'espèce de ceux que j'avais à Boston ; mais il paraît qu'on n'en fabriquait point à Philadelphie. Je demandai alors un pain de trois pence. On n'en faisait pas de ce prix-là. Comme j'ignorais les prix aussi bien que les espèces de pain, je priai alors le boulanger de me donner pour trois pence de pain d'une sorte

quelconque. Il m'en débita trois larges morceaux. Je fus étonné d'en avoir une si grande quantité. Je les pris néanmoins, et n'ayant plus de place dans mes poches, je me remis en marche, portant un morceau de pain sous chacun de mes bras, et mangeant le troisième.

« J'arrivai ainsi de la rue du Marché à la quatrième rue, et passai devant la maison de M. Read, le père de ma future épouse. La jeune fille était debout devant la porte ; elle me regarda avec étonnement et pensa, non sans raison, que j'avais une mine singulière et grotesque. Je tournai l'angle et entrai dans la rue Chesnut, dévorant mon pain tout en marchant. Étant retourné sur mes pas, je me retrouvai sur le quai de la rue du Marché, devant le bateau d'où j'avais débarqué. Je montai à bord pour boire un peu d'eau, et me trouvant parfaitement satisfait du morceau de pain que j'avais dévoré, je donnai les deux autres à une pauvre femme et à son enfant qui avaient fait la traversée avec nous sur le bateau et attendaient qu'il partit pour continuer leur voyage.

« Une fois rafraîchi, je regagnai la rue, qui était à ce moment pleine de gens bien vêtus, suivant tous la même direction. Je fis comme eux et arrivai à une maison où les quakers se réunissaient, près de la place du marché. Je m'assis comme fit toute l'assistance. Après avoir regardé autour de moi et n'entendant personne prononcer aucune parole, accablé comme je l'étais par une longue nuit de travail et ayant grand besoin de repos, je tombai dans un profond sommeil qui dura jusqu'à ce que l'assistance se fut retirée. Alors un des membres de la congrégation eut l'obligeance de me réveiller. Ce fut là, par conséquent la première maison de Philadelphie où j'entrai, où je dormis du moins... »

Dès le lendemain, Franklin se mit en quête d'ouvrage et en trouva dans une assez mauvaise imprimerie dirigée par un nommé Keimer, qui l'employa d'abord à mettre de l'ordre dans son établissement. Bientôt, il reconnut l'habileté de Franklin et le mit à même de gagner par son travail assez d'argent pour qu'en peu de temps le jeune ouvrier ait pu faire des économies qu'il devait à sa frugalité et à sa conduite rangée. Les qualités d'esprit de Franklin, et un opuscule qu'il publia sous forme de lettre adressée à un ami et dans lequel il racontait son voyage de Boston à Philadelphie, récit plein d'*humour* et de ce bon sens qui furent un des signes de son génie, le firent remarquer et rechercher du gouverneur de la colonie, sir Williams Keith, qui, après l'avoir attiré chez lui et comblé d'amitié, le poussa à fonder une imprimerie pour son propre compte.

Le gouverneur Keith engagea donc Franklin à solliciter de son père les moyens de se procurer un matériel, et le chargea pour celui-ci d'une lettre pleine de sollicitude et de bienveillance. Franklin, tout fier de ce succès et des économies qu'il rapportait avec lui, n'hésita pas à se représenter devant son père, qui l'accueillit à bras ouverts. Mais le bonhomme Franklin, outre qu'il n'avait pas à sa disposition la somme nécessaire pour aider son fils dans une pareille entreprise, montra quelque défiance sur l'aptitude d'un jeune homme de dix-huit ans que les passions n'avaient pas encore éprouvé, et qui avait débuté par s'enfuir de la maison paternelle.

Franklin s'en revint à Philadelphie. Sir Williams Keith, dont l'idée fixe était de doter la province d'une imprimerie montée sur un bon pied et de mettre Franklin à la tête de cet établissement, lui dit : « Vous n'êtes point fait pour vous traîner à la remorque des autres ; vous êtes appelé à dominer vos égaux. Ce n'est plus un salaire qui vous convient, c'est la fortune qu'il vous faut, et dont vous saurez faire l'usage qu'en doit faire tout homme supérieur. Cette confiance que vous refusez votre père, moi, je l'ai en vous. Dressez-moi le compte de tout ce qui est nécessaire pour fonder l'établissement dont je vous parle, et vous irez à Londres, avec des lettres de recommandation que je vous remettrai, pour acquérir le matériel dont vous avez besoin. »

Il fut donc résolu que Franklin partirait pour Londres.

C'est le moment de prouver que le père de Franklin avait eu plus de perspicacité que le gouverneur Keith en ne montrant pas à ce jeune homme inexpérimenté une entière confiance. A son départ de Boston, un ami de sa famille lui avait donné la mission de toucher pour lui une somme de trente-cinq livres sterling dont Franklin commit la faute de disposer, non pour ses besoins et ses plaisirs personnels, mais pour subvenir aux caprices et pour entretenir l'oisiveté de deux de ses compagnons, nommés Collins et Ralph, qui l'avaient suivi à Philadelphie.

Le second de ces camarades, nous le verrons, l'accompagna à Londres, où il fut le mauvais génie de Franklin.

En disposant de la somme qu'il avait reçue en dépôt, Franklin commit une action malhonnête; il s'en aperçut aux transes qu'il éprouva de se voir incessamment sous le coup d'une réclamation qui ne lui fut faite, heureusement pour lui, que plusieurs années plus tard. Franklin signale dans ses *Mémoires* cet événement de sa vie comme une des fautes qui pesèrent le plus sur sa conscience en menaçant son honnêteté d'une tache qui l'aurait ternie à jamais peut-être.

VI

Au moment de quitter Philadelphie, il avait « conclu un échange de douces promesses », ce sont ses propres expressions, avec miss Read, cette jeune fille qui, debout sur le seuil de sa porte, avait regardé, en souriant d'étonnement, passer Franklin dans l'accoutrement grotesque sous lequel nous l'avons vu débarquer. Une mutuelle affection avait rapproché les deux jeunes gens; mais la famille de miss Read avait jugé sage d'ajourner le mariage au retour de Franklin de Londres.

Celui-ci partit donc, ayant charge d'un engagement sérieux qu'il oublia au point d'autoriser miss Read à contracter un mariage qui lui fut funeste. Mais cette faute, Franklin la répara comme les autres; miss Read devint plus tard sa femme, et l'affection dont il la combla effaça jusqu'au souvenir des chagrins dont sa jeunesse avait été empoisonnée.

Franklin s'embarqua donc pour l'Angleterre, muni des lettres de sir Williams Keith, qu'il eut grand-peine à obtenir au dernier moment. Arrivé à Londres, il s'aperçut que son protecteur ne jouissait d'aucune espèce de crédit auprès des personnes à qui il le recommandait.

Ce Keith était, en effet, un de ces hommes comme on en rencontre tant dans la vie, que le désir et le plus souvent la vanité de paraître bienveillants rendent prodigues de promesses trompeuses. Combien d'existences, de carrières ces hommes-là ont interrompues, brisées! Combien, sans parti pris de nuire, ont-ils poussé de jeunes gens au désespoir, au mal!

Voilà donc Franklin au milieu d'une grande ville, sans amis, étranger, sans ressources, et ayant déjà à sa charge son compagnon Ralph qui l'avait suivi.

Franklin n'était pas homme à se laisser décourager. Il se mit vite en quête d'ouvrage et entra comme ouvrier, de maître qu'il rêvait d'être, dans les ateliers du célèbre imprimeur Palmer.

A Londres, comme à Philadelphie, Franklin se révéla à ses chefs sous le côté le plus brillant et le plus honnête de ses facultés. Il fut bien vite apprécié, aimé, respecté même de ses compagnons de travail, au milieu desquels il s'appliqua à introduire les habitudes de sobriété, de tempérance, d'économie auxquelles il était accoutumé depuis longtemps. Ne fêtant jamais, comme il dit, « *saint Lundi* », son exactitude à l'atelier, la promptitude avec laquelle il composait, le rendirent précieux à ses *employeurs*, qui lui confiaient les travaux les plus pressés et les mieux rétribués.

En même temps que Franklin, au centre des richesses intellectuelles d'une grande cité comme Londres, fortifiait son esprit, il amassait un petit pécule qui, malheureusement, se fondit pour satisfaire aux besoins de son ami Ralph, qu'il secourut, aida, soigna fraternellement, mais à son propre détriment, en y sacrifiant le produit de son travail et en achevant de dissiper le dépôt des trente-cinq livres sterling qu'il avait déjà entamé à Philadelphie.

Le sort de ce Ralph ne nous inquiéterait que fort médiocrement si, de sa liaison avec Franklin, nous n'avions à tirer des faits d'une conséquence énorme sur la vie de notre héros. Ralph, à bout d'efforts et de ressources, alla s'établir maître d'école dans un village; mais il avait laissé à Londres une jeune ouvrière modeste avec laquelle il avait eu une liaison intime. Franklin, sous prétexte de venir en aide à cette pauvre créature, s'avisait de certaines privautés auprès d'elle qui furent repoussées et dont Ralph prit acte pour déclarer à Franklin que sa conduite déloyale annulait sa créance et tout sentiment de gratitude envers lui.

C'était là un retour appliqué à Franklin des maximes de la morale un peu relâchée qu'il avait puisée dans son scepticisme et dans les principes mis en commun entre lui et les deux amis de sa jeunesse. Franklin comprit aussitôt que ce n'est pas tout de posséder les grandes qualités dont il était doué, et que la conduite des hommes dans ce monde a besoin de règles fixes qui gouvernent l'esprit autant que le cœur. Franklin récapitula sa vie encore si brève et déjà si pleine d'enseignements : d'un côté la dissipation de son ami Collins, à Philadelphie, qui lui coûta si cher, la paresse et le manque de foi de Ralph, les tromperies du gouverneur Keith à son égard; de l'autre, son peu de fidélité à observer le traité passé avec son frère James, la violation du dépôt

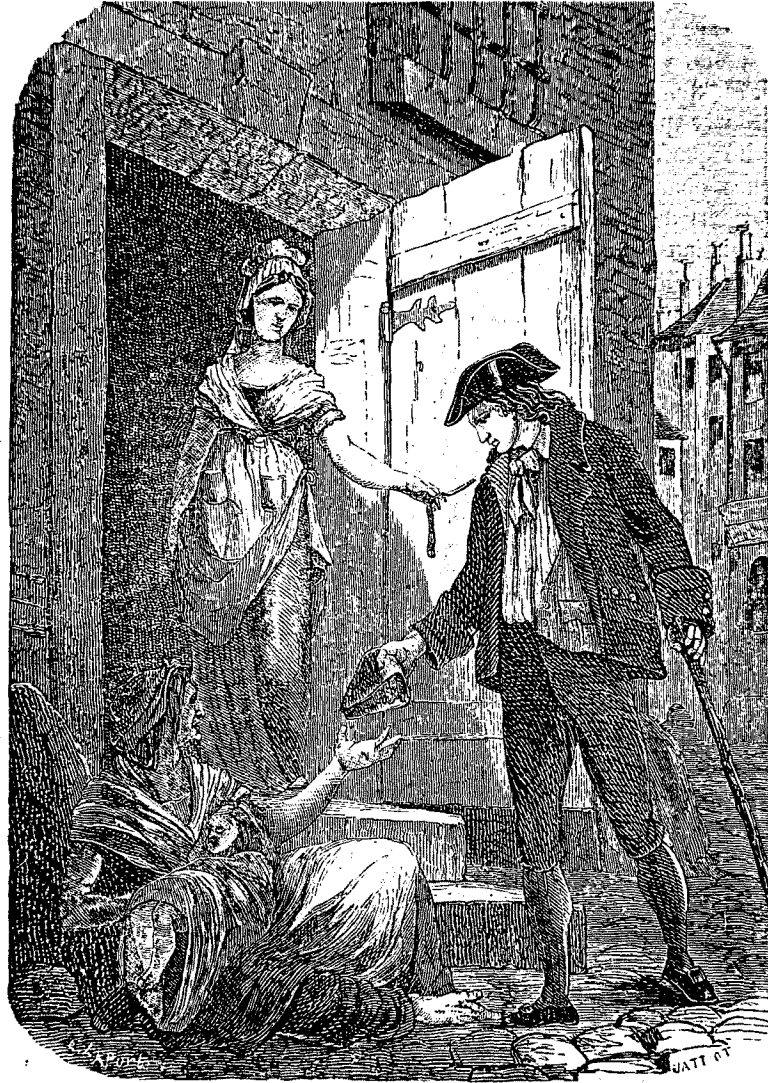
d'argent qui lui avait été confié, l'oubli de ses engagements avec miss Read, et enfin la séduction tentée sur la maîtresse de son ami.

Ces fautes d'autrui dont il fut la victime et ses propres fautes furent autant de leçons qui changèrent tout à coup les dispositions d'esprit de Franklin, et firent de lui un homme nouveau par la résolution qu'il prit de se rattacher à des principes solides, capables d'assurer le bonheur et le repos.

« Je demeurai convaincu », dit-il en énumérant les

des Proverbes : « La longue vie est dans ta main droite et la fortune dans ta main gauche », qu'il put, sur la fin de sa carrière, atteint par les ans, mais non vaincu par l'âge, et riche d'une fortune honnêtement acquise, affirmer que la morale est le premier des biens et le premier des calculs, ajoutant spirituellement que, « si les coquins savaient tous les avantages de la vertu, ils deviendraient honnêtes gens par coquinerie ».

Franklin avait payé ses leçons à l'expérience et à la nature. Il sentait, surtout en prenant vis-à-vis de lui-



Il donne son pain à une pauvre femme. (Page 312, col. 2.)

faits que je viens de rappeler, « je demeurai convaincu que la *vérité*, la *sincérité*, l'*intégrité* dans les transactions entre les hommes étaient de la plus grande importance pour le bonheur de la vie, et je formai par écrit la résolution de ne jamais m'en écarter tant que je vivrais. » Franklin avait dix-neuf ans quand il rédigea, si j'ose dire, ce code de morale que nous allons le voir mettre en pratique, et ajoutons, à son honneur, que c'est là le noble exemple que nous offre sa vie, puisqu'après avoir réparé ses fautes, il n'en commit plus jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

C'est en partant de ce précepte de la Bible, au Livre

même les engagements solennels qu'il venait de souscrire, que s'il demandait à sa main droite ce que le Livre des Proverbes lui commandait, il fallait aussi réclamer de sa gauche ce qu'elle pouvait lui donner.

La fortune, il la voulait donc acquérir, mais pour la destiner à de nobles emplois, comme il devait appliquer à faire le bien et à doter l'humanité de grandes découvertes ce génie qu'il se soupçonnait peut-être d'avoir, mais dont il n'avait encore aucune raison de se targuer.

VII

La pensée d'un retour dans son pays natal l'obsédait,

bien qu'à Londres on lui fit des propositions avantageuses pour le retenir.

Un honnête marchand établi à Philadelphie, et qui était venu en Angleterre pour payer loyalement les créanciers qu'il y avait laissés depuis longues années, s'étant pris d'amitié pour Franklin, lui offrit de l'accompagner, en qualité de commis, avec d'assez beaux appointements pour le présent et la perspective d'une association dans l'avenir. L'acte d'honnêteté accompli par ce marchand avait éveillé dans le cœur de Franklin une

mois, ayant rencontré parmi les nombreux amis qu'il avait su se faire et qui appréciaient son sens droit et son activité, du crédit et un concours confiant, il fonda enfin, pour son propre compte, un établissement typographique.

Cet établissement qui prospéra rapidement, grâce à l'activité, à la bonne conduite, au zèle de Franklin, devint la ruche d'où sortirent plusieurs imprimeries répandues dans les principales villes des provinces, et dans lesquelles, en s'associant, il trouva la source de sa grande



Franklin trouvant le paratonnerre. (Page 351, col. 1.)

sympathie peu ordinaire en le mettant en contact avec un homme si différent de tous ceux à qui il s'était frotté jusqu'alors. Une telle liaison était comme une récompense aux fermes et nobles résolutions prises par le jeune homme. Franklin voyait dans cet honnête M. Denham une preuve vivante de l'excellence des préceptes dont il venait de se tracer les règles.

Il accepta donc avec reconnaissance et joie l'offre qui lui fut faite.

Mais, à peine arrivé à Philadelphie, M. Denham mourut et Franklin se trouva encore une fois sans emploi. Il rentra chez ce Keimer, où il avait débuté, et, après quelques

fortune, au développement de laquelle il ne manqua pas d'attacher avec reconnaissance l'esprit d'ordre et d'économie de sa femme, miss Read, qu'il avait épousée en 1720, réparant noblement sa faute passée.

Ce que le travail patient, élevé à la hauteur d'une mission, dépouillé de toutes les mesquines questions d'amour-propre et de vanité extérieure, peut produire de féconds résultats, le couple Franklin nous en donne l'exemple et l'enseignement salutaires.

Franklin nous a tracé, avec sa bonhomie et le charme habituel de son style, le tableau de cet intérieur où le mari, levé avant le jour, se mettait à l'ouvrage comme

un simple manœuvre, faisait la besogne de trois ou quatre, s'en allait brouettant lui-même par les rues ses feuilles imprimées et son papier, pendant que la femme, tout en gardant la boutique de libraire jointe à l'imprimerie, brochait les livres et veillait aux soins du ménage. Un épisode entre tant d'autres; c'est Franklin lui-même qui parle : « Nous n'avions pas de domestique; notre mobilier était très-modeste et notre table des plus simples. Mon déjeuner se composa, par exemple, très-longtemps, de pain et de lait; je prenais celui-ci dans une écuelle de terre de deux pence, avec une cuiller d'étain. Mais voyez comme le luxe peut quelquefois se glisser dans les familles et y faire des progrès, malgré les principes les plus sévères : un matin, appelé pour prendre mon déjeuner, je le trouvai servi dans un bol de porcelaine, au bord duquel s'étalait une cuiller d'argent. Cette surprise m'était faite par ma femme et avait coûté la somme énorme de vingt-trois schellings. Ma femme expliqua cette prodigalité en disant que, selon elle, son mari était tout aussi digne qu'aucun de ses voisins de se servir d'une cuiller d'argent et d'un bol de porcelaine. » O simplicité antique! O sainteté du travail! O bénédiction de la femme qui, unie de corps et d'âme à l'homme laborieux et pauvre, sait adoucir ses chagrins, accroître le bien-être commun et amener le bonheur sous le toit avec la résignation souriante! Franklin rappelle à ce propos le proverbe anglais : « Celui qui veut prospérer doit le demander à sa femme », et ajoute : « J'étais assez heureux pour en posséder une disposée au travail et à la frugalité autant que moi-même ». Nous avons eu les preuves que cet hommage était mérité.

VIII

Ne nous attachons pas toujours à voir Franklin entouré de l'aurole de gloire et de vertu qui ont fait son nom et son caractère si populaires. Ce qu'il y a d'aussi beau que cette gloire et cette vertu dans sa vie, ce sont les efforts qu'il fit pour y atteindre.

Du jour où Franklin résolut de réparer les fautes de sa jeunesse, il résolut en même temps de se composer un code moral et religieux dont la pratique devait non-seulement le défendre contre le retour d'aucune autre faute, mais encore le mettre à même d'acquérir les qualités qu'il n'avait point. Se fortifier contre le mal, c'est déjà beaucoup, s'armer pour aller à la conquête du bien, c'est encore mieux. Franklin attribua toutes ses défaillances à son scepticisme religieux, bien que, selon ses propres déclarations, il n'eût jamais « mis en doute l'existence d'un Dieu, créateur du monde et souverain maître », ni nié l'immortalité de l'âme, ni contesté le châtement qui atteint le crime ou la récompense réservée à la vertu « dans ce monde ou dans l'autre, » ni méconnu que « le moyen pour nous d'être le plus agréable à Dieu, c'est de servir notre prochain ». Il n'est donc pas exact d'accuser Franklin d'athéisme, comme l'a fait M. Biot, par exemple. Seulement, sa foi avait été tiède; et alors même qu'il fut conduit par la réflexion à observer la religion, il ne manqua pas de se faire une liturgie à son usage, qui n'était orthodoxe aux yeux d'aucune secte, mais qui avait

pour bases, outre la croyance en Dieu, en l'immortalité de l'âme, en la récompense de la vertu, cette conviction que « la plus mauvaise d'entre toutes les religions produit toujours de bons effets ».

Partant de ce principe, il conçut « le hardi projet » d'arriver à la perfection morale. « Connaissant, ou du moins croyant connaître, dit-il, le bien et le mal, pourquoi n'aurais-je pas toujours pu faire l'un et éviter l'autre? » Mais bientôt, et ici je crois devoir laisser encore parler Franklin, « je découvris que la tâche était plus difficile que je ne me l'étais imaginé. En effet, tandis que j'appliquais toute mon attention à éviter une faute, il m'arrivait souvent de tomber dans une autre; l'habitude prenait avantage de mon inattention ou le penchant l'emportait sur la raison. J'en conclus qu'il ne suffisait pas, pour prévenir nos chutes, que nous fussions convaincus qu'il est de notre intérêt d'être toujours vertueux. »

Franklin sentit donc la nécessité de vaincre ses penchants, et, embarrassé de choisir entre toutes les vertus dont la nomenclature est si longue dans les livres, il lui parut que le plus simple était de faire un dénombrement des qualités qui lui étaient nécessaires pour se bien conduire dans la vie, maîtriser ses passions et approcher de cette perfection qu'il ambitionnait. Il ne donna rien à l'arbitraire, ni dans le choix, ni dans la classification de ces préceptes. Il lui avait paru, selon les expressions de M. Mignet, « que la méthode morale était aussi nécessaire à la vertu que la méthode intellectuelle à la science ». Il gradua les qualités qu'il voulait acquérir, afin qu'elles se prêtassent un mutuel secours, « en se succédant dans un ordre opportun ». Il composa, en conséquence, le curieux tableau des treize préceptes qu'il devait suivre et qui, s'ils étaient, en effet, pratiqués par les hommes, assureraient le bonheur et la sagesse ici-bas.

On ne saurait trop répéter que Franklin s'éleva au point culminant de gloire, de vertu, de fortune où il parvint, en se conformant aux treize préceptes de sa morale. On ne doit pas oublier que c'est en pleine jeunesse, en pleine pauvreté, en pleine ignorance et en pleine obscurité qu'il formula ce code de sa vie et pour s'y conformer; enfin, que ce n'est pas une leçon de morale théorique qu'il prêche aux hommes, mais une morale pratique qu'il les engage à suivre, leur donnant en quelque sorte le secret de ses succès et de son bonheur.

Ces treize préceptes de la vie de Franklin, les voici, dans l'ordre de leur application et avec les définitions particulières à chacun d'eux :

1^o TEMPÉRANCE. Ne mangez pas jusqu'à vous appesantir; ne buvez pas à vous échauffer la tête.

2^o SILENCE. Ne parlez que de ce qui peut être utile à vous et aux autres. Évitez toute conversation futile.

3^o ORDRE. Que chaque chose chez vous ait sa place fixe. Assignez une partie de votre temps à chacune de vos affaires.

4^o RÉOLUTION. Prenez la résolution de faire ce que vous devez et exécutez ce que vous avez résolu.

5° ÉCONOMIE. Ne faites que des dépenses utiles pour vous et pour les autres, c'est-à-dire ne gaspillez rien.

6° TRAVAIL. Ne perdez pas le temps, occupez-vous toujours de quelque objet utile. Supprimez de vos occupations tout ce qui n'est pas nécessaire.

7° SINCÉRITÉ. N'employez jamais de détour; que vos pensées soient toujours justes et pensez et parlez selon vos pensées.

8° JUSTICE. Ne faites jamais de tort à autrui, soit en causant une perte réelle, soit en privant quelqu'un d'un gain légitime.

9° MODÉRATION. Évitez les extrêmes; pardonnez les injures autant qu'elles méritent d'être pardonnées.

10° PROPRIÉTÉ. Ne souffrez aucune malpropreté sur votre corps, sur vos vêtements, ni dans votre demeure.

11° TRANQUILLITÉ. Ne vous laissez point abattre par des bagatelles ou par les accidents ordinaires et inévitables de la vie.

12° CHASTÉTÉ. Sacrifiez rarement à Vénus, seulement par raison de santé et pour accroître votre famille, sans en contracter ni lourdeur de tête, ni faiblesse de corps, sans risquer de compromettre votre prochain, votre réputation ou celle des autres.

13° HUMILITÉ. Imitiez Jésus et Socrate.

Il n'y a dans ces règles de morale ni austérité ascétique, ni renoncement aux lois et aux devoirs du monde. Il n'y faut voir que de simples indications pour se diriger avec habileté, droiture et honnêteté au milieu des passions et des incidents de la vie. Les meilleures instructions dressées pour les pilotes n'empêchent pas les naufrages, mais elles en diminuent le nombre, et Franklin est le premier à reconnaître qu'il faillit quelquefois à ses principes et qu'il en est un dont l'observance lui fut presque toujours impossible à réaliser complètement : l'ordre.

Sans doute il ne possédait pas toutes les qualités énumérées dans ces treize préceptes, mais il s'efforçait de les acquérir, non pas toutes à la fois, mais une à une, en se pliant à ce que M. Mignet appelle spirituellement une « gymnastique morale », afin, dit Franklin dans ses *Mémoires*, « que les premières vertus possédées pussent me faciliter l'habitude des autres ». A cet effet, Franklin dressa un petit livret où les treize vertus étaient inscrites à leur rang, chacune devant être alternativement l'objet de son observation scrupuleuse pendant une semaine. Ainsi, « pendant la première semaine, dit-il, je m'efforçai d'éviter tout ce qui aurait pu être contraire à la tempérance, laissant les autres vertus à leurs chances ordinaires; je notais seulement chaque soir les fautes que j'avais faites dans la journée. De cette manière, si je parvenais, pendant la première semaine, à tenir pure de toutes marques la première colonne, je pouvais supposer l'habitude de la tempérance affermie et le défaut opposé affaibli ».

Cette vertu de « l'ordre » si difficile à conquérir pour Franklin fut de sa part l'objet d'une attention toute particulière; divisant méthodiquement les vingt-quatre heures de la journée, et affectant à chacune d'elles son

emploi, depuis le lever, à cinq heures du matin, jusqu'au coucher, à dix heures du soir. Je remarque sur le tableau dressé à cet effet par Franklin ces deux observations en marge :

MATIN (au réveil). *Question*. Quel bien puis-je faire aujourd'hui?

SOIR (journée finie). *Question*. Quel bien ai-je fait aujourd'hui?

« J'étais étonné du nombre de défauts que je me découvrais, dit-il, mais j'avais la satisfaction de les voir diminuer peu à peu. » Heureux et admirable résultat de la surveillance de l'homme sur soi-même ! Ce ne fut pas un résultat imaginaire, fragile et passager, mais une conquête définitive de la volonté d'un ferme caractère sur les faiblesses dont la nature avait doté son âme, comme elle a doté toutes les âmes. Ce fut, reconnaissons-le, la plus énergique constatation du libre arbitre. Cela fait dire avec raison à M. Mignet, que nul n'entendit mieux que Franklin « l'art de se perfectionner ». Il était sobre, ajoute l'écrivain que je cite, « il devint tempérant; il était laborieux, il devint infatigable; il était bienveillant, il devint juste; il était fin, il devint adroit; il était intelligent, il devint savant. Depuis lors, il se montra toujours sensé, réfléchi, véridique, discret; il n'entreprit rien avant d'y avoir fortement pensé et n'hésita jamais dans ce qu'il avait à faire. Sa fougue naturelle se changea en patience calculée; il réduisit sa causticité piquante en une gaieté agréable qui se porta sur les choses et n'offensa point les personnes. Ce qu'il y avait de ruse dans son caractère se contenta dans les bornes d'une utile sagacité. Il pénétra les hommes et ne les trompa point; il parvint à les servir, en empêchant qu'ils pussent lui nuire ».

C'est le portrait d'un sage dans le sens le plus exact du mot.

IX

Tout en refaisant son caractère, en complétant sa nature, en développant son esprit, car il y accumulait l'étude approfondie des sciences, et apprenait sans maître quatre langues, qu'il parla et écrivit aussi correctement que sa langue maternelle, Franklin ne négligea point ses affaires commerciales. Elles avaient assez prospéré pour que, n'ayant plus à se préoccuper exclusivement de son bien-être, il tournât sa pensée du côté des services qu'il se sentait capable et désireux de rendre à ses concitoyens et au genre humain.

L'égoïsme n'entra jamais dans son âme. Comme sa propre fortune profita à sa famille, dans tous les temps, de même aussi la perfection morale à laquelle il atteignit devait, dans ses préoccupations, profiter à tout le monde. Il rêva, dans son enthousiasme du bien, de créer une « société pour étendre l'influence de la vertu », ayant pour but (c'est toujours Franklin qui parle), « de former entre les hommes bons et vertueux un corps régulier, gouverné par de bonnes et sages lois. » Sa conviction était que quiconque se sentait capable de concourir à un pareil but ne pouvait, en le faisant, qu'être agréable à Dieu et réussir.

Voici les bases de cette société, telles que Franklin lui-même les avait rédigées : « Il existe un Dieu, créateur de toutes choses. — Sa suprême sagesse gouverne le monde. — Il doit être l'objet de notre adoration, de nos prières et de nos actions de grâces. — Ce qui est le plus agréable à Dieu, est de nous voir faire du bien à notre prochain. — L'âme est immortelle. — Dieu récompensera la vertu et punira le vice, dans ce monde ou dans l'autre. » Ces règles, selon l'expression de Franklin, « renferment les éléments de chaque religion » et ne contiennent « aucun principe qui puisse blesser l'une d'elles ». La société en question devait prendre le titre de *Société des hommes libres*. « Libres d'abord,

les réserves de la modestie qui le caractérisait, dans cet homme « d'une habileté commune » à qui il est possible de réaliser beaucoup de bien, en le voulant. Telle a été la préoccupation constante de sa vie, « sa seule étude ». Il avait prélué à la création de cette société de la vertu et des hommes libres, en fondant à Philadelphie un club philosophique, auquel il donna le nom de *junte*, et qui ne fut d'abord qu'une académie au petit pied, une association composée de quelques personnes instruites, presque toutes appartenant comme lui à l'armée du travail. Cette *junte* se réunissait tous les dimanches pour discuter des points de morale, de politique, de philosophie, dont les sujets étaient indiqués



Malgré ses cinquante ans, il poursuit les Indiens. (Page 350, col. 2.)

dit Franklin, parce que, pratiquant la vertu, ceux qui en faisaient partie se soustrayaient à l'esclavage du vice; ensuite, parce que, par leur travail et leur frugalité, ils pouvaient échapper au joug des dettes qui rendent toujours les débiteurs les esclaves de leurs créanciers. » Franklin a cru toute sa vie que ce plan de société était praticable et « qu'il eût servi à former un grand nombre de bons citoyens ».

Les proportions extraordinaires que pouvait prendre cette société ne l'effrayaient pas, « car », dit-il dans ses *Mémoires*, « j'avais et j'ai encore la conviction qu'un homme d'une habileté commune peut opérer de grandes réformes et réaliser beaucoup de bien pour la société, s'il veut se faire d'abord un bon plan, et s'il fait de ce plan sa seule étude et sa seule occupation ».

Franklin semble s'être désigné lui-même, mais avec

huit jours à l'avance. Il en sortit, grâce aux questions d'une nature élevée et généreuse qui y furent traitées, comme un goût général pour le bien public et un sentiment d'union dont Franklin tira habilement un très-grand parti, sans paraître le faire.

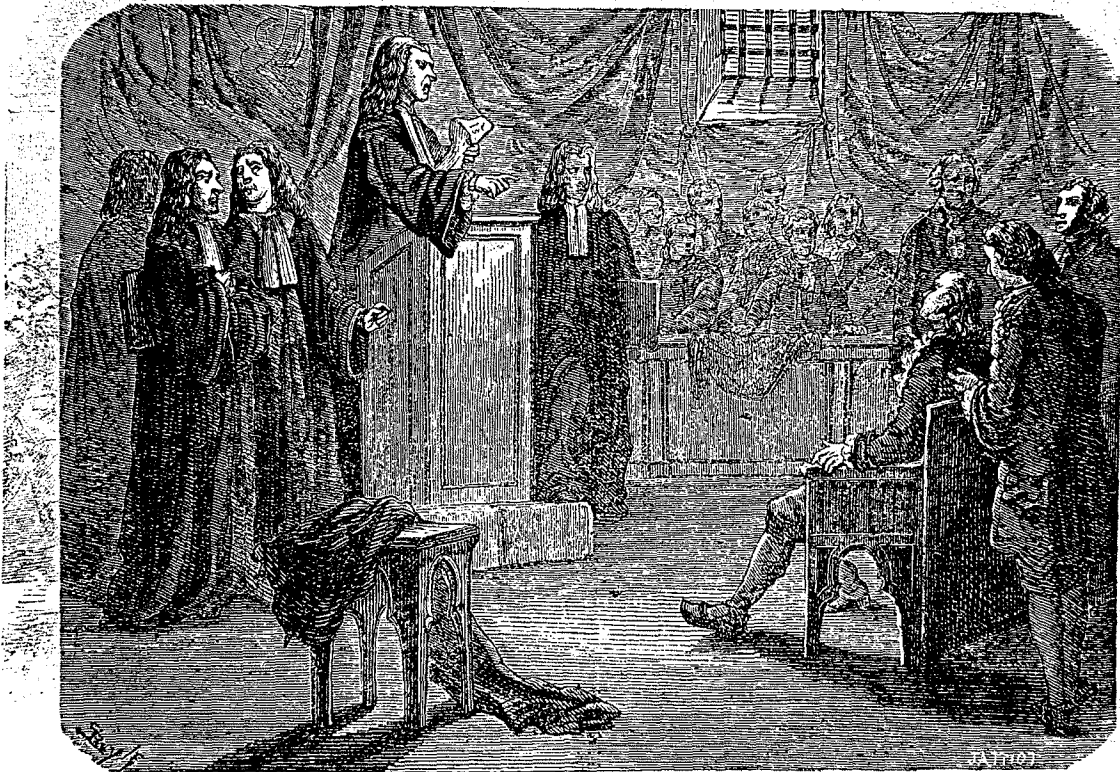
Et d'abord en se créant des moyens de propagande, en encourageant dans toutes les provinces la fondation de sociétés analogues qui relevaient de la *junte* mère, il s'assura une influence considérable qui servit ses premiers pas dans la vie publique où ses instincts le poussaient. En même temps, il donnait par ces affiliations une autorité incontestable au journal dont il avait repris la publication et préparait le succès immense de son *Almanach du Bonhomme Richard*, qui est resté un de ses titres de gloire devant la postérité, à cause de tout le bon sens et des excellents conseils qu'il y prodigua.

Après la *junte*, Franklin s'occupa de fonder une bibliothèque publique. Cet homme si éminemment intelligent sentait qu'avant de demander à l'esprit public tout ce qu'il est capable de produire, il importait d'abord de créer cet esprit public, en le formant peu à peu, par des agglomérations d'intérêts, de sentiments, de besoins. Mais si Franklin était doué d'une haute intelligence, il ne possédait pas moins une rare finesse et une connaissance intuitive des hommes. Dans son enfance, il avait exercé une sorte de commandement sur les camarades de ses jeux et de ses divertissements; plus tard, dans sa jeunesse, il avait imposé, un peu despotiquement quelquefois, ses opinions et ses idées aux jeunes gens de son entourage. Franklin s'aperçut que cet esprit et ce

servir à tout le monde, il refusait de se les approprier.

Après la *junte* et la bibliothèque, Franklin s'occupa de fonder un hôpital à Philadelphie; après l'hôpital, ce fut une compagnie d'assurances et de secours contre les incendies; après quoi, vinrent le pavage et l'éclairage des rues de Philadelphie, qui étaient des bourbiers dans les jours de pluies, et impraticables, la nuit, par tous les temps; puis il s'occupa de fonder des tontines pour les ouvriers et des associations secourables pour les infirmes et les vieillards.

Toutes ces créations, Franklin les réalisa à l'aide de souscriptions publiques, en démontrant leur utilité, et sans jamais s'en donner ni le mérite ni l'initiative.



Franklin et l'avocat Wedderburn. (Page 353, col. 1.)

besoin de domination, s'ils aidaient à convaincre les hommes, les froissaient dans leur amour-propre; il adopta la méthode opposée : il s'attacha, comme il le dit, à mettre les amours-propres dans son jeu, évitant de rien affirmer jamais, se servant, au contraire, de formules comme celles-ci : *j'imagine, il me semble que, si je ne me trompe*, etc., et ne présentant aucun projet comme émanant de lui, mais leur donnant pour auteur ce commode ON, qui se plie si volontiers à tous les caprices.

Ah! que Franklin connaissait bien les faiblesses humaines! Aussi eut-il la satisfaction, en ne prétendant personnellement au succès d'aucune de ses entreprises, de les voir toutes acceptées. Ce fut, d'ailleurs, un système appliqué par lui-même à propos de ses découvertes les plus utiles et si nombreuses : comme elles devaient

Mais ce qu'il ne voulait point faire pour sa propre gloire, ses contemporains s'en chargèrent, et la postérité a ratifié l'œuvre de justice des contemporains de Franklin. On peut dire que c'est en dépit de lui-même que son nom est resté attaché à ses découvertes, même à celle du paratonnerre. M. Biot a toute l'autorité nécessaire pour raconter cette immense découverte et comment Franklin y fut conduit :

« La société de lecture de Philadelphie, dit l'illustre savant, avait reçu d'Angleterre le détail des nouvelles expériences sur l'électricité, qui faisaient alors l'étonnement des physiciens d'Europe. On avait envoyé des tubes de verre et les autres instruments nécessaires, avec des renseignements sur la manière de s'en servir. La Société chargea Franklin de répéter ces observations; non-seulement il les répéta, mais il fit de nou-

velles découvertes. Il reconnut par une discussion très-ingénieuse et démontra par des expériences certaines la distribution de l'électricité sur les deux surfaces intérieure et extérieure de la bouteille de Leyde.

« Il reconnut aussi, le premier, le pouvoir que les pointes possèdent de déterminer lentement et à distance l'écoulement de l'électricité; et tout de suite, comme son génie le portait aux applications, il conçut le projet de faire descendre ainsi sur la terre l'électricité des nuages, si toutefois les éclairs et la foudre étaient des effets de l'électricité. Un simple jeu d'enfant lui servit à résoudre ce hardi problème qu'avait déjà tenté Romas de Nérac. Il éleva un cerf-volant par un temps d'orage, suspendit une clef au bas de la corde et essaya d'en tirer des étincelles. D'abord ses tentatives furent inutiles; enfin, une petite pluie étant survenue, mouilla la corde, lui donna ainsi un faible degré de conductibilité et, à la grande joie de Franklin, le phénomène eut lieu comme il l'avait espéré. Si la corde eût été plus mouillée ou le nuage plus intense, Franklin eût été tué et sa découverte périssait probablement avec lui. Tout autre aurait pu s'arrêter là; mais Franklin saisit le parti qu'on pouvait tirer de cette utile découverte pour préserver les édifices de la foudre. Nous lui devons ainsi les paratonnerres, qui furent, en peu de temps, adoptés dans toute l'Amérique, et qui le sont aujourd'hui dans toute l'Europe. »

Mais avant d'arriver aux célèbres découvertes qui ont illustré son nom et de devenir pour ainsi dire un citoyen du monde entier, Franklin avait conquis dans sa patrie une influence considérable.

Retiré des affaires commerciales, maître d'une fortune acquise par un travail incessant et honnête, il entra dans la vie publique en devenant secrétaire de l'Assemblée législative de Pensylvanie. En 1737, il avait été nommé directeur des postes dans cette colonie, puis, en 1753, maître général des postes en Amérique. Dans ces fonctions d'une extrême importance, il rendit de grands services à son pays en développant les communications et en procurant au gouvernement britannique un revenu postal plus considérable. Un tel homme, dont le bon sens était proverbial, la droiture inattaquable, l'esprit de justice à l'abri de tout soupçon, devait être considéré comme digne de tous les emplois, même les plus délicats. Franklin avait érigé en principe qu'il ne fallait jamais *demandeur, refuser ni résigner aucune place*. Il ne sollicita jamais aucune fonction, mais il fut investi de diverses charges en même temps, et les remplit toutes avec une haute probité et une haute intelligence. C'est ainsi que le gouverneur de la colonie le nomma juge de paix, que la corporation de la cité l'élut membre du conseil communal, et que ses concitoyens l'envoyèrent, en renouvelant dix fois son mandat, à l'assemblée de la province, où il acquit une si grande autorité qu'aucune décision n'y était prise sans qu'il ne l'inspirât et n'en devint l'exécuteur.

Ce n'était pas assez pour lui que d'avoir doté son pays

de toutes les conquêtes que permet de réaliser la paix. Dans les guerres qui éclatèrent entre la France et la Grande-Bretagne, en 1742 et en 1754, il devint plus que le défenseur, l'organisateur militaire de l'Amérique. Il fallait mettre les colonies en état de défense. La Pensylvanie n'avait ni troupes ni armes.

Franklin organisa une armée de dix mille volontaires, et, grâce à l'influence d'un bon repas, obtint du gouverneur de New-York, qui les lui avait refusés, plus de canons qu'il ne lui en demandait d'abord. En même temps, il négocia un traité d'alliance avec les belliqueuses tribus indiennes stationnées au delà du lac Ontario.

XI

Le succès de cette négociation, à laquelle il prit une grande part, sembla démontrer à Franklin tout ce qu'il y avait à faire pour la sécurité des provinces menacées par les Indiens et par les Français, du côté du Canada. Afin d'assurer aux colonies des forces toujours prêtes pour se garder de ces attaques et, en même temps, afin de raviver peut-être leur confiance dans des droits politiques équivoques encore et souvent contestés, Franklin conçut un projet d'Union de toutes les colonies.

Plusieurs de ses collègues, à qui il avait communiqué son idée, rédigèrent divers projets dans ce sens. Ce fut celui de Franklin qu'on adopta. Ce projet, qui prit le nom de *Albany-Plan*, du nom de la ville Albany où les conférences eurent lieu, consistait à confier le gouvernement des colonies à un président général nommé par le roi, et ayant à côté de lui un grand conseil élu par les assemblées respectives des provinces. Le sort de ce projet, voté à l'unanimité par les commissaires, « fut étrange », dit Franklin. « Les assemblées ne l'adoptèrent pas parce qu'il renfermait trop de prérogatives pour la couronne, tandis qu'en Angleterre, il fut repoussé comme étant trop démocratique ».

Les appréhensions de Franklin sur les dangers qui menaçaient les colonies, se justifèrent lorsque la guerre éclata entre la France et l'Angleterre.

Par ses efforts personnels, il aida considérablement au succès de l'armée commandée par Braddock. Il fit des sacrifices de sa propre bourse qui ne s'élevèrent pas à moins de 500,000 francs. Deux hommes devenus célèbres, presque à des titres égaux, et, dans tous les cas, égaux à coup sûr par leur patriotisme, se distinguèrent chacun à sa façon dans cette guerre : Franklin et Washington, alors colonel dans la milice virginienne, et arpenteur de son état.

On peut dire que les colonies durent leur salut à un arpenteur, soldat par occasion, et à un ancien ouvrier imprimeur devenu un savant de premier ordre et un ingénieur distingué. En effet, au retour de la campagne, Franklin se chargea d'organiser sur les frontières de la Pensylvanie des forts qui les protégeaient contre les Indiens, et on le vit, en plein hiver, au mois de janvier de l'année 1756, infatigable, malgré ses cinquante ans, poursuivre les Indiens et les forcer à battre en retraite.

Revenu à Philadelphie, il se vit comme obligé d'accepter le grade de colonel, auquel l'élut à l'unanimité le

régiment de Pensylvanie. Franklin dut accepter ce grade qu'il avait refusé quatorze ans auparavant.

Ce n'était point l'affaire de la mère patrie, qui ne voyait qu'avec défiance tout ce qui pouvait ou faire pressentir l'indépendance des colonies, ou paraître aider à l'organisation de forces militaires susceptibles de donner confiance à celles-ci dans leurs propres ressources. Le gouvernement britannique cassa les bills qui organisaient des forces permanentes dans les colonies, enleva les grades confiés aux officiers et envoya des troupes métropolitaines pour pourvoir aux besoins de la défense.

Ces troupes devaient être à la solde des colonies. Il fallut lever des taxes pour effectuer ces charges nouvelles. De là naquit un conflit considérable qui mit le caractère politique et les talents diplomatiques de Franklin en évidence d'une manière éclatante.

Dans la répartition des taxes, les descendants de Guillaume Penn avaient la prétention, en vertu de la charte qui les reconnaissait propriétaires de la Pensylvanie, d'être exemptés de toute espèce de taxes. Le gouverneur de la colonie ayant pris parti pour ceux-ci, la législature de la Pensylvanie crut devoir adresser au roi une pétition contre une telle injustice, et chargea Franklin de l'aller présenter.

Franklin arriva à Londres en 1757, et il plaida si bien la cause de ses concitoyens qu'il réussit, non sans peine, à obtenir la sanction du bill voté par les députés de la Pensylvanie, sur le seul engagement de sa parole que la répartition de l'impôt se ferait équitablement entre tous les imposés et sans aggravation spéciale à la charge des propriétaires de la colonie, c'est-à-dire des héritiers de Penn. Ainsi, dit M. Biot, « la seule parole de Franklin parut valoir autant qu'un engagement de ses concitoyens ».

La façon habile et digne dont Franklin conduisit cette négociation lui valut l'honneur d'être nommé le délégué à Londres du Massachusetts, de la Georgie et du Maryland. Ce séjour prolongé en Angleterre lui donna l'occasion, dit encore M. Biot, « de se livrer à son goût pour les sciences. Il fréquenta les hommes les plus instruits, fut reçu membre de la Société royale de Londres et de diverses académies européennes. Il entra en correspondance avec les savants les plus distingués. Les lettres qu'il leur écrivait (et qui tiennent une si belle place dans son instructive et attrayante correspondance) offrirent le mélange piquant d'un esprit cultivé et d'une imagination vive ».

Ce ne fut pas tout. Défendre le droit des colonies et obtenir justice pour elles n'étouffait pas dans l'âme de Franklin le désir d'ajouter à la grandeur de cette mère patrie, qui devait plus tard se montrer si ingrate envers lui et l'obliger, en quelque sorte, à violenter ses sentiments, en travaillant à la rupture de liens qu'il s'efforça sincèrement, d'abord, de resserrer.

Ce fut, en effet, sur ses conseils que lord Chatam entreprit la conquête du Canada que le honteux traité de

1763 (honteux pour la France) livra à l'Angleterre, au terme de la guerre de Sept Ans.

Franklin put rentrer à Philadelphie, fier et heureux d'avoir accompli un double devoir. Lorsqu'il revint dans sa patrie, l'Assemblée de Pensylvanie, où il avait toujours été réélu pendant son absence, voulant lui donner un éclatant témoignage de sa reconnaissance, lui accorda, à titre d'indemnité, une somme équivalant à 125,000 francs, « pour s'être fidèlement acquitté de ses devoirs envers la province, et pour avoir rendu des services nombreux et importants à l'Amérique en général, pendant son séjour dans la Grande-Bretagne ».

La popularité de Franklin était au comble en ce moment, et elle était justifiée par d'éminents services. S'il n'était pas encore parvenu au faite de sa gloire et s'il devait encore grandir par la somme de services que les événements lui réservaient de rendre à sa patrie, avec quel légitime orgueil cet « enfant de ses œuvres » pouvait regarder derrière lui et compter les pas qu'il avait faits du point de départ à ce point d'arrivée ! Quelles étapes superbes ! Quels bonds glorieux pour ce fugitif du toit paternel, pour cet enfant presque affamé, pour ce laborieux ouvrier, pour ce conquérant de la fortune ! Quel exemple il se sentait donner au monde ! Quel triomphe pour le travail patient, pour la probité dans la lutte contre la pauvreté, pour l'honneur dans l'effort couronné de succès !

Mais la Providence ne récompense jamais à moitié les hommes qu'elle prend sous sa protection. Ce n'est pas à dire qu'elle leur réserve toujours une vie à l'abri des épreuves : mais ces épreuves sont elles-mêmes des moyens dont se sert la Providence pour élever les grands hommes, les hommes appelés, par le génie, par le cœur, par le patriotisme, à jeter un éclat inaccoutumé sur leur personne et à servir l'humanité.

Franklin fut heureusement un de ces hommes privilégiés. Plus on réclamait de services de lui, plus il en rendait, faisant une abnégation complète et absolue de sa vie, ne s'inquiétant pas du danger, et trouvant dans chacun de ces services, dans chacune de ces aventures superbes un titre de plus à la reconnaissance de sa patrie.

XIII

La fatalité semblait avoir marqué le terme jusqu'où devait aller la soumission des colonies envers la mère patrie. Plaider la cause de celles-là contre celle-ci, fut encore la tâche de Franklin et sa tâche la plus rude.

Ce n'était pas peu de chose d'avoir eu à soutenir les droits de la Pensylvanie contre les héritiers de Guillaume Penn, et l'on sait avec quel honneur Franklin s'en tira. A peine fut-il de retour à Philadelphie, que de nouveaux nuages s'élevèrent. Cette fois c'était contre l'Angleterre elle-même, contre la mère patrie, contre le Parlement, contre la Couronne qu'il s'agissait de défendre les colonies, sur lesquelles le gouvernement conspirait de rejeter une partie du fardeau de la dette nationale considérablement grossie par la dernière guerre.

Franklin fut député à Londres (c'était en 1764), pour combattre ces projets dont lord Grenville était le promoteur. Cette seconde mission, dit un des biographes de Franklin, le docteur William Smith, « semblait avoir été préordonnée dans les conseils de la Providence ».

En effet, ce défenseur des droits des colonies américaines, « en voyant les fers qu'on travaillait à leur forger, conçut l'idée magnanime de les briser avant qu'on pût les river. » Il allait mériter, lui qui avait déjà vaincu la

rique », lequel acte consistait à appliquer aux colonies l'usage du papier timbré dans toutes les transactions. L'effet de cette mesure illégale, si peu lourde qu'elle fût pour les colonies, les mit en état de résistance contre l'Angleterre. Franklin, mandé à la Chambre des communes, démontra avec une telle netteté et un si grand bon sens l'inutilité et en même temps le danger d'une telle loi, que le ministère qui avait succédé à celui de lord Grenville n'hésita pas à le rapporter, mais en le rempla-



M. de Vergennes présentant Franklin à Louis XVI. (Page 353, col. 1.)

foudre céleste par l'invention du paratonnerre, l'application de ce vers que l'on attribue à Turgot, et qui resta attaché au nom de l'illustre américain :

Eripuit caelo fulmen sceptrumque tyrannis.

Grenville tenta ce que Walpole avait refusé de faire en 1733; il voulut retirer aux assemblées coloniales le droit de s'imposer elles-mêmes et fit adopter par le Parlement métropolitain cet acte ou bill du timbre, qu'on appela la « folie de l'Angleterre et la ruine de l'Amé-

quant maladroitement par un impôt sur la consommation des marchandises et des denrées provenant d'Angleterre. A ce nouvel empiétement sur leurs droits, les colonies ne résistèrent pas moins énergiquement que la première fois. Unanimement, il fut résolu que les colonies s'abstiendraient de consommer les marchandises de provenance anglaise. La ligue de résistance s'établit partout.

Franklin, dévoué à l'Union avec la mère patrie, défendit à Londres, par une ardente propagande de la parole et de la plume, les intérêts de l'une et les droits de l'autre.

Le plus frappant de ses écrits fut une brochure intitulée: *Moyen de faire un petit État d'un grand Empire*. Il y exposait la mutilation de l'Angleterre par elle-même, en d'autres termes, il y prévoyait la séparation, qu'il était loin de vouloir encore, des colonies d'avec la métropole.

Ses sentiments de conciliation ne trouvèrent pas grâce devant le ministère anglais et le roi George, qui haïssait Franklin. Une correspondance secrète, émanant du gouverneur du Massachusetts et de quelques colons mal inspirés, dénonçait au gouvernement britannique l'assemblée de cette colonie comme insurgée, et demandait l'envoi des troupes pour réduire le Massachusetts. Cette correspondance étant tombée entre les mains de Franklin, qui l'envoya à ses concitoyens, ceux-ci le char-

rien. Un ressentiment profond était entré dans l'âme du patient et calme philosophe.

— Celui qui a payé ce discours, dit-il en faisant allusion au roi George, ne l'a pas payé le prix qu'il vaut; il lui coûtera plus cher qu'il ne l'a pensé!

C'était l'arrêt de séparation, qu'il aurait tant voulu éviter, des colonies d'avec la métropole que Franklin venait de prononcer. Que lui importait, dès lors, qu'on le destituât de son lucratif emploi de directeur des postes? Il était prêt à bien d'autres sacrifices! L'irritation du gouvernement contre les colonies sembla n'avoir plus de bornes; les mesures les plus rigoureuses et les plus injustes se succédèrent; mais là-bas aussi la résistance croissait avec l'indignation.



Franklin et Voltaire s'embrassant, à l'Académie. (Page 355, col. 1.)

gèrent de poursuivre ces conspirateurs du repos public devant le conseil privé d'Angleterre. Mais, d'accusateur, il se trouva transporté sur la sellette en accusé. On avait résolu de perdre, en le diffamant, cet homme de bien, ce savant illustre et admiré, ce patriote au cœur élevé. Un avocat, nommé Wedderburn, eut le triste courage de se charger de cette honteuse mission. Franklin, le croirait-on! fut, pendant plusieurs heures, en butte aux sarcasmes et aux invectives de ce misérable stipendié, qui le traita de « voleur de lettres » qu'il fallait « marquer du sceau de l'infamie ».

On raconte, à l'honneur de Franklin, que, placé en face de ce malheureux déclamateur, il se contentait, le sourire sur les lèvres, à chaque invective, d'indiquer par un signe que tout cela passait par-dessus son épaule et ne le touchait point. Mais, s'il nous est permis de nous servir d'une expression vulgaire, le diable n'y perdit

Le souffle de Franklin animait ces résolutions de jour en jour plus énergiques.

De Londres, il avait conseillé aux colons de se réunir en un congrès général, afin que leur union leur donnât une force nouvelle et irrésistible. Au congrès siégèrent, comme membres élus, la fine fleur, pourrais-je dire, des esprits éminents que comptait l'Amérique et qui devinrent les immortels défenseurs de l'indépendance. Ils n'y songeaient pas encore, s'ils prévoyaient ce dénoûment au bout de la lutte. Le congrès chargea Franklin de remettre au roi une supplique où étaient exprimés, dans les termes les plus convenables mais les plus fiers, les sentiments d'un absolu dévouement. La supplique au roi fut repoussée et ne trouva pas un meilleur accueil devant le Parlement, malgré l'admirable et éloquent appui du vieux Chatham à la Chambre des lords.

Les mesures de rigueur furent dès ce moment décrées.

tées contre les colonies, et Franklin, sur les avis qui lui furent donnés, comprit qu'il était prudent de s'éloigner de cette Angleterre qui lui avait été si peu hospitalière, où sa liberté et peut-être sa vie étaient menacées. Il lui fallut avoir recours à la ruse pour déjouer le complot du gouvernement contre lui. Franklin feignit une sécurité complète; il donna des rendez-vous politiques, connus des personnes intéressées à le savoir, et, à l'heure où l'on crut mettre la main sur lui, le philosophe était en mer, voguant à pleines voiles vers l'Amérique.

XIV

D'effort en faveur de la conciliation, on ne pouvait plus en espérer de la part de Franklin. La coupe d'amertume avait été remplie jusqu'au bord. Les conseils de ce grand sage, de cet homme aussi prudent que prévoyant, avaient été dédaignés. A ce dédain on avait ajouté l'insulte.

Franklin arriva en Amérique, le cœur ulcéré. Et d'ailleurs, l'eût-il voulu, que le temps de la parole était passé; les colonies étaient en armes.

Aux yeux de Franklin qui, de sa vie, n'avait pris un parti sans en prévoir et sans en marquer l'issue pratique, il ne fallait pas que cette manifestation fût vaine. Les hostilités étant ouvertes, la réconciliation entre les colonies et la mère-patrie ayant paru désormais impossible, il ne fallait pas qu'il sortit de cette démonstration armée moins que l'indépendance.

Un trio d'hommes, hors de comparaison avec les plus grands patriotes connus, Washington, Jefferson et Franklin, devint l'âme de cette superbe entreprise. L'un prit la conduite de l'armée, ce fut Washington; à l'autre incombait la mission de soutenir et de diriger les esprits dans la voie légale, ce fut Jefferson. Quant à Franklin, après avoir donné tous ses soins, tout son temps, tout son dévouement, et je dirai toute son âme à cet enfantement d'un peuple se constituant en liberté, son rôle fut d'aller négocier des secours en Europe, et entraîner la France dans une alliance qui devait décider l'affranchissement de l'Amérique.

Avant son départ pour Paris, Franklin assumait avec l'enthousiasme calme et résolu qu'on lui connaissait déjà les plus lourdes charges qu'un homme puisse porter. Son temps ne lui appartenait plus, il était tout à la chose publique. Membre de l'assemblée de Pensylvanie et du congrès, il se partageait, sans paraître y mettre le moindre effort, entre les intérêts de sa province et ceux de l'Amérique entière. De six heures à neuf heures du matin, il se donnait au comité de la Pensylvanie; après quoi il se rendait au congrès qui ne se séparait pas avant quatre heures. Franklin écrivait sur ce sujet à un de ses amis: « La plus grande unanimité règne dans ces deux corps, et tous les membres sont très-exacts à leur poste. On aura peine à croire, en Angleterre, que l'amour du bien public inspire ici autant de zèle que des places de quelques mille livres le font chez vous. »

Là encore, Franklin était un exemple.

La proclamation de l'indépendance avait été prononcée le 4 juillet 1776; les treize colonies, rêve de Franklin

enfin réalisé, s'unissaient dans une communauté d'intérêts et d'idées. Les États-Unis d'Amérique étaient constitués, les armées anglaise et américaine s'étaient déjà rencontrées en maints combats, la victoire n'avait pas toujours été du côté de celle-ci; les défections se glissaient même dans ses rangs. De secours et de renforts intérieurs, il n'en fallait pas espérer. Le salut de l'Amérique nouvelle était dans l'assistance des nations étrangères. Ce fut vers la France, qui avait à se venger de l'Angleterre, que les États-Unis tournèrent leurs regards.

XV

Quel homme était plus capable que Franklin de plaider auprès du gouvernement français la cause qu'il s'agissait de gagner?

Malgré son grand âge (il avait alors 70 ans), Franklin s'embarqua pour la France. « Le libre penseur, dit M. Mignet, devait y obtenir l'appui zélé des philosophes qui dirigeaient dans ce moment l'esprit public; le négociateur adroit devait y décider la prompte coopération du ministre prévoyant et capable qui y conduisait les affaires étrangères; l'homme spirituel devait y plaire à tout le monde, et le noble vieillard ajouter aux sympathies du peuple pour son pays, par le respect que le peuple porterait à sa personne. » Tous les genres de succès étaient donc promis et réservés en France à Franklin. Ils ne lui faillirent pas. « Sa célébrité, dit Condorcet, en parlant de Franklin, était le seul titre que les Américains pussent trouver pour suppléer aux dignités ordinaires des ambassadeurs d'Europe. »

Son affiliation à l'Académie des sciences lui ouvrit tout d'abord l'accès d'un monde où ses grandes découvertes lui réservaient un accueil des plus sympathiques. Ce fut sous le patronage du duc de Larochehoucauld qui, l'ayant connu à Londres, avait continué avec lui une correspondance très-suivie, que Franklin fit son entrée dans le monde de Paris. Il y plut, en effet, beaucoup; réservé, disert, très-pénétré du sentiment de la liberté, modéré dans son enthousiasme, patient dans ses poursuites, spirituel et ingénieux, il eut bientôt trouvé sa place, des auditeurs et des partisans ardents. « On aime, dit M. Biot, sa noble figure, que de beaux cheveux blancs rendaient plus vénérable, et jusqu'à cet air d'étrangeté qui ne nuit point en France. » Sa modestie fut conforme à la position du pays qu'il représentait. Son rôle était délicat et difficile. Franklin le sentait si bien qu'il ne sollicita du ministre des affaires étrangères de France, M. de Vergennes, une entrevue qu'à titre de simple particulier. Il prêcha, comme on dit, un converti. M. de Vergennes avait, depuis le moment de la déclaration de l'indépendance des colonies américaines, poussé Louis XVI dans une politique favorable aux succès des *insurgents*.

La négociation fut longue parce qu'elle demandait à être conduite avec prudence. De sa maison de Passy, où il s'était installé au milieu d'un grand jardin, voisin de celui de M^{me} Helvétius, la veuve du célèbre philosophe, avec laquelle il se lia au point de vouloir plus tard l'épouser, Franklin s'occupait activement des affaires diplo-

matiques qui l'avaient amené en France et de ses chères sciences.

Enfin, le moment vint où il triompha tout à fait.

Un traité d'alliance avec les États-Unis fut signé par la France, le 6 février 1778, traité auquel l'Espagne s'associa. Un résultat aussi avantageux pouvait à peine être espéré ; c'était le salut et l'affranchissement définitif de sa patrie que Franklin venait d'assurer.

Autant Washington faisait pour l'Amérique par son courage et par son patriotisme, autant Franklin faisait par son habileté comme négociateur. Il avait obtenu plus qu'un traité d'alliance, il avait entraîné dans la cause des États-Unis La Fayette, qui devait acquérir dans cette expédition aventureuse une illustration exceptionnelle.

La gloire de Franklin fut au comble, et quand M. de Vergennes le présenta au roi, qui l'accueillit avec une extrême sympathie, les courtisans accourus sur son passage le saluèrent en battant des mains. De Versailles et de la cour, l'enthousiasme gagna la ville de Paris. Ce ne fut plus sur les pas du noble vieillard qu'acclamations enthousiastes et respectueuses.

Bientôt on parla dans tous les salons de la visite que Franklin fit à Voltaire, âgé alors de quatre-vingt-quatre ans, et qui avait quitté sa retraite de Ferney pour s'en venir à Paris jouir de son dernier triomphe. Franklin avait, disait-on, regretté de n'avoir pu, dans sa jeunesse, être présenté à Newton. Rencontrer Voltaire, arrivé à l'extrême limite de la vie, alors que lui-même était à la pleine vieillesse, fut une joie pour Franklin. Voltaire reçut le patriote américain avec une curiosité mêlée d'intérêt et de sympathie. Franklin lui avait mené son petit-fils. Voltaire apposa ses mains sur la tête de l'enfant, en s'écriant : *God and liberty!* (Dieu et liberté!) « C'est là, ajouta-t-il, la seule bénédiction qui convienne au petit-fils de Franklin! » Le pinceau et le burin ont perpétué cette scène. Qui n'a vu la gravure représentant ce jeune enfant se précipitant au devant de Voltaire, celui-ci se soulevant de son fauteuil, dans un cabinet de travail entouré de livres ?

Ce n'était pas la dernière fois que les deux illustres vieillards devaient se rencontrer. Ils se retrouvèrent en un lieu qui leur convenait bien à tous deux, à l'Académie des sciences, dans une séance publique. Ils étaient placés à côté l'un de l'autre, objets d'une vive et sympathique curiosité de la part de la foule. L'émotion qui grandissait autour d'eux les gagna bientôt, et l'on vit ces deux glorieux vieillards s'embrasser avec effusion. Les bravos éclatèrent de toutes parts. Je ne saurais dire si Voltaire, amateur d'éclat et de bruit, ne trouva point dans ce spectacle attendrissant qu'il donnait à la foule, un pendant du triomphe d'*Irène*, mais Franklin s'était montré, durant toute sa vie, trop modeste, trop réservé, trop ennemi des succès publics, pour avoir apporté la moindre préméditation dans cette expansive communication.

XVI

En même temps que Franklin réussissait dans ses négociations en France et montrait une fierté intraitable

envers le gouvernement anglais, qui lui offrait de tardives et insuffisantes propositions pour ramener une réconciliation entre la Grande-Bretagne et ses colonies, Washington, sur les champs de bataille, assurait définitivement l'indépendance de son pays. La victoire de York-Town mit fin à la lutte, et l'Angleterre fut obligée de traiter. Franklin se montra de nouveau intraitable envers l'Angleterre ; il ne voulut céder sur aucun point, et ce fut un glorieux triomphe pour lui que le traité de paix de 1783.

Mais depuis quelques années déjà Franklin souffrait d'une maladie qui le menaçait d'infirmité. Il avait demandé au congrès de lui donner un successeur. Le congrès ne voulut pas se priver d'un serviteur si utile. Les collègues de Franklin près des diverses cours de l'Europe s'opposaient en quelque sorte à son retour en Amérique. L'un d'eux, John Jay, accrédité à Madrid, écrivait de lui au congrès : « Son caractère est ici en grande vénération, et je crois sincèrement que le respect qu'il a inspiré à toute l'Europe a été d'une utilité générale à notre cause et à notre pays. » Le congrès n'accéda point au vœu de Franklin. « Vous trouverez le repos qui vous est nécessaire, lui répondit le président, après avoir rendu le dernier service aux États-Unis. » Il s'agissait de les représenter à une conférence européenne dont il avait été bruit. En appeler au patriotisme de Franklin, lui demander le sacrifice de son repos, lui qui eût donné sa vie pour l'honneur et le triomphe de son pays, c'était, à n'en pas douter, s'assurer de son consentement. Il se rendit donc à la prière du congrès.

Après la signature du traité de 1783 et l'établissement définitif de l'indépendance des États-Unis, un successeur fut donné à Franklin. Ce successeur était un de ces hommes illustres que l'Amérique compte en si grand nombre, pendant les rudes et glorieuses épreuves de la lutte ; celui-là se nommait Thomas Jefferson.

Il était advenu ce qui arrive souvent aux nations, dans l'enivrement de la victoire, c'est que les dissensions intestines menacèrent de compromettre l'œuvre si péniblement accomplie. « Il faut absolument, dit Jefferson en parlant de Franklin, que ce grand homme retourne en Amérique. S'il mourait, j'y ferais transporter sa cendre ; son cercueil réunirait encore tous les partis. » Magnifique hommage rendu à cet honnête et glorieux citoyen !

Franklin avait encore beaucoup à faire pour son pays. Par une providentielle faveur, l'âge n'avait éteint chez lui ni le dévouement, ni l'intelligence, ni l'ardeur, ni le zèle, ni le patriotisme. Il quitta la France avec quelque regret, cependant. Veuf depuis plusieurs années, il avait conçu un très-vif attachement pour madame Helvétius et avait voulu l'épouser. Mais la veuve du célèbre philosophe avait gardé à la mémoire de son mari une fidélité inébranlable, que l'honneur même de porter le nom de Franklin et la satisfaction de partager son affection ne purent troubler.

Franklin reçut, à son départ, des témoignages de sympathie et de respect non moins vifs qu'à son arrivée à Paris. Gravement atteint de la pierre, il ne put se rendre à Versailles pour prendre congé du roi. Il en

exprima ses regrets à M. de Vergennes, dans une lettre dont quelques-uns des termes méritent d'être rappelés. « Je vous demande de m'accorder la grâce, écrivait-il au ministre, d'exprimer respectueusement à Sa Majesté, pour moi, le sentiment profond que j'ai de tous les inestimables bienfaits que sa bonté a accordés à mon pays. Ce sentiment ne remplira pas d'un faible souvenir ce qui me reste de vie, et il sera aussi profondément gravé dans le cœur de tous mes concitoyens. » Une litière de la reine vint prendre Franklin à Passy pour le conduire au Havre, d'où il fit voile, le 28 juillet 1785. Le 14 septembre suivant, il arriva à Philadelphie. En apercevant

Philadelphie. Il le fit en ces termes : « La longue absence de M. Franklin, les services qu'il a rendus, la modération et la sagesse de sa conduite en France lui ont mérité les applaudissements et le respect de ses concitoyens... On ne balance pas à mettre son nom à côté de celui du général Washington. Toutes les gazettes l'annoncent avec emphase. On l'appelle le soutien de l'indépendance et du bonheur de l'Amérique, et l'on est persuadé que son nom fera à jamais la gloire des Américains. Un membre du congrès m'a dit, à cette occasion, que M. Franklin avait été particulièrement destiné par la Providence à la place qu'il a remplie avec tant de



Retour de Franklin en Amérique. (Page 356, col. 1.)

la terre d'Amérique, il écrivit sur le journal de sa vie ces simples paroles : « Mille actions de grâces à Dieu pour toutes ses bontés ! »

Franklin avait alors soixante-dix-neuf ans.

XVII

L'arrivée de Franklin en Amérique, sur le sol du pays qu'il avait aidé à grandir dans la liberté, fut un véritable triomphe. Les cloches sonnaient à toutes volées. La foule était immense, venue de tous les points de la province. « Jamais, dit M. Biot, on n'avait tant vu d'hommes aux États-Unis. » Le ministre de France aux États-Unis crut devoir rendre compte au ministre des affaires étrangères, M. de Vergennes, de l'arrivée de Franklin à

distinction. » Il y a dans cette lettre du ministre français une certaine naïveté d'expression et peut-être un peu d'étonnement à l'endroit de cette singulière popularité de Franklin, qui fut élu membre du conseil exécutif de la Pensylvanie.

Il fut ensuite porté à l'unanimité à la présidence de l'État, et nommé membre de la Convention de 1787, chargée de réviser la Constitution fédérale. Franklin adhéra à cette constitution, bien qu'il n'en approuvât point toutes les dispositions; mais chez lui le patriotisme l'emporta, jusqu'à sa dernière heure, sur ses opinions personnelles; et c'est guidé par ces sentiments qu'il engagea ses concitoyens à renoncer à leurs opinions particulières pour voter la constitution que l'on présenta à l'acceptation du peuple de divers États.

Ce fut là, on peut dire, son dernier acte politique, à propos duquel il écrivit à M. le duc de Larochehoucauld : « Nous faisons des expériences en politique; nous en retirerons sans doute un jour de grands avantages; mais il me semble que nous risquons beaucoup par cette manière de les acquérir. » Si Franklin ne vécut pas assez pour voir, selon l'observation de M. Biot, « ce qu'il appelait alors une expérience, » on peut dire qu'il a vécu assez pour les grandes choses qu'il accomplit.

Franklin avait quatre-vingt-deux ans, quand il crut devoir quitter la vie publique. « Les ressorts de la grande machine, » comme il disait, marchaient assez bien. Soit que la maladie eût attendu qu'il eût accompli sa tâche glorieuse pour s'emparer de sa proie, soit que le repos, comme il arrive souvent chez les natures actives, eût laissé libre champ à la maladie, Franklin, à peine retiré des affaires, se sentit rudement atteint par le mal, la pierre, qui l'éprouvait si vivement depuis sept ou huit ans.

Cloué désormais sur son lit qu'il garda presque constamment pendant la dernière année de sa vie, Franklin ne perdit jamais, dans cette extrémité, ni l'aménité, ni l'élevation de caractère et d'esprit qui furent une de ses qualités éclatantes. Nous en appelons au témoignage de son médecin, le docteur Jones, qui s'exprime ainsi : « En possession de tout son esprit, outre la disposition qu'il avait et la promptitude qu'il montrait à faire le bien, il se livrait à des plaisanteries et racontait des anecdotes qui charmaient tous ceux qui l'entendaient. »

Socrate discourant devant la coupe de ciguë n'est pas plus admirable.

Au printemps de 1790, une pleurésie aiguë frappa Franklin; il fut enlevé le 17 avril suivant, à onze heures du soir.

On ne saurait être trop précis sur les dates et sur l'heure de la mort de tels hommes. S'il est permis de négliger ces détails si grands dans l'histoire, quand il s'agit de la naissance d'un enfant dont on ignore la destinée, il n'en est pas de même quand il s'agit d'enregistrer la mort d'un grand homme de bien et d'un homme de génie. Le jour et l'année ne sont pas assez, l'heure du jour où l'humanité prend le deuil est utile à connaître.

Le testament de Franklin, disons ce détail encore avant que de constater les larmes universelles que sa mort fit répandre, était digne par sa simplicité des sentiments de toute sa vie. Ainsi, il légua une somme assez considérable aux écoles publiques et gratuites où il avait reçu les premiers éléments de l'instruction; à la ville de Philadelphie une autre somme importante pour rendre navigable la Shuylkill (la rivière qui traverse la ville); une autre somme pour faciliter à Boston et à Philadelphie l'établissement des jeunes apprentis. L'hôpital de Philadelphie, qui était une de ses nombreuses et utiles créations, ne fut point oublié; il laissa à cet établissement toutes celles de ses créances qui étaient à recouvrer. Ce testament portait un codicille par lequel il transmettait au général Washington, « son ami, » et, « l'ami du genre humain, » sa belle canne à pomme d'or. « Si ce bâton était un sceptre, il serait encore bien placé entre ses mains. » Cette canne de pommier sauvage avait

une tête en or, figurant un bonnet de la liberté, elle servait habituellement à Franklin pour se promener.

XVIII

La mort de Franklin produisit une profonde sensation dans les deux mondes, dans l'ancien non moins qu'en Amérique. Ses funérailles furent splendides par la profonde et sincère douleur de la foule qui y assista, par la solennité que l'on y déploya. Ce n'était plus ce qu'on appelle communément la foule chez nous, ce fut le peuple tout entier qui se groupa autour de ce cercueil vénéré et le suivit, au son de toutes les cloches mises en branle. Ce n'était pas encore assez; un deuil général de deux mois fut commandé officiellement en Amérique. Chacun s'y conforma, comme s'il s'agissait d'un parent, et l'observa rigoureusement.

Ah! c'est qu'on peut le dire, c'était un père que perdait l'Amérique, libre grâce à son dévouement; c'était un homme de génie que le Ciel reprenait, non pas un de ces génies qui planent dans des régions inaccessibles aux masses, mais un de ces génies familiers, pour ainsi parler, aux gens d'esprit élevé comme aux simples d'esprit, aux âmes honnêtes comme aux intelligences rompues aux secrets de la science! C'était l'homme et le cœur de tout le monde qui s'éteignait et cessait de battre; ce fut la vie de chacun qui se trouva comme suspendue au moment où Franklin rendit le dernier soupir.

Tout un peuple et deux générations d'hommes avaient vécu de lui, de son patriotisme, de ses talents, de son zèle à la chose publique, de sa bonté, de ses vertus, de sa gloire, de son exemple! Les pleurs étaient de droit, les regrets étaient sincères; l'hommage était dû à une telle vie, à une telle mort!

Lorsque la nouvelle du trépas de Franklin parvint en France, Mirabeau s'élança à la tribune de l'Assemblée constituante et poussa ce cri qui retentit comme un glas solennel : « Franklin est mort! » A la suite du discours bref et éloquent que prononça Mirabeau, l'Assemblée constituante décida qu'elle prendrait le deuil pendant trois jours. On ne saurait écrire la vie de Franklin et omettre de ce récit les paroles de Mirabeau qui en sacrent le dénoûment. Un tel hommage adressé par un peuple étranger à la mémoire d'un homme de génie et à un des plus puissants fondateurs de la liberté, est l'éloge le plus complet qu'il ait pu mériter. Voici donc le discours de Mirabeau :

« Franklin est mort! Il est retourné au sein de la Divinité, le génie qui affranchit l'Amérique et versa sur l'Europe des torrents de lumières! Le sage que deux mondes réclament, l'homme que se disputent l'histoire des sciences et l'histoire des empires tenait sans doute un rang élevé dans l'espèce humaine.

« Assez longtemps les cabinets politiques ont notifié la mort de ceux qui ne furent grands que dans leur éloge funèbre; assez longtemps l'étiquette des cours a proclamé des deuils hypocrites. Les nations ne doivent porter que le deuil de leurs bienfaiteurs; les représentants des nations ne doivent recommander à leur hommage que les héros de l'humanité.

« Le Congrès a ordonné dans les quatorze États de la confédération un deuil de deux mois pour la mort de Franklin, et l'Amérique acquitte en ce moment ce tribut de vénération pour l'un des pères de sa constitution. Ne serait-il pas digne de nous, Messieurs, de nous unir à cet acte religieux, de participer à cet hommage rendu, à la face de l'univers, et aux droits de l'homme et au philosophe qui a le plus contribué à en propager la conquête sur toute la terre? L'antiquité eût élevé des autels à ce vaste et puissant génie, qui, au profit des mortels, embrassant dans sa pensée le ciel et la terre, sut dompter la foudre et les tyrans! La France, éclairée et libre, doit du moins un témoignage de souvenir et de regret à l'un des plus grands hommes qui aient jamais servi la philosophie et la liberté. »

Franklin avait composé, dans sa jeunesse, étant encore ouvrier imprimeur, son épitaphe dont le style avait été emprunté à la profession qu'il exerçait alors.

Voici cette épitaphe :

CI-GIT

NOURRITURE POUR LES VERS
LE CORPS DE
BENJAMIN FRANKLIN
IMPRIMEUR

comme la couverture d'un vieux livre
dont les feuillets sont déchirés,
dont la reliure est usée.

Mais l'ouvrage ne sera pas perdu,
car il reparattra, comme il le croit,
dans une nouvelle édition, revue et corrigée

PAR L'AUTEUR

On pourrait voir dans cette épitaphe un jeu d'esprit. Peut-être Franklin y songea-t-il, peut-être sourit-il en la composant; mais en même temps, on ne saurait méconnaître que sa confiance en l'immortalité de l'âme s'y révèle pleinement.

J'ai dit la vie de Franklin. Raconter cette existence si noble, si complète, si populaire dispense d'ajouter aucune réflexion au récit. L'enseignement est dans le fait lui-même. L'admiration naît de la constatation des grands actes qui ont illustré et embelli cette longue carrière commencée dans la pauvreté, achevée dans la richesse et dans la vertu.

XAVIER EYMA.

HORACE VERNET

1789 — 1863

PAR LOUIS ÉNAULT

I

On n'est pas seulement le fils de son père; on est le fils de sa race; le passé tout entier de la famille nous porte dans ses entrailles. Quand on veut bien connaître une personnalité marquante, il faut étudier aussi sa filiation lointaine.

Horace Vernet, à propos de qui ces idées se présentent à mon esprit, résume en lui cinq ou six générations d'artistes. Il est l'écllosion suprême et, pour ainsi parler, la dernière fleur d'un arbre aux puissants rameaux.

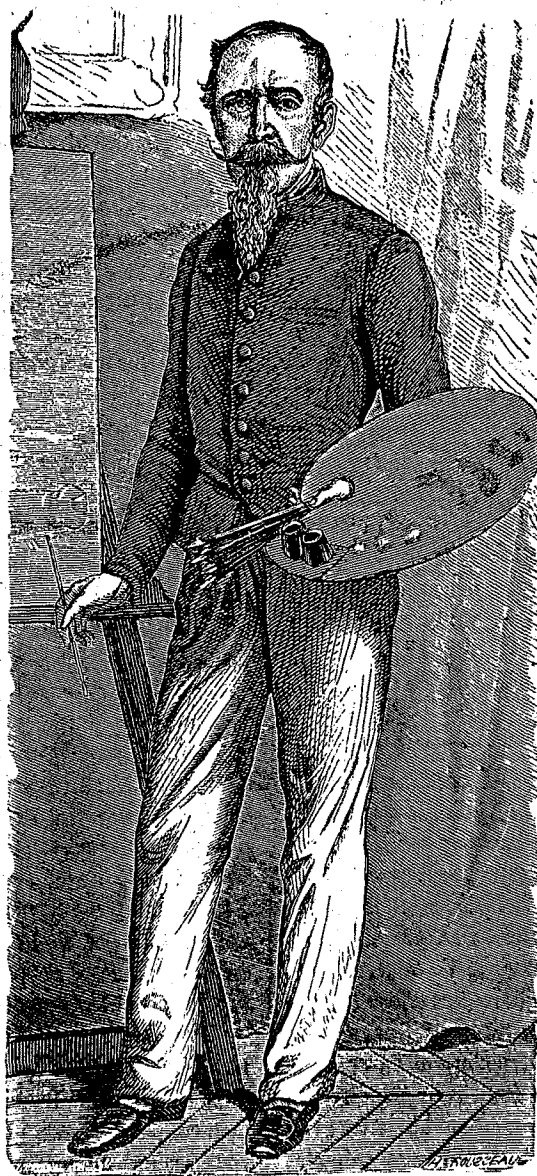
Son bisaïeul, ANTOINE VERNET, né artisan, s'éleva jusqu'au rang d'artiste. Peintre d'attributs, il se fit remarquer par l'originalité et la grâce des décors qu'il inventait. Tous les hôtels de la Provence et du Comtat furent *illustrés* par ses pinceaux.

Son fils, plus grand que lui, fut JOSEPH, célèbre dans toute l'Europe comme peintre de marine; son petit-fils, CARLE, se fit connaître par ses tableaux de chevaux, que se disputèrent bientôt tous les musées du monde.

Celui-ci fut le père d'HORACE. Horace trouva donc un nom glorieux dans son berceau; il n'eut pas la peine de le faire; il lui suffit de le porter.

Horace Vernet naquit à Paris, le 30 juin 1789. Il grandit au milieu des guerres de la première République et du premier Empire; il apprit à marcher au son du fifre et des tambours, et ce fut dans les bulletins de nos victoires qu'il épela ses lettres. Il mania, du reste, le crayon avant la plume, et ce ne fut point avec de l'encre, mais avec des couleurs, qu'il écrivit ses premières pages.

Comme le fait excellemment remarquer un de ses bio-



graphes, très-jeune encore, il assista, jour par jour, aux péripéties de la lutte engagée par la France contre l'Europe; il reçut le contre-coup de toutes les émotions qui se succédaient sans relâche; il vécut dans cette atmosphère brûlante; il s'enivra de poudre, de gloire et de fumée comme tous les hommes de sa génération. C'est à ces premières années de sa vie qu'il faut demander compte de la nature de son talent; c'est là qu'il faut chercher l'origine incontestable de cette humeur guerrière qui fut sa fidèle compagne jusqu'à sa mort.

C'était le temps où l'on négligeait quelque peu l'éducation de la jeunesse, parce qu'il fallait improviser des hommes. Horace fut donc un élève assez médiocre du collège des QUATRE-NATIONS, où son père l'avait placé. Il n'était jamais plus heureux que lorsqu'il pouvait quitter la classe pour l'atelier. Sa vie se passait avec des artistes. Personne, du reste, ne songeait à le diriger; il poussait un peu au hasard, mais le terrain était bon et la plante vigoureuse; il poussa vite et droit.

Son père, qui n'avait point suffisamment étudié la vocation du jeune homme, voulait

en faire un graveur. Ce ne fut qu'un peu plus tard qu'il reconnut en lui l'étoffe d'un peintre; il le plaça dans l'atelier d'un de ses amis, assez oublié aujourd'hui, VINCENT, qui, avec David et Regnault, était à la tête des trois ateliers ayant alors la spécialité de faire les *prix de Rome*.

II

En 1810, Horace Vernet concourut, et il échoua, ce

qui ne fut peut-être point un grand malheur pour lui. La nature ne l'avait point jeté dans le moule des classiques. Il se consola de sa défaite par un mariage dans lequel il trouva l'amour — c'est-à-dire le bonheur.

Il épousa, à vingt ans, une charmante jeune fille, mademoiselle Louise Pujol, qu'il avait rencontrée dans le salon d'Isabey. Ils avaient quarante sous à eux deux, le jour où ils se mirent en ménage; ils avaient aussi l'ardeur, la jeunesse et l'espérance. Quelques semaines avant sa mort, Horace Vernet faisait le compte des sommes qu'il avait gagnées, et il arrivait au total imposant de plus de cinq millions, qui lui avaient passé par les mains... sans presque s'arrêter.

A vingt-deux ans, l'amitié de Gérard lui faisait obtenir la commande d'un portrait du roi de Westphalie, qui lui était payé huit mille francs. L'année suivante, il débutait au Salon en exposant un tableau qui représentait la *Prise d'un camp retranché près de Glatz*, et il recevait sa première médaille. Jamais débuts ne furent plus faciles ni plus brillants.

En 1814, alors que la première invasion, faisant un soldat de chaque citoyen, mettait les armes aux mains de tout le monde, Horace prit un fusil et, avec Charlet, alla défendre la *Barrière de Clichy*. Ce fut sur ce champ de bataille qu'il reçut sa première croix — une vraie croix d'honneur.

Bonaparte partit; les Bourbons revinrent. Ces grands mouvements des empereurs et des rois jetèrent quelque trouble dans la vie des artistes. Horace Vernet fit un voyage, visita la Suisse et le Dauphiné, remplissant ses yeux et son âme de ces sublimes spectacles de la nature, qu'un peintre doit pouvoir contempler toujours, ou dans la réalité ou dans ses souvenirs. Il s'établit au retour dans ce grand et bel atelier de la rue des Martyrs, dont il fit bientôt une des curiosités de Paris.

« Ce n'était ni l'atelier classique avec tout son attirail olympien, grec ou romain, ni l'atelier romantique, avec sa défroque moyen âge, dit M. de Loménie; c'était l'ATELIER TROUPIER par excellence. Du haut en bas, les murs étaient ornés des souvenirs militaires de la République et de l'Empire. Là figurait le soldat français sous tous les costumes et dans toutes les positions: en garnison, en campagne, à la revue, au bivouac, à l'assaut, avant, pendant et après la bataille. Infanterie, cavalerie, artillerie défilaient, chargeaient, tonnaient sous l'œil sévère du général Bonaparte en écharpe tricolore et en cheveux longs, du Premier Consul ou de l'Empereur Napoléon, à pied ou à cheval, en capote grise ou en habit vert des chasseurs de la garde. Ça et là brillaient des trophées d'armes offensives et défensives, des mannequins ou des modèles en uniformes de toute espèce, des chevaux de carton, souvent même de véritables chevaux en chair et en os, qui venaient poser plus ou moins docilement, sous un Murat postiche ou sous un Napoléon de contrebande. »

Parmi ce beau désordre se prélassaient devant leurs chevalets des *grognards-artistes*, généraux, colonels et capitaines en demi-solde, qui s'essayaient à peindre les combats auxquels ils avaient assisté, et qui, ne pouvant plus tuer Prussiens et Cosaques sur le champ de bataille, se donnaient au moins le plaisir de les massacrer sur la

toile; de jeunes officiers qui, ennuyés des loisirs de la vie de garnison, venaient chercher des distractions dans l'étude du genre de peinture le plus conforme à leurs goûts, et puis enfin un grand nombre de pékins belliqueux, qui aspiraient à se distinguer dans un genre qui faisait fureur. A cette énumération, il faut joindre celle des visiteurs, amateurs et flâneurs qui circulaient autour des chevalets, donnant un coup d'œil à chaque toile, discutant une pose, un geste, un effet, une manœuvre.

Ainsi peuplé, l'atelier présentait souvent le triple aspect d'une salle d'étude, d'une caserne et d'une salle d'armes. Pendant que les uns s'absorbaient silencieux et attentifs dans la confection d'un grenadier de la Vieille Garde, d'un bivouac ou d'une mêlée, d'autres chantaient à tue-tête une chanson de Béranger; celui-ci battait la charge, accroupi sur un tambour; celui-là s'exerçait au maniement des armes ou sonnait des fanfares. Plus loin, deux gaillards bien découplés, en manches de chemise, un cigare à la bouche, une palette dans la main gauche et dans la main droite un fleuret, se portaient des bottes superbes, au grand contentement d'un cercle de curieux, témoins et juges des coups.

Au milieu de cette animation, de ce bruit, de ce joyeux tumulte, Horace Vernet, riant, causant, discutant, travaillait toujours.

III

Ami des princes et peintre de cour sous l'ancien régime, Carle Vernet, son père, avait vu avec bonheur le retour des Bourbons. La cour, de son côté, n'avait pas oublié l'artiste. On le chargea de peindre l'*Entrée de Louis XVIII* dans sa bonne ville de Paris, ainsi que le portrait du duc de Berry, en costume de colonel-général des cheval-légers.

Homme des idées nouvelles, Horace, sans faire encore d'opposition systématique, se tenait du moins à l'écart, dans une réserve fière, déclinant les avances que le pouvoir lui faisait cependant avec grâce.

En 1820, il fit avec son père son premier voyage d'Italie, peignit à Rome un tableau qui lui fut payé quatre mille francs par M. le duc de Blacas, employa une partie de son argent à se payer une calèche, et regagna la France à petites journées, en flânant le long des routes.

De retour à Paris, Horace Vernet, sans peut-être savoir bien au juste pourquoi, se rangea ostensiblement dans le parti des frondeurs et des mécontents. On le vit beaucoup dans cette petite cour du PALAIS-ROYAL, où se réunissaient de préférence ceux qui, pour une raison ou pour une autre, boudaient les TUILERIES.

Ce fut à cette époque qu'il se lia d'une étroite amitié avec cet homme de génie, enlevé bientôt dans toute la force de l'âge et dans tout l'épanouissement de sa sève, GÉRICHAULT, le célèbre auteur du *Naufrage de la Méduse*, dont la fécondité ne saurait se comparer à celle de son ami, mais dont les œuvres rares sont destinées à vivre de la vie immortelle de l'art.

Horace atteignit l'âge d'homme entouré de la faveur publique, enivré des caresses de la popularité. Son talent n'était pas la seule cause de sa vogue. L'opinion, qui est

si souvent en France du parti de l'*Opposition*.... par cette seule raison que c'est l'*Opposition*, lui savait gré de l'attitude qu'il gardait en face du pouvoir.

Les maladresses du gouvernement le poussèrent dans cette voie, où peut-être le hasard seul l'avait fait entrer. Les tableaux, représentant divers épisodes de l'Empire, qu'il avait envoyés au Salon de 1822, furent refusés *par ordre*. Il les exposa dans son atelier, où tout Paris vint les voir. Son *Tombeau de Napoléon*, entouré d'un crêpe, devint le but d'un pèlerinage pieux pour tout ce qu'il y avait de bonapartistes en France. Horace exploita sa veine : quel artiste à sa place n'en eût point fait autant ? C'est de cette époque que datent divers tableaux célèbres : *la Barrière de Clichy* et *le Soldat-Laboureur*, par exemple, que la lithographie répandit par milliers

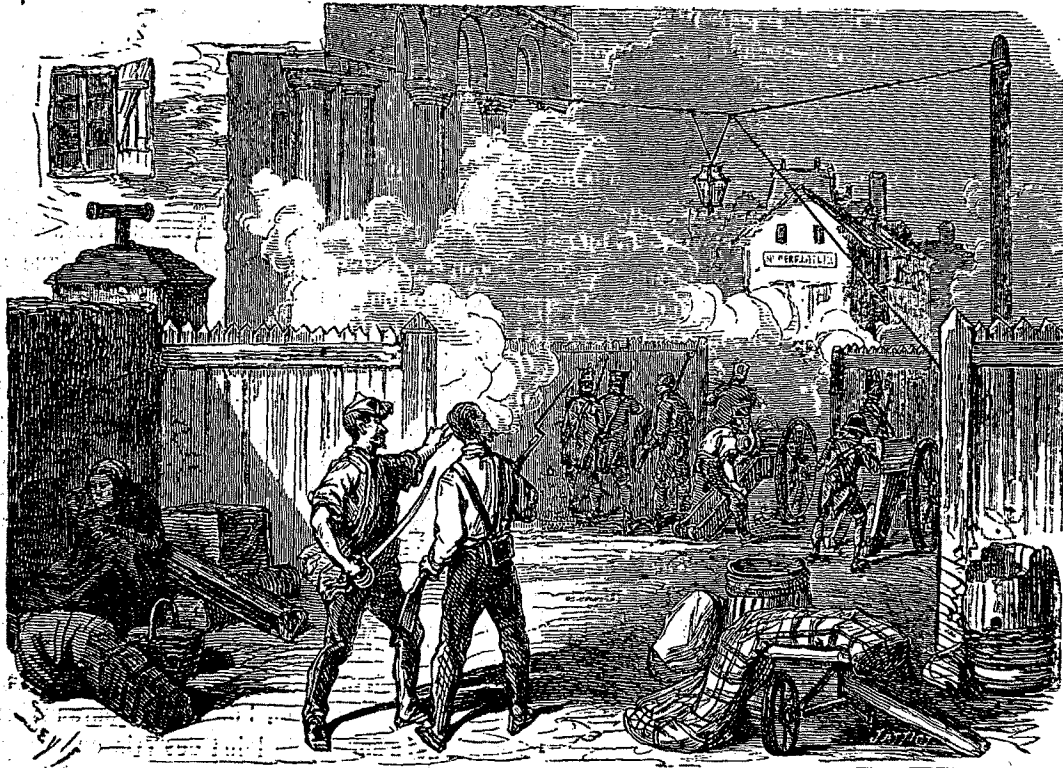
et le 15 janvier de l'année suivante, il fut nommé officier de la Légion d'honneur, le jour même où Carle, son père, recevait le grand-cordon de Saint-Michel. Il ne pouvait tenir rigueur à des gens qui le traitaient si bien, lui et les siens.

En 1826, il entra à l'Institut, où son père et son grand-père avaient siégé avant lui, ce qui fit dire ce joli mot au comte de Forbin, alors directeur des Beaux-Arts :

« Pour les Vernet, le fauteuil académique est un meuble de famille. »

C'est à ce moment qu'Horace peignit ces toiles historiques : *Jules II*, *Philippe Auguste avant la bataille de Bouvines*, et *l'Arrestation des Princes*.

En 1828, il remplaçait *Pierre Guérin* à la VILLA-



Horace Vernet et Charlet défendant la barrière de Clichy, en 1814. (Page 360, col. 1.)

d'exemplaires, et que l'on trouva bientôt jusque dans la chaumière du plus pauvre paysan de France.

A partir de ce moment, Horace Vernet fut véritablement populaire, populaire comme Charlet, comme Béranger, comme tous ceux qui surent faire vibrer avec force la triple corde des rancunes, du patriotisme et de la gloire.

IV

En 1823, l'Administration, revenant à des idées plus justes et plus intelligentes, laissa exposer le tableau connu sous ce titre : *la Dernière Cartouche*, ainsi que deux portraits de l'Empereur. Vernet comprit qu'un artiste ne peut pas bouder toujours, qu'il est au service de l'humanité et non point d'un parti.

En 1824, il exposa un portrait du *duc d'Angoulême*,

Médicis, en qualité de directeur de l'École de Rome.

Le séjour de Rome a toujours eu sur le talent d'un artiste une incontestable influence. Horace Vernet, imagination singulièrement impressionnable et mobile, devait subir aussi l'ascendant supérieur de cette grande et souveraine maîtresse de tous ceux qui ont voué leur vie au culte passionné du beau. Lui-même a très-fidèlement exprimé dans ses lettres ce phénomène de psychologie esthétique. « On me dira, écrit-il, que le séjour de Rome ne peut m'être d'une grande utilité, mais je vous dirai que je pense le contraire. L'habitude de vivre au milieu de chefs-d'œuvre, qui tous sont empreints du caractère de leur temps et de l'esprit qui dominait alors, tout en vous montrant à quel degré d'élevation peut aller l'imagination humaine, loin de vous engager à les imiter, vous fait voir comment, avec de belles formes et la noblesse des expressions, il est possible de représenter les

grandes actions de tous les temps ainsi que toutes les passions. La colonne Trajane, le Forum, Raphaël, Michel-Ange, tous parlent le langage de leur époque avec des caractères particuliers, mais tous disent la même chose. Les arts donnent une forme à la pensée, comme le style de l'élévation au discours. Je ne renonce pourtant pas à retourner en France; mais auparavant je veux tâcher, autant qu'il sera en mon pouvoir, de prendre, pour ainsi dire, l'usage de la bonne société; car, en arrivant à Rome, telle suffisance qu'on puisse avoir, on ne peut s'empêcher de se comparer à un provincial qui entre pour la première fois dans un salon. »

V

Vernet se trouvait dans la seconde année de son directorat, quand éclata, au milieu de la sérénité menteuse de l'Europe, le coup de tonnerre de Juillet. La Révolution, qui mettait sur le trône un prince aimé de lui depuis longtemps, devait être, et fut en effet, sympathique à Horace Vernet. Elle lui créa cependant à Rome une position difficile et singulièrement délicate, mais dont il sortit à son honneur, à force de tact et de fermeté.

Le triomphe du parti libéral n'était pas vu favorablement partout, et il y avait dans les murs de la Ville-Éternelle une fermentation d'idées également hostiles au nouvel ordre de choses et au directeur de l'École française.

La Villa-Médicis était bombardée de lettres anonymes pleines de menaces; on voyait rôder dans les alentours des mines farouches et suspectes. Le directeur fit face à l'orage, méprisa le danger en ce qu'il pouvait avoir de personnel, et s'y prit si bien que, sans le secours des agents de la diplomatie en désarroi, il assura la sécurité et de l'École et des nationaux. Par cette conduite aussi habile qu'énergique, il mérita le témoignage que lui rendit M. Guizot, alors ministre des affaires étrangères :

Paris, le 13 septembre 1830.

« Monsieur le Directeur,

« J'ai reçu votre lettre en date du 20 août dernier, par laquelle vous me faites part des mesures que vous avez prises dans l'intérêt de l'Académie de France à Rome, à la nouvelle des événements qui ont déterminé notre heureuse révolution. Je ne puis que donner mon approbation la plus complète à la prudence et à la fermeté que vous avez montrées dans un moment où la retraite du corps diplomatique français laissait les nationaux, et MM. les pensionnaires de l'Académie en particulier, destitués de toute protection. Je ne doute pas que l'attitude que vous avez prise aussitôt vis-à-vis du gouvernement pontifical n'ait contribué très-efficacement à la tranquillité dont l'Académie et les Français résidant à Rome ont heureusement joui jusqu'à ce jour. Je vous invite à vous maintenir avec persévérance dans la même ligne de conduite, et à cultiver avec soin les relations directes que l'absence de tout pouvoir diplomatique vous a obligé d'établir avec le gouvernement pontifical. J'ai lieu d'espérer que le gouvernement du roi, en renouve-

lant avec la cour de Rome les relations momentanément interrompues, vous délivrera bientôt du poids d'une responsabilité dont vous vous êtes montré si digne, et pour l'exercice de laquelle je vous fais en mon particulier les plus sincères remerciements.

« Agréez, etc.

« Guizot. »

Ces jours d'épreuve ne durèrent point; la paix se fit bientôt dans les esprits; les préoccupations politiques se calmèrent, et la Villa-Médicis reprit un air de fête qu'elle ne connaissait plus depuis longtemps. Madame Vernet et sa fille, mademoiselle Louise, belle comme une Muse, en faisaient les honneurs avec une grâce toute française. Beaucoup de Romains de distinction et l'élite de la société étrangère se pressaient dans leurs salons. Mendelssohn y faisait de la musique, que Vernet écoutait tout en causant sculpture avec Thorvaldsen.

Quelques lignes, empruntées à une correspondance du musicien, qui n'était pas encore un homme illustre, mais qui, déjà, était un homme charmant, nous feront pénétrer dans l'intimité de cette existence, à la fois laborieuse et gaie :

« Tu me demandes des nouvelles d'Horace Vernet.... Je crois pouvoir dire que j'ai appris quelque chose de lui, et que tout le monde peut-être pourrait en faire autant. C'est la légèreté et l'aisance même lorsqu'il travaille. Dès qu'il voit une figure qui lui dit quelque chose, il la fait, et, pendant que, nous autres, nous discutons pour savoir si on peut appeler cela beau, si c'est à louer ou à blâmer, il y a longtemps qu'il a fini autre chose; il dérange tout à fait nos mesures esthétiques. On ne peut pas apprendre cette fécondité, mais le principe est excellent, et la facilité joyeuse qui en vient, la fraîcheur du travail qui ne se fatigue jamais sont des trésors que rien ne compense. Dans des allées d'arbres toujours verts, qui maintenant, au moment des fleurs, exhalent un parfum exquis, au milieu des massifs du jardin Médicis, il y a une petite maison, où l'on fait toujours un bruit quelconque qui s'entend de loin; des cris ou des querelles, ou bien un air joué sur la trompette, ou bien des abois de chien; c'est là qu'est l'atelier. Le plus beau désordre y règne partout. Des fruits, un cor de chasse, un requin, des palettes, une couple de lièvres tués à la chasse ou des lapins morts; partout, sur les murs, les tableaux achevés ou à moitié faits. *L'Inauguration de la cocarde tricolore* (une composition bizarre qui ne me plait pas du tout), des portraits commencés de Thorvaldsen, Eyraud, Latour-Maubourg, quelques chevaux, l'esquisse et les études de la Judith, le portrait du pape, des têtes de Mores, des pifferari, des soldats pontificaux, votre humble serviteur, Caïn et Abel, enfin l'atelier lui-même, tout cela est appendu dans l'atelier. Dernièrement, il avait les mains pleines de portraits commandés à faire; il voit dans la rue un de ces paysans de la campagne qui, pour le moment, chevauchent dans Rome; armés par le gouvernement. Le costume singulier l'amuse; le lendemain, voilà un tableau commencé qui représente un de ces campagnards, par un mauvais temps, à cheval dans la campagne, saisissant son fusil pour envoyer une balle à

quelqu'un. Dans le lointain un petit corps de troupe et la vaste plaine déserte. Les menus détails des armes, où perce toujours le paysan, le mauvais cheval avec son harnachement misérable, le malaise de tout cela et le flegme italien de ce gaillard barbu, cet ensemble fait un petit tableau charmant; et quand on voit avec quel plaisir il y travaille, quand on le voit se promener sur ce bout de toile, ajouter ici un petit ruisseau, là quelques soldats, puis un bouton à la selle et doubler en vert le manteau du bonhomme, vraiment on est tenté de l'environner. Aussi tout le monde vient pour le voir; à ma première séance, il s'est présenté au moins vingt personnes, les unes après les autres. La comtesse E... avait désiré assister à la première préparation de ce tableau; quand elle vit le peintre tomber dessus comme un affamé sur la nourriture, elle ne pouvait en revenir d'étonnement. Le reste de la famille n'est pas mal non plus, comme je vous l'ai dit, et lorsque le vieux Carle parle de son père Joseph, on se sent du respect pour ces gens-là. »

Sans doute cette vie était bonne; mais Horace Vernet n'était pas homme à s'endormir dans les délices de Capoue plus que dans celles de Rome. Si douce que fût cette vie, il trouva bientôt qu'il la menait depuis trop longtemps, et il éprouva le besoin d'en changer. La Villa-Médicis prenait pour lui un faux air de prison, et il se plaignait de ce qu'il appelait son *internement*.

Il souhaita voir l'Afrique. Il était trop bien en cour pour qu'on eût rien à lui refuser. Le comte de Rigny, ministre de la marine, d'après l'ordre du roi, mit à sa disposition le brick *la Comète*, sur lequel il s'embarqua, au mois de mars 1833.

VI

Le voyage fut un enchantement, et lui-même, dans ses lettres, en a raconté les péripéties, tantôt avec gaieté, tantôt avec émotion. Parfois, il a des descriptions d'un éclat et d'une vivacité vraiment incomparables. C'est la nature même qui parle. Voyez plutôt cette vive esquisse d'un homme dont la naissance inconnue et la destinée aventureuse et brillante semblent appartenir à la légende plus qu'à l'histoire :

« Depuis le jour, je marchais près d'un cavalier enveloppé d'un burnous, qui ne lui laissait pas seulement voir le bout du nez. Je le prenais pour un interprète malade. Mais, au moment où les Arabes vinrent nous faire siffler leurs balles au-dessus de la tête, rien ne m'étonna plus que de voir mon homme se débarrasser de son manteau, sauter légèrement sur un grand cheval blanc, équipé magnifiquement, les bras nus jusqu'aux épaules, couvert d'or, d'argent et d'armes brillantes, des yeux étincelants, un beau et jeune visage, sillonné d'une blessure encore fraîche; c'était Jusuf, qui, en un instant, se trouva en tête de la colonne, escorté de huit ou dix Turcs, aux moustaches ébouriffées, aux bras nerveux et couverts de poils. Cette fois, je crus rêver tout debout; je n'avais qu'une crainte, c'était celle de me réveiller. Je ne courais d'autre danger que celui de devenir fou. Dès ce moment je n'ai plus quitté mon héros. Si j'avais été femme,

ma vertu aurait couru de grands risques, aussi l'ai-je dessiné par devant, par derrière, par-dessus, par-dessous, enfin de toutes les manières. Sur-le-champ, nous nous sommes convenus; jusqu'à mon départ je ne l'ai plus quitté, et nous voilà amis à la vie, à la mort. C'est un de ces êtres heureusement doués à qui la nature n'a rien refusé : bien fait, sans être grand; une belle tête, tantôt d'une belle expression douce, tantôt animée et rageuse; brave comme la bravoure même, et adroit et gracieux dans tout ce qu'il fait! »

Voilà un portrait à la plume qui vaut le plus beau dessin du monde.

Horace Vernet resta dix jours à Alger et n'alla pas plus loin. Il avait trouvé les sujets et les cadres de trois ou quatre grandes compositions. Il ne demandait pas davantage.

Il retourna bientôt à Rome, où sa direction l'appela pour deux ans encore, et il se remit à l'œuvre avec l'ardeur qu'il apportait à toute chose.

Le 28 janvier 1835, il avait la joie de marier sa fille à un homme vraiment digne d'elle par le talent et le caractère, *Paul Delaroche*, — l'homme qu'il eût choisi entre tous, — belle et noble union, commencée sous les plus heureux auspices, et qu'une mort hâtée devait briser en laissant inconsolable celui des deux qui restait.

Voici en quels termes joyeux Horace Vernet annonçait ce mariage à un de ses amis, le docteur Biet :

« Deux cents ans de peinture dans la famille et un croisement de races qui relèvera l'espèce : voilà du passé et de l'avenir; le premier pas trop mauvais, et l'autre superbe, il est permis de le croire. Je puis mourir à présent la bouche en cœur; je suis *heureux* et deux fois *heureux*, puisque, brochant sur le tout, je puis dire : J'ai mon ami Biet qui partage ma joie... »

VII

Quatre grands tableaux de batailles au salon, — ils sont aujourd'hui à Versailles, — *Fontenoy*, *Iéna*, *Friedland* et *Wagram*, signalèrent brillamment la rentrée d'Horace à Paris.

Une piqûre d'amour-propre, — il était susceptible, — le mit en délicatesse avec le roi, et il partit pour la Russie. Le czar Nicolas, qui mettait sa gloire à séduire... même les hommes, essaya de l'acclimater sous son ciel rude.

L'artiste, humeur changeante, imagination mobile, visita Pétersbourg et Moscou... et revint en France, avec une première commande de l'empereur, sans que la Russie l'eût gardé bien longtemps. Elle l'avait seulement mis en goût d'y retourner.

Son retour en France fut attristé et réjoui tour à tour par ces événements de famille, qui composent l'histoire du cœur.

A quelques mois de distance, il perdit son vieux père, Carle, que la raison avait quitté avant la vie. Carle avait toujours été pour Horace d'une irréprochable tendresse, et il vit naître le premier de ses petit-fils, Horace Delaroche.

Cependant, notre vaillante armée, continuant le cours de ses succès, venait de prendre CONSTANTINE. Horace

Vernet, qui avait fait sa paix avec le Château, s'embarqua de nouveau pour l'Afrique, chargé de l'agréable mission de peindre nos victoires.

Il avait un train de prince.

Voici ce que je lis dans une lettre à sa femme :

• Bone, ce 12 novembre 1837.

« Depuis hier je suis installé chez Justuf.

« Voici comment je suis organisé pour mon voyage : six mules pour porter mon bagage, mes tentes, etc.; deux chevaux pour moi et mon domestique; quatre chasseurs et un brigadier comme ordonnances, et huit cents

arrivant le soir et en partant le matin. Les lions, les hyènes et les chacals se chargeaient de la musique et se disputaient dans l'ombre les mules et les chevaux que nous laissons derrière nous, sur la route; car, ma chère amie, tu ne peux te faire une idée de la quantité de ces pauvres animaux qu'on abandonne, faute de pouvoir les nourrir. On les assomme tant qu'ils peuvent se soutenir; une fois tombés, c'est fini d'eux!

« Sur ce point comme sur tant d'autres, c'est dans l'armée un gaspillage dont on ne saurait se faire une idée sans en avoir été témoin. »

A son retour, il fut chargé de peindre, pour le musée



L'Atelier de la rue des Martyrs. (Page 360, col. 2.)

hommes d'escorte. Déjà Charles, notre neveu, est parti avec le même nombre d'hommes pour m'attendre à moitié chemin, et le gouverneur me donne l'ordre qui doit l'attacher auprès de moi pendant la durée de ma petite expédition, jusqu'au retour à Bone. Tu vois que je suis traité en véritable personnage.

« Le temps est superbe en l'air, la boue est magnifique par terre. Il y a donc compensation; alors, tout est pour le mieux. »

Je ne connais pas de nature plus heureuse que celle de Vernet. Tout l'amuse, tout l'intéresse, tout est pour lui prétexte à descriptions et à récits.

« Il nous a fallu coucher dans la boue, mais heureusement le mauvais temps n'a duré que deux jours. Rien n'était plus intéressant pour moi que ces bivouacs, en

de Versailles, divers épisodes de la *Prise de Constantinople*. Il improvisa trois tableaux et reprit la mer pour gagner l'Orient. La patrie du soleil sera toujours la patrie des peintres.

Il s'embarqua à Marseille, le 21 octobre 1839, avec deux compagnons de route, son neveu, M. Charles Burton, et un peintre qui a publié la relation du voyage, M. Goupil-Fesquet.

Le matin même du départ, il crayonne ces lignes, nettes, vives et gaies comme un chant d'alouette à l'aurore :

« Voilà le grand moment arrivé. Dans quelques minutes, en route; le soleil en avant! bras dessus bras dessous, avec ma bonne étoile! Un beau jour, ce sera aussi celui où cette dernière quittera son camarade pour

me ramener près de vous. Alors elle sera plus brillante que jamais. Elle connaît la route du numéro 58 (1), où nous nous embrasserons comme des pauvres.

« Allons, chère amie, il faut finir; mais ce ne sera pas sans vous embrasser tous et sans faire des amitiés à tous nos chers et bons amis, blancs, gris, noirs, blonds, vieux et jeunes, mariés, débarrassés, embarrassés, garçons, etc. »

Le voyage fut charmant, heureux comme tous les voyages de l'artiste. Il visita Alexandrie, Le Caire, le Nil, peignant tout — avec le pinceau ou la plume, — et toujours et partout, c'est l'idée de la famille qui l'accompagne.

« Trois mois sans vous voir, c'est long. Mais aussi,

n'étais plus l'homme de la rue Saint-Lazare, en les voyant remplir leurs cruches et ensuite les auges, pour que le voyageur et sa monture puissent se rafraîchir.

« L'humilité de notre position ne leur donnant aucune inquiétude, ces belles filles, si grandes, si bien découplées, se livraient à une conversation assez animée. Elles formaient le tableau le plus admirable des mœurs si bien décrites dans l'Écriture. Il était vrai, celui-là, sans système, sans goût d'école; le ciel était bleu, le sable jaune, le sang circulait sous la peau bronzée de ces bras, qui soulevaient ces lourdes cruches pour les placer sur l'épaule. Combien ce spectacle si frappant et si nouveau ne m'a-t-il pas fait réfléchir! Rentré sous la tente, je ne pouvais dormir, tant j'étais préoccupé. L'Italie, l'Alle-



Il contemple les filles arabes puisant de l'eau au puits de Katych. (Page 365, col. 1.)

quel plaisir de se revoir, de retrouver notre *Rabadabla!* (2). Baise-le beaucoup pour grand-père, qui a manqué lui acheter un petit nègre de soixante-quinze francs, mais j'ai eu peur d'être grondé.

« Je ne vois rien qui me semble beau sans penser à Delaroche. Que je voudrais qu'il fût là!

« Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur. »

Au milieu de ces épanchements intimes versés dans le sein des êtres qu'il aime, je rencontre une lettre adressée à un peintre, et qui contient quelques idées critiques bonnes à noter :

« Hier encore, en arrivant à Katych, j'aurais voulu vous tenir là, près de ce puits, où toutes ces filles arabes viennent, le soir, chercher de l'eau. C'étaient les filles de Jéthro, Rebecca et ses compagnes, que sais-je? Je

magne, la Russie, jusqu'à l'Angleterre, m'apparaissent avec toutes les peintures qu'elles possèdent; mon imagination réunissait tous les chefs-d'œuvre dont elle a conservé la mémoire; j'admirais avec quel art nos grands maîtres sont arrivés, chacun dans sa spécialité, si près du sublime, et je me demandais : « Mais pourquoi donc ne cesse-t-on de nous dire, quand nous sommes élèves, que la grandeur du style est incompatible avec la représentation scrupuleuse des objets matériels? » Rien n'était cependant plus noble que la scène qui venait de se dérouler devant mes yeux; l'action que je lui prêtai, en me reportant à deux mille ans en arrière, ne changeait rien à la forme. Je suis loin de dire qu'il ne faille pas faire un choix dans la nature; mais c'est cela seul que nous devons chercher chez nos devanciers pour abrégé la route, sans imiter ce qui constitue le caractère de leur talent. Chaque peintre perçoit la nature sous

(1) Rue Saint-Lazare.

(2) Son petit-fils.

son aspect particulier, en raison de la tendance de son esprit, de l'austérité de ses mœurs ou du dévergondage de son imagination. Tous les artistes ne se plaisent pas dans la même voie et ne fréquentent pas les mêmes lieux. »

Jérusalem, Beit-Léhem, le Jourdain, la mer Morte, le Liban, Damas et Palmyre, passent tour à tour sous ses yeux. Partout on lui rend les honneurs que l'on réserve d'ordinaire aux têtes couronnées. Dans les eaux de Smyrne, l'amiral Lalande fait exécuter en son honneur un branle-bas de combat. Chez les Turcs et chez les Arabes, c'est à qui lui offrira les plus riches présents.

Constantinople est la limite extrême de ce voyage enchanté, qui laissera dans son âme d'artiste d'éternels souvenirs. Pour ceux qui sous le pinceau veulent retrouver l'homme, hâtons-nous de dire que, pendant cette longue absence, sa pensée s'est bien des fois envolée vers la famille absente. N'est-ce pas vraiment un cri du cœur qu'il leur jette en arrivant à Malte ?

« J'ai trouvé ici un tas de lettres de vous. Te dire le plaisir que j'ai éprouvé en recevant de vos nouvelles, ce serait vous parler de ce que vous avez senti en recevant des miennes. Vos cœurs ont battu, le mien aussi ; vous avez été forcés de vous essuyer les yeux, et pour cause, moi aussi ! Bref, nous sommes tous contents. Il ne nous manque plus que de nous embrasser, et ce sera bientôt, car, maintenant, nous voici dans la banlieue ; cinq cents lieues ne sont plus guère qu'une plaisanterie. »

A la distraction enchantée de cette promenade incomparable succède maintenant cette irrésistible envie de travail, si naturelle à toutes les natures laborieuses, à tous les hommes qui portent en eux une idée, et qui sentent le besoin de s'en débarrasser en la confiant au papier, au marbre ou à la toile. Peindre ! Il veut peindre.

« Quant à moi, je n'éprouve qu'un seul besoin, c'est celui de peindre ! Je viens de faire une récolte telle, que, pour plus de vingt ans, je suis muni de matériaux qui suffiraient à faire la réputation d'un homme. Certes, j'aurai plus appris pendant les quinze mois qui viennent de s'écouler qu'en six ans à Rome. Qu'est-ce que de la peinture et de grands maîtres, lorsqu'on traite directement avec la nature, et une nature toute divine, toute poétique ? Quel pays j'ai parcouru ! Plus je reviens sur les émotions qu'il m'a fait éprouver, plus elles prennent de force, et je me sens tout jeune !... »

Heureux effet du voyage ! Où n'irait-on pas à ce prix ?

Après avoir embrassé sa femme et ses enfants, il se jette sur ses pinceaux et dans l'espace d'un an il exécute pour les galeries de Versailles la *Prise de Bougie*, les *Combats de l'Abrah*, de la *Sickak*, de *Somah*, l'*Attaque de la citadelle d'Anvers*, l'*Entrée de l'armée française en Belgique*, la *Prise du fort de Saint-Jean d'Ulloa*.

VIII

Le premier juin 1842, il s'embarquait au Havre pour la Russie. Mais il ne partait point sans esprit de retour et, dès sa première lettre, il me semble qu'on peut noter

comme un accent mélancolique qui ne lui est pas habituel.

« Aussitôt mon arrivée à Pétersbourg, je t'écrirai, afin que nous sachions comment arranger notre existence, jusqu'au moment où nous prendrons nos quartiers d'hiver, chacun dans une ganache, à Versailles. Je commence à sentir le besoin de rester en place près de toi, au milieu de nos enfants et de nos amis. »

On l'accueillit en Russie avec une grâce parfaite. Jamais la faveur du prince ne s'était affirmée d'une façon plus éclatante, et comme dans ce pays, toujours un peu sorville, chacun s'empresse d'imiter le maître, l'artiste français trouva chez tous les Russes la plus souriante bienvenue. Lui-même rend témoignage des façons de ses hôtes.

« Je quitte Saint-Pétersbourg aujourd'hui pour m'installer chez Ferzen. Encore adieu. Je t'aime, je vous aime, nous nous aimons. »

« Je suis installé ici depuis six jours, parfaitement bien comme par le passé ; l'empereur est bon et même affectueux ; l'impératrice charmante d'amabilité, me reprochant de m'être fait attendre si longtemps ; — le spectacle, les dîners, les soupers, les manœuvres, — je suis de tout ! Logé comme un seigneur, une voiture, des chevaux, rien ne manque. »

Un peu plus loin, il ajoute :

« Hier, je suis resté plus de deux heures au bal à causer avec l'empereur. Véritablement il est impossible d'agir avec un homme avec plus de distinction, d'affection, et je puis dire d'amitié qu'il ne l'a fait avec moi. »

Horace est presque de l'intimité de la famille impériale, on le fait souper dans les petits appartements, avec trois ou quatre personnes. Il cause familièrement avec les jeunes princesses, et, en dépit de sa barbe grise, il se laisse séduire par le charme et la grâce des Slaves.

« Cependant, dit-il naïvement, je sens le besoin de peindre ! »

Il n'en avait guère le temps au milieu des bals, des concerts, des dîners, des fêtes de toute sorte qui se disputaient sa vie.

Il y avait aussi les revues et les grandes manœuvres, où il fallait accompagner l'empereur qui, déjà, ne pouvait plus se passer de son peintre. Ne croyons point, du reste, que ce soient là des heures perdues. Rien n'est perdu pour un artiste intelligent, qui sait voir et tirer parti de ce qu'il voit. Si le profit n'est pas immédiat, pour être différé, il ne faut pas croire qu'il en soit moins réel. Tout se retrouve. Lui-même, du reste, prévoyait déjà le moment où toutes les affaires de cour, d'étiquette et de présentations officielles s'arrangeant, il allait enfin pouvoir se livrer à ses chers travaux, et s'y livrer tout entier.

« Ma position ici est telle que je puis avoir une volonté. L'empereur est si bon pour moi qu'il sera le premier à me laisser faire tout ce qui me conviendra. Pour la gloriole tout va bien. Les rois, les princes me traitent avec distinction... Adieu, ma pauvre vieille ; ton vieux t'embrasse bien tendrement. »

Nicolas lui laissait du reste toute la liberté de sa parole.

« Vernet et moi, disait-il un jour au roi de Prusse, nous ne sommes pas toujours du même avis; c'est pour-quoi je l'estime; les hommes francs sont rares! »

Le fait est que la franchise devait changer quelque peu le Czar. C'était un régime auquel il n'était pas accoutumé.

Sur ces entrefaites, une catastrophe déplorable et soudaine vient briser, du même coup, l'espérance d'une famille et l'appui d'un trône. Le duc d'Orléans emporte dans sa tombe tout le bonheur du vieux roi. Vernet oublie aussitôt les dissentiments qui ont pu le séparer du monarque, pour ne plus se souvenir que de la douleur du père. Il accourt à Paris, porte à Louis-Philippe, avec l'expression de sa respectueuse sympathie, les condoléances du Czar, et, tout aussitôt, il repart pour la Russie. C'était une dette de cœur qu'il était venu payer.

Le voyage s'accomplit dans les conditions heureuses que sa bonne étoile semble ménager à toutes ses entreprises. Voyez plutôt ce qu'il écrit pendant que le navire fait escale à Copenhague.

« 20 août 1842.

« Voici encore une traversée scandaleuse de bonheur. Tu ne te fais pas une idée, chère amie, d'un temps semblable : pas plus de mouvement que dans la rue de Richelieu; un soleil brillant et un bon zéphyr, pour diminuer la chaleur. A bord, nous ne sommes que six voyageurs, dont trois femmes fort gracieuses, faisant de la musique du matin au soir, de vraies lionnes, fumant, riant, ne refusant pas un verre de vin, enfin tout ce qui peut égayer un voyage, tout en conservant ce qu'il faut pour constituer une société aimable et décente, mais bien juste pour l'éducation d'une jeune princesse russe qui voyage avec son père. Le temps semble vouloir nous conduire jusqu'à Saint-Pétersbourg sans changer. S'il en est ainsi, mardi prochain, de grand matin, nous serons rendus à notre destination. Malgré toutes ces chances heureuses, j'ai toujours le cœur un peu gros de vous avoir quittés. Il faut du courage. Allons, tenons ferme! D'après la lettre que j'ai reçue de Louise, au Havre, je pense que bientôt vous serez tous réunis. Alors vous serez heureux. Il n'y aura que moi qui piocherai tout seul, bien loin, bien loin! Ouf! encore une fois, allons! une bonne pensée me soutiendra; celle d'avoir fait tout au monde pour arranger une bonne fin. »

Dans les premiers jours de septembre, il partit pour faire avec l'empereur un voyage de près de deux mois dans l'intérieur de l'empire. Pour des yeux aussi bien ouverts que ceux d'Horace Vernet, pour un artiste vraiment doué du sens pittoresque, un tel voyage fait dans de telles conditions était une bonne fortune véritablement incomparable.

Du reste notre artiste ne s'y trompait point et il appréciait son bonheur. Il jouissait de toutes les facilités, de toutes les confortabilités d'un voyage de souverain absolu.

Il avait une calèche à six chevaux et l'ordinaire de l'empereur, plus les vins de France, car Sa Majesté ne buvait que de l'eau. Où il n'y avait point d'hôtel, on le logeait militairement chez le bourgeois qui, voyant là

le moyen de plaire au maître, le traitait avec toutes sortes de prévenances et de distinctions. Un personnage officiel attaché à sa suite avançait tous ses désirs et, sans même qu'il eût la peine de le demander, lui faisait voir tout ce qui pouvait piquer sa curiosité. Jamais un étranger n'a visité la Russie dans de pareilles conditions.

Outre les grandes étapes de Pétersbourg et de Moscou, il parcourut successivement les gouvernements de Toula, Orlov, Kursk, Ukraine, Ekaterinoslav, Tauride, Kherson; un coin de la Bessarabie, pour voir Bender et la Moldavie; rentra en Podolie, et vit aussi la Volhynie, le grand-duché de Varsovie, Grodno et Vilna... Peut-être en passé-je encore, et des meilleurs.

Le côté pittoresque des choses ne l'absorbe pas uniquement; son esprit observateur et sagace se projette hardiment dans toutes les directions; il ne reste étranger à rien. Un homme politique pourrait lire la relation de son voyage avec autant d'intérêt qu'un artiste. Son intelligence mobile, alerte, singulièrement éveillée, serait embarrassée de l'exubérance même de ses idées — si un homme comme lui pouvait être jamais embarrassé de quelque chose. Lui-même trouve une image aussi juste que plaisante pour exprimer cette trop grande abondance de biens.

« Je t'écris tout à bâtons rompus. Voilà ce que c'est que le combat de plusieurs idées dominantes dans une tête de peintre : chacune veut passer la première; le bec d'une plume n'est pas large; la foule se presse à la porte pour sortir, comme d'une salle de spectacle où l'on crie : « Au feu! »

IX

Il passa tout l'hiver en Russie, allant beaucoup dans le monde, et jouissant, en fin dilettante qu'il était, de tous les charmes de cette société élégante, polie et raffinée; il ne se plaignit que d'une chose, du soleil absent, et du ciel avare qui, refusant la lumière à son atelier, le mit dans l'impossibilité de peindre.

« J'ai fait, dit-il, une *haute bévue* en passant l'hiver en Russie. J'étais loin de me douter que j'y serais condamné aux travaux du repos forcé. Mes vieux membres se rouillent à l'humidité, qui traverse mes bas de soie... Bref, je ne travaille pas, je ne mange pas; j'ai des croix pendues au cou et les pieds gelés dans des escarpins, et je ne dors pas beaucoup. Quant au dernier inconvénient, je m'en moque, peut-être même lui ai-je des obligations; car, dans mon lit je me transporte par la pensée au milieu de vous. Je me crois dans ma chambre verte, près de toi, de nos enfants, et c'est le seul temps que je passe agréablement...

« Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur. Il est si gros aujourd'hui qu'il y a place pour tout le monde. »

Cette dernière image n'est pas tout à fait juste : ce n'est pas dans un gros cœur qu'il y a de la place; mais dans un cœur grand, quand il est vide.

Au milieu de ces fatigues de la représentation et d'une vie *ultramondaine*, il avait du moins le bonheur de se bien porter.

« Mens sana in corpore sano. »

« Tu me demandes des détails sur ma santé? Elle est toujours de fer; le ventre ne me vient pas, et le mollet reste agaçant. Quant au visage, l'œil est bon, la moustache frise; mais l'humidité a, je crois, détendu la peau; un coup de soleil là-dessus, et elle se retendra comme celle d'un tambour. Il ne manque pas un clou au soufflet. »

N'ayant rien de mieux à faire, il écrit longuement à sa famille, à ses amis, à tout le monde. Le recueil de ces lettres forme le tableau le plus animé, le plus pittoresque et le plus vivant, le plus vrai aussi, car on y devine un accent sincère. Comme tous ceux qui écrivent facilement et bien, il aime à écrire.

« Ce que tu me dis relativement à ma correspondance n'est sans doute que pour m'encourager à bavarder avec toi; tu n'avais pas besoin de ça. C'est la seule véritable

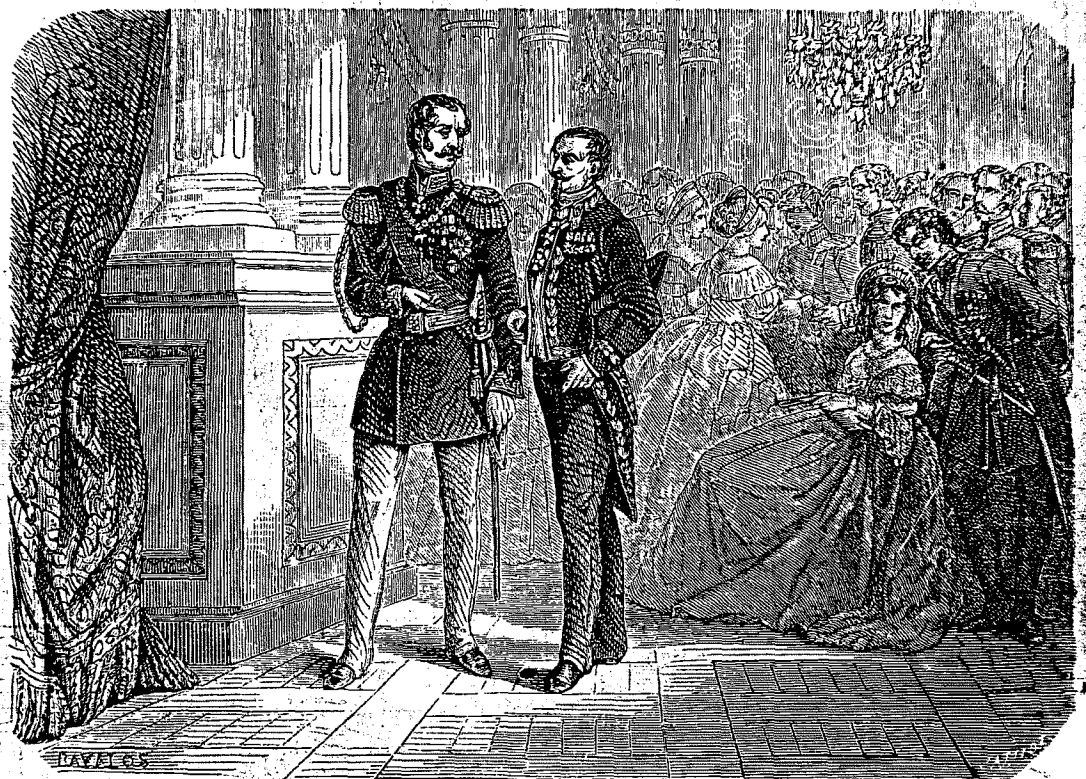
trêve de figures métaphoriques; parlons peu et parlons bien! »

Et plus loin, il ajoute :

« Tout sera pour le mieux quand j'aurai repelotonné, pour rentrer dans mon nid, le bout de fil auquel je pends, comme une araignée, depuis si longtemps. »

Bientôt il va revenir en France; la tâche s'accomplit; l'œuvre avance de jour en jour. Les heures du travail s'écoulent avec une rapidité sans pareille; il ne craint qu'une chose : l'oisiveté.

« Les ailes d'un moulin ne s'amuse pas à tourner; mais je suis certain qu'elles s'ennuient quand il n'y a pas de vent. J'en suis là; quand je n'agis pas, il me semble que je n'avance plus vers le moment où je vous rejoindrai. »



Il est reçu avec distinction au bal par Nicolas, empereur de Russie. (Page 366, col. 2.)

joie que j'éprouve. Quand je me vois un grand papier devant moi, je commence à jouer; je laisse ma plume courir au hasard: elle vide mon cœur, comme on met son argent sur sa cheminée en rentrant chez soi. J'écris sans compter. Que je te fasse rire de pitié ou par mes bêtises, je pense que je te fais passer quelques bons instants. Je suis content, et mon amour-propre n'en souffre pas. »

Enfin le printemps arrive, et avec lui les heures bénies du travail.

« Depuis que je travaille, le temps semble avoir pris des ailes; il vole comme un épervier qui poursuit une colombe. Je m'explique ce ragaillardissement par l'idée que chaque coup de brosse est un pas fait vers vous. Je suis comme un homme qui tourne le coin de sa rue et qui voit sa maison. Il se croit déjà arrivé; mais

Enfin, tout est terminé; une partie des commandes de l'empereur est achevée; le reste pourra se finir à Paris.

Horace Vernet s'embarque en juillet pour rentrer en France.

X

Paris, la ville de l'oubli par excellence, se souvenait encore de lui. On eût pu croire que l'absence même l'avait grandi; elle l'avait du moins mis à son point, et comme en perspective. A peine de retour, il se vit entouré, fêté, choyé. Le roi le chargea de décorer deux salles du palais de Versailles, qui ne devaient pas exiger moins de treize grands tableaux. Un de ceux-là fut cette toile fameuse intitulée : *Prise de la Smalah d'Abd-el-Kader*, immédiatement reproduite par la gravure et la

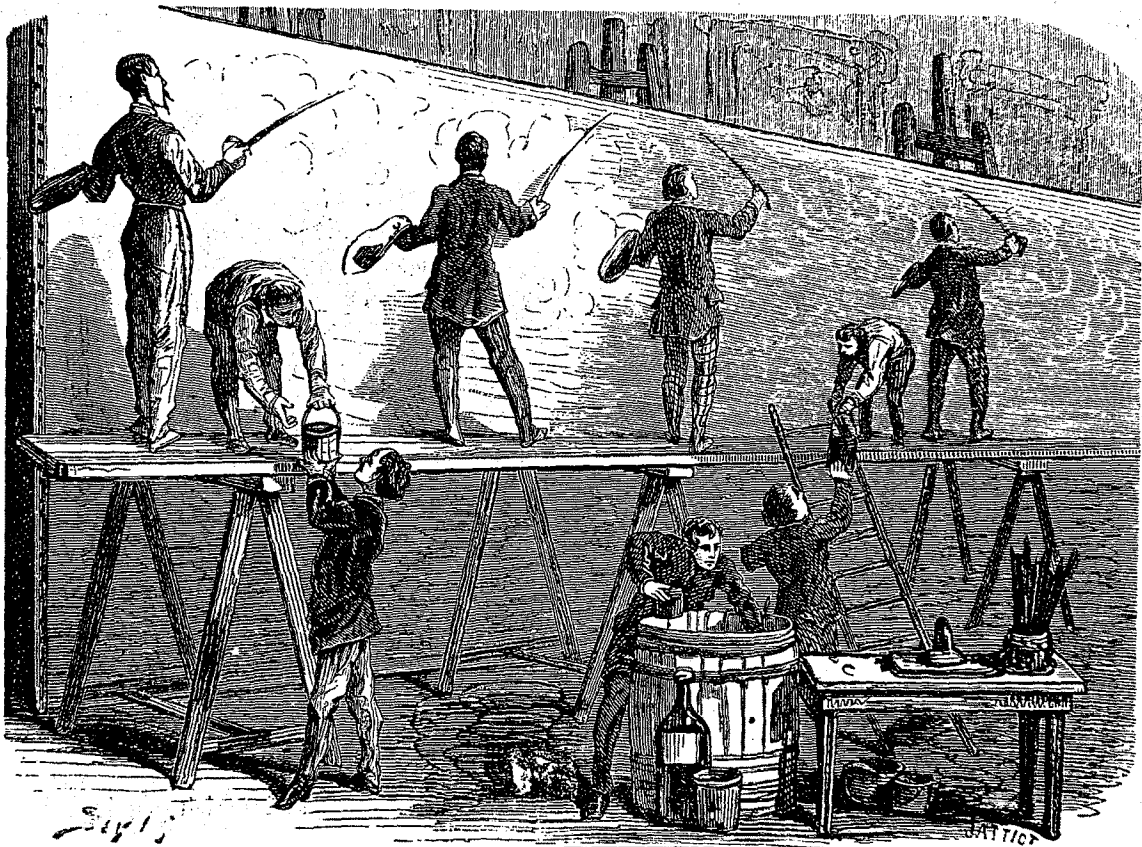
lithographie, et qui mit le sceau à l'immense renommée d'Horace Vernet. C'est peut-être le plus grand tableau du monde, et le public tient compte de tout dans les œuvres que l'on expose devant lui. Cette vaste machine fut, du reste, un tour de force d'improvisation. Le plan en fut arrêté au crayon, non point dans l'atelier, mais dans le salon du peintre, le soir, entre amis, en causant autour de la table à thé.

Tout le monde a vu, tout le monde connaît cette œuvre gigantesque, ou plutôt cet assemblage d'œuvres; — car il est impossible de retrouver un caractère de sérieuse unité dans ce trop vaste panorama.

pide de peindre les *ciels*, leur donnait quelque chose de plus harmonieux et de mieux fondu. C'est ainsi, disait-il, qu'avait procédé son ami Géricault, dans son admirable tableau du *Naufrage de la Méduse*.

La toile de la *Smalah* n'était pas encore sèche que, déjà, le triomphe de notre jeune armée venait fournir à Horace Vernet l'occasion et le prétexte d'une nouvelle œuvre patriotique et grandiose.

Le maréchal Bugeaud gagna la *bataille d'Isly* ou, pour parler plus correctement, de *l'Isly*. Vernet eût pu faire une variante au vers courtisanesque adressé à Louis XIV par Nicolas Boileau Despréaux :



Assisté de huit élèves, il fait le ciel de la *Prise de la Smalah*, avec des sabres en guise de pinceaux. (Page 369, col. 1.)

Ce qu'il faut du moins y reconnaître, c'est un sentiment pittoresque incontestable, une richesse d'imagination inépuisable, une verve endiablée, une aisance de touche et une facilité de pinceau véritablement incroyables.

M. Amédée Durande, qui semble avoir vécu dans la familiarité du grand artiste, et à qui les biographes de l'avenir emprunteront plus d'un trait, nous assure que le *ciel* de cette toile fut peint en une seule journée, par le maître, assisté de huit de ses élèves. On étalait le bleu avec des sabres. Les petits nuages, qui plus tard mouchetèrent de leurs flocons d'argent l'azur africain, furent ajoutés après coup, pour l'effet, afin d'interrompre la trop grande monotonie de cette immensité bleue. Horace Vernet prétendait du reste que cette façon ra-

Bugeaud, cesse de vaincre, ou je cesse de peindre.

Il ne le fit point; mais, au contraire, il s'embarqua de nouveau pour l'Afrique, à la fin du mois de mars 1845. Il voulait voir de ses yeux le paysage au milieu duquel s'était accompli le fait de guerre que ses pinceaux allaient immortaliser.

Une fois encore, il se vit l'objet de ces manifestations enthousiastes, singulièrement flatteuses, qui prouvaient assez de quelle immense popularité il jouissait dans notre armée.

Prises d'armes, arcs de triomphe, aubades, tambours battant aux champs, rien ne devait manquer à sa gloire.

L'ordre du jour du lieutenant-colonel de Montagnac mérite d'être conservé comme curiosité historique :

« M. Horace Vernet, notre grand peintre de batailles, arrive demain à Djemmân-el-Ghazaouer.

« L'armée ne peut rester froide en présence de l'homme de génie qui a fait revivre, sous son pinceau magique, les fastes de notre gloire militaire. M. Horace Vernet recevra donc les honneurs de la guerre. Toutes les troupes de la garnison prendront les armes et se formeront en bataille sur la place, en avant du pavillon; elles porteront les armes, et les tambours rappelleront. Les postes sortiront et porteront les armes.

« Une compagnie de gardes d'honneur lui sera fournie. MM. les officiers de tous les corps se tiendront prêts à faire à M. Horace Vernet une visite de corps.

« Des ordres seront donnés ultérieurement pour l'heure de la prise d'armes.

« Djemmân-el-Ghazaouer, le 4 avril 1845.

« Le lieutenant-colonel, commandant supérieur,

« DE MONTAGNAC. »

On n'eût pas fait davantage pour les fils du roi.

Horace Vernet sentait que, selon toute probabilité, le voyage qu'il faisait alors serait le dernier de ceux qu'il entreprendrait sur la côte africaine, aussi voulait-il le faire complet

« Je tâche, écrivait-il à sa femme, de pomper le plus possible et de ramasser les miettes, afin de n'éprouver aucun regret par la suite, et d'avoir dans mon sac tout le butin nécessaire pour achever, dans notre solitude de Versailles, le bout d'existence qui nous reste.

« Cette solitude augmentera tous les jours; car, à nos âges, les jeunes se séparent de nous et les vieux disparaissent dans un grand trou, où chacun va se faire oublier. Tâchons, cependant, chère amie, de vivre le plus longtemps possible, et songe qu'il te faut aller aux eaux, afin que, lorsque la terre nous manquera sous les pieds, nous fassions la culbute ensemble! »

Ceci n'est pas fort gai; mais c'est du moins très-conjugal: vivre et mourir ensemble!

Il ne se contenta point de visiter notre Afrique française; il effleura aussi le Maroc, puis les côtes d'Espagne, et il ne rentra en France que la tête pleine des grands spectacles qu'il avait vus et des grands projets qu'il avait formés. Pour nous servir de ces expressions familières qu'il employait avec bonheur: il avait maintenant de la peinture sur la planche pour de longues années.

Je ne sais quel poète mélancolique a exprimé sous une forme saisissante cette pensée si vraie d'ailleurs:

Quand on tient le bonheur entre ses bras, il faut bien se garder de les ouvrir; car, alors, il nous échappe.

Une douleur suprême attendait le retour du malheureux père. Sa fille unique, madame Delaroche, malgré tous les soins de la science, fut enlevée à l'affection de sa famille. Ce coup mortel fut ressenti cruellement par tout le monde, — par le père surtout. — Ces enfants qui s'en vont, n'emportent-ils point avec eux ce qu'il y a de meil-

leur en nous? Horace se réfugia dans le travail: le travail, n'est-il point, après tout, le plus grand des consolateurs! Il poussa très-activement l'exécution de sa *bataille de l'Isly*, l'exposa au salon de 1846, où elle obtint un de ses plus grands succès, fit avec son ami Soliman-Pacha une promenade en Belgique et en Hollande, et revint s'installer à Versailles, le cerveau tout bouillonnant de projets nouveaux.

Par l'essence même de son talent, voué à la reproduction des grands faits de guerre contemporains et consacré tout entier à la plus palpitante actualité, Horace Vernet était, de tous nos peintres, celui sur qui les événements politiques devaient exercer la plus directe influence. On sait comment le coup de main de février escamota la Monarchie qu'il remplaça par la République.

Deux jours avant cette grande surprise, Louis-Philippe lui avait donné l'ordre de partir pour Toulon, où il devait faire le portrait d'Abd-el-Kader, prisonnier de la France.

Le voyage du roi en Angleterre empêcha le voyage du peintre à Toulon.

Vernet prit alors le parti de retourner à Versailles, où il avait un logement depuis quelque temps. Les honneurs l'y attendaient; le suffrage universel l'éleva au rang de colonel de la garde nationale.

Aucun Français ne prenait au sérieux plus que lui cette institution si diversement jugée. Il n'était jamais plus heureux que lorsqu'il revêtait son grand uniforme tout constellé de décorations, et qu'il s'en allait en guerre... passer une revue. A cette époque de crise, où la paix publique était si souvent troublée par les factions, l'in-fatigable artiste peignait encore entre deux émeutes. Il achevait son tableau de la *bataille de Wola*, commandé par le Czar, et commencé l'année précédente.

Un peu plus tard, l'expédition de Rome fut décrétée, et bientôt notre drapeau flotta sur les murs de la Ville-Éternelle. Horace Vernet fut chargé de reproduire les épisodes de cette campagne, qui ne fut ni sans périls ni sans gloire.

Cette tâche nouvelle lui souriait.

« Le premier tableau dont je m'occuperai, écrit-il à Paul Delaroche, sera la *Prise du bastion n° S*. Rien n'est plus beau que le fond, où l'on verra le dôme de Saint-Pierre, dont l'illumination, s'éteignant en partie, semblera prophétiser la ruine vers laquelle il marche à grands pas, et, sur le devant, je mettrai tout ce qu'une mêlée de combattants acharnés, jointe au sang-froid des travailleurs du génie, peut donner d'épisodes intéressants. »

Tout s'use!

Il se mit à l'œuvre; mais, cette fois, sans retrouver sa verve, sa facilité, son entrain ordinaire. Le tableau, exposé au Salon en 1852, n'obtint pas ce succès populaire auquel le peintre était accoutumé. Il ne valait point, du reste, les œuvres qui l'avaient précédé.

Il ne se laissa point abattre par cette espèce de revers auquel la destinée ne l'avait point accoutumé.

« La peinture, écrit-il à son gendre, plus découragé

que lui, est une maîtresse qui passe de main en main, sans jamais vieillir; avec un peu de jugement, on doit s'en éloigner avant qu'elle ne vous joue de mauvais tours; du reste, c'est le secret de la vie tout entière. Il ne s'agit donc que d'en faire l'application en son temps. Pour mon compte, je viens de subir une rude épreuve contre laquelle je me roidissais depuis bien longtemps. Elle m'a confirmé dans la pensée que rien n'est plus fatal à un artiste que son éloignement de la multitude et du froissement du monde; l'isolement ne laisse prendre aucun repos à sa pensée dominante; son sommeil même ne lui procure plus le moindre délassement; une seule idée le domine sans cesse; il s'use et s'énerve à force d'y songer, et, au bout du compte, il finit par ne plus savoir

Ceci n'était peut-être pas encore tout à fait vrai; mais le déclin commençait, — c'est là une heure fatale dans la vie d'un artiste.

Cependant, par un effort d'énergie et de volonté, Horace Vernet secoua la torpeur envahissante de l'âge qui venait et retourna une troisième fois en Afrique, où il trouva le sujet d'un des derniers tableaux qu'il ait exposés : *une Messe en Kabylie*. Lui-même a donné en quelques lignes l'analyse la plus fidèle de son œuvre :

« Dimanche, nous avons eu un très-beau spectacle; après l'investiture des caïds, le R. P. de la Trappe a dit la messe en plein air sur un autel de tambours, surmonté d'une croix de bois rustique, le tout fabriqué à l'impro-



Il reçoit les honneurs militaires en Afrique. (Page 370, col. 1.)

où il en est, faute d'objets de comparaison d'une part, et de l'autre, parce qu'il ne rencontre plus sur sa route cet imprévu qui donne à chacun de nous la connaissance de sa force. »

Et plus loin, il ajoute avec ce bonheur d'expression vive et piquante qui lui est propre :

« L'air qui nourrit l'imagination n'est pas enfermé au fond d'une cave; c'est à ciel ouvert et parmi les hommes qu'on le respire!... Je sens que bientôt il faudra en finir, avant que, flétri par la vieillesse ou d'ennui et par anticipation, la triste solitude ne vienne fermer la boutique. J'ai promis encore quelques tableaux, je vais les faire. La montre marche toujours, mais les aiguilles ne marquent plus rien! autrement dit, ma vieille triture est encore là, mais le cadran n'indique plus ce que je voudrais faire comprendre! »

viste, par les soldats, et orné d'une multitude de fleurs, plus belles et plus variées les unes que les autres. A l'élévation, le vent rabattait la fumée de canon sur toute cette scène, ce qui lui donnait par instants l'air d'être portée sur des nuages. On ne peut se faire une idée de la poésie de cette réunion de choses hétérogènes, dans le plus beau pays de montagnes qu'on puisse imaginer, avec la mer pour horizon. »

La guerre d'Orient donna comme une surexcitation suprême au talent d'Horace Vernet. Il en fut de lui comme de ce vieux cheval de guerre au pâturage, qui hennit encore et retrouve sa première ardeur en entendant l'appel du clairon.

Il partit pour la Crimée à la fin du printemps de 1855; mais il trouva, comme beaucoup de gens, que l'on ne

prenait pas Sébastopol assez vite, et il revint en France au bout de deux mois. La vieillesse le rendait impatient.

L'Exposition universelle de 1855, lui ménageait un de ces triomphes qui couronnent dignement une vie d'artiste. Ses plus belles œuvres, réunies dans une galerie qu'elles occupaient seules, — comme celles de ses rivaux en gloire, Ingres et Delacroix, en occupaient deux autres, — permirent au public d'apprécier plus aisément cette carrière si bien remplie. Ce fut une joie qu'il goûta dans toute son ivresse, sans arrière-pensée jalouse, sans mesquines comparaisons.

Horace Vernet avait perdu sa première femme, la femme de sa jeunesse et de ses belles années; craignant l'ennui et la solitude de ses derniers jours moroses, il se remaria, et eut la fortune inespérée de trouver, dans une veuve jeune encore, une affection et un dévouement qui enchantèrent sa vieillesse et consolèrent sa mort.

Déjà sur son déclin, il retrouvait parfois comme un éclair de sa gaieté passée; mais on peut dire que l'âge l'avait assombri. Comme tous ceux que les succès ont gâtés, il s'habitua mal à vieillir. La comparaison du présent et du passé lui était singulièrement pénible; ses idées prenaient de jour en jour une teinte plus lugubre : il avait l'âme en deuil.

Il mourut le 19 janvier 1863, dans sa soixante-quatorzième année, après un retour marqué vers les idées chrétiennes, auxquelles sa longue existence était restée

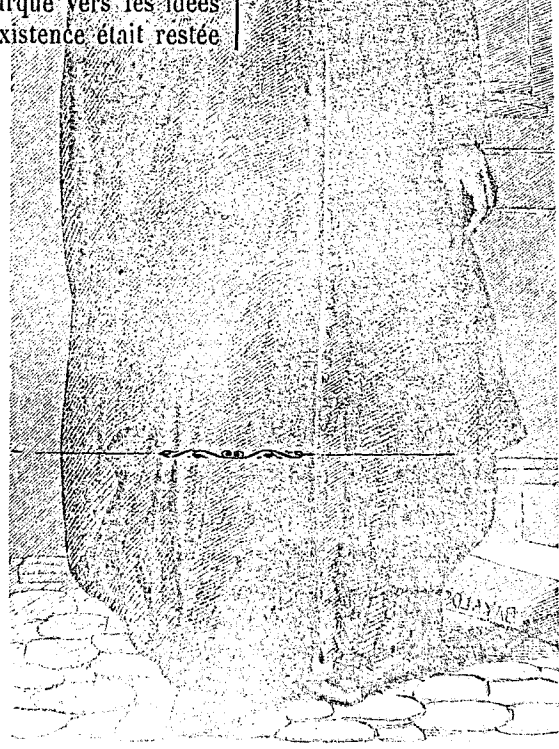
assez étrangère. Lui-même, faisant allusion à son incrédulité, il avait répété plus d'une fois : « Où les autres ont une bosse, j'ai un creux. »

Une conversion inespérée combla le creux et fit pousser la bosse : il mourut comme un croyant. Pendant ses derniers jours, il reçut de l'empereur, avec une lettre autographe, la croix de grand-officier de la Légion d'honneur, qu'il ne porta que sur son cercueil. Il avait, du reste, la plus complète collection de rubans qui ait jamais chamarré la poitrine d'un homme.

Son dernier acte fut un acte de modestie, qui avait peut-être quelque droit de surprendre de la part d'un artiste ayant aimé toute sa vie le bruit, l'éclat, les distinctions et les hochets. Il pria qu'on le conduisît à son dernier asile sans pompe et sans bruit, — sans aucun signe extérieur qui pût révéler sa gloire aux passants; sans aucun discours prononcé sur sa tombe, — comme s'il eût eu peur qu'on ne le réveillât du dernier sommeil.

Mais Paris a le culte de ses grands hommes qui ne sont plus, et il lui plaît d'honorer leurs cendres d'un dernier hommage. Un concours immense d'artistes, d'hommes du monde, de gens de lettres, de militaires lui formèrent un cortège immense, silencieux et recueilli.

LOUIS ÉNAULT.



Louis Énault, né le 25 août 1812 à Paris, est un grand peintre français. Il est connu pour ses portraits et ses scènes de genre. Il a été élève de Delacroix et a travaillé dans son atelier. Énault a été membre de l'Académie des Beaux-Arts et a obtenu plusieurs prix et distinctions. Sa mort est survenue le 19 janvier 1863.

L'ABBÉ DE L'ÉPÉE

1712 — 1789

PAR ADRIEN DESPREZ

Si jamais vous entrez dans l'église Saint-Roch, un des panthéons des gloires françaises, et que vous parcouriez du regard tous les monuments funèbres qui le remplissent, arrêtez-vous à la chapelle Sainte-Suzanne. Un simple monument surmonté d'un buste attirera infailliblement vos regards. L'homme dont il consacre le souvenir n'est ni un grand poète comme Corneille, ni un grand peintre comme Mignard, ni même un célèbre politique comme Louvois. C'est mieux encore; c'est un homme de bien à qui cinq cent mille individus doivent de ne plus être retranchés de la société, de ne plus vivre en parias comme ils l'avaient fait jusqu'à la fin du siècle dernier. Cet homme, c'est l'abbé de l'Épée, dont l'existence fut aussi féconde qu'elle fut simple et modeste, et dont on peut dire, comme du Divin Maître, qu'il avait choisi pour modèle : *Transiit benefaciendo*, il passa en faisant le bien.

Charles - Michel de l'Épée naquit à Versailles, le 24 novembre 1712. Son père, expert des bâtiments du roi, aussi recommandable par ses vertus que par son savoir, donna à ses fils cette éducation morale qui est le premier et le plus précieux des biens qu'un père doive à ses enfants. Cette tendresse aussi sage qu'éclairée hâta le développement des vertus dont le Ciel avait déposé le germe dans l'âme du jeune de l'Épée. Les qualités de son esprit n'étaient pas moindres que celles de son cœur, et ses progrès dans les sciences remplissaient de joie l'âme de ses parents, qui rêvaient pour lui un bel avenir. Déjà, à cette époque, la bourgeoisie préludait à son fu-



ture triomphe; la naissance n'était plus nécessaire pour une haute fortune, la plupart des ministres de Louis XIV étaient sortis de souche roturière, et les nobles s'étaient condamnés eux-mêmes au rôle d'inutiles courtisans dans les antichambres de Versailles. Mais ces beaux rêves d'avenir, que la famille de l'Épée faisait pour le jeune Michel, ne devaient pas se réaliser. Une voix secrète avait parlé à son cœur : à la vie tumultueuse des passions et des intérêts, il préférait l'ombre paisible de l'autel; à la satisfaction des appétits et des ambitions, le bonheur de faire le bien et de soulager ceux que la religion appelait ses frères. Le siècle dernier n'est pas l'âge d'or du clergé de France; et parmi ceux qui embrassaient l'état ecclésiastique, la majeure partie ne le faisaient que par nécessité ou par ambition; quelques-uns, et c'était le plus petit nombre, obéissaient à une irrésistible vocation, et dans le silence de la nuit, avaient entendu, comme Samuel, la voix du Seigneur les appeler. C'est parmi ces derniers qu'il faut ranger le jeune de l'Épée; et quand, plus tard, on le vit refuser un évêché que lui offrait le cardinal Fleury, il ne fut

plus permis de croire que l'ambition ait eu part à sa détermination. En vain ses parents voulurent s'opposer à sa résolution, garder près d'eux un fils dont les heureuses qualités leur promettaient tant de joie et de consolation : rien ne put prévaloir contre sa volonté bien arrêtée, et ils durent se résigner à voir sortir de la maison paternelle celui qui pouvait en être l'ornement et l'orgueil. A dix-sept ans, lorsque ses études furent terminées, il se présenta pour recevoir les

ordres mineurs et s'engager dans le sacerdoce. Mais, sur ce seuil, un écueil l'attendait, qui faillit éloigner pour jamais du clergé un de ceux qui devaient le plus l'honorer. On lui présenta le *Formulaire d'Alexandre VII*, et sur son refus de le signer, on lui déclara qu'il ne pouvait être admis à prendre les premiers ordres. Quelques détails sur ce formulaire, qui joua un si grand rôle au siècle dernier et introduisit dans l'Église de scandaleuses dissensions, ne seront pas déplacés et aideront le lecteur à mieux comprendre certaines parties de notre récit.

II

Au milieu du dix-septième siècle, un évêque d'Ypres, nommé Corneille Jansénius, avait publié sous le titre de *Augustinus* un livre qui avait fait beaucoup de bruit. La cour de Rome, croyant voir dans cet écrit des propositions hérétiques, le fit examiner et le condamna solennellement par une bulle. Rien de mieux jusque-là, et c'était complètement son droit; aussi tous les catholiques en France se soumièrent à cet arrêt du pontife. Toutefois les amis et défenseurs de Jansénius, les solitaires de Port-Royal entre autres, réclamèrent auprès du souverain pontife; ils déclarèrent que les propositions anathématisées par la cour de Rome étaient bien et réellement condamnables, mais qu'elles ne se trouvaient pas dans Jansénius, et que c'était par erreur qu'on croyait les y avoir vues. L'infailibilité a été, de tout temps, la prétention de la cour de Rome; cette fois, pas plus que les autres, elle ne consentit à laisser discuter si elle s'était trompée; elle se prétendit aussi infailible sur le fait que sur le droit, et ordonna à tous les ecclésiastiques de signer un formulaire par lequel ils déclaraient adhérer sans restriction à la condamnation de Jansénius. Louis XIV, poussé par les jésuites, qui avaient ourdi toute cette machination, menaçait de saisir les revenus de quiconque refuserait de signer. Les jansénistes se partagèrent sur la conduite à suivre : les plus rigides, comme Arnaud et les solitaires de Port-Royal, prétendirent qu'on ne pouvait sans parjure signer le formulaire. On sait de quelle manière ils furent traités : le couvent fut détruit, les membres dispersés, et les plus récalcitrants jetés à la Bastille. D'autres plus modérés consentirent à signer avec restriction, prétendant se borner à une soumission purement extérieure et se retrancher dans un silence respectueux. Rome ne fut pas satisfaite; il lui fallait cette obéissance passive et aveugle qui ne raisonne jamais. Une constitution de Clément XI vint condamner le silence respectueux et ordonna que personne ne pourrait entrer dans les ordres avant d'avoir signé le *Formulaire* sans restriction aucune. Tel était l'acte qu'on présenta à de l'Épée et qu'on voulut lui faire signer avant de lui permettre d'entrer dans les ordres.

Que ceux pour qui les convictions sont indifférentes, qui n'ont aucune foi politique ou religieuse, blâment la conduite du jeune l'Épée, s'étonnent de le voir prendre parti dans une discussion semblable et embrasser une cause qui était si fort opposée à l'intérêt de son avenir; pour nous, nous n'en saurions faire autant, et à nos yeux

sa conduite en cette occasion révèle la noblesse de son caractère. Ceux pour qui toutes les religions sont égales, toutes les convictions peu fécondes, peuvent abandonner au hasard le choix de ce qu'ils doivent croire et aimer. Quant à ceux qui y cherchent une ligne de conduite à laquelle ils conforment leur vie et font obéir toutes leurs actions, ceux-là veulent avec raison une foi intelligente et raisonnée.

Une autre cause d'ailleurs avait pu déterminer le choix de l'abbé de l'Épée, et celle-là ne fait pas moins que l'autre honneur à son caractère. La doctrine janséniste, qu'il avait adoptée, était sévère, voire même un peu exagérée; mais par l'austérité de ses préceptes elle ne pouvait que relever les âmes et s'adressait aux natures les plus nobles, les plus droites. Celle des jésuites, au contraire, qui s'était faite commode et facile pour avoir plus de partisans, flattait les mauvais instincts par son relâchement et sa facilité; les Révérends Pères avaient, selon l'expression de Boileau, rallongé les dogmes, mais raccourci la morale. Les âmes un peu nobles, un peu élevées, s'éloignaient avec horreur de ces intrigants, que tous les hommes remarquables de l'ancienne France, pourtant si bons catholiques, avaient combattus avec énergie, trouvant que s'ils faisaient du bien au catholicisme, ils avaient fait beaucoup de mal à la religion. C'est à ces âmes courageuses, qui de tout temps ont abondé dans notre pays, que nous devons d'avoir échappé à l'envahissante domination de la cour de Rome, et de n'être pas devenus, comme l'Espagne, la proie de l'ignorance et de l'inquisition.

III

Repoussé ainsi du sacerdoce pour le noble attachement à ses convictions, Charles-Michel revint au barreau, vers lequel ses parents avaient voulu le pousser. A mesure que le rôle de la bourgeoisie augmentait, la profession d'avocat devenait plus honorable et plus lucrative. Les grands avocats commençaient à compter, parmi leurs amis et leurs clients, les princes dont jusqu'alors ils s'étaient contentés d'être les chanceliers ou les hommes d'affaires. De l'Épée fit ses études de droit, qui étaient alors bien plus longues et plus rebutantes qu'elles ne le sont aujourd'hui; il subit ses examens, qui offraient une difficulté bien plus grande, et se fit recevoir avocat au parlement de Paris, où il prêta serment le même jour que le chancelier Nicolas-Charles-Augustin de Maupeou. Singulière fantaisie du hasard, de réunir sur le même banc l'homme qui devait être une des gloires de son siècle et l'honneur de l'humanité pour avoir consacré sa vie au service de ses semblables, et celui que l'histoire devait marquer d'un stigmate flétrissant pour avoir foulé aux pieds la dignité et les droits humains. Mais ces arides et sèches discussions, ces luttes tumultueuses, ces débats toujours pénibles, où les intérêts seuls sont en jeu et où la nature humaine se montre par son côté le plus triste et le plus repoussant, convenaient peu à une âme animée des plus nobles sentiments. Les études qu'il fit là, l'expérience qu'il y acquit ne lui furent certes pas inutiles, car il sentait que son goût le portait vers une autre

route, que ce n'était pas une illusion qui lui avait fait désirer de trouver la paix à l'ombre des autels; et tout en remplissant les devoirs de sa profession, il continuait ses études théologiques.

Il en était là, regrettant toujours la profession qui s'était fermée devant lui, mais inflexible dans ses principes et incapable de transiger avec eux, fût-ce même pour faire le plus grand bien, lorsqu'un incident heureux vint, au moment où il y pensait le moins, hâter la réalisation de ses vœux. La Providence lui fit faire la connaissance de Jacques-Bénigne Bossuet, évêque de Troyes et neveu du célèbre orateur. Ce prélat le prit en affection; il fut touché de voir dans un jeune homme tant de ferveur unie à une conviction si profonde, à une fermeté si inébranlable; il fut plus facile pour lui qu'on ne l'avait été à Paris. Il le fit venir dans son diocèse, lui conféra les ordres et lui donna un canonicat, sans exiger de lui la signature d'aucun formulaire, persuadé qu'un homme honnête et sincère était le ministre le plus agréable à Dieu, le pasteur le plus vigilant pour le troupeau des fidèles. Pourtant cet évêque n'était pas suspect de facilité pour les hérétiques, et une action semblable étonne de sa part; c'était lui qui à Rome avait, à l'instigation de son oncle, poursuivi la condamnation de Fénelon, avec une acrimonie bien éloignée de la charité chrétienne; peut-être ce souvenir était-il un remords pour sa conscience, comme il est une tache dans la vie du grand orateur, et essayait-il de se la faire pardonner par sa mansuétude et son indulgence. Quoi qu'il en soit, le jeune de l'Épée avait atteint le but de ses desirs; il était revêtu du signe indélébile des élus, marqué du sceau de l'Agneau divin, et plus à même, par les fonctions qu'il avait embrassées, de se dévouer au salut et au soulagement de tous. Profitant de l'habitude qu'il avait acquise de la parole durant ses luttes du barreau, il se livra entièrement à la prédication évangélique. L'orateur de la chaire est comme l'écrivain vraiment digne de ce nom; s'il parle, ce n'est que pour épancher les sentiments qui remplissent son âme, pour dire à tous ce qu'il croit la vérité, pour être utile et non pour briller; et il pourrait répondre comme saint Grégoire à ceux qui l'applaudissaient: « Je ne vous demande pas des applaudissements, mais des larmes. »

Malheureusement il ne nous reste aucun des sermons de l'abbé de l'Épée; mais quelle douceur, quelle onction ne devait-il pas y avoir dans les paroles de cet homme qui avait dépouillé presque tous les sentiments personnels pour ne garder que ceux de charité et de bienveillance, et qui voyait des frères dans des protestants, alors que chaque assemblée du clergé demandait d'aggraver les mesures répressives prises contre eux.

Ce bonheur, toutefois, ne fut pas de longue durée: il était écrit que l'abbé de l'Épée lutterait toute sa vie, soit contre les ennemis de ses convictions, soit contre les adversaires de ses doctrines. Bossuet avait résigné son évêché de Troyes, en 1742, et il était venu se retirer à Paris, où l'abbé de l'Épée l'avait suivi. L'année suivante ce prélat mourut, laissant le jeune prêtre non-seulement sans protection, mais encore gravement compromis par l'amitié de l'évêque Soanen, un des principaux adver-

saires de la bulle *Unigenitus*, qui, vers cette époque, causait de déplorables dissensions dans le diocèse de Paris.

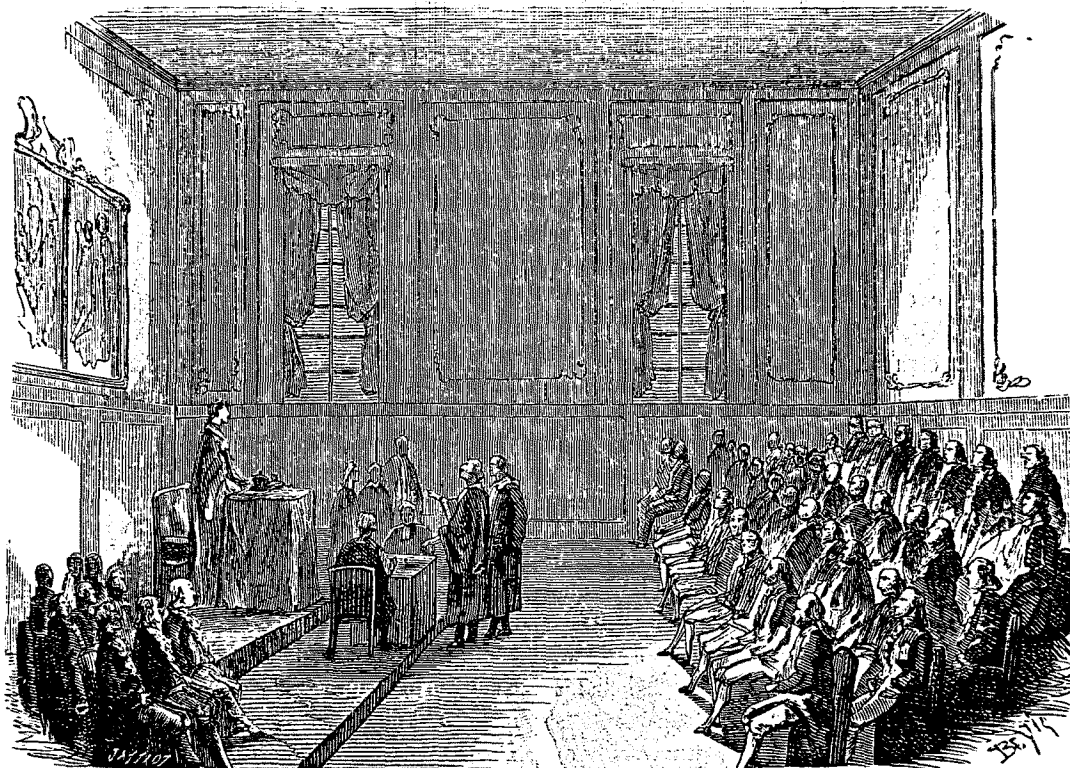
IV

La bulle *Unigenitus* était une suite de la querelle du jansénisme, suite féconde en violences, en troubles et en scandales. Le père Quesnel, de l'Oratoire, avait écrit des réflexions sur l'Ancien Testament, qui avaient été goûtées et applaudies par tous les esprits religieux. Le grand Bossuet avait composé une préface pour ce volume; le père Lachaise, confesseur de Louis XIV, le gardait toujours sur sa table et en faisait sa lecture habituelle. Mais quand le violent Letellier eut succédé, comme confesseur du roi, au commode père Lachaise, les choses changèrent de face. Les jésuites, qui avaient à faire oublier certains procédés peu orthodoxes employés par eux dans leurs missions lointaines, où ils joignaient la banque et le commerce à la prédication, ne crurent y arriver plus sûrement qu'en faisant du zèle et en se posant comme les défenseurs et les champions de l'orthodoxie. Ils déférèrent à la cour de Rome le livre du père Quesnel, lui dirent que Louis XIV en désirait la condamnation, et rédigèrent même la formule de l'anathème. Clément XI eut, comme beaucoup d'autres papes, la faiblesse de céder à leurs sollicitations. Il donna la bulle *Unigenitus*, où il déclarait que le livre du père Quesnel contenait cent et une propositions condamnables, pour obéir aux jésuites qui lui affirmaient que les phrases douteuses étaient au nombre de plus de cent. Le pontife ne tarda pas à se repentir de sa coupable condescendance; quand il en vit les funestes résultats, il avoua que les jésuites l'avaient trompé; qu'ils lui avaient représenté le roi comme tout-puissant sur l'esprit de ses sujets, et que, s'il avait su ce qu'il en était, jamais il n'eût consenti à un acte semblable. Mais il était trop tard pour reculer, et c'est surtout lorsqu'elle s'est trompée que la cour de Rome se réfugie dans son infailibilité. A peine la bulle *Unigenitus* fut-elle arrivée en France, que le père Letellier persuada à Louis XIV qu'il y allait de son honneur d'y soumettre les esprits de ses sujets; on ne se contenta plus, comme pour le *Formulaire*, de saisir les bénéfices des ecclésiastiques récalcitrants; on les exila et on les mit en prison; les prêtres ne furent pas seuls inquiétés; on demanda aussi aux simples laïques de faire acte de soumission, et la prison attendait quiconque s'y refusait. Après la mort de Louis XIV, le régent fit mettre en liberté tous ceux qui avaient été incarcérés pour cause de religion, et leur nombre était si grand que l'indignation publique faillit faire un mauvais parti aux jésuites, seuls auteurs de ces barbares machinations. Mais les persécutions étaient loin d'être finies; lorsque le rusé Dubois sollicita le chapeau de cardinal, la cour de Rome y mit pour condition l'acceptation de la bulle *Unigenitus* par la Sorbonne et le parlement: c'était un échange de complaisances. Ces deux corps cédèrent enfin, mais le parlement ne tarda pas à réclamer contre l'abus qu'on faisait de cette bulle.

A tous les malades réclamant les derniers sacrements

on présentait la bulle, et ceux qui refusaient de la signer étaient abandonnés sans prêtres et sans consolations spirituelles. C'était rappeler les temps les plus barbares du moyen âge, alors que les hérétiques et les excommuniés étaient privés à la fois des médecins du corps et de ceux de l'âme. Ce n'était pas seulement sur les malades que s'exerçait cette pression, elle s'adressait à tous; et un moment il n'y eut pas assez de prisons dans le royaume pour tous ceux qu'on voulut y mettre pour affaires religieuses. Qu'à des époques de foi vive et ardente le fanatisme se fasse jour, il ne peut être justifié, mais au moins peut-on l'excuser; c'est l'exagération, l'abus d'un sentiment bon en lui-même et que l'ignorance a fait dévier de sa route. Mais qui peut en supporter seulement l'ombre dans un siècle incrédule et aux mœurs relâchées

relâchées; mais c'était en même temps un esprit étroit, un de ces hommes contre qui l'Évangile lui-même se prononce quand il dit que *la lettre tue et que l'esprit vivifie*. Loin de chercher par un esprit facile et conciliant à faire cesser les scandales qui se produisaient chaque jour, il les multipliait au contraire par son zèle maladroit et intempestif. Jamais les défenses de porter les sacrements aux malades qui refusaient de signer la bulle n'avaient été si précises, si nettes; chaque jour injonction lui était faite par le parlement d'accorder des secours spirituels à des malades qui les réclamaient; mais l'injonction était vaine, et l'archevêque aimait mieux voir les malades mourir impénitents que sans avoir signé la bulle. Plus d'une fois le roi l'exila à quelques lieues de Paris, non pour le punir, mais pour le soustraire à



Il prête serment comme avocat au Parlement de Paris, avec de Maupeou. (Page 374, col. 2.)

comme l'étaient celles du dix-huitième siècle? On pardonne à saint Louis de dire qu'il faut fermer à coups d'épée la bouche d'un païen blasphémant le nom de Dieu; mais quelle sera l'excuse du cardinal Fleury, ce vieillard hypocrite et débauché, qui signait cinquante-quatre mille lettres de cachet contre les opposants à la bulle *Unigenitus*, tandis que, d'un autre côté, il donnait des maîtresses à Louis XV, pour contre-balancer l'influence de la reine? La boue et le sang vont bien ensemble!

Des livres de la collection de la Bibliothèque nationale

Manuscrits

V

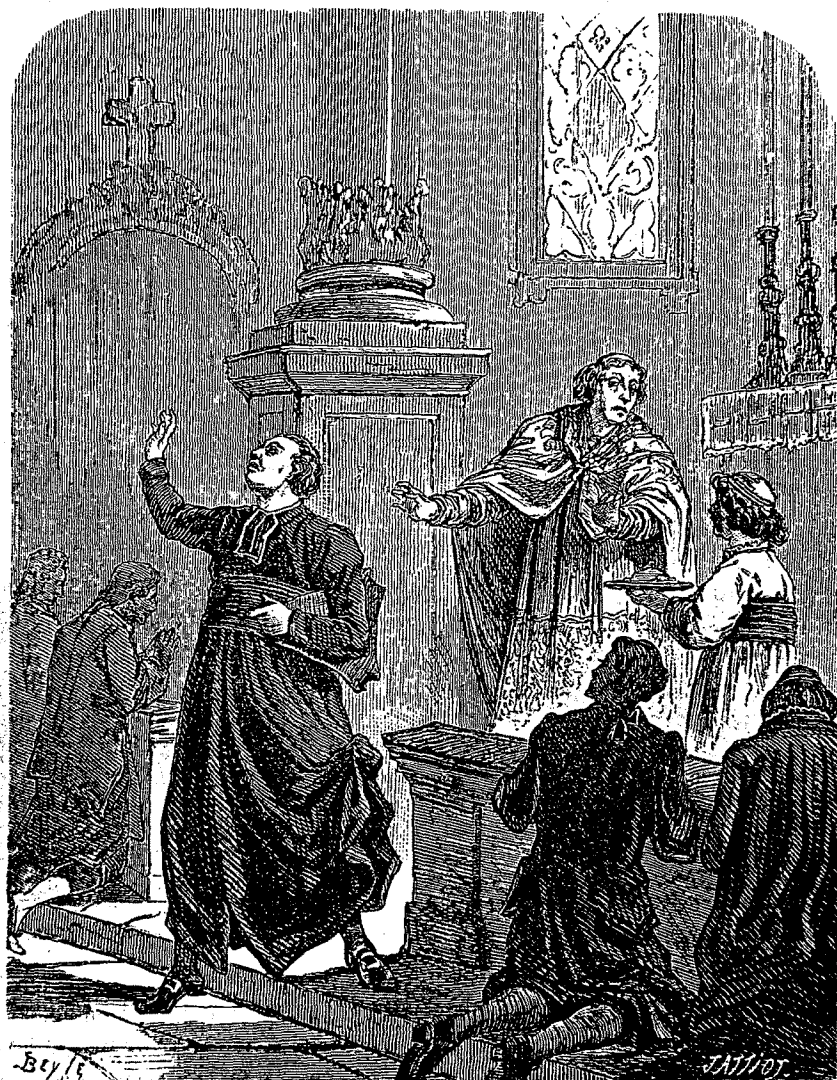
Christophe de Beaumont était alors à la tête du diocèse de Paris. C'était un homme pieux, charitable, sincèrement religieux, et qui donnait l'exemple de grandes vertus à une époque où les mœurs du clergé étaient assez

l'indignation et au mécontentement du peuple, justement révolté de cette inflexibilité qui favorisait les progrès de l'incrédulité et dépréciait la religion, en montrant trop qu'elle était devenue l'instrument d'un parti. On juge si l'abbé de l'Épée, ami et admirateur de Soanen, l'un des plus violents adversaires de la bulle *Unigenitus*, devait être bien vu d'un prélat aussi entier, aussi intolérant.

Son acte d'adhésion à la bulle *Unigenitus* ne parut pas satisfaisant. Sans doute il s'inclinait devant l'autorité du pontife, qui cette fois prononçait sur le droit et non sur le fait, et par conséquent pouvait imposer son jugement à toute l'Église catholique; mais il y mêlait quelques restrictions, et se permettait de faire remarquer qu'on ne pouvait regarder comme coupables des hommes en faveur de qui s'étaient opérés des miracles si éclatants, faisant par là allusion aux prétendus prodiges dont avait été témoin la tombe du diacre Paris. Il ne faut

pas s'étonner de voir l'abbé de l'Épée ajouter foi à de semblables choses; les grands esprits, qui dans tous les siècles ont cru aux miracles, ont eu les mêmes raisons que lui pour y ajouter foi; chez eux aussi l'esprit a été dupe du cœur, et notre confiance en la mystification de *la Salette* surprendra encore à plus juste titre nos descendants que nous ne sommes étonnés de ce qu'on rapporte du cimetière de Saint-Médard. L'adhésion de l'abbé de l'Épée n'ayant pas paru suffisante, on lui interdit et la prédication et la direction des consciences,

par le prêtre qui présidait à cette cérémonie, et écarté comme un coupable qui méritait d'être exclu de la communion des fidèles. Sans se montrer ému d'une injure aussi opposée à la charité chrétienne qu'aux plus simples convenances, l'abbé de l'Épée se contenta de dire avec une résignation toute chrétienne: « J'étais venu, pécheur contrit, m'humilier à vos pieds; votre refus ajoute à ma mortification: mon but est atteint devant Dieu. Je n'insiste pas, pour ne point tourmenter votre conscience. »



On lui refuse les cendres à Saint-Roch. (Page 377, col. 2.)

dont étaient pourtant en possession nombre de prêtres qui, à en croire les mémoires du temps, menaient une vie rien moins qu'édifiante. Mais tel a toujours été l'aveuglement des partis: ils préférèrent encore les hommes qui semblent les servir aux honnêtes gens qui les reprennent.

Et ce n'était pas seulement parmi les chefs, mais bien chez tous les membres du clergé que régnait cet esprit d'intolérance et de persécution, qui conduisait à de coupables excès. Un jour, l'abbé de l'Épée se présentant dans l'église de Saint-Roch, sa paroisse, pour y recevoir les cendres avec les fidèles, se vit repoussé publiquement

Qu'on se figure la position du jeune prêtre, ministre des autels sans en pouvoir exercer les fonctions, dépositaire de la parole de vérité sans avoir le droit de la répandre, tourmenté de la soif du salut des âmes sans être autorisé à les conduire dans la voie du Ciel, enfin dévoré de charité et d'amour pour ses frères, à qui il est présenté comme une pierre de scandale dont on doit éviter l'approche; et en même temps lié par des vœux éternels à un engagement qu'il ne peut rompre, enfermé dans un cercle de fer dont il ne lui était pas possible de sortir. Où dépenser les sommes d'activité et de force, sur qui verser les torrents d'amour et de charité qui rem-

plissent son âme, dans cette espèce d'isolement qui semble s'être fait autour de lui? Semblable au héros de la tragédie antique, il était, lui aussi, jeté par le naufrage dans une île déserte. Heureux naufrage, toutefois, et qui allait le conduire au port! A tous les hommes que la Providence destine à une grande tâche, elle prend la main, elle les conduit par des voies mystérieuses, et, un jour, elle les place en face d'un rocher inconnu en leur disant: C'est là! Quelques-uns, rebutés par les difficultés de l'ascension, font un détour et disparaissent; à d'autres, les forces ne permettent que d'arriver jusqu'au milieu et de laisser l'œuvre incomplète. Mais quelques-uns, et ceux-là sont rares, gravissent jusqu'au sommet, découvrent un horizon nouveau, inconnu jusqu'à ce jour, et pour prix de leur courage ont les applaudissements de l'humanité, dont ils viennent d'étendre le domaine, d'augmenter la puissance,

VI

Vers le commencement de l'année 1753, une affaire de peu d'importance amena l'abbé de l'Épée dans une maison de la rue des Fossés-Saint-Victor. C'était juste en face l'école des Frères de la doctrine chrétienne. Comme la maîtresse du logis était absente, on l'introduisit dans une pièce où se trouvaient deux jeunes filles, qui travaillaient, le regard attentivement fixé sur leur ouvrage, et à qui son arrivée n'avait pas même fait lever la tête. En attendant le retour de leur mère, l'abbé de l'Épée voulut leur adresser quelques paroles, mais grand fut son étonnement de ne recevoir aucune réponse; en vain il éleva la voix, en vain il s'approche d'elles et redouble ses questions; toujours même silence. Son étonnement ne cessa qu'à l'arrivée de la mère, qui lui apprit que ses deux filles jumelles étaient sourdes-muettes, et qu'elles venaient de perdre le P. Vanin de la doctrine chrétienne, qui avait entrepris leur éducation.

Le cœur de l'homme charitable, l'âme du prêtre sincère sont émus à la fois. Eh, quoi! ces douces et gracieuses créatures sont pour jamais séparées du monde, dont elles pourraient être le charme et l'ornement; ces âmes créées à l'image de Dieu ne sauront peut-être jamais le nom de celui qui a répandu sur elles tant de grâces et d'innocence! Cette infirmité, présente pour la première fois à ses yeux, se révèle à lui dans toute son horreur. La mère lui conte le malheur de ses enfants et n'a pas de peine à l'intéresser à leur sort. Il y a là une infortune à soulager, du bien à faire. Quel meilleur usage d'un temps que la fureur des discussions religieuses lui fait perdre inutilement? On n'a pas besoin de beaucoup le prier; il reprendra l'œuvre qu'un père de la doctrine chrétienne avait laissée inachevée; la matière lui est inconnue, il n'a aucune donnée sur la terrible infirmité qu'il entreprend de combattre; mais sa charité l'inspirera et Dieu viendra à son aide.

Il raconte son intention avec une simplicité pleine de charme:

« Le P. Vanin, très-respectable prêtre de la doctrine chrétienne, avait commencé par le moyen des estampes (ressource en elle-même très-faible et très-incertaine)

l'instruction de deux sœurs jumelles sourdes et muettes de naissance. Ce charitable ministre étant mort, ces deux pauvres filles se trouvèrent sans aucun secours, personne n'ayant voulu, pendant un temps assez long, entreprendre de continuer ou de recommencer cet ouvrage. Croyant donc que ces deux enfants vivraient et mourraient dans l'ignorance de leur religion, si je n'essayais pas quelque moyen de la leur apprendre, je fus touché de compassion pour elles, et je dis qu'on pouvait me les envoyer, que j'y ferais tout mon possible. » Car il ne faut pas l'oublier, l'abbé de l'Épée est avant tout un prêtre et un chrétien; le sentiment qui le guide, qui remplit sa vie, c'est le sentiment religieux, le sentiment le plus élevé et le plus fécond quand il tombe sur des âmes comme celles de Vincent de Paul ou de Las Cases, mais aussi arme terrible et redoutable entre les mains de l'ambition, de l'hypocrisie et du fanatisme.

VII

Pour mieux apprécier tout ce qu'a fait l'abbé de l'Épée, la révolution complète opérée par lui, il est nécessaire de connaître quelle avait été jusqu'à ce jour la condition des infortunés dont il allait changer le sort.

Les sourds-muets ne datent pas d'hier. De tout temps la nature humaine a été soumise à cette infirmité. L'antiquité, aux yeux de qui la beauté physique passait avant la beauté morale, la force et la santé avant toutes autres qualités, avait des entrailles peu maternelles pour ces êtres disgraciés, quand toutefois elle leur laissait l'existence. On sait que la plupart des législations de cette époque permettaient aux parents de tuer les enfants chétifs et mal conformés. Les sourds-muets étaient encore en assez grand nombre, puisque Aristote les exclut de toute participation aux connaissances humaines, et que Lucrèce les déclare incapables à toutes sciences. Les Romains n'avaient pas une plus grande tendresse pour ces déshérités du sort; ils les assimilaient aux mineurs et aux incapables et leur refusaient le droit de disposer de leurs biens par testament et d'affranchir leurs esclaves. Le christianisme, non pas des Apôtres mais de Constantin, recueillant la plupart des idées et des préjugés du monde romain, ne fut pas plus clément pour les sourds-muets et ne les délivra pas de cette espèce d'esclavage dans lequel ils gémissaient. Au lieu de leur tendre une main secourable, il les repoussa loin de lui, leur refusant le baptême, et disant par la bouche d'un de ses plus grands docteurs, saint Augustin, qu'ils étaient incapables d'acquiescer la foi, « car le sourd de naissance ne peut apprendre les lettres, dont la possession mène à la connaissance de la foi. »

Cette subtilité théologique pesa pendant plus de dix siècles sur ces malheureux, dont le moyen âge aggrava le sort en les transformant en possédés, parce que, dans l'Évangile, Jésus avait chassé un démon du corps d'un sourd-muet. Au seizième siècle, quelques essais isolés étaient bien venus démontrer la possibilité d'instruire ces infortunés; mais ils n'avaient pas triomphé d'un préjugé généralement répandu. Au commencement du dix-septième siècle, Dumoulin soutenait chez nous leur incapa-

cité absolue, et en 1679, on avait attaqué devant le parlement le testament d'un sourd-muet nommé Guibal, qu'on prétendait incapable de tester. On peut se figurer quelle était la position de ces victimes, qui n'étaient pas moins nombreuses qu'aujourd'hui, mais que l'on dissimulait avec le plus grand soin, s'en cachant comme d'une honte ou d'un crime.

L'état de sourd-muet, dit l'abbé de l'Épée, ne présentait donc aux yeux qu'une situation affreuse, et semblait être, dans l'ordre naturel un malheur sans remède. Nous savons même qu'il y a encore des pays barbares où l'on fait mourir, à l'âge de trois ans au plus tard, les enfants qui ne peuvent ni entendre ni parler, parce qu'on les regarde comme des monstres. Cette cruauté nous fait frémir, mais le préjugé qui en est la source était presque universel jusqu'à notre siècle. Des parents allaient jusqu'à se croire déshonorés pour avoir un enfant sourd-muet; on pensait avoir rempli toute justice à son égard en pourvoyant à sa nourriture et à son entretien; mais on le soustrayait pour toujours aux yeux du monde, en le confinant ou dans le secret d'un cloître, ou dans l'obscurité de quelque pension inconnue.

Les plus heureux d'entre eux étaient encore ceux à qui leur naissance permettait d'aller mendier sur les places publiques, avec une sonnette à la main, pour attirer l'attention des passants.

Ce serait une grande erreur que de prendre les sourds-muets pour des idiots voués à une enfance éternelle. L'infirmité qui a fermé leurs oreilles et par là enchaîné l'essor de leur langue, n'a pas porté atteinte aux autres facultés. L'intelligence y est chez eux aussi complète que chez tout autre homme; mais elle sommeille, emprisonnée par les sens qui la retiennent captive, mise en jeu seulement par les sensations qu'elle reçoit, mais ignorante de la pensée, de la réflexion, qui ne s'éveillent que par le contact des autres hommes. Si l'on a rapproché le sourd-muet de l'idiot et du crétin, c'est que les effets sont les mêmes, les causes seules différentes. L'idiot jouit de tous ses sens, mais son intelligence est emprisonnée, par des barrières qu'il n'a pas encore été donné à la science de renverser. Pour le sourd-muet, au contraire, cette œuvre a été accomplie; ainsi il a été rendu à la société; il a échappé à cette ignorance forcée à laquelle la nature semblait l'avoir condamné; il a été participant de cette civilisation qui ne s'acquiert que par le contact des intelligences. Il n'est pas sans intérêt de suivre la nature et la filiation des idées chez ces natures qui n'ont eu d'autres guides que leurs regards, qui assistent au spectacle de la vie comme des gens qui n'en comprennent pas la langue. En voyant le degré d'ignorance où ils restent quand ils sont abandonnés à leurs propres ressources, on comprendra mieux quelle reconnaissance est due à l'homme qui les a tirés de leur état d'infériorité. Voici le récit d'une jeune sourde-muette, qui, après avoir été instruite, a rendu compte ainsi de ses impressions: « Avant d'être instruite, c'est-à-dire avant de savoir lire, ma tante et ma gouvernante me di-

saient par signes, à six ans, que le Roi du Ciel était plus beau, plus grand que le roi que je voyais; que celui du ciel est éternel et qu'il ne meurt jamais; qu'il était seul maître et créateur du ciel, de la terre et du monde; et qu'il s'appelait Dieu. Quant à la question que vous me faites sur la vue du ciel et sur la parole, je pensais dans le principe, c'est-à-dire dans ma plus grande enfance, que le soleil était un être supérieur aux autres, et que la lune était une femme souveraine; c'était la logique de mes sens. Je n'avais d'autre idée de la parole que parce que je voyais que les autres s'entendaient entre eux, qu'ils n'avaient pas besoin de signes, et par là je conçus qu'ils jouissaient d'une faculté que je n'avais pas. Quand on me disait par signes de garder un secret, je le comprenais et je le gardais; et que le soleil était de feu, cela m'étonnait et je le croyais. Quand je voyais quelque chose, je réfléchissais et je jugeais. Je pensais que l'Être Suprême était grand et puissant, et qu'il faisait bien toutes sortes de choses, et j'admirais cela. Je disais que j'avais envie de le voir, on me répondait par signes qu'il faudrait mourir pour le voir. J'allai plusieurs fois à Versailles, je voyais le roi et la puissance qui l'environnait. On n'eut pas de peine à me faire concevoir que l'Être qui est au-dessus de nous est encore bien plus grand. Un signe me faisait entendre que l'un mourait et l'autre non; de là l'idée de la Divinité.

Voici un autre exemple qui n'est pas moins curieux:

« Un jeune homme de vingt-trois à vingt-quatre ans, fils d'un artisan, sourd-muet de naissance, commença tout d'un coup à parler, au grand étonnement de la ville. On sut de lui que, trois ou quatre mois auparavant, il avait entendu le son des cloches, et avait été extrêmement surpris de cette sensation nouvelle et inconnue. Ensuite il lui était sorti une espèce d'eau de l'oreille gauche, et il avait parfaitement entendu des deux oreilles. Il fut ces trois ou quatre mois à écouter sans rien dire, s'accoutumant à répéter tout bas les paroles qu'il entendait, et s'affermissant dans la prononciation et dans la signification donnée aux mots. Enfin il se crut en état de rompre le silence, et il déclara qu'il parlait, quoique ce ne fut encore qu'imparfaitement. Aussitôt des théologiens habiles l'interrogèrent sur son état passé; et leurs principales questions roulèrent sur Dieu, sur l'âme, sur la bonté ou la malice des actions; il ne parut pas avoir poussé ses pensées jusque-là. Quoiqu'il fût né de parents catholiques, qu'il fût instruit à faire le signe de la croix et à se mettre à genoux dans la contenance d'un homme qui prie, il n'avait jamais joint à tout cela aucune intention, ni compris celle que les autres y joignaient; il ne savait pas bien distinctement ce que c'était que la mort et n'y pensait jamais; il menait une vie purement animale, tout occupé des objets présents et du peu d'idées qu'il recevait par les yeux; il ne tirait pas même de ces idées toute la comparaison qu'il semble qu'il aurait pu en tirer. Ce n'est pas qu'il n'eût de l'esprit, mais l'esprit d'un homme privé du commerce des autres est si peu exercé et si peu cultivé qu'il ne pense qu'autant qu'il y est indispensablement forcé par les objets extérieurs; le plus grand fond des idées des hommes est dans leur commerce réciproque. »

Ce qui manque aux sourds-muets, ce n'est pas le langage pour se faire entendre entre eux, ni pour faire comprendre leurs besoins : c'est le langage qui les mette en relation avec les autres hommes, et les fasse participants de ces trésors de connaissances et d'idées auxquels chaque siècle a apporté sa part et qui sont les plus grandes conquêtes de l'humanité. La nature a donné au sourd-muet son langage : la pantomime, langage expressif qui vient au secours des langues parlées, qui a été probablement la première langue de l'homme, avant qu'il ait appris à formuler ses sons, et qui se retrouve partout et toujours le même. De tout temps d'ailleurs le langage mimique a été cultivé concurremment avec le langage phonétique, et ce n'est qu'à mesure que ce dernier est devenu plus métaphysique que le langage des signes a

Aussi les sourds-muets s'entendent-ils parfaitement entre eux, et lorsqu'elle n'a pas été altérée par des conventions, la langue mimique, qui leur est donnée par la nature, se ressemble-t-elle sur tous les points du globe. Ce qui leur manque, c'est un langage pour se mettre en communication avec les autres hommes et recevoir d'eux la connaissance des sciences morales, historiques, philosophiques et religieuses, sciences pour la formation desquelles le langage mimique eût été insuffisant, et qui exigeait absolument la parole. C'est ce moyen que l'abbé de l'Épée a trouvé, et quoique sa méthode fût encore incomplète, qu'on y ait beaucoup ajouté depuis, il n'en est pas moins le seul et véritable inventeur. Rien de si simple que le principe sur lequel elle repose, mais encore fallait-il le trouver ; et il faut



Sa vocation se décide en voyant les deux jeunes filles sourdes-muettes de la rue des Fossés-St-Victor. (Page 378, col. 1.)

perdu de son importance. On sait à quel degré de perfection l'antiquité l'avait porté. Certains mimes rendaient seulement par gestes les tragédies de Sophocle et d'Eschyle ; la lutte de Roscius et de Cicéron est restée célèbre, et le comédien traduisait dans ses gestes toutes les périodes les plus variées de l'orateur. Un jour, des ambassadeurs germains, assistant à une représentation théâtrale, à Rome, demandèrent à l'empereur de leur donner deux de ces acteurs pour leur servir d'interprètes auprès des peuples barbares leurs voisins. On sait aussi que des spéculateurs, il y a quelques années, ayant amené à Paris des Peaux-Rouges, un sourd-muet causa avec eux et se fit comprendre parfaitement. Enfin Jacques Arago raconte qu'il dut la vie à la pantomime dont il connaissait les règles, et qui lui servit à s'expliquer avec des sauvages dont il ignorait la langue et qui se préparaient à le manger.

croire que la chose n'était pas si facile, puisque de longs siècles s'écoulèrent avant qu'on s'en fût avisé.

IX.
Ce n'est pas qu'avant l'abbé de l'Épée de nombreuses tentatives n'aient été faites pour rendre les sourds-muets à la société.

Le premier, Pierre Ponce, moine de Saint-Benoît, en Espagne, avait trouvé le moyen d'instruire les sourds-muets. Il leur apprenait à écrire, en leur montrant du doigt les objets qui étaient exprimés par des caractères écrits ; ensuite il les exerçait à répéter par l'organe vocal les mots qui répondaient à ces caractères. Mais c'était une instruction tout individuelle ; il la donnait à deux frères et une sœur du connétable, et ne se souciait pas de tous les autres sourds-muets qui remplissaient l'Espagne.

Bien avant lui, à la fin du septième siècle, Jean de Beverley, archevêque d'York, s'était chargé d'enseigner la prononciation à un jeune sourd-muet. Saint François de Sales, devant l'abbé de l'Épée, avait recueilli parmi ses domestiques un jeune homme atteint d'une semblable infirmité. Il l'avait instruit lui-même par signes des mystères de la foi, lui avait appris à se confesser et l'avait admis à la communion. Le sourd-muet ne survécut guère à son bienfaiteur, et mourut de douleur de l'avoir perdu. Le bénédictin Juan Pablo Bonnet, du même pays que Pierre Ponée, avait élevé le frère sourd-muet du connétable de Castille, dont il était le secrétaire. Enfin, du temps même de l'abbé de l'Épée, le juif portugais

découvert l'intérieur de la bouche et laissèrent apercevoir le jeu de la glotte, du larynx, de la langue, des dents et des lèvres, dans l'articulation des lettres et des syllabes simples et composées. C'est avec ces tableaux, exécutés en relief, et un miroir, que ses élèves s'exerçaient eux-mêmes à articuler des sons, en plaçant leurs organes dans la position qu'ils avaient sous les yeux. Ces instituteurs obtinrent ainsi des résultats étonnants pour le vulgaire; mais la plupart de leurs élèves étaient des machines parlantes, pour qui les mots qu'ils répétaient sans les entendre n'offraient aucun sens.

Toutes ces tentatives ne pouvaient réussir qu'au point de vue individuel. Bonnes pour quelques privilégiés,



Un inconnu lui sert la messe, à Saint-Roch. (Page 386, col. 1.)

Rodrigues l'écrite avait étonné la cour et l'académie par les résultats merveilleux de sa méthode, et avait obtenu une pension de Louis XV.

Tous ces instituteurs s'appuyaient sur un principe généralement répandu, et encore partagé par beaucoup de gens aujourd'hui, celui que les idées ne peuvent se communiquer que par la parole, et que les sons doivent être l'instrument nécessaire des communications humaines; aussi durent-ils s'attacher à faire articuler au sourd-muet quelques sons semblables à ceux qui composent nos langues, et à lui faire distinguer, d'après le mouvement de nos lèvres, les sons que nous prononçons nous-mêmes.

Le plus célèbre d'entr'eux, Van Helmont, pensait que pour faire parler les muets, il fallait leur figurer la parole, et son ouvrage renferme trente-six gravures, chacune représentant une tête dont les joues découpées mettent à

ces méthodes étaient inapplicables à la foule. Cet enseignement était essentiellement individuel; le dévouement, la spéculation ou l'amour maternel pouvaient seuls le donner à quelques êtres exceptionnels; mais qu'y avait-il pour l'ensemble? Quel système fixe et méthodique existait? Aucun. Là fut la gloire, là fut le mérite de l'abbé de l'Épée. Si depuis lui nombre d'institutions se sont élevées; si, d'après des règles fixes et certaines, le sourd-muet le moins bien doué peut recevoir au moins un certain degré d'éducation et sortir de l'ignorance ou l'isolement plonge forcément l'infortuné, c'est à lui qu'on le doit, et son œuvre a été essentiellement démocratique.

Lois de nous l'idée de faire à nos lecteurs un cours complet d'enseignement; nous voulons seulement leur donner

une idée de la méthode ingénieuse inventée par l'abbé de l'Épée, méthode qui depuis lui a constamment servi de base pour l'enseignement des sourds-muets. Dans la vie d'un général on raconte ses batailles, on explique ses plans de campagne, on énumère ses victoires. L'abbé de l'Épée est un conquérant pacifique, et nous voulons dire quelles armes lui servirent pour remporter de si beaux triomphes.

Un principe dont il avait entendu l'explication dans ses études de philosophie, vint soudainement se rappeler à sa mémoire et lui fournir l'idée fondamentale sur laquelle devait reposer son système d'éducation. Ce principe est que les mots de nos langues ne sont associés aux idées qu'ils représentent que par un lien arbitraire et conventionnel; or, ce lien peut aussi bien s'établir entre les idées et les mots écrits qu'entre les idées et la parole, et l'on peut faire entrer l'instruction aussi bien par les yeux que par les oreilles. Comme le sourd-muet possède déjà dans les signes ou gestes un langage qui lui est propre, pour lui enseigner nos langues artificielles, il n'était plus question que d'opérer une véritable traduction, comme lorsqu'on veut enseigner une langue étrangère à celui qui ne connaît encore que celle de son pays. Son système tout entier se résume à une traduction du langage mimique en une langue artificielle.

Tel fut son point de départ : les sourds-muets ont un langage à eux, se dit-il; c'est de ce langage qu'il faut se servir pour traduire le nôtre, ainsi que les idées et les connaissances qu'il renferme. Mais comment y parvenir? Là se présentait la difficulté. « Ne m'étant occupé jusqu'alors que de matières théologiques ou morales, dit-il lui-même, j'entrais dans une carrière qui m'était absolument inconnue. La route des estampes n'était point de mon goût. L'alphabet manuel français, que je savais dès ma plus tendre enfance, ne pouvait m'être utile que pour apprendre à lire à mes disciples; il s'agissait de les conduire à l'intelligence des mots. Les signes les plus simples, qui ne consistent qu'à montrer avec la main les choses dont on écrit les noms, suffisaient pour commencer l'ouvrage; mais ils ne mènent pas loin, parce que les objets ne sont pas toujours sous nos yeux, et qu'il y en a beaucoup qui ne peuvent être aperçus par nos sens. Tout sourd-muet qu'on nous amène à déjà un langage qui lui est familier, et ce langage est d'autant plus expressif que c'est celui de la nature même, et qui est commun à tous les hommes. Il a contracté une grande habitude de s'en servir pour se faire entendre des personnes avec qui il demeure, et il entend lui-même tous ceux qui en font usage. Il manifeste ses besoins, ses désirs, ses inclinations, ses doutes, ses inquiétudes, ses craintes, ses douleurs, et il ne se trompe pas lorsque les autres expriment de pareils sentiments. Ce sont les différentes impressions qu'il a éprouvées au-dedans de lui-même, qui lui ont fourni ce langage sans le secours de l'art. »

Conséquent avec ses principes, il commença l'éducation de ses sourds-muets à peu près comme on commence celle d'un enfant ordinaire. Il leur montra les objets, écrivant à côté le nom qu'on leur donne dans nos langues parlées. Il nous raconte lui-même de quelle façon il s'y

prenait pour instruire un sourd-muet nouvellement arrivé dans sa classe :

« Quatre ou cinq sourds-muets se saisissent du nouveau condisciple et lui présentent des cartes sur chacune desquelles est écrit le nom d'une partie de notre corps. C'est une grande récréation pour eux; c'en est une aussi pour lui. On rit beaucoup de part et d'autre. En lui faisant mettre le bout de son doigt sur une des cartes, on lui montre en même temps son front et celui des autres, ou sa bouche et celle des autres, selon ce qui est écrit sur la carte. On ne lui en présente successivement de cette manière que sept ou huit, après quoi on les brouille, et on les lui représente pour les lui faire deviner. Il se trompe à quelques-unes ou même à toutes; mais on ne va pas plus loin jusqu'à ce qu'il ne se méprenne plus. Nous en voyons qui dès le premier jour en retiennent imperturbablement une vingtaine. »

XI

Un tel commencement est simple et élémentaire; la difficulté devenait plus grande lorsqu'il fallait associer les idées, expliquer des choses plus abstraites. Voici par exemple comment il s'y prenait, quand il voulait leur faire comprendre en quoi consistait leur surdité :

« Je demande qu'on m'apporte une grande terrine et je la fais remplir d'eau. Lorsque l'eau est bien reposée, j'y laisse tomber perpendiculairement une boule d'ivoire, ou quelque autre chose de semblable que je tenais entre mes doigts. Alors je fais observer le mouvement d'ondulation qui se produit dans l'eau, et qui serait beaucoup plus sensible dans un bassin ou dans une rivière; mais les sourds-muets qui l'ont souvent aperçu dans l'un ou dans l'autre, se le rappellent très-aisément. Ensuite j'écris sur la table ce qui suit : *Je jette la boule dans l'eau, l'eau s'écarte et va frapper les bords de la terrine.* Il n'est aucun de ces mots qui ne soit entendu des sourds-muets. Après cela, je prends un écran ou quelque autre chose de semblable, et, en l'agitant avec la main, je m'en sers pour faire voltiger les rideaux, les manchettes, des feuilles de papier, etc.; je souffle aussi sur la main, et j'appelle tout cela *air*. Alors j'écris de nouveau sur la table : *La chambre est pleine d'air comme la terrine est pleine d'eau; je frappe sur la table, et l'air s'écarte et va frapper les murailles de la chambre, comme l'eau s'écarte et va frapper les bords de la terrine.* Je prends ensuite ma montre à réveil, et plaçant l'aiguille à l'endroit où elle doit être pour opérer la détente, je fais sentir à chacun des sourds-muets le petit marteau qui frappe son doigt avec beaucoup de vitesse. Je leur dis ensuite que nous avons tous un petit marteau dans l'oreille, et que l'air en s'écartant pour aller frapper les murailles de la chambre rencontre notre oreille, qu'il y entre et qu'il y fait remuer ce petit marteau comme je fais remuer avec le souffle de ma bouche le petit coin de mon mouchoir. Ensuite je fais placer contre la muraille une personne qui entend et qui me tourne le dos, et je la prie qu'aussitôt qu'elle m'entendra frapper sur la table, elle se retourne et vienne vers moi. Je frappe donc, et elle exécute ce dont nous sommes

convenus. Alors je montre que l'air a rencontré son oreille, qu'en y entrant il a fait remuer son petit marteau, et que ça a été ce mouvement qu'elle a senti qui l'a fait se retourner et revenir vers moi. Nous faisons comprendre aux sourds et muets que s'ils n'entendent pas, c'est parce qu'ils n'ont pas ce marteau dans l'oreille, ou qu'il est trop enveloppé pour que le mouvement de l'air puisse y faire impression, ou enfin parce que, s'il se remue et qu'il frappe, la partie sur laquelle il agit est comme paralytique. Je dois dire en passant que toutes les fois que j'ai fait cette expérience, elle a produit dans les sourds-muets deux effets bien différents : les uns témoignant une grande joie de savoir ce que c'était qu'entendre, et les autres se livrant à une tristesse profonde de ce qu'ils n'avaient point ce marteau dans l'oreille, ou de ce qu'il y était enveloppé. Les deux premiers qui ont assisté à cette leçon, en ayant rendu compte chez eux, ne pouvaient contenir leur mauvaise humeur lorsqu'ils apprirent que le chat de la maison et le serin avaient chacun leur petit marteau ; et, comme c'était un vendredi, ils demandèrent si la carpe en avait aussi un. »

Les idées qui sont indépendantes des sens, dit-il, se peignent aussi par nos signes et demeurent ensuite sous les yeux par le moyen de l'écriture. Pour cela, voici de quelle manière il s'y prend : « Je regarde avec attention les différentes cases de ma bibliothèque, les figures et les globes qui sont placés au-dessus de la tablette supérieure, et j'y fixe pareillement l'attention de mes sourds-muets. Ensuite, fermant les yeux et ne voyant plus extérieurement aucun de ces objets, j'en retrace cependant la hauteur et la largeur, les différentes figures et leurs positions comme si je les voyais encore. Je fais observer plusieurs fois de suite que ce ne sont plus les yeux de mon corps qui les aperçoivent, mais que je les vois d'une autre manière, comme s'il y avait deux ouvertures au milieu de mon front par lesquelles ces objets vissent encore se peindre dans ma tête, mes yeux étant fermés. Voilà ce que j'appelle *voir par les yeux de l'esprit*. » Comme ses élèves avaient été à Versailles, il leur fait refaire sur le château et le parc l'opération dont il vient de leur donner l'exemple pour sa bibliothèque. Il leur fait reconnaître ainsi les représentations d'un objet dans l'esprit, et leur fait reconnaître que cette espèce de promenade intellectuelle qu'ils viennent d'exécuter, constitue l'opération qui consiste à penser. « Vous dites en vous-mêmes que Versailles est beau ; voilà ce que nous appelons un *jugement*. Il renferme deux idées : vous avez l'idée du parc et l'idée de beauté ; vous les unissez ensemble par un *oui* intérieur ; c'est ce que nous appelons un *jugement affirmatif*. Au contraire, vous dites en vous-mêmes que le boulevard de la Porte-Saint-Martin n'est pas beau ; voilà encore deux idées : l'idée de boulevard et l'idée de beauté ; mais vous les séparez par un *non* intérieur ; c'est ce que nous appelons un *jugement négatif*. Je vous demande si vous voulez retourner à Versailles, où il m'a paru que vous vous plaisiez beaucoup, et y demeurer toujours ; vous me répondez que vous le voulez bien, pourvu que j'y aille aussi moi-même et que j'y reste. Je vous demande pourquoi vous y mettez cette condition, et vous me répondez que c'est parce

qu'il n'y a personne à Versailles qui instruisse les sourds-muets. Voilà ce que nous appelons un raisonnement. » Et plus loin : « On est étonné de voir qu'un sourd-muet écrive sous ma dictée par signes : *Monsieur est un théologien*, avec la même facilité qu'il écrirait : *Monsieur est un menuisier*, parce que j'aurai fait le signe d'un homme qui rabote une planche. Cela est tout simple. Un premier signe montre dans ma bibliothèque l'Écriture Sainte et les Pères de l'Église ; le second signe indique un homme qui les lit avec attention ; le troisième, un homme qui réfléchit sur ce qu'il a lu ; et le quatrième, un homme qui écrit ses réflexions. N'est-ce pas là un théologien ? et le sourd-muet qui écrit ce mot, ne l'entend-il pas mieux que la plupart de ceux qui le prononcent ? C'est toujours ce même système qui, dans la langue mimique, décompose le mot dans toutes ses parties et le rend visible par les signes qui y correspondent. Ainsi, dans ce langage, pour exprimer la nécessité, on frappe plusieurs fois et fortement avec le bout de son index droit sur une table ; c'est ce que fait toute personne qui dit qu'une chose lui est due. Pour exprimer la possibilité, on regarde à sa droite, un *oui* ; à sa gauche, un *non*. Lequel des deux arrivera ? on n'en sait rien, on ne l'apprendra que par l'événement. »

XII

A cette méthode logique qu'il inventa, l'abbé de l'Épée joignait également l'usage de celles qu'on suivait avant lui, entre autres celle qui consistait à apprendre à parler aux élèves ; car, à très-peu d'exceptions près, le mutisme n'existe que comme conséquence de la surdité, et si le sourd-muet ne parle pas, c'est qu'il ne peut répéter des sons qu'il n'a jamais entendus et dont il n'a même pas l'idée. Mais il a la libre disposition de son organe vocal ; la plupart des sourds-muets parlent très-bien, soutiennent une conversation avec une aisance parfaite, devinant ce que dit leur interlocuteur, au seul mouvement de ses lèvres. Souvent on ne reconnaît qu'un individu est sourd-muet qu'aux accents un peu rauques de sa voix, dont il est incapable de modérer les éclats, par la raison bien simple qu'il ne s'entend pas. Cette éducation, en partie factice, est la plus pénible et la plus difficile. L'abbé de l'Épée raconte de quelle façon il s'y prenait pour cela, et on verra par ces quelques signes quels trésors de patience et de charité il lui fallut pour continuer son œuvre et la mener à bonne fin.

« Lorsqu'un sourd-muet arrive chez moi pour la première fois, je lui fais laver les mains jusqu'à ce qu'elles soient vraiment propres ; alors je trace un A sur la table, et ensuite prenant sa main, je fais entrer dans ma bouche son quatrième doigt jusqu'à la seconde articulation. Après cela, je prononce plusieurs fois fortement un a, et je lui fais observer que ma langue reste tranquille et qu'elle ne s'élève point pour toucher à son doigt. Ensuite j'écris sur ma table et je lui montre un E ; je le prononce de même fortement et tranquillement, son doigt étant toujours dans ma bouche. Je lui fais observer que ma langue s'élève et pousse son doigt vers mon palais. Alors je mets moi-même mon doigt dans sa bouche, et je lui fais enten-

dre qu'il doit faire avec sa langue comme j'ai fait avec la mienne. » Et ainsi de suite pour toutes les voyelles, toutes les consonnes et toutes les diphthongues. Et quand les curieux venaient assister aux exercices donnés par l'abbé de l'Épée, qu'ils voyaient ces résultats merveilleux, ces bouches fermées pendant si longtemps prononcer des discours d'une voix claire et intelligible, ils ne se doutaient pas de quels efforts et de quelle patience le vénérable instituteur avait eu besoin pour opérer de semblables miracles.

A toutes les époques les inventeurs ont été soumis à de dures épreuves; il leur a fallu plus d'énergie, de

qu'ils accordaient à l'ouïe. Mais il imita ce philosophe ancien qui, prié de définir le mouvement, se mit à marcher. Pour réponse à leurs objections, il les convia à ses séances publiques et les étonna par les résultats qu'il avait obtenus. Après les philosophes vinrent les théologiens, qui, armés de textes sacrés jusqu'aux dents, lui reprochèrent d'aller contre l'opinion des Apôtres et des Pères de l'Église. Saint Paul avait dit en effet : *Fides ex auditu*, la foi vient de l'entendement; et saint Augustin après lui avait déclaré les sourds-muets incapables d'acquiescer la foi, par leur impuissance d'arriver à la lecture qui seule en donne la connaissance.



Marie-Antoinette et son frère visitant l'école de l'abbé de l'Épée. (Page 386, col. 1.)

patience, de force d'âme pour faire adopter leur idée, qu'ils n'avaient eu besoin d'en déployer pour la trouver. L'abbé de l'Épée l'éprouva comme un autre, et son œuvre toute de charité, exempte d'ambition et d'intérêt personnel, ne fut pas à l'abri des luttes, des contradictions, des jalousies que les hommes de génie trouvent semées sur leur route. Dès que sa tentative fut connue, que sa méthode fut publiée, il vit d'abord les philosophes s'élever contre lui, prétendre qu'il entreprenait une chose impossible, et que la parole était seule capable de transmettre au sourd-muet nos idées morales et philosophiques. Non-seulement il fit remarquer leur absurdité à des gens dont le principal axiome était celui-ci : « Il n'y a rien dans notre intelligence qui n'ait été auparavant dans nos sens, » et qui se contredisaient en refusant à la vue ce

L'abbé de l'Épée leur répondit par le commentaire d'autres théologiens qui expliquaient autrement le texte de saint Paul, et plus encore par des arguments tirés du bon sens, source trop souvent négligée par les commentateurs de toute sorte. Cet exemple, comme tant d'autres qu'on pourrait citer, ne corrigera pas ceux qui, faisant bon marché de leur raison, veulent recourir à chaque instant aux livres des Pères ou à l'Évangile. Il n'est pas un seul préjugé qui n'ait trouvé un texte pour l'appuyer, une seule erreur qui ne se soit étayée sur les livres saints pour résister au progrès, et, depuis la condamnation de Galilée, les leçons ont été aussi nombreuses qu'éclatantes. Ce qui étonne, ce n'est pas qu'il y ait encore tant de gens qui ont la naïveté de se servir de pareils raisonnements, mais bien qu'ils trouvent des âmes assez crédules pour

Y ajouter foi. Enfin, l'abbé de l'Épée avait pour adversaires deux rivaux : Péreire en France, et Heinick en Allemagne; mais leur antagonisme ne servit qu'à mettre en lumière sa noblesse et son désintéressement. Tandis qu'ils faisaient un secret de leur méthode, qu'ils exigeaient de leurs élèves le serment solennel de ne jamais la révéler, offrant aux divers gouvernements de la leur vendre, l'abbé de l'Épée, au contraire, n'avait d'autre but que de répandre la sienne, de la populariser davantage, et il apprenait quatre langues diverses, afin de pouvoir former des instituteurs dans ces idiomes.

C'était pour intéresser à ses élèves et à la méthode qu'il enseignait, qu'il conviait à des séances publiques auxquelles se portaient en foule les philosophes, les savants, les princes mêmes. Devant eux l'abbé de l'Épée faisait faire des exercices de tout genre à ses élèves; il leur faisait résoudre des problèmes historiques, scientifiques et religieux; leur faisait donner des réponses à toutes les questions qu'on leur posait; les engageait même à se servir de la parole qu'il leur avait donnée avec une peine si grande. Et l'on voyait des sourds-muets prononcer des discours d'une voix claire et intelligible, ou même engager des conversations avec les assistants, dont ils devinaient les paroles rien qu'au mouvement de leurs lèvres.

Je ne sais s'il en est beaucoup, même parmi ceux qu

XIII

« Ce qui me pénètre de la plus vive douleur, disait-il



Il fait connaissance du jeune Solar, à l'Hôtel-Dieu, en 1773. (Page 386, col. 2.)

« Dans les clans de sa charité, c'est de ne rendre à la religion et à ma patrie qu'une trentaine de personnes, quoique je n'ignore pas qu'il peut y avoir dans le royaume environ trois mille de ces espèces d'automates; ils ne sont tels que parce qu'on ne cultive pas en eux le trésor précieux qu'ils possèdent d'une âme créée à l'image de Dieu, mais renfermée dans une obscure prison dont on n'ouvre ni la porte ni les fenêtres, pour lui laisser prendre l'essor et se dégager de la matière qui l'appesantit. Poissent les différentes nations ouvrir les yeux sur l'avantage qu'elles retireraient de l'établissement d'une école pour l'instruction des sourds-muets de leur pays! Je leur ai offert, et je leur offre encore mes services; mais toujours à condition qu'elles n'oublieront pas que je n'attends et que je ne recevrai aucune récompense, de quelque nature qu'elle soit. »

ont reçu l'instruction ordinaire de nos collèges, qu pourraient donner du mot croire une définition aussi exacte que le sourd-muet, après la démonstration suivante de l'abbé de l'Épée : « Il n'est peut-être, dit-il, point de mot plus difficile à expliquer par signes que celui-ci : je crois. Voici de quelle manière je m'y prends pour réussir. Après avoir écrit sur la table : je crois, je tire quatre lignes différentes ainsi disposées :

Je crois..... {
 Je dis oui par l'esprit; je pense que oui.
 Je dis oui par le cœur; j'aime à penser que oui.
 Je dis oui par la bouche.
 Je ne vois pas de mes yeux.

« Ce qui signifie : mon esprit consent, mon cœur adhère, ma bouche professe, mais je ne vois point de mes yeux.

Une fois ainsi expliqué, mes élèves comprennent beaucoup mieux ce mot que la plupart de ceux qui parlent et entendent.

Là est le secret du système de l'abbé de l'Épée : décomposer les mots pour les traduire du langage parlé en langage muet, et en présenter à l'esprit une idée nette et précise. Cette idée était bien simple, dira-t-on. Sans doute ; mais encore fallait-il la trouver, et plus encore consacrer sa vie à la répandre, à la faire triompher. La plupart des hommes dont l'humanité honore le souvenir n'ont pas seulement brillé par l'esprit, leur cœur aussi était grand ; et sans l'amour, c'est-à-dire sans le dévouement, rien de grand ne s'est jamais fait dans le monde, et les paroles suivantes de l'abbé de l'Épée sont, pour ainsi dire, le commentaire de toute sa vie :

« Nos contradicteurs ne savent point et ne peuvent deviner quelle est la sollicitude de l'âme d'un prêtre qui, n'ayant éprouvé, depuis soixante ans qu'il existe, aucun des fléaux personnels auxquels les enfants des hommes sont exposés, et craignant avec justice de vivre trop à son aise en ce monde, cherche du moins à gagner le Ciel en tâchant d'y conduire les autres. »

XIV

Un matin que l'abbé de l'Épée allait monter à l'autel pour dire sa messe, comme il le faisait chaque jour, de très-bonne heure, il chercha vainement des yeux celui qui l'assistait ordinairement. Un inconnu, vêtu simplement, s'offre pour le remplacer, et le remplace en effet très-bien, à la grande satisfaction du prêtre, qui l'invite à visiter son église et son école.

L'étranger est dans l'admiration de tout ce qu'il voit, et, en le quittant, il lui glisse dans la main un objet enveloppé de papier : « Voici, lui dit-il, un léger souvenir de ma visite. » L'inconnu était l'empereur Joseph II, et l'objet une magnifique tabatière enrichie de diamants avec son portrait.

Le prince s'était souvenu de l'instituteur des sourds-muets, et il avait voulu montrer à sa sœur une institution qui avait excité son admiration ! L'abbé de l'Épée était un jour au milieu de ses élèves, lorsqu'il vit arriver inopinément chez lui un jeune homme, de trente ans environ, qui donnait le bras à une femme dont la figure était bien connue en France : c'était l'empereur d'Allemagne Joseph II et sa sœur, la reine Marie-Antoinette. L'empereur lui fit visiter l'école dans tous ses détails, lui montra les résultats obtenus par l'obscur instituteur, et la remplit d'admiration aussi à la vue de tout le bien opéré par cet homme simple, qui n'avait d'autres ressources que ses minces revenus et une charité inépuisable.

Avant de partir il renouvela à l'abbé de l'Épée sa promesse de lui envoyer un prêtre de son royaume, l'abbé Storck, le priant de l'instruire pour qu'il pût à son tour établir à Vienne une école de sourds-muets. C'est au milieu de ces exercices, de ces actes de dévouement et de charité que s'écoulait, tranquille et paisible comme le flot d'un beau lac, la vie du pieux instituteur. Logé dans un modeste appartement de la rue des Moulins, il réunis-

sait chez lui, presque tous les jours, ses jeunes protégés, dont le nombre s'augmentait sans cesse, pour leur donner ces leçons si utiles et si intéressantes. Ce n'était pas seulement son temps qu'il leur consacrait ; c'était pour eux qu'il dépensait les douze mille livres que lui rendaient son bénéfice et son patrimoine. Comme la plupart étaient pauvres, il les avait placés dans une pension dont le directeur secondait son zèle intelligent et charitable. C'était pour eux qu'il réservait tout ce que ses besoins personnels n'exigeaient pas impérieusement. Pendant tout un hiver, qui fut très-rigoureux, il alla jusqu'à se priver de bois pour ne pas augmenter sa dépense. Ses élèves, l'ayant su, vinrent l'entourer en pleurant, le priant de se conserver pour eux, et ne parvinrent que très-difficilement à vaincre sa résistance.

C'est ici que se place un épisode qui occupa la dernière partie de la vie de l'abbé de l'Épée, alors âgé de soixante et un ans, et abrégea même ses jours par les fatigues et les ennuis qu'il lui causa : c'est l'histoire du jeune comte Solar, qui eut beaucoup de retentissement au siècle dernier et figure parmi les causes célèbres de cette époque. Un jour de l'année 1773, l'abbé de l'Épée, dont le dévouement inépuisable le faisait se trouver partout où il y avait quelque douleur à soulager, était à l'Hôtel-Dieu, une religieuse lui présenta un enfant vêtu d'une casaque grise et coiffé d'un bonnet de coton blanc, uniforme adopté dans l'hôpital : c'était un sourd-muet. L'abbé l'interroge ; les gestes du jeune sourd-muet lui donnent à entendre qu'il appartient à des parents riches, que son père boitait et qu'il est mort ; que sa mère est restée veuve avec quatre enfants, deux sœurs ses aînées, lui et une sœur plus jeune ; qu'il y a dans la maison des domestiques et un grand jardin qui rapporte beaucoup de fruits ; et enfin qu'un jour un cavalier, après l'avoir mené bien loin, l'a abandonné, le visage couvert d'un masque ou d'un voile. Son maintien, son air distingué, sa pantomime expressive et intelligente semblent confirmer cette déposition de l'orphelin.

Cet enfant peut être la victime d'un préjugé barbare, sa famille l'aura écarté d'elle pour ne pas rougir de son infirmité, ou bien il aura été sacrifié à une ambition coupable et criminelle. Tellès sont les idées qui se pressent dans la tête de l'abbé de l'Épée ; cet enfant abandonné de tous, c'est un des siens, c'est un déshérité du sort ; il est seul, incapable de faire la moindre démarche pour recouvrer le rang et la fortune que des mains coupables lui ont ravies. Ce sera lui, l'abbé de l'Épée, qui le fera pour lui ; il ne songe ni aux ennuis, ni aux embarras que toutes ces démarches vont lui susciter ; il ne voit qu'une chose, c'est que Dieu a placé ce malheureux sur sa route, et qu'il doit tout faire pour le secourir. Aussitôt il s'adresse au ministre de la guerre, lui raconte l'histoire de son protégé et le prie de vouloir bien transmettre son signalement à toutes les maréchaussées du royaume. Tous les éclaircissements, toutes les lettres envoyées au ministre furent remises à l'abbé de l'Épée, que la lecture de ces documents confirma encore dans son idée.

La révélation que l'abbé de l'Épée attendait, lui arriva enfin; il reçut une lettre du prince de Montbarey, qui contenait une note conçue en ces termes : « La comtesse de Solar, habitant à Toulouse, avait une fille d'environ quatorze ans et un garçon sourd-muet qui pouvait avoir débuzé à treize. Cet enfant partit de Toulouse, vers le commencement du mois d'août 1773, sous la conduite d'un jeune homme; on l'emmenait aux eaux de Barège pour le guérir de sa surdité, et depuis on ne le revit plus. Sa mère était morte deux mois après cette disparition, et quant à sa sœur, elle habitait dans un couvent de Toulouse. » Le signalement du jeune comte Solar, dont le signe distinctif était une surdité à la mâchoire inférieure, pouvait parfaitement convenir au jeune homme recueilli par l'abbé de l'Épée.

Fort de cette révélation, l'abbé de l'Épée poursuivit activement ses démarches; il accompagna lui-même son jeune protégé à Clermont-en-Beauvoisin, qui était le lieu de sa naissance; il fit reconnaître le jeune orphelin par le père de la comtesse de Solar, qui l'avoua pour son petit-fils. Fort de l'appui des ministres, qui secondaient sa généreuse tentative, il fit venir de Toulouse la jeune Caroline Solar et la mit en présence de son frère. D'abord les deux jeunes gens ne se reconnurent pas; mais, mis en rapport à l'aide d'entretiens muets, ils finirent par se entendre et se jetèrent en pleurant dans les bras l'un de l'autre. Enfin l'affaire fut portée au Châtelet, et la sentence des juges reconnut solennellement le jeune orphelin pour être le comte de Solar. Mais l'abbé de l'Épée n'était pas au bout de ses peines. Ceux dont ce jugement disait les intérêts firent appel au parlement. L'instituteur, se souvenant d'avoir jadis porté la robe d'avocat, écrivit un long mémoire en faveur de son protégé; il fallut de nouvelles et longues enquêtes, qui finirent, il est vrai, couronnées de succès, puisque la sentence du parlement ratifia le jugement du Châtelet et confirma au sourd-muet le nom de comte de Solar. Toutefois, il ne jouit guère de ce titre qui venait de lui être restitué; sans protecteur et sans amis, à la mort de l'abbé de l'Épée qui arriva peu après, il se vit dépourvu de ce nom par le tribunal siégeant à Paris, en 1792. Abandonné de tous, ne sachant où se tourner, celui qui avait été un instant le comte de Solar se joignit à ces bandes de courageux volontaires qui s'en allaient à la frontière défendre le sol de leur patrie. Engagé dans les dragons, il se fit remarquer par sa bravoure et périt victime de son infirmité. Un jour, au milieu d'une escarmouche, il n'entendit pas le signal de la retraite, et resta environné d'ennemis, à qui il vendit chèrement sa vie, et au milieu desquels il tomba en noble enfant de la France, montrant qu'il n'était pas indigne du nom que l'abbé de l'Épée avait réclamé pour lui.

Cependant les forces de l'abbé de l'Épée s'en allaient chaque jour déclinant; ces dernières luttes l'avaient épuisé, et il était facile de voir que sa fin approchait. Comme un fleuve aux ondes limpides et tranquilles, di-

minue peu à peu et finit par disparaître insensiblement, ainsi cette existence toute vouée au bien s'éteignait paisiblement et sans secousse, suivant l'ordre naturel des choses. L'abbé de l'Épée n'était pas de ces natures étroites et égoïstes qui ne sont entraînées vers Dieu que par la promesse du Paradis, qui regardent la terre comme une vallée de misère qu'il faut mépriser, et qui témoignent la plus grande impatience d'en sortir; lâches natures qui reculent devant les luttes et les travaux de la vie, et appellent amour de Dieu leurs aspirations au repos et à la tranquillité. Tel n'était pas le sentiment de l'abbé de l'Épée; le Dieu qu'il comprenait ne méprisait pas l'ouvrage de ses mains, et servir l'humanité, lui être utile, la mener dans la voie du progrès et de l'instruction, c'était l'honorer bien mieux qu'en marmottant des oraisons. Aussi le cœur du vénérable prêtre se serra-t-il douloureusement à la vue de tous ces enfants qu'il allait laisser, on peut dire orphelins. Tous réunis autour de son lit, fondaient en larmes; il les consolait par signes, leur faisant entendre que Dieu ne les abandonnerait pas. Une députation de l'Assemblée nationale était venue pour assister à la mort du juste, et recut son dernier soupir, le 23 décembre 1779. Il avait soixante-dix-sept ans.

Les témoignages de la reconnaissance publique ne manquèrent pas à l'abbé de l'Épée. Dans sa séance du 21 juillet 1791, l'Assemblée nationale décréta que son nom serait inscrit parmi celui des citoyens qui avaient bien mérité de la patrie, et que son institution, déclarée d'utilité publique, serait subventionnée de l'État. Par les soins et sur l'initiative des sourds-muets, un monument lui fut élevé dans l'église Saint-Roch, qu'il avait fréquentée presque tous les jours de sa vie, et une statue lui fut dressée à Versailles, sa patrie. Ceux qui sont étrangers aux intrigues des partis, qui ne savent pas ce que peuvent devenir les idées les plus nobles, les institutions les plus saintes, entre les mains de l'intérêt, de l'ambition et de l'hypocrisie, s'étonneront de voir que non-seulement l'abbé de l'Épée n'est pas mis au nombre des saints par l'Église catholique, mais encore que les docteurs de ce parti osent à peine répondre de son salut, espérant toutefois que Dieu lui aura pardonné ses opinions jansénistes. Louis XVI lui-même avait été amené à ces injustices que fait commettre l'esprit de parti, et un jour il lui était arrivé de dire à l'abbé de Radonvilliers, son ancien précepteur : « L'abbé de l'Épée rend un grand service à ses élèves, mais mieux vaudrait pour eux qu'ils restassent sourds-muets que d'ouvrir l'oreille au jansénisme. » Ammien Marcellin avait bien raison de dire que les bêtes féroces étaient moins cruelles que les chrétiens fanatiques ne l'étaient entre eux. Ce n'est pas d'un médiocre enseignement que de voir un des hommes qui honora le plus la nature humaine, ne pas obtenir les mêmes honneurs qu'une foule de moines obscurs et fainéants, qui passèrent dans des cloîtres une vie inutile à eux et à leurs semblables, ou qui n'eurent d'autre mérite, comme saint Simon Stock, l'inventeur du scapulaire, que d'introduire dans le culte, qui devrait être en esprit et en vérité, des pratiques contraires à l'Évangile; celui qui fit le bien tous les jours de sa vie

est mis bien au-dessous de fanatiques qui ont allumé les guerres religieuses et fait couler des torrents de sang.

Heureusement l'humanité est un juge bien plus équitable que les partis, quel que soit leur nom. Elle aussi a son calendrier où elle inscrit ses saints et ses martyrs.

dans lesquels se renferment la plupart des hommes, que l'amour de leurs semblables et non le désir d'une vaine gloire a excités à faire de grandes choses, elle les reconnaît et les adopte pour siens. N'imitant pas l'idolâtrie si justement reprochée à l'antiquité, elle ne s'égare point



Mort de l'abbé de l'Épée, entouré de ses élèves. (Page 387, col. 2.)

Qu'ils soient dans une erreur involontaire en adorant Brahma ou Jupiter, ou qu'ils connaissent la vérité enseignée par Jésus-Christ, qu'ils s'appellent Cakyamanni, Soerate ou Vincent de Paul, peu lui importe. Tous ceux qui ont fait abnégation des sentiments étroits et égoïstes

jusqu'à dresser des autels aux grands hommes et les prier comme des demi-dieux; mais elle conserve précieusement leur mémoire, et les présente à toutes les générations comme le type idéal de la vertu et du dévouement.

ADRIEN DESPREZ.